DC
47
.H89

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

HISTOIRE

DES ARMÉES FRANÇAISES

DE TERRE ET DE MER

DE 1792 A 1837.

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES,

D'APRÈS

LES BULLETINS DES ARMÉES, LE MONITEUR, LES DOCUMENTS OFFICIELS,

LES NOTES, MÉMOIRES, RAPPORTS ET OUVRAGES MILITAIRES

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

DES MARÉCHAUX, AMIRAUX ET GÉNÉRAUX EN CHEF

EUGÈNE BEAUHARNAIS, BERNADOTTE, BERTHIER, BRUNE, CARNOT, CHAMPIONNET, CLAUSEL, LE PRINCE CHARLES, DAVOUST, DUMOURIEZ, GÉRARD, GOUVION-SAINT-CYR, HOCHE, JOURDAN, KELLERMANN, KLÉBER, LANNES, LEFEBVRE, MACDONALD, MARMONT, MASSÉNA, MOLITOR, MOREAU, NEY, PICHEGRU, RIGNY, ROCHAMBEAU, SCHERER, SOULT, SUCHET, TURREAU, VALÉE, VILLENEUVE, ETC.;

DES GÉNÉRAUX ET OFFICIERS SUPÉRIEURS

ANDRÉOSSY, BELLIARD, BERTON, CHAMBRAY, DECAEN, DESPREZ, DROUET D'ERLON, GOURGAUD, HUGO, JOMINI, MATHIEU-DUMAS MARBOT, MARESCOT, MIOT, MIRANDA, PARTOUNEAUX, PELET, REYNIER, SÉBASTIANI, SÉGUR, THIÉBAULT, ETC.;

REVU ET PUBLIÉ

PAR A. HUGO,

ANCIEN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,
AUTEUR DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON.

TOME CINQUIÈME.

Contenant 46 feuilles et 297 Cartes et Gravures.

A PARIS,

CHEZ DELLOYE, ÉDITEUR DE LA FRANCE PITTORESQUE,

PLACE DE LA BOURSE, RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, N° 13.

1838.

Digitized by Google

PARIS.—IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-SAINT-MICHEL, 8.

Digitized by Google

Lib. Darville 4-29-38 25602

TABLE

DES 297 CARTES, PLANS, VIGNETTES ET PORTRAITS

CONTENUS DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

CARTES DE PAYS.

Russie. — Campagne de 1812.
Théâtre de la guerre entre l'Elbe et l'Oder. Campagne de 1813.
Théâtre de la guerre entre l'Elbe et le Rhin. Campagne de 1813.
Théâtre de la guerre dans le Midi de la France en 1813 et 1814.
Théâtre de la guerre. — Campagne de 1814.
Théâtre de la guerre. — Campagne de 1815.
Carte du gouvernement d'Alger.
Expédition de Constantine en 1836 et 1837.

PLANS DE BATAILLES ET DE SIÉGES.

Bataille de Smolensk et de Valutina-Gora.
Passage de la Bérésina.
Bataille de Malojaroslawetz.
Bataille de la Moskowa.
Château de Burgos.
Bataille de Vittoria, le 21 juin 1813.
Bataille de Lutzen, 2 mai 1813.
Batailles de Bautzen et de Wurschen, 20 et 21 mai 1813.
Bataille de Culm, 30 août 1813.
Dresde, 26 et 27 août 1813.
Bataille de Hanau, 30 octobre 1813.
Bataille de Leipsick, 18 octobre 1813.
Bataille de Waterloo, 18 juin 1815.
Plan de la bataille de Toulouse, livrée le 10 avril 1814.
Défense de Paris, 30 mars 1814.
Bataille de Campillo, 28 juillet 1823.
Siége de Pampelune, 1823.
Plan de la ville et de la citadelle d'Anvers, 1832.
Plan de Constantine.

BATAILLES ET SIÉGES, ETC. — VIGNETTES.

Veille de la bataille de la Moskowa.
Bataille de Vittoria.
Bataille de Dresde.
Incendie de Moscou.
Leipsick. — Mort de Poniatowski.
Combat de Polotsk.
Victoire de Wurichen. — Mort du général Duroc.
Bataille de Bautzen.
Combat et prise de Smolensk.
Bataille de Valutina-Gora.
L'attaque d'une ferme. — Scène de 1814.
Passage de la Bérésina.
Bataille de Malojaroslawetz. — Mort du général Delzons.
Bataille de la Moskowa.
Défense du fort de Burgos.
Les Cosaques et les blessés.
Défense de Kaya. — Lutzen.
Journée de Salamanque.
Passage du Niémen.
Waterloo.
Siége de Pampelune.
Bataille de Toulouse.
Les adieux de Fontainebleau.
Hanau.
Bataille de Lutzen.
Bataille de Leipsick. — Défense de Probstheyda.
Combat dans l'avenue de Versailles.
Défense de Paris. — Barrière de Clichy.
Défense de Paris. — École polytechnique.
Licenciement de l'armée de la Loire.
Campagne de Russie. — Les Enfants de Paris.
Monimirail.
Prise du Trocadero.
Camp de Staoueli.
Bataille d'Arcis-sur-Aube.
Camp de Sidi-Ferruch. — Coup de vent du 16 juin 1830.
Attaque d'Alger. — Explosion du fort de l'Empereur.
1815. — Bataille de Fleurus.
Passage du Niémen.
Bataille de Campillo-de-Arenas.
Combat de Sidi-Khalef.
Combat de Mery-sur-Seine.
Combat de Vauchamp.
Siége d'Anvers.
Combat de Navarin.
Bataille de Craonne.
Prise de Lorca.
Bataille d'Orthez.
Combat d'Alcira.
Combat et prise de Logrono.
Attaque d'Alger par la marine française.
Combat de Fère-Champenoise.
Prise de Constantine. — Mort du général Damrémont.
Prise du château de Morée.
Attaque du Payanotti. — Héroïsme de Bisson.
Assaut de Constantine.

TRAITS PARTICULIERS.

L'Empereur à Montereau.
L'Empereur et la garde nationale. — 1814.
Retour de l'île d'Elbe. — Le grenadier dauphinois.
Bataille de Leipsick. — L'Empereur Napoléon et M. de Merfeldt.
Bataille de Leipsick. — Poniatowski, maréchal d'empire.
Combat de Vitches. — Le maréchal des logis Anglès.
1814. — L'Empereur à Reims.
La remise de l'aigle.
La Fougasse.
Bivouac des Cosaques aux Champs-Élysées.

UNIFORMES FRANÇAIS.

1812. — Garde impériale française. — Tartares lithuaniens.
Garde impériale. — Dragons.
Artillerie. — 1833.
Garde municipale de Paris. — Gendarmerie. — 1833.
Carabiniers. Petite et grande tenue. — 1833.
Troupes étrangères au service de France. — Cypahis. — Sapeur. — Régiment de la Vistule. — Légion portugaise.
1813. — Gardes d'honneur italiens.
Garde impériale. — Pupille. — Voltigeur. — Chasseur à pied.
Garde royale de 1816 à 1830. — Grenadiers à cheval.
1814 à 1827. — Garde nationale à cheval.
1816 à 1830. — Maison du roi. — Mousquetaire. — Trompette des gardes du corps.
Hussards. — 1833.
Lanciers. — 1833.
Tirailleur. — Chasseur. — Lancier. — 1833.
Chasseurs d'Afrique. — 1833.
Infanterie de ligne. — Porte-drapeau. — Chirurgien. — Colonel. — 1833.
Infant. légère. — Cornet. — Tambour-major. — Tambour. — 1833.
Infanterie de ligne. — 1833. — Fusilier. — Officier. — Grenadier.
Infant. légère. — Sapeur. — Vivandière. — Grenadier. — 1833.
Zouaves.

UNIFORMES ÉTRANGERS.

Troupes danoises. — Dragons. — Infanterie de ligne.
Armée russe. — Évêque et popes (aumôniers).
Garde russe. — Hulans.
Armée britannique. — Troupes greco-ioniennes.
Etat-major russe.
Garde royale prussienne. — Grenadiers.
Baskir. — Cosaque du Volga. — Tartare Kirguise.
Costumes écossais.
Armée britannique. — Corps franc calabrois.
Landwehr prussienne. — Soldat. — Officier. — Poméranien.
Garde impériale. — Cosaques du Don.
Costumes algériens. — Maure. — Juif. — Kabayle.
Troupes turques. — Janissaire. — Albanais.
Troupes grecques. — Officier et soldat.
Troupes régulières turques. — Officiers. — Généraux, etc.
Id. Id. — Gardes du Sultan.

COSTUMES DIVERS.

Costumes espagnols. — Malaga.
Costumes espagnols. — Xérès.
Postillon et zagal espagnol.
Costumes et jeu russes.
Costumes de femmes grecques.
Archonte grec et sa femme.

VARIÉTÉS.

Manière de voyager en Russie.
Ermites du Mont-Serrat.
Paysans russes.
Le Kabayle.

Digitized by Google

VILLES ET MONUMENTS.

Saint-Jean-Pied-de-Port.
Moscou.
Le Kremlin à Moscou.
Dresde.
Leipsick.
Montereau.
Trieste.
Ancien palais dans le Kremlin.
Forteresse de Revel.
Château du Prado, près de Madrid.
Monument de Pultawa.
Salle du trône au Kremlin après l'incendie.
Dantzick.
Carthagène.
Pampelune.
Plaine de Waterloo.
Pont d'Orthez.
Pont de Mauléon.
Girone.
Porte de Tolède.
Manresa.
Catalogne. — Pont de Martorell.
Dinant. — Roches de Bayard.
Cracovie.
Alger.
Kœnigsberg.
Monument élevé près de Dresde à Moreau.
Thorn.
Ségovie.
Bone.
Orthez. — Monument élevé au général Foy.
Arc de triomphe de l'Étoile. Côté de Neuilly.
Colonne de la grande armée.
Arc de triomphe du Carrousel.
Navarin.
Modon.
Col de Tenia dans l'Atlas.
Intérieur d'une maison à Alger.
Medeah.
Constantine.
Colonne du Châtelet.
Morée. —Nauplie.
Fontaine de l'Éléphant.
Peniscola.
Corinthe.
Morée. — Coron. — Porte Vénitienne.
Santona.
Oran.
L'armée. — Fragment du fronton du Panthéon.
Bilbao.
Défilé de Salinas.
Napoléon sur la colonne en 1810. — En costume impérial. — Sur la colonne en 1833.
Coron.
Cathédrale d'Anvers.
Hôtel-de-Ville d'Anvers.
Fort de Navarin.
Alcasar de Ségovie.
Alicante.
Athènes. — Temple de Thésée.
Delphes et le Parnasse.
Blida.

PORTRAITS FRANÇAIS.

Dampierre.
Carnot.
Dorsenne.
Fournier Sarlovèze.
Gilly.
Grouchy.
Auguste Colbert.
Montbrun.
Verdière.
Dugua.
Bochaud.
Rome.
Lhéritier.
Mouton Duvernet.
Dupont.
Drouet, comte d'Erlon.
Tarayre.
Sanson.
Charles Lebrun.
Eugène Merlin.
Cambronne.
Daumesnil.
Lafond-Blaniac.
Bigarré.
Poret de Morvan.
Friant.
Delzons.
Morand.
Habert.
Barbou.
Bourmont.
Duperré.
Lepic.
Margaron.
Vallongne.
Damas.
Farine.
Vial.
Caulincourt jeune.
Préval.
Montholon.
Gourgaud.
Duc d'Angoulême.
Privé.
Brayer.
Bachelu.
Lejeune.
Napoléon. 1815.
Desmichels.
Chatellux.
Dubreton.
Duc d'Orléans.
Duc de Nemours.
Dejean fils.
Philippe de Ségur.
Maison.
De Rigny.
Barbanègre.
Berckeim.
Beaupuy.
Abatucci.
Trémentin.
Bisson.
De Conchy.
Walter.
Gérard.

PORTRAITS ÉTRANGERS.

York.
Woronzow.
Langeron.
Sacken.
Exmouth.
Trowbridge.
Duc d'Anhalt Bernbourg.
Kleist de Hollendorf.
Rezcinzky.
Quiroga.
Riego.
Prince de Carignan.
Abd-el-Kader.
Ibrahim-Pacha.
Constantin Canaris.
Codrington.
Heyden.
Lopez Banos.
Robert Wilson.
Fabvier.
Soliman-Pacha (Sève).
Ballesteros.
Arco Arguero.
Ypsilanti.
Capo d'Istria.
Redchid-Pacha.
Dombrousky.
Cochrane.
Chassé.

RÉCAPITULATION.

Cartes de pays	8
Plans de batailles et siéges	19
Batailles, siéges, etc.	57
Traits particuliers	10
Uniformes français	21
Uniformes étrangers	16
Costumes divers	6
Villes et monuments	61
Variétés	4
Portraits français	66
Portraits étrangers	29
Total des cartes et gravures	297

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME.

Espagne. — Commencement de la campagne de 1812. — *Opérations de l'armée anglo-portugaise. — Prise de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz. — Bataille des Arapiles.* — Pointe de Montbrun sur Alicante. — Dispositions des Espagnols — Négociations du roi Joseph avec les cortès de Cadix. — Préparatifs et forces des Anglais. — Projets de Wellington. — Siége et prise de Ciudad-Rodrigo par les Anglais. — Siége et prise d'assaut de Badajoz. — Récit de l'assaut par un historien anglais. — Retour du maréchal Soult en Andalousie. — Tentative du maréchal Marmont en Portugal. — Prise et destruction du pont d'Almaraz par les Anglais. — Affaiblissement des armées françaises en Espagne. — Mouvement offensif de Wellington. — Prise des forts de Salamanque. — Retraite de l'armée française. — Le général Bonnet évacue les Asturies et rejoint l'armée de Portugal. — Le roi Joseph part pour l'armée de Portugal. — Le maréchal Marmont reprend l'offensive. — Combat de Castrillos. — Mouvement des deux armées vers le Tormès. — Bataille des Arapiles. — Retraite de l'armée de Portugal sur Burgos. (Page 1.)

1812. — **Catalogne. — Aragon. — Valence.** — Changements de chefs en Catalogne. — Combats autour de Lerida. — Tentative des Espagnols contre Tarragone. — Combat d'Altafulla. — Mouvements du général Decaen dans la Haute-Catalogne, etc. — Siége et prise de Peniscola. — Proclamation du maréchal Suchet. — Opérations en Aragon. — Reconnaissance d'Alicante. — Mouvements dans le royaume de Valence. — Menaces de débarquement. — Combat de Castalla. — Défaite de l'armée d'O'donnell. — Concentration de l'armée d'Aragon à Saint-Philippe. (P. 16.)

Évacuation de Madrid et de l'Andalousie. — *Retraite sur Valence* — Retour de Joseph à Madrid. — Marche des Anglais sur Madrid. — Combat de Majahonda. — Évacution de Madrid. — Prise de Retiro. — Retraite sur Valence. — Grand convoi. — Opérations dans le midi de l'Espagne. — Combats d'Almagro et de Cartama. — Combat de Bornos. — Attaque et combat d'Ossuna. — Évacuation de l'Andalousie. — Marche de l'armée du Midi sur Valence. (P. 22.)

Opérations de l'armée de Portugal. — *Belle défense du château de Burgos.* — Mouvement de l'armée du Portugal. — Retour de Wellington vers Valladolid. — Retraite des Français sur Burgos. — Siége et belle défense du château de Burgos. — L'armée de Portugal reprend l'offensive. — Wellington se retire sur le Duero. — Retraite de l'armée anglo-portugaise. — Combats de Celada, de Villadrigo, de Villamuriel, etc. — Passage de la Pisuerga. — Occupation de Palencia. — Occupation de Valladolid. — Passage du Duero. — Suspension du mouvement de l'armée du Portugal. (P. 27.)

Fin de la campagne de 1812 en Espagne. — *Retraite des Anglais en Portugal. — Opérations à Valence, en Catalogne et en Biscaye.* — Retour des Français vers Madrid. — Passage du Tage. — Entrée à Madrid. — Retraite des Anglais derrière le Tormès. — Jonction des armées du Midi, du Centre et du Portugal. — Journée de Salamanque. — Retraite des Anglais en Portugal. — Opérations dans le royaume de Valence. — Attaque de Denia par les Anglo-Siciliens. — Combat de San-Vicente, etc. — Opérations en Catalogne. — Combats de Garriga et de Casa-Massana. — Opérations en Biscaye. — Déblocus de Santona. (P. 33.)

1812. — **Expédition de Russie.** — *Passage du Niémen. — Bataille et prise de Smolensk.* — Causes de la guerre. — Forces et organisation de l'armée française. — Forces et organisation de l'armée russe. — Arrivée et proclamation de l'Empereur à l'armée. — Proclamation de l'empereur de Russie. — Passage du Niémen. — Entrée à Wilna. — Adresse des Polonais à l'Empereur. — Sa réponse. — L'armée russe repasse la Dwina. — Sa retraite. — Prise et destruction du camp de Drissa. — Combat entre Ostrowno et Witepsk. — Napoléon à Witepsk. — Mouvement des deux armées. — Opérations en Samogitie et en Courlande. — Passage de la Dwina. — Combat de Jacubowo. — Jonction de Gouvion Saint-Cyr et d'Oudinot. — Bataille de Polotzk. — Combat de Mobilow. — Opérations en Wolhinie. — Combat de Kobrin. — Combat de Gorodezana. — Retraite de Tormassof. — Sa jonction avec Barclay. — Mouvement offensif de Barclay. — Combat d'Inkowo. — Retraite des Russes sur Smolensk. — Combat de Krasnoi. — Investissement de Smolensk. Description de cette place. — Bataille et prise de Smolensk. — Retraite des Russes. — Combat de Valutina-Gora. — Séjour à Smolensk. (P. 38.)

Bataille de la Moskowa. — *Entrée et séjour à Moscou. — Opérations des corps détachés.* — Poursuite de l'armée russe par les Français. — Kutusof remplace Barclay de Tolly. — Combat de Gjat. — Position des Russes. — Combat d'Aleksino. Bataille de la Moskowa. — Combat de Mojaisk. — Projets de Kutusof. — Retraite des Russes. — Mesures prises par Rostopchin. — Arrivée des Français devant Moscou. — Entrée à Moscou. — Incendie de Moscou. — L'Empereur quitte le Kremlin. — Retour de l'Empereur au Kremlin. — Position des divers corps de l'armée autour de Moscou. — Combats divers. — Négociations essayées. — Opérations du corps de Macdonald. — Combats autour de Mittau. — Opérations du corps de Gouvion-Saint-Cyr. — Deuxième bataille de Polotzk. — Opérations du maréchal Victor. — Combat de la Lukomlia. — Opérations en Lithuanie. — Projets de retraite. — Négociations. — Occupations de l'Empereur à Moscou. (P. 53.)

Évacuation de Moscou. — Retraite. — *Bataille de Malojaroslawetz. — Froid excessif. — Séjour à Smolensk.* — Travaux et occupations de l'Empereur à Moscou. — Préparatifs ordonnés par l'Empereur. — L'armée sort de Moscou. — Combat de Winkowo. — Commencement de la retraite. — Marche sur Kaluga. — Évacuation du Kremlin. — Retraite de tous les corps d'armée. — Bataille de Malojaroslawetz. — Marche de l'armée sur Smolensk par Wiasma. — Arrivée à Wiasma. Combat de Wiasma. — Ney à l'arrière-garde. — Arrivée de l'Empereur à Smolensk. — Suite de la retraite, passage du Wop. — Combat de Liackowa. — Opérations dans la Lithuanie méridionale. — Prise de Minsk par Tchitchagof. — Combat de Wolkowisk. — Opérations dans la Lithuanie septentrionale. — Prise de Witepsk par les Russes. — Combat de Smoliany. — Commencements et progrès du froid. — Séjour à Smolensk. (P. 70.)

Fin de la retraite. — Passage de la Bérézina. — *Retour de l'armée en Prusse.* — Évacuation de Smolensk. — Arrivée de l'Empereur à Krasnoi. — Les deux armées sont en présence. — Combat de Merlino. — Bataille de Krasnoi. — Arrivée à Orsza. — Proclamation à la garde et à l'armée. — Combat de Katowa. — Belle retraite du maréchal Ney. — Arrivée de l'Empereur à Toloczin. — Prise de Borisow par Tchitchagof. — Kutusof passe le Dniéper. — Oudinot reprend Borisow. — Arrivée de l'armée sur la Bérézina. — Établissement des ponts de Studianka. — Passage de la Bérézina. — Combat de Borisow. — Prise de la division Partouneaux. — Bataille de la Bérézina. — Fin du passage. — Encombrement. — Destruction des ponts. — Suite de la retraite. — Réflexions sur les journées de la Bérézina. — Opérations des corps détachés. — Désorganisation de l'armée. — L'Empereur part pour retourner en France. — Combat d'Oszmiana. — Danger couru par l'Empereur. — Son retour à Paris. — Arrivée à Wilna. — Évacuation de cette ville. — Combat de Kowno. — L'armée rentre en Prusse. — Position des deux armées sur le Niémen. (P. 83.)

Fin de la campagne de Russie. — *Retraite derrière l'Oder, puis derrière l'Elbe.* — Arrivée d'Alexandre à Wilna. — Retraite du maréchal Macdonald. — Défection du général prussien York. — Entrée des Russes dans la Vieille-Prusse. — Suite des opérations militaires. — Blocus de Dantzick. — Retraite de Schwartzenberg et de Reynier. — Entrée des Russes en Pologne. — Proclamation de l'empereur Alexandre. — Le vice-roi prend le commandement de l'armée. — Levées en Prusse. — Occupation de la Pologne par les Russes. — Combat de Zirke. — Retraite des Français sur l'Oder. — Combat de Kalisch. — Évacuation de Berlin. — Retraite sur l'Elbe. — L'armée française s'arrête et prend position sur l'Elbe. — Défection ouverte de la Prusse. — Son alliance avec la Russie. (P. 99.)

Sixième coalition. — 1813. — Première campagne d'Allemagne. — *Batailles de Lutzen, de Bautzen-Wurtchen.* — Efforts patriotiques de la France. — Création d'une nouvelle armée. — Défection de Bernadotte et de la Suède. — Dispositions douteuses de l'Autriche. — Fermentation en Allemagne. — Arrivée de l'Empereur. — Ouverture de la campagne. — Combat de Weissenfeld. — Combat de Poserna. — Mort du maréchal Bessières. — Bataille de Lutzen. — Passage de l'Elster. — Entrée à Dresde. — Retraite des alliés sur le camp fortifié de Bautzen. — Passage de l'Elbe. — Combat de Bischoffverda. — Forces et positions des deux armées. — Combat de Bautzen. — Bataille de Bautzen et Wurtchen. — Poursuite de l'ennemi. — Combats de Reichenbach et Markersdorf. — Mort du général Duroc. — Entrée en Silésie. — Combats de Gorlitz et de Hainau. — Occupation de Breslau. — Armistice de Plesswitz. — Blocus, siége et délivrance de Glogau. — Combat de Lukau. (P. 104.)

Digitized by Google

1813. — Deuxième campagne d'Allemagne. — *Victoire de Dresde. — Défaites de Kulm, de Gross-Beeren, de la Katzbach et de Juterbogk.* — Activité de l'Empereur. — Ses dispositions. — Nouveau plan de campagne. — Médiation de l'Autriche. — L'Empereur et le prince de Metternich. — Prétentions du cabinet autrichien. — Négociations sans résultats. — Séjour et travaux de l'Empereur à Dresde. — Voyages divers. — L'Autriche se réunit à la coalition. — Rupture de l'armistice. — Position des deux partis. — Efforts des coalisés. — Forces respectives des armées françaises et alliées. — Commencement des hostilités. — Combats de la Bober et de Goldberg. — Bataille de Dresde. — Bataille de Kulm. — Défaite et prise de Vandamme. — Bataille de Gross-Beeren. — Retraite d'Oudinot. — Bataille de la Katzbach. — Retraite de Macdonald. — Combat de Plagwitz. — Désastre de la division Puthod. — Bataille de Juterbogk. — Retraite de Ney. — Réflexions. (P. 115.)

1813. — Fin de la seconde campagne d'Allemagne. — *Bataille de Leipsick. — Retour sur le Rhin.* — Combats de Gieshubel, de Peterswalde et de Dolnitz (en Bohême). — Combats de Freybourg, d'Altenbourg et de Zeist. — Combat de Bischoffswerda (en Prusse). — 1er Combat de Wartenbourg. — Prise de Dessau. — Inaction momentanée. — Arrivée de l'armée de Pologne et des réserves russes. — Passage de l'Elbe par Blucher. — 2e Combat de Wartenbourg. — Marche sur Berlin. — Premier succès. — Défection de la Bavière. — Concentration de l'armée à Leipsick. — Combat de Wathau. — Combat de Vachau. — Arrivée de l'Empereur à Leipsick. — Reconnaissance de la ville et des environs. — Forces respectives des deux armées. — Bataille de Leipsick. — Journée du 26 octobre. — Tentative de négociations. — Bataille de Leipsick. — Belle défense de Probsthevda. — Défection des Saxons et des Wurtembergeois. — Evacuation de Leipsick. — Mort de Poniatowski. — Désastre de l'armée française. — Entrée des souverains alliés dans Leipsick. — Leur entrevue avec Bernadotte. — Résumé des pertes des Français et des coalisés. — Retraite sur Erfurth. — Combat de Kosen. — Arrivée à Erfurth. — Nouvelles de France. — Situation de l'armée. — Départ du roi de Naples. — Manœuvre audacieuse des Bavarois. — Bataille de Hanau. — Retour de l'armée française sur le Rhin. (P. 132.)

Opérations sur le Bas-Elbe. — *Invasion de la Hollande. — Défense des places fortes de l'Allemagne.* — Opérations sur le Bas-Elbe. — Combat de Gœrde, etc. — Blocus de Hambourg. — Envahissement de la Hollande. — Capitulation de Gouvion-Saint-Cyr à Dresde. — Elle est violée par les coalisés. — Capitulations de Stettin et de Zamosc. — Siége et capitulation de Torgau. — Siége, défense et capitulation de Dantzick. (P. 150.)

1813. — Campagne d'Italie. — Organisation et force de l'armée d'Italie. — Mouvements de l'armée franco-italienne et de l'armée autrichienne. — Prise de Villach et de Roseck. — Prise des retranchements de Feistritz. — Combat de Kaplafas. — Combats de San-Marein, de Weichselburg, de Jelschane et de Fiume. — Nouvelle organisation de l'armée d'Italie. — Combats de San-Hermangor, de Tschernitz, de Czirknitz, etc. — Retraite sur l'Isonzo. — Combat de Saffnitz. — Dispositions du vice-roi. — Opérations du corps de réserve. — Retraite de l'armée d'Italie derrière la Piave. — Retraite sur l'Adige. — Combats de Volano, de San-Marco et de Bassano. — Prise de Trieste. — Renforts envoyés à Venise. — Positions et force de l'armée sur l'Adige. — Mouvement sur Roveredo. — Combat de Caldiero. — Combat de San-Michele. — Débarquement des Autrichiens aux bouches du Pô. — Reprise de Ferrare. — Abandon de la ligne de l'Adige. — Combat d'Ebolo. — Nouvelles dispositions du vice-roi. — Défection des Napolitains. — Progrès des Autrichiens. — Débarquement des Anglais. — Situation des affaires à la fin de 1813. (P. 156.)

1813. — Guerre d'Espagne. — *Bataille de Vittoria. — Évacuation d'une grande partie de l'Espagne.* — Affaiblissement des armées françaises. — Mouvement offensif de Wellington. — Retraite sur l'Ébre. — Bataille de Vittoria. — Retraite sur Pampelune. — Retour en France. — Opérations dans l'Espagne orientale. — Défense de Mora. — Combats d'Yecla, de Villena et de Biar. — Combat de Castalla. — Mouvement des Anglais sur Tarragone. — Ils sont repoussés. — Combats sur les rives du Xucar. — Défaite des Anglo-Catalans à Palamos. — Evacuation de Valence. (P. 164.)

1813. — Guerre d'Espagne. — *Défense des Pyrénées occidentales. — Retraite de l'armée d'Aragon sur les Pyrénées occidentales.* — Le maréchal Soult prend le commandement de l'armée d'Espagne et la réorganise. — Les Français reprennent l'offensive. — Tentative infructueuse pour débloquer Pampelune. — Tentative infructueuse pour débloquer Saint-Sébastien. — Siége de Saint-Sébastien. — Belle défense de la garnison française. — Les Anglais passent la Bidassoa. — Combats divers. — Capitulation de Pampelune. — Situations défensives de l'armée française. — Progrès des Anglo-Portugais. — Concentration de l'armée française sur Bayonne. — Passage de la Nive par les Anglais. — Combat de Camps et d'Yatzu. — Manœuvres sur la Nive. — Combats de Bassussari, d'Arcangues, etc. — Défection des troupes rhénanes. — Bataille de Saint-Pierre d'Irube. — Situation des deux armées autour de Bayonne. — Retour du maréchal Suchet en Catalogne. — Siége de Tarragone. — Marche des Français sur Tarragone. — La garnison est dégagée. — On fait sauter les fortifications. — Affaires de San-Sadurni et de Palleja. — Combat du col d'Ordal. — Défense du fort de Monzon. — Le maréchal Suchet se replie vers la France. — Napoléon replace Ferdinand VII sur le trône d'Espagne. (P. 173.)

Opérations maritimes. — *Défense et perte des Colonies.* — Événements à Saint-Domingue. — Mort du général Ferrand. — Prise de Santo-Domingo par les Anglais. — Attaque de la Martinique. — Belle défense et capitulation du fort Désaix. — Prise de la Martinique par les Anglais. — Attaque et prise de la Guadeloupe par les Anglais. — Prise de l'Ile Bourbon par les Anglais. — Expédition anglaise contre l'Ile-de-France. — Combat naval de l'îlot de la passe. — Capitulation de l'Ile-de-France. (P. 189.)

1814. — Invasion de la France par les Coalisés. — *Bataille de Brienne. — Défaite et dispersion de l'armée de Silésie. — Combat de Montereau. — Reprise de Troyes. — Armistice de Lusigny.* — Invasion projetée. — Trames criminelles. — Entrée en France. — Forces respectives des alliés et de Napoléon. — Progrès des Coalisés. — Combat de Bar-sur-Aube. — Combats d'Épinal et de Saint-Dié. — Arrivée de l'Empereur à Châlons. — Combat de Saint-Dizier. — Bataille de Brienne. — Bataille de la Rothière. — Combat de Rouay. — Marche d'Yorck sur Châlons. — Combat de La Chaussée. — Défense et évacuation de Châlons. — Combat de Laferté-sous-Jouarre. — Combat de Saint-Thiebault. — Projets de l'Empereur. — Il quitte Troyes. — Nouvelles du congrès de Châtillon. — Prétentions des alliés. — Mouvement de l'Empereur contre l'armée de Silésie. — Combat de Champ-Aubert. — Défaite d'Alsufief. — Combat de Montmirail. — Défaite de Sacken. — Combat de Château-Thierry. — Défaite d'York. — Combat de Vauchamps. — Défaite de Blucher. — Schwartzenberg marche sur Paris. — Belle défense de Nogent. — Combats de Mormant et de Nangis. — Combat de Montereau. — Combat de Mery. — Combat de Fontvannes. — Reprise de Troyes. — La grande armée austro-russe se retire derrière l'Aube. — Demande d'armistice. — Conférences de Lusigny. (P. 197.)

1814. — Campagne de France. — *Batailles de Craonne, de Laon, d'Arcis-sur-Aube, de Paris.* — Mouvement de l'armée de Silésie. — Elle marche sur Paris. — L'Empereur se met à sa poursuite. — Combat de Bar-sur-Aube. — Combat de Bar-sur-Seine. — Évacuation de Troyes. — Poursuite de Blucher. — Il repasse la Marne et l'Aisne. — Reprise de Soissons par l'ennemi. — Combat de Saint-Brice. — Prise de Reims par les Français. — Bataille de Craonne. — Bataille de Laon. — Prise, combat et reprise de Reims. — Combat d'Arcis-sur-Aube. — Nouveau plan de Napoléon. — Marches et contre-marches entre Vitry, Saint-Dizier et Doulevent. — Combat de Fère-Champenoise. — Combat de Meaux. — Bataille et capitulation de Paris. — Retour de l'Empereur. (P. 217.)

Congrès de Châtillon. — Déclaration relative au démembrement de la France impériale. — Réponse du plénipotentiaire français. — Inaction du congrès. — Lettre de l'Empereur Napoléon. — Projet de traité présenté par les plénipotentiaires alliés. — Observations et réponse du plénipotentiaire français. — Négociations difficiles. — Délai posé. — Note du duc de Vicence au nom de l'Empereur. — Contre-projet français. — Déclaration des plénipotentiaires alliés. — Réponse du duc de Vicence. — Fin du congrès. (P. 234.)

1814. — Défense des frontières, de l'Est et du Midi de la France. — *Bataille de Toulouse.* — Opérations en Belgique. — Défense d'Anvers. — Blocus des places fortes françaises. — Défense de Soissons. — Opérations dans l'Est de la France. — Entrée des Autrichiens à Lyon. — Catalogne. — Rentrée de l'armée en France. — Opérations de l'armée du Midi. — Bataille d'Orthez. — Entrée des Anglais à Bordeaux. — Description de Toulouse. — Concentration de l'armée française autour de cette ville. — Passage de la Garonne par les Anglais. — Situation critique du corps de Beresford. — Fortifications improvisées. — Escarmouches diverses. — Bataille de Toulouse. (P. 243.)

Abdication de l'Empereur Napoléon. — *Traité de Fontainebleau.* — Attitude des Parisiens. — Intrigues. — Déchéance de l'Empereur. — Défection du corps posté à Essonne. — Première abdication. — Adresse à l'armée. — Abdication définitive. — Tentative de suicide. — Traité dit de Fontaine-

bleau. — Dispersion de la famille impériale. — Adieux à l'armée. — Départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe. (P. 254.)

ÉVÉNEMENTS DE 1815. — *Retour de Napoléon. — Bataille de Waterloo. — Licenciement de l'armée.* — Etat des esprits en France. — Non-exécution du traité de Fontainebleau. — Napoléon prend la résolution de revenir en France. — Départ de l'île d'Elbe. — Traversée. — Arrivée sur les côtes de France. — Débarquement. — Retour à Paris. — Proclamation au peuple et à l'armée. — Opérations de l'armée royale dans le Midi. — Capitulation du duc d'Angoulême. — Soulèvement de la Vendée. — Pacification. — Espérances déçues. — Acte additionnel. — Champ de Mai. — Forces de l'armée française. — Napoléon se décide à prendre l'offensive. — Commencement des hostilités. — Passage de la Sambre. — Bataille de Ligny, ou deuxième bataille de Fleurus. — Combat de Quatre-Bras. — Marche contre les Anglais. — Grouchy est chargé de poursuivre les Prussiens. — Bataille de Waterloo ou de Mont-Saint-Jean. — Opérations du corps de Grouchy. — Plaine de Waterloo après la bataille. — Jugement sur la bataille. — Retour de l'Empereur à Paris. — Deuxième abdication. — Retour de l'armée sur Paris. — Combats de Versailles et de Roquencourt. — Combat de Sèvres. — Armistice. — Rentrée de Louis XVIII à Paris. — Opérations sur le Rhin. — Opérations dans les Vosges. — Opérations dans les Alpes et le Dauphiné. — Siége et défense d'Huningue. — Insurrection à Strasbourg. — Licenciement de l'armée. — Traité de paix. — Napoléon est conduit à Sainte-Hélène. (P. 258.)

RÉORGANISATION DE L'ARMÉE. — MORT DE NAPOLÉON. — 1823. — GUERRE D'ESPAGNE. — *Occupation de Madrid.* — Réorganisation de l'armée. — Mort de Napoléon. — Guerre avec l'Espagne. — Forces respectives des deux armées. — Passage de la Bidassoa. — Entrée à Vitoria. — Combat et prise de Logrono. — Entrée à Burgos. — Capitulation de Madrid. — Entrée à Madrid. — Combat de Talaveyra. — Formation et départ de l'armée d'Andalousie. — Combat de Visillo dans la Sierra Morena. — Combat de Vilches. — Marche sur Cadix. — Combats du pont de l'Arzobispo et de San-Lucar. — Arrivée devant Cadix. — Forces des Français et des constitutionnels en Catalogne. — Commencement des hostilités. — Passage de la Fluvia. — Progrès de l'armée française. — Combat de Castel-Tersol. — Combat de Mataro. — Attaque et défense de Vich. — Retraite de Mina sur Urgel. — Fausse manœuvre. — Combat de Pasau. — Gorrea met bas les armes. — Investissement de Barcelonne. — Combat de Molins-del-Rey. — Marche du 2e corps sur Valence. — Son entrée dans cette ville. — Combat d'Alcira. — Entrée à Murcie. — Prise de Lorca. — Marche sur Grenade. — Position critique des constitutionnels. — Combat de Guadalhuertuna. — Bataille de Campillo de Arenas. — Entrée à Grenade. — Capitulation du corps de Balleteros. — Opérations en Galice et dans les Asturies. — Combats divers. — Marche sur la Corogne. — Combat des hauteurs de Sainte-Marguerite. — Prise de la Corogne. (P. 276.)

1823. — FIN DE LA GUERRE D'ESPAGNE. — *Prise du Trocadéro. — Capitulation de Cadix.* — Opérations en Andalousie. — Sortie générale de la garnison de Cadix. — Elle est repoussée. — Ordonnance d'Angoulême. — Arrivée du duc d'Angoulême devant Cadix. — Prise de l'île Verte et d'Algesiras. — Attaque et prise du Trocadéro. — Prise du fort de Santi-Petri. — Bombardement de Cadix. — Visite des travaux. — Mot du duc d'Angoulême. — Négociations sans résultat. — Situation des constitutionnels dans Cadix. — Expédition de Riego. — Il échoue auprès de Balleteros. — Combat de Jaen. — Combat de Jodar. — Riego est arrêté. — Son jugement. — Sa mort. — Milans et Llobera à Tarragone. — Combats de Cabriana et de Cades, d'Altatulla, etc. — Investissement de Tarragone. — Expédition sur Figueres. — Combats de Llado et de Llers. Capitulation de la colonne de Fernandez. — Reddition de Figueres. — Combat de Mirabete. — Siége et prise de Pampelune. — Colonne d'Evariste San-Miguel. — Sa défaite à Tramaced. — Prise de Lérida. — Délivrance du roi Ferdinand VII. — Capitulation de Cadix. — Fin de la guerre d'Espagne. (P. 292.)

BATAILLE DE NAVARIN, (20 octobre 1827.) — Insurrection grecque. — Intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie. — Envoi de trois escadres dans l'Archipel. — Entrevue des amiraux avec Ibrahim-Pacha. — Armistice violé. — Bataille de Navarin. — Destruction de la flotte turque. (P. 311.)

1828. — EXPÉDITION DE MORÉE. — Proclamation à l'armée. — Arrivée en Morée. — Débarquement de l'armée dans le golfe de Coron. — Convention définitive pour l'évacuation de la Morée. — Ibrahim-Pacha. — Départ de l'armée égyptienne. — Occupation de Navarin, de Modon et de Coron. — Prise de Patras. — Siége et capitulation du château de Morée. — Retour de l'armée en France. (P. 316.)

1830. — CONQUÊTE D'ALGER. — Anciennes possessions françaises en Afrique. — Elles sont enlevées à la France en 1806 et rendues en 1817. — Mauvaises dispositions du dey d'Alger. — Affaire Busnach et Bacri. — Transaction. — Mécontentement du Dey. — Insulte faite au consul de France. — Satisfaction demandée et refusée. — Blocus du port et des côtes d'Alger. — Insulte au pavillon français. — L'expédition contre Alger est résolue. — Composition et forces de l'armée de terre. — Composition et forces de l'armée navale. — Le Dauphin visite la flotte et l'armée. — Naufrage du *Sirène* et de *l'Aventure.* — Proclamation à l'armée et à la flotte. — Embarquement. — Départ de la flotte. — Traversée contrariée par les vents. — Ralliement à Palma. — Arrivée devant Alger. — La flotte mouille dans la baie de Sidi-Ferruch. — Débarquement. — Combat de Sidi-Khalef. — Coup de vent. — Situation critique de l'armée navale. — Attaque des batteries de mer d'Alger. — Prise du fort de l'Empereur. — Capitulation d'Alger. — Entrée des Français à Alger. — Prise de possession de la Casaubah et des trésors de la Régence. — Embarquement du Dey et de la milice turque. — Organisation de l'administration française. — Occupation d'Oran et de Bone. — Marche sur l'Atlas. — Combat de Buda. — Nouvelles de la révolution de juillet. — Départ du maréchal de Bourmont. — Le général Clausel prend le commandement de l'armée. — Expédition de Médéah. — Combat du col de Tenia. — Occupation de Médéah. — Bilan de la guerre d'Alger. (P. 320.)

1831-1832. — ÉVÉNEMENTS DIVERS. — *Alger. — Lisbonne. — Ancône.* — Événements en 1831. — Expédition nouvelle sur Médéah. — Attaque de la ferme-modèle. — Combat de L'Oued-Kermes. — Événements en 1832. — Occupation de Bone. — Défense d'Oran. — Attaque des avant-postes d'Alger. — Combat de Bouffarik, etc. — Expédition contre Lisbonne. — Occupation d'Ancône. (P. 339.)

1832. — SIÉGE ET PRISE DE LA CITADELLE D'ANVERS. — Motifs de l'expédition contre la citadelle d'Anvers. — Forces et composition de l'armée du Nord. — Entrée en Belgique. — Sommation au gouverneur de la citadelle d'Anvers. — Ouverture de la tranchée. — Commencement du siége. — Prise de la lunette Saint-Laurent. — Suite du siége. — Capitulation de la citadelle. — Combat de Doel. — Retour de l'armée en France. (P. 343.)

1833 A 1837. — OPÉRATIONS EN AFRIQUE. — *Guerre contre Abd-el-Kader. — Expéditions de Mascara, de Tlemecen, combat de la Sickack. — Traité de paix.* — Opérations en 1833. — Abd-el-Kader. — Attaque d'Oran par les Arabes. — Occupation d'Arzew et de Mostaganem. — Occupation de Bougie. — Combat contre les Hadjoutes. — Nouveaux combats dans la province d'Oran. — Opérations en 1834. — Traité avec Abd-el-Kader. — Achmet-Bey. — Belle défense de Bougie. — Défaite des troupes du bey de Constantine. — Opérations en 1835. — Nouvelle attaque de Bougie. — Intrigues d'Abd-el-Kader. — Combat de la Stig. — Désastre de la Macta. — Le maréchal Clausel reprend le commandement. — Défaite des Hadjoutes et du bey de Miliana. — Attaque d'Oran par Abd-el-Kader. — Elle est repoussée. — Expédition contre Mascara. — Départ de l'expédition. — Combat de Sidi-Embarna. — Arrivée et séjour à Mascara. — Destruction de cette ville. — Départ. — Mauvais temps. — Difficultés de la retraite. — Arrivée à Mostaganem. — 1836. — Expédition de Tlemecen. — Occupation de Tlemecen. — Combat de Sisser et reconnaissance des sources de la Tafna. — Combat de la Tafna. — Retour à Oran. — Nouvelle expédition sur Médéah. — Ouverture d'une route à travers l'Atlas. — Établissement du camp de la Tafna. — Combat de la Tafna. — Situation critique du général d'Arlanges. — Expédition contre Abd-el-Kader. — Marche sur Oran. — Marche sur Tlemecen. — Combat de la Sisser. — Entrée à Tlemecen et retour à la Tafna. — Combat de la Sickack. — Ravitaillement de Tlemecen. — Fin de l'expédition. — Combats dans la province d'Oran. — Expédition contre les Hadjoutes et les Mouzaïas. — Attaque du camp de Bouffarik. — 1837. — Paix avec Abd-el-Kader. (P. 347.)

1836 ET 1837. — EXPÉDITIONS CONTRE ACHMET-BEY. — *Assaut et prise de Constantine.* — 1836. — Expédition contre Achmet. — Marche sur Constantine. — Mauvais temps. — Arrivée devant Constantine. — Privations. — Souffrances. — Description de Constantine. — Attaques infructueuses. — Retraite. — Retour à Bone. — 1837. — Nouvelle expédition contre Achmet. — Réunion, forces et composition de l'armée. — Marche sur Constantine. — Arrivée devant cette place. — Travaux du siége. — Sorties repoussées. — Établissement des batteries. — Mort du général Damrémont. — Le général Valée prend le commandement de l'armée. — Assaut et prise de Constantine. — Résultats de la prise de Constantine. — Fin de l'expédition. (P. 363.)

Digitized by Google

AVIS AU RELIEUR POUR LE CLASSEMENT DES GRAVURES.

DÉSIGNATION DES GRAVURES.

Feuilles.

1re. Carthagène. — Costumes espagnols. — Colbert. Montbrun.
Château du Prado, près de Madrid. — Château de Burgos (carte). — Défense du fort de Burgos.

2. Manresa. — Catalogne. Pont de Martarell. — Ermites du Mont-Serrat. — Habert. — Barbou.
Girone. — Porte de Tolède. — Postillon et zagal espagnols. — Latond-Blaniac. — Bigarré.

3. Journée de Salamanque. — Costumes espagnols. Xérès. — Dupont. — Drouet, comte d'Erlon.
Alcazar de Ségovie. — Ballesteros. — Arco-Aguero. Alicante. — Deconchy. — Walter.

4. Bataille de Vittoria (carte). — Armée britannique. Corps franc calabrois. — Charles Lebrun. — Eugène Merlin.
Bataille de Vittoria. — Saint-Jean-pied-de-Port.

5. Bilbao. — Défilé de Salinas. — Lopez Banos. — Robert Wilson.
Siége de Saint-Sébastien. — Costumes écossais. — Tarayre. — Sanson.

6. Siége de Pampelune. — Pampelune.
Trieste. — Armée britannique. Troupes grecoioniennes. — Exmouth. — Trowbridge.

7. Russie (carte). — Passage du Niémen.
Les Cosaques et les blessés. — Baskir. Cosaque du Volga. — Lhéritier. — Mouton Duvernet.

8. Campagne de Russie. Les Enfants de Paris. — Paysans russes. — Caulincourt jeune. — Préval.
Dantzick. — Etat-major russe. — Verdier. — Dugua.

9. Bataille de Smolensk (carte). — Prise de Smolensk.
Combat de Valutina. — Costume et jeu russes. — Dombrowski. — Rozycki.

10. Ancien palais dans le Kremlin. — Forteresse de Revel. — Gilly. — Grouchy.
Veille de la bataille de la Moscowa. — Moscou.

11. Bataille de la Moscowa (carte). — Bataille de la Moscowa.
Le Kremlin à Moscou. — Incendie de Moscou.

12. Kibitka d'hiver. — Rostopschin. — Andréossy. — Monument de Pultawa. — Salle du trône au Kremlin après l'incendie.
Garde russe. Hulans. — Bataille de Malojaroslawetz (carte). — Bataille de Malojaroslawetz. — Mort du général Delzons.

13. Manière de voyager en Russie. — Armée russe. Évêque et popes (aumoniers). — Dorsenne. — Fournier Sarlovèze.
Combat de Polotsk. — 1812. Garde impériale française. — Tartares Lithuaniens. — York. — Woronzow.

14. Lanneron. — Sacken. — Passage de la Bérésina (carte). — Passage de la Bérésina.
Carte du théâtre de la guerre entre l'Elbe et le Rhin, en 1813. — La remise de l'aigle.

15. Bataille de Leipsick (carte). — Bataille de Leipsick.
Bataille de Leipsick. L'empereur Napoléon et M. de Merveld. — Bataille de Leipsick. Poniatowski maréchal de l'empire. — Garde impériale. — Farine. — Vial.

16. Leipsick. Mort de Poniatowski. — Leipsick.
Bataille de Hanau (carte). — 1813. Gardes d'honneur italiens. — Vallongue. — Damas.

17. Hanau. — Landwehr prussienne. — Poret de Morvan. — Friant.
Carte du théâtre de la guerre entre l'Elbe et l'Oder, en 1813. — La Fougasse. — Duc d'Anhalt Bernbourg. — Kleist de Nollendorf.

18. Bataille de Lutzen (carte). Bataille de Lutzen.
Défense de Kaya. Lutzen. — Garde royale prussienne, grenadiers. — Bochaud. — Rome.

19. Troupes étrangères au service de France. — Cypahis. Sapeur. Régiment de la Vistule. Légion portugaise. — Delzons. — Morand. — Bataille de Bautzen et de Wurtchen (carte).
Bataille de Bautzen. — Victoire de Wurtchen. — Mort de Duroc.

20. Dresde, 1813 (carte). Kœnisberg.
Dresde. — Bataille de Dresde.

21. Monument élevé près de Dresde à Moreau. — Lepic. — Margaron. — Thorn.
Bataille de Culm (carte). — Cracovie.

22. L'Empereur et la garde nationale, 1814. — Dinant. — Roches de Bayard.
Troupes danoises. — Dragons. Infanterie de ligne. — Dampierre. — Carnot. — L'attaque d'une ferme.

23. Montmirail. — Garde impériale. Cosaques du Don. — Privé. — Brayer.
Arc du Carrousel. — Combat de Vanchamp.

24. L'Empereur à Montereau. — Montereau.
Colonne de la grande armée. — Combat de Méry-sur-Seine.

Feuilles.

25. Bataille de Craonne. — Colonne du Châtelet. — Dejean fils. — Philippe de Ségur.
Bataille d'Arcis-sur-Aube. — Carte du théâtre de la guerre, 1814.

26. Combat de Fère-Champenoise. — L'Empereur à Reims. — Barbanègre. — Berckeim
Bivouac des cosaques aux Champs-Elysées. — Défense de Paris. Barrière de Clichy. — Défense de Paris. Ecole polytechnique.

27. Défense de Paris (carte). — Bataille de Toulouse (carte).
Théâtre de la guerre dans le Midi de la France (carte). — Orthez. Monument élevé au général Foy. — Bachelu. — Lejeune.

28. Bataille d'Orthez. — Fontaine de l'Éléphant.
Bataille de Toulouse. — Pont d'Orthez. — Pont de Mauléon.

29. Garde impériale. Dragons. — Cambronne. — Daumesnil. — Les adieux de Fontainebleau.
Retour de l'île d'Elbe. Le grenadier Dauphinois. — Le champ de mai.

30. Napoléon, 1815. — Arc de triomphe de l'Étoile.
Carte du théâtre de la guerre, 1815. — 1815. Bataille de Fleurus.

31. Waterloo. — Plaine de Waterloo.
Bataille de Waterloo (carte). — Combat dans l'avenue de Versailles.

32. Licenciement de l'armée de la Loire. — Garde nationale à cheval. — Montholon. — Gourgaud.
Combat de Logrono. — Combat de Vilches. — Santona.

33. Prise de Lorca. — Combat d'Alzira. — Peniscola.
Garde royale de 1816 à 1830. Grenadiers à cheval. — Quiroga. — Riego. — Segovie.

34. Bataille de Campillo (carte). — Siége de Pampelune (carte). — Bataille de Campillo de Arenas.
Prise du Trocadéro. — 1816 à 1830. Maison du roi. — Duc d'Angoulême. — Prince de Carignon.

35. Attaque du Panayotti. Héroïsme de Bisson. — Costumes grecs. — Bisson. — Trementin.
Athènes. Temple de Thesée. — Troupes turques. — Delphes et le Parnasse. — Garde du Sultan.

36. Navarin. — Modon. — Ibrahim-Pacha. — Constantin Canaris.
Corinthe. — Morée. Coron. Porte vénitienne. — Maison. — De Rigny.

37. Coron. — Troupes turques. Janissaire. Albanais. — Fabvier. — Soliman Pacha (Seve).
Combat de Navarin. — Morée. Nauplie. — Codrington. — Heyden.

38. Un archonte grec et sa femme. — Entrée du château de Navarin. — Officier et soldats grecs. — Cochrane. — Redchid Pacha.
Reddition du château de Morée. — Costumes grecs. — Ypsilanti. — Capo d'Istria

39. Infanterie de ligne. — Porte drapeau. Chirurgien. Colonel. — Infanterie légère. — Cornet. Tambour-major. Tambour. — Inf. de ligne. Fusilier. Officier. Grenadier. — Inf. légère. Sapeur. Vivandière. Grenadier.
L'armée. Fragment du fronton du Panthéon. — Napoléon sur la colonne, en 1810. — Beaupuy. — Abatucci.

40. Artillerie. — Garde municipale de Paris. Gendarmerie. Cuirassiers. Petite et grande tenue. — Carabiniers. Hussards. — Lanciers. — Chasseurs. — Tirailleur. Lancier. — Chasseurs d'Afrique.

41. Attaque d'Alger par la marine française. — Oran.
Alger. — Zouaves. — Bourmont. — Duperré.

42. Constantine. — Carte du gouvernement d'Alger.
Camp de Sidi Ferruch. — Attaque d'Alger. Explosion du fort de l'Empereur.

43. Bone. — Camp de Staoueli.
Combat de Sidi-Khalef. — Le Kabayle. — Desmichels. Abd-el-Kader.

44. Plan d'Anvers. — Siége d'Anvers.
Cathédrale d'Anvers, vue de la place verte. — Hôtel de ville d'Anvers. — Gérard. — Chassé.

45. Intérieur d'une maison à Alger. — Chatellux. — Dubreton. — Medéia.
Col de Tenia dans l'Atlas. — Costumes algériens. — Duc d'Orléans. — Duc de Nemours.

46. Prise de Constantine. Mort du général Damrémont. — Expédition de Constantine, en 1836 et 1837 (carte). — Plan de Constantine.
Assaut de Constantine. Le colonel Combes et le duc de Nemours. — Blida.

FRANCE MILITAIRE.

ESPAGNE. — COMMENCEMENT DE LA CAMPAGNE DE 1812.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE ANGLO-PORTUGAISE.

PRISE DE CIUDAD-RODRIGO ET DE BADAJOZ. — BATAILLE DES ARAPILES.

SOMMAIRE.

Pointe de Montbrun sur Alicante. — Dispositions des Espagnols. — Négociations du Roi Joseph avec les Cortès de Cadix. — Préparatifs et forces des Anglais. — Projets de Wellington. — Siége et prise de Ciudad-Rodrigo par les Anglais. — Siége et prise d'assaut de Badajoz. — Récit de l'assaut par un historien anglais. — Retour du maréchal Soult en Andalousie. — Tentative du maréchal Marmont en Portugal. — Prise et destruction du pont d'Almaraz par les Anglais. — Affaiblissement des armées françaises en Espagne. — Mouvement offensif de Wellington. — Prise des forts de Salamanque. — Retraite de l'armée française. — Le général Bonnet évacue les Asturies et rejoint l'armée de Portugal. — Le roi Joseph part pour l'armée de Portugal. — Le maréchal Marmont reprend l'offensive. — Combat de Castrillos. — Mouvement des deux armées vers le Tormès. — Bataille des Arapiles. — Retraite de l'armée de Portugal sur Burgos.

ARMÉE FRANÇAISE.

Généralissime. — Le Roi JOSEPH NAPOLÉON.
Généraux en chef. — Maréchal SOULT. — Maréchal MARMONT.

ARMÉE ANGLO-PORTUGAISE.

Général en chef. — Lord WELLINGTON.

Pointe de Montbrun sur Alicante. — L'Empereur Napoléon, pensant que les habitants du royaume de Valence, et les armées espagnoles qui défendaient ce riche territoire, opposeraient au maréchal Suchet une longue et vive résistance, avait cru prudent de renforcer l'armée d'Aragon; outre le corps du général Reille, envoyé pour coopérer au siége de Valence, un fort détachement de l'armée de Portugal, aux ordres du maréchal Marmont, avait eu ordre d'y venir prendre part.

Le 13 décembre 1811, le duc de Raguse, suivant les instructions de l'Empereur, fit partir le général Montbrun des environs de Tolède, avec deux brigades d'infanterie, une forte division de cavalerie et trente pièces d'artillerie. Le général Montbrun devait se rendre à Valence par la grande route de Madrid, et se réunir à l'armée assiégeante.

Divers embarras retardèrent la marche de Montbrun, qui n'arriva que le 10 janvier 1812 à Yécla, village situé sur les frontières des royaumes de Murcie et de Valence. Là il apprit la fin du siége et la reddition de la place de Valence. Sa présence étant devenue inutile au maréchal Suchet, il aurait dû, comme cela lui avait été expressément recommandé, rejoindre sur-le-champ l'armée à laquelle il appartenait; il voulut au contraire marcher sur Alicante. — En vain, informé de cette résolution, le maréchal Suchet fit observer au général Montbrun que le moment n'était pas venu de risquer un coup de main sur une ville bien fortifiée, et contre laquelle du canon de siége était indispensable; le général ne voulut rien écouter et s'obstina dans son projet. Il fit manœuvrer ses troupes dans la plaine en avant d'Alicante, et jeter quelques obus dans cette place, qu'il somma d'ouvrir ses portes. Le gouverneur ayant répondu par un refus, le général Montbrun se retira, emmenant quelques prisonniers. — Le 26 janvier il repassa le Tage, afin de rejoindre l'armée de Portugal.

On a vivement reproché au général Montbrun une tentative qui devait être sans résultat, et qui semblait entreprise moins dans un but militaire que dans le désir de faire du butin. «Cette pointe intempestive sur Alicante, dit un historien contemporain, doit être considérée comme une très grande faute sous tous les rapports : outre qu'elle laissa, sans motif urgent, la ligne occupée par l'armée du duc de Raguse dégarnie dans un espace considérable, elle eût l'inconvénient de faire connaître et regretter une contrée riche et neuve à des troupes qui retournaient dans un pays presque dénué de toutes ressources, ruiné qu'il était depuis long-temps par la guerre. Nous devons le dire avec toute franchise, la colonne du général Montbrun commit, tant à Villena que dans tous les villages de la route qui conduit à Alicante, beaucoup d'excès et de grands désordres. L'indiscipline de ces troupes indisposa au dernier point les habitants du pays, et peut-être fut-elle cause que la ville d'Alicante ferma ses portes à l'armée d'Aragon. Les succès rapides du maréchal Suchet, et plus encore la bonne conduite de ses soldats, lui avaient fait de nombreux prosélytes; et l'on avait agité quelque temps à Alicante la question de se soumettre ou de se défendre. La tentative du général Montbrun, signalée par le pillage, les exactions et la dévastation du territoire qu'il avait traversé, changea d'une manière notable les bonnes dispositions des habitants à l'égard des Français.»

Dispositions des Espagnols. — Négociations du roi Joseph avec les Cortès de Cadix. — Cependant des succès décisifs étaient devenus nécessaires aux intérêts de l'Angleterre; car la guerre si onéreuse aux Espagnols commençait à devenir moins populaire parmi eux. — Tandis que les troupes françaises triomphaient à Tarragone et à Valence, les Cortès de Cadix travaillaient à jeter les bases de leur édifice constitu-

Digitized by Google

tionnel. Ardente à suivre les errements de la célèbre Assemblée constituante, l'assemblée espagnole renchérit encore sur les constituants français dans les entraves qu'elle s'appliqua à imposer à l'autorité royale. Les libéraux ou *communeros* y étaient en majorité, et les travaux de l'assemblée s'en ressentirent. Leurs intentions étaient pures; car ils imitèrent jusqu'à la faute qui avait fait exclure les membres de la Constituante de la première Assemblée législative.

Toutefois les principes proclamés par les Cortès ne pouvaient être goûtés par les grands ni par le haut clergé : l'opposition du clergé fut d'autant plus prononcée, que les Cortès avaient osé attaquer les abus que l'Église protégeait dans la malheureuse Espagne.

De sérieuses dissensions commencèrent dès ce jour à s'introduire parmi les insurgés espagnols. Le roi Joseph avait fait faire, comme nous l'avons dit, des ouvertures à quelques membres influents de l'assemblée de Cadix. Les désastres de Tarragone et de Valence avaient ébranlé leur courage, et donné du poids aux propositions pacifiques. Les Espagnols capables de raisonner commencèrent à sentir que hors d'état de délivrer leur patrie, et redevables de leur délivrance aux Anglais, ils seraient plus dans la dépendance du cabinet de Londres, que Godoi ne l'avait jamais été dans celle de la France. Ils pouvaient obtenir un meilleur sort en traitant avec le frère de l'Empereur, et se rendant ainsi arbitres de leur avenir.

Joseph avait offert de reconnaître, sauf quelques modifications, la constitution dont ils venaient de promulguer les articles fondamentaux. Cette proposition séduisit d'autant les membres des Cortès, qu'ils ne voyaient pas d'issue prochaine aux malheurs de la patrie, et qu'une puissante opposition se manifestait déjà dans le clergé contre les institutions dont ils espéraient la restauration agricole, industrielle et commerciale de l'Espagne. Ils se décidèrent donc à envoyer des députés à Madrid pour traiter sur ces bases.—Ces députés étaient déjà en route lorsque la désastreuse bataille des Arapiles changea entièrement la face des affaires.

Préparatifs et forces des Anglais. — Projets de Wellington.— Le cabinet britannique ne pouvait ignorer cette disposition des esprits. Aussi les Anglais avaient-ils redoublé d'efforts pour se préparer à la nouvelle campagne; le marquis de Wellesley n'était resté que quelques mois au ministère; mais ses collègues semblaient avoir hérité de son ardeur à poursuivre à outrance la guerre de la Péninsule. La retraite de Masséna, et les succès obtenus par Wellington et Béresford, étaient un stimulant propre à les exciter. Afin de grossir l'armée anglo-portugaise, on recruta en Allemagne parmi les prisonniers de guerre, parmi les malfaiteurs même : tout parut bon pour être opposé aux Français. « Les débats parlementaires du temps attestent, dit Jomini, qu'on alla chercher des criminels au fond des cachots pour les incorporer dans les régiments employés dans la Péninsule. »

A l'aide de ces renforts, l'armée anglo-portugaise avait été portée à plus de 75,000 hommes; Wellington était en outre secondé par 60,000 Espagnols, dont les Cortès avaient consenti enfin à lui confier le commandement général. « Les avantages du général anglais, dit encore Jomini, étaient inouïs; la ligne d'opération des Français, de Bayonne à Cadix, avait plus de deux cents lieues de profondeur. Le Portugal est comme une forteresse inexpugnable placée sur le flanc droit, au centre de cette ligne, et les places de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz forment comme les ouvrages avancés de ce boulevard. Wellington, partant d'une telle base, était sûr d'agir partout avec avantage contre un ennemi qui avait à occuper un royaume entier, à se garantir contre une multitude d'Espagnols peu redoutables en ligne, mais qui harcelaient tous les postes avec une activité infatigable. Dans l'impossibilité de former un système de grands magasins et de convois à cause des guérillas, les Français ne pouvaient rester long-temps assemblés en grosses masses, et leurs positions étendues pour couvrir leur système d'approvisionnement, comme leur ligne de retraite, donnaient prise partout. »

Wellington comprit son avantage, et résolut enfin de prendre l'offensive. Son but était d'abord de s'emparer de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz; maître de ces deux places, il devait avoir à choisir entre trois partis : 1° se porter à droite sur Soult; 2° déboucher au centre sur Madrid; 3° opérer à gauche sur Marmont. En allant au sud, Wellington y attirait les masses françaises, et l'Espagne n'en était que plus complétement envahie; mais en allant au nord, il pouvait espérer, au contraire, que Soult serait forcé d'y accourir, et alors tout le sud de l'Espagne, jusqu'au Tage, serait conquis de fait pour la junte de Cadix.—Si les Français commettaient la faute de vouloir garder Séville au lieu de secourir Marmont, alors Wellington battait celui-ci isolément; et comme la ligne de retraite de Bayonne se trouvait dans cette direction, il était certain qu'une victoire sur le Douro ferait évacuer la moitié de la Péninsule, et même la capitale. La chose était trop évidente pour échapper à la pénétration de l'Empereur; mais Napoléon, comptant beaucoup sur la timide prudence de Wellington, espérait que les Anglais n'oseraient pas risquer leurs troupes loin du Portugal.

Siége et prise de Ciudad-Rodrigo par les Anglais. — Tandis que le général Montbrun marchait si inutilement contre Alicante, Wellington avait chargé le général Hill de harceler les Français dans la haute Estramadure.

Le général en chef anglais voulait, en agissant ainsi, faire croire au maréchal Marmont que l'armée anglo-portugaise était en force sur la rive gauche du Tage, entre le fleuve et la Guadiana, et que Ciudad-Rodrigo pouvait se défendre encore seul pendant quelque temps. Le peu de peine qu'on avait eue, trois mois auparavant, à débloquer cette place par la simple jonction de quatre divisions de l'armée de Portugal à l'armée du général Dorsenne, devait donner au duc de Raguse pleine et entière sécurité; en effet, il ne

doutait pas que, sitôt qu'il le voudrait, il ne pût renouveler cette manœuvre avec le même succès.

Ciudad-Rodrigo, après avoir été ravitaillé, était resté pendant quelque temps sous la surveillance du général Dorsenne; mais ce dernier était parti, vers la fin de 1811, avec la plus grande partie de ses forces disponibles, pour retourner dans la Vieille-Castille, la Biscaye et la Navarre. Lord Wellington, qui avait des intelligences dans le pays, fut instruit de ce départ et de l'absence du général Montbrun, qui laissait la ligne occupée par le duc de Raguse dégarnie dans un espace considérable, et privait l'armée du Portugal d'une grande partie de sa cavalerie. Impatient de mettre à profit ces heureuses circonstances, le général anglais se rapprocha de Ciudad-Rodrigo avec son armée, et hâta les préparatifs du siége de cette place, en faisant faire d'avance, dans les cantonnements les plus rapprochés, les fascines et les gabions nécessaires. Les Anglais avaient, dès le 8 janvier, établi un pont vis-à-vis San-Felices, et toutes les dispositions pour l'ouverture du siége étaient faites; mais la neige étant venue à tomber avec abondance, ils ne purent se mettre en route que le 8, jour où ils complétèrent l'investissement de la place.

Les assiégeants s'emparèrent, le 9, d'une redoute avancée sur le teton, précisément à l'endroit fixé pour commencer l'attaque, qui se trouva facilitée beaucoup par la prise de cet ouvrage. Le 10, la première parallèle fut établie, et les batteries furent tracées. Le 14, une sortie vigoureuse de la garnison eut pour résultat de combler une partie de la tranchée. Le même jour, les batteries de siége commencèrent leur feu, et les alliés se rendirent maîtres du couvent de Saint-François, par lequel la gauche des approches se trouvait flanquée. Ils purent alors achever leur seconde parallèle; et les travaux ayant été vigoureusement poussés, ils firent sauter la contrescarpe.

Dans la crainte que le maréchal Marmont ne se hâtât d'accourir au secours de la place, le duc de Wellington voulut en brusquer la chute, en combinant l'attaque par assaut de brèche avec celle par escalade. Ce parti était le seul à prendre avec une garnison aussi faible que celle de Ciudad-Rodrigo. Deux larges brèches se trouvaient pratiquées au corps de la place; l'armée assiégeante, formée sur six colonnes, s'avança de ses tranchées, le 19, à neuf heures du matin. Une division anglaise devait donner l'assaut à la brèche la plus large, tandis qu'un corps portugais, pour diviser l'attention de la garnison, tenterait l'escalade du côté opposé. Les Français étaient sur la brèche, attendant de pied ferme les assaillants, qu'ils parvinrent d'abord à faire rétrograder; mais enfin, après s'être défendus avec la plus grande résolution, et avoir disputé le terrain pied à pied, ils durent céder au nombre toujours croissant de leurs adversaires, et leur abandonner un logement sur le haut du rempart. A l'abri derrière un retranchement intérieur, les Français redoublèrent d'efforts, et parvinrent quelque temps à contenir l'ennemi; mais la seconde brèche venant aussi d'être forcée, il se virent attaqués simultanément sur les deux flancs; et, après s'être retirés de maison en maison, ils furent obligés de capituler et de se rendre à discrétion, au nombre de 1,700. Il y eut environ 1,000 hommes tués ou blessés des deux parts; les Anglais perdirent les deux généraux Crawfurd et M'Kinnon. La prise de Ciudad-Rodrigo mit au pouvoir des Anglais cent neuf pièces de canon en batterie, un parc d'artillerie de quarante-quatre pièces, une immense quantité de cartouches, de bombes et de boulets.

La ville prise fut abandonnée au pillage. Les excès qui s'y commirent eurent une fâcheuse influence sur la discipline de l'armée anglo-portugaise. On en eut bientôt la preuve dans les scènes effroyables qui souillèrent la prise de Badajoz.

La perte de cette place forte était un événement important pour la suite de la guerre. Pour garder Salamanque, le duc de Raguse allait être forcé d'y laisser continuellement un fort détachement de son armée, ce qui devait affaiblir d'autant les troupes disponibles qu'il aurait à opposer aux entreprises de l'armée anglo-portugaise. Lord Wellington, au contraire, se trouvait, par la possession de Ciudad-Rodrigo, maître de tous ses mouvements, en même temps que ses forces actives en étaient augmentées.

Le général en chef anglais ravitailla Ciudad-Rodrigo, y laissa une garnison espagnole, et rentra dans sa position retranchée de Fuente-Guinaldo.

Une division de 8,000 hommes, commandée par le général Souham, se montra, le 22, dans les environs de Tamamès; grâce à l'occupation de Ciudad-Rodrigo, lord Wellington pouvait attaquer cette troupe avec avantage, puisque, en cas d'échec, les Anglo-Portugais avaient leur retraite assurée sous le canon de la place. Il n'en fit rien, cependant, et le général Souham se retira après quelques démonstrations inutiles.

Siége et prise d'assaut de Badajoz. — Récit de l'assaut par un historien anglais. — La prise de Ciudad-Rodrigo laissait Salamanque à découvert, et ouvrait à l'armée anglo-portugaise la route de la Vieille-Castille; cependant, avant de rien tenter de ce côté, lord Wellington voulut prendre Badajoz, dont la possession laissait les Français en mesure d'inquiéter, et même d'envahir les provinces méridionales du Portugal. On sait que la conservation et la défense de ce royaume, si intéressant pour le commerce britannique, étaient particulièrement recommandées au général anglais, dans les instructions qu'il avait reçues de Londres.

En conséquence, et au commencement de mars, l'armée anglo-portugaise quitta la position qu'elle occupait sur la Coa, vers Almeida. Dans le but d'attirer l'attention des Français, Wellington établit sur l'Agueda une division d'infanterie couverte par de la cavalerie; en même temps, le reste de l'armée se dirigeait par le Portugal vers le Tage pour passer ce fleuve sur un pont de bateaux établi à Villa-Velha. Lord Wellington arriva à Elvas le 11 mars. Le but de sa marche rapide était de s'emparer de Badajoz avant que les ducs de Dalmatie et de Raguse fussent en mesure de s'y opposer. La garnison française ne s'élevait pas à plus de 4,000 hommes; les masses disponibles du général anglais étaient de plus

de 25,000 combattants : cette énorme disproportion de forces n'ébranla pas le courage des braves défenseurs de Badajoz.

La place fut investie le 16 mars, et la tranchée ouverte dans la nuit du 17 au 18. Le général Philippon, gouverneur de Badajoz, fit une sortie le 19, et s'avança, à la tête de 2,000 hommes, sur la droite des ouvrages ennemis, dont il parvint à renverser une partie.

A la même époque, le général Graham, commandant un corps d'observation, marcha sur Santa-Martha, au-delà de l'Albuera, pour protéger les opérations du siége contre l'armée que le duc de Dalmatie concentrait alors vers la haute Estramadure. Le général Hill s'approcha de Mérida, pour observer, dans cette direction, les mouvements des Français.

Le 5e corps, commandé par le général Drouet d'Erlon, avait son quartier général à Villa-Franca; le général Graham menaçait son front, et le général Hill sa droite; et ces troupes étant bien supérieures en nombre à celles dont il pouvait disposer. Une attaque de l'ennemi semblait devoir obtenir un succès presque assuré. Cependant les Anglais ne firent aucune démonstration contre le faible corps dont ils auraient pu si facilement venir à bout.

Le général Darricau, commandant la seconde division française, avait pris position dans la Serena; le général Drouet, voulant conserver avec cette division des communications qui pouvaient être coupées par le corps de Hill, replia la première division et sa cavalerie sur Hornachos, où il établit son quartier général.

Les Anglo-Portugais continuaient de pousser vigoureusement le siége de Badajoz. Dans les siéges précédents, ils avaient inutilement attaqué le San-Christoral. Cette fois leur plan était de battre en brèche le bastion de la Trinidad, qui se trouvait à découvert, sa contre-garde n'ayant pas été terminée. Mais il fallait auparavant se rendre maître du fort de la Picurina, situé en face, sur une hauteur de l'autre côté du Rivillas. Le 26 mars, ils dirigèrent un feu très vif contre ce fort, et donnèrent l'assaut à cet ouvrage : deux colonnes s'avancèrent, pour le tourner, des flancs de la parallèle; et tandis que la garnison concentrait sur ce mouvement toute son attention, une troisième colonne escalada le fort de front.

Le général Philippon ordonna aussitôt une sortie vigoureuse pour reprendre ce poste, dont il comprenait toute l'importance; il parvint d'abord à en éloigner les assiégeants, mais il ne put s'y maintenir, et, malgré tous ses efforts, les Anglais finirent par en rester maîtres.

Le 31 mars, les batteries de brèche, armées de vingt-six pièces, ouvrirent leur feu sur la face droite du bastion de la Trinidad et sur le flanc du bastion de Santa-Maria, qui défendait la face menacée de la Trinidad. Le 3 avril, une nouvelle batterie tira sur la courtine qui lie la Trinidad au San-Pedro; mais, après quelques coups, on tourna son feu contre l'épaule droite de la lunette de San-Roque. Le 4, Wellington apprit que le maréchal Soult s'approchait à marches forcées; il pressa alors, avec une nouvelle activité, les travaux, auxquels on avait toujours employé de 500 à 1,400 hommes. Dès le 5, ce général, qui tenait 10,000 hommes dans les tranchées, et qui, avec le reste, se disposait à combattre l'armée de secours, si elle arrivait à temps, reconnut que les brèches étaient praticables; mais, pour multiplier les chances, et donner la facilité de tourner les deux autres brèches, on dirigea le feu de quatorze pièces sur la courtine qui les sépare, en enfilant la trouée entre la contre-garde de la Trinidad et le ravelin (demi-lune) non terminé.

Enfin, le 6, à quatre heures de l'après-midi, le général en chef anglais distribua les ordres nécessaires pour commencer l'attaque sur les dix heures du soir. On devait livrer l'assaut aux trois brèches, de la face du bastion de la Trinidad (grande brèche), du flanc du bastion de Santa-Maria (petite brèche), et de la courtine intermédiaire, et prendre par escalade le château, ainsi que le bastion de San-Vicente. Les divisions d'attaque présentaient une force d'environ 16,000 hommes.

«Le temps, qui était couvert, dit le colonel Napier [1], ajoutait au sombre de la nuit, et les exhalaisons humides des eaux épaississaient l'air. Un calme inaccoutumé régnait dans la place et dans les tranchées ; cependant un sourd murmure s'élevait de nos lignes, et l'on voyait des lumières courir çà et là sur les remparts de Badajoz, tandis que, par intervalles, des voix retentissantes se passaient le cri de veille : «Sentinelles, prenez garde à vous !» Les Français, confiants dans la terrible habileté de Philippon, épiaient, du sommet de leurs orgueilleuses murailles, l'approche de ces ennemis dont ils avaient déjà confondu deux fois les efforts, et qu'ils espéraient chasser une troisième fois, épuisés et abattus. Pour les Anglais, formés en colonnes profondes, ils étaient aussi impatients de se mettre aux prises avec la destruction, que leurs adversaires de la déployer contre eux. Les deux partis étaient d'ailleurs également redoutables par leur énergie, leur discipline et les passions éveillées dans des âmes intrépides.

«Nous avions de plus à venger de précédents échecs ;

[1] La prise d'assaut de Badajoz est un des faits les plus importants que l'armée anglaise ait accomplis dans la Péninsule, et celui que leurs historiens militaires ont surtout cherché à célébrer de toutes les façons. — Le petit nombre de documents français que nous possédons sur le siége de la forteresse défendue par le général Philippon, nous force à avoir recours aux écrits des auteurs britanniques, et nous empruntons au colonel Napier le récit de l'assaut de Badajoz. Ce fragment a été cité comme un des beaux morceaux de la langue anglaise. — Un critique français a dit même, à cette occasion, que le colonel Napier possédait la *perspicacité stratégique de Jomini, la poésie de Ségur, et la franchise sévère de Gouvion-Saint-Cyr*. Nous ne pouvons souscrire à ce jugement; et, quelque remarquable que soit l'*Histoire de la Guerre de la Péninsule*, nous ne pensons pas que la pompe et les détails épiques conviennent au récit des événements militaires modernes. A notre avis, les grandes actions, simplement racontées, en paraissent plus grandes; si tant de phrases rédondantes et un tel luxe d'images sont nécessaires pour la description d'un simple assaut, quelles richesses d'expressions et quel éclat de couleurs ne faudra-t-il pas pour offrir le tableau d'une grande bataille comme Arcole, Austerlitz ou Wagram? Et, dans ce cas, comment indiquer, même par des paroles, la différence qui existe entre une victoire de Bonaparte et une victoire de Wellington. — Le lecteur en jugera. Nous avons cité textuellement le récit de l'assaut de Badajoz. Tous les efforts que le colonel Napier a faits pour grandir ses vainqueurs nous paraissent grandir encore davantage nos vaincus. Si, aux 25,000 hommes qui ont pris Badajoz, l'on érige un piedestal, aux 4,000 qui l'ont défendue, c'est une pyramide qu'il faut élever.

Digitized by Google

Défense du fort de Burgos.

Digitized by Google

Carthagène

Digitized by Google

Digitized by Google

Costumes Espagnols - Malaga.

Aug. Colbert.

Montbrun.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Costumes Espagnols - Malaga.

Aug. Colbert.

Montbrun.

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

Chateau du Pardo près de Madrid.

HAUTEUR DE S. MICHEL
CHATEAU
de
BURGOS.

8

Digitized by Google

mais les chefs étaient tels, de l'un et l'autre côté, qu'une faiblesse n'aurait point eu d'excuse à l'heure de l'épreuve. La possession de Badajoz était devenue un point d'honneur personnel pour les soldats de chaque nation; toutefois, avec un ardent désir de gloire se mêlait, chez les Anglais, une animosité née de vieilles rancunes. De récentes fatigues, une vie dure comme sans dédommagement, ainsi que la vue continuelle du sang, avaient inspiré à plusieurs une férocité incroyable; car les choses qui redoublent chez les esprits généreux l'horreur de la cruauté endurcissent au contraire les esprits vulgaires. Un certain nombre d'hommes, assez semblables à ce centurion de César qui ne pouvait oublier le sac d'Avaricum, étaient échauffés par le souvenir de Ciudad-Rodrigo, et avaient soif de pillage. C'est ainsi que chacun se trouvait mu par une cause différente d'excitation. Mais le pouvoir merveilleux de la discipline maintenait encore l'ensemble comme avec des liens de fer; il n'y avait personne, après tout, qui ne crût, dans son orgueil militaire, pouvoir renverser tous les obstacles opposés à sa furie.

«A dix heures, le château, la lunette de San-Roque, les brèches, le fort de Pardaleras, le bastion éloigné de San-Vicente, et la tête de pont de l'autre rive de la Guadiana, devaient être simultanément assaillis, et l'on espérait que la fermeté de l'ennemi faillirait au milieu de cette ceinture de feu. Mais les désappointements à la guerre sont fréquents. Un accident imprévu retarda l'attaque de la 5e division; une carcasse allumée, lancée du château, trahit les hommes de la 3e division, en venant tomber près de l'endroit où ils étaient rangés, et les obligea de devancer le signal d'une demi-heure. Tout l'ordre de l'assaut étant ainsi troublé, les doubles colonnes de la 4e division et de la division légère s'ébranlèrent en silence, et marchèrent rapidement contre les brèches, tandis que les gardes des tranchées, se portant en avant avec de bruyantes acclamations, entourèrent le San-Roque de leurs feux, et s'y précipitèrent ensuite avec un élan si impétueux, que les défenseurs purent à peine faire quelque résistance.

«Cependant une clarté soudaine et le râlement de la mousqueterie indiquaient le commencement d'un combat plus opiniâtre au château. Le général Kempt, car Picton, qu'une chute avait blessé dans le camp, et qui ne présumait pas un changement dans l'heure de l'attaque, était absent; le général Kempt, dis-je, conduisait la 3e division; il avait passé le pont étroit du Rivillas sur une seule file et sous une fusillade terrible. Se reformant au débouché, et gravissant les rudes pentes de la hauteur, il atteignit le pied du château, où il tomba frappé de plusieurs coups. On le rapporta dans la tranchée. En route, il rencontra Picton, qui arrivait en hâte pour reprendre le commandement. Pendant ce temps, les soldats, se répandant le long du front, dressaient leurs lourdes échelles, quelques-unes contre l'escarpement élevé du château, quelques autres contre le front adjacent sur la gauche, puis, avec une indicible audace, ils tentaient d'escalader le parapet au milieu d'un orage d'énormes pierres, de pans de bois et d'éclats de bombes, tandis que, des flancs, les ennemis dirigeaient sans relâche un feu meurtrier de mousqueterie, et que, sur le front, ils renversaient les échelles, ou égorgeaient à coups de piques et de baïonnettes les premiers assaillants. Cette lutte était accompagnée de clameurs assourdissantes, du craquement des échelles qui se brisaient, et des cris plaintifs des soldats écrasés, qui répondaient au bruit sourd et lugubre de leurs chutes. Pourtant ces vétérants indomptés, se pressant autour des échelles restées debout, se disputaient encore l'honneur de monter les premiers, jusqu'à ce que, tous, ayant échoué, les Français crièrent : «Victoire!» Trompés dans leurs efforts, mais non rebutés, les Anglais reculèrent de quelques pas, et se mirent à l'abri sous les ressauts de la hauteur. Quand leurs rangs rompus furent à peu près reformés, l'héroïque colonel Bridge, s'élançant en avant, invita, d'une voix de Stentor, ses hommes à le suivre, et, saisissant une échelle, la dressa contre le château, à la droite de la précédente attaque, à un endroit où la muraille était plus basse et où une embrâsure facilitait l'escalade. Une deuxième échelle fut aussitôt placée à côté de la première par l'officier de grenadiers Canch, et presque au même instant lui et Bridge se trouvèrent sur le rempart, suivis de leurs troupes, qui se pressaient derrière eux. La garnison, étonnée, et en quelque sorte surprise, fut chassée, après un combat, par la double porte, jusque dans la ville, et laissa ainsi le château aux assiégeants. Un secours, détaché de la réserve des Français, arriva dans ce moment : une action très-vive s'ensuivit, les deux partis échangeant une fusillade à travers les portes; mais enfin les ennemis se retirèrent. Bridge était tombé, et personne ne périt avec plus de gloire dans cette nuit fatale, où plus d'un guerrier périt, et plus d'un avec une riche moisson de gloire.

Pendant ces évènements, le tumulte sur les brèches était tel, que l'on aurait cru que la terre s'entr'ouvrait et que le feu central s'échappait de ses entrailles. Les deux divisions avaient atteint le glacis à l'instant où l'engagement avait commencé au château. La lueur d'un fusil déchargé dans le chemin couvert, en guise de signal, nous montra que les Français étaient prêts à nous recevoir : néanmoins l'on n'entendait aucun mouvement, et une obscurité épaisse couvrait les brèches. Quelques sacs de foin furent bientôt jetés et quelques échelles dressées; les enfants perdus et les soldats de la division légère commandés pour l'assaut, environ 500 hommes en tout, descendirent dans les fossés sans aucune opposition, quand soudain une large flamme, rayonnant dans les airs, laissa voir toutes les terreurs de la scène qui se déployait : d'un côté, les remparts couronnés de sombres figures et d'armes étincelantes; de l'autre, les colonnes rouges des Anglais, profondes et épaisses, roulant vers la place comme un torrent de laves brûlantes. Cette flamme sembla la touche de la baguette redoutable de quelque magicien; car au même instant l'on entendit comme le brisement du tonnerre. Les assaillants avaient été anéantis par l'explosion d'une centaine de bombes et de barils de poudre! Pendant quelques moments, la division légère resta sur le bord du fossé,

Digitized by Google

pétrifiée par ce terrible spectacle; puis, tout à coup, avec un cri qui égala presque le fracas de l'explosion, les soldats coururent vers les échelles, ou, dédaignant leur aide, sautèrent, sans mesurer la profondeur, dans l'abîme. Presque au même instant, au milieu des lueurs de la mousqueterie qui éblouissaient les yeux, la 4e division se précipitait en avant avec une non moindre furie. Mais il n'y avait que cinq échelles pour les deux colonnes qui se touchaient, et une profonde coupure, pratiquée dans le fond du fossé, aussi loin que la contre-garde de la Trinidad, se trouvait remplie des eaux de l'inondation. La tête de la 4e division tomba dans ce piége, et l'on dit que plus de 100 hommes des fusiliers y périrent. Ceux qui les suivirent, sans se déconcerter, et comme s'ils avaient prévu ce désastre, tournèrent à gauche, et arrivèrent ainsi à la face du ravelin non terminé, qu'ils prirent, à cause de l'aspect de ruines qu'il offrait, pour la brèche. A l'instant elle fut couverte d'hommes; mais un large et profond espace s'étendait encore entre eux et les remparts, d'où partait un feu meurtrier qui décimait leurs rangs. Ayant ainsi échoué, ils engagèrent une vive fusillade, et le désordre s'ensuivit. De leur côté, les hommes de la division légère, qui avait eu de bonne heure son ingénieur mis hors de combat, et qui était arrêtée sur son flanc par un fossé inachevé dont le but était d'isoler le bastion de Santa-Maria, s'élancèrent vers les brèches de la courtine et de la Trinidad; elles se présentaient, à la vérité, devant eux, mais l'assaut en avait été réservé à la 4e division. La confusion devint extrême, car le ravelin était alors couronné par les hommes des deux colonnes; et tandis que quelques-uns continuaient à tirer, d'autres sautaient en bas et couraient vers la brèche; plusieurs passaient entre le ravelin et la contre-garde de la Trinidad. Les deux divisions se mêlèrent entièrement, et les réserves, qui auraient dû rester aux carrières, accoururent également vers le fossé, l'encombrant jusqu'à ce qu'il fût entièrement rempli, la queue refoulant la tête, et toute cette masse s'excitant avec violence à l'attaque. Le délire gagnait l'imagination au milieu des bruyantes et terribles acclamations de l'ennemi, de l'éclat des bombes et des grenades, du rugissement des canons qui tiraient des flancs, et auxquels répondaient les obusiers de fer des batteries de la parallèle, au milieu du lourd roulement et de l'horrible explosion des barils de poudre, du sifflement des flammèches et des débris ardents qui volaient dans toutes les directions, des cris d'exhortation des officiers et du continuel claquement de la fusillade. Cependant une multitude d'hommes roulait vers la grande brèche comme entraînée par un tourbillon; mais sur le sommet étincelait une rangée de lames d'épées effilées, tranchantes des deux côtés, et fixées dans de pesantes poutres qui étaient enchaînées ensemble et enfoncées au milieu des décombres. A quelques pas en avant du front, la montée était couverte de planches branlantes, garnies de pointes de fer aiguës; aussi le pied manqua aux soldats qui étaient en tête, et ces malheureux, tombant sur les pointes, roulaient ensuite sur les rangs en arrière. Alors les Français, applaudissant au succès de leurs stratagèmes, et se jetant en avant, pressaient leur fusillade avec une rapidité d'autant plus terrible, que chaque homme était muni de plusieurs mousquets, et que chaque mousquet contenait, outre sa charge ordinaire, un petit cylindre de bois bourré de plomb que la décharge dispersait comme une grêle. De nouveau les assaillants s'élancèrent sur la brèche, et de nouveau les lames d'épée, comme une muraille infranchissable, arrêtaient court leur ardeur, tandis que les bombes et les barils de poudre sautaient incessamment au milieu de leurs masses.

«Des centaines d'hommes avaient vu leur chute, et des centaines d'autres tombaient encore; pourtant nos héroïques officiers ne cessaient de demander des volontaires pour de nouvelles tentatives, et, tantôt suivis par une troupe nombreuse, tantôt par quelques braves seulement, ils recommençaient à gravir les ruines. La fureur des assaillants était telle, que, dans une de ces charges, les hommes de la queue firent un effort pour pousser les plus avancés sur les lames d'épée, voulant se faire un pont de leurs corps brisés; mais les autres, en tombant, trompèrent ce dessein, et les victimes, sous les coups du feu, arrivaient si pressées, qu'il était difficile de reconnaître ceux qui descendaient volontairement et ceux qui étaient frappés; plusieurs se baissèrent sans être blessés, qui ne se relevèrent plus. On n'eût, du reste, obtenu aucun résultat en se faisant jour à travers les lames d'épée; car la tranchée et le parapet derrière la brèche étaient terminés, et les assaillants, resserrés dans un espace encore plus étroit que le fossé, n'auraient pas encore pu se mesurer corps à corps avec leurs ennemis; la tuerie se fût seulement prolongée.

«Au début de cette effrayante lutte, le colonel Andrew Barnard était parvenu, après de prodigieux efforts, à séparer sa division de l'autre, et à rétablir quelque ordre militaire. Mais maintenant le tumulte était grossi à un point, que le commandement ne pouvait plus être entendu distinctement que de ceux qu'on avait sous la main: les cadavres mutilés qui étaient entassés les uns sur les autres, et les blessés qui se débattaient pour éviter d'être foulés aux pieds, brisaient toutes les formations. Plus de direction possible! On voyait des officiers de tout grade, suivis par plus ou moins de monde, courir comme s'ils étaient atteints d'une folie subite, et s'élancer sur la brèche, qui, béante et étincelante d'acier, ressemblait à la gueule de quelque énorme dragon vomissant de la fumée et des flammes. Dans une de ces tentatives, le colonel Macleod, du 43e, jeune homme dont le corps délicat n'aurait pu résister aux travaux de la guerre s'il n'avait été soutenu par une âme forte et invincible, fut tué. Dès qu'ils entendaient sa voix, ses soldats accouraient en masse; et c'est avec une si énergique résolution qu'il marcha à leur tête vers les fatales ruines, que, se sentant les reins percés par la baïonnette d'un homme qui venait de tomber derrière lui, il ne proféra aucune plainte, et poursuivit sa route, jusqu'à ce qu'une balle l'eut renversé mort à une verge des lames d'épées. Des chefs intrépides et des volon-

taires acharnés ne cessent de se relever. Deux heures perdues en inutiles efforts convainquent enfin les soldats que la brèche de la Trinidad est imprenable. Comme la trouée de la courtine, quoique moins redoutable, était dans un rentrant, et que les approches étaient défendues par de profondes cavités ou des coupures pratiquées dans le fossé, les troupes en tinrent peu de compte après l'échec partiel d'une attaque qui avait été tentée auparavant. Rassemblées en groupes sinistres, appuyées sur le canon de leurs fusils, elles contemplaient avec un sombre désespoir le bastion de la Trinidad, tandis que leurs ennemis, se montrant sur les remparts, et visant, à la lueur des balles de feu, leurs victimes, s'écriaient, en les voyant tomber: «Pourquoi donc n'entrez-vous pas dans Badajoz?» Au milieu de cette terrible situation, tandis que les morts s'accumulaient par monceaux, et que d'autres tombaient continuellement, que les blessés se traînaient sur leurs mains pour chercher un abri contre les coups de leurs impitoyables ennemis, et que les cœurs défaillaient à l'odeur de la chair brûlée des cadavres, le capitaine des ingénieurs, Nicholas, fut aperçu par M. Shaw, du 43e, faisant d'incroyables efforts pour se frayer, avec un petit nombre d'hommes, un chemin jusque dans le bastion de Santa-Maria. Shaw, ayant réuni environ 50 soldats de divers régiments, le rejoignit. Une profonde coupure s'étendait le long du pied de la brèche, cependant elle se trouva franchie en un instant, et ces deux jeunes officiers, à la tête de leur vaillante troupe, s'élancèrent sur la rampe des décombres; mais à peine avaient-ils atteint les deux tiers de la montée, qu'un feu concentré de mousqueterie et de mitraille nettoya presque entièrement le sol. Nicholas fut mortellement blessé, et l'intrépide Shaw resta seul debout. Aucun effort ne fut plus tenté sur aucun point après celui-ci, et les troupes restèrent passives, mais inébranlables, sous les coups de l'ennemi, qui tirait sans interruption; car, des tirailleurs placés sur les glacis, beaucoup avaient sauté dans le fossé et avaient pris part à l'assaut; les autres, balayés par un feu croisé de mitraille dirigé des bastions éloignés, dans l'impossibilité de viser, à cause de la fumée et des flammes des explosions, et d'ailleurs en trop petit nombre, avaient entièrement renoncé à inquiéter la mousqueterie française.

«Vers minuit, lorsque 2,000 de nos braves gens étaient déjà tombés, Wellington, qui était sur une hauteur près des carrières, envoya des ordres pour que les débris, après s'être retirés, se reformassent pour un second assaut; il venait d'apprendre que le château était emporté, et, pensant que l'ennemi tiendrait encore dans la ville, il avait pris le parti de faire assaillir de nouveau les brèches. Cette retraite du fossé ne put toutefois s'effectuer sans de nouvelles pertes et une grande confusion; car le feu des Français ne se ralentissait pas, et un cri s'éleva que l'ennemi faisait une sortie par les flancs éloignés, ce qui fut cause qu'on se rua vers les échelles. Alors les gémissements et les lamentations des blessés, qui ne pouvaient se remuer, et qui s'attendaient à être tués, redoublèrent. Cependant beaucoup d'officiers qui n'avaient pas entendu l'ordre de la retraite s'efforcèrent de retenir leurs soldats, et quelques-uns auraient sans doute renversé les échelles s'ils avaient eu assez de puissance pour se faire jour à travers la foule.

«Durant tout ce temps, la 3e division était restée enfermée dans le château, et, soit par la crainte de compromettre la possession d'un point qui assurait la prise de la place, soit que le débouché fût trop difficile, elle ne fit aucune tentative pour chasser l'ennemi des brèches. La 5e division avait, de son côté, commencé une fausse attaque sur le Pardaleras, et, sur la rive droite de la Guadiana, les Portugais étaient vivement engagés à la tête du pont. Ainsi la ville était cernée sur tout son pourtour par les feux des assiégeants; car la brigade du général Walker, pendant la feinte sur le Pardaleras, s'était mise en mouvement et avait escaladé le bastion de San-Vicente. Ses troupes s'avancèrent le long du bord de la rivière, et atteignirent le corps-de-garde français de la barrière sans avoir été découvertes, car le murmure de l'eau amortissait le bruit de leurs pas; mais au même instant eut lieu l'explosion des brèches; la lune se montra, et les sentinelles françaises, apercevant les colonnes, firent feu. Les troupes anglaises s'élancent immédiatement en avant sous une vive fusillade, et commencent à abattre la barrière du chemin couvert, tandis que les Portugais, frappés d'une terreur panique, jettent de côté leurs échelles. Cependant les officiers les entraînent de nouveau à l'attaque, et, après avoir rompu la barrière, sautent dans le fossé; mais l'ingénieur guide avait été tué. Une cunette embarrassa la colonne; et quand les hommes de la tête furent parvenus à dresser les échelles, on trouva qu'elles étaient trop courtes, car les murailles étaient généralement hautes de plus de trente pieds. Le feu des Français était meurtrier; une petite mine avait sauté sous les pieds de nos soldats; des blocs de bois et des bombes à mèches allumées roulaient sur leurs têtes; une grêle de mitraille, partie des flancs opposés, balayait le fossé, et hommes sur hommes retombaient des échelles.

«Par bonheur, quelques-uns des défenseurs ayant été appelés à prêter main-forte pour la reprise du château, les remparts se trouvèrent mal garnis, et les assaillants, ayant reconnu un angle du bastion où l'escarpe n'avait qu'une hauteur de vingt pieds, placèrent trois échelles sur ce point, sous une embrasure qui n'était point armée, et qu'on s'était borné à boucher avec un gabion. Quelques hommes réussirent dans l'escalade, mais avec difficulté, car les échelles étaient trop courtes. Le premier qui gagna le sommet fut hissé par ses camarades, et leur tendit à son tour la main. Quoiqu'on tirât sans relâche contre eux des deux flancs et d'une maison sur le front, ils formèrent bientôt une masse, et se maintinrent dans le bastion. La moitié du 4e régiment entra dans la ville pour déloger l'ennemi des maisons, tandis que l'autre partie poussait le long du rempart, et s'emparait successivement de trois bastions à la pointe de la baïonnette.

«Dans le dernier des combats que celle-ci livra ainsi, le général Walker, s'élançant en avant l'épée à la

Digitized by Google

main, au moment où un des canonniers ennemis mettait le feu à une pièce, tomba couvert de tant de blessures, que c'est merveille qu'il ait pu survivre. Immédiatement après, quelques soldats, apercevant une mèche allumée sur le sol, s'écrièrent : une mine! A ce mot, tel est le pouvoir de l'imagination, ces troupes, que n'avaient pu arrêter ni la forte barrière du chemin couvert, ni la profondeur du fossé, ni la hauteur des murailles, ni le feu meurtrier de l'ennemi, furent ébranlées par une chimère qui était leur propre ouvrage. Au milieu du désordre, une réserve française, sous les ordres du général Vielande, les chargea vigoureusement, et, faisant sauter quelques hommes par-dessus les murailles, en tuant d'autres sur la place, nettoya de nouveau les remparts jusqu'à San-Vicente. Leith avait mis sur ce point en réserve le colonel Nugent avec un bataillon du 38e ; et quand les Français arrivèrent avec des cris de victoire, et faisant main-basse sur tout ce qu'ils rencontraient, ce bataillon, fort d'environ 200 hommes, les arrêta court, et d'une seule décharge les anéantit.

« La terreur panique ayant cessé, les soldats se portent de nouveau, en colonne serrée, le long des murailles, vers les brèches; mais les Français, quoique tournés par leurs deux flancs, et abandonnés par la fortune, ne demandaient point encore merci. Le détachement du 4e régiment qui avait pénétré dans la ville après la prise de San-Vicente s'était trouvé dans une position étrange; car les rues étaient vides et brillamment illuminées, quoique l'on n'aperçût personne. Cependant l'on entendait de sourds bourdonnements courir dans toutes les directions; de temps en temps les persiennes s'entr'ouvraient doucement, et des coups de feu, tirés par les Espagnols, partaient de dessous les portes. Nos soldats continuèrent à s'avancer, au son du cornet, vers la grande place de la ville. En gagnant ainsi du terrain, elles se saisirent de plusieurs mules qu'on conduisait avec des munitions aux brèches; mais la grande place était elle-même aussi vide et aussi silencieuse que les rues, et les maisons resplendissaient également de l'éclat des lampes. On semblait être sous l'empire de quelque terrible enchantement, car on ne voyait que des lumières, et l'on n'entendait autour de soi que des murmures indistincts, tandis que le tumulte des brèches ressemblait au retentissement du tonnerre. De ce côté, en effet, le combat était encore dans toute sa fureur. Le détachement du 4e régiment quitta la grande place pour essayer de prendre la garnison de revers, en attaquant les remparts du côté de la ville; mais il fut reçu par un feu roulant de mousqueterie, et repoussé avec perte; il reprit alors sa marche à travers les rues.

« A la fin, les brèches furent abandonnées par les Français; des forces plus considérables entrèrent dans la place; des combats partiels et isolés eurent lieu cependant encore sur divers points, jusqu'à ce que le général Vielande et Philippon, qui était blessé, voyant tout perdu, eurent passé le pont et se furent retirés dans le fort de San-Christoval. Ils se rendirent le lendemain matin, sur la sommation de lord Fitzroy Sommerset, qui les avait poussés avec une grande vivacité à travers la ville jusqu'au pont-levis, de manière à ne pas leur laisser le temps d'organiser une résistance ultérieure. Au moment de la catastrophe même, et avant la nuit, l'illustre gouverneur avait songé à expédier du fort quelques cavaliers pour porter des nouvelles à l'armée de Soult. Ils arrivèrent assez tôt pour que le maréchal pût prévenir de plus grands désastres.

« Maintenant se développe une scène hideuse de crimes, où vient se ternir le lustre de l'héroïsme de nos soldats. Tous, il est vrai, ne se montrèrent pas les mêmes, car des centaines risquèrent, et plusieurs perdirent la vie, en s'efforçant d'arrêter une violence effrénée. Mais la démence prévalait généralement, il faut le dire; et comme, en de pareils cas, la pire espèce d'hommes dirige les autres, toutes les passions les plus détestables de la nature humaine s'assouvirent au grand jour : une rapacité sans pudeur, une brutale intempérance, une luxure sauvage, la cruauté, le meurtre, des cris de douleur et de pitoyables lamentations, des gémissements, des cris de joie, des imprécations, le rugissement des flammes qui dévoraient les maisons, le fracas des portes et des fenêtres brisées, le bruit des fusils qui servaient d'instruments à la violence, voilà le spectacle qu'offrirent les rues de Badajoz pendant deux jours et deux nuits! Enfin, le troisième jour, quand le sac de la ville fut consommé, quand les soldats eurent été mis à bout par leurs propres excès, le tumulte s'éteignit de lui-même avant d'avoir pu être maîtrisé. On songea alors à visiter les blessés et les morts [1].

« Cinq mille hommes, tant soldats qu'officiers, périrent durant ce siége, et sur ce nombre, dans lequel sont compris 700 Portugais, 3,500 furent mis hors de combat pendant l'assaut; 60 officiers et plus de 700 hommes restèrent sur la place; les cinq généraux, Kempt, Harvey, Bowes, Colville et Picton, furent blessés, les trois premiers très grièvement; environ 600 hommes succombèrent à l'escalade de San-Vicente, autant au château, et plus de 2,000 sur les brèches, où chaque division perdit plus de 1,200 hommes [2]. On peut juger, par le fait suivant, combien la lutte fut meurtrière sur le front, entre la Trinidad et la Santa-

[1] Voici quelques traits empruntés du récit consigné par un témoin oculaire dans une feuille militaire anglaise de l'année dernière, *l'United services Journal*.

« Non contents d'avoir dévasté la ville de fond en comble, nos soldats et nos femmes s'arrachaient les uns aux autres leur butin, et le sang coulait presque toujours dans ces rixes. La scène que présentait Badajoz, le 9 au matin, aurait mérité d'exercer le pinceau d'un Hogarth. Des centaines d'individus des deux sexes étaient couchés dans les rues, ivres morts au milieu des cadavres. On ne pouvait distinguer les vivants des morts, ils étaient également pâles et sans mouvement. Les églises et les couvents, les boutiques et les magasins de vins ou de liqueurs, les maisons particulières et les palais, rien ne fut épargné. Les acteurs de ces excès avaient endossé, les uns, les soutanes des prêtres, avec leurs larges chapeaux de Basile; les autres, les robes des moines et des nonnes, ou les costumes de gala des grands d'Espagne et des dames de cour. — Un souterrain de la cathédrale avait été converti en dépôt d'eau-de-vie; mais, les tonneaux ayant été percés par les balles, il s'était changé en une espèce de lac; des centaines de soldats s'y noyèrent. »

[2] On consomma en munitions, pendant le siége, 32,019 boulets, 1,826 bombes, 1,501 charges, grappes de raisin et boîtes de mitraille.

Maria. Les 43e et 52e régiments, qui faisaient partie de la division légère, perdirent à eux seuls plus de monde que les sept régiments de la 3e division à l'attaque du château [1].

« Représentez-vous maintenant que cet épouvantable carnage dut trouver place dans un étroit espace de cent verges carrés. Considérez que les victimes ne mouraient pas toutes immédiatement, ni d'un seul genre de mort, mais que les uns périssaient par l'acier, les autres par un coup de feu, plusieurs par l'eau; que ceux-ci étaient écrasés et mis en pièces par la chute des débris, que ceux-là étaient foulés aux pieds, qu'il y en eut de réduits en atômes par les explosions; que nos troupes restèrent, sans reculer, exposées pendant des heures à cette destruction multiforme, et que la place fut à la fin emportée; et l'on devra reconnaître qu'une armée anglaise porte avec elle une redoutable puissance. Et ce serait une calomnie que de prétendre que les Français furent des hommes faibles, car la garnison se comporta dignement : sa discipline fut belle; son attitude, comme sa défense, également vaillantes. Il n'y a de reproches mérités d'aucun côté. Mais qui rendra assez de justice à la bravoure des soldats, à la noble émulation des officiers? qui mesurera ce qui est dû de gloire à Ridge, à Macleod, à Nicholas, ou à cet O'Hare, du 95e, qui tomba sur la brèche à la tête des assaillants, et qui vit périr avec lui presque tous les volontaires appelés à ce périlleux service? qui dépeindra la valeur brillante de ce grenadier portugais qui fut tué le premier sur la brèche du Santa-Maria? ou la furie martiale de ce soldat du 95e qui, dans sa détermination de vaincre, se précipita en désespéré sous les chaînes des lames d'épées, où il laissa briser sa tête à coups de crosse, plutôt que de céder? qui honorera dignement l'intrépidité de Walker, de Shaw, de Clanch? ou la résolution de ce Ferguson, du 43e, que l'on vit, après avoir reçu, dans les premiers assauts, deux profondes blessures, et ayant ses plaies encore ouvertes, conduire de nouveau la colonne d'attaque de son régiment? C'était la troisième fois qu'il marchait comme volontaire, et pour la troisième fois, il fut blessé. Je n'ai point cité ces exemples comme les plus saillants : les traits d'un dévouement sans bornes furent communs; quelques-uns sont connus, et d'autres ne le seront jamais; car, au milieu du tumulte, un grand nombre passèrent inaperçus, et souvent les témoins tombaient eux-mêmes avant d'avoir pu donner acte de ce qu'ils avaient vu. Mais aucun siècle, aucun peuple, n'a jamais envoyé dans les combats des troupes plus braves que celles qui donnèrent l'assaut de Badajoz.

« Quand lord Wellington eut appris toute l'étendue du désastre de la nuit, sa fermeté d'homme et son orgueil de vainqueur cédèrent un moment, et la douleur qu'il éprouvait de la perte de tant de vaillants soldats éclata avec une pénible émotion. »

Ainsi finit ce célèbre siége de Badajoz dont la défense couvrit le général Philippon d'une gloire nouvelle. L'abandon de cette ville à ses propres forces, a été sévèrement reproché aux deux maréchaux Soult et Marmont, dont les mouvements ne furent ni assez prompts, ni assez bien combinés pour obliger les Anglais à renoncer à leur entreprise.

Le duc de Dalmatie, qui avait rassemblé, pour renforcer le 5e corps, toutes les troupes de l'armée d'Andalousie dont il pouvait disposer, n'était plus qu'à deux journées de marche de Badajoz, lorsqu'il apprit que cette place venait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Il n'avait dès lors plus rien à faire en Estramadure, et il se hâta de rentrer en Andalousie où l'ennemi profitait de son absence pour tenter quelques manœuvres hostiles.

Retour du maréchal Soult en Andalousie. — Tentative du maréchal Marmont en Portugal. — Tandis que Badajoz succombait sous l'effort terrible de l'armée anglo-portugaise, Penne de Villemur, émigré français et lieutenant du général espagnol Morillo, profitant de l'absence des troupes que le maréchal Soult venait d'emmener dans la Haute-Estramadure, s'approcha de Séville avec un parti assez nombreux d'infanterie et de cavalerie. Il avait eu, depuis le 5 avril, plusieurs petits engagements avec les détachements que le général Rignoux, gouverneur de Séville, avait envoyés à sa rencontre, et il venait de les rejeter dans la ville, qu'il tenait bloquée par la rive gauche du Guadalquivir, lorsqu'il fut obligé de se retirer à l'approche de la colonne du duc de Dalmatie, revenant des environs de Badajoz, qu'elle n'avait pas pu empêcher de tomber au pouvoir de l'ennemi.

L'arrière garde du maréchal Soult, formée de la cavalerie française, fut attaquée, le 11 avril, à Villa-Garcia, par un fort détachement de cavalerie anglaise aux ordres de sir Stapletton Cotton. Quoique bien supérieur en nombre, l'ennemi se vit forcé de rétrograder devant une division du 5e corps, sortie de Llerena et rangée en bataille devant cette ville, et le duc de Dalmatie continua sa marche vers Séville. — Le 5e corps, qui restait en Estramadure pour couvrir la frontière de l'Andalousie, prit les positions suivantes : la droite à Belalcazar, et la gauche à Guadalcanal; le général Drouet d'Erlon établit son quartier général à Fuenta-Ovejuna. — Le général en chef anglais, satisfait de la prise de Badajoz, avait refusé, en avant de Villa-Franca, la bataille que le maréchal Soult paraissait disposé à lui offrir. Il laissa sur la Guadiana le général Hill, et marcha, avec le gros de ses troupes, contre le maréchal Marmont, qui venait d'envahir la frontière de la province portugaise de Beira.

Après la prise de Ciudad-Rodrigo par Wellington, le maréchal duc de Raguse avait compris la faute qu'il venait de faire en ne secourant pas cette place en temps utile; voulant réparer ce tort par une expédition dont

[1] « La direction suivie par la 4e division et la légion légère était marquée, dit le témoin oculaire cité dans la note précédente, par des monceaux de cadavres. La grande brèche était couverte de morts depuis la base jusqu'au sommet, qui était défendu par des chevaux de frise construits avec de longues lames d'épées assujetties dans des troncs d'arbres. Derrière ces chevaux de frise s'ouvrait une large et profonde tranchée, dans laquelle les assaillants se seraient précipités, s'ils avaient franchi cette barrière presque insurmontable. Au-dessus était une batterie de pièces de douze, qui enfilait complétement la grande et la petite brèche.

Digitized by

le succès ne fût dû qu'à lui seul, il laissa au maréchal Soult le soin de protéger Badajoz, et tenta une irruption en Portugal par la frontière de la province du Beira.— C'était le 10 mars, époque à laquelle l'armée de lord Wellington était en pleine marche sur l'Alentejo. Marmont, aurait pu être rendu sur l'Agueda le 18, il n'y arriva que dans les derniers jours du mois.— Il était partit de Salamanque avec une masse considérable; son armée s'étant augmentée de deux divisions de l'armée du nord, il laissa une division devant Ciudad-Rodrigo, qu'il savait mal pourvu de vivres, et il investit Almeida le 3 avril. Les éclaireurs qu'il poussa jusque sur les glacis de cette place, l'ayant trouvée défendue par une bonne garnison et ses ouvrages remis en bon état, il crut devoir la laisser derrière lui. Il se porta, le 7, sur Sabugal; le 12, son avant-garde entra à Castel-Branco, menaçant de détruire le pont de bateaux que l'ennemi avait jeté sur le Tage à Villa-Velha. L'armée française détruisit ou dispersa un corps de troupes régulières, soutenu de milices nombreuses, qui tenta de s'opposer à ses progrès; enfin, le duc de Raguse ayant appris, le 14 avril, que le duc de Wellington était revenu dans les environs d'Almeida, rétrograda et repassa l'Agueda le 23.

Wellington avait, de nouveau, établi son quartier général à Fuente Guinaldo, et l'armée anglo-portugaise était en position entre la Loa et l'Agueda. Ainsi cette pointe de l'armée de Portugal dans la Beira, fut une opération sans résultat.

Prise et destruction du pont d'Almaraz par les Anglais. — L'ennemi, par ses succès précédents, avait un débouché facile ouvert soit vers le nord, soit vers le midi de l'Espagne; mais le prudent Wellington considérait ces avantages comme à peu près nuls, tant que le maréchal Marmont pourrait encore communiquer librement avec le maréchal Soult, et cette communication existait par Almaraz. Le duc de Raguse y avait fait élever deux ouvrages sur les bords du Tage pour garder le pont de bateaux, le seul qui existât encore de ce côté sur le fleuve. En effet les deux armées avaient, dans le cours des campagnes précédentes, détruit tous les autres ponts permanents au-dessous de Tolède.

Le général anglais résolut donc de s'emparer du pont d'Almaraz. Il s'occupa d'abord de dispositions propres à tromper son adversaire et à lui faire croire qu'après quelques jours de repos dans son camp de Fuente Guinaldo, l'armée anglo-portugaise passerait l'Agueda pour livrer bataille.

Le duc de Raguse donna dans le piége; et bien loin d'appréhender quelque chose du côté d'Almaraz, il avait cantonné la plus grande partie de ses troupes sur les deux rives du Tormès, dans le voisinage de Salamanque. On avait élevé sur ce point deux têtes de pont, qui, par elles-mêmes, étaient susceptibles d'une longue défense; mais dont la garnison, formée de détachements de différents corps, avait peu de confiance en elle-même, et par conséquent peu de courage.

Lord Wellington chargea, de l'exécution de son coup de main contre le pont d'Almaraz, le général Hill, le plus actif de ses généraux.—Celui-ci partit d'Almendralejo le 12 mai, et arriva, le 18, devant la tête de pont construite sur la rive gauche du Tage. Il attaqua aussitôt cet ouvrage. La garnison, qui était sur ses gardes, commença un feu bien nourri, et qui obtint d'abord du succès; mais dès que les premiers soldats ennemis eurent atteint le parapet, presque tous les défenseurs de la tête de pont lâchèrent pied, et, en fuyant, baissèrent le pont-levis pour essayer de gagner l'autre rive. Le commandant français et quelques officiers se défendirent seuls, disputèrent, avec toute l'énergie du désespoir le passage du pont-levis, et tuèrent un certain nombre d'anglais; mais, couverts de blessures, ils tombèrent mourants au pouvoir de l'ennemi. Un détachement de Suisses, qui gardait l'ouvrage de la rive droite, l'évacua sans coup férir, quoique, grâce au pont qui était alors défendu, le fleuve le séparât des troupes du général Hill. Cette lâche défection fut punie comme elle le méritait : le commandant du détachement fut traduit devant une commission militaire et condamné à passer par les armes.

Après avoir brûlé le pont, détruit les ouvrages, mis l'artillerie hors de service, et détruit les magasins et les munitions qu'ils ne pouvaient pas emporter, les Anglais se retirèrent. Le général Hill était, le 21 mai, à Truxillo, traînant à sa suite sur la Guadiana les officiers expirants qui avaient combattu avec tant d'intrépidité, et 250 soldats prisonniers. Le reste de la garnison qui, avant le combat, se montait à 500 hommes, avait péri ou était parvenu à s'échapper. Les Anglais avaient eu 300 hommes tués ou blessés.

Cette expédition hardie du général Hill empêchait l'armée de Portugal de se porter en Estramadure. Le maréchal Marmont manœuvra par sa gauche, et dirigea une forte division sur la rive gauche du Tage. Le maréchal Soult fit avancer le général Drouet d'Erlon dans la direction de Medellin; mais avec des forces trop peu nombreuses pour couper au général Hill le chemin de Badajoz. Les troupes anglo-portugaises y arrivèrent sans obstacles, et reprirent leurs positions aux environs de cette place.

Affaiblissement des armées françaises en Espagne. — Ce fut à cette époque (mai 1812), que se répandirent les premiers bruits d'une guerre prochaine avec la Russie; les opérations en Espagne allaient bientôt n'être plus regardées que comme secondaires; l'Empereur portait toute son attention vers le nord. Les préparatifs de cette campagne, qui eut de si déplorables résultats, l'obligèrent à rappeler près de lui des soldats dont la présence était fort utile en Espagne, et que quatre ans de séjour dans la Péninsule y avaient parfaitement acclimatés, en même temps qu'ils leur avaient appris à en connaître les localités et les ressources.

Les corps de la garde impériale qui se trouvaient à Valladolid et dans la Vieille-Castille durent revenir en France; l'armée du nord fut dissoute, les autres armées, dont on tira de quoi former le cadre de nouveaux régiments, furent affaiblies, et cela au mo-

ment où le nombre des ennemis croissait dans une effrayante proportion. Aussi, obligées de garder une immense étendue de pays, les troupes françaises se trouvèrent-elles trop faibles sur tous les points.

Cette triste situation avait préoccupé l'esprit de l'Empereur, lorsqu'il méditait encore son plan contre la Russie, et il avait résolu de concentrer toutes ses troupes sur l'Ebre. On avait même préparé des ordres pour ce grand mouvement; mais Napoléon fut détourné de ce projet par la prise de Valence et par l'anéantissement de l'armée de Blacke, composée de l'élite des troupes espagnoles, deux succès brillants qui eurent ainsi de fatales suites.

Mouvement offensif de Wellington. — Prise des forts de Salamanque. — Retraite de l'armée française. — Le duc de Wellington continuait à recevoir de son gouvernement des renforts qui devaient le mettre en état de poursuivre la guerre avec vigueur. Pendant son séjour dans le camp de Fuenta-Guinaldo, l'armée anglo-portugaise, déjà fortement augmentée, s'accrut encore de 20,000 hommes. Cet accroissement de forces donna enfin au général anglais une confiance suffisante pour le déterminer à commencer ses opérations.

L'armée anglo-portugaise se mit en mouvement; elle passa l'Agueda le 12 juin, et, le 16, elle arriva sur le ruisseau de Val-Muza, à deux lieues de Salamanque. Le maréchal Marmont laissant seulement un détachement d'environ 700 hommes, répartis dans les couvents de San-Cajetano, la Merced et San-Vicente, évacua Salamanque. Les trois postes occupés par les Français avaient été fortifiés et leur feu commandait le pont sur le Tormès. L'armée française s'établit à portée de l'ennemi, de façon à pouvoir être aperçue de la garnison des trois forts, et manœuvra sur les bords de la rivière.

Lord Wellington commença le siége des trois couvents. Les parapets de la Mercède et de San-Cajetano furent bientôt entamés, et les palissades renversées. Les Anglo-Portugais essayèrent alors d'emporter ces forts par escalade, deux fois ils revinrent à la charge, et, deux fois ils furent repoussés après avoir eu 200 hommes tués. Faute de munitions, les batteries de siége suspendirent leur feu pendant quelque jours; mais elles le reprirent avec une nouvelle vigueur du 26 au 27; elles lancèrent des boulets rouges sur le fort San-Vicente, dont la prise devait entraîner celle des deux autres; le feu se déclara dans un magasin de bois de démolition, et, en quelques instants, le couvent ne présenta plus qu'une masse enflammée. Les attaques du dehors, jointes au feu de l'intérieur, qui détruisait les défenses, les magasins et les vivres, forcèrent la garnison à capituler; elle se rendit à discrétion dans l'après-midi du 28. Elle avait repoussé deux assauts, et avait tué à l'ennemi plus de 1,300 hommes, c'est-à-dire le double de sa force à elle-même; les forts de la Merced et de San-Cajetano furent compris dans la capitulation.

Maître des trois forts de Salamanque, le généralissime anglais ordonna aussitôt d'en détruire les ouvrages, et fit remettre aux Espagnols l'artillerie qui les garnissait. Le duc de Raguse, continuant son mouvement rétrograde, se rapprocha du Duero, et fit prendre position à ses troupes le 29 sur le Trabancos, le 30 sur le Zaparadiel; le 2 juillet, l'armée de Portugal traversa le Duero à Tordesillas. Le gros des troupes se réunit entre cette dernière ville et Polos. Zamora et Toro étaient fortifiés, et les autres points se trouvaient aussi en état de défense.

Wellington avait 5,000 hommes de bonne cavalerie; le maréchal Marmont n'en comptait pas plus de 2,000 dans son armée, mais il porta le nombre à près de 3,000, en mettant en réquisition les chevaux appartenant aux individus suivant l'armée, et qui n'avaient pas le droit d'en avoir.

L'armée de Portugal fut renforcée, quelques jours après son arrivée sur le Duero, de 8,000 hommes d'excellentes troupes composant la division du général Bonnet.

Le général Bonnet évacue les Asturies et rejoint l'armée de Portugal. — Les provinces de Léon et de Benavente ayant été évacuées, cette division, qui occupait les Asturies, se trouvait complétement isolée; elle avait épuisé ses munitions. Dans cette position embarrassante, le général Bonnet qui connaissait assez le pays pour savoir qu'il lui serait plus difficile de sortir des Asturies, si l'ennemi voulait s'opposer à sa retraite, que d'y rentrer, se détermina à évacuer cette province.

Les généraux Barcena, Mahi et Porlier, à la tête de 20,000 Espagnols, se portèrent au devant de la division française pour lui disputer les passages; mais ils ne purent empêcher le général Bonnet d'exécuter son mouvement à travers les montagnes; le brave général traversa le col de Pajarès, malgré les neiges qui l'encombraient, et quoiqu'il n'y eût point de chemins praticables; il éprouva de grandes fatigues, mais il parvint à emmener toute son artillerie, et à gagner Reynosa, où il prit d'abord position.

Ce fut là qu'il apprit que l'armée de Portugal était en présence de l'armée anglaise, et au moment d'en venir aux mains. A cette nouvelle, il hâta son mouvement, et, avec ses 8,000 vieux soldats, accourut rejoindre le maréchal Marmont [1].

[1] La conduite du général Bonnet dans cette circonstance est d'autant plus digne d'éloges, qu'elle contraste avec cet esprit de rivalité commun à cette époque parmi les généraux français employés en Espagne, et qui eut de si fâcheuses conséquences pour les opérations militaires.

Nous en trouvons un exemple dans le passage suivant d'un historien contemporain.

«Lorsque, vers le milieu de septembre 1811, les deux armées de Portugal et du nord, sous les ordres du maréchal duc de Raguse et du général comte Dorsenne, s'étaient réunies pour débloquer et ravitailler Ciudad-Rodrigo. On ne pouvait pas croire que l'intention de l'empereur des Français fût que cette belle et forte masse de 50,000 hommes se bornât à cette seule opération, bien urgente à la vérité, mais qui ne devait être à cette époque qu'accessoire au grand plan de mettre l'armée anglo-portugaise hors d'état de se maintenir sur le territoire espagnol, et de raviver par sa présence l'insurrection dans les provinces de l'ouest.

«En effet, le mouvement des deux armées françaises, après le ravitaillement de Ciudad-Rodrigo, parut indiquer que les instructions des généraux en chef étaient plus étendues qu'on ne l'avait

Le roi Joseph part pour l'armée de Portugal. — Le maréchal Marmont reprend l'offensive. — Ayant reçu la nouvelle du mouvement offensif de lord Wellington et de la retraite du maréchal Marmont derrière le Duero, le roi Joseph réunit sa garde, ses réserves et une partie de l'armée du centre, formant 20,000 vieux soldats, et partit avec eux dans le but d'aller se mettre momentanément à la tête de l'armée de Portugal, afin de livrer à Wellington une nouvelle bataille décisive.

L'avis de ce mouvement fut envoyé par le roi au duc de Raguse, mais parvint-il au maréchal, ou fut-il intercepté par les guérillas espagnoles? c'est ce qu'on ignore. Il faudrait croire, si le duc de Raguse a été effectivement informé de l'approche du roi Joseph, qu'il s'est décidé à livrer bataille par un sentiment de

supposé d'abord. Les troupes de l'un et de l'autre vinrent prendre position à une demi-lieue de Fuente-Guinaldo, où l'armée de Wellington occupait un camp retranché. L'examen de la position ennemie, fait avec des lunettes, conduisit à juger qu'elle était inattaquable. On crut voir que la ligne anglaise *était hérissée de redoutes*, appuyée par sa droite à un *talus à pic*, couronné par un *ouvrage revêtu et armé de pièces de siége*, et par sa gauche, à un *bois rendu impénétrable*; sans autre vérification, les deux généraux en chef convinrent de se réunir à l'entrée de la nuit (le 26 septembre), pour prendre un parti; ce parti fut la retraite des deux armées sur Ciudad-Rodrigo le soir même.

« Avant de quitter la position qu'il occupait, un des généraux de division de l'armée du nord, exécutant à regret une décision dont les motifs ne lui paraissaient pas assez plausibles, voulut tenter une reconnaissance plus positive, et envoya à cet effet une compagnie de voltigeurs vers le bivouac ennemi. Le capitaine revint bientôt annoncer que le camp anglo-portugais était abandonné. Sur le rapport qui fut fait de cette découverte au général Dorsenne, celui-ci se rendit sur-le-champ auprès du maréchal duc de Raguse, pour lui déclarer que, dût-il agir seul, il allait se mettre à la poursuite de l'armée anglaise. Des ordres furent donnés pour faire revenir toutes les divisions; celles de l'armée de Portugal, parties les premières, ne furent rejointes que sous Ciudad-Rodrigo. Il était déjà trop tard pour atteindre l'armée ennemie dans sa retraite.

« Deux divisions de l'armée du nord se portèrent sur le camp de Fuente-Guinaldo, et vérifièrent que dans le bois qu'on avait jugé *impraticable*, il n'existait *ni abattis ni coupures*; que la ligne *hérissée* n'était défendue par aucune redoute; que l'ouvrage *revêtu et armé de pièces de siége*, consistait dans une redoute simple, dont on n'avait pas même terminé les terrassements; enfin, que le *talus à pic* offrait une pente assez douce pour qu'un régiment de cavalerie pût le gravir au trot. Quelques traîneurs anglo-portugais furent ramassés dans cette circonstance.

« Quelle était donc la cause réelle qui avait pu déterminer les commandants en chef des deux armées à un mouvement rétrograde aussi prompt et aussi intempestif? nous devons la faire connaître avec toute la franchise qui doit caractériser un historien impartial: la crainte de jouer un rôle secondaire dans une opération qui commandait le sacrifice de l'amour-propre, de tout intérêt autre que celui du souverain. Le général Dorsenne ne cherchait qu'une occasion de décliner l'autorité supérieure du duc de Raguse, à qui la plus grande part serait revenue dans le succès, si les armes françaises avaient été heureuses; et cette occasion, il dut la saisir avec empressement lorsqu'elle se présenta.

« En supposant même qu'un choc avec l'armée anglo-portugaise eût pu avoir lieu après le retour des deux armées françaises sur Fuente-Guinaldo, la mésintelligence n'aurait point tardé à éclater entre le maréchal et le général; celui-ci se serait attribué l'idée de la découverte faite pendant la nuit sur le camp ennemi, et s'en serait prévalu auprès de Napoléon; et qui peut dire où se serait arrêtée cette querelle, surtout quand on connaît les résultats de celle qui s'était élevée entre les maréchaux Masséna et Ney, à la retraite de Portugal?»

Puisque l'occasion se présente de reparler de cette querelle qui signala d'une manière fâcheuse la fin de la troisième expédition contre le Portugal (*Voir* t. IV, p. 227 et suivantes), nous citerons quelques fragments d'une note de M. le lieutenant général Pelet, où cet officier général a indiqué les causes réelles de la mésintelligence survenue entre ces deux illustres maréchaux. — M. Pelet était en 1811 chef d'état major du maréchal Masséna.

« Les premières altercations un peu vives, entre le prince et le maréchal, eurent lieu à Miranda-de-Corvo, pendant le petit combat du 14 mars. Le lendemain, 15, à neuf heures du matin, les 2e et 8e corps ayant pris position, ainsi que la division Loison, sur la rive droite de l'Arunce, je portai l'ordre au maréchal Ney de faire passer son corps d'armée, en laissant seulement un détachement sur les hauteurs de Foz-d'Arunce, pour couvrir le passage de quelque artillerie et des équipages de tous les corps, et de faire ensuite sauter le pont. Le maréchal s'obstina à rester avec ses deux divisions sur la rive gauche, et, malgré un ordre formel, risqua un combat qui pouvait avoir des suites funestes.

« Le 16, l'ordre était donné aux 6e et 8e corps de couronner les hauteurs de la rive gauche de l'Alva, pendant qu'on travaillait à réparer le pont, le 2e corps étant à Arganil. Malgré ces dispositions écrites, le maréchal voulut rester avec la seule division Marchand, en pointe et à trois lieues du reste de l'armée, sur la rive droite de l'Arunce, position forte, mais trop étendue.

« Le prince d'Essling m'envoya auprès du maréchal pour savoir de lui les motifs de son retard, et pour faire échelonner cette division trop aventurée. Il y avait dans cette position du maréchal Ney quelque chose de dévoué et de chevaleresque extrêmement touchant, si ce n'était pas fort régulier, mais qui devait enthousiasmer ceux qui ne connaissaient pas le fond des affaires.»

L'exécution des ordres du prince d'Essling amena une discussion; le général Pelet ajoute à cette occasion:

« Je proteste qu'autour du prince tout a été fait constamment pour maintenir l'harmonie si nécessaire dans l'intérêt général; du reste, deux caractères semblables n'avaient besoin d'aucun excitatif dans ces querelles, suscitées par les jalousies de commandement: nous voici arrivés à leur dénoûment.

« Parvenus au terme de notre retraite, devions nous établir l'armée entre Almeida et Ciudad-Rodrigo, pays épuisé par deux siéges et par le séjour de l'armée pendant cinq mois, ou nous placer au sud de ces places, sur les deux rives du Tage, entre l'Elix et l'Alagon, dans un pays qui avait moins souffert? Le premier parti présentait beaucoup d'inconvénients, le second beaucoup d'avantages; mais ce n'est pas ici le moment de détailler les uns et les autres, ils sont consignés dans un mémoire que l'empereur me demanda le 6 avril, et que je lui remis le surlendemain. Il suffit d'indiquer que, par la deuxième position, bien plus conforme aux règles de la stratégie, nous nous lions avec le 5e corps, avec l'armée de l'intérieur et le centre général des opérations à Madrid, nous ramenions lord Wellington dans la position qu'il avait quittée, nous conservions les avantages qu'on venait d'obtenir et qu'on perdit si vite dans l'Estramadure espagnole, comme les moyens de menacer de nouveau le centre du Portugal et les lignes de Lisbonne. Ce double projet fut mûri et étudié pendant quelques jours, depuis qu'une sorte de rupture parmi les chefs faisait perdre tout espoir de rétablir les affaires par une action de vigueur, lorsque nous avions repris nos véritables directions de retraite.

« Le prince penchait fort pour le second projet; je fus chargé par lui de le communiquer le 21, à Gouvea, au général Reynier, homme fort habile dans la partie spéculative de la guerre, qui connaissait parfaitement l'Estramadure, et qui fut entièrement de notre avis; ce qu'il confirma le lendemain en envoyant des renseignements écrits sur ce pays. Le prince se décida à reporter, par une marche savante, le théâtre des opérations sur le Tage.

« Le 22 mars au matin, l'ordre général fut donné de rester en position pendant deux jours dans les environs de Celorico, pour y ramasser des vivres qu'on y trouvait encore, pour envoyer dans les places les blessés et les malades, avec l'intention de diriger de ces places vers Coria les dépôts, effets, etc., qui y étaient arrivés depuis notre départ.

« Le maréchal Ney avait écrit à l'avance contre ces dispositions, parvenues, je ne sais comment, à sa connaissance. Aussitôt qu'il eut reçu l'ordre général, il écrivit non-seulement qu'il refusait d'obéir, mais que le lendemain il ferait exécuter un mouvement contraire. A une lettre paternelle du prince pour le ramener, il répondit sur-le-champ par un nouveau refus d'obéissance. C'est alors, c'est pour ce seul motif, que le prince lui retira son commandement, et le transféra au général Loison (qui était éloigné de Celorico), comme au plus ancien général de division. Le lendemain matin, le maréchal cherchait à revenir sur ce qui s'était passé la veille; le prince crut devoir persister dans sa résolution. — Tel fut le maréchal Ney: grand et intrépide par dessus tous dans l'exécution, faible hors du champ de bataille. Tel il fut sans doute dans une occasion fatale, où une vie si brillante et les services les plus éclatants devaient faire pardonner un instant de faiblesse et d'erreur.»

FRANCE MILITAIRE.

Postillon et Zagal Espagnols.

Lafond-Blaniac.

Bigarre.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Manresa

Catalogne. Pont de Martorell

Digitized by Google

Hermites du Mont-Serrat.

Habert. Barbou.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Hermites du Mont-Serrat.

Habert

Barbou.

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

Hermites du Mont-Serrat.

Habert

Barbou.

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

Girone.

Porte de Tolède

Digitized by Google

jalousie qui lui fit craindre de se trouver le lendemain sous les ordres du frère de Napoléon, et de partager avec lui les honneurs de la victoire. Susceptibilité fatale qui compromit irrévocablement les destinées de l'établissement des Français en Espagne!

Quoi qu'il en soit, l'arrivée de la division Bonnet ayant porté les forces de l'armée de Portugal à quarante et quelques mille combattants, le duc de Raguse résolut d'attaquer au plus vite le généralissime anglais. Les journées des 13, 14, 15 et 16 juillet furent employées par le maréchal à faire exécuter des marches et des contre-marches qui donnèrent le change à Wellington. Feignant de vouloir s'avancer par Toro, l'armée française se montra tout à coup à Tordesillas. Elle prit, le 17, position à la Navas-del-Rey, sur le Trabancos. Le 18, Marmont attaqua deux divisions ennemies, qui étaient restées postées à Tordesillas de la Orden, dans la persuasion qu'elles n'avaient devant elles qu'une simple avant-garde. Ces deux divisions, prises à la fois en queue et en flanc par l'artillerie française, furent vigoureusement poursuivies pendant trois heures; mais Wellington se hâta d'envoyer à leur secours un corps nombreux de cavalerie, et elles parvinrent à effectuer leur retraite sans perte trop grande et à rejoindre le gros de leur armée.

Combat de Castrillos. — Le duc de Raguse, en arrivant sur les hauteurs qui dominent la Guarena, aperçut une portion de l'armée anglaise se formant sur la rive gauche de cette rivière. Les hauteurs qui bordent la vallée de la Guarena sont en cet endroit fort escarpées, et la vallée elle-même n'a que peu de largeur. Wellington, voulant occuper l'attention de ses adversaires et masquer ses mouvements, avait placé une partie de ses troupes dans le fond du vallon. Comme il était maître des hauteurs de gauche, cette disposition paraissait n'avoir aucun inconvenient.

Ses troupes se trouvaient à demi-portée des hauteurs de droite, occupées par les troupes du duc de Raguse. Le maréchal fit mettre en batterie 40 pièces d'artillerie, qui balayèrent promptement tout ce qui était devant elles, et forcèrent Wellington à retirer les soldats qu'il avait, sans nécessité, exposés à ce feu terrible. L'armée française s'avançait sur deux colonnes; celle de droite, sous les ordres du général Clausel, était à peu près à trois quarts de lieue de celle de gauche.

A peine les troupes de la colonne de droite étaient-elles arrivées et formées, que le maréchal Marmont ordonna au général Clausel de s'emparer de deux plateaux de la rive gauche de la Guarena, un peu au-dessus de Castrillos. Le général Clausel n'employa que quelques bataillons à cette attaque, qui eut d'abord du succès; mais l'ennemi s'apercevant bientôt qu'aucune masse imposante ne la soutenait, envoya contre les assaillants une division d'infanterie et cavalerie qui les forcèrent à la retraite. L'infanterie française était soutenue par des d'escadrons de dragons qui chargèrent vigoureusement la cavalerie anglaise; mais ils ne purent rien contre le nombre, et les Français se retirèrent après une perte de 400 hommes tués ou prisonniers. Le général Carrié tomba au pouvoir de l'ennemi.

Mouvement des deux armées vers le Tormès. — L'armée française, que la chaleur et la fatigue accablaient, se reposa une partie de la journée du 19 dans ses positions. A quatre heures du soir, le duc de Raguse replia sa droite, et défila par sa gauche pour remonter la Guarena et prendre position en face d'el Olmo, en faisant des démonstrations sur la droite de l'ennemi. Ce mouvement fut suivi par les Anglo-Portugais, qui, dans le but d'en venir aux mains, s'établirent, le 20 au matin, dans la plaine de Valesa; mais le maréchal Marmont continua de manœuvrer par la gauche le long des hauteurs qui bordent la Guarena. Son avant-garde passa rapidement cette rivière près de Canta-la-Piedra, et occupa le commencent d'un plateau immense qui se prolonge, en ligne droite, jusqu'à peu de distance de Salamaque. L'ennemi, manœuvrant vers sa droite, tenta d'occuper le même plateau; mais il ne put y réussir; il continua alors son mouvement dans une direction parallèle aux hauteurs de Vella-Velhosa.

Les deux armées opérèrent ainsi un mouvement parallèle avec la plus grande vitesse, en tenant toujours leurs troupes en masse pour être en mesure de combattre sans retard. Par cette marche, elles n'étaient souvent qu'à une demi-portée de canon l'une de l'autre, dans un pays découvert, où le plus léger obstacle, le moindre accident de terrain pouvait décider une affaire générale. La journée du 20 se passa tout entière ainsi, sans autre résultat que quelques coups de canon échangés à des intervalles irréguliers.

Le 21, lord Wellington s'établit dans la position de San-Cristoval, qu'il avait occupée pendant l'attaque des trois forts de Salamanque. Le maréchal, de son coté, fit occuper Alba de Tormès par quelques troupes, et passa le Tormès sur deux colonnes, à quelques lieues au-dessous de Salamanque. Il fit prendre position à ses troupes sur les hauteurs de Cavarassa de Ariba, occupant, par sa gauche, la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo. Le généralissime anglais, pour contrarier ce mouvement, et pour l'empêcher de porter préjudice à ses communications, fit un mouvement de flanc par le pont et les gués près de Salamanque, et; dans la nuit du 21 au 22, fit halte sur les hauteurs de la rive gauche du Tormès.

Bataille des Arapiles. — L'avant-garde française que formait la division Bonnet, se mit en mouvement, le 22 juillet, au point du jour, et s'avança dans la direction de Ciudad-Rodrigo; mais faisant bientôt un changement à droite, elle s'empara d'un des deux mamelons situés dans la plaine et nommés les *Arapiles*, du nom d'un village voisin: c'était au moment où une colonne de troupes portugaises cherchait à le gravir de son côté. La division française la repoussa vivement et resta maîtresse de la position. Le général Bonnet voulait, sans perdre de temps, s'emparer du second mamelon; mais une division anglaise l'occu-

Digitized by Google

pait déjà, et Wellington s'y trouvait avec son état-major ; le reste de l'armée anglo-portugaise avait pris position dans un petit bois voisin.

Le maréchal Marmont ayant reconnu l'avantage de la position du général Bonnet sur le mamelon le plus élevé, s'y porta et s'y établit avec son état-major ; il y fit aussitôt établir une batterie. On fut obligé, pour armer cette batterie, de démonter les pièces au pied de la hauteur, et de les transporter à bras jusqu'au sommet. L'élévation du mamelon occupé par les Français rendait la situation de lord Wellington critique ; car si les Français eussent eu l'avantage dans l'engagement général, son armée eût été forcée de défiler sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie des troupes placées sur ce mamelon dominant la grande route de Ciudad-Rodrigo.

Pour diminuer cet inconvénient, lord Wellington étendit sa droite en potence jusqu'aux hauteurs en arrière du village d'Arapiles, où il posta une forte division, et rappela sur la rive gauche du Tormès les troupes qui étaient jusqu'alors restées de l'autre côté pour observer un corps français établi à Billa-Fuentes.

Le maréchal Marmont appuya sa droite au mamelon qu'il occupait. Il chargea la 1re division de la défense du plateau de Cavarassa, couvert par un profond ravin ; la 3e division, placée en seconde ligne, devait soutenir la première; les 2e, 4e, 5e et 6e, étaient massées, au débouché des bois qui s'étendent derrière la position d'Arapiles, et en mesure de se porter, selon le besoin, à droite ou à gauche ; la 7e division occupait la gauche d'un bois placé autour du mamelon. La cavalerie légère devait éclairer la gauche et se placer en avant de la 7e division ; les dragons étaient placés sur la droite, et en deuxième ligne.

Parallèlement aux troupes françaises étaient postées les troupes ennemies, dont la droite se liait à la montagne de Tejarès, par laquelle leur retraite semblait devoir s'effectuer.

Il fallut beaucoup de temps pour opérer tous ces mouvements ; des deux côtés on manœuvra jusqu'à midi sans en venir aux mains ; mais, vers une heure, le duc de Raguse fit ouvrir sur le front de l'ennemi, un feu très-vif d'artillerie. La première ligne, formée de troupes portugaises, mise en désordre par ces décharges meurtrières, se replia sur la seconde.

En avant du plateau où était placée l'artillerie française, se trouvait un second plateau inférieur plus vaste, d'une défense facile, et qui devait avoir sur les mouvements des Anglo-Portugais une action plus immédiate encore ; il était donc nécessaire de l'occuper. Wellington venait d'ailleurs de porter des renforts sur son centre, d'où il pouvait s'élancer en masse sur ce point important et commencer par là son attaque. Le maréchal Marmont plaça la 5e division à l'extrémité droite de ce plateau, dont le feu se liait avec celui du mamelon principal ; la 7e division dut s'établir en seconde ligne pour soutenir la 5e. La 2e se tint en réserve, et la 6e occupa le plateau de la tête du bois où il y avait encore de l'artillerie. Ordre fut donné au général Bonnet de porter un régiment sur un mamelon situé entre le grand plateau et le mamelon principal des Arapiles qui défendait le débouché du village ; enfin le général Boyer, commandant une division de dragons, laissa un régiment pour éclairer la droite du général Foy, et se porter avec les trois autres en avant du bois, sur le flanc de la 2e division, de telle sorte qu'il pût, si l'ennemi attaquait le plateau, le charger par la droite de cette position, tandis que la cavalerie légère chargerait par la gauche.

Pendant que ces mouvements s'opéraient, le général Thomières, commandant la 5e division, venait de prendre position sur le second plateau près du village, le général eut l'imprudence d'outre-passer ses ordres : il donna à sa gauche un développement hors de mesure et la porta à plus de deux lieues du centre. La 7e division, destinée à soutenir la 5e, suivit ce mouvement, mais la 2e resta en arrière.

Le général anglais, s'apercevant de ce faux mouvement, se hâta d'appeler de nouvelles troupes de sa gauche à sa droite, et s'avança pour couper du centre l'aile gauche française. Le maréchal Marmont, en observation sur le mamelon principal, voyant quels avantages l'ennemi s'apprêtait à tirer de l'imprudence du général Thomières, venait d'envoyer à ce général, l'ordre de se concentrer et de se replier sur le centre, lorsqu'un boulet creux lui fracassa le bras droit et lui fit deux blessures qui l'obligèrent à quitter le champ de bataille. Il était alors quatre heures et demie du soir. Les divisions françaises de gauche, que le mouvement rétrograde du général Thomières avait déjà étonnées, éprouvèrent quelque fluctuation par suite de l'événement arrivé au général en chef.

Wellington jugeant le moment propice, attaqua alors avec la plus grande vigueur et de front la gauche française, tandis qu'une de ses divisions cherchait à la tourner. Le général Thomières fut tué ; sa division privée d'un chef fut rompue la première par la cavalerie anglaise, et taillée en pièces, ses débris se jetèrent en désordre sur la 7e qui accourait à son secours. Les 7e et 2e divisions parvinrent, pendant quelques instants, à repousser l'ennemi ; mais elles furent bientôt, à leur tour, obligées à reculer. — Les divisions du centre se trouvèrent, à l'improviste, forcées de prendre part au combat ; les masses françaises firent alors, mais vainement, des efforts extraordinaires ; chargées dans toutes les directions et sur le point d'être coupées, les troupes de l'aile gauche furent mises en désordre et perdirent l'attitude ferme qu'elles avaient eu en commençant.

Le général Bonnet qui avait succédé dans le commandement en chef au duc de Raguse, venait d'être blessé comme lui. Sa blessure ajoutait aux difficultés du moment ; la bataille était perdue, lorsque le général Clausel, que son ancienneté appelait à prendre le commandement, accourut. Mais par suite de la fatalité qui poursuivit les Français dans cette malheureuse journée, à peine cet habile capitaine avait-il commencé à donner ses ordres, qu'il fut lui-même atteint à la jambe et grièvement blessé. Cette blessure ne l'empêcha point cependant de veiller au salut de l'armée ; il réussit à reformer la ligne et à rallier le centre et la

gauche sur la droite qui n'avaient point souffert, mit en position, sur les hauteurs d'Arriba, la division Bonnet, à laquelle furent adjoints quelques régiments, et il fit soutenir ces forces par 15 pièces de canon. L'armée de Portugal se trouva sauvée ainsi d'une destruction complète.

Le général Clausel, attaqué presqu'aussitôt sur sa droite par deux divisions ennemies, et, sur son front, par une troisième, se maintint jusqu'à la nuit sur le champ de bataille. Pendant tout ce temps, l'artillerie française dirigea un feu terrible sur l'ennemi, qui, formé en colonnes dans la plaine, en fut écrasé. Les Anglo-Portugais portèrent alors leurs attaques sur Arapiles que défendait le 120e régiment; mais, repoussés vigoureusement, ils laissèrent 800 hommes sur le terrain. L'armée française se replia en bon ordre à neuf heures du soir, évacua les plateaux et gagna la lisière du bois. Là, l'ennemi tentant un dernier effort, attaqua, à plusieurs reprises, l'arrière-garde, formée de la division du général Foy; mais il fut constamment repoussé. Enfin, les Anglo-Portugais ne pouvant, à cause de l'obscurité, poursuivre sans danger les Français, ceux-ci purent passer le Tormès sans être inquiétés.

Cette sanglante affaire coûta à l'armée de Portugal 11 pièces de canon, 5,000 hommes tués ou blessés et près de 2,000 prisonniers. Parmi les morts, on comptait les généraux Thomières, Ferey et Desgraviers; parmi les blessés, le duc de Raguse et les généraux Bonnet, Clausel et Menne. L'ennemi eut, de son propre aveu, plus de 5,000 tués ou blessés; il perdit, en outre, un drapeau. Le major général de l'armée anglaise, Marchand, fut tué et cinq généraux furent blessés.

Retraite de l'Armée de Portugal sur Burgos. — Le 23 juillet, lendemain de la bataille des Arapiles, l'armée de Portugal se réunit sous Alba de Tormès, et commença sa retraite dans la direction de Peñaranda, pour gagner, à Arevalo, la grande route de Madrid à Valladolid. L'avant-garde de l'armée anglo-portugaise passa, le même jour, le Tormès à Alba, et atteignit, près de la Serra, l'arrière-garde du général Clausel. L'armée française était encore en désordre; la cavalerie, placée à l'arrière-garde, se débanda devant celle des Anglais et abandonna l'infanterie qu'elle devait couvrir et protéger. Heureusement l'infanterie ne se laissa pas intimider; elle forma ses carrés pour s'opposer à la première impétuosité des assaillants; l'ennemi sabra et enfonça un des carrés; mais les autres firent bonne contenance et causèrent de grandes pertes à l'nnemi, qui eut plus de 200 chevaux tués à coups de baïonnette.

Le général Clausel, quoique blessé grièvement à la jambe, était accouru au lieu du combat; son activité et son sang-froid en imposèrent à l'ennemi, et les Français purent continuer, sans obstacle, leur retraite jusqu'à la Pisuerga.

Dans la soirée de ce jour, l'armée de Portugal rencontra les éclaireurs de l'avant-garde du roi Joseph, qui, à la tête de l'armée du centre, venaient appuyer les opérations sur le Tormès. On s'était trop hâté de combattre, et ce puissant renfort, qui eût probablement changé la face des affaires dans la bataille livrée à Wellington, était désormais inutile.

Le général Clausel continua sa retraite par la route de Valladolid, tandis que, dans le but de faire une diversion en faveur de l'armée de Portugal, le roi Joseph manœuvrait par sa droite vers Ségovie.

Lord Wellington, en suivant l'armée française sans l'inquiéter, arriva, le 28, à Olmedo, et occupa, le 30, Valladolid, que le général Clausel abandonna pour continuer son mouvement rétrograde dans la direction de Burgos. Le 4 août, le général anglais revint du côté de Ségovie et établit son quartier général à Cuellar; son projet était de couper les communications de l'armée du centre avec l'armée de Portugal.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1812.

8 JANVIER. Investissement de Ciudad-Rodrigo.
10 — Pointe du général Montbrun sur Alicante.
19 — Prise de Ciudad-Rodrigo.
26 — Montbrun repasse le Tage pour rejoindre l'armée de Portugal.
11 MARS. Mouvement de l'armée anglo-portugaise sur Badajoz.
16 — Investissement de Badajoz.
17-18 — Ouverture de la tranchée devant cette place.
26 — Prise du fort de la Picurina.
31 — Les batteries de brèche commencent leur feu.
5 AVRIL. Combats autour de Séville.
6-7 Prise d'assaut de Badajoz.
9 — Le général Philippon, retiré dans le San-Christoval, se décide à capituler.
11 — Combat de Villa-Garcia.
3 au 23 AVRIL. Mouvements de Marmont en Portugal.
18 MAI. Destruction des ponts d'Almaraz.
— — Affaiblissement de l'armée d'Espagne pour former l'armée de Russie.
12 JUIN. Mouvement offensif de Wellington.
28 — Prise des forts de Salamanque par les Anglais.
2 JUILLET. Retraite de l'armée de Portugal derrière le Duero.
— — Évacuation des Asturies.
— — Le roi Joseph part pour l'armée de Portugal.
18 — Combat de Tordesillas.
19 — Combat de Castrillos.
20-21 Retraite de l'armée anglaise sur le Tormès.
22 — Bataille des Arapiles.
23 — Retraite de l'armée française sur Valladolid et Burgos.
24 — Le roi Joseph vient prendre position à Ségovie.
— — L'armée anglo-portugaise occupe Valladolid, Tudela et Cuellar, et coupe les communications entre l'armée de Portugal et l'armée du centre.

Digitized by Google

1812. — CATALOGNE. — ARAGON. — VALENCE.

SOMMAIRE.

Changements de chefs en Catalogne. — Combats autour de Lerida. — Tentatives des Espagnols contre Tarragone. — Combat d'Altafulla. — Mouvements du général Decaen dans la Haute-Catalogne, etc. — Siége et prise de Peniscola. — Proclamation du maréchal Suchet. — Opérations en Aragon. — Reconnaissance d'Alicante. — Mouvements dans le royaume de Valence. — Menaces de débarquement. — Combat de Castalla. — Défaite de l'armée d'O'Donnell. — Concentration de l'armée d'Aragon à Saint-Philippe.

ARMÉES FRANÇAISES.		ARMÉE ESPAGNOLE.	
Généraux en chef.	Maréchal SUCHET. Général DECAEN.	*Généraux en chef.*	LASCY. JOSEPH O'DONNELL.

Afin de continuer le récit des opérations tentées par la principale armée ennemie, voyons quel était la situation des affaires dans le reste de la Péninsule.

Changement de chef en Catalogne. — La Catalogne continuait à être sur tous les points le théâtre d'une lutte acharnée et sanglante.

Français et Espagnols, depuis la reddition de Figuières, obéissaient à d'autres chefs : le maréchal Macdonald avait été remplacé, dans le commandement de l'armée française, par le général Decaen qui, malgré son zèle et son habileté, ne put vaincre les obstacles qui s'opposaient à la conquête de la Catalogne, et ne l'avança pas plus que ses prédécesseurs.

L'armée espagnole était passée sous les ordres du général Lascy qui avait remplacé le marquis de Campo-Verde. Lascy avait servi dans les troupes françaises en qualité d'officier supérieur; son passage aux insurgés lui valut promptement le grade de général; il affectait un zèle outré, un fanatisme ardent et une haine implacable contre les Français. C'est à toutes ces démonstrations, auxquelles cependant on devait peu se fier dans un transfuge, qu'il dut d'être nommé, par la régence de Cadix, général en chef et gouverneur de la Catalogne.

Lascy se faisait remarquer par la violence et la férocité de son caractère : on en jugera par un trait; à peine revêtu de l'autorité, il envoya dans Barcelonne des agents pour faire périr d'un seul coup la garnison de cette place, en empoisonnant toutes les distributions du soldat, en viande, pain et vin. Cette infamie fut heureusement déjouée.

Le général Baraguey d'Hilliers, gouverneur de la Basse-Catalogne, ayant obtenu un congé pour rentrer en France, son commandement fut confié au général Maximilien Lamarque, qui y déploya beaucoup de zèle, d'activité et des talents supérieurs.

Combats autour de Lérida. — L'immense plaine où se trouve située Lérida, continuait à être infestée de bandes nombreuses; le général Henriod, gouverneur de cette ville, parvenait toujours à les repousser. Il est impossible d'entrer dans les détails de tous les engagements soutenus par ce général; nous mentionnerons seulement deux actions qui pourront donner une idée de la valeur et de l'activité des troupes qu'il commandait : 800 insurgés s'étaient établis à Balaguer pour harceler les détachements français qui parcouraient la plaine; le général Henriod envoya 400 hommes d'infanterie et 40 dragons pour s'emparer de la ville et anéantir cette bande. Le capitaine Lecomte, commandant cette petite colonne, entoura Balaguer pendant la nuit; il plaça, près de la porte qui devait servir de retraite aux insurgés, ses 40 dragons, ensuite il attaqua la ville. Les dragons chargèrent l'ennemi avec une telle vigueur et un tel succès que, sur les 800 insurgés, 200 à peine purent s'échapper; tout le reste fut sabré ou noyé dans le Sègre.

La seconde expédition du général Henriod eut lieu quelques mois plus tard. Des bandes de Catalans avaient pris position sur une montagne près de Mora, dont l'Ébre et la Ciurana forment une presqu'île; leur but était d'intercepter les communications de l'armée française sur les deux rives de l'Ébre. La montagne de Mora, à pic, et de quatre à cinq cents toises d'élévation, avait été entourée de murs qui, joints à une ancienne clôture faite par les Maures, rendaient cette position presque inaccessible. Le général Henriod la fit attaquer au point du jour par 700 hommes qui ne laissèrent même pas à l'ennemi le temps de lever le pont. Ce hardi coup de main coûta aux insurgés 100 hommes tués, autant de blessés, une pièce de 4, cinq cents fusils, quatre cents gibernes, soixante mille cartouches anglaises, et beaucoup de provisions de toute espèce.

Combat des Espagnols contre Tarragone. — Combat d'Altafulla. — Au moment où le siége de Valence approchait de son dénoûment, les Anglais, d'accord avec les généraux et les chefs des insurgés de la Catalogne, voulurent tenter de délivrer cette ville en forçant le maréchal Suchet de détacher une partie de l'armée assiégeante pour secourir Tarragone.

En conséquence, le général Lascy, à la tête de 12,000 Catalans, troupes de ligne et miquelets, se porta sous les murs de cette place, tandis que deux vaisseaux anglais y lançaient des bombes; on prépara une grande quantité d'échelles pour enlever Tarragone d'assaut, et l'on forma dans Reuss des magasins d'armes, de vivres et de munitions de guerre.

En apprenant ces dispositions, le général Decaen réunit et dirigea aussitôt sur Tarragone les 5,000 hom-

mes de la division Lamarque qui arrivèrent le 21 janvier au soir. Cette division, renforcée de 3,000 hommes de la garnison, s'empara, dans la même nuit, des hauteurs qui dominent le col d'Ordas. L'expédition était commandée par le général Maurice Mathieu qui campa, le 22, à Villafranca, où ses troupes n'arrivèrent que successivement pour donner le change à l'ennemi sur leur nombre; car les Espagnols auraient refusé le combat, s'ils eussent su avoir affaire à des forces égales. La ruse du général français pour les forcer d'en venir aux mains eut un plein succès. Croyant n'avoir devant lui qu'une seule brigade, le général Lascy vint, avec assurance, prendre position sur les hauteurs d'Altafulla, appuyant sa droite à la mer, et sa gauche à un mamelon dominant le village de Farran. Dans cette position fort bonne, le centre des Espagnols occupait la grande route vis-à-vis le pont sur la Gaya, qu'ils avaient eu la précaution de couper; leur réserve était sur les hauteurs de Tamarit.

Après avoir marché toute la nuit, le général Maurice Mathieu déboucha le 23, au point du jour, sur la ligne ennemie, et fit aussitôt ses dispositions pour une attaque prompte et vigoureuse sur tous les points. Le plateau escarpé qu'occupait la gauche des Espagnols fut enlevé par le 3e régiment d'infanterie légère, malgré une résistance opiniâtre. Le général Lascy se mit à la tête d'une colonne, dans l'intention de reprendre cette position importante, et tenta de pénétrer entre Farran et le plateau; mais un régiment que le général Lamarque avait posté sur ce point repoussa les Espagnols. Le centre ennemi fut enfoncé sous un feu violent de mitraille par la brigade du général Deveaux, et l'artillerie enlevée à la baïonnette; les canonniers espagnols furent sabrés sur leurs pièces au moment où ils allaient faire feu de nouveau; la droite et la réserve des Espagnols défendaient encore les hauteurs de Tamarit; mais ces hauteurs furent enlevées avec une grande vigueur par le 5e régiment de ligne et par celui du grand duc de Nassau.

L'élan impétueux des Français ne se ralentit pas devant la rupture du pont de la Gaya : la cavalerie et l'infanterie passèrent la rivière à gué; 100 chasseurs du 29e chargèrent plusieurs escadrons ennemis, et les culbutèrent; les Espagnols se trouvaient ainsi enfoncés sur tous les points. Cependant ils parvinrent à se reformer sur une montagne escarpée derrière le village de Saguyla; mais bientôt le général Hamelinaye les attaqua par la gauche, tandis que le général Lamarque les attaquait de front avec sa seconde brigade, sous les ordres du général Espert-Latour; ils furent culbutés de rechef, et forcés d'abandonner cette position; une charge vigoureuse, exécutée par deux escadrons de chasseurs acheva leur déroute; cette cavalerie en sabra un bon nombre, et ramena 100 chevaux et 60 prisonniers. Le général Lascy fit en désordre sa retraite à travers des montagnes et des ravins qui empêchèrent toute son armée d'être prise par les Français.

Pendant cette affaire glorieuse, la garnison de Tarragone se portant sur Reuss et sur l'anse de Salon, détruisait les magasins que les Anglais avaient formés à grands frais, et brûlait toutes les échelles qui avaient été rassemblées pour l'escalade.

Deux cents hommes tués, blessés, ou pris, l'artillerie entière tombée au pouvoir des vainqueurs, la place de Tarragone dégagée, les vaisseaux anglais éloignés du port, et les derrières de l'armée d'Aragon garantis, furent les résultats du combat d'Altafulla.

Après la reddition de Valence, le maréchal Suchet, qui connaissait la situation critique de Tarragone, s'était empressé d'envoyer au secours de cette place, qui lui avait coûté tant de travaux et de sang. Il avait détaché le général Reille avec son corps, et lui avait donné l'ordre de se porter, à marches forcées, contre l'armée de Lascy; mais, malgré tout son empressement à exécuter cet ordre, le général français ne put arriver à vue de la place que le lendemain du combat.

Mouvement du général Decaen dans la Haute-Catalogne, etc. — Tandis que l'ennemi éprouvait cette défaite dans la Basse-Catalogne, le général Decaen, par des marches pénibles et bien combinées, franchissait de hautes montagnes couvertes de neige et de glace, arrivait à Olot, réunissait ses troupes à San-Estevan de Abaxo, emportait le grao d'Olot, une des montagnes les plus escarpées de la Haute-Catalagne, et garnie à son sommet de sept retranchements, traversait Vique, les défilés de San-Felice de Cadinas et de Caldas, et battait à Centelles la troupe du brigadier Saarsfield; ensuite il exécuta des manœuvres qui trompèrent l'ennemi et le tinrent incertain sur la véritable direction qu'il voulait suivre; il menaçait à la fois de déboucher sur Manreza par le col de Sespina, sur Cranollers par le val de Concyost, ou sur Caldas par Centelles. C'est par ce dernier chemin qu'il opéra, le 27 janvier, sa jonction avec la garnison de Barcelonne.

Arrivé dans ville, le général Decaen posta la division du général Lamarque sur les bords de la mer, depuis Mataro jusqu'à Tordera; la brigade du général Clément entre le Ter et la Fluvia, vers Olot, et la brigade Beurmann depuis la Tordera jusqu'à San-Felice de Quexols, afin de couper toute communication entre les insurgés et les Anglais; enfin, le général Quesnel occupa Puycerda pour être maître des hautes vallées de la Catalogne, où les bandes avaient trouvé jusque-là un refuge assuré. Le général Decaen établit lui-même le général Quesnel dans son commandement, et, dans sa marche, battit partout les bandes, enleva leurs magasins et détruisit une grande quantité d'armes. Pendant cette expédition, le général Espert-Latour, établi à San-Celoni, forçait le fameux chef de bande Milans à évacuer Villa-Mayor, lui tuait, blessait, ou prenait beaucoup d'hommes, et enlevait ou brûlait ses armes et ses munitions.

Prise de Peniscola. — La plus grande partie de la province dont Valence est la capitale, avait fait sa soumission après la capitulation de cette ville.

Le général Harispe se porta, avec sa division, à Alcoy, ville célèbre par ses manufactures de draps, sans y rencontrer le moindre obstacle. — Le général Delort, commandant la brigade d'avant-garde de

cette division, prit position à Castalla, à six lieues d'Alicante.

Le général Habert occupa, avec sa division, Gandia et Denia. Cette dernière place, située sur les bords de la mer, non loin du cap Martin et en face des îles Baléares, était pourvue de 60 pièces de canon et entourée de murs et de fossés. Quoiqu'elle fût bien en état de se défendre, elle se soumit sans la moindre résistance.

Ainsi, l'armée d'Aragon était parvenue à s'étendre des frontières des Pyrénées jusqu'aux portes d'Alicante, et le maréchal Suchet allait être entièrement maître de tout cet espace après avoir soumis Peniscola. — Le siége de ce fort, distant d'une lieue de Benicarlo et très rapproché de la route royale, offrait d'extrêmes difficultés. Bâti sur un rocher isolé et environné de tous côtés par la mer, Peniscola ne tient au continent que par une langue de terre de trente toises de largeur sur soixante de longueur; la ville, dont la population s'élève à 2,000 hommes, est protégée par une fortification étendue, garnie de plusieurs rangs de batteries. Les maisons sont, pour ainsi dire, groupées auprès du vieux château, construit par les Templiers, au sommet du rocher. La garnison se composait de 1,000 hommes, commandés par le brigadier général Garcia Navarro; quatre canonnières, battant la plage des deux côtés de la langue de terre, rendaient l'approche du fort presque impossible; enfin cinq vaisseaux ou frégates anglaises communiquaient avec la place et lui fournissaient tous les secours qui lui étaient nécessaires.

Aussitôt après la reddition de Valence, le général Severoli était venu commencer les opérations du siége; il avait avec lui quatre bataillons de ligne, dont deux italiens et un bataillon du 2e régiment de la Vistule. Les travaux de l'artillerie étaient dirigés par le général Vallée. — Les batteries françaises commencèrent, le 28 janvier, un bombardement qui dura huit jours. Le 1er février la tranchée fut ouverte, et bientôt on établit une batterie de brèche de dix pièces de canon. Le maréchal Suchet fit alors sommer le gouverneur d'ouvrir ses portes. Le brigadier Navarro était persécuté par les Anglais qui le pressaient avec menaces de leur livrer le fort; pour se soustraire à ces persécutions, il accepta les propositions du maréchal, quoique la position du fort ne fût rien moins que désespérée; bien défendu, ce fort pouvait tenir fort long-temps, si, même, il n'était pas imprénable. Mais les Espagnols se trouvaient placés entre les Anglais qui les traitaient avec hauteur et dédain, et le maréchal Suchet, qui exerçait sur leur moral une grande influence par ses victoires récentes, et qui leur montrait beaucoup d'égards et de douceur; aussi était-il tout simple qu'ils préférassent la domination française à l'amitié des Anglais.

Ces dispositions amicales résultent de la réponse verbale du brigadier Navarro au parlementaire du maréchal Suchet, et de sa réponse écrite au maréchal, le brigadier y déclare *reconnaître le gouvernement du roi Joseph comme le seul qui puisse mettre un terme à l'agonie de sa patrie.* Le fort de Peniscola, muni de 66 bouches à feu et d'une grande quantité de munitions de bouche et de guerre, fut en vertu de sa capitulation, remis, le 4 février, à la division Severoli.

Proclamation du maréchal Suchet. — Après sa longue et brillante expédition, le duc d'Albuféra publia dans toute son armée l'ordre du jour suivant, en date du 15 février.

« Soldats de l'armée d'Aragon !

«Vous avez répondu à l'attente de l'Empereur, vous «avez atteint le plus noble but de vos travaux en mé«ritant l'approbation du premier capitaine du monde. «En deux ans, vous avez rempli toute la tâche qu'il «vous a imposée dans les champs de Maria, de Bel«chite, à Lérida, à Mequinenza, à Margalet, à «Uldecona, à Tortose et San-Felipe de Balaguer, à «Tarragone, au Mont-Serrat, à Sagonte, à Valence, «à Peniscola, partout enfin où vous a appelé le service «de S. M.

«Généraux, officiers et soldats, lisez de quel prix «magnifique[1] le plus grand et le meilleur des souve«rains récompense votre discipline. Voyez les honneurs «qu'il accorde à votre chef, également fier et heureux «de vous commander. C'est à vous que je dois les glo«rieux témoignages de la munificence impériale; c'est «avec vous et par vous que je veux acquitter ma dette.

«Après de pareils bienfaits, soldats, les mots peu«vent mal exprimer les sentiments qui nous animent. «Versons tout notre sang pour le grand Napoléon, pour «son Empire et pour le roi de Rome. Notre vie peut «seule être offerte en action de grâces à celui à qui nous «devons notre gloire.»

Opérations en Aragon. — Cependant le gros de l'armée d'Aragon n'avait pas quitté ses cantonnements; le quartier général du maréchal Suchet était resté à Valence; tout le pays était tranquille et soumis, les bandes avaient cessé de s'y montrer, et un seul cavalier d'ordonnance suffisait pour porter les dépêches de l'avant-garde au quartier général. Mais bientôt cet état de tranquillité devait être troublé; les partis se réveillèrent avec plus d'assurance et d'audace, excités par la reprise de Badajoz, par celle de Ciudad-Rodrigo et par la victoire des Arapiles. Au commencement de mars, le baron d'Éroles, à la tête de sa bande, s'était établi à Ronda (en Aragon), d'où il inquiétait Benavarre et Saragosse; le général de brigade Bourke avait fait des efforts inutiles pour l'en déposter, et il ne s'éloigna que devant la division du général Severoli; mais dans sa retraite encore, il fit beaucoup de mal aux troupes qui le pourchassaient.

Appuyé par les Anglais et par les bandes de Gay et de Miralès, le général Lascy, à la tête de 6,000 hommes, se rapprocha de Tarragone, le 21 mars, et menaça de nouveau cette place. Mais cette tentative échoua, grâce aux mesures efficaces prises par le général Bartoletti, gouverneur, et par le général Decaen;

[1] A cette proclamation étaient joints les deux décrets impériaux rendus après la prise de Valence.

le général espagnol prit la fuite en toute hâte et se réfugia dans les montagnes.

Vers la même époque, le général Pannetier attaquait brusquement, au milieu de la nuit, à Rolvès, sur la rive gauche de l'Ebre, un détachement nombreux de la bande de Mina, et forçait ce chef à s'échapper en chemise par les toits. Ce coup de main mit au pouvoir des Français beaucoup de chevaux, d'armes, de vivres, d'effets d'habillement et équipement.

Reconnaissance d'Alicante. — Voulant savoir au juste ce qui se passait sous les murs d'Alicante, le maréchal Suchet ordonna, dans le courant d'avril, au général Harispe de rassembler toutes les compagnies d'élite de sa division; et, accompagné de la brigade de cavalerie du général Delort, de s'avancer sur cette place par la route de Xixona, tandis que dix compagnies de ligne, sous les ordres du général Gudin, marcheraient par le chemin du Mujamiel.

L'arrivée du général Harispe sur le point fixé ayant été retardée par le mauvais état des chemins, le général Gudin eut à lutter, pendant quatre heures, contre une nombreuse garnison, qui déjà manœuvrait pour lui couper la retraite. Le 24e régiment de dragons se porta rapidement sur le seul point par où l'ennemi pouvait rentrer dans la ville, sabra son arrière-garde et ses traîneurs, et parvint jusque sous les murs de la place. Cette reconnaissance apprit au duc d'Albuféra qu'Alicante se préparait à une défense vigoureuse. On avait débarqué dans le port une immense quantité de munitions; des travailleurs en très grand nombre, s'occupaient à fortifier toutes les hauteurs qui pouvaient protéger la ville.

Mouvement dans le royaume de Valence. — Menaces de débarquement. — Des soulèvements partiels, causés par la nouvelle que l'armée anglaise de Sicile allait débarquer dans le royaume de Valence, se manifestèrent bientôt. Cette nouvelle était vraie; seulement le gouvernement français ignorait le point précis du débarquement; les gazettes anglaises lui assignaient tantôt les environs de Tarragone, tantôt le port d'Alicante. Dans cette incertitude, l'Empereur confia au duc d'Albuféra le commandement immédiat du royaume de Valence, de l'Aragon, de la Catalogne et de toutes les troupes qui occupaient cette partie de l'Espagne.

Pendant que la garnison et les habitants d'Alicante s'occupaient de réparer et d'étendre leurs fortifications, le général Joseph O'Donnell rassemblait, à Aspe et à Elche un petit corps d'armée dont les avant-postes, furent bientôt, chaque jour, aux prises avec l'avant-garde de l'armée d'Aragon. Le général Delort, qui commandait cette avant-garde, harcelait les Espagnols dans toutes les directions, et leur enlevait souvent des postes et des convois de subsistances. Ces petits engagements n'étaient que le prélude d'une bataille importante, où ce général et ses braves soldats devaient se couvrir de gloire. — Avant d'entrer dans les détails de cette affaire, nous allons indiquer la position des troupes actives de l'armée d'Aragon au moment de l'attaque de l'ennemi.

Nous avons déjà dit que le maréchal Suchet avait son quartier général à Valence, à trente lieues de son avant-garde. Une partie de l'armée était réunie autour de cette capitale pour agir selon les circonstances. On venait d'apercevoir à l'embouchure du Jucar, vis-à-vis Cullera, une flotte anglaise composée de plusieurs vaisseaux, frégates et autres bâtiments sur lesquels étaient des troupes de débarquement. Cette démonstration empêchait le duc d'Albuféra de disposer des forces rassemblées sur les bords de la mer, entre le Guadalaviar et le Jucar. La division du général Habert gardait la partie de la côte entre Denia et Aldea Vieja-y-Nueva; le général Harispe, avec la deuxième brigade de sa division, était à Alcoy, à quatre lieues de Castalla, dont il se trouvait séparé par des défilés et des chemins fort mauvais; un régiment de ligne et une compagnie de cuirassiers, sous les ordres du colonel Mesclop, occupaient le village d'Ibi, point intermédiaire entre Castalla et Alcoy; on avait réparé et armé de quelques pièces de canon un château bâti par les Maures sur les hauteurs qui dominent Ibi; enfin on avait cantonné à Castalla, et Onil la première brigade de la division Harispe, formant l'avant-garde, et qui se composait du 7e régiment d'infanterie de ligne, du 34e de dragons et d'un escadron du 13e de cuirassiers.

Combat de Castalla. — Défaite de l'armée d'O-Donnell. — Toutes les mesures du général Joseph O'Donnell étaient prises pour attaquer, le matin du 21 juillet, l'avant-garde française dans sa position de Castalla; ce général avait combiné son mouvement avec les manœuvres de la flotte anglaise. Il ne doutait point du succès, pensant avec quelque raison que le point unique sur lequel il devait porter toutes ses forces ne serait pas secouru. Les progrès de l'armée anglo-portugaise, qui manœuvrait alors sur le Tormès et près de Salamanque, augmentaient la confiance et l'enthousiasme des troupes espagnoles.

Joseph O'Donnell se mit en mouvement dans la nuit du 20 juillet; il avait avec lui 12,000 hommes, presque tous appartenant à des régiments de ligne, et des meilleures troupes de l'armée de Murcie. Outre ces forces, une colonne de 3,000 hommes, sous les ordres du général Bassecourt, devait être rendue, le 20 juillet, dans les environs de Fuente de la Higuera, pour faire le lendemain une diversion puissante en faveur de l'attaque principale, et tomber, entre Ibi et Castalla, sur les derrières de l'armée française.

Le 21 juillet, au point du jour, l'aile gauche, le centre et l'infanterie de la réserve des Espagnols, débouchèrent par le chemin d'Alicante, entre Tibi et Agosto, et attaquèrent vigoureusement les postes français en avant de Castalla; en même temps l'aile droite, arrivant directement d'Alicante, et débouchant par Xixona, commençait une forte fusillade sur Ibi.

Les huit escadrons composant la cavalerie ennemie, au lieu de suivre le mouvement de la réserve dont ils faisaient partie, s'étaient dirigés sur Biar, où trois compagnies d'élite du 7e de ligne, et le 24e de dragons étaient cantonnés. Le colonel Myarès, qui comman-

Digitized by Google

dait cette troupe, devait, au point du jour, se trouver à droite de la grande route de Villena à Biar, et ranger ses escadrons en bataille à moitié chemin.

Cependant, à la vue des forces qui venaient l'attaquer, le général Delort avait évacué Castalla, quoique cette petite ville eût été mise à l'abri d'un coup de main. Le général fit sa retraite par échelon, en disputant le terrain pied à pied, et vint s'établir en arrière, sur des hauteurs, de façon à couvrir tous les passages, et surtout le chemin d'Ibi ; il fut rejoint en cet endroit par l'escadron du 13e de cuirassiers et les compagnies du 7e de ligne; il mit les cuirassiers en réserve derrière son artillerie qui, postée dans la meilleure position, arrêtait, par un feu vif et meurtrier, les colonnes d'infanterie ennemie qui s'approchaient avec beaucoup d'élan. Le 7e régiment se voyait déjà environné d'une nuée de tirailleurs, et on était fort inquiet du retard que mettait à arriver le 24e régiment de dragons qui avait reçu l'ordre d'être, avant une heure du matin, à la hauteur de Castalla. Ce qui augmentait encore la situation critique de l'avant-garde, c'était une forte fusillade qui se faisait entendre vers Ibi ; et la crainte que l'aile droite ennemie, venant à s'emparer de ce poste que des forces supérieures attaquaient, n'opérât promptement sa jonction avec le centre et la réserve, et ne coupât au 7e de ligne et aux cuirassiers tout moyen de retraite; mais enfin le 24e de dragons parut, se dirigeant vers Onil et longeant à une certaine distance le flanc gauche de l'ennemi. Ce régiment était accompagné des compagnies d'élite du 7e d'infanterie.

Les Espagnols furent surpris et terrifiés de ce mouvement que leur cavalerie, postée entre Villena et Biar, n'avait pas songé à empêcher. Le général O'Donnell fit sur-le-champ mettre en batterie sur une hauteur attenante aux dernières maisons de Castalla les deux pièces d'artillerie légère dont il s'était fait suivre. Cette position devait être efficacement protégée par cette batterie qui défendait un pont étroit construit sur un ruisseau en avant de la ville.

Les cuirassiers et le 7e régiment avaient retrouvé toute leur énergie à la vue du 24e de dragons. Le général Delort, habile à profiter de l'ardeur de ces troupes et de la fluctuation des Espagnols, ordonna sur-le-champ un grand mouvement offensif; il détacha un de ses aides de camp, le capitaine Mondragon, avec 35 cavaliers de son escorte, pour porter, à travers les tirailleurs ennemis, au 24e de dragons, l'ordre de marcher sur les deux pièces ennemies, et de les enlever. Malgré le mauvais état du terrain, et le peu de largeur du pont, qui ne permettait aux dragons que de défiler par un, ceux-ci s'emparèrent non-seulement des pièces, mais sabrèrent et anéantirent en un instant les bataillons qui s'étaient formés en carré pour soutenir la batterie.

Le brigadier Sant-Estevan, un des généraux de l'armée espagnole, rendit compte ainsi de ce beau fait d'armes dans une relation qu'il publia :

« Leurs escadrons formés, les dragons s'avancent jusqu'au pont; les deux canons en défendent l'approche par une décharge à boulets. L'officier français Rignon, est tué, quelques dragons sont blessés, et l'ennemi se replie un peu; mais il s'aperçoit du désordre de notre infanterie, et, traversant le pont avec la célérité de l'éclair, il emporte nos canons sans leur donner le temps de faire une seconde décharge; et dans le même temps qu'un simple officier essaie de former nos bataillons en carré, les dragons fondent sur eux et les dispersent en un clin d'œil. C'est ainsi qu'en un instant la bataille fut perdue, lorsque nous étions si bien fondés à espérer la victoire : événement incroyable pour ceux mêmes qui en furent témoins. »

Lorsque les deux pièces furent prises et l'infanterie espagnole détruite, les bataillons de la réserve ennemie se sauvèrent en désordre au milieu de Castalla; mais à mesure qu'ils entraient dans la ville, l'artillerie française, qui avait rapidement changé de position, les foudroyait. Le chef d'escadron Lafargue, accourut à toute bride à la tête des cuirassiers du 13e régiment; et ces cavaliers, se joignant aux dragons, firent une horrible boucherie des Espagnols dans les rues de Castalla. Le centre et la gauche de l'ennemi étaient dans une déroute complète.

En ce moment le capitaine Vidal arriva d'Ibi à la tête d'une compagnie de voltigeurs, envoyée par le colonel Mesclop au secours de l'avant-garde; avec ce renfort et les dragons de son escorte, le général Delort marcha sur l'aile droite des Espagnols et enfonça un bataillon de gardes wallones, auquel il fit déposer les armes.

Une colonne de 400 Espagnols, voulant se soustraire au désordre général de l'armée d'O'Donnell, s'était réfugiée sur les hauteurs qui dominent Castalla, et cherchait à se jeter dans les murs d'un vieux château construit par les Maures; suivie de près par le chef de bataillon Heremberger, cette colonne fut obligée de se rendre sans conditions.

L'avant-garde avait manœuvré avec une telle rapidité, que le feu avait entièrement cessé dès huit heures du matin. Ce fut alors que le général Delort envoya en toute hâte sur Ibi deux compagnies du 7e régiment, soutenues par 50 cuirassiers. Le village et le château étaient attaqués en ce moment par l'aile droite de l'armée espagnole aux ordres du général anglais Roche. A l'approche des Français l'ennemi prit la fuite et gagna des montagnes escarpées où les vainqueurs ne purent le poursuivre.

Cette brillante affaire eut de beaux résultats : elle mit au pouvoir des Français deux pièces de canon attelées et leurs caissons, trois drapeaux, six mille fusils anglais ramassés sur le champ de bataille, 2,832 prisonniers dont 150 officiers de tout grade; les Espagnols eurent, en outre, 500 hommes tués et 500 blessés mortellement. — 9,000 Espagnols avaient été défaits par l'avant-garde française forte seulement de 1,000 fantassins et 500 chevaux.

Concentration de l'armée d'Aragon à Saint-Philippe. — Peu de jours après le combat de Castalla, le maréchal Suchet vint passer en revue la division Harispe, et lui ordonna de marcher sur Aspe, où Joseph O'Donnell avait réuni ses débris. Les Espagnols furent

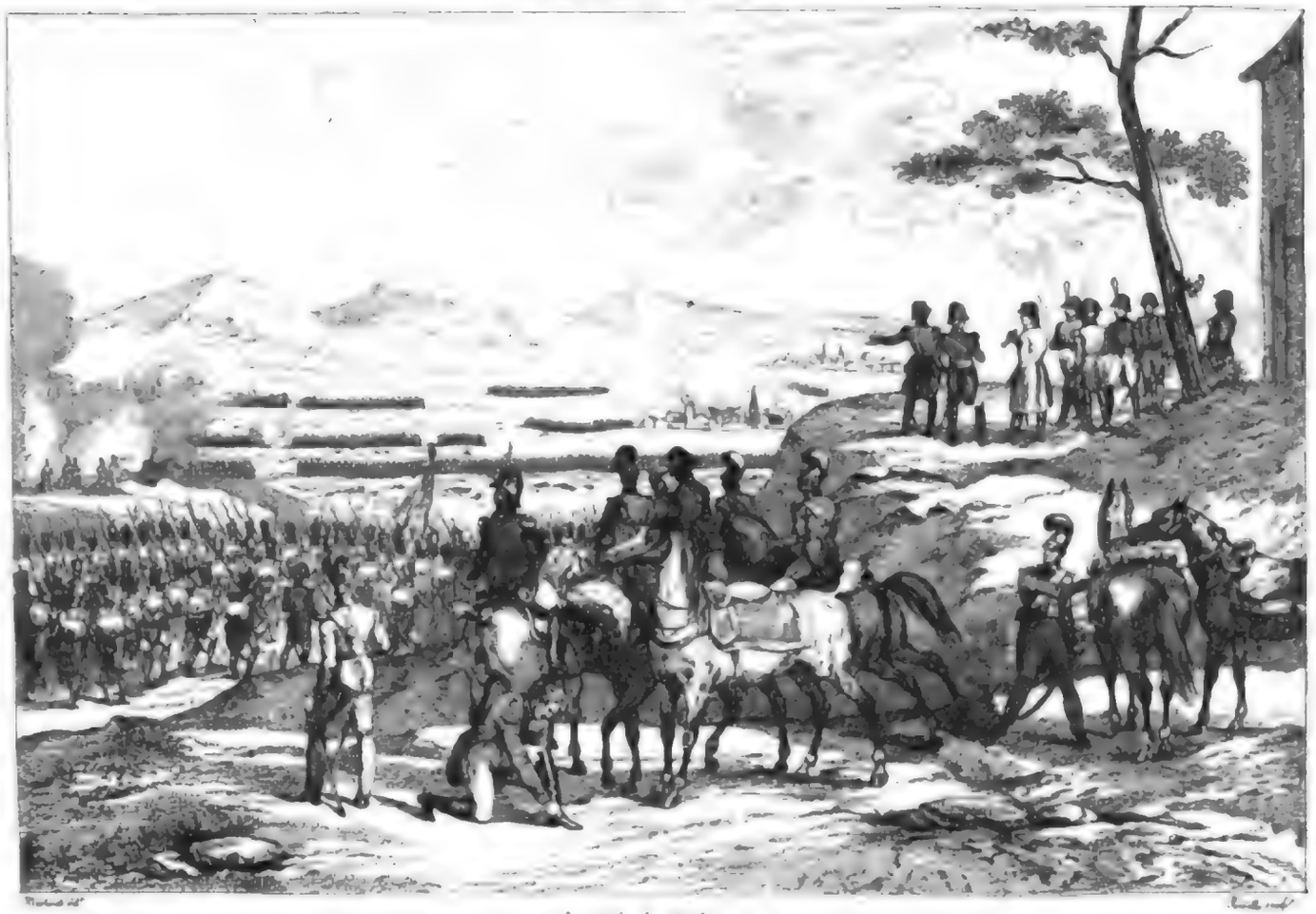
Alicante

Devouchy

Walter

Digitized by Google

Digitized by Google



Journée de Salamanque.

Digitized by Google

Digitized by Google

Costumes Espagnols-Xérès.

Dupont.

Drouet Cte d'Erlon.

Digitized by Google

[illegible] del. [illegible] sculp.

Costumes Espagnols-Xérès.

[illegible] del.

Dupont.

[illegible] sculp.

Drouet Cte d'Erlon.

Digitized by Google

[illegible] [illegible]

Digitized by Google

Alcazar de Segovie

Ballesteros.

Arco-Aguero

Digitized by Google

chassés successivement de toutes leurs positions, et poursuivis, l'épée aux reins, jusque auprès de Murcie. — Après cette expédition, le général Delort revint sur ses pas, et surprit, sur la route d'Almanza, un poste de cavalerie, appartenant au corps du général Bassecourt, qui fut pris ou tué entièrement. — Ce fut dans cette course que le général Delort apprit le funeste résultat de la bataille des Arapiles. — A cette triste nouvelle, le duc d'Albuféra comprit la nécessité de concentrer son armée, et de la rapprocher de Valence; cette armée vint, en conséquence, camper près de Saint-Philippe, sur une hauteur protégée par un large canal qui occupe les deux côtés de la grande route de Valence à Madrid. Cette précaution était d'autant plus urgente qu'une partie de l'armée anglo-sicilienne venait alors de débarquer sur Alicante.

Situation prospère du royaume de Valence. — En attendant ainsi de pied ferme les attaques des Anglo-Siciliens, l'armée d'Aragon jouissait d'un bien-être inconnu dans les autres armées. Elle occupait les riches et magnifiques contrées qu'elle avait conquises, et dans lesquelles son excellente discipline avait tenu en paix les habitants. Le maréchal Suchet n'y souffrait aucun désordre : une justice prompte et sévère y maintenait la tranquillité la plus parfaite; aussi, malgré le voisinage de l'ennemi, le soldat voyageait-il dans le royaume de Valence avec autant de sécurité que dans les départements français. L'habitant exposait en vente les productions de ses propriétés ou de son industrie, et ne craignait pas que la main d'un pillard vînt les lui ravir.

L'administration du maréchal était avantageuse à la fois à l'armée et au royaume de Valence. D'une part les services des vivres et des fourrages étaient assurés par des réquisitions frappées avec discernement et avec mesure; l'habillement de la troupe se trouvait fourni par les fabriques du pays, et la solde des corps régulièrement payée au moyen d'impositions pécuniaires levées suivant la richesse de chaque ville ou village. De l'autre part, l'égale répartition des impôts en rendait le paiement moins onéreux aux habitants. Le paysan, protégé contre les vexations et le pillage, cultivait avec tranquillité le champ dont les productions servaient à sa nourriture et à celle des soldats; les terres, d'ailleurs toujours, occupées par leurs propriétaires, ne restaient jamais en friche, et pouvaient facilement suffire, à cause de leur grande fertilité, à alimenter l'armée et les habitants. L'inactivité des fabriques des provinces voisines contribuait à augmenter l'activité des manufactures du royaume de Valence. Et comme, par suite de l'excellente police établie par le maréchal duc d'Albuféra, les ouvriers étaient restés dans leurs ateliers, au lieu de former des guérillas, la main-d'œuvre ne s'éleva jamais à un prix exorbitant, et les produits industriels allaient toujours en augmentant, parce qu'il fallait fournir en même temps l'armée française, les habitants du royaume et ceux de les provinces voisines, qui étaient privées de tout commerce, sans industrie et ruinées tour à tour par les mouvements militaires des armées impériales et par les courses des partisans espagnols. — On conçoit facilement que cet état prospère du royaume de Valence en assurait la tranquillité.

Un des actes les plus sages de l'administration fut l'établissement de grands entrepôts militaires, où les villages envoyaient les réquisitions frappées. L'égalité de la répartition se trouvait établie sur-le-champ, parce que, recevant dans les entrepôts les produits variés du sol nécessaires à l'armée, les agents administrateurs faisaient évaluer en argent, suivant le tarif des marchés, les denrées versées en excédant du montant de la réquisition exigée, et les recevaient à compte ou en paiement de l'impôt pécuniaire. Ainsi un village qui ne produisait que du riz et qui était obligé de fournir une quantité déterminée de riz, de froment, de fourrage, de viande et d'argent, acquittait son impôt en riz seulement, tandis que d'autres, ne produisant que de la paille et du grain, faisaient un versement composé de leurs productions spéciales. L'équilibre se rétablissait dans les magasins. L'impôt pécuniaire rentrait dans la circulation, parce que les corps prenaient dans le pays une grande partie de ce qui leur était nécessaire, et payaient avec l'argent qu'ils recevaient. C'est ainsi que le royaume de Valence entretenait un corps d'armée considérable sans être foulé ni appauvri.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1812.

JANVIER. Combats autour de Lérida.
23 — Combat d'Altafulla.
27 — Expédition du général Decaen dans la Haute-Catalogne.
28 — Siége du fort de Peniscola.
4 FÉVRIER. Occupation du fort de Peniscola.
15 FÉVRIER. Proclamation du maréchal Suchet.
21 MARS. Attaque de Tarragone par les Espagnols.
AVRIL. Reconnaissance d'Alicante.
21 JUILLET. Combat de Castalla. — Défaite de l'armée d'O'-Donnel.
AOUT. Concentration de l'armée d'Arragon autour de Saint-Philippe.

Digitized by Google

ÉVACUATION DE MADRID ET DE L'ANDALOUSIE.

RETRAITE SUR VALENCE.

SOMMAIRE.

Retour de Joseph à Madrid. — Marche des Anglais sur Madrid. — Combat de Majahonda. — Évacuation de Madrid. — Prise de Retiro. — Retraite sur Valence. — Grand Convoi. — Opérations dans le midi de l'Espagne. — Combats d'Almagro et de Cartama. — Combat de Bornos. — Attaque et combat d'Ossuna. — Évacuation de l'Andalousie. — Marche de l'Armée du Midi sur Valence.

ARMÉES FRANÇAISES.

Généralissime. — Le roi JOSEPH NAPOLÉON.
Chef d'état-major général. — Le Maréchal JOURDAN.
Armée du Midi. — *Général.* — Le Maréchal SOULT.

ARMÉE ANGLO-PORTUGAISE.

Général en chef. — LORD WELLINGTON.

Retour de Joseph à Madrid. — Après la bataille des Arapiles, la première idée du roi Joseph Napoléon, afin de forcer Wellington à regagner précipitamment les lignes de Torres-Vedras, avait été d'ordonner au duc de Dalmatie un mouvement par l'Alentejo, qui menaçât les derrières de l'armée anglaise et lui fît craindre pour son établissement de Lisbonne. Mais Joseph n'osa point émettre cette opinion devant le vieux guerrier, imposant par les lauriers de Watignies et de Fleurus, qui lui était attaché comme chef d'état-major. — Le roi croyait d'ailleurs pouvoir se maintenir en Espagne par un pivotement de forces dont la droite se serait appuyée sur le duc d'Albuféra, et dont le front aurait embrassé alternativement la défense des lignes du Guadarrama, du Tage, de la Sierra-Morena et du Guadalquivir; mouvement qui lui présentait pour appui les troupes de l'Armée de Valence, et pour réserve celles de l'Armée du Midi; mais il ne mit pas cette manœuvre à exécution, craignant de voir les Anglais pousser l'Armée de Portugal vers le nord de l'Espagne, et menacer la France, avant que les deux armées de Soult et de Suchet, réunies à l'armée du centre, fussent en mesure d'y mettre opposition.

Joseph n'avait pas encore pris de résolution lorsqu'il revint à Madrid.

Marche des Anglais sur Madrid. — Combat de Majahonda. — Évacuation de Madrid. — Prise du Retiro. — Cependant lord Wellington, convaincu que le général Clausel n'était pas en mesure de reprendre de sitôt l'offensive, se décida à marcher sur Madrid. Après avoir laissé à Cuellar un fort détachement pour observer la ligne du Duero, il se mit en route le 6 août, et, le lendemain, il entra dans Ségovie. Le jour suivant, l'armée anglo-portugaise continua sa marche; son avant-garde eut un engagement sérieux avec la division de dragons aux ordres du général Treilhard, qui avait été envoyée en reconnaissance sur Majahondas. Après un combat meurtrier, où l'on se battit de part et d'autre avec un acharnement extrême, la cavalerie ennemie fut repoussée dans le plus grand désordre, laissant sur le champ de bataille 3 pièces de canon et 600 chevaux.

Malgré ce succès, il était impossible à l'Armée du Centre, vu sa faiblesse numérique, de hasarder un engagement général; aussi les troupes françaises abandonnèrent-elles Majahonda.

Le 10, Joseph sortit de Madrid pour prendre position sur la rive gauche du Tage, ayant sa gauche à Aranjuez et sa droite dans la direction de Tolède. — Le 12, le départ du général Hugo, commandant de Madrid, avec un immense convoi, dont nous parlerons bientôt, compléta l'évacuation de la capitale.

Le même jour Wellington entra dans Madrid.

D'après les ordres du roi, le général Hugo avait laissé, dans le palais du Retiro transformé en citadelle, une garnison de 1,700 hommes, force qui, bien dirigée, aurait pu opposer une assez longue résistance. L'ennemi reconnut immédiatement les retranchements du Retiro. Ce fort avait deux enceintes, l'une d'un développement assez vaste; l'autre, au contraire, fort resserrée, et qui était destinée à servir de réduit à la garnison. Le général anglais, s'attendant à une défense vive et prolongée, se préparait à canonner vigoureusement la première enceinte, lorsque le commandant se hâta de capituler. Cette honteuse reddition du Retiro mit au pouvoir des Anglo-Portugais 180 pièces d'artillerie, 20 000 fusils, une quantité immense de munitions, d'objets d'artillerie, de voitures et d'approvisionnements de toute espèce.

La population de Madrid s'était réjouie d'abord de l'entrée des Anglais dans la capitale; Wellington était à ses yeux le libérateur de la Péninsule; mais cet enthousiasme se refroidit, lorsque le généreux libérateur eut frappé la ville d'un emprunt de plus de dix millions de francs.

L'Armée du Centre étant trop faible pour espérer de conserver la position qu'elle avait prise sur le Tage, le roi Joseph évacua Tolède et Aranjuez le 16 août, et prit avec ses troupes la direction de Valence pour s'y réunir à l'Armée d'Aragon.

En quittant Aranjuez il envoya au maréchal Soult l'ordre d'évacuer l'Andalousie.

Retraite sur Valence. — Grand convoi. — On avait vu sortir de Madrid (le 12 août 1812), avec les troupes sous les ordres du général Hugo, qui en formèrent l'escorte jusqu'à Aranjuez, un convoi composé d'une quantité considérable de familles espagnoles et françaises. A Aranjuez, le général d'Armagnac prit le

Digitized by Google

commandement de ce convoi qu'il rendit à Almanza au général Hugo. Ce dernier fut chargé spécialement d'assurer l'arrivée du convoi dans le royaume de Valence, et d'en régulariser la dispersion. Il rapporte dans ses *Mémoires* que le nombre de voitures, charettes, fourgons, tartanes, arrivés avec lui dans le royaume de Valence, se montait à 2,537 ; que celui des individus étrangers à l'armée passait 20,000, et que, d'après le récensement général fait à Albérique par ordre du maréchal Suchet, il s'en trouvait un pareil nombre en voitures ou montés sur des ânes, des chevaux et des mulets.

Dans sa retraite sur Valence, cet immense convoi n'eut heureusement à suivre qu'une grande route large et magnifiquement construite. Les voitures, partagées en plusieurs divisions appuyées chacune de quelques troupes, marchaient constamment sur deux lignes de chaque côté de la route [1]. La première division était composée d'une quarantaine de carrosses appartenant au roi, des équipages de ses ministres et des officiers de sa maison. Chaque division comprenait quatre ou cinq cents voitures, et telle était l'étendue de terrain occupée par la double file des chevaux de trait et des charrois que la première division arrivait au lieu où le convoi devait passer la nuit à venir, alors que la dernière division sortait à peine du lieu où le convoi avait bivouaqué la nuit précédente.

Le convoi ne fut inquiété dans son mouvement ni par les Anglais, ni par les guérillas espagnoles. Le pont d'Aranjuez ayant été coupé, arrêta les troupes de l'armée anglo-portugaise qui voulaient tenter la poursuite.

L'escorte était composée des brigades de la garde du roi Joseph, marchant sur les flancs à une ou deux lieues de la route, des régiments espagnols et de plusieurs corps français : elle se montait à vingt et quelques mille hommes. Cette escorte eut beaucoup à souffrir de la chaleur et du manque d'eau [2]. Le convoi traversait au mois d'août le plateau de la Manche le plus élevé et le plus sec des Espagnes. Pendant une longue marche, du côté de Bonete, plusieurs soldats succombèrent à la soif qui les dévorait; on les vit se reposer sur les bords du chemin, s'étendre sur le dos et périr dans les convulsions d'un rire effroyable, aux yeux de leurs camarades désespérés. Ce qui contribuait à augmenter la soif, c'était le nuage de poussière élevé par la marche du convoi; ce nuage, de quelques lieues de longueur, d'une demi-lieue de largeur et d'une hauteur considérable, s'apercevait à plusieurs lieues de distance. Cette poussière impalpable et corrosive pénétrait, malgré toutes les précautions, jusque dans les voitures les mieux fermées; elle aveuglait les cavaliers et les fantassins, s'attachait au palais, desséchait la langue, et, attaquant la poitrine, occasionnait une toux violente et douloureuse.

Quand le convoi, ayant dépassé les frontières de la province de Tolède, arriva dans la province de Cuenca et dans le royaume de Murcie, on trouva des vignes aux environs de la route; les soldats, attirés par la saveur acide des grappes qui apaisait momentanément la soif, se précipitèrent avec avidité sur le raisin qui n'était pas encore mûr, et bientôt un grand nombre d'entre eux furent atteints de la dyssenterie.

Les plaines immenses de la Manche peu peuplées, privées d'eau et de verdure, ressemblent aux steppes de l'Ukraine ou des grands plateaux de la Tartarie; le convoi offrait aussi plutôt l'image de la migration d'un peuple entier que celle de la retraite d'une armée régulière. Les officiers sans troupe, les employés des administrations françaises, les commis des différents ministères espagnols, des femmes, des enfants en voiture, à cheval, sur des ânes, sur des mulets, tous les rangs, tous les états s'y trouvaient réunis. Ceux qui voyageaient en voiture couchaient dedans. Les maisons des villes pouvaient à peine suffire au logement du roi Joseph et de l'état-major général. Les autres bivouaquaient. Heureux ceux qui s'étaient munis de provisions, car dans sa lente marche, le convoi, pareil à une nuée de sauterelles, dévastait tout le pays où il passait.

Les habitants fuyaient à son approche, laissant leurs maisons désertes, et vides de toutes provisions. Quelques-uns, connaissant les souffrances que la soif causait aux Français, empoisonnaient, dans leur féroce patriotisme, les puits de leurs maisons avec du fumier ou des cadavres d'animaux; d'autres détruisaient, par le feu, les dépôts de fourrages et les récoltes. Un pain était devenu un objet rare, un verre d'eau, un cadeau précieux.

Pendant les premiers jours de la marche, la chaleur était si forte que chacun avait le visage et les mains couvertes de cloches et de gerçures, comme s'ils avaient été exposés au feu ardent d'une fournaise [1]. Au commencement de la retraite, tout le monde paraissait abattu par tant de fatigue; mais bientôt on se familiarisa avec les incommodités du voyage : l'esprit français reprit le dessus, retrouva sa gaîté avec ses espérances; et le chemin, entamé dans un silence taciturne, fut achevé au milieu des chansons.

Dans cette retraite, le convoi passa à Quintanar de la Orden, bourgade de la Manche, où, selon quelques auteurs espagnols, Cervantes, emprisonné, composa son immortel *Don Quichotte*. Quintanar est voisin du Toboso que l'on aperçoit à une lieue à droite de la

[1] Cet ordre de marche avait été adopté pour diminuer la longueur du convoi, et pour en faciliter la défense aux troupes chargées de l'escorte.

[2] L'armée et la multitude fugitive qu'elle escortait marchèrent pendant huit jours entiers, depuis la Provencia jusqu'à Fuente de la Higuera (40 lieues de France) sans rencontrer aucun ruisseau. Le petit nombre de puits, placés dans les villages de la route, étaient bientôt à sec par suite du grand nombre de chevaux et de bêtes de traits et de somme que le convoi comprenait. Il fallait quelquefois s'écarter à deux ou trois lieues de la route pour aller dans quelques villages, hors des communications, remplir d'eau les outres nécessaires aux hommes et aux chevaux. Un autre inconvénient résultait de l'excès de la chaleur : la poix qui garnit l'intérieur des peaux de bouc était devenue liquide, et se mêlait à la boisson. — Au milieu du jour et dans certains bas-fonds abrités et exposés au midi, la chaleur s'élevait à quarante degrés.

[1] Quelques personnes eurent recours à un moyen ingénieux pour éviter l'ardeur cuisante du soleil; profitant de la propriété qu'ont les surfaces blanches de réfléchir et de repousser les rayons solaires, elles s'étaient fait des capuchons en papier blanc, qui, placés et retenus sous la forme du chapeau, donnaient de l'ombre au visage. Leur exemple eut des imitateurs. Le roi Joseph lui même ne dédaigna point ce moyen sûr et simple de diminuer la chaleur.

grande route. A l'aspect du séjour de la belle Dulcinée, les soldats ne pouvaient s'empêcher de rire. Quatorze ou quinze moulins à vent, élevés sur une colline auprès de ce village, semblaient placés là pour rappeler aux voyageurs le souvenir des malencontreux exploits du chevalier de la Triste Figure.

Pour que le voyage ressemblât davantage aux migrations des peuples de l'Asie, des femmes accouchèrent pendant le trajet. A Corral de Almaguer, la duchesse de Cotadilla, épouse du capitaine général de la garde du roi Joseph, mit au monde un enfant qui naquit pendant que, réfugiée dans sa voiture, sa mère entendait tranquillement les balles siffler autour d'elle. Un détachement de dragons, et plusieurs grenadiers, venaient de prendre querelle sur la place de Corral, à l'occasion de quelques mesures de vin, et vidaient leur différend à coups de fusil.

Arrivé à Albacete, et menacé par l'artillerie du fortin de Chinchilla qui plonge sur la route de Valence, le convoi dut quitter le chemin tracé, et s'engager dans les terres pour tourner, hors de la portée du canon, ce château qui pouvait, si ses batteries l'eussent atteint, lui faire beaucoup de mal.

Enfin, après douze ou quinze jours d'une marche pénible, le convoi atteignit à Fuente de la Higuera, la frontière du royaume de Valence.

Ce fut à Fuente de la Higuera que le roi Joseph rencontra le maréchal Suchet, qui, informé de la retraite de l'armée du centre, et de l'évacuation de Madrid, s'était hâté d'accourir afin de présenter ses respects au roi, et de mettre à la disposition de l'armée l'argent et les vivres dont elle pouvait avoir besoin.

Au moment où le roi arrivait ainsi dans le royaume de Valence, le maréchal Soult commençait l'évacuation de l'Andalousie.

Avant de rendre compte de cet important mouvement militaire, il convient de jeter un coup d'œil sur ce qui s'était passé jusqu'alors dans cette partie de l'Espagne.

Opérations, dans le midi de l'Espagne. — Combats d'Almagro et de Cartama. — Depuis le commencement de 1812, et sauf le siége de Badajoz, le midi de l'Espagne n'avait été le théâtre d'aucun événement militaire important. Quelques affaires de postes, quelques combats contre les guérillas ne pouvaient compromettre beaucoup l'établissement des Français en Andalousie.

Le général espagnol Morillo, qui, de la haute Estramadure, s'était avancé, le 16 janvier, jusqu'aux portes d'Almagro, à la tête d'une colonne de 2,000 hommes, fut complétement battu par le général Treilhard. Poursuivi pendant plusieurs jours l'épée dans les reins, Morillo s'enfuit par les montagnes de la Serena et regagna son point de départ.

A la même époque le général Maransin, gouverneur de la province de Malaga, fut attaqué près de Cartama par les troupes de Ballesteros, au nombre de 5,000 hommes. Les Français ne comptaient pas plus de 2,000 combattants. Après un engagement meurtrier, qui dura trois heures, le mouvement des Espagnols fut favorisé par un accident de terrain qui masqua leur déploiement, et Ballesteros porta l'élite de ses troupes contre la gauche des Français. — Le général Maransin ne pouvant résister aux masses qui le pressaient de toutes parts, ordonna un mouvement en arrière, que le reste de la ligne fut bientôt obligé de suivre. — Il fit ensuite sa retraite en bon ordre sur Malaga.

Combat de Bornos. — Du camp de Saint-Roch, qu'il occupait toujours, Ballesteros faisait des excursions fréquentes sur la partie occidentale du royaume de Grenade, le pays de Ronda et le nord de la Sierra de Xerès. Tout fier du dernier avantage qu'il avait remporté à Cartama sur le général Maransin, il forma le projet de surprendre et d'attaquer les Français sur les hauteurs de Bornos, près de la rive droite du Guadalete. Cette position, qui protégeait la grande route de Séville, était occupée par la division du général Conroux. Le général espagnol, par une marche forcée qu'il croyait pouvoir cacher à son adversaire, vint l'attaquer, le 1er juin, à la tête d'une colonne de 7,000 hommes. Le général Conroux prévoyait depuis quelques jours ce mouvement de l'ennemi, et il venait de réunir ses troupes dans un camp assez faiblement retranché, il est vrai, mais cependant flanqué de quelques redans et à l'abri d'un coup de main. Ballesteros, regardant cette précaution comme le résultat de la terreur qu'il inspirait, négligea de faire, pour la réussite de son attaque, toutes les dispositions nécessaires; ses troupes s'éparpillèrent sur plusieurs points de la ligne de défense des Français et l'attaquèrent sans ensemble. Profitant habilement de ce désordre, le général Conroux sortit de son camp, se porta en toute hâte sur les pelotons épars des Espagnols et les culbuta l'un après l'autre, sans leur donner le temps de se réunir pour résister à ce choc. Mis en pleine déroute, les Espagnols furent poursuivis l'épée dans les reins, jusqu'au pied la Sierra de Xerès, où le général Conroux ne crut pas devoir s'engager.

Ballesteros eut, dans ce combat, plus de 1,500 hommes tués, blessés ou faits prisonniers; il perdit 4 pièces de canon et deux drapeaux. Les Français n'eurent pas plus de 400 hommes hors de combat.

Après cet échec, Ballesteros se réfugia, comme à son ordinaire, au camp de Saint-Roch et sous le canon de Gibraltar. Il prit ce parti en apprenant que le maréchal Soult avait envoyé, pour soutenir le général Conroux, un renfort de six bataillons et d'un régiment de dragons qu'il avait tiré de devant Cadix.

Attaque et combat d'Ossuna. — Vers la fin de juillet, Ballesteros entreprit une nouvelle expédition. Instruit par les habitants du pays de Ronda, de tous les mouvements des Français et de la force des détachements qui occupaient les divers points des environs, il apprit que la ville d'Ossuna, située dans la province de Séville, et distante de deux fortes journées de marche de Ronda, était faiblement gardée, le colonel d'état-major Beauvais, qui commandait dans cette partie, venait de détacher en colonne mobile la

Digitized by Google

moitié d'un faible bataillon de ligne. Ses forces ne se composaient que de ce bataillon et de 60 chevaux de dragons; il avait à garder un district de douze à quinze lieues de circonférence, et il ne restait plus que deux compagnies d'infanterie dans Ossuna, dont la population, assez mal disposée en faveur des Français, s'élevaient à 6,000 habitants.

Dans la soirée du 24 juillet, le général espagnol partit du village de Canete, avec une colonne de 3,000 hommes, dont 300 de cavalerie, et arriva le 25, à deux heures du matin, sous les murs d'Ossuna, qui n'a pour enceinte que les clôtures des jardins de ses dernières maisons. Malgré la faiblesse des postes établis aux issues de la ville et qui ne pouvaient résister à une attaque sérieuse, Ballesteros, dans la crainte de donner l'alarme au peu de troupes qui étaient dans l'intérieur, ne voulut pas se hasarder à les forcer. Ses troupes, favorisées par les habitants des maisons dont les murs de jardin formaient l'enceinte de la ville, s'introduisirent en silence dans ces jardins, et y attendirent que le jour commençât à poindre pour se répandre dans Ossuna et enlever les Français dans leurs logements.— En effet, à deux heures et demie, les Espagnols débouchèrent par un grand nombre de rues à la fois; deux compagnies de grenadiers espagnols s'avancèrent vers le quartier du colonel Beauvais, logé dans une maison dont les derrières donnaient sur la place d'armes, presque en face d'un couvent qui servait de caserne à sa troupe. La sentinelle placée à la porte fit feu sur cette colonne et donna l'éveil à la garde, qui, à la vue du grand nombre de ses adversaires, se barricada dans l'intérieur. L'alarme s'étant bientôt répandue, les officiers logés chez les habitants se rendirent à la caserne. Le colonel Beauvais, après avoir donné, par une fenêtre élevée, des ordres aux deux compagnies de ligne déjà sous les armes pour défendre les issues de la place, se mit à la tête des cinq soldats de garde chez lui, fit ouvrir la porte de la maison, se fit jour à travers les masses d'ennemis qui l'assiégeaient, en tua deux de sa main, et gagna la place, dont ses compagnies étaient restées en possession. Leur brave commandant avait été blessé, sans gravité, d'une balle dans le bras et d'un coup de baïonnette à la cuisse.

Peu à peu les colonnes ennemies, arrivant vers la place, en fermèrent tous les débouchés, à l'exception d'un seul, qui conduisait à un bâtiment situé sur une hauteur près des murs de la ville, et qu'on avait précédemment retranché à la hâte, afin de servir de réduit à la garnison dans le cas d'une agression sérieuse. trente hommes gardaient ce poste, qui était muni de vivres pour quinze jours. La fusillade était engagée à l'entrée des rues qui donnent sur la place, et le réduit allait être coupé de sa communication, lorsque le colonel français forma en colonne serrée les 110 hommes qui composaient toute sa troupe, prit la direction du réduit et y arriva sans perdre un seul homme. Les postes que l'ennemi avait négligés aux entrées de la ville, s'étaient également retirés sur le même point par l'extérieur. Le colonel Beauvais se battit jusqu'à six heures du soir, repoussant toutes les attaques dirigées contre sa position, et recueillit plusieurs petits détachements venant des environs d'Ossuna, et, entre autres, une reconnaissance envoyée pendant la nuit dans la direction de Canete, mais dont les Espagnols avaient évité la rencontre. Les Espagnols avaient fait mettre en batterie un petit obusier et une pièce de canon de montagne, qui tirèrent constamment sans faire aucun dommage notable au réduit, et qui ne blessèrent qu'un seul homme. Les Français, dont le feu de mousqueterie plongeait la ville et découvrait toute la place d'armes, firent beaucoup de mal à l'ennemi.

Après avoir pillé tous les établissements des Français dans Ossuna, Ballesteros, informé qu'une forte colonne s'avançait de la frontière de Grenade à sa poursuite, se retira précipitamment par le chemin qui l'avait amené. Il laissait dans Ossuna une soixantaine de soldats tués, ou trop grièvement blessés pour pouvoir le suivre, et il emmenait environ 50 prisonniers. A sept heures du soir, l'ennemi avait évacué la ville et tous les postes étaient réoccupés par les Français. Le colonel Beauvais fit harceler l'arrière-garde espagnole par une compagnie qui lui prit encore quelques hommes. Ballesteros se hâta de regagner le camp de Saint-Roch.

Évacuation de l'Andalousie. — Marche de l'armée du midi sur Valence. — D'après les ordres du maréchal Soult, les troupes du 1er corps levèrent, le 25 août, le siége de Cadix, abandonnant avec une profonde amertume, les immenses travaux, fruit de leur courage et de leur patience. Les pièces avaient été mises hors de service ou jetées à la mer, et les munitions détruites. Les Français firent leur retraite en fort bon ordre, sous la protection de la cavalerie. Le même jour, les Espagnols occupèrent Puerto-Real et Chiclana.

Le général Crux-Murgeon, à la tête d'un corps espagnol, et le colonel Skerret, commandant un détachement anglais, prirent la route de Séville à la suite du 1er corps, et, après s'être embarqués à Castillejo, sur le Guadalquivir, ils arrivèrent devant le faubourg de Triana le 29 août, au matin. L'ennemi attaqua une redoute qui défendait les approches de ce faubourg de Séville; mais il y perdit beaucoup de monde, et il ne s'en rendit maître que lorsque le duc de Dalmatie ayant commencé sa retraite sur Cordoue, l'arrière-garde qu'il avait laissée dans Séville dut suivre ce mouvement. Les Français ne cessèrent d'escarmoucher avec les Anglo-Espagnols que lorsqu'ils furent sortis de la capitale de l'Andalousie. L'arrière-garde du 1er corps se retira sur Carmona.

Le général Ballesteros marcha à la suite d'une colonne formée de toutes les garnisons françaises de la côte de Grenade, occupa Antequera, et vint jusqu'à Loja, où il fit halte quand il vit le maréchal Soult s'arrêter quelques jours à Grenade, pour y attendre l'arrivée de tous les détachemens qui se rendaient, de différents points, dans cette ville. Peu de temps après, Ballesteros, dont l'amour-propre souffrait de se voir placé sous le commandement supérieur du duc de

Digitized by Google

Wellington, ayant refusé de quitter l'Andalousie pour entrer dans la Manche et venir se joindre à l'armée combinée, au centre de l'Espagne, fut destitué de son commandement, remplacé par le général Virnès, et relégué à Ceuta, en Afrique.

Le 5e corps, commandé par le général Drouet, comte d'Erlon, était depuis la fin de mai, retiré sur les limites de l'Estramadure et de la province de Cordoue; il rejoignit à Huescar le gros de l'armée du maréchal Soult, qui, de Grenade, avait marché par Baza, dans cette direction. Le maréchal, continuant sa retraite, arriva vers la fin de septembre à Yecla.

Dans cette retraite pénible à cause de la chaleur et de la difficulté des subsistances, l'Armée du Midi ne fut point inquiétée par l'ennemi, mais elle eut à éviter un danger d'autant plus terrible, que le courage et l'habileté auraient été d'inutiles armes contre lui. La fièvre jaune, à l'époque du passage des troupes françaises, régnait encore dans la province de Murcie.

Il fallut employer les plus grandes précautions pour garantir les soldats de cette horrible maladie. On établit un lazaret ambulant pour ceux qui, malgré les ordres sévères du général en chef, avaient communiqué avec les villages infectés. Les troupes bivouaquèrent constamment sans pénétrer dans les endroits suspects.

Une petite ville où la maladie exerçait ses ravages, Jumilla, qui se trouvait sur la route de l'armée, fut entourée d'un cordon de troupes d'élite, commandées par le colonel Beauvais, dont l'active vigilance sut empêcher l'armée de courir aucun danger. Cet officier resta même à l'extrême arrière-garde, à deux journées de marche des derniers corps, pour écarter toute possibilité de contagion.

A son arrivée, sur la frontière du royaume de Valence, l'Armée du Midi s'arrêta dans les plaines d'Almanza [1] et s'y reposa quelques jours, pendant lesquels le maréchal duc de Dalmatie eut, avec le roi Joseph, une entrevue où fut concerté le mouvement de retour sur Madrid.

Ce fut pendant ce mouvement que les Français prirent le petit fort de Chinchilla. Les circonstances de cette prise sont assez curieuses. Ce fort, qui commande la route d'Almanza à Albacète, est appelé dans le pays la *Torre del Capitan*; il est bâti sur un rocher escarpé entouré d'un fossé creusé dans le roc même. Il était armé de six pièces de canon, et défendu par une garnison de 400 hommes, commandés par un lieutenant-colonel qui avait refusé de se rendre, après une sommation faite. Le comte d'Erlon reçut du maréchal Soult l'ordre de s'en emparer. L'entreprise était difficile, l'attaque de vive force ne présentait aucune chance de possibilité. On se borna donc à le cerner. Déjà le blocus durait depuis quatre jours, et le mouvement progressif de l'armée allait obliger à l'abandonner, lorsque pendant un orage le tonnerre tomba sur le gouverneur qui était à table, et le tua sur place. La garnison épouvantée de cet accident, et croyant y voir un ordre du ciel, ouvrit les portes et se rendit sur-le-champ.

[1] Pendant la guerre de la succession, le maréchal de Berwick remporta, en 1707, dans les mêmes plaines d'Almanza, une victoire complète sur l'armée des alliés. De 35,000 combattants, il ne resta au général ennemi pas plus de 6 000 hommes sous les armes, 16 000 hommes furent faits prisonniers; le reste fut tué ou prit la fuite. Un obélisque carré, de trente pieds de hauteur, élevé sur le champ de bataille à une demi-lieue de la ville, consacre, par une inscription latine et par une autre espagnole, le souvenir de cette victoire.

RESUME CHRONOLOGIQUE.

1812.

6 AOUT. Marche de l'armée anglo-portugaise sur Madrid.
7 — Entrée des Anglo-Portugais à Ségovie.
8 — Combat de Majahonda.
10 — Retraite de l'armée du centre sur le Tage.
12 — Evacuation de Madrid par le général Hugo.
— — Entrée de Wellington dans Madrid.
14 — Occupation du Retiro par les Anglais.
16 — Retraite de l'armée du centre sur Valence.
31 — Arrivée du roi et de l'armée dans le royaume de Valence.
16 JANVIER. Combat d'Almagro.
20 — Combat de Cartama.
1er JUIN. Combat de Bornos.
25 JUILLET. Attaque et combat d'Ossuna.
26 AOUT. Levée du siége de Cadix.
27 — Attaque du faubourg de Triana par les Anglo-Portugais.
31 — Les Français commencent à évacuer l'Andalousie.
SEPTEMBRE. Jonction du 5e corps à Huescar avec l'armée du midi.
30 — Arrivée de l'Armée du Midi à Yecla. — Entrevue du roi Joseph et du maréchal Soult à Almanza.

OPÉRATIONS DE L'ARMÉE DE PORTUGAL.

BELLE DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

SOMMAIRE.

Mouvement de l'armée du Portugal. — Retour de Wellington vers Valladolid. — Retraite des Français sur Burgos — Siége et belle défense du château de Burgos. — L'armée de Portugal reprend l'offensive. — Wellington se retire sur le Duero. — Retraite de l'armée anglo-portugaise. — Combats de Celada, de Villadrigo, de Villamuriel, etc. — Passage de la Pisuerga. — Occupation de Palencia. — Occupation de Valladolid. — Passage du Duero. — Suspension du mouvement de l'armée du Portugal.

ARMÉE FRANÇAISE.	ARMÉE ANGLO-PORTUGAISE.
Généraux en chef. — CLAUSEL. — SOUHAM.	*Général en chef.* — Lord WELLINGTON.
Gouverneur de Burgos. — Général DUBRETON.	*Armée de Galice.* — SANTO-CILDÈS.

Mouvement de l'armée du Portugal. — Retour de Wellington vers Valladolid. — Retraite des Français sur Burgos. — Après avoir évacué Valladolid, et ne se voyant pas suivi par l'armée de Wellington qui avait pris la route de Madrid, le général Clausel avait arrêté sa retraite sur Burgos, et s'était occupé de réorganiser l'armée de Portugal. — Le 10 août, il détacha la division du général Foy au secours d'Astorga, alors entourée et menacée par un corps de 12,000 Galiciens sous les ordres du général Santo-Cildès; mais les 1,200 hommes qui formaient la garnison de cette place, après avoir résisté quelque temps, mirent bas les armes la veille du jour où le général Foy arriva à leur secours.

Le général Clausel réoccupa Valladolid et manœuvra sur la rive gauche du Duero pour dégager les garnisons qu'il avait laissées dans Toro et Zamora. — Le 19 août, il poussa sur Tudela une forte reconnaissance, et força le général anglais Anson, qui commandait l'avant-garde ennemie, de repasser le Duero. — Le corps d'observation de l'armée anglo-portugaise se replia sur Arevalo par suite de ce mouvement.

Lord Wellington, étonné des démonstrations de cette armée de Portugal qu'il croyait dans l'impossibilité de rien entreprendre, partit de Madrid le 1er septembre, et s'avança de nouveau sur Valladolid que le général Clausel évacua le 5.

Dans sa retraite sur Burgos, l'armée française se replia en bon ordre, faisant face chaque jour à l'ennemi, et le forçant à n'avancer qu'avec les plus grandes précautions. Afin de retarder la marche de l'avant-garde anglo-portugaise, le général Clausel fit détruire tous les ponts sur la Pisuerga.

Le général en chef anglais avait, le 16 septembre, son quartier général à Pamphigà; Santo-Cildès vint joindre l'armée ennemie, le 17, avec son corps de Galiciens. — Le général Souham, à la tête de 6,000 hommes des troupes de l'ancienne armée du nord, effectua, le 18, entre Burgos et Briviesca, sa jonction avec l'armée du Portugal. Le général Clausel, souffrant toujours de la blessure qu'il avait reçue à la bataille des Arapiles, remit à ce général le commandement en chef. Souham, après avoir laissé dans le château de Burgos une garnison de 1,800 hommes, sous les ordres du général Dubreton, évacua cette ville, et transporta son quartier général à Briviesca.

Siége et belle défense du château de Burgos. — Le château de Burgos est construit sur une colline oblongue, de forme conique, dont la partie inférieure est environnée d'un ouvrage découvert, mais d'un assez difficile accès. Sur l'extrême sommet de cette colline est placé l'ancien Donjon, couvert par une batterie casematée. Entre ces défenses, les Français avaient construit deux lignes de redoutes qui entouraient la colline.

Un ouvrage à cornes occupait le plateau de Saint-Michel à cent toises du donjon; mais cet ouvrage était si imparfait qu'on ne pouvait espérer de s'y maintenir long-temps contre un ennemi nombreux et entreprenant. Lors du siége, il n'était qu'ébauché; les fossés étaient à peine tracés et commencés seulement sur une partie du front; les branches n'étant point terminées, on ferma provisoirement la gorge avec des palissades.

Quoi qu'il en soit, Burgos présentait un poste fortifié, couvrant le seul dépôt de munitions et de vivres qui restât à l'armée de Portugal. — Convaincu de l'importance de se rendre maître du château de cette ville, lord Wellington avait résolu d'en faire le siége, quoiqu'il n'eût pas l'artillerie nécessaire à une entreprise de ce genre. En effet, son artillerie consistait seulement en trois pièces de 18, et 5 obusiers de 24; les canons et les obusiers approvisionnés à 300 coups chacun; plus quinze barils de poudre.

Après avoir campé, le 17, en avant de Burgos, l'armée française s'était mise en marche, le 18, pour continuer sa retraite. L'ennemi ayant suivi ce mouvement, la ville et le château furent bientôt enveloppés, et la ville occupée en partie.

Les Anglo-Portugais se portèrent dans la soirée du 19 sur la hauteur dite de Saint-Michel, et, s'approchant à la faveur des escarpements que l'artillerie ne pouvait apercevoir, refoulèrent tous les postes sur l'ouvrage à cornes, et enlevèrent les redans que les ingénieurs français avaient commencés à la gauche et en avant. Le général Dubreton fit tous ses efforts pour reprendre ces redans; mais comme l'ennemi en force en occupait les revers, il ne put y parvenir.

Digitized by Google

Les Anglo-Portugais avaient pu s'établir sur les travaux avancés non encore terminés, et la nature du terrain leur permettait d'ailleurs de rester en position à portée de pistolet, de reconnaître combien l'ouvrage de Saint-Michel était en mauvais état, d'apprécier la nullité de ses communications, et l'insuffisance de l'appui qu'il tirait du château; aussi lord Wellington ordonna-t-il que cet ouvrage serait attaqué immédiatement et de vive force.

Pendant la nuit, il rassembla ses colonnes à la faveur des plis du terrain qui les cachaient aux regards de toutes les défenses, et, à six heures du matin, il les dirigea sur le front, sur la gauche et sur la gorge. Un bataillon de ligne défendit vigoureusement son poste contre l'attaque de quatre bataillons anglais; mais comme l'ouvrage, par son grand développement, ne permettait pas au commandant français de garder tous les points accessibles, et que le palissadement de la gorge n'était point achevé, les assiégeants, qui attaquaient à la fois de front et en arrière, réussirent à pénétrer dans l'intérieur, quoique toutes les défenses du château fissent un feu soutenu. Le bataillon de ligne, forcé de céder au nombre, dut, pour se retirer dans le château, se faire jour, à la baïonnette, à travers les bataillons ennemis qui l'enveloppaient dans l'ouvrage même. Il perdit 142 hommes, dont 5 officiers; son commandant fut blessé d'un coup de feu dans le corps. Les assiégeants payèrent cher ces premiers succès : ils laissèrent, tant dans l'intérieur qu'autour de l'ouvrage, 420 des leurs.

Le château n'étant pas assez vaste pour contenir toutes les troupes employées à sa défense, le général Dubreton avait fait camper sa garnison entre les deux lignes de redoute qui entouraient la colline. — Les assiégeants, munis d'échelles, se présentèrent en force, dans la nuit du 22 au 23, pour emporter le camp retranché. Ils avaient marché sur deux colonnes, l'une du côté de la ville, et la seconde sur le front du chemin de Sant-Ander. Cette dernière donna l'assaut avec une grande vigueur; mais elle fut reçue très résolument par cinq compagnies du bataillon qui avait défendu l'ouvrage de Saint-Michel. A peine parvenus sur le parapet de la première ligne des redoutes, les assaillants furent culbutés, et les troupes qui les suivaient mises en fuite, tant par la fusillade que par des obus chargés que l'on allumait à la main, et que l'on jetait ensuite dans le fossé.

La colonne qui attaqua du côté de ville n'eut pas plus de succès; elle ne put parvenir à descendre la contrescarpe. — Après ces tentatives infructueuses, les assiégeants se mirent à couvert dans les maisons environnantes, d'où ils dirigèrent un feu très vif sur tous les points du fort qu'ils pouvaient apercevoir. L'attaque du camp retranché avait coûté beaucoup de monde à l'ennemi; des cadavres encombraient les fossés pêle-mêle avec les échelles apportées pour l'escalade.

Les Anglo-Portugais employèrent alors la sape et la mine. La sape approcha bientôt tellement des ouvrages, que la garnison pouvait, de la hauteur la plus grande de ses défenses, y faire pleuvoir des grenades et des combustibles de toute espèce qui faisaient beaucoup de mal aux travailleurs, et les empêchaient de continuer un ouvrage si dangereux.

Le 29, à une heure et demie du matin, les assiégeants mirent le feu aux fourneaux qu'ils avaient établis sous le terre-plein de la partie du camp retranché entre la traverse et le magasin à poudre; mais les poudres avaient été placées trop bas dans les fourneaux, et la brèche ne fut pas praticable. Un feu très meurtrier accueillit la colonne qui se présenta pour donner l'assaut, et qui fut obligée de se retirer. Dans cet intervalle, Wellington chargea une autre colonne d'attaquer le front qui regarde la ville; cette tentative échoua. — Bientôt après, les assaillants tentèrent de faire une brèche dans la muraille avec trois pièces de gros calibre; mais le feu supérieur des assiégés démonta deux de ces pièces presque aussitôt.

L'ennemi s'occupa ensuite de faire passer une autre galerie sous la muraille. Le 4 octobre, à huit heures et demie du soir, après un feu qui avait duré tout le jour, il fit sauter la partie basse du camp retranché. Une terrible explosion eut lieu; alors les Portugais, réunis en force, s'élancèrent brusquement à la nouvelle brèche, tandis que celle qui avait été ouverte le 29 était envahie par une colonne de grenadiers anglais. Malgré le feu à bout portant que les assiégés dirigeaient sur ces deux ouvertures, ils furent forcés de se retirer derrière les coupures que l'ennemi ne put réussir à emporter; les brèches et le camp retranché tombèrent en son pouvoir [1].

Le général Dubreton ordonna le lendemain une sortie. Deux compagnies de voltigeurs et un détachement de pionniers marchèrent à l'ennemi avec la plus grande résolution, passant à la baïonnette tout ce qui ne se retirait pas assez vite. Les voltigeurs reprirent la plus grande partie du camp retranché, s'y maintinrent jusqu'à ce que les pionniers eussent complétement détruits les travaux commencés par les assiégeants, et se retirèrent ensuite emportant les gabions et les outils abandonnés par les tirailleurs. L'ennemi éprouva une perte assez forte dans cette sortie de la garnison.

Les Anglo-Portugais ne tardèrent pas à rentrer dans le camp retranché, et recommencèrent leur logement dont ils poussèrent le front jusqu'à près de cinq toises de la ligne française. Ils perdirent beaucoup de monde à la construction de cet ouvrage; une seule pièce d'artillerie de siége pouvait faire son service, et le feu de la sape était écrasé par la garnison.

Cependant l'ennemi continuant ses travaux sur les

[1] Voici un trait qui a rapport à cette attaque des brèches, et qui mérite d'être cité.

« Le canonnier Vanderkoff servait une pièce de flanc qui portait ses feux sur une des brèches : la colonne anglaise débouche, descend le ravin et gravit le revers opposé. L'infanterie française se replie derrière un autre retranchement, les canonniers suivent le mouvement, à l'exception de Vanderkoff qui reste seul à sa pièce abandonnée. Cependant la troupe ennemie approche, trois hommes s'en détachent, et montent sur la brèche pour la reconnaître; ils aperçoivent Vanderkoff et s'élancent sur lui, mais l'intrépide canonnier, que rien n'intimide, saisit un levier, les étend tous les trois à ses pieds, retourne à sa pièce chargée à mitraille, y met le feu à l'instant où la tête de colonne anglaise débouche en masse, et la renverse. »

Digitized by Google

Bataille de Vittoria

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Bataille de Vittoria

Digitized by Google

BATAILLE
de
VITORIA
le 21 Juin
1813
VITORIA
Madrid
Nord
Bagages
Armée
Gamarra Mayor
Estarona
Ally
Crispijana
Rotana

FRANCE MILITAIRE.

Armée Britannique. Corps franc Calabrois.

Charles Lebrun.

Eugène Merlin.

Digitized by Google

Digitized by Google

St Jean Pied de Port

Digitized by Google

Digitized by Google

glacis de la pointe de la Blanca, et paraissant avoir l'intention de se porter, par une attaque souterraine, sur les saillants attaqués, le général Dubreton ordonna une nouvelle sortie dans la nuit du 7 au 8 octobre. Trois compagnies de grenadiers, deux sections de voltigeurs et un détachement de pionniers et de tirailleurs furent désignés pour cette expédition. Les grenadiers s'avancèrent avec tant de rapidité sur les débouchés par lesquels les ouvrages communiquaient à la parallèle, que les voltigeurs qui précédaient les travailleurs passèrent à la baïonnette tout ce qui se trouva dans les ouvrages, à l'exception de 6 officiers et de 36 soldats anglais qui furent faits prisonniers. Les Français se retirèrent en bon ordre, après avoir rasé tout l'ouvrage entre la seconde ligne et la muraille extérieure.

Les assiégeants se rétablirent, le lendemain, derrière les parapets retournés du camp retranché, et dirigèrent sur la place un feu terrible. Dans l'après-midi de ce même jour, une brèche était praticable. A chaque instant, les assiégés s'attendaient à recevoir un nouvel assaut; mais il eut lieu le 18 octobre seulement.

Dès le matin de ce jour, les assiégés firent un feu très vif de leurs batteries pour élargir les brèches de la seconde enceinte et du corps de la place; ils tirèrent ainsi jusqu'à quatre heures du soir. — Dans cet intervalle, on réunit dans les tranchées huit bataillons que l'on divisa en trois colonnes pour donner l'assaut. A quatre heures, une mine, pratiquée sous San-Romano, fit explosion et détruisit tout le mur crénelé qui défendait ce poste.

Les trois colonnes ennemies profitèrent de ce moment pour s'ébranler, la première se porta sur la brèche de San-Romano; la seconde, munie d'échelles, sur la pointe de la seconde enceinte, en face des traverses du camp retranché; enfin la troisième sur la brèche ouverte du côté de Saint-Michel. Le poste français qui gardait San-Romano, n'ayant pu arrêter l'ennemi, se replia derrière la seconde enceinte, et mit le feu à une fougasse que l'on avait pratiquée sous la chapelle de San-Romano. Cette mine produisit un tel effet que l'édifice tout entier s'écroula au moment où les assiégeants se répandaient dans l'intérieur, et que tous ceux qui y avaient pénétré trouvèrent la mort : deux bataillons anglais furent complétement anéantis. L'explosion, jointe au feu de la demi-lune, qui prenait en flanc la colonne d'attaque, causa aux ennemis une si grande perte qu'ils se retirèrent, dans le plus grand désordre, sur les maisons d'où ils avaient débouché. — Pareil échec fut éprouvé par la colonne qui devait escalader la pointe de la seconde enceinte avec des échelles. — L'ennemi ne réussit d'abord que dans l'attaque de la brèche du côté de Saint-Michel, où il avait placé ses meilleures troupes. Là, non-seulement les assaillants emportèrent la brèche de la seconde enceinte, mais ils montèrent même sur celle du corps de la place où quelques-uns d'entre eux pénétrèrent. Bientôt la chance tourna : le général Dubreton, ralliant sa garnison, chargea les divers détachements déjà établis dans la troisième ligne et les chassa. L'ennemi, après avoir vu périr la plus grande partie de ceux des siens qui étaient parvenus sur la brèche et dans l'intérieur, fut culbuté aux cris de *vive l'Empereur!*

La garnison fit, les 19, 20 et 21, de nouvelles sorties où toujours elle eut l'avantage. Le 22, au matin, les Anglo-Portugais firent sauter le magasin à poudre qu'ils avaient établi sur la hauteur de Saint-Michel. La fusillade ayant cessé presque en même temps sur les différents points d'attaque, les Français s'aperçurent que l'ennemi était en pleine retraite; en effet, le même jour, Burgos vit entrer dans ses murs l'avant-garde de l'armée française.

Le siége de Burgos avait duré trente-cinq jours, et l'intrépidité du général Dubreton et de sa garnison, avait fait échouer tous les efforts de l'ennemi, qui y avait perdu près de 2,500 hommes, en partie de troupes anglaises. Les Français n'eurent pas plus de 600 hommes hors de combat, tués ou blessés.

L'armée de Portugal reprend l'offensive. — Wellington se retire sur le Duero. — Voici quels événements avaient déterminé lord Wellington à lever si brusquement le siége du fort de Burgos.

Le 18 septembre, après l'évacuation de Burgos, l'armée française s'était, comme nous l'avons dit, retirée sur Briviesca, et avait bientôt passé sur la rive droite de l'Èbre. Elle fit halte dans les environs de Miranda, le temps nécessaire pour se remettre des fatigues et des privations qu'elle avait éprouvées, recevoir quelques faibles renforts venus de France, et s'approvisionner de vivres. — Les troupes quittèrent leurs cantonnements le 17 octobre, dans l'intention de forcer l'ennemi à lever le siége du château de Burgos, après quoi elles devaient aller prendre position sur le Duero. Le général Caffarelli, gouverneur de la Biscaye et de la Navarre, vint avec toutes ses troupes disponibles, prendre part à ces opérations. Ses forces consistaient en une brigade de cavalerie et deux divisions d'infanterie, l'une formée de régiments de la jeune garde impériale aux ordres du général Dumoustier, l'autre commandée par le général Vandermaesen.

Le général Souham, commandant en chef l'armée de Portugal, porta, le même jour, son quartier général de Pancorbo à Briviesca. Le général Maucune, commandant l'avant-garde, occupa, le 18, Castil de Peonès, Quinta-Venidès et Santa Olalla, et fit prisonnier un détachement anglais tout entier, qui occupait le dernier village. — Ce général enleva les hauteurs qui dominent le bourg de Monasterio. — Le 19, le général Gauthier, à la tête de seize compagnies d'élite et de 300 chevaux, délogea l'ennemi de Monasterio, et l'avant-garde anglo-portugaise se replia vers Burgos. Le général Souham dirigea deux divisions d'infanterie et deux régiments de cavalerie sur Rahedo et Taminio; trois autres divisions s'établirent à Santa-Maria, Piedrahita et Villa-Excusa; le reste des troupes marcha par la vallée de l'Oca; le quartier général s'établit à Castil de Peonès.

Les hauteurs opposées à l'armée française étaient occupées par l'armée de Wellington, ayant sa droite à Ibeas sur l'Arlanzon, son centre à Riobena, et sa gauche à Soto-Palacio.

Digitized by Google

L'avant-garde française déboucha de Monasterio, le 20 au matin. Le général Maucune devait reconnaître les forces qui couvraient le siége du château de Burgos. Ses troupes emportèrent impétueusement le village de Quintanapalla; il chargea un petit corps d'observation et une ligne de tirailleurs de contenir les bataillons ennemis qui occupaient El-Olmos, et s'avança très près du camp des Anglo-Espagnols, qui prirent les armes.

Le général Souham se prépara, le 21, à emporter le plateau d'El-Olmos, que couronnait une division trop éloignée du camp ennemi pour être soutenue; mais, dans la nuit du 21 au 22, l'armée de Wellington décampa tout entière. — Le généralissime anglais venait d'être informé de l'arrivée du maréchal Soult sur le Tage. Wellington ayant acquis la certitude que ce fleuve était guéable en ce moment, n'hésita pas à effectuer cette retraite, il regarda comme indispensable de se réunir au corps du général Hill qu'il avait laissé sur ce point; en effet, s'il ne se hâtait d'arrêter les progrès des armées françaises du centre et du midi, elles pouvaient, au moyen d'un premier succès obtenu en rase campagne, regagner une grande partie du territoire qu'elles avaient abandonné. — Lord Wellington dirigea donc son armée vers le Duero, où il fut suivi de près par le général Maucune. L'avant-garde française traversa Burgos en ramassant des traîneurs et des déserteurs, poussa une reconnaissance sur la route de Lerma, et continua sa marche dans la direction de Valladolid. Deux divisions, qui, sous la conduite du général Foy, se dirigeaient sur Villaboz, firent une centaine de prisonniers, s'emparèrent de deux canons de 18 et d'environ vingt voitures d'artillerie que l'ennemi avait brisées en les abandonnant.

Retraite de l'armée anglo-portugaise. — Combat de Celada, de Villadrigo, de Villamuriel, etc. — Le 22 octobre, l'armée française était réunie entre Burgos et Santianez; le lendemain, elle se mit en mouvement sur deux colonnes. L'ennemi avait son arrière-garde postée sur l'Hormaza, en avant du village de Celada de Canuño : de l'artillerie et une cavalerie nombreuse la couvraient. Le colonel Shée, à la tête de deux régiments de chasseurs à cheval français (le 13e et le 14e, commandé par le major Foissac-Latour), chargea avec une grande vigueur les escadrons ennemis, les culbuta, et arriva, malgré un feu très vif d'artillerie, jusqu'à Relados, où l'ennemi avait ses masses d'infanterie. La cavalerie anglaise, sous les ordres du major général Anson, revint deux fois de suite au combat, et deux fois fut enfoncée, après avoir perdu 200 hommes tués ou prisonniers.

Toute la cavalerie française, dont la plus grande partie n'avait pu jusqu'alors arriver à la tête de l'armée, reçut, à midi, l'ordre de passer à l'avant-garde. On dirigea sur la droite la brigade de cavalerie légère du général Curto; le colonel Merlin, commandant le 1er régiment de hussards, ne pouvant, à cause des difficultés du terrain, déployer que des pelotons, chargea et culbuta le corps de guérillas commandé par Longa qui occupait des hauteurs à la gauche de l'arrière-garde anglaise. Dans leur fuite, les Espagnols s'étaient portés en désordre vers le flanc des escadrons du général Anson; mais le colonel Merlin, continuant sa poursuite, arriva sur cette cavalerie pêle-mêle avec eux, aborda un régiment de dragons anglais, l'enfonça, et lui enleva 33 hommes, dont le lieutenant-colonel commandant, et deux officiers.

Ainsi rompus, les escadrons ennemis allèrent se reformer derrière plusieurs autres qui étaient en réserve, et tous ensemble se portèrent en avant une seconde fois. Cinq charges consécutives eurent lieu sur ce point; l'ennemi y perdit 200 hommes tués ou blessés, et 100 prisonniers; les Français n'eurent pas plus de 80 blessés, dont 10 officiers.

Les deux armées continuèrent leur marche, l'avant-garde française serrant toujours de près l'extrême arrière-garde ennemie, où le général anglais faisait passer successivement ses meilleurs corps de cavalerie. Le général Souham avait, de son côté, mis en première ligne, et sur la gauche de la route la brigade auxiliaire faisant partie du corps d'armée du général Cafarelli. Cette brigade, formée d'un escadron de lanciers du grand-duc de Berg, d'un régiment de chasseurs à cheval, et d'une légion de gendarmerie française employée dans le nord de l'Espagne, fut forcée, par un obstacle de terrain, de venir chercher passage sur la chaussée, entre Villaroupique et Villadrigo. Ses trois premiers escadrons étaient à peine formés au-delà du défilé, qu'ils aperçurent à cent cinquante pas un gros de cavalerie anglaise qui s'avançait au grand trot, trois escadrons en première ligne et six en seconde. Les cavaliers français avaient derrière eux un ruisseau. Dans cette fâcheuse position, le colonel Faverot, commandant le 15e régiment de chasseurs à cheval, se lança au galop au devant de la charge qui les menaçait, et les deux troupes se battirent corps à corps, pendant près de dix minutes, avec un effroyable acharnement.

Enfin la première ligne des escadrons ennemis tourna bride, et jeta quelque indécision dans la ligne suivante, aussitôt, s'apercevant de l'embarras des Anglais, le colonel Béteille, commandant la gendarmerie, déboucha à la tête de sa légion, se porta sur le flanc de la seconde ligne anglaise, compléta sa déroute, et la rejeta jusqu'à Villadrigo, où elle alla se reformer sous la protection de son infanterie, déjà disposée en carré. L'ennemi eut, dans cet engagement, 300 hommes hors de combat. Les colonels Faverot et Béteille avaient été blessés grièvement. A l'exception de deux, tous les officiers du régiment du colonel Faverot étaient blessés ou contusionnés.

L'armée française venait de faire ainsi huit lieues de pays, sans que sa cavalerie cessât de combattre. Le soir, elle prit position à Villadrigo, où elle passa la nuit. Le duc de Wellington établit son quartier général à Cordevilla.

Le 24, les Anglo-Portugais continuèrent leur mouvement de retraite, et se portèrent sur le Carrion, où ils furent suivis par le général Souham. L'avant-garde française marcha si rapidement, que les travaux que l'ennemi commençait pour faire sauter les ponts

de Quintana et de Torrequemada furent interrompus. La droite de l'armée ennemie traversa la Pisuerga dans ces deux villages, et la gauche à Cordevilla. L'armée française s'avança jusqu'à Maga, y passa la nuit et en repartit, le 25, à la pointe du jour.

Déjà l'armée alliée était couverte par le Carrion, dont elle gardait tous les ponts, couronnant les hauteurs escarpées de Dueñas, et occupant le couvent de San-Ysidoro, près le confluent du Carrion et de la Pisuerga; ce couvent était protégé par beaucoup d'infanterie et du canon, sans compter les batteries de la rive droite, qui le défendaient. — Le général Maucune s'en approcha avec sa division d'infanterie et quelque cavalerie légère; son artillerie, mise en batterie avant que l'ennemi eût pu l'apercevoir, porta brusquement le désordre dans les rangs des Anglo-Portugais, qui se réfugièrent sur les hauteurs dominant le Carrion. Aussitôt quelques compagnies de voltigeurs s'élancèrent au pas de course pour s'emparer du pont, qui sauta au moment où l'on s'en approchait. Il n'y eut cependant personne de blessé. On passa plus eurs heures de part et d'autre à tirailler et à s'envoyer des coups de canon; enfin le général Maucune fit traverser le Carrion à gué par un escadron dont chaque homme avait en croupe un voltigeur; mais les voltigeurs, trouvant qu'ils n'allaient pas assez vite, s'élancèrent dans l'eau, abordèrent l'ennemi, le repoussèrent avec perte et lui firent 60 prisonniers. Toute l'avant-garde passa au même gué et l'on eut bientôt balayé le pied de la position.

Le général Maucune, menaçant la gauche de Wellington, celui-ci craignit pour quelques pièces de canon qu'il avait placées sur ce point; en conséquence, vers quatre heures du soir, il se détermina à attaquer en force l'avant-garde française, et fit descendre du plateau quatre colonnes très-profondes d'infanterie. Le général Maucune fit retirer la cavalerie légère par un nouveau gué, ordonna à l'infanterie de repasser celui de Villa-Muriel, et ne laissa dans le village que quelques bataillons avec une bonne ligne de tirailleurs. Ces troupes combattirent avec la plus grande résolution, et leur feu causa à l'ennemi un grand dommage. L'artillerie française, établie sur la rive gauche, foudroya et dispersa les quatre colonnes d'attaque. Les tirailleurs ennemis entretinrent seuls le combat, qui coûta 1,200 hommes aux Anglo-Portugais. Comme il n'était pas possible de conserver le village de Villa-Muriel pendant la nuit, le général Souham le fit évacuer le soir. Les Français n'avaient perdu que 250 hommes tués ou blessés.

Passage de la Pisuerga. — Occupation de Palencia. — Lord Wellington, pendant le combat de Villa-Muriel, avait fait évacuer le couvent de San-Ysidoro, et sauter le pont du Carrion sur la chaussée royale. Le général Gauthier, à la tête d'une des brigades de l'avant-garde, s'étant porté vers le pont de Trigueras, sur la Pisuerga, ce pont sauta au moment où il allait être attaqué par les Français; mais la coupure n'étant pas assez grande pour empêcher les voltigeurs d'y passer, ils la franchirent et firent 50 Écossais prisonniers.

Le général Foy s'était, dès le matin, porté avec sa division sur Palencia, qu'occupaient des troupes anglaises et quelques corps espagnols de l'armée de Galice. On fit une sommation à ces troupes, qui répondirent qu'elles ouvriraient leurs portes si le général Foy se présentait lui-même. Celui-ci envoya un de ses aides de camp, précédé d'un trompette. Les soldats galliciens laissèrent approcher le parlementaire, et lui lâchèrent, à bout portant, une décharge de mousqueterie qui, par bonheur, ne blessa que le cheval du trompette. Irrité de cet acte de déloyauté, le général Foy fit enfoncer à coups de hache les portes barricadées. Un bataillon de ligne, sous les ordres du général de brigade Chemineau, pénétra dans la ville, et poussant les Anglo-Espagnols l'épée dans les reins, il arriva promptement au pont du Carrion, l'emporta de vive force, et s'empara des barils de poudre disposés pour le faire sauter. L'ennemi, poursuivi jusqu'au-delà du canal, perdit beaucoup de monde. Pendant ce temps, la cavalerie légère française faisait des courses sur les derrières, dans la direction de Villa-Muriel à Cigalès; 50 lanciers du duché de Berg atteignirent une colonne d'équipages, sabrèrent l'escorte et s'emparèrent de 400 hommes, Anglais et Portugais.

Sachant que le défilé de Palencia était au pouvoir des Français, et qu'un corps de cavalerie et une brigade d'infanterie avaient passé la Pisuerga à Trigueras, le duc de Wellington craignit d'être devancé à Tordesillas ou à Cabezon; il se retira, en conséquence, dans la nuit du 26, sur ce dernier village, après avoir fait filer ses bagages sur Valladolid. Le pont de Dueñas fut rétabli promptement; l'avant-garde française, deux autres divisions et la cavalerie s'établirent sur les hauteurs de Cubillas, de Santa-Marta et de Quintanilla; le reste de l'armée s'arrêta à Dueñas; les divisions auxiliaires des généraux Vandermaesen et Dumoustier occupèrent Baños et Trigueras.

Occupation de Valladolid. — Passage du Duero. — Suspension du mouvement de l'armée de Portugal. — Toutes les troupes du général Souham étaient réunies, le 27, sur la rive droite de la Pisuerga; une reconnaissance soutenue de quelques pièces d'artillerie démontra à ce général l'impossibilité d'enlever le pont de Cabezon, déjà miné, et situé immédiatement au pied d'une position formidable, où les principales forces de l'ennemi étaient rassemblées. Le feu de la batterie d'artillerie légère qui accompagnait la reconnaissance française, ayant été réduit au silence par un feu supérieur, le général Souham dut renoncer, pour l'instant, à faire d'autres efforts en front; mais il ordonna quelques mouvements par sa droite. L'avant-garde et les divisions Vandermaesen et Dumoustier restèrent en observation devant Cabezon; on plaça deux autres divisions devant le gué de Santa-Obenia; la première se dirigea vers Zaratan, où elle fit quelques prisonniers; le quartier général s'établit à Cigalès.

L'armée française gagna le lendemain du terrain sur sa droite, et délogea du faubourg de Valladolid un bataillon portugais. La division Foy s'empara de Simancas, d'où elle chassa le régiment de Brunswick-

Digitized by Google

Oels et deux bataillons de la légion allemande qui, en fuyant, firent sauter deux arches du pont de cette ville, sur la Pisuerga.

L'ennemi signala, le 29, sa retraite sur le Duero, par deux explosions aux ponts de Cabezon et de Valladolid; les cinq autres ponts de Tudela, de Puente-del-Duero, d'Arriago, de Tordesillas et de Toro furent rompus immédiatement. L'armée française s'ébranla, la gauche marchant vers Toro, et la droite s'appuyant à Valladolid.

Le pont de Tordesillas s'était rompu de telle façon, que la tour qui le surmonte restait du côté de l'ennemi, qui continuait à la faire occuper par un poste de 30 hommes, soutenus de tirailleurs embusqués derrière des murs et des ruines, et par le régiment Brunswick-Oels, embusqué dans un bois de sapin. Ces dispositions rendaient on ne peut plus difficile la réparation du pont, et une action d'éclat en fut la suite : 11 officiers et 40 sous-officiers et soldats, tant de la division Foy que des sapeurs du génie, conduits par le brave capitaine Guingret, demandèrent à traverser le Duero à la nage; ils réunirent leurs armes et leurs gibernes sur une espèce de radeau dirigé par quelques nageurs, et, protégés par l'artillerie, ils s'élancèrent dans le fleuve; une fois sur la rive opposée et après avoir essuyé une vive fusillade, ils combattirent nus, s'emparèrent de la tour et firent 11 prisonniers.

Le régiment de Brunswick-Oels, qui était placé à l'extrémité du pont, fut tellement épouvanté de cet audacieux coup de main, qu'au lieu de se porter au-devant de cette poignée d'hommes, il se mit tout de suite en retraite. Ce beau fait d'armes mérite d'autant plus d'être signalé, que le Duero étant très large et très profond à Tordesillas, le passage était fort difficile, et que le froid déjà très vif rendait très pénible la privation de vêtements.

Les Anglo-Portugais se mirent en marche, le 30 au matin, vers la gauche, s'établirent sur les hauteurs, entre Tordesillas et Rueda, à peu de distance du premier de ces endroits, et s'occupèrent aussitôt de se couvrir par des retranchements. Le général Souham, qui était entré, la veille, à Valladolid, établit son quartier général à Tordesillas. L'extrême droite de l'armée française poussa une forte reconnaissance sur Zamora, ce qui décida l'ennemi à faire sauter le beau pont de cette ville: c'était le onzième que, dans sa retraite, le duc de Wellington faisait rompre ainsi.

La marche offensive de l'armée de Portugal s'arrêta là, tant pour réparer les ponts et faire des vivres, que par suite des ordres que le général en chef avait reçus du quartier général du roi Joseph. Les instructions du général Souham lui enjoignaient de manœuvrer dans le seul but de se joindre aux deux armées du centre et du midi, et, tout en harcelant l'armée de Wellington, d'éviter d'en venir à une action générale.

Le général anglais conserva ses positions jusqu'au 6 novembre; il avait perdu dans sa retraite plus de 3,000 hommes, dont 1,200 tués et 1,800 prisonniers.

Le général Caffarelli, laissant l'armée de Portugal campée sur le Duero, était parti, le 3 novembre, de Cigalès, avec les troupes qu'il avait amenées, pour retourner dans la Biscaye, placées sous son commandement.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1812.

12 AOUT. Prise d'Astorga par les Galiciens.
19 — Combat de Tudéla.
1er SEPTEMBRE. Lord Wellington part de Madrid pour suivre l'armée de Portugal.
5 — Évacuation de Valladolid. — Retraite sur Burgos.
18 — Le général Clausel remet le commandement au général Souham.
19 — Évacuation de Burgos. — Retraite de l'armée française derrière l'Èbre.
— — Investissement du château de Burgos par les Anglais.
22 - 23 — Assaut du camp retranché par les Anglo-Portugais. — Ils sont repoussés.
4 OCTOBRE. Attaque et prise du camp retranché.
17 AOUT. L'armée de Portugal reprend l'offensive.
18 — Triple assaut livré à la seconde enceinte. — Les ennemis sont repoussés.
19 — Combat de Monasterio.
22 — Les Anglais lèvent le siége du château. — Les Français rentrent à Burgos.
— — Combat de Celada-de-Canuño.
23 — Combat de Villadrigo.
25 — Combat de Villamuriel.
26 OCTOBRE. Passage de la Pisuerga. — Prise de Palencia.
28 — Occupation de Valladolid.
29 — Passage du Duero.
30 — Arrivée de l'armée de Portugal devant Zamora. — Elle suspend son mouvement pour faire sa jonction avec les armées du centre et du midi.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1812 EN ESPAGNE.

RETRAITE DES ANGLAIS EN PORTUGAL.

OPÉRATIONS A VALENCE, EN CATALOGNE ET EN BISCAYE.

SOMMAIRE.

Retour des Français vers Madrid.—Passage du Tage. — Entrée à Madrid.—Retraite des Anglais derrière le Tormès. — Jonction des Armées du Midi, du Centre et du Portugal. — Journée de Salamanque. — Retraite des Anglais en Portugal. — Opérations dans le royaume de Valence. — Attaque de Denia par les Anglo-Siciliens. — Combat de San-Vicente, etc. — Opérations en Catalogne. — Combats de Garriga et de Casa-Massana. — Opérations en Biscaye. — Déblocus de Santona.

ARMÉES FRANÇAISES.

Généralissime. — Le Roi JOSEPH NAPOLÉON.
Chef d'état-major général. — Le maréchal JOURDAN.

ARMÉE ANGLO-PORTUGAISE.

Général en chef. — Lord WELLINGTON.
Commandant en second. — Sir ÉDOUARD PAGET.

Retour des Français vers Madrid. — Passage du Tage. — Entrée à Madrid. — Dans la conférence que le roi Joseph Napoléon avait eue à Almanza avec le maréchal Soult, conférence où assistèrent le maréchal Jourdan et le maréchal Suchet, il avait été décidé que l'armée du Midi réunie à celle du Centre reprendrait l'offensive, et marcherait contre Wellington, afin de rejeter les Anglais en Portugal.—Le maréchal Jourdan, chef d'état-major général, dut envoyer des ordres au général en chef de l'armée de Portugal, afin que, de son côté, il pût coopérer à ce mouvement. — Le maréchal Suchet se chargea, avec l'armée d'Aragon, d'assurer la tranquillité de l'Espagne orientale, et de s'opposer à toutes les tentatives que les Anglais pourraient faire sur le littoral.

Avant de commencer le mouvement sur Madrid, le roi Joseph réorganisa l'armée du Centre, et en donna le commandement en chef au général Drouet, comte d'Erlon.

L'armée du Midi et l'armée du Centre se mirent en marche au commencement d'octobre : elles suivirent la grande route de Madrid à Valence, tandis que le roi Joseph, avec sa garde, marchait parallèlement par les défilés de Cabrillas et de Siete-Aguas, afin de se porter, par Requena, sur Cuenca, et de là sur Ocaña.

Arrivé à Ocaña en même temps que le maréchal Soult, le roi y passa en revue, à la fin d'octobre, les deux armées françaises sur le même terrain, où trois années auparavant, assisté du maréchal Soult, comme major général, il avait gagné une mémorable bataille.

Le général Hill, qui, avec quatre divisions anglaises et portugaises, occupait Aranjuez et la ligne du Tage, renonça à défendre le passage de ce fleuve, dont tous les gués étaient praticables, et se retira derrière la rivière de Xarama, à une lieue au-delà d'Aranjuez.

Le maréchal Soult fit rétablir les ponts d'Aranjuez et de Fuente-Dueñas, qui avaient été détruits par l'ennemi, et les Français passèrent le Tage.

Le général Hill paraissait décidé à défendre le passage de la Xarama ; il avait retranché les abords de Puente-Largo, et miné plusieurs arches de ce pont ; ses troupes occupaient sur la rive droite une forte position, consistant en une colline élevée, sur la croupe de laquelle passe la route de Madrid, et où il avait établi plusieurs batteries. Cependant, à l'approche des Français, et sans doute en vertu des instructions de Wellington, il fit sauter une arche du pont, abandonna la position qu'il avait retranchée, et se retira dans la direction de Madrid.

Le 31 octobre, le maréchal Soult ayant fait rétablir l'arche coupée, l'avant-garde française franchit la Xarama, et s'élança à la poursuite de l'ennemi, qu'elle atteignit à Valdemoro, et auquel elle fit 300 prisonniers.

Les Anglo-Portugais ne s'arrêtèrent pas dans Madrid. Toujours pressés par l'avant-garde de l'armée du midi, ils prirent la route des monts Guadarama, afin d'aller dans la Vieille-Castille rejoindre l'armée de Wellington, qui, ayant levé le siége de Burgos, se retirait alors vers le Duero.

Le roi Joseph rentra à Madrid le 2 novembre ; mais comprenant toute l'importance de rejeter l'ennemi en Portugal, il ne s'arrêta pas dans sa capitale, et, sans même y laisser de garnison, il poursuivit sa marche avec l'armée du Centre et l'armée du Midi.

Retraite des Anglais derrière le Tormès. — Jonction des armées du Midi, du Centre et de Portugal. — Le général Hill, continuant sa retraite, passa le Guadarama, et s'avança d'abord en droite ligne sur Arevalo; mais bientôt après, marchant par sa gauche, il se dirigea sur Peñaranda, où il se réunit aux troupes de Wellington. Ainsi rassemblée, la grande armée ennemie s'établit, le 8, sur la rive gauche du Tormès; le général Hill fit occuper le château d'Alba, et posta sur la rive droite la division portugaise de lord Hamilton.

L'armée du Midi marchait en tête des troupes françaises. Le maréchal Soult établit son quartier général à Villa-Carta le 5 novembre, et le 6 à Arevalo. Le 7, l'armée du Midi communiqua avec l'armée de Portugal par Médina-del-Campo. Le 9, les avant-postes ennemis furent attaqués par les Français, qui les rejetèrent dans Alba de Tormès.

Lord Wellington avait, dès la veille, fait prendre position à son armée à San-Cristoval, en avant de Salamanque.

Digitized by Google

L'avant-garde de l'armée du Midi s'avança le 10, au matin, devant Alba, attaqua les Portugais et les contraignit de passer sur la rive gauche du Tormès, derrière Alba, où ils avaient élevé à la hâte quelques retranchements qui leur furent très-utiles pour la défense de leur position.

Le duc de Dalmatie employa les trois jours suivants à faire reconnaître les gués du Tormès et la position des troupes anglo-portugaises. Cette position s'étendait depuis Alba jusqu'à San-Cristoval: le général Hill était à la droite et le duc de Wellington à la gauche. Le maréchal Soult résolut de surprendre le passage du Tormès; les généraux français espéraient, une fois sur la rive gauche, amener Wellington à une affaire générale.

L'armée du Centre, aux ordres du comte d'Erlon, et avec laquelle marchaient le roi Joseph, le maréchal Jourdan, et l'état-major général, avait suivi le mouvement de l'armée du Midi.—Le 14 novembre, au matin, les deux armées réunies se disposèrent à passer le Tormès à Galisancho, au-dessus d'Alba; l'armée de Portugal, qui s'était avancée dans la direction de Salamanque devait en même temps, faire des démonstrations sur les gués de Huertas, presque en face d'Alba de Tormès, et s'emparer de cette ville aussitôt qu'elle serait évacuée par l'effet du grand mouvement opéré à gauche. Elle devait ensuite, franchissant le Tormès, venir se mettre en ligne devant l'ennemi à la droite des armées du Midi et du Centre. Enfin, dans le cas où l'armée anglo-portugaise n'aurait pas abandonné Alba, l'armée de Portugal devait passer le Tormès aux mêmes points où cette rivière avait été traversée par les troupes du comte d'Erlon et du duc de Dalmatie.

Depuis le passage du Guadarama, tous les mouvements des armées du Centre et du Midi, tendaient à rejeter les Anglais derrière le Tormès. — Le 14, l'armée du Midi passa cette rivière, partie sur un pont volant, partie aux gués (de Galisancho): l'armée du Centre la suivit.

Ainsi les combinaisons du maréchal Jourdan, chef d'état-major du généralissime, avaient réussi à concentrer sur ce point toutes les armées alors existantes dans la Péninsule, à l'exception de celle du maréchal duc d'Albuféra. En voyant réunis environ 80,000 baïonnettes, 12,000 sabres et 300 pièces de canon, devant l'armée ennemie, composée de 45,000 Anglais et d'environ 18.000 auxiliaires portugais, tous les généraux s'attendaient à une affaire sanglante et prochaine. Les Français, qui avaient à venger la défaite des Arapiles, désiraient cette affaire avec d'autant plus d'ardeur, que tout paraissait assurer que la bataille aurait lieu sur le même terrain, au pied de ces mamelons isolés, devenus fameux par le désastre récent de l'armée de Portugal.

A peine l'armée française fut-elle sur la rive gauche du Tormès, que, par suite de pluies dans les montagnes où il prend sa source, ses eaux s'élevèrent de plus de quatre pieds, et firent disparaître tous les gués [1]. Les Anglais, qui avaient cette rivière à dos, virent en même temps un corps français occuper Salamanque; mais, inexactement informés, ils ne prirent d'abord le mouvement du 14 novembre que pour une grande reconnaissance; le développement de la belle cavalerie des deux armées les détrompa bientôt, et de part et d'autre on occupa des positions convenables pour les événements qu'on attendait le lendemain.

Le roi Joseph passa la nuit parmi les troupes. Ses cantines étant restées en arrière, on le vit, ainsi que ses officiers, dîner avec le gland rôti du chêne vert, connu dans le pays sous le nom de *vellota*.

Tout annonçait une bataille pour le 15 novembre, et tout tendait à persuader aux Français qu'elle serait gagnée par eux; leurs forces composées de l'élite des armées impériales, à la garde près, excédaient de plus de 15,000 hommes les troupes aux ordres de Wellington. Ils avaient une cavalerie excellente et magnifique, et 300 pièces bien attelées et bien approvisionnées. — L'armée anglo-portugaise se trouvait en quelque sorte renfermée dans un arc du Tormès, dont l'armée française formait la corde; enfin, Salamanque, seule retraite des Anglais, en cas de malheur, se trouvait occupée par un détachement de l'armée de Portugal. Ainsi, d'après cet état de choses, la bataille ne pouvait qu'être sanglante; mais surtout elle devait, pour toujours, décider du sort de l'Espagne. Chacun s'attendait à voir conquérir la paix au milieu des débris de l'armée ennemie sur ce champ de bataille des Arapiles, si glorieux pour elle: toutes ces espérances s'évanouirent en moins de vingt-quatre heures!

Journée de Salamanque. — Retraite des Anglais en Portugal. — Mais revenons au récit des opérations militaires.

L'armée de Portugal avait réussi dans son mouvement. La ville d'Alba fut évacuée par les 8,000 hommes qui en formaient la garnison.

Dans la soirée du 14, la cavalerie des armées du Centre et du Midi se porta en avant du plateau de Nuestra-Senora de Utero; l'ennemi dirigea à sa rencontre une division d'infanterie, soutenue de quelques pièces d'artillerie qui couronnaient les hauteurs; les Français crurent que cette division voulait occuper le plateau: elle n'avait d'autre intention que de couvrir la retraite du corps qui venait d'évacuer Alba.

Dans la nuit du 14 au 15, le maréchal Jourdan, chef d'état-major du roi Joseph, généralissime, avait envoyé à l'armée de Portugal l'ordre d'appuyer sa droite au plateau de Nuestra-Senora de Utero, et aux armées du Centre et du Midi, l'ordre de faire un mouvement sur leur gauche pour se porter sur la droite de l'ennemi, couper sa ligne d'opérations, et intercepter sa communication avec Ciudad-Rodrigo.

Voici quelles étaient, le 15, les positions respectives des deux armées.

[1] La crue des eaux fut si subite, que les troupeaux de l'armée, qui devaient passer après les soldats, furent en grande partie noyés; on ne put sauver que 7 à 800 moutons. Les troupeaux de porcs que les régiments emmenaient échappèrent à la destruction; mais, arrivés dans les bois, ils se dispersèrent et furent perdus.

Digitized by Google

L'armée anglaise était concentrée dans l'espace compris entre la route et la rivière, sa droite en ligne vers Salamanque. Cette ville et la ville d'Alba étaient occupées par les troupes françaises. Les trois armées réunies se trouvaient placées en bataille, dans la direction de la route. L'aile gauche (armée du Midi), commandée par le maréchal duc de Dalmatie, arrivait presque jusqu'à Salamanque; le centre (armée du Centre), commandé par le général comte d'Erlon, était auprès du village des Arapiles; le roi Joseph et le maréchal Jourdan se tenaient avec ce corps d'armée; enfin l'aile droite (armée de Portugal), sous les ordres du général Souham, s'appuyait sur Alba. — La seule issue ouverte à l'armée anglaise se trouvait donc entre Salamanque et l'aile gauche française.

Le 15, au matin, les trois armées françaises s'étaient ébranlées; mais il y eut dans leurs mouvements, et surtout dans ceux de l'armée du Midi, une lenteur telle, qu'on put croire un instant que le maréchal Soult était peu empressé de livrer bataille, afin que l'honneur de la victoire ne revînt pas au généralissime et à son chef d'état-major. La matinée se perdit à manœuvrer et à prendre des positions; lorsque l'heure de l'attaque arriva, au moment où l'énergie et l'enthousiasme des soldats étaient au comble, plusieurs explosions se firent entendre du côté de Salamanque, et annoncèrent que l'armée anglo-portugaise se mettait en retraite. Quelques heures de jour restaient encore, et suffisaient pour écraser l'ennemi, qui défilait à portée de canon en présentant le flanc à la ligne française: on allait donner le signal du combat, lorsque la pluie, qui avait commencé pendant la nuit, et qui, accompagnée d'un brouillard épais, empêchait depuis le matin d'apercevoir les mouvements de l'armée de Wellington, augmenta tout à coup, à tel point qu'elle convertit bientôt le champ de bataille en un bourbier vaste et profond. L'armée française ne put dès lors faire aucune manœuvre; car les moindres ravins, devenus de dangereux torrents, menaçaient d'engloutir tous les hommes. Les armes de l'infanterie n'étaient plus bonnes à rien, et non-seulement la cavalerie ne pouvait manœuvrer, mais il lui était impossible de faire un pas, tant le terrain était fangeux. La nuit survint et fut très obscure. Il fut donc facile à lord Wellington, maître des deux routes de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo, d'effectuer sa retraite. Son armée, formée sur trois colonnes, et marchant par sa droite, campa le soir même sur les bords de la Vamusa.

Le maréchal Soult chargea un corps de cavalerie, soutenu par de l'artillerie légère et par quelques compagnies de voltigeurs, de poursuivre l'arrière-garde anglaise. Un engagement eut lieu au passage de la Huebra, près de Samuños. Un peloton de troupes légères françaises, s'élançant dans l'intervalle de deux colonnes ennemies en marche, fit prisonnier le lieutenant général sir Edward Paget, qui commandait en second l'armée anglaise, au moment où, accompagné d'une seule ordonnance, il traversait l'espace qui séparait ces deux colonnes. Amené en présence du maréchal Soult, le général anglais lui dit: « Monsieur «le maréchal, décidément je suis sous l'influence de «votre étoile: j'ai perdu un bras à la Corogne lorsque «vous poursuiviez pour la première fois l'armée bri«tannique; aujourd'hui je suis votre prisonnier; j'i«gnore ce que le ciel me réserve dans une troisième oc«casion. » Sir Edward Paget fut, de la part du duc de Dalmatie, l'objet des plus grands égards.

L'avant-garde française ramassa, dans les trois jours que dura cette poursuite, plusieurs milliers de prisonniers, des caissons et des voitures de bagage. Le généralissime anglais établit, le 18, son quartier général à Ciudad-Rodrigo, et son armée était le lendemain tout entière sur la rive gauche de l'Agueda. Elle prit ensuite des quartiers d'hiver très étendus, la droite vers Tamego, et la gauche en avant, pour défendre le passage du Bejar. — Le maréchal Soult cessa de la poursuivre au village de Santi-Espiritu, à une lieue et demie en avant de Ciudad-Rodrigo; ses troupes avaient trop besoin de repos pour songer à troubler encore celui de l'ennemi.

Pendant les mouvements du maréchal, le roi Joseph établit son quartier général à Salamanque, et après avoir déterminé les quartiers des diverses armées, il quitta cette ville pour revenir à Madrid. Les trois armées revinrent prendre des cantonnements entre le Duero et le Tage [1]; le maréchal Soult établit son quartier général à Tolède, ayant sa droite à Salamanque, qui fut occupée par deux divisions.

Opérations dans le royaume de Valence. — Attaque de Denia par les Anglo-Siciliens. — Combat de San-Vicente, etc. — Après le départ des armées du midi et du centre pour aller combattre l'armée anglo-portugaise, les troupes du maréchal Suchet se concentrèrent de nouveau en avant de San-Felipe. Toutefois une brigade d'avant-garde occupa Fuente de la Higuera à l'extrême droite; ce détachement observait les routes de Villena et d'Almanza; on laissa en outre à Denia une garnison chargée d'appuyer la gauche et de conserver un pays qui offrait au maréchal de nombreuses ressources de toute sorte.

Cependant les environs d'Alicante étaient alors observés par les Anglo-Siciliens, qui avaient poussé une brigade jusqu'à Castalla. Ne se croyant pas encore en mesure d'entreprendre un grand mouvement offensif, les Anglo-Siciliens voulurent tenter d'emporter le fort de Denia; ils chargèrent de cette expédition le général-major Duncan, quartier maître général de l'armée anglaise. Ce dernier débarqua, dans la nuit du 4 au 5 octobre, près de Denia, avec 1,200 hommes d'infanterie anglaise et 2 pièces d'artillerie. Ce débarquement était protégé par deux vaisseaux de 74, un brick de guerre, plusieurs chaloupes et petits bâti-

[1] Dans son retour à Madrid, l'Armée du Centre eut beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison. «En quittant Salamanque, dit le général Hugo dans ses *Mémoires*, le froid excessif que nous éprouvâmes le 26 novembre fut mortel pour beaucoup de soldats, quelques femmes trop légèrement vêtues, et un grand nombre d'ânes venus du royaume de Valence, et conséquemment très sensibles au froid. Une neige qui fondait à mesure qu'elle tombait, pénétrait les habits, collait du verglas sur la peau, et causait un engourdissement que la mort suivait de très près.» — En repassant le Guadarrama, 300 hommes périrent dans une tourmente.

Digitized by Google

ments. Le général anglais forma sa troupe derrière un ravin, mit ses pièces en batterie et s'avança sur le fort, en repoussant les avant-postes français, qui se replièrent en bon ordre. Il fit en suite sommer la place, commandée par le chef de bataillon d'artillerie Bonafoux. Pour toute réponse, cet officier marcha à l'ennemi avec les détachements sous ses ordres, et, soutenu par une compagnie de voltigeurs en reconnaissance dans cette direction, et que le bruit du feu avait fait accourir, il attaqua l'ennemi tout à la fois de front et par la gauche, le rejeta sur le rivage, et l'obligea à se rembarquer.

Voulant mettre l'ennemi dans l'impossibilité de renouveler son attaque au moyen d'un débarquement plus considérable, le maréchal Suchet se décida à faire sur Alicante une démonstration sérieuse. Dans ce but, il réunit, le 8 octobre, à Villena, les divisions Robert et Harispe, la division de cavalerie du général Delort et une batterie de 12 pièces d'artillerie légère. Ce corps d'armée marcha vers Alicante, et s'avança jusqu'à San-Vicente, par Sax et Novelda. On avait placé en échelons, entre Novelda et Montforte, quelques bataillons et quatre escadrons de cuirassiers: le général Harispe fit d'adroites manœuvres pour attirer l'ennemi sur le champ de bataille, mais les Anglais ne voulurent pas s'éloigner du canon de la place; un bataillon calabrois seulement, dont tous les officiers étaient Anglais, s'avança, soutenu d'un escadron de chevau-légers, de manière à déborder le flanc droit du général Harispe. Quelques volées de canon l'arrêtèrent d'abord, et bientôt après, le 4e de hussards, à la tête duquel était le général Delort, le chargea, le culbuta et le mit en fuite.

La bonne contenance des troupes du duc d'Albuféra, et les avantages remportés par les Français, paralysèrent les intentions du général anglais Maitland, qui avait rêvé la conquête du royaume de Valence et de la Catalogne. Les reproches que lui firent les Espagnols et les Anglais sur sa timidité, le décidèrent à demander son rappel, en prétextant son état de santé. Lord Murray fut choisi par le ministère britannique pour lui succéder.

Le général Joseph O'Donnell venait aussi d'être remplacé par le général Elio. Celui-ci, homme d'une féroce énergie, en arrivant à son quartier général, et avant de rien entreprendre, menaça le maréchal Suchet d'une guerre d'extermination, et lui déclara qu'il égorgerait tous les prisonniers qui tomberaient entre ses mains.

Le général Delort trouva bientôt l'occasion de se venger de cette ridicule et atroce bravade: ayant su positivement qu'Elio devait passer à Yecla, dans la nuit du 20 novembre, pour se rendre à Alicante, sous la protection d'une escorte spéciale et d'un nombreux détachement de cavalerie posté à Yecla, le général français partit à six heures du soir avec 400 fantassins d'élite et 300 hussards du 4e. Surprise au milieu de la nuit, la cavalerie espagnole fut sabrée dans Yecla, et poursuivie au-delà de Jumilla. Les Français s'emparèrent du major commandant les escadrons espagnols, de 50 chevaux et de beaucoup d'armes et d'effets; un grand nombre de cavaliers furent tués dans les rues, et le reste n'échappa qu'à la faveur de l'obscurité. Le général Elio lui-même ne dut son salut qu'à la fuite. Le général Delort n'eut qu'un homme tué et quelques blessés.

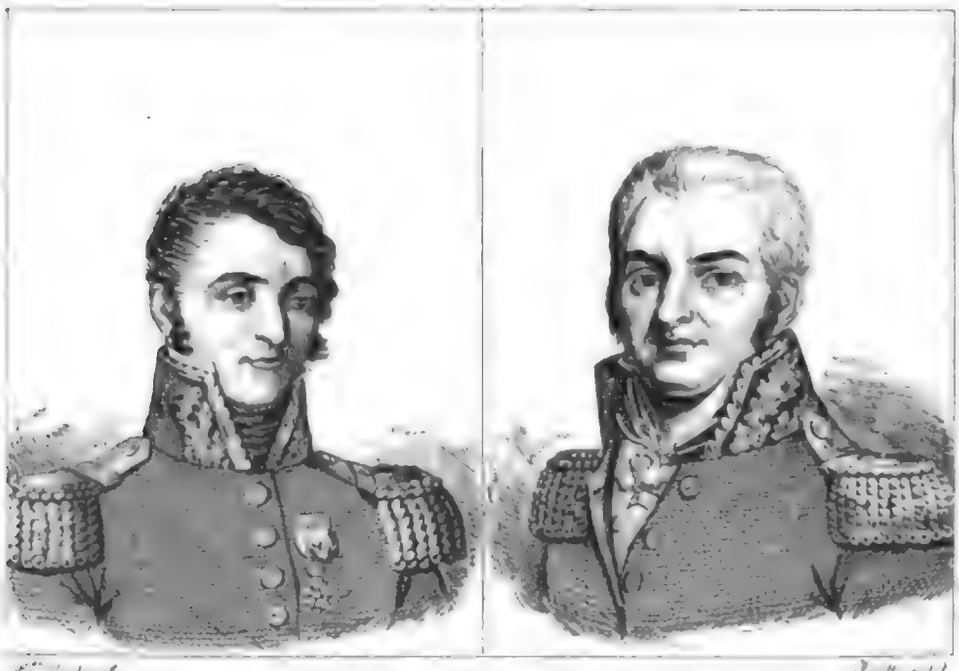
Opérations en Catalogne. — Combats de Garriga et de Casa-Massana. — Le général Lascy, qui était toujours en Catalogne, avait établit son quartier général dans la ville de Vique, autour de laquelle il avait réuni une armée assez nombreuse, qu'il était parvenu à réorganiser. Le baron d'Eroles quitta les environs de Tarragone pour joindre le général en chef espagnol, et arriva à San-Felice de Codinas le 29 octobre.

En apprenant ce mouvement, le général Decaen se prépara à repousser l'ennemi. Le général Lamarque eut ordre de se rendre à Cardaden avec sa division, qui fut postée à Llerena et dans les hameaux entre ce village et celui de Cranoller. Le général Devaux se dirigeait en même temps sur Barcelone, escortant, avec 1,500 hommes, un convoi destiné pour cette place. Le général Decaen, afin de protéger sa marche, dirigea sur Caldas deux bataillons de la brigade Espert, dans le double but de flanquer la droite de la route de Barcelone, et d'inquiéter sur ce point le baron d'Eroles, qui, comme nous venons de le dire, était alors à San-Felice de Codinas. Le matin du 2 novembre ces deux bataillons marchèrent de Lissa sur Ametla. Le général Espert, partant au même instant de Cranoller, avec le reste de sa brigade, rallia son détachement près d'Ametla. La division Lamarque s'avança sur la Garriga, et se mit en bataille devant cette position. Alors les Espagnols, au nombre d'environ 8,000 hommes, se montrèrent sur les hauteurs, depuis Ametla jusqu'à Samalus, où leur gauche s'appuyait; l'entrée du chemin qui conduit à la Garriga était fermée par une redoute que 300 hommes défendaient. L'ennemi avait retranché avec soin toutes ses positions, qui étaient très fortes. Le général Espert, à la tête du 23e léger et du 5e de ligne, commença l'attaque, chassa promptement les Espagnols des premiers retranchements, et leur enleva ainsi cinq positions de suite, sous les yeux du général Lascy, qui commandait en personne, et qui, après avoir laissé sur le champ de bataille plus de 400 hommes tués ou blessés, alla rallier ses troupes au col de Monmani.

Le colonel Petit eut encore meilleur marché des bandes de Milans et de Rovira, que le général Lascy avait appelées près de lui. Ces bandes étaient postées sur une montagne, qu'un bataillon gravit, soutenu par un régiment, et elles furent sur-le-champ dispersées. La redoute de Garriga fut enlevée non moins promptement. Le général Decaen, traversant alors ce dernier village avec le général Lamarque et la brigade Beurmann, se dirigea par Figuero sur Agua-Fredda. La droite de cette route était flanquée par le colonel Petit. Mais les chemins difficiles où le général Espert se trouvait engagé ne lui permettant pas de transporter ses blessés: il fut obligé de prendre position à Puy-Gracioso. Les hauteurs qui couvrent la gauche de la route

Digitized by Google

Costumes Ecossais.



Tarayre. Sanson

Digitized by Google

Digitized by Google

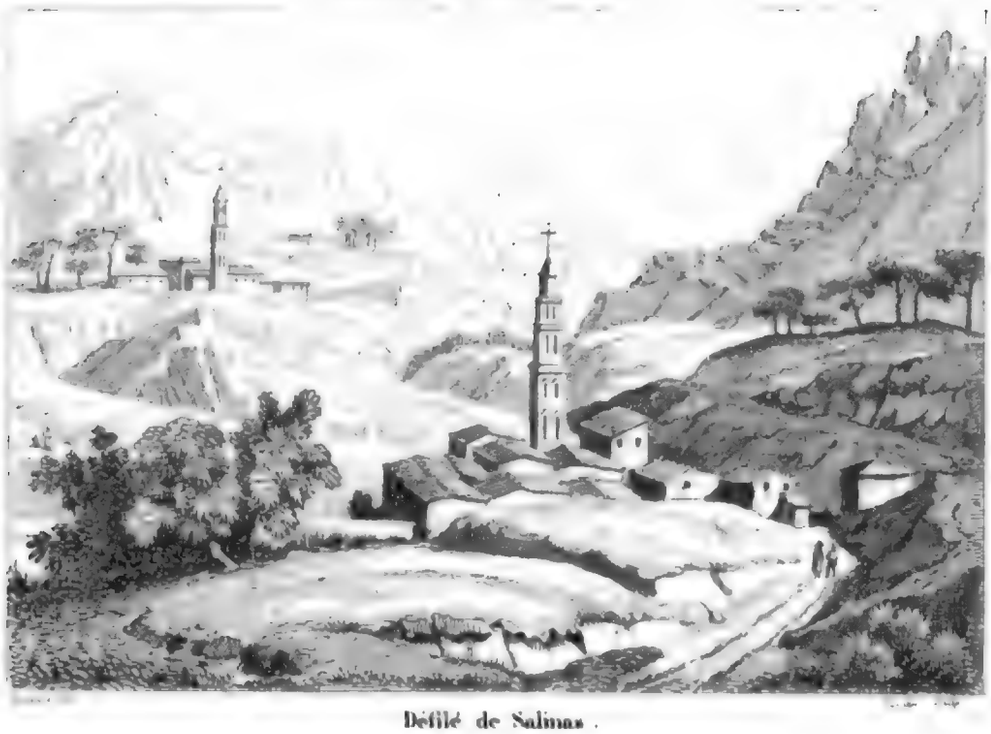
Digitized by Google

Bilbao.

Digitized by Google

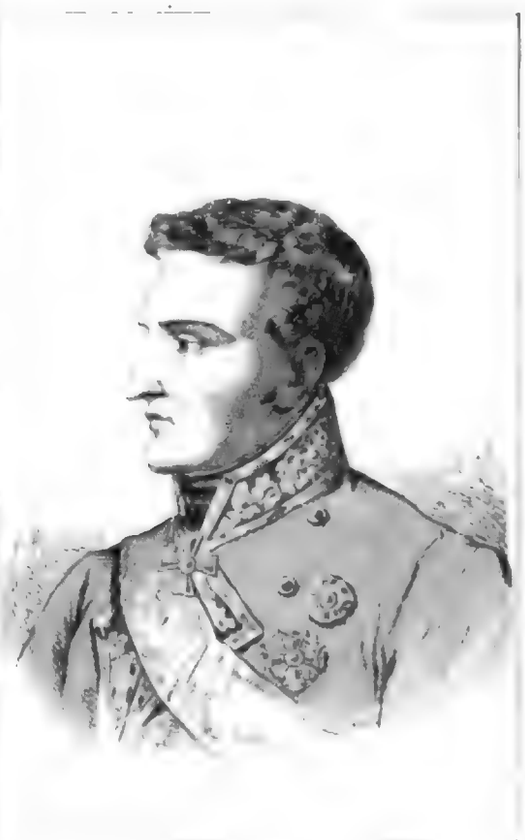
Bilbao.

Digitized by Google



Défilé de Salinas.

Lopez Baños



Robert Wilson.

Digitized by Google

Siége de St Sébastien.

Digitized by Google

se trouvant ainsi dégarnies, les Espagnols en profitèrent, et vinrent attaquer la colonne du centre par son flanc gauche. La route, qui passe en cet endroit entre deux montagnes très escarpées, était fort étroite, ce qui rendait assez critique la position des Français. Mais cinq compagnies de voltigeurs étant montés par un escarpement en apparence inaccessible, intimidèrent tellement l'ennemi par leur contenance résolue, qu'il se retira, laissant les Français continuer leur route.

Le général Decaen s'avançait vers Centellas, afin de s'établir sur les communications de l'ennemi avec Vique, et sur les derrières des Espagnols s'ils en venaient aux mains avec le général Espert, dont la brigade était toujours arrêtée à Puy-Gracioso. Le 3 novembre, au matin, il détacha sur le col de Monmani, que l'ennemi occupait encore, trois bataillons commandés par le colonel d'état major Nogués. Ce détachement rencontra près de San-Miguel-del-Fay les Espagnols, qui se dirigeaient vers Moysa. Le colonel Nogués attaqua leur arrière-garde et la poussa jusqu'au près de San-Martino. Le général Espert, qui avait marché de Puy-Gracioso sur Figuero, rejoignit le même jour, et prit position à Tona. Le 4, le général Decaen occupa Vique, où il resta quelques jours; il se porta, le 14, sur Moysa et Castelltersol.

Le général Lascy, après la perte de Vique, prit le seul parti convenable, qui fut de se concentrer vers le Mont-Serrat. Le général Decaen, déterminé à le chasser de ses nouvelles positions, marcha le 18 sur Casa-Massana, qui ferme le chemin de Manresa à Esparguera, et que le général espagnol avait retranchée par des abattis, des coupures et des ouvrages de campagne. De plus, ce général avait fait élever un épaulement pour lier cette hauteur aux rochers du Mont-Serrat. Mais tous ces obstacles, sur lesquels Lascy paraissait compter beaucoup, retardèrent à peine d'une heure la marche des Français. Le général Lamarque chargea deux bataillons de tourner par la droite la position de Casa-Massana, ce qui força l'ennemi à abandonner ses retranchements et à se retirer.

Le général Decaen ayant appris, peu de temps après, que, d'un côté, l'ennemi se dirigeait sur le Lampourdan, et que, de l'autre, le baron d'Eroles menaçait vivement le fort Saint-Philippe de Balaguer, envoya le général Lamarque sur le premier de ces points, et ordonna au général Maurice Mathieu de marcher par la route de Tarragone avec 4500 hommes de la garnison de Barcelone. Mais quand cette dernière colonne arriva, le fort de Balaguer venait d'être débloqué par la garnison de Tortose.

Le général Maurice Mathieu, après avoir suivi l'ennemi dans la direction de Vendrell, de Palma et de Villafranca, sans pouvoir le décider à aucun engagement, rentra le 2 décembre dans Barcelone, avec un convoi considérable de vivres qu'il avait rassemblés en route.

Dans le même temps le général Lamarque se portait vers la haute Catalogne, où l'ennemi attaquait simultanément les forts d'Olot et de Bañolas; mais il se retira sur Vique à l'approche des Français. Milans avait pénétré jusqu'à San-Felice de Cuixos, d'où il menaçait Palamos; le général Lamarque envoya contre lui, dans la direction de Santa-Coloma, une colonne qui le mit en fuite.

Opérations en Biscaye. — Déblocus de Santona. — Vers le milieu d'octobre, le général Caffarelli, gouverneur-général de la Biscaye et de la Navarre, évacua momentanément les côtes de Biscaye pour appuyer l'armée de Portugal dans son mouvement offensif sur Burgos. Voulant profiter de cette circonstance, les Espagnols et les Anglais resserrèrent de très près la place de Santona, sur la côte de San-Ander, où commandait le général de brigade Charles de Lameth. Ils occupèrent tous les postes qui liaient les communications de ce point important, dont la défense, naturellement très forte, avait été augmentée par des travaux considérables, et ils résolurent de tout tenter pour se rendre maîtres de la place. Ils faisaient activement tous leurs préparatifs pour un siége régulier; mais le général Caffarelli rendit tous leurs efforts inutiles : vers la fin de décembre il se porta sur Santona; il espérait trouver la plus grande partie des bandes réunies et les forcer à combattre. Les Espagnols, en apprenant son arrivée, levèrent précipitamment le blocus, et se retirèrent en toute hâte dans les vallées de Sober et de Ruerga; les bâtiments anglais s'éloignèrent également de la côte. Le général Caffarelli avait, le 31 décembre, son quartier général à Bilbao, et peu de jours après il avait ravitaillé Santona. Les Français occupaient Barcena, Escalante, Limpias, Colindrès, Laredo, et les Anglais avaient quitté San-Ander.

Malgré ses funestes commencements, l'année 1812 n'avait donc pas eu pour les Français des résultats aussi funestes que ceux qu'espéraient les Anglais.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1812.

OCTOBRE. Mouvement des armées du Centre et du Midi.
5 — Attaque de Denia par les Anglais.
9 — Prise du fort de Chinchilla.
—— Reconnaissance d'Alicante.
30 — Passage du Tage.
31 — Combat de Xarama et de Valdemoro.
2 NOVEMBRE. Rentrée des Français à Madrid.
—— Combat de Garriga.
9 Combat d'Alba du Tormès.
13-14. — Passage de Tormès.
14-15. — Journée de Salamanque. — Retraite des Anglais en Portugal.
20 — Combat d'Yecla.
DÉCEMBRE. Déblocus de Santona.

Digitized by Google

1812. — EXPEDITION DE RUSSIE.

PASSAGE DU NIÉMEN. — BATAILLE ET PRISE DE SMOLENSK.

SOMMAIRE.

Cause de la guerre. — Forces et organisation de l'armée française. — Forces et organisation de l'armée russe. — Arrivée et proclamation de l'Empereur à l'armée. — Proclamation de l'empereur de Russie. — Passage du Niémen. — Entrée à Wilna. — Adresse des Polonais à l'Empereur. — Sa réponse. — L'armée russe repasse la Dwina. — Sa retraite. — Prise et destruction du camp de Drissa. — Combat entre Ostrowno et Witepsk. — Napoléon à Witepsk. — Mouvement des deux armées. — Opérations à Samogitie et en Courlande. — Passage de la Dwina. — Combat de Jacubowo. — Jonction de Gouvion Saint Cyr et d'Oudinot. — Bataille de Polostek. — Combat de Mohilow. — Opérations en Wolhinie. — Combat de Kobrin. — Combat de Gorodeczana. — Retraite de Tormassof. — Sa jonction avec Barclay. — Mouvement offensif de Barclay. — Combat d'Iokowo. — Retraite des Russes sur Smolensk. — Combat de Krasnoi. — Investissement de Smolensk. — Description de cette place. — Bataille et prise de Smolensk. — Retraite des Russes. — Combat de Valutina. — Gora. — Séjour à Smolensk.

ARMÉE FRANÇAISE.

Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.
Major général. — Le maréchal BERTHIER.

ARMÉE RUSSE.

Général en chef. — BARCLAY DE TOLLY.
Généraux en second. — BAGRATION. — TORMASSOF.

Cause de la guerre. — La Russie avait cessé d'observer le blocus continental, et cela au moment même où il commençait à porter ses fruits. En Angleterre, la détresse des fabriques se manifestait par les révoltes d'ouvriers contre les machines; la misère de la classe manufacturière était à son comble; les billets de banque perdaient considérablement; les changes sur Londres étaient dépréciés; et au sein même du parlement, Brougham, depuis lord chancelier, attribuait la misère publique aux ordres du ministère britannique qui avaient forcé Napoléon à fulminer le terrible décret de Berlin. L'Empereur ne pouvait pas tolérer qu'un État aussi puissant que la Russie se mît en dehors de la grande coalition européenne, car en ce moment toute l'Europe, à l'exception des insurgés d'Espagne et de Portugal, et des Siciliens confinés dans leur île, était unie à la France contre l'Angleterre. La conduite de la Russie tendait à sauver l'ennemi commun, et à rendre inutiles les pénibles sacrifices faits, depuis quelques années, dans le but de le forcer à la paix.

Les motifs de la Russie n'étaient pas moins pressants. Sans parler de l'alliance de famille contractée par l'empereur Napoléon avec l'Autriche, de l'accroissement de puissance et de territoire de l'empire français, sujets d'un mécontentement mal dissimulé, elle se voyait menacée du rétablissement de la Pologne, dont la création du grand-duché de Varsovie (que Napoléon ne négligeait jamais d'augmenter, et qui, par l'addition de la Gallicie autrichienne, avait reçu, en 1809, un notable accroissement) était la base future. Il n'est pas douteux, en effet, que tel fût le projet de l'Empereur, bien qu'il n'eût pas encore décidé l'époque où il accomplirait ce grand acte de justice. Le nom de seconde guerre de Pologne, qu'il donna lui-même à la guerre de 1812, indique suffisamment quelles étaient ses arrière-pensées. La restauration de la Pologne ne tendait à rien moins qu'à placer la Russie hors de l'équilibre européen, en la rejetant sur l'Asie.

Les négociations soulevées par toutes ces difficultés durèrent une année, et cette année fut consacrée, de part et d'autre, aux préparatifs de la guerre. Pendant que toutes les troupes étaient en mouvement pour se porter dans le nord de la Prusse, Napoléon fit un voyage à Dresde, en compagnie de l'impératrice Marie-Louise, et là, dans une espèce de congrès où se réunirent tous les souverains de l'Allemagne, il resserra les alliances qui les attachaient à lui.

De son côté, Alexandre s'allia avec l'Angleterre, et travailla à détacher le prince royal de Suède de la cause française. — Bernadotte, avant de se décider à agir hostilement contre ses anciens frères d'armes, ne craignit pas d'envoyer un ultimatum à l'Empereur, pour lui demander un subside et la Norwège, qui appartenait au Danemark. La réponse de Napoléon fut pleine de dignité et de sagesse. « Je n'achèterai jamais, dit-il, un allié douteux aux dépens d'un ami fidèle. » — La Russie dut en outre aux bons offices de l'Angleterre l'avantage de conclure avec la Turquie une paix qui lui permit de disposer de son armée de Moldavie,

---

Forces et organisation de l'armée française. — Jamais, dans les temps modernes, invasion n'avait été entreprise avec des forces aussi considérables que celles conduites en Russie par l'empereur Napoléon. Les troupes françaises et alliées qui ont pénétré successivement sur le territoire russe se sont élevées à 610,000 hommes, dont 96,000 de cavalerie, et 21,000 attachés aux grands parcs d'artillerie, au génie et aux équipages militaires. Cette armée formidable était divisée en dix corps principaux.

Le 1er corps, commandé par le maréchal Davoust, prince d'Eckmuhl, formait cinq divisions aux ordres des généraux Morand, Friant, Gudin, Dessaix et Compans.

Le 2e corps, aux ordres du maréchal Oudinot, duc de Reggio, formait trois divisions commandées par les généraux Legrand, Verdier et Merle.

Le 3e corps, aux ordres du maréchal Ney, comprenait trois divisions commandées par les généraux Ledru, Auzout et Marchand.

Le 4e corps, aux ordres du prince Eugène, formait quatre divisions : une division de garde royale ita-

Digitized by Google

lienne, commandée par le général Lecchi ; deux divisions françaises, commandées par les généraux Delzons et Broussier, et une division de ligne italienne, commandée par le général Pino.

Le 5e corps, aux ordres du prince Poniatowski, comprenait trois divisions polonaises, commandées par les généraux Zayonscheck, Dombrowski et Kamineckl.

Le 6e corps, formé des alliés bavarois, aux ordres du lieutenant général Saint-Cyr, composait deux divisions, l'une commandée par le général Deroy, l'autre par le général de Wrède.

Le 7e corps, composé des alliés saxons, aux ordres du lieutenant général Reynier, formait trois divisions, commandées par les généraux Lecoq, Defunck et Durutte.

Le 8e corps, aux ordres du lieutenant général Vandamme, comprenait deux divisions westphaliennes, l'une commandée par le général Tharreau, l'autre par le général d'Ochs.

Le 9e corps, aux ordres du maréchal Victor, duc de Bellune, formait trois divisions : la 1re française, commandée par le général Partouneaux, la 2e allemande, général Daendels; la 3e polonaise, général Girard.

Enfin le 10e corps, aux ordres du maréchal Macdonald, duc de Tarente, formait deux divisions, l'une, composée de trois régiments polonais et de deux régiments allemands, commandée par le général Grandjean, l'autre, prussienne, commandée par le général Grawert.

Outre ces dix corps principaux il y avait dans l'armée un corps autrichien, un corps formé de la garde impériale, et quatre corps de cavalerie.

Le corps autrichien, aux ordres du prince de Schwartzenberg, formait quatre divisions : la division d'infanterie de l'aile droite, commandée par le général Trautenberg ; la division d'infanterie du centre, commandée par le général Bianchi ; la division d'infanterie de l'aile gauche, commandée par le général Siegenthal, et une division de cavalerie commandée par le général Frimont.

La garde impériale, sous les ordres immédiats de Napoléon, se composait de trois divisions d'infanterie, commandées par le maréchal Lefebvre, duc de Dantzick, et par les généraux Delaborde et Roguet ; de la cavalerie, aux ordres du maréchal Bessières, duc d'Istrie ; de la réserve d'artillerie, commandée par le général Sorbier, et de la division de la Vistule, commandée par le général Claparède.

Les quatre corps de cavalerie portaient le nom de réserve de cavalerie : ils étaient sous les ordres supérieurs du roi de Naples, Joachim Murat, qui commandait aussi toute la cavalerie de l'armée.

Les réserves de cavalerie formaient onze divisions, dont six de grosse cavalerie et cinq de cavalerie légère. Les régiments de grosse cavalerie étaient tous français ; ceux de cavalerie légère étaient français, allemands et polonais.

Le 1er corps de cavalerie, aux ordres du lieutenant général Nansouty, formait trois divisions : la 1re (cavalerie légère), commandée par le général Bruyère : la 2e (cuirassiers), général Saint-Germain ; la 3e (cuirassiers), général Valence.

Le 2e corps, aux ordres du lieutenant général Montbrun, formait trois divisions : la 1re (cavalerie légère), commandée par le général Sébastiani ; la 2e (cuirassiers), général Wathier ; la 3e (cuirassiers), général Defrance.

Le 3e corps, aux ordres du lieutenant général Grouchy, comprenait trois divisions : la 1re (cavalerie légère) commandée par le général Chastel ; la 2e (cuirassiers), général Doumerc ; la 3e (dragons), général La Houssaie.

Le 4e corps, aux ordres du lieutenant général Latour-Maubourg, formait deux divisions : l'une (cavalerie légère), commandée par le général Rosinski ; l'autre (dragons), commandée par le général Lorge.

On avait attaché, en outre, à chacun des 1er, 2e, 3e, 4e, 6e, 9e et 10e corps, deux brigades de cavalerie légère ; au 5e corps, trois brigades ; aux 7e et 8e corps, une seule. Les corps de cavalerie attachés à la garde et au corps autrichien étaient composés de grosse cavalerie et de cavalerie légère.

L'artillerie était formidable. Le nombre des pièces de campagne attachées tant aux divers corps d'armée français, qu'au corps d'armée autrichien, s'élevait à 1,206 ; le parc d'artillerie de siége comprenait 130 bouches à feu de gros calibre ; enfin les divisions Loison et Durutte, fortes ensemble de 27,000 hommes, qui rejoignirent l'armée dans le courant de novembre 1812, avaient une artillerie composée de 36 pièces : le nombre total des pièces de canon de l'armée de Russie fut donc de 1,372.

Les troupes de toute nature qui formaient l'armée au commencement de la campagne, s'élevaient à environ 500,000 hommes. 110,000 hommes, dont 15,000 de cavalerie, la rejoignirent successivement ; toutefois l'effectif de 610,000 hommes, dont nous avons parlé plus haut, ne comprend ni la suite de l'Empereur, ni les administrateurs, les employés, les cantiniers et les boulangers, etc. On ne peut guère évaluer à moins de 30,000 tous ces hommes, non combattants, qui suivaient l'armée.

Forces et organisation de l'armée russe. — Dans son *Histoire de la campagne de Russie*, le colonel Boutourlin, aide de camp de l'empereur Alexandre, évalue la totalité des forces militaires russes organisées régulièrement à 517 682 hommes. — Les forces irrégulières, composées de Tartares et de Cosaques, ne peuvent être évaluées à moins de 60,000 de cavalerie. Enfin, de nombreuses réserves avaient été créées au moyen d'une levée de 6 hommes sur 500 mâles dans toute l'étendue de l'empire. Ces levées, faites dans le courant de 1811, et depuis lors réunies dans des dépôts d'instruction, devaient, à l'époque où commença la campagne de 1812, être en mesure de venir prendre place dans l'armée.

Le nombre des troupes russes qui, lors du commencement des hostilités, se trouvaient en ligne sur la frontière, menacée par l'armée française, ne s'élevait

Digitized by Google

qu'à 241,600 hommes, dont 60,600 de cavalerie, avec une artillerie nombreuse et bien attelée.

Ces troupes étaient divisées en trois grands corps, qui avaient le nom de 1re *armée de l'ouest*, 2e *armée de l'ouest*, et *armée de réserve*.

La 1re armée de l'ouest, aux ordres du général Barclay de Tolly, était forte 120,000 hommes, et comprenait six corps d'infanterie, commandés par les généraux Wittgenstein, Bagawout, Tutchkof, Schouwalof, le grand-duc Constantin, placé à la tête de la garde impériale, et le général Doctorof; de trois corps de cavalerie commandés par les généraux Suwarof, Korf et Pahlen, et d'un corps de troupes irrégulières.

La 2e armée de l'ouest, aux ordres du général prince Bagration, forte de 65,000 hommes, se composait de deux corps d'infanterie, commandés par les généraux Raiewski et Barasdin; d'une division de grenadiers réunis, commandée par le général Worontzof; de trois corps de cavalerie, commandés par les généraux Knorring, Siewers et Wassiltchikof, et d'un corps de troupes irrégulières, commandé par le général de cavalerie Platof.

L'armée de réserve, aux ordres du général de cavalerie, Tormassof, forte de 46,600 hommes, se composait de trois corps d'infanterie, commandés par les généraux Markof, Kamenskoi et Lambert, et d'un corps de troupes irrégulières.

Les villes de Riga et de Dünabourg renfermaient en outre de nombreuses garnisons; et un corps d'armée qui s'accroissait de jour en jour était placé en observation à Mozyr.

Arrivée et proclamation de l'Empereur à l'armée. — L'Empereur partit de Saint-Cloud le 9 mai 1812, pour se rendre à l'armée; il se dirigea d'abord sur Mayence, et de là sur Dresde, pour s'y concerter avec l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, et plusieurs autres souverains qui s'y étaient réunis. Au bout de dix jours, il quitta cette ville, traversa l'Oder à Glogau, passa à Posen, et arriva le 3 juin à Thorn, où il resta deux jours. Après avoir désigné les routes par lesquelles les différents corps de l'armée devaient se porter sur la frontière de Russie, il se rendit à Dantzick, ville dont il avait fait augmenter les fortifications, et qui lui servait de principal dépôt pour l'expédition qu'il allait entreprendre. Après y être resté quatre jours, et avoir tout inspecté dans les moindres détails, il partit pour Kœnisberg, où il établit son quartier général le 12 juin.

Napoléon resta quatre jours à Kœnisberg, pendant lesquels il passa les troupes en revue et termina ses dispositions. Ensuite, marchant avec le centre de son armée, il remonta la Prégel, passa à Insterbourg, à Gumbinnen, et arriva le 21 juin à Wilkowiski, d'où il adressa à l'armée la proclamation suivante:

«Soldats! la seconde guerre de Pologne est commencée; la première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. «A Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France «et guerre à l'Angleterre; elle viole aujourd'hui ses serments: elle ne veut donner aucune explication de son «étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. «La Russie est entraînée par la fatalité! Ses destins «doivent s'accomplir! Nous croirait-elle dégénérés? Ne «serions-nous plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous «place entre le déshonneur et la guerre: le choix ne «saurait être douteux; marchons donc en avant! passons le Niémen! portons la guerre sur son territoire! «La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première; mais la paix que «nous conclurons portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie «a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de «l'Europe.»

Proclamation de l'empereur de Russie. — De son côté, le 25 juin, l'empereur Alexandre annonça la guerre à ses troupes, par un ordre du jour conçu en ces termes:

« Depuis long-temps déjà nous avions remarqué de la part de l'empereur des Français des procédés hostiles envers la Russie; mais nous avions toujours espéré les éloigner par des moyens conciliants et pacifiques. Enfin, voyant le renouvellement continuel d'offenses évidentes, malgré notre désir de conserver la tranquillité, nous avons été contraint de compléter et de rassembler nos armées. Cependant nous nous flattions encore de parvenir à une réconciliation, en restant aux frontières de notre empire, sans violer l'état de paix, et seulement prêt à nous défendre. Tous ces moyens conciliants et pacifiques ne purent conserver le repos que nous désirions. L'empereur des Français, en attaquant subitement notre armée à Kowno, a le premier déclaré la guerre. Ainsi, voyant que rien ne peut le rendre accessible au désir de conserver la paix, il ne nous reste plus, en invoquant à notre secours le Tout-Puissant, témoin et défenseur de la vérité, qu'à opposer nos forces aux forces de l'ennemi. Il ne m'est pas nécessaire de rappeler aux commandants, aux chefs des corps et aux soldats, leur devoir et leur bravoure: le sang des valeureux Slaves coule dans leurs veines. Guerriers! vous défendez la religion, la patrie et la liberté! Je suis avec vous. Dieu est contre l'agresseur! »

Le même jour l'empereur adressa au maréchal comte Soltikof, commandant en chef à Saint-Pétersbourg, la lettre suivante, publiée par son ordre, afin de faire connaître au peuple russe la guerre qui venait de commencer.

« Comte Nicolas Iwanowicz! les troupes françaises ont passé la frontière de notre empire. La stricte observation de l'alliance a été payée par la plus perfide agression. Pour conserver la paix, j'ai épuisé tous les moyens compatibles avec la dignité de ma couronne et les intérêts de mon peuple. Tous mes efforts ont été sans succès. L'empereur Napoléon a fermement décidé dans sa pensée de ruiner la Russie. Les propositions les plus modérées sont demeurées sans réponse. Une invasion inopinée a dévoilé, d'une manière évidente, la fausseté des protestations pacifiques encore récemment renouvelées. Il ne me reste donc plus qu'à prendre les armes, et à employer tous les moyens que la Pro-

vidence a mis en mon pouvoir pour repousser la force par la force. J'ai pleine confiance dans le zèle de mon peuple et dans la bravoure de mes troupes. Étant menacées dans leurs propres foyers, elles les défendront avec la fermeté et l'intrépidité qui les caractérisent. La Providence sanctifiera notre juste cause. La défense de la patrie, la conservation de l'indépendance et de l'honneur national, nous ont forcé à ceindre l'épée. Je ne poserai pas les armes tant qu'un seul guerrier ennemi restera sur le territoire de mon empire. — Ma bienveillance est avec vous. »

Passage du Niémen. — Entrée à Wilna. — Tous les corps de l'armée se mirent en route vers la frontière de la Russie. — Napoléon quitta Wilkowiski dans la nuit du 22 au 23 juin, et vint établir son quartier général au hameau de Nogoriski, à une lieue et demie de Kowno. Le lendemain, au point du jour, il parcourut la rive gauche du Niémen, et ordonna la construction de trois ponts à une demi-lieue environ au-dessus du village d'Alexioten. Les travaux ne devaient commencer qu'à la nuit, pour en cacher le plus long-temps possible la connaissance à l'ennemi. Les corps de Davoust, d'Oudinot et du roi de Naples étaient campés à peu de distance du Niémen, de manière toutefois à n'être point aperçus de la rive droite. Davoust, qui devait passer le premier, était le plus rapproché du fleuve; la garde occupait les environs de Nogoriski, Ney ceux de Pilony, d'où il devait se rendre par Poniémen au point du passage; Grouchy était à Marienpol; on lui envoya l'ordre de rejoindre le roi de Naples; le vice-roi d'Italie, Eugène, était à Kalwary: il devait se diriger, avec ses deux corps, sur Pilony, y faire jeter un pont et y passer le fleuve.

Le soir, à neuf heures, Napoléon fit commencer la construction des ponts. — L'ennemi n'inquiéta pas les travaux, qui furent terminés à minuit, et l'armée commença aussitôt à pénétrer sur le territoire russe.

Le même jour, Macdonald passait le Niémen à Tilsitt, le roi de Westphalie, Jérôme, et le prince de Schwartzenberg ne devaient pénétrer en Russie que quelques jours plus tard; le vice-roi restait momentanément en observation sur la rive gauche du Niémen, dans les environs de Pilony.

Le passage fut terminé le 25 juin; et, le 26, Napoléon, marchant avec sa garde, ayant devant lui le roi Murat, qui faisait l'avant-garde avec sa cavalerie; et Davoust, qui le suivait immédiatement, se dirigea, à marches forcées, sur Wilna. — Les Russes ne lui opposant pas de résistance, il arriva, le 27, à peu de distance de cette capitale, et, le 28 au matin, il y fit son entrée aux acclamations d'un peuple qui le saluait comme son libérateur.

Les Russes, après avoir détruit les magasins qu'ils avaient dans Wilna, repassèrent la Wilia et brûlèrent le pont: on s'occupa sans délai de le rétablir et d'en construire un second.

Le temps, qui avait été très-beau jusque alors, changea tout à coup le 29: une pluie très-abondante, et qui s'étendit sur toute la Lithuanie, tomba sans interruption pendant cinq jours. Le grand nombre des voitures de l'armée française et leur pesanteur acheva de rendre les chemins impraticables. Tous les corps en marche furent retardés, les soldats souffrirent beaucoup, un grand nombre de chevaux périrent. Plus de 10,000 cadavres de ces animaux jonchaient la seule route de Wilna, et y répandaient l'infection. Quelques soldats succombèrent aussi. Un plus grand nombre vint encombrer les hôpitaux qu'on se hâta d'établir.

L'Empereur résolut de prolonger son séjour à Wilna. Il y réorganisa l'administration en Lithuanie; ce qui ne l'empêchait pas cependant de s'occuper de son armée: il dirigeait, de Wilna, les mouvements de tous les corps, et inspectait toutes les troupes qui passaient par cette ville.

Adresse des Polonais à l'Empereur. — Sa réponse. — Peu avant le commencement des hostilités avec la Russie, une diète polonaise avait été convoquée dans le grand-duché de Varsovie: elle s'était ouverte le 26 juin, et, après s'être constituée en confédération générale de la Pologne, elle avait proclamé le rétablissement de ce royaume, invitant tous les Polonais à se confédérer, et sommant ceux qui servaient la Russie de l'abandonner. — Le roi de Saxe adhéra à la confédération, quoique, selon toutes les probabilités, le rétablissement du royaume de Pologne dût le priver de la souveraineté du grand-duché, mais il voulait être agréable à l'Empereur, et les opérations de la diète pouvaient être considérées comme l'ouvrage de Napoléon dont l'ambassadeur les avait en quelque sorte dirigées.

Le 14 juillet, une députation vint à Wilna présenter à l'Empereur l'acte de confédération; elle lui rappela l'infamie des moyens employés pour démembrer la Pologne, lui exposa les droits des Polonais comme nation, les résolutions que la confédération avait prises et lui représenta enfin que son intérêt et sa gloire demandaient également le rétablissement de la Pologne. Dans un discours qu'ils adressèrent à Napoléon, les envoyés le supplièrent de prendre en mains leurs intérêts: « Sire, lui disaient-ils, dites que le royaume de Pologne existe, et cette déclaration fera revivre la Pologne. »

La position de Napoléon était embarrassante: il était grandement intéressé à favoriser le soulèvement des provinces polonaises soumises à la Russie; mais ses intérêts mêmes s'opposaient aussi à ce qu'il autorisât l'insurrection des provinces échues à l'Autriche. En proclamant le rétablissement de la Pologne, il eût inspiré au cabinet de Vienne les craintes les plus vives. Il fit donc une réponse en quelque sorte évasive.

«Polonais, dit-il, j'aurais pensé et agi comme vous; «j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varso«vie. L'amour de son pays est le premier devoir de «l'homme civilisé.

«Dans ma situation, j'ai beaucoup d'intérêts à con«cilier et beaucoup de devoirs à remplir. Si j'avais «régné pendant le premier, le second ou le troisième «partage de la Pologne, j'aurais avancé mes peuples «pour la défendre. Aussitôt que la victoire m'eut mis «en état de rétablir vos anciennes lois dans votre capi-

Digitized by Google

«tale et une partie de vos provinces, je le fis sans cher-«cher à prolonger la guerre, qui aurait continué à ré-«pandre le sang de mes sujets.

«J'aime votre nation. Pendant seize ans j'ai vu vos «soldats à mes côtés dans les champs de l'Italie et dans «ceux de l'Espagne.

«J'applaudis à ce que vous avez fait ; j'autorise les «efforts que vous voulez faire, je ferai tout ce qui dé-«pendra de moi pour seconder vos résolutions.

«Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez conce-«voir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos «droits ; mais dans des contrées si éloignées et si éten-«dues, c'est entièrement dans l'unanimité des efforts «de la population qui les couvre que vous pouvez trou-«ver l'espoir du succès.

«Je vous ai tenu le même langage dès ma première «entrée en Pologne, je dois y ajouter que j'ai garanti à «l'empereur d'Autriche l'intégrité de ses domaines, et «que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ou au-«cun mouvement qui tende à troubler la paisible pos-«session de ce qui lui reste des provinces de la Pologne.

«Faites que la Lithuanie, la Samogitie, Witepsk, «Polotzk, Mohilow, la Wolhinie, l'Ukraine, la Po-«dolie soient animées du même esprit que j'ai vu «dans la grande Pologne, et la Providence couron-«nera votre bonne cause par des succès ; je récom-«penserai ce dévouement de vos contrées qui vous rend «si intéressants, et vous acquiert tant de titres à mon «estime et à ma protection, par tout ce qui pourra dé-«pendre de moi dans les circonstances.»

L'armée russe repasse la Dwina. — Sa retraite.— Prise et destruction du camp de Drissa. — Pendant plusieurs jours, les événements de la campagne ne furent que des marches rapides d'une part, et des retraites précipitées de l'autre. La grande supériorité numérique avait permis à l'empereur Napoléon de détacher des corps dans plusieurs directions, et n'avait laissé aux Russes d'autres moyens de salut qu'une prompte retraite. — Les Russes repassèrent la Dwina, abandonnant le camp retranché de Drissa, auquel ils travaillaient depuis un an.

Napoléon, qui avait quitté Wilna le 16 juillet, ayant appris que l'ennemi avait repassé la Dwina, mit tous ses corps en marche sur Witepsk. Le 18, son quartier général était à Glubokoé, où sa garde était arrivée depuis deux jours. Dans le même temps, le roi de Naples remontait la Dwina par la rive gauche avec les corps de Nansouty, Montbrun, Ney et les trois divisions du 1er corps; Oudinot se porta sur le camp retranché de Drissa, qu'il fut chargé de démolir.—Si le général en chef de l'armée russe, Barklay de Tolly eût tardé à effectuer sa retraite, Napoléon, franchissant la Dwina, le coupait des provinces méridionales, l'atteignait dans son mouvement de retraite, et le mettait dans une position très critique. Aussi, ce général, informé des mouvements des Français et sentant le danger qui le menaçait, abandonna brusquement, le 18 juillet, le camp retranché de Drissa[1], après avoir détruit ce qu'il ne pouvait emporter. Remontant la Dwina par la rive droite, il se mit en marche à grandes journées pour gagner Witepsk. L'empereur Alexandre le précédait; et était à Polotzk le jour où l'on évacua le camp retranché. Ce prince avait, jusque alors, cherché à cacher ses revers; mais les progrès toujours croissants de Napoléon ne lui permirent pas de dissimuler plus long-temps sa position, et, pour pénétrer ses peuples de la nécessité de nouveaux efforts et de nouveaux sacrifices, il adressa deux proclamations : l'une à la nation, l'autre à la ville de Moscou.

Après avoir publié ces deux proclamations, Alexandre quitta l'armée et se rendit à Moscou, afin d'y hâter et d'y diriger les mesures de défense. Il fit, dans le même but, partir son frère, le grand-duc Constantin, pour Pétersbourg.

Tout le poids de la guerre retomba alors sur le général Barklay. Craignant d'être devancé par Napoléon, il continuait à remonter la Dwina à marches forcées. Il laissa Wittgenstein devant Polotzk, après avoir augmenté son corps de la garnison de Dünabourg et de quelques bataillons de la réserve de grenadiers; il plaça Doctorof en observation devant Beszencowiczi, fit occuper ce bourg par de la cavalerie, et envoya des partis jusque sur l'Ula; puis, accompagé du reste de ses forces, il repassa la Dwina à Witepsk, le 24 juillet, et, descendant cette rivière par la rive gauche, il prit position en arrière de Luczissa, petite rivière qui se jette dans la Dwina, à une lieue environ de Witepsk. Il avait envoyé la division d'Osterman à Ostrowno, bourg situé à une journée de distance, sur la route de Beszencowiczi. — Pendant tous ces mouvements, l'armée française continuait à se porter sur Witepsk.

Combats entre Ostrowno et Witepsk.—Depuis Beszencowiczi jusqu'à Witepsk, la route longe toujours,

[1] Le camp, que les manœuvres de l'empereur Napoléon obligèrent les Russes à abandonner sans combat, avait été fortifié avec beaucoup de soin. «Il était situé, dit le colonel Boutourlin, à la gauche de la Düna, dans l'anse que forme ce fleuve entre Drissa et Brédziowo. Le développement de cet arc avait trois mille neuf cents toises, sur une corde de deux mille six cents. Le front du camp était défendu par dix redoutes disposées sur une ligne convexe de trois mille deux cents toises de développement, qui, par ses deux ailes, s'appuyait au fleuve. Dans les intervalles des redoutes, l'on avait établi des batteries ouvertes. Chaque redoute était couverte par des retranchements rasant de cent toises de longueur, construits à soixante toises en avant de son front. Devant la gauche de la ligne, il y avait un bois marécageux dont l'ennemi aurait pu profiter. L'on en fit abattre une partie, et l'on se servit des arbres coupés pour rétablir à près de cent quatre-vingt dix toises en avant des redoutes 6, 7, 8 et 9, un abattis de plus de mille toises de long et de soixante de large. Afin d'augmenter encore la défense de cette partie, l'on construisit, dans l'intervalle des redoutes 7 et 8 un grand ouvrage en forme de bastion d'environ cent quarante toises de gorge, qui communiquait avec les redoutes par une espèce de courtine de soixante quatorze toises de long. Derrière le centre du bastion, et à une distance d'environ cent toises de sa gorge, l'on avait élevé une nouvelle redoute. Cinq autres redoutes formaient la seconde ligne, éloignée d'environ deux cents soixante toises du front de la première. Enfin une dernière redoute s'élevait à quatre cents toises en arrière du centre de la deuxième ligne. Le grand ouvrage et presque toutes les redoutes étaient palissadées dans leurs fossés et environnées d'un triple rang de trous de loup. La communication avec la rive droite était assurée par quatre ponts. Les deux du milieu étaient couverts d'un grand bonnet de prêtre. Les ponts de droite et de gauche, éloignés de ceux du milieu, le premier de sept cents toises, et le second de mille, avaient aussi pour leur défense des bonnets de prêtre, mais d'un développement moins considérable.»

Digitized by Google

à une faible distance, la Dwina. Avant Ostrowno, le pays est, presque partout, découvert et cultivé. A une portée de canon au-delà, sont des bois qui s'étendent jusqu'à Luczissa, et au milieu desquels on trouve quelques parties cultivées. Plusieurs ravins assez profonds y coupent la route.

Osterman avait pris position à l'entrée de ces bois; sa droite occupait la partie qui longe la Dwina, sa gauche celle qui est à gauche de la grande route, son centre un terrain découvert, situé au milieu du bois, et que la route traverse. Ostrowno se trouvait devant son front.—Le général russe avait été renforcé du corps de cavalerie de Pahlen; il envoya cette cavalerie en reconnaissance sur la route de Beszencowiczi, où elle rencontra bientôt la cavalerie française. Chargé impétueusement par la division Bruyère, qui marchait à l'avant-garde, Pahlen perdit six canons et se replia sur Osterman.

Le roi de Naples, supérieur en cavalerie, n'avait qu'un régiment d'infanterie; il essaya cependant d'enlever la position, mais il fut repoussé. De son côté, Osterman tenta à plusieurs reprises de faire avancer de l'infanterie; mais aussitôt qu'elle s'ébranlait, elle était chargée et culbutée par la cavalerie française. Pendant ces alternatives, l'artillerie faisait un affreux ravage; enfin parut la division Delzons, du 4e corps, sa présence décida la retraite d'Osterman, trop faible pour résister aux troupes qui menaçaient d'arriver successivement, et qui pouvant, d'ailleurs, être facilement tourné, se serait exposé à une perte certaine s'il eût conservé plus long-temps sa position. — Osterman fit sa retraite à la faveur de la nuit. Barklay le renforça de la division Konownitzin, ce qui porta les troupes sous ses ordres à environ 25,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie.

L'armée continua son mouvement le 26. Environ à une lieue et demie d'Ostrowno, elle rencontra de nouveau les avant-postes d'Osterman; le bois qui traverse la route était disputé par quelques tirailleurs, qui furent facilement repoussés jusqu'à un ravin escarpé, situé à une demi-lieue en arrière. Là était posté le corps d'Osterman, la droite appuyée à la Dwina, la gauche à des bois épais qu'il avait garnis d'infanterie. La cavalerie se déploya autant que le terrain le lui permettait, et la canonnade s'engagea. Bientôt arriva la division Delzons. Le roi Murat lui ordonna de passer le ravin et de marcher à l'ennemi. Le succès se balança dans les bois épais de la droite, il fut complet à la gauche; mais l'ennemi ayant conduit un renfort sur ce point y reprit l'offensive et rejeta les Français en deçà du ravin; une seconde attaque eut le même succès et fut suivie du même revers; déjà, profitant de cet avantage, une colonne d'infanterie russe passait le ravin, lorsque Murat, chargeant lui-même à la tête d'un régiment de cavalerie polonaise, la rompit et l'enfonça. L'infanterie, électrisée par le succès, chargea de nouveau et enleva sans retour la position. Les Russes se mirent en retraite sur toute la ligne et furent poursuivis jusqu'à l'entrée d'un grand bois qui traversait la route. On hésitait à les y attaquer, dans l'incertitude où l'on était s'ils avaient reçu de nouveaux renforts. L'Empereur arriva au milieu de ces incertitudes, et ordonna que l'on pénétrât dans le bois. Les Russes en furent chassés; on se rendit successivement maître de toutes leurs positions, et on les poursuivit jusqu'à environ deux lieues de Witepsk.

Le corps d'Osterman avait beaucoup souffert dans ces deux combats. Barklay organisa, pour le remplacer, une nouvelle arrière-garde dont le général Pahlen eut le commandement.

Napoléon à Witepsk. — Mouvement des deux armées. — Pendant les combats d'Ostrowno, Barklay avait reçu deux dépêches de Bagration qui lui annonçaient que ce général allait enfin se réunir à lui. Bagration avait passé le Dniéper au-dessous de Mohilow, à la suite d'un combat avec Davoust, et il se dirigeait par Mitislaw sur Smolensk.

Cinq routes principales aboutissent à Witepsk: les trois routes de Pétersbourg, de Smolensk et d'Orsza; celle de Polotzk qu'avait suivie l'armée russe dans sa retraite de Drissa, et celle de Wilna, par laquelle arrivait l'armée française.—Barklay se retirait sur Smolensk; il avait divisé son armée en trois colonnes: l'une suivait la route directe qui passe à Liozna et Rudnia, les deux autres, avec lesquelles il marchait en personne, celle de Pétersbourg, que l'on quitte à Agaponowszina, pour se diriger, par Poriézié, sur Smolensk. Sur cette seconde route, à peu de distance de Witepsk, il avait laissé son arrière-garde sous les ordres de Pahlen, auquel il enjoignit de se retirer d'abord sur Ianowiczi, et, de là, sur Rudnia; il laissa aussi un détachement à Poriézié, et il vint camper avec son armée sur la rive droite du Dniéper, vis-à-vis de Smolensk. Sa cavalerie légère, renforcée du corps de Platof, qui, ayant devancé Bagration, venait d'arriver, occupait une chaîne de postes dont la gauche aboutissait au Dniéper, au-delà du Katan; la droite à Poriézié, et qui passait entre ces deux points, un peu en avant de Nadwa et du lac Kasplia.

L'Empereur, ayant fait passer la Luczissa à ses troupes, arriva bientôt à Witepsk, où il s'établit avec sa garde. Le roi de Naples traversa la rivière avec la cavalerie et suivit la route de Pétersbourg. Le vice-roi et le maréchal Ney suivirent d'abord la route de Smolensk; mais l'arrière-garde ennemie ayant été rencontrée peu au-delà de Witepsk, sur la route de Pétersbourg, l'Empereur, craignait que l'armée russe tout entière ne fût réunie sur cette route; il y fit porter le vice-roi et s'y rendit bientôt lui-même avec une partie de sa garde.

Après avoir poussé l'arrière-garde ennemie jusque au-delà d'Agaponowszina; Napoléon fit bivouaquer Murat à l'embranchement des routes de Pétersbourg et de Smolensk, avec une avant-garde sur chacune. Eugène s'établit derrière la cavalerie; la garde autour d'un château en bois, situé à gauche de la route, et dans lequel l'Empereur passa la nuit. Le lendemain, ayant acquis, par des reconnaissances, la certitude que le mouvement de retraite des Russes était prononcé, Napoléon revint à Witepsk, où il établit son quartier général et où il s'arrêta quelques jours pour laisser reposer les

Digitized by Google

troupes et donner aux munitions le temps d'arriver.

Eugène s'avança jusqu'à Suraj, sur la route de Pétersbourg; il fit occuper Vélij, bourg situé à une journée en avant sur la route de Smolensk à Pétersbourg, par une brigade de cavalerie légère et un bataillon d'infanterie; le vice-roi cantonna deux de ses divisions entre le bourg et celui de Suraj, la troisième à Janowiczi, la garde royale italienne à Suraj et sur la rive droite de la Dwina.

Le roi Murat se dirigea par Janowiczi sur Rudnia, et cantonna sa cavalerie dans les environs de ce bourg; elle s'étendait jusque au-delà d'Inkowo.

Le maréchal Ney prit ses cantonnements en arrière de ceux de la cavalerie.

Des trois divisions du 1er corps, l'une campa près de Witepsk; les deux autres s'établirent à Paulowiczi, à moitié chemin de Witepsk à Babinowiczi.

La garde s'établit à Witepsk et dans les environs.

Dès les premiers jours de l'invasion, des maux de tout genre vinrent assaillir l'armée et amenèrent des pertes énormes. Cet état ne fit qu'empirer. « La maraude, dit M. de Chambray, dans sa relation de l'expédition,[1] ne put fournir ni pain, ni farine, ni eau-de-vie en assez grande quantité; le temps manqua pour convertir le grain en farine et pour fabriquer le pain. Les moulins qui se trouvaient sur les routes, n'ayant point été protégés par des sauvegardes, furent brulés et saccagés; les convois de vivres étaient en arrière et ne rejoignirent plus. La chair des animaux, l'eau marécageuse furent souvent la seule nourriture du soldat. Les fatigues, les privations, l'insalubrité des aliments, un soleil brûlant pendant des jours très longs, le bivouac, préférable encore, dans la belle saison, aux huttes infectes des paysans, occasionnèrent beaucoup de maladies, particulièrement des dyssenteries; il fallut établir un grand nombre d'hôpitaux; mais ils furent toujours insuffisants et mal organisés; on pouvait à peine donner aux malades les aliments de première nécessité. Bien loin de pouvoir leur procurer les soins qu'exigeait leur état, la Lithuanie n'offrait presque point de ressources pour ce genre d'établissement; les approvisionnements n'avaient point été calculés pour un si grand nombre de malades, et avaient éprouvé le même retard que tout ce qui arrivait par transport.

« L'armée éprouvait une diminution effrayante, autant par les maladies que par le grand nombre des traîneurs; les troupes des alliés firent ainsi les pertes les plus fortes. L'armée russe, habituée, en quelque sorte, à un genre de vie si nouveau pour nous, éprouvait moins de privations et recevant continuellement de nouveaux renforts, voyait diminuer chaque jour l'inégalité numérique entre elle et l'armée française. »

Opérations en Samogitie et en Courlande.—Passage de la Dwina.—Prise et destruction du camp de Drissa.— Cependant les corps d'armée détachés poursuivaient leurs opérations avec beaucoup d'activité. La retraite de Wittgenstein sur Dünabourg avait laissé la Samogitie et la Courlande sans défenseurs. Macdonald, après avoir passé le Niémen à Tilsitt, s'était dirigé sur Rossienz où il arriva le 30 juin.—Il en partit le 8 juillet, après s'y être reposé quelques jours, pour se porter sur Riga. Grawert passa à Szawli et Bansk, et envoya des détachements sur sa gauche jusqu'à Telsz, pour nettoyer le pays. Le maréchal se dirigea, avec la division Granjean, par Poniéwiéj sur Jacobstadt. Les troupes légères de l'ennemi, détruisaient, en se retirant, les magasins qui existaient sur plusieurs points; ceux de Poniéwiéj furent seuls préservés, parce qu'on surprit et fit prisonnier le détachement chargé de leur destruction.

Une garnison de 1,500 hommes d'infanterie et 3,200 de cavalerie occupait Riga. Le général Essen, qui en était le gouverneur, avait envoyé un corps d'environ 6,000 hommes, sous le commandement du général Lewis, prendre position à Eckau, sur la route de Bansk; Lewis y fut attaqué par le général Grawert, le 19 juillet, et, à la suite d'un combat assez vif, il se retira sur Dablenkirchen. Les avant-postes prussiens eurent alors leur droite appuyée à la Dwina, un peu au-dessus de Dablenkirchen, et leur gauche à Schlock, sur la route de Mittau à Riga; ils s'avançaient jusqu'à Olaï.

Afin d'être à même de seconder Grawert, si besoin était, Macdonald avait d'abord fait occuper Bansk, le 19 juillet, par une des brigades de la division Grandjean, tandis que les deux autres étaient à Schœnberg; mais dès qu'il fut certain que les Russes renonçaient à tenir la campagne et se retiraient sur Riga, il réunit, le 21, la division Grandjean à Jacobstadt, où il établit son quartier général. Cette ville est située sur la rive gauche de la Dwina, à vingt lieues de Dünabourg et à trente-une lieues de Riga. Macdonald fit travailler activement à la construction de deux ponts; l'un à Jacobstadt, l'autre une demi-lieue plus bas.

En même temps, le maréchal dirigeait un régiment sur Dünabourg, par la rive gauche du fleuve. Ce régiment arriva jusqu'à la vue de l'ouvrage à couronne, formant tête de pont, le 25 juillet, sans avoir éprouvé de résistance. Sa présence et la construction du pont à Jacobstadt précipitèrent la retraite de l'ennemi. Après avoir brûlé le pont, les Russes abandonnèrent l'ouvrage à couronne dans la nuit du 29 au 30 juillet. Les Français l'occupèrent le 30 au matin, et il s'établit assitôt une fusillade entre les deux rives. Le lendemain, l'ennemi ayant entièrement abandonné Dünabourg, on y transporta un détachement sur des bateaux, et, quatre jours après, un pont de radeaux avait remplacé celui que les Russes avaient détruit.

Macdonald n'eut pas plutôt connaissance de cet événement, qu'il fit replier le pont de Jacobstadt, se contentant de laisser à Kreutzburg un détachement de 50 hommes, avec lequel on communiquait au moyen d'un bac; puis il prit, avec la division Grandjean, le chemin de Dünabourg, par la rive gauche de la Dwina. Il arriva devant cette place le 5 août, et campa à portée de canon de l'ouvrage à couronne.

[1] Dans un excellent ouvrage militaire, M. de Chambray a fait l'*Histoire* de l'expédition de Russie; dans une composition tracée avec une imagination vive et un style semi-poétique, M. de Ségur en a écrit le roman.

Digitized by Google

Digitized by Google

Pampelune.

Digitized by Google

Trieste.

Digitized by Google

Armée Britannique. Troupes Gréco-ioniennes

Exmouth

Troubridge

Digitized by Google

Google

Siege de Pampelune.

Digitized by Google

Digitized by Google

Plusieurs semaines se passèrent devant Riga dans une inaction qui ne fut troublée que deux fois : le 7 août, par l'attaque de Schlock, dont les Russes s'emparèrent, mais que les Prussiens reprirent bientôt, et, le 22, par une attaque de toute la ligne, qui n'eut d'importance que sur la gauche des Prussiens. Les Russes, soutenus par quelques chaloupes canonnières, s'emparèrent de Schlock et remontèrent l'Aa. Déjà ils avaient atteint Volgunt, village à trois lieues de Mittau, lorsqu'ils furent repoussés. Ils ne restèrent maîtres de Schlock que deux jours et reprirent ensuite les positions qu'ils occupaient avant le 22. Dès que Macdonald fut instruit de ce dernier combat, il envoya la brigade Hunerbein à Fridrichstadt, avec ordre d'occuper Jacobstadt et Tomsdorf par des détachements. De là, elles pouvaient, si les circonstances l'exigeaient, se réunir en peu de temps à la division Grawert. Le maréchal ordonna aussi la construction de deux redoutes sur les bords de l'Aa, à une demi-lieue au-dessous de Mittau.

Ne sachant quel point le maréchal Oudinot avait choisi pour franchir la Dwina, et inquiété par la présence de Macdonald à Jacobstadt, le général russe Wittgenstein, n'avait pas cherché à se faire un rempart du fleuve. Après avoir renforcé ses troupes de la garnison de Dünabourg, où il n'avait laissé qu'un faible détachement, il avait pris position à Owéia, bourg situé dans les terres à deux journées de Drissa. Dans cette position centrale, il pouvait espérer d'opposer successivement aux deux généraux français la totalité de ses forces.

Cependant le duc de Reggio, après avoir achevé la démolition du camp retranché de Drissa, remontait la Dwina par sa gauche ; il laissa à Disna la division d'infanterie du général Merle et une brigade de cavalerie légère, et se porta sur Polotzk, qu'il occupa, le 26 juillet, sans que l'ennemi se fût opposé au passage du fleuve. Après un jour de repos, il se mit en marche sur la route de Pétersbourg, et arriva à Kliastitza le 30 juillet.

Le jour même qu'Oudinot quittait Polotzk, la division Merle s'était portée sur Siwoszina, où elle était restée en observation ; ainsi, le duc de Reggio n'avait avec lui que les divisions d'infanterie Legrand et Verdier, une division de grosse cavalerie et une brigade de cavalerie légère. Des reconnaissances lui apprirent que Wittgenstein s'avançait à sa rencontre. Trompé par la présence de la division Merle à Disna, ce général avait cru d'abord qu'Oudinot avait choisi ce point pour y passer la Dwina ; ce ne fut que dans la journée du 29 qu'il sut qu'Oudinot se dirigeait sur Sébej.

Combat de Jacubowo. — Tranquille sur Macdonald qu'il faisait observer par un faible détachement de cavalerie, Wittgenstein se décida à tenter de rejeter Oudinot sur Polotzk ; il se dirigea donc sur Kliastitza, où il se croyait certain de le devancer ; mais la rencontre des avant-postes français lui prouva qu'il avait été prévenu. Il redoubla d'activité et fit hâter la marche.

A une lieue de Kliastitza, la route d'Owéia traverse le village de Jacubowo ; à droite, touchant au village, est un bois de médiocre étendue ; à gauche, à peu de distance, un autre bois beaucoup plus grand. Ces bois forment un défilé qui va en s'élargissant du côté d'Owéia, le maréchal Oudinot l'avait fait occuper par la division Legrand ; son centre était placé entre le village et le bois qui se trouve à gauche ; les ailes occupaient le village et une partie des deux bois ; la disposition des lieux ne permettait pas de se servir de la cavalerie. L'avant-garde de Wittgenstein, aux ordres du général Koulnief, se montra à quatre heures de l'après-midi, attaqua aussitôt, mais fut repoussée. Les troupes russes arrivant successivement, Wittgenstein renouvela deux fois ses attaques, toujours aussi malheureusement. Le combat, entretenu par un feu d'artillerie très vif, dura jusqu'à dix heures du soir. Le maréchal laissa la division Legrand dans sa position, et plaça la division Verdier et la cavalerie du général Doumerc, qui étaient arrivées pendant le combat, en deuxième et troisième lignes, le défilé s'opposant à ce qu'on les plaçât autrement. La division Merle était restée au gué de Siwoszina.

Le lendemain, de grand matin, Wittgenstein, ayant réuni ses forces, attaqua de nouveau. La mêlée fut sanglante et opiniâtre ; les deux partis eurent tour à tour l'avantage [1]. Enfin, Wittgenstein fit mouvoir la totalité de ses forces, et Oudinot, ne voulant pas risquer une affaire générale, se décida à la retraite : il l'effectua en bon ordre, repassa la Drissa le jour même, et prit position près du village d'Oboiarszina. Il ne fit point garder le gué, voulant attaquer brusquement les Russes, s'il le passaient étourdiment.

En effet, dans la nuit même, Wittgentein se présenta au gué, et, le trouvant abandonné, crut que le général français était en pleine retraite. Il réunit 12,000 hommes sous le commandement de Koulnief, le chargeant de franchir la Drissa en toute hâte et de poursuivre les Français. Koulnief exécuta ces ordres avec tant de promptitude, qu'il se trouva, au point du jour, en présence des avant-postes français. Croyant n'avoir affaire qu'à une arrière-garde, il fit avancer une batterie soutenue d'un régiment de cavalerie. La canonnade s'engagea aussitôt, et le général russe, trouvant plus de résistance qu'il ne s'y était attendu, déploya successivement toutes ses troupes. Jusque-là Oudinot avait profité des accidents du terrain pour cacher ses forces ; tout à coup, il ordonna la charge,

[1] Ce combat donna lieu à un acte de courage qui mérite une mention particulière. Une batterie russe placée près du château de Jacubowo faisait éprouver de grandes perte à la division Legrand, ce général appela le capitaine Saulse, commandant la 3e compagnie du 56e régiment, et lui ordonna de l'enlever ; l'opération était des plus périlleuses ; mais le brave capitaine s'élançant avec ses grenadiers, franchit la distance en surmontant tous les obstacles, et arriva le premier avec quelques hommes sur la batterie dont les artilleurs furent tués sur leurs pièces. Le capitaine Saulse eut à combattre seul corps à corps contre un officier et deux canonniers. Dans ce combat il reçut un coup de baïonnette et un coup de fusil à bout portant, dont la balle perça son schako mais ne le blessa heureusement pas. Après avoir abattu à ses pieds l'officier et les deux canonniers, il se hâta de faire enclouer les pièces, et se frayant un passage à travers les soldats ennemis qui étaient accourus pour secourir les défenseurs de la batterie, il revint à sa division, rendre compte au général de l'exécution de l'ordre que celui-ci lui avait donné.

Digitized by Google

et attaqua l'ennemi de front sur toute la ligne. Le combat fut court, mais sanglant; les Russes furent entièrement culbutés; ils perdirent huit bouches à feu, et le général Koulnief fut tué d'un boulet en cherchant à rallier ses troupes. Les Russes voulurent tenir derrière la Drissa, Oudinot envoya à leur poursuite le général Verdier qui les repoussa d'abord, mais qui fut forcé de repasser la Drissa faute de soutien.

Le 2 août, Oudinot laissa, à une lieue en deçà d'Oboiarszina, une de ses divisions d'infanterie et sa cavalerie légère, et se retira sur Polotzk avec les deux autres divisions de cuirassiers. Wittgenstein rentra dans sa position d'Owéia.

Jonction de Gouvion-Saint-Cyr, et d'Oudinot. — Bataille de Polostzk. — L'Empereur fut mécontent que le maréchal Oudinot, au lieu de se tenir sur la défensive, n'eût point conservé une attitude victorieuse. Il donna l'ordre au lieutenant général Saint-Cyr, commandant le 6e corps, de se rendre auprès du duc de Reggio et de prendre ses ordres. Avec ce renfort, Oudinot se porta par Walintzi à la rencontre de Wittgenstein. Le 2e corps ne comptait plus alors que 20,000 hommes; les fatigues, les privations lui avaient été plus funestes que les combats. Les mêmes causes avaient réduit le 6e corps à 15,000 hommes, quoiqu'il n'eût pas encore combattu. Oudinot disposait donc de 35,000 hommes de bonnes troupes; Wittgenstein n'en avait pas plus en troupes régulières. Ce général occupait toujours la position d'Owéia. Il marcha au devant des Français. Le 10 août, les avant-gardes eurent un engagement à Swolna, sur la Swoiana. Après un combat assez vif, l'avant-garde française fut repoussée. Oudinot ne voulant pas attaquer avec la totalité de ses forces, se retira lentement sur Polotzk, où il arriva le 16 août. Les deux armées se trouvèrent en présence le lendemain, au point du jour.

Polotzk est situé sur la droite de la Dwina, au confluent de ce fleuve et de la Polota, petite rivière guéable partout dans la saison où l'on se trouvait. Quatre routes principales viennent y aboutir : celle de Pétersbourg, celle de Witepsk, celle de Néwel et celle de Wilna. Au-delà de la Polota est une plaine entourée de bois; elle a une lieue d'étendue dans la direction de Néwel, une demi-lieue seulement dans celle de Pétersbourg. A un quart de lieue sur la route de Néwel est le village de Spas; Oudinot l'avait fait occuper par la division de Wrède, du corps de Saint-Cyr; il avait placé la division Deroy, du même corps, en arrière sur la rive gauche de la Polota; elle était destinée à couvrir Polotzk, ou à secourir de Wrède, selon la nécessité; la cavalerie légère était en avant de Polotzk, dans l'angle formé par la Dwina et la Polota. Le 2e corps avait pris position à gauche de Wrède; il occupait tout le terrain, depuis le village de Spas jusqu'à la Dwina. Les cuirassiers du général Doumere étaient en réserve. On avait établi des batteries sur la rive gauche du fleuve, pour prendre de flanc les troupes qui tenteraient d'attaquer de ce côté.

Dans la nuit du 16 au 17, Wittgenstein déboucha par les routes de Pétersbourg et de Néwel, et enveloppa entièrement Oudinot sur la rive droite de la Dwina; mais il n'avait, sur la rive gauche de la Polota, que des partis de cavalerie légère. Il se décida à attaquer le centre des Français, ne pouvant aborder leur gauche sans s'exposer à être battu de flanc, et à revers par les batteries qu'ils avaient au-delà de la Dwina. Il dirigea tous ses efforts sur le village de Spas, et sur la partie de la ligne de bataille comprise entre ce village et la route de Pétersbourg, où se trouvaient les divisions Legrand et de Wrède. Ces deux généraux eurent à supporter l'attaque de presque tout le corps de Wittgenstein. Le village de Spas, pris et repris plusieurs fois, resta enfin au pouvoir des Bavarois. La nuit mit fin au combat, et les deux partis bivouaquèrent en présence. Le duc de Reggio fut blessé assez grièvement; cependant il ne quitta pas le commandement. Pensant qu'il était prudent d'évacuer Polotzk et de repasser la Dwina, il fit aussitôt commencer le mouvement à la cavalerie et à l'artillerie, et assembla le soir même, un conseil de guerre dont la majorité fut de son avis.—Le 18, au matin, l'état de la blessure du maréchal Oudinot le força de remettre le commandement au général Saint-Cyr. A ce moment, les équipages, la cavalerie et l'artillerie avaient déjà repassé le fleuve. Wittgenstein croyait que le reste de l'armée allait suivre ce mouvement, et Saint-Cyr ne négligea rien pour entretenir le général ennemi dans son erreur. A une heure de l'après-midi, il fit défiler par le chemin de Polotzk à Ula, les équipages escortés de quelques troupes; mais dans le même temps, la cavalerie et l'artillerie repassaient sur cette rive, et y prenaient position. Wittgenstein, persuadé que les Français évacuaient Polotzk, était tranquillement à table à son quartier général de Gromewo, lorsque le bruit du canon vint l'arracher brusquement à sa sécurité.

Saint-Cyr avait fait les dispositions suivantes : le général Merle était en position devant Polotzk, dans l'angle formé par la Polota et la Dwina; Deroy débouchait en colonne par la droite du village de Spas, Legrand par la gauche, de Wrède par le village même. Là se trouvaient réunies la plus grande partie des forces de Saint-Cyr, qui les dirigeait contre le centre russe, pour l'enfoncer. Le reste du champ de bataille était occupé par la division Verdier, placée à gauche de la division Legrand; la division Doumere, qui s'appuyait à la Dwina, et la cavalerie légère, qui occupait la route de Pétersbourg.

Une canonnade bien nourrie engagea le combat; mais les Français ayant marché résolument à l'ennemi, on en vint bientôt aux mains [1]. Les Russes ne plièrent

[1] Un acte de courage héroïque d'un simple capitaine assura le succès de la bataille de Polotzk.

Lorsque les colonnes d'attaques françaises se mirent en mouvement, elles débouchèrent en face d'une batterie russe de neuf pièces de canons chargées à mitraille et dont le feu vif et soutenu était de nature à jeter de l'hésitation. Le capitaine Gérard, alors aide de camp du général Pouget qui commandait une des brigades de la seconde division, s'aperçut que les deux régiments formant les têtes de colonne s'arrêtaient, et que ceux qui les suivaient ralentissaient le pas. Ce brave officier, par une inspiration héroïque et soudaine, prit un fanion rouge au 124e régiment et plaçant son chapeau sur la lance du fanion, s'élança au galop à la tête des colonnes, en s'écriant : «*Vive la France! vive la gloire de l'armée! En*

Digitized by Google

pas devant cette brusque attaque; ils prirent les armes dans l'ordre de leur campement, et combattirent avec un grand courage. Cependant, trop faibles sur le point attaqué, ils furent obligés de céder; et avant que Wittgenstein eût pu y porter de nouvelles troupes, Saint-Cyr avait poussé l'armée russe jusqu'au bois, et l'avait séparée en deux parties, entre lesquelles toute communication était presque devenue impossible. Les troupes ennemies qui étaient opposées à la droite française se retiraient facilement par la route de Néwel, la plaine ayant plus d'étendue de ce côté; mais celles qui combattaient à gauche, resserrées par le bois, n'ayant d'autre retraite que la route de Pétersbourg, sur laquelle tout devait se réunir, éprouvaient d'autant plus d'obstacles que presque toute l'artillerie se trouvait de ce côté. Wittgenstein se hâta donc de lui faire repasser le bois, ce qui ne put s'exécuter sans désordre.

Les choses en étaient là, quand la cavalerie légère française, qui avait d'abord chargé avec succès, fut culbutée et poussée jusque auprès de Polotzk. Le général Doumerc envoya à son secours un de ses régiments de cuirassiers, qui suffit pour repousser l'ennemi; la bataille se termina là. Wittgenstein continua sa retraite pendant la nuit, et tout son corps se trouva réuni à Oboiarszina, le 19 août.—Ces deux combats furent meurtriers; on y fit peu de prisonniers. Dans la journée du 18, les Russes avaient perdu huit bouches à feu, et les Français, trois. Saint-Cyr se contenta de suivre Wittgenstein, se sentant trop faible pour donner suite à son succès. Le général russe, fort affaibli aussi, n'avait pas moins besoin de repos; il laissa seulement sur la rive gauche de la Drissa quelques troupes légères qui ne s'étendaient qu'à une demi-journée de marche, et prit position sur la rive droite avec le reste de ses forces.

La bataille de Polotzk, glorieuse et opportune, valut au général Gouvion Saint-Cyr la haute dignité de maréchal de l'Empire.

Combat de Mohilow. — Le maréchal Davoust arriva à Minsk le 8 juillet. Après y avoir séjourné quatre jours, il dirigea le corps du général Grouchy et les brigades Colbert sur Orsza, et se porta, avec le reste de ses troupes, sur Mohilow. Il s'était assuré, par une reconnaissance, que Bagration avait traversé la Bérésina à Bobruisk; mais il ignorait complétement la marche que l'armée russe avait suivie depuis.

Grouchy trouva le pays abandonné par l'ennemi. Il se dirigea alors vers les cantonnements du roi Murat, qu'il alla rejoindre autour d'Inkowo. Colbert rejoignit la garde à Witepsk.

Davoust parvint, sans rencontrer vestige des Russes, jusqu'à Mohilow, dont il s'empara le 20 juillet. Trois bataillons, qui occupaient cette ville, se retirèrent sans la moindre résistance. Le lendemain matin, un régiment de chasseurs fut envoyé en reconnaissance sur la route de Staroi-Bichow, par laquelle Bagration avait pu se diriger sur Mohilow. L'armée de ce général avait en effet pris cette route. Des cosaques, qui marchaient à son avant-garde, surprirent, le 22 au matin, à la sortie d'un bois, à environ quatre lieues de cette ville, le régiment de chasseurs français. L'escadron qui marchait en tête fut pris, le régiment culbuté, et poursuivi jusqu'auprès de Mohilow, où un régiment d'infanterie repoussa les Cosaques.

Les forces de Bagration s'élevaient à 25,000 hommes d'infanterie, 10,000 de cavalerie, et 5,000 de Cosaques. Davoust ne pouvait opposer à ces masses formidables que deux divisions de son corps, réduites à cinq régiments; car elles en avaient laissé un à Kowno, un autre à Minsk, et un troisième était encore en arrière, avec une brigadie de cavalerie légère : cependant, trouvant la disposition des lieux favorable pour lutter contre des forces supérieures, il se décida à marcher au devant du général ennemi.

A trois lieues environ de Mohilow, on trouve le hameau de Saltaitka, situé sur la grande route, au bord d'un ravin. Ce fut là que le maréchal français prit position avec deux régiments d'infanterie et l'artillerie des divisions. Sa gauche était assurée par le voisinage du Dniéper; sa droite, au contraire, pouvait être tournée, et la supériorité des forces de l'ennemi le lui faisait craindre. Il plaça donc trois régiments en échelons, aux points où des routes de traverse venaient aboutir, deux le long d'un bois qui borde la route à gauche, avant d'arriver au ravin, le troisième, devant Mohilow. La cavalerie était en réserve à droite de la route. On employa la journée du 22 à barricader le pont de Saltaitka, et à créneler les maisons qui l'avoisinent. Sur la droite, à peu de distance, était un autre pont près d'un moulin; on le détruisit, et on crénela aussi les maisons qui l'environnaient.

Pendant ce temps, Bagration s'avançait, mais avec des intentions tout autres que celles que lui supposait Davoust : il avait espéré devancer les Français à Mohilow. Dès qu'il fut informé de la marche du général français, il fit construire un pont à Staroi-Bichow, pour y passer le Dniéper; et afin de masquer cette opération, il continua son mouvement offensif.

Il arriva devant Saltaitka, le 23, à sept heures du matin. — Le combat s'engagea aussitôt. Bagration étendit sa gauche jusque au-delà du moulin, fit attaquer ce poste par de l'infanterie et s'en empara. Bien certain que l'ennemi ne cherchait point à le tourner, le maréchal Davoust fit ordonner à deux régiments qui étaient en échelons de venir le joindre, et avec deux

avant! En avant! Ces cris répétés par les soldats les électrisèrent, les masses s'ébranlèrent de nouveau au son de la charge, et les troupes avancèrent avec une telle ardeur que les canonniers russes craignant d'être pris, se disposèrent à la retraite; mais le brave Gérard s'en aperçut et courant vers la batterie, plaça son fanion sur la première pièce en retraite et tua d'un coup d'épée le canonnier russe qui voulait ouvrir la marche à la batterie. A l'aspect du fanion qui avait été jusqu'alors leur guide glorieux, les Français s'élancèrent sur les canons russes et s'en emparèrent.

Nous avons sous les yeux un certificat délivré spontanément par les officiers de tous les régimens composant le deuxième corps d'armée, pour attester la conduite héroïque du capitaine Gérard, qui fut mise aussi à l'ordre de l'armée. A ce certificat sont annexées des apostilles renfermant le témoignage de tous les généraux du deuxième corps; Maison (aujourd'hui maréchal de France.) Verdier, Legrand, Laurencez, Albert, Valentin, Pouget, Moreau, Grundler, Brechtel, etc.

Promu après la bataille de Polotzk au grade de chef de bataillon, le commandant Gérard était en 1814, gouverneur de Soissons, où il gagna glorieusement le grade de colonel; il est aujourd'hui maréchal de camp.

bataillons, il reprit l'offensive et força les Russes à repasser le ravin. Il les faisait, en même temps, attaquer en avant de Saltaitka; mais là les Français furent obligés de se replier, après avoir obtenu quelque succès. Le combat dura jusqu'à six heures du soir.

Bagration rétrograda jusqu'à Staroi-Bichow, où il passa le Dniéper; puis il se dirigea sur Smolensk, où il arriva le 3 août. Davoust ne le poursuivit point: il revint à Mohilow, et s'y arrêta quelques jours. Il quitta cette ville, le 28, pour se rapprocher de l'Empereur, en remontant le Dniéper.

Opérations en Wolhinie. — Combat de Kobrin. — Dans le temps que le centre de l'armée française obtenait des succès, les Russes reprenaient l'offensive à l'extrême droite. Schwartzenberg, avec les Autrichiens, était à Slonim. Reynier se mettait en marche pour se porter à la rencontre de Tormassof. Son avant-garde, formée d'une brigade d'infanterie saxonne, arriva à Kobrin, le 25 juillet. De son côté, Tormassof, partant de Kowel, se dirigeait aussi sur Kobrin; il suivait la route directe avec le gros de ses troupes. Le général russe Lambert parut devant Kobrin, le 26 au matin, avec sa division d'infanterie. Tormassof avança aussi, et s'étendant sur sa droite, acheva de cerner entièrement la brigade saxonne, qui fut bientôt attaquée de tous côtés, et qui, après neuf heures d'un combat acharné, fut forcée de mettre bas les armes. Huit canons tombèrent avec elle au pouvoir de l'ennemi.

Le général Reynier avait appris à Thomsk le danger qui menaçait son avant-garde; il se portait sur Kobrin, pour la secourir, lorsqu'il apprit son désastre. Ne se sentant pas assez fort pour attaquer le général russe, il se replia sur Slonim, où il se réunit, le 30 juillet, au prince Schwartzenberg. Tormassof le fit suivre par une partie de ses troupes, et se dirigea, avec le reste, sur Prujany, petite ville située sur la route principale de Kobrin à Slonim.

Combat de Gorodeczna. — Cependant, le feld-maréchal Schwartzenberg, sentant la nécessité de repousser Tormassof, lui opposa le général Reynier, et se porta, avec le corps autrichien, à la rencontre des troupes russes, qui avaient suivi les Saxons dans leur retraite. Il les repoussa jusqu'à Thomsk; puis il marcha sur Prujany, que les Russes évacuèrent, et où il effectua, le 10 août, sa jonction avec Reynier.

Les deux corps réunis se dirigèrent sur Kobrin, et il y eut, dans cette marche, un engagement d'arrière-garde peu important, mais qui fut le prélude d'une affaire plus sérieuse.

A moitié chemin de Prujany à Kobrin est le village de Gorodeczna; au-delà, se trouve un marais, en quelque sorte impraticable, traversé par la route. Tormassof, avec l'armée russe, avait pris position derrière ce marais pour en défendre le passage; il y appuyait sa droite, et le bordait jusque vis-à-vis de Podubnié, village situé sur la lisière du marais. S'attendant à un combat, Schwartzenberg avait ordonné à la division Siegenthal de le rejoindre. Ainsi, il pouvait disposer, pour l'attaque, de la totalité de ses forces, qui s'élevaient à 42,000 hommes, tandis que le général russe, privé d'une de ses divisions, qui était restée à Thomsk, n'avait guère que 30,000 hommes. Schwartzenberg se trouva en présence du général ennemi, dans la soirée du 11, et prit position le long du marais, depuis Gorodeczna jusqu'à Podubnié: le corps autrichien occupait le premier village, le second était gardé par les Saxons.—Le général Reynier s'empara du chemin qui traverse le marais devant Podubnié, et établit un poste à l'extrémité, du côté de l'ennemi; mais Tormassof fit attaquer ce poste le lendemain matin, obligea les Saxons à repasser le marais, et plaça une partie de ses troupes en observation devant Podubnié.

Les deux armées étaient dans cette position, quand Schwartzenberg se décida à tourner son adversaire. Il renforça le corps de Reynier de deux brigades, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, lui ordonna de remonter jusque au-delà de la naissance du marais, et de marcher à l'ennemi en traversant le bois. La division Siegenthal remplaça le corps saxon à Podubnié.

Reynier déboucha du bois vers dix heures du matin, en arrière de la gauche des Russes; Tormassof fut surpris de ce mouvement; il ne s'attendait pas à être attaqué de ce côté, où un seul détachement de cavalerie était en observation. Il se hâta d'y porter une partie des troupes postées vis-à-vis de Podubnié, et il attaqua aussitôt Reynier, mais sans pouvoir l'empêcher de déboucher. Les deux généraux augmentèrent successivement le nombre des troupes engagées, se qui rendit le combat fort meurtrier. Reynier était déployé en avant du bois; il étendait sa droite jusqu'à une petite portée de canon de la route de Kabrin, la seule par laquelle Tormassof pût faire sa retraite. Le combat dura tout le jour et avec des chances variées. Schwartzenberg fit quelques attaques directes pour franchir le marais devant Gorodeczna; mais la difficulté des lieux rendit tous ses efforts inutiles. Enfin, vers la nuit, Reynier fit une dernière tentative contre la droite des Russes; il fut secondé par un régiment autrichien, qui parvint à franchir le marais au-dessus de Podubnié; cette attaque eut d'abord quelque succès, mais la nuit vint qui mit fin au combat.—Néanmoins Tormassof se retira sur Kobrin.

Retraite de Tormassof. — Sa jonction avec Barklay. — Tormassof repassa la Muchawetz à Kobrin, et continua son mouvement rétrograde sur la Wolhinie.

Schwartzenberg passa la Muchawetz à Kobrin et à Brzesc-Litowski, et occupa les routes qui conduisent de ces deux villes à Lutzk. Le gros de ses troupes suivait celle qui côtoie la rive droite du Bug. Il cessa de poursuivre les Russes lorsqu'ils eurent pris position derrière le Styr, parce qu'ayant appris la prochaine arrivée de l'armée de Moldavie, il ne crut pas prudent de s'avancer davantage en Wolhinie.—Les deux armées suspendirent momentanément leurs opérations le 29 août. Tormassof occupait la rive droite du Styr, son centre à Lutzk et Rojitze, sa droite s'étendant jusqu'à Kolki, et sa gauche jusqu'à Béresteczko.—Schwartzenberg avait la division Siegenthal à Ratno et Liubas

Digitized by Google

lewo; les deux autres à Kiselin; le corps de Reynier était en position quelques lieues en avant de ce village sur la route de Lutzk.

Le 3 août, s'opéra enfin la jonction des deux armées (1re de l'ouest et armée de réserve), que Barklay avait désirée si vivement, et qui avait rencontré tant d'obstacles.

Mouvement offensif de Barklay. — Combat d'Inkowo. — Le sort de la guerre était encore incertain; plusieurs provinces russes étaient, il est vrai, envahies; mais l'armée russe restait intacte, et elle jouissait enfin, après deux mois de fatigues, d'un repos devenu bien nécessaire. Cependant Barklay, pensant qu'il ne tarderait pas à être attaqué prochainement, se décida à attaquer lui-même dans ses cantonnements la partie de l'armée française qui occupait le pays situé entre la Dwina et le Dniéper.—Après avoir placé une division d'infanterie à Poriéczié, une autre à Krasnoï, et fait construire un pont à Katan, afin de pouvoir, en cas de besoin, secourir promptement cette dernière division, le général russe se porta avec toutes ses forces, montant à 120,000 hommes, sur Rudnia, village situé sur la route de Smolensk à Witepsk, et qui occupait à peu près le centre des cantonnements de l'armée française. Son armée marchait sur trois colonnes.

Le général Platof, qui marchait à l'avant-garde, surprit à Inkowo une compagnie de voltigeurs qu'il força de mettre bas les armes, et la division de cavalerie du général Sébastiani, qu'il culbuta. Mais au lieu de poursuivre son succès et de continuer à marcher sur Witepsk, Barklay, effrayé des hasards auxquels il allait s'exposer, s'arrêta tout à coup, décidé de nouveau à attendre que son adversaire reprit l'offensive. Son armée prit position à Windra, celle de Bagration à Katan.

Dès que l'Empereur eut connaissance du combat d'Inkowo, il ordonna au maréchal Ney et au roi Murat de s'opposer aux efforts et de retarder la marche de l'ennemi; au prince Eugène et aux trois divisions du 1er corps de se porter sur Lioszna, et à la garde de se tenir prête à marcher. Le maréchal Davoust, prévenu de ces dispositions, devait, dans le cas où l'ennemi prendrait sérieusement l'offensive; réunir, à Rasasna et à Liubowiczi, son corps avec ceux de Poniatowski et de Junot, qui avait remplacé Vandamme dans le commandement du 8e corps.

Retraite des Russes sur Smolensk. — Passage du Dniéper. — Aussitôt que l'Empereur fut certain que le mouvement de Barklay n'aurait pas de suites, il donna de nouvelles directions à ses troupes, dans le but de les réunir sur la rive gauche du Dniéper, afin de marcher ensuite lui-même sur Smolensk. On désigna, pour y passer le fleuve, les villages de Rasasna et de Khomino.

Le corps de Davoust fut réuni, le 13 août, à Rasasna pour y protéger l'établissement des ponts. Le même jour, le prince Poniatowski arriva à Romanowo, sur la route de Mohilow à Smolensk; Junot le suivait. Latour-Maubourg quittait alors Rogatschew pour se diriger sur Smolensk. Il devait laisser à Mohilow la division Dombrowski et une brigade de cavalerie légère. Dombrowski, avec ces forces et les premiers régiments lithuaniens de nouvelle levée dont il pourrait disposer, était chargé de couvrir Minsk et de contenir la garnison de Bobruisk ainsi que le corps de Hertel, qui était toujours à Mozyr.

Pendant que les troupes qui occupaient la rive gauche marchaient ainsi sur Smolensk, celles de la rive droite se portaient sur Rasasna et Khomino. Les trois ponts que l'on construisait sur le Dniéper, deux à Rasasna et un à Khomino, furent terminés le 18. L'Empereur avait quitté Witepsk la nuit précédente. Il arriva à Rasasna le 13; il fit passer aussitôt le corps de Grouchy et les trois divisions du 1er corps, qui étaient arrivés la veille. En même temps le roi Murat, avec les corps de Nansouty et de Montbrun, effectuait son passage à Khomino; le maréchal Ney, qui s'y était rendu de Lioszna, le suivait immédiatement.—Le corps du prince Eugène et la garde atteignirent, le lendemain, le Dniéper à Rasasna, et le traversèrent. Toute l'armée, composée de cinq corps d'infanterie, quatre de cavalerie et de la garde, se trouva ainsi réunie, le 14 août, sur la rive gauche du fleuve. Ces forces s'élevaient à 193,000 hommes, dont 32,000 de cavalerie. Celles que Barklay pouvait leur opposer ne se montaient pas à plus de 120,000 de troupes régulières.

Aussitôt après le combat d'Inkowo, et par suite de rapports inexacts qui lui firent croire que Napoléon allait l'attaquer par son flanc droit, le général en chef russe quitta Windra pour se diriger, avec la première armée, sur Apolia, en arrière de Poriéczié: il fut remplacé à Windra par Bagration. Après avoir conservé sa position pendant trois jours, Barklay revint à Windra, le 13 août, et fit rétrograder Bagration sur Smolensk. Le lendemain, croyant qu'il allait être attaqué il prit position derrière le lac Kasplia et rappela Bagration.

Combat de Krasnoï. — Dans ces entrefaites, le roi Murat, chassant devant lui deux régiments de Cosaques qui avaient été repoussés de Liady, parut devant Krasnoï au milieu de la journée. La division Néwérowski, du corps de Raiewski, forte de 6,000 hommes d'infanterie, 1,200 hommes de cavalerie et de huit bouches à feu, était en position derrière la ville; mais elle avait détaché, en avant, un régiment chargé d'en disputer la possession. Le général Ledru, qui marchait, avec sa division, en tête du 3e corps, eut bientôt rejeté ce régiment dans la ville, puis au-delà du ravin qui la borde. En même temps, la cavalerie française, s'étendant sur la droite, traversait le ravin et tournait la position. — Néwérowski vit qu'il allait être accablé par des forces trop supérieures pour qu'il pût espérer de résister. Dans cette position critique, il prit le seul parti qui pût lui offrir une chance de salut: ce fut de se ployer en colonne serrée et de se retirer en toute hâte. Il appuya un des flancs de sa colonne sur les bois de bouleaux qui bordent la route; mais il n'avait pas encore terminé ses dispositions que déjà la

Digitized by Google

cavalerie française le chargeait, et lui enlevait son artillerie et 800 prisonniers. Sa cavalerie se sauva à toute bride. Il fut poursuivi jusqu'à la nuit par la cavalerie française ; mais alors il était parvenu à peu de distance de Koritnia.

L'échec que venait d'éprouver Néwérowski, détermina le général en chef, Barklay de Tolly, à rétrograder sur Smolensk avec toutes ses forces. La division Néwérowski couvrait seule cette place ; mais le général Raiewski, qui n'était encore qu'à trois lieues, quand il reçut l'ordre de rétrograder, fit une telle diligence, qu'il se trouva, le 15, dans l'après-midi, en présence de l'avant-garde française ; toutefois il était trop faible pour tenter de l'arrêter.—Ce jour même, le roi Murat et le maréchal Ney atteignirent Lubna, qui n'est éloigné de Smolensk que de quatre lieues. Les autres corps français étaient disposés en échelons depuis Siniaki, où s'était arrêté le vice-roi, jusqu'à Lubna.

Investissement de Smolensk. — Description de cette place. — Enfin, le 16, le maréchal Ney parut devant Smolensk. Les approches en étaient défendues par le général Bagration, avec son armée. Une fusillade s'engagea entre les Russes et les Français et ne cessa qu'à la nuit. Le soir la 1re armée russe, commandée par Barklay en personne, couronna les hauteurs de la rive droite vis-à-vis de Smolensk. Pendant cet engagement d'avant-garde, l'Empereur, espérant toujours en venir à une bataille sous les murs de Smolensk, hâtait la marche de ses troupes pour compléter l'investissement de la ville. Les corps de Murat, de Davoust et la garde se portèrent sur la droite du corps de Ney ; le corps de Pouiatowski s'y rendit aussi de son côté.

La marche des troupes continua toute la nuit, et l'investissement fut achevé le 17 au matin. Ney appuyait sa gauche au Dniéper, et s'étendait jusqu'à peu de distance de la route de Krasnoï ; Davoust, placé à sa droite, était à cheval sur les routes de Krasnoï, de Mstislaw et de Jelnia ; Poniatowski s'étendait encore plus à droite, et Murat achevait l'investissement en s'appuyant avec sa cavalerie au corps polonais et au Dniéper. Dans tout le contour occupé par l'infanterie, les Russes avaient été resserrés jusqu'à cinq ou six cents toises de la place ; mais le long du Dniéper, devant Murat, ils s'étendaient encore à mille toises environ. La garde impériale était en réserve derrière le 1er corps, un peu en avant d'Iwanowokaia, où se trouvait le quartier général de l'Empereur. Le corps du vice-roi était en observation sur la route de Krasnoï, entre Koritnia et Lubna. Celui de Junot ayant été retardé par les Cosaques qui détruisirent les ponts, ne put arriver devant Smolensk qu'à cinq heures du soir.

La ville de Smolensk est ceinte d'une muraille haute d'environ trente pieds, épaisse de dix-huit à sa base, d'un développement d'à peu près trois milles toises, et seulement percée de deux portes, l'une qui donne entrée aux routes de Krasnoï, de Mstislaw et Jelnia, l'autre qui conduit au Dniéper. Vingt-neuf tours de différentes dimensions, les unes carrées, les autres rondes, tenant à la muraille et s'élevant à la même hauteur, sont placées irrégulièrement sur son contour. La partie supérieure de la muraille est découpée de manière à former de larges créneaux. Devant cette muraille règne un vieux fossé avec chemins couverts et glacis, alors en fort mauvais état. Ce fossé n'existait pas dans la partie de la ville qui borde le Dniéper. On avait percé dans la muraille de petites portes pour livrer passage aux troupes chargées de la défense des chemins couverts.

La porte de Krasnoï était couverte par une demi-lune en terre, et flanquée par un vieux bastion également en terre, situé à gauche, à portée de canon. A droite, environ à quatre cents toises, se trouvait la citadelle qui interrompait la continuité de la muraille. C'était un polygone régulier, formé de cinq bastions construits en terre. Elle n'avait pas été palissadée et pouvait être enlevée de vive force, ce qui eût entraîné la prise de Smolensk. Les tours étant creuses ne pouvaient recevoir d'artillerie ; la place ne possédait d'ailleurs qu'une cinquantaine de bouches à feu de fonte, en mauvais état et sans affûts. On avait placé de l'artillerie de campagne sur la demi-lune qui couvre la porte de Krasnoï, sur le vieux bastion qui est à gauche, et sur les bastions de la citadelle qui regardent la campagne.

Sur la rive droite du Dniéper est un faubourg vaste, peuplé, commerçant, appelé *la basse ville*. La communication était établie par un pont de bois. On trouvait au-delà, avant d'arriver à la basse ville, les débris d'un ouvrage en terre, qui avait jadis servi de tête de pont.

Pour augmenter la facilité des communications, le général Barklay avait fait construire, pendant la nuit, deux ponts de bateaux vis-à-vis de Smolensk. Il avait aussi rappelé l'armée de Bagration pour l'envoyer prendre position à deux lieues de la ville, sur la route de Moscou. Cette armée avait été remplacée par 30,000 hommes de la 1re armée de l'Ouest qui furent répartis dans les faubourgs, les ouvrages extérieurs, dans les chemins couverts et derrière les créneaux du sommet de la muraille. Le reste de l'armée conserva sa position sur les hauteurs de la rive droite.

Bataille et prise de Smolensk. — Vers deux heures de l'après-midi, Napoléon ordonna d'attaquer sur toute la ligne. Le roi Murat rejeta bientôt la cavalerie ennemie dans la place, et le prince Poniatowski, marchant par sa droite, vint s'appuyer au Dniéper.—Sur ce point était un plateau élevé très rapproché du fleuve : on y établit une batterie de 60 bouches à feu, avec laquelle on tira sur les masses de troupes qui se montraient sur la rive opposée, et sur le grand pont, pour tenter de le détruire ou d'en gêner le passage. Les troupes russes se mirent hors de portée. On cessa alors de tirer sur le pont pour riposter à une batterie que Berklay venait de faire placer sur la rive droite, et dont le feu incommodait les Français. Le corps de Poniatowski contraignit bientôt les Russes à se borner à la défense des chemins couverts et des murailles.

Sur la gauche, devant la citadelle, le combat, quoi-

que opiniâtre, n'amenait aucun résultat. Les Russes se maintenaient dans leurs positions.

Le 1er corps, placé devant les faubourgs qui se trouvent de chaque côté de la porte de Krasnoï, était chargé de les enlever. Malgré la vigoureuse défense de l'ennemi, Davoust s'en empara après trois heures de combat. Ses troupes franchirent, sur plusieurs points, les glacis, les chemins couverts et les fossés; mais leur impétuosité venait échouer contre les murs de Smolensk; elles étaient toujours forcées de reculer, et les chemins couverts étaient, de nouveau, occupés par les Russes.

Ne voyant pas la possibilité d'enlever la place de vive force, l'Empereur ordonna de s'approcher des murailles avec une batterie de 36 bouches à feu de douze, et de les battre en brèche. La réussite de cette attaque était évidemment impossible; le feu de mousqueterie qui partait de la place, empêchait qu'on s'en approchât assez; les pièces étaient d'ailleurs d'un calibre trop faible; enfin la hauteur seule des murailles annonçait une épaisseur à laquelle on ne pouvait faire brèche de cette façon. Cependant l'ordre de l'Empereur fut exécuté sur-le-champ. Après quelques salves qui prouvèrent l'inutilité de cette tentative, on fit cesser le feu. On avait établi, en même temps, sur le prolongement des chemins couverts, une batterie qui fit beaucoup de mal à l'ennemi, et on lança dans Smolensk, qu'il eût été important de conserver, des obus qui y mirent le feu. Ce combat, fort sanglant, ne cessa qu'à la fin du jour.

La ville était en feu; au milieu d'une belle nuit d'août, c'était un triste et magnifique spectacle.

Barklay, voyant la place serrée de si près, et craignant que les Français ne tentassent un effort vigoureux sur la citadelle, qui était le point le plus faible, fit évacuer Smolensk à une heure après minuit, et repassa la rivière. A deux heures, les grenadiers qui montèrent à l'assaut ne trouvèrent plus de résistance; la place était sans défenseurs. La bataille de Smolensk coûta aux Russes 4,700 hommes restés sur le champ de bataille, 2,000 prisonniers, blessés pour la plupart, et 7 à 8,000 blessés. Parmi les morts se trouvaient 5 généraux. — Les Français n'eurent que 700 hommes tués et 3,200 blessés.

Le maréchal Ney fut chargé de faire construire, entre la ville et le faubourg qui est sur la rive droite, deux ponts un peu au-dessous des débris du pont sur pilotis, que les Russes avaient brûlé en se retirant. Le fleuve avait été rendu guéable en plusieurs endroits par l'extrême sécheresse; le maréchal le fit passer, le 18 août, par une de ses brigades de cavalerie légère; mais cette brigade fut repoussée et forcée de revenir en toute hâte.

La division Morand, du 1er corps, fut chargée d'occuper la partie du quai qui s'étendait sur la droite du pont brûlé. Barklay avait fait occuper la basse ville par de l'infanterie, et placer des batteries sur les hauteurs de la rive droite, de telle sorte qu'un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie s'engagea d'une rive à l'autre. Enfin, la division Morand parvint à s'établir, vers cinq heures du soir, dans le débris de tête de pont. — Le général en chef russe ne tenta rien de sérieux pour reprendre cette position; mais, à six heures du soir, craignant que les Français, qui s'étaient déjà établis dans quelques-unes des maisons les plus voisines du fleuve, ne s'emparassent de la basse ville, il y fit mettre le feu, et commença une heure après sa retraite sur Moskou.—Il donna le commandement de l'arrière-garde au général Korf, auquel il laissa 6,000 hommes d'infanterie, indépendamment de son corps de cavalerie.—Bagration, qui marchait à l'avant-garde, arriva, ce même jour, à Slobpnewa, petit village où la route de Moscou traverse le Dniéper.

Retraite des Russes. — Combat de Valutina. — Séjour à Smolensk. — Le maréchal Ney, secondé par la division Morand, était parvenu à éloigner les tirailleurs ennemis et à jeter des troupes sur la rive droite; on put dès lors hâter l'établissement des ponts. Ils furent terminés le 19, à trois heures du matin, et le 3e corps passa aussitôt. Le roi Murat suivit ce mouvement en traversant le fleuve à gué. Junot remonta le Dniéper jusqu'à Prudiazi, à deux lieues de Smolensk, et y fit travailler à la construction d'un pont.

L'Empereur, ignorant dans quelle direction l'armée russe se retirait, envoya Grouchy sur ses traces.—Korf effectuait sa retraite vers Moscou. Murat et Ney se mirent à sa poursuite. Ils le joignirent à une lieue et demie de Smolensk, en position sur des hauteurs qui bordent la route.

L'armée russe était engagée dans des chemins de traverse que Barklay avait pris pour tromper Napoléon sur la véritable direction de sa retraite. Ce général avait besoin de la journée tout entière, et d'une partie de la nuit pour déboucher, avec sa colonne, à Bredichino; il fallait donc retarder la marche des Français, afin qu'ils ne pussent atteindre ce village que le lendemain. C'était pour cela que Korf avait pris position. Mais après deux heures de résistance, il fut forcé de se retirer. Sentant la nécessité d'opposer sur-le-champ un obstacle redoutable à la marche des Français, le général Barklay fit rétrograder successivement les troupes avec lesquelles il marchait, et se rendit à son arrière-garde pour diriger lui-même les opérations.

Korf repassa la Kolodnia, ruisseau fangeux qui traverse la route de Valutina-Gora pour aller se jeter dans le Dniéper. Il fut rejoint derrière ce ruisseau par une division d'infanterie; mais il ne put pas, malgré ce renfort, arrêter les Français. L'avant-garde, formée de la division Razout, franchit le ruisseau et repoussa les Russes.

Le général en chef russe ayant été joint par la division du prince Eugène de Wurtemberg, rétablit le combat, et deux nouvelles divisions lui étant arrivées successivement, il reprit l'offensive et força le maréchal Ney à repasser la Kolodnia. Les Russes disposèrent leurs troupes pour la défense de la position; elle était très resserrée; ils s'y placèrent sur plusieurs lignes. A leur extrême droite, était la cavalerie légère de Korf, et le corps de cuirassiers d'Ouwarof, qui venait d'arriver;

Digitized by Google

le reste de la position était occupé par cinq divisions d'infanterie. La gauche dépassait la route et s'appuyait à un bois garni d'infanterie. Vers le centre, se trouvait un autre bois qui bordait la route, et qu'ils occupèrent aussi. Une division d'infanterie observait le corps de Junot, qui était en position sur la rive droite du fleuve. Les troupes que le maréchal Ney avait devant lui pouvaient s'élever à 30,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie.

Pendant que ces événements se passaient à l'avant-garde, l'Empereur ignorant toujours ce qu'était devenue l'armée russe et à combien se montaient les forces opposées à Ney, s'était transporté de sa personne sur un plateau situé à gauche de la route de Moscou, à une lieu environ en arrière de la Kolodnia. Le maréchal Davoust, qui avait traversé le Dniéper immédiatement après Ney, avait trois divisions en position sur ce plateau. Gudin occupait, avec sa division, la grande route de Moscou, et Morand avait pris, avec la sienne, un chemin de traverse, qui, partant de cette route, passait sur le plateau et conduisait au-delà du flanc droit des Russes.

Les choses étaient en cet état, quand l'Empereur apprit que les Russes, recevant continuellement de nouveaux renforts, avaient réduit Ney à la défensive, et qu'il était urgent de lui envoyer des secours. Craignant que la totalité de l'armée russe ne fût réunie, il ordonna aussitôt à Gudin de marcher au secours de Ney, et, dans la crainte que Morand ne fût compromis, il lui envoya l'ordre de rétrograder. Morand dut obéir; mais il était alors à la hauteur des lieux où l'on combattait; le canon se faisait entendre à une faible distance; ses soldats étaient animés d'une ardeur très vive, et, en marchant encore une heure, ils auraient débouché sur la route de Moscou, en arrière des Russes!

Le maréchal Ney ayant été joint par Gudin, ordonna à ce général de former sa division en colonne, de franchir la Kolodnia et d'attaquer les Russes. Il fallait passer sur un pont que battait un feu très vif d'artillerie. Ce passage s'exécuta avec la plus grande résolution, mais le général Gudin fut frappé mortellement d'un boulet au moment où il animait ses soldats par son exemple. Il fut remplacé par le général de brigade Gérard.—Le corps de Ney ayant suivi la division Gudin, le combat devint général et opiniâtre; il fut surtout terrible dans le voisinage de la route; on s'y attaqua plusieurs fois à l'arme blanche. La mêlée ne cessa qu'à la nuit, et les Français restèrent maîtres du champ de bataille.

L'Empereur arriva le lendemain au point du jour pour passer en revue les troupes qui avaient combattu la veille, et distribuer des récompenses, et il revint ensuite à Smolensk. Il ordonna au roi de Naples de poursuivre les Russes; mais ce fut inutilement, ils avaient eu le temps de tout évacuer. Davoust fut chargé d'appuyer Murat, Ney le suivait, Junot fermait la marche. Poniatowski avait conservé sa position. Grouchy était à Dukohwszina. Le prince Eugène passa le Dniéper dans la matinée, et campa sur la hauteur qui domine le fleuve, près d'un couvent situé à gauche de la route de Pétersbourg.

Les bulletins portent le nombre des Français tués au combat de Valutina à 600, et celui des blessés à 2,600; ils font monter la perte de l'ennemi à un nombre triple. M. de Chambray, dans sa relation, généralement fort exacte, et que nous suivons de préférence, dit que les Français perdirent dans cette affaire 6 ou 7,000 hommes (tués ou blessés), et que la perte des Russes fut beaucoup plus forte.

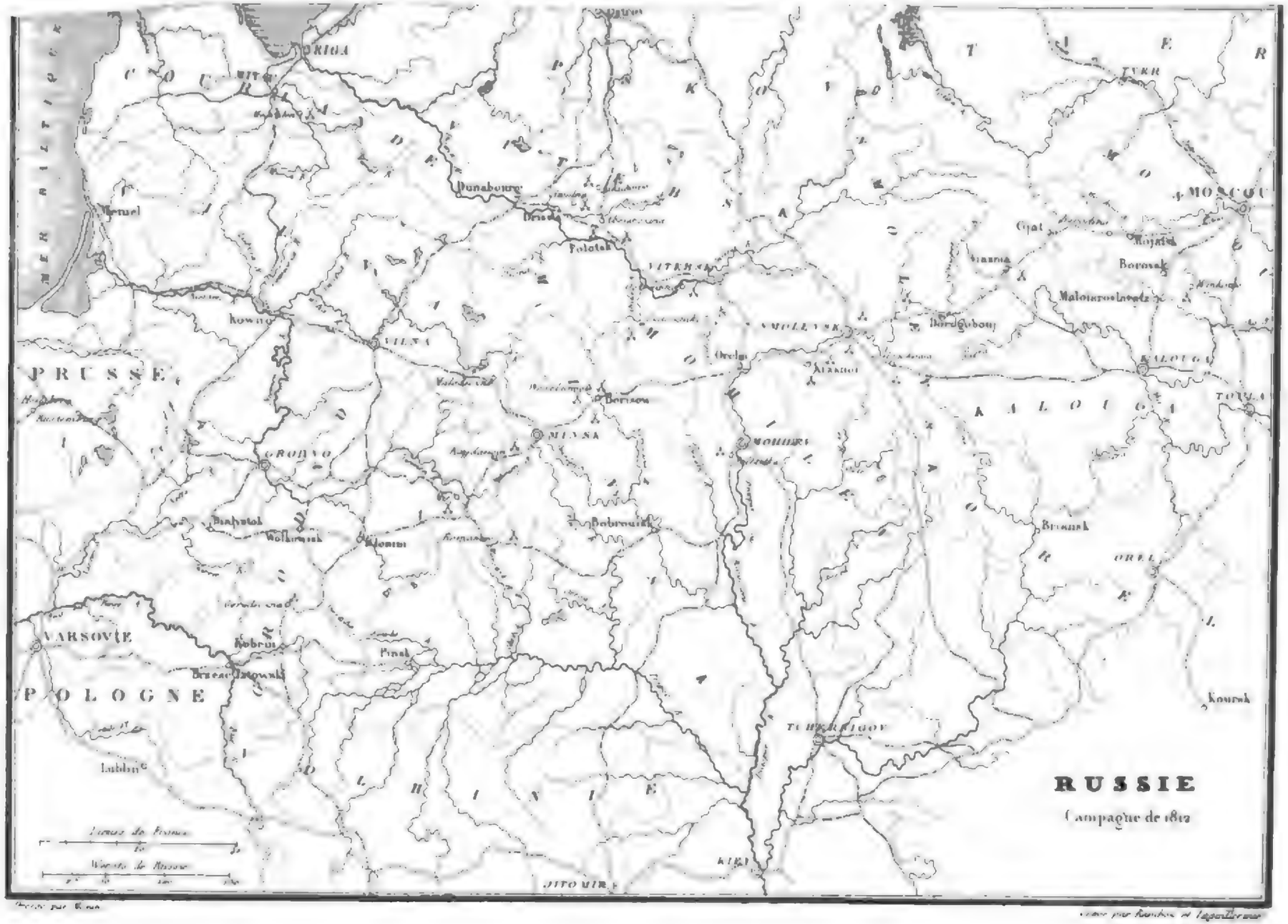
L'Empereur avec sa garde s'arrêta quelques jours à Smolensk.—«Une partie des bâtiments de la ville, ceux que l'incendie avait épargnés, dit M. de Chambray, furent destinés à l'établissement des hôpitaux, et l'on y plaça les blessés. Là, entassés pêle-mêle, souvent sans paille, manquant d'aliments, attendant longtemps un premier pansement, ils gémissaient en proie à leurs douleurs. Ces cruelles privations, une chaleur excessive, l'infection répandue par les cadavres qui gisaient autour de Smolensk, dans la ville et jusque dans les maisons, donnèrent naissance à une maladie épidémique, qui, plus active encore que les blessures, moissonna en peu de temps un grand nombre de ces guerriers. Mais si le sort des blessés français fut si cruel, comment peindre celui des blessés russes? On ne put leur donner aucun secours; répandus dans les rues, les places publiques, les cours et les jardins, ils périrent douloureusement de faim et de leurs blessures. Quant aux malades, qui étaient en très grand nombre, l'entrée des hôpitaux leur fut interdite; privés de secours, ils se traînaient à la suite de leurs régiments, jusqu'à ce qu'ils expirassent sur la route ou à quelque bivouac. Quel affreux spectacle! quel cortége de la gloire des conquérants!»

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1812.

22 JUIN. Guerre avec la Russie. — Proclamation de l'Empereur.
23 — Passage du Niémen.
24 — Entrée à Wilna.
28 — La diète de Varsovie déclare le royaume de Pologne et le corps de la nation polonaise rétabli.
3 JUILLET. Combat de Sventziany.
5 — Combat sur la Dziana.
6-8 — Combat de Koseni. — Prise de Minsk.
18 — Alliance de la Russie avec l'Angleterre et la Suède.
20 JUILLET. Alliance de la Russie avec les insurgés d'Espagne.
23 — Bataille de Mohilow.
25 — Bataille d'Ostrowno.
27-28 — Combat et prise de Witepsk.
31 — Combat de Jakubowo.
1er AOUT Combat d'Oboiarzina. — Prise de Dunabourg.
8 — Combat d'Inkowo.
14 — Combat de Krasnoï.
17 — Bataille et prise de Smolensk.
18 — Bataille de Polotsk.
19 — Bataille de Valutina Gora.

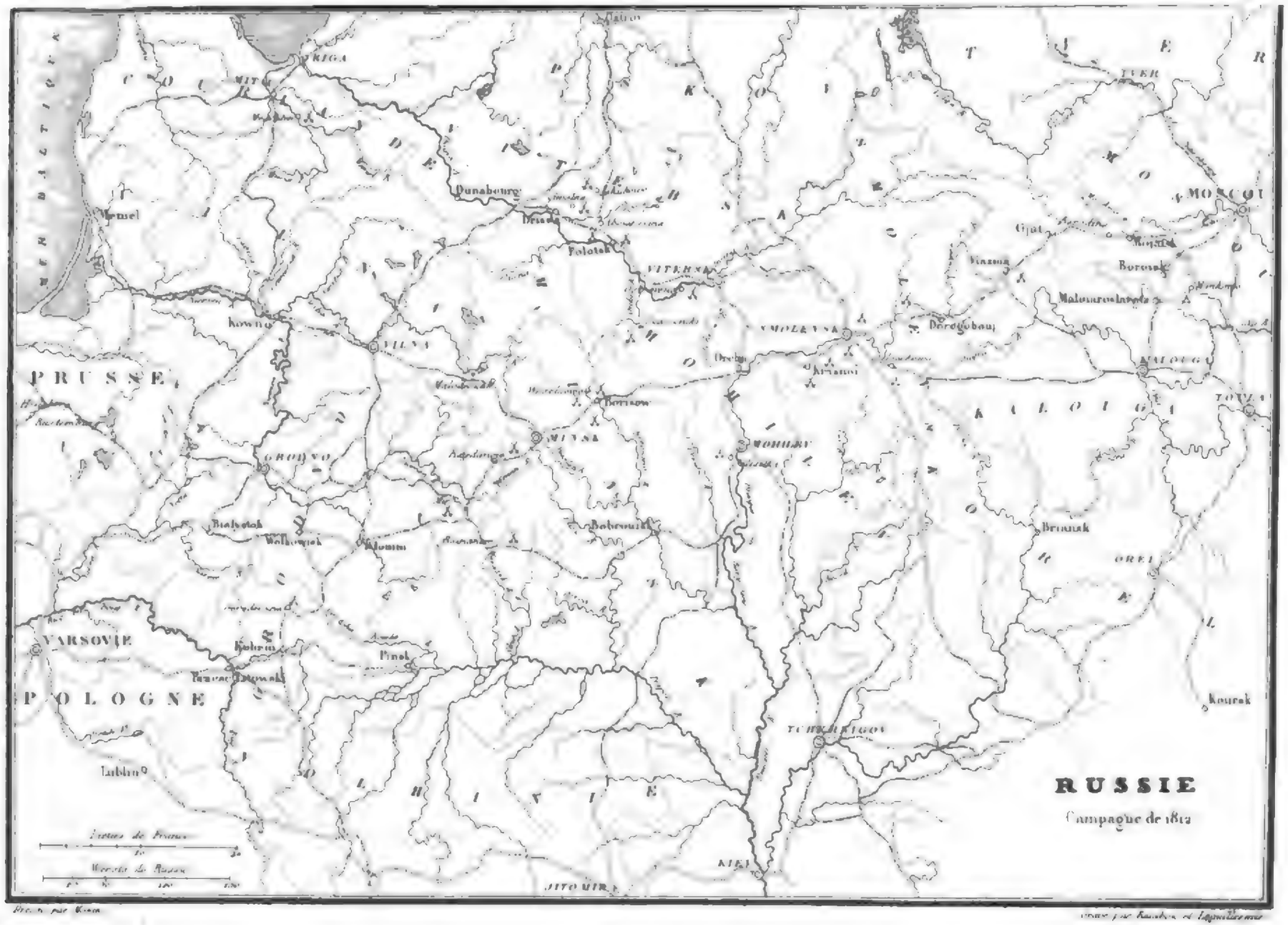
Digitized by Google


RUSSIE
Campagne de 1812
MER BALTIQUE
RIGA
Mitau
Memel
Dunabourg
Drissa
Polotsk
VITEBSK
SMOLENSK
MOSCOU
Gjat
Mojaisk
Borosk
Maloiaroslawetz
Borodino
Orcha
Krasnoi
KALOUGA
TOULA
Kowno
VILNA
PRUSSE
Borisow
MINSK
MOHILEW
GRODNO
Bialystok
Wolkowisk
Slonim
Bobruisk
Briansk
OREL
Kourak
VARSOVIE
Kobrin
Pinsk
Brest-Litowsk
POLOGNE
Lublin
TCHERNIGOV
KIEV
JITOMIR
Lieues de France
Verstes de Russie

Digitized by Google

Les Cosaques et les Blessés.

Digitized by Google

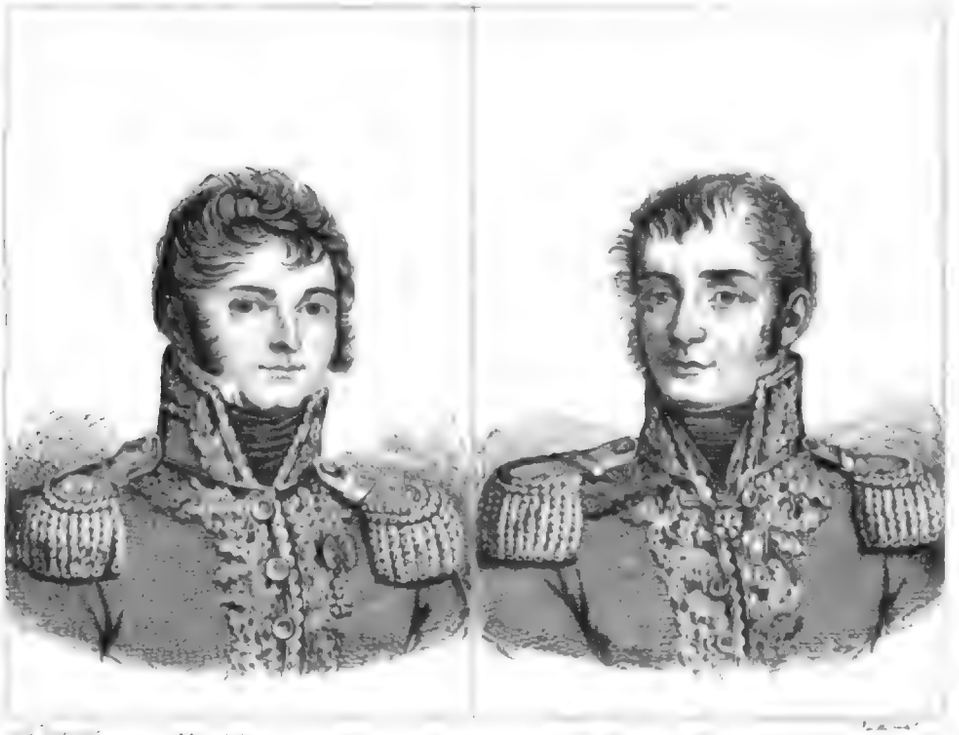

RUSSIE
Campagne de 1812
PRUSSE
POLOGNE
VARSOVIE
MOSCOU
RIGA
Dunabourg
Polotsk
VITEBSK
SMOLENSK
Borodino
Malouroslavets
Viazma
Gjat
Borisow
MINSK
GRODNO
Bialystok
Wolkowisk
Bobruisk
MOHILEW
Brinsk
OREL
Kourak
TCHERNIGOF
KIEF
Pinsk
Kobrin
Lublin
Tuer
Tula
Kaluga
Dresde
Dorpat
Pernau
Mitau
Wilna
Kowno
Pensel
Lettres de France
Versts de Russie

Digitized by Google

Les Cosaques et les Blessés.

Digitized by Google

Baskir. Cosaque du Volga. Tartare Kirguise.



Lheritier. Mouton Duvernet

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Passage du Niémen

Digitized by Google

BATAILLE DE LA MOSCOWA.

ENTRÉE ET SÉJOUR A MOSCOU.—OPÉRATIONS DES CORPS DÉTACHÉS.

SOMMAIRE.

Poursuite de l'armée russe par les Français. — Kutusof remplace Barklay de Tolly. — Combat de Gjat. — Position des Russes. — Combat d'Alekzino. — Bataille de la Moscowa. — Combat de Mojaisk. — Projets de Kutusof. — Retraite des Russes. — Mesures prises par Rostopchin. —Arrivée des Français devant Moscou.—Entrée à Moscou. — Incendie de Moscou — L'Empereur quitte le Kremlin. — Retour de l'Empereur au Kremlin. — Position des divers corps de l'armée autour de Moscou. — Combats divers. — Négociations essayées. — Opérations du corps de Macdonald. — Combats autour de Mittau. — Opérations du corps de Gouvion-Saint-Cyr. — Deuxième bataille de de Polotzk. — Opérations du maréchal Victor. — Combat sur la Lukomlia. — Opérations en Lithuanie. — Projets de retraite. — Négociations. — Occupations de l'Empereur à Moscou.

ARMÉE FRANÇAISE.

Général en chef. — L'Empereur Napoléon.

ARMÉE RUSSE.

Général en chef. — Barklay de Tolly. — Kutusof.

Poursuite de l'armée russe par les Français. — Après le combat de Valutina, et durant le séjour de l'Empereur à Smolensk, les opérations continuèrent. Le roi Murat, suivi de Davoust et de Ney, passa le Dniéper à Slobpnewa, le 22 août, sans éprouver de résistance; Junot y arriva deux jours après, et y prit position.

Murat s'avança jusque vis-à-vis d'Uwiat, village situé à une demi-journée en deçà de Dorogobuj. Le général en chef russe Barklay, ayant réuni son armée à celle de Bagration, avait pris position derrière l'Uja, ruisseau qui passe au-delà du village d'Uwiat. Il faisait travailler à des retranchements entre cette position et Dorogobuj, à peu de distance de cette ville.

Tandis que la plus grande partie de l'armée française marchait ainsi sur la route de Moscou, le vice-roi et Poniatowski suivaient la même direction par des chemins de traverse.—Poniatowski se trouvait à deux lieues sur la droite du roi de Naples, prêt à prendre sa place de bataille ou à tourner Barklay, selon les ordres qu'il recevrait.—Le vice-roi arriva, le 25 août, à Zaselic, village situé tout près du Dniéper, à une journée de Dorogobuj, et il y opéra sa jonction avec Grouchy. Ces deux généraux pouvaient facilement, si besoin était, passer le fleuve pour se réunir au roi Murat.—Latour-Maubourg devait arriver, le 28, à Jelnia.

Informé que Bagration avait pris position avec la totalité de son armée et avait fait construire quelques retranchements en avant de Dorogobuj, l'Empereur eut l'espoir que cette bataille qu'il désirait tant livrer, allait enfin avoir lieu. Il fit partir subitement la garde, dans la nuit du 24 au 25, pour se rendre aux avant-postes. L'armée qu'il allait opposer au général russe, ne se montait plus qu'à 155,000 hommes.—Mais les raisons qui, jusque alors, avaient empêché Barklay d'en venir à une affaire générale, subsistaient toujours; ce général attendait, sous peu de jours, un renfort que lui amenait Miloradowitz. Il se retira donc avant que Napoléon eût concentré ses troupes et évacua Dorogobuj.—Les Français y entrèrent dans la soirée du 25 août. L'Empereur y arriva bientôt après, et s'établit dans le château où il passa la nuit.

Voyant qu'il fallait renoncer à l'espoir d'en venir à une affaire générale dans le voisinage de Dorogobuj, et convaincu d'ailleurs que l'occupation de Moscou aurait pour lui le même résultat que le gain d'une bataille, l'Empereur se décida à poursuivre les Russes jusqu'à cette capitale.

L'armée française allait se trouver, par ce mouvement, à une grande distance de sa base d'opérations; aussi, pour se mettre en mesure contre les événements inattendus qui pouvaient survenir, l'Empereur envoya des instructions au maréchal Victor, qui était encore derrière le Niémen. Il informa le maréchal qu'il marchait sur Moscou, et lui ordonna de se diriger en hâte sur Smolensk, afin de lui servir de réserve, de maintenir ses communications, et même, au besoin, de venir au secours de l'armée. Dans ces instructions, il lui donnait le commandement de toutes les troupes qui étaient dans les gouvernements de Mohilow, de Witepsk et de Smolensk; il lui présentait sous un aspect favorable la position des corps d'armée détachés; il disait que l'on allait faire le siége de Riga, ce qui devait fixer l'attention de l'ennemi sur la basse Dwina; que Saint-Cyr paraissait avoir plus de forces qu'il n'en fallait pour tenir Wittgenstein en échec; que la division Dombrowski pouvait facilement maintenir la communication de Minsk à Orsza et à Smolensk, puisqu'elle ne pouvait être troublée que par le corps du général Herte, composé de recrues, et contre lequel Schwartzenberg pouvait aussi opérer. L'Empereur prévoyait le cas où Saint-Cyr, contre toute probabilité, serait battu par Wittgenstein et forcé de repasser la Dwina; dans ce cas le maréchal Victor devait marcher à son secours.

Il s'en fallait toutefois de beaucoup que les choses fussent ainsi; mais Napoléon les voyait sans doute alors telles qu'il les désirait; car on ne peut croire qu'il voulût induire le duc de Bellune en erreur.

Cependant l'Empereur poursuivait l'ennemi avec une rapidité surprenante. Son armée marchait sur trois colonnes; celle du centre, qui était la plus forte,

Digitized by Google

suivait la grande route; elle se composait de la cavalerie du roi Murat, formant l'avant-garde, des corps de Ney, de Davoust et de la garde. Le prince Eugène et Poniatowski marchaient dans l'intérieur des terres; le premier sur la gauche, le second sur la droite; ils se tenaient à la hauteur de l'avant-garde.

Quelques affaires eurent lieu à l'avant-garde pendant cette marche; mais elles furent sans importance et n'amenèrent aucun résultat.—Deux seulement méritent qu'on en parle; la première fut un combat livré le 27 août, près de Rybki, sur les bords de l'Oszma, dont les Russes voulurent disputer le passage; la seconde un autre combat le 29, sur les bords de la Wiazma. La résistance que l'arrière-garde russe opposa en cet endroit, n'empêcha pas les Français de s'emparer de Wiasma. — Les Russes, en abandonnant Wiazma, mirent le feu aux magasins; le quart de la ville fut la proie des flammes.

Kutusof remplace Barklay de Tolly. — En apprenant que l'Empereur s'avançait à marches forcées sur Moscou, les habitants de cette capitale poussèrent un cri général d'indignation contre le général Barklay, qu'ils accusèrent de lâcheté, de trahison ou d'incapacité pour avoir fui depuis le Niémen sans avoir presque combattu. Les esprits étaient tellement exaltés contre ce général, que l'empereur Alexandre fut en quelque sorte forcé de lui ôter le commandement pour le donner au maréchal Kutusof, qui était désigné par un parti puissant et cher à la nation entière. Kutusof, vaincu à Austerlitz, venait de relever sa renommée par des victoires en Turquie, où il avait conquis une paix glorieuse.

Kutusof remplaça Barklay, le 29 août. Napoléon en témoigna beaucoup de joie; il espérait que ce nouveau général en viendrait enfin à une bataille.

Le lendemain du jour où Kutusof prit le commandement, le renfort qu'amenait Miloradowitz arriva enfin. Il consistait en 16,000 hommes de nouvelles levées, qui furent incorporés dans les régiments des différentes armes auxquelles ils appartenaient.

Combat de Gjat. — La nation russe désirait une bataille générale; Kutusof choisit donc une position située entre Mojaïsk et Gjat, à environ vingt-sept lieues de Moscou. Il y fit travailler activement à la construction de quelques retranchements, et se décida à y attendre l'armée française. Il arrêtait ses corps au fur et à mesure de leur arrivée; pendant ce temps, son arrière-garde continuait à disputer le terrain. Le 1er septembre, le roi Murat la chassa de Gjat et prit position une lieue au delà. L'Empereur arriva le même jour dans cette petite ville, accompagné de sa garde; il s'y arrêta quelque temps pour se préparer à une bataille. Les maréchaux Davoust et Ney prirent position, l'un à droite, l'autre à gauche de cette ville; le prince Poniatowski et le vice-roi formaient les ailes; le premier était à Budaiewo, le second à Pawlowo. Le général Junot était encore en arrière.

Le 2 septembre, lendemain de son arrivée à Gjat, l'Empereur prévint les maréchaux et les généraux chefs de corps et de service, qu'ils devaient se préparer à la bataille qui allait sans doute avoir lieu; il se fit présenter dans le plus grand détail la situation du personnel en hommes et en chevaux, et celle du matériel de l'artillerie en munitions et bouches à feu. Ces états firent connaître que l'armée, en y comprenant les hommes détachés que l'on supposait pouvoir rejoindre avant cinq jours, comptait en combattants 103,000 hommes d'infanterie, et 30,000 de cavalerie. Le nombre des bouches à feu se montait à cinq cent quatre-vingt-sept.

Napoléon laissa reposer son armée le 3 septembre, et la remit en marche, le 4, dans le même ordre que précédemment. Sa cavalerie devait s'accroître bientôt du corps de Latour-Maubourg, qui n'était plus qu'à une journée de l'avant-garde. Le lendemain, les corps qui flanquaient la route, s'en rapprochèrent, et Poniatowski, qui marchait à environ une demi-lieue sur la droite, rencontra, vers une heure de l'après-midi, l'ennemi établi en position avec des forces supérieures.

Position des Russes. — Avant d'en venir au récit de cette grande bataille, il est nécessaire de faire connaître la position qu'occupait Kutusof. Nous en empruntons la description à M. de Chambray.

«Environ trois lieues après Gridnewo, on trouve le vaste monastère de Kolotskoi; et peu après, à une demi-lieue sur la droite, la Kalotcha, ruisseau inconnu jusqu'à ce jour, depuis devenu à jamais célèbre. Il coule d'abord à peu près parallèlement à la route; bientôt il s'en rapproche et la traverse à Borodino, village situé à gauche du ruisseau, à deux lieues du monastère et à vingt-sept de Moscou; puis il se dirige vers la Moskowa, dans laquelle il se jette à une lieue de là. Ce ruisseau, presque tari par la sécheresse, ne contenait plus qu'une eau bourbeuse et stagnante: d'abord ses rives sont légèrement escarpées; mais en s'approchant de Borodino, l'escarpement de la rive gauche disparaît entièrement, tandis que celui de la droite devient plus élevé, très rapide, et continue ainsi jusqu'à peu de distance de la Moskowa. La grande route passe à Borodino, franchit l'escarpement, traverse un terrain découvert, et entre dans un bois à trois quarts de lieue de Borodino; ce bois se prolonge au loin sur la droite, et est traversé par la vieille route de Smolensk (à Moscou) qui, à la hauteur de Borodino, est distante d'une lieue de la grande route actuelle.

«Kutusof occupait tout l'espace compris entre la Moskowa et la vieille route de Smolensk; il bordait la Kalotcha depuis son embouchure jusqu'à Borodino, qu'il avait fait occuper fortement. De ce village jusqu'au bois, le terrain est découvert pendant environ trois quarts de lieue; cette partie de la position étant la plus faible, il avait travaillé à la fortifier. Une grande redoute avait été construite entre la route de Moscou et Séménowska, et trois redans entre le village et le bois; le village lui-même avait été couvert d'un retranchement. Pressé par le temps, on avait exécuté ces travaux sans soins, et ils n'étaient encore qu'ébauchés.

«Pour attaquer de ce côté, il fallait déboucher entre la Kalotcha et le bois par un terrain de peu d'étendue. Un mamelon, qui domine les environs, s'y trouve situé dans l'endroit le plus étroit. Kutusof avait fait construire une redoute fermée sur le sommet de ce mamelon, et occuper le débouché par l'armée de Bagration. Ce général appuyait sa droite à la Kalotcha, un peu au-dessous du village d'Aleksino, dans lequel il n'avait laissé que des troupes légères; sa gauche occupait le bois, son centre était protégé par la redoute; il employa à la défense de cette position la division Néwérowski, celle du prince Charles de Mecklenbourg et un corps de cavalerie. L'infanterie occupait la redoute, le village de Schéwardino et le bois; la cavalerie, le terrain découvert; le reste de l'armée de Bagration était en réserve.»

Combat d'Aleksino.—L'Empereur ordonna d'enlever la position d'Aleksino; aussitôt le corps de Poniatowski, la cavalerie de Murat et trois divisions du corps de Davoust se mirent en mesure d'exécuter cet ordre. Poniatowski, placé à droite dans le bois, attaqua la gauche de l'ennemi; le général Compans s'empara du village d'Aleksino, situé sur la Kalotcha, et se porta sur la redoute qu'il fit canonner; le général Friant passa ce ruisseau un peu plus bas pour prendre la même direction, et Morand plus bas encore pour attaquer la droite des Russes qu'il fit replier sur le village de Schéwardino. On plaça une partie de la cavalerie au centre, entre le corps de Poniatowski et la division Compans, le reste en réserve. Les choses ainsi réglées, le général Compans fit ployer deux de ses régiments (57e et 61e) en colonne et les envoya à l'assaut. Cette tentative eut d'abord du succès, mais les Russes ayant attaqué à leur tour reprirent la redoute. Un second assaut eut les mêmes résultats. Enfin un troisième effort rendit les Français maîtres de la redoute, et de cinq canons qui l'armaient. La nuit seule mit fin au combat [1].

A la suite de ce combat, Napoléon occupa une partie du bois que Poniatowski avait attaqué; sa droite s'étendit jusqu'au delà de la vieille route de Smolensk; ses avant-postes, entre le bois et la Kalotcha, furent placés sur le bord d'un ravin qui prend naissance près du bois, et se termine au ruisseau.

Bataille de la Moscowa. — L'Empereur consacra une partie de la journée du 6 à reconnaître la position de l'ennemi, et il envoya ensuite des ordres pour la bataille qui devait se livrer le lendemain. Ces ordres furent exécutés à trois heures du matin, et l'armée occupa alors la position suivante: Poniatowski était à l'extrême droite, sur la vieille route de Smolensk; Davoust, avec trois divisions seulement, en avant de la redoute au bord du bois; Ney et Junot entre la redoute et la Kalotcha; trois corps de cavalerie le long du bois, en arrière de la redoute. La division Morand, du 1er corps, était en avant de Schéwardino, au bord et sur la rive droite de la Kalotcha, séparée de l'ennemi par le ravin dont nous avons parlé plus haut. Il ne resta, sur la rive gauche du ruisseau, que le corps du vice-roi, la division Gérard et le corps de cavalerie de Grouchy, ce corps de cavalerie, ainsi que les divisions Gérard et Morand, avaient été mis, pour le jour de la bataille, sous les ordres du prince Eugène.

L'Empereur, qui avait dormi dans sa tente, s'éveilla à deux heures du matin et s'informa du temps qu'il faisait. On lui dit que le ciel était pur; alors il s'écria: «Nous aurons le même soleil qu'à Austerlitz.» Et aussitôt il monta à cheval pour se rendre sur le champ de bataille.

La Kalotcha pouvait être franchie presque partout à gué; cependant on y avait construit plusieurs ponts pour rendre la communication facile, et on travailla toute la nuit à la construction de trois épaulements, derrière chacun desquels devaient être placées vingt-quatre bouches à feu de douze, tirées des réserves. Du premier, qui touchait au bois, on comptait battre les redans; du second, situé plus à gauche, le village de Séménowska; et du troisième, situé à la position occupée par le vice-roi, on devait battre la grande redoute russe; mais on ne put se servir de ces épaulements parce qu'ils étaient trop éloignés des points sur lesquels les batteries devaient tirer.

Tandis que l'Empereur faisait ses dispositions d'attaque, Kutusof préparait tout pour une défense opiniâtre. Après avoir fait occuper Borodino, qu'il regardait comme un avant-poste détaché de sa ligne, par un régiment des chasseurs à pied de la garde, il distribua ses troupes dans les positions suivantes:

Les corps d'Osterman et de Bagawout étaient à droite de la route de Moscou, sur le plateau qui borde sa Kalotcha, le premier touchant à la route, le second à l'extrême droite. A gauche d'Osterman était Doctorof; il s'étendait depuis la route jusqu'à la grande redoute, dont la défense lui était confiée. Raiewski appuyait sa droite à la grande redoute; sa gauche occu-

[1] Le 61e, en enlevant et en gardant la redoute, avait tellement souffert, que le lendemain Napoléon le passa en revue, et, le trouvant considérablement diminué, demanda à son chef: «Qu'avez-vous «fait d'un de vos bataillons?»—«Sire, il est dans la redoute,» répondit le colonel.

Ce fut sur le champ de bataille qui allait être illustré par une des victoires les plus disputées et les plus mémorables dont les hommes puissent garder le souvenir, que l'Empereur reçut pour la première fois le portrait de ce fils sur qui reposaient tant d'amour et d'espérances. Un officier de la maison impériale le lui apporta: nous laissons à cet officier le soin de retracer cette scène intéressante.

«J'arrivai, dit M. de Beaussel, le 6 septembre, à neuf heures du matin, à la tente de S. M. Je lui remis les dépêches que l'impératrice avait bien voulu me confier, et je lui demandai ses ordres relativement au portrait de son fils. Je pensais qu'étant à la veille de livrer la grande bataille qu'il avait tant désirée, il différerait de quelques jours d'ordonner l'ouverture de la caisse dans laquelle ce portrait était renfermé.... Je me trompais: pressé de jouir d'une vue aussi chère à son cœur, il m'ordonna de la faire porter de suite à sa tente. Je ne puis exprimer le plaisir que cette vue lui fit éprouver. Le regret de ne pouvoir serrer son fils contre son cœur fut la seule pensée qui vint troubler une jouissance si douce. Ses yeux exprimaient l'attendrissement le plus vrai. Il appela lui-même tous les officiers de sa maison et tous les généraux qui attendaient à quelque distance ses ordres, pour leur faire partager les sentiments dont son cœur était rempli. «Messieurs, leur dit-il, si mon fils avait quinze ans, croyez qu'il serait ici au milieu de tant de braves autrement qu'en peinture.» Un moment après il ajouta: «Ce portrait est admirable.» Il le fit placer en dehors de sa tente, sur une chaise, afin que les braves officiers et les soldats de sa garde pussent le voir et y puiser un nouveau courage. Ce portrait resta ainsi toute la journée.»

pait le village de Séménowska. Barasdin et Woronzof étaient chargés de la défense des redans ; leur droite s'appuyait à Séménowska, leur gauche pénétrait jusque dans le bois. A l'extrême gauche, Tutchkof avait pris position au village d'Utitsa, avec son corps et la milice de Moscou, qui avait été mise sous ses ordres. Enfin la garde avait été placée en réserve derrière les corps de Doctorof et de Raiewski. Chacun des généraux commandant un corps d'infanterie avait, derrière, un corps de cavalerie, à l'exception du corps de Tutchkof, auquel on n'avait attaché qu'une division de cuirassiers; une autre division avait été placée en réserve à gauche de la garde. L'intention de Kutusof était de rester sur la défensive partout, excepté à l'extrême gauche, ou Tutchkof devait prendre vivement l'offensive au moment où les Français attaqueraient. Kutusof s'établit derrière le corps de Doctorof.

Voici les dispositions générales de l'armée française, telles que Napoléon les avait réglées : un feu violent d'artillerie, dirigé contre les redans, le village et la grande redoute, devait donner le signal de la bataille; pendant ce temps, Poniatowski devait suivre la vieille route de Smolensk jusqu'à la hauteur des redans, et de là se diriger à gauche au travers du bois pour tourner l'ennemi; l'attaque des redans était confiée à Ney et à Davoust; le prince Eugène devait attendre que cette attaque fût commencée pour enlever le village de Borodino, s'y maintenir, et passer ensuite la Kalotcha avec la plus grande partie de ses forces, afin d'attaquer la grande redoute. Des quatre corps de cavalerie, celui de Grouchy suivait les mouvements du prince Eugène, celui de Nansouty marchait avec Davoust, celui de Latour-Maubourg avec Ney, et celui de Montbrun devait prendre position le long du ravin qui se rend du bois à la Kalotcha, la droite devant Séménowska. La garde restait en réserve derrière le centre.

Ainsi, l'Empereur refusait entièrement son aile gauche et n'attaquait que la partie de la position de Kutusof comprise entre Borodino et le bois; mais ses efforts portaient surtout sur les points où se trouvaient les trois redans. Il espérait s'en emparer rapidement, culbuter les troupes qui les défendaient, et les repousser jusqu'à la grande route, avant que celles qui occupaient le reste de la position eussent pu effectuer leur retraite. Ce plan offrait de grandes chances de succès, puisque les corps de l'armée de Kutusof qui se trouvaient à droite de la route de Moscou ne pouvaient entrer en ligne au commencement de la bataille. L'Empereur pouvait donc, avant que le général russe eût le temps d'utiliser ces corps, enlever le point décisif, tailler en pièces ou mettre en déroute les troupes qui le défendaient, enfin décider le sort de la journée.

Napoléon fut informé, au point du jour, que l'ennemi avait conservé ses positions, et qu'ainsi on allait en venir aux mains. Il fit mettre à l'ordre des différents corps la proclamation suivante :

« Soldats,

« Voilà la bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou. »

L'armée de Napoléon, composée en grande partie de troupes françaises, s'élevait à 120,000 hommes environ ; l'armée russe comptait 92,000 hommes de troupes régulières, 10,000 hommes de milice de Moscou, et 50,000 hommes de cavalerie dont 30,000 Cosaques irréguliers. L'armée française avait une supériorité marquée en grosse cavalerie; son infanterie était composée de soldats aguerris, tandis que celle de Kutusof comptait un grand nombre de recrues. Enfin l'armée française avait 587 bouches à feu et l'armée russe plus de 600.

Vers six heures du matin, la bataille commença par une canonnade terrible, qui s'engagea tout à coup, d'abord près du bois, entre l'artillerie des trois redans et celle qui lui était opposée ; puis immédiatement après à la gauche, et enfin au centre. Les troupes marchaient pendant ce temps pour exécuter les mouvements prescrits.

Davoust laissa le général Friant en réserve et s'élança à la rencontre des Russes avec les divisions Dessaix et Compans; la première suivait le bord du bois, l'autre marchait dans l'intérieur. Un feu très vif de mousqueterie s'engagea bientôt ; en même temps, un régiment de la division Compans se précipita sur le redan le plus rapproché du bois, et l'enleva ; mais il ne put s'y maintenir. Le maréchal Ney s'avançait alors, suivi de Junot ; dès qu'il fut à proximité, il attaqua les trois redans, et, secondé par la division Compans, il s'en empara. Bagration parvint à les reprendre, mais il ne les conserva qu'un moment. Ney s'en rendit maître de nouveau, et, appuyant à gauche, il se prépara à l'attaque du village de Séménowska, qu'il avait débordé, tandis que Dessaix et Compans gagnaient du terrain sur sa droite.

Le prince Eugène, après s'être emparé du village de Borodino, se contenta d'occuper ce village, et passa sur la rive droite de la Kalotcha avec la plus grande partie de ses forces.

A l'extrême droite, Poniatowski s'était emparé d'Utitsa, et avait pénétré dans un bois marécageux qui environne en partie ce village ; mais il avait ensuite été repoussé par Tutchkof. On continuait à se battre dans ce bois, où des tirailleurs seulement pouvaient être engagés.

Dès que le soleil fut levé, Kutusof put se rendre parfaitement compte des dispositions prises par son adversaire ; il vit que Napoléon avait, près du bois, de grandes masses d'infanterie et de cavalerie ; qu'ainsi, les troupes chargées de la défense des redans étaient hors d'état de résister, s'il ne leur envoyait promptement des renforts. Il vit qu'on n'avait opposé que de la cavalerie à la partie de sa position comprise entre le village de Séménowska et la redoute, et que le vice-roi, après s'être emparé de Borodino, se disposait à

Digitized by Google

passer sur la rive droite de la Kalotcha; enfin, derrière le centre de l'armée française, il apercevait un corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, qu'il devait supposer être la garde de Napoléon. En conséquence, il ordonna à Bagawout de se rendre sur-le-champ à la gauche et d'y prendre les ordres de Bagration. Il était plus de sept heures quand ce mouvement commença; déjà Kutusof avait envoyé au secours de Bagration une brigade de la garde, et la division Konownitzin, du corps de Tutchkof, avait appuyé à droite dans le bois, pour s'opposer aux progrès de Davoust. Il était huit heures quand la tête de colonne de Bagawout atteignit Séménowska. Bagration l'engagea aussitôt, ainsi que toutes les troupes de ce corps, au fur et à mesure de leur arrivée. Grâce à ce renfort, il parvint d'abord à arrêter les Français, et bientôt après il reprit l'offensive. Dès que Ney vit que Bagration était secouru par des troupes fraîches, il envoya prévenir Napoléon et lui demander des secours.

L'Empereur, qui était, depuis le commencement de la bataille, en avant et un peu à gauche de la redoute dont la division Compans s'était emparée le 5, se promenait avec Berthier sur le bord d'un ravin qui descend vers Schewardino, lorsque celui de ses officiers d'ordonnance qu'il avait envoyé près de Ney, pour lui rendre compte des opérations de ce maréchal, vint lui apprendre que Bagration reprenait l'offensive, et que le duc d'Elchingen avait le plus grand besoin de secours.—Junot venant d'être envoyé dans le bois au secours de Poniatowski, il ne restait de disponible en troupes d'infanterie que la division Friant. — Après avoir réfléchi quelque temps, l'Empereur chargea l'officier d'ordonnance de porter à ce général l'ordre de marcher au secours de Ney.

En avant du village de Séménowska, les Russes occupaient un retranchement qu'ils n'avaient eu que le temps d'ébaucher. Latour-Maubourg les y attaqua à la tête des cuirassiers saxons, et les culbuta. C'est dans ce moment que l'arrivée du général Friant permit à Ney de reprendre l'offensive. — Bagration se vit enfin enlever Séménowska.

L'armée russe se reforma aussitôt en arrière de ce village; sa droite occupait encore la grande redoute, sa gauche s'appuyait au même bois que précédemment, mais une demi-lieue en arrière des redans. Plusieurs batteries furent placées sur un plateau qui domine Séménowska; elles faisaient un feu très soutenu et très meurtrier. — Sur ce point, les Français ne purent donc que parvenir à occuper les redans et le village de Séménowska. — A l'extrême droite, Poniatowski, secondé par Junot, avait repoussé Tutchkof à près d'une lieue d'Utitsa.

Pendant ce terrible engagement à Séménowska, une lutte non moins acharnée avait lieu sur le point où combattait le prince Eugène. Après avoir placé la division Delzons dans le village de Borodino, et la cavalerie légère de son corps un peu plus à gauche, il avait fait passer le reste de ses forces sur la rive droite de la Kalotcha.

S'étant aperçu du mouvement du vice-roi, Kutusof renforça la partie de sa position comprise entre la route de Moscou et la grande redoute, avec le corps d'Osterman et un corps de cavalerie. A peine les premières troupes du vice-roi eurent-elles commencé leur passage sur la rive droite de la Kalotcha, que le général Morand traversa le ravin qui le séparait de l'ennemi et se porta sur la grande redoute. Un feu violent d'artillerie l'accueillit à son arrivée sur le plateau; il continua à avancer, et, détachant un régiment de sa première ligne, il lui ordonna de tenter l'assaut de la redoute.

Cet ordre fut exécuté avec tant de courage et d'énergie, que le régiment parvint à pénétrer dans la batterie; mais, entouré par les Russes, et n'étant pas secouru par le général Morand, qui, en ce moment, était lui-même attaqué avec vigueur, il fut accablé, et obligé, pour effectuer sa retraite et rejoindre sa division, de se faire jour à travers les masses ennemies.

Pendant ce temps, Morand, obligé de lutter contre des forces supérieures, se maintenait avec peine sur le plateau. Le prince Eugène, sentant qu'il était urgent de le secourir sans retard, envoya sur sa droite le général Gérard; sur sa gauche, le général Broussier, plaça en réserve la garde royale derrière le centre, et Grouchy derrière la droite. Depuis Borodino jusqu'à la vieille route de Smolensk, l'engagement se trouvait alors général.

Les généraux Montbrun et Latour-Maubourg occupaient la partie de la position comprise entre le vice-roi et le maréchal Ney; il n'y régnait alors qu'un feu d'artillerie. Le prince Eugène se disposait à tenter, avec toutes ses troupes, un nouvel effort pour s'emparer de la redoute, lorsqu'une brusque attaque de la cavalerie ennemie le rappela sur la rive gauche de la Kalotcha.

Kutusof, ayant remarqué que le vice-roi n'avait laissé, sur la rive gauche de la Kalotcha, qu'un petit nombre de troupes, ordonna à Ouwarof de passer ce ruisseau au-dessous de Borodino, et d'attaquer les Français à l'improviste. Ouwarof culbuta sans peine la brigade de cavalerie légère du général Ornano, trop faible pour lui résister; mais l'infanterie du général Delzons, s'étant formée en carrés par bataillons, fut inébranlable. Le vice-roi, après avoir ordonné à la garde royale italienne de marcher rapidement sur le point si dangereusement menacé, s'y porta au galop; et voyant un carré qui allait être chargé, il y entra: «Où suis-je ici?» demanda le Prince. —«Monseigneur, répondit le chef de ce régiment, vous «êtes au milieu du 84e, et Votre Altesse peut y être «aussi tranquille que dans son palais.» Ce brave officier tint parole! Le carré soutint le choc de la cavalerie, sans être entamé.

L'arrivée de la garde italienne fit changer la face des affaires: elle se forma en colonne, marcha à l'ennemi et le repoussa.

Dès que le général russe se fut retiré, le prince Eugène repassa sur la rive droite de la Kalotcha, et donna l'ordre aux divisions Morand, Gérard et Broussier de suspendre leur feu et de marcher à l'attaque de la grande redoute.

En même temps, le général Caulaincourt, qui, sur la

Digitized by Google

droite française, venait de remplacer Montbrun, tué par un boulet, se mit à la tête de la division de cuirassiers du général Wathier, renversa la ligne ennemie qui lui était opposée, tourna à gauche, et en fit de même de celle qui était immédiatement derrière la grande redoute, puis, rétrogradant, pénétra dans cette redoute par la gorge. Tout ce qui défendait la redoute fut passé au fil de l'épée; Caulaincourt dirigea contre les Russes les 21 pièces de canon qui s'y trouvaient; mais il fut frappé lui-même mortellement d'un boulet, une heure après le brave Montbrun, qu'il avait remplacé.

Criblés par le feu des batteries et de l'infanterie russe, ses cuirassiers furent obligés de l'abandonner. — Cependant les troupes du vice-roi s'avançaient sur la fatale redoute; mais le feu de la mitraille était si violent, qu'elles marchaient avec hésitation. Le Prince se plaça lui-même à leur tête, fit battre la charge, mit l'épée à la main et s'élança en avant. Les soldats, électrisés par son exemple, s'ébranlèrent et marchèrent à la baïonnette. La redoute, attaquée de front et de flanc, fut emportée par l'infanterie au moment même où les cuirassiers du général Caulincourt en sortaient. — Le vice-roi, poussant son avantage, fit passer à la cavalerie du général Grouchy le ravin derrière lequel se trouvait le corps du général Doctorof, qui, chargé par cette cavalerie, et pressé par l'infanterie, se retira en désordre, après avoir perdu les deux tiers de ses troupes.

Le général Kutusof, voyant son centre entamé par la prise de Séménowska, y avait porté des renforts considérables et la garde impériale russe. Couvert par une nombreuse artillerie, Bagration s'avança pour reprendre Séménowska. S'il eût réussi, la bataille restait indécise; 80 pièces d'artillerie furent aussitôt opposées à l'ennemi, et la mitraille arrêta ses masses. Bagration fit charger ces batteries par sa nombreuse cavalerie; mais elles étaient défendues par l'infanterie et la cavalerie française, qui reçurent la cavalerie russe avec un héroïque élan : ces attaques furent constamment repoussées.

Après être resté deux heures sous le feu des batteries françaises, qui lui enlevait des pelotons entiers, Bagration, blessé à mort, voyant que ses troupes ne pouvaient gagner du terrain vers Séménowska, et s'apercevant que le corps du maréchal Ney menaçait de tourner sa gauche, leur ordonna de se retirer et de prendre position en arrière, sur un mamelon avantageusement placé.

Le roi de Naples, voulant chasser l'ennemi de son dernier poste, dirigea sur son centre la division Friant, et commanda une charge sur toute la ligne. L'attaque se fit avec tant d'ensemble et d'impétuosité, que les Russes furent culbutés et forcés de chercher un refuge dans le bois qu'ils avaient derrière eux.

A la droite de l'armée française, le prince d'Eckmühl avait continué à s'avancer malgré les charges réitérées de la cavalerie ennemie. Plus à droite encore, à l'extrémité de la ligne, le prince Poniatowski combattait à travers les taillis, avec des succès variés. A deux heures, s'étant aperçu que le centre avait fait de grands progrès, il fit attaquer vigoureusement un mamelon où les Russes, qui avaient reçu de fréquents renforts, s'étaient maintenus jusque-là. Attaqué de front par l'infanterie polonaise, à revers par la cavalerie, le mamelon fut enlevé, et les Russes, mis en désordre, furent poursuivis pendant près d'une lieue sur la vieille route de Smolensk.

Battue sur tous les points de la ligne, l'armée russe, à cinq heures du soir, était en pleine retraite sur la route de Mojaïsk à Moscou. Kutusof profita de la nuit pour évacuer entièrement le champ de bataille.

Cette bataille fut la plus sanglante de toutes celles qui ont été livrées dans les temps modernes. Suivant quelques historiens, le nombre des morts et des blessés y dépassa 80,000. M. de Chambray, connu par son impartialité et par son éloignement pour toute exagération, dit que plus de 70,000 hommes furent tués ou blessés de part et d'autre, mais il n'en donne pas le détail. — Le colonel russe, Boutourlin, évalue la perte des Russes à 50,000 hommes hors de combat, dont 15,000 tués, 30,000 blessés, et le reste prisonniers; mais il porte la perte des Français à 60,000 hommes, dont 20,000 tués. Ici l'exagération est évidente. — Enfin le *Bulletin officiel* français évalue, du côté de l'ennemi, le nombre des morts à 12 ou 13,000, et celui des blessés à 40 ou 50,000; il dit que les Français firent 5,000 prisonniers et s'emparèrent de 5 pièces de bataille, outre les 21 de position, prises dans les grandes redoutes. Suivant le même Bulletin, l'armée française eut 2,500 hommes tués, et 7,500 blessés. Quarante généraux russes et autant de français furent tués, blessés ou fait prisonniers [1].

Après cette bataille que les Russes nomment *Bataille de Borodino*, et les Français, *Bataille de la Moscowa*, Kutusof fit sa retraite sur Moscou; mais les Français ne s'aperçurent de son mouvement qu'au point du jour, après avoir passé au bivouac une nuit fort pénible, sans feu, au milieu des morts, des mourants et des blessés.

Combat de Mojaïsk. — L'Empereur réunit les quatre corps de réserves de cavalerie et la division Dufour, du 1er corps, sous le commandement du roi de Naples, et donna l'ordre à Murat de se mettre à la poursuite des Russes. Le roi était suivi immédiatement de Davoust et de Mortier. Poniatowski continua de s'avancer sur la droite de la grande route de Moscou. Le vice-roi, afin de marcher sur la gauche, passa la Moscowa un peu au-dessous de son confluent avec la Kalotcha, et se porta sur Ruza. Junot et Ney restèrent sur le champ de bataille jusqu'à nouvel ordre.

L'intention de l'Empereur était d'établir, le jour même, son quartier général à Mojaïsk; il avait même donné ordre à ses équipages de s'y rendre, et au roi Murat de s'établir à deux lieues au-delà. Mais ce projet échoua à la suite d'un combat assez vif qui s'engagea entre Murat et Platof, qui couvrait cette ville avec l'arrière-garde russe. Le roi de Naples ne put l'occuper, et les équipages de Napoléon, parvenus trop près

[1] Les généraux français *tués* furent : Montbrun, Caulincourt, Plauzonne, Huart, Compère, Marin, Lanabère et de Lepel.

Digitized by Google

des avant-postes, furent obligés de rétrograder.

L'Empereur employa une partie de la matinée du 8 à parcourir les positions de l'armée russe. Elles offraient un horrible spectacle, de quelque côté que l'on tournât la vue: c'étaient des cadavres d'hommes et de chevaux, des mourants, des blessés, qui poussaient des cris déchirants. Cette scène de destruction n'était animée que par des chevaux blessés qui erraient seuls au milieu des cadavres. Après cette triste inspection, l'Empereur ayant donné des ordres pour qu'on portât aux malheureuses victimes d'une glorieuse journée tous les secours dont on pouvait disposer, revint à son quartier général, et il se mit en marche, vers quatre heures de l'après-midi, pour se rapprocher de son avant-garde. Mojaïsk fut enfin occupé le 9, à la suite d'un engagement de cavalerie, et Napoléon y transporta sur-le-champ son quartier général. Cette ville, abandonnée par les habitants, comme toutes celles dont les Français s'étaient emparés depuis le départ de Smolensk, n'avait eu à souffrir que quelques incendies partiels; plus de 10,000 blessés, que les Russes n'avaient pas eu le temps d'emmener, remplissaient les maisons, les églises, et étaient entassés sur la place qui se trouve au milieu de la ville. Dès que la ville fut tombée au pouvoir de Napoléon, il fallut chasser les blessés ennemis des maisons et des églises, pour y placer les blessés français qui arrivèrent en foule. Cette cruelle nécessité augmenta encore l'horreur de ce spectacle.

Les résultats de la bataille de la Moscowa avaient été funestes pour l'armée russe; la retraite, effectuée sur une seule route, pendant une seule nuit, immédiatement après une si terrible bataille, mit tellement de désordre dans l'infanterie, que cette troupe ne formait plus qu'une masse confuse, incapable de combattre. Napoléon ignorait cette circonstance: il croyait que la retraite des Russes s'effectuait en bon ordre; et ne sachant pas si, de Mojaïsk, Kutusof s'était dirigé sur Moscou ou Kaluga, il se décida à s'arrêter quelques jours pour renouveler les munitions de toutes sortes, consommées pendant la bataille. Pensant qu'il était de la prudence de marcher aussi réuni qu'avant la bataille, pour être prêt à en livrer une seconde, s'il s'y trouvait forcé avant que d'entrer à Moscou, il fixa son quartier-général à Mojaïsk.

Projets de Kutusof. — Kutusof, après avoir retiré, depuis Mojaïsk, le commandement de son arrière-garde à Platof, pour le confier à Miloradowitz, se retira sur Moscou, apportant tous ses soins à rétablir l'ordre dans son infanterie, et à lui rendre de la confiance. Il obtint ce résultat par suite de la lenteur que les Français mirent dans leur poursuite, et par un léger avantage que Miloradowitz remporta dans un engagement avec le roi de Naples.

Kutusof s'arrêta le 12, à trois lieues de Moscou, dans un lieu où il avait fait commencer des retranchements: son armée ne comptait plus guère que 50,000 hommes de troupes régulières; mais l'ordre y était entièrement rétabli. Ces retranchements avaient été commencés pour faire croire à Napoléon qu'il serait obligé de livrer une nouvelle bataille pour pénétrer jusqu'à Moskou; on espérait que cette crainte engagerait l'empereur des Français à retourner vers Smolensk. Dans le cas contraire, le général russe était bien décidé à abandonner Moscou, convaincu qu'il n'y avait pour lui aucune chance de succès en en venant aux mains.

Ne voulant pas cependant assumer la responsabilité d'une mesure si grave, il réunit, dans la matinée du 13, ses généraux en conseil de guerre, pour débattre avec eux cette question. Presque tous s'étant rangés de son avis, il commença aussitôt à traverser Moscou, pour se retirer sur Kolomnia. Il eut le même jour une entrevue avec le comte Rostopchin, gouverneur de Moscou, auquel il fit part de la décision qui venait d'être prise. C'est dans cette conférence que fut décidée la destruction de l'antique capitale des czars, mesure reconnue nécessaire au salut de l'empire russe [1].

Retraite des Russes. — Mesures prises par Rostopchin. — Arrivée des Français devant Moscou. — Le 12, les habitans de Moscou apprirent que Kutusof s'approchait, suivi de près par Napoléon. Les habitants virent alors que tout était perdu pour eux, et l'émigration devint générale; la nécessité seule retint quelques individus de la dernière classe de la société, et il resta quelques domestiques dans la plupart des palais, des hôtels et des maisons les plus considérables. La ville se trouva dès lors livrée à la plus déplorable confusion.

Aussitôt après son entrevue avec Kutusof, Rostopchin fit distribuer à des soldats de police les matières incendiaires qu'il avait fait préparer. Ils reçurent l'ordre de rester déguisés dans Moscou, pour livrer cette ville aux flammes aussitôt qu'elle serait tombée au pouvoir des Français. En même temps, il fit mettre en liberté ceux des forçats que l'on n'avait pas eu le temps de faire partir, sous la condition qu'ils concourraient à l'incendie de la ville.

Kutusof traversa Moscou, le 14 septembre, à neuf heures et demie du matin.

Napoléon, obligé de se décider sans retard à pousser

[1] Rostopchin annonça au peuple de Moscou, par la proclamation suivante, son entrevue avec le général Kutusof.

«Je pars demain pour me rendre près de S. A. le prince Kutusof, afin de prendre conjointement avec lui des mesures pour exterminer nos ennemis. — Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur ferons rendre l'âme. — Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main à l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides.»

La veille il avait publié cette autre proclamation non moins singulière.

«S. A. le prince Kutusof, afin de se réunir plus tôt aux troupes qui allaient le joindre, a quitté Mojaïsk pour venir occuper un endroit fortifié, où il est probable que l'ennemi ne se présentera par de sitôt. On va envoyer au prince quarante-huit canons et des munitions. Il dit qu'il défendra Moscou jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'il est prêt à se battre, même dans les rues de cette ville. On a fermé les tribunaux; mais que cela ne vous inquiète pas, mes amis; il faut mettre les affaires en ordre. *Nous n'avons pas besoin de tribunaux pour faire le procès au scélérat;* si cependant ils me devenaient nécessaires, je prendrais des jeunes gens de la ville et de la campagne. Dans deux ou trois jours je donnerai le signal. Armez-vous bien de haches et de piques, et si vous voulez faire mieux, prenez des fourches à trois dents. *Le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de blé.* Demain j'irai voir les blessés à l'hôpital de Sainte-Catherine: j'y ferai dire une messe et bénir l'eau pour leur prompte guérison. Pour moi, je me porte bien; j'avais mal à un œil, mais maintenant je vois très-bien des deux.»

jusqu'à Moscou, ou à se retirer, prit le premier parti. Le 12 septembre, il ordonna au roi de Naples de recommencer à se porter en avant; à Davoust, Ney et Mortier, et à sa garde, de suivre ce mouvement; le prince Eugène et Poniatowski se dirigèrent aussi sur Moscou, et Junot vint établir son quartier général à Mojaïsk.

L'empereur quitta Mojaïsk dans l'après-midi du 12, et transporta son quartier-général à Tatarki, petit village situé à moitié chemin environ de Mojaïsk à Moscou. Le 13, au matin, il arrêta tout-à-coup la marche des corps d'armée qui suivaient la route de Moscou. Son avant-garde n'ayant rencontré la veille que de la cavalerie, il commença à craindre sérieusement que Kutusof ne fût placé sur sa droite, dans la direction de Kaluga, ou qu'il ne se dirigeât sur ses communications. Enfin, vers les dix heures du matin, ayant acquis la certitude que l'armée russe était devant lui et couvrait Moscou, il remit son corps en marche, et son avant-garde pénétra le jour même, sans avoir rencontré d'obstacles, jusqu'à trois lieues de Moscou, au point même où Kutusof avait fait commencer des retranchements. Le mouvement continua le 14, et le roi de Naples couronna, à une heure, la butte des moineaux, d'où l'on découvre, à une demi-lieue de distance, Moscou et ses mille clochers.

Bâtie, comme Rome, sur sept collines, Moscou, avec ses nombreuses églises, ses flèches de toutes formes, offrait un aspect des plus pittoresques. Grande et magnifique cité, ancienne capitale de la Moscovie, la ville sainte de l'empire russe était l'entrepôt du commerce de l'Europe et de l'Asie. Sa circonférence égalait celle de Paris, quoique sa population ne fût que de 250,000 habitants. Elle comptait 1,600 églises, dont les clochers multipliés étaient construits en forme de minarets, ou surchargés de dômes bombés, dorés, peints de diverses couleurs. Divisée à la manière asiatique, elle offrait quatre parties distinctes, enveloppées chacune d'une enceinte différente. Le Kremlim, forteresse de forme triangulaire, renfermant le palais des czars, la *Kitaye-Gorod*, ou ville chinoise, bâtie par les Tartares, habitée par les marchands et remplie par les bazars ou marchés; le *Beloye-Gorod* ou ville blanche, construction nouvelle de la noblesse russe, et où étaient situés les plus beaux palais; enfin la *Zemlenoye-Gorod* ou ville de terre, où se trouvaient les habitations du bas peuple.

Entrée à Moscou. — Le chef de la cavalerie russe, Miloradowitz, au lieu de défendre Moscou, envoya proposer au roi de Naples une suspension d'armes. Il donna pour prétexte le désir que l'on épargnât Moscou; mais son véritable motif était de gagner quelques heures, pour en faire partir un grand nombre de traînards qui y étaient restés, et de sauver des convois qui auraient pu être atteints par l'avant-garde française. Cette suspension avait aussi pour but de dégager la cavalerie russe, dont la retraite au travers de Moscou n'aurait pu s'effectuer sans perte. Le roi de Naples accepta sans hésiter; il suivit donc l'arrière-garde russe, qui se retirait lentement pour gagner du temps.

Toutes les dispositions étaient faites pour l'occupation de la capitale: le maréchal Mortier devait en être le gouverneur, le général Durosnel le commandant, et le consul Lesseps était destiné à remplir les fonctions d'intendant de la province de Moscou. Enfin on devait publier ce jour même une proclamation aux habitants.

L'empereur s'arrêta à l'entrée des faubourgs pour y attendre qu'une députation vînt implorer sa clémence. Pour empêcher que ses soldats affamés ne livrassent la ville au pillage, il fit établir, par deux brigades de cavalerie légère, une chaîne de postes le long de la Moscowa, pour fermer l'entrée de la ville de ce côté. Le prince Eugène et Poniatowski reçurent l'ordre de s'arrêter une lieue en deçà de Moscou. En même temps l'empereur ordonnait au maréchal Mortier, qui marchait immédiatement à la suite du roi de Naples, de se diriger sur le Kremlin et d'en prendre possession. Davoust, Ney et la vieille garde arrivèrent successivement, et établirent leurs bivouacs de chaque côté et en arrière du faubourg de Smolensk.

A son entrée dans Moscou, le roi de Naples fut frappé de la solitude qui régnait dans cette capitale; ce qui l'étonna surtout, ce fut de ne pas voir paraître la députation. Il était loin de soupçonner le motif de cette impassibilité; cependant, craignant quelque piége, il ne marchait qu'avec les plus grandes précautions, et poussait des reconnaissances dans les rues qui aboutissaient à celles par où il lui fallait passer. Il était sept heures du soir quand il eut fini de traverser Moscou, et il fit aussitôt bivouaquer ses troupes.

Le maréchal Mortier fit camper les siennes dans l'intérieur et dans le voisinage du Kremlin, et poussa des reconnaissances dans différentes directions.

L'Empereur entra la nuit dans Moscou, et établit son quartier-général d'abord dans une des maisons du faubourg, ensuite dans le Kremlin.

La solitude qui régnait dans cette vaste capitale lui fit une vive et triste impression; cependant il était loin encore de s'attendre au déplorable événement qui allait lui faire perdre tout le fruit de sa conquête.

Moscou, ainsi que Napoléon l'avait espéré, présentait de grandes ressources. L'arsenal du Kremlin renfermait 40,000 fusils anglais, autrichiens et russes, une centaine de pièces de canon, des lances, des sabres, des armures et des trophées enlevés aux Turcs et aux Persans. On trouva aussi, hors des murs, dans des bâtiments isolés, quatre cent milliers de poudre et plus d'un million pesant de salpêtre. Malgré l'abandon de la ville par la majeure partie des habitants, l'armée allait s'y trouver dans l'abondance. Les magasins étaient remplis de provisions de toute espèce. Les cinq cents palais de la noblesse n'avaient pas même été démeublés. Des domestiques, laissés à dessein par les gens riches que le gouverneur avait contraints de quitter la ville, attendaient les généraux qui devaient occuper ces maisons, pour leur remettre des billets de leurs maîtres, annonçant que sous peu de jours, aussitôt le premier trouble calmé, ils reviendraient, et recommandant leurs propriétés à la générosité française.

Incendie de Moscou. — L'Empereur quitte le

Digitized by Google

Digitized by Google

État Major Russe.

Verdier.

Dugua.

Digitized by Google

Campagne de Russie. Les Enfans de Paris

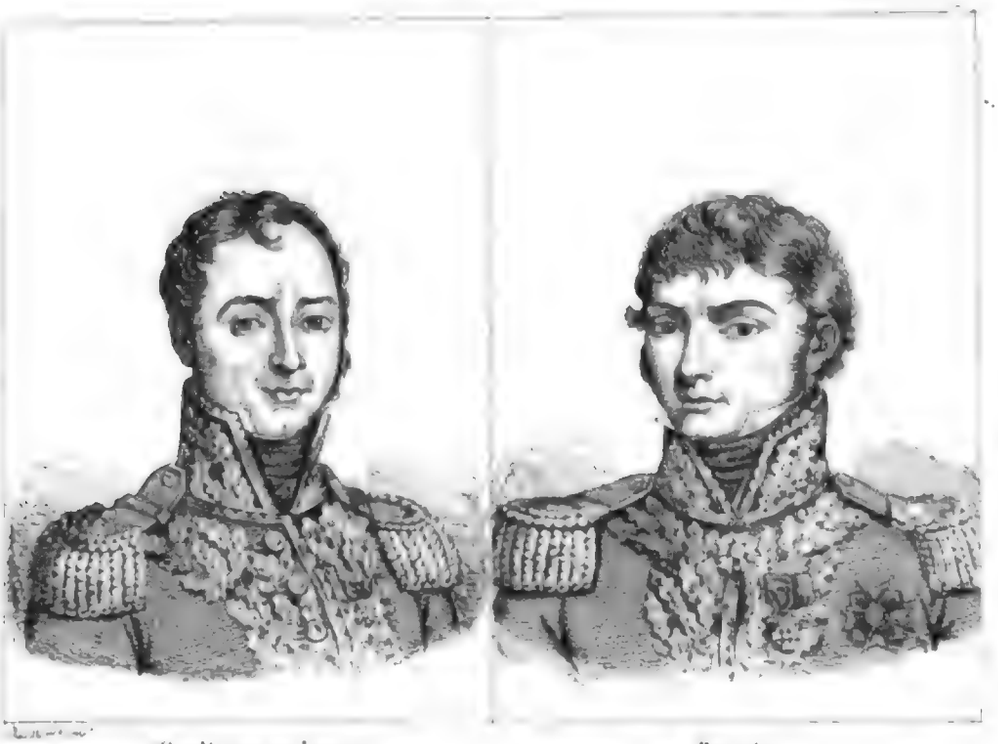
Digitized by Google

Digitized by Google

Campagne de Russie. Les Enfans de Paris.

Digitized by Google

Paysans Russes



Caulincourt Jeune. Preval.

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

Dantzick.

Digitized by Google

Digitized by Google

Kremlin. — Toutes les espérances de l'Empereur, tous les calculs de son génie, devaient être détruits par un événement inattendu, l'incendie de Moscou. Comme on l'a vu plus haut, le gouverneur Rostopchin n'avait pas demandé ce sacrifice au patriotisme douteux des habitants; il avait confié l'œuvre de destruction à la fureur aveugle des criminels, remis en liberté à cette condition. Cet événement, qui causa la ruine d'une nombreuse population, a été diversement jugé. Poursuivi par la haine de ses compatriotes, Rostopchin a été depuis réduit à se disculper. L'incendie de Moscou, la destruction de cette riche cité, ont effectivement obligé l'Empereur au mouvement rétrograde qui fut si fatal à l'armée française; mais la retraite de Russie n'aurait eu aucun résultat fâcheux, si l'hiver n'était survenu, spontané, précoce, rigoureux. L'armée, après avoir pris ses quartiers d'hiver sur le Dniéper ou le Niémen, aurait continué au printemps à battre l'ennemi; et l'effort de Napoléon se fût dirigé sur Saint-Pétersbourg. Un froid soutenu de 20 à 30 degrés a seul été vainqueur de nos braves soldats.

Lorsque les troupes françaises se répandirent dans Moscou, cette vaste cité paraissait presque déserte; 40,000 habitants seulement, presque tous des basses classes du peuple, et quelques centaines de marchands étrangers, étaient restés dans leurs maisons; mais, frappés de terreur, ils s'y tenaient renfermés. Rostopchin, dans une proclamation, avait présenté les Français comme un ramas de brigands et de scélérats. Une tranquillité sinistre régnait dans toutes les rues, naguère si populeuses et si bruyantes. Bientôt commença l'incendie [1]. Le sifflement des flammes, le craquement des poutres embrasées, les explosions multipliées, troublèrent ce silence de mauvais augure. Les premiers feux éclatèrent simultanément vers cinq heures du soir, sur trois points différents, à l'*Hôpital des enfants trouvés*, à la *Banque d'assignation* et au *Bazar*. Les soldats réussirent à les éteindre à l'Hôpital et à la Banque; mais au Bazar, la violence de l'incendie triompha de leurs efforts; il fut impossible de sauver cet édifice immense, qui, bâti à l'instar de ceux des grandes villes d'Asie, contenait un grand nombre de boutiques remplies de marchandises précieuses; les marchands, en quittant la ville par ordre du gouverneur russe, n'avaient pas eu le temps d'en rien enlever. Toutes les richesses commerciales de Moscou, ainsi réunies, devinrent la proie des flammes. — La journée du 15 se passa sans nouveaux désastres; mais vers le soir l'incendie brilla sur plus de cinquante points divers et opposés. On chercha vainement à l'éteindre: Rostopchin, dans sa cruelle prévoyance, avait fait enlever les pompes; et le feu s'étendait avec trop de vitesse pour qu'on pût l'arrêter par les moyens ordinaires. — Pendant la nuit, les foyers embrasés se multiplièrent. Le 16, au matin, un vent violent commença à souffler; les incendiaires organisés par Rostopchin, voulant en profiter, portèrent des matières combustibles dans les maisons situées sous le vent. La ruine de cette malheureuse cité devint alors inévitable. En quelques heures, Moscou présenta l'image d'un océan de feu, où roulaient çà et là, chassés par la tempête, de larges vagues de flammes et des flots tourbillonnant de fumée, mêlés de débris étincelants, comme l'écume qui jaillit contre le rocher. La violence du vent était

[1] Voici le tableau remarquable que, dans son *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, M. de Ségur, témoin oculaire, a tracé de l'incendie de Moscou :

«Deux officiers, dit-il, s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement les flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardens volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

«Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces deux officiers se rendormit, en s'écriant : «C'est à faire aux autres, cela ne nous regarde plus.» . . . .

«Cependant, de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore; ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin...Trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs et obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardens à saisir cette nouvelle direction . . . .

«Non-seulement le Kremlin renfermait un magasin à poudre, mais cette nuit-là même les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

«C'était l'instant où les flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence sur le Kremlin; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs dépendit le sort de l'armée entière.

«Enfin le jour, un jour sombre parut; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

«Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita et voulut commander à cet élément; mais bientôt il fléchit et s'arrêta devant l'impossibilité.

«Entre l'incendie et lui, se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moscowa et ses deux quais; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser . . . .

«Napoléon marche convulsivement, il s'arrête à chaque croisée et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête, se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé, envahir à chaque minute les maisons environnantes, et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

«Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait et allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neuchatel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

«Napoléon, maître enfin du palais des Czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : «Le feu est au Kremlin!» passe de bouche en bouche. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce russe qui est l'in-

Digitized by Google

telle, que des tronçons de poutres enflammées, emportés au-delà de la Moscowa, allaient jeter l'incendie dans les quartiers qu'ils n'avaient pas encore atteints. Les toitures des palais, les flèches des églises, s'écroulaient avec fracas. Les malheureux habitants, chassés par la flamme et par la fumée, des caves où ils s'étaient cachés, parcouraient les rues emportant leurs enfants, leurs femmes, et remplissant l'air de cris déchirants. Les soldats voyaient avec douleur se consumer les vivres et les munitions qui devaient leur rendre une abondance nécessaire et désirée. Dès qu'ils furent convaincus de l'inutilité de leurs efforts pour arrêter les progrès de l'embrasement, ils cessèrent de le combattre; et, par une prévoyance intéressée, mais bien naturelle, ils se jetèrent dans les maisons non encore atteintes, pour y chercher les divers objets qui leur devaient être utiles, et allaient bientôt devenir la proie des flammes.

Le 16, au soir, l'Empereur, menacé par le feu jusque dans le Kremlin, fut s'établir à une lieue de Moscou, au château de Petrowskoï. L'armée sortit aussi de la ville, qui resta livrée sans défense au pillage et à l'incendie [1].

Retour de l'Empereur au Kremlin. — Ses projets. — L'Empereur séjourna quatre jours à Petrowskoï pour y attendre la fin de l'embrasement de Moscou. La ruine de cette grande cité, et ses conséquences, qu'il pressentait déjà, lui avaient inspiré le hardi projet de marcher aussitôt vers la Baltique, et d'aller conquérir la paix à Saint-Pétersbourg.

L'armée de Kutusof, battue et démoralisée, était hors d'état de s'opposer à un mouvement qui eût changé peut-être la face des affaires. Accueilli avec enthousiasme par le prince Eugène, ce projet, que Napoléon soumit aux autres chefs de son armée, devint l'objet de leurs critiques et de leurs remontrances. Le besoin du repos atteignait déjà ses plus braves lieutenants; ils redoutaient de s'enfoncer davantage dans le nord, d'aller chercher l'hiver, comme s'il ne devait pas venir assez tôt. Ils représentèrent à l'Empereur que l'armée était harassée de fatigues et qu'elle avait de nombreux blessés que le séjour dans les hôpitaux de Moscou pouvait seul rétablir. On lui annonça que l'incendie était dompté, qu'il s'éteignait dans la cendre et sous les décombres, que le mal n'était pas aussi grand qu'on pouvait le craindre. «Le Kremlin, disait-on, est intact, le quartier occupé par la garde impériale a été préservé; il reste dans la ville quelques bâtiments qui n'ont point été atteints : le feu n'a pas pénétré dans les caves, où l'on trouve du riz, des eaux-de-vie, des salaisons, des pelleteries, et à peu près tout ce dont le soldat peut avoir besoin pour l'hiver.» L'Empereur se laissa persuader, et céda. Il rentra le 20 dans Moscou, et alla de nouveau habiter le Kremlin.

Son premier soin fut de faire distribuer des secours aux malheureux habitants que l'incendie avait privés de toutes ressources. Cette bienfaisance inattendue donna lieu à la première occasion de négociation avec Saint-Pétersbourg. Le général russe, Toutelmine, en rendant compte à l'impératrice mère des bontés de Napoléon pour l'établissement des Enfants-Trouvés, dont il était directeur, lui fit connaître les dispositions pacifiques de l'Empereur des Français. Alexandre était animé des mêmes sentiments; mais il n'était pas maître de suivre ses volontés : la noblesse russe, dirigée par les inspirations de l'Angleterre, réglait la

cendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

«Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowskoï.

«Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnemens, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moscowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

«Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Ils s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardens qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent, et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtemens.

«Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide, incertain et troublé, s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du 1er corps n'avaient point reconnu l'Empereur au milieu de ces tourbillons de flammes. Ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumans d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

«Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowskoï.

«Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence : toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait, en tourbillonnant, jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : «Ceci nous présage de grands malheurs!»

De tous les spectacles qu'offrit le désastre de Moscou, le plus horrible, au dire de M. de Chambray, fut celui des hôpitaux russes. «Il n'y était resté que des militaires grièvement blessés, tous ceux qui avaient pu marcher ayant fui à l'approche de l'armée française. Aussitôt que la flamme eut atteint les bâtimens où ils étaient entassés, on les vit se traîner le long des escaliers, ou se précipiter par les fenêtres, en poussant des cris douloureux. Ces malheureux ne prolongeaient ainsi leur existence que de quelques instans : ils succombaient bientôt écrasés dans leur chute, ou victimes de la faim et du manque de secours. Plus de 40,000 blessés périrent ainsi.»

[1] «La populace de Moscou jouait le plus grand rôle dans le pillage; c'est elle qui découvrait les caves les plus secrètes; et le soldat, qui n'était d'abord que tranquille spectateur, devenait bientôt partie active.» (Lettre de M. Sarrugues, curé de Saint-Louis de Moscou.)

Digitized by Google

marche des affaires. Elle venait récemment d'obliger l'empereur de Russie à éloigner un ministre qui avait sa confiance, et lui avait imposé le choix de Kutusof pour général en chef. La conduite des chefs de l'armée dans cette circonstance peu connue, avait été une véritable révolte, une conspiration ouverte et flagrante, menaçant à la fois le trône et la vie d'Alexandre. Alexandre avait dû céder.

Cela explique comment échouèrent successivement toutes les démarches qui furent faites dans le but d'arriver à une paix solide et durable.

Position des divers corps d'armée autour de Moscou. — Les opérations, depuis l'entrée à Moscou, avaient été si peu actives, que, lors du retour de l'Empereur dans ce palais, les avant-postes ne s'étendaient qu'à une journée de marche sur quelques routes, et, sur d'autres, à une demi-journée seulement. L'ignorance où l'on était de la direction qu'avait prise Kutusof, et les embarras causés par l'incendie, étaient cause de cette lenteur.

Le maréchal Davoust resta un jour au bivouac devant Moscou, et se cantonna ensuite dans la partie de la ville qui avoisine la route de Smolensk. Il avait ordre de l'Empereur de faire occuper les routes situées entre celles de Tula et de Swénigorod.

Le prince Eugène, qui était entré, le 15, dans Moscou, et qui en était parti le 16, pour venir camper près du château de Pétrowskoï, y rentra le même jour que Napoléon, qui le chargea d'occuper toutes les routes, depuis et compris celle de Swénigorod, jusqu'à celle de Yaroslaw inclusivement.

Le roi de Naples, réunissant sous son commandement les réserves de cavalerie, le corps de Poniatowski, la division Claparède et la division Dufour, avait d'abord occupé le pays depuis la route de Yaroslaw jusqu'à celle de Riazan; mais ayant acquis la certitude que Kutusof s'était retiré par cette dernière route, il y réunit la plus grande partie de ses forces.—Poniatowski avait reçu, le 20, l'ordre de se porter sur Podol, petite ville située à une journée de marche de Moscou, sur la route de Tula, et que les Russes occupaient encore.

Le 15, le maréchal Ney avait traversé Moscou pour aller se cantonner dans la partie de la ville qui avoisine la route de Riazan. Il faisait occuper toutes les routes, depuis celle de Riazan jusqu'à celle de Tula, inclusivement. Il devait, en cas de besoin, se porter au secours du roi de Naples.

L'infanterie de la garde, qui avait suivi l'Empereur à Petrowskoï, l'accompagna lors de son retour au Kremlin, et occupa les maisons qui en étaient le plus rapprochées. La cavalerie de la garde était logée dans les faubourgs, afin d'être moins éloignée pour aller aux fourrages. Junot occupait toujours Mojaïsk; il s'étendait, sur sa droite jusqu'à Wéréia, qu'il avait fait mettre à l'abri d'un coup de main, et sur sa gauche, jusqu'au-delà de Ruza.

Le roi de Naples passa, le 22, la Moscowa à gué, au village de Zazeria, le pont qui se trouvait à Miaczkowo ayant été brûlé par les Russes; et poussa la cavalerie qu'il avait devant lui jusqu'au-delà de la petite ville de Bronnitzy, où il établit son quartier-général.

L'empereur, voulant enfin avoir des renseignements sur l'armée russe, et supposant que Kutusof pouvait avoir fait sa retraite sur Kaluga, composa, ce même jour, 22 septembre, un corps dont il donna le commandement au maréchal Bessières, et qui était formé ainsi : la division Friedrichs, du corps de Davoust, une brigade de cavalerie légère du même corps, le corps de cavalerie de Lahoussaye, et la brigade Colbert, des lanciers de la garde. Ces troupes eurent l'ordre de se diriger sur Desna, village situé sur la vieille route de Kaluga, à une journée de marche de Moscou, et que les Russes occupaient encore. «Vous « recueillerez, dit Napoléon au maréchal, des ren- « seignements sur la marche de l'ennemi, jusqu'à ce « que l'avant-garde se soit replacée sur ses traces. » L'Empereur avait le projet, dès qu'il connaîtrait la position de Kutusof, de marcher en personne, avec toute son armée, contre ce général, pour le repousser jusqu'à plusieurs journées de Moscou.

Kutuzof, comme nous l'avons vu, s'était retiré par la route de Riazan. Miloradowitz, qui commandait toujours son arrière-garde, opposait au roi de Naples une résistance d'autant plus opiniâtre, que la cavalerie française était très affaiblie, et qu'il n'avait pas la crainte d'être tourné par des corps d'armée marchant sur ses flancs.

Pendant que le général russe se retirait ainsi par la route de Riazan, des détachements de cavalerie en faisaient autant par les routes de Pétersbourg, de Yaroslaw, de Wladimir, de Tula, et par la vieille route de Kaluga. Ces troupes avaient mission de harceler l'Empereur, de rendre compte de tous ses mouvements, et pouvaient le tenir quelque temps dans le doute sur la direction de retraite de l'armée russe. Les troupes qui se trouvaient au nord de Moscou furent mises sous les ordres du général Wintzingerode. Kutusof repassa, le 16, la Moscowa à Miaczkowo, et changeant brusquement de direction, il se rendit, par Podol, à Krasno-Pachra, petit village situé environ deux lieues en arrière de Desna, sur la vieille route de Kaluga. Il y arriva le 19, et s'occupa sur-le-champ de s'y retrancher. Un corps composé de cavalerie et de Cosaques, était resté en présence du roi de Naples; de forts détachements occupaient Podol et Desna.

Kutusof chercha à inquiéter les communications de Napoléon, dont il se trouvait rapproché par sa nouvelle position. Il confia, à cet effet, à Doctorof le commandement d'un petit corps composé de toutes armes, particulièrement de cavalerie. Ce général détacha un régiment de hussards pour inquiéter la route entre Mojaïsk et Gjat, et avec le reste de son corps il s'établit à Szarapowo, village situé sur la nouvelle route de Kaluga, et qui n'est distant que de trois lieues de celle de Smolensk. De là, il pouvait facilement envoyer des détachements pour attaquer tous les convois qui se rendaient à Moscou.

Les deux armées étaient dans cette situation respective, quand le roi de Naples passa la Moscowa. Le corps de cavalerie russe laissé en sa présence, au lieu de

Digitized by Google

suivre la même route que celle de Kutusof, continua sa retraite sur la route de Riazan. Le roi Murat le poussa, comme nous l'avons dit, jusqu'à Bronnitzy, croyant avoir devant lui toute l'armée russe. Après un jour passé dans cette petite ville, il reconnut son erreur; et apprenant que Kutusof s'était retiré sur Podol, il se dirigea sur cette ville, y arriva le 25, et s'y réunit à Poniatowski, qui s'en était emparé la veille. Bessières avait, de son côté, pris, le 25, possession de Desna.

Combats divers.— Négociations essayées. — L'Empereur ne sut que le 26, d'une manière positive, ce que Kutusof était devenu. Aussitôt il remit Poniatowski et le général Lahoussaye à la disposition du roi de Naples, auquel il donna l'ordre de repousser l'armée russe jusqu'à plusieurs marches de Moscou. Bessières devait, en tant que de besoin, se porter au secours du roi Murat, avec ce qui lui restait de troupes. L'Empereur fit répandre le bruit que l'armée française s'avançait pour attaquer Kutusof, persuadé que ce général se retirerait dès qu'il aurait connaissance de ce projet. Toutefois, si Kutusof persistait à garder sa position, l'Empereur était bien décidé à marcher contre lui avec toute son armée.

Dès que le roi de Naples reçut les ordres de l'Empereur, il se dirigea de Podol sur Krasno-Pachra, et il se trouva, le 27, en présence de Kutusof, et placé sur le flanc droit de sa position; ce qui le mettait à même d'attaquer ce général avec un grand avantage, s'il n'eût pas été trop faible pour le tenter.

Pendant que le roi Murat exécutait son mouvement, le maréchal Bessières s'était avancé jusqu'à Batukinka; le général Lahoussaye, qui n'avait point encore rejoint le roi de Naples, marchait à l'avant-garde du duc d'Istrie. Ce dernier et le roi de Naples ne pouvaient communiquer, séparés qu'ils étaient par la Pachra, et harcelés par les Cosaques.

Le 28, à deux heures de l'après-midi, Napoléon reçut un rapport du roi de Naples, qui lui faisait savoir que le général russe paraissait vouloir tenir. L'Empereur ne pouvait rester dans Moscou si Kutusof se maintenait dans une position si rapprochée de cette capitale et de sa seule communication. Aussi ordonna-t-il sur-le-champ à toutes les troupes qui étaient dans Moscou et dans les environs, de se tenir prêtes à marcher dans la nuit pour se diriger sur Podol. Son but était de placer son armée dans la position qu'occupait le roi de Naples, pour attaquer l'ennemi par son flanc droit et de revers; mais un nouveau rapport lui ayant appris que Kutusof se disposait à la retraite, il ne donna pas suite à son projet. En effet, le général russe se retira lentement dans la journée du 28.

Le 29, le roi de Naples, qui pressait un peu vivement Miloradowitz, fut attaqué à Czérikowo par ce général, qui fut repoussé. — Le 3 octobre, le général Sébastiani, marchant à l'avant-garde, éprouva un léger échec. Le lendemain, un nouveau combat, plus sérieux et plus meurtrier que le précédent, s'engagea un peu en avant de Winkowo. A la suite de ce combat, Kutusof repassa la Nara, et occupa les retranchements qu'il avait fait commencer sur la rive droite de cette rivière. Son arrière-garde conserva le village de Tarutino, situé sur la rive gauche. Il établit son quartier-général à Lestaszewo; le roi de Naples avait le sien à Winkowo; les avant-postes étaient entre ce dernier village et Tarutino. Le maréchal Bessières suivit, avec son corps d'observation, les mouvements du roi Murat. Il s'arrêta à Krasno-Pachra, pour y détruire les retranchements que Kutusof avait commencés, alla prendre ensuite position à Woronowo, et revint de sa personne à Moscou. Le général Friédrichs resta à Woronowo avec sa division et la brigade de cavalerie légère. La brigade Colbert rétrograda, et fut cantonnée entre Podol et Moscou. Napoléon rappela dans cette capitale les dragons et les chasseurs de sa garde. Les premiers furent remplacés par une partie de la cavalerie légère du prince Eugène; les autres continuèrent à rester sous les ordres du général Broussier, qui conserva sa position à trois lieues et demie de Moscou.

Toute l'armée française, à l'exception des corps employés à la recherche de Kutusof, avait été jusqu'alors cantonnée dans Moscou. Dès que l'avant-garde eut retrouvé la trace du général russe, et que ce général eut prononcé son mouvement de retraite, l'Empereur fit occuper une plus grande étendue de pays autour de Moscou, ce qui devenait d'une nécessité absolue pour se procurer des fourrages, et offrait l'avantage d'éloigner les Cosaques, et de donner de nouvelles ressources en bestiaux et en farines. Le maréchal Ney fut donc dirigé sur Bogorodsk, et la division Delzons, du corps du vice-roi, sur Dmitrow.

L'Empereur faisait en même temps emmagasiner tout ce qu'on pouvait réunir de farines, ordonnait aux corps qui étaient dans Moscou et aux environs, de se procurer des vivres pour six mois, et faisait travailler à mettre le Kremlin en état de défense, c'est-à-dire à l'abri d'une surprise; car cette vieille forteresse ne pouvait soutenir un siége régulier.

Ces dispositions prises, l'Empereur envoya, le 4 octobre, vers Kutusof, le général Lauriston, l'un de ses aides-de-camp; il était porteur d'une lettre de Napoléon à l'empereur Alexandre, qui contenait des propositions de paix, et l'offre de lui envoyer Lauriston à Pétersbourg pour en traiter. Napoléon proposait aussi une suspension d'armes, et la désignation des pays qu'occuperait l'armée française pendant qu'on traiterait de la paix. Kutusof se chargea de faire parvenir la lettre; mais il refusa de recevoir Lauriston avant d'avoir pris les ordres de son souverain.

La prise de Moscou n'ayant point engagé l'empereur de Russie à faire des propositions de paix, Napoléon ne devait séjourner dans cette capitale que le temps absolument nécessaire pour réparer les forces de ses soldats. Les approches de l'hiver devaient le décider à partir au plus tard dans les premiers jours d'octobre, s'il ne voulait exposer son armée aux plus grands malheurs.

Opérations du corps de Macdonald.—Combat autour de Mittau.—Pour avoir une juste idée des dangers que courait l'Empereur en prolongeant son séjour à Moscou, il est nécessaire d'examiner la situation des

Digitized by Google

corps d'armée détachés. Nous empruntons une partie de ce résumé à M. de Chambray :

Après le combat du 22 août, Macdonald resta dans l'inaction, et conserva les mêmes positions (du côté de la Baltique sur la Dwina) jusqu'au 18 septembre. A cette époque, les Russes, protégés par quelques chaloupes cannonières, renouvelèrent l'attaque, déjà tentée plusieurs fois, sur la gauche des Prussiens. Après s'être emparés de Schlock et s'être avancés jusqu'à Volgunt, ils furent repoussés et reprirent leurs anciennes positions. Peu de jours après le combat, le corps d'armée de Finlande, commandé par le lieutenant général comte Steinheil, débarqua à Riga. Ce général devait, conjointement avec la garnison de cette place, attaquer le corps prussien, et tâcher de détruire les moyens réunis pour le siége de Riga.

Les magasins de vivres étaient à Mittau, ville distante seulement de neuf lieues; les parcs de l'artillerie et du génie à Runthal et Boromünde, villages situés au delà de l'Aa, une demi-lieue l'un de l'autre, et à trois petites journées de Riga. Le parc du génie ne contenait que des objets de peu de valeur, et que l'on aurait remplacés facilement si l'ennemi s'en fût emparé; il fallait, d'ailleurs, les avoir sous la main, en cas qu'on voulût construire des retranchements. Le parc de siége se composait de 130 bouches à feu, avec les approvisionnements nécessaires. La saison était trop avancée pour qu'on pût songer à faire le siége de Riga; l'armée qui observait cette place était d'ailleurs trop faible pour l'entreprendre : aussi Napoléon avait-il fait connaître à Macdonald qu'il y renonçait pour cette année; aucun motif ne justifiait donc la réunion d'une aussi grande quantité d'artillerie à Runthal.

Les forces d'Yorck, qui avait remplacé Grawert, s'élevaient à 16,000 hommes, donc la majeure partie occupait une position entre Mittau et Olai; le reste était disséminé sur toute la ligne. La brigade Hunerbein, forte de près de 3,000 hommes, et qui n'était éloignée que de deux journées de marche, pouvait, au besoin, se réunir à lui. Les forces d'Essen étaient un peu plus nombreuses; le corps de Steinheil, composé de troupes aguerries, comptait environ 10,000 hommes; la garnison de Riga s'élevait à près de 11,000 hommes de troupes, presque toutes de nouvelles levées. Essen destina 18,000 hommes à l'attaque qu'il projetait; ainsi, aux avantages qui naissent de l'offensive, il réunissait l'avantage du nombre; mais il était inférieur à son adversaire, en cavalerie et en artillerie.

Le 16 septembre, les Russes attaquèrent sur toute la ligne et repoussèrent les avant-postes; Steinheil se porta, avec 12,000 hommes, sur Eckau, tandis qu'Essen se dirigeait sur Mittau avec 6,000 hommes. Les forces opposées à Steinheil, étant trop faibles pour lui résister, il s'empara, le 27, d'Eckau; le 28, de Bausk, et s'étendit deux lieues au-dessous de cette ville, le long de la rive droite de l'Aa. Dans cette position, il n'était plus éloigné que d'une demi-lieue du parc de siége, et l'Aa, guéable en beaucoup d'endroits, ne pouvait lui opposer que de faibles obstacles. Yorck, ne pouvant conserver tout à la fois le parc et Mittau, se décida à évacuer cette ville, pour se porter, par la rive gauche de l'Aa, à la rencontre de Steinheil. Il attira à lui toutes les troupes qui s'étaient retirées devant ce général, et pressa Hunerbein, auquel il avait déjà donné ordre de venir le joindre, de hâter sa marche. Ces dispositions prises, il concentra ses forces à la hauteur de Meschten, village situé sur la rive droite de l'Aa, et fit construire un pont vis-à-vis de ce village. Dans le même temps, Steinheil en faisait construire un à la hauteur de Runthal, pour se diriger sur le parc.

Le 29, à une heure de l'après-midi, Yorck, ayant laissé Kleist, avec 3,000 hommes, sur la rive gauche, pour couvrir Runthal, passa l'Aa, son infanterie sur le pont, sa cavalerie et son artillerie à gué. Les Russes appuyaient leur gauche à la rivière; leur droite était à cheval sur la route de Bausk à Mittau. Yorck les attaqua à trois heures de l'après-midi; l'on combattit jusqu'à la nuit, mais mollement. Steinheil rétrograda d'une demi-lieue; on lui prit deux bataillons, par suite de la seule charge de cavalerie qui fut exécutée. Le lendemain, 30 septembre, ce général, ne perdant point de vue le but qu'il s'était proposé, fit, au point du jour, passer une partie de ses troupes sur la rive gauche de l'Aa, pour tenter un coup de main sur Runthal. Yorck, en ayant été instruit, repassa sur cette rive, et l'attaqua aussitôt; le combat fut court, et le champ de bataille peu disputé. Steinheil, après avoir repassé l'Aa, se retira sur Eckau, sans qu'Yorck le fît poursuivre, et de là, le jour suivant, 1er octobre, il effectua sa retraite sur Riga. Hunerbein était arrivé le 30, immédiatement après le second combat. Il avait été retardé par la nécessité de faire un détour pour éviter Bausk.

Tandis que l'on combattait ainsi sur les bords de l'Aa, pour le salut ou la destruction du parc de siége, Essen s'emparait de Mittau, le 29 septembre, sans éprouver de résistance. Il ne conserva cette ville qu'un seul jour, la retraite de Steinheil l'ayant forcé d'effectuer aussi la sienne. Macdonald, après avoir laissé une faible garnison à Dünabourg, avait quitté cette place, le 30 septembre, pour se porter à marches forcées sur Eckau, par Ocniszty; mais lorsqu'il effectua sa jonction avec Yorck, les troupes prussiennes et russes étaient déjà rentrées dans l'inaction.

La tentative pour s'emparer du parc ayant échoué, Steinheil se dirigea sur le corps de Wittgenstein, dont il devait seconder les opérations. Macdonald établit son quartier général à Stalgen, village situé sur la rive gauche de l'Aa, entre Mittau et Bausk. Immédiatement après son arrivée, il fit rétrograder Grandjean, avec une brigade, jusqu'à Illuks, village situé près de la Dwina, une journée en deçà de Dünabourg. Il conserva la brigade Hunerbein, qui fut portée à huit bataillons. Yorck s'étendait depuis la Baltique jusque près d'Eckau. Hunerbein, avec la brigade polonaise, une brigade prussienne et six escadrons prussiens, occupait Eckau, et s'étendait, sur la droite, jusqu'à Fridrichstadt. Des réserves furent placées à Mittau, à Stalgen et à Auenburg; Jacobstadt reçut garnison. Les

Digitized by Google

Russes occupaient Olai, Baldon et Neigut. Macdonald fit commencer l'évacuation du parc de siége dans le courant du mois d'octobre; pendant tout ce mois, et pendant la première quinzaine de novembre, il conserva les mêmes positions et resta devant Riga, dans une inaction qui ne fut troublée que par quelques affaires d'avant-postes, qui eurent lieu en novembre, depuis le remplacement d'Essen par Palucci. Par suite de l'une de ces affaires, Friderichstadt tomba au pouvoir des Russes, dans les premiers jours d'octobre, mais fut repris peu de jours après. — Le 13 octobre, les Russes s'en étaient emparés de nouveau.»

Opérations du corps de Gouvion Saint-Cyr. — Deuxième bataille de Polotzk. — Les Russes avaient eu plus de bonheur sur la partie du théâtre de la guerre où combattaient Saint-Cyr et Wittgenstein. Après la bataille de Polotzk, on s'était reposé jusqu'au milieu d'octobre. Pendant ce temps, des renforts arrivés à Wittgenstein avaient porté son corps à 40,000 hommes; et il allait encore être augmenté du corps de Steinheil, qui atteignait la Dwina. Le maréchal Saint-Cyr n'avait que 27,000 hommes à opposer à ces forces: il est vrai de dire que c'étaient d'excellentes troupes.

Profitant du repos qui venait de s'écouler, on avait retranché Polotzk; la ville était entourée d'un palissadement; trois redoutes étaient placées au-delà de la Polota, et deux batteries entre cette rivière et la Dwina, en avant du palissadement. Wittgenstein reprit l'offensive avant que ces travaux fussent entièrement terminés; son projet était d'attaquer Polotzk de front et à revers. Il commença à marcher sur cette ville le 16 octobre; Steinheil, avec son corps et un régiment de hussards, que Wittgenstein avait mis à sa disposition, passait, le même jour, la Dwina à Disna, dont il se rendit maître. Le lendemain, il devait marcher sur Polotzk par la rive gauche du fleuve.

Saint-Cyr sentait que, pour résister à Wittgenstein, il était nécessaire qu'il se réunît au maréchal Victor, et, jusqu'à cette jonction, il ne voyait pas la possibilité de conserver Polotzk. Cependant, ne voulant abandonner cette place qu'à la dernière extrémité, il se disposa à la défendre si le général russe tentait de l'enlever de vive force. Il fit donc repasser sur la rive gauche du fleuve, ses bagages, ses équipages militaires et même sa cavalerie, qu'il n'aurait pas pu utiliser, et dont il ne conserva que quatre escadrons. Il envoya le général Corbineau, avec sa brigade de cavalerie légère et 700 hommes d'infanterie, en observation sur le bord de l'Uszacz, ruisseau qui se jette dans la Dwina, trois lieues au-dessous de Polotzk; un régiment de cuirassiers remonta la Dwina par la rive gauche; et l'on poussa, dans différentes directions, deux reconnaissances de cavalerie. On disposa ainsi les troupes destinées à la défense de Polotzk : au-delà de la Polota, le corps de Wrède, qui, placé à l'extrême gauche, s'appuyait à la Dwina, et la division Merle à sa droite; dans l'angle formé par la Polota et la Dwina, la division Legrand, qui appuyait sa gauche à la Polota; la division Maison à droite de la précédente; et les quatre escadrons à l'extrême droite, sur le bord de la Dwina.

Wittgenstein, pour rendre la marche et le commandement plus faciles, avait divisé son armée en trois parties : la droite, sous les ordres d'Yachwill, s'avançait par la route de Pétersbourg; le centre, commandé par Sasonof, suivait celle de Newel, et la gauche, dont Wittgenstein s'était réservé le commandement immédiat, marchait entre la Polota et la Dwina, et complétait l'investissement. Le général russe avait le projet d'attaquer de ce dernier côté, sachant qu'il n'y rencontrerait d'autres obstacles que ceux créés par l'art, et que les travaux y étaient moins perfectionnés que dans la partie bordée par la Polota.

Wittgenstein commença l'attaque le 18, au point du jour, par une canonnade qui ne cessa pas un instant pendant tout le temps du combat. Les divisions Legrand et Maison repoussèrent plusieurs charges d'infanterie; enfin, vers quatre heures et demie, désespérant de réussir, Wittgenstein ordonna à Yachwill et à Sasonof d'attaquer sur toute la ligne. Cette attaque, exécutée de la manière la plus rigoureuse, fut repoussée avec non moins de fermeté; les Russes essayèrent, à plusieurs reprises, de s'emparer des redoutes; mais ce fut en vain. La nuit mit fin au combat, et les Russes bivouaquèrent autour de la place.

Steinheil, qui devait attaquer Polotzk à revers, n'atteignit pas même l'Uszacz, quoique ce ruisseau ne soit qu'à une petite journée de Drissa. Le lendemain au jour, Wittgenstein n'avait pas encore attaqué; il attendait, pour le faire, l'apparition de Steinheil. Enfin, à dix heures du matin, ce général arriva sur les bords de l'Uszacz; il traversa aussitôt ce ruisseau et s'avança sur Polotzk, en poussant devant lui le détachement du général Corbineau. Voulant arrêter les progrès de Steinheil, le maréchal Saint-Cyr envoya à sa rencontre trois régiments d'infanterie et le régiment de cuirassiers qui, la veille, avait remonté la Dwina. Ces troupes rencontrèrent le général russe dans un bois traversé par la route, et l'y arrêtèrent toute la journée. Cet état de choses empêchait le maréchal de conserver Polotzk plus long-temps; aussi ordonna-t-il la retraite, qui commença à la nuit.

Wittgenstein serait bien certainement resté dans l'inaction jusqu'au lendemain, si l'incendie des baraques de la division Legrand, au moment où les troupes les abandonnaient, n'eût révélé le mouvement de retraite du maréchal. Aussitôt, le général russe dirigea le feu de ses batteries sur les troupes françaises et parvint à embraser Polotzk avec des obus. Profitant alors de la clarté de l'incendie, il attaqua sur toute la ligne, et fit, à différentes fois, les plus grands efforts pour pénétrer dans Polotzk; mais il fut toujours repoussé par les Français qui faisaient un feu terrible des palissades derrière lesquelles ils étaient placés. La division du général Merle, chargée de l'arrière-garde, défendit les rues pied à pied. Enfin la retraite s'acheva à deux heures du matin, et l'on incendia aussitôt deux ponts de bateaux qui servaient de communication.

La perte des Russes, pendant les deux journées qui venaient de s'écouler, s'éleva au moins au double de celle des Français; ceux-ci perdirent environ 6,000

hommes tués ou blessés, et les Russes 12,000. Saint-Cyr envoya les premières troupes qui repassèrent le pont au secours de celles qui combattaient contre Steinheil; ces troupes réunies furent placées sous le commandement du général de Wrede, qui reçut l'ordre d'attaquer le général russe, lequel n'était plus qu'à une très-petite distance de Polotzk. — Cette attaque commença le 20, à quatre heures et demie du matin. De Wrède chassa Steinheil du bois et de la position qu'il prit ensuite derrière l'Uszacz. Le général russe se retira sur Disna, et de Wrede se replia sur Polotzk. Les troupes qui formaient son détachement regagnèrent ensuite leurs divisions respectives.

Une blessure reçue le 19 força le maréchal Gouvion Saint-Cyr à quitter le commandement, qui échut au général Merle d'après le refus du général Legrand que l'ancienneté désignait. Le nouveau général en chef resta en position devant Polotzk, toute la journé du 20, et commença sa retraite le 21. Elle se fit dans trois directions : la division Legrand sur Beszenkowiczi; de Wrède, avec les Bavarois et la brigade de Corbineau, sur Glubokoé, pour couvrir Wilna; les divisions Merle, Maison et Doumerc sur Czasniki. Ces mouvements étaient combinés avec ceux du maréchal Victor, qui allait réunir entre ses mains le commandement des 2e, 9e et 6e corps.

Opérations du maréchal Victor. — Combats sur la Lukomlia. — Le duc de Bellune avait, comme nous l'avons vu, reçu l'ordre de quitter la rive gauche du Niémen pour se porter sur Smolensk. Le 4 septembre, il traversa ce fleuve à Kowno et arriva, le 27, à Smolensk. Après y être resté quelques jours, la difficulté des subsistances le détermina à s'étendre. Il ne laissa à Smolensk que la division Girard; celle du général Partouneaux fut envoyée à Mstislaw; celle de Daendels à Babinowiczi; la cavalerie fut cantonnée sur la route de Smolensk à Jelnia. Ces mouvements venaient d'être achevés quand le duc de Bellune reçut l'ordre de prendre une position qui le rapprochât de Polotzk et Minsk, points sur lesquels il pouvait, par les circonstances, être forcé de se porter. Il laissa à Smolensk la division Baraguay-d'Hilliers, qu'il venait d'organiser, et transporta son quartier général à Orsza. Ses troupes furent distribuées dans les cantonnements suivants : la division Daendels et un régiment de cavalerie occupaient Babinowiczi et les environs; les divisions Girard, Partouneaux et la cavalerie furent placés à Orsza, à Senno et dans le pays compris entre ces deux villes.

A peine ces troupes avaient-elles atteint leur nouvelle destination, que le maréchal Victor apprit l'accroissement des forces de Vittgenstein et l'arrivée prochaine de Steinheil. Il envoya aussitôt Daendels à Witepsk, autant pour défendre cette ville, sur laquelle Wittgenstein pouvait marcher, que pour inquiéter ce général. Quatre bataillons furent détachés à Beszenkowiczi pour observer le cours de la Dwina; mais dès que le maréchal eut appris que Polotzk avait été évacué, sentant la nécessité de se porter au secours de Saint-Cyr, il dirigea Daendels sur Beszenkowiczi, à la rencontre du général Legrand, et marcha en même temps sur Czasniki avec le reste de son corps.

Wittgenstein avait passé la Dwina le 21, et, s'étant renforcé du corps de Steinheil, s'était mis à la poursuite du général Merle. Un détachement suivait le général Legrand; un autre, sous les ordres de Wlastrof, remonta la Dwina pour s'assurer que Macdonald ne faisait aucun mouvement, et eut ordre ensuite d'observer la garnison de Wilna. Wlastrof poussa des reconnaissances jusque près de Dünabourg, puis revint sur ses pas et s'arrêta vis-à-vis de Glubokoé, pour observer de Wrède qui y avait pris position avec ses troupes et une brigade arrivée de Wilna.

Wittgenstein laissa le général Merle effectuer assez tranquillement sa retraite, qui dura neuf jours, après quoi le général français opéra, le 29 octobre, sa jonction avec le maréchal Victor sur les bords de la Lukomlia. Le général Legrand s'était déjà réuni, à Beszenkowiski, avec le général Daendels. Les forces combinées du 2e et 9e corps se montaient à 36,000 hommes environ, dont 4,000 de cavalerie.

Le maréchal Victor et Wittgenstein se trouvèrent en présence, le 30 octobre. — Victor, sentant la nécessité de reprendre vivement l'offensive, se décida à attaquer le général russe, le lendemain, au point du jour, avec la totalité de ses forces. En conséquence, il fit dire à Daendels de venir le joindre en toute hâte avec ses deux divisions; il envoya le même ordre à sa cavalerie, qui était encore à cinq lieues en arrière. Daendels arriva dans la nuit du 30 au 31, mais seulement avec sa division : il avait, par suite d'un malentendu, envoyé le général Legrand à Boiszikowa. La cavalerie ne partit que le 31 au matin. Ainsi privé d'une partie de ses forces, le duc de Bellune renonça momentanément à son mouvement offensif. Wittgenstein s'en aperçut, attaqua brusquement les troupes peu nombreuses, qui étaient sur la rive gauche de la Lukomlia, et les rejeta au-delà du ruisseau, qu'il fit aussitôt border de tirailleurs; il déployait, en même temps, à son centre, une masse d'artillerie qui obligea à un mouvement rétrograde celle que le maréchal Victor avait sur ce point. La canonnade se prolongea jusqu'à la nuit sans qu'aucun des deux généraux prit une résolution vigoureuse. — Le lendemain, 1er novembre, à trois heures du matin, le duc de Bellune se retira sur Senno, où il concentra ses deux corps. Wittgenstein ne le suivit point : il resta derrière la Lukomlia.

Opérations de Schwartzenberg en Volhynie. — Les affaires en Volhynie étaient dans une situation peu favorable. Lorsque nous avons interrompu la relation des événements sur ce point, Schwartzenberg et Tormassof étaient en présence, et seulement séparés par le Styr. Le général autrichien avait la division Siégenthal à Ratno et à Liubaszewo, les deux autres à Kiselin, et le corps du général Reynier était en position quelques lieues en avant de Kiselin, sur la route de Lutzk.

L'armée de Moldavie, sous les ordres de Tchitchagof, effectua sa jonction avec celle de Tormassof. Elle se composait de quatre divisions, commandées par les

Digitized by Google

lieutenants généraux Essen, Langeron, Woinon et Bulatof. Elle était forte de 34,000 hommes, dont 8,000 de cavalerie, sans compter les cosaques. Tormassof avait avec lui 30,000 hommes; ainsi, le général en chef russe pouvait disposer de 64,000 hommes de troupes régulières. L'armée du prince de Schwartzenberg ne se montait plus alors qu'à 41,000 hommes, dont 26,000 appartenant aux corps autrichiens, et 15,000 au 7e corps. La supériorité des forces de Tormassof détermina celui-ci à reprendre l'offensive; la faiblesse numérique de celles de Schwartzenberg décida ce général à commencer sa retraite, le 21 septembre, dès qu'il apprit l'arrivée de Tchitchagof. Il se retira d'abord dans la direction de Lublin, ayant à son arrière-garde le général Reynier. Tormassof passa le Styr sur quatre points : une de ses divisions se dirigea sur Kowel, et le reste de son armée se mit à la poursuite de Schwartzenberg. Ce général changea de direction; et au lieu de continuer sa retraite vers Lublin, descendit le Bug par sa rive droite. Il prit, le 29, position à Liuboml; mais Tormassof l'ayant tourné, il évacua cette position le jour suivant, repassa le Bug à Opalin, et se retira sur Brezesc-Litowski. — Siégenthal effectua sa retraite sur Prujany.

Le 30 septembre, jour ou Schwartzenberg évacua Liuboml, Tormassof, rappelé de sa personne par Kutusof, qui le destinait à remplacer Bagration, partit et laissa le commandement à Tchitchagof. Ces nouvelles dispositions résultaient d'un ordre de l'empereur Alexandre. Cet ordre prescrivait, en même temps, aux généraux Wittgenstein, Steinheil et Hertel, les opérations qu'ils devaient exécuter, chacun en ce qui le concernait, pour contribuer à réunir les corps de Tchitchagof, de Wittgenstein et de Hertel derrière la Bérézina, tandis que Steinheil s'emparerait de Wilna.

Tchitchagof envoya à la poursuite de Siégenthal les divisions Woinon et Bulatof, et, avec le reste de ses troupes, se porta sur Brezesc-Litowski et Bulkowa, pour y passer la Muchawetz. Il atteignit cette rivière, le 7 octobre, et la passa le lendemain à Bulkowa. Ce même jour, il repoussa l'avant-garde de Schwartzenberg à la suite d'un engagement assez vif. L'armée russe ayant achevé, le 9, de passer la Muchawetz, les deux armées se trouvèrent en présence.

Schwartzenberg avait pris position en avant de Brezesc-Litowski. Le 7e corps se trouvait à sa droite, qui s'appuyait à la Muchawetz; sa gauche était appuyée à la Lezna. Dans l'espérance que Schwartzenberg accepterait la bataille, Tchitchagof envoya l'ordre à Bulatof et à Woinon de venir le joindre à marches forcées. Le premier arriva, le 10, dans la journée; l'autre, le même jour, au commencement de la nuit, après avoir fait quinze lieues sans s'arrêter. Ayant ainsi rassemblé toutes ses forces, le général russe se disposa à attaquer le lendemain Schwartzenberg, dont l'armée ne s'élevait guère à plus de moitié de la sienne, à cause de l'absence de la division Siégenthal.

Tchitchagof, malgré un brouillard épais, s'ébranla, le 11, au point du jour, pour attaquer Schwartzenberg. Mais, ce général, n'osant s'engager avec des forces trop supérieures aux siennes, avait, pendant la nuit, effectué sa retraite dans la direction de Briansk. Tchitchagof ne rencontra que son arrière-garde, qui était en position derrière la Lezna. Il la fit poursuivre jusque au-delà de Wisokié, envoya Saken à Prujany avec deux divisions d'infanterie et une de cavalerie, et répartit toutes ses forces dans des cantonnements. Schwartzenberg se retira jusqu'à Wengrod; Siégenthal était à Bialistock.

Tchitchagof employa le temps de repos qu'il accordait à ses troupes, à envoyer des partis de cosaques faire des excursions dans le grand duché. — Schwartzenberg, voulant les en chasser, ordonna au général Reynier d'aller prendre position à Biala, village situé sur la route de Varsovie à Brezesc-Litowski, et qui n'est éloigné de cette dernière ville que de dix lieues. Instruit de l'apparition du général français, Tchitchagof quitta ses cantonnements pour marcher à sa rencontre. Mais Reynier, ayant appris que la division Bulatof le tournait par sa droite, tandis que quatre autres divisions s'avançaient pour soutenir Essen, commandant l'avant-garde russe, fit sa retraite sur Wengrod. Tchitchagof fit alors rentrer ses troupes dans leurs cantonnements.

Opérations en Lithuanie. — Le général Hertel, qui commandait le corps d'observation de Mozyr, était resté longtemps dans une inaction complète. Quand Dombrowski eut été chargé d'observer Bobruisk, il se cantonna à Swilocz, et là sa division fut renforcée d'un régiment de troupes lithuaniennes, qu'il mit sous les ordres de Dziwanowski, et qu'il envoya à Wilczal. Ainsi placé, le général russe fermait à la garnison de Bobruisk les deux seules routes qui, de ce point, conduisent en Lithuanie.

Hertel résolut d'attaquer le détachement qui occupait Wilcza, et celui que les Autrichiens avaient alors à Pinsk; en conséquence, il divisa son corps en deux parties à peu près égales; l'une, sous les ordres de Zapoliski, se dirigea, le 11 septembre sur Pinsk; l'autre, qu'il commandait en personne, se porta sur Wilcza. Le détachement autrichien abandonna Pinsk sans combattre, et se replia sur Liubaszewo. Le 15, un engagement assez vif eut lieu en deçà de Wilcza, entre Hertel et le détachement lithuanien, qui se retira ensuite sur Swislocz, où il fit sa jonction avec Dombrowski. Hertel augmenta de quelques escadrons la garnison de Bobruisk, puis retourna à Mozyr, où il arriva le 22 septembre. Il y fut rejoint, quelques jours après, par Zapoliski.

Projets de retraite. — Négociations. — Cependant Alexandre ne faisait pas de réponse à la lettre de Napoléon, et celui-ci, craignant que l'empereur de Russie ne voulût pas traiter de la paix, et que Kutusof ne cherchât à prolonger les négociations pour le retenir à Moscou, se décida à commencer immédiatement sa retraite. Il envoya, le 13 octobre, à Davoust, à Ney et au vice-roi l'ordre de reprendre dans Moscou leurs positions qu'ils y avaient occupées précédemment, et, aux troupes de la vieille garde, celui de se

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Combat et Prise de Smolensk

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Combat et Prise de Smolensk

Digitized by Google

Martinet del.

Combat de Valutina.

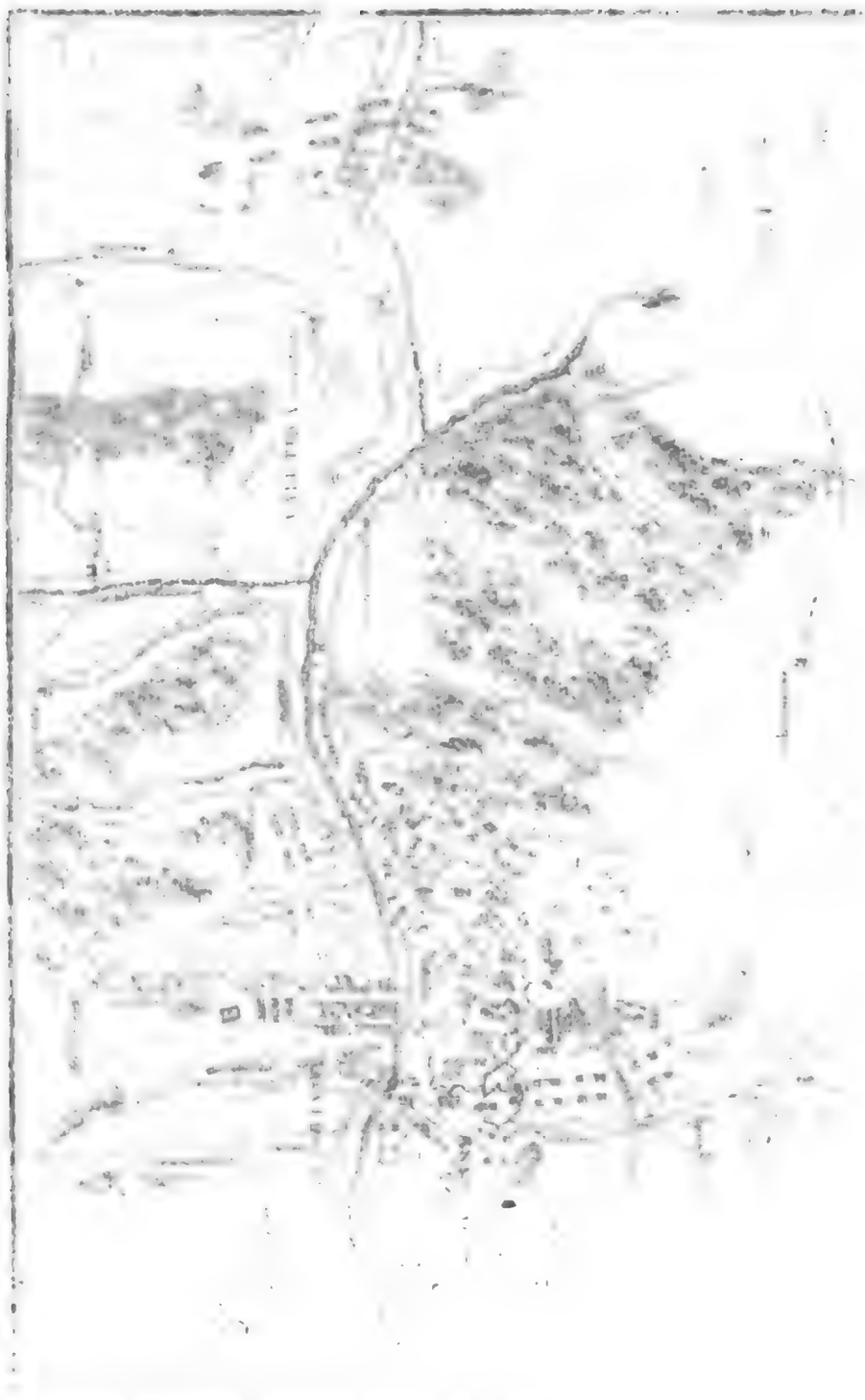
Digitized by Google

Costume et Jeu Russes.

Dombrowski.

Rozycki.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

BATAILLE
de
SMOLENSK
et de
VALUTINA-GORA

SMOLENSK
VALUTINA GORA
Français
Russes
Infanterie
Cavalerie
Infanterie
Cavalerie
Artillerie
Echelle d'une lieue

Digitized by Google

tenir prêtes à marcher. Le maréchal Mortier fut chargé de défendre la capitale avec la jeune garde, les deux régiments formés de cavaliers démontés, les troupes qui pourraient arriver après le départ de l'armée et les dépôts que les trois corps d'armée y laisseraient. L'Empereur prévint en même temps le roi de Naples que l'armée allait se mettre en marche pour se réunir à lui, et attaquer Kutusof; il lui disait : «C'est donc «encore quatre ou cinq jours que vous aurez à passer; «et pour peu que vous craigniez que l'ennemi vous «attaque, ou que la nature des choses vous rende im«possible d'éviter les pertes que vous avez faites de«puis huit jours, vous avez la ressource de prendre «la position de Woronowo.»

Mais, à toutes ces mesures, l'Empereur préférait encore des négociations. Dans la journée même du 13 octobre, il envoya de nouveau Lauriston vers Kutusof, pour savoir quelle avait été la réponse d'Alexandre. Il ne révoqua cependant pas les ordres donnés, et il continua à songer à sa retraite.

Kutusof accueillit fort bien Lauriston, et eut avec lui plusieurs entrevues; mais il n'avait d'autre but que de tromper Napoléon en lui faisant espérer qu'il allait entrer en négociations pour traiter de la paix, dès qu'il aurait reçu les instructions qu'il attendait de son souverain; et pour inspirer encore plus de confiance à son adversaire, il fit cesser la guerre de chicane que sa cavalerie faisait avec avantage contre celle du roi de Naples. Il y eut ainsi, et par une sorte de convention tacite, une suspension d'armes, que le roi de Naples n'avait nullement l'intention de troubler. Murat, au lieu de se retirer sur Woronowo, put alors conserver sa position. Lauriston retourna, le 16, à Moscou, et le roi de Naples fut à sa place chargé de suivre les négociations [1].

[1] Voici, pour donner une idée des sentiments qui, chez les Russes, présidaient à ces négociations, deux lettres extraites de la correspondance entre les deux quartiers généraux et une lettre de l'empereur Alexandre.

1° *Lettre du major général* (Berthier) *au prince Kutusof.*

Au quartier impérial, 20 octobre 1812.

«Monsieur le prince Kutusof,

«Le général Lauriston avait été chargé de vous proposer de prendre des arrangements pour donner à la guerre un caractère plus conforme aux règles établies, et prendre des mesures pour ne faire supporter que les maux indispensables qui résultent de l'état de guerre. En effet, la dévastation de son propre pays est nuisible à la Russie autant qu'il affecte douloureusement l'Empereur. Vous sentirez facilement, prince, l'intérêt que j'ai de connaître là-dessus la détermination définitive de votre gouvernement. Croyez, monsieur le prince Kutusof, aux sentiments de ma plus haute considération, etc.»

2° *Lettre du prince Kutusof au major général.*

Au quartier général, le 9 (21) octobre 1812.

«Mon prince,

«M. le colonel Barthélemy, que j'ai admis dans mes propres quartiers, m'a remis la lettre dont Votre Altesse l'avait chargé pour moi. Tout ce qui fait l'objet de cette nouvelle demande a déjà été soumis immédiatement à l'Empereur, mon maître, et c'est, comme vous ne sauriez l'ignorer, mon prince, l'aide de camp général prince de Wolkonski qui en a été le porteur. Cependant, vu la distance des lieux et la difficulté des routes dans la saison actuelle, il est physiquement impossible qu'il me soit déjà parvenu une réponse à cet égard. Je ne saurais donc que me référer personnellement à tout ce que j'ai eu l'honneur de dire à M. le général Lauriston sur la même matière. Je répéterai cependant ici une vérité dont vous apprécierez sans doute, mon prince, toute la force et l'étendue : c'est qu'il est difficile, malgré tout le désir qu'on peut en avoir, d'arrêter un peuple aigri par tout ce qu'il voit, un peuple qui, depuis trois cents ans, n'a point connu de guerre intérieure, qui est prêt à s'immoler pour sa patrie, et qui n'est point susceptible de ces distinctions entre ce qui est ou ce qui n'est pas d'usage dans les guerres ordinaires. Quant aux armées que je commande, je me flatte, mon prince, que tout le monde reconnaîtra, dans la manière dont elles agissent, les principes qui caractérisent toute nation brave, loyale et généreuse. Je n'en ai jamais connu d'autres dans ma longue carrière militaire, et je me flatte que les ennemis que j'ai eus à combattre ont toujours rendu justice à mes manières à cet égard.

«Recevez, mon prince, les témoignages de ma haute considération, etc.»

3° *Lettre de l'empereur Alexandre au prince Kutusof.*

Pétersbourg, le 9 (21) octobre 1812.

«Prince Michel Larionowitz, le rapport que j'ai reçu de vous par le prince Wolkonski, m'a appris l'entrevue que vous avez eue avec l'aide de camp général français Lauriston. Les entretiens que j'ai eus avec vous au moment de votre départ pour les armées confiées à vos soins, vous avaient instruit de mon désir ferme et absolu d'éviter avec l'ennemi toute négociation et toute relation tendante à la paix. Maintenant, après l'événement sus-mentionné, je dois vous répéter, avec la même résolution, que je désire que ce principe, adopté par moi, soit observé par vous dans toute sa latitude, et de la manière la plus rigoureuse et la plus inébranlable. J'ai appris pareillement, à mon extrême mécontentement, que le général Bénigsen a eu une entrevue avec le roi de Naples, et cela sans qu'aucun motif pût même l'y inviter. Après lui avoir fait sentir l'inconvenance de cette démarche, j'exige de vous une surveillance active et sévère pour que les autres généraux n'aient point d'entrevue avec les ennemis, ni encore moins de conférences semblables, qu'il faut éviter avec le plus grand soin.

«Toutes les notions que vous avez reçues de moi, toutes les déterminations consignées dans les ordres qui vous ont été adressées par moi; en un mot, tout doit vous convaincre que ma résolution est inébranlable, et que dans ce moment aucune proposition de l'ennemi ne pourrait m'engager à terminer la guerre, et à affaiblir par là le devoir sacré de venger la patrie lésée.

«Je suis, etc. Signé, ALEXANDRE.»

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1812.

4 SEPTEMBRE. Combat de Gridnewo.
4 — Prise de la redoute d'Alecsino.
7 — Bataille de la Moscowa.
9 — Combat de Mojaisk.
10 — Combat de Zeikowo.
14 — Entrée à Moscou.
15 — Arrivée de l'Empereur au Kremlin.
15 et 16 — Incendie de Moscou. — L'Empereur se retire au château de Petrowskoé.
18 SEPTEMBRE. L'Empereur revient au Kremlin. — L'armée russe du Danube rejoint en Volhynie l'armée russe de réserve.
23 — Lettre de Napoléon à Alexandre pour lui offrir la paix.
26-29 — Combats autour de Mitiau.
29 — Combat de Czerikowo entre l'arrière-garde russe et et l'avant-garde française.
5 OCT. Mission du général Lauriston au général en chef Kutusof.
16, 17 et 18 — Évacuation des hôpitaux sur Smolensk.
18 — Combat de Winkowo. — 2e Bataille de Polotzk.
19 — L'armée part de Moscou et prend la route de Kaluga.

Digitized by Google

ÉVACUATION DE MOSCOU.—RETRAITE.

BATAILLE DE MALOJAROSLAWETZ.—FROID EXCESSIF.—SÉJOUR A SMOLENSK.

SOMMAIRE.

Travaux et occupations de l'Empereur à Moscou. — Préparatifs ordonnés par l'Empereur. — L'armée sort de Moscou. — Combat de Winkowo. — Commencement de la retraite. — Marche sur Kaluga. — Évacuation du Kremlin. — Retraite de tous les corps d'armée. — Bataille de Malojaroslawetz. — Marche de l'armée sur Smolensk par Wiasma. — Arrivée à Wiasma. — Combat de Wiasma. — Ney à l'arrière-garde. — Arrivée de l'Empereur à Smolensk. — Suite de la retraite, passage du Wop. — Combat de Liackowa. — Opérations dans la Lithuanie méridionale. — Prise de Minsk par Tchitchagof. — Combat de Wolkowisk. — Opérations dans la Lithuanie septentrionale. — Prise de Witepsk par les Russes. — Combat de Smoliany. — Commencements et progrès du froid. — Séjour à Smolensk.

ARMÉE FRANÇAISE.
Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.

ARMÉE RUSSE.
Général en chef. — KUTUSOF.

Travaux et occupations de l'Empereur à Moscou. — Les négociations avec Saint-Pétersbourg, la direction des mouvements militaires, la surveillance des actes de l'administration de l'armée n'absorbaient pas tout le temps de l'empereur Napoléon et ne suffisaient pas à son incessante activité. Du fond de la Russie, il gouvernait l'Empire français et dirigeait les démarches et la correspondance de son ministre des relations extérieures. Les moindres détails n'échappaient pas plus qu'à l'ordinaire à ses scrupuleuses instigations. On sait que le décret qui règle la police intérieure du théâtre en France et fixe les droits des auteurs, a été signé à Moscou.—Nous possédons d'ailleurs des renseignements curieux sur les travaux de l'Empereur, durant son séjour dans la capitale de la vieille Russie, dans l'ouvrage d'un de ses secrétaires intitulé *Manuscrit de* 1812.

«La cour de l'Empereur au Kremlim, dit le baron Fain, se compose des principaux personnages de l'armée qui se trouvent à Moscou; là sont réunis le prince Eugène, vice-roi d'Italie; le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, major général; les maréchaux Lefebvre, duc de Dantzick, Mortier, duc de Trévise, et Bessières, duc d'Istrie; commandants de la garde impériale; le maréchal Davoust, prince d'Eckmulh, et le maréchal Ney, duc d'Elchingen; le ministre secrétaire d'État comte Daru; le général Lariboisière, commandant l'artillerie; le général Chasseloup-Laubat, commandant le génie, et l'intendant général Mathieu-Dumas.

On y voit figurer encore les premiers officiers de la maison civile et militaire : le grand maréchal Duroc, duc de Frioul; le grand écuyer Caulaincourt, duc de Vicence; les aides de camp généraux comte Rapp, comte de Lauriston; Lebrun, duc de Plaisance; Mouton, comte de Lobau, comte Durosnel, et comte Louis de Narbonne; les aides de camp généraux polonais comte Kossakowki et prince Sangowsko; les officiers d'ordonnance Anatole de Montesquiou, Gourgaud, Athalin, d'Hautpoult, Caraman, Mortemart, Montaigu, Christin, Moreton de Chabrillant, Lauriston, Clément de Tintignies et d'Aremberg; le Chambellan comte de Turenne, maître de la garde-robe; les maréchaux des logis comte Philippe de Ségur et baron de Canouville; enfin les écuyers baron de Saluces et baron Lambertye de Gerbevilliers.

Les généraux de l'état-major, ceux de la garde, et des différents corps qui passent à Moscou, ont leurs entrées, et viennent compléter la famille militaire dont Napoléon est entouré dans ses revues et dans ses soirées.....

L'estafette de Paris arrive en dix-huit jours. Les courriers se succèdent avec régularité, et l'on ne reste pas vingt-quatre heures au Kremlin sans recevoir des nouvelles de France. Au surplus, rien de ce qu'elles annoncent à l'Empereur n'est de nature à le distraire des opérations dans lesquelles il est engagé.

La capitale de son empire voit s'élever rapidement les nouveaux édifices qui doivent l'embellir. On a célébré l'anniversaire du 15 août en posant la première pierre du palais de l'université, du nouveau palais des Beaux-Arts et du palais des Archives. L'enthousiasme des Parisiens en apprenant l'entrée de l'Empereur à Moscou n'est tempérée que par la crainte de l'en voir sortir triomphant pour marcher sur l'Inde.

Cependant les lettres d'Espagne sont fâcheuses; mais on s'attendait aux suites de la bataille de Salamanque. Lord Wellington a pénétré au cœur de l'Espagne. Le 21 août, Madrid lui a ouvert ses portes. Le roi Joseph s'est retiré sur nos armées de Cadix et de Valence; les généraux Dorsenne et Caffarelli s'occupent de rallier à eux, du côté de Burgos, les débris du duc de Raguse. Quel que soit le désastre, rien n'est désespéré avec des soldats comme les nôtres, et des chefs tels que Jourdan, Soult et Suchet. L'empereur calcule qu'au moment où il lit ces dépêches, les contre-marches projetées par ses lieutenants doivent avoir remis en question le succès du général anglais. Nos expéditions du nord et du midi se poursuivent à de grandes distances, il est vrai; mais quand Charlemagne menait de front les affaires qu'il avait à la fois sur l'Elbe et sur l'Ebre, les distances n'étaient-elles pas pour lui plus grandes encore, vu l'extrême difficulté des communications à cette époque? On considérait alors la Saxe comme la contrée septentrionale de l'Europe, et certes, les courriers de Charlemagne mettaient bien

Digitized by Google

plus de temps à venir de Barcelone à Dresde, que les nôtres n'en mettent à franchir l'espace de Valladolid à Moscou.

Indépendamment des estafettes, les malles-postes de Paris parviennent jusqu'au quartier impérial, et, en outre, chaque semaine les auditeurs du conseil d'État continuent d'apporter le travail des ministres. Ils le remportent dès qu'il est signé, et les décrets du Kremlin, comme ceux de Saint-Cloud, expédient les détails courants de l'administration.

La correspondance avec toutes les cours de l'Europe a repris également son activité. Les relations avec les États-Unis sont les seules qui souffrent des distances. Maintenant que les Américains sont en état de guerre contre l'Angleterre, il tarde à l'Empereur de les attacher plus étroitement à sa cause et son intention est de les aider par tous les moyens possibles.

Quant à la Suède, le faible espoir qu'il a conservé jusqu'à Moscou vient de s'éteindre. «Je ne veux plus rien envoyer en Suède,» a-t-il écrit au duc de Bassano. Cette dernière phrase de la rupture est du 6 octobre.

L'objet principal de la correspondance avec les alliés du continent est de stimuler leur zèle et de presser l'arrivée des renforts...

Les ressources et les besoins des pays conquis, et tous les services administratifs de l'armée, sont encore un vaste champ que l'activité de l'Empereur exploite avec une persévérance qui n'appartient qu'à lui. Police et sûreté des routes, matériel de l'artillerie, travaux du génie, approvisionnements de vivres et d'habillements, organisation de corps auxiliaires, recrutements partiels, secours aux hôpitaux, évacuation et transport des blessés; Napoléon improvise des volumes sur ces différentes matières...»

Préparatifs ordonnés par l'Empereur. — L'armée sort de Moscou. — L'Empereur avait ordonné tous les préparatifs de retraite, pour le cas où la négociation entamée n'aurait pas le résultat qu'il en attendait. Il était d'abord résolu à se retirer, avec la plus grande partie de ses forces, sur Witepsk; le reste de ses troupes aurait effectué sa retraite sur Smolensk. En conséquence le roi de Naples reçut l'ordre de faire reconnaître le débouché qui pouvait le conduire sur Mojaïsk. L'Empereur lui recommandait de procurer à son armée des vivres pour plusieurs jours, et mettait à sa disposition mille quintaux de farine et une partie de l'eau-de-vie qui se trouvaient à Moscou.

Bientôt le plan de retraite sur Witepsk fut abandonné. Napoléon se décida à marcher sur Kaluga, pour se retirer, de là, sur Smolensk. Il fit commencer l'évacuation des blessés. Le 15 octobre, on envoya à Fominskoé la division Broussier, du corps d'Eugène, et la cavalerie légère de ce corps. Junot reçut l'ordre de brûler les fusils qui étaient déposés à l'abbaye de Kolotskoé, et de se préparer à faire sauter les caissons de munitions qu'il ne pourrait faire atteler. Il devait aussi retenir toutes les troupes qui arriveraient de Smolensk, et se tenir prêt à évacuer, du 20 au 22 octobre, Iluza, Mojaïsk et l'abbaye de Kolotskoé. On ordonna au général Baraguay-d'Hilliers de partir, le 21, de Smolensk, pour se rendre, avec sa division, à Jelnia, et y établir des magasins de vivres.

L'Empereur était occupé, le 18 octobre, à passer une revue quand il reçut une dépêche du roi de Naples qui lui apprenait qu'au point du jour, au moment où il y pensait le moins, Kutusof venait de l'attaquer avec la totalité de ses forces. Napoléon acheva rapidement la revue et donna ensuite l'ordre de départ. Le soir même, l'armée bivouaqua sur la vieille route de Kaluga, où elle occupait plus d'une lieue d'étendue.

Le maréchal Mortier resta à l'extrême arrière-garde chargé de la défense de Moscou. On lui laissa seulement la division Laborde, les cavaliers démontés et 500 chevaux. L'Empereur lui ordonna de s'établir dans le Kremlin, et, après le départ de l'armée, de faire faire, par la municipalité, une proclamation, pour prévenir les habitants que l'armée n'évacuait pas définitivement Moscou, qu'elle se portait seulement sur Kaluga, Tula et Bransk, pour s'emparer de ces points importants et des manufactures d'armes qui s'y trouvaient. Cette proclamation avait pour but d'engager les habitants à maintenir la police, et d'empêcher qu'on ne vînt achever la ruine de la ville.

Combat de Winkowo. — Pensant bien qu'il ne pourrait entretenir plus long-temps Napoléon dans l'erreur sur l'issue des négociations, Kutusof s'était décidé à attaquer le roi de Naples à l'improviste, et cette tentative lui avait pleinement réussi.

Depuis le 4 octobre, les deux généraux occupaient les mêmes positions. Mais l'armée de Kutusof qui, à cette époque, ne comptait que 66,000 hommes de troupes régulières, s'élevait, lors de son attaque, à plus de 100,000 combattants, tandis que celle du roi Murat n'en comptait plus que 20,000, parmi lesquels il y avait 8,000 hommes de cavalerie dont les chevaux étaient en fort mauvais état.

Le général russe s'était retranché en arrière de la Nara et de l'Istia; il avait conservé un pont à Tarutino, où il avait placé une division d'infanterie, et il occupait, avec de la cavalerie, une partie du terrain compris entre la Tchernischna et la Nara, et celui qui est situé au-delà de l'Istia.

Le roi de Naples s'était établi sur les bords de la Tchernischna, depuis l'embouchure de ce ruisseau jusqu'au village de Tétérinka. En avant du ruisseau, il avait placé la division Claparède, qui occupait Winkowo; à droite de ce village était une division de cavalerie dont les postes s'étendaient jusqu'à la Nara, et, à gauche, une autre division de cavalerie. Le corps de Poniatowski campait à gauche de cette dernière division, à une demi-lieue de Winkowo, et le corps de cavalerie du général Sébastiani occupait Tétérinka; le corps de cavalerie de Saint-Germain était en arrière du ruisseau, à droite de la route; à gauche, la division Dufour, et plus loin, le corps de cavalerie du général Nansouty. Celui de Latour-Maubourg était placé en observation, une lieue en arrière de la droite, entre la route et la Nara. Le roi de Naples avait établi son quartier général entre la division Dufour et le corps de Nansouty.

Digitized by Google

L'armée de Kutusof était composée des mêmes corps qui avaient combattu à la bataille de la Moskowa, renforcés de quelques régiments de Cosaques et de milices. Ce général, ayant fait construire plusieurs ponts à Sparkoé, à une lieue au-dessous de Tarutino, fit passer, dans la journée du 17 octobre et la nuit suivante, la totalité de son armée sur la rive gauche de la Nara. Platof, qui avait sous son commandement le 1er corps de cavalerie et les meilleurs régiments de Cosaques, appuya à droite et manœuvra de façon à déborder entièrement la gauche de Murat. Bagawout et Strogonof devaient, pour sonder Platof, attaquer cette gauche de front. Le bois qui couvrait cette partie de la position favorisait si bien leurs mouvements, que le roi de Naples n'en fut pas instruit. Le reste de l'armée russe était rangé sur plusieurs lignes, la gauche appuyée à la Nara, la droite s'étendant derrière le bois.

Platof déboucha, au point du jour, en arrière de la gauche du roi Murat, et lança sur le corps de Sébastiani une partie de ses Cosaques. Ainsi surpris, le général français perdit ses bagages, son artillerie et une partie de ses troupes. En même temps les Russes attaquaient sur le reste de la ligne; Platof, avec le 1er corps de cavalerie et ce qui lui restait de Cosaques, se porta sur Sparkublia, pour s'emparer du défilé, seule retraite du roi de Naples. Bagawout passa la Tchernischna à Tétérinka, et, suivi de Strogonof, se dirigea sur la grande route entre Winkowo et Sparkublia. A gauche de Bagawout, Osterman traversait le ruisseau; plus loin, trois corps de cavalerie et une division de grenadiers et chasseurs le franchissaient aussi à droite et à gauche de Winkowo, pour tourner la droite des Français. Toutes les troupes françaises qui occupaient les bords de la Tchernischna avaient effectué leur retraite, par suite de l'attaque dirigée sur leurs derrières. Il était urgent d'arrêter le mouvement des deux corps de Bagawout et de Strogonof; le brave roi de Naples se précipita avec les carabiniers sur la tête de colonne de Bagawout et la culbuta. Surpris d'une attaque aussi vigoureuse, le général russe s'arrêta et engagea un feu d'artillerie. Dès lors, maître de ses mouvements, le roi de Naples put régler sa retraite. Claparède et Latour-Maubourg chassèrent Platof du défilé et rétablirent la communication. La retraite s'effectua, non sans pertes, mais moins malheureusement qu'on pouvait le craindre d'après les commencements du combat.

Commencement de la retraite. — Marche sur Kaluga. — L'armé française avait, comme nous l'avions dit, quitté Moscou le 18 octobre pour venir camper sur la vieille route de Kaluga. Ce mouvement fut terminé dans la nuit. Le 19, au point du jour, toute l'armée se mit en marche dans la direction de Kaluga. Elle comptait environ 104,000 combattants, en y comprenant les troupes réunies sous le commandement du roi de Naples et le corps de Junot.

L'armée marchait dans l'ordre suivant : Le vice-roi à l'avant-garde; Ney immédiatement après; venaient ensuite la garde, Davoust, la division Roguet et la division Morand, détachée du corps de Davoust, et qui faisait l'arrière-garde conjointement avec la brigade Colbert.

L'Empereur quitta Moscou de sa personne, le 19 au matin, et vint établir son quartier général à Troitskoé. Tous les corps continuèrent leur mouvement; l'avant-garde campa à Batukinka.

Napoléon écrivit, le lendemain, 20 octobre, au maréchal Mortier, et lui ordonna de se disposer à évacuer Moscou le 23, dans la nuit, de se diriger par Kubinskoé sur Wéréia, et de miner une partie des bâtiments et des murailles du Kremlin pour les faire sauter au moment de son départ.

Le prince Eugène se dirigea sur Fomenskoé. Ney opéra, le même jour, sa jonction avec le roi de Naples, qui avait conservé sa position derrière la Motscha. Poniatowski rétrograda aussitôt pour suivre le mouvement du vice-roi.

Le 21 octobre, le quartier général impérial fut transféré à Ploskowo.

La garde, Davoust et Roguet s'engagèrent dans le chemin de traverse; les divisions Friédrichs et Dufour rejoignirent Davoust; il ne resta, sur la vieille route de Moscou à Kaluga que la cavalerie du roi de Naples, le corps de Ney, et la division Claparède derrière la Motscha; la division Morand et la brigade Colbert, derrière la Desna. Le prince Eugène atteignit Fominskoé et prit position derrière la Nara.

L'Empereur arriva, le 22, à Fominskoé, où, suivi du roi de Naples, des maréchaux Berthier et Davoust, d'un nombreux état-major et d'un simple piquet de cavalerie, il fit une reconnaissance sur la gauche jusqu'à plusieurs lieues de ce bourg, et ne rencontra que quelques Cosaques. Le prince Eugène disposa ainsi ses troupes : La division Broussier et sa cavalerie légère furent poussés jusqu'à Katowo, la division Delzons une lieue plus loin, et il prit lui-même, avec le reste de son corps, position en avant de la Nara. Les Russes occupaient Wéréia depuis le 10 octobre; Poniatowsk se porta sur cette petite ville, pour les en chasser. Le maréchal Davoust et la garde, le roi de Naples avec trois de ses corps de cavalerie, et le général Morand atteignirent Fominskoé.

Ney resta seul sur la vieille route de Kaluga : il réunissait sous son commandement, son corps, la division Claparède, le corps de cavalerie de Latour-Maubourg, la cavalerie légère de Davoust et la sienne.

Dans cette retraite l'armée française présentait un aspect étrange et nouveau : «C'est, dit le baron Fain, témoin oculaire, c'est une longue file de calèches et de petits chariots, autour desquels chaque compagnie est groupée. On s'est accommodé de tout ce qu'on a trouvé de moyens de transport sous les hangars de Moscou et dans les environs. Chacun y a placé sa réserve particulière de vivres et d'habillements, et croit pouvoir se la ménager jusqu'au terme de la retraite. Des femmes, des enfants, quelques Françaises, des Russes même, et des Allemandes appartenant à la population de Moscou, ont mieux aimé partir avec nous que d'attendre le retour des Cosaques dans leur ville. Elles ont reçu asile au milieu de nos bagages.

Ainsi appesantie, l'armée ne peut plus guère quitter

les grandes routes, et, tous officiers et soldats, s'accordent à redouter les manœuvres qui pourraient retarder ou compliquer la marche. On tolère d'abord toutes ces voitures, parce qu'elles font la confiance du plus grand nombre. Ce sont autant de magasins et d'hôpitaux partiels dont la masse pourrait profiter dans un moment de nécessité. On les traînera aussi loin que le temps et les circonstances le permettront. La consommation et les accidents en allégeront insensiblement le fardeau. Tout ce qu'on sera obligé d'abandonner servira du moins à occuper la rapacité des Cosaques qui nous suivraient de trop près, et, dans les engorgements, ces bagages formant des barricades naturelles, pourront encore préserver nos arrière-gardes de malheurs plus grands. Enfin, on n'a rien négligé de ce qui peut donner une allure plus facile à notre artillerie. Pour renforcer les attelages de six cents pièces de canon que nous ramenons, on a sacrifié l'équipage de pont, dont on a pris les chevaux. La vigueur de nos officiers d'artillerie, l'autorité qu'ils exercent sur les convois, l'habileté de leurs conducteurs à se tenir serrés, et l'impétuosité avec laquelle ils passent par-dessus tous les obstacles, surmonteront aisément les embarras qui les entourent.»

Évacuation du Kremlin. — Retraite de tous les corps d'armée. — Le 19 octobre, lendemain du jour où l'armée française quitta Moscou, des détachements de Cosaques du corps de Wintzingerode voulurent pénétrer dans cette capitale. Ils furent d'abord repoussés; mais le maréchal Mortier s'étant borné à faire occuper par quelques postes les parties de la ville voisines du Kremlin, les Cosaques pénétrèrent dans celles qui étaient plus éloignées. — Le 22, Wintzingerode s'avança de sa personne, et sans précaution, vers le Kremlin, à la tête d'un détachement de cavalerie; mais il fut coupé par un poste d'infanterie, et fait prisonnier [1].

Le maréchal Mortier commença à évacuer le Kremlin le 23 octobre, à minuit, ainsi que Napoléon le lui avait ordonné. Au moment où l'arrière-garde partait, il était deux heures du matin, on mit le feu au palais et aux mines que l'on avait préparées. Une partie des murailles, le palais des Czars, l'église Saint-Nicolas, l'arsenal et quelques bâtiments attenants furent renversés ou incendiés.

Dans le temps où Mortier quittait le Kremlin, le maréchal Ney abandonnait sa position derrière la Motscha pour se replier sur Fominskoé : ces deux maréchaux formaient les arrière-gardes de l'armée. Napoléon, rassuré sur sa gauche par la reconnaissance de la veille, dirigea l'armée sur Kaluga. Les corps poursuivaient leur marche dans le même ordre : le prince Eugène dépassa Borowsk, petite ville sur la Protwa, et s'établit une demi-lieue au-delà avec trois de ses divisions. Le général Delzons, qui commandait la quatrième, continua à s'avancer vers Kaluga, n'ayant devant lui qu'un détachement de Cosaques. Il atteignit la Luja à la fin du jour. Les Cosaques venaient de rompre le pont qui se trouve sur cette rivière; il le fit aussitôt rétablir, envoya deux bataillons prendre possession de Malojaroslawetz, et bivouaqua en deçà de la Luja avec le reste de sa division. La veille, Poniatowski s'était emparé de Veréia; il se mit en communication avec Mojaïsk et Borowsk, et poussa sur la route de Médyn une avant-garde qu'il devait suivre le lendemain.

La reconnaissance faite la veille, et les divers rapports qu'il avait reçus, ayant convaincu l'Empereur que Kutusof occupait encore le camp de Tarutino, il ne mit pas en doute qu'il ne pût atteindre Kaluga avant le général russe. Son intention était de se retirer de Kaluga sur Smolensk. — Le 23, il transporta son quatier général à Borowsk.

Bataille de Malojaroslawetz. — Cependant Kutusof ne tarda pas à être informé que Napoléon avait quitté Moscou pour prendre la vieille route de Kaluga, et, dès lors, il ne douta plus que son intention ne fût de venir l'attaquer. Le 23 au matin, il ignorait encore complétement les mouvements de son adversaire quand on lui fit le rapport qu'un corps français de 6 à 7,000 hommes s'était porté, le 22, sur Veréia. C'était le corps du prince Poniatowski. Le général russe ordonna aussitôt à Doctorof de partir pour Borowsk avec son corps. Doctorof apprit bientôt que les Français venaient de s'emparer de cette ville, et que leur

[1] Wintzingerode fut présenté par le maréchal Mortier à l'Empereur au bivouac de Veréia.

«A la vue de ce général allemand, dit M. de Ségur, toutes les douleurs cachées de Napoléon prirent feu; son accablement devint colère; et il déchargea sur cet ennemi tout le chagrin qui l'oppressait. «Qui êtes-vous? lui cria-t-il en croisant les bras avec violence, comme pour se saisir et se contenir lui même; «qui êtes vous? un «homme sans patrie! Vous avez toujours été mon ennemi personnel! Quand j'ai fait la guerre aux Autrichiens, je vous ai trouvé «dans leurs rangs! L'Autriche est devenue mon alliée, et vous avez «demandé du service à la Russie. Vous avez été l'un des plus ar«dents fauteurs de la guerre actuelle. Cependant, vous êtes né dans «les États de la confédération du Rhin; vous êtes mon sujet. Vous «n'êtes point un ennemi ordinaire, vous êtes un rebelle, j'ai le droit «de vous faire juger! Gendarmes d'élite, saisissez cet homme-là!» Les gendarmes restèrent immobiles, comme des hommes accoutumés à voir se terminer sans effet ces scènes violentes, et sûrs d'obéir mieux en désobéissant.

L'Empereur reprit : «Voyez-vous, monsieur, ces campagnes dé«vastées, ces villages en flammes? A qui doit-on reprocher ces dé«sastres? à cinquante aventuriers comme vous, soudoyés par l'An«gleterre, qui les a jetés sur le continent; mais le poids de cette «guerre retombera sur ceux qui l'ont provoquée. Dans six mois je «serai à Pétersbourg, et l'on me fera raison de toutes ces fanfa«ronnades.»

«Alors, s'adressant à l'aide de camp de Wintzingerode, prisonnier comme lui : «Pour vous, comte Narischkin, je n'ai rien à «vous reprocher; vous êtes Russe, vous faites votre devoir : mais «comment un homme de l'une des premières familles de Russie a-t-«il pu devenir l'aide de camp d'un étranger mercenaire? Soyez l'aide «de camp d'un général russe; cet emploi sera beaucoup plus ho«norable.»

«Jusque-là, le général Wintzingerode n'avait pu répondre à ces violentes paroles que par son attitude : elle fut calme comme sa réplique. Il répondit «que l'empereur Alexandre était son bienfaiteur et celui de sa famille; que tout ce qu'il possédait, il le tenait de lui; que «a reconnaissance l'avait rendu son sujet; qu'il était au poste «que» n bienfaiteur lui avait assigné; qu'il avait donc fait son devoir.»

«Napoléon ajouta quelques menaces déjà moins violentes, et il s'en tint aux paroles, soit qu'il eût jeté toute sa colère dans un premier mouvement, soit qu'il n'*eût voulu qu'en effrayer tous les Allemands qui seraient tentés de l'abandonner.*» — HIST. DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE EN 1812, liv. IX, ch. VI.

avant-garde marchait sur Kaluga. Il fit part de cette circonstance à Kutusof, qui lui ordonna de se porter à marches forcées sur Malojaroslawetz. Le général russe avait appris, en même temps, par un rapport de Miloradowitz, que le maréchal Ney s'était retiré sur Fominskoé, qu'il n'y avait plus de troupes françaises sur la vieille route de Kaluga, enfin que Moscou était évacué. Bien certain alors que Napoléon se portait sur Kaluga par la nouvelle route, il leva aussitôt son camp et se porta vivement sur Malojaroslawetz. Il commença ce mouvement à trois heures de l'après-midi. Les nouveaux renforts qu'il avait reçus depuis le combat de Winkowo portaient son armée à 110,000 hommes.

Doctorof arriva devant Malojaroslawetz au point du jour, attaqua aussitôt les deux bataillons qui occupaient la ville, et les força à se reployer jusque sur le pont. Le général Delzons, étant accouru avec sa division, reprit l'offensive, et repoussa les Russes jusqu'à une grande place qui se trouve dans le haut de la ville. Mais il ne put se maintenir sur ce point.

Le prince Eugène était déjà en marche avec son corps quand il apprit que l'ennemi venait d'attaquer. Il ordonna à ses troupes de se hâter, et, prenant les devants, il atteignit de sa personne le vallon de la Luja, près duquel il fit halte. Peu d'instants après, des tirailleurs russes, retranchés dans le cimetière, firent feu sur Delzons, qui s'était porté au milieu de la mêlée; trois balles atteignirent le brave général en même temps, et l'une de ces balles, le frappant à la tête, le renversa mort. Le général Guilleminot, chef d'état major du 4e corps, prit aussitôt le commandement de sa division, et, pour conserver Malojaroslawetz jusqu'à l'arrivée des troupes du vice-roi, fit occuper, par des compagnies de grenadiers, une église et deux maisons situées à l'entrée de la ville, et qui dominent un ravin dans lequel passe la grande route. Ces postes devaient être conservés, même quand les Français seraient forcés d'abandonner la ville, afin d'offrir un appui aux retours offensifs. En effet, le général Guilleminot fut repoussé plusieurs fois; mais les Russes se trouvant pris à dos dès qu'ils avaient dépassé les trois postes retranchés, le désordre se mettait dans leurs rangs, et le général français, reprenant l'offensive, les repoussait de nouveau jusqu'à la grande place.

Le vice-roi arriva sur le champ de bataille à dix heures et demie du matin. Aussitôt il envoya la division Broussier, qui était à son avant-garde, au secours du général Guilleminot. En ce même moment, l'avant-garde de Kutusof atteignit aussi Malojaroslawetz, et le combat reprit une activité nouvelle. Le corps de Davoust et la garde arrivèrent successivement, et furent placés en réserve derrière le corps du vice-roi, l'un à droite, l'autre à gauche de la route. L'Empereur, monté sur le plateau qui borde la Luja, assistait à tous les mouvements des deux armées.

Les Russes continuant à se maintenir dans Malojaroslawetz, l'Empereur ne pouvait, à cause de l'exiguïté du champ de bataille, engager qu'un certain nombre de troupes. Il était fort difficile de tourner la ville, parce que la colline sur laquelle elle est située est assez rapide, boisée sur la droite, et, à gauche, coupée par des ravins. Les Russes avaient un grand nombre de batteries, dont le feu écrasait les Français dès qu'ils atteignaient le sommet de la colline; ceux-ci ne pouvaient faire usage de leur artillerie, puisqu'il aurait fallu traverser Malojaroslawetz pour la conduire sur le plateau qui est au-delà de cette ville. Il n'était pas moins difficile aux Russes de tourner la place pour se diriger sur le pont, parce que dès qu'ils débouchaient dans le vallon, ils étaient foudroyés par l'artillerie française placée sur la rive gauche de la Luja.

De part et d'autre on ne pouvait donc combattre que dans Malojaroslawetz; mais cette ville était depuis le matin embrasée par les obus; les combattants, pour se joindre, étaient obligés de marcher sur les cadavres qui jonchaient les rues. Les divisions Delzons et Broussier étant insuffisantes pour en chasser les Russes, et même pour s'y maintenir, le vice-roi envoya à leur aide la division Pino, composée d'Italiens, qui n'avaient pas encore combattu depuis le commencement de la campagne, et, bientôt après, une partie de la garde royale italienne. Ces troupes réunies parvinrent enfin, après une longue lutte, à s'emparer de la ville et à s'établir sur le sommet de la colline. L'artillerie put alors être employée. Les divisions Compans et Gérard, du 1er corps, passèrent la Luja, et se placèrent de chaque côté de la ville. Il faisait déjà presque nuit; peu à peu le combat devint moins vif, mais la fusillade ne cessa complétement qu'à onze heures du soir.

Kutusof, craignant que l'Empereur ne voulût, le lendemain, recommencer le combat avec la totalité de ses forces, se retira pendant la nuit sur Kaluga.

La bataille de Malojaroslawetz, dans laquelle le 4e corps lutta, avec 17,000 combattants, contre 80,000 Russes, coûta à ceux-ci 8 à 10,000 hommes hors de combat, les Français n'en perdirent que 4,000. Le général Delzons, qui y trouva une mort glorieuse, était un des vétérans de l'armée d'Égypte.

Marche de l'armée sur Smolensk par Wiasma. — Arrivée à Wiasma. — L'Empereur s'était déterminé à son mouvement sur Malojaroslawetz, dans l'espérance qu'il arriverait à Kaluga avant le général russe, et qu'il pourrait se retirer de cette ville sur Smolensk par une route qui lui offrait des ressources; mais s'étant assuré, dans une reconnaissance faite le 25, que Kutusof était en mesure de couvrir cette route, il se décida à gagner la grande route de Mojaïsk et Wiasma, et à la suivre pour revenir à Smolensk. — En conséquence il envoya de nouvelles instructions à tous les corps de l'armée.

Après avoir abandonné, le 26, le bivouac qu'il avait fait établir près du vallon de la Luja, il rétrograda sur Borowsk, où il passa la nuit. Le lendemain il se rendit à Veréia. Le 28, il avait son quartier général au-delà de Mojaïsk. Il reçut, dans la nuit, une dépêche du maréchal Davoust, datée du jour même, à quatre heures de l'après-midi, et par laquelle ce général l'informait qu'il ne s'était encore retiré que jus-

Digitized by Google

qu'à Borowsk, et qu'il n'avait, jusque-là, été suivi que par des Cosaques, qui s'étaient montrés, pour la première fois, à neuf heures du matin. Cette circonstance, jointe à ce qu'avait dit un officier fait prisonnier dans la journée du 26, que l'armée russe marchait sur Smolensk, fit craindre à l'Empereur que Kutusof ne se dirigeât en effet sur cette ville ou sur Wiasma. Il se décida donc à forcer de marche, accompagné seulement de sa garde. Il traversa le champ de bataille de la Moscowa, le 29, au point du jour [1], poussa jusqu'à Gjat, et, le surlendemain, 31 octobre, à quatre heures de l'après-midi, il atteignit Wiasma, où il s'arrêta. On n'y avait encore aucune nouvelle de l'armée de Kutusof.

Le mouvement général de l'armée continua le 1er novembre; mais l'Empereur resta à Wiasma pour consacrer la journée au travail de cabinet; il instruisit les gouverneurs de Minsk, de Mohilof, de Witepsk et de Wilna de sa retraite, en leur annonçant que ce mouvement, tout volontaire de sa part, avait pour but de se rapprocher des armées qui formaient ses ailes.

Pendant son séjour à Wiasma, Napoléon apprit, par une dépêche du maréchal Victor, la retraite du maréchal Saint-Cyr, et les mouvements exécutés pour opérer la jonction des 2e et 9e corps; il lui fit aussitôt écrire, le 2 novembre, par son major général :

«L'Empereur apprend les événements de Polotzk et «votre marche de ce côté; S. M. espère que vous aurez «repoussé Wittgenstein et repris Polotzk. L'armée est «en marche. S. M. trouvait que l'hiver était trop long «pour le passer loin de ses flancs. Il est probable que «l'Empereur se portera, la droite sur la Dwina, et la «gauche sur le Borysthènes, et, par là, nous nous trou«verons en contact.»

L'Empereur quitta Wiasma le 2 novembre, à onze heures du matin, et transporta son quartier général à Semlewo. Il avait laissé à Wiasma le maréchal Ney, qu'il avait chargé de faire l'arrière-garde, à partir de cette ville, en remplacement du maréchal Davoust. Le quartier général fut, le lendemain, à Slawkowo; toute la garde était bivouaquée dans le voisinage.

Combat de Wiasma. — Ney à l'arrière-garde. — Le 27 octobre, Kutusof, instruit de la retraite de l'armée française, chargea Platof de se mettre, avec ses Cosaques, à sa poursuite, et prit, le lendemain, la route de Jukhnow, comme si son intention eût été de marcher sur Wiasma. Mais parvenu à Préobajenaia, il changea de direction pour suivre la route de Mojaïsk, et, le 30, il arriva à Kremenskoé. Là, il mit sous les ordres de Miloradowitz les deux corps d'infanterie de Raiewski et de Bolgoruki, et les deux corps de cavalerie d'Ouwarof et de Walsiltchikof, et ordonna à ce général

[1] «A quelques lieues de Mojaïsk, il fallut traverser la Kologha. Ce n'était qu'un gros ruisseau; deux arbres, autant de chevalets et quelques planches suffisaient pour en assurer le passage : mais le désordre était tel, et l'incurie si grande, que l'Empereur y fut arrêté. On y noya plusieurs canons qu'on voulut faire passer au gué. Il semblait que chaque corps d'armée marchât pour son compte, qu'il n'y eût point d'état major, point d'ordre général, point de nœud commun, rien qui liât tous ces corps ensemble. Et en effet, l'élévation de chacun de leurs chefs, les rendait trop indépendants les uns des autres. L'Empereur lui-même s'était tant grandi, qu'il ne trouvait à une distance démesurée des détails de son armée, et Berthier, placé comme intermédiaire entre lui et des chefs, tous rois, princes ou maréchaux, était obligé à trop de ménagements. Il était d'ailleurs insuffisant à cette position.

«L'Empereur, arrêté par ce faible obstacle d'un pont rompu, se contenta de faire un geste de mécontentement et de mépris, à quoi Berthier ne répondit que par un air de résignation. Cet ordre de détail ne lui avait pas été dicté par l'Empereur : il ne se croyait donc pas coupable, car Berthier n'était qu'un écho fidèle, qu'un miroir, et rien de plus. Toujours prêt, clair et net, la nuit comme le jour, il réfléchissait, il répétait l'Empereur, mais n'ajoutait rien, et ce que Napoléon oubliait, était oublié sans ressource.

«Après la Kologha, on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement. Soudain chacun regarda autour de soi; on vit une terre toute piétinée, nue, dévastée, tous les arbres coupés à quelques pieds du sol, et plus loin des mamelons écrêtés; le plus élevé paraissait le plus difforme. Il semblait que ce fût un volcan éteint et détruit. Tout autour, la terre était couverte de débris de casques et de cuirasses, de tambours brisés, de tronçons d'armes, de lambeaux d'uniformes, et d'étendards tachés de sang.....

«Sur ce sol désolé gisaient trente milliers de cadavres, à demi-dévorés. Quelques squelettes, restés sur l'éboulement de l'une de ces collines, dominaient tout. Il semblait que la mort eût établi là son empire : c'était cette terrible redoute, conquête et tombeau de Caulincourt. Alors le cri, «C'est le champ de la grande bataille!» forma un long et triste murmure. L'Empereur passa vite. Personne ne s'arrêta. Le froid, la faim et l'ennemi pressaient; seulement on détournait la tête en marchant, pour jeter un triste et dernier regard sur ce vaste tombeau de tant de compagnons d'armes ....

«Cependant l'armée s'écoulait dans un grave et silencieux recueillement, devant ce champ funeste, lorsqu'une des victimes de cette sanglante journée y fut, dit-on, aperçue, vivante encore, et perçant l'air de ses gémissements. On y courut : c'était un soldat français. Ses deux jambes avaient été brûlées dans le combat; il était tombé parmi les morts; il y fut oublié. Le corps d'un cheval éventré par un obus fut d'abord son abri; ensuite, pendant cinquante jours, l'eau bourbeuse d'un ravin où il avait coulé, et la chair putréfiée des morts, servirent d'appareil à ses blessures, et de soutien à son être mourant. Ceux qui disent l'avoir découvert, affirment qu'ils l'ont sauvé.

«Plus loin, on revit la grande abbaye, ou l'hôpital de Kolotskoï, spectacle plus affreux encore que celui du champ de bataille. A Borodino, c'était la mort, mais aussi le repos; là du moins, le combat était fini; à Kolotskoï, il durait encore. La mort y semblait poursuivre ses victimes échappées au combat, elle s'y acharnait, elle pénétrait en eux par tous leurs sens à la fois. Pour la repousser, tout manquait, excepté des ordres inexécutables dans ces déserts, et qui d'ailleurs, donnés de trop haut et de trop loin, passaient par trop de mains pour être exécutés.

«Toutefois, malgré la faim, le froid et le dénûment le plus complet, le dévouement de quelques chirurgiens et un reste d'espoir soutenaient encore un grand nombre de blessés dans ce séjour fétide. Mais, quand ils virent que l'armée repassait, qu'ils allaient être abandonnés, qu'il n'y avait plus d'espoir, les moins faibles se traînèrent sur le seuil de la porte; ils bordèrent le chemin, et nous tendirent leurs mains suppliantes.

«L'Empereur venait d'ordonner que chaque voiture, quelle qu'elle fût, reçût un de ces malheureux, et que les plus faibles fussent, comme à Moscou, laissés sous la protection de ceux des officiers russes prisonniers et blessés que nos soins avaient rétablis. Il s'arrêta pour faire exécuter cet ordre, et ce fut au feu de ses caissons abandonnés que lui et la plupart des siens se ranimèrent. Depuis le matin, une multitude d'explosions avertissaient des nombreux sacrifices de cette espèce que déjà l'on était obligé de faire.

«Pendant cette halte, on vit une action atroce. Plusieurs blessés venaient d'être placés sur des charrettes de vivandiers. Ces misérables, dont le butin de Moscou surchargeait les voitures, ne reçurent qu'en murmurant ce nouveau poids; on les contraignit à l'accepter; ils se turent. Mais à peine furent-ils en marche, qu'ils se ralentirent; ils se laissèrent dépasser par leur colonne; alors, profitant d'un instant de solitude, ils jetèrent dans des fossés tous ces infortunés confiés à leurs soins. Un seul survécut assez pour être recueilli par les premières voitures qui passèrent : c'était un général. On sut par lui ce crime. Un frémissement d'horreur se propagea dans la colonne; il parvint jusqu'à l'Empereur, car les souffrances n'étaient pas encore assez vives et assez universelles pour éteindre la pitié, et concentrer en soi toutes les souffrances.» HIST. DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE, liv. IX, ch. VII et VIII.

de se porter sur Wiasma, pour y couper la retraite des corps français qui, à son arrivée, n'auraient pas encore dépassé cette ville. Kutusof suivit, avec le reste de l'armée, leurs chemins parallèles à la route par laquelle se retirait l'armée française. D'abord il se dirigea sur Spas, où il fixa son quartier général le 31 octobre.

Le 1er novembre, un détachement de Cosaques, appartenant au corps de Miloradowitz, se montra brusquement sur la droite de la route, peu avant Tzarewo-Zaimirze, à 2 lieues en arrière de Wiasma, et fit un houra sur un encombrement de voitures; d'autres détachements parurent également, et toujours sur la droite de la route. On craignit qu'ils ne précédassent un corps ennemi, peut-être même l'armée russe tout entière. Le prince Eugène et Poniatowski auraient pu être rendus à Wiasma le 2 novembre; mais s'attendant à voir paraître l'ennemi le lendemain, ils restèrent à Fedorowskoé pour soutenir le maréchal Davoust.

Le 3 novembre, avant le jour, le prince Eugène, Davoust et Poniatowski marchèrent sur Wiasma. Ney était en position à la droite de cette ville, derrière la Wiasma. Il avait fait établir un pont sur cette rivière, à une portée de canon de la ville.

Il faisait grand jour et Poniatowski venait d'atteindre Wiasma, quand un détachement de Cosaques vint intercepter la communication entre le général et le vice-roi, tandis qu'un autre détachement l'interceptait également entre le vice-roi et Davoust. En même temps l'ennemi canonnait vivement l'arrière-garde, et l'infanterie russe paraissait sur la droite, à la hauteur du pont où se trouvait le maréchal Davoust. Le prince Eugène arrêta la tête de sa colonne pour réunir et former ses troupes; en même temps Poniatoswki rétrogradait, et prenait position avec son corps en avant de Wiasma, à gauche de la route. Ce qui restait de cavalerie se réunit à droite de cette route et à la même hauteur : la présence de ces troupes rétablit les communications.

Cependant le maréchal Davoust hâtait sa marche. Sa situation était difficile : canonné à son arrière-garde, harcelé par la cavalerie ennemie, embarrassé par une grande quantité de bagages et de traîneurs, il lui aurait fallu s'arrêter pour réunir ses troupes et prendre position; mais il ne le pouvait sans courir les plus grands dangers. Ses bataillons, ployés en colonne serrée, marchaient donc, d'un pas accéléré, à la suite les uns des autres. Ce fut dans cet ordre qu'il joignit le vice-roi, au moment où ce prince faisait appuyer ses troupes à droite de la route pour les opposer à l'infanterie russe. La cavalerie de Davoust engagea le vice-roi à fixer ses troupes dans les positions où elles se trouvaient. Sa ligne de bataille était perpendiculaire à la route, et il avait formé un crochet à son flanc gauche pour maintenir la cavalerie dont il était entouré. Le maréchal Davoust, qui prêtait le flanc à l'ennemi, eut de la peine à prendre sa place de bataille. Sa gauche s'appuyait à la droite du prince Eugène, près de la grande route; sa droite était en avant du maréchal Ney, qui engagea une brigade pour la soutenir. Ainsi la ligne de bataille de Davoust formait avec la grande route un angle très-aigu.

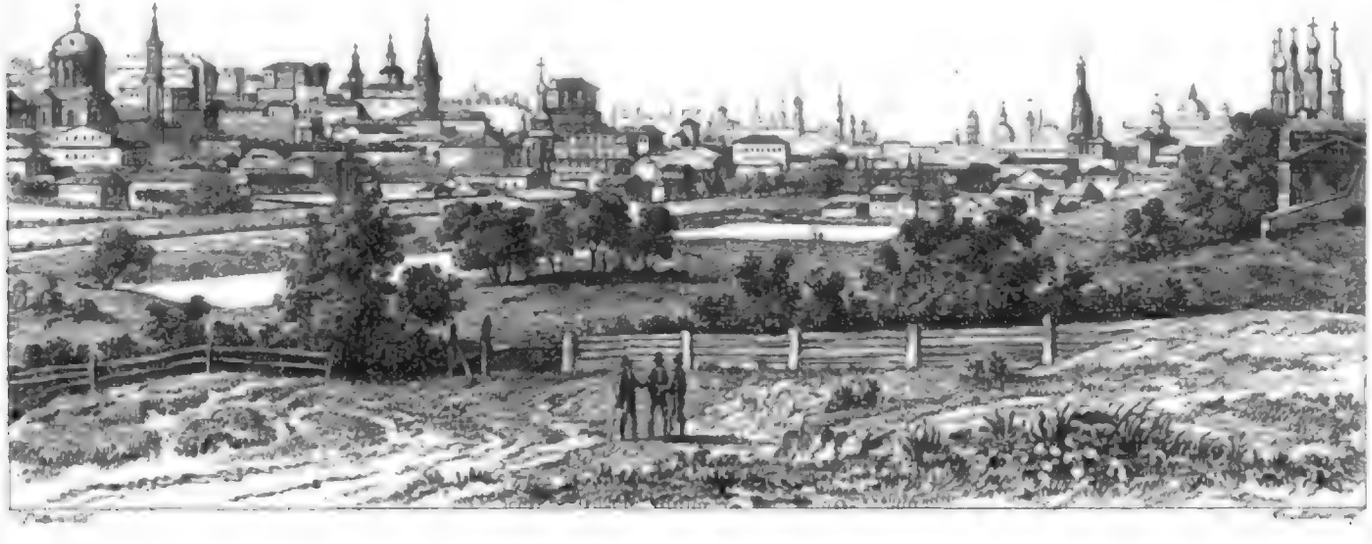
Miloradowitz avait 33,000 combattants, dont 19,000 d'infanterie, 6,000 de cavalerie et 8,000 Cosaques. Les forces françaises, réunies alors près de Wiasma, se montaient à 31,000 hommes environ, dont 3,000 de cavalerie dans le plus mauvais état; l'artillerie, très-nombreuse encore, pouvait à peine se remuer faute d'attelages suffisants.

Les chefs des différents corps engagés, et dont aucun n'avait reçu le commandement, se réunirent pour concerter leurs opérations, et ils se décidèrent à la retraite. Elle commença à deux heures de l'après-midi, sans que, pour cela, l'on cessât de combattre. Le prince Eugène et Poniatowski l'effectuèrent, en bon ordre, au travers de Wiasma; Davoust, avec un peu de précipitation, sur le pont construit à droite de cette ville; Ney fit l'arrière-garde : il s'arrêta derrière la rivière de Wiasma, après avoir livré aux flammes ce qui restait encore de la ville de ce nom.

L'Empereur, informé que les Russes attaquaient les corps qui n'avaient pas encore atteint Wiasma, supposa que Kutusof en personne dirigeait cette attaque, et marchait avec la totalité de son armée : il résolut d'abord de s'embusquer entre Slawkowo et Dorogobuj, dans une position choisie d'avance, pour se précipiter, de là, sur l'armée russe, qu'il comptait surprendre par cette brusque attaque; mais il reçut, le 4, un rapport du maréchal Ney, qui lui faisait connaître, sans déguisement, les résultats funestes du combat de Wiasma. Ce rapport se terminait ainsi : «De meilleures dispositions auraient pu produire un résultat «plus favorable. Ce que cette journée a de plus fâcheux, c'est que mes troupes ont été témoins du désordre du 1er corps : c'est un exemple funeste, «qui ébranle le moral du soldat. Je dois la vérité à «Votre Majesté, et quelque répugnance que j'éprouve «à blâmer les dispositions de l'un de mes camarades, «je ne puis m'empêcher, sire, de vous déclarer que je «ne puis répondre de la retraite comme si je la commandais seul. Le 4e corps et le 1er se sont retirés : «j'occupe le défilé du bois en arrière de Wiasma, et «je me mettrai en marche avant le jour; mais il serait «nécessaire que les échelons fussent réglés; je ne puis, «sans cela, compter sur rien. Je ne crois pas que toute «l'armée ennemie soit ici. La cavalerie et l'artillerie «sont très-nombreuses. J'évalue l'infanterie à 20,000 «hommes.»

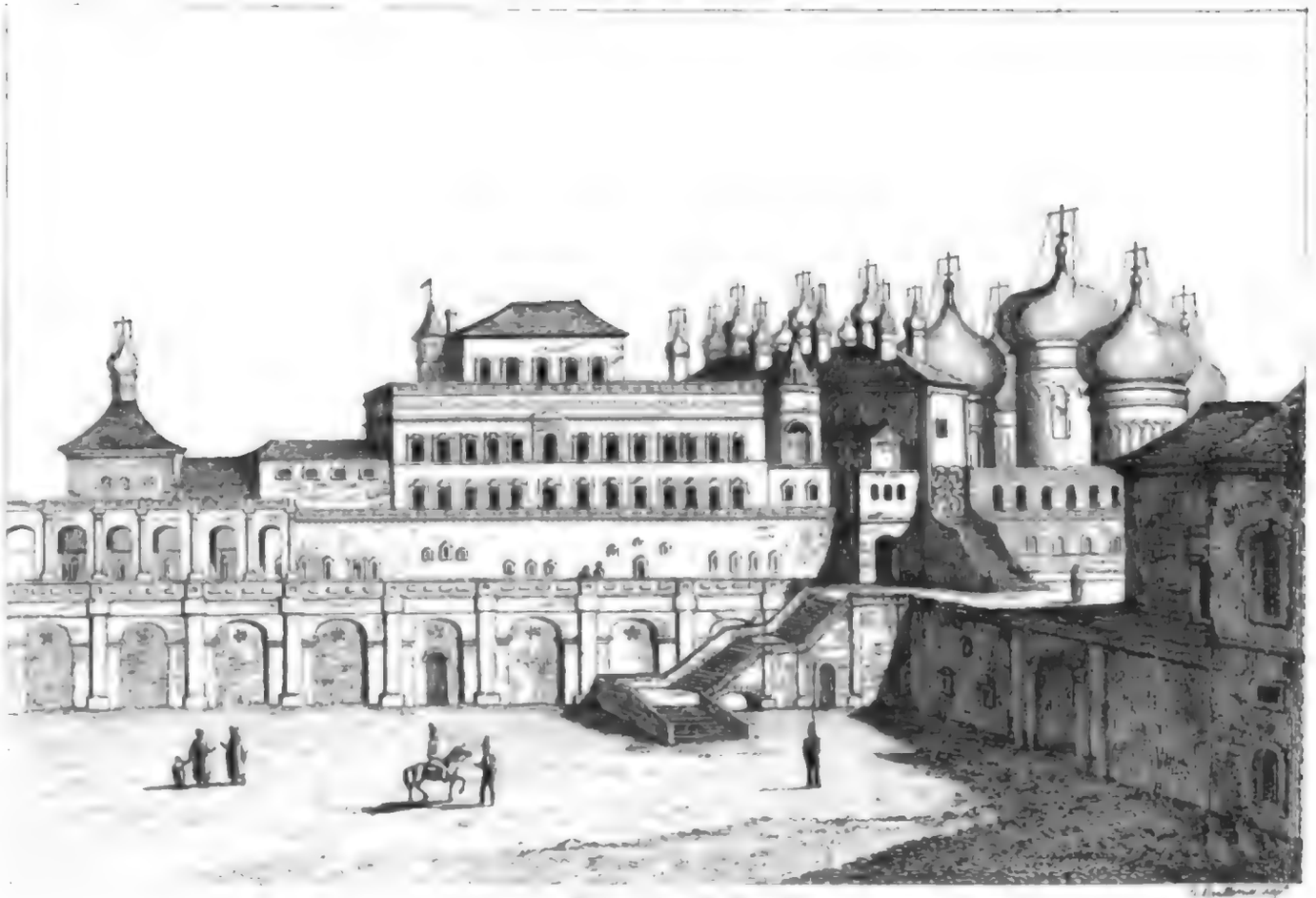
Le mouvement général de retraite continua le 5. L'armée marchait dans l'ordre suivant : Junot à l'avant-garde; la jeune garde, les 2e et 4e corps de cavalerie, la vieille garde, Poniatowski, le vice-roi, Davoust, et Ney, qui faisait l'arrière-garde. Ce maréchal avait de grandes difficultés à vaincre : l'armée française n'était plus seulement suivie par des Cosaques, mais par le corps tout entier de Miloradowitz. Kutusof, qui, le jour du combat de Wiasma, avait son quartier général au village de Krasnoi, se dirigeait sur Jelnia.

Le rapport suivant du maréchal Ney prouvera combien la position du commandant de l'arrière-garde



Moscou

Digitized by Google



Ancien Palais dans le Kremlin.

Digitized by Google

Digitized by Google

Forteresse de Revel.

Gilly.

Grouchy.

Digitized by Google

Veille de la Bataille de la Moscowa.

Digitized by Google

Digitized by Google

était pénible. Le rapport est daté du bivouac de Semlewo, le 4 novembre, à cinq heures du soir.

«Les troupes se sont mises en marche ce matin, à «six heures : les échelons étaient disposés de manière «à éviter l'encombrement, et à être à l'abri des sur«prises de l'ennemi. Le mouvement rétrograde s'est «effectué avec autant d'ordre qu'on pouvait le désirer, «quant aux troupes du 3e corps; mais la route était «couverte, sans exagérer, de 4,000 hommes de tous «les régiments de la Grande-Armée qu'il a été impos«sible de faire marcher ensemble. Cela rend la posi«tion de l'officier chargé de faire une arrière-garde «d'autant plus pénible, qu'à la moindre attaque de la «part de l'ennemi, ils prennent la fuite et peuvent «mettre le désordre dans les colonnes. L'ennemi m'a «attaqué, à plusieurs reprises, avec du canon et une «multitude de ses Cosaques, qui me débordaient con«stamment; mais tous les échelons l'ont si bien reçu, «qu'il n'a pu parvenir à nous entamer; et enfin, au «moment où j'ai pris position, il a engagé une forte «canonnade pour me déloger; mais la supériorité de «notre feu l'a contraint à s'éloigner. On assure, mais «je ne l'ai pas vu, qu'une colonne d'infanterie a filé «sur sa gauche.»

Arrivée de l'Empereur à Smolensk. — Le quartier général s'arrêta, le 5 novembre, à Dorogobuj; l'Empereur croyait pouvoir conserver Smolensk et prendre ses cantonnements derrière le Dniéper. Dans cette conviction, il envoya à Smolensk des officiers chargés de choisir les cantonnements que l'armée devait occuper pendant l'hiver, et il prépara un ordre relatif à la formation d'un corps actif de 6,000 hommes de cavalerie destiné à couvrir ces cantonnements. Ce corps devait être formé avec les débris des quatre corps de cavalerie, et commandé par le général Latour-Maubourg.

On transporta, le 6, le quartier général à Mikalewka, où l'Empereur fut informé de la jonction des 2e et 9e corps. En arrivant le 9 à Smolensk, il apprit que Witepsk venait de tomber au pouvoir des Russes.

Suite de la retraite passage du Wop. — Cependant la retraite continuait. — Le 7 novembre, un peu avant d'arriver à Dorogobuj, le maréchal Ney eut à soutenir un nouveau combat. La poursuite sur une route dévastée, que les Français n'abandonnaient qu'après avoir brûlé tout ce qu'ils pouvaient atteindre, faisait éprouver de grandes pertes au corps qui en était chargé. Aussi, Miloradowitz quitta-t-il, quelques lieues au-delà de Dorogobuj, la route de Smolensk, pour se porter sur Liackowa, se bornant à faire poursuivre Ney par le général Yurkof, auquel il laissa une division d'infanterie et quelques régiments de Cosaques.

Platof, à la tête de ses Cosaques, s'était mis à la poursuite du prince Eugène sur la route de Dukhowszina. A une journée de cette ville, on traverse le Wop, petite rivière guéable, qui se jette dans le Dniéper. Le vice-roi avait ordonné d'y construire un pont, le 8; mais tout manquant pour ce travail, on n'avait pu lui donner la solidité nécessaire, le pont se rompit, et quand le 4e corps atteignit le Wop, le 9 au matin, un grand nombre de militaires isolés et beaucoup de bagages étaient réunis sur la rive gauche, attendant, pour passer, le rétablissement du pont. Instruit du retard qu'éprouvait l'armée du vice-roi, Platof canonnait vigoureusement son arrière-garde, et les Cosaques, excités par l'espoir d'un riche butin, enlaçaient les troupes françaises comme d'un cordon.

La présence des Russes et la distance où son corps se trouvait du reste de l'armée, forçaient le prince Eugène de précipiter sa retraite; il chargea des détachements soutenus par de l'artillerie de contenir les Cosaques, et il donna l'ordre à la garde royale de passer la rivière, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les Italiens, écartant les glaçons et ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, franchirent le Wop et prirent position sur la rive droite. Ils furent immédiatement suivis du prince et de son état-major. On tenta alors de faire passer les voitures; mais les rampes qu'on avait pratiquées se recouvrirent de verglas, et le gué fut bientôt obstrué par un grand nombre de voitures. On avait perdu l'espérance de rétablir le pont; on se vit donc forcé d'abandonner l'artillerie et les bagages qui n'avaient pas encore passé. «Aussitôt que la nécessité de ce sacrifice fut connue, dit M. de Chambray, les rives du Wop présentèrent un spectacle affreux, et dont les fastes militaires n'avaient point encore offert d'exemples. Les personnes qui avaient conservé des voitures, obligées de les abandonner, chargeaient précipitamment sur leurs chevaux leurs vivres et leurs effets les plus précieux; beaucoup de ces voitures furent pillées par les traîneurs au moment où l'on se préparait à les abandonner, et leurs possesseurs perdirent ainsi leur dernière ressource. Une grande quantité d'hommes et de chevaux, trop faibles, ou dont le froid saisit les membres au moment où ils traversaient la rivière, se noyèrent, et elle fut bientôt remplie de cadavres. Les soldats qui atteignaient la rive droite se hâtaient d'établir des feux pour sécher leurs hardes et se réchauffer; mais privés de liqueurs et de bons aliments, il y en eut beaucoup qui périrent. Eugène, pendant toute la journée du 9, laissa la division Broussier sur la rive gauche pour contenir les Cosaques, et donner le temps à tous ceux qui le pourraient de passer la rivière. Le 10, au matin, cette division passa le Wop, abandonnant aux Cosaques quelques blessés et malades, environ soixante bouches à feu, un grand nombre de voitures et beaucoup d'effets précieux. Un grand nombre de soldats, malades ou trop affaiblis, avaient jeté leurs armes aussitôt après avoir passé le Wop, si bien que le 4e corps ne comptait plus sous les drapeaux qu'environ 6,000 hommes, et, des quatre-vingt-douze bouches à feu qu'il traînait en quittant Moscou, il ne lui en restait plus que douze.»

Platof, toujours à la poursuite de ce corps, le canonnait vivement. Profitant du retard que le vice-roi venait d'éprouver, il l'avait fait devancer par plusieurs régiments de Cosaques qui s'étaient rendus à Dukhowszina en faisant un circuit. Ils occupaient toute la plaine dans laquelle est située cette petite ville, et

Digitized by Google

particulièrement la route par laquelle arrivait le prince Eugène. Celui-ci prit sur-le-champ son parti : il ordonna à sa garde royale, qui faisait l'avant-garde, de se ployer en colonne serrée et d'aborder vivement les Cosaques, qui se retirèrent aussitôt, abandonnant Dukhowszina aux Français. Le vice-roi y séjourna le 11, pour rétablir l'ordre parmi ses troupes, et leur faire prendre un repos bien nécessaire. Le 12, il se remit en marche avant le jour, entouré de tous côtés par les Cosaques, et, le 13, il atteignit Smolensk.

Combat de Liackowa. — Kutusof, qui s'était porté sur Jelnia, y établit, le 9 octobre, son quartier général ; et, ce même jour, le général Orlof-Demidof, commandant une division soutenue par douze bouches à feu, cerna, dans le village de Liackowa, la brigade Augereau (division Baraguay-d'Hilliers), réduite à 2,000 hommes, et, après un combat assez vif, l'obligea à se rendre. Kutusof, voulant empêcher Napoléon de se retirer par la route d'Orsza et Minsk, sur laquelle se trouvaient ses approvisionnements, dirigea le corps d'Osterman sur Koritnia, et se porta sur Krasnoi avec le reste de ses troupes. Miloradowitz, qui l'avait rejoint, formait son avant-garde.

Opérations dans la Lithuanie méridionale. — Prise de Minsk par Tchitchagof. — Cependant le général de Wrède avec les Bavarois continuait à couvrir Wilna ; il était, le 19 octobre, à Glubokoé ; le général Corbineau l'avait quitté, le 8, pour se réunir, avec sa brigade, au duc de Bellune.

Le but de Kutusof était de s'emparer de Minsk et de réunir les corps de Tchitchagof, de Wittgenstein et de Steinheil sur la rive droite de la Bérézina pour couper la retraite de l'armée française. Tchitchagof, pour coopérer à ce résultat en ce qui le concernait, se décida à quitter ses cantonnements. Il avait avec lui 55,000 hommes de troupes régulières, et il allait être joint par le général Lieders, qui arrivait de Moldavie avec sa brigade, forte de 3,000 hommes. Les forces de Schwartzenberg ne s'élevaient qu'à 46,500 hommes, dont 5,500 de cavalerie.

Tchitchagof laissa à Sacken 27,000 hommes, avec lesquels ce général devait tâcher de tenir Schwartzenberg en échec, et quitta Brezesc-Litowski, le 27 octobre, avec le reste de son armée, pour se porter sur Minsk. Le 3 novembre, il arriva à Slonim, s'y arrêta, fit détruire le pont de Zelwa, et se remit en marche le 8.

La garnison de Minsk ne s'élevait qu'à 3,500 hommes de troupes de nouvelles levées, la plupart lithuaniennes. Le maréchal Victor, ayant été obligé de secourir Saint-Cyr ne pouvait envoyer aucun détachement au secours de Minsk, sans s'exposer à être accablé par Wittgenstein ; d'ailleurs, pour arrêter Tchitchagof, il aurait fallu qu'il marchât contre lui avec toutes ses forces réunies.

Bronikowski, gouverneur de Minsk, avait informé le major général du danger de sa position. L'Empereur ne pouvait alors disposer que de la division Durutte, qui devait arriver à Varsovie dans les derniers jours d'octobre, et de la division Loison, qui était à Kœnigsberg. Il mit la première à la disposition de Schwartzenberg, ordonna à la seconde de se rendre à Wilna, et recommanda par-dessus tout à Dombrowski de s'occuper de la défense de Minsk. Avant que les ordres de Napoléon parvinssent à Schwartzenberg, ce général avait fait venir à lui la division Durutte. Six de ses bataillons s'étaient réunis au 7e corps, dans les premiers jours de novembre. La première brigade de la division Loison n'arriva à Wilna que le 21 du même mois ; ainsi, ces troupes ne pouvaient empêcher Tchitchagof de s'emparer de Minsk. Il ne se présentait donc aucun moyen de sauver cette ville.

Après deux combats, où une colonne sortie de Minsk fut battue par l'avant-garde de Tchitchagof, le gouverneur de cette place l'évacua le 16, et se retira sur Borisow. — Les Russes entrèrent à Minsk le même jour.

Combat de Wolkovisk. — Instruit du mouvement de Tchitchagof, Schwartzenberg avait réuni ses troupes à Bialistok, et s'était porté sur Slonim, pour arrêter la marche du général russe. Le général Reynier, chargé de masquer son mouvement, laissa la brigade polonaise du général Kosinski à Wengrod, pour couvrir Varsovie, réunit son corps à Narewka, le 4 novembre, et, le 6, atteignit Swislocz. Pendant que ces mouvements s'effectuaient, Sacken, conformément aux instructions de Tchitchagof, laissait 5,000 hommes à Brezesc-Litowski et en Wolhynie, et se dirigeait sur Wolkowisk avec le reste de ses troupes. Reynier marcha à sa rencontre jusqu'à Rudnia, où il arriva le 11 novembre ; mais ayant acquis la certitude que le général russe lui était supérieur en forces, il se reploya sur Wolkowisk, et fit part aussitôt à Schwartzenberg du mouvement de Sacken, en l'engageant vivement à rétrograder.

Reynier arriva, le 14 novembre, à Wolkowisk, et opéra sa jonction avec le général Durutte, qui y était arrivé l'avant-veille avec le reste de sa division. Il prit position en arrière du ruisseau sur la rive duquel la ville est située, et s'établit sur des hauteurs qui en bordent la rive droite. Le général Durutte occupait le centre, les Saxons étaient sur les ailes ; quelques compagnies de la division Durutte occupaient Wolkowisk, où les quartiers généraux et tous les bagages s'établirent. Les forces du général Reynier se montaient à 16,000 hommes d'infanterie et 1,100 de cavalerie ; celles de Sacken à 16,000 hommes d'infanterie, 6,000 de cavalerie et plus de 5,000 Cosaques. Le général russe, informé que le quartier général de Reynier était à Wolkowisk, couvert par quelques compagnies seulement, résolut de le surprendre. Le 15, à trois heures du matin, il culbuta ces compagnies et entra brusquement dans la ville. Reynier et les généraux qui y étaient logés furent contraints d'en sortir en toute hâte. Après un combat très-animé, quoique court, la ville resta aux Russes ; mais Reynier la reprit au point du jour.

Ce fut alors que Sacken déploya son armée ; sa droite vint occuper la route de Wolkowisk à Slonim, pour couper la communication de Reynier avec Schwart-

Digitized by Google

zenberg; son centre et sa gauche occupèrent les deux routes de Prujany. Pendant cette journée, il se borna à attaquer mollement la gauche de son adversaire, espérant le forcer ainsi à la retraite sans être obligé de lui livrer bataille. La première attaque, exécutée seulement par de la cavalerie, fut repoussée par la cavalerie saxonne; la seconde, plus sérieuse, et qui fut exécutée par de l'infanterie et de la cavalerie, fut repoussée par l'infanterie saxonne que Reynier avait eu le temps de faire passer sur sa gauche pour y occuper un bois qui s'y trouvait. Le lendemain matin, Sacken fit attaquer Wolkowisk par 2,000 hommes, et s'en rendit maître; Reynier n'y avait laissé que quelques compagnies, ayant peu d'intérêt à conserver ce poste, qui était détaché de sa position. Le général russe fit attaquer de nouveau, à midi, la gauche de son adversaire. Il paraissait vouloir pousser cette attaque avec vigueur, lorsque, vers les trois heures, on entendit le canon du côté du bourg d'Izabelin, en arrière du centre de Sacken, et l'on vit qu'une partie des troupes ennemies rétrogradaient. Ce mouvement était amené par l'arrivée de Schwartzenberg, qui débouchait en arrière du centre de la position des Russes. Ayant appris, le 14 novembre, jour de son arrivée à Slonim, la retraite de Reynier sur Wolkowisk, il avait laissé au général Frimont 6,500 hommes, et avec le reste de ses troupes, qui s'élevait à 18,000 hommes, il s'était porté sur Izabelin. Reynier attaqua Wolkowisk et s'en empara. Sacken profita de la nuit pour se retirer sur Swisloez.

Reynier se mit en marche le 17, avant le jour. Il arriva à Hrinski en même temps que l'arrière-garde ennemie, qu'il culbuta. Sacken partagea son armée à Rudnia, et se retira à marche forcée sur Kobrin, qu'il atteignit le 24 novembre, et d'où il se dirigea sur Kowel. Son armée se trouvait diminuée d'environ 10,000 hommes, parmi lesquels 7,000 avaient été faits prisonniers; il avait, en outre, perdu presque tous ses bagages et quelques canons. Reynier arriva à Brezesc-Litowski le 24 novembre, et Schwartzenberg à Kobrin, le 25. Le général autrichien trouva dans cette ville une dépêche qui l'engageait à revenir sur Minsk; il se mit en marche le 27. Reynier resta à Brezesc-Litowski jusqu'au 1er décembre, époque à laquelle il prit la même direction que le général autrichien.

Opérations dans la Lithuanie.—Prise de Witepsk par les Russes. — Le prince de Schwartzenberg était trop éloigné de la ligne de retraite de l'armée de Moscou pour pouvoir lui être d'aucun secours, et avant qu'il eût pu atteindre Minsk, le sort de cette armée devait être fixé. L'Empereur ne pouvait donc fonder d'espérances que sur le duc de Bellune.

Nous avons vu que ce général, après le combat de Czasniqui, s'était retiré sur Senno, et que Wittgenstein, se bornant à le faire suivre par quelques régiments de Cosaques, avait conservé sa position derrière la Lokomlia. Victor resta deux jours à Senno, puis se porta sur Czéréia, où il arriva le 6 novembre. Sa cavalerie légère s'établit à Lukoml, excepté un régiment qui resta à Krasnogura.

Wittgenstein avait le projet de reprendre Witepsk, où les Français n'avaient qu'une faible garnison composée de recrues; cette garnison fut surprise le 7 novembre par le général russe Laharpe, et forcée de lui abandonner Witepsk.

Combat de Smoliany.—Après être resté quatre jours dans la position de Czéréia, le duc de Bellune reçut de l'Empereur l'ordre de rejeter Wittgenstein au-delà de la Dwina.

Oudinot, guéri de sa blessure, avait repris le commandement du 2e corps, et se trouvait ainsi sous les ordres de Victor, qui était plus ancien maréchal. Malheureusement, ces deux maréchaux différaient d'opinion sur la manière d'exécuter les ordres de l'Empereur : Oudinot voulait qu'on attaquât Wittgenstein dans sa position; Victor, qui la trouvait trop forte, préféra la tourner, en marchant par sa droite sur Boiszikowa. Le 9e corps marchait le premier, ayant la division Partouneaux à son avant-garde; le 2e corps suivait. Le quartier général fut établi, le 11 novembre, à Lukoml; le 13, l'armée se porta sur Smoliany. Jusque-là les Français n'avaient eu en présence que de la cavalerie; mais, à deux lieues avant d'arriver à Smoliany, ils furent arrêtés par une division qui défendait des bois traversés par la route. Le général Partouneaux culbuta cette division, et l'armée bivouaqua à une petite distance de Smoliany, que Wittgenstein paraissait vouloir défendre. Le 9e corps était en première ligne, le 2e en seconde. Les forces des Français ne s'élevaient plus alors qu'à 25,000 hommes; Wittgenstein en comptait 30,000.

Le 14 novembre, au point du jour, une canonnade s'engagea devant Smoliany et sur la gauche de ce village, qui, après avoir été pris et repris plusieurs fois, finit par rester au pouvoir des Français. Wittgenstein alla occuper alors, derrière la Lukomlia, la même position qu'il y avait le 31 octobre.

Le duc de Bellune, ne voulant point l'y attaquer, dirigea Partouneaux sur Boiszikowa. Son intention était de suivre ce général avec le reste du 9e corps, et de laisser le 2e devant Czasniki; mais le duc de Reggio ayant blâmé ce mouvement, Victor y renonça.

Le duc de Bellune se retira, le 15, sur Czéréia; le lendemain, son quartier général était à Micleszkowiczi, et, le 17, à Krasnogura, où il resta quelques jours. Oudinot s'établit à Czéréia, ayant un détachement à Lukoml.

Commencements et progrès du froid. — Un fléau terrible accabla l'armée durant sa marche sur Smolensk. — L'hiver russe éclata avec toutes ses rigueurs. « Le 6 novembre, dit M. de Ségur, le ciel se déclare. Son azur disparaît. L'armée marche enveloppée de vapeurs froides. Ces vapeurs s'épaississent : bientôt c'est un nuage immense qui s'abaisse et fond sur elle, en gros flocons de neige. Il semble que le ciel descende et se joigne à cette terre et à ces peuples ennemis, pour achever notre perte. Tout alors est confondu et méconnaissable : les objets changent d'aspect; on marche sans savoir où l'on est, sans apercevoir son but;

tout devient obstacle. Pendant que le soldat s'efforce pour se faire jour au travers de ces tourbillons de vents et de frimas, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncellent et s'arrêtent dans toutes les cavités; leur surface cache des profondeurs inconnues, qui s'ouvrent perfidement sous nos pas. Là, le soldat s'engouffre, et les plus faibles s'abandonnant, y restent ensevelis.

«Ceux qui suivent se détournent, mais la tourmente leur fouette au visage la neige du ciel et celle qu'elle enlève à la terre; elle semble vouloir avec acharnement s'opposer à leur marche. L'hiver moscovite, sous cette nouvelle forme, les attaque de toutes parts : il pénètre au travers de leurs légers vêtements et de leur chaussure déchirée. Leurs habits mouillés se gèlent sur eux; cette enveloppe de glace saisit leurs corps et roidit tous leurs membres. Un vent aigre et violent coupe leur respiration; il s'en empare au moment où ils l'exhalent, et en forme des glaçons qui pendent par leur barbe autour de leur bouche.

«Les malheureux se traînent encore, en grelottant, jusqu'à ce que la neige, qui s'attache sous leurs pieds en forme de pierre, quelques débris, une branche, ou le corps de l'un de leurs compagnons, les fasse trébucher et tomber. Là, ils gémissent en vain; bientôt la neige les couvre, de légères éminences les font reconnaître : voilà leur sépulture! La route est toute parsemée de ces ondulations, comme un champ funéraire: les plus intrépides ou les plus indifférents s'affectent; ils passent rapidement en détournant leurs regards. Mais devant eux, autour d'eux, tout est neige : leur vue se perd dans cette immense et triste uniformité; l'imagination s'étonne. C'est comme un grand linceul dont la nature enveloppe l'armée. Les seuls objets qui s'en détachent, ce sont de sombres sapins, des arbres de tombeaux, avec leur funèbre verdure et la gigantesque immobilité de leurs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet aspect désolé d'un deuil général, d'une nature sauvage, et d'une armée mourante au milieu d'une nature morte.

«Tout, jusqu'à leurs armes, encore offensives à Malo-Jaroslovetz, mais depuis seulement défensives, se tourna alors contre eux-mêmes. Elles parurent à leurs bras engourdis un poids insupportable. Dans les chutes fréquentes qu'ils faisaient, elles s'échappaient de leurs mains, elles se brisaient ou se perdaient dans la neige. S'ils se relevaient, c'était sans elles : car ils ne les jetèrent point, la faim et le froid les leur arrachèrent. Les doigts de beaucoup d'autres gelèrent sur le fusil qu'ils tenaient encore, et qui leur ôtait le mouvement nécessaire pour y entretenir un reste de chaleur et de vie.

«Bientôt l'on rencontra une foule d'hommes de tous les corps, tantôt isolés, tantôt par troupes. Ils n'avaient point déserté lâchement leurs drapeaux, c'était le froid, l'inanition qui les avait détachés de leurs colonnes. Dans cette lutte générale et individuelle, ils s'étaient séparés les uns des autres, et les voilà désarmés, vaincus, sans défense, sans chefs, n'obéissant qu'à l'instinct pressant de leur conservation.

«La plupart, attirés par la vue de quelques sentiers latéraux, se dispersent dans les champs avec l'espoir d'y trouver du pain et un abri pour la nuit qui s'approche; mais dans leur premier passage tout a été dévasté sur une largeur de sept à huit lieues; ils ne rencontrent que des Cosaques et une population armée qui les entourent, les blessent, les dépouillent, et les laissent, avec des rires féroces, expirer tout nus sur la neige. Ces peuples, soulevés par Alexandre et Kutusof, et qui ne surent pas alors, comme depuis, venger noblement une patrie qu'ils n'avaient pas pu défendre, côtoient l'armée sur ses deux flancs, à la faveur des bois. Tous ceux qu'ils n'ont point achevés avec leurs piques et leurs haches, ils les ramènent sur la fatale et dévorante grande route.

«La nuit arrive alors, une nuit de seize heures! Mais, sur cette neige qui couvre tout, on ne sait où s'arrêter, où s'asseoir, où se reposer, où trouver quelque racine pour se nourrir, et des bois secs pour allumer les feux! Cependant la fatigue, l'obscurité, des ordres répétés arrêtent ceux que leurs forces morales et physiques, et les efforts des chefs ont maintenus ensemble. On cherche à s'établir; mais la tempête toujours active, disperse les premiers apprêts des bivouacs. Les sapins, tout chargés de frimas, résistent obstinément aux flammes; leur neige, celle du ciel, dont les flocons se succèdent avec acharnement, celle de la terre, qui se fond sous les efforts des soldats et par l'effet des premiers feux, éteignent ces feux, les forces et les courages.....

«Lorsque enfin la flamme l'emportant s'éleva, autour d'elle les officiers et les soldats apprêtèrent leurs tristes repas : c'étaient des lambeaux maigres et sanglants de chair, arrachés à des chevaux abattus, et, pour bien peu, quelques cuillerées de farine de seigle, délayées dans de l'eau de neige. Le lendemain, des rangées circulaires de soldats étendus roides morts, marquèrent les bivouacs; les alentours étaient jonchés des corps de plusieurs milliers de chevaux.

«Depuis ce jour, on commença à moins compter les uns sur les autres. Dans cette armée vive, susceptible de toutes les impressions, et raisonneuse par une civilisation avancée, le désordre se mit vite; le découragement et l'indiscipline se communiquèrent promptement, l'imagination allant sans mesure dans le mal comme dans le bien. Dès lors, à chaque bivouac, à tous les mauvais passages, à tout instant, il se détacha des troupes encore organisées quelque portion qui tomba dans le désordre. Il y en eut pourtant qui résistèrent à cette grande contagion d'indiscipline et de découragement. Ce furent les officiers, les sous-officiers et des soldats tenaces. Ceux-là furent des hommes extraordinaires : ils s'encourageaient en répétant le nom de Smolensk, dont ils se sentaient approcher, et où tout leur avait été promis.

«Ce fut ainsi que, depuis ce déluge de neige et le redoublement de froid qu'il annonçait, chacun, chef comme soldat, conserva ou perdit sa force d'esprit, suivant son caractère, son âge et son tempérament. Celui de nos chefs (Davoust sans doute?) que jusque-là on avait vu le plus rigoureux pour le maintien de la discipline, ne se trouva plus l'homme de la cir-

Digitized by Google

constance. Jeté hors de toutes ses idées arrêtées de régularité, d'ordre et de méthode, il fut saisi de désespoir à la vue d'un désordre si général, et, jugeant avant les autres tout perdu, il se sentit lui-même prêt à tout abandonner.»

Le 29e bulletin, bulletin célèbre où l'Empereur fit connaître à l'Empire l'étendue de ses désastres, dit à l'occasion de cet hiver précoce et terrible : «Les chemins furent couverts de verglas; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, du train, périssaient toutes les nuits, non par centaines, mais par milliers; surtout ceux de France et d'Allemagne. Plus de trente mille périrent en peu de jours; notre cavalerie se trouva toute à pied; notre artillerie et nos transports étaient sans attelages. Il fallut abandonner et détruire une grande partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche...— Cette armée si belle le 6, était bien différente dès le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, nous ne pouvions pas nous éclairer à un quart de lieue; sans artillerie, nous ne pouvions pas risquer une bataille et attendre l'ennemi de pied ferme. Il fallait marcher pour ne pas être contraints à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer; il fallait occuper un certain espace, pour ne pas être tournés, et cela sans cavalerie qui flanquât et liât les colonnes. Cette difficulté, jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Des hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus de toutes les chances du sort et de la fortune perdirent leur gaieté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes; ceux qu'elle a créés supérieurs à tout conservèrent leur sérénité et leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire dans des difficultés diverses et nouvelles à surmonter. L'ennemi trouvait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française; il chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses Cosaques, qui enlevaient, comme les Arabes dans le désert, les trains et les voitures qui s'écartaient. Cette méprisable cavalerie ne fait que du bruit, et n'est pas capable d'enfoncer une compagnie de voltigeurs; mais elle se rendit redoutable à la faveur des circonstances.»

A Smolensk, le froid acquit tout à coup une intensité insoutenable; le 13 novembre [1], le thermomètre marquait dix-sept degrés au-dessous de zéro. Ce froid si rigoureux produisit des effets déplorables sur des malheureux accablés déjà de tant de maux et de fatigues; beaucoup périrent, un plus grand nombre eurent les pieds, les mains ou le nez gelés. Smolensk et les environs regorgèrent de cadavres. Par bonheur le temps se radoucit le 14; car si le froid eût duré avec tant de rigueur, c'en était fait de l'armée entière.

Séjour à Smolensk. — Pendant son séjour à Smolensk, l'Empereur s'occupa activement à réorganiser l'armée. Des débris des quatre corps de cavalerie, il en forma un seul dont il confia le commandement au général Latour-Maubourg.

[1] Le 16, le thermomètre baissa à 18 degrés.

Le 10 novembre, lendemain du jour où l'Empereur arriva à Smolensk, l'armée prit les positions suivantes: la vieille garde était dans la ville; la jeune garde occupait les faubourgs; la cavalerie, montée et démontée, tenait les villages entre la route de Krasnoi et le Dniéper, à la hauteur de Wilkowitzki; le duc d'Abrantès était à deux lieues de Smolensk, sur la route de Jelnia; le général Zayonscheck, qui avait remplacé, dans le commandement du 5e corps, le prince Poniatowski, blessé par suite d'une chute de cheval, était à trois lieues, sur celle de Mstislaw; le vice-roi traversait le Wop; le maréchal Ney défendait le passage du Dniéper à Slobpnewa; Davoust était à Tsughinowo, en mesure de le soutenir, s'il était nécessaire.

L'armée n'avait pas trouvé à Smolensk les secours qu'elle espérait, et cette déception avait singulièrement accru le découragement. Le séjour dans cette ville donna lieu d'ailleurs à des scènes que M. de Ségur a retracées avec sa vivacité et peut-être aussi avec son exagération accoutumée.

«L'armée, dit-il, a revu Smolensk; elle a touché à ce terme tant de fois offert à ses souffrances. Les soldats se la montrent. La voilà cette terre promise, où sans doute leur famine va retrouver l'abondance, leur fatigue le repos; où les bivouacs par dix-neuf degrés de froid vont être oubliés dans des maisons bien échauffées. Là, ils goûteront un sommeil réparateur; ils pourront refaire leur habillement; là, de nouvelles chaussures et des vêtements propres au climat leur seront distribués!

«A cette vue les corps d'élite, quelques soldats et les cadres ont seuls conservé leurs rangs; le reste a couru et s'est précipité. Des milliers d'hommes, la plupart sans armes, ont couvert les deux rives escarpées du Borysthène; ils se sont pressés en masse contre les hautes murailles et les portes de la ville; mais leur foule désordonnée, leurs figures hâves, noircies de terre et de fumée, leurs uniformes en lambeaux, les vêtements bizarres par lesquels ils y ont suppléé, enfin leur aspect étrange, hideux, et leur ardeur effrayante, ont épouvanté. On a cru que si l'on ne repoussait l'irruption de cette multitude enragée de faim, elle mettrait tout au pillage, et les portes lui ont été fermées.

«On espérait aussi que, par cette rigueur, on forcerait à se rallier. Alors, dans les restes de cette malheureuse armée, il s'est établi une horrible lutte entre l'ordre et le désordre. C'est vainement que les uns ont prié, pleuré, conjuré, qu'ils ont menacé et cherché à ébranler les portes, qu'ils sont tombés mourant aux pieds de leurs compagnons chargés de les repousser: ils les ont trouvés inexorables; il a fallu qu'ils attendissent l'arrivée de la première troupe encore commandée et en ordre.

«C'était la vieille et la jeune garde. Les hommes débandés n'entrèrent qu'à sa suite: eux et les autres corps, qui, depuis le 8 jusqu'au 14, arrivèrent successivement, crurent qu'on n'avait retardé leur entrée que pour donner plus de repos et de vivres à cette garde. Leurs souffrances les rendirent injustes, ils la maudirent.

«Seraient-ils donc sans cesse sacrifiés à cette classe

«privilégiée! à cette vaine parure qu'on ne voyait plus «qu'aux revues, aux fêtes, et surtout aux distributions! «L'armée n'aurait-elle jamais que ses restes? pour les «obtenir, faudrait-il toujours attendre qu'elle fût ras«sasiée?» On ne pouvait leur répondre, qu'essayer de tout sauver, ce serait tout perdre; qu'il fallait du moins conserver un corps entier, et donner la préférence à celui qui, dans une dernière occasion, pourrait faire un plus puissant effort.

«Cependant ces malheureux sont dans cette Smolensk tant désirée; ils ont laissé les rampes du Borysthène jonchées des corps mourants des plus faibles d'entre eux! l'impatience, et plusieurs heures d'attente les ont achevés. Ils en laissent d'autres sur l'escarpement de glace qu'il leur faut surmonter pour atteindre la haute ville. Le reste court aux magasins, et là, il en expire encore pendant qu'ils en assiégent les portes; car on les en a repoussés. «Qui sont-ils? de quel corps? «comment les reconnaître?» Les distributeurs des vivres en sont responsables; ils ne doivent les délivrer qu'à des officiers autorisés, et porteurs de reçus contre lesquels ils échangeront les rations qui leur sont confiées; et ceux qui se présentent n'ont plus d'officiers, ils ne savent où sont leurs régiments: les deux tiers de l'armée sont ainsi.

«Ces infortunés se répandent dans les rues, n'ayant plus d'espoir que le pillage. Mais partout des chevaux disséqués jusqu'aux os leur annoncent la famine: partout les portes et les fenêtres des maisons, brisées et arrachées, ont servi à alimenter les bivouacs: ils n'y trouvent point d'asiles, point de quartiers d'hiver préparés, point de bois; les malades, les blessés, restent dans les rues, sur les charrettes qui les ont apportés. C'est encore, c'est toujours la fatale grande route passant au travers d'un vain nom; c'est un nouveau bivouac dans de trompeuses ruines, plus froides encore que les forêts qu'ils viennent de quitter.

«Alors, seulement, ces hommes débandés cherchent leurs drapeaux; ils les rejoignent momentanément pour y trouver des vivres; mais tout le pain qu'on avait pu confectionner venait d'être distribué: il n'y avait plus de biscuit, point de viande. On leur délivra de la farine de seigle, des légumes secs et de l'eau-de-vie. Il fallut des efforts inouïs pour empêcher les détachements des différents corps de s'entre-tuer aux portes des magasins; puis, quand après de longues formalités ces misérables vivres étaient délivrés, les soldats refusaient de les porter à leurs régiments, ils se jetaient sur les sacs, en arrachaient quelques livres de farine, et s'allaient cacher pour les dévorer. Il en fut de même pour l'eau-de-vie. Le lendemain on trouva les maisons pleines des cadavres de ces infortunés.

«Enfin, cette funeste Smolensk, que l'armée avait cru le terme de ses souffrances, n'en marquait que les commencements. Une immensité de douleurs se déroulait devant nous; il fallait marcher encore quarante jours sous ce joug de fer. Les uns, déjà surchargés des maux présents, s'anéantirent et succombèrent devant cet effrayant avenir; quelques autres se révoltèrent contre leur destinée; ils ne comptèrent plus que sur eux-mêmes, et résolurent de vivre à quelque prix que ce fût.

«Dès lors, suivant qu'ils se trouvèrent les plus forts ou les plus faibles, ils arrachèrent violemment ou dérobèrent à leurs compagnons mourants leurs subsistances, leurs vêtements, et même l'or dont ils avaient rempli leurs sacs au lieu de vivres. Puis, ces misérables, que le désespoir avait conduits au brigandage, jetaient leurs armes pour sauver leur infâme butin, profitant d'une position commune, d'un nom obscur, d'un uniforme méconnaissable, et de la nuit, enfin de tous les genres d'obscurités, toutes favorables à la lâcheté et au crime.»

M. Fain lui-même trace le tableau suivant du séjour de l'armée à Smolensk et de sa situation lors du départ de cette ville:

«Pendant les quatre jours passés à Smolensk, l'avidité de tous les besoins a forcé les consignes. Comment maintenir l'équilibre entre cette foule affamée, quelques agens d'administration et si peu de temps? Les distributions n'ont été qu'un pillage continuel, et, dans ce désordre, l'activité individuelle s'est ranimée pour un moment. — On a rallié tout ce qu'on a pu rallier: 50,000 hommes sont encore armés, suivent encore leurs chefs, et gardent encore quelque apparence de la discipline militaire. C'est l'élite des soldats, ce sont les plus robustes et les plus courageux. Sous leur protection, 60,000 hommes peut-être, de tous les rangs, de toutes les conditions, de tous les corps, de toutes les armes, marchent confondus, tantôt par bandes, tantôt faisant foule, tous s'empressant de se devancer les uns les autres. Tandis que l'Empereur est à Smolensk, la tête de ces colonnes désorganisées a déjà atteint Kranoi et Liadi.....»

Mais l'Empereur a songé à en tirer parti:

«Des officiers intelligents ont pris les devants, avec des sapeurs, pour rendre les routes praticables. Ils ramasseront aux défilés des principaux passages tout ce qu'ils pourront trouver d'hommes de bonne volonté; ils s'en serviront pour éclairer le chemin, et préserver les ponts que les Cosaques pourraient essayer de rompre.» Cette utile prévoyance sauva un grand nombre de soldats.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1812.

19 octobre. Commencement de la retraite.
23 — Évacuation de Moscou et du Kremlin. — La conspiration du général Malet éclate à Paris et est étouffée.
24 — Bataille de Malo-Jaroslawetz.
25 — Marche sur Mojaisk.
31 — Combat de Smoliany (corps de Gouvion Saint-Cyr).
3 novembre. Combat de Wiasma.
9 — Combat de Liachowa. — Arrivée de l'Empereur à Smolensk.
10 — Combat et passage du Wop.
14 — Combat de Smoliany.

FIN DE LA RETRAITE. — PASSAGE DE LA BÉRÉZINA.

RETOUR DE L'ARMÉE EN PRUSSE.

SOMMAIRE.

Évacuation de Smolensk. — Arrivée de l'Empereur à Krasnoi. — Les deux armées sont en présence. — Combat de Merlino. — Bataille de Krasnoi. — Arrivée à Orsza. — Proclamation à la garde et à l'armée. — Combat de Katowa. — Belle retraite du maréchal Ney. — Arrivée de l'Empereur à Toloczin. — Prise de Borisow par Tchitchagof. — Kutusof passe le Dniéper. — Oudinot reprend Borisow. — Arrivée de l'armée sur la Bérézina. — Établissement des ponts de Studianka. — Passage de la Bérézina. — Combat de Borisow. — Prise de la division Partouneaux. — Bataille de la Bérézina. — Fin du passage. — Encombrement. — Destruction des ponts. — Suite de la retraite. — Réflexions sur les journées de la Bérézina. — Opérations des corps détachés. — Désorganisation de l'armée. — L'Empereur part pour retourner en France. — Combat d'Oszmiana. — Danger couru par l'Empereur. — Son retour à Paris. — Arrivée à Wilna. — Évacuation de cette ville. — Combat de Kowno. — L'armée rentre en Prusse. — Position des deux armées sur le Niémen.

ARMÉE FRANÇAISE.	ARMÉE RUSSE.
Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.	*Général en chef.* — KUTUSOV.

Évacuation de Smolensk. — L'évacuation de Smolensk était décidée. — L'Empereur, ne recevant pas de nouvelles du prince Eugène, avec lequel toutes les communications étaient coupées par les Cosaques, et parce que Smolensk était cerné depuis le 11, sur la rive droite, par des régiments détachés du corps de Platof, avait donné l'ordre au maréchal Ney de ne se retirer que très lentement. Ce maréchal étant, le 12, en position à Tsughinowo, y fut attaqué par Yurkof; le combat dura toute la journée et fut très meurtrier; Ney conserva sa position. — Le même jour, le général Zayonscheck et le général Junot se portèrent sur Krasnoi.—Junot, ayant réuni aux débris de son corps les cavaliers démontés, fut chargé d'escorter l'artillerie de la garde et le grand parc d'artillerie.

Le général Claparède partit, le 13, pour Krasnoi avec sa division. Il escortait le convoi des trophées, celui du trésor et les bagages du quartier général.—Le maréchal Davoust passa le Dniéper avec quatre de ses divisions, et occupa une partie des faubourgs et des villages les plus rapprochés de Smolensk. Il laissa sur la rive droite une division, qui s'établit entre Smolensk et le corps de Ney, lequel était encore à quatre lieues de cette ville. — Dans l'après-midi, le vice-roi arriva avec les débris de son corps; il laissa la division Broussier en position sur la route de Pétersbourg, et entra dans Smolensk avec le reste de ses troupes.

Le maréchal Mortier partit pour Krasnoi le 14, avant le jour, et l'Empereur, avec la vieille garde, quitta Smolensk à huit heures et demie pour suivre la même direction. — Le général russe Osterman, qui arrivait alors en présence de Koritnia, prit position parallèlement à la grande route. Il se borna à canonner la garde, dont il retarda à peine la marche. — Le même jour, Ojarowski, général-major faisant le service de partisan, s'empara de Krasnoi, gardé par un seul bataillon; mais voyant arriver la division Claparède, il évacua cette ville après en avoir pillé les magasins, et se retira à une lieue de là, sur Putkowa.

L'Empereur, avant de quitter Smolensk, avait donné au vice-roi l'ordre d'en partir le lendemain pour suivre le mouvement de la garde; il avait en même temps ordonné au maréchal Davoust de soutenir Ney dans la retraite d'arrière-garde, de se replier sur Krasnoi avec son corps d'armée et celui du duc d'Elchingen, et, avant de partir, de faire sauter les tours de l'enceinte de Smolensk, de faire brûler les munitions d'artillerie, de détruire les caissons, les fusils, et tout ce qu'on ne pourrait pas emmener.

Le maréchal Ney, chargé de faire l'arrière-garde, devait prendre, le 15, la position du couvent et du faubourg de Smolensk, et faire sauter la ville en l'évacuant le 16 ou le 17.

Arrivée de l'Empereur à Krasnoi. — Les deux armées sont en présence. — Pendant que Napoléon se dirigeait sur Orsza, Kutusof continuait lentement sa marche sur Krasnoi. Le 14 novembre, jour où Osterman arrivait vis-à-vis de Koritnia, Miloradowitz parvint à une petite journée de Krasnoi. L'armée russe était en ce moment forte de 90,000 hommes, sa cavalerie était très bien montée, son artillerie consistait en plus de cinq cents bouches à feu.

L'armée française se trouvait, au contraire, réduite à 42,000 combattants, dont 5,000 de cavalerie, dans le plus mauvais état; elle avait déjà perdu plus de trois cent cinquante bouches à feu, en y comprenant celles qu'on était forcé d'abandonner à Smolensk; et si un changement de temps ne détruisait pas le verglas, on devait s'attendre à perdre le reste en peu de jours. Près de 30,000 traîneurs marchaient avec les colonnes et gênaient leurs mouvements; enfin, pour compliquer cette triste situation, un grand nombre de détachements de Cosaques, placés sur le flanc gauche

de l'armée, ne lui laissaient aucun repos; l'arrivée de Kutusof à Krasnoi semblait devoir la mettre dans une position entièrement désespérée.

L'Empereur continua, le 15, son mouvement sur Krasnoi. Miloradowitz, qui commandait l'avant-garde russe, avait appuyé à droite pour venir prendre position à Merlino, village situé sur la grande route, à une lieue et demie avant d'arriver à Krasnoi. L'Empereur, arrivé à Krasnoi le 15 au soir, acquit enfin la certitude que l'armée russe toute entière était sur son flanc gauche. Le jour même, cette armée occupa la position suivante en vue de Krasnoi : sa droite, formée du corps de Miloradowitz, s'étendait jusque sur la grande route, à la hauteur de Merlino; sa gauche était devant Krasnoi; son centre en avant de Szidowa, où Kutusof établit son quartier général.

Plusieurs généraux engagèrent le général en chef russe à se diriger, avec la totalité de ses forces, sur la route de Krasnoi à Liady, pour y prendre position, en prolongeant sa gauche jusqu'au Dniéper, afin de fermer toute retraite à l'empereur Napoléon et aux autres corps français qui étaient encore dispersés depuis Krasnoi jusqu'à Smolensk. La situation des choses ayant convaincu le général russe que c'était là le seul parti à prendre, il se décida à adopter ce plan. Mais au moment où il donnait des ordres en conséquence, il fut informé, par un paysan échappé de Krasnoi, que l'Empereur était en personne dans cette ville, qui, ainsi que ses environs, était remplie de troupes de la garde impériale. Il révoqua aussitôt les ordres qu'il venait de donner.

L'Empereur sentait parfaitement le danger de sa position; il comprenait qu'il était important pour lui de se retirer à l'instant même; mais alors, il aurait sacrifié les corps de Davoust, du vice-roi et de Ney : il resta se confiant à sa fortune, comptant sur la pusillanimité et les tergiversations de son adversaire, et déterminé à tenir dans Krasnoi jusqu'à ce qu'on l'obligeât à abandonner cette ville. La jeune garde prit position en face de l'armée russe; la cavalerie de Latour-Maubourg sur la rive droite de Krasnoi; la vieille garde, infanterie et cavalerie, et la division Claparède restèrent dans la ville et aux alentours.

Combat de Merlino. — Pendant que ces événements se passaient à Krasnoi, le vice-roi continuait son mouvement, et le maréchal Davoust quittait Smolensk. Instruit de la marche du 4e corps, Miloradowitz se prépara à l'attaquer au passage d'un ravin qui se trouve à la hauteur de Merlino. Il était presque nuit, et le prince Eugène, accompagné de son état-major et des sapeurs de son corps d'armée, avait devancé son avant-garde de trois quarts de lieue environ, lorsqu'il vit les militaires isolés dont la route était couverte, rétrograder précipitamment. Ce mouvement était dû à la présence d'un corps de cavalerie russe qui venait d'intercepter cette route au-delà du ravin de Merlino. En même temps, Miloradowitz débouchait d'un ravin qui avait d'abord caché ses troupes, et s'approchait pour couper la retraite au 4e corps. Le vice-roi, après avoir chargé le général Guilleminot de se maintenir, avec les troupes qu'il pourrait réunir, près d'un petit bois traversé par la route, rejoignit son corps au galop, l'arrêta et le déploya aussitôt pour faire face à l'ennemi. Sa ligne de bataille formait avec la route un angle fort aigu.

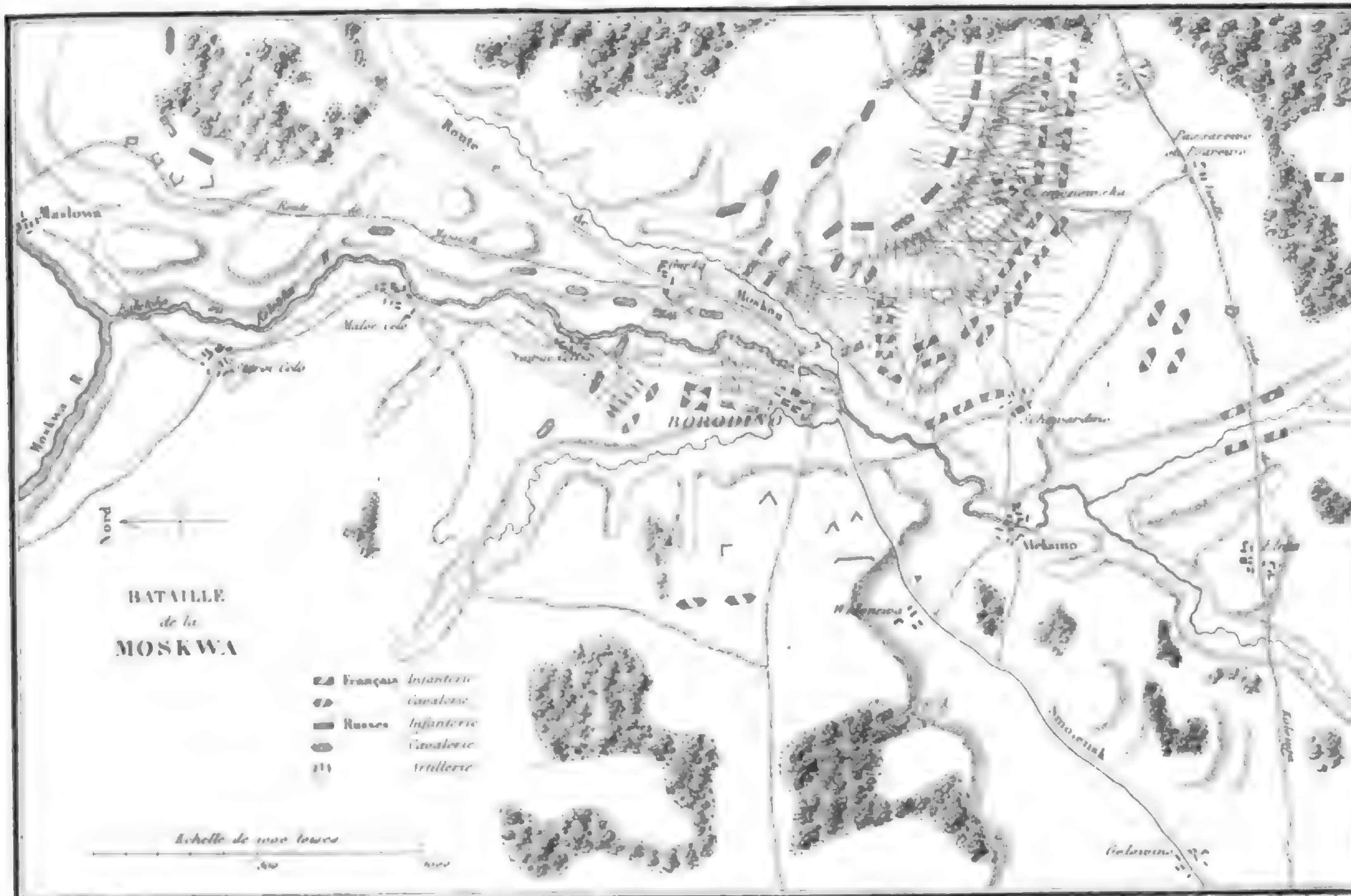
Pendant ces dispositions du prince, le général Guilleminot formait en compagnies les militaires isolés qui avaient conservé leurs armes, et les réunissait aux sapeurs, et à un détachement de marins de la garde qui se trouvaient là. Il rassembla ainsi environ 1,200 hommes. Attaqué vivement, et s'apercevant que le vice-roi, qui l'était aussi, ne pouvait venir le dégager, et qu'il allait être coupé du 4e corps, il se reploya sur ce corps, après avoir formé sa troupe en carré. Les Russes le suivirent avec de la cavalerie et une artillerie nombreuse, dont le feu l'incommodait beaucoup. Il se retira d'abord en bon ordre; mais lorsqu'on fut assez près du 4e corps pour n'avoir plus à craindre d'être chargé par la cavalerie ennemie, les soldats rompirent leurs rangs et coururent vers la ligne française, derrière laquelle ils passèrent par les intervalles des bataillons.

Cependant Miloradowitz, après avoir canonné le 4e corps, dirigea contre ce corps plusieurs charges de cavalerie; mais cette cavalerie ne réussit que sur la gauche, où elle dispersa deux bataillons. La position du prince Eugène était fort difficile : il ne lui restait guère que 5,000 fantassins, pas de cavalerie, et il n'avait conservé que deux bouches à feu. Heureusement pour lui, la nuit mit fin à un combat qui, s'il eût duré plus long-temps, aurait infailliblement amené l'entière destruction de son corps. Profitant de l'obscurité, il se hâta de faire en sorte de rejoindre l'Empereur. Il se jeta donc à droite dans les terres, marcha sans bruit dans la direction de Krasnoi, passa près de plusieurs corps ennemis qu'il laissa à sa gauche, et fut assez heureux pour opérer sa jonction dans le milieu de la nuit.

Bataille de Krasnoi. — L'Empereur, convaincu que, tant que Miloradowitz conserverait sa position, il ne restait à Davoust aucune chance de salut, se décida à attaquer Kutusof le 17 novembre, dans l'espoir que ce général ferait rapprocher Miloradowitz de son centre, et ne laisserait que des troupes légères sur la route. En conséquence, il expédia dans la nuit les ordres suivants : le maréchal Mortier devait se tenir prêt à attaquer avant le jour; la vieille garde et trente bouches à feu de l'artillerie de la garde devaient rétrograder sur la route de Smolensk, jusqu'à moitié chemin de Krasnoi à Katowa; la cavalerie de la garde et celle de Latour-Maubourg reçurent l'ordre de suivre ce mouvement. Le général Claparède fut chargé de défendre Krasnoi; outre sa division, il réunissait sous son commandement la garnison de Krasnoi, les militaires isolés, et ce qui y était resté de l'artillerie de la garde. Le vice-roi devait, avant le jour, se mettre en retraite sur Liady.

L'Empereur n'avait, pour reprendre ainsi l'offensive, que 14,000 hommes d'infanterie et 2,200 de cavalerie. L'artillerie de la jeune garde était la seule qui fût

Digitized by Google



Dressé par Woron.

Gravé par Laguillermie et Rambos.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Kremlin à Moscou.

Digitized by Google

Digitized by Google

Incendie de Moscou.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Bataille de la Moscowa.

Digitized by Google

Digitized by Google

Bataille de la Moscowa.

Digitized by Google

en état de suivre les mouvements des troupes; le reste, pouvant à peine se traîner, était incapable de faire un pas hors de la route.

Quand Napoléon commença l'attaque, Miloradowitz occupait la grande route depuis Katowa jusqu'à Merlino; et quoique les forces des Russes fussent cinq fois plus nombreuses que celles des Français, Kutusof fit rapprocher Miloradowitz de Szidowa, et ne laissa sur la route que des Cosaques. Le but de Napoléon se trouva ainsi rempli.

Le 16 novembre, jour de son départ pour Smolensk, le maréchal Davoust était venu bivouaquer à une lieue au-delà de Koritnia; bientôt après il fut informé du désastre du prince Eugène et de l'occupation de la route par le corps de Miloradowitz; il comprit qu'il devait se hâter pour ne pas laisser à l'ennemi le temps d'augmenter ses forces; il fit donc prévenir Ney de l'obligation où il se trouvait de continuer son mouvement de retraite sans l'attendre, et il repartit à trois heures du matin. Parvenu au hameau de Katowa, il fut canonné par Miloradowitz, qui avait pris position à droite de la route. La jeune garde était alors engagée; mais, quoique déployée sur une seule ligne, elle n'occupait pas tout le front de l'ennemi; on fit donner le régiment des grenadiers hollandais de la garde. L'Empereur appuyait sa gauche au ravin qui passe à Katowa, sa droite était en avant de Krasnoi; sa ligne de bataille se trouvait parallèle à la grande route. Dès que la division du corps de Davoust, qui marchait la première, eut passé le ravin, elle fut envoyée à l'extrême gauche en première ligne. Les autres divisions continuèrent leur retraite.

L'Empereur, accompagné du major-général, était alors à pied sur la route entre Krasnoi et Katowa. Une partie de l'état major le suivait à pied; le reste était arrêté à peu de distance. L'artillerie à cheval de la garde, réduite à douze pièces, et dont tous les canonniers étaient démontés, occupait la route, et à quelques pas, de chaque côté, étaient les bataillons de la vieille garde, ployés en colonne serrées.

Kutusof, qui n'avait d'abord engagé qu'un petit nombre de troupes, passa de la défensive à l'offensive, en portant ses masses en avant. Un corps de cavalerie tourna la droite, chargea sur Krasnoi, mais fut repoussé; la canonnade dirigée sur Katowa redoubla de vivacité; les Cosaques se montrèrent derrière les Français, entre la route et le Dniéper, et l'on s'aperçut que l'ennemi dirigeait sur sa gauche de fortes colonnes. Ainsi le petit corps de Napoléon se trouvait presque entièrement enveloppé. L'Empereur jugeant alors qu'il n'avait pas un moment à perdre pour effectuer sa retraite, l'exécuta sur-le-champ; la division Friedrichs, qui faisait l'arrière-garde du 1er corps, venant alors de passer le ravin, tout ce qui restait de combattants à ce corps avait rejoint Napoléon; mais il se trouvait dans la cruelle nécessité d'abandonner Ney, qui était encore en arrière d'une journée.

Enfin Kutusof se décida à attaquer la position; son armée se portait sur Krasnoi, et plus à gauche, par Dobroé, pour tourner les Français; mais le général russe mit tant de lenteur dans ce mouvement, que toutes les troupes engagées eurent le temps d'effectuer leur retraite. L'arrière-garde seule, composée de la division Friedrichs, fut vivement poussée. Le dernier de ses trois régiments, qui marchaient en échelons, fut obligé, aussitôt après avoir été repoussé de Krasnoi, de former le carré pour résister à une charge de cavalerie; il voulut continuer sa retraite, mais il fut obligé de s'arrêter devant de nouvelles charges. Alors arriva de l'infanterie russe et une batterie d'artillerie, dont le feu sema la mort dans les rangs français, et le régiment se trouva bientôt réduit à 78 hommes, qui furent faits prisonniers. Sur ce débris, il ne se trouvait que 25 hommes qui n'étaient pas blessés. La perte de ce régiment termina le combat de Krasnoi.

Arrivée à Orsza. — Proclamation à la garde et à l'armée. — Le 17 au soir, le quartier général de l'Empereur fut établi à Liady.

Dans la nuit, l'Empereur quitta Liady avec son état major, et arriva avant le jour à Dubrowna. Davoust faisait l'arrière-garde; il était soutenu par Mortier. Junot et Zayonscheck étaient à Orsza; le prince Eugène précédait la vieille garde. Napoléon, à son arrivée à Dubrowna, apprit que Tchitchagof venait de s'emparer de Minsk, ce qui rendait sa situation aussi critique que celle à laquelle il venait d'échapper. Aussitôt il ordonna à Dombrowski de réunir sa division à Borisow, et de défendre la tête de pont qui se trouvait sur la rive droite de la Bérézina, vis-à-vis de cette ville. Le maréchal Oudinot eut ordre de se diriger en toute hâte sur Borisow, avec son corps et la division Doumerc, de réunir à ces troupes la division Dombrowski et les troupes de Bronikowski, et de se reporter sur Minsk pour reprendre cette place. Le duc de Bellune fut chargé de tenir Wittgenstein en échec, et de lui cacher, aussi long-temps que possible, le mouvement du duc de Reggio.

Le 19, à trois heures du matin, l'Empereur envoya au maréchal Victor de nouvelles instructions: elles lui enjoignaient de prendre une position qui le mît plus près de Borisow, de Wilna et d'Orsza que l'armée ennemie, de masquer le mouvement du maréchal Oudinot, et de faire croire à l'ennemi que l'Empereur se portait sur le général Wittgenstein, manœuvre assez naturelle.

Le 19, au point du jour, l'Empereur partit pour Orsza. A une lieue environ de Dubrowna, il mit pied à terre, fit former en carré l'infanterie de la vieille garde, et lui adressa cette harangue:

«Grenadiers de ma garde, vous êtes témoins de la «désorganisation de l'armée; la plupart des soldats, «par une fatalité déplorable, ont jeté leurs armes. Si «vous imitiez ce funeste exemple, tout espoir serait «perdu. Le salut de l'armée vous est confié, vous jus«tifierez la bonne opinion que j'ai de vous. Il faut non«seulement que les officiers maintiennent une disci«pline sévère, mais que les soldats exercent entre eux «une rigoureuse surveillance, et punissent eux-mêmes «ceux qui s'écarteraient de leurs rangs.»

Après ce discours, écouté en silence, et suivi de vives acclamations, l'Empereur se remit en marche pour

Digitized by Google

Orsza, où il arriva à midi. — Aussitôt il s'occupa de la réorganisation de son armée; il fit faire des distributions de vivres et d'armes, fit compléter les munitions, et, avec trente-six bouches à feu qu'il trouva dans cette ville, organisa six batteries. Deux furent données au vice-roi, qui avait perdu toute son artillerie, deux au maréchal Davoust, qui n'avait conservé que deux canons, et deux au général Latour-Maubourg. Après ces dispositions, l'Empereur fit lire à tous les corps une proclamation écrite au nom du prince de Neufchâtel, major-général, et commençant ainsi :

«Soldats! un grand nombre de vous ont quitté leurs «drapeaux et marchent isolément; ils violent, par là, «leurs devoirs, l'honneur et la sûreté de l'armée; pre«nant d'eux-mêmes différentes directions, ils tombent «dans les mains de l'ennemi.

«Un pareil désordre doit finir. L'Empereur ordonne «que tous les hommes isolés, blessés, et sans armes, «qui ont quitté leurs drapeaux, les rejoignent à Orsza.»

Suivait l'indication des lieux de réunion pour les hommes de chaque corps. La proclamation se terminait ainsi :

«Tous les soldats qui, après la publication du pré«sent ordre, seraient trouvés marchant isolément, se«ront arrêtés et punis prévôtalement; les chevaux «dont ils seront trouvés munis seront laissés et réunis «à l'artillerie et aux transports; les effets dont ils se«ront chargés, hormis ceux du sac de linge et chaus«sure, seront brûlés. Messieurs les officiers généraux, «et autres de l'armée, feront exécuter, partout où ils en «trouveront l'occasion, les dispositions de l'ordre ci«dessus; ils feront sentir que l'honneur de nos armes «et la sûreté de l'armée en dépendent. L'état-major «général, les commandants des corps d'armée et les «chefs de corps, feront publier, au son de la caisse, et «lire à haute voix, sur tous les points à proximité, la «proclamation ci-dessus; autant que possible, on «joindra un fifre ou autre musique au tambour, pour «fixer l'attention. Il ne doit plus y avoir à l'armée que «les voitures indispensables au service; en conséquence «on fera brûler dans la journée toutes les voitures qui «ne seraient pas d'une absolue nécessité, et qui ne se«raient pas autorisées par les lois; aucun soldat ne «peut conduire de chevaux et bagages. On laissera au «petit nombre de réfugiés de Moscou les voitures né«cessaires.»

Les circonstances étaient telles, que les mesures prescrites par cette proclamation, et qui, dans un autre temps, auraient suffi pour rétablir l'ordre dans l'armée, n'eurent alors aucun résultat.

D'Orsza, l'Empereur adressa de nouvelles instructions au duc de Bellune, afin que le maréchal, couvrant la ligne de Borisow à Nacra, contre les entreprises du corps de Wittgenstein, se mit en mesure d'arriver à Borisow le 25 ou le 26, pour prendre l'arrière-garde de l'armée.

Combat de Katowa. — Belle retraite du maréchal Ney. — Après le combat de Krasnoi, Kutusof ne mit à la poursuite de l'armée française que des Cosaques et le corps d'Ojarowski. Il établit son quartier général à Dobroé, et, pour que le corps du maréchal Ney ne pût pas lui échapper, il porta à 40,000 hommes le nombre des troupes que commandait Miloradowitz, et ordonna à ce général de prendre position derrière le ravin qui passe à Katowa.

Indépendamment des troupes réunies à Smolensk sous le commandement du maréchal Ney, cette ville renfermait un grand nombre de militaires isolés, et environ 5,000 blessés ou malades. Le feu ayant éclaté en plusieurs endroits, dans la journée du 16, le désordre qui régnait dans Smolensk fut augmenté par les malades et les blessés qui fuyaient les maisons embrasées. Partout on rencontrait des cadavres, partout de l'artillerie et des bagages abandonnés, et la terre était couverte d'armes et d'effets militaires.

Le maréchal reçut, le 15, à huit heures du soir, la dépêche de Davoust, qui l'instruisait du combat livré par le vice-roi, et de la nécessité où il se trouvait de presser sa marche. Ney, ne pensant pas qu'il pût être coupé par la totalité de l'armée russe, s'écria, au reçu de cette dépêche, que tous les Cosaques de la Russie ne l'intimideraient point, qu'il remplirait ses instructions, qui lui enjoignaient de ne partir que le 17, s'il n'avait pas tout préparé pour la destruction des murailles de Smolensk et de l'artillerie qu'on était obligé d'abandonner. Il ne partit, en effet, de Smolensk que le 17, à deux heures du matin. Son corps se composait de 6,000 hommes d'infanterie, de 300 hommes de cavalerie et de douze bouches à feu. Il était suivi d'environ 7,000 hommes qui embarrassaient la marche des colonnes. — Son arrière-garde n'était encore qu'à une demi-lieue de Smolensk, lorsque l'explosion des mines annonça que cette ville n'existait plus.

Le maréchal Ney bivouaqua le même jour à Koritnia; il se remit en marche le lendemain. Il était continuellement suivi par des Cosaques qui, ayant du canon, forçaient son corps à marcher réuni. L'avant-garde atteignit Katowa à trois heures de l'après-midi, et s'arrêta à la vue du corps de Miloradowitz, qui était en position au-delà du ravin.

Dès que le maréchal fut instruit de cette circonstance, il se transporta à son avant-garde. Deux de ses divisions avaient déjà atteint le ravin; il leur ordonna de le franchir et d'aborder les Russes; il dirigea lui-même cette attaque. La nombreuse artillerie de l'ennemi accueillit l'infanterie française au moment où elle débouchait du ravin; celle-ci n'en fut point ébranlée, et se rua sur les Russes avec une impétuosité telle, qu'elle renversa leur première et leur seconde ligne; mais entourée bientôt de tous côtés, chargée par la cavalerie, ayant déjà perdu la moitié des siens, elle fut culbutée et repassa le ravin dans le plus grand désordre. Heureusement pour Ney que Miloradowitz ne le poursuivit pas, et se contenta de le faire suivre par des Cosaques. Le maréchal parvint à rallier ce qui lui restait des deux divisions qui avaient été engagées derrière celle qui n'avait pas combattu, et, convaincu qu'il se perdrait en voulant lutter contre des forces par trop supérieures aux siennes, il se retira dans la direction de Smolensk, décidé à tenter de passer le Dniéper, pour mettre ce fleuve entre l'armée russe et lui

Digitized by Google

Sa retraite fut favorisée par la nuit. Miloradowitz lui envoya à plusieurs reprises un officier pour lui faire connaître que le corps de Davoust et du vice-roi avaient été anéantis, que Krasnoi était occupé par l'armée russe toute entière, et qu'ainsi une plus longue résistance devenait inutile. Ney repoussa vivement ces propositions. Lorsque la nuit arriva, le maréchal avait déjà appuyé à droite pour se rapprocher du Dniéper, et s'était arrêté au village de Danikowa. Il y fit allumer des feux de bivouac, comme si son intention eût été d'y passer la nuit. Les Russes, ne croyant pas qu'il pût leur échapper, en firent autant.

Le maréchal Ney prit quelques heures de repos, puis se remit en marche dans le plus grand silence, gagna le Dniéper, et côtoya le fleuve dans le sens de son cours, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un endroit dont les rives fussent peu escarpées et où la glace eût quelque solidité, ce qui était fort chanceux, le temps se mettant au dégel. Le maréchal se détermina à passer dans un endroit situé entre les villages de Syrokorenie et Gusinoé. A peine si la glace portait; aussi fut-elle bientôt rompue à l'entrée et à la sortie du fleuve; on fut forcé d'abandonner ce qu'on avait conservé d'artillerie, de bagages et de chevaux; les fantassins purent seuls passer, et encore en se mettant dans l'eau jusqu'à la ceinture dans les intervalles de la glace. L'ennemi ne fit rien pour contrarier ce passage, qui s'effectua dans la nuit du 18 au 19 novembre. Le fleuve se trouvait ainsi entre les Français et l'armée russe; mais le 3e corps était réduit à 3,000 hommes, suivis d'un nombre à peu près égal de militaires isolés.

Au point du jour, le maréchal atteignit le village de Gusinoé, où, à son grand étonnement, il surprit quelques Cosaques, qu'il fit prisonniers. Il sut d'eux que Platof, qui avait continué sa marche par la rive droite du Dniéper, était, avec son corps, à une petite distance de Gusinoé. Ainsi, les troupes de Ney n'avaient échappé à de grands périls que pour retomber dans d'autres non moins imminents. Quoique les soldats fussent accablés de fatigues, le maréchal ne leur accorda que le temps nécessaire pour prendre quelque nourriture, et repartit aussitôt, dans l'intention de rejoindre à Orsza l'armée de Moscou.

Mais Platof avait été instruit de la présence des Français, et il s'était mis à leur poursuite. C'en était fait du 3e corps sans l'énergie vraiment extraordinaire que déploya son illustre chef. Lorsqu'au sortir d'un bois, il arriva à une plaine assez étendue que côtoyait le fleuve et qu'il lui fallait traverser, il y trouva Platof avec ses Cosaques. Ney, craignant de voir arriver de l'infanterie et de l'artillerie, s'y engagea vivement; ses divisions, ployées en colonnes serrées, appuyaient leur gauche au Dniéper, et, sur leur flanc droit, étaient placés des tirailleurs qui éloignaient les Cosaques.

Dès que les Français furent engagés dans la plaine, une artillerie nombreuse parut brusquement sur la droite de la colonne et la canonna avec vigueur. Dans cette position critique, le maréchal hâta le pas pour gagner un bois qui était devant lui. Il allait l'atteindre, quand une batterie, embusquée dans ce bois, tira à mitraille sur la tête de colonne, et la mit en désordre, en y portant la mort. Les soldats effrayés jetèrent leurs armes, en s'écriant, pour la première fois, qu'il fallait se rendre. Ney, resté presque seul à cheval, frémissait de colère; il parcourut la colonne, apostropha ses soldats d'une voix terrible, leur montra, d'un côté, la France, et, de l'autre, la captivité la plus affreuse, et parvint ainsi à faire passer dans leur âme son audace et son énergie. Tous reprirent leurs armes, et, poussant des cris épouvantables, se précipitèrent sur la batterie, dont les artilleurs n'eurent que le temps de fuir. Le maréchal gagna ainsi le bois; il n'y trouva aucun chemin frayé, et il eut à traverser un ravin dont le passage présentait tant d'obstacles, qu'il lui fallut abandonner les chevaux qu'il s'était procurés depuis qu'il était sur la rive droite du Dniéper. Enfin il arriva dans la nuit à un village où il s'arrêta pour prendre un peu de repos.

Il se remit en marche le lendemain, 20 novembre, au point du jour. Les Cosaques, forcés, pour le joindre, de faire un long circuit, ne se montrèrent que vers le milieu de la journée, pendant qu'on traversait un terrain découvert. Leur artillerie n'étant pas encore arrivée, il suffit de tirailleurs pour les éloigner. A la fin du jour, les Français atteignirent le village de Jacupowo, situé près d'un bois, et l'on établit des feux de bivouacs autour de ce village et sur la lisière du bois. Ney, qui n'était plus éloigné d'Orsza que d'une journée, chargea un officier d'aller faire part à l'Empereur de son extrême détresse, puis il partit, à neuf heures du soir, dans le plus grand silence, afin de devancer l'ennemi. Enfin, après tant de courageux efforts, il avait l'espoir d'atteindre Orsza, lorsqu'en débouchant d'un bois, on aperçut, à peu de distance, des feux de bivouacs qui semblaient indiquer la présence d'une armée de 20,000 hommes. Ne sachant si c'étaient des Français ou des Russes, le maréchal envoya, pour s'en assurer, une reconnaissance qui fut reçue à coups de fusils, et l'on entendit aussitôt un grand bruit de tambours. Ne prenant conseil que de son désespoir, le maréchal ordonna la charge, et se précipita sur les feux ennemis pour se frayer un passage. Qu'on juge de l'étonnement des Français en trouvant ces feux déserts. On ne vit que quelques Cosaques qui fuyaient. Ce n'était qu'une ruse de Platof, qui fut déjouée par l'intrépidité du général français.

Le maréchal continua sa retraite sur Orsza, ne sachant pas si cette ville n'était point déjà tombée au pouvoir de l'ennemi. Toujours suivi par les Cosaques, qui n'inquiétaient que son arrière-garde, il atteignit, le 20 novembre, à minuit, la grande route de Witepsk à Orsza, à trois lieues environ de cette dernière ville; il y trouva des vedettes françaises du corps du vice-roi, et il opéra bientôt sa jonction avec ce prince, qui avait été envoyé au-devant de lui.

Ainsi se termina cette mémorable retraite.

Arrivée de l'Empereur à Toloczin. — Prise de Borisow par Tchitchagof. — Le 20 novembre au soir, l'Empereur avait quitté Orsza pour transporter son quartier général à Baranui, petit village qui en est

distant de quatre lieues, et qui est situé sur la route de Borisow. Ce fut à Baranui qu'il reçut la première nouvelle de la marche du maréchal Ney par la rive droite du Dniéper, et, bientôt après, il apprit son arrivée. Cet événement le remplit de la joie la plus vive. «J'ai donc sauvé mes aigles! s'écria l'Empereur; j'au«rais donné trois cents millions de mon trésor pour «racheter la perte d'un tel homme.»

Le 21, le mouvement général de retraite continua. L'Empereur établit son quartier général à Kokhanow; à deux heures de l'après-midi, son arrière-garde abandonna Orsza, après avoir détruit les deux ponts qui s'y trouvaient. L'armée avait été renforcée par la garnison d'Orsza, par celle de Mohilow, qui allait la rejoindre, et par un dépôt de cavalerie qui allait à Gorki, sur la route d'Orsza à Mstislaw.

Voici quel était l'ordre pour la marche : les généraux Junot et Zayonschek marchaient à l'avant-garde; venaient ensuite la garde, Ney, le vice-roi et Davoust, qui continuait à faire l'arrière-garde. Le vice-roi devait, en cas de besoin, soutenir Davoust.

Inquiet sur la conservation de Borisow, qui n'était encore occupé que par ce qui restait de la garnison de Minsk, Napoléon fit écrire plusieurs fois au maréchal Oudinot et au général Dombrowski, afin de leur faire sentir combien il était important qu'ils arrivassent pour défendre ce poste.

L'Empereur se mit en marche, le 22, pour Toloczin, où il voulait transférer son quartier général. Un peu avant qu'il arrivât à ce bourg, il fut rejoint par un aide de camp du duc de Reggio, qui lui apprit que les Russes venaient de s'emparer non-seulement de la tête de pont de Borisow, mais encore de la ville, où ils étaient entrés pêle-mêle avec les troupes de la division Dombrowski.

Cette nouvelle causa une vive émotion à l'Empereur, qui se voyait, par suite de cet événement, forcé d'exécuter le passage de la Bérézina, malgré Tchitchagof, et avec la plus grande précipitation, puisqu'il était poursuivi par Kutusof et Wittgenstein. On manquait, pour cette opération, d'équipages de ponts; on se voyait donc réduit à construire des ponts de chevalets, travail fort long, et pour lequel on n'avait aucun des matériaux nécessaires. Dans ces circonstances fâcheuses, l'Empereur hâta sa marche sur Toloczin, pour y faire toutes les disposition nécessaires.

Tchitchagof, ainsi que nous l'avons dit, s'était emparé de Minsk le 16 novembre. Après y être resté deux jours, il en repartit le 19 pour se porter sur la Bérézina. Son armée marchait sur trois colonnes. Les généraux Lambert et Langeron suivaient la grande route de Borisow; Tchaplitz se dirigeait sur Zembin, et Tchitchagof, accompagné de la division Woinon, se dirigeait sur Antonopolis, d'où il pouvait, selon la nécessité, se porter sur Zembin ou Borisow.

La tête de pont de Borisow étant tournée vers la France, n'avait été ni réparée, ni armée, et n'était pas à l'abri d'un coup de main; il fallait donc, afin de défendre le pont, des troupes assez nombreuses pour tenir en échec le corps de Tchitchagof. Le 20 novembre, vers minuit, le général Dombrowski arriva avec sa division, moins un régiment qui était encore en arrière, et établit ses bivouacs à droite de la tête de pont. Il prit le commandement de la totalité des troupes qui étaient sur ce point, et qui s'élevaient à environ 5,500 hommes, dont 4,000 de sa division, et 1,500 de la garnison de Minsk et de Borisow. Son artillerie se composait de vingt bouches à feu. Un bataillon était en position en avant de la tête de pont; un autre en occupait l'intérieur.

Le 21, dès le point du jour, le général Lambert surprit et culbuta le bataillon qui couvrait la tête du pont, et, en le poursuivant, fut sur le point d'y pénétrer. En même temps, les Russes attaquaient vivement Dombrowski. Sentant combien sa position était critique, ce général appuya à gauche, et parvint à se mettre à cheval sur la route de Minsk, de manière à couvrir le pont. Sur ces entrefaites, parut le général Langeron, qui déploya contre les Polonais un feu d'artillerie d'autant plus meurtrier, qu'il put placer des batteries sur le prolongement de leur ligne de bataille. Il parvint aussi à en établir qui tiraient sur le pont; le passage en devint dès lors très difficile, et le général français se vit exposé à perdre, d'un moment à l'autre, sa communication avec Borisow. Enfin, vers le milieu de la journée, Langeron, jugeant que la division Dombrowski devait être ébranlée, et que le feu de l'artillerie avait dû lui causer de grandes pertes, la fit charger par des troupes fraîches. Cette attaque eut un plein succès : les Russes renversèrent les Polonais, et entrèrent pêle-mêle avec eux dans la tête de pont et dans Borisow. Tout ce qui avait concouru à la défense de cette ville fut pris ou tué, à l'exception de 1,500 hommes, avec lesquels Dombrowski se retira par la route d'Orsza pour se réunir au duc de Reggio, qui devait arriver à Bobr le même jour. Tchitchagof envoya la division Pahlen à la poursuite de Dombrowski, et prit position, avec le reste de son corps, sur la rive droite de la Bérézina, vis-à-vis de Borisow.

Kutusof passe le Dniéper. — Oudinot reprend Borisow. — Tandis que Tchitchagof occupait la ligne de retraite de l'armée française, Kutusof continuait à la poursuivre, mais fort lentement. Il était parti, le 20 novembre, de Dobroé, pour suivre des chemins de traverse sur la gauche de la route par laquelle les Français faisaient leur retraite. Il traversa le Dniéper à Kopyr, le 25 novembre.

Nous avons laissé le duc de Bellune à Kraznogura, et le duc de Reggio à Czéréia. Ce dernier reçut, dans la journée du 20 novembre, l'ordre que lui donnait l'Empereur, de se rendre à marches forcées sur Borisow, et il commença, le jour même, son mouvement. Il arriva, le 21, à Bobr; et le 22, un peu avant le jour, lorsqu'il se disposait à repartir, il y reçut la nouvelle du désastre de la division Dombrowski. Il fit, comme nous l'avons dit, prévenir l'Empereur de cet événement, et continua sa marche dans la direction de Minsk. Son dessein était d'attaquer les Russes, de les rejeter sur la rive droite de la Bérézina, et de tenter de reprendre le pont de Borisow.

L'Empereur se trouvait dans une position fort diffi-

Digitized by Google

cile : son arrière-garde était suivie par Platof; plusieurs corps de partisants côtoyaient sa marche; sur la rive droite, et à peu de distance, était Wittgenstein (qui n'avait en présence que le corps du duc de Bellune), et, devant lui, Tchitchagof, que rien ne paraissait pouvoir empêcher d'opérer sa jonction avec Wittgenstein. Donc, selon toutes les probabilités, ces deux derniers généraux, dont les forces s'élevaient ensemble à 67,000 hommes de troupes régulières, allaient se réunir et se placer sur les communications de l'armée française.

L'Empereur ne pouvait pas disposer de plus de 40,000 combattants, en y comprenant les corps du duc de Bellune et du duc de Reggio, et il n'avait presque plus de cavalerie.

Le 22 novembre, dès qu'il fut arrivé à Toloczin, il écrivit au maréchal Oudinot qu'il l'approuvait dans sa résolution de marcher sur les Russes pour reprendre le pont de Borisow, et lui ordonna, dans le cas où l'ennemi parviendrait à détruire ce pont, de s'emparer d'un passage à droite ou à gauche, et d'y faire aussitôt construire des redoutes et deux ponts, pour que l'armée pût déboucher rapidement.

Ne doutant pas que le duc de Reggio ne dût réussir dans son entreprise, l'Empereur s'occupa sur-le-champ de ce qu'il devait faire quand ce résultat serait obtenu, et il désigna, pour l'endroit où l'on établirait les ponts, le village de Wésélowo, situé sur la rive gauche de la Bérézina, à cinq lieues au-dessus de Borisow.

Il n'y avait pas huit heures que Napoléon avait expédié ses ordres au duc de Reggio, lorsqu'il lui en adressa de nouveaux. Il lui enjoignait de tâcher de se rendre maître du gué de Wésélowo le plus tôt possible, et d'y faire construire des ponts, des redoutes, des abatis, pour le garantir, le principal étant d'être promptement maître d'un passage sur la Bérézina.

Le 23 novembre, de grand matin, l'Empereur quitta Toloczin, toujours accompagné de la garde, et arriva, à quatre heures de l'après-midi, à Bobr, où il établit son quartier-général. Il fit aussitôt écrire au maréchal Victor de se retirer sur Baran, pour occuper la route qui conduit de Lepel à Borisow et à Wésélowo. Mais il était trop tard : le maréchal, se conformant à ses dernières instructions, avait déjà commencé son mouvement de retraite sur Borisow, par Batury et Chichavrui.

L'armée française obtint, ce jour même, un succès qui rendit sa position moins critique. Le maréchal Oudinot, ayant rencontré, à trois quarts de lieue au-delà de Losnitza, la division Pahlen qui marchait à sa rencontre, l'attaqua vivement, et la poussa de position en position jusqu'à Borisow, dont il s'empara. Il fit, dans cet engagement, environ 800 prisonniers. Tchitchagof ne secourut point Pahlen, mais dès que ce général fut repassé sur la rive droite, il fit couper la partie du pont qui touchait à cette rive.

Arrivée de l'armée sur la Bérézina. — Établissement des ponts de Studianka. — Avant de quitter Bobr, le 24 novembre, l'Empereur ordonna au général Eblé, directeur général des équipages de ponts, au général Chasseloup, commandant le génie de l'armée, et au général Jomini, attaché à l'état-major général, de se rendre en toute hâte près du duc de Reggio, et de l'aider dans la reconnaissance de la Bérézina; les deux premiers étaient, en outre, chargés de s'occuper de l'établissement des ponts. Tout ce qui restait de pontonniers, de sapeurs et de mineurs, avec ce qu'ils avaient conservé de matériel, reçut l'ordre de se porter, à marches forcées, sur Borisow.

La garnison de Mohilow, composée de troupes polonaises, et forte de 1,200 hommes environ, ayant rejoint l'armée à Bobr, l'Empereur la mit sous les ordres du maréchal Ney; il y mit aussi le général Zayonscheck, qui avait conservé plus de la moitié de son artillerie, mais dont le corps ne comptait plus guère que 500 hommes. Ney eut ordre de prendre position à Bobr avec ces troupes réunies, afin de pouvoir soutenir Davoust et le vice-roi, qui devaient se retirer lentement, jusqu'à ce qu'on eût assuré le passage de la Bérézina.

La cavalerie de l'armée était réduite à quelques centaines de cavaliers; cependant un assez grand nombre d'officiers étaient encore montés. On les réunit, et on en forma deux compagnies qui furent mises sous les ordres des généraux Grouchy et Sébastiani; des généraux de brigade y faisaient les fonctions de lieutenants, des colonels, celles de sous-lieutenants, etc.; les deux compagnies reçurent le nom d'*Escadron sacré*.

Quand toutes ces dispositions furent exécutées, l'Empereur quitta Bobr, à dix heures du matin, avec son état-major, et vint fixer son quartier-général à Losnitza. Napoléon n'ignorait pas que Tchitchagof avait coupé le pont de Borisow et s'opposait au passage de la Bérézina; que Wittgenstein était à peu de distance sur la droite, et il croyait être suivi par Kutusof.

Dans l'après-midi, on entendit le canon sur la droite. C'était l'arrière-garde de Victor, commandée par le général Delaître, et composée d'une brigade d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, qui était attaquée, au-delà de Batury, par 6,000 hommes du corps de Wittgenstein. Delaître arrêta l'ennemi assez long-temps pour que l'artillerie et les bagages du 9e corps pussent sortir d'un bois où ils étaient engagés.

Dans la nuit du 23 au 24 novembre, le duc de Reggio avait fait faire des reconnaissances au-dessous et au-dessus de Borisow. Il apprit qu'au-dessous de cette ville, le point le plus rapproché où l'on pût passer la Bérézina était au village d'Ukoloda, situé sur la rive gauche, à trois lieues à peu près de Borisow. Au-dessous de Borisow, le premier point où l'on pût passer la rivière était situé vis-à-vis de Stakowa, village situé à une demi-lieue de Borisow; le second point était à Studianka, village qui se trouve sur la rive gauche et à quatre lieues de Borisow; le troisième était à Wésélowo.

Tandis que l'on s'occupait de jeter des ponts à Studianka, voici quelle était, le 25 novembre au soir, la position des deux armées : l'Empereur en personne occupait Borisow, et sa garde les environs; le 2e corps marchait sur Studianka; le maréchal Ney était entre Losnitza et Niémanitza; le vice-roi à Nacza; Davoust

Digitized by Google

entre Nacza et Kupki; Victor avait pris position à Ratuliczi pour couvrir le vice-roi et le maréchal Davoust. Tchitchagof en personne était devant Borisow avec la plus grande partie de ses forces; une de ses divisions observait les gués de Studianka et de Wésélowo; des détachements étaient placés à Stakowa et devant Ukoloda; Wittgenstein était à Baran avec son armée, à l'exception de 6,000 hommes qui suivaient le duc de Bellune. Kutusof avait son quartier général à Kopys, où il avait fait établir des ponts sur le Dniéper; son avant-garde, commandée par Miloradowitz, était à la Starozélie.

L'Empereur quitta Borisow le 25, à dix heures du soir, et arriva le 26, à sept heures du matin, à Studianka.

Le village de Studianka, situé sur le penchant d'une colline qui borde la Bérézina, est éloigné de cette rivière d'environ soixante toises. Le terrain qui sépare le village de la rivière est solide; mais quand on a passé la Bérézina, on trouve un marais dominé par la colline, sur le penchant de laquelle est Studianka; au-delà de ce marais, le terrain s'élève, et offre, à environ trois cent cinquante toises, une position où les Russes pouvaient placer avantageusement des batteries, s'ils voulaient s'opposer à l'établissement des ponts. Pendant la nuit, de nombreux bivouacs avaient couvert cette position, ce qui semblait annoncer, de la part de l'ennemi, une vive résistance.

A huit heures du matin, on fit passer la rivière à la nage à quelques cavaliers, et, au moyen de deux radeaux contenant chacun dix hommes, on jeta sur la rive opposée environ 400 hommes d'infanterie. La crête de la colline de Studianka était couronnée par l'artillerie du 2e corps, prête à foudroyer ce qui se présenterait; celle de la garde arriva bientôt. L'ennemi ne fit aucune démonstration; il suffit, pour contenir les Cosaques, de quelques coups de canon et du feu des tirailleurs. Napoléon ne disposait plus en ce moment que d'environ 30,000 combattants, dont 4,000 de cavalerie; le nombre des militaires isolés s'élevait presque à un pareil nombre.

Pendant que l'on jetait ainsi des troupes sur la rive ennemie, on travaillait à la construction de deux ponts. Ils étaient établis en face de Studianka, et éloignés l'un de l'autre d'environ cent toises. Celui de droite n'était destiné qu'à l'infanterie et à la cavalerie; l'autre, plus large et plus solide, l'était, en outre, à l'artillerie et aux voitures. En plusieurs endroits, la Bérézina était entièrement couverte de glaces; mais, vis-à-vis de Studianka, il n'y avait que ses bords de gelés. Le lit de cette rivière était vaseux et inégal, son cours lent; elle charriait des glaçons.

1° *Passage de la Bérézina.* — A une heure de l'après-midi, le pont de droite fut achevé, et l'Empereur, qui n'avait pas quitté les travaux depuis qu'ils étaient commencés, y fit passer, sous ses yeux, le corps du duc de Reggio, qui défila dans le plus grand ordre et avec beaucoup d'ardeur. Dès que le maréchal eut atteint la rive droite, il marcha contre l'ennemi et le repoussa jusqu'au-delà de Brilowa.

Les Russes avaient d'abord opposé peu de résistance; mais ayant reçu des renforts, ils se maintinrent à Stakowa.

En même temps qu'il repoussait ainsi l'ennemi dans la direction de Borisow, le duc de Reggio dirigeait un petit détachement sur Zembin. Il était extrêmement important d'occuper cette route, parce qu'à une lieue et demie de Studianka, elle traverse un bois marécageux impraticable; qu'elle n'a, en cet endroit, que la largeur nécessaire pour livrer passage à une voiture, et parce qu'avant de quitter ce bois marécageux, on passe sur trois ponts, longs ensemble de trois cents toises, et séparés par des intervalles de cent toises. Si l'ennemi eût brûlé ces ponts, il eût mis l'armée française dans le plus grand embarras, en lui fermant la route de Wilna par Malodeczno.

Le détachement envoyé par le duc de Reggio atteignit Zembin sans rencontrer d'ennemis; quelques Cosaques, qui occupaient ce bourg, se retirèrent à son approche.

Le pont de gauche, destiné aux voitures, ne fut terminé que trois heures après celui de droite. L'artillerie du 2e corps passa aussitôt et fut suivie de celle de la garde.

Pendant que les corps qui ouvraient la marche de l'armée franchissaient la Bérézina, ceux qui les suivaient pressaient leur marche pour mettre aussi cette rivière entre eux et les Russes. Le duc de Bellune quitta, le 26 au matin, sa position de Ratuliczi, atteignit la grande route à Losnitza, y laissa le général Partouneaux avec sa division et la division de cavalerie du général Fournier; il poussa, ce jour même, jusqu'à Borisow, qu'il occupa avec ses deux autres divisions.

Le maréchal Davoust atteignit Losnitza le 26 au soir, et cessa de faire l'arrière-garde, qui fut confiée au général Partouneaux. Le vice-roi bivouaqua à Niémonitza. Le maréchal Ney, étant arrivé à Studianka, reçut l'ordre de passer la rivière dans la nuit, de prendre position derrière le duc de Reggio, et de le soutenir s'il était attaqué le lendemain. La division Claparède fut réunie à son commandement, et devait le rejoindre le 27. Deux ruptures, survenues, dans la nuit du 26 au 27, au pont pour voitures, interrompirent le passage, et eurent l'inconvénient d'augmenter l'encombrement qui commençait déjà à se former entre la rivière et Studianka. Cet accident fut promptement réparé.

Le 26, Wittgenstein arriva à Kostritza, et se trouva à peu près à la même distance de Studianka que le duc de Bellune, et, par conséquent, plus rapproché de ce village que les troupes françaises, qui étaient encore en arrière de Borisow: ainsi, dans le cas où Wittgenstein se porterait rapidement sur Studianka, ces troupes pouvaient être coupées. Le général Partouneaux devait s'arrêter à Borisow, et y tenir jusqu'à nouvel ordre.

Le duc de Bellune s'étant mis en marche le 27, à quatre heures du matin, arriva de bonne heure à Studianka, et prit position autour de ce village. Le vice-roi et le maréchal Davoust y arrivèrent dans la journée.

Digitized by Google

L'Empereur monta à cheval à une heure de l'après-midi, passa la Bérézina, et alla établir son quartier général dans le petit hameau de Zaniwki, situé au milieu des bois, à une lieue des ponts et près de la route de Borisow. Sa garde, qui le suivait, vint y prendre position; la division Daendels, du 9e corps, passa ensuite. Pendant toute cette journée Tchitchagof resta dans l'inaction; une partie de son corps observait Borisow, l'autre était en présence du maréchal Ney.

Jusqu'au 27, le passage s'était effectué avec assez d'ordre; mais le soir de ce jour, les militaires isolés et les traîneurs commencèrent à arriver en foule, amenant avec eux une grande quantité de voitures et de chevaux. Ils occasionnèrent bientôt un encombrement tel, que l'on ne pouvait qu'avec les plus grandes peines, et en courant les plus grands dangers, pénétrer jusqu'aux ponts: en effet, le terrain entre la rivière et Studianka était couvert d'hommes, de chevaux et de voitures. Dès ce moment, il fut impossible de rétablir l'ordre, et des rixes s'élevaient fréquemment entre ceux qui voulaient passer. Pendant cette nuit, toutes les troupes du vice-roi, de Davoust et de Latour-Maubourg traversèrent la rivière avec beaucoup de peine; ainsi, il ne resta sur la rive gauche de la Bérézina que les divisions Partouneaux et Girard, et deux brigades de cavalerie légère.

Combat de Borisow. — Prise de la division Partouneaux. — Wittgenstein, comme nous l'avons vu, s'était avancé, le 26, jusqu'à Kostritza; le lendemain, il se dirigea avec toutes ses troupes sur Borisow, se bornant à envoyer un détachement de Cosaques devant Studianka, pour observer les Français sur ce point. En même temps, le général Partouneaux se retirait sur Borisow, où il arriva à midi; et il se disposait à continuer sa retraite, lorsqu'il reçut l'ordre de se maintenir dans cette ville, et d'y passer la nuit. A peine avait-il commencé les dispositions nécessaires pour l'exécution de cet ordre, lorsque le bruit du canon et la foule des voitures et des traîneurs qui rétrogradaient, lui apprirent qu'il était coupé de Studianka. Sa situation était des plus critiques, puisque l'Empereur n'avait pas laissé de troupes entre Studianka et Borisow pour protéger sa retraite; selon toutes les apparences, on le sacrifiait pour le salut du reste de l'armée. Sa division se trouvait réduite à 3,500 hommes, et la brigade Delaitre, qui avait été mise sous ses ordres, ne comptait que 400 chevaux. Platof le suivait; Tchitchagof pouvait occuper Borisow aussitôt que le pont ne serait plus gardé, puisque Partouneaux était obligé de se retirer avec une précipitation qui ne lui laissait pas le temps de le faire détruire; enfin, Wittgenstein, avec toute son armée, marchait sur Borisow. Dans cette extrémité, Partouneaux se hâta de quitter cette ville et de marcher à la rencontre de l'ennemi pour tâcher de se frayer un passage. Deux de ses brigades, ployées en masse, suivaient la route de Wésélowo; la troisième marchait à droite, dans les terres. L'un des régiments de cavalerie devait seconder l'attaque de la tête de colonne; l'autre faisait l'arrière-garde et maintenait les Cosaques. Les colonnes étaient embarrassées d'une foule désordonnée de traîneurs, de chevaux et de voitures qui se pressaient autour d'elles. Rien ne put ralentir la marche du soldat, qui, à plusieurs reprises, attaqua l'ennemi avec une grande vigueur. Mais ces nobles efforts étaient impuissants contre le nombre: Partouneaux, enveloppé, fut fait prisonnier à la tête d'une de ses brigades; les deux autres brigades et la cavalerie purent se retirer jusque près de Borisow, où elles passèrent la nuit, entourées de tous côtés par les Russes. Le lendemain, au matin, elles déposèrent les armes. La moitié des troupes de la division Partouneaux avait été mise hors de combat; les généraux Blamont et Delaitre étaient au nombre des blessés. 5 ou 6,000 traîneurs et beaucoup de bagages tombèrent en outre au pouvoir du général russe.

Bataille de la Bérézina. — Le passage de la Bérézina continua dans la nuit du 27 au 28; de l'artillerie, des bagages et des militaires isolés abordèrent l'autre rive; mais le désordre ne permit d'en faire passer qu'une petite quantité. L'Empereur voulant encore conserver ses ponts dans la journée du 28, et le duc de Bellune ne pouvant, avec la seule division Girard, les défendre contre Wittgenstein, on fit, au point du jour, repasser sur la rive gauche la division Daendels. Les forces du duc de Bellune se montèrent alors à 4,000 hommes d'infanterie et 300 de cavalerie. On plaça des batteries de la garde sur le marais, pour flanquer les troupes qui défendaient Studianka.

Tandis que l'Empereur prenait toutes ces dispositions, Tchitchagof, à la tête de toutes ses troupes, l'attaquait sur la rive droite. Les maréchaux Oudinot et Ney, qui lui étaient opposés, n'avaient à eux deux que 8,500 hommes, dont 1,500 de cavalerie. Ils appuyèrent leur droite à un bois épais qui borde la route de Borisow, et leur gauche à la Bérézina. Le duc de Reggio occupait la droite et le centre, le duc d'Elchingen la gauche; Napoléon était en réserve avec sa garde. Cette position n'avait pas une demi-lieue d'étendue, et la disposition des lieux, semés de bois très clairs, ne permettait d'utiliser qu'une petite quantité de cavalerie.

Dès le commencement de l'attaque, le combat devint très vif, et le maréchal Oudinot ayant été blessé, Ney se trouva seul chargé du commandement. L'engagement durait depuis deux heures sur cette rive, lorsque, de l'autre côté de la Bérézina, Wittgenstein attaqua le duc de Bellune. Aux premiers coups de canon, toutes les personnes bivouaquées sur la rive gauche se rapprochèrent des ponts pour se mettre à l'abri des boulets et passer dès que cela serait possible. De là, un encombrement d'hommes, de chevaux et de voitures, qui occupaient environ cinq cents toises de terrain le long de la rivière, sur plus de cent toises de profondeur. La situation du duc de Bellune était on ne peut plus critique: les forces de l'ennemi étaient quintuples des siennes; il n'avait d'autre artillerie que celle de sa réserve; il ne pouvait être soutenu; il occupait un développement beaucoup trop grand en raison de

Digitized by Google

ses forces; enfin il n'avait pas de retraite, puisque le passage des ponts se trouvait obstrué. Le maréchal ne s'en défendit pas moins avec la plus grande résolution; mais l'ennemi s'étant emparé d'un bois situé sur la droite de Studianka, à une portée de canon de ce village, les Français en furent chassés, et Wittgenstein s'y maintint jusqu'au soir.

Tant que le général russe fut maître du bois, il dirigea sur la foule qui entourait les ponts le feu de plusieurs batteries, qui firent sur ces masses compactes un effroyable ravage. Une vive terreur s'empara de tous les esprits; on se précipita vers les ponts, les voitures s'accrochèrent et se renversèrent; beaucoup d'hommes furent étouffés ou écrasés; d'autres, poussés dans la Bérézina, y trouvèrent la mort; quelques uns se sauvèrent à la nage, ou atteignirent les ponts sur lesquels ils s'efforcèrent de monter en se cramponnant aux chevalets: un grand nombre de voitures abandonnées augmentèrent la confusion, qui fut alors à son comble: beaucoup de chevaux, poussés dans la rivière, se noyèrent ou restèrent engagés dans les glaces; d'autres, errant sans guides, se réunirent, et, se serrant les uns contre les autres, formèrent en plusieurs endroits des masses impénétrables.

Le combat n'était pas moins animé sur la rive droite de la Bérézina; il est vrai de dire que les troupes de Ney et celles de Tchitchagof étaient moins disproportionnées. Toutes les attaques du général russe furent repoussées, sans qu'il fût nécessaire de faire donner la garde. La batterie de réserve du 2e corps, placée sur la route de Borisow, fit beaucoup de ravage dans les rangs ennemis, et la division de cuirassiers du général Doumerc, qui comptait encore 500 chevaux, trouva le moment de charger et fit 1,500 prisonniers. La nuit mit fin au combat sur les deux rives.

La bataille de la Bérézina fut très sanglante; plus de la moitié des généraux qui avaient combattu avaient été blessés, entre autres, le maréchal Oudinot, et les généraux Legrand et Zayonscheck. Les Français firent, en outre, des pertes fort sensibles, obligés qu'ils furent d'abandonner leurs blessés et une grande partie de leurs bagages.

Pendant la bataille, le vice-roi, le maréchal Davoust et le général Latour-Maubourg s'étaient rendus à Zembin, ainsi qu'un grand nombre de militaires isolés.

Fin du passage. — Encombrement. — Destruction des ponts. — L'encombrement des ponts avait rendu le passage à peu près impraticable; le général Éblé fit alors exécuter une espèce de tranchée au travers des masses. On faisait passer sur la rive droite les chevaux abandonnés, et l'on renversait dans la rivière les voitures abandonnées qui se trouvaient sur le terrain où passait la tranchée. Les cadavres des chevaux étaient trop nombreux pour qu'on pût les enlever. Le duc de Bellune, ayant laissé une arrière-garde en présence de l'ennemi, passa le pont, à neuf heures du soir, suivi de son artillerie. Cette opération fut terminée à une heure du matin, et les ponts se trouvèrent libres sans que personne en profitât pour passer.

Le lendemain matin, à six heures et demie, le duc de Bellune retira ses avant-postes et fit passer son arrière-garde. Convaincue alors qu'on allait détruire les ponts, une multitude de militaires isolés, d'employés, de domestiques, de vivandiers et de familles fugitives qui suivaient l'armée depuis Moscou, et qui, blessés ou malades, n'avaient pas voulu sortir des bivouacs qu'ils avaient formés, se précipita au passage et y produisit un nouvel et dernier encombrement. Le général Éblé brûla les ponts à huit heures et demie. La rive gauche de la Bérézina offrit alors un spectacle déchirant: un amas d'hommes, de femmes et d'enfants poussaient des cris de désespoir; plusieurs tentèrent de passer en se précipitant à travers les flammes; d'autres se risquèrent sur la glace qui s'était amassée entre les deux ponts, mais trop faible encore, elle céda sous leur poids et les engloutit. Enfin les Cosaques parurent à neuf heures, et s'emparèrent d'environ 5,000 personnes de tout sexe et de tout âge restés sur la rive gauche; ils n'y trouvèrent que trois canons et quelques caissons; mais le butin qu'ils firent était immense et très précieux. Le général Éblé se retira à neuf heures et demie du matin, après avoir achevé la destruction des ponts; alors seulement parurent les premières troupes de Wittgenstein.

Suite de la retraite. — L'Empereur, accompagné de sa garde, avait quitté, le 29, à six heures du matin, son quartier général de Zaniwski. Le duc de Bellune le suivait; le duc d'Elchingen faisait l'arrière-garde. Le soir, l'armée fut placée ainsi qu'il suit: le maréchal Ney occupait une position un peu au-delà de Zembin; Victor était à Zembin; le vice-roi et Davoust à Pleszeniczi, et l'Empereur, avec sa garde, à Kamen. Le général de Wrede, qui était alors à Dokszytzi, reçut l'ordre de se retirer sur Wileika, pour couvrir l'armée sur la droite.

Tchitchagof s'était borné à suivre et à observer l'arrière-garde; Wittgenstein faisait établir des ponts à Studianka, pour prendre la même direction; Kutusof, après avoir traversé le Dniéper à Kopys, le 25 novembre, arriva, le 1er décembre, à Ucsza, après y avoir traversé la Bérézina; puis il se porta sur Radoszkowitzi, pour y prendre la grande route de Minsk à Wilna. Le corps de Hertel, qui n'avait point encore rejoint Tchitchagof, reçut l'ordre de marcher sur Slonim.

Réflexions sur les journées de la Bérézina. — Il n'est pas sans intérêt de connaître le jugement des écrivains militaires russes sur les mémorables journées de la Bérézina. Ils n'ont pu s'empêcher de reconnaître le vice des dispositions prises par les généraux russes, et la noble fermeté de l'Empereur Napoléon au milieu de circonstances aussi critiques.

«L'événement, dit M. de Butturlin, ne répondit pas aux espérances que la marche des armées secondaires sur les communications des Français avaient inspirées aux Russes, et qui n'allaient rien moins qu'à voir toutes les issues fermées pour le retour de Napoléon et de ses troupes. Le renversement de ces espérances causa un

Digitized by Google

Digitized by Google

Bataille de Maloiaroslawetz. Mort du Général Delzons.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Kibitka d'hiver.

Rostopschin.

Andréossy.

Monument de Pultawa.

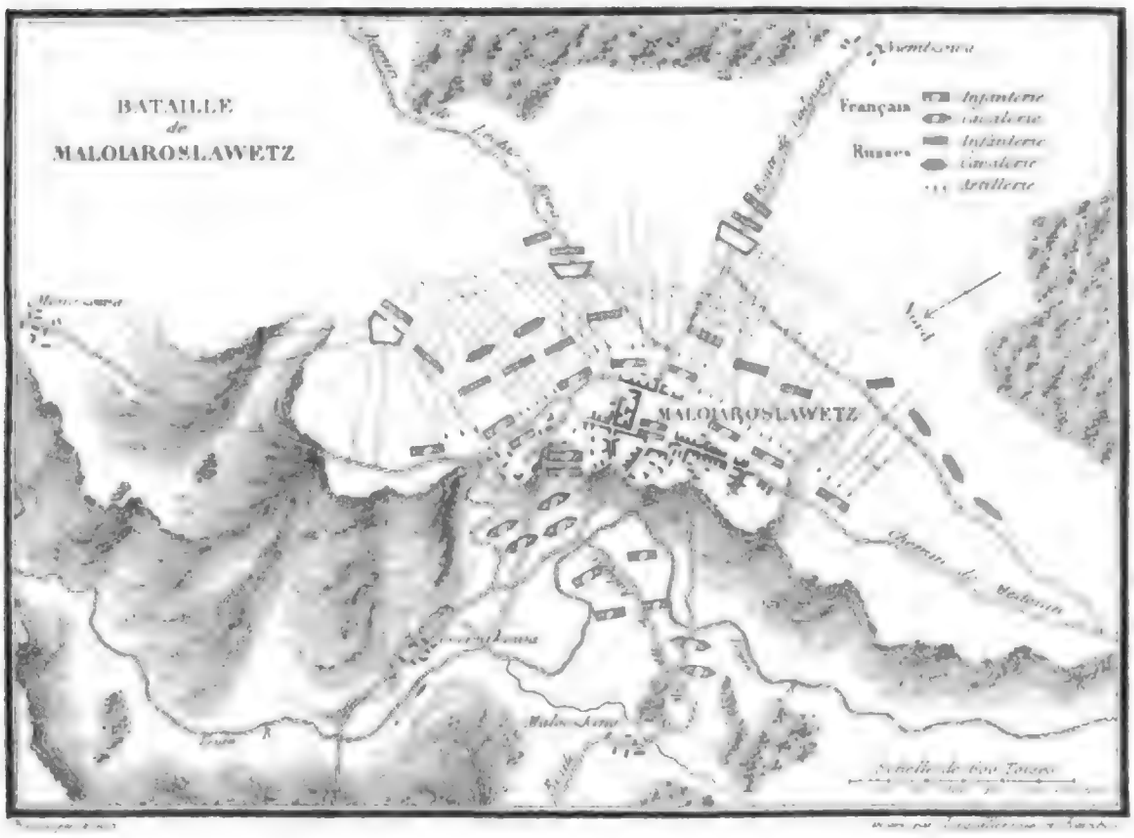
Salle du Trône au Kremlin après l'incendie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Garde Russe . Hulans .



Digitized by Google

Digitized by Google

mécontentement assez général, dont le mauvais effet rejaillit sur les généraux russes, que l'opinion publique rendit responsables de l'inexécution du projet arrêté. L'amiral Tchitchagof, qui, malheureusement pour lui, se trouva en évidence, fut le premier attaqué. Mais le comte Wittgenstein et le maréchal Kutusof eurent aussi leur tour !....

«On a reproché à Wittgenstein de n'avoir pas songé à se mettre en communication avec l'amiral, et de ne s'être pas porté de Tchachniki sur Borisow par la rive droite de la Bérézina..... On a reproché au maréchal Kutusof la lenteur de ses marches, telle, qu'il n'était arrivé que cinq jours après sur la Bérézina..... Enfin, on a reproché à l'amiral de s'être laissé surprendre le passage de Studianka, d'avoir manœuvré avec lenteur dans cet instant décisif; de n'être pas revenu, dès le 27, sur le point où le passage était démasqué; de ne pas s'être montré plus actif dans le combat du 28; d'avoir perdu des moments précieux dans sa halte intempestive de Stakow; enfin, d'avoir laissé Kapcévitz revenir sur lui, au lieu de l'avoir jeté vivement au-delà de l'armée française sur Zembin, pour la prévenir sur ce défilé et lui couper les ponts....

«Nous ne pouvons dissimuler que la conduite de l'empereur des Français au passage de la Bérézina est au-dessus de tout éloge; le danger imminent où il se trouvait ranima encore une fois son génie militaire.... Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête; il trompe par des démonstrations habiles les généraux qui lui sont opposés, et glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où était son armée, et qu'il n'était plus en son pouvoir de maîtriser.»

Le général Jomini a dit aussi :

«Sans le malheur arrivé à Partouneaux, nous eussions pu nous enorgueillir de ce fameux passage (de la Bérézina). Ce fut, en effet, un beau spectacle que celui de 8 à 9,000 hommes repoussant, sous les ordres de Ney et d'Oudinot, les trois divisions de Tchitchagof, tandis que, d'un autre côté, les 8,000 hommes qui restaient à Bellune luttaient glorieusement, adossés à un fleuve, contre les efforts de Wittgenstein.... Et dans quelle situation nos braves soutinrent-ils cette lutte désespérée! Exténués par la faim et le froid, entourés d'ennemis, à six cents lieues de leur pays, sans espoir d'échapper à la destruction, manquant de munitions, affectés par le spectacle déchirant du désordre qui les environnait, on peut dire qu'ils combattaient et succombaient en héros. Plus heureux que nous, les Russes, pourvus de vivres et d'eau-de-vie, acclimatés, combattant sur leurs foyers, exaltés par des succès qui surpassaient toutes leurs espérances, supérieurs en nombre, près d'être soutenus par leur grande armée, ayant une cavalerie et une artillerie nombreuses et bien conservées, certains, en un mot, que le moindre succès leur procurerait de riches trophées, se présentaient au combat avec un avantage immense sur les nôtres!»

Opérations des corps détachés. — Avant de continuer le récit de la retraite, il convient de jeter un coup d'œil sur les opérations des corps détachés en Lithuanie et en Wolhinie.

Le maréchal Macdonald était resté en présence de 8,000 hommes de la garnison de Riga, qui occupaient, sur la rive gauche de la Dwina, le pays compris depuis Schlock jusqu'à Friedrichstadt. Presque toutes ces forces étaient stationnées à Neigut; la ligne des avant-postes, sur la rive droite de ce village, suivait la Mis et l'Aa; sur la gauche, les Russes occupaient Walhof, en avant de Friedrichstadt. Macdonald résolut de tenter de couper la retraite aux troupes qui se trouvaient à gauche de la route de Riga à Bausk. Il se transporta à Ekau, pour être plus à même de diriger les opérations, et retira au général Hunerbein le commandement qu'il lui avait donné, après le combat de Meschten, pour le confier au général Bachelu. Hunerbein ne conserva que le commandement de la brigade polonaise; le brigadier de Horn eut celui de la brigade prussienne. Ces deux brigades et les six escadrons de cavalerie prussienne s'élevaient à 8,000 hommes environ, et furent réunis, le 14 novembre au soir, en avant d'Ekau. Le lendemain, avant le jour, le général Bachelu s'empara de Baldon, et, y ayant laissé Hunerbein, il poussa l'ennemi jusqu'à Dahlenkirchen, où il prit position. Pendant ce temps, on dirigea de fausses attaques sur Olai et Neigut, tandis que Massenbach, avec la réserve qui était à Anenburg, se portait sur Friedrichstadt. Tout ce qui était sur la droite de la route d'Ekau à Riga se trouva coupé. Cette partie de la ligne russe était commandée par le général Lewis; il avait peu de cavalerie, seulement quelques pièces de canon, et 5,000 hommes environ de nouvelle infanterie. Il fit d'abord sa retraite sur Riga; mais ayant rencontré, à une lieue avant d'arriver à Tomsdorf, l'avant-garde d'Hunerbein, qui lui prit un bataillon, et ayant appris que Bachelu occupait Dahlenkirchen, il rétrograda sur Friedrichstadt. Informé bientôt que Massenbach marchait sur cette ville, il s'arrêta. Heureusement pour lui, le froid, qui devint tout-à-coup très rigoureux, rendit la glace assez forte pour lui permettre de repasser sur l'autre rive de la Dwina, même avec son artillerie. Sans cette circonstance, il eût été probablement contraint de mettre bas les armes. Une partie des troupes qui occupaient Friedrichstadt repassa également sur la glace; mais Massenbach étant arrivé à l'improviste devant cette ville, le 17, à neuf heures du soir, s'en rendit maître, et y prit un bataillon et un escadron.

Le général Lewis dut son salut à ce que le général Hunerbein, au lieu de le poursuivre, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, se retira, au contraire, sur Baldon.

Le prince de Schwartzenberg avait, comme nous l'avons vu, poursuivi Sacken jusqu'en Wolhinie, et, le 27 novembre, par suite d'ordres qu'il avait reçus, il

Digitized by Google

avait rétrogradé pour se porter sur Minsk. Le 7 décembre, son avant-garde atteignit Slonim, où il reçut, par une dépêche du major général, des détails sur la victoire de la Bérézina, et où il s'arrêta afin d'attendre de nouveaux ordres.

Le général Reynier avait quitté Brezesc-Litowski, le 1er décembre, après y avoir laissé sa brigade polonaise et s'était porté sur Slonim. Il s'arrêta, le 7, à Lujana, et cantonna ses troupes dans les environs.

Le 21 novembre, la première brigade de la division Loison était arrivée à Wilna, et toute la division y avait été réunie le 23. Wilna renfermait, en outre, environ 7,000 hommes de troupes qui rejoignaient, et beaucoup de blessés, de malades, d'administrateurs et d'employés. Leur nombre s'accrut encore de tout ce qui avait pu fuir de Minsk. Dès que le duc de Bassano, qui résidait à Wilna, eut appris le passage de la Bérézina, il envoya au-devant de l'armée la division Loison et deux régiments de cavalerie napolitaine. Ces troupes s'avancèrent jusqu'à Oszmiana, sur la route de Minsk, et y prirent position.

Désorganisation de l'armée. — Cependant l'Empereur se dirigeait sur Wilna, et se hâtait de gagner Malodeczno, dans la crainte d'être prévenu sur ce point par quelques corps russes. Son arrière-garde était si faible, qu'elle n'aurait pu arrêter long-temps l'ennemi. Trois jours après le passage de la Bérézina, l'armée ne comptait plus que 8,400 combattants.

«Depuis le passage de la Bérézina, dit M. de Chambray, l'armée éprouva quelque soulagement sous le rapport des subsistances; mais sa situation devint encore plus déplorable d'ailleurs. L'indiscipline et l'insubordination furent portées à leur comble. Un grand nombre de soldats isolés, qui jusqu'alors avaient conservé leurs armes, les jetèrent : les traces d'uniformes disparurent entièrement. Les masses désorganisées qui couvraient la route n'étaient plus, comme précédemment, composées presque en entier de soldats; on y remarquait un grand nombre d'officiers de tous grades. Des généraux, qui avaient perdu domestiques, chevaux et bagages au passage de la Bérézina, se trouvaient souvent réduits à mendier des secours auprès des soldats qu'ils avaient commandés; ils étaient d'autant plus malheureux, qu'ils passaient tout à coup d'une sorte d'abondance à une extrême misère. Les fourrages étaient devenus communs, les vivres moins rares. L'on trouvait quelquefois à acheter des denrées près des soldats qui avaient passé la nuit dans les villages du voisinage de la route : beaucoup de personnes ne vécurent que de ces achats, à des prix exorbitants. Le léger soulagement que l'on éprouvait sous le rapport des subsistances ne produisait point d'effet sensible; on était accablé par la continuité des marches et des bivouacs. La route n'avait point encore offert un spectacle plus affreux ; on y remarquait un grand nombre de malheureux, estropiés par le fer de l'ennemi, par le froid, ou accablés par la maladie, et succombant à l'excès de leurs maux : elle était jonchée de morts ou de mourants. L'influence du moral sur la santé devint encore plus grande. On remarquait beaucoup de personnes auxquelles il restait à peine l'intelligence nécessaire pour satisfaire aux premiers besoins.

«La Lithuanie est couverte de forêts de sapins, dans lesquelles le chemin de traverse que l'on suivit jusqu'à Malodeczno était quelquefois resserré au point de ne pouvoir livrer passage à plus d'une voiture de front. Il en résultait des encombrements continuels et toutes les misères qui en étaient la suite. La route était devenue très glissante depuis la reprise du froid, et l'on se voyait contraint d'abandonner chaque jour de l'artillerie et des bagages. Les Cosaques se montraient fréquemment. Aussitôt qu'ils paraissaient, tout ce qui se trouvait sur la route rétrogradait ou pressait sa marche; il n'y restait bientôt plus que quelques traîneurs et quelques bagages, dont ils s'emparaient. Dès qu'on pouvait leur tirer quelques coups de fusil, ils se retiraient. S'ils avaient osé charger franchement sur les masses désorganisées qui couvraient la route, ils auraient fait, sans presque s'exposer, un grand nombre de prisonniers; mais ils montrèrent constamment une lâcheté que l'appât même du plus riche butin ne pouvait vaincre.»

L'Empereur part pour retourner en France. — Le 2 décembre, le maréchal Ney s'était retiré jusqu'à Zawikino, où il bivouaqua. Son infanterie se trouvant alors réduite à mille combattants, il fut remplacé à l'arrière-garde par le duc de Bellune. Ce qui restait encore à Ney de cavalerie et d'artillerie renforça le corps de ce maréchal.

L'Empereur eut son quartier-général le 23 décembre à Malodeczno.

Le général de Wrede était à Wileika. Il reçut l'ordre de se diriger sur Wilna par des chemins de traverse, de façon à couvrir sur la droite la grande route de Minsk à cette ville.

Tchitchagof suivait l'Empereur. Son avant-garde, commandée par Tchaplitz, attaqua l'arrière-garde française, le 3 décembre, près d'Ilia, lorsqu'elle avait déjà établi ses bivouacs, et l'obligea de les abandonner pour les établir une lieue en-deçà. Wittgenstein, qui n'avait suivi la route de Malodeczno que jusqu'à Kamen, se porta de là sur Wileika; il devait marcher sur le flanc droit de l'armée française. On mit sous ses ordres le corps de cavalerie du général major Kutusof, qui se dirigeait aussi sur Wileika, et qui, depuis ce moment, fit l'avant-garde de Wittgenstein.

L'intention de l'Empereur était de faire reposer son armée quelques jours à Malodeczno, où il attendait de Wilna des convois de vivres; mais il lui fallut renoncer à ce projet, son arrière-garde n'ayant pu maintenir l'ennemi.

On dirigea les Polonais directement de Malodeczno sur Olita, par des chemins de traverse; de là, ils devaient se rendre à Varsovie. Le général Junot, avec tous les cavaliers démontés, fut dirigé sur Mérecz, également par des chemins de traverse. Le reste de l'armée continua sa retraite par Wilna.

Le 4 décembre, à neuf heures du matin, l'Empereur

quitta Malodeczno, et transporta son quartier-général à Bénitza. Le lendemain, le général Loison devait arriver à Oszmiana, et il y avait garnison à Smorgoni et à Miedniki.

Ce fut durant ce séjour de vingt heures à Malodeczno que l'Empereur dicta, le 29, un bulletin qui fit connaître à l'Europe les désastres de la retraite. Ce fut aussi dans cette petite ville qu'il commença à méditer sur l'importante résolution de revenir en France recréer une armée.—Nous allons citer à ce sujet le récit de celui même qui écrivit le bulletin impérial.

«Le 3, on trouve à Malodeczno les vingt estafettes qui s'y étaient accumulées. Ces estafettes (dit M. Fain) contiennent toutes les lettres qui ont été écrites de Paris, du 1er au 19 novembre.—L'Epereur y jette un coup d'œil : il n'y voit encore que de vagues inquiétudes..... Le dessein dont il est occupé va répondre à tout.

«Il appelle l'auditeur au conseil d'État, de Forget, qui arrive de Paris avec le portefeuille des ministres, et l'interroge sur la sûreté des routes. Partout, du Rhin à l'Oder et de l'Oder au Niémen, on est dans une morne tranquillité... La vérité ne peut plus rester enfermée dans l'enceinte de l'armée : il faut qu'elle éclate. L'Empereur veut lui-même mettre sous les yeux de la France le tableau des malheurs de la retraite. Il n'y a pas eu de bulletin depuis Smolensk, où des ménagements étaient à garder. Celui de Malodeczno n'admet plus de restriction : il dit tout. C'est un appel fait avec noblesse à l'énergie des peuples et à la constance des alliés.

«Mais tandis que l'Empereur dévoile le mal que le froid nous a fait, le froid qui redouble nous jette dans une situation physique et morale pire que celle qui vient d'être décrite. Les derniers rangs de l'armée sont dissous. La main gèle sur le fer, les larmes se glacent sur les joues, on se sent raidir, engourdir et chanceler..... malheur à celui qui tombe [1]!.....

«Le mal parvenu à cet excès, il est impossible de penser à suivre désormais aucune opération militaire. Tout ce qu'on peut faire, c'est de gagner Wilna et de chercher à s'y maintenir. Il n'y a plus de remède que dans l'arrivée d'une armée nouvelle; mais cette armée, qui peut la créer en trois mois, si ce n'est l'Empereur? Un autre ordre de devoirs a commencé pour lui. C'est avoir assez fait le général; il est temps de descendre de cheval et de remonter sur le trône. Sa présence, qui n'est plus indispensable au milieu de ses soldats, est indispensable à Paris; elle y peut tout, et nul ne peut l'y remplacer [1]. De cette position seulement, il imposera encore à la Prusse et à l'Autriche; c'est donc à Paris qu'il faut se rendre. S'il tarde, le passage peut lui être fermé; au surplus, l'armée ne restera pas abandonnée : elle va se trouver couverte d'ici à peu de jours par les 20,000 hommes du duc de Tarente, par les troupes du duc de Castiglione, par les divisions de Reynier et de Durutte, et même par les Autrichiens de Schwartzenberg. Ces 80,000 soldats, qui ne sont pas désorganisés, doivent suffire pour donner une attitude respectable à nos quartiers d'hiver.

«Napoléon a achevé de peser ces importantes considérations. Pendant la marche qui l'a ramené, le 4, de Malodeczno à Bielitza, il s'est décidé; et le 5, après s'être arrêté quelques heures à Smorghoni, il fait ses adieux à ceux des chefs de l'armée qu'il a pu réunir autour de lui. Le roi de Naples aura le commandement supérieur, sous le titre de lieutenant de l'Empereur. Le prince de Neufchâtel et le comte Daru resteront auprès du roi. Le prince Eugène et tous les maréchaux continueront de servir comme si l'Empereur était présent.

«Je vous quitte, leur dit-il, mais c'est pour aller «chercher 300,000 soldats. Il faut bien se mettre en «mesure de soutenir une seconde campagne, puisque, «pour la première fois, une campagne n'a pas achevé «la guerre..... Et pourtant à quoi cela a-t-il tenu! «Quinze jours après l'ouverture des hostilités, la paix «devait être faite à Wilna; mais Bagration et ses 40,000 «Russes ont pu se dégager de nos mains, et vous sa«vez à qui la faute!—Le mois suivant, Smolensk était «tournée, surprise, et pas un soldat russe n'était là «pour en fermer les portes. Ce grand coup de main «pouvait encore ramener le cabinet de Pétersbourg au «parti de la paix; mais on a donné le temps à Neve«rowski d'atteindre Smolensk, d'y recevoir Rajewski, «et finalement d'être secouru par les deux grandes ar«mées russes. Toutefois nous prenons Smolensk, et «Barclai de Tolly, pour gagner Moscou, allait être forcé «lui-même de défiler sous la longue rangée de nos ca«nons; mais, par un vertige incompréhensible, le duc «d'Abrantès n'a pas voulu occuper la position essen«tielle : Pétersbourg sacrifiée se trouvait du moins à la «merci de la moindre patrouille suédoise; mais voilà «que Bernadotte rêve de se faire empereur à ma place! «Moscou tombe enfin dans nos mains. C'était, cette «fois, le gage assuré de la paix. Mais les mèches an«glaises la changent en un monceau de cendres!— «Je me charge alors du rôle de l'ennemi, je fais por«ter des paroles de conciliation; mais l'empereur

[1] «Nous étions tous dans un tel état d'abattement et de torpeur, que nous avions peine à nous reconnaître les uns les autres; on marchait dans un morne silence..... L'organe de la vie et les forces musculaires étaient affaiblis, au point qu'il était très difficile de suivre sa direction et de conserver l'équilibre..... La mort était devancée par la pâleur du visage, par une sorte d'idiotisme, par la difficulté de parler, par la faiblesse de la vue.....

«J'ai remarqué que les sujets bruns et d'un tempérament bilioso-sanguin, presque tous des contrées méridionales de l'Europe, résistaient plus que les sujets blonds, d'un tempérament flegmatique, et presque tous des pays du nord, aux effets de froid rigoureux..... Dans la proportion du nombre, les Allemands ont perdu beaucoup plus de monde que les Français.» (MÉMOIRES DE CHIRURGIE, du docteur Larrey, tom. IV).

[1] «La triste victoire (de la Bérézina) que nous venions de remporter était glorieuse; mais elle ne faisait que retarder notre ruine et n'améliorait en rien notre situation. Il fallait de nouveau continuer une retraite que nos forces épuisées ne nous permettaient plus de soutenir. Pour comble de malheur, le froid, qui s'était adouci depuis quelques jours, reprit avec beaucoup plus d'intensité qu'auparavant. L'ennemi, piqué de nous avoir laissé échapper à la Bérézina, nous poursuivait à outrance. Notre marche depuis Zembin jusqu'à Smorgoni acheva la dissolution de l'armée. Vivement affecté moi-même à la vue de ce désastre, j'eus besoin de me rappeler qu'un souverain qui tient à cœur de sauver la masse ne doit jamais s'attendrir ni s'apitoyer sur le sort du plus petit nombre.

«Je n'avais plus rien à faire à une armée condamnée à périr sans délai. Les destinées d'un grand peuple reposaient sur moi seul.

«Alexandre, à qui je m'adresse, n'est plus le même «homme que j'écoutais à Tilsit, quand il me deman«dait la paix!... Nous nous décidons à la retraite, et «nos réserves sont disposées de manière que toute «armée ennemie, qui viendra se placer sur notre che«min, doit être écrasée.... Mais vous savez l'histoire «de nos désastres, et combien est petite la part que «les Russes y ont prise. Ils peuvent bien dire comme «les Athéniens de Thémistocle: Nous étions perdus si «nous n'eussions été perdus!... Quant à nous, notre «unique vainqueur c'est le froid, dont la rigueur pré«maturée a trompé les habitants eux-mêmes! Les «contre-marches de Schwartzenberg ont fait le reste! «Ainsi l'audace inouïe d'un incendiaire, un hiver sur«naturel, de lâches intrigues, de sottes ambitions, «quelques fautes, de la trahison peut-être, et de hon«teux mystères qu'on saura sans doute un jour, voilà «ce qui nous ramène au point d'où nous sommes par«tis! Vit-on jamais plus de chances favorables déran«gées par des contrariétés plus imprévues! La campagne «de Russie n'en sera pas moins la plus glorieuse, la «plus difficile et la plus honorable dont l'histoire mo«derne puisse faire mention!»

Le conseil auquel l'Empereur donnait ainsi ses dernières instructions, et auquel il faisait connaître ses secrètes pensées, était composé du roi de Naples, du vice-roi, et des maréchaux Berthier, Ney, Davoust, Lefèvre, Mortier et Bessières. Après avoir remis le commandement au roi de Naples, Napoléon partit à sept heures du soir. Il n'était accompagné que des généraux Duroc, Mouton et Caulaincourt. Ce dernier était dans la voiture de l'Empereur, les deux autres dans le traîneau qui la suivait. Sur le siége de sa voiture était son mameluck, et un capitaine des lanciers polonais qui devait lui servir d'interprète. Il voyageait incognito, sous le nom du duc de Vicence, et, croyant la route libre, n'était escorté que par un faible détachement de cavalerie napolitaine.

Dans la nuit qui suivit le départ de l'Empereur, le thermomètre descendit à 28 degrés au-dessous de zéro.

Combat d'Oszmania. — Danger couru par l'Empereur. — Son retour à Paris. — Le général Loison était arrivé, dans l'après-midi du 5, à Oszmania, et il avait réparti ses soldats dans les maisons, à cause de la rigueur du froid. A la chute du jour, arriva devant cette ville le colonel russe Seslawin, qui se dirigeait aussi sur Oszmania, mais par des chemins de traverse situés sur la gauche de la route. Le colonel avait avec lui un régiment de hussards, des Cosaques et du canon. Ignorant qu'une division d'infanterie française occupait la ville, il y pénétra brusquement à la tête de sa cavalerie; mais il en fut chassé aussitôt, et il alla bivouaquer sur la gauche, à peu de distance de la route.

En ce moment l'Empereur, parti de Smorgoni, atteignit Oszmania. Si le colonel Seslawin eût été instruit de son passage, il aurait pu le faire prisonnier; mais dans cette circonstance, comme en Italie et en Égypte [1], l'étoile de Napoléon le sauva.

En arrivant à Miedniki, l'Empereur trouva le duc de Bassano, qu'il avait informé de son voyage, et auquel il avait donné ordre de venir au devant de lui. Maret monta dans la voiture de Napoléon, qui arriva, le 6, à Wilna, à dix heures du matin, tourna autour de la ville, et s'arrêta dans une maison isolée située au bout du faubourg de Kowno. Il eut avec son ministre une conversation sur les motifs qui le déterminaient à retourner en France, sur la situation des affaires, et principalement sur celle de l'armée. «Quant à l'armée, dit l'Empereur, il n'y en a plus; on ne peut appeler armée une troupe de débandés, errant çà et là pour chercher leur subsistance et des abris. On en ferait encore une armée, si, sur un point rapproché quelconque, on pouvait donner du pain à des affamés, des souliers et des vêtements à des hommes qui ne peuvent continuer de marcher sur la glace avec de mauvaises chaussures, et qui sont en proie à un froid de plus de vingt degrés; mon administration militaire n'a rien prévu, et mes ordres n'ont point été exécutés.»

Le duc de Bassano mit alors sous les yeux de l'Empereur l'état des magasins immenses qui existaient à Wilna; l'Empereur ignorait cette circonstance, car il s'écria: «Vous me rendez la vie!» et il enjoignit à son ministre de rester jusqu'à l'arrivée du roi de Naples et du major général, pour leur ordonner de s'arrêter à Wilna huit jours, si cela était possible, afin d'y rallier l'armée, de réparer le moral et le physique du soldat, et de le préparer à continuer sa retraite dans un état moins pitoyable. Ces ordres donnés, l'Empereur continua sa route. — Le 10 décembre il arriva à Varsovie, s'y reposa, et en repartit au bout de quelques heures; il ne s'arrêta plus qu'à Dresde, où il arriva le 14, et reçut la visite du roi de Saxe; enfin il arriva à Paris le 19, à onze heures et demie du soir.

Arrivée à Wilna. — Évacuation de cette ville. — Le froid, qui avait diminué depuis le passage de la

mon devoir m'appelait en France, où il fallut organiser les moyens de réparer des malheurs qu'il ne dépendait plus de moi de lui épargner. Le 5 décembre, je remis, à Malodreczno, le commandement des débris de mon armée au roi de Naples, et je partis pour Paris.

«Mes détracteurs ont eu beau jeu pour déclamer contre ce départ. Si j'avais été petit-fils de Louis XIV, et que la France eût eu mon successeur naturel prêt à monter sur le trône, je n'aurais pas balancé à partager la mauvais fortune de mes compagnons d'armes, parce que ma présence n'eût pas été nécessaire pour sauver l'Empire. Mais qu'aurais je pu faire avec 30,000 hommes à moitié gelés, luttant à six cents lieues de leur pays contre l'Allemagne ameutée, et poursuivis par l'armée russe? Devais-je augmenter par ma capture les trophées de l'ennemi? Beau courage, vraiment, que celui de rester avec un corps dont le sort est de passer sous les fourches caudines! Je suis parti avec deux de mes officiers et revenu trois mois après avec 300,000 hommes dont il n'existait que les cadres lorsque je mis le pied sur le territoire français. Voilà la plus belle excuse que je puisse opposer à ces censeurs importuns qui font la guerre dans les salons de la capitale. Quel autre que moi eût levé ces forces et réorganisé le personnel et le matériel de six cents pièces de canon, qui reparurent triomphantes dans les champs de Lutzen et de Bautzen?» (VIE POLITIQUE ET MILITAIRE DE NAPOLÉON, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric; par Jomini, t. IV.)

[1] En Italie, après le passage du Mincio (voyez t. II, p. 91); et en Égypte, dans la marche d'Alexandrie sur le Kaire (voyez t. II, p. 245).

Digitized by Google

Bérézina, prit, à compter du 3 décembre, une intensité dont on n'a pas l'idée dans les climats tempérés. Le 5 décembre, le thermomètre marqua vingt degrés au-dessous de zéro; le 6, vingt-quatre; le 7, vingt-six. Les effets de ce froid furent terribles sur des malheureux déjà soumis à tant de privations; il tuait avec la rapidité de la foudre; partout on ne rencontrait que des mourants étendus de chaque côté de la route; ce fut un désastre sans exemple. Wilna était le but que l'on s'efforçait d'atteindre, on savait que l'on y trouverait des secours. Malheureusement au milieu de tant de calamités, l'administration militaire, dans un but légitime, sans doute, voulut observer les formalités comme en temps ordinaire; on ne donna pas de vivres aux militaires isolés; il en résulta que les dix-neuf vingtièmes de l'armée en furent privés. Les Russes profitèrent de cette mesure inopportune; car on ne détruisit même pas les magasins de Smorgoni lorsqu'on abandonna cette ville. — Chaque jour l'ennemi s'emparait des bagages de l'artillerie et d'un grand nombre de militaires restés dans les villages situés sur la route.

En faisant connaître au major général qu'il confiait le commandement de l'armée au roi de Naples, l'Empereur avait joint à sa lettre l'instruction suivante, datée de Smorgoni, le 5 décembre 1812:

«Rallier l'ennemi à Wilna, tenir cette ville et prendre ses quartiers d'hiver; les Autrichiens sur le Niémen couvrant Brezesc, Grodno, Varsovie; l'armée établie à Wilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche, et qu'on ne croie pas pouvoir tenir en deçà du Niémen, se poster la droite couvrant Varsovie, et, s'il se peut, Grodno; le reste de l'armée en ligne derrière le Niémen, gardant, comme tête de pont, Kowno. Faire faire de grands approvisionnements de farine à Kœnigsberg, Dantzick, Varsovie, Thorn. Faire tout évacuer de Wilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvements. Les évacuations auront lieu sur Dantzig, pour ce qui est le plus précieux.»

Ainsi, l'Empereur conservait l'espoir de s'arrêter à Wilna, ce qui ne se pouvait que si l'ennemi s'arrêtait lui-même.

Le quartier général fut établi, le 8, à Wilna. Le roi de Naples arriva dans cette ville à onze heures du matin. Le duc de Bassano lui fit aussitôt part des nouvelles instructions de l'Empereur.

On avait espéré que l'arrière-garde retarderait la poursuite des Russes; mais il n'en fut rien, et ce qui restait encore de troupes au duc de Bellune acheva de se débander à Smorgoni. Ce maréchal fit l'arrière-garde avec la division Loison et la cavalerie napolitaine, depuis Oszmiana jusqu'à Rukoni, village situé à trois lieues de Wilna. Le général de Wrède y rejoignit l'armée le 9, au point du jour; ses forces s'élevaient encore à 2,000 combattants, et il avait conservé quelques canons.

Le maréchal Ney venait d'être choisi pour commander l'arrière-garde, qui fut composée du corps de Wrède et de la division Loison, seules troupes qui, avec celles de la garde, eussent conservé des armes.

De Wrède, resté à Rukoni, devait y tenir le plus longtemps possible; mais bientôt, attaqué vivement par une cavalerie nombreuse, canonné par douze bouches à feu montées sur des traîneaux, il lui fallut se reployer. La canonnade se fit entendre à Wilna, vers deux heures de l'après-midi, et y jeta la stupeur. Le maréchal Ney ne put réunir que 600 hommes de la division Loison; cependant, avec ce léger secours et ce qui restait encore du corps du général de Wrède, il réussit à se maintenir sur la hauteur qui domine Wilna du côté de Minsk, parce qu'il n'eut affaire qu'à de la cavalerie.

Dès que l'ennemi arriva en présence de Wilna, le roi de Naples transporta son quartier général dans un café qui se trouve sur la route de Kowno, à une portée de fusil du faubourg. La garde vint y établir ses bivouacs.

Le 10 décembre, à quatre heures du matin, Murat se remit en marche. Toute l'armée suivit la route de Kowno, à l'exception de quelques détachements polonais que l'on dirigea sur Olita. Le roi de Naples était accompagné du vice-roi et des maréchaux Davoust, Berthier, Bessières, Mortier et Lefèvre. La garde lui servait d'escorte. L'armée ne comptait plus alors que 4,300 combattants.

A une lieue et demie de Wilna, la route franchit la colline escarpée de Ponary. Il s'y était formé, depuis le 9, un encombrement qui s'augmenta tellement à l'arrivée de l'armée, qu'il devint impossible d'y suivre la route. Les fantassins et les cavaliers durent passer de chaque côté, à travers le bois qu'elle traverse. On fut forcé d'abandonner ce qui restait encore d'artillerie et de bagages, les trophées enlevés à Moscou, que l'on avait conduits jusque-là, les équipages de l'Empereur, et dix millions d'argent monnayé que les traînards pillèrent. Il fallut, en outre, y laisser un assez grand nombre d'officiers blessés ou malades, qui avaient été assez heureux pour conserver leurs voitures.

Au point du jour, le maréchal Ney abandonna Wilna. Aussitôt les Cosaques y pénétrèrent. En ce moment, cette ville contenait environ 20,000 hommes blessés, malades ou mutilés par la congellation.

Combat de Kowno. — L'armée rentre en Prusse. — Depuis Wilna, l'armée accéléra encore sa marche. — Le 11, à sept heures du soir, elle arriva à Rumsziki; la garde et les maréchaux s'y arrêtèrent; mais le roi de Naples continua de marcher sur Kowno, qu'il atteignit à minuit. Cette ville renfermait des magasins très considérables, et deux millions et demi d'argent monnayé qu'on avait négligé de faire évacuer. Elle contenait quarante-deux bouches à feu, et une garnison de troupes allemandes de nouvelles levées, qui s'élevaient à peine à 1,500 hommes. Quoique Kowno fût à peine à l'abri d'un coup de main, surtout depuis que le Niémen et la Wilia étaient gelés, le roi de Naples espéra que Ney pourrait s'y maintenir pendant les journées du 13 et du 14; mais lui-même il était décidé à en repartir le lendemain, avec la garde. Dans l'après-midi, on plaça neuf bouches à feu près d'Alexioten, sur la hauteur qui domine Kowno; le soir, la garde vint y bivouaquer.

Digitized by Google

Tchitchagof s'était arrêté à Wilna. Platof seul poursuivait les Français avec ses Cosaques, quelques régiments de cavalerie et quinze bouches à feu placées sur des traîneaux. Le maréchal Ney, sans cavalerie, sans artillerie, sans cesse débordé par la cavalerie de l'ennemi, canonné par l'artillerie, et voyant périr chaque jour une partie de sa faible arrière-garde, ne put arrêter la poursuite des Russes; il fut obligé de marcher sans relâche. Le 12, à deux heures de l'après-midi, la garde atteignit Kowno. Cette ville, déjà remplie de militaires isolés, fut, dès ce moment, encombrée sur tous les points. Il s'y mit bientôt le plus grand désordre; les magasins furent pillés et des incendies se déclarèrent sur plusieurs points.

Le 13, à cinq heures du matin, le roi de Naples quitta Kowno, et se porta sur Gumbinen avec la garde et quatre des neuf bouches à feu qui étaient sur la hauteur d'Alexioten. Il laissa, pour occuper cette hauteur, un détachement avec les cinq autres pièces.

Le maréchal Ney arriva à Kowno, dans la matinée du 13, avec 1,000 combattants qui lui restaient encore. Mais loin de pouvoir conserver cette ville pendant deux jours, comme le roi de Naples l'avait espéré, il ne put s'y maintenir jusqu'à la nuit que par une fermeté extraordinaire.

Le plus grand désordre régnait à Kowno, lorsque Platof, ayant occupé la hauteur d'Alexioten, y plaça une batterie, et attaqua la ville vers deux heures de l'après-midi. Cette batterie canonnait en même temps le pont sur le Niémen, celui sur la Wilia et la porte de Wilna. Dans ce dernier endroit, les pièces de position avaient été enclouées par suite d'un malentendu, et 80 recrues, chargées de la défense du poste, avaient pris la fuite. Le général russe, n'éprouvant sur ce point aucune résistance, fit mettre pied à terre à un détachement pour le faire pénétrer dans Kowno. Mais le maréchal Ney, secondé du brave général Gérard (aujourd'hui maréchal), parvint à réunir plusieurs soldats, à mettre en batterie sur le rempart quelques canons de bataille, et à repousser l'ennemi. En même temps, le général Marchand parvenait aussi à rassembler quelques fantassins, et attaquait la hauteur d'Alexioten; il s'en empara, mais il ne put s'y maintenir. Heureusement la nuit tira le maréchal Ney de sa position critique. Les Russes occupaient alors toutes les routes qui aboutissent à Kowno, excepté celle de Tilsitt, sur la rive gauche du Niémen. La retraite était urgente; le maréchal l'effectua à neuf heures du soir, après avoir détruit tout ce qui existait encore en matériel d'artillerie, en approvisionnements, et après avoir mis le feu aux ponts du Niémen et de la Wilia. Il ne lui restait plus que 200 hommes armés, avec lesquels il voulut d'abord prendre la route de Gumbinen, par Alexioten et Schrance, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre; mais ses soldats, exténués de fatigue et de froid, se refusèrent à aborder franchement l'ennemi. Le maréchal remonta donc le Niémen, et se dirigea sur Schirwindt, où se trouva une route qui conduit à Gumbinen. Il fut obligé d'abandonner dans la forêt l'artillerie de la division Loison, qu'il avait emmenée.

Position des deux armées sur le Niémen. — Le 14 décembre, l'armée ne comptait plus en combattants que 400 hommes de l'infanterie de la vieille garde, et 600 hommes de la cavalerie de la garde, en y comprenant les régiments de marche qui y étaient réunis. Toute l'artillerie se réduisait à neuf bouches à feu qu'on avait emmenées de Kowno.

Le roi de Naples eut, le 19, son quartier général à Kœnigsberg. Platof aurait facilement pénétré jusqu'à cette ville, où il ne se trouvait alors que très peu de troupes, s'il ne lui eût été ordonné de s'arrêter au territoire prussien.

L'armée commença enfin à prendre un peu de repos, le premier depuis son départ de Moscou. Le roi de Naples profita de ce repos pour réunir les débris des différents corps dans les lieux suivants : du 5e corps à Varsovie, du 6e à Plock, des 1er et 8e à Thorn, des 2e et 3e à Marienburg, des 4e et 9e à Marienwerder; la garde occupa Insterburg, où elle devait être bientôt remplacée par la division Heudelet, du 11e corps, dont les premières brigades étaient incessamment attendues à Kœnigsberg.

Les Cosaques étaient entrés dans Wilna aussitôt que les Français avaient quitté cette ville. L'avant-garde de Tchitchagof y arriva dans l'après-midi, et ce général y fut lui-même le lendemain avec le reste de son corps.

Kutusof arriva, de son côté, le 6 décembre, à Radoszkowiczi. Il y apprit l'apparition de détachements autrichiens vers Nieswij et Slutz, et la marche de Schwartzenberg sur Slonim. Le corps de Hertel ne suffisant pas pour tenir tête aux troupes autrichiennes, Kutusof mit deux corps d'infanterie et un de cavalerie sous les ordres de Miloradowitz, et lui ordonna de se diriger sur Grodno avec ces forces réunies. Il voulait ainsi, en menaçant le flanc des Autrichiens, les obliger à la retraite. Il continua à suivre la route de Wilna avec le reste de son armée, et son quartier général fut établi, le 13, dans cette ville.

Tchitchagof quitta Wilna, le 14 décembre, pour se porter sur le Niémen; il atteignit ce fleuve le 18, et prit ses cantonnements dans les environs de Gezna et de Prenn. Le 16, l'armée de Kutusof fut réunie à Wilna et dans les environs, et y prit des cantonnements. Wittgenstein, laissant Wilna à gauche, se dirigea sur Tilsitt, pour tâcher de couper la retraite à Macdonald.

Kutusof pensa que l'état de son armée exigeait qu'il s'arrêtât; le froid, la continuité des marches et des bivouacs, de nombreuses privations surtout, lui avaient été funestes. L'armée russe était alors réduite à 100,000 combattants.

Voir le Résumé Chronologique au chapitre suivant.

FIN DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE.

RETRAITE DERRIÈRE L'ODER, PUIS DERRIÈRE L'ELBE.

SOMMAIRE.

Arrivée d'Alexandre à Wilna. — Retraite du maréchal Macdonald. — Défection du général prussien York. — Entrée des Russes dans la Vieille-Prusse. — Suite des opérations militaires. — Blocus de Dantzick. — Retraite de Schwartzenberg et de Reynier. — Entrée des Russes en Pologne. — Proclamation de l'empereur Alexandre. — Le vice-roi prend le commandement de l'armée. — Levées en Prusse. — Occupation de la Pologne par les Russes. — Combat de Zirke. — Retraite des Français sur l'Oder. — Combat de Kalisch. — Évacuation de Berlin. — Retraite sur l'Elbe. — L'armée française s'arrête et prend position sur l'Elbe. — Défection ouverte de la Prusse. — Son alliance avec la Russie.

ARMÉE FRANÇAISE.	ARMÉE RUSSE.
Généraux en chef. { Le Roi de Naples (Murat). Le Vice-roi d'Italie (Eugène Napoléon).	*Général en chef.* — Koutusof.

Arrivée d'Alexandre à Wilna. — L'empereur Alexandre s'était décidé à reparaître à la tête de ses armées. Il quitta Pétersbourg le 18 décembre, et arriva le 22 à Wilna. Son premier soin, il faut le dire à sa louange, fut, en arrivant, de s'occuper du soin des prisonniers qui étaient tous dans un état déplorable. Il distribua à ces malheureux des secours pécuniaires, leur fit payer la solde qui leur avait été affectée, écouta leurs réclamations. Il parvint aussi à établir des hôpitaux où les prisonniers qui étaient malades étaient traités avec des soins pareils à ceux que les Russes eux-mêmes recevaient.

Après l'arrivée de l'Empereur, les différents corps de l'armée russe reprirent leurs mouvements et continuèrent les opérations militaires.

Retraite de Macdonald. — Défection du général prussien York. — Le maréchal Macdonald, qui avait été quelque temps dans l'erreur sur la situation de l'armée de Moscou, ne tarda pas à apprendre qu'après s'être retirée précipitamment sur Wilna, elle avait abandonné cette ville, et allait sans aucun doute repasser le Niémen. Dans cet état de choses, le maréchal se serait compromis en différant sa retraite, puisque les Russes pouvaient se porter sur Tilsitt avec des forces bien supérieures aux siennes. Il fit donc revenir la division Grandjean pour la concentrer autour de Bansk. Le général York occupait Mittau; le quartier général était à Stalgen. Ce qui rendait la situation du chef du 10e corps plus critique, c'est que les deux tiers des troupes placées sous ses ordres étaient des prussiens; Macdonald craignait que Napoléon vaincu ne vît ses alliés lui échapper.

Le maréchal français s'était enfin décidé à se retirer, lorsque, le 18 décembre, dans l'après-midi, il reçut une dépêche datée de Wilna, et par laquelle le roi de Naples lui enjoignait de se porter sur Tilsitt, pour se rapprocher de la nouvelle ligne d'opération. Macdonald commença sa retraite le lendemain, et l'effectua sur plusieurs routes qui se rejoignent à Piklupenen, à deux lieues avant Tilsitt. La division Grandjean et une brigade de cavalerie prussienne ouvraient la marche; York les suivait à une journée de distance. Le général russe Palucci ne poursuivit pas Macdonald; il se dirigea sur Memel, dont il s'empara le 27 décembre.

La colonne la plus forte du corps de Macdonald était celle qui marchait le plus à gauche; elle était destinée à garantir les autres colonnes des Cosaques que l'on s'attendait, à chaque instant, à rencontrer. Le général Bachelu, avec sa brigade et un régiment de cavalerie prussienne, marchait à l'avant-garde de cette colonne. Il rencontra des Cosaques, le 22, pour la première fois, et sa cavalerie delogea des hussards qui occupaient Kelm. Le 27, avant le jour, il trouva le village de Piklupenen occupé par une brigade d'infanterie du corps de Wittgenstein; elle se retira aussitôt, mais elle fut poursuivie et chargée par la cavalerie prussienne, qui lui prit deux bataillons. Cette rencontre fit craindre à Macdonald de trouver à Tilsitt des forces plus considérables; aussi employa-t-il une partie de la journée du 27 à concentrer la division Grandjean. Il était déjà nuit quand il entra dans Tilsitt. A son approche, des Cosaques qui occupaient cette ville l'abandonnèrent.

Le lendemain, Macdonald s'étendit sur sa droite jusqu'à Ragnit. Ses communications avec le roi de Naples, interrompues depuis quelques jours, furent rétablies; mais celles avec le général York se trouvèrent interceptées. Le 29 et le 30 se passèrent sans que le maréchal reçût aucune nouvelle du corps prussien. Macdonald était incertain sur le parti qu'il devait prendre, lorsque des mouvements qu'il remarqua parmi les troupes russes vinrent le convaincre qu'il ne pouvait plus long-temps différer sa retraite. En effet, décidé à l'effectuer le lendemain, il concentra, pendant la nuit, toutes ses troupes dans Tilsitt.

Cette opération était à peine terminée, que le 31 décembre, quelques heures avant le jour, le général Mas-

senbach repassa brusquement le Niémen avec sa brigade de cavalerie et un régiment d'infanterie prussienne qui marchait avec la division Grandjean. Presque aussitôt, Macdonald reçut du général d'York une lettre par laquelle cet officier général l'avertissait qu'au moment d'être entamé sur ses flancs et sur ses derrières, et placé entre l'alternative de perdre la plus grande partie de ses troupes et tout son matériel, ou de sauver le tout, il avait cru de son devoir de faire une conversion par laquelle le rassemblement des troupes prussiennes devait avoir lieu dans une partie de la Prusse orientale, qui se trouvait, par la retraite de l'armée française, au pouvoir de l'armée russe. Le général York déclarait en outre que les troupes prussiennes formeraient un corps neutre, et ne se permettraient d'hostilité envers aucun parti. «Les événements à venir, disait le général prussien, suite des négociations qui doivent avoir lieu entre les puissances belligérantes, décideront sur leur sort futur.»

En apprenant la défection du général York, le duc de Tarente commença sa retraite sur Kœnigsberg, et, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour faire prendre quelque nourriture à ses troupes, il atteignit Melanken, le 1er janvier 1813, à trois heures du matin. Le 3, au point du jour, le général Bachelu, chargé de l'arrière-garde avec sa brigade, fut attaqué à l'improviste dans Labiau, par des forces bien supérieures aux siennes. Après un combat très animé, quoique fort court, le général Bachelu parvint à effectuer sa retraite en bon ordre.

Entrée des Russes dans la Vieille-Prusse. — Suite des opérations militaires. — Blocus de Dantzick. — Platof avait reçu l'ordre de pénétrer sur le territoire prussien; en conséquence, ses Cosaques entrèrent à Stallupohnen le 23 décembre, à Gumbinen le 24, et le 26 à Insterburg. Dans le même temps, Tchitchagof quittait ses cantonnements sur le Niémen pour se porter sur cette dernière ville. Le 28, une centaine de Cosaques occupèrent Wehlau, que le maréchal Mortier avait évacué la veille; cette ville contenait deux millions de rations de vivres. Ce jour même, Murat ayant reçu la nouvelle de l'arrivée de Macdonald à Tilsitt, ordonna au général Heudelet de réoccuper Wehlau et Taiplaken.—Tchitchagof arriva à Insterburg le 3 janvier, et Macdonald, le même jour, à Caymen, à cinq lieues de Kœnigsberg.—Le roi de Naples mit la division Heudelet et la brigade de cavalerie du général Cavaignac sous les ordres de ce maréchal, et chargea Macdonald de faire, avec ces troupes, l'arrière-garde de l'armée.

Jusqu'au moment où le général York se sépara de l'armée française, le roi de Naples avait espéré pouvoir tenir derrière la Prégel; cette défection l'obligea à évacuer la Vieille-Prusse. Il quitta Kœnigsberg le 2 janvier 1813, et eut son quartier général le 3 à Elbing. Macdonald arriva à Kœnigsberg le 4; il y trouva la division Heudelet et la brigade Cavaignac; avec ces forces réunies, il évacua Kœnigsberg le 5 janvier, et se retira sur Dantzick.—Le roi de Naples quitta Elbing le 11 janvier, et transféra son quartier général à Posen. Les Russes s'emparèrent bientôt de Wehlau de Kœnigsberg, d'Elbing et de Bromberg, et trouvèrent dans ces différentes villes des magasins considérables. Les dernières troupes du corps de Macdonald entrèrent dans Dantzick le 16 janvier; cette place fut entièrement cernée le 21. Sa garnison s'élevait alors à 36,000 hommes, dont 6,000 dans les hôpitaux.—Wittgenstein seul avait poursuivi Macdonald; Tchitchagof s'était dirigé d'Insterburg sur Thorn.

Retraite de Schwartzenberg et de Reynier. — Les Russes avaient obtenu, dans le grand duché de Varsovie, des succès moins rapides que dans la Vieille-Prusse. — Schwartzenberg, comme nous l'avons vu, était arrivé à Slonim, persuadé que Napoléon, victorieux, poursuivait l'armée russe. Son erreur ne dura pas long-temps : il apprit la retraite précipitée de l'armée française sur Wilna, et, bien certain qu'elle allait repasser le Niémen, il commença, le 14 décembre, à rétrograder sur Bialystock; il prit des cantonnements, le 18, dans l'intérieur et en avant de cette ville. Sa droite s'étendait jusqu'à Narewka; le détachement qui occupait Grodno se reploya, le 20 décembre, sur Bialystock. Le général Reynier, qui avait rétrogradé en même temps que Schwartzenberg, s'était retiré sur Kamenetz; il prit des cantonnements derrière la Lezna, sa droite s'appuyant au Bug, sa gauche occupant Kamenetz.

A cette époque l'empereur Alexandre, convaincu que l'empereur d'Autriche allait rompre son alliance avec la France, ordonna à son armée de ne plus commettre d'hostilités contre les Autrichiens, et fit proposer à Schwartzenberg un armistice pour entrer en négociations. Ce général répondit qu'il n'avait pas d'instructions à ce sujet, et il écrivit aussitôt au roi de Naples pour prendre ses ordres, et à son souverain, pour savoir si les grands changements survenus depuis peu en Europe ne lui avaient pas inspiré de nouvelles résolutions.

Après s'être emparé de Grodno, Miloradowitz dirigea un fort détachement sur Ostrolenka pour menacer la gauche de Schwartzenberg, et, avec le reste de ses troupes, marcha sur Bialystock. En même temps, Sacken marchait contre le général Reynier; le 25 décembre, son avant-garde occupa Brezesc-Litowski.—Tutchkof, qui avait pris le commandement du corps de Hertel, observait les cantonnements français.

Par suite de ces mouvements, Schwartzenberg se décida à se rapprocher de Varsovie, et son corps vint occuper de nouveaux cantonnements entre le Bug et la Narew; sur la première de ces rivières, ils s'étendaient jusqu'à Nur; sur la seconde, jusqu'à Ostrolenka. Le général Reynier cantonna ses troupes derrière la petite rivière qui passe à Wengrod. S'apercevant que les Russes ne commettaient plus d'hostilités contre les Autrichiens, tandis qu'ils ne cessaient de le harceler, Reynier obtint de Schwartzenberg quelques régiments de cavalerie autrichienne pour couvrir ses cantonnements. Toutes les troupes de Schwartzenberg s'étendirent alors comme si l'on n'eût pas été en présence de l'ennemi. Ces dispositions furent achevées dans le

Digitized by Google

Armée Russe. Evêque et Popes (aumoniers.)

Dorsenne.

Fournier Sarlovèze.

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

Combat de Pultusk

Digitized by Google

Digitized by Google

Combat de Polotsk

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

1812 Garde Impériale Française Tartares Lithuaniens.

York.

Woronzow

Digitized by Google

Digitized by Google

Manière de voyager en Russie.

Digitized by Google

commencement de janvier, et l'on resta dans une inaction respective pendant une partie de ce mois.

Entrée des Russes en Pologne. — L'armée russe se porta de Merecz sur Plotzk. Schwartzenberg reçut, le 22 janvier, l'ordre de se retirer sur la Gallicie, et d'y prendre des quartiers d'hiver. A cette époque, l'armée française avait toujours son quartier général à Posen. Les Russes s'étaient emparés des magasins considérables que l'on avait réunis à Bromberg; les troupes du corps de Tchitchagof bloquaient Thorn, et l'avant-garde de Kutusof n'était plus qu'à quelques marches de Plotzk, où elle comptait passer la Vistule.

Voulant forcer Schwartzenberg à la retraite, Miloradowitz avait dirigé un de ses corps sur Przasnic, afin de menacer la gauche autrichienne, et en même temps il avait envoyé près du général pour l'engager à se reployer sur Varsovie. Schwartzenberg répondit qu'il attendait des ordres de son souverain à ce sujet, et qu'il ne pouvait rien entreprendre avant de les avoir reçus. Deux jours après, Miloradowitz envoya prévenir le général autrichien que l'armée de Kutusof, continuant son mouvement, il ne pouvait plus tarder davantage à se porter sur Varsovie. En conséquence, Schwartzenberg commença sa retraite, le 25 janvier, conjointement avec le général Reynier, qu'il avait instruit de cette nouvelle résolution.

Varsovie devait être évacuée le 5 février. Reynier et Poniatowski obtinrent de Schwartzenberg qu'il y resterait encore trois jours pour couvrir leur retraite. Reynier était parti le 4, pour se porter sur Glogau; Poniatowski partit le 6 pour Cracovie. Le 7, l'arrière-garde autrichienne quitta Varsovie, où les Russes entrèrent le 8 janvier.

Proclamation de l'empereur Alexandre. — Tandis que les soldats d'Alexandre pénétraient ainsi dans le grand-duché de Varsovie, les corps de l'armée russe restés à Wilna et dans les environs quittaient leurs cantonnements pour se porter sur Merecz, où ils devaient passer le Niémen. L'empereur de Russie, accompagné de Kutusof, eut, le 9, son quartier général dans cette ville. Il y resta quelques jours, et c'est de là qu'il adressa à son armée la proclamation suivante :

«Soldats!

«L'année est écoulée! année mémorable et glorieuse, dans laquelle vous avez plongé dans la poussière l'orgueil de l'insolent agresseur! elle est écoulée, mais vos faits héroïques restent; le temps ne saurait en effacer le souvenir; ils sont présents à vos contemporains; ils vivront dans la postérité.

«Vous avez acheté au prix de votre sang la délivrance de votre patrie que menaçaient des puissances liguées contre son indépendance. Vous avez acquis des droits à la reconnaissance de la Russie et à l'admiration des autres pays. Vous avez prouvé, par votre fidélité, votre valeur et votre persévérance, que, contre des cœurs remplis d'amour pour Dieu, et de dévouement envers le souverain, les efforts des plus formidables ennemis sont semblables aux vagues furieuses de l'Océan, qui se brisent en efforts impuissants contre les rochers inébranlables, et ne laissent après elles qu'un bruit confus.

«Soldats! désirant distinguer tous ceux qui ont participé à ces exploits immortels, j'ai fait frapper des médailles d'argent qui ont été bénies par notre sainte église. Elles portent la date de la mémorable année 1812. Suspendues à un ruban bleu, elles décoreront les poitrines guerrières qui ont servi de bouclier à la patrie. Chaque individu de l'armée russe est digne de porter cette honorable récompense de la valeur et de la constance.

«Vous avez tous partagé les mêmes fatigues et les mêmes dangers. Vous n'avez eu qu'un cœur et qu'une volonté. Vous serez enorgueillis de porter tous la même décoration. Elle proclamera partout que vous êtes les fidèles enfants de la Russie, enfants sur lesquels Dieu le père répandra sa bénédiction.

«Que vos ennemis tremblent en voyant ces décorations! qu'ils sachent que, sous ces médailles, palpitent des cœurs animés d'une valeur impérissable! impérissable, parce qu'elle n'est point fondée sur l'ambition ou l'impiété, mais sur les bases immuables du patriotisme et de la religion.»

Le vice-roi prend le commandement de l'armée. — Nous avons vu que le roi de Naples avait eu le commandement de l'armée de Russie, depuis que Napoléon était parti pour Paris. — Les débris de l'armée se trouvaient réunis autour de Posen. Murat annonça au vice-roi l'intention de retourner dans ses états, et voulut lui remettre le commandement des troupes. Le prince Eugène, qui n'avait pas d'ordres, refusa de s'en charger; le roi de Naples insista : le vice-roi réclama la réunion du conseil des maréchaux. Murat y consentit; mais il partit sans attendre la décision de ce conseil. Le vice-roi se vit, pour ainsi dire, forcé de prendre le commandement ainsi abandonné, et que l'Empereur, à la grande satisfaction de toute l'armée, s'empressa de lui confirmer.

Le premier soin du prince Eugène fut de donner une apparence de formation aux débris que le roi de Naples lui avait laissés dans le plus grand désordre. Il trouva, dans les 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps, réunis dans les environs de Posen, environ 17,000 hommes plus ou moins en état de porter les armes. Il en choisit 5,000 des meilleurs, les mit sous les ordres du général du génie Poitevin de Maureillan, et leur confia la garde de Thorn.

La communication avec Dantzick avait été interceptée dès le 14 janvier, et, le 21, cette place se trouvait tout-à-fait bloquée. Le vice-roi, sentant qu'il lui faudrait continuer sa retraite aussitôt que les Russes passeraient la Vistule, ne s'occupa que de donner le plus de régularité possible aux faibles troupes qu'il avait à sa disposition; il mit les places de l'Oder en état de soutenir un siége; les 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps, formant encore 11,500 hommes en état de porter les armes, furent répartis en trois divisions : une française, dont le commandement fut donné au général Gérard; une bavaroise, placée d'abord sous les ordres du général de Wrède, et ensuite sous ceux du général Rechberg, et

une polonaise, commandée par le général Girard. La cavalerie se composait d'environ 500 chevaux de la garde, de 300 chevaux bavarois, et des débris de deux régiments de lanciers lithuaniens, aux ordres du prince Gedroitze. Les dépôts de ces différents corps furent renvoyés sur les derrières, et les maréchaux qui les avaient commandés rentrèrent en France. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr resta seul près du vice-roi, mais sans commandement fixe. Un petit train d'artillerie et deux bataillons de la jeune garde, organisés à Stettin, arrivèrent, le 23, à Posen. De ces deux bataillons, réunis à deux autres de la vieille garde, on forma une 4e division de réserve, forte d'environ 2,000 hommes, et dont le commandement fut confié au général Roguet.

Levées en Prusse. — La défection du général York n'avait été que le prélude de la rupture de la Prusse avec la France, et le roi Guillaume n'attendait que le moment de se séparer ouvertement de son allié l'empereur Napoléon; mais avant de se déclarer, craignant d'être gêné dans ses dispositions par le maréchal Augereau, qui occupait Berlin avec 6,000 hommes, il quitta cette capitale et partit pour Breslau, où il arriva le 22 janvier. Là, il ordonna des levées générales non-seulement dans la partie des états prussiens occupés par l'armée française, mais encore dans la Prusse proprement dite. Le général York, au milieu des troupes russes, appelait au service tous les officiers et tous les soldats invalides ou renvoyés qui étaient dans son gouvernement. D'un autre côté, le général Bulow avait refusé d'entrer à Dantzick avec les troupes du maréchal Macdonald, et s'était retiré à New-Stettin, où il se réorganisait après avoir établi des communications avec l'avant-garde russe.

Occupation de la Pologne par les Russes. — Combat de Zirke. — Retraite des Français sur l'Oder. — La grande armée russe se mit en marche vers la fin de janvier, pour occuper la Pologne. Elle se composait des trois corps de Doctorof, de Tormassow et de Miloradowitz. Les trois autres corps qui avaient poursuivi l'armée française sur la Vistule, avaient attendu, pour aller en avant, qu'ils eussent été joints par la grande armée russe.

Cette jonction était faite quand le général Reynier s'établit près de Kalisch, avec le 7e corps.

Le prince Poniatowski quitta Varsovie, le 6 février, avec le corps polonais, pour se rendre à Petrikau. Le prince de Schwartzenberg partit de cette ville le 7, et, le lendemain, d'après la convention faite avec le général autrichien, les Russes en prirent possession.

Le même jour, les Prussiens composant la garnison de Pilau ayant menacé de passer du côté des assiégeants, le général Castella, gouverneur de la place, fut obligé de capituler. Les Russes remirent aussitôt cette forteresse au général York.

Tchitchagof s'étant, en même temps, rapproché de Thorn et de Bromberg, le vice-roi dut abandonner la position de Thorn. Il était important pour ce prince de couvrir Berlin et les communications avec la Saxe, afin de retarder, le plus long-temps possible, la défection imminente de la Prusse, et de ne pas s'éloigner des secours qu'il attendait. Les Prussiens ayant laissé passer Wittgenstein, le vice-roi se trouvait déjà débordé sur sa gauche, sa droite était menacée par Plock et Varsovie, et Tchitchagof s'approchait de front. Pensant que, dans cette situation, la ligne de l'Oder était seule tenable, le prince Eugène résolut de la prendre à l'instant même.

En conséquence, la division bavaroise, qui occupait Gnessen, eut ordre de se rapprocher de Posen. Czernichef attaqua, dans la nuit du 11 au 12 février, avec ses Cosaques, les deux régiments de lanciers lithuaniens postés à Zirke. Cette troupe était trop faible pour lutter contre des forces si supérieures; aussi fut-elle promptement défaite; elle tomba presque tout entière au pouvoir de l'ennemi, ainsi que le prince Gedroitze, qui la commandait.

Le vice-roi quitta Posen le 12, à la tête de 9,000 hommes, et se retira sur Francfort. L'avant-garde russe, commandée par Woronsof, entra, le 16, à Posen. Le 18, le prince Eugène arriva à Francfort-sur-l'Oder.

Combat de Kalisch. — Le général Wintzingerode, à la tête de deux divisions d'infanterie et de 6,000 hommes de cavalerie, passa la Wartha à Kolo, et vint, le 18 février, attaquer le général Reynier, qui occupait les environs de Kalisch avec le 7e corps. Cette attaque fut si vive, que les divers régiments ne purent arriver à Kalisch, point de rendez-vous fixé, qu'en faisant une trouée. Le général Reynier se maintint pourtant jusqu'au soir dans sa position. Il se retira pendant la nuit, et arriva, le 19, à Glogau. Le général saxon Nostitz fut coupé et pris avec 500 hommes et quatre pièces de canon.

Évacuation de Berlin. — Retraite sur l'Elbe. — Le général Czernichef, après le combat de Zirke, avait passé l'Oder près de Custrin, tandis que d'autres partis de Cosaques de l'avant-garde de Wittgenstein le passaient à Garz. Ces diverses troupes étaient à Stransberg le 17. Le général Poinsot, détaché contre elles avec deux bataillons et 100 chevaux de la garnison de Berlin, les battit, et les força à se diriger sur Postdam, qu'elles espéraient tourner. Le vice-roi, sachant que Czernichef avait passé l'Oder et était arrivé avant lui à Berlin, se décida à se rapprocher de cette ville, où il arriva le 21, avec les cinq cents chevaux de la garde. Le reste de sa petite armée le suivit sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

Le vice-roi s'occupa alors de donner à ses troupes une nouvelle organisation. Le général Grenier était venu le joindre avec un corps composé de deux divisions, et fort d'environ 1,800 hommes, outre 1,000 de cavalerie italienne. Le prince forma, de ces troupes et des siennes, trois divisions, dont il donna le commandement aux généraux Charpentier, Gérard et Fressinet. Le général Roguet eut le commandement de la réserve, qui se composait de deux bataillons de la vieille garde et de deux de la jeune. La cavalerie

était forte de 1,000 chevaux environ, tant de la garde française qu'Italiens et Wurtzbourgeois. La totalité des forces dont le prince Eugène pouvait alors disposer ne se montaient pas au-delà de 26,000 hommes, y compris la division bavaroise détachée à Crossen.

Les troupes légères de l'avant-garde de Wittgenstein commencèrent à s'approcher de Berlin vers les derniers jours de février. Le vice-roi, sans avoir l'intention de se défendre dans cette ville, déjà devenue ennemie, ne voulait cependant l'abandonner qu'à la dernière extrémité, afin de couvrir la formation des nouveaux corps qui se rassemblaient derrière l'Elbe, et de forcer l'ennemi à faire un mouvement de son côté.

L'avant-garde du général russe étant arrivée, le 2 mars, à quelques lieues de Berlin, le vice-roi se disposa à se replier sur l'Elbe. Les troupes françaises quittèrent la capitale de la Prusse dans la nuit du 3 au 4, et les Russes entrèrent dans la ville à onze heures du matin.

L'armée française s'arrête et prend position sur l'Elbe. — L'armée française traversant Leipsick le 9 mars, revint prendre sur l'Elbe les positions suivantes : le corps du général Grenier resta en avant et en arrière de Wittenberg ; le 7e corps, qui, forcé de quitter Glogau, était arrivé à Bautzen le 2 mars, occupait alors Dresde; la division bavaroise était à Messein, le général Thielman à Torgau, un autre général à Dessau, avec quelques troupes de cavalerie; le maréchal Davoust, avec 3,000 hommes environ, se trouvait à Leipsick, d'où il se rendit, le 9, à Dresde, pour prendre le commandement des troupes qui étaient placées depuis cette ville jusqu'à Torgau; le maréchal Victor occupait Bernburg avec quelques bataillons destinés à former le noyau du 2e corps; le 2e corps de cavalerie s'organisait près de Brunswick; le 1er corps de la même arme se réunissait près de Magdebourg, où le général Lauriston formait les quatre divisions qui devaient composer le 5e corps.

Le général Morand, avec quelques troupes, tenait Stralsund et la Poméranie suédoise.

L'armée du vice-roi ne se composait, à cette époque, que de 40,000 hommes, en y comprenant les Bavarois et la division Durutte, appartenant au 7e corps. Les corps d'armée qui devaient entrer en campagne se réunissaient derrière la ligne qu'elle occupait. Le nouveau 4e corps d'armée formé en Italie, et commandé par le général Bertrand, traversait alors le Tyrol. Wurtzbourg, Francfort, Bamberg et Wesel étaient indiqués comme points de réunion aux 3e et 6e corps, aux Bavarois et au 1er corps commandé par le général Vandamme.

Le 9 mars, les Cosaques de Czernichef étaient devant Magdebourg, et le corps de Wintzingerode s'avançait par la route de Goerlitz et de Bautzen.

Défection ouverte de la Prusse. — Son alliance avec la Russie. — Les intentions du cabinet de Berlin n'étaient plus douteuses; dès les premiers jours du mois de février, des négociations avaient été ouvertes entre la Prusse et la Russie, et s'étaient terminées par un traité d'alliance offensive et défensive signé le 1er mars. Mais la Prusse ne s'était pas empressée de le dénoncer; à la faveur de ce silence, elle achevait tous ses préparatifs de guerre contre la France, et laissait à Schwartzenberg le temps d'effectuer sa retraite en Gallicie. Cependant l'empereur Alexandre étant venu visiter le roi de Prusse à Breslau, et ayant séjourné dans cette ville depuis le 15 jusqu'au 19 mars, le gouvernement prussien ne put pas dissimuler plus longtemps sa défection. Le 17 mars, la nouvelle alliance fut notifiée officiellement à l'ambassadeur de France à Berlin, par le gouvernement prussien, et par l'ambassadeur de Prusse à Paris au gouvernement français.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1812.

14 NOVEMBRE. Évacuation de Smolensk.
17 — Combat de Mikoulino et de Merlino.
18 — Combat de Krasnoi.
26, 27 et 28. — Passage et bataille de la Bérézina.
1er DÉCEMBRE. Marche sur Wilna.
5 — Arrivée à Smorgoni. — L'Empereur remet le commandement au roi de Naples. — Combat d'Oszmiana.
11 et 12. — Évacuation de Wilna.
13 — Combat de Kowno.
16 — Évacuation de Kowno. — L'armée française repasse le Niémen.
18 — Retour de l'empereur Napoléon à Paris.
22 — Arrivée de l'empereur Alexandre à Wilna.
30 — Défection du général prussien York.
31 — L'armée française évacue la Pologne pour prendre position derrière la Vistule.

1813.

8 JANVIER. Le roi de Naples remet le commandement de l'armée au prince Eugène.
9 — Proclamation de l'empereur Alexandre à l'armée russe.
21 — Arrivée de Macdonald à Dantzick.
8 FÉVRIER. Occupation de Varsovie par les Russes.
12 — Combat de Zirke.
18 — Retraite des Français derrière l'Oder.
— — Combat de Kalisch.
4 AVRIL. Évacuation de Berlin.
— — Retraite des Français derrière l'Elbe.

SIXIÈME COALITION.

1813. — PREMIÈRE CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

BATAILLE DE LUTZEN, DE BAUTZEN-WURTCHEN.

SOMMAIRE.

Efforts patriotiques de la France. — Création d'une nouvelle armée. — Défection de Bernadotte et de la Suède. — Dispositions douteuses de l'Autriche. — Fermentation en Allemagne. — Arrivée de l'Empereur. — Ouverture de la campagne. — Combat de Weissenfeld. — Combat de Poserna. — Mort du maréchal Bessières. — Bataille de Lutzen. — Passage de l'Elster. — Entrée à Dresde. — Retraite des alliés sur le camp fortifié de Bautzen. — Passage de l'Elbe. — Combat de Bischoffverda. — Forces et positions des deux armées. — Combat de Bautzen. — Bataille de Bautzen et Wurtchen. — Poursuite de l'ennemi. — Combats de Reichenbach et de Markersdorf. — Mort du général Duroc. — Entrée en Silésie. — Combats de Gorlitz et de Hainau. — Occupation de Breslau. — Armistice de Plesswitz. — Blocus levé et délivrance de Glogau. — Combat de Luckau.

ARMÉE FRANÇAISE.	ARMÉE ALLIÉE.
Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.	*Généraux en chef.* BARCLAY DE TOLLY. L'Empereur ALEXANDRE.

Efforts patriotiques de la France.—Création d'une armée nouvelle. — Les désastres de la retraite de Russie, loin d'abattre la France, retrempèrent l'esprit national. L'enthousiasme reparut, grandi à la hauteur du danger, comme aux premiers jours de la révolution. L'Empereur encouragea et mit à profit ce mouvement patriotique, et bientôt toutes les ressources et toutes les forces de la nation furent dirigées vers le but le plus pressant, la défense de l'honneur et de l'indépendance du pays: ses premiers soins furent naturellement d'envoyer des renforts à la brave armée qui, par sa ferme contenance sur les bords du Niémen, de la Vistule et de l'Oder, contenait encore les armées russes prêtes à fondre sur l'Europe. — En moins de trois mois, six cents pièces de canon et deux mille caissons attelés arrivèrent en Allemagne. Les cohortes du premier ban, formées au moment de l'expédition de Russie, pour la défense du territoire et la garde des places fortes, présentaient une masse déjà exercée au maniement des armes et habituée au service militaire; on les organisa en régiments de ligne, dont le nombre, porté à 150 par la création de vingt nouveaux cadres, fut complété avec les conscrits de 1813, levés prématurément, et qui, déjà habillés et armés, se trouvaient dans les dépôts.

Les vieux régiments d'Espagne fournirent en outre les cadres de 150 bataillons, et le nombre nécessaire d'officiers et de sous-officiers. Ces troupes, rentrées en France, furent en partie remplacées dans la Péninsule par l'envoi de quelques milliers de conscrits. Quatre régiments de la garde, une légion de gendarmerie, composée de vieux cavaliers, et le 7e régiment de lanciers polonais en furent aussi rappelés. Les Polonais ne pouvaient rester en Espagne quand les Russes campaient en Pologne.

Les neiges de la Russie avaient englouti la plupart des vieux soldats; la masse de l'armée française ne pouvait plus se composer que de conscrits; afin d'exciter leur émulation et leur zèle, le nombre des régiments de la jeune garde fut porté à seize, et ces régiments reçurent, dès leur formation, des hommes d'élite pris dans les conscriptions mobilisées.

La marine fournit une armée entière de vétérans artilleurs; elle mit à terre 40,000 vieux canonniers que l'infanterie de l'armée reçut avec orgueil dans ses rangs. Les pertes de la cavalerie étaient plus difficiles à réparer; mais l'Empereur disposait encore de toutes les ressources que le nord de l'Allemagne offrait pour les remontes. On s'occupa, en Hanovre, avec la plus grande activité à fournir des chevaux aux cavaliers qui arrivaient à pied dans les vastes dépôts établis sur l'Elbe; et là, d'habiles généraux étaient chargés d'organiser ces cavaliers en escadrons; dans cette circonstance, toutes les villes de l'empire s'empressèrent d'offrir à l'Empereur, chacune suivant ses facultés, des cavaliers montés, des compagnies entières équipées. Lyon fournit un escadron de 150 chevaux; Paris, un régiment complet de 500 hommes. On fit un appel aux postillons, aux fils des maîtres de poste, aux gardes forestiers à cheval. La gendarmerie envoya 3,000 officiers et sous-officiers pour commander les nouveaux escadrons, et 10,000 gardes d'honneur se montèrent et s'équipèrent à leurs frais. L'ordre, la régularité, et l'activité qui présidèrent à la fusion de tous ces éléments hétérogènes, sont peut-être le trait le plus remarquable de l'administration impériale.

L'empire s'étendait du Danemark aux Marais-Pontins; de la baie de Gascogne aux plages de l'Illyrie. De tous les points partaient des hommes, des chevaux, des munitions. Bientôt l'Empereur put annoncer lui-même ses premières dispositions à ses amis et à ses ennemis. Ce n'était pas le langage d'un homme abattu par la mauvaise fortune. «La guerre d'Espagne «et la guerre du nord, disait-il, seront menées de «front: dans le courant de février, une armée de «300,000 hommes, formée sur l'Oder, sur l'Elbe, sur «le Rhin et sur le Mein, viendra se réunir à la grande «armée, et la campagne prochaine s'ouvrira avec des «forces doubles de celles qui ont combattu la campa«gne dernière: en même temps l'armée d'Espagne

«sera maintenue à 300,000 hommes; 30,000 conscrits «sont en marche pour la compléter; le maréchal Soult «retournera en Andalousie; et si l'armée anglaise s'af«faiblit, le Portugal sera occupé.»

La guerre allait devenir la chose la plus importante: c'était le moyen de conquérir la paix. L'Empereur, afin d'éteindre tous les germes de mécontentement que pouvaient nourrir certaines opinions, résolut de terminer, avant de partir pour l'Allemagne, la longue querelle qui s'était élevée entre son gouvernement et les conseillers du Pape. Il se rendit lui-même à Fontainebleau, où le Saint-Père, quoique surpris de sa brusque visite, le reçut avec affection. Une entrevue de quelques heures suffit pour tout concilier. La confiance amena la persuasion; le Pape, que l'Empereur ne voulait pas laisser à Rome, et qui répugnait à habiter Paris, accepta la résidence d'Avignon, et signa ce fameux concordat de Fontainebleau, où la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel est si nettement posée.

Le corps législatif ne tarda pas à s'ouvrir: les paroles de l'Empereur à la tribune nationale furent: «Je «désire la paix: elle est nécessaire au monde; mais je «ne ferai jamais qu'une paix honorable et conforme «aux intérêts de mon empire. Une mauvaise paix nous «ferait tout perdre, jusqu'à l'espérance.» Et, afin de rassurer ceux qui pouvaient craindre que, dans les luttes européennes, la France se fût appauvrie et dépeuplée, un des ministres présenta aux envoyés des départements l'exposé de la situation de l'empire. Ces résultats étaient de nature à calmer toutes les inquiétudes, ils furent critiqués dans le temps par la malveillance et la mauvaise foi. On sait aujourd'hui qu'ils étaient conformes à la vérité.

Défection de Bernadotte et de la Suède. — Dispositions douteuses de l'Autriche. — Fermentation en Allemagne. — Tandis que la Prusse s'alliait à la Russie, le prince royal de Suède, Bernadotte, faisait son pacte avec le ministère britannique, et, soudoyé par les guinées anglaises, se préparait à venir combattre ses anciens compagnons d'armes.

L'Angleterre (car dans cette longue suite de coalitions on trouve ses subsides partout où il y a guerre contre la France) et les associations du *Tungend-Bund* soulevaient l'Allemagne et organisaient les ennemis de Napoléon. La levée en masse avait été ordonnée en Prusse; de nouvelles défections se préparaient. Les Autrichiens, retenus par la politique prudente de leur cabinet, les Saxons, par la loyauté de leur souverain, devaient encore attendre quelque temps avant de se déclarer; mais pour exciter la haine aveugle des peuples contre l'étranger, on faisait retentir les mots sonores de liberté et de patrie, grands mots qui devaient être oubliés le lendemain de la victoire, et mis de côté comme une trompette guerrière qu'on dépose après le combat. En Prusse, les jeunes gens de toutes les classes, riches, pauvres, nobles ou roturiers; les étudiants des universités, conduits par leurs professeurs devenus leurs officiers, s'enrégimentaient. Dans les pays de la confédération du Rhin, les souverains, plus impatients peut-être que les peuples de rompre leur alliance avec Napoléon, déguisaient davantage leurs sentiments. Le lion n'était pas mourant comme on l'avait proclamé. Il y avait risque à lever le pied contre lui. En effet, au moment où l'Allemagne croyait l'Empereur enveloppé à Smolensk ou à Wilna, dans les glaces de la Russie, ne l'avait-elle pas retrouvé au milieu de son palais des Tuileries, recevant les hommages empressés et les protestations de dévouement de tous les corps de l'Empire? Et cette France, qu'on peignait si appauvrie et si épuisée, ne venait-elle pas de se relever plus enthousiaste et plus fière en envoyant trois cent mille de ses enfants prendre, aux armées du Nord, la place de ceux que la guerre avait moissonnés? Le roi de Saxe refusa de rompre l'alliance qui l'unissait à la France; le cabinet autrichien, sans la rompre, cessa d'en remplir les conditions, et offrit seulement sa médiation pour la conclusion de la paix.

L'Empereur accepta cette médiation; mais comme les négociations n'arrêtaient pas les hostilités, il partit pour se mettre à la tête de sa nouvelle et jeune armée.

Arrivée de l'Empereur. — Ouverture de la campagne. — Combat de Weissenfeld. — Il était temps que l'Empereur arrivât. La fermeté, l'habileté et la bravoure du vice-roi, la constance de ses héroïques bataillons, réduits à un petit nombre d'hommes, ne pouvaient plus suffire pour contenir les forces toujours croissantes de l'ennemi. Comme nous l'avons dit plus haut, la ligne du Niémen avait été abandonnée par suite de la trahison du général York; on ne s'était pas arrêté long-temps derrière la Vistule; mais la ligne de l'Oder et de la Wartha avait donné au prince Eugène le temps de réorganiser l'armée, et d'y rallier toutes les troupes dont il pouvait disposer, sans abandonner la défense des places fortes du nord de l'Allemagne. La défection de la Prusse, qui, après avoir désavoué le général York, se décida à l'imiter, livra aux Russes le passage de l'Oder, et obligea le vice-roi à se retirer derrière l'Elbe. — Enfin, au moment de l'arrivée de l'Empereur, cette ligne venait d'être franchie par l'ennemi.

L'Asie se ruait sur l'Europe; aux levées en masse prussiennes se joignaient les pulks des Cosaques et des Tartares. L'armée alliée présentait déjà un nombre formidable de combattants, qui devait, trois mois plus tard, s'élever à 900,000 hommes. Le vieux Blucher commandait les Prussiens; Wittgenstein avait pris le commandement en chef des Russes après la mort de Kutusof, que les fatigues de la campagne de Russie avaient tué.

L'Empereur avait quitté Paris le 15 avril et était arrivé le 17 à Mayence. La nouvelle armée s'était mise en marche sans attendre que les corps de cavalerie fussent entièrement formés, ce qui aurait apporté trop de retard à l'ouverture de la campagne. Le 4e corps, venant d'Italie, était, le 20, à Cobourg; le 6e à Gotha, le 3e à Erfurt. Dès le 18, la division Souham, appartenant au 3e corps, avait chassé de Weimar 300 hussards prussiens et s'était emparé de cette ville. Le 12e

corps était à Bamberg, et la garde impériale à Eisenach.

Tous ces corps continuèrent leur mouvement, dans les derniers jours du mois, pour se concentrer entre Leipsick et la Saale [1].

Le prince Eugène avait avancé, le 25, son quartier général à Monsfeld. Le 3e corps vint, le 26, à Naumburg, quand la division Souham eut forcé le passage de la Saale; le 4e arriva à Iéna, le 6e à Weissenrée, ayant, à Auerstadt, la division Compans; le 12e se posta à Saalfeld, et la garde à Weimar.

Le général en chef russe Wittgenstein s'avançait, de son côté, sur la Saale. Il se trouvait entre Dessau et Halle avec 300,000 hommes. 25,000 venaient d'être réunis à Altenbourg, sous le commandement de Blucher, et 15,000 se trouvaient à Chemnitz, sous les ordres de Miloradowitz. Les réserves russo-prussiennes s'avançaient de Dresde sur Leipsick; les corps de Bulow et de Woronsof masquaient Magdeboug et couvraient Berlin contre le prince Eugène.

L'Empereur devait, avant tout, pour ne pas perdre inutilement du temps et du terrain, chercher à effectuer sa jonction avec le vice-roi; en conséquence, il résolut de se porter en avant. Il arriva à Naumbourg le 28 avril.

Le maréchal Ney, après avoir culbuté la cavalerie de l'avant-garde russe qui voulait s'opposer à sa marche, entra, le 29, à Weissenfeld; le maréchal Marmont vint à Kœsen, et le général Bertrand à Dornbourg; le maréchal Oudinot ne dépassa pas encore Saalfeld; mais le vice-roi remonta la Saale par la gauche et arriva à Mersebourg. Wittgenstein côtoya la marche du vice-roi sur la rive droite de la Saale et de l'Elster, et se concentra sur Leipsick.

Combat de Poserna.—Mort du maréchal Bessières.—L'armée française continua, le 1er mai, de marcher sur Leipsick; l'Empereur voulait passer l'Elster sur le pont de cette ville. Le 3e corps, qui s'était ébranlé le premier, aperçut, vers neuf heures du matin, sur les hauteurs en arrière de Poserna, une division de cavalerie formant l'avant-garde de Wintzingerode. La division Souham se forma aussitôt en quatre carrés, ayant chacun quatre pièces de canon. Derrière ces carrés se plaça la division de cavalerie du général Laboissière, sous les ordres du général Kellermann. Les divisions Marchand et Girard suivaient par échelons, formées comme la division Souham; la cavalerie de la garde, sous les ordres du maréchal Bessières, tenait la droite. Les hauteurs occupées par l'ennemi furent promptement emportées. Wintzingerode fit alors avancer deux autres divisions de cavalerie et une d'infanterie, avec vingt pièces de canon. La division Girard marcha sur Pégaü, renforcée de douze pièces de canon que l'Empereur lui envoya, et qui déterminèrent le succès. La mitraille éclaircit bientôt les rangs de la cavalerie ennemie. Wintzingerode quitta le champ de bataille, et se retira derrière le Flossgraben pour couvrir les défilés de Pégau et de Zwenckau. Ce combat coûta la vie à peu de monde; mais les Français y firent une grande perte, le maréchal Bessières fut tué par un boulet dans la poitrine.

Les troupes, après avoir culbuté l'ennemi, bivouaquèrent sur la route de Lutzen à Leipsik, dans cette plaine déjà célèbre par la mort d'un héros : la jeune garde s'établit autour de la pyramide de Gustave-Adolphe; et, sur l'ordre de Napoléon, on y plaça des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les arbres qui ombragent ce vieux monument.

Bataille de Lutzen. — Le lendemain, 2 mai, l'armée continuait sa marche; la route était couverte d'une longue file d'équipages, de caissons, et de pièces d'artillerie. L'Empereur avait hâte d'arriver à Leipsick: il présumait que l'ennemi l'attendrait dans les plaines qui sont en arrière, et il pensait qu'il aurait à y livrer une grande bataille. Déjà une fusillade s'était engagée aux abords de la ville, dont on apercevait les toits couverts d'habitants, spectateurs du combat; mais aucune masse ennemie ne s'offrait à la vue de ce côté. Napoléon, impatient de savoir si la résistance était sérieuse, dirigeait sa lunette vers le point où notre avant-garde s'engageait; tout à coup une épouvantable canonnade se fit entendre sur la droite et presque en arrière de l'armée.

L'Empereur se retourna: des tourbillons de fumée s'élevaient, au milieu de la plaine, des villages de Rhana, Kaïa, Gros-Gorschen et Klein-Gorschen, où le corps du maréchal Ney avait passé la nuit; on dé-

[1] L'armée française se trouvait alors organisée en douze corps, qui, s'ils eussent été réunis, auraient présenté un total de plus de 200,000 hommes (non compris la garde).

1er corps,	Vandamme.	7e corps,	Saxons (à Torgau).
2e —	Bellune.	8e —	Poniatowski.
3e —	Ney.	9e —	Bavarois.
4e —	Bertrand.	10e —	Rapp (à Dantzick).
5e —	Lauriston.	11e —	Macdonald.
6e —	Marmont.	12e —	Oudinot.

Outre cela, Augereau organisait à Wurtzbourg une petite armée de cinq divisions d'infanterie, pour observer l'Autriche et maintenir la Bavière; les bataillons y arrivèrent dans le courant des mois de juin et juillet.

L'armée qui devait agir sous les ordres immédiats de l'Empereur, était de 170,000 hommes, et formée des 1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 11e, 12e corps, et de la garde aux ordres des maréchaux Soult et Mortier.

Voici quelles en étaient, au 1er mai, la composition et la force :

Le 1er corps, commandé par le général Vandamme, et ensuite par le maréchal Davoust, formait trois divisions et était fort de 18,000 hommes;

Le 2e, sous les ordres du duc de Bellune, deux divisions, 10,000 hommes;

Le 3e, sous les ordres du maréchal Ney, cinq divisions, 30,000 hommes;

Le 4e, sous les ordres du général Bertrand, trois divisions, 18,000 hommes;

Le 5e, sous les ordres du général Lauriston, trois divisions, 18,000 hommes;

Le 6e, sous les ordres du duc de Raguse, deux divisions, 12,000 hommes;

Le 11e, sous les ordres du maréchal Macdonald, trois divisions, 18,000 hommes;

Le 12e, sous les ordres du maréchal Oudinot, trois divisions, 18,000 hommes;

La *garde impériale*, deux divisions, 15,000 hommes;

Cavalerie; sous les ordres du maréchal Bessières, cavalerie de la garde et deux divisions commandées par le général Latour-Maubourg, 4 000 hommes.

Sur ce nombre, il n'y eut d'engagé à Lutzen que le 3e corps, la division Morand du 4e, le 6e, le 11e, l'infanterie et la cavalerie de la garde, et les deux divisions Latour-Maubourg; en tout 85,000 hommes.

Les alliés, dont les forces s'élevaient à 218,000 combattants en ligne, engagèrent à cette même bataille 107,000 hommes.

Digitized by Google

couvrait à l'horizon plusieurs colonnes d'une noire profondeur : c'était l'armée ennemie qui avait bivouaqué la nuit précédente, à trois lieues de l'armée française, et qui débouchait tout entière de Pégau pour la prendre en flanc.

L'Empereur, ainsi attaqué à l'improviste, se décida sur-le-champ à livrer bataille. «Nous n'avons pas de «cavalerie, dit-il ; mais n'importe, ce sera une bataille «d'Égypte ; partout l'infanterie française doit savoir «se suffire. Je ne crains pas de m'abandonner à la va«leur innée de nos jeunes conscrits.»

Ses ordres sont aussitôt donnés. Le duc de Tarente doit cesser l'attaque de Leipsick et revenir former notre gauche, dont le vice-roi aura le commandement. Le duc de Raguse, qui est à l'arrière-garde, formera la droite, et sera soutenu par le général Bertrand. Les troupes qui sont en colonnes sur la route s'arrêtent, serrent les rangs, font demi-tour à droite, et développent aussitôt leur ligne, formée dans la plaine. Cette belle manœuvre fut exécutée avec une précision qui aurait fait honneur à une armée de vétérans.

Dans la nuit du 1er au 2 mai, l'armée alliée s'était réunie entre Pégau et Swenkau, sur les bords de l'Elster, avait passé cette rivière au point du jour, et s'était déployée entre les villages de Werben et de Dombsen. Après avoir fait reconnaître la ligne française, Wittgenstein plaça son armée, la droite vers Thesau, et la gauche un peu en arrière du village de Muschwitz. Le gros de la cavalerie russe et prussienne, qui formait la réserve, s'établit près d'un mamelon en arrière, sur lequel les deux souverains alliés se tinrent pendant la bataille.

Une des divisions du corps de Blucher, soutenue par la réserve de cavalerie prussienne et précédée de vingt-huit bouches à feu, s'avança, à onze heures et demie, sur Gross-Gorschen, et engagea une violente canonnade. La division Souham, du 3e corps, qui occupait ce village, pressée de front par l'infanterie, prise en écharpe par seize pièces d'artillerie, et menacée de flanc par la cavalerie prussienne qui appuyait à gauche vers Starsiedel, fut forcée d'abandonner le village. Les divisions Girard, Brenier, Ricard et Marchand firent tourner bride aux escadrons ennemis au moment où ils allaient charger les troupes du général Souham, et ce dernier, ainsi que le général Girard, occupant les villages de Klein-Gorschen et de Rhana, arrêtèrent les progrès de l'infanterie alliée.

En ce moment, Blucher envoya une seconde division au soutien de la première, pour enlever les deux villages dont nous venons de parler ; et pour que cette attaque réussît mieux, Wittgenstein ordonna aux deux divisions du corps du général York de passer à droite et à gauche de Gross-Gorschen. De son côté, le maréchal Ney envoya les deux divisions Marchand et Brenier pour renforcer les généraux Souham et Girard. La lutte fut des plus opiniâtres, et se termina par l'abandon des deux villages. Les divisions qui les défendaient furent forcées de se replier sur les deux qui arrivaient à leur secours.

L'intention de Wittgenstein était de forcer l'aile droite de l'armée française, en même temps qu'il pressait vivement son centre. Il dirigea, en conséquence, le corps de Wintzingerode et la réserve de cavalerie russe sur Starsiedel et Kolsen ; mais ces troupes furent arrêtées court par le général Compans, marchant à la tête de la première division du 6e corps, qui entrait en ligne en ce moment.

Au centre, le combat était on ne peut plus acharné ; la garde prussienne, formant la réserve du corps d'armée de Blucher, s'avança pour arracher la victoire ; les divisions françaises, obligées de reculer devant ce renfort, ne le firent qu'après avoir fait payer chèrement cet avantage à l'ennemi. Le village de Kaïa, pris et repris deux fois, resta enfin au pouvoir des Prussiens. Mais l'Empereur, pour lequel ce point était fort important, puisque, seul, il couvrait Lutzen et la grande route de Leipsick, donna ordre de l'attaquer et de le reprendre. Le comte de Lobau se mit à la tête de la division Ricard. Un combat terrible s'engagea alors entre Kaïa et Klein-Gorschen, d'où l'ennemi déboucha avec tout ce qu'il avait réuni de troupes et d'artillerie. Le général Girard, quoique blessé de plusieurs balles, n'en persista pas moins à conduire au combat ses jeunes soldats, en s'écriant : «C'est la jour«née de la France ; il faut venger l'affront de Moscou, «ou mourir !»

Wittgenstein voyant les Prussiens chassés de Kaïa, et les troupes de sa gauche contenues par le duc de Raguse, voulut tenter un demi-effort sur le centre. Mais le 4e corps débouchait en ce moment sur le champ de bataille, et la division Morand était déjà engagée avec la gauche de Wintzingerode. Une division russe accourut au secours des Prussiens, et les alliés s'emparèrent, pour la troisième fois, de Kaïa. L'Empereur, voyant que le 3e corps chancelait, et que plusieurs bataillons s'étaient même rompus, ordonna aux seize régiments de la jeune garde de marcher au pas de charge au secours de ces troupes ; ces seize régiments étaient couverts par quatre-vingts bouches à feu et suivis par la cavalerie. La vieille garde s'ébranlait en même temps en échelons.

Cependant le vice-roi avait reçu, devant Leipsick, l'ordre de se rapprocher du champ de bataille. Il partit avec le 11e corps, qui prit la direction de Skeutbar. A quatre heures du soir, les trois divisions du maréchal Macdonald se déployèrent sur les hauteurs à gauche du village de Meyen, la droite se dirigeant sur Eisdorf, la gauche sur Ketzen, et le front couvert par soixante pièces de canon qui commencèrent immédiatement leur feu. Par cette position, le duc de Tarente prenait l'armée ennemie en flanc et menaçait ses communications avec les ponts de l'Elster.

Les Prussiens occupaient, en ce moment, Rhana, Kaïa et Eisdorf ; l'aile gauche ennemie était encore vers Starsiedel et Pobler, et la division du prince de Wurtemberg commençait à se montrer par Hohenlohe et Kitzen.

La division du corps d'York, qui s'était avancée au-delà d'Eisdorf, fut d'abord repoussée par l'aile droite du 11e corps. Cette division rentra dans le village, où elle fut jointe par celle du prince de Wurtemberg, qui venait d'occuper Kitzen. Malgré l'opiniâtre

résistance des deux corps ennemis et un renfort de treize bataillons de la garde russe envoyés par Wittgenstein, les deux villages furent emportés par les Français. Les trois divisions du 11e corps prirent alors les positions suivantes : Celle du général Fressinet occupa une hauteur au-delà du Flossgraben ; celle du général Charpentier occupa Eisdorf, et celle du général Gérard s'établit en avant de Kitzen.

Dans ce même temps, la division Bonnet, du 6e corps, s'était avancée entre Starsiedel et Kaïa, et le 4e corps, sous les ordres du général Bertrand, avait suivi ce mouvement perpendiculairement au flanc gauche de l'ennemi, pour refouler cette aile sur le centre. Les seize régiments de la jeune garde, sous les ordres du duc de Trévise, s'élançaient sur Kaïa au pas de charge, pendant que les quatre-vingts bouches à feu dont nous avons parlé, réunies en une seule batterie, semaient la mort dans les rangs des Prussiens. Ceux-ci, culbutés sur la droite et menacés sur les derrières par le vice-roi, furent enfoncés sur tous les points, et chassés de Kaïa, de Rhana et de Klein-Gorschen. Leur mouvement rétrograde fut suivi par l'aile gauche, qui, engagée de front avec le 6e corps, était poussée en flanc par le 4e. Dès lors, le sort de la bataille fut fixé ; cependant le combat se soutint avec acharnement jusqu'à la nuit.—L'armée alliée fut ramenée dans sa première position du matin; mais Wittgenstein ne crut pas prudent de tenter les chances d'une seconde bataille, et il ordonna la retraite.

Pendant la nuit, les alliés repassèrent l'Elster à Pégau, d'où les Prussiens prirent la direction de Borna, et les Russes celle de Frohberg. Le corps de Miloradowitz traversa l'Elster à Zeitz. L'empereur de Russie et le roi de Prusse, qui, après la bataille, étaient venus coucher au village de Lobstaedt, entre Pégau et Borna, en repartirent le lendemain pour gagner directement la ville de Dresde.

La bataille de Lutzen fut sanglante sans être décisive. Les Français eurent plus de 12,000 hommes hors de combat; le général Gourré, chef de l'état-major du maréchal Ney, fut tué; les généraux de division Girard et Brenier, les généraux de brigade Cheminéau et Guillot, furent dangereusement blessés. Les alliés eurent 15,000 hommes tués ou blessés, et laissèrent entre les mains des Français 2,000 prisonniers. Ils avaient perdu les princes de Hesse-Hombourg et de Mecklembourg-Strelitz ; le général Blucher avait été blessé, ainsi que deux autres généraux prussiens et un général russe.

Le 3 mai, lendemain de la bataille de Lutzen, l'Empereur adressa à l'armée la proclamation suivante :

«Soldats !

«Je suis content de vous ! vous avez rempli mon attente ! vous avez suppléé à tout par votre bonne volonté et par votre bravoure. Vous avez, dans la célèbre journée du 2 mai, défait et mis en déroute l'armée russe et prussienne, commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Vous avez ajouté un nouveau lustre à la gloire de mes aigles; vous avez montré tout ce dont est capable le sang français. La bataille de Lutzen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskowa. Dans la campagne passée, l'ennemi n'a trouvé de refuge contre nos armes qu'en suivant la méthode féroce des barbares, ses ancêtres. Des armées de tartares ont incendié ses campagnes, ses villes, la sainte Moscou elle-même ! Aujourd'hui ils arrivaient dans nos contrées, précédés de tout ce que l'Allemagne, la France et l'Italie ont de mauvais sujets et de déserteurs, pour y prêcher la révolte, l'anarchie, la guerre civile, le meurtre. Ils se sont faits les apôtres de tous les crimes. C'est un incendie moral qu'ils voulaient allumer entre la Vistule et le Rhin, pour, selon l'usage des gouvernements despotiques, mettre des déserts entre nous et eux. Les insensés ! ils connaissent peu l'attachement à leurs souverains, la sagesse, l'esprit d'ordre et le bon sens des Allemands. Ils connaissent peu la puissance et la bravoure des Français !

«Dans une seule journée, vous avez déjoué tous ces complots parricides..... Nous rejetterons ces tartares dans leurs affreux climats, qu'ils ne doivent pas franchir. Qu'ils restent dans leurs déserts glacés, séjour de l'esclavage, de la barbarie et de la corruption, où l'homme est ravalé à l'égal de la brute. Vous avez bien mérité de l'Europe civilisée. Soldats ! l'Italie, la France, l'Allemagne, vous rendent des actions de grâces !»

Passage de l'Elster. — Entrée à Dresde.—Le lendemain de la bataille de Lutzen, l'armée française passa l'Elster sur tous les ponts qu'elle avait devant elle depuis Leipsick, ville dont le général Lauriston s'était emparé pendant la bataille, jusqu'à Zeist, où le maréchal Oudinot arriva avec le 12e corps.

Seul, le corps du maréchal Ney ne suivit pas le mouvement général ; après avoir pris un jour de repos sur le champ de bataille, il se dirigea par la route qui, de Lutzen, passe à Wittemberg. Le reste de l'armée marcha sur Dresde.

L'Empereur se mit en mouvement avec le corps du duc de Tarente, celui du duc de Raguse et la garde. Le vice-roi le précédait.

Parallèlement s'avançaient : à droite, le général Bertrand et le duc de Reggio, qui s'étaient attachés aux pas des Russes sur les routes de Chemnitz et de Freyberg ; à gauche, le général Lauriston, qui poursuivait une partie des Prussiens sur la grande route de Leipsick à Dresde; plus loin, encore sur la gauche, le prince de la Moskowa gagnait les ponts de Torgau et de Wittemberg.

Le vice-roi battit, trois jours de suite, l'arrière-garde de l'armée alliée, commandée par Miloradowitz : le 5, à Sefferdorf; le 6, à Ertzdorf, et, le 7, à Limbach, entre Wossen et Vilsdruf.

Le 7, le quartier général de l'Empereur était à Vossen.

Le 8 mai, au matin, l'armée française arriva devant Dresde. Les Russes tentèrent de s'opposer à l'établissement d'un pont de bateaux à Priesnitz; mais ils furent bientôt forcés de se retirer. Les deux souverains alliés abandonnèrent la capitale de la Saxe, et, à midi, l'armée française en prit possession.

Le 12, le roi de Saxe, qui s'était retiré à Prague, fit

Digitized by Google

Digitized by Google

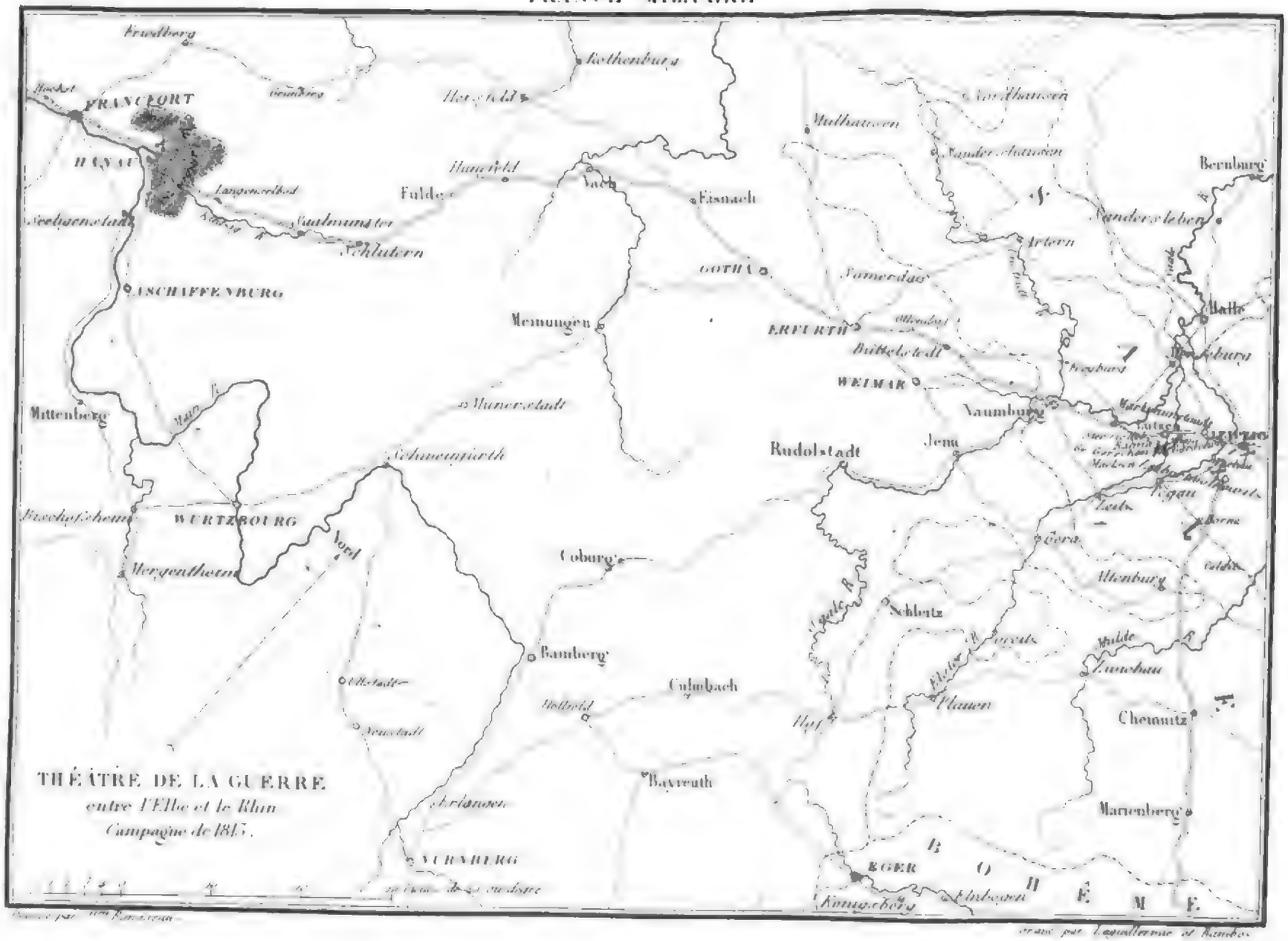
FRANCE MILITAIRE

Passage de la Bérésina

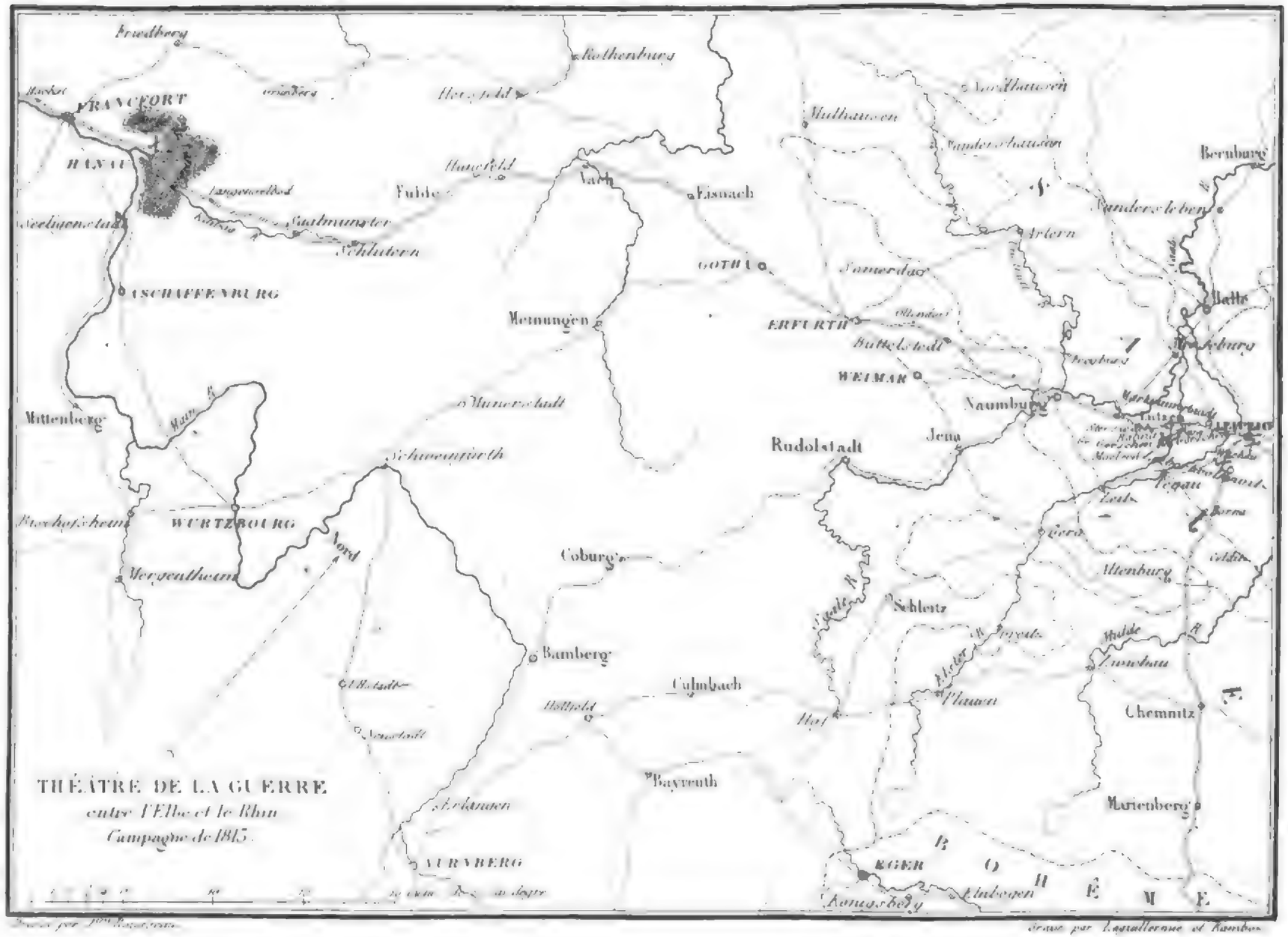
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Dessiné par [illegible]

Gravé par Lagailleronne et Rosmbus

Digitized by Google

La Remise de l'Aigle

Digitized by Google

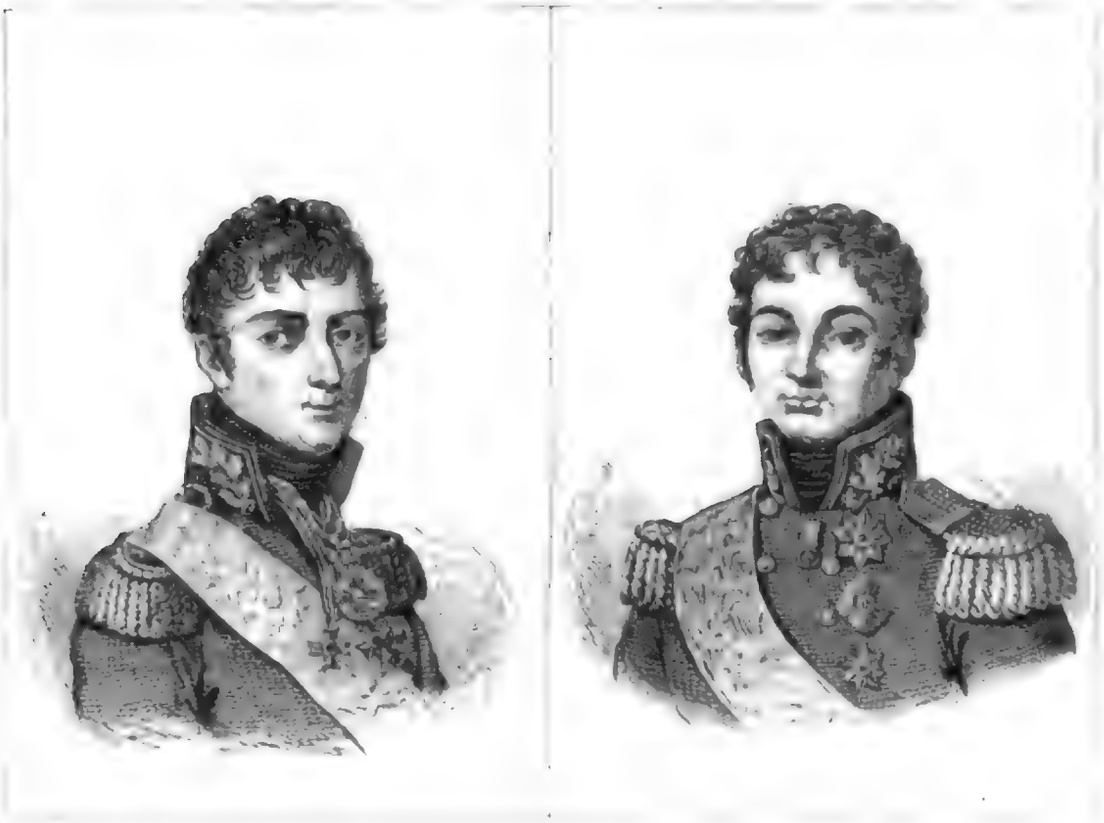
[illegible]

[illegible]

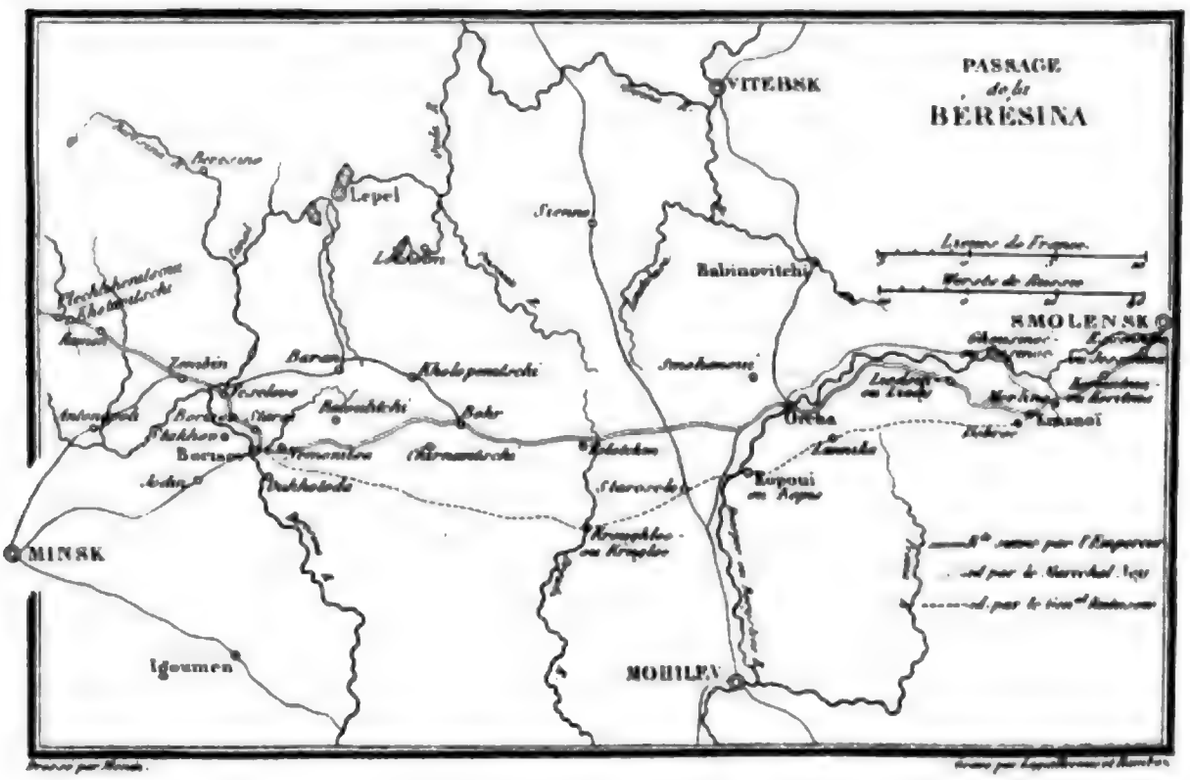
Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google



Langeron Saacken



Digitized by Google

Digitized by Google

sa rentrée solennelle dans sa capitale; l'Empereur fut à sa rencontre, et le conduisit jusqu'au palais, aux acclamations du peuple et de l'armée, au son des cloches et au bruit du canon.

Retraite des alliés sur le camp fortifié de Bautzen. — Passage de l'Elbe. — Combat de Bischoffverda. — Jusqu'alors, le cabinet de Vienne avait gardé la neutralité; mais il paraissait certain qu'il se déclarerait pour les alliés dès que ceux-ci le voudraient. Il était donc important pour les Prusso-Russes d'empêcher les Français de se placer entre eux et les Autrichiens. A cet effet, ils se retirèrent sur Bautzen, dans un camp retranché, préparé depuis plusieurs mois.

L'armée alliée se renforçait chaque jour : les Prussiens venaient de recevoir de Silésie 4,000 hommes de troupes fraîches; les Russes attendaient le corps de Barklay de Tolly, qui avait fait le siége de Thorn, et le corps de Sacken, resté en observation dans le grand duché de Varsovie. Indépendamment de ces renforts, le général Labanow arrivait avec une armée de réserve. Mais, de toutes ces troupes, il n'y eut que le corps de Barklay de Tolly qui put être rendu à Bautzen vers le 14 mai.

Les 4e, 6e et 11e corps français avaient passé l'Elbe, le 11, les deux premiers se dirigeant sur Kœnigsbruck. — Le maréchal Macdonald, qui avait suivi la route de Bischoffwerda, rencontra, le 12, et attaqua l'arrière-garde de Miloradowitz. Les Français poussaient les Russes de position en position, quand le général Charpentier, qui était sur la gauche avec sa division, fit ployer leur aile droite, coupa une de leurs colonnes, et les força à se retirer précipitamment sur Bautzen. L'ennemi eut, dans cette rencontre, 1,500 hommes tués, et laissa au pouvoir des vainqueurs 500 prisonniers.

En se retirant, les Russes mirent le feu aux magasins qui se trouvaient à Bischoffwerda, ce qui amena l'incendie de la ville. Lorsque les premiers pelotons du 11e corps arrivèrent, tout était réduit en cendres; trois maisons seulement se trouvaient encore debout.

Dans la journée du 12 mai, le vice-roi partit pour aller prendre le commandement de l'armée qui se formait en Italie.

Forces et positions des deux armées. — Combat de Bautzen. — Après quelques engagements sans conséquence, tout fut enfin préparé, le 19 au soir, pour une bataille générale. L'armée alliée était forte d'environ 160,000 hommes. Le camp qu'elle occupait avait été fortifié sur tout son front. La droite, placée sur les hauteurs de Krekwitz, était couverte de retranchements et de redoutes; une ligne retranchée, qui s'étendait devant le centre et la gauche, commençait près du village de Litten, passait derrière Barchitz et Jenkowitz, jusqu'à la route de Loebau, où elle faisait un coude, et courait parallèlement à cette route jusque près de Hochkirch. Devant le front, la ville de Bautzen avait été mise en état de défense, crénelée, palissadée et garnie d'artillerie.

Voici quelle était, le 19 au soir, la position de l'armée alliée : elle occupait Bautzen et les hauteurs qui se trouvent à droite et à gauche de la ville; derrière les retranchements se tenaient la gauche et la réserve; le centre était à Kœkwitz et Litter; la droite entre les deux Sprée, en avant de Gottamelde, ayant une avant-garde à Klix, et occupant Malscwitz. Le roi de Prusse avait son quartier général à Kamschütz, et l'empereur Alexandre, qui, depuis la bataille de Lutzen, avait pris le commandement de l'armée alliée, était à Wurtchen.

L'armée française comptait environ 150,000 combattants, composés des troupes suivantes : les 5e et 12e corps; les deux divisions du 4e, qui n'avaient pas combattu à Lutzen; 73,000 hommes restant des troupes qui étaient entrées en ligne à cette bataille, le tout renforcé du 7e corps, fort de 12,000 hommes, ainsi que de 10,000 hommes de cavalerie et de 8,000 de la garde.

Le 20 mai, à huit heures du matin, l'Empereur fit ses dispositions d'attaque. Le maréchal Oudinot (12e corps), placé à l'extrême droite, eut ordre de passer la Sprée, et d'attaquer les hauteurs de Sinkwitz et de Doberschau, où s'appuyait la gauche de l'ennemi; le duc de Tarente (11e corps) fut chargé de jeter un pont de chevalets sur la Sprée, entre les montagnes et Bautzen, et d'attaquer la ville; le maréchal Marmont (6e corps) dut jeter un autre pont pareil sur la Sprée, dans l'enfoncement que forme cette rivière sur la gauche, à une demi-lieue de Bautzen; le 4e corps, dont le commandement direct avait été confié, par l'Empereur, au maréchal Soult, fut placé à la gauche du centre pour inquiéter la droite de l'ennemi; le maréchal Ney, avec les 3e, 5e et 7e corps, reçut l'ordre de se rapprocher sur Klix, de passer la Sprée, de tourner la droite de l'ennemi pour se diriger sur Wurtchen, et de là sur Weissenberg; les réserves de la garde furent placées en arrière du 11e corps, et à cheval sur la route de Bischoffwerda.

La canonnade s'engagea à midi et se soutint sans interruption pendant cinq heures. Enfin le 12e corps parvint à couronner les hauteurs d'Ebersdorf, et le 6e occupa celles de Seydau. Bautzen fut alors vivement attaqué par la division Compans; les voltigeurs firent irruption par les rochers qui sont au pied des retranchements dont la ville est couverte du côté du faubourg des Vandales; ils s'emparèrent de la batterie avancée, escaladèrent les remparts, et entrèrent dans la place. En même temps, les hauteurs de Prieswitz tombaient au pouvoir du maréchal Macdonald.

Lorsque les corps russes qui occupaient les hauteurs à droite et à gauche de Bautzen virent toutes leurs positions forcées, ils se replièrent derrière le ruisseau de Nieder-Kayna et sur les hauteurs de Weissig. Sur ces entrefaites, le 4e corps força le défilé de Nieder-Gusck, et prit position sur l'autre rive du premier bras de la Sprée, vis-à-vis de Doberchütz, que le général prussien Ziethen occupait avec sa division. La division Bonnet, du 6e corps, s'empara du village de Nieder-Kayna, et enleva, au pas de charge, un plateau qui dominait tout le centre de la position des Russes. Les corps de Kleist et de Miloradowitz étaient rentrés, à sept heures du soir, dans leurs retranchements, et les Français étaient vainqueurs. L'Empereur entra dans

Bautzen, où il établit son quartier général[1]. La garde et les réserves s'établirent à Taucher, Aurilz et Nadewitz. L'armée était à cheval sur la Sprée; son extrême droite, formée du 12e corps, vers Kubnitz et Schimberg; la gauche, formée des 3e et 5e corps, en face de Klix; le 7e corps un peu plus en arrière, vers Stier.

Le corps de Blucher occupait toujours Krekwitz, et celui de Barclay était encore à Klix, ayant devant lui le maréchal Ney. Ces deux corps ennemis interrompaient seuls la continuité de la ligne de bataille des Français.

Bataille de Bautzen et Vurtchen. — Le combat de Bautzen n'était que le prélude d'une bataille plus importante. Le 21, à cinq heures du matin, le duc de Reggio, commandant le 12e corps, reçut l'ordre d'engager le combat en attaquant la gauche des Russes, placée sur des hauteurs et commandée par Miloradowitz et Gortschakof. Alexandre, comprenant toute l'importance de cette position, y avait placé une forte partie de son armée, pour que sa gauche ne fût pas tournée. L'Empereur ordonna aux ducs de Reggio et de Tarente d'entretenir ce combat, afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir, et pour lui masquer la véritable attaque, conduite par Ney et par Soult, dont le résultat ne pouvait pas se faire sentir avant midi ou une heure.

A onze heures, le duc de Raguse marcha à mille toises en avant de sa position, et engagea une épouvantable canonnade devant les redoutes et les retranchements ennemis.

La garde et la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, masquées par un rideau, avaient des débouchés faciles pour se porter en avant par la gauche ou par la droite, selon les vicissitudes que présenterait la journée. L'ennemi fut ainsi tenu dans l'incertitude sur le véritable point d'attaque.

Le centre de l'armée française s'était déployé pour imposer à Blucher, commandant le centre des alliés; mais il ne s'était pas engagé : des deux côtés on se battait sans avancer. L'Empereur lui-même ne pressait pas l'attaque. Il semblait satisfait d'occuper l'ennemi, et fatigué du travail de la nuit, qu'il avait passée à donner ses ordres, il se coucha sur la pente d'un ravin, et s'endormit au milieu des batteries du maréchal Marmont. Ce sommeil, que ses officiers contemplaient avec respect, durait depuis quelques minutes quand le canon, retentissant au-delà des lignes prussiennes et derrière leur droite, annonça une attaque nouvelle et imprévue. On réveilla l'Empereur, il tira sa montre, étudia un instant la direction des feux et s'écria : «La «victoire est à nous!» Aussitôt l'ordre fut donné de marcher en avant, et tous les corps s'ébranlèrent à la fois, joyeux d'appuyer la puissante diversion qui s'opérait. Le canon que l'on entendait était celui du maréchal Ney, qui, d'après les instructions de l'Empereur, avait, par un long détour, débordé la droite de l'ennemi et venait l'attaquer derrière ses lignes, attaque audacieuse et habilement combinée, qui devait rendre inutiles tous ces retranchements formidables élevés avec tant de travaux. L'ennemi, jusqu'au dernier moment, n'avait pas soupçonné l'importance de cette diversion. Barclay de Tolly, chargé de couvrir la droite de l'armée alliée, savait que le corps du général Lauriston manœuvrait devant lui, mais il croyait n'avoir affaire qu'à ce général, et celui-ci était suivi des corps du maréchal Ney et du général Reynier.

Le maréchal Ney culbutant l'ennemi au village de Klix, avait passé la Sprée, et repoussé ce qu'il avait devant lui jusqu'au village de Preilitz. A dix heures, il enleva ce village; mais les réserves de l'ennemi s'étant avancées pour couvrir le quartier général, les Français furent ramenés, et Preilitz retomba au pouvoir des alliés.

A une heure après midi, le duc de Dalmatie commença à déboucher. L'ennemi, qui avait compris tout le danger dont il était menacé par la direction qu'avait prise la bataille, sentit que le seul moyen de soutenir avec avantage le combat contre le prince de la Moscowa, était d'empêcher les Français de déboucher. Il tenta donc de s'opposer à l'attaque du duc de Dalmatie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès lors bien indiqué. L'Empereur, par un mouvement à gauche, se porta, en vingt minutes, avec la garde, les quatre divisions du général Latour-Maubourg et une grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, qui était devenu le centre de l'armée russe.

La division Morand et la division wurtembergeoise enlevèrent le mamelon dont l'ennemi avait fait son point d'appui.

Le général Devaux établit une batterie dont il dirigea le feu sur les masses qui voulaient reprendre la position. Les généraux Drouot et Dulauloy se portèrent en avant avec soixante pièces de batteries de réserve. Enfin, le duc de Trévise, avec les divisions Dumoutier et Barrois, de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Baschwitz, coupant le chemin de Wurtchen à Baugen.

L'ennemi, pour s'opposer à cette nouvelle attaque, fut obligé de dégarnir sa droite. Le prince de la Moscowa en profita et marcha en avant. Il reprit le village de Preisig, et s'avança, après avoir débordé l'armée ennemie, sur Wurtchen. Il était alors trois heures, et un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues. L'assaut fut donné au camp ennemi; les retranchements du centre et de la droite furent emportés, et Blucher, frémissant de rage, vit qu'il ne lui restait d'autre ressource qu'une prompte retraite. A six heures du soir, la défaite du vieux maréchal prussien était complète. Ses colonnes se retiraient sur Weissemberg avec une précipitation qui ressemblait à une déroute; la tente de l'Empereur était placée au point culminant de la position, devant une auberge isolée, où l'empereur Alexandre avait tenu son quartier gé-

[1] L'Empereur n'établit son quartier général à Bautzen qu'à neuf heures du soir. Il était gai et confiant. «Messieurs, dit-il à ses généraux, à chaque jour suffit sa peine. Reposons-nous ce soir, et «nous recommencerons demain.» Puis s'asseyant pour prendre le modeste repas qui lui avait été préparé, il plaisanta un de ses vieux serviteurs qui était venu lui apporter, le matin, un peu de pain et de vin. «La place n'était pas commode, lui dit-il, et tu te souvien«dras de ce déjeuner.— Oui, sire, murmura celui-ci entre ses dents, «et surtout des obus qui crevaient autour de Votre Majesté.»

néral pendant toute la journée; la garde formait ses carrés autour de la tente impériale, et sa musique faisait entendre des fanfares de victoire.

Tout cependant n'était pas terminé. La gauche de l'armée alliée, composée des corps russes de Gortschakof et de Miloradowitz, avait combattu toute la journée contre le maréchal Oudinot, qui l'avait forcée de s'engager dans des bois où elle avait cru, pendant quelque temps, poursuivre la victoire. Elle revenait sur le champ de bataille; le maréchal Macdonald s'avança pour lui couper le passage, mais, privé de cavalerie, il dut renoncer à ce dessein. Néanmoins, ce dernier engagement assura la victoire, en chassant les Russes du champ de bataille.

L'ennemi perdit, dans les deux journées des 20 et 21, environ 18,000 hommes, tant tués que blessés, et laissa au pouvoir des Français 3,000 prisonniers. Les Français perdirent environ 12,000 hommes.

Poursuite de l'ennemi.—Combats de Reichenbach et de Markersdorf. —Mort du général Duroc. — Le lendemain, 22 mai, à quatre heures du matin, l'armée se mit en marche pour suivre l'ennemi, qui avait fui, pendant la nuit, par tous les chemins et par toutes les directions. Le 12e corps seul resta dans les environs de Nieder-Kayna, pour observer les mouvements du corps de Bulow, qui, après avoir renoncé au blocus de Magdebourg, s'était retiré sur Berlin avec le corps russe de Woronsow, pour couvrir cette capitale. L'aile droite de l'armée combinée avait passé de Neisse à Ludwigsdorf et avait pris position; l'aile gauche l'avait passée à Gorlitz, où elle avait pris également position.

L'arrière-garde de l'armée russe, commandée par Miloradowitz, s'était déployée sur les hauteurs entre Reichenbach et Markersdorf; l'Empereur envoya contre ces troupes le 7e corps, qui n'avait pas été engagé la veille, et le fit soutenir par la cavalerie du général Latour-Maubourg. Le combat s'engagea avec opiniâtreté sur tout le front du corps français. Quelque cavalerie ennemie s'avança ensuite dans la plaine de Reichenbach; mais, chargée par les lanciers polonais et par les lanciers rouges de la garde, elle fut forcée de lâcher pied. Miloradowitz la fit alors soutenir par les divisions qui lui restaient; de son côté, Napoléon fit avancer la cavalerie de Latour-Maubourg, et les Russes, décidément enfoncés, furent obligés de quitter le champ de bataille.

Ce combat, assez meurtrier, fit éprouver aux Français plusieurs pertes sensibles. Le général de cavalerie Bruyères eut les jambes emportées par un boulet de canon; à la fin de l'action, un autre boulet vint frapper, sur une hauteur, en arrière du 7e corps, le grand maréchal du palais Duroc, et ricocha sur le général du génie Kirgener. Ce dernier fut tué du coup; Duroc survécut douze heures à son affreuse blessure. L'Empereur donna des larmes sincères à l'un de ses plus fidèles et de ses plus dévoués compagnons d'armes [1].

Entrée en Silésie.—Combats de Gorlitz et de Haynau. — L'armée alliée se mit en marche, le 23 mai,

La bataille de Wurtchen est gagnée. — L'armée française poursuit l'armée ennemie, qui se retire en combattant.

«Les alliés finissent par nous abandonner le passage de Reichenbach. Mais la victoire nous fait acheter ses moindres faveurs; le général de cavalerie Bruyères vient d'être emporté par un boulet L'armée ressent vivement cette perte, et chacun répète avec douleur : «C'est encore un ancien de l'armée d'Italie!»

«Nous retrouvons l'ennemi posté sur les hauteurs, en arrière de Reichenbach. L'Empereur, qui est sans cesse sur les pas de l'avant-garde, arrive et fait encore déployer les troupes pour attaquer. Les boulets sifflent de nouveau, et bientôt après l'ennemi se met en retraite. Napoléon ne peut cacher un mouvement d'humeur, en voyant cette arrière-garde lui échapper toujours. «Comment! dit-il, après «une telle boucherie, aucun résultat! point de prisonniers! Ces «gens-là ne me laisseront pas un clou!» Dans ce moment, un chasseur à cheval de l'escorte est tué à quelques pas. Napoléon, qui le voit tomber presque sous les pieds de son cheval, ajoute, en s'adressant au grand maréchal : «Duroc! la fortune nous en veut bien au«jourd'hui!»

«La journée n'était pas finie!

«Le quartier impérial devait s'arrêter à Reichenbach; le grand maréchal y avait fait marquer les logements. Mais l'Empereur, apprenant que l'ennemi tient encore du côté de Markersdorf, rejoint de nouveau l'avant-garde. On se dirige sur le Landserone, dont le pic domine toute la contrée, et l'on trouve l'ennemi en position derrière le ravin de Markersdorf.

«L'Empereur ordonne au prince de la Moscowa d'attaquer; il veut pousser jusqu'à Gorlitz; mais le mouvement éprouve des délais. Les troupes saxonnes, qui doivent y prendre part, n'arrivent pas. Napoléon envoie aide de camp sur aide de camp pour qu'on se presse; il aperçoit, à gauche, une hauteur d'où il pourra voir ce qui se passe, et il descend rapidement par le chemin creux du village pour gagner la route qui conduit sur cette éminence. On le suivait en trottant, au milieu d'un nuage épais de poussière, serrés quatre par quatre, et chacun distinguait à peine son voisin. Sur la première file se trouvaient le duc de Vicence, le duc de Trévise, le maréchal Duroc et le général de génie Kirgener. Dans ce moment, les troupes du maréchal Ney débouchent du village. L'ennemi tire trois coups de canon, et l'un des boulets vient frapper un arbre près de l'Empereur. Parvenu sur le plateau qui domine le ravin, Napoléon se retourne pour demander sa lunette, et ne voit plus que le duc de Vicence qui l'ait suivi. Le duc Charles de Plaisance accourt bientôt après; il est pâle, et dit un mot à l'oreille du grand écuyer. L'Empereur demande ce que c'est. Le duc de Plaisance a peine à parler; il finit par dire que le grand maréchal vient d'être tué. «Duroc! s'écrie l'Empereur; «cela n'est pas possible; il était tout à l'heure auprès de moi!»

«Cependant le page arrive avec la lunette; les aides de camp surviennent et la nouvelle est confirmée. Le boulet qui a frappé l'arbre a ricoché d'abord sur le général Kirgener, et ensuite sur le duc de Frioul. Kirgener a été tué raide; Duroc n'est pas encore mort. Les docteurs Larrey et Yvan, et tout ce qui se trouve là d'officiers de santé sont accourus! Mais les efforts de l'art seront impuissants. Le boulet a déchiré les entrailles! On vient de transporter le mourant dans une des premières maisons de Markersdorf.

Sur ces entrefaites, le colonel Gourgaud étant venu annoncer, de la part du maréchal Ney, que l'ennemi ne présentait plus qu'une faible arrière-garde, l'Empereur se porte machinalement à la suite de ses troupes, et reste encore près d'une demi-heure à observer le mouvement qui s'opère au-delà du village.

«Cependant il a ordonné que la garde s'arrêtât : on a fait dresser les tentes du quartier impérial dans un champ, sur la droite de la route, avant de descendre à Markersdorf. Enfin, l'Empereur revient de ce côté. Il rentre dans le carré de la garde, et y passe le reste de la soirée, assis sur un tabouret devant sa tente, les mains jointes et la tête baissée, gardant le plus morne silence. Le général Dronot fait demander des ordres pour l'artillerie. A demain tout! est la seule réponse qui s'échappe de ce cœur oppressé.

«Les maréchaux et les principaux officiers de l'armée et de la maison impériale se tiennent à quelque distance dans l'attitude de la douleur.

«Toute l'armée prend la part la plus vive aux peines qui absorbent en ce moment les pensées de l'Empereur. La garde a les yeux tristement fixés sur lui. «Pauvre homme, disent les vieux grena«diers, il a perdu un de ses enfants!»

«A la nuit close, quand toute l'armée a pris position, l'Empereur

[1] Voici comment la mort du général Duroc et les événements qui la précédèrent et la suivirent sont racontés par M. Fain, secrétaire du cabinet de l'Empereur en 1813 et 1814.

[1] Quelqu'un de la suite remarqua tout bas que c'était l'anniversaire de la bataille d'Essling, et de la blessure à mort du duc de Montebello.

après avoir détruit les ponts sur la Neisse, la droite suivant la route de Waldau, et la gauche celle de Lauban.

Le 7e corps français arriva, à neuf heures du matin, devant Gorlitz. L'avant-garde, composée des chevau-légers saxons, passa la Neisse et attaqua l'ennemi; mais pressées de gauche et de flanc par les forces supérieures de l'arrière-garde de l'aile gauche ennemie, ces troupes furent obligées de repasser la rivière. Une vive canonnade s'établit d'une rive à l'autre. Le général Reynier fit travailler en toute hâte à la construction d'un pont de bateaux; les chevau légers saxons, soutenus par plusieurs régiments de grosse cavalerie, traversèrent de nouveau la Neisse, et le 7e corps débouchait en même temps par le pont de bateaux qui venait d'être achevé. L'arrière-garde ennemie, ainsi attaquée, se hâta d'effectuer sa retraite.

Les Français continuèrent leur poursuite et traversèrent successivement la Queiss et la Bober, malgré le soin qu'eut l'ennemi de rompre les ponts sur les deux rivières.

Le 5e corps, qui formait la tête de l'aile gauche française, arriva, le 26, à Haynau. Cette ville était occupée par trois bataillons d'infanterie et trois régiments de cavalerie légère prussienne. La division Maison, précédée d'un bataillon d'avant-garde, déboucha de Haynau à la suite de l'ennemi. Ce bataillon était à peine à une demi-lieue de distance, lorsqu'il fut chargé en flanc par 3,000 hommes de cavalerie prussienne, culbuté et rejeté sur la division, après avoir laissé entre les mains de l'ennemi deux canons, trois caissons et environ 100 prisonniers. Mais le général Maison ayant promptement formé ses troupes, arrêta la poursuite de la cavalerie ennemie, et son commandant, le colonel Buchloss, fut tué dans l'action. Ce petit échec fut plus que réparé le surlendemain. Le général Sébastiani, envoyé sur Prottau avec sa cavalerie, rencontra, près de cette ville, un convoi ennemi auquel il prit 500 hommes, vingt-deux canons et quatre-vingts caissons.

Occupation de Breslau. — Armistice de Plesswitz. — Le 29 mai, les maréchaux Marmont et Macdonald et le général Bertrand étaient arrivés, sur les pas de l'ennemi, au pied des remparts de Schwednitz; pendant ce temps, le prince de la Moscowa, le général Lauriston et le général Reynier continuaient de s'avancer sur la route de Breslau.

L'Empereur, qui suivait les progrès de la colonne du centre, et qui souvent guidait sa marche, s'était établi, le 25, à Buntzlau; le 27 à Liegnitz, le 29 à Rosnig, d'où il fut chassé par un incendie, et le 30 à Neumark, sur la grande route de Breslau [1]. Cette capitale de la

sort du camp, accompagné seulement du prince de Neufchâtel, du duc de Vicence et du docteur Yvan. Il veut voir Duroc, et l'embrasser une dernière fois. Cette scène a été déchirante [1].....

«Duroc mourut dans la nuit.

«La nouvelle que Duroc a cessé de souffrir arrive à Napoléon, à son quartier-général de Gorlitz. L'Empereur ordonne que son corps soit transporté à Paris, pour y être déposé sous le dôme des invalides. Il veut acheter de ses propres deniers la maison où Duroc est mort, et charge le pasteur du village de placer, à l'endroit où fut le lit du maréchal, une pierre monumentale qui dise à la postérité :

«Ici, le général Duroc, duc de Frioul, grand-maréchal du palais «de l'empereur Napoléon, frappé d'un boulet, a expiré dans les «bras de son empereur et de son ami.»

«La garde et la conservation de ce monument, sont une charge qui doit grever désormais la propriété de la maison, et c'est à cette condition que Napoléon en fait don à celui qui l'occupe actuellement comme locataire. Le pasteur, le juge et le donataire sont appelés: on leur fait connaître les intentions de l'Empereur; ils prennent l'engagement de les remplir; les fonds nécessaires à l'acquisition sont tirés de la cassette particulière de l'Empereur, et remis entre leurs mains, et c'est en s'inclinant avec respect que le nouveau propriétaire accepte l'espèce de sacerdoce que la douleur de Napoléon lui impose.»

Les intentions de l'Empereur ne furent point remplies. — Un ordre de l'état-major russe fit saisir, entre les mains du pasteur Hermann, à Markersdorf, la somme destinée à élever un monument à la mémoire d'un guerrier mort sur le champ de bataille.

[1] L'Empereur alla voir Duroc et essaya de lui donner quelques espérances; mais Duroc, qui ne s'abusait pas, ne lui répondit qu'en le suppliant de lui faire donner de l'opium.... L'Empereur, trop affecté, se déroba à ce déchirant spectacle.... Alors l'un de nous (le général Gourgaud) lui a rappelé, que revenu d'auprès de Duroc, il se mit à se promener seul devant sa tente; personne n'osait l'aborder. (Mémoires de Sainte-Hélène.)

[1] L'Empereur, à son passage à Buntzlau, se rappela que c'était dans cette ville que le général Kutusof était mort; il demanda si un monument avait été élevé à la mémoire de ce généralissime des armées russes. On lui répondit qu'il n'en existait aucune trace. «C'est «un oubli, dit l'Empereur, et c'est à nous d'y suppléer.» La suite des événements a suspendu l'effet de cette noble inspiration, bien différente de celle qui empêcha l'érection du monument à la mémoire du général Duroc.

Voici des détails intéressants sur la marche de l'Empereur, de Buntzlau à Rosnig; ils sont extraits du curieux récit fait par le major saxon Odeleben, *témoin oculaire* de la campagne de 1813 :

.....«Napoléon montrait beaucoup de sérénité. Son amour-propre était flatté du spectacle de l'armée des alliés fuyant devant la sienne, et de l'idée de se voir bientôt maître d'une grande partie de la Silésie, où la facilité des subsistances devait favoriser ses entreprises. En route, il s'informait fréquemment de la distance de Liegnitz et de Breslau.... S'occupant de tous les objets qui le frappaient, comme l'aurait pu faire un homme libre de tous soins, il examinait les établissements qui se trouvaient sur son chemin, remarquait la direction des montagnes, réprimandait les soldats qui commettaient des désordres, pressait les pas de ceux qui étaient en arrière, ou marchaient isolés, etc.... Il s'était ainsi avancé sur la route jusqu'à Michelsdorf, lorsqu'il y trouva le chemin barré par quelques régiments de cavalerie ennemie. L'infanterie française était encore en arrière, et les Russes s'avancèrent en nombre supérieur... Ils étaient déjà tout près de Napoléon, que celui-ci restait tranquillement à pied sur la grande route, le dos tourné à l'ennemi. Il fit avancer à peu près douze pièces, et dit, en plaisantant, à Berthier, qui lui faisait observer que l'ennemi s'approchait beaucoup : «Eh bien, nous avance-«rons aussi.....» Cependant les colonnes d'infanterie arrivaient, la cavalerie russe se disposa à la retraite, et après avoir reçu quelques décharges, elle évacua peu à peu toute la contrée jusque derrière Liegnitz. — Napoléon manœuvra ce jour-là avec une précision extrême. Dirigeant lui-même les mouvements des troupes qui marchaient en avant, il se portait d'une hauteur à l'autre; faisait le tour de toutes les villes et de tous les villages pour reconnaître les positions, et ne laissait échapper aucune des ressources que lui offrait le terrain; avait-on cessé pendant un instant de suivre les mouvements avec attention, on trouvait la scène changée. Une colonne avait débouché par un chemin creux, par un village, par un bois, et prenait possession d'une hauteur, pour la défense de laquelle une batterie était déjà toute prête. Napoléon indiquait tous ces mouvements avec un tact extrêmement sûr. Il ne commandait qu'en grand, transmettant en personne, ou par ses officiers d'ordonnance, ses ordres aux commandants des corps et des divisions, lesquels, à leur tour, envoyaient les leurs aux commandants de bataillons. Tous les ordres étaient courts et précis, et c'est ainsi qu'il les donnait toujours, tant à la cour qu'à l'armée. Jamais personne ne lui demandait d'explications....

«Le 29, ne sachant pas encore jusqu'à quel point la prudence lui permettrait de s'avancer sur la route de Breslau, il s'établit à Rosnig, très petite ferme qu'on avait déjà pillée. Il n'y avait pour son usage qu'une pièce et un cabinet. Berthier fut obligé de se contenter dans un bâtiment en face d'une espèce de chambre de domestique. Lorsqu'on fit observer à Napoléon qu'il serait très mal, il répondit : «Eh bien, nous serons comme en Pologne.» M. de Bassano, M. Daru,

Digitized by Google

Silésie fut occupée le 1er juin par le corps du général Lauriston.

L'armée combinée se trouvait ainsi dans une position fort critique, puisqu'elle était sur le point d'être acculée dans la haute Silésie. Ce fut alors que les deux monarques alliés, s'en référant à la médiation de l'Autriche, depuis long-temps acceptée par Napoléon, proposèrent un armistice, afin de gagner du temps.

Le 29, au matin, le général russe Schouvalof, et le général prussien Kleist, se présentèrent aux avant-postes du général Reynier, du côté de Jauer; un malentendu les ayant empêché de passer, la conférence fut forcément remise au lendemain. Le duc de Vicence était chargé de la négociation. Des pourparlers eurent donc lieu le 30, et durèrent dix-huit heures; mais rien ne fut décidé, et le duc de Vicence revint auprès de l'Empereur dans la nuit du 30 au 31.

Le 31, l'avant-garde française ayant continué son mouvement en avant, les commissaires ne purent se réunir que le soir, du côté de Strigau, au village de Goebersdorf. Cette seconde conférence se prolongea jusqu'au lendemain, et eut pour résultat la signature d'une suspension d'armes de trente-six heures. Les conférences continuèrent à Goebersdorf, entre les deux camps : les deux armées étaient en présence, attendant sous les armes, et la mèche continuant de brûler sur les canons.

Le duc de Vicence déclara aux commissaires russe et prussien que *l'empereur Napoléon était prêt à traiter de la paix sur des bases honorables pour toutes les parties*. Les commissaires alliés répondirent que *l'armistice n'était à autre fin que d'entendre les propositions de la puissance médiatrice*.

Après de nombreux débats, l'armistice fut enfin conclu, le 4 juin, à Plesswitz, et ratifié, le lendemain, par le prince de Neuchâtel et par le général Barclay de Tolly [1].

Après la conclusion de cette affaire, l'Empereur repartit pour Dresde, en s'écriant : «Si les alliés ne veulent pas de bonne foi la paix, cet armistice peut nous devenir bien fatal!»

Blocus, siége et délivrance de Glogau. — De toutes les places investies, Glogau fut la seule qui resta en communication avec l'armée jusqu'à la reprise des hostilités.

Dès le 20 février, la garnison de cette place était réduite à moins de 5,000 hommes; mais ce ne fut que le 15 mars qu'elle fut entièrement bloquée. Le général Saint-Priest se présenta sous ses murs avec 8,000 hommes d'infanterie, 2,000 chevaux et vingt pièces d'artillerie, et lui fit sommation de se rendre. Cette démarche étant restée sans réponse, le général prussien Scholler fit, le 30, une seconde sommation qui n'eut pas plus de succès que la première, quoiqu'il canonnât la place avec seize pièces de gros calibre, et qu'il menaçât la garnison d'être envoyée en Sibérie. Les batteries ennemies, réduites au silence le 31, furent détruites dans une sortie. Jusqu'au 30 avril, la garnison resta confinée dans la place, à cause des renforts qui arrivaient chaque jour au corps du général Scholler.

Le 1er mai, à une heure du matin, un corps prussien dirigea contre la tête du pont de la rive droite de l'Oder une attaque vive et imprévue; il lâcha deux brûlots qui éclatèrent avant que d'arriver aux contre-pilotis. L'ennemi parvint jusqu'aux abatis; mais il ne

les aides de camp, et la suite, étaient logés dans des chaumières, dans des granges, ou même bivouaquaient dans les jardins attenants.

«Avant que Napoléon quittât, le 30, cette misérable ferme de Rosnig, il arriva un accident très fâcheux. Le feu prit à une métairie voisine, dans la cour de laquelle se trouvaient quatorze à quinze fourgons. Un de ces fourgons contenait, outre les objets destinés aux besoins de Napoléon, comme habits, linge, etc., plusieurs objets de prix, bagues, tabatières. Un autre contenait la caisse du payeur des voyages. Quelques-uns des aides de camp et autres officiers de la maison, perdirent, dans cet incendie, leur garde robe et leur cassette. Le jour suivant, on vit rouler, au quartier-général, beaucoup de pièces d'or enfumées et à moitié fondues... Je ne doute nullement, si le propriétaire a fait passer le monceau de ces cendres au tamis, qu'il n'y ait trouvé un ample dédommagement de ses pertes.

«Après cet incendie de Rosnig, l'Empereur n'avait plus de quoi changer, et l'on fut obligé de lui faire faire à la hâte quelques culottes à Breslau.»

[1] On ne s'abusait point au quartier-général de l'Empereur, sur l'opportunité de cet armistice. On en appréciait les avantages et les inconvénients. Ce qu'en dit M. Fain, dans son *Manuscrit de* 1813, résume sans doute les conversations des maréchaux, et peut-être de l'Empereur lui-même à ce sujet.

«L'armistice sera utile à nos ennemis : 1o Parce qu'il leur permet de se rallier et de rectifier la mauvaise position où ils se sont jetés; 2o parce qu'il doit arrêter l'élan de notre marche victorieuse; 3o parce qu'il doit aggraver le sort de nos garnisons bloquées, que nous étions au moment de secourir; 4o enfin, parce qu'il donne aux Russes et aux Prussiens le temps d'appeler à eux de nombreux renforts et de nouveaux alliés, entre autres Bénigsen, qui réorganise des réserves sur les frontières de la Pologne russe, et Bernadotte, qui a débarqué, le 18 mai, à Stralsund.

«Quoique l'armistice soit contraire à la France, par toutes les raisons que nous venons de dire, il n'en est pas moins désiré par Napoléon, comme acheminement à la paix.

«Au pis aller, cette trêve ne sera pas pour nous sans avantages : la cavalerie pourra rejoindre; l'organisation de notre jeune armée, ébranlée par deux grandes batailles et de longues marches, aura le temps de se raffermir; enfin nos lignes de communication, découvertes par suite d'un prolongement trop rapide, pourront être fortifiées et dégagées de tous les dangers qui menacent leur sûreté.

«Ainsi, des deux côtés on est d'accord pour un armistice. — Mais sur quelle ligne de démarcation les deux armées s'arrêteront-elles? Hambourg et Breslau sont les deux points qu'on se dispute avec le plus de vivacité.

«La ligne de l'Elbe est trop importante à la sûreté de l'armée française, pour que nous puissions la compromettre en laissant l'ennemi s'établir définitivement à Hambourg. Quant à Breslau, l'Empereur, arrivé sur l'Oder, prétend bien ne pas reculer; mais l'ennemi, acculé dans la Haute-Silésie, veut, à tout prix, rouvrir ses communications avec Berlin. Les Prussiens demandent que la Silésie tout entière leur soit rendue, et l'opiniâtreté qu'ils mettent dans leurs instances est au moment de tout gâter.....

«Peut-être nos dernières batailles n'ont-elles pas été assez décisives; peut-être fallait-il quinze jours de guerre de plus, et une troisième victoire pour en finir ensuite plus sûrement et plus vite! Tant de prétentions que les ennemis ont conservées font craindre à l'Empereur qu'ils ne cherchent dans l'armistice un moyen de guerre plutôt qu'un préliminaire pour la paix. Il se décide cependant à en courir les risques. Le vœu général autour de lui est pour un armistice. Il lui importe surtout qu'on ne puisse plus douter du désir qu'il a de la paix, et il en veut donner la preuve au prix de ses plus grands intérêts militaires. Il renonce à la possession de Breslau; il abandonne la ligne de l'Oder; il consent à faire replier son armée sur Liegnitz.

«Quant à Hambourg, la décision est laissée au hasard du *statu quo* : si, comme nous l'espérons, nous y sommes rentrés, nous y resterons.»

Hambourg avait été, en effet, occupé le 1er juin par les Français.

pnt aller plus loin, et fut obligé de rétrograder avec perte.

Les assiégeants ouvrirent, dans la nuit du 6 au 7, un boyau qu'ils poussèrent jusqu'à cent toises des chemins couverts du fort de l'Étoile. La garnison fit une sortie le 7, et, après un engagement meurtrier, elle combla les travaux de l'ennemi. L'artillerie de siége arriva, le 17, de Breslau. Le 21, les Prussiens voulurent une seconde fois essayer de détruire le pont à coups de canon; mais 300 des assiégés sortirent de la place à la garde montante, passèrent le pont, franchirent les abatis, coururent sur la batterie et la détruisirent. Le lendemain, l'artillerie de siége retourna à Breslau, et la place fut débloquée dans la nuit du 27 au 28. Le 29, l'arrivée du 2e corps sous les murs de la place en compléta la délivrance. «Quel jour d'allégresse pour cette brave garnison, dit à ce sujet un témoin oculaire, après quatre mois de blocus et de siége! Les troupes qui ont fait la dernière campagne ont eu le temps de se rétablir de leurs fatigues; les nouveaux soldats se sont formés et aguerris; le général Laplane, gouverneur de Glogau, l'adjudant commandant Durrieu, qui est à la tête des troupes, et le général Dode, directeur du génie, recueillent le fruit de leurs travaux, et l'armée trouve dans Glogau un renfort de 4,000 hommes dignes de combattre dans les rangs des vainqueurs de Lutzen et de Bautzen.»

Combat de Luckau. — Nous avons dit que le duc de Reggio était resté sur le champ de bataille de Bautzen avec le 12e corps, fort de 16,000 hommes, pour observer le corps de Bulow, qui se montait à plus de 30,000, grâce à quelques divisions russes et prussiennes qui s'étaient réunies à lui. — Le 27 au soir, le corps du duc de Reggio était à Hoyerswerda, où Bulow arriva le même jour, après avoir laissé 9,000 hommes devant Wittemberg. Le lendemain matin, le général prussien attaqua les Français sur les deux rives de la Schwartz-Elster; mais malgré la supériorité numérique de ses forces, il fut repoussé et forcé de se retirer sur Cotbus, où il prit position, ayant une division à Guben, une autre à Drebkou, et une troisième à Juterbogk.

Le duc de Reggio, trop faible pour prendre l'offensive, resta quelques jours à Hoyerswerda, et se porta, le 2 juin, à Kirchayn; de son côté, Bulow se rendit, le 3, à Luckau, qu'il craignait de perdre. Le duc de Reggio, instruit de ce mouvement, se dirigea, le 4, sur cette même ville. Son avant-garde attaqua les Prussiens vers neuf heures du matin, et les rejeta dans la ville, dont elle occupa le faubourg.

Les Français attaquèrent l'ennemi avec une grande résolution; mais celui-ci, à l'abri derrière les bonnes murailles qui entourent cette ville, se défendit vigoureusement. Le centre de Bulow étant assuré, ce général put renforcer ses ailes. Les Français furent alors attaqués par les deux flancs, et, après un combat sanglant, auquel la nuit seule mit fin, obligés de se retirer ayant perdu 1,100 hommes et un obusier. L'ennemi perdit à peu près autant de monde. Le duc de Reggio se retira sur Ubigau, où il apprit qu'un armistice venait d'être signé, et où il s'établit en attendant les ordres de l'Empereur.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1813.

1er MARS. 6e Coalition contre la France. — Défection de la Prusse. — Son alliance avec la Russie.
3 — Traité d'alliance entre la Suède et l'Angleterre.
1er AVRIL. Déclaration de guerre de la France à la Prusse.
3 — Sénatus-consulte qui met 180,000 hommes à la disposition du gouvernement. — Création des gardes d'honneur.
5 — Création de 37 cohortes de gardes urbaines.
15 — L'Empereur quitte Paris pour se rendre à l'armée d'Allemagne.
27 — Combat de Weissenfels (Saxe).
28 — L'Empereur arrive sur la Saale.
1er MAI Combat de Poserna (Saxe). — Mort du maréchal Bessières.
2 MAI Bataille de Lutzen (Saxe).
4 — Déblocus de Wittemberg (Saxe).
5 — Combat d'Ertzdorf (Saxe).
8 — Occupation de Dresde (Saxe).
12 — Combat de Bischofswerda (Saxe).
19 — Combat de Weissig et de Kœnigswartha (Saxe).
20 — Combat de Bautzen (Saxe.)
21 — Bataille de Bautzen-Wurtschen (Saxe).
22 — Combat de Reichenbach (Saxe).
26 — Combat d'Haynau (Saxe).
27 — Combat de Sprottau. — Déblocus de Glogau.
30 — Reprise de Hambourg.
1er JUIN. Occupation de Breslau.
4 — Armistice de Plesswitz (Silésie) entre l'armée française et les armées russes et prussiennes.

Digitized by Google

1813. — DEUXIÈME CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

VICTOIRE DE DRESDE.

DÉFAITES DE KULM, DE GROSS-BEEREN, DE LA KATZBACH ET DE JUTERBOGK.

SOMMAIRE.

Activité de l'Empereur. — Ses dispositions. — Nouveau plan de campagne. — Médiation de l'Autriche. — L'Empereur et le prince de Metternich. — Prétentions du cabinet autrichien. — Négociations sans résultats. — Séjour et travaux de l'Empereur à Dresde. — Voyages divers. — L'Autriche se réunit à la coalition. — Rupture de l'armistice. — Position des deux partis. — Efforts des Coalisés. — Forces respectives des armées françaises et alliées. — Commencement des hostilités. — Combats de la Bober et de Goldberg. — Bataille de Dresde. — Bataille de Kulm. — Défaite et prise de Vandamme. — Bataille de Gross-Beeren. — Retraite d'Oudinot. — Bataille de la Katzbach. — Retraite de Macdonald. — Combat de Plagwitz. — Désastre de la division Puthod. — Bataille de Juterbogk. — Retraite de Ney. — Réflexions.

ARMÉE FRANÇAISE.

Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.

ARMÉES ALLIÉES.

Généralissime. — Le prince de SCHWARTZENBERG.

Activité de l'Empereur. — Ses dispositions. — Nouveau plan de campagne. — La diplomatie était venue au secours des armées vaincues; mais l'armistice conclu à Plesswitz, les négociations qui allaient s'entamer, n'empêchèrent point l'Empereur, dès son retour à Dresde, de s'occuper des préparatifs nécessaires pour être en mesure d'agir avec avantage si la mauvaise foi de l'ennemi, la défection de quelques-uns de ses alliés, ou des prétentions inconciliables avec l'honneur et la sureté de l'empire français, l'obligeaient à recommencer une campagne nouvelle. Car, seul de tous les souverains de l'Europe, à cette époque où les mots d'indépendance générale, de pacification européenne, de repos des peuples, formaient le fond de tous les manifestes, l'Empereur alors voulait la paix sincèrement.

L'étude des cartes de la Bohême, de la Saxe et de la Silésie, la reconnaissance des lieux par des visites sur le terrain, l'examen et le choix des endroits qu'il était convenable de fortifier, occupaient tous les instants que lui laissaient la correspondance avec l'empire, et les revues journalières des troupes qui arrivaient de France. La ligne de l'Elbe fut mise en état de défense. Des ponts militaires, jetés sur le fleuve, assurèrent les communications de l'armée; un camp retranché, établi à Pyrna, ferma les défilés de la Bohême. Dresde enfin, dont l'enceinte avait été complétée par des fossés et des palissades, fut défendue en outre par une ligne de redoutes avancées, armées d'artillerie. Cette ville, dans le plan de l'Empereur, devait être le centre de toutes les opérations. «Dresde, disait-il à ses généraux, est le pivot sur lequel je veux manœuvrer pour «faire face à toutes les attaques. Depuis Berlin jusqu'à «Prague, l'ennemi se développe sur une circonférence «dont j'occupe le centre: les moindres communications «s'allongent pour lui de tous les contours qu'il «doit suivre, et moi, en quelques marches, je puis «arriver partout où ma présence et mes réserves sont «nécessaires.»

Cette résolution hardie effrayait déjà quelques-uns des chefs de l'armée dont l'audace était amortie par l'âge. Ils craignaient que l'Autriche, jetant le masque et passant aussi du côté des alliés, ne livrât les passages de la Bohême, ce qui aurait permis à l'ennemi de prendre à revers les positions, et de couper les communications avec la France. Leur plan était prudent: ils parlaient de quitter la vallée de l'Elbe, de se retirer sur la Saale, et de là sur le Rhin, abandonnant ainsi à leur fortune et les peuples amis, les Danois, les Polonais, et les peuples alliés, les Saxons, les Westphaliens, et les garnisons des forteresses de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule.

«Avec ce que vous me proposez de sacrifices pour «mieux faire la guerre, leur répondait l'Empereur, je «ferais sur-le-champ la paix..... Vous craignez que je «me sois aventuré, si l'ennemi vient se placer entre «mes lignes fortifiées de l'Elbe et du Rhin; mais s'il a «cette audace, j'entre alors en Bohême, et c'est moi «qui le prends à revers. Rappelez-vous Arcole, Ma«rengo, Austerlitz et Wagram; n'étais-je pas alors «dans une position plus hasardée? C'est dans les «plaines de la Saxe que le sort de l'Allemagne doit «maintenant se décider. Je vous le répète, la position «que je prends m'offre des chances telles, que l'en«nemi, vainqueur dans dix batailles, pourrait à peine «me ramener sur le Rhin; tandis qu'une seule bataille «gagnée me suffit pour rentrer dans ses capitales, «débloquer les places de l'Oder et de la Vistule, et for«cer les alliés à la paix.»

Médiation de l'Autriche. — L'Empereur et le prince de Metternich. — Prétentions du cabinet autrichien. — La médiation de l'Autriche n'avait encore rien fait pour le but qu'elle s'était chargée d'atteindre, la paix; elle avait arrêté, par l'armistice, la marche victorieuse de Napoléon: mais son envoyé, le comte de Bubna, apportait sans cesse de nouvelles difficultés aux propositions des plénipotentiaires français. L'é-

poux de Marie-Louise s'en plaignit à son beau-père; celui-ci avait une loyauté naturelle qui mettait en danger la politique du cabinet autrichien. Son principal ministre, peut-être dans l'espoir de mieux tromper la perspicacité de l'Empereur, se rendit lui-même à Dresde.

«Vous voilà donc, Metternich! dit Napoléon; soyez le «bienvenu; si vous voulez la paix, pourquoi venir si tard? «Nous avons déjà perdu un mois, et votre médiation de«vient hostile, à force d'être inactive... Il ne vous con«vient pas, dites-vous, de garantir l'intégrité de l'empire «français: pourquoi ne pas me l'avoir déclaré plus tôt, «à mon arrivée de Russie, ou avant mon départ de Pa«ris?..... J'aurais été à temps de modifier mes plans: «peut-être ne serais-je pas rentré en campagne.... Vous «m'avez laissé m'épuiser par de nouveaux efforts; «vous comptiez sans doute sur des événements diffé«rents, et surtout moins rapides... Ces efforts hardis, «la victoire les a couronnés. Je gagne deux batailles; «mes ennemis, affaiblis, sont au moment de revenir de «leurs illusions; soudain vous vous glissez entre nous; «vous me parlez d'armistice et de médiation; vous leur «parlez d'alliance, et tout s'embrouille.... Sans votre «funeste intervention, la paix serait faite aujourd'hui. «Pour moi, jusqu'à présent, les résultats de l'armis«tice sont les traités que l'Angleterre vient d'obtenir «de la Prusse et de la Russie, et peut-être même d'une «troisième puissance..... Mais, à cet égard, votre ca«binet doit être mieux informé que moi....

«Convenez-en: depuis que l'Autriche a pris le titre «de médiateur, elle n'est plus de mon côté; elle n'est «plus impartiale; elle est ennemie; vous alliez vous «déclarer, quand la victoire de Lutzen vous a arrêtés. «Vous avez alors senti le besoin d'augmenter vos for«ces, et vous avez voulu gagner du temps.... Aujour«d'hui, vos 200,000 hommes sont prêts; c'est Schwart«zenberg qui les commande; il les réunit en ce moment, «ici près, derrière le rideau des montagnes de la Bo«hême. Et parce que vous vous croyez en état de dicter «la loi, vous venez me trouver! La loi! et pourquoi «ne vouloir la dicter qu'à moi seul? Si vous êtes mé«diateur, pourquoi du moins ne pas tenir la balance «égale?.... Je vous ai deviné: votre cabinet veut pro«fiter de mes embarras, et les augmenter même pour «recouvrer ce qu'il a perdu. Votre grande perplexité «est de savoir si vous pouvez me rançonner sans com«battre, ou si nous devons être ennemis. Vous ne ve«nez ici que pour mieux décider la question. Eh bien! «soyez franc. Voyons, que voulez-vous?»

Cette attaque était vive. Metternich, étonné, se défendit avec tout l'attirail des phrases diplomatiques. «Le seul avantage, dit-il, que l'empereur, mon maître, «soit jaloux d'acquérir, c'est l'influence qui communi«querait aux cabinets de l'Europe l'esprit de modéra«tion, le respect pour les droits et les possessions des «États indépendants qui l'animent lui-même.... L'Au«triche veut établir un ordre de choses qui, par une «sage répartition de forces, place la garantie de la «paix sous l'égide d'une association d'États indépen«dants.»

—«Parlez plus clair, dit l'Empereur en l'interrompant, «et venez au but. Je vous ai offert l'Illyrie pour rester «neutre; cela vous convient-il? Mon armée suffit pour «mettre les Russes et les Prussiens à la raison; votre «neutralité est tout ce que je demande.»

—«Ah! sire, reprit vivement Metternich, pourquoi «votre majesté resterait-elle seule dans cette lutte? «Pourquoi ne doublerait-elle pas ses forces? Il ne tient «qu'à vous de disposer entièrement des nôtres. Les «choses en sont au point que nous ne pouvons plus res«ter neutres; il faut que nous soyons pour ou contre «vous.»

La conversation s'arrêta un instant. L'Empereur réfléchit et conduisit Metternich auprès de ses cartes. Le ministre autrichien parla à voix basse, et comme étonné de sa propre audace, mais en même temps avec une sorte de fermeté. C'était comme l'usurier qui veut faire acheter encore un secours à l'homme qu'il a ruiné.

La patience de l'Empereur, cette patience qu'il avait espéré de retenir n'y tint pas. «Eh quoi! s'écria-t-il, «non-seulement l'Illyrie, mais la moitié de l'Italie, et «le retour du Pape à Rome, et la Pologne, et l'aban«don de l'Espagne, et la Hollande, et la confédération «du Rhin, et la Suisse! Voilà donc l'esprit de modé«ration qui vous anime? Vous ne pensez qu'à profiter «de toutes les chances; vous n'êtes occupé qu'à trans«porter votre alliance d'un camp à l'autre, pour être «toujours du côté où se font les partages, et vous «parlez de respect pour les droits des États indépen«dants!....

«Au fait, vous voulez l'Italie; la Russie veut la Po«logne; la Suède veut la Norwège; la Prusse veut la «Saxe, et l'Angleterre veut la Hollande et la Belgique. «Pour vous, la paix n'est qu'un prétexte. Vous n'as«pirez qu'au démembrement de l'empire français!...»

Metternich ne répliquait pas un mot. Un profond silence régnait dans le salon. La voix de l'Empereur était sonore et vibrante. Il ajouta, avec une expression d'amertume non déguisée: «Et pour couronner une «telle entreprise, l'Autriche croit qu'il lui suffit de «se déclarer. Elle prétend, d'un trait de plume, faire «tomber les remparts de Dantzick, de Custrin, de Glo«gau, de Magdebourg, de Wesel, de Mayence, d'An«vers, d'Alexandrie, de Mantoue, de toutes les places «fortes dont je n'ai pu obtenir les clefs qu'à force de «victoires! Et moi, docile à votre politique, il me fau«drait évacuer l'Europe, dont j'occupe encore la moi«tié, ramener mes légions, la crosse en l'air, derrière «le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, souscrire à un «traité qui ne serait qu'une vaste capitulation, me li«vrer comme un sot à mes ennemis, et m'en remettre, «pour l'avenir, à la générosité douteuse de ceux-là «même dont je suis aujourd'hui le vainqueur!...

«Et c'est quand mes drapeaux flottent encore aux «bouches de la Vistule et sur les rives de l'Oder, quand «mon armée triomphante est aux portes de Berlin et «de Breslau, quand je suis, moi, Napoléon, moi, «l'empereur des Français, à la tête de 300,000 hom«mes, que l'Autriche, sans coup férir, sans même tirer «l'épée, se flatte de me faire souscrire à de telles con«ditions!... Sans tirer l'épée! Cette prétention est un

Digitized by Google

Bataille de Leipsig. Défense de Probstheyda

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Bataille de Leipsig . L'Empereur Napoleon et Mr de Merfeldt .

Bataille de Leipsig . Poniatowski Maréchal de l'Empire .

Digitized by Google

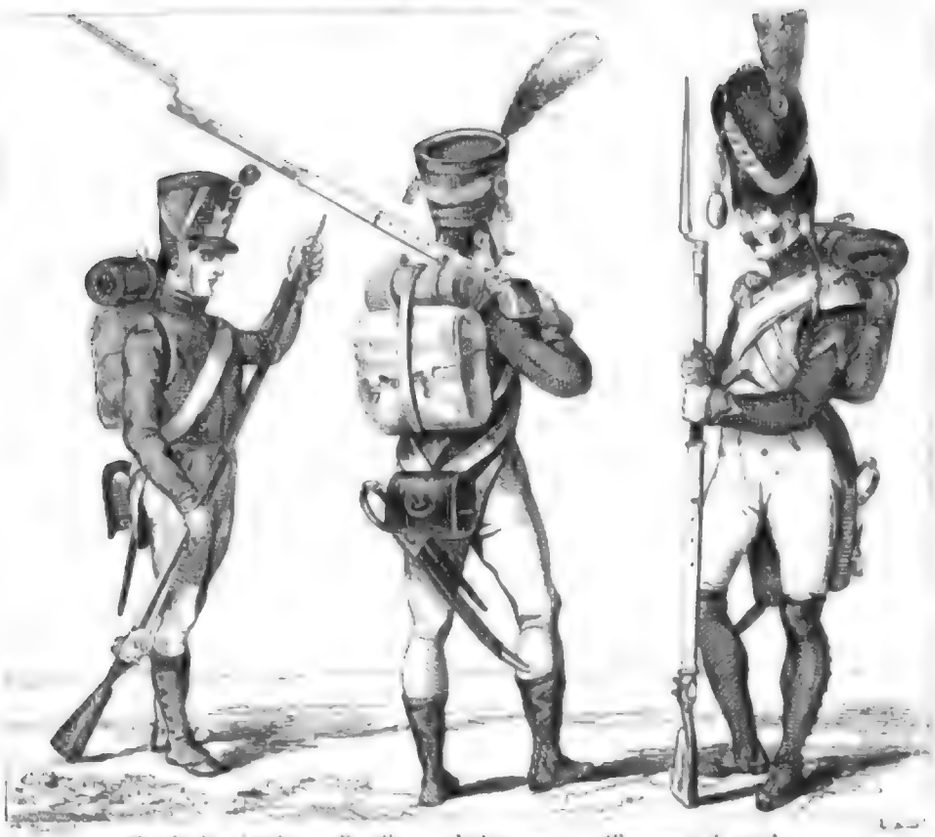
FRANCE MILITAIRE.

Garde Impériale. Pupille. Voltigeur. Chasseur à pied.

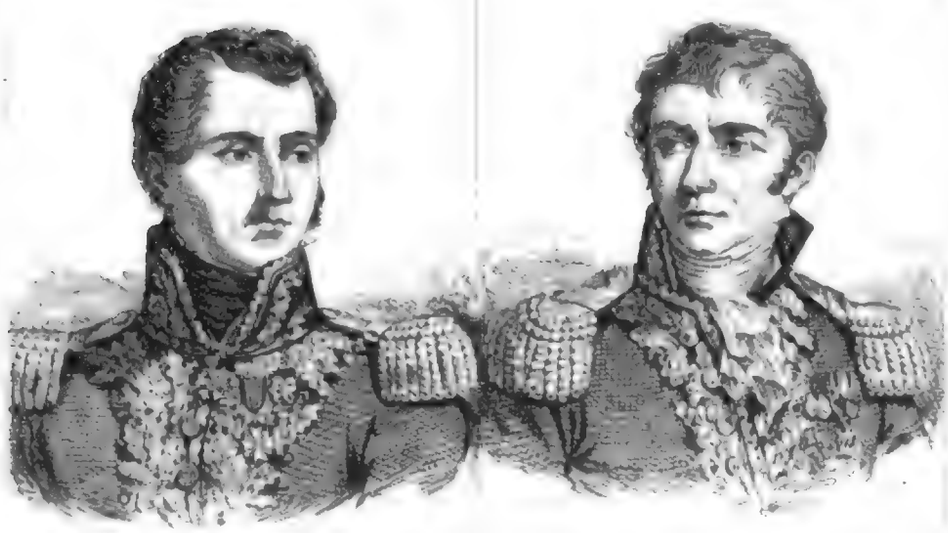
Varenne

Vial

Digitized by Google



Garde Impériale — Pupille — Voltigeur — Chasseur à pied

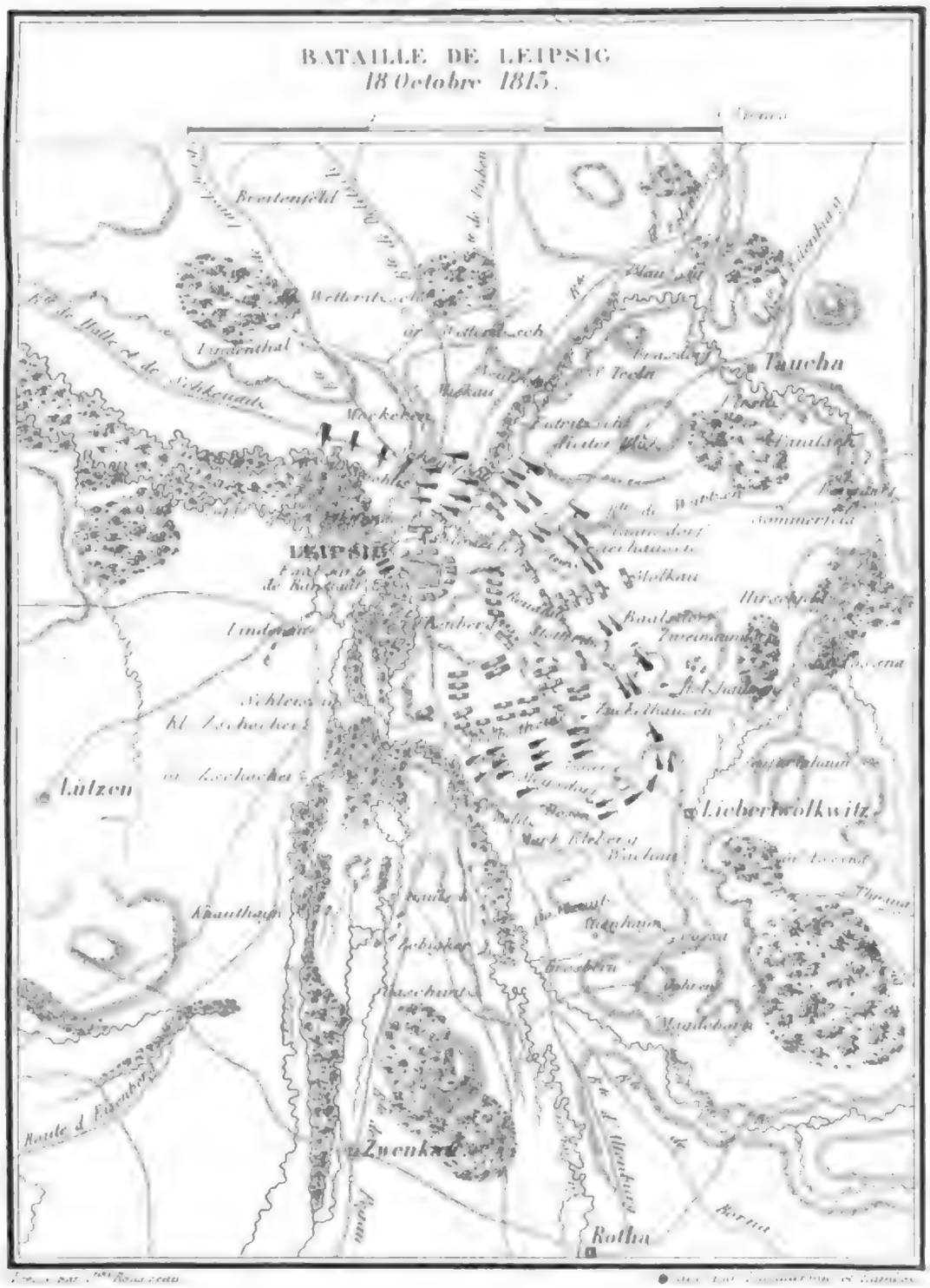


Farine. — Vial.

Digitized by Google

BATAILLE DE LEIPSIC.
18 Octobre 1813.
Taucha
LEIPSIC
Lützen
Liebertwolkwitz
Zwenkau
Rotha

Digitized by Google


BATAILLE DE LEIPSIG
18 Octobre 1813.
Breitenfeld
Wetteritz
Lindenthal
Taucha
Wiederitzsch
Probstheida
Connewitz
Leipsig
Lindenau
Schleussig
Lützen
Liebertwolkwitz
Markkleeberg
Wachau
Thonberg
Zwenkau
Rotha

Digitized by Google

«outrage! Et mon beau-père accueillerait un tel pro-«jet! Dans quelle attitude me placerait-il en présence «du peuple français? Croit-il qu'un trône déshonoré «pourrait être en France un refuge pour sa fille et son «petit-fils!..... Ah! Metternich, combien l'Angleterre «vous a-t-elle donné pour jouer ce rôle contre moi?...»

La vérité était dite. La conviction avait parlé; Metternich changea de couleur. Sans doute, en ce moment, le négociateur eut honte de ses propres ruses; mais l'orgueil individuel avait été blessé, et l'amour-propre est peut-être le seul sentiment humain qui puisse échauffer l'âme glaciale du diplomate. Metternich, après avoir indiqué un congrès à Prague [1], partit le cœur ulcéré.

Négociations sans résultats. — Les prévisions de Napoléon, sur la résolution que l'Autriche allait prendre, étaient justes. Le mot du cabinet autrichien ne tarda pas à être connu; Metternich posa pour ultimatum :

«La dissolution du duché de Varsovie, qui serait partagé entre la Russie, l'Autriche et la Prusse (Dantzick à la Prusse); le rétablissement des villes de Hambourg, de Lubeck, etc, dans leur indépendance; la reconstruction de la Prusse avec une frontière sur l'Elbe; la cession à l'Autriche de toutes les provinces Illyriennes, y compris Trieste; et la garantie réciproque que l'état des puissances, grandes et petites, tel qu'il se trouverait fixé par la paix, ne pourrait plus être changé ni altéré que d'un commun accord.»

Dans cette guerre, entreprise au nom de l'indépendance des peuples, l'ambition voulait sacrifier les plus faibles à la puissance des plus forts. Il eût été, de la part de l'Empereur, peu généreux et très impolitique d'y prêter les mains. Il répondit, afin de prouver qu'il était prêt à faire personnellement toutes les concessions qui ne compromettraient pas les intérêts de ses alliés :

«Il n'y aura plus de duché de Varsovie, soit : mais Dantzick sera ville libre; ses fortifications seront démolies, et le roi de Saxe sera indemnisé par la cession des territoires de la Silésie et de la Bohême qui sont enclavés dans la Saxe. Les provinces Illyriennes seront cédées à l'Autriche; on consent même à abandonner le port de Fiume, mais Trieste ne sera pas compris dans la cession. La confédération germanique s'étendra jusqu'à l'Oder. Enfin, l'intégrité du territoire danois sera garantie.

Après avoir fait cette réponse, qui témoignait du moins de ses dispositions pacifiques, l'Empereur se tint prêt à combattre; car il ne doutait pas d'apprendre bientôt la reprise des hostilités.

Séjour et travaux de l'Empereur à Dresde. — Le séjour de l'Empereur à Dresde durant ces négociations fut rempli par de nombreux travaux. Dresde présentait alors le mélange curieux d'une capitale et d'un camp. Pour en tracer le tableau, nous aurons recours à des fragments empruntés à des témoins oculaires, le major Odeleben, le baron Fain, etc.

«Si l'on jette les yeux sur l'enceinte palissadée de Dresde, sur les retranchements qui ferment l'entrée de ses faubourgs, sur la ceinture de redoutes qui l'enveloppent, sur les nombreux prisonniers qui bouleversent les jardins d'alentour, enfin sur les camps qui couvrent les collines voisines, l'idée du riant séjour de Dresde disparaît. On ne voit plus qu'une grande place de guerre; on est au milieu d'une grande armée, et ce concours d'hommes à cheval et d'uniformes riches et variés qui vont et viennent au faubourg de Frederischstadt, y signalent l'emplacement du quartier général; mais, si les regards se concentrent dans l'intérieur de la ville, si l'on suit cette foule oisive dans les boutiques, dans les cafés, dans les spectacles, si l'on s'arrête devant le palais, au milieu de cette multitude de gens à livrée et d'équipages qui entrent et sortent à toute heure, on se reconnaît dans une grande capitale qui n'a pas cessé d'être la résidence d'un cour brillante et d'un roi justement honoré....»

«Devant la porte de Freyberg, il y avait un camp westphalien (sur la rive droite de la Weisseritz);... un autre, destiné aux soldats blessés, devant celle de Liebdau;... devant la Porte-Noire, plusieurs autres camps français assis des deux côtés de la Priesnitz, au milieu d'une forêt située entre les routes de Bautzen et de Radeberg...

«Rien de plus gracieux que la vue du camp westphalien.... ce camp était une suite de jardins.... Ici on avait élevé une forteresse de gazon dont les bastions

[1] «Les victoires de Lutzen et de Wurtzen, les 2 et 21 mai, avaient rétabli la réputation des armées françaises; le roi de Saxe avait été ramené triomphant dans sa capitale; l'ennemi était chassé de Hambourg; un des corps de la grande armée était aux portes de Berlin, et le quartier de Napoléon était à Breslau : les armées russes et prussiennes, découragées, n'avaient plus d'autre parti que de repasser la Vistule, quand l'Autriche, intervenant dans les affaires, conseilla à la France de signer une suspension d'armes. Napoléon retourna à Dresde; l'empereur d'Autriche quitta Vienne et se rendit en Bohême; celui de Russie et le roi de Prusse s'établirent à Schweidnitz. — Les pourparlers commencèrent; le prince de Metternich proposa le congrès de Prague; il fut accepté : ce n'était qu'un simulacre; la cour de Vienne avait déjà pris des engagements avec la Russie et la Prusse; elle allait se déclarer au mois de mai, quand les succès inattendus de l'armée française l'obligèrent à marcher avec plus de prudence. Quelques efforts qu'elle eût faits, son armée était encore peu nombreuse, mal organisée, et peu en état d'entrer en campagne. Le prince de Metternich demanda les provinces illyriennes, et une frontière sur le royaume d'Italie; le grand-duché de Varsovie, la renonciation de Napoléon au protectorat de la confédération du Rhin, à la médiation de la confédération Suisse, et à la possession de la 32e division militaire et des départements de la Hollande. Ces considérations excessives étaient évidemment mises en avant dans l'opinion qu'elles seraient rejetées. Cependant le duc de Vicence se rendit au congrès de Prague, et les négociations commencèrent : tous les moyens employés pour amener les puissances à se désister de quelque partie de leurs prétentions, avaient procuré quelques modifications insignifiantes : Napoléon se décida à des concessions importantes, et à les faire porter à l'empereur d'Autriche par le comte de Bubna, qui résidait à Dresde. L'abandon des provinces illyriennes, limitées au royaume d'Italie par l'Isonzo, du grand duché de Varsovie, et des titres de protecteur de la confédération du Rhin et de médiateur de la confédération suisse, étaient consentis. Quant à la Hollande et aux villes anséatiques, Napoléon s'engageait à ne retenir ces possessions que jusqu'à la paix, et comme moyens de compensation, pour obtenir de l'Angleterre la restitution des colonies françaises.

«Lorsque le comte de Bubna arriva à Prague, le terme fixé pour la durée de l'armistice était expiré depuis quelques heures; sur ce motif, l'Autriche déclara son adhésion à la coalition, et la guerre recommença.» MÉM. DE NAPOLÉON, *écrits à Sainte-Hélène par M. de Montholon*, t. II.

Digitized by Google

étaient couronnés d'hortensias. Là était un emplacement converti en plates-formes, et en allées garnies de fleurs, comme le parterre le plus soigné... Un tertre surmonté d'une statue de Pallas.... des baraques revêtues de mousse, ornées de guirlandes de fleurs, etc.

«L'aspect du camp français était plus imposant; au lieu de tentes, on voyait de longues files de baraques, formées à l'aide des arbres, garnies de mousse, de feuillages et de gazon..... Sur d'autres arbres étaient arborés les drapeaux..... quelques-uns formaient des obélisques couverts d'inscriptions, d'aigles, etc.... On voyait sur le plus élevé le buste de l'Empereur...

«Derrière chaque camp, un vaste emplacement était destiné à servir de marché, où les paysans des environs venaient vendre leurs comestibles, la police du camp s'opposant à ce qu'aucun marchand pénétrât dans l'intérieur....

«La journée de l'Empereur se passait de la manière suivante: jusqu'à huit heures du matin, tout était tranquille, à moins que quelque courrier ne fût arrivé, ou que quelque aide de camp n'eût été appelé. A neuf heures, il y avait lever auquel pouvaient assister tous ceux qui avaient rang de colonel. Les autorités civiles et militaires du pays y étaient admises. Les frères et les neveux du roi de Saxe, les ducs de Weymar et d'Anhalt-Dessau y venaient aussi quelquefois. Après le lever, Napoléon déjeûnait; après le déjeûner, la parade... Napoléon n'avait que cent pas à faire pour s'y rendre; quand il arrivait, il mettait pied à terre... Les troupes défilaient devant lui et le saluaient trois fois par les cris accoutumés.... Le comte de Lobau recevait les ordres et commandait les évolutions; dès que la cavalerie avait commencé à défiler, Napoléon rentrait pour travailler..... Lorsque Napoléon était rentré au palais, tout était tranquille jusqu'au soir.... Le dîner n'avait lieu que très tard, à sept ou huit heures du soir. Il dînait souvent seul avec Berthier, à moins qu'il n'y eût quelques convives de la famille royale de Saxe.... Le soir, plusieurs fois par semaine, il y avait spectacle dans l'orangerie; on avait fait venir de Paris Fleury, mademoiselle Mars et mademoiselle Bourgoin; mademoiselle George et Talma y furent aussi appelés. Outre la comédie et la tragédie, il y avait des jours réservés pour la troupe italienne de Dresde.... Les billets d'entrée étaient distribués par le comte Turenne, premier chambellan. Après dix heures la tranquillité était rétablie.... Bonaparte travaillait alors avec ses secrétaires....»

L'Empereur passait chaque jour en revue les troupes qui arrivaient ou qui partaient. Aux revues succédaient les audiences, ensuite les promenades, qui n'étaient que la continuation des reconnaissances militaires entreprises autour de Dresde. Mais la plus grande partie du temps de Napoléon était consacrée au travail de cabinet. C'était alors que l'activité de son esprit échappait à l'horizon dans lequel on le croyait renfermé. Sa pensée planait au loin. Non-seulement il s'occupait obstinément de perfectionner son attitude militaire en Allemagne, mais l'Italie, la France et l'Espagne continuaient à être l'objet de ses soins les plus assidus.

Quant aux garnisons des places assiégées sur l'Oder et sur la Vistule, l'Empereur les avait fait prévenir de la reprise prochaine des hostilités. Il leur avait recommandé de ne pas désespérer d'être secourues, et de tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Voyages divers. — De Dresde, l'Empereur fit plusieurs voyages tant aux avant-postes que sur les frontières de l'empire français.

«Napoléon visite lui-même les places de l'Elbe, dit M. Fain; il se rend successivement à Torgau, à Wittenberg, à Magdebourg. A Torgau, il passe en revue une nouvelle division d'infanterie que le roi de Saxe va faire entrer en ligne sous les ordres du général Lestock. A Magdebourg, il rencontre l'armée du général Vandamme, qui défile devant lui sur les glacis de la place; il revient par Leipsick, où il trouve le corps de cavalerie du duc de Padoue. Cinq jours ont suffi à cette excursion.

«De retour à Dresde, il en commence une autre: il va reconnaître dans la Basse-Lusace les positions de Luckau et de Luben, parcourt les cantonnements du maréchal Oudinot, revient par Hoyerswerda, et rentre à Dresde dans la nuit du 21 au 22. Enfin, le 26 juillet il part pour Mayence, où il a donné rendez-vous à l'impératrice Marie-Louise.

«La guerre devient chaque jour plus certaine. Aux conférences de Reichenbach ont succédé celles de Trachenberg. Les bulletins qu'on reçoit du quartier général des alliés sont positifs. Depuis le 9 juillet l'Autriche négocie la guerre, en attendant le congrès dont elle a promis de donner la représentation à Prague. Une rude épreuve est donc réservée au cœur de Marie-Louise. L'Empereur veut passer quelques instants avec elle. Les circonstances peuvent devenir difficiles; elle a besoin de nouvelles instructions. Napoléon lui porte des consolations et des conseils, et lui fait connaître le secret de sa position.

«Associée, dans cette courte entrevue, aux pensées les plus intimes de son époux, elle entrevoit alors de quels sentiments il serait agité sur un trône flétri et sous une couronne sans gloire. Cependant la confiance de cette princesse dans la tendre affection de son père reste inébranlable. Elle s'efforce en vain de la faire partager à l'Empereur; elle lui arrache du moins la promesse de tenter une démarche directe auprès de l'empereur d'Autriche.

«Napoléon reçoit à Mayence la visite du prince primat; il travaille avec le comte Beugnot sur les affaires du grand-duché de Berg, et suit, avec le maréchal Kellermann, tous les détails relatifs aux mouvements des troupes sur les ponts du Rhin.

«Après avoir passé six jours auprès de l'impératrice, il quitte Mayence le 3 août, et dès le lendemain est de retour à Dresde.

«C'est une époque de voyages pour les têtes couronnées: tandis que l'empereur Napoléon se transporte à Mayence, et que le prince primat vient l'y trouver, l'empereur d'Autriche fait une tournée en Bohême; le roi de Prusse va revoir un moment son palais de Charlottembourg, et donner quelques ordres à sa ca-

pitale ; le roi de Bavière se rend aux eaux de Bade pour échapper aux intrigues qui commencent à l'assiéger dans Munich ; et le roi de Naples, Murat, meilleur guerrier que politique, plus attaché à l'Empereur comme frère d'armes que comme allié, accourt du fond de l'Italie, dans l'espoir de donner encore quelques coups de sabre sous les yeux de son ancien général.»

L'Autriche se réunit à la coalition. — Rupture de l'armistice. — Position des deux partis. — Après avoir long-temps hésité sur le parti qu'elle avait à prendre ; après avoir eu avec les plénipotiaires français de nombreuses conférences, l'Autriche se décida enfin à se réunir aux puissances combinées, et, le 12 août, elle fit remettre au duc de Bassano sa déclaration de guerre.

Déjà, dès le 10 du même mois, l'armistice avait été dénoncé.

La résolution du cabinet de Vienne compromettait la ligne d'opération de l'armée française, qui se trouvait menacée, non-seulement à Dresde, mais encore en arrière de cette ville.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'Empereur avait pensé à couvrir Dresde du côté de la Bohême, et à s'assurer un double passage sur l'Elbe à son entrée dans la Saxe, qu'il considérait justement comme devant devenir le théâtre de sa défensive. En conséquence, il avait élevé près de Pirna un camp retranché pouvant contenir 50,000 hommes ; un pont de bateaux avait été jeté à Kœnigstein, et, entre ce fort et Zobten, on avait établi une route militaire ; on avait réparé et augmenté les fortifications de Dresde ; celles d'Erfuth et de Hambourg avaient été mises sur un pied de défense respectable, et les citadelles de Péterarberg et de Wurtzbourg avaient été disposées de manière à offrir quelque appui en cas d'une rupture avec la Bavière.

Voici la position qu'occupait l'armée alliée vers la fin de juillet : Le général russe Walmoden était à Schwerin, dans le Mecklenbourg, avec un corps de 30,000 hommes, composé de Russes, Prussiens, Suédois et Mecklenbourgeois ; une armée de 110,000 hommes se trouvait dans les environs de Berlin, sous le commandement du prince royal de Suède : elle était formée de troupes suédoises, des corps russes de Wintzingerode et de Woronsow, et des corps prussiens de Bulow et de Tauenzien. La grande armée russe et prussienne, forte de 180,000 hommes d'infanterie et de 35,000 chevaux, cantonnait en Silésie, entre Schweidnitz et l'Oder ; 130,000 hommes environ étaient réunis dans Prague, sous les ordres du prince de Schwartzenberg ; une autre armée autrichienne, commandée par le prince de Reuss, était postée près de Lintz, et couvrait l'Autriche du côté de la Bavière ; enfin le général Hiller, avec 40,000 hommes, était à Petau, en Styrie, observant l'armée française d'Italie.

Le général Blucher resta en Silésie avec trois corps d'armée, dont deux russes et un prussien, en tout 90,000 hommes, le reste des troupes ; formé des corps de Klénau, de Gorzakow, du prince Eugène de Wurtemberg et de Kleist, et des réserves combinées, allèrent se réunir aux cinq corps de l'armée autrichienne rassemblés déjà dans les environs de Prague. Toute cette armée se déploya entre Aussig et Kommotau ; sa réserve était à Lowositz. Le 14 août, le prince royal de Suède établit son armée sur la Sprée et le Havel, occupant Muncheberg, Berlin, Orianenburg, Spandau, Brandeburg et Plauen ; en même temps on laissa devant Stettin 6,000 hommes, 5,000 devant Custrin, et 9,000 devant Magdebourg, pour continuer le blocus de ces places.

L'armée française était ainsi distribuée : Les 4e, 7e et 12e corps, ainsi que le 3e de cavalerie, se concentrèrent, le 13 août, dans les environs de Dahme. Cette armée, montant à 70,000 hommes, devait agir contre le prince royal de Suède. Les 3e, 5e et 11e corps, formant un total de 100 000 hommes environ, sous les ordres du maréchal Ney, étaient en Silésie, où les alliés avaient une armée de 130,000 combattants. Les 1er, 2e et 8e corps, les 1er et 4e de cavalerie, au total de 70,000 hommes, étaient aux environs de Zittau, prêts à soutenir l'armée de Silésie ou à entrer en Bohême. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, à la tête du 14e corps, fort de 17,000 hommes, occupait le camp de Pirna, et couvrait Dresde, où l'Empereur se trouvait encore, le 12 août, avec toute sa garde.

Au moment où l'armistice fut rompu, l'armée autrichienne avait son quartier général à Prague ; l'empereur d'Autriche arriva, le 15 août, dans cette ville, où il fut bientôt joint par le roi de Prusse.

Efforts des coalisés. — Forces respectives des armées françaises et alliées. — Les effets de la coalition durant l'armistice avaient été inouïs : elle était parvenue à mettre en ligne plus de 800,000 combattants, y compris les troupes que l'Autriche, levant enfin le masque, faisait marcher contre la France. La Prusse seule avait armé 250,000 hommes, dont 32,000 de cavalerie. A défaut de soldats, l'Angleterre fournissait des subsides et des munitions de guerre de toute espèce. Elle avait envoyé à Bernadotte et à la Prusse des batteries de campagne, et le personnel d'artillerie nécessaire, des équipages de siége, et même des fusées à la Congrève. 400,000 fusils et 100,000 sabres anglais avaient été débarqués sur le continent, pour armer les landwehrs allemandes.

La force des troupes rassemblées par l'Empereur ne pouvait pas s'élever au-delà de 312,000 hommes disponibles, et à 400,000 en comprenant les garnisons des places fortes et les contingents alliés. Ces contingents, travaillés déjà par les menées des Anglais et par les émissaires de la *Tungen-Bund*, n'offraient qu'un concours douteux. Les Polonais étaient toujours fidèles et inébranlables : ce sont les seuls qui ne nous aient pas trahi avec la fortune. Toute âme française, pénétrée de nos malheurs et de leur dévouement, doit conserver pour eux du respect et de l'affection.

Voici quelle était, lors de la reprise des hostilités, la composition de l'armée française :

Infanterie. — Le 1er corps, sous les ordres du général Vandamme, se montait à 20,000 hommes ;

Le 2e corps, commandé par le maréchal Victor, 20,000 hommes;

Le 3e corps, aux ordres du maréchal Ney, 25,000 hommes;

Le 4e corps, qui avait pour chef le général Bertrand, 20,000 hommes;

Le 5e corps, commandé par le général Lauriston, 20,000 hommes;

Le 6e corps, sous les ordres du maréchal Marmont, 15,000 hommes;

Le 7e corps, ayant pour chef le général Reynier, 20,000 hommes;

Le 8e corps, conduit par le prince Poniatowski, 10,000 hommes;

Le 9e corps, sous les ordres du maréchal Augereau, devait rejoindre plus tard, ainsi que le 10e, commandé par le général Rapp.

Le 11e corps, aux ordres du maréchal Macdonald, 20,000 hommes;

Le 12e corps, ayant pour chef le Maréchal Oudinot, 20,000 hommes;

Le 13e corps, aux ordres du maréchal Davoust, 30,000 hommes;

Le 14e corps, commandé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, 17,000 hommes;

La *garde impériale*, 25,000 hommes.

Cavalerie. — 1er corps, sous les ordres du général Latour-Maubourg, 10,000 hommes;

Le 2e corps, commandé par le général Sébastiani, 5,000 hommes;

Le 3e corps, ayant pour chef le général Arrighi, 6,000 hommes;

Le 4e corps, aux ordres du général Kellermann; 4,000 hommes;

Le 5e corps, commandé par le général Milhaud, devait rejoindre plus tard.

Garde impériale, conduite par le général Nansouty, 5,000 hommes.

Cavalerie légère, attachée aux divers corps d'armée, 10,000 hommes.

Réserve de l'artillerie, troupes du génie, etc., 10,000 hommes;

Le tout, formant un total de 312,000 hommes.

Le matériel des parcs d'artillerie se composait de 1250 bouches à feu, dont 200 appartenant à la garde impériale.

Voici maintenant le détail des forces opposées à l'armée française :

L'armée russe, sous les ordres du général en chef Barclay de Tolly, se composait de cinq corps d'armée;

Le 1er, commandé par le général Wittgenstein, était fort de 20,000 hommes d'infanterie et de 5,000 de cavalerie;

Le 2e, ayant pour chef le général Miloradowitz, de 18,000 hommes d'infanterie et de 10,000 de cavalerie;

Le 3e, aux ordres du général Langeron, de 50,000 hommes d'infanterie et de 10,000 de cavalerie;

Le 4e, commandé par le général Sacken, de 18,000 hommes d'infanterie et de 5,000 de cavalerie;

Le 5e, conduit par le général Wintzingerode, de 9,000 d'infanterie et de 10,000 de cavalerie;

Total : 115,000 hommes d'infanterie, 40,000 de cavalerie.

L'armée prussienne, sous les ordres du général Blucher, se composait de quatre corps d'armée, des gardes et d'une réserve de cavalerie.

Le 1er corps, sous les ordres du général York, était fort de 36,000 hommes d'infanterie et de 6,500 de cavalerie;

Le 2e corps, commandé par le général Kleist, de 30,000 hommes d'infanterie, et de 3,500 de cavalerie;

Le 3e corps, ayant pour chef le général Bulow, de 34,000 hommes d'infanterie et de 6,500 de cavalerie;

Le 4e corps, conduit par le général Tauentzien, de 44,000 hommes d'infanterie et de 8,000 de cavalerie;

La réserve de cavalerie, aux ordres du général Rœderer, se montait à 5,000 hommes, et les gardes, commandées par les généraux Avensleben et Laroche, étaient fortes de 6,000 hommes d'infanterie.

Total : 150,000 hommes d'infanterie, 29,500 de cavalerie.

L'armée suédoise, commandée par le maréchal Stedinck, se montait à 20,000 hommes d'infanterie et 5,000 de cavalerie.

Le corps allemand, à la solde anglaise, aux ordres du général Valmoden, se composait de 25,000 hommes d'infanterie et de 5,000 de cavalerie.

L'armée autrichienne se composait de quatre corps, d'une réserve et d'un corps détaché.

Le 1er corps, commandé par le général Colloredo, était fort de 20,000 hommes d'infanterie et de 2,000 de cavalerie;

Le 2e corps, d'abord aux ordres du général Chasteler, ensuite aux ordres du général Merfeld, de 15,000 hommes d'infanterie et de 2,000 de cavalerie;

Le 3e corps, conduit par le général Giulay, de 20,000 hommes d'infanterie, et de 2,500 de cavalerie;

Le 4e corps, ayant pour chef le général Klenau, de 25,000 hommes d'infanterie et de 3,000 de cavalerie.

La réserve, sous les ordres du général Hesse-Hombourg, se montait à 20,000 hommes d'infanterie et 8,000 de cavalerie.

Le corps détaché, aux ordres du général Bubna était fort de 10,000 hommes d'infanterie et de 3,000 de cavalerie.

Total : 110,000 hommes d'infanterie et 20,500 de cavalerie.

Le total général des armées alliées était donc de 520,000 hommes (dont 100,000 cavaliers) de troupes régulières, auxquelles il faut joindre 300,000 hommes de landwher qui furent successivement organisés.

Outre ce grand nombre de soldats, les alliés réunissaient 1800 pièces de canon.

Commencement des hostilités.—Les troupes alliées se mirent en marche dès le 14 août, quoique, aux termes de la dernière convention, les hostilités n'eussent dû recommencer que le 16.—Le général Sacken occupa Breslau le 15, le territoire déclaré neutre fut envahi par le général Blucher, qui fixa son quartier général à Jauer. Le 18, il rejoignit le corps du général York à Goldberg.

Le même jour, le 5e corps avait fait, avec le 11, sa jonction à Lowenberg, et le maréchal Ney, sentant combien il était important de conserver ses communications avec ces deux corps, qui étaient menacés dans cette ville, résolut de s'y porter avec le 3e corps d'infanterie et le 2e de cavalerie, commandé par le général Sébastiani. En même temps, il envoya l'ordre au maréchal Marmont de marcher sur Kreybau avec le 6e corps, pour retarder le mouvement de Sacken; mais Blucher ne laissa devant Lowenberg qu'une seule brigade du général York, et envoya les trois autres à la rencontre du prince de la Moskowa, qui crut devoir s'arrêter devant Graditzberg en présence de ces troupes ennemies. Pendant ce temps, l'avant-garde du 6e corps, attaquée à Kreybau, se replia sur Keiserswalde où elle se maintint, et, la nuit venue, elle se retira sur Ober-Thomaswalde.

Coupé de Lowenberg, et craignant d'être prévenu à Buntzlau, seul point où il pût traverser la Bober, le maréchal Ney se retira sur cette dernière ville, dans la nuit du 19 au 20 août. Dans la journée du 20, le maréchal Marmont, attaqué de nouveau à Thomaswalde par Sacken, se replia, en combattant, sur Buntzlau, dont il détruisit les retranchements et fit sauter le pont, après que ses troupes eurent passé la Bober à la suite du 3e corps. Buntzlau fut aussitôt occupé par les deux divisions du général russe Lieven.

Combats de la Bober et de Goldberg. — L'empereur Napoléon était, le 18 août, à Gorlitz, avec toute sa garde. Ignorant le mouvement de l'armée combinée, il poussa sur la Bohême une forte reconnaissance, qui lui apprit qu'il n'avait devant lui qu'une division autrichienne sous les ordres du général Bubna, et que les corps russes de Barklay et de Wittgenstein, ainsi que les réserves et la garde impériale russe, étaient à Prague, où les souverains alliés s'étaient réunis. Napoléon, avant de retourner à Dresde, résolut donc de marcher sur l'armée alliée de Silésie pour la vaincre, si le général Blucher acceptait le combat. En conséquence, il mit en mouvement, le 20, sur Lobau, la garde et le 1er corps de cavalerie commandé par le général Latour-Maubourg, et il se rendit en personne à Lowenberg, où il arriva le 21, et où il se décida à reprendre sur-le-champ l'offensive. On se hâta de jeter des ponts à Lowenberg, et à midi le 5e corps commença à passer, ayant en tête la division Maison. Le 11e corps suivit immédiatement. Les Français culbutèrent et poussèrent sur la route de Goldberg le corps du général York, qui était revenu tout entier devant Lowenberg. Le même jour, les 3e et 6e corps, ayant aussi repassé la Bober à Buntzlau, attaquèrent vigoureusement et chassèrent de toutes leurs positions les troupes du général Sacken.

Les 5e et 11e corps menaçaient le centre de Blucher, qui, obligé de se replier sur la Katzbach, voyait ainsi sa gauche compromise. Dans cette situation critique, il réunit ses troupes derrière la petite rivière de Hainau, au-delà de Graditzberg, ayant sa droite au village de Adelsdorf et sa gauche à la route de Goldberg, excepté le corps de Sacken, qui se trouvait placé sur le chemin de Hainau à Wolfshayn, près Kreybau.

Les 5e et 11e corps continuèrent, le 22, à s'avancer en colonne. Le général Lauriston ayant débordé l'aile gauche de l'ennemi, pendant que le maréchal Macdonald l'attaquait de front, le général Blucher dut se retirer, avec son centre et sa gauche, derrière la Katzbach, pour ne pas être coupé de cette rivière. La gauche, aux ordres du général Langeron, s'établit sur les penchants du Wolfsberg; le centre, formé du corps d'York, s'étendait à droite vers Rochlitz; l'avant-garde de Langeron et une division prussienne occupèrent la rive gauche de la Katzbach, en avant de Goldberg, aux villages d'Ober et de Nieder-Au. En seconde ligne, derrière la gauche et le centre, se tenait la cavalerie russe et prussienne.

Le général Lauriston, qui, en l'absence momentanée du maréchal Macdonald, commandait les 5e et 11e corps, reçut, le 23, l'ordre d'attaquer Goldberg. Le 11e corps, soutenu par une division de cavalerie légère du corps de Latour-Maubourg, marcha sur les troupes ennemies établies sur la rive gauche. L'attaque du Nieder-Au fut confiée à la division Gérard; le 5e corps déboucha par Seiffenau, sur le flanc de la position de l'ennemi. A Nieder-Au le combat fut très vif; la division prussienne du prince de Mecklenbourg y fit une belle résistance; mais elle fut forcée de repasser la Katzbach, après que ses batteries eurent été démontées et ses bataillons enfoncés. L'avant-garde russe fut aussi chassée d'Ober-Au. Le 5e corps, placé à la droite, dépassa Seiffenau, et eut un engagement fort meurtrier avec le corps du général Langeron; les hauteurs de Wolfsberg furent trois fois prises et reprises; mais enfin la division du général Rochambeau s'élança au pas de charge sur le mamelon, et les Russes en furent chassés après avoir laissé un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Le général Blucher se retira en toute hâte sur Jauer. Les alliés avaient perdu, dans les trois journées des 21, 22 et 23, 7,000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Tandis que l'on se battait à Goldberg, le 3e corps et la cavalerie du général Sébastiani avaient pris position devant Liegnitz, et le corps de Sacken, qui avait repassé la Katzbach, s'était posté sur les hauteurs de Pinkendorf.

L'Empereur, après avoir forcé Blucher à rentrer dans ses positions, reçut de Dresde des nouvelles qui le déterminèrent à y revenir immédiatement. Il se fit suivre du maréchal Ney, et laissa au maréchal Macdonald le commandement de l'armée qui restait sur la Bober, c'est-à-dire, des 3e, 5e et 11e corps et du 2e de cavalerie, formant un effectif de 75,000 hommes. — Le 3e corps passa sous le commandement immédiat du général Souham.

Bataille de Dresde. — En marchant sur la Silésie, l'Empereur avait dirigé sur Berlin, où se trouvait une armée ennemie commandée par Bernadotte, devenu l'ennemi des Français, les 4e, 7e et 12e corps, réunis sous les ordres du maréchal Oudinot. — Le corps aux ordres de Saint-Cyr, après avoir évacué le camp de Pyrna, restait seul chargé de la défense de Dresde.

Les Coalisés pensèrent que le moment était favorable pour attaquer la capitale de la Saxe. La grande armée austro-prusso-russe, forte de plus de 200,000 hommes, déboucha de la Bohême, le 22 août. Le prince de Schwartzenberg, commandant le contingent autrichien, en était devenu le général en chef [1]; il dirigeait aussi le centre. Barclay de Tolly, avec deux corps : l'un russe et l'autre prussien, formait l'aile droite. Klenau, avec les Prussiens, devait former l'aile gauche.

Gouvion-Saint-Cyr n'avait que 17,000 Français pour résister à cette masse d'assaillants. Il replia ses postes, et se retira derrière ses lignes retranchées. — Le 25, les Coalisés cernèrent la ville sur la rive gauche de l'Elbe.

Quoiqu'on eût soin de mettre la ville de Dresde à l'abri d'un coup de main, la position du maréchal Saint-Cyr n'en était pas moins fort critique. On devait croire, en effet, que Schwartzenberg attaquerait le jour même, afin de ne pas donner le temps à Napoléon d'accourir avec des troupes assez nombreuses pour sauver les communications et le passage de l'Elbe à Dresde, devenu le point central des opérations de l'armée française. Il n'y avait encore, le 25, dans Dresde, que le 14e corps et quelques dépôts ne formant pas 20,000 hommes, et l'armée alliée en avait déjà 150,000 sur le terrain. Malgré cette supériorité de forces, le général ennemi différa l'attaque pour donner le temps aux réserves et au corps de Klénau d'arriver.

En attendant, il fit resserrer de plus en plus les avant-postes français. Il fit occuper les avenues de la ville et les collines environnantes. Des batteries s'élevèrent sur tous les points, et des dispositions furent prises pour enlever de vive force le corps de la place. L'Empereur, qui, ainsi que nous l'avons dit, revenait vers l'Elbe, avait songé un moment à laisser Dresde se défendre avec ses propres forces, et à essayer par Pyrna une diversion sur les derrières de l'armée ennemie. Cette entreprise vigoureuse aurait eu de grands résultats. Les craintes que manifestèrent les habitants de Dresde obligèrent l'Empereur à y renoncer [1]. Il con-

[1] «L'empereur Alexandre semblait le chef naturel de la nouvelle ligue; plus éloigné de la France que les autres, il paraissait le monarque le plus désintéressé. On assure que le commandement suprême lui en fut décerné, mais que, se défiant trop de ses forces, il le refusa modestement, et qu'il fut décidé alors qu'on le confierait à un général secondaire, dirigé par le conseil des souverains. Alexandre eut même la générosité de consentir à ce que son armée, au lieu de combattre réunie, fût dispersée parmi les troupes de ses alliés, sous les ordres de Bernadotte, de Blucher et de Schwartzenberg.

«On ajoute que, stimulé plus tard par Moreau et Jomini, l'empereur de Russie offrit de se charger de la responsabilité qu'il avait d'abord repoussée, mais que l'empereur d'Autriche, appréciant l'avantage que le commandement lui donnait pour rester maître des événements, s'y refusa. Il avait raison dans ses intérêts; toutefois le moyen qu'il employa pouvait devenir dangereux : il revêtit du titre de généralissime le prince de Schwartzenberg. Ce brave militaire n'était pas l'homme capable de régler et donner l'impulsion à une machine si compliquée; en revanche, il avait le caractère doux, liant, modeste, tel, en un mot, qu'il le fallait pour se laisser diriger. Ainsi le mal n'eût pas été grand, si on lui eût donné un major général habile et deux aides-majors généraux capables de rédiger, sous lui, de bons projets d'opérations; c'est ce qu'on oublia : le général Radetzki était un bon lieutenant général, le jeune comte Latour un officier donnant de grandes espérances; mais ni l'un ni l'autre n'avaient l'expérience d'un pareil commandement. On leur adjoignit le général Langueneau : cet officier saxon, qui devait son avancement à Napoléon, et qui, à l'époque de la bataille de Lutzen, rejoignit l'armée autrichienne, n'avait jamais rien fait qui pût justifier cette confiance. Il avait plus de talent pour l'intrigue que d'habileté militaire; quelques mémoires verbeux lui valurent la faveur du prince de Metternich.

«Il faut bien se garder de conclure, de la bizarrerie de ces choix, que l'armée autrichienne manquât de bons officiers, et qu'elle est mauvaise, parce qu'elle a été souvent battue. Après vingt ans de revers, elle n'a pas toujours eu des troupes parfaites, cela est naturel; ses généraux ont perdu de leur confiance, ce qui est plus naturel encore : cependant les unes et les autres ont déployé de la fermeté dans les revers. L'état major est très instruit dans les parties accessoires, la topographie, la fortification, la tactique de détail, etc. Mais ses principes de guerre sont faux; outre cela, l'habitude du conseil aulique, de tout diriger par lui-même, et de choisir souvent des meneurs subalternes, a été cause de beaucoup de mal. Comment se fait-il que dans la patrie du prince Charles, de Kray, de Laudon, de Lichtenstein, on n'ait pu trouver mieux, pour diriger les opérations, que ceux qui en furent chargés en 1813? Comment M. de Metternich ne sut-il pas découvrir l'homme habile qu'il fallait opposer à Napoléon, ou du moins ceux dont il convenait d'entourer le prince de Schwartzenberg?

Quoi qu'il en soit, ce comité aulique de campagne avait la tâche importante de préparer et d'expédier les ordres, après les avoir soumis aux souverains, dont l'entourage formait comme un conseil de révision. L'empereur Alexandre, le roi de Prusse, l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cathcart, l'ambassadeur de Suède, Lowenhielm, le prince Wolkonsky, les généraux Moreau, Barclay, Diebitsch, Toll, Jomini, Knesebeck, discutaient les opérations projetées. Comme ils avaient à prononcer sur des plans mal préparés, il s'ensuivait d'interminables débats. Soit que Schwartzenberg voulût s'affranchir de cette tutelle, soit que le temps matériel lui manquât pour combiner les dispositions, les arrêter, les rédiger, les soumettre aux souverains, et les expédier ensuite aux différents corps, il est certain qu'il les envoya souvent sans les avoir soumises à l'approbation; et on s'aperçut bientôt que ce travail essentiel, sur lequel reposait la bonne direction de l'armée, était abandonné à des hommes qui n'y entendaient rien.

«Des généraux capables d'apprécier les suites funestes d'un tel état de choses réclamèrent plusieurs fois, avec instance, pour que la ligue se décidât à choisir un Agamemnon et lui confiât ses destinées : à défaut du monarque capable, ils proposaient de nommer l'archiduc Charles, qui avait fait ses preuves; mais des intérêts privés y mettaient obstacle. Il fallut donc que l'empereur Alexandre, à qui l'opinion générale décernait ce rôle, eût assez de modération et d'adresse pour s'en emparer indirectement, ou qu'il se contentât du rôle plus ingrat de médiateur, sinon pour opérer le bien par lui-même, du moins pour empêcher le mal.» (Jomini, *Vie de Napoléon.*)

[1] Avant de se porter sur Pyrna, l'Empereur voulut connaître la véritable situation de Dresde; il y envoya un de ses officiers d'ordonnance, le colonel Gourgaud. Napoléon désirait que Dresde pût tenir jusqu'au 28; mais déjà les Coalisés en avaient occupé les environs. Gourgaud visita cette ville le 25, et reconnut partout l'investissement commencé, et qui se resserrait progressivement. Il revint, dans la nuit, auprès de l'Empereur, qu'il rejoignit à Stolpen.—Voici quel fut son rapport :

«La situation du maréchal Saint-Cyr est des plus critiques. On se «dispose à évacuer le grand jardin. En m'éloignant de Dresde, j'ai «vu les feux de l'ennemi qui éclairaient tout l'horizon. Un village «en flammes, derrière le grand jardin, jetait des lueurs sinistres sur «les dômes de la ville. — Eh bien! dit l'Empereur, quel est l'avis du «duc de Bassano? — Sire, M. de Bassano ne pense pas qu'on tienne «encore vingt-quatre heures. — Et vous? — Moi, sire, je pense «que Dresde sera enlevé demain, si Votre Majesté n'est pas là. — «Puis-je compter sur ce que vous me dites? — Sire, j'en réponds «sur ma tête.»

«Après avoir entendu Gourgaud, l'Empereur manda auprès de lui le général Haxo, ingénieur habile, et, le doigt appuyé sur la carte, lui montra ce qu'il attendait de son intelligence et de son dévouement, et lui parla en ces mots : «Voilà Vandamme qui s'avance au-«delà de l'Elbe, par Pyrna; il s'y trouvera sur les derrières de l'en-«nemi, dont l'empressement pour s'enfoncer jusqu'à Dresde a été «extrême. Mon projet était de soutenir ce mouvement avec toute «l'armée, et c'était peut-être le moyen d'en finir une bonne fois «avec mes ennemis; mais le sort de Dresde m'inquiète : je ne veux «pas sacrifier cette ville. Il ne me faut plus que quelques heures «pour m'y rendre, et je me décide, non sans regret, à changer de «plan pour marcher à son secours. Vandamme est encore en forces «suffisantes pour suppléer à ce mouvement général et faire un grand

Digitized by Google

tinua donc sa marche, et arriva dans cette ville le 26, à dix heures du matin, avec la garde et le 1er corps de cavalerie.

L'attaque eut lieu le même jour, à quatre heures de l'après-midi. Ignorant le retour de Napoléon, et comptant n'avoir affaire qu'au corps de Gouvion Saint-Cyr, les Coalisés, formés en six colonnes, s'avancèrent avec résolution. La confiance des Allemands de notre parti était ébranlée. Deux régiments de hussards westphaliens passèrent à l'ennemi. Le combat fut acharné et opiniâtre; chaque colonne marchait précédée de cinquante pièces d'artillerie : de nombreuses batteries croisaient leur feu sur la ville. En vain l'artillerie de nos redoutes avancées sillonnait par des décharges redoublées ces redoutables colonnes; rien, dans le premier moment, ne pouvait arrêter l'ardeur et l'impétuosité des assaillants : ils arrivèrent jusqu'aux palissades, et bientôt toutes les réserves de Gouvion-Saint-Cyr furent engagées. Déjà, au centre, les Hongrois de Colloredo avaient enlevé la redoute de la barrière de Dippodiswalde; à droite, l'artillerie autrichienne éteignait le feu des batteries françaises de la porte de Freyberg, et à gauche, les Russes et les Prussiens pénétraient dans le faubourg de Pyrna.... Les habitants, consternés, se barricadaient dans leurs maisons; les femmes et les enfants cherchaient un refuge dans les caves : l'ennemi se croyait sûr de la victoire. C'est en criant : *à Paris! à Paris!* que ses premières colonnes couraient forcer la porte de Plauen....

Cette porte s'ouvrit : ce fut comme l'éruption d'un volcan. Les bataillons de la garde impériale, commandés par Tyndal, par Cambronne, et dirigés par le général Dumoustier, s'élancèrent; le feu des murs crénelés soutint leur sortie; celui des redoutes prit à revers les colonnes autrichiennes, de toutes parts une grêle de balles et de boulets couvrit la plaine. L'ennemi recula épouvanté. Ses pièces furent enlevées au pas de course, et les canonniers tués sur leurs affûts; de toutes les portes de Dresde des sorties décisives eurent lieu simultanément : les Français reprirent l'offensive. Les redoutes enlevées par l'ennemi furent reprises. Notre cavalerie nettoya la plaine, que l'Empereur parcourut au galop, au milieu des balles et des boulets, qui blessaient à ses côtés ses officiers et ses aides de camp; il se montra ainsi sur toute la ligne : sa présence fut électrique. Aux clameurs du triomphe de l'ennemi succèdent des cris de détresse. «L'Empereur «est à Dresde, s'écria Schwartzenberg; le moment fa«vorable est perdu! il ne faut plus songer qu'à nous «rallier.» Et les Coalisés, protégés par leurs batteries, qui ne cessèrent de tirer qu'à neuf heures du soir, revinrent en désordre se réfugier derrière les hauteurs où leur artillerie était placée.

Dans cette première journée, l'ennemi avait perdu 4,000 hommes tués ou blessés et 2,000 prisonniers; les Français eurent environ 3,000 hommes hors de combat. Cinq généraux de la garde étaient au nombre des blessés : Gros, Tyndall, Boyeldieu, Dumoutier et Combelles.

Le retour de l'Empereur avait rendu à la ville autant de confiance qu'il avait jeté de terreur parmi les Coalisés. Les rôles étaient changés, et le lendemain ce fut l'armée française qui se disposa à assaillir les positions de l'ennemi.

Schwartzenberg, qui avait encore sur les Français un avantage numérique de 70,000 hommes, ne refusa pas la bataille. De son côté, Napoléon put faire des dispositions convenables, grâce à l'arrivée des 2e et 6e corps et de la cavalerie. Le roi de Naples, qui était venu joindre l'Empereur à Dresde pendant l'armistice, eut le commandement de l'aile droite, composé du 2e corps, qui se déploya devant Lobda, sa droite appuyée à Cola, et de la cavalerie de Latour-Maubourg, qui fut placée en réserve au faubourg de Friedrichstat. L'Empereur en personne commandait le centre, formé des 6e et 14e corps; le premier fut placé à cheval sur la route de Dippodiswald, s'étendant jusqu'aux maisons rouges; la seconde occupait le parc en se déployant en arrière de Strehlen; un peu à droite des maisons rouges se tenaient les grenadiers, les chasseurs à pied et la cavalerie de la garde; l'aile gauche, composée des quatre divisions de la jeune garde, et commandée par le maréchal Ney, était en bataille entre le parc et l'Elbe, appuyée par le 4e corps de cavalerie placé en avant d'Engelhardtz.

L'armée combinée se déploya en bataille dans la plaine et sur les hauteurs où elle s'était retirée la veille au soir. L'aile droite, formée du corps de Wittgenstein, s'étendit entre l'Elbe et le grand chemin de Pilnitz; le terrain de Striesen à Strehlen fut occupé par le corps de Kleist; celui de Strehlen à Rackniz, par le général Colloredo; le général Chasteler s'établit entre Rackniz et Plauen. Ces trois corps formaient le centre de l'armée alliée. Les réserves autrichiennes furent placées derrière Plauen, et les réserves russo-prussiennes derrière Strehlen. L'aile gauche s'étendit au-delà de la petite rivière de Wesseritz; le corps de Giulay jusqu'à Wolfnitz; l'infanterie légère du général Metsko, prolongée dans la direction de Priesnitz, formait l'avant-garde du corps de Klenau, qui devait arriver par la route de Freyberg. Ce corps ayant été retardé dans sa marche, l'aile gauche de l'armée alliée

«mal à l'ennemi. Que de Pyrna il se porte sur Gieshubel; qu'il gagne «les hauteurs de Peterswalde, et *qu'il s'y tienne;* qu'il en occupe «tous les défilés, et que de ce poste inexpugnable il attende l'issue «des événements qui vont avoir lieu sous les murs de Dresde. C'est à «lui qu'est réservé le soin de ramasser l'épée des vaincus; mais il «faut du sang froid, il faut surtout ne pas se laisser imposer par la «cohue des fuyards. Expliquez bien mes intentions à Vandamme, «et dites-lui tout ce que j'attends de lui. Jamais il n'aura une plus «belle occasion de gagner le bâton de maréchal.»

«Le général Haxo, ayant compris, descendit aussitôt des hauteurs de Stolpen dans les gorges de Lilienstein, rejoignit le général Vandamme, et ne quitta plus ses pas.

«A peine le général Haxo était-il parti, que l'Empereur fit rentrer Gourgaud. «Prenez un cheval frais, lui dit-il, retournez sur-le-champ «à Dresde, remontez les têtes; dites qu'il faut tenir, et que j'arrive. «Vous trouverez en chemin la division Teste : faites-la revenir sur «Dresde. Vous trouverez aussi Lefebvre-Desnouettes : dites-lui de «tenir ses escadrons prêts sur mon passage. La vieille garde partira «d'ici à la petite pointe du jour; je serai moi-même de bonne heure «à Dresde. Faites en sorte que je vous trouve à mon entrée dans «Neustadt..... Partez.»

«Aussitôt Gourgaud reprit au galop le chemin de Dresde.

«Le 28, à la pointe du jour, le changement de direction s'opéra. L'Empereur était à cheval, et ses troupes avaient déjà pris la route qui ramène de Stolpen sur Dresde....» (Voir le *Manuscrit de* 1813 par Fain, et la *Vie de Napoléon*, par Jomini.)

ne put s'étendre jusqu'au Bas Elbe, et fut, en conséquence, sans appui de ce côté.

Le 27, dès que le jour parut, Napoléon remarqua que la gauche de l'armée ennemie n'était pas soutenue; et ne voulant pas laisser au prince de Schwartzenberg le temps de remplir l'espace qui la séparait de l'Elbe, il fit sur-le-champ commencer le combat par les tirailleurs. Une canonnade très vive s'engagea, à sept heures, sur toute la ligne; deux heures après, l'Empereur ordonna l'attaque.

La pluie qui tombait par torrents, l'eau qui avait converti le champ de bataille en un terrain inondé ou fangeux, n'arrêtèrent pas l'élan de nos soldats : l'attaque eut lieu sur tous les points, et avec une égale ardeur. Tandis que le centre tenait ferme, les deux ailes s'étendaient pour déborder l'ennemi. La vieille garde, qui avait eu les honneurs de la journée de la veille, formait maintenant la réserve. Comme la veille, l'Empereur était à la fois présent partout; il se montrait à tous les corps d'armée, présidait à tous les mouvements, encourageait toutes les attaques.

Dans un moment où il se portait au galop sur un point menacé, il aperçut une batterie de la garde qui, découragée de l'inutilité de ses coups, avait cessé son feu : «Il faut, dit-il, attirer l'attention de l'ennemi de «ce côté : recommencez à tirer.» Les artilleurs obéirent, et, dès les premières salves, un mouvement extraordinaire qui se manifesta sur la hauteur opposée annonça qu'un personnage important venait d'être frappé parmi les alliés. C'était (on l'apprit quelques jours plus tard) le général Moreau, récemment arrivé d'Amérique en Europe, qui tombait ainsi, au milieu de l'état-major russe, atteint par un boulet français. Triste et déplorable fin pour le vainqueur de Hohenlinden [1] !

Dès onze heures de la matinée, le canon du roi de Naples, qui se faisait entendre au-delà des gorges de Plauen, signalait les progrès de notre cavalerie sur la droite. C'était le moment de presser les mouvements de la gauche, et l'Empereur y porta ses ordres lui-même. Tandis qu'il traversait au galop la plaine du grand jardin, l'artillerie française continuait de soutenir au centre l'effort de la bataille. «Ce fut là, dit un contemporain, que le soldat français subit les lois les plus dures de la tactique moderne. Rongeant le frein qui retenait son ardeur, il resta des heures entières immobile, en butte aux boulets dont les deux lignes faisaient un échange continuel.»

Cependant l'Empereur poursuivait sa course vers la gauche; il dépassa Gruna; il trouva le duc de Trévise marchant avec la jeune garde sur Seidnitz. De ce côté, les alliés venaient d'être rejetés de la route de Pyrna sur celle de Dohna. On continua le mouvement pour les rejeter de la route de Dohna sur celle de Maxen. L'Empereur, après avoir donné à ses troupes un nouvel essor par ses encouragements, revint vers le centre.

Tandis que la jeune garde faisait plier devant elle l'aile droite des alliés, le roi de Naples, le général Latour-Maubourg et le duc de Bellune, écrasaient leur aile gauche. Napoléon reçut en chemin les premières nouvelles de ce grand avantage, et bientôt il en apprit les détails.

Le roi de Naples, après avoir forcé le défilé de Cotta et s'être avancé sur la route de Freyberg jusqu'à Grumbach, avait pris possession des hauteurs. Tournant ainsi l'avant-garde de Klenau, il l'avait coupée de son corps principal. Ce mouvement fut décisif. Murat, le sabre à la main, son manteau brodé d'or retroussé sur l'épaule, et la tête surmontée d'une brillante aigrette [1], se précipita avec les carabiniers et les cuirassiers sur l'infanterie autrichienne. Rien ne put leur résister; les bataillons ennemis furent enfoncés et chassés des hauteurs; l'artillerie à cheval, plongeant sur les défi-

[1] On ignora d'abord quel était le haut personnage ainsi frappé à mort. Une circonstance fortuite éclaircit ce mystère. Un lévrier qui suivait le général blessé était resté à Nottnitz, et fut pris après la victoire. On l'envoya au roi de Saxe, qui, sans perte de temps, fit passer le collier du chien au prince de Neuchâtel; sur le collier était écrit : *J'appartiens au général Moreau*. Tous les renseignements reçus postérieurement confirmèrent ce premier indice.

Moreau, revenu d'Amérique, était débarqué à Gothembourg le 24 juillet. Accueilli avec empressement, à Stralsund, par le prince royal de Suède, Bernadotte, il s'était rendu à Prague, où il avait été reçu par les souverains alliés avec des honneurs extraordinaires. Il avait suivi l'empereur Alexandre à son quartier général, et il l'accompagnait sur le champ de bataille, le 27 août. «Il venait, disent les auteurs de la *Biographie universelle*, de communiquer à Alexandre quelques observations, et s'avançait pour observer le mouvement de l'ennemi, lorsqu'un boulet lui fracassa le genou de la jambe droite, et, traversant le cheval, emporta le mollet de l'autre jambe. Il tomba dans les bras du colonel Rapatel. Alexandre lui prodigua, en pleurant, tous les secours. On fit un brancard avec des piques, et on emporta Moreau dans une maison voisine. Le premier chirurgien de l'empereur lui coupa la jambe droite. Le général le pria d'examiner l'autre, et sur la réponse qu'il était impossible de la sauver : «Eh bien! coupez la donc, dit-il froidement.»

«L'armée alliée étant en retraite, on le transporta plus loin sur un brancard fermé par des rideaux. Le lendemain il avança jusqu'à Lahn, où il écrivit, malgré sa faiblesse, une lettre à sa femme, et une autre à l'empereur de Russie. Pendant cinq jours, ses amis, qu'il consolait, le virent descendre lentement dans la tombe; il expira dans la nuit du 1er au 2 septembre. Son corps, conduit d'abord à Prague, pour être embaumé, fut transféré et enterré dans l'église de Saint-Pétersbourg, avec tous les honneurs qui avaient été rendus au maréchal prince Kutusof.

«Moreau expira avant d'avoir publié une proclamation aux Français, que l'empereur Alexandre avait approuvée : elle était courte, simple, énergique. Il expliquait le but de son retour en Europe : c'était d'aider les Français à se soustraire *au despotisme de Bonaparte*, et de sacrifier au besoin sa vie pour rendre le bonheur à sa patrie, dont il appelait tous les véritables enfants sous les étendards de l'indépendance. Il avait demandé à l'empereur Alexandre, qui le regardait comme l'intermédiaire entre les alliés et la nation française, de n'avoir aucun titre près de sa personne. «Eh bien! lui «avait dit ce prince, vous serez mon ami, vous serez mon conseil.» Le czar écrivit une lettre touchante à la veuve de Moreau; il lui fit don de cinq cent mille roubles, et d'une pension de trente mille.»

[1] «Murat attirait et fixait tous les regards par sa taille, par son costume brillant et par les riches harnais de son cheval. Sa figure, ses beaux yeux bleus, ses gros favoris, ses cheveux noirs bouclés qui tombaient sur le collet d'un kurtka (habit polonais), dont les manches étroites avaient une ouverture au-dessous de l'épaule, excitaient l'attention. Le collet de son habit était richement brodé en or; l'habit était serré par une ceinture dorée, à laquelle pendait un sabre léger à lame droite, à la manière des anciens Romains, sans tranche ni garde..... Ce prince portait ordinairement un pantalon large, couleur amarante, dont les coutures étaient brodées en or, et des bottines de peau jaune ou de nankin. L'éclat de ce costume était encore rehaussé par un grand chapeau garni de plumes blanches d'autruche, avec une large bordure d'or, un grand plumet composé de quatre grandes plumes d'autruche retombantes, au milieu desquelles s'élevait une magnifique aigrette de héron. La selle et les étriers dorés étaient de forme hongroise ou turque. Le cheval était couvert d'une housse traînante, bleu de ciel, richement brodée en or; la bride était magnifique.» (Odeleben, *Récit de la campagne de 1813*.)

Digitized by Google

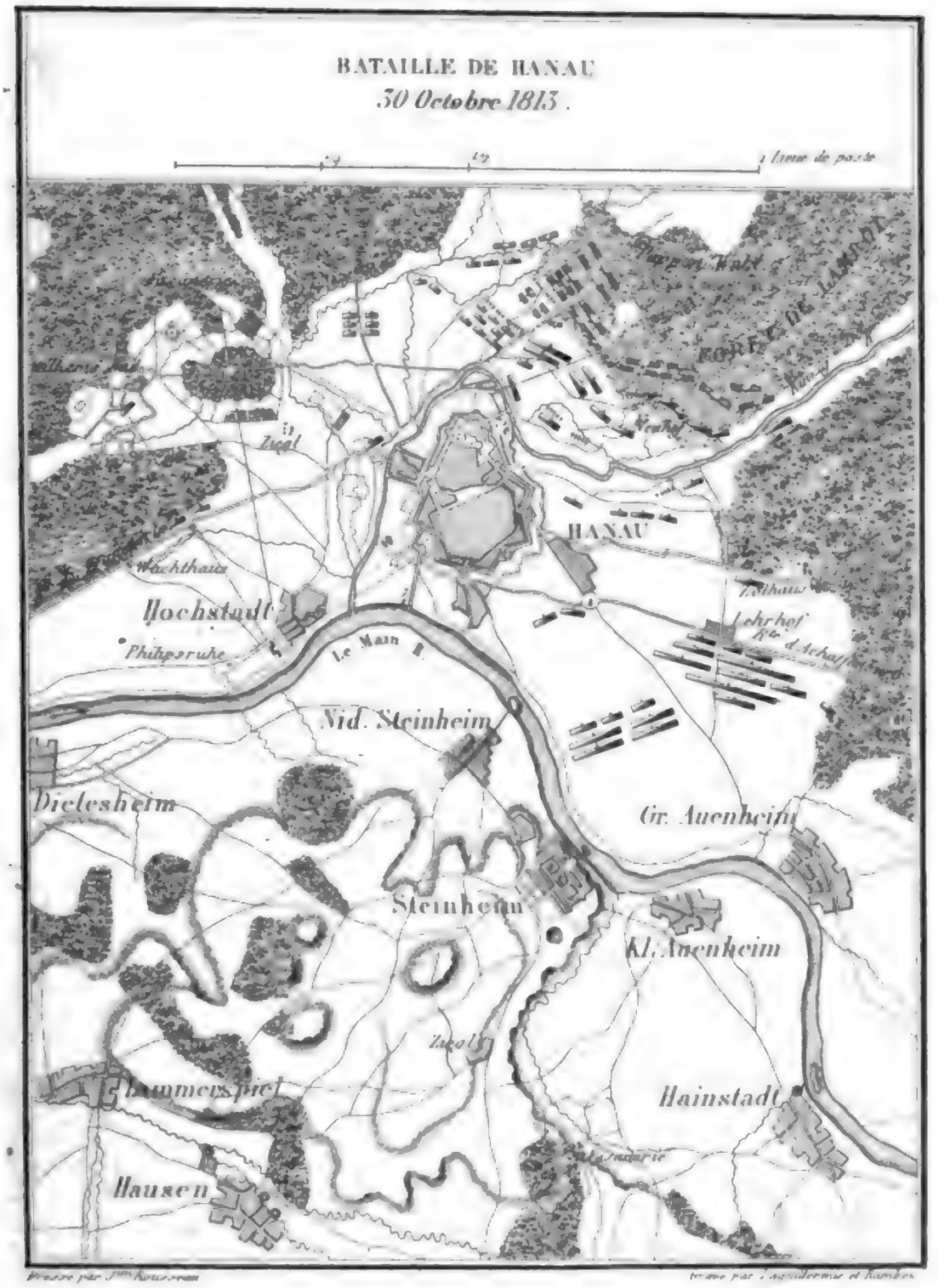
Digitized by Google

[illegible] Del. [illegible] fils Sculp.

Leipsick. Mort de Poniatowski.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

1805. Gardes d'honneur Italiens.

Vallongue.

Dumas.

Digitized by Google

1

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Leipsick.

Digitized by Google

Digitized by Google

lés de Schonen et de Plauen, compléta leur déroute.

A cette impétueuse attaque l'ennemi avait voulu opposer sa cavalerie; mais le versant des collines était si glissant qu'elle ne put pas s'y soutenir; et, pour mettre le comble au désastre de cette partie de l'armée autrichienne, la pluie qui tombait sans cesse mettait obstacle à ce que l'infanterie fit usage de ses armes. Partout la terre était jonchée de fusils, de sabres, de chapeaux, de plumets et de débris. Des colonnes entières, officiers et soldats, furent obligées de se rendre prisonnières; les régiments de l'archiduc Reynier et de Lusignan avaient été enveloppés; ceux de Beaulieu, de Colloredo et de Wacquant, avaient fait quelque résistance; mais le nombre de leurs soldats tués, prisonniers et blessés, fut tel, qu'on put regarder les régiments comme détruits.

La division Lichtenstein essaya en vain de secourir celle de Bianchi; elle fut entraînée dans le désordre de la gauche. Les généraux autrichiens Andrassy et Milesino furent tués; les généraux Giulay, Mariassy et Fierenberger, blessés; le feld-maréchal lieutenant Metzko et le général major Seezinsky, prisonniers. Enfin, les six divisions de l'aile gauche, séparées de la grande armée alliée par les gorges de Tharandt et par le ruisseau de la Weisseritz, prises à dos par la cavalerie de Murat, à Corbitz, enfoncées de front par l'infanterie de Victor, à Lobda, succombèrent sous le désavantage d'une telle position. Plus de 15,000 hommes mirent bas les armes.

A trois heures, la victoire était décidée, l'ennemi hâtait sa retraite; et, comme dans leur mouvement, les ailes de l'armée française avaient occupé les deux chaussées principales, le prince de Schwartzenberg fut obligé de se retirer en Bohême par des chemins de traverse et des défilés presque impraticables. L'ennemi perdit dans cette deuxième et sanglante journée, plus de 40,000 hommes, dont 18,000 prisonniers, presque tous Autrichiens. Les Français s'emparèrent en outre de vingt-six pièces de canon, de cent trente caissons et de dix-huit drapeaux.

L'Empereur se mit à la poursuite de l'armée ennemie, espérant que le général Vandamme, qu'il avait envoyé dans la forte position de Pyrna, aurait profité de ses avantages pour compléter la ruine des coalisés. Mais le moment était arrivé pour Napoléon, où les revers de ses lieutenants allaient rendre nuls ses propres succès.

Bataille de Kulm.— Défaite et prise de Vandamme. — Trois désastres simultanés empêchèrent la brillante victoire de Dresde d'avoir aucun des résultats que l'Empereur en attendait. En Silésie, Macdonald fut battu sur la Katzbach; en Prusse, Oudinot, au lieu d'entrer à Berlin, rencontra Bernadotte et Bulow dans la plaine de Gross-Beeren, et, après un combat meurtrier, forcé de céder au nombre, dut se retirer sur Wittenberg; enfin, en Bohême, Vandamme, sur lequel l'Empereur comptait pour arrêter les débris de l'armée ennemie, s'aventurait dans la vallée de Tœplitz, et se faisait écraser avec son corps, à Kulm.

Cette défaite de Vandamme, fatale surtout par ses suites, a été l'objet de vives discussions: les uns ont prétendu qu'en marchant sur Tœplitz, Vandamme ne faisait qu'exécuter les ordres qui lui avaient été transmis; les autres ont soutenu que les instructions de l'Empereur se bornaient, comme nous l'avons dit, à l'occupation des hauteurs de Péterswalde et des défilés qui coupaient la retraite à l'armée ennemie.

Le prince de Schwartzenberg avait indiqué Tœplitz pour rendez-vous aux débris de son armée battue à Dresde. L'armée autrichienne, formée des corps de Colloredo et de Chasteler, effectua sa retraite par la vallée de Dippodiswalde, les Russes de Barclay de Tolly, et les Prussiens de Kleist, se retirèrent par la route de Maxen et de Tetnitz, le corps de Klenau reprit la route de Freyberg.

L'Empereur Napoléon suivit jusqu'à Pyrna le mouvement des colonnes françaises qui poursuivaient les vaincus; il comptait établir son quartier général dans cette dernière ville; mais avant d'y arriver, il fut pris d'une indisposition accompagnée de vomissements et causée par les fatigues qu'il avait éprouvées depuis cinq jours, qu'il était constamment à cheval, exposé à une pluie incessante. Cette indisposition fut assez grave pour que ceux qui l'entouraient, crussent devoir lui conseiller de revenir à Dresde, où le repos le rétablit en peu de temps. — La jeune garde resta à Pyrna et y établit ses cantonnements.

L'Empereur, dit M. Pain, s'était d'autant plus facilement décidé à retourner à Dresde, qu'il avait appris à quelque distance de Pyrna, par le rapport des gens du pays et des prisonniers, que, suivant ses instructions, le général Vandamme, avec le 1er corps, avait débouché le 25 par le pont du Liliensten sur Kœnigstein; que le 26, après avoir battu 15,000 Russes qui, sous les ordres du duc de Wurtemberg, gardaient le débouché de Pyrna, il avait repris cette position; que le 27, au matin, ce général interceptait la grande route de Prague à Dresde, et que c'était la nouvelle de sa marche qui avait décidé les alliés vaincus devant Dresde, à se retirer par les montagnes; enfin que, le 28 au matin, le général en chef du 1er corps était de nouveau aux prises avec le duc de Wurtemberg et rejetait les Russes sur les hauteurs de la frontière de Bohême; que le soir du même jour il devait arriver à Nollendorf et peut être à Peterswalde.

Voici maintenant comment les amis du général Vandamme racontent les événements qui marquèrent le combat de Kulm.

L'approche du 1er corps avait jeté la plus grande confusion à Tœplitz, où se trouvaient le dépôt du grand quartier général allemand, le corps diplomatique, le cabinet des souverains alliés, et une foule de grands personnages; déjà les uns avaient pris la fuite du côté de Dutch, et les autres du côté de Lahn. — Ostermann, commandant les grenadiers de la garde russe, avait été chargé de s'opposer à la marche du général français; il avait essayé de défendre les hauteurs de Peterswalde; mais il en avait été chassé, après avoir perdu plus de 2,000 hommes.

Vainqueur à Peterswalde, le général Vandamme se porta le 29 sur Kulm, d'abord avec huit ou dix batail-

lons. Le général russe, qui avait encore à peu près 12,000 hommes, lui ayant barré le passage, il fit avancer le reste de son corps, et Ostermann fut poussé à une demi-lieue de Tœplitz, où il résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, afin de donner le temps aux troupes du prince de Schwartzenberg d'arriver sur ce point. Le matin même, les différents corps de l'armée alliée débouchèrent par Schœnwald, Zinwald et Niclasberg. Ostermann, par une résistance opiniâtre, parvint à couvrir Tœplitz. Dans ce combat, l'élite de la garde russe se fit tuer, et Ostermann lui-même perdit un bras. Le soir, lorsque la colonne de Barclay de Tolly, qui venait de Zinwald, fut arrivée à Eichwald, la tête de cette colonne, formée d'un corps de grenadiers et de deux divisions de cuirassiers russes, marcha au secours des troupes d'Ostermann, et obligea Vandamme à se retirer à Karwitz et à Kulm.

Le corps de Vandamme, descendu au pied de Geyersberg, occupait dans la plaine une position isolée où il ne pouvait pas être soutenu par les autres corps. C'était, pour Schwartzenberg, une excellente occasion de l'accabler avec les masses formidables déjà concentrées entre Ducha et Tœplitz. Quoique Vandamme s'attendît bien à être attaqué le lendemain par toutes les forces réunies des coalisés, l'ordre qu'il avait reçu, le jour même, de continuer sa marche sur Tœplitz, ne lui permit pas de douter qu'il ne dût être soutenu, et il refusa de suivre le conseil que plusieurs de ses généraux lui donnèrent de remonter le Geyersberg et de revenir pendant la nuit à Peterswalde.

Vandamme prit position en avant de Kulm, le 30 août au matin; sa droite était vers Straden, et sa gauche vers Neudorf, appuyée seulement par la brigade de cavalerie du général Corbineau. Ses forces étaient trop inférieures à celles de l'ennemi pour qu'il lui eût été possible d'occuper le Geyersberg, qui dominait entièrement son aile droite, et dont la position lui assurait une retraite, ni de laisser à Nollendorf une reserve pour observer le défilé de Tellnitz.

Schwartzenberg plaça son armée, la droite appuyée à Kleische, le centre devant Karwitz et Neudorf, et la gauche entre Pirsten et le Geyersberg, dont les bois furent garnis de nombreux tirailleurs. Les réserves autrichiennes et russo-prussiennes furent établies vers Sobochleben. Les troupes ennemies formaient un total de 70,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie.

Le combat s'engagea à la gauche des Français, par une charge de la cavalerie russe. La brigade Corbineau était trop faible pour répondre à cette attaque; aussi l'aile gauche française, ébranlée par la cavalerie et complétement débordée par l'infanterie russe, perdait du terrain à mesure que la cavalerie ennemie dépassait Neudorf et Schebritz, en s'avançant dans la direction d'Arbesau. Le centre et l'aile droite tenaient ferme dans leurs positions devant Kulm, et repoussaient vigoureusement les attaques des alliés; mais cette belle défense ne rendait pas moins critique la position du général Vandamme, qui, dans l'hypothèse fort probable où son aile gauche continuerait à plier, risquait de se voir coupé de Nollendorf et entièrement enveloppé. Les Français continuaient leur héroïque résistance, lorsque leur perte fut amenée par un événement imprévu.

Vers deux heures, le corps prussien du général Kleist, qui était venu de Glashutte à Shœnwald, déboucha par Tellnitz. Vandamme détacha quelques troupes pour les contenir; mais son centre se trouva ainsi affaibli, et l'ennemi en profita : la gauche de Vandamme fut acculée vers Arbesau. La retraite commença au milieu d'un désordre général. Des deux côtés de la route s'élancèrent des colonnes d'infanterie et de cavalerie qui chargèrent les Français en queue. Ceux-ci eurent la plus grande peine, même en faisant le sacrifice de leur artillerie, à atteindre le défilé de Tellnitz, où ils trouvèrent le général Kleist, qui leur fermait entièrement le passage. Dans cette position désespérée, ils résolurent de se faire jour les armes à la main; rien ne put s'opposer à la fureur de leur attaque; le corps de Kleist fut rompu et culbuté dans le plus grand désordre; une partie de son artillerie tomba entre les mains des Français, qui furent néanmoins obligés de l'abandonner plus tard aux autres corps ennemis qui les poursuivirent jusqu'à Peterswalde.

Le 1er corps perdit, dans cette fatale journée, plus 10,000 hommes, dont 7,000 prisonniers, et trente pièces de canon. Parmi les prisonniers se trouvaient le général en chef Vandamme, le général du génie Haxo, et le général Guyot. Les débris du 1er corps rejoignirent l'armée impériale, le 1er septembre, à Dirsterdorf.

L'ennemi avait perdu environ 5,000 hommes, presque tous tués.

Voici maintenant quelques passages du récit de M. Fain.

Après avoir raconté comment Vandamme ayant, dans la journée du 30, soutenu les efforts de toute l'armée ennemie, se retirait sans être entamé, lorsque apparut, à Tellnitz, le corps de Kleist, l'ancien secrétaire de l'empereur Napoléon ajoute :

«Si Vandamme se fût trouvé à Péterswalde, Kleist et tous ses Prussiens étaient pris. Mais Kleist, maître de cette hauteur, au pied de laquelle était Vandamme, c'était ce dernier qui devait être accablé. Cependant les Prussiens, à la vue des Français qui remontaient à leur rencontre, s'étaient crus de nouveau perdus. Ils avaient hésité un moment. Les Français, au contraire, apercevant les Prussiens, s'étaient aussitôt élancés sur eux. Corbineau était à leur tête. Rien n'avait pu soutenir leur choc. Passant sur le corps de l'avant-garde ennemie, ils avaient tout culbuté, tout entraîné; et, prodige de fureur aussi bien que d'audace, ils avaient enlevé aux Prussiens jusqu'à leur artillerie! Cependant les Prussiens, refoulés sur eux-mêmes, s'étaient ralliés, et la mêlée la plus épouvantable avait recommencé.

«Qu'on se figure une chaussée étroite, encaissée sur le flanc des montagnes, et dans ce creux deux colonnes, dont l'une monte et l'autre descend, qui se rencontrent, s'arrêtent d'abord par leur masse, se foulent et se brisent au second choc, et finissent par se faire un passage l'une à travers l'autre. La confusion et le tumulte sont au comble; chacun combat corps à corps, mais ce n'est plus pour vaincre, c'est pour passer. On se

Digitized by Google

culbute plutôt qu'on ne se tue. Généraux, officiers et soldats, tout est pêle-mêle. Ici, Vandamme est entraîné par les Prussiens; là, c'est Kleist dont les Français viennent de se saisir; les deux généraux sont pris et repris. Kleist est enfin délivré par les siens. On assurait, dans les premiers moments, que Kleist et Vandamme étaient restés morts dans la foule.

«Tous ceux qui ont pu se dégager du défilé de la route et se jeter dans les rochers et dans les bois voisins, parviennent à s'échapper des premiers. Les Prussiens courent se rallier à l'avant-garde de Barclay de Tolly. Les nôtres arrivent à Liebenau, où ils sont recueillis par les troupes du maréchal Saint-Cyr. Bientôt les sentiers de la montagne de Péterswalde se remplissent de soldats dispersés, qui, semblables aux coursiers démontés dans un choc de cavalerie, n'ont rien de plus pressé que de retourner au camp. Le général Corbineau, qui commandait la cavalerie de Vandamme, arrive jusqu'à l'Empereur, dont il est aide de camp. Couvert de sang ennemi, et blessé lui-même, il est encore armé d'un sabre prussien que, dans la mêlée, il a échangé contre le sien. Les généraux Dumonceau et Philippon sont également sauvés; mais le général Heinrod, qui venait de passer du service de Bade à celui de France, est resté parmi les morts. Le général Guyot et le général Haxo, que ses blessures avaient forcé de rester à Kulm, sont prisonniers. Quant au général Vandamme, dont l'audace a été si malheureuse, il n'est pas tué : les alliés le traînent en triomphe à Prague. Cependant on apprend que la plus grande partie de notre corps d'armée, descendue par les ravins de la montagne, se rallie à Pyrna. Trente pièces de canon et plus de trois cents voitures, caissons d'équipage et d'artillerie, sont perdus pour nous.

«Ainsi, non-seulement la grande armée ennemie est sauvée, mais elle l'est par une victoire, et ce sont des trophées qu'elle rapporte de sa défaite de Dresde.

«Napoléon accueille froidement le détail de ses pertes. Ce qu'il ne peut concevoir, c'est que Vandamme se soit laissé entraîner en Bohême. «A une armée qui «fuit, répète-t-il, il faut faire un pont d'or, ou oppo«ser une barrière d'acier. Or, Vandamme ne pouvait «pas être cette barrière d'acier.» Puis, se tournant vers le major général : «Aurions-nous donc écrit quelque «chose qui ait pu lui inspirer cette fatale pensée? Ber«thier, allez chercher vos minutes; Fain, voyons les «miennes : vérifions tout ce que nous avons écrit.» Le major général apporte aussitôt son livre d'ordres; le secrétaire du cabinet représente ses minutes : on relit toutes les lettres, et l'on n'y trouve rien qui ait pu autoriser le malheureux général à quitter sa position de Péterswalde.

«L'Empereur a vu d'un coup d'œil toutes les conséquences de l'événement : «Eh bien, dit-il au duc de «Bassano, vous venez d'entendre! Voilà la guerre : «bien haut le matin, et bien bas le soir ! !»

Combat de Gross-Beeren. — Retraite d'Oudinot. — Le duc de Reggio n'avait pas pu se porter sur Berlin aussi promptement que l'Empereur l'avait calculé. Trois jours lui avaient été nécessaires pour opérer son premier mouvement de Dahme sur Baruth. Après avoir manœuvré d'abord par la route de Torgau, il avait cru devoir changer de direction, et, se portant à gauche, du côté de Trebbin, avait paru vouloir arriver par la route de Wittenberg.

Ce fut le 21 seulement qu'il déboucha dans la plaine de Trebbin.

Pendant ces premières manœuvres, Bernadotte avait été averti de l'approche des Français. Quittant aussitôt Charlottembourg, il porta son quartier général à Potsdam, et concentra son armée dans la plaine de Berlin, entre les deux routes menacées.

Le 22, le duc de Reggio, débouchant de Trebbin, trouva développée devant lui une ligne ennemie de plus de 100,000 hommes. Une bataille était devenue inévitable s'il continuait à avancer : peut-être était-ce là le cas de manœuvrer de manière à ne rien compromettre, et de s'arrêter.

«Mais, dit un contemporain, l'habitude d'aller en avant, la vue des clochers de Berlin, en cas de succès, une victoire dont le prix était immense, en cas de revers, une retraite qui ne pouvait avoir rien de bien

[1] Le général Jomini, dans sa *Vie de Napoléon*, a adopté la version favorable au général Vandamme, et son ouvrage contient à ce sujet la note suivante :

«Il existe entre cette version et celle de M. Fain une contradiction manifeste. M. Fain accuse Vandamme d'être descendu des montagnes sans ordres; il est positif que ce général reçut celui de pousser sur Tœplitz. M. Fain attribue la destruction de Vandamme à une migraine nerveuse causée par un refroidissement qui fit rebrousser Napoléon de Pyrna à Dresde; il affirme qu'à la nouvelle de ce désastre, Berthier fut interpellé pour savoir en vertu de quel ordre Vandamme s'était enfourné : le major général nia, dit-on, de l'avoir donné. Cependant il est manifeste que Vandamme le reçut, et qu'il lui fut confirmé dans la nuit du 29. Que doit-on en conclure? que peut-être on avait prescrit à Vandamme de marcher sur Tœplitz, dans la supposition du premier projet de déboucher avec toute l'armée par Pyrna, et qu'on aurait oublié de lui en envoyer un contre-ordre. Il régnera toujours beaucoup d'incertitude sur cette affaire. Nous avons trouvé, dans les registres de correspondance, une lettre de Napoléon à Berthier, écrite devant Dresde, le 28, lorsque la retraite de l'ennemi était prononcée. Il lui ordonne d'écrire à Marmont et à Saint-Cyr de poursuivre les alliés sur Altenberg et Dohna.... Trévise doit marcher sur la chaussée de Pyrna. Berthier doit informer Vandamme de ces circonstances et de la victoire de Dresde. Aussitôt que celui-ci aura fait sa jonction avec Saint-Cyr, son corps prendra possession de Gieshubel et de Hollendorf. Napoléon annonce qu'il va se rendre en personne sur le même point. Le 29, il revient à Dresde, mais il ordonne également que Murat suive sur Marienberg; Marmont et Saint-Cyr sur Maxen, Altenberg et dans toutes les directions que l'ennemi aura prises : il ne parle pas de Vandamme; sans doute Berthier ne l'oublia pas : d'un autre côté, il paraît constant que Vandamme reçut encore, dans la nuit du 29, l'ordre de Berthier de pousser sur Tœplitz : ce fut un colonel d'état-major suisse qui le lui apporta. Instruit du premier combat livré, le 28 et le 29, contre Ostermann, Napoléon expédia l'ordre à Trévise, le 30, de soutenir Vandamme avec trois divisions de la jeune garde; mais il n'était déjà plus temps.

«L'avenir éclaircira peut-être ce mystère. Quoi qu'il en soit, il est quatre faits incontestables : 1° c'est que Vandamme reçut bien l'ordre; 2° c'est que le mouvement sur Tœplitz était fort habile, et qu'il eût mis les alliés à deux doigts de leur perte, si l'armée l'eût soutenu; 3° c'est que Vandamme ne reçut point contre-ordre, et ne fut point averti que l'armée ne le soutenait plus; 4° enfin, c'est que le retour de Napoléon à Dresde, dans des circonstances pareilles, est encore une énigme inexplicable. Qu'un violent malaise causé à l'Empereur, par la pluie battante qui avait duré toute la journée l'ait privé de son ardeur ordinaire, cela se conçoit; mais qu'il lui ait fait oublier un mouvement décisif et déjà commencé, cela ne saurait s'expliquer. La chose ne serait pas même justifiée par le projet de se porter sur Berlin, car rien ne devait distraire Napoléon de l'intérêt majeur qu'il avait à pousser vivement l'armée principale qui était entamée et ébranlée.»

Digitized by Google

grave; enfin, le désir de plaire à l'Empereur par un brillant début, désir plus grand que la crainte de contrarier ses plans par un échec, tout concourut pour entraîner l'événement, et la bataille fut livrée le 23 août.»

Le 4e corps, commandé par le général Bertrand, resta aux prises toute la journée, sur la droite, avec l'armée prussienne du général Tauenzien, mais sans avantage marquant de part ni d'autre. Ce fut au centre, dans les villages de Beeren, que se portèrent les coups décisifs. Le 7e corps, commandé par le général Reynier, y combattait contre l'armée prussienne de Bulow. Le général Reynier réussit, dans la matinée, à faire plier ses adversaires, et leur enleva le village de Gross-Beeren. Mais, dans l'après-midi, Bulow revint à la charge. Son attaque, combinée avec le mouvement d'un corps suédois, avait été précédée par de vigoureuses décharges d'artillerie. Les divisions franco-saxonnes, déjà ébranlées par la canonnade, se voyant prises entre deux feux, et bientôt assaillies de tous côtés par les baïonnettes russes et suédoises, ne purent soutenir le choc. Cependant ce succès de Bulow n'avait pas terminé la journée.

Le général Guilleminot, qui était sur la gauche, du côté de Guttergotz, en observation devant les Russes de Wintzingerode et de Woronzof, avait donné toute son attention à la canonnade qui écrasait le centre de l'armée française. A ce bruit, il n'avait pas hésité : laissant là les Russes qui ne bougeaient pas, et mettant en pratique la maxime des tacticiens qui sont braves avant tout, à défaut d'ordres, il s'était dirigé sur le feu. Cependant il n'avait pu arriver sur le champ de bataille que le soir. Bulow était déjà maître de Gross-Beeren, et le centre, aux ordres de Reynier, se trouvait en pleine retraite sur Gottow.

Le mouvement du général Guilleminot réussit d'abord à arrêter l'élan des Prussiens. Un nouveau combat s'engagea, et Bulow fut, à son tour, forcé de se retirer, en laissant au 12e corps le village de Gross-Beeren et le champ de bataille.

Trois actions principales avaient ainsi eu lieu successivement à Gros-Beeren. Dans la première, le général Reynier avait été vainqueur de Bulow. Dans la seconde, Bulow, revenu sur ses pas, avait été vainqueur de Reynier, ou plutôt des Saxons; et dans la troisième, Guilleminot, accourant avec une partie du 12e corps, avait fini par rester maître du village.

Toutefois le 7e corps avait fait des pertes tellement graves * que le duc de Reggio se décida à une retraite générale. Il l'effectua par la route de Wittenberg, disputant le terrain pied à pied. Le 28, après cinq jours de retraite, son arrière-garde n'était encore qu'à dix lieues du champ de bataille; elle occupait Juterbogk.

Dans le temps où se livrait le combat de Gross-Beeren, une division était sortie de Magdebourg, sous les ordres du général Girard, afin de tâcher de rejoindre le maréchal Oudinot.

Le 27, cette colonne tomba au milieu de l'avant-garde russe à Belzig. L'infanterie française eut d'abord l'avantage; mais, tandis qu'elle était aux prises avec les troupes du général Hirchfeld, qui lui cédait le terrain, elle fut tournée et enveloppée par les Cosaques de Czernichef. Un grand désordre s'ensuivit. Le général Girard fut blessé, et sa colonne ne put rentrer à Magdebourg qu'en laissant 800 prisonniers et six canons au pouvoir de l'ennemi.

Le combat de Gross-Beeren eut encore un autre fâcheux résultat. Un corps français, aux ordres du prince d'Eckmulh, qui était chargé de la défense d'Hambourg et de l'Elbe inférieur, était arrivé, le 23, à Schwerin, poussant devant lui le général Valmoden, et avait détaché la division Loison sur Wismar et Rostock. Mais, à la nouvelle de l'affaire de Gross-Beeren, ce corps suspendit son mouvement.

Bataille de la Katzbach. — Retraite de Macdonald. — Les Français restèrent sur la Katzbach pendant toute la journée du 24. Le 3e corps était en position près de Rathkirch, ayant deux bataillons à Liegnitz; le 5e était établi en avant de Goldberg, et le 11e en arrière de cette ville, avec la cavalerie.

Voyant qu'on ne l'attaquait pas, Blucher pensa que Napoléon était parti pour Dresde, emmenant nécessairement des troupes avec lui. Il voulut profiter de l'absence de l'Empereur et de la diminution des forces françaises, et il se décida à reprendre aussitôt l'offensive. Il dirigea sur Malitick le corps de Sacken; celui d'York resta à Jauer, et celui de Langeron se déploya dans la position de Hermsdorf.

Toute l'armée de Blucher s'ébranla le 26 août, à deux heures de l'après-midi, pour passer la Katzbach entre Liegnitz et Goldberg. Le but de l'ennemi était de faire attaquer le 3e corps par les troupes de Sacken et d'York, en même temps que Langeron remonterait la Katzbach pour contenir les 5e et 11e corps que Blucher pensaient être encore à Goldberg. De son côté, le maréchal Macdonald avait résolu de prendre l'offensive le même jour. Il supposait que l'ennemi était toujours dans ses positions de Jauer. Le 5e corps se porta en avant, excepté le général Puthod, qui dut se diriger sur Schonau et prendre la route de Jauer. Le 3e corps passa la Katzbach près de Liegnitz, et s'avança vers Jauer. Le 11e corps eut ordre de passer la rivière au gué de Schmochowitz, et de prendre la même direction par la rive droite de la Wuthende-Neiss, tandis que le général Sébastiani, avec sa cavalerie, devait remonter par l'autre rive pour se rapprocher du 5e corps.

L'armée combinée avait à peine commencé son mouvement, qu'on vint prévenir Blucher que l'armée française avait passé la Katzbach, qu'elle était en vue, et que le 5e corps attaquait déjà vigoureusement les troupes du général Langeron. A l'instant, Blucher disposa tout pour le combat : le corps de Sacken, qui s'était avancé dans la direction d'Eicholz, s'arrêta derrière le plateau à gauche de cet endroit, dont il fit occuper les hauteurs par une forte batterie, qui fut bientôt appuyée par une autre batterie prussienne de douze pièces. Il était alors trois heures après midi,

* Le 7e corps eut 3,000 hommes tués ou blessés, et perdit treize pièces de canon. Il laissa en outre 1500 Saxons prisonniers, qui, le lendemain même, s'enrôlèrent au service de la Prusse.

Les masses ennemies qui s'étaient ébranlées firent juger au maréchal Macdonald qu'il avait devant lui toute l'armée alliée; aussi se hâta-t-il de déployer ses lignes. Le 11e corps se développa entre Weinberg et Klein-Tintz; le 3e corps et la cavalerie eurent ordre de faire toute diligence pour entrer en ligne.

La droite des Français était appuyée à la Wuthende-Neiss, mais la gauche était tout-à-fait en l'air, position très défavorable, et dont l'ennemi se hâta de profiter. La cavalerie de Sacken et une partie de celle d'York, conduites par le général Wassilezikow, reçurent l'ordre d'attaquer de front, un peu à droite d'Eicholz, l'extrême gauche du 11e corps; en même temps, deux autres régiments de cavalerie, débouchant entre Eicholz et Hochkirch, devaient la prendre en flanc, tandis qu'un fort détachement de Cosaques la tournerait en dépassant Klein-Tintz. En même temps, le corps du général York se déploya entre Weinberg et Triebelwitz.

L'extrême gauche du 11e corps était vivement pressée par la cavalerie ennemie, et la cavalerie du général Sébastiani, obligée de traverser un long défilé encombré par l'artillerie, les équipages et l'infanterie du 3e corps, ne pouvait fournir que des charges partielles qui étaient repoussées par la cavalerie ennemie, bien supérieure en nombre. Deux brigades du 3e corps, qui voulurent soutenir quelques-unes des charges de la cavalerie française, furent refoulées, avec cette cavalerie, dans le défilé, où le parc du 11e corps et presque tous les bagages tombèrent au pouvoir des Prussiens.

Le maréchal Macdonald s'occupa de faire soutenir sa retraite sur la Katzbach, au gué de Schmochowitz, seul point vers lequel il pût l'effectuer. Les corps d'York et de Sacken, qui s'étaient déployés de plus en plus devant le 11e corps, l'acculèrent à la Katzbach et à la Wuthende-Neiss, et les troupes qui le composaient soutinrent, à l'entrée de la nuit, un combat tout-à-fait disproportionné. Les deux divisions du 3e corps, qui n'avaient pas été engagées, passèrent le gué de Schmochowitz à neuf heures du soir, et, guidées par le général Tarayre, gravirent les hauteurs qui encaissent la Katzbach. Ces troupes étaient soutenues de quinze pièces de canon, et le maréchal Macdonald espérait qu'une diversion avantageuse naîtrait de ce mouvement; mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur. La tête de colonne du général Tarayre, abordée par le corps de Sacken tout entier, fut culbutée et forcée d'abandonner le champ de bataille jonché de ses morts. Macdonald ramena, dans la nuit, son armée à la rive gauche de la Katzbach, et se retira sur Buntzlau. Le 5e corps se retira par Pransnitz; mais attaqué le lendemain, près de Goldberg, par le général Langeron, qui était bien supérieur en nombre, n'ayant pas, d'ailleurs, de cavalerie pour se soutenir, il fut obligé, afin de pouvoir continuer sa retraite, d'abandonner dix-huit pièces de canon. Ce même jour, 27, Langeron entra à Goldberg. — Le 5e corps alla, le 28, rejoindre, à Buntzlau, les 3e et 11e corps. L'armée continua sa retraite, et repassa, le 4 septembre, le Zobaner-Wasser.

Combat de Plagwitz. — Désastre de la division Puthod. — Le général Puthod, comme nous l'avons vu, avait été détaché sur Schonau et Jauer, dans la journée du 26 août. Il était au tiers du chemin de Schonau à Jauer, lorsqu'il fut informé de la malheureuse issue de la bataille de la Katzbach. Cette nouvelle l'obligeant à revenir sur ses pas, il se retira sur Hirschberg, où il tenta inutilement de passer la Bober. Le pont ayant été rompu en cet endroit, le général Puthod longea la rive droite pour tâcher de découvrir un passage plus bas. Il arriva, le 29, en vue de Lowenberg, et il essaya vainement de rétablir le pont de cette ville. Le général Langeron l'ayant bientôt joint, il voulut percer par Buntzlau; mais déjà la route de cette dernière ville était au pouvoir du général Rudzewicth, et celle de Zobten, était occupée par le général Korf et par l'infanterie du prince Czerbatow. Ainsi cerné, le général Puthod résolut de se défendre; il prit, en conséquence, position sur la hauteur de Plagwitz, devant Lowenberg, et attendit l'ennemi. Deux divisions d'infanterie et une cavalerie nombreuse vinrent bientôt l'attaquer de trois côtés: la division française se défendit avec la plus grande résolution; mais les munitions vinrent à lui manquer, et accablée par le nombre, elle fut rompue, précipitée dans la Bober, et détruite presque entièrement. Le général Puthod fut fait prisonnier avec un de ses généraux de brigade.

Les Français perdirent, dans la bataille de la Katzbach, dans les combats du 5e corps et de la division Puthod, 10,000 hommes tués ou blessés, 15,000 prisonniers et trente pièces de canon. L'ennemi eut à peu près un nombre égal de tués et de blessés.

Bataille de Juterbogk-Dennewitz. — Retraite de Ney. — Après la bataille de Gross-Beeren, l'Empereur, mécontent, avait envoyé le maréchal Ney prendre le commandement supérieur des troupes qui venaient de combattre sous les ordres d'Oudinot. L'intention du maréchal Ney était d'abord de marcher rapidement vers Dahme, afin de se mettre sur la ligne d'opération de Dresde à Berlin. Mais, quelles que fussent son habileté et la bravoure de ses soldats, il ne lui était guère possible d'exécuter un tel projet; car les trois corps réunis dont il avait le commandement ne formaient pas un total de plus de 45,000 hommes, tandis que le prince royal de Suède, Bernadotte, couvrant Berlin, pouvait encore s'opposer à sa marche avec une armée de 90,000 Suédois, Russes et Prussiens.

Le 5 septembre, le maréchal Ney se mit en mouvement sur Dahme, et le 12e corps, resté sous le commandement immédiat du maréchal Oudinot, chassa de Zahna le général prussien Tauenzien, et le repoussa sur Dennewitz.

Le 6, le mouvement continua. Le général Reynier, avec le 7e corps, se dirigea dans la plaine sur Rohrbeck; Oudinot, avec le 12e, marcha sur Ahna; le général Bertrand, avec le 4e corps d'infanterie et le 3e de cavalerie, devait, sans attaquer l'ennemi, seulement en tournant Juterbogk, masquer la marche de deux autres corps sur Dahme, et leur servir ensuite d'arrière-garde.

Le 7e et le 12e corps ne quittèrent leurs positions qu'à dix heures, lorsqu'ils auraient dû partir à huit; ce retard dérangea une partie des combinaisons du maréchal Ney.— Le 4e corps, qui seul était parti à l'heure indiquée, continuant sa marche sur la route de Juterbogk, rencontra l'arrière-garde du général Tauenzien, formée en arrière du ruisseau qui traverse le village de Dennewitz. Le général Bertrand prit aussitôt position en avant de ce village, et le combat s'engagea vivement de part et d'autre. La division de cavalerie légère du général Lorge ayant été mal engagée, fut ramenée en désordre; mais la bonne contenance des divisions Morand et Fontanelli arrêta la poursuite des Prussiens et rétablit le combat; le 4e corps, repoussant l'ennemi, gagna du terrain.

Cependant le général Bulow était arrivé au secours de Tauenzien, et attaquant aussitôt le 4e corps, il s'était emparé du village de Nieder-Gersdorf. Le maréchal Ney, concevant alors des inquiétudes pour le général Bertrand, vivement pressé par Bulow, et qui, depuis deux heures, était engagé, ordonna au 12e corps, qui arrivait seulement alors, de se diriger sur les hauteurs en arrière de Dennewitz, afin de soutenir le 4e. Dans le même moment, le 7e corps arrivant aussi, se plaça à la gauche de Dennewitz, et attaqua la droite de Bulow. Le général Guilleminot, officier-général d'un grand mérite, formant avec sa division la tête de colonne du 12e corps, marcha au pas de charge sur le village de Golsdorf, et s'en empara; la division Pacthod s'engagea aussi sur la droite du 12e corps.

On se battit alors de la droite à la gauche avec une grande opiniâtreté; cependant l'ennemi paraissait ébranlé, et les Français gagnaient du terrain, lorsque le prince royal de Suède, arrivant sur le champ de bataille avec ses réserves, décida la victoire en faveur des alliés. 40,000 hommes et cent cinquante bouches à feu s'avancèrent pour soutenir le général Bulow, déjà entamé. Le corps du général Reynier, qui se trouvait au centre, attaqué brusquement, plia, et les deux divisions saxonnes qui en faisaient partie lâchèrent le pied, se retirèrent dans le plus grand désordre, et entraînèrent dans leur fuite le reste du 7e corps. — L'ennemi portant alors des masses entre les 4e et 12e corps, qui se battaient toujours avec une rare intrépidité, reprit les villages de Golsdorf et de Dennewitz; le maréchal Ney, voyant que toute résistance était devenue impossible, ordonna la retraite.

Les alliés s'étant emparés de la route de Wittemberg, par suite de la retraite précipitée du 7e corps, l'armée française dut se retirer sur Torgau. Elle voulut encore tenir près de Rohrbeck: le 3e corps de cavalerie exécuta plusieurs belles charges, mais tous ces efforts étaient inutiles; le mouvement rétrograde était trop prononcé, et l'ennemi trop supérieur en nombre. La déroute du centre avait partagé en deux l'armée; les colonnes françaises, enveloppées d'une horrible poussière, ne purent conserver d'ensemble et se retirèrent. Le maréchal Ney, avec le 4e corps d'infanterie et le 3e de cavalerie, se replia sur Dahme; le maréchal Oudinot, avec les 7e et 12e corps, sur Schweidnitz.

Le lendemain, la retraite continua; les quatre corps français se réunirent, le 8, sous Torgau, derrière l'Elbe.

La perte des Français, dans cette désastreuse journée, fut considérable: 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, trente-cinq pièces de canon et trois drapeaux appartenant aux régiments saxons, restèrent au pouvoir de l'ennemi, dont la perte s'éleva à 8,000 hommes tués ou blessés.

Réflexions. — Les revers qui marquèrent si tristement une campagne recommencée par une brillante victoire, ont inspiré au général Jomini les réflexions suivantes, qui méritent d'être citées, et que, suivant le plan de son ouvrage, il a placées dans la bouche même de l'empereur Napoléon racontant sa vie au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric. — Cette forme empruntée aux écrivains de l'antiquité a quelque chose de singulier, mais elle n'ôte rien au mérite des réflexions:

«Je me suis un peu étendu sur ces désastres (c'est Napoléon qui est censé parler) parce qu'ils eurent une influence notable sur les résultats de la campagne. Ces échecs multipliés ont fait concevoir des *doutes sur* l'habileté de mon plan et sur la *solidité des principes* sur lesquels il reposait. Rien n'est plus injuste. Pour réussir, il ne m'a manqué que des troupes un peu plus aguerries et rompues aux fatigues, mais principalement une plus grande quantité de bonne cavalerie. Un plan basé sur l'emploi alternatif d'une masse supérieure au point décisif, exige que les armées secondaires qui restent sur la défensive soient organisées de manière à battre en retraite, pour ne pas se laisser entamer: or, les retraites ne s'effectuent pas sans une bonne cavalerie, surtout avec de l'infanterie peu expérimentée. Pour juger si le système des lignes centrales est défectueux, il importe d'établir parité de moyens, c'est-à-dire, il faudrait voir ce que j'eusse fait entre l'Elbe et la Katzbach, si j'avais eu, comme les alliés, des soldats robustes et 80,000 chevaux.

«Je ne dissimule pas néanmoins que le système des lignes centrales ne soit plus avantageux avec une ligne de 100,000 hommes contre trois corps de 33,000 hommes, qu'avec une masse de 400,000 contre trois armées de 120,000. D'abord, la difficulté des vivres devient extrême avec des armées aussi énormes, surtout dès qu'on réussit à les concentrer dans un espace étroit; ensuite, il est plus aisé de manœuvrer contre des fractions de 30,000 hommes, et de se porter des coups mortels, qu'il ne l'est d'entamer 120,000 combattants. Plus les masses sont grandes, plus l'action du génie est soumise au caprice des accidents, et plus les événements secondaires ont de réaction.

«Malgré ces vérités, ce n'était pas le système qui péchait, mais bien les mesures d'exécution. Pouvais-je prévoir que Macdonald s'exposerait à un revers sanglant, en agissant en sens contraire de mes instructions? Peut-être eussé-je mieux fait de l'attirer derrière la Queiss à l'instant même où la question allait se décider auprès de Dresde. Oui, je le crois, il eût été plus sage d'attendre l'issue de la bataille pour attaquer Blucher; car si nous avions été vaincus à Dresde, tout succès en Silésie aurait été éphémère, pour ne pas dire calamiteux.

Digitized by Google

«On peut appliquer les mêmes reproches aux opérations d'Oudinot et de Ney contre le prince de Suède. En un mot, il aurait fallu frapper au point décisif avec la masse de nos forces, que j'aurais conduites en personne, et rester en observation sur la défensive partout où je ne serais pas. La première conséquence de ce système eût été de faire replier Macdonald sur Gœrlitz, quand je marchai vers Dresde ; ce qui m'eût permis d'emmener le 3e corps avec moi sur l'Elbe, et d'y frapper à coup sûr avec des forces plus considérables, soit sur Prague, soit sur Dresde. Si je déviai de ces maximes, c'est dans l'espoir de diminuer les chances défavorables résultant de mon infériorité en nombre, en prenant partout l'initiative, et le non-succès de la campagne dépendit probablement d'un excès de confiance puisée dans l'application d'une règle si incontestable. Il en eût été autrement si j'avais pu me multiplier ; car j'aurais bien su remédier par de bonnes manœuvres à une infériorité locale momentanée. Frédéric avait triomphé à Leuthen contre des forces triples ; Macdonald ne pouvait-il pas lutter avec 80,000 hommes contre 95,000?

«Au fait, ce qui m'a le plus manqué dans cette campagne, ce sont deux lieutenants qui entendissent bien la grande guerre. Je n'étais sûr de rien là où je ne me trouvais pas en personne. Si jamais j'eus lieu d'éprouver que mon système d'état major était vicieux, ce fut dans ces opérations mémorables.

«J'aurais eu mauvaise grace d'attendre de mes lieutenants tout ce que j'aurais pu faire moi-même ; cela était impossible. Arbitre des réputations comme grand capitaine, maître de la fortune de mes officiers comme souverain, je tenais en mes mains les deux grands mobiles qui dominent les hommes : dès que je paraissais sur un point, la confiance, l'enthousiasme, l'ambition, la crainte, toutes ces passions se réunissaient autour de moi ; mes subordonnés leur déguisaient ou aplanissaient toutes les difficultés, et leur faisaient opérer des prodiges. Mes lieutenants, au contraire, rencontraient partout des rivalités, des défiances : à égalité de talent, ils n'eussent pu m'égaler dans leurs opérations ; à plus forte raison, lorsqu'il n'y avait pas plus de similitude de caractère et de génie que de moyens d'action.»

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1813.

10 AOUT. Rupture de l'armistice de Plesswitz.
15 — Proclamation de Bernadotte contre l'empereur Napoléon.
18 — Combat de Lahn (Silésie).
19 — Combat de Helle (Silésie).
21 — Combat sur le Bober (Silésie).
23 — Combat de Goldberg (Silésie).
— — Bataille de Gross-Beeren (Prusse).
26 — Bataille de la Katzbach (Silésie).
27 - 28 Bataille de Dresde (Saxe).
28 — Combat de Pyrna (Saxe).
29 — Combat de Plagwitz (Silésie).
— — Combat de Kulm (Bohême).
30 — Bataille de Kulm (Id).
4 SEPTEMBRE. Combat de Wolhenberg (Saxe).
5 — Combat de Zahna. (Prusse).
6 — Bataille de Juterbogk ou de Dennewitz (Prusse).
7 — Combat de Dahme (Prusse).
8 — Combat de Dobna (Saxe).
10 — Combat de Geyersberg (Saxe).

1813. — FIN DE LA SECONDE CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

BATAILLE DE LEIPSICK. — RETOUR SUR LE RHIN.

SOMMAIRE.

Combats de Gieshubel, de Peterswalde et de Dolnitz (en Bohême). — Combat de Freybourg, d'Altembourg et de Zeist. — Combat de Bischoffswerda (en Prusse). — 1er combat de Wartenbourg. — Prise de Dessau. — Inaction momentanée. — Arrivée de l'armée de Pologne et des réserves russes. — Passage de l'Elbe par Blucher. — 2e combat de Wartenbourg. — Marche sur Berlin. — Premiers succès. — Défection de la Bavière. — Concentration de l'armée à Leipsick. — Combat de Wathau. — Combat de Vachau. — Arrivée de l'Empereur à Leipsick. — Reconnaissance de la ville et des environs. — Forces respectives des deux armées. — Bataille de Leipsick. — Journée du 16 octobre. — Tentative de négociations. — Bataille de Leipsick. — Belle défense de Probstheyda. — Défection des Saxons et des Wortembergeois. — Évacuation de Leipsick. — Mort de Poniatowski. — Désastre de l'armée française. — Entrée des souverains alliés dans Leipsick. — Leur entrevue avec Bernadotte. — Résumé des pertes des Français et des Coalisés. — Retraite sur Erfurth. — Combat de Kosen. — Arrivée à Erfurth. — Nouvelles de France. — Situation de l'armée. — Départ du roi de Naples. — Manœuvre audacieuse des Bavarois. — Bataille de Hanau. — Retour de l'armée française sur le Rhin.

ARMÉE FRANÇAISE.
Général en chef. — L'Empereur Napoléon.

ARMÉE ALLIÉE.
Généralissime. — Le prince de Schwartzenberg.

Les armées françaises et alliées étaient comme épuisées par leurs derniers et sanglants combats; le mois de septembre ne fut marqué que par des marches et contremarches autour de Dresde, accompagnées de quelques engagements sans résultats.

Combats de Gieshubel, de Peterswalde et de Dolnitz (en Bohême). — Le prince de Schwartzenberg, commandant la grande armée alliée, avait conçu le projet de rentrer en Saxe, mais avant de se hasarder à ce mouvement il fit faire une grande reconnaissance aux débouchés de la Bohême.—Le 14 septembre, le général Wittgenstein attaqua la division Dumonceau, du 1er corps, qui occupait les hauteurs de Nollendorf sur les montagnes de l'Erze-Gebirge. Cette division fut repoussée, perdit deux ou trois cents hommes, et se retira sur Gieshubel, où le reste du 1er corps, conduit par le comte de Lobau, arrêta l'ennemi pendant quelque temps.

L'Empereur ayant été informé du résultat du combat de Nollendorf, partit aussitôt de Dresde avec la garde impériale et le 14e corps, et se porta sur Gieshubel; le comte de Lobau avait été forcé d'évacuer ce village. Napoléon dirigea sur-le champ la division du général Mouton-Duvernet par Langenhuersdorf et Beraum, afin de tourner la droite de l'ennemi, et ordonna au comte de Lobau d'attaquer de front avec le 1er corps. Wittgenstein, ainsi abordé, se mit en retraite, et fut poussé l'épée dans les reins jusqu'à Peterswalde.

Le 16 septembre, l'ennemi occupant encore les hauteurs en avant de Peterswalde, fut attaqué vers midi, et délogé de sa position. La cavalerie de la garde impériale et la cavalerie légère polonaise se firent remarquer par des charges brillantes. Les alliés, vivement poussés, rentrèrent en Bohême. Parmi les prisonniers se trouva le colonel Blucher, fils du général en chef de l'armée de Silésie; il fut pris par les lanciers polonais.

Les combats de Gieshubel et de Peterswalde avaient rendu les Français maîtres des montagnes qui dominent les défilés de Bohême; mais l'armée ennemie, postée dans la plaine de Tœplitz, en arrière de ces défilés, en rendait le passage fort dangereux. L'empereur voulut tâter les alliés et déboucher sur Kulm par le pied du Nollemberg, chemin où le général Vandamme avait passé le 29 août.

Le 17 septembre, vers deux heures, le village d'Arbesau fut enlevé par la division du général Mouton-Duvernet, qui avait été chargé de reconnaître la position de l'ennemi et de l'obliger à démasquer ses forces. L'avant-garde des alliés, chassée des abattis derrière lesquels elle s'était retranchée, fut rejetée sur Kulm, et les Français profitant de ce premier avantage s'établirent en avant du village de Dolnitz. Une violente canonnade commença aussitôt, le combat s'engagea avec fureur. La division de cavalerie de la garde impériale du général Ornano étant descendue dans la plaine, le général Colbert (Édouard), commandant le 2e régiment de lanciers rouges, fit charger une batterie autrichienne de 24 pièces par deux escadrons, sous le commandement du lieutenant-colonel Verdière. La batterie fut enlevée et tous les canonniers qui la servaient mis hors de combat; mais une nombreuse colonne de cavalerie ennemie s'avançant pour venger cet échec, les lanciers n'eurent que le temps de ramener les chevaux, deux pièces de canon et un avant-train.

Cependant les divisions françaises arrivant successivement, allaient déboucher par Dolnitz, lorsqu'une forte colonne autrichienne ayant attaqué le flanc gauche de l'armée, tandis qu'une seconde colonne ennemie menaçait les communications avec Nollendorf, Napoléon fit rappeler les troupes déjà engagées dans la plaine. Le général Mouton-Duvernet se replia sur Dolnitz, et prit position, à la nuit, au pied du Nollenberg. Un épais brouillard et des torrents de pluie mirent fin au combat, qui fut meurtrier.

Digitized by Google

La Fougasse

Duc d'Anhalt Bernbourg

Kleist de Hollendorf.

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

La Fougasse.

Duc d'Anhalt Bernbourg

Kleist de Hollendorf.

Digitized by Google

Digitized by Google

Hanau.

Digitized by Google

Landwehr Prussienne.

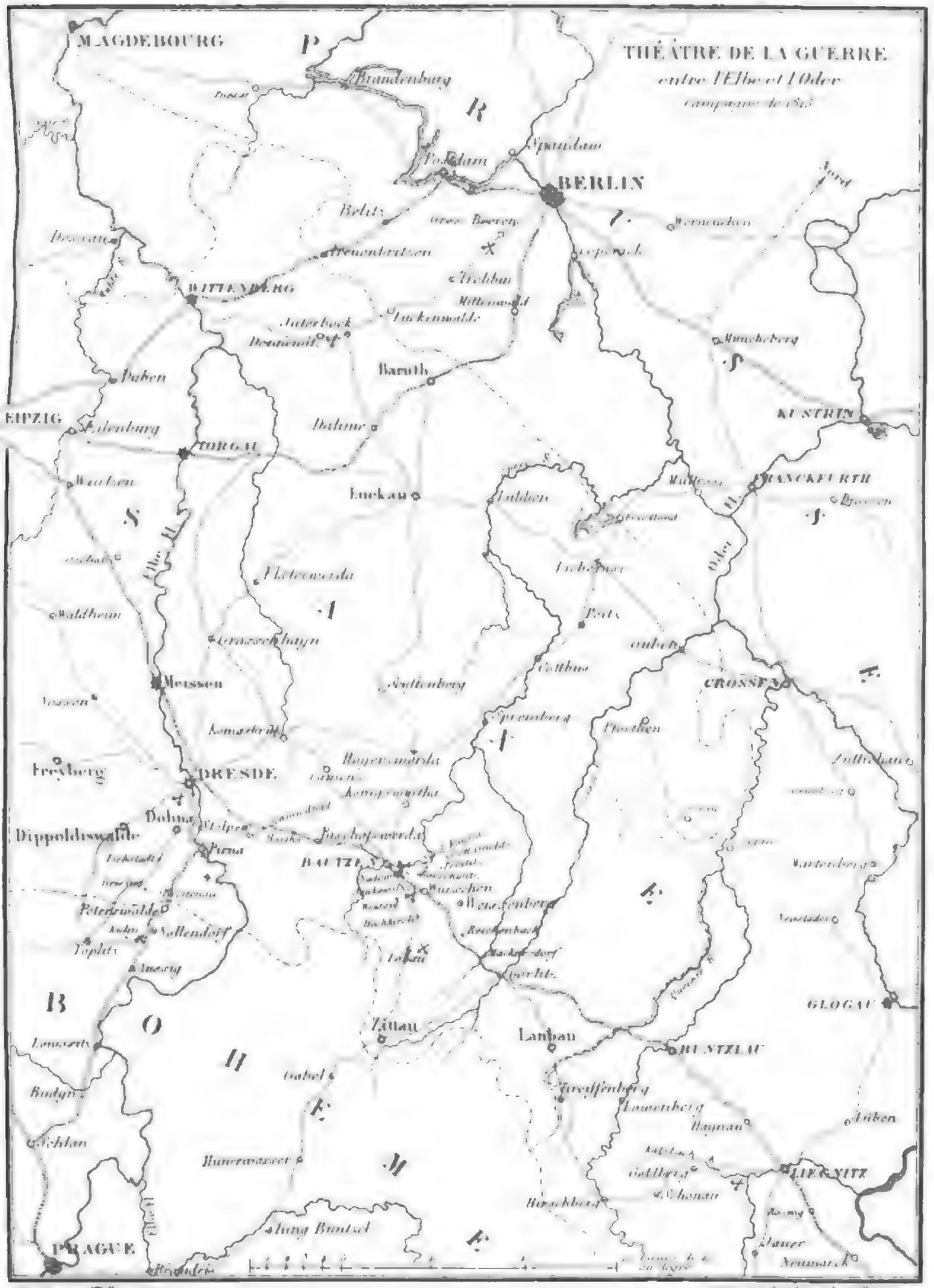
Soldat. Officier. Poméranien.

Poret de Morvan.

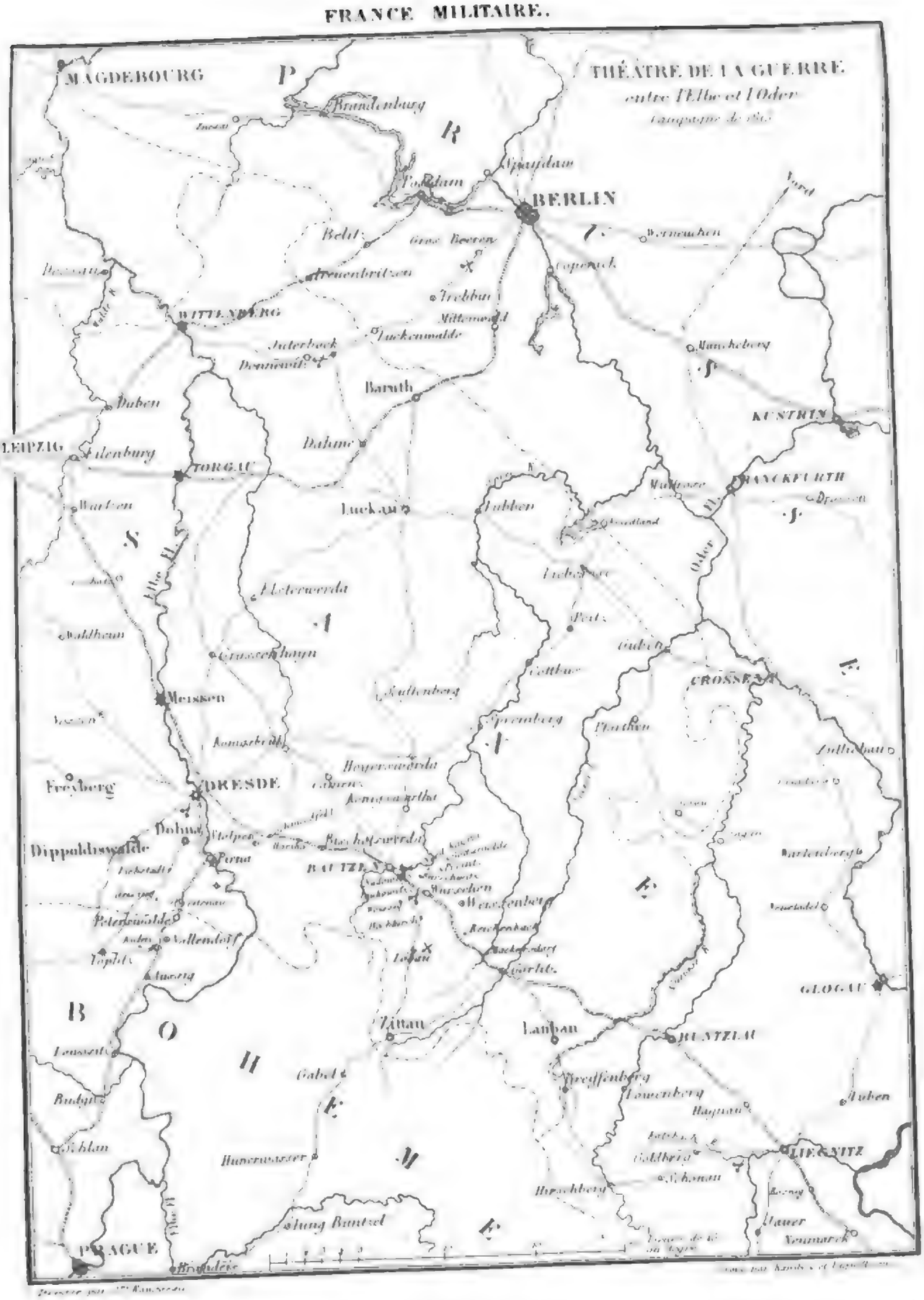
Friant.

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.



FRANCE MILITAIRE.



Digitized by Google

Combats de Freybourg, d'Altembourg et de Zeist. — Pendant que l'armée française manœuvrait sur l'Elbe, de nombreux partisans ennemis cherchaient à intercepter les communications des Français dans l'intérieur de la Saxe sur la rive gauche de ce fleuve. Le général Lefebvre-Desnouettes, avec une division de cavalerie de la garde, fut envoyé contre eux. Le 19 septembre il rencontra, près de Freybourg, et attaqua le général Thilman, emmenant 3 à 400 malades qu'il avait enlevés à Nauembourg. Malgré la résistance de l'ennemi, les malades furent délivrés, et Thilman obligé de fuir. Lefebvre-Desnouettes, continuant à le poursuivre, l'attaqua le 24 à Altembourg, le battit de nouveau, quoique ses forces se fussent accrues du corps de partisans du colonel autrichien Munsdorf, et le força à rentrer en Bohême. Il fut attaqué lui-même à Zeist, le 28 septembre, par l'Hetman des cosaques Platof, qui s'étant joint au corps de Thilman, sortit de Bohême à la tête de 10,000 hommes de cavalerie et de 3,000 d'infanterie. Ne pouvant lutter avec avantage contre des forces si supérieures, le général Lefebvre-Desnouettes, qui n'avait que 4,000 chevaux, se replia sur Weissenfels.

Combat de Bischoffsverda (en Prusse). — Au moment où la grande armée rallié à Tœplitz, attirait, par l'incursion tentée en Saxe, l'attention de Napoléon sur la rive gauche de l'Elbe, l'armée de Silésie, aux ordres de Blucher, poussant les Français devant elle, s'avançait par la rive droite en se rapprochant de la Bohême. Napoléon prévenu de ce mouvement, et rassuré sur ceux que pouvait tenter Schwartzenberg, marcha contre le général prussien. Le 22 septembre il arriva à Hartau, et, sur-le-champ, fit déboucher au-delà de la forêt de Bischoffswerda les corps du maréchal Macdonald, du général Lauriston et du général Souham. Mais le vieux Blucher ne se proposait pas de livrer contre Napoléon une bataille décisive. Dès qu'il sut que l'Empereur approchait, il donna des ordres, et l'armée de Silésie se mit en retraite de tous côtés; le général Girard, commandant l'avant-garde française, la poussa vivement, et lui fit quelques prisonniers. Nos troupes s'avancèrent jusqu'à la Sprée, et le général Lauriston entra dans Neustadt.

L'ennemi refusant ainsi la bataille, l'Empereur revint à Dresde, et ordonna à Macdonald de se rapprocher de cette ville, en prenant position, avec les troupes sous ses ordres, sur les hauteurs de Weissig.

1er combat de Wartenbourg. — Prise de Dessau. — On a vu qu'après la bataille de Juterbogk, le maréchal Ney, avec les 4e, 7e et 12e corps, s'était retiré sur la rive gauche de l'Elbe, sous Torgau, Wittemberg et Dessau; il y avait été suivi par l'armée de Bernadotte. Le 26 septembre, le général Bertrand, commandant le 4e corps, attaqua les Prussiens, qui avaient jeté un pont à Wartenbourg, les força à repasser sur la rive droite du fleuve et à couper leur pont.

Ney s'empara, le 27 septembre, de Dessau, qu'occupait une division suédoise, et rejeta cette division sur la tête de pont. Le lendemain, les Suédois essayèrent de reprendre la ville; le général Guilleminot les laissa approcher à portée de mitraille, et démasquant alors ses batteries, les força à la retraite.

Inaction momentanée. — Arrivée de l'armée de Pologne et des réserves russes. — Durant près de quinze jours, vers la fin de septembre et le commencement d'octobre, l'armée française resta presque immobile autour de Dresde. Le comte de Lobau, avec le 1er corps, était toujours à Gieshubel; le duc de Bellune, avec le 2e, à Freyberg; le maréchal Saint-Cyr, avec le 14e, à Borna; et la jeune garde à Pyrna.

Sur la rive droite de l'Elbe, le duc de Tarente, renonçant à disputer la plaine aux troupes de Blucher, ne couvrait plus Dresde que par une ligne très rapprochée de la ville neuve. Son quartier-général était établi à Weissig, sur les hauteurs de Pilnitz.

Les corps du duc de Raguse et du prince Poniatowski, la cavalerie de Latour-Maubourg, avaient repassé l'Elbe et étaient placés en observation sur la rive gauche, le duc de Raguse dans la direction de Torgane, et les autres corps, sous le commandement du roi de Naples, dans la direction de Freyberg et de Chemnitz.

Cependant les armées ennemies marchaient sur toutes les routes. Benningsen, depuis long-temps attendu par les alliés, commençait à relever les postes de Schwartzenberg, dans le vallée de Tœplitz. L'armée de Pologne qu'il amenait avec lui ne comptait pas moins de 60,000 hommes; elle était formée du corps du général Doctorof, de celui du comte Tolstoï, et des réserves du prince de Labanof Rostowsk. Ces réserves venaient de par-delà Moscou. Les soldats qui les composaient avaient la tête armée d'une espèce de casque carré, orné d'une croix de ferblanc et du chiffre impérial. Un grand nombre de Baskirs et de Tartares, armés d'arcs et de flèches, se trouvaient dans la cavalerie.

L'arrivée de cette armée fut comme le signal de la reprise des grandes opérations.

Passage de l'Elbe par Blucher. — 2e combat de Wartenbourg. — Tandis que l'Empereur Napoléon cherchait par quelque grande combinaison militaire à frapper un coup éclatant, les souverains et la grande armée étaient restés paisiblement à Tœplitz, en attendant l'arrivée de Benningsen. — «Au quartier-général des rois alliés, dit Jomini, les hommes qui comprenaient la guerre et appréciaient la position géographique de la Bohême, auraient d'abord voulu qu'on laissât à l'armée de Benningsen le soin de couvrir la Silésie, et que Blucher filât par la gauche sur la Bohême, pour se joindre à la grande armée, appuyer sa droite vers Kœnigstein, et déboucher de nouveau sur les communications de l'armée française avec trois cent mille hommes, beaucoup mieux en mesure que la première fois. Les souverains avaient partagé cet avis, et l'ordre en avait été donné; mais Blucher se souciait peu d'agir sous la tutelle de Schwartzenberg; il aima mieux agir du côté opposé pour se réunir à Bernadotte. Il prétexta que celui-ci restant seul devant

Digitized by Google

Berlin, cette capitale serait compromise; il trouvait plus convenable d'envoyer Benningsen en Bohême. Au fait, cela revenait à peu près au même; l'essentiel était de renforcer le point décisif contre Dresde. Que ce fût Benningsen ou Blucher qui s'y rendît, peu importait; d'ailleurs, il est constant qu'il valait mieux n'avoir que deux grosses masses, comme on l'avait proposé à Trachenberg avant la campagne, et dès que l'armée de Pologne arrivait à Tœplitz, il était fort sage que Blucher descendît l'Elbe pour opérer de concert avec le prince de Suède. — Les souverains jugèrent parfaitement la question, et laissant plein champ à l'ardeur qui animait Blucher, son état-major et son armée, ils l'autorisèrent à ce mouvement. »

Ayant obtenu cette autorisation, Blucher se dirigea par Kœnigsbruck et Elsterwerda; il fit jeter deux ponts sur l'Elbe au coude que ce fleuve forme à Wartenbourg, et le passa avec toutes ses forces dans la nuit du 2 au 3 octobre. — Le général Bertrand, commandant le 7e corps fort de 15,000 hommes, occupait à Wartenbourg une position environnée de digues et de marais. Blucher ne pouvait s'avancer sur la rive gauche de l'Elbe sans avoir emporté cette position. Le 3 octobre il ordonna au général York d'attaquer: le combat s'engagea à huit heures du matin, et dura avec beaucoup d'acharnement jusqu'à cinq heures du soir. Enfin, le prince Charles de Mecklembourg ayant tourné la droite des Français, s'empara du village de Bleddin. Le général Bertrand ordonna la retraite, et les troupes du 7e corps se retirèrent sur Kemberg et Wittemberg.

Dans cette journée, les Prussiens perdirent plus de 3,000 hommes tués sur le champ de bataille; la perte des Français, atténuée par une position abritée, fut seulement de 1,200 hommes. Ce succès des Prussiens entraîna l'évacuation de Dessau par les troupes du 12e corps.

Marche sur Berlin. — Premiers succès. — Défection de la Bavière. — Concentration de l'armée à Leipsick. — L'empereur avait deviné le but du mouvement de Blucher: il voulut rappeler sur l'Elbe les armées alliées du Nord et de Silésie, qui, s'étant portées par la rive gauche sur Rothenbourg et Halle, menaçaient de tourner l'aile gauche de l'armée française; en conséquence il résolut de menacer lui-même Berlin.

D'après ses ordres, le général Reynier ayant marché sur Wittemberg et forcé le général Thumen à lever le siége de cette place, passa l'Elbe, et par la rive droite se porta sur Dessau. Dans le même temps, le maréchal Ney marchait sur la même ville par la rive gauche. Le général prussien Tauentzien défendit cette position opiniâtrément; mais enfin, culbuté par le général Delmas, qui lui prit quatre pièces de canon et 2,000 hommes, menacé sur la rive droite par Reynier, il se retira après avoir brûlé le pont de Roslau, et il effectua sa retraite sur Potsdam.

Dans le même temps encore, le général Bertrand s'emparait des ponts de Wartenbourg que Blucher avait laissés derrière lui.

Toutes ces opérations avaient eu lieu le 11, le 12 et le 13. Les communications de Blucher et de Bernadotte étaient interceptées. Napoléon suivant le mouvement des troupes, avait porté son quartier-général à Duben. Un traité d'alliance offensive et défensive conclu avec le Danemarck mettait à la disposition de la France un corps qui allait augmenter à Hambourg l'armée du prince d'Eckmühl. Le mouvement commencé s'annonçait comme devant avoir de grands résultats, lorsqu'une lettre du roi de Wurtemberg, justifiant les inquiétudes déjà conçues sur la fidélité de la cour de Munich, annonça à l'Empereur que le roi de Bavière avait subitement changé de parti, et que, sans déclaration de guerre ou avertissement préalable, et en conséquence du traité de Reid, les deux armées autrichienne et bavaroise, cantonnées sur les bords de l'Inn, s'étaient réunies en un seul camp; que ces 60,000 hommes, sous les ordres du général de Wrède, marchaient sur le Rhin; que le Wurtemberg, contraint par la force de cette armée, était obligé d'y joindre son contingent, et qu'il fallait s'attendre que bientôt 100,000 hommes cerneraient Mayence.

« A cette nouvelle inattendue, Napoléon crut devoir changer le plan de campagne qu'il avait médité depuis deux mois, pour lequel on avait disposé les forteresses et les magasins: ce plan était de jeter les alliés entre l'Elbe et la Saale, et manœuvrant sous la protection des places et magasins de Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg, d'établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder (l'armée française possédait sur l'Oder les places de Glogau, Custrin, Stettin), et selon les circonstances, de débloquer les places de la Vistule, Dantzick, Thorn et Modlin. Il y avait à espérer un tel succès de ce vaste plan, que la Coalition en eût été désorganisée, et tous les princes de l'Allemagne confirmés dans leur fidélité et dans l'alliance de la France. Si, comme on avait dû le penser, la Bavière eût tardé quinze jours à changer de parti, on était assuré qu'elle n'en eût pas changé [1]. »

M. Fain va nous apprendre quel fut l'obstacle qui décida l'Empereur à renoncer à ce grand dessein.

On pensait autour de Napoléon que son intention était de concentrer les divers corps de l'armée à Leipsick.

« La marche du général Reynier et du général Bertrand par-delà l'Elbe n'était considérée que comme une démonstration militaire assez inutile. On croyait ne pouvoir arriver trop tôt à Leipzick, et l'on était assez généralement disposé à blâmer un vain épouvantail qui retardait d'autant la réunion si désirée de tous les corps d'armée sur la route de Mayence. Combien l'étonnement fut grand lorsqu'on apprit que la marche de ces premières colonnes n'était que le commencement d'un grand mouvement sur Berlin; que le plan qui s'exécutait était tout l'opposé de celui qu'on avait rêvé; qu'au lieu de marcher sur Leipsick, l'Empereur rappelait à lui les troupes qu'il avait de ce côté; qu'il ne s'était arrêté à Duben que pour les attendre, et qu'enfin c'était Magdebourg qui allait devenir le centre des opérations ultérieures. L'Empereur lui-même n'en faisait plus un mystère: il voulait retirer l'armée française derrière la barrière de l'Elbe, manœuvrer

[1] Mémoires de Napoléon, t. II.

Digitized by Google

ensuite à loisir sur la rive droite, entre Hambourg et Dresde, et, s'il était nécessaire de tenir un mois dans cette position, mettre du moins le temps à profit, rançonner Berlin, dégager nos places de l'Oder, rallier toutes nos garnisons aux opérations de l'armée active, et saisir la première occasion favorable pour repasser l'Elbe, fort de tout ce qu'on aurait réuni d'avantages et de tous ceux que de vaines manœuvres auraient fait perdre à l'ennemi.

«Disons toujours la vérité : la hardiesse de ce projet ne trouva que des censeurs. La plupart des chefs qui boudaient n'hésitèrent plus à se montrer mécontents, et l'Empereur entrevit avec surprise que l'ardeur de tant d'hommes dévoués quand on marche de succès en succès, n'est pas à l'abri des vicissitudes trop longtemps variées de la fortune.

«Ai-je besoin d'ajouter que ce n'étaient pas les dangers du combat que l'on redoutait, la suite des événements le fera voir assez; mais tel qui a de la résolution sur le champ de bataille, n'en a pas toujours au conseil, et bien des têtes ont failli, dont le cœur ne *faillit jamais*. Ici ce qu'on redoutait, ce qui mettait presque en révolte, c'est d'être séparé de la France peut-être pendant un mois entier. Tout disparaissait à côté d'un tel malheur, et, dans l'anxiété où tombaient les esprits, on ne voulait plus rien comprendre aux combinaisons de l'Empereur, quelque grandes qu'elles pussent être....

«Cependant les journées du 11, du 12, du 13 et du 14, s'écoulent sans que l'Empereur quitte Duben. Il se tient presque toujours renfermé dans la chambre où l'on a placé son lit et ses cartes. Le prince de la Moscowa et le prince de Neuchâtel y entrent souvent, vont, viennent, et paraissent fortement préoccupés. Si l'on veut apprécier à leur juste valeur les accusations de despotisme, de tyrannie et d'entêtement dont tant de libelles ont cherché à noircir le caractère de Napoléon, il faut le considérer dans ce moment. Voilà trois jours qu'il se laisse arrêter par les observations de quelques-uns de ses compagnons. Il discute, il refait avec eux tous ses calculs. En soulevant le coin du voile qui le couvre à Duben, n'ai-je pas à craindre de fournir matière au reproche opposé, et qu'on n'en profite maintenant pour accuser Napoléon d'avoir laissé gronder autour de lui des volontés que le général Bonaparte n'aurait pas écoutées.

«Enfin, après de longues hésitations, souvent un grain suffit pour fixer les incertitudes de la balance. Le prince de Neuchâtel revient à la charge; il tient à la main un petit billet daté de Munich : la défection de la Bavière est consommée! le roi a été entraîné plus rapidement qu'il n'avait calculé...

«Cet événement devient le texte des nouvelles instances qui assiégent l'Empereur... Après de longs débats, l'Empereur se résigne à suspendre l'opération commencée, il cède contre son sentiment intime, et l'ordre de revenir sur Leipsick est donné!»

Combat de Wathau. — Le corps du maréchal Augereau avait quitté Wurtzbourg pour se porter en Saxe et se joindre à la grande armée, sur l'Elbe. Il arriva à Nauenbourg le 9 octobre. Le général autrichien, prince de Lichtenstein, qui s'était réuni au général prussien Thilman, pour agir sur les derrières de l'armée française, résolut d'empêcher le maréchal d'arriver à Leipsick, et, dans ce but, après un combat à Flémingen contre une partie de la brigade de dragons du général Subervic, il s'était emparé, le 9 octobre même, du défilé de Wathau, situé sur la route de cette ville, entre Nauenbourg et Weissenfels. Le 10 octobre, le maréchal, voulant s'ouvrir le passage, fit attaquer Wathau par le général Aymar, commandant trois bataillons d'infanterie légère soutenus par de l'artillerie. La position fut emportée; nos troupes passèrent le défilé, et la cavalerie du général Milhaud poursuivit l'ennemi à travers les bois, jusqu'à une vaste plaine qui s'étend du village de Pretsch à la ville de Zeist. Là, l'ennemi s'étant rallié, fit bonne contenance. La mêlée devint terrible; les généraux Montélegier, Subervic, le colonel Mermet, à la tête des dragons et de la cavalerie légère, exécutèrent les charges les plus heureuses et les plus audacieuses. Un escadron du 13e dragons, commandé par son chef, Ligneville, fut entouré par 800 chevaux ennemis, se forma en cercle, et seul résista jusqu'à ce qu'il fût dégagé.

Enfoncés de toutes parts, les alliés se retirèrent dans le plus grand désordre sur Zeist, laissant sur le champ de bataille 600 cadavres et 500 prisonniers. La perte des Français ne fut que de 200 hommes tués ou blessés.

Cette brave cavalerie arrivait de l'armée d'Espagne. Elle se composait de vieux soldats qui avaient traversé la France, le cœur gros de leur défaite à Vittoria, et qui s'étaient promis de prendre sur les Allemands, les Russes et les Prussiens, la revanche que leur départ précipité les empêchait de demander aux Espagnols et aux Anglais.

Combat de Vachau. — Cependant l'armée française se concentrait aux environs de Leipsick; le prince de Schwartzenberg, avec la grande armée alliée, se dirigeait, de son côté, sur cette ville. Le 14 octobre, il en ordonna une reconnaissance générale qu'il fit exécuter par les corps des généraux Wittgenstein et Klenau. L'avant-garde de ces deux corps, commandée par le général Pahlen, forte de 5,000 chevaux, et soutenue par la cavalerie de Wittgenstein, se porta sur Vachau. Le roi de Naples occupait ce village avec la cavalerie sous ses ordres. Se mettant aussitôt à la tête de 3,000 chevaux, composés de six des régiments de cavalerie qui arrivaient d'Espagne et de ceux qui venaient de se distinguer à Wathau, il marcha à l'ennemi. La cavalerie russe, après plusieurs charges données et reçues, pliait de toutes parts, lorsque douze escadrons de cuirassiers prussiens, d'une part, et la cavalerie du général Klenau, de l'autre, vinrent rétablir les affaires. On se replia de part et d'autre dans ses positions respectives, et le combat se termina par une canonnade qui dura jusqu'au soir.

Durant le mouvement rétrograde de la cavalerie française, le roi de Naples faillit être pris, et courut le plus grand danger. Ce prince, avec son audace ordinaire, s'était jeté dans la mêlée comme un simple of-

Digitized by Google

ficier. A l'arrivée des escadrons prussiens, il se trouva à l'extrême arrière-garde, suivi seulement d'une faible escorte. Son habit éclatant, et unique dans l'armée française, le fit reconnaître; deux escadrons prussiens le poursuivirent à outrance. Les difficultés du terrain, la rapidité de la poursuite et de la retraite ayant dispersé son escorte, le roi resta le dernier, accompagné d'un seul cavalier. Un terrain marécageux ralentit sa course et il se trouva bientôt serré de près. Aiguillonné par l'espoir de faire un si illustre prisonnier, un officier, devançant sa troupe, l'atteignait déjà, en lui criant : « Arrête, arrête, Roi ! » Le roi se retournait pour se défendre, lorsque le cavalier qui ne l'avait pas quitté un instant, passa son sabre à travers du corps de l'officier prussien. Débarrassé ainsi de son ennemi le plus pressant, le roi fut un instant après entièrement dégagé par la cavalerie française, qui, s'étant reformée, se reporta sur les Prussiens et les força à reculer.

Le roi de Naples, reconnaissant envers le cavalier qui venait de le tirer d'un tel danger, le nomma son écuyer, lui accorda une pension, et obtint pour lui de l'Empereur la décoration de la Légion d'honneur [1].

Arrivée de l'Empereur à Leipsick. — Reconnaissance de la ville et des environs. — L'Empereur arriva à Leipsick le 15 au matin. — Cette ville était déjà occupée par les troupes des maréchaux Marmont et Augereau. Napoléon en fit la reconnaissance en se rendant au palais qui lui avait été préparé.

La vieille ville de Leipsick, qui n'est pas fort étendue, est renfermée dans une enceinte irrégulière, dont l'ensemble forme presque un carré. Cette enceinte consiste en une vieille chemise de maçonnerie couverte d'un fossé presque effacé et sans contrescarpe, autour duquel règne un large boulevart planté de deux rangées d'arbres.

Quatre portes ouvrent les communications entre la ville vieille et ses boulevarts.

Au nord, les portes de Halle et de Randstadt : c'est la route de Lindenau par le pont de l'Elster ; à l'orient, la porte de Grimma ; au sud, la porte Saint-Pierre.

Au-delà des boulevarts sont de vastes faubourgs qui environnent la ville.

Les faubourgs du midi et de l'est sont fermés par des murailles ; des barrières sont placées aux points où les principales routes viennent aboutir.

Les faubourgs du nord sont couverts par la Partha.

A l'est, du côté de Lindenau, le faubourg de Randstadt, qui est celui de la route de Lutzen, présente un long défilé renfermé entre les marais de l'Elster et de la Pleisse; le défilé n'a pour entrée que le pont qui est au bout du boulevart, du côté de la porte de Halle, et pour issue, que la rue longue et étroite qui mène à la barrière de Machranstadt.

La journée du 15 fut employée par l'Empereur à reconnaître les positions occupées par l'armée française et par l'ennemi. Dans l'après-midi il monta à cheval. Le roi de Naples le conduisit, par la route de Rocklitz, sur les hauteurs qui sont à droite en arrière de Liebertwolkwitz. Cette position, où se trouve une maison isolée qu'on appelle la Bergerie de Meusdorf, domine toute la plaine qui s'étend au sud-est de Leipsick, entre la route de Grimma et la petite rivière de la Pleisse.

Au pied du coteau sont les villages de Liebertwolkwitz et de Vachau, que les troupes françaises remplissaient, et qui formaient la ligne d'avant-postes.

Au-delà du vallon à gauche, dans la direction de Rocklitz, la vue s'étend sur le plateau boisé de Gross-Possna. Plus au sud, dans la direction d'Altenbourg et de Pégau, s'élève un monticule derrière lequel le roi de Naples indiqua à l'Empereur la position de Magderborn, où s'était, la veille, livré le combat dans lequel il avait couru le danger d'être pris. En avant de cette hauteur, sur le premier plan, sont le village de Gossa et la Bergerie d'Auenheim, autour desquels on apercevait, prenant position, des corps russes et prussiens. Dans le bas, à droite, au-delà du cours de la Pleisse, sont les marais de l'Elster. La tête des colonnes autrichiennes commençait à se faire voir de ce côté.

Les vedettes des deux armées n'étaient plus éloignées que de quelques portées de fusil. Cependant tout restait tranquille.

Après avoir jeté ce premier coup d'œil sur l'ensemble des positions françaises, l'Empereur voulut les parcourir en détail. De la bergerie de Meusdorf, il descendit dans la vallée de la Pleisse. Il trouva à Dolitz le prince Poniatowski, dont le corps d'armée bordait la rivière jusqu'à Mark-Kleeberg, formant l'extrême droite de la ligne française. L'Empereur se fit indiquer tous les points par où l'ennemi pouvait tenter d'effectuer le passage de la rivière; il reconnut les ponts de Connewitz, de Dolitz et de Lossnig, et recommanda ces portes du camp à la vaillance des Polonais.

Poursuivant sa tournée, il trouva le maréchal Augereau, duc de Castiglione, sur le penchant du coteau, entre Dösen et Mark-Kleeberg. Le corps d'Augereau devait concourir, avec celui du prince Poniatowski, à la défense de la droite. Les troupes qui le composaient arrivaient de France; il avait été organisé à Wurtzbourg; c'était la première fois qu'il paraissait en ligne sous les yeux de l'Empereur; trois de ses régiments n'avaient pas encore inauguré leurs aigles. L'Empereur donna l'ordre de procéder à cette cérémonie militaire.

Aussitôt les troupes se rangèrent sur les trois côtés d'un grand carré. La suite de l'Empereur forma le quatrième côté. Napoléon s'avança au milieu. Tous les officiers des régiments se groupèrent devant lui. Le prince de Neuchâtel, exerçant sa charge de vice-connétable, mit pied à terre. On tira les aigles des étuis qui les avaient jusqu'alors renfermées. Les bannières dont elles étaient ornées déployèrent leurs couleurs, tous les tambours battirent au champ, et Berthier vint se placer au centre, chargé du noble faisceau. Alors l'Empereur, d'une main tenant les rênes de son cheval,

[1] Nous regrettons de ne pouvoir citer le nom du brave auquel le roi de Naples dut son salut. M. D'Albenas, auteur des *Éphémérides militaires*, et qui, le premier, a rapporté ce trait, ne nomme point le cavalier, et n'indique pas même son grade.

et de l'autre, montrant les aigles, parla en ces termes : «Soldats! que ces aigles soient désormais votre point «de ralliement. Jurez de mourir plutôt que de les «abandonner, jurez de préférer la mort au déshonneur «de nos armes.» Puis, élevant la voix avec une nouvelle énergie : «Soldats, voilà l'ennemi! vous jurez de «mourir plutôt que de souffrir que la France éprouve «un affront!» A ces mots, tous les officiers faisant brandir leurs épées, et tout le corps d'armée, transporté d'enthousiasme, répétèrent à grands cris : «Oui, «nous le jurons! *vive l'Empereur!*» Chaque bataillon reçut son aigle, et l'on se sépara [1].

L'Empereur, continuant de suivre par le bas les contours de la colline, arriva aux villages qui formaient le centre de notre front. Le duc de Bellune occupait Vachau; le général Lauriston, Liebertwolkwitz. Après avoir dépassé ce dernier village, l'Empereur se retrouva à peu près au point où il avait commencé sa reconnaissance, et le tour du plateau fut achevé.

Forces respectives des deux armées. — L'armée française, ayant laissé à Dresde 25,000 hommes sous les ordres du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, se trouvait réduite, autour de Leipsick, à 156,800 hommes, dont 22,800 de cavalerie seulement.

Voici quelle était la division de cette armée :

Aile droite, sous les ordres du roi de Naples 27,000 hommes;

Centre, où l'Empereur était en personne, 40,000 hommes;

Aile gauche, commandée par le maréchal Ney, 44,000 hommes;

Corps détaché derrière Leipsick, sous les ordres du général Bertrand, 15,000 hommes;

Réserve, composée de la vieille et jeune garde et de la cavalerie du général Nansouty, 24,000 hommes.

La partie de l'armée qui couvrait Leipsick était placée ainsi qu'il suit, le 16 octobre au matin, à deux lieues et demie à l'orient de cette ville : L'extrémité de l'aile droite s'appuyait à la Pleisse, aux villages de Mark-Kleeberg, Dölitz et Connewitz, que les Polonais occupaient sous les ordres du prince Poniatowski. A la gauche des Polonais, derrière le village de Wachau, était le corps du maréchal Victor. En arrière du maréchal, le corps d'Augereau occupait le village de Dössen; ces corps étaient flanqués par la cavalerie des généraux Kellermann et Michaud. Au centre, à Liebertwolkowitz, se trouvait le général Lauriston, ayant à sa gauche le maréchal Macdonald; à la gauche de celui-ci se tenaient les corps de cavalerie des généraux Latour-Maubourg et Sébastiani. La garde impériale était en réserve derrière ces divers corps et au centre, près du village de Probstheyda. Le maréchal Marmont, avec son corps, tenait l'extrême gauche sur la route de Halle, appuyée à l'Elster, et ayant à sa droite le corps du général Souham, et flanqué par la cavalerie du duc de Padoue. Le corps du général Reynier arrivait vers la gauche, par la route d'Eulenbourg. Le général Bertrand, destiné à garder le passage de l'Elster, avait pris position, avec ses troupes, derrière cette rivière, au village de Lindenau.

Les forces des armées alliées réunies autour de Leipsick se montaient à 350,000 combattants, dont 54,000 de cavalerie. Elles étaient ainsi divisées :

Armée de Bohême, composée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, commandée par le prince de Schwartzenberg, 145,500 hommes;

Armée du nord, composée de Suédois, Russes et Prussiens, sous les ordres du prince royal de Suède, 82,500 hommes;

Armée de Silésie, composée de Russes et de Prussiens, sous les ordres du général Blucher, 94,000 hommes;

Armée de Pologne, composée de Russes et d'Autrichiens, sous le commandement du général Benningsen, 35,000 hommes.

Bataille de Leipsick. — Journée du 16 octobre. — Le 16 octobre, à neuf heures du matin, l'Empereur était occupé à examiner les colonnes ennemies qui se disposaient pour l'attaque, quand trois coups de canon, partis des batteries alliées, donnèrent le signal de la bataille. Aussitôt la canonnade s'engagea avec fracas sur toute la ligne, et l'armée ennemie s'ébranla sur tous les points.

Le général Kleist marcha sur la droite des Français, et parvint à s'emparer du village de Mark-Kleeberg, malgré l'opiniâtre résistance des Polonais. Le prince Eugène de Wurtemberg se porta sur Wachau, et le général Klenau sur Liebertwolkowitz. L'ennemi attaqua six fois de suite ces deux villages, et, chaque fois, fut repoussé avec perte.

Le duc de Tarente déboucha, à onze heures, en avant de Holzhausen, et se dirigea sur le ruisseau de Liebertwolkowitz, prenant ainsi en flanc l'attaque du général Klenau. La tête de la colonne, formée de la division Charpentier, se porta vers une batterie, placée sur une position dite la redoute suédoise, et que 6,000 Autrichiens défendaient, soutenus par un épouvantable feu de mitraille. Le 1er régiment de la division française placé en face de la redoute restait immobile. L'Empereur arriva : «Quel est ce régiment?» demanda-t-il. — «Le 22e léger,» répondit l'officier qui le commandait. — «C'est impossible, s'écria Napoléon, le 22e «ne resterait pas ainsi l'arme au bras à se faire mi«trailler.» Ces mots produisirent un effet électrique : le régiment s'élança, et la batterie fut enlevée.

Ce premier succès obtenu, l'Empereur pensa que le moment était venu de décider la victoire. Il était alors midi. Ne pouvant agir sur les ailes de l'ennemi, qui, par sa supériorité numérique, présentait un front trop étendu, il résolut de l'occuper à ses extrémités par des attaques non interrompues, et, pendant ce temps, d'essayer de percer son centre. En conséquence, il envoya sur Wachau deux divisions de la jeune garde, sous les ordres du duc de Reggio, et fit appuyer le mouvement du maréchal Macdonald par deux autres divisions sous les ordres du duc de Trévise. Le général Drouot, avec soixante bouches à feu de la garde, fut chargé de soutenir l'attaque sur Wachau,

[1] FAIN, *Manuscrit de* 1813.

L'attaque du duc de Bellune eut lieu. Le corps du prince de Wurtemberg fut bientôt enfoncé et mis dans une complète déroute; mais, soutenu par des troupes fraîches qui s'avancèrent aussitôt, il se rallia derrière la bergerie d'Auenheim et Gossa. En même temps, le général Lauriston débouchait de Liebertwolkowitz, et le maréchal Macdonald s'avançait vers les hauteurs à gauche de ce village. Là encore l'ennemi fut culbuté, et le 5e corps s'empara du bois de Gross-Possna. Le général Maison fut blessé dans cette attaque. La cavalerie du général Klenau tenta de rétablir le combat, mais culbutée par celle du général Sébastiani, elle fut mise dans le plus grand désordre.

Voyant sa ligne ébranlée, Schwartzenberg fit avancer ses réserves pour la soutenir. — Il était trois heures de l'après-midi, et aucun résultat important n'était obtenu pour les Français. L'Empereur ordonna alors une charge de cavalerie sur le point de Wachau. Les cavaliers du général Kellermann et les dragons de la garde débouchèrent par la droite de ce village, en même temps que, par la gauche, se montrait le corps du général Latour-Maubourg. Kellermann renversa d'abord une division de cuirassiers russes; mais trois régiments arrivant en cet instant, le prirent en flanc, le rompirent, et le forcèrent à se replier sur les hauteurs de Wachau. Murat, soutenu par l'infanterie française, enfonça le corps du prince de Wurtemberg, et lui prit vingt-six pièces de canon. Ainsi ébranlé, le centre de l'armée alliée pliait et allait être enfoncé, quand l'empereur Alexandre fit avancer la cavalerie de sa garde. Celle-ci, rencontrant les troupes du général Latour-Maubourg dans le désordre qui suit toujours une charge à fond, les ramena à leur tour, et reprit vingt-quatre des pièces qui venaient d'être enlevées. Ce fut dans cette charge que le général Latour-Maubourg eut la cuisse emportée. Le combat était donc encore indécis sur ce point. Toutes les réserves ennemies étaient engagées. Napoléon venait de donner l'ordre de lancer sur le centre des alliés la réserve composée de la vieille garde et d'un corps de 10,000 hommes arrivant de Leipsick, ce qui eût, sans doute, décidé la victoire, lorsqu'un parti de cavalerie ennemie, qui s'était glissé sur les derrières des Français, jeta quelque inquiétude parmi les troupes en mouvement; elles s'arrêtèrent, et, jusqu'à la nuit, elles restèrent en carré dans la même position. Vers cinq heures, la cavalerie française fit encore une seconde attaque en avant de Liebertwolkowitz; mais le succès qu'elle obtint n'eut pas de suite, et une canonnade, qui se prolongea jusqu'à huit heures sur toute la ligne, soutint seule le combat.

D'autres événements se passaient à l'extrême droite des Français. Pendant toute la journée, le corps autrichien du général Merfeldt avait inutilement tenté de s'emparer des passages sur la Pleisse, défendus par Poniatowski. Vers la fin de la journée seulement, il réussit à s'établir dans le village de Dölitz; mais ce ne fut pas pour longtemps. Les chasseurs de la garde, commandés par le général Curial, culbutèrent les Autrichiens par delà la rivière, et lui firent quelques centaines de prisonniers, parmi lesquels se trouva leur général lui-même [1]. Le soir même, Poniatowski fut nommé maréchal en récompense de sa belle conduite dans cette affaire; mais, hélas! il ne devait pas jouir longtemps d'un honneur si bien mérité.

Derrière l'Elster, le général Giulay s'était emparé de Lindenau, après sept heures d'un combat acharné. Le général Bertrand, comprenant que le salut de l'armée tenait à la possession de ce poste, réattaqua l'ennemi si vigoureusement, qu'il le chassa au-delà du fleuve, et resta maître de Lindenau.

Le maréchal Ney, qui commandait la gauche, voyant qu'il était dix heures et qu'aucune troupe ennemie ne paraissait sur ce point, fit marcher le corps du général Souham du côté de Wachau, où il entendait la canonnade. Il se repentit bientôt de ce mouvement précipité, lorsqu'à midi le général Blucher vint l'attaquer vivement avec l'armée de Silésie. Le duc de Raguse, resté seul avec la cavalerie du duc de Padoue, soutint longtemps les efforts de toute cette armée; mais Blucher s'étant enfin emparé du village de Moeckern, le prince de la Moskowa replia ses troupes, vers le soir, jusque sous les murs de Leipsick, et se borna à défendre le faubourg de Halle. Les Français perdirent beaucoup de monde dans cet engagement, où le duc de Raguse et les généraux Compans et Friederichs furent blessés.

Cette première journée ayant laissé la victoire en suspens, l'armée française campa sur une partie de terrain que les alliés avaient occupée, et la journée du 17 se passa sans que le moindre mouvement hostile eût lieu d'aucune part. Les deux armées passèrent cette seconde journée en présence.

Tentative de négociations. — Les Coalisés attendaient l'arrivée de l'armée de Pologne, qui devait accroître leurs forces, et l'empereur Napoléon espérait quelque résultat d'une mission pacifique qu'il avait envoyée, durant la nuit précédente, aux souverains alliés. Voici comment M. Fain raconte cette tentative de négociations.

Dans la soirée du 15, les tentes de l'Empereur avaient été dressées dans le lit d'un étang desséché qui se trouve en arrière de la bergerie de Meusdorf. Ce fut là, qu'entouré des bivouacs de la garde impériale, l'Empereur reçut les rapports sur les divers combats qui avaient eu lieu dans la journée autour de Leipsick.

«L'Empereur balançait dans son esprit les diverses chances de sa situation, dit M. Fain, lorsqu'on amène devant lui le général autrichien Merfeldt.

«Le général Merfeldt est une ancienne connaissance; c'est lui qui est venu demander le célèbre armistice de Léoben, c'est lui qui, négociateur à Campo-Formio, a rapporté à Vienne la paix qui sauvait la maison d'Autriche des ressentiments du Directoire; enfin, c'est lui qui, dans la nuit d'Austerlitz, a envoyé le billet au crayon et les premières paroles d'armistice auxquelles le salut des deux empereurs était peut-être attaché.

[1] Le général Merfeldt fut fait prisonnier par le capitaine Pleineselve. Ce brave officier, devenu colonel, commandait un des régiments de la garde lors de la révolution de juillet 1830. Blessé grièvement à la cuisse, il subit une amputation, des suites de laquelle il mourut peu de jours après.

«La singulière destinée du général Merfeldt le ramène en présence de Napoléon dans le moment même où celui-ci aurait besoin, à son tour, d'armistice et de paix. L'Empereur sourit de ce nouveau jeu de la fortune, qui semble, dit-il, se plaire à donner aux alliés tous les moyens de prendre avec lui leur revanche, même en générosité.

«Napoléon accepte l'occasion, et veut essayer encore une fois s'il est possible de s'entendre.

«On a rendu à M. de Merfeldt son épée, il a partagé avec les généraux de la maison impériale le repas frugal du camp. L'Empereur le prévient qu'il va le renvoyer sur parole, et le charge de porter à l'empereur d'Autriche de nouvelles offres de conciliation.

«Cette querelle devient bien sérieuse, dit-il à M. de «Merfeldt, après lui avoir adressé quelques paroles «consolantes sur le malheur qu'il a eu d'être fait pri«sonnier. Vous voyez comme on m'attaque et comme «je me défends. Votre cabinet ne pense-t-il pas à pré«venir les suites d'un tel acharnement? S'il est sage, «il peut y songer; il peut encore tout arrêter, il le peut «ce soir : mais demain peut-être ne le pourra-t-il plus; «car qui sait les événements de demain?

«Notre alliance politique est rompue; mais entre «votre maître et moi une autre alliance subsiste, et «celle-ci est indissoluble. C'est elle que j'invoque; car «j'aurai toujours confiance dans les sentiments de mon «beau-père. C'est à lui que je ne cesserai d'en appeler «de tout ceci. Allez le trouver, et répétez-lui ce que je «lui ai déjà fait dire par Bubna.

«On se trompe sur mon compte; je ne demande pas «mieux que de me reposer à l'ombre de la paix, et de «rêver le bonheur de la France, après avoir rêvé sa «gloire..... Et cependant votre politique sacrifie à la «peur qu'elle se fait de moi, non-seulement les affec«tions les plus naturelles, mais ses plus chers intérêts. «Vous craignez jusqu'au sommeil du lion; vous croyez «ne pouvoir jamais être tranquilles qu'après lui avoir «arraché les griffes et coupé la crinière. Eh bien! «quand vous l'aurez réduit à ce triste état, quelles en «seront les suites? les avez-vous prévues? Tourmentés «par le désir avide de recouvrer d'un seul coup tout «ce que vous avez perdu par vingt ans de malheurs, «vous n'avez que cette idée, et vous ne remarquez pas «que depuis vingt ans tout a changé autour de vous; «que vos intérêts ont changé de même, et que, désor«mais, pour l'Autriche, gagner aux dépens de la «France, c'est perdre. Vous y réfléchirez, général Mer«feldt : ce n'est pas trop de l'Autriche, de la France, «et même de la Prusse, pour arrêter sur la Vistule le «débordement d'un peuple à demi nomade, essentiel«lement conquérant, et dont l'immense empire s'é«tend depuis nous jusqu'à la Chine....

«Au surplus, je dois finir par faire des sacrifices : je «le sais; je suis prêt à les faire.»

«L'Empereur entre alors dans le détail des conditions auxquelles il souscrit d'avance. Ici, comme à Prague, Napoléon renonce à la Pologne, à l'Illyrie, à la confédération du Rhin. Toujours dans les mêmes dispositions relativement à l'Espagne, à la Hollande et aux villes anséatiques, il consent à leur rendre leur indépendance; mais il désire renvoyer cette stipulation à la négociation de la paix maritime, pour s'en servir comme moyen de compensation avec l'Angleterre. Quant à l'Italie, il se borne à demander l'indépendance et l'intégrité de ce grand royaume; il est prêt à traiter des intérêts italiens sur ces deux bases. Enfin, pour prix de l'armistice à conclure dans les vingt-quatre heures, il offre d'évacuer sur-le-champ l'Allemagne, et de se retirer derrière le Rhin.

«Adieu, général, ajoute-t-il en congédiant M. de «Merfeldt; lorsque de ma part vous parlerez d'armis«tice aux deux empereurs, je ne doute pas que la voix «qui frappera leurs oreilles ne soit pour eux bien élo«quente en souvenirs....»

«M. de Merfeldt est aussitôt conduit aux avant-postes. Il passe au camp des alliés; et, dans le moment où ses amis déploraient son malheur et sa captivité, il reparaît au milieu d'eux décoré d'une mission que tout vainqueur aurait ambitionnée.»

Bataille de Leipsick. — Belle défense de Probstheyda. — Défection des Saxons et des Wurtembergeois. — Le 18 octobre, dès le matin, l'armée coalisée commença l'attaque. Les postes français qui occupaient Dössen, Meusdorf, la hauteur de Ziegelscheun, les ponts en avant de Holzhausen et de Baalsdorf, et le bois de Gross-Possna, se replièrent après un simulacre de défense. Vers neuf heures, les corps ennemis, qui s'étaient arrêtés après avoir traversé le champ de bataille de l'avant-veille, se reportèrent en avant. Bientôt la canonnade tonna sur la Pleisse. La cavalerie française, que de nombreuses batteries foudroyaient, se retira derrière les corps d'armée; celle de Kellermann auprès du 8e; celle de Latour-Maubourg en seconde ligne du duc de Bellune, une aile vers le maréchal Poniatowski, l'autre vers le maréchal Macdonald. Les 5e et 2e corps se portèrent à la gauche de Stœtteritz.

Dès les premiers coups de canon, l'Empereur courut sur le Thonberg, où il fit former la vieille garde en quatre masses dans la direction des attaques principales et derrière le 1er corps de cavalerie. Il envoya sur la droite le duc de Reggio, pour soutenir Sémélé et Poniatowski.

Le prince de Hesse-Hombourg, qui commandait la gauche des ennemis, ordonna à Colloredo de marcher contre Dölitz et contre le bois qui borde les étangs de Lossing. Il était alors dix heures. Le général Sémélé était chargé de la défense du premier village; le maréchal Poniatowski de celle du bois. Les Autrichiens firent successivement plusieurs vives attaques sans pouvoir forcer ces postes. En même temps, une de leurs brigades, placée sur la rive gauche de la Pleiss, canonnait Dölitz, Lossing, Connewitz, et prenait l'armée française en flanc.

Au centre, les têtes de colonnes de Barclay de Tolly avaient attaqué le village de Probstheyda. Kleist s'élança sur la droite, Wittgenstein sur la gauche. Tous deux furent repoussés. Ce poste, qui était le boulevard de Leipsick, formait le sommet de la ligne brisée qu'occupait l'armée française. Le 2e corps s'était établi

dans le village et dans les environs; le 5e l'appuyait. Le général Drouot avait été chargé de défendre, avec son artillerie, les approches de Probstheyda. — Le prince Auguste de Prusse et le général Pirsch enlevèrent les premières maisons, mais ils en furent bientôt chassés. Les Russes qui, par l'autre extrémité, avaient pénétré dans les rues, ne purent pas s'y maintenir davantage.

Le maréchal Macdonald occupait Holzhausen avec une partie du 11e corps. Il y fut attaqué par Benningsen. Les Français conservèrent ce village pendant quelque temps; mais ayant été débordés, ils se retirèrent en ordre sur le plateau entre le Rutzschebach et Probstheyda. Macdonald couvrit le flanc gauche de ce poste important. Klenau, qui avait suivi de près le 11e corps, établit sa ligne vis-à-vis de lui.

Vers onze heures, on entendit, en arrière de Leipsick, du côté de Lindenau, quelques coups de canon. L'Empereur apprit bientôt que le général Bertrand venait d'attaquer les avant-postes de Lichtenstein à Klein-Zschocher, où il avait enlevé deux bataillons. Bertrand ne rencontra pas sur la route d'autres ennemis, et il arriva à Weissenfels à deux heures. Il avait laissé le général Guilleminot à Lutzen; Mortier occupait Lindenau avec la jeune garde, en cas de retraite, l'armée française devait se trouver ainsi parfaitement échelonnée.

Aussitôt que l'Empereur reçut la nouvelle que Bertrand ne trouvait plus d'ennemis devant lui, il ordonna d'évacuer tout ce que l'on pourrait sur Lutzen. Les équipages de la maison impériale durent aller parquer près de Lindenau. Cette mesure était prise pour débarrasser le défilé des faubourgs de Leipsick, dans le cas où un mouvement sur la rive gauche de l'Elster deveindrait nécessaire.

Cependant, le plateau de Leipsick était le théâtre de la bataille la plus épouvantable. La terre répétait au loin le bruit des feux précipités d'un millier de pièces de canon.

Le duc de Reggio était arrivé pour soutenir les corps de la droite. Poniatowski n'avait plus qu'un très petit nombre de combattants. Les généraux Sémélé et Lefol tenaient encore dans Connewitz et dans Lossing, malgré le canon et les efforts de l'ennemi, qui tentait de passer la Pleisse.

Les Autrichiens, attaqués par la division Decouz, furent chassés du bois de Lossing et poursuivis jusque sur le plateau de Dolitz. Les Polonais, marchant à la gauche de la division française, lui étaient d'un faible secours: ils firent, plusieurs fois, manquer des charges qui auraient amené un résultat avantageux. La division allemande Greth, conduite par Colloredo, fut repoussée dans une attaque qu'elle dirigea contre la jeune garde. Alors la cavalerie française du 1er corps s'élança au-delà de Probstheyda, Bordesoulle à la gauche, Doumerc à la droite. Ces divisions culbutèrent les cuirassiers russes, ainsi que les cavaleries prussienne et autrichienne qui étaient accourues au secours de leurs alliés. Les cavaliers français se précipitèrent au milieu des escadrons ennemis et les ramenèrent jusque sous le feu des grenadiers. L'infanterie du 2e corps, suivant l'élan de la cavalerie et de la jeune garde, allait déboucher de Probstheyda, lorsque l'Empereur arrêta le mouvement.

Schwartzenberg fit alors avancer ses réserves au pas de course, et envoya à Giulay, qui était resté à Zobigker, l'ordre de venir en toute hâte pour soutenir Hesse-Hombourg. La face de la bataille changea à l'arrivée de ces nouvelles forces. Les Français reprirent leur ligne et se préparèrent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. — Furieux de se voir arrêté dans Probstheyda, faible poste isolé au milieu d'une vaste plaine, et dont la moitié était entourée par ses troupes, l'ennemi concentra sur ce village le feu de nombreuses batteries. Le prince Constantin accourut pour ranimer l'ardeur des troupes. Wittgenstein et Kleist marchèrent à la tête de leurs corps soutenus par les réserves. Les souverains alliés eux-mêmes gravirent les hauteurs de Dossen afin de stimuler leurs soldats; malgré ces efforts, l'ennemi fut encore repoussé sur tous les points.

Les troupes des ailes ennemies se rapprochèrent du centre. La division Wimpfen, du corps de Colloredo, arriva de la gauche pour prendre part aux attaques de Kleist; Ziethen, qui marchait avec Klenau, repoussé, plusieurs fois, à Stœtteritz, se jeta vers Probstheyda pour unir ses efforts à ceux de Wittgenstein. L'artillerie de Drouot, placée sur les flancs et en arrière du village, faisait les plus terribles ravages dans les colonnes ennemies, qui se reformèrent à demi-portée de canon. Les réserves et les ailes se rapprochèrent. Une attaque générale était imminente. Le général Drouot prévint l'Empereur, et le pria de placer en arrière du village quatre bataillons de la garde pour soutenir ses batteries et les troupes du 2e corps. Napoléon envoya aussitôt à Probstheyda le général Curial avec les fusiliers et environ 400 dragons. La 2e brigade de ce général, composée des bataillons étrangers, se porta un peu en arrière de la division Decouz, dont elle appuyait la gauche.

Les alliés commencèrent, vers deux heures, leur attaque générale contre Probstheyda. Les troupes de Kleist, de Klenau, de Wittgenstein, de Wimpfen, accoururent pour y prendre part. En seconde ligne, marchaient les réserves russes et prussiennes, ayant à leurs ailes des masses de cavalerie. Ces formidables colonnes se précipitèrent avec rage sur les Français, qui les reçurent à la baïonnette et les forcèrent à reculer. Elles marchèrent de nouveau en avant; mais une nouvelle muraille de feu les empêcha d'avancer et les força ensuite à rétrograder pour ne plus revenir. Les généraux Vial et Rochambeau furent tués, et le général Belliard eut le bras cassé dans cette opiniâtre défense de Probstheyda.

On était alors au milieu de la journée, et on n'avait aucune nouvelle de ce qui se passait à la gauche de Leipsick et du côté de la Partha. Blucher, se méfiant des temporisations du prince de Suède, avait voulu diriger lui-même le corps du général Langeron afin de hâter les mouvements de Bernadotte. Il se détermina, vers onze heures, à passer la Partha au-dessus de Mockau, dans la crainte que les Français ne remportas-

Digitized by Google

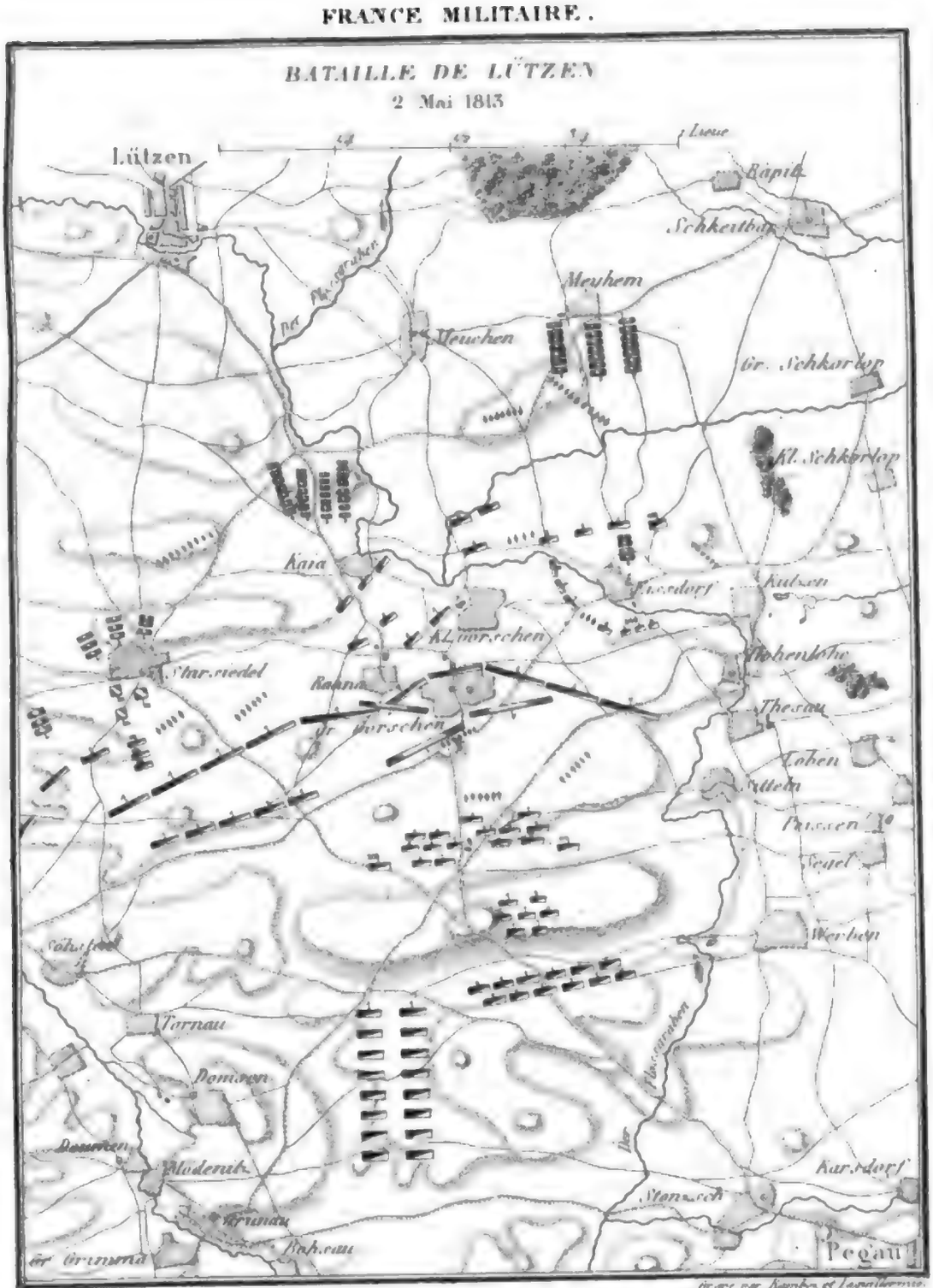
Garde Royale Prussienne. Grenadiers.

Bochaud.

Rome.

Digitized by Google

Digitized by Google



Gravée par Mm Rousseau

Gravée par Kamba et Lapaillerie

Bataille de Lutzen.

Digitized by Google

Digitized by Google

Generated by CamScanner

Défense de Koya. Lataru.

Digitized by Google

sent sur Schwartzenberg un avantage décisif avant l'arrivée des forces combinées du nord. Ce passage s'étant effectué, l'infanterie russe se forma en avant de Neutzsch, en face du 6e corps. Blucher se borna à inquiéter le duc de Raguse, et, en attendant l'armée de Charles-Jean, fit construire des ponts sur le faible ruisseau de la Partha.

Quand la brigade des hussards et des hulans saxons, qui était établie vers Heiterblick, vit arriver les Cosaques de Langeron, qui sortaient de Neutzsch, elle marcha vers les Cosaques comme pour les charger; mais faisant bientôt volte face, elle dirigea son artillerie contre les troupes qui venaient soutenir son mouvement. Indigné d'une pareille lâcheté, le vieux Blucher refusa à cette troupe perfide l'honneur de combattre et l'envoya de l'autre côté de la Partha, derrière le général York, sur un terrain où sa trahison ne pouvait trouver à s'exercer. La cavalerie de Langeron se lia, en ce moment, avec celle de Platof.

Pfaffendorf, ainsi que les maisons et les digues qui se trouvent devant le faubourg de Halle, étaient en même temps attaqués par Sacken. Une nombreuse artillerie de gros calibre foudroyait les ponts et le faubourg; les boulets venaient tomber dans Leipsick et jusque sur la chaussée de Lindenau. Le général Dombrowski se trouvait là avec quelques centaines de Polonais. Il résista à plusieurs attaques avec le courage le plus héroïque. L'Empereur, ayant connaissance de la situation critique de ces braves Polonais, envoya, en toute hâte, à leur secours la division Pacthod de la jeune garde. Le général Maison, malgré sa blessure, alla lui-même la placer. Les efforts de Sacken échouèrent contre cette barrière inébranlable.

La tête des colonnes du prince royal de Suède se montra enfin vers une heure. Le maréchal Ney s'avança au-devant de ces nouvelles troupes, et trouva le 7e corps ployé derrière Sellerhausen. Rendu défiant par la défection de la cavalerie saxonne, le général Reynier avait placé l'infanterie de cette nation derrière le village occupé par le général Durutte, comme pour en former une réserve. Mais le maréchal Ney lui ordonna de déployer cette infanterie et de reprendre Paunsdorf. Reynier se refusant à l'exécution d'un ordre qui lui semblait contraire au système de défense arrêté par l'Empereur, le maréchal donna l'ordre au général Durutte de détacher un bataillon qui entra dans Paunsdorf, et qui y fut aussitôt attaqué. La division tout entière s'avança pour le soutenir, et se trouva à l'instant aux prises avec les corps de Bubna et de Platof.

La ligne de Bernadotte ne fut formée que vers deux heures. Dès que les Saxons, que l'éloignement de la division Durutte rendait libres, virent dans la plaine de Paunsdorf les enseignes de Bulow, ils se précipitèrent vers elle au pas de course, la brigade Russel formant la tête avec quatre batteries d'artillerie. Croyant que cette colonne voulait attaquer, le chef d'état major du général Reynier courut à elle pour modérer son ardeur; mais il ne trouva plus devant lui que des ennemis. Cette défection, jointe à l'éloignement de la division Durutte, produisit un vide effrayant entre le 6e et le 11e corps, près du centre de la ligne française, et eut, de plus, le grave inconvénient de ranimer l'ardeur des alliés. La cavalerie wurtembergeoise suivit l'exemple donné par les Saxons.

Loin d'imiter la noble conduite de Blucher, le prince royal de Suède accueillit dans ses rangs les perfides Saxons, et réclama le secours de leur artillerie pour augmenter l'effet de la sienne, dont une partie était restée en arrière. Il y joignit le secours meurtrier des raquettiers anglais (artilleurs des fusées de guerre dites à la Congrève). — Le bulletin suédois dit que ce fut l'ambassadeur Charles Stewart qui dirigea, à la satisfaction particulière du prince, les raquettes qui produisirent l'effet le plus décisif [1].

Pendant ce temps, Bulow écrasait à Paunsdorf les troupes du général Durutte. Cette division, seul reste du 7e corps, menacée sur ses deux flancs, fut obligée de revenir sur Sellerhausen. La droite du maréchal Marmont suivit ce mouvement; mais la gauche resta à Schœnfeld, où le général Langeron venait de l'attaquer et avait été repoussé. Le général Lagrange, chargé de la défense sur ce point, était pris en flanc par l'artillerie de Sacken et des corps maîtres de Paunsdorf. La division Delmas, du 3e corps, vint se placer à la droite du 6e et se lier avec Durutte. La ligne du prince de la Moskowa se forma alors par masses en échiquier, protégée par l'artillerie.

Probstheyda continuait à être le théâtre de la lutte la plus meurtrière. Les troupes françaises voulaient se

[1] «La cavalerie saxonne formait l'avant garde du corps de Reynier. Cette troupe, au lieu de combattre les Russes, vint au-devant d'eux, et brigua l'honneur de faire leur avant-garde. Bientôt cet exemple fut suivi par l'infanterie saxonne postée à Paunsdorf; laquelle, avec deux régiments wurtembergeois, se tourna contre la division Durutte, qui était en ligne à côté d'eux....» BUTTURLIN.

«D'abord leur mouvement est tel qu'on peut croire qu'ils exécutent un ordre. Le général Reynier court à eux en leur criant: «Où «allez-vous? que faites-vous?» Quelques jeunes officiers, les larmes aux yeux, le prient de se retirer: «N'ajoutez pas, disent-ils, à notre «infamie, celle de livrer notre général à l'ennemi.» A peine le corps saxon est-il dans les rangs des alliés, qu'il signale aussitôt sa défection en faisant une décharge de toute son artillerie....» ODELEBEN.

«L'artillerie russe et suédoise n'étant pas encore arrivée, le prince royal de Suède (Bernadotte) chargea le général russe baron de Witt, d'inviter de sa part l'officier commandant les batteries saxonnes à lui rendre le service de faire usage de son artillerie jusqu'à l'arrivée des pièces russes retenues dans les défilés...» (*Bulletin suédois.*)

«Le commandant de l'artillerie saxonne dit en arrivant dans les rangs ennemis: «Messieurs, je viens de brûler la moitié de mes «munitions contre vous, maintenant je vais tirer le reste contre les «Français.» Les généraux russes et suédois qui se trouvaient là ne purent se contenir assez pour cacher l'indignation qu'ils éprouvaient...» GUILLAUME DE VALDONCOURT.

«Les tastes militaires sont à jamais souillés par l'action des Saxons se retournant dans nos rangs pour nous égorger. Et, pour comble de douleur, c'est un Français, un homme à qui le sang français a procuré une couronne, qui nous porte ce coup de grâce.... Au milieu de la déloyauté générale, le roi de Wurtemberg présente une exception bien honorable. Ce prince, quoique déjà en guerre avec nous, cassa la brigade de cavalerie et les corps d'infanterie de ses troupes qui passèrent à l'ennemi, et retira à leurs officiers la décoration de son ordre....» (LAS CASES.)

Au moment où la bataille était compromise par la défection de l'armée saxonne, un ennemi observait Napoléon; il était à ses côtés, parmi ses propres officiers, c'était un Saxon, le major Odeleben; voici ce qu'il dit: «Jusqu'à ce moment l'Empereur s'était montré dans le plus grand calme, toujours égal à lui même; pendant la bataille, il était presque toujours comme à son ordinaire, froid, réfléchi et concentré. Ce revers même ne produisit aucun changement dans son maintien, quoiqu'on pût observer des symptômes de découragement sur son visage.»

Digitized by Google

précipiter sur l'ennemi, et les généraux étaient obligés de les retenir. A trois cents toises du village, se tenait la vieille garde en grand uniforme, déployée par masses et prête à voler au secours de Probstheyda.

Désespérant de triompher de l'héroïque courage des Français, l'ennemi se décida, vers trois heures, à cesser l'attaque de ce village, et il fit avancer de nouvelles batteries pour répondre à celles qui le foudroyaient. Mais ses masses restèrent exposées aux ravages des boulets français.

Au-delà de Strassenhauser, le maréchal Ney, comme nous l'avons dit, formait, sous une grêle de boulets, les divisions Delmas et Durutte. Cette dernière était serrée de près par Bulow, qui venait de se rendre maître de Sellerhausen, appui de l'aile droite du maréchal. Suivi de l'armée du nord (Bernadotte), le général prussien se rapprochait de Strassenhauser, et cherchait à passer le Rutzschebach, afin de tourner ce village. Napoléon se porta au galop sur Reudnitz avec les réserves de la garde; il envoya contre la colonne prussienne les généraux Delmas et Durutte et la cavalerie légère de Beurmann. Ces troupes s'élancèrent sur les premiers bataillons ennemis qu'elles rencontrèrent et les forcèrent à se replier. L'Empereur avait dirigé en même temps Nansouty avec sa cavalerie et vingt pièces de canon sur le flanc gauche de Bulow, afin d'empêcher la réunion imminente des Suédois, des Prussiens et des Russes. — Chargé dans toutes les directions, Bulow se hâta de battre en retraite.—Le général Delmas fut tué à la tête de sa division.

L'Empereur, tranquille de ce côté, revint à Probstheyda, il vit avec satisfaction que toutes les attaques de l'ennemi avaient été repoussées; les autres points de la ligne avaient également été contenus, à l'exception de l'extrême gauche, où le combat continuait encore; on remarquait un grand mouvement dans les positions des ennemis, leurs colonnes se repliaient et semblaient avoir abandonné à l'artillerie le soin de finir la journée. L'Empereur fit aussitôt établir de nouvelles batteries pour répondre aux batteries des Coalisés, et une affreuse canonnade continua à se faire entendre jusqu'à la nuit sur toute la ligne : les boulets sillonaient le champ de bataille; en un instant douze des pièces de la garde furent démontées auprès de Napoléon.

Cependant, vers la gauche de Probstheyda, le maréchal Macdonald, quoique avec fort peu de monde, conservait le terrain jusqu'à Stœtteritz. Le général Sébastiani s'étendait à sa gauche. Ces deux chefs repoussèrent toutes les attaques de Klénau et de Doctorow. La cavalerie eut à se défendre contre des nuées de Cosaques et de Baskirs, dont les flèches semaient la mort dans ses rangs.

Les divisions Durutte et Delmas gardèrent leur position en avant de Strassenhauser, à l'embranchement des routes de Dresde et d'Euenbourg.

A la gauche, Bucher dirigeait ses principaux efforts contre Schœnfeld et contre la division du 6e corps qui y était appuyée. Entourés de tous côtés par le feu et le fer de l'ennemi, les généraux Lagrange et Friederichs repoussèrent sept assauts, et, sept fois, chassèrent les alliés des maisons qu'ils avaient enlevées. L'une de ces attaques coûta la vie au général Friederichs, et le général Compans y fut blessé. — Le duc de Raguse, malgré des pertes fort nombreuses, ne se lassait pas de ramener à la charge les troupes du 6e corps. Blucher ordonna à Sacken de presser son attaque contre le faubourg de Halle, dans l'espoir d'arrêter les renforts envoyés sur Schœnfeld, et de ralentir la défense de ce poste, que l'artillerie de la rive droite foudroyait.

Le maréchal Ney se mit à la tête des divisions Souham et Ricard, et vola au secours du duc de Raguse. La première de ces divisions fut dirigée au centre du 6e corps, et la seconde sur Schœnfeld. Le maréchal Ney reçut bientôt à l'épaule une assez forte contusion qui le força de quitter le champ de bataille. Le général Souham, également blessé, dut abandonner son commandement. Tandis que la division Ricard se portait à l'attaque de Schœnfeld, le 6e corps se repliait un peu en arrière. Enfin le village fut emporté et la division française s'y maintint malgré tous les efforts que fit le général Langeron pour le reprendre.

Quand la nuit vint, les deux armées étaient dans la même position qu'au commencement de la bataille, sur la ligne de Schœnfeld, Strassenhauser, Stœtteritz, Probstheyda et Lossing. L'armée française avait repoussé les attaques de quatre armées réunies autour de sa position.

Sir Robert Wilson, dont le témoignage ne peut être suspecté de partialité pour les Français (il assistait à la bataille de Leipsick en qualité de commissaire britannique), a dit au sujet de cette bataille : «Malgré la défection de l'armée saxonne au milieu du combat, malgré le courage ardent et persévérant des troupes alliées, on ne put enlever aux Français un seul des villages qu'ils s'étaient proposé de conserver comme essentiels à leur position. La nuit termina l'action, laissant aux défenseurs de Probstheyda la gloire d'avoir inspiré à leurs ennemis une généreuse envie.»

Le calme avait enfin succédé à cette terrible bataille; quelques coups de fusil seulement se faisaient entendre de loin en loin. L'Empereur, assis sur un pliant près du feu de son bivouac, dictait au major général des ordres pour la nuit, lorsque les commandants de l'artillerie vinrent lui dire que les munitions étaient épuisées; on avait tiré, dans la journée, *quatre-vingt-quinze mille* coups de canon; depuis cinq jours on en avait tiré plus de deux cent vingt mille. Les réserves étaient vides; il n'y restait pas plus de seize mille coups, c'est-à-dire de quoi entretenir le feu pendant deux heures à peine. Le grand parc, séparé de l'armée par suite du mouvement sur Leipsick, s'était retiré à Torgau; on ne pouvait se réapprovisionner qu'à Magdebourg et à Erfurth, dépôts les plus voisins.

Dans cette position, il ne fallait pas songer à conserver plus long-temps le champ de bataille. Napoléon se décida à la retraite, et les ordres furent sur-le-champ expédiés. A huit heures, l'Empereur quitta le bivouac pour descendre dans la ville, et s'établit dans l'auberge des *Armes de Prusse*, sur le boulevard du marché aux chevaux.

Digitized by Google

«Peu de temps après que l'Empereur est installé dans cette auberge, dit M. Fain, le duc de Bassano vient l'y trouver. Il sort de chez le roi de Saxe. Chargé de faire connaître au roi les dispositions pour la retraite, de lui demander ses volontés pour le lendemain, et de le laisser maître de renoncer à une cause que la fortune abandonne, il l'a trouvé inconsolable de l'action que ses troupes viennent de commettre dans la plaine de Paunsdorf; l'âme de ce prince en est déchirée. Quant à la proposition de se séparer de son allié, il ne voulait rien entendre : son ministre, le comte Einsidel, se joignait vainement au duc de Bassano; celui-ci n'a enfin obtenu du roi qu'il consentît à rester, qu'en lui déclarant, sur sa demande, que l'Empereur lui en donnait le conseil. «Excellent prince! dit «Napoléon; il est toujours le même! Je le retrouve «tel qu'il était en 1807, quand il inscrivait sur des arcs «de triomphe : *A Napoléon, Frédéric-Auguste re-«connaissant!*»

«L'Empereur garde auprès de lui le duc de Bassano. Il fait appeler le duc de Vicence, et tous les ordres qu'il donne pendant la nuit, il les leur dicte en l'absence de ses secrétaires, envoyés d'avance avec les équipages du côté de Lindenau.»

Évacuation de Leipsick. — Mort de Poniatowski. Désastre de l'armée française. — La retraite commença par les corps des maréchaux Victor et Augereau. Pendant qu'ils défilaient à travers le faubourg de Lindenau, le maréchal Marmont se maintenait dans le faubourg de Halle, ses avant-postes occupant toujours la fabrique de Pfaffendorf. La défense du faubourg de Rosenthal avait été confiée au général Reynier.

Le maréchal Ney fit replier ses troupes sur les faubourgs de l'est. Les corps de Lauriston, de Macdonald et de Poniatowski rentrèrent successivement dans la ville et s'établirent derrière les barrières du midi. Ils devaient former l'arrière-garde. Ces corps, ainsi que ceux de Ney et de Marmont, occupaient non-seulement les faubourgs, mais encore des positions avantageuses derrière les murs des jardins extérieurs. Des palissades garnissaient les barrières; on avait crénelé les murs qui donnent sur la campagne, enfin tout était disposé pour une résistance opiniâtre.

Le maréchal Poniatowski vint prendre les ordres de l'Empereur. «Prince, lui dit Napoléon, vous défendrez «le faubourg du midi. — Sire, j'ai bien peu de monde. «— Eh bien, vous vous défendrez avec ce que vous «avez.—Nous tiendrons, sire; nous sommes tous prêts «à nous faire tuer pour Votre Majesté.» Le noble Polonais ne devait pas tarder à tenir son serment.

Les alliés, qui avaient eu, dans les journées précédentes, 60,000 hommes tués ou blessés, n'osaient pas tenter un coup de main sur Leipsick; mais Blucher avait vu, de sa position, filer sur Lindenau les équipages et les têtes de colonne de l'armée française, et il avait répandu aussitôt le bruit de la retraite. A cette nouvelle inespérée, toutes les troupes alliées s'élancent aux portes de la ville en poussant des cris de joie.

L'Empereur, voulant éviter à Leipsick les horreurs qui suivent toujours une prise d'assaut, avait permis dès le matin, des démarches dans l'espérance de régler d'avance avec l'ennemi la manière dont la remise des portes devrait s'effectuer.

«Napoléon, dit encore M. Fain, aurait voulu épargner à la ville de Leipsick les malheurs qui la menaçaient. Dès six heures du matin, il a permis aux magistrats de la ville d'adresser une supplique au prince de Schwartzenberg. Des officiers saxons ont été envoyés directement, par le vieux roi de Saxe aux souverains alliés. Enfin, les généraux de l'arrière-garde française ont été autorisés à faire passer des parlementaires à l'avant-garde ennemie. Tous ces messages sont arrivés jusqu'aux souverains; ils les ont rencontrés accourant de Roda, où ils avaient couché, et se pressant de rejoindre leurs premières colonnes pour faire leur entrée dans la ville. Mais c'est en vain qu'on a demandé que Leipsick ne devînt pas le théâtre d'un combat qui pourrait entraîner sa ruine. Tout arrangement préliminaire a été refusé. Leipsick subira, s'il est nécessaire, le sort d'une ville prise d'assaut, et cet arrêt est prononcé par ceux-là mêmes qu'on proclame les sauveurs de l'Allemagne!

«Tout semblait autoriser l'Empereur à ne plus garder aucuns ménagements, et à tenir jusqu'au dernier moment dans Leipsick. Cette position nous offre encore de grands moyens de défense, et l'on propose de les employer tous. La vieille ville a une enceinte; on peut y renfermer 6,000 hommes qui, avec soixante pièces de canon, l'occuperont comme tête de défilé. Si les faubourgs sont un obstacle au jeu de notre artillerie, on peut les brûler. Avec de tels moyens, notre retraite est assurée : l'armée regagnera tranquillement la Saale.... Mais l'Empereur ne saurait se résoudre à exposer à un sort si rigoureux l'une des capitales de l'Allemagne, et cela sous les yeux de son roi qu'il vient d'y amener.

«Cependant on insiste. Les esprits échauffés sont dans ces moments de fièvre où l'on se porte facilement aux extrêmes. On dit à Napoléon :

«Vous hésitez, sire, à tirer parti des derniers avan«tages que vous offre cette position; la générosité qui «vous commande ce sacrifice sera méconnue, et ceux«là mêmes que vous ménagez avec tant de bonté ne «vous en tiendront aucun compte. Cependant, sire, «pour quelques maisons de Leipsick, peut-être com«promettez-vous la retraite de l'armée! Peut-être sa«crifiez-vous la victoire! Après avoir soutenu une telle «lutte pendant trois jours en pleine campagne, que ne «pouvons-nous pas faire, retranchés dans des rues, «derrière des maisons? Pourquoi ne pas ensevelir cette «foule d'ennemis sous les débris des faubourgs?»

L'Empereur ne peut y consentir. Il aime mieux perdre quelques centaines de voitures que d'abaisser l'armée française à soutenir la guerre en barbares. D'ailleurs, la retraite n'exige que quelques heures de délai, et l'armée est en mesure de se ménager le temps nécessaire. Il suffira de mettre à profit les moyens de résistance que les barrières des faubourgs et l'enceinte intérieure de la ville nous offrent pour retarder les progrès de l'ennemi.

Digitized by Google

«A neuf heures, l'Empereur monte à cheval. Traversant les boulevards, il entre dans la cité, et va prendre congé du roi de Saxe. Il veut, en le dégageant lui-même d'une alliance devenue trop malheureuse, ne lui laisser aucun scrupule à cet égard. Le roi se précipite au-devant de Napoléon, pour le recevoir avec le cérémonial accoutumé; il le conduit ensuite dans l'appartement où la reine et la princesse Augusta sont réunies; l'émotion qu'on éprouve a bientôt banni l'étiquette. On va se séparer, et dans quelles circonstances! L'Empereur répète au roi qu'il le laisse entièrement maître de traiter avec les souverains alliés; il lui conseille expressément de le faire, et ne lui demande plus pour dernier témoignage d'amitié que de veiller sur les blessés français qu'on sera forcé de laisser en Saxe.»

Cet entretien durait depuis un quart d'heure; Napoléon engageait toujours vivement le roi de Saxe à traiter avec les souverains alliés pour sauver ses Etats, lorsqu'une vive fusillade se fit entendre du côté des faubourgs de Grimma et de Pégau. Bientôt elle éclata avec force dans le faubourg de Halle. Le roi, tremblant pour Napoléon, le pressa de quitter Leipsick. «Vous avez assez fait pour nous, lui dit-il, et c'est «pousser trop loin la générosité, que de risquer votre «personne pour rester quelques instants de plus à nous «consoler.»

Le bruit de la fusillade se rapprocha en ce moment, et l'Empereur fut bientôt informé que le prince royal de Suède venait de forcer l'entrée du faubourg de Taucha; que le général Benningsen se montrait à la barrière de Grimma; que Schwartzenberg pénétrait par les faubourgs du midi; enfin que Blucher attaquait avec impétuosité le faubourg de Halle, et que les Français allaient en être réduits partout à se défendre de maisons en maisons.

Napoléon céda alors aux instances de la reine de Saxe et de la princesse Augusta, qui le suppliaient de partir; mais quand il voulut sortir de la vieille ville par la porte de Ranstadt, qui donne sur le faubourg de Lindenau, il la trouva encombrée. Forcé de revenir sur ses pas, il se rendit à la porte opposée, revint par les boulevards de l'Ouest, et parvint ainsi à gagner le faubourg par lequel l'armée s'écoulait.

Les renseignements que l'Empereur avait recueillis dans ce trajet lui avaient appris que le danger n'était pas aussi imminent qu'on le croyait. Blucher avait échoué dans ses deux attaques du faubourg de Halle; l'arrière-garde de Marmont tenait encore en avant de ce faubourg, dans la fabrique de Pfaffendorf. Le général Reynier était toujours en possession du faubourg de Rosenthal; le maréchal Ney défendait, avec non moins d'opiniâtreté, ceux de Taucha et de Grimma, attaqués par les Russes de Woronsow, les Prussiens de Bulow, et par l'armée suédoise. Enfin, Macdonald, Lauriston et Poniatowski disputaient avec obtination les faubourgs du midi. Partout l'ennemi était contenu, et on ne lui cédait le terrain que pied à pied. L'armée pouvait conserver longtemps encore les boulevards circulaires et la vieille ville, devant lesquels elle était en position.

Cependant il devenait important de s'assurer du grand pont de l'Elster, par lequel les boulevards débouchent sur le faubourg de Lindenau. Napoléon recommanda ce point essentiel à l'attention des officiers du génie et de l'artillerie. — «On devra, dit-il, le faire sauter quand le dernier peloton sortira de la ville, et qu'il ne restera plus que cet obstacle à opposer à l'ennemi.» — A l'instant on commença à miner le pont.

Ces ordres donnés, l'Empereur se rendit au dernier pont, celui du moulin de Lindenau. Là, il mit pied à terre et plaça lui-même sur la route des officiers d'état major chargés d'indiquer aux hommes isolés les endroits où chaque corps d'armée devrait se réunir. Il expédia ensuite des instructions aux généraux de l'arrière-garde. Il investissait le maréchal Macdonald du commandement en chef de cette arrière-garde, composée des 7e, 8e et 11e corps, et lui recommandait de tenir dans la vieille ville vingt-quatre heures encore, si faire se pouvait, ou, tout au moins, le reste de la journée.

Tout à coup on entendit une explosion terrible: c'était le grand pont sur l'Elster qui venait de sauter. Cependant les troupes de Macdonald, de Lauriston, de Reynier et de Poniatowski étaient encore dans la ville! plus de deux cents pièces de canon se trouvaient encore sur les boulevards! Tout moyen de retraite était enlevé; le désastre était à son comble.

On se perdait en conjectures sur un pareil événement; mais il fallut se laisser entraîner par la foule en désordre qui avait pu s'échapper de Leipsick. On suivit machinalement la grande route d'Erfurth, et l'on arriva le soir à Marckrandstadt, où l'Empereur s'arrêta quelques heures. Là, on apprit que le maréchal Macdonald avait traversé l'Elster à la nage; mais le bruit se répandit en même temps que le général Lauriston avait péri. (Ce bruit heureusement n'était pas fondé).

On se remit en route au point du jour, et l'armée revit les champs de Lutzen. L'Empereur venait de mettre pied à terre dans le défilé de Poserna, lorsque des officiers échappés de Leipsick vinrent lui faire part de la fin déplorable de Poniatowski. Ayant voulu, quoique blessé au bras, franchir l'Elster à la nage, il avait trouvé la mort dans un gouffre.

On apprit alors la cause de la catastrophe du pont sur l'Elster. Les troupes de Blucher étaient parvenues à pénétrer dans le faubourg de Halle, et les autres corps ennemis avaient aussi gagné du terrain dans les autres faubourgs. L'armée française était refoulée sur les boulevards, et la défection d'un bataillon badois, qui venait de livrer une des portes de la vieille ville, avait enlevé aux Français cette dernière retraite. Cependant, quoique les alliés pénétrassent de tous côtés, on combattait toujours. Tout à coup, une vive fusillade éclata de toutes parts autour du pont de l'Elster; c'étaient, d'un côté, les tirailleurs de Langeron, qui, parvenus aux dernières maisons du faubourg de Halle, faisaient feu sur les boulevards; de l'autre, c'étaient les Badois et les Saxons qui, du haut des murs de la vieille ville, signalaient leur trahison en déchargeant leurs armes contre les Français. Trompé par cette

Digitized by Google

double fusillade, le sapeur posté au pont crut que l'ennemi arrivait, et que le moment était venu de mettre le feu à la mine. Ainsi fut consommée la perte de tout ce que Leipsick renfermait de Français et de munitions!

Entrée des souverains alliés dans Leipsick. — Leur entrevue avec Bernadotte. — Résumé des pertes des Français et des Coalisés. — Laissons maintenant continuer ce récit à M. Fain. Son tableau de l'entrée des souverains alliés à Leipsick est tracé avec les plus vives couleurs. Il reproduit avec une énergique fidélité les sentiments dont étaient alors animés tous les Français qui furent témoins de ces luttes glorieuses, de ces infâmes trahisons, de ces épouvantables désastres.

«Après s'être convaincus de leur malheur, les plus braves parmi nos soldats n'ont songé désormais qu'à vendre chèrement leur vie. Les uns se sont enfermés dans les maisons voisines et se sont ensevelis sous leurs décombres; les autres ont tenté de traverser la Pleiss et l'Elster; mais ces rivières encaissées dans un lit bourbeux et profond ont englouti tout ce qui n'a pu nager.

«Le carnage dans Leipsick n'a cessé qu'à deux heures.

«Alors les souverains alliés étaient parvenus jusqu'à la grande place [1] et s'y tenaient au milieu de leurs nombreux états-majors, savourant les premières fumées d'une victoire désirée pendant vingt ans! Bientôt après Bernadotte est venu pour prendre place au cercle des rois. A sa vue, un souvenir involontaire de Lubeck a troublé le roi de Prusse! L'empereur d'Autriche n'a pu cacher le malaise qu'il éprouvait en retrouvant à ses côtés l'auteur de la scène républicaine du drapeau [2].... L'empereur Alexandre lui-même, à travers la générosité d'un premier accueil, dissimulait à peine combien les promesses d'Albo devenaient importunes [3].... Il a fallu tout l'entraînement d'un moment aussi heureux pour affaiblir la gêne de cette première émotion, et le reste de la journée s'est passé à faire le recensement des trophées et des prisonniers que l'accident du pont venait de faire tomber dans les mains des alliés. — On porte à 23,000 hommes le nombre des prisonniers, et à 250 celui des pièces d'artillerie; mais parmi les prisonniers se trouvent les blessés et les malades dispersés dans les maisons de Leipzick. Les combattants qui ont déposé leurs baïonnettes sur les débris du pont, ne peuvent pas être évalués à plus de 12,000 hommes. Quant à l'artillerie, ce n'est pas sur le champ de bataille, c'est en désencombrant les boulevards de Leipsick que les alliés s'en sont rendus maîtres.

«Au total, ces journées coûtent à l'armée française 50,000 braves, tant tués que prisonniers; elles ne coûtent pas moins de 80,000 tués ou blessés à la Coalition.

«Les funérailles de Poniatowski ont terminé ce grand drame. On les a célébrées avec pompe; les vainqueurs et les vaincus réunis y représentaient l'Europe entière pleurant sur la tombe du dernier des Polonais!»

Retraite sur Erfurth. — Combat de Kosen. — Le général Bertrand attendait l'Empereur aux portes de Weissenfels. Il ne connaissait qu'imparfaitement le désastre du 19; la vue des colonnes françaises en désordre fit sur lui une vive impression, et lorsqu'enfin il revit Napoléon, il ne put contenir son émotion et le supplia à haute voix de ne pas s'arrêter dans Weissenfels et de passer immédiatement de l'autre côté de la Saale. Dès ce moment même, il aurait voulu que, profitant du débouché ouvert par Freybourg, l'Empereur s'empressât de gagner Erfurth et Mayence; enfin il le conjura de sauver avant tout, dans sa personne, la fortune de la France, lui disant que l'armée, n'ayant plus d'inquiétude pour son Empereur, en serait plus libre dans les manœuvres de retraite qui lui seront prescrites!.... Ce discours, que tous les soldats qui environnaient Napoléon purent entendre, affligea l'Empereur, qui néanmoins saisit cette occasion de déclarer hautement qu'il ne quitterait pas l'armée et qui, élevant la voix, assigna à tout le monde Erfurth comme lieu de ralliement et de rendez-vous général [1].

On passa la Saale dans la journée du 20. L'Empereur se logea, pour la nuit, dans un petit pavillon situé sur le coteau des vignes, au-delà de la rivière.

Les deux officiers que le roi de Saxe avait donnés à l'Empereur pour lui servir d'interprètes dans le cours de la campagne, continuaient de suivre le quartier général. Napoléon les ayant aperçus, chargea le grand écuyer de les renvoyer auprès de leur roi, en les remerciant de leurs bons services. Tous les deux reçurent des gratifications. Le major Odeleben, qui avait approché le plus souvent de l'Empereur, eut une gratification de 10,000 francs, la croix d'officier de la Légion-d'honneur, et le brevet d'une pension viagère [2].

[1] Le bataillon saxon de la garde, le bataillon saxon de Weymar, et celui de Bade étaient sur cette place, rangés devant la maison du roi de Saxe, attendant, les armes renversées, ce qu'on déciderait à leur égard.» (Sir ROBERT WILSON.)

[2] Cette scène avait eu lieu à Vienne, le 13 avril 1798. L'apparition du drapeau tricolore que le général Bernadotte, alors ambassadeur de la république française, crut devoir arborer au balcon de son hôtel, fut la cause d'une émeute populaire qui compromit violemment l'état de paix existant alors entre la France et l'Autriche. Quinze ans s'étaient écoulés, et c'était la première fois depuis cet événement que le général Bernadotte se retrouvait en présence de l'empereur d'Autriche.

[3] «Ce fut à Leipsick que Bernadotte et Alexandre se rencontrèrent pour la première fois depuis les conférences d'Albo. Les monarques ne purent voir d'un œil favorable, dans leur cercle royal, des héritiers élus de trônes héréditaires. Un grand nombre d'événements s'étaient passés, qui avaient diminué le crédit de Bernadotte dans la coalition.... Son départ de Leipsick pour le nord de l'Allemagne a pu être accéléré....» (*Relation* de Sir ROBERT WILSON).

Bernadotte, en effet, ne tarda pas à quitter Leipsick; il s'en alla du côté de Hambourg. «Il était à Leipsick dans une fausse position. La vue de chaque mort, de chaque blessé, de chaque prisonnier français, était pour lui un spectacle cruel.» (*Mémoires de* CHARLES-JEAN, t. II, p. 100).

[1] «Napoléon montrait une douceur, et je serais tenté de dire une patience incroyable. Il paraissait se plaire à écouter ce qu'on disait, même lorsqu'on parlait de la paix et du besoin que tout le monde en avait.» (ODELEBEN).

[2] D'après ces bons traitements, et d'après les notes que nous avons empruntées à M. d'Odeleben, on pourrait croire que cet auteur n'est pas un ennemi de Napoléon. Il est essentiel de ne laisser aucun doute à cet égard: la valeur de ses témoignages en dépend pour nous. Voici quelques phrases prises au hasard dans son livre, et qui feront connaître dans quel esprit il a été publié. «C'eût été folie dit-il (tome Ier, page 69), de tirer sur deux hommes seuls; mais si l'on eût pu deviner que c'était là ce guerrier insatiable de sang, certes la pluie de feu ne se fût pas ralentie....» «Napoléon, dit il plus loin (même tome, page 99), se trouvait à l'avant-garde. Si le glaive de

Digitized by Google

Cependant les alliés, satisfaits d'un triomphe qui avait outrepassé leurs espérances, s'étaient arrêtés deux ou trois jours à Leipsick pour convenir de leurs opérations ultérieures. Klénau fut détaché sur Dresde, Bernadotte et Benningsen sur Hambourg. Blucher dut poursuivre l'armée française en tournant Erfurth au nord, pour redescendre sur Gotha. Enfin Bubna la suivit en queue par Naumbourg.

La grande armée alliée se jeta au sud, dans la forêt de Thuringe, pour prendre une marche parallèle. Une foule de partisans se montra de tous côtés pour entraver la retraite des Français; mais cette retraite s'effectua jusqu'à Erfurth, sans autre événement remarquable que le combat de Kosen, où une seule division du général Bertrand contint les Autrichiens durant toute une journée, et où le général Giulay leur chef, fut fait prisonnier.

Arrivée à Erfurth. — Nouvelles de France. — Napoléon était, le 23, en marche pour Erfurth.

«L'Empereur, dit M. Fain, y est attendu par de nombreux courriers que l'interception des communications a accumulés depuis plus de dix jours dans cette ville. Cependant on ne peut pousser la journée jusque-là. La nuit surprend Napoléon au village d'Ollendorf. Il est forcé d'y mettre pied à terre pour donner quelques heures de repos aux escortes; mais, pour remédier à ce retard, il fait remonter à cheval son secrétaire du cabinet, lui ordonne de prendre les devants, de gagner Erfurth, d'ouvrir les estafettes et de se mettre promptement en état de lui rendre compte à son arrivée de tout ce qu'elles contiennent de plus intéressant dans la circonstance présente.

«L'Empereur lui-même ne tarde pas d'arriver à Erfurth; il achève la nuit au milieu de ses dépêches. Celles de Paris sont les premières qu'il a demandées, et leur lecture a bientôt dissipé ses plus graves inquiétudes....

L'impératrice s'est rendue dans le plus grand appareil au palais du Sénat, et là, du haut d'un trône élevé à côté de celui de l'Empereur absent, la régente a proclamé le danger commun et l'invasion qui menace la France. La voix de Marie-Louise a pénétré au fond des cœurs. Elle a produit surtout une bien vive émotion, lorsque ne déguisant plus son accent autrichien, elle a dit ces paroles: «Sénateurs, les alliés veulent «se venger des triomphes qui ont porté vos aigles au «milieu de leurs capitales, et je sais mieux que per«sonne ce que nos peuples auraient à redouter, s'ils se «laissaient jamais vaincre. Français, votre Empereur, «la patrie et l'honneur vous appellent!»

«Le sénat a voté une levée extraordinaire de 280,000 hommes, et la France répond en ce moment par tous les organes qui peuvent parler pour elle: «Non! dit-on «de toutes parts, non! il ne sera pas flétri ce trône sur «lequel tant de grâces siégent à côté de tant de génie! «Non! cette couronne de lauriers que tant de milliers «de braves soutiennent, ne sera pas dépouillée de sa «gloire!» Les vœux sont unanimes. Le dévouement est absolu; on veut faire tous les sacrifices d'hommes et d'argent qui seront nécessaires, et l'on ne se refuse enfin à aucun des efforts que les circonstances pourront exiger!

«Ces témoignages d'attachement et de fidélité, sont la consolation la plus douce qui puisse arriver à l'Empereur. Il en relit les expressions plusieurs fois avec attendrissement.....

«Tandis que l'on fait à nos troupes le partage de tout ce qu'elles peuvent emporter des magasins d'Erfurth, Napoléon reste enfermé dans son cabinet, dans ce même cabinet où, quatre ans auparavant, l'empereur de Russie venait passer de si longues soirées à l'entendre!.... Napoleon, détournant la vue de la place qu'occupait Alexandre, dicte à ses secrétaires les bulletins de Leipsick, rassure l'impératrice, annonce en France le prochain retour de l'armée, répond à la confiance de la nation en convoquant le corps législatif, expédie avec son ministre secrétaire d'État le travail arriéré des ministres, dicte à son ministre des relations extérieures un précis de la conversation qu'il a eue sur le champ de bataille de Vachau avec le général Merfelt, signe avec le major général les nominations aux places vacantes dans les cadres de l'armée, distribue toutes les récompenses d'avancement, de dotations et d'honneurs, que les généraux demandent pour leurs officiers, et s'occupe des dispositions générales qui restent à prendre pour l'évacuation de l'Allemagne.

Situation de l'armée. — «L'arsenal d'Erfurth a réparé les pertes de notre artillerie. L'Empereur n'a rien négligé à cet égard; il a réorganisé ses batteries, et nos parcs ont rempli leurs caissons.

«On ne ramène que six corps d'armée, savoir:

Le 2e (duc de Bellune); le 3e (prince de la Moscowa); le 4e (général Bertrand); le 6e (duc de Raguse); le 9e (duc de Castiglione); et le 11e (duc de Tarente).

«Le corps commandé par le duc de Reggio, qui était le 12e, a été dissous.

«On vient de perdre dans Leipsick les 5e, 7e et 8e corps, qui étaient ceux des généraux Lauriston, Reynier et Poniatowski.

«Enfin on laisse: à Dresde les 1er et 14e corps aux ordres du maréchal Saint-Cyr; à Hambourg, le 13e aux ordres du prince d'Eckmulh; et dans les places de Magdebourg, de Wittenberg et de Torgau, des garnisons devenues d'autant plus nombreuses, qu'elles se sont accrues de tous les blessés, malades et hommes isolés qui n'ont pu suivre les derniers mouvements de l'armée. Au moment de quitter l'Allemagne, on ne peut s'empêcher de jeter un dernier regard sur tant de braves. Leur perte sera la plus grave de la campagne. Mais l'Empereur se refuse à l'idée que 80,000 Français qui se trouvent dans la même vallée, distribués par masses de trente, de quinze et de dix mille

la vengeance ne l'atteignit pas dans ce moment, il doit en rendre grâce à sa bonne étoile..... «Les âmes douces et modérées, dit il (tome II, page 36), peuvent à peine concevoir les mouvements fureux qui agitent celle d'un homme tel que Bonaparte, au moment où il voit tomber en ruine l'édifice de sa fortune....» M. d'Odeleben avait dit, quatre pages plus haut, que «toujours calme et toujours inébranlable, les revers n'ont pu produire aucun changement dans le maintien de Napoléon!...»

Digitized by Google

hommes, et formant sous la protection du fleuve et des forteresses une seule et même ligne, puissent jamais être à la merci d'un ennemi dont la force ne se compose que de nouvelles levées et de landwerh. Il est persuadé que le prince d'Eckmulh et le maréchal Saint-Cyr n'auront négligé aucune précaution pour être bien informés, et qu'aussitôt qu'ils auront connu les événements, ils ne se seront plus occupés que de se faire jour d'un côté ou d'un autre. «S'ils s'entendent, dit l'Empereur, s'ils sortent de leurs murailles, s'ils se réunissent, ils sont sauvés : 80,000 «Français passent partout!»

«A Duben, et depuis, on a fait diverses tentatives pour faire parvenir des instructions dans ce sens au prince d'Eckmulh et au maréchal Saint-Cyr. L'Empereur veut qu'avant de quitter Erfurth on leur écrive encore; des officiers déguisés et des agents secrets leur sont expédiés par divers chemins. Mais, à défaut d'ordres, l'Empereur n'espère pas moins que les chefs sauront en recevoir de la position où ils se trouvent, que leur audace suppléera à tout, et qu'ils trouveront dans la force de leur âme, dans leur patriotisme et dans leurs talents, quelques-unes de ces inspirations soudaines qui surmontent les obstacles et mettent le comble à la gloire des grands capitaines...»

Départ du roi de Naples. — Le roi Murat quitta Napoléon à Erfurth pour retourner à Naples; il avait reçu aux avant-postes des ouvertures de l'Autriche, qui lui promettait de s'intéresser à la conservation de son trône, s'il entrait comme Bernadotte dans la coalition. Metternich, par un raffinement de vengeance, mettait toute son adresse à semer la défection jusque dans la famille de l'Empereur. Les insinuations qui échouèrent auprès du vertueux roi de Saxe, réussirent auprès de Joachim. Il fit à l'Empereur un mystère de ces propositions, donnant pour prétexte à son voyage la nécessité d'ordonner les levées nécessaires à la défense de son royaume. Napoléon pénétra néanmoins son but, car il avait excité sa défiance depuis son départ de Posen : il aurait pu le retenir, mais il pensait que ce serait fournir aux Anglais un moyen de ramener Ferdinand à Naples, retour dont le résultat eût été de ranger les Napolitains sous les bannières de nos ennemis. Dans cette alternative, Napoléon certain d'ailleurs que sa sœur la reine Caroline avait beaucoup d'ascendant sur son mari, se borna à faire comprendre à Murat que son trône s'écroulerait tôt ou tard, si le trône impérial venait à succomber. Ensuite il le laissa libre de partir, mais il ne vit pas son départ sans une vive émotion.

Manœuvre audacieuse des Bavarois. — L'Empereur apprit aussi à Erfurth que les Bavarois, réunis aux Autrichiens, étaient déjà en marche sur Wurtzbourg, pour inquiéter la retraite de l'armée française. Quoiqu'il connût depuis dix jours le traité d'alliance conclu à Ried, il ne s'attendait pas à une agression aussi prompte [1]. La réunion des deux armées autrichienne et bavaroise avait accru les forces de la coalition d'une nouvelle armée de 62,000 hommes, dont le général de Wrède prit le commandement.

Le 15 octobre, ce général quitta Braunau, passa le Danube, le 19, à Donawerth, et arriva, le 24, devant Wurtzbourg. Le 27, il campa à Aschaffenbourg, d'où il détacha 10,000 Bavarois sur Francfort, et, avec le reste de son armée, il alla s'établir, le 29, à Hanau, afin de barrer aux Français le passage de la vallée du Mein. «C'était, dit Jomini avec pitié, c'était une parodie de la Bérésina!»

Bataille de Hanau. — Retour de l'armée française sur le Rhin. — L'armée partit d'Erfurth le 25. — Les alliés ne la suivaient plus que de loin ; ils semblaient abandonner aux Cosaques le soin de profiter de leurs avantages. Ceux-ci côtoyaient les colonnes françaises, et quelquefois les précédaient. Sur la droite couraient les Cosaques de Czernicheff, sur la gauche, ceux de Platof et d'Orlof-Denisof. Ils faisaient sans doute beaucoup de mal, mais leur voisinage, présentant un danger toujours imminent à ceux des traînards qui auraient été tentés de s'écarter ou de rester en arrière, servait à remédier au relâchement de la discipline, et à prévenir des pertes plus graves. On marchait plus vite; la nécessité prêtait des forces aux plus faibles, et cette foule de soldats, qui avaient perdu leurs corps d'armée et leurs officiers, s'écoulait du moins avec quelque apparence d'ordre, au milieu des cadres peu nombreux qui formaient la tête et la queue de nos colonnes. On suivait la route d'Erfurth à Mayence par Gotha, Fulde et Schluchtern. Ce fut dans ce dernier endroit que l'Empereur apprit la manœuvre audacieuse de Wrède par les fuyards de l'avant-garde, qui était venue donner contre les Austro-Bavarois. Il n'y avait pas à tergiverser : il fallait se hâter de se frayer un chemin à travers ces nouveaux ennemis, pour ne pas donner le temps à ceux qui suivaient d'arriver. Blucher, quittant la chaussée d'Eisenach, s'était élevé au au nord par Hersefeld, vers les sources de la Nidda, pour attaquer l'armée française par son flanc gauche; Bubna suivait toujours l'armée en queue, et la grande armée alliée gagnait la droite des Français par les montagnes de Franconie. La situation était critique. Napoléon s'éleva à la hauteur du danger, et loin de perdre courage, marcha vivement sur Hanau.

[1] «Ainsi, non-seulement les Bavarois ont abandonné notre cause, mais ils sont décidément ennemis, et ne perdent pas de temps pour nous le prouver. Cette inimitié impromptue qui éclate avec tant de violence, étonne l'Empereur et bouleverse toutes les idées qu'il s'était faites sur la défection de la Bavière. «Pour que les Bavarois viennent sérieusement nous barrer le chemin, dit-il, il faut que la volonté du roi soit captive, et que de Wrède ne soit plus au service «du cabinet de Munich.» Dans cette circonstance, le major général croit devoir rappeler à l'Empereur que quelques Bavarois servent encore dans nos rangs, et lui demande ce qu'il en faut faire. Napoléon ordonne qu'on les renvoie libres à leur souverain.

Voici la lettre que l'Empereur fait écrire, sous sa dictée, au commandant bavarois :

«Le roi votre maître, Monsieur, méconnaissant ce que l'Empereur a fait pour lui, a déclaré la guerre à la France.

«Dans de pareilles circonstances, les troupes bavaroises qui se trouvent à l'armée devraient être désarmées et faites prisonnières de guerre; mais cela serait contraire à la confiance que l'Empereur veut que les troupes à ses ordres aient en lui... En conséquence, Monsieur, l'intention de l'Empereur est que vous réunissiez votre bataillon; vous vous ferez donner des magasins, quatre jours de vivres, et vous partirez d'ici pour vous retirer chez vous, etc.» (FAIN, *Manuscrit de* 1813).

Une épaisse forêt que la route traverse couvre les approches de Hanau. Au-delà du bois, la Kintzig forme un coude qui resserre le débouché de la forêt. La ville se présente sur la rive opposée. La route la laisse sur la gauche, en suivant les contours de la rivière pour gagner la chaussée de Francfort. Tel était le long défilé dont il fallait forcer le passage.

L'Empereur passa la nuit du 29 au 30 à faire ses dispositions. Son premier soin fut de diminuer la file des voitures : tous les bagages furent dirigés sur la droite, vers Coblentz. La cavalerie de Lefebvre Desnouettes et de Milhaud, durent protéger ce mouvement et en même temps éclairer la droite du champ de bataille.

Le 30 au matin, l'Empereur n'avait encore à sa disposition que l'infanterie du duc de Tarente (11e corps) et celle du duc de Bellune (2e corps), qui ne présentaient guère que 5,000 hommes réunis. Il la jeta en tirailleurs dans la forêt, et les fit soutenir par la cavalerie du général Sébastiani.

Le duc de Tarente prit le commandement de cette première ligne. Quelques coups de mitraille et une charge de cavalerie, dissipèrent l'avant-garde ennemie, qui se tenait à l'entrée du bois. Nos tirailleurs s'engagèrent sur les pas des Bavarois; ils les poussèrent d'arbre en arbre. Les étincelles d'une vive fusillade brillaient au loin dans les ombres de la forêt, et la bataille commençait comme une grande partie de chasse. Le général Dubreton sur la gauche, le général Charpentier sur la droite, conduisaient les attaques. La cavalerie du général Sébastiani profitait de toutes les clairières pour charger l'ennemi. — En peu de temps les Français parvinrent au débouché de la forêt; mais alors une ligne de 40,000 hommes s'offrit à la vue des tirailleurs et les arrêta. L'armée ennemie avait son front couvert par 80 bouches à feu.

Le général de Wrède était persuadé que l'armée française n'avait pas cessé, depuis Leipsick, d'être poursuivie à outrance par la grande armée des alliés; il s'imaginait trouver des troupes rompues, exténuées, hors d'haleine, devant lesquelles il n'aurait qu'à se présenter pour leur faire déposer les armes. Dans son empressement, négligeant toute considération de prudence, il attendait l'armée de Napoléon sur la lisière du bois et ayant la rivière à dos.

Si les 80,000 Français, débris de l'armée qui avait combattu à Leipsick, s'étaient trouvés en ce moment rangés par bataillons, par divisions et par corps d'armée, de Wrède aurait payé cher sa témérité. Un mouvement vigoureux aurait suffi pour lui enlever le pont de Lamboy, le seul qu'il eût pour retraite, et aurait mis son armée entière à la discrétion de l'Empereur. Mais les corps du général Bertrand et du duc de Raguse étaient encore éloignés; l'arrière-garde du duc de Trévise ne faisait même que d'arriver à Hunefeld. Napoléon ne pouvait réellement disposer que des braves qui s'étaient portés à l'avant-garde, et on n'en comptait pas plus de 10.000.

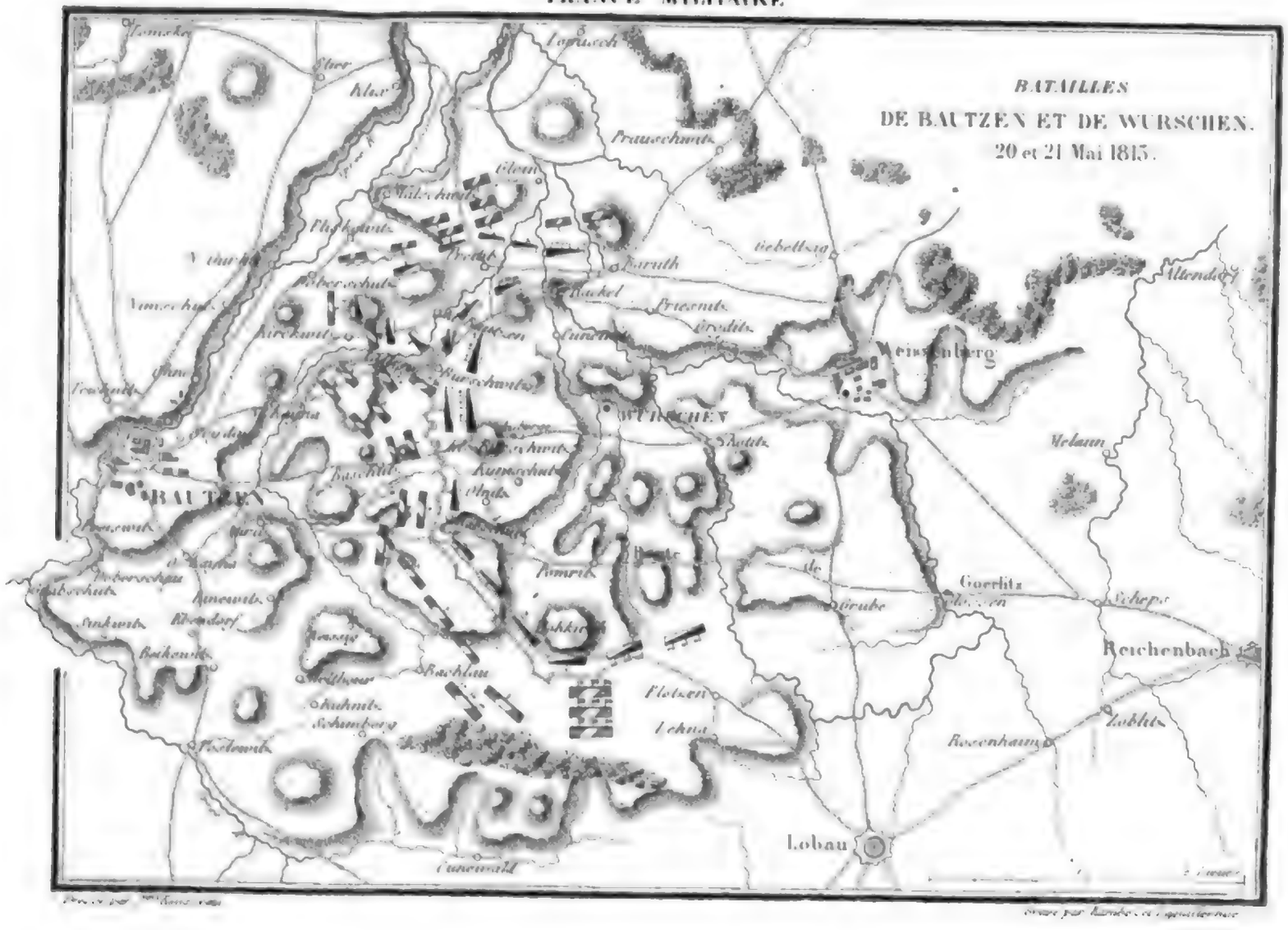
Cependant, à mesure que l'artillerie de la garde arrivait, le général Drouot faisait placer les pièces en batteries. Il commença à tirer avec quinze pièces; sa ligne s'accrut bientôt et finit par présenter cinquante bouches à feu. Cette grande batterie s'avançait en tirant, sans qu'aucunes troupes fussent encore derrière elle pour la soutenir. Mais, à travers l'épaisse fumée qu'elle vomissait, l'ennemi croyait voir sortir de la forêt l'armée française tout entière. Les Bavarois furent frappés de terreur quand ils reconnurent les bonnets à poil de la vieille garde. C'était, en effet, le général Curial qui débouchait avec quelques bataillons. Après le premier moment d'hésitation, de Wrède se décida à faire charger sa cavalerie sur l'artillerie, et bientôt une nuée de chevaux environna les batteries. Mais les canonniers français saisissant leurs carabines, restèrent inabordables derrière leurs affûts. Le général Drouot, l'épée à la main, leur donnait l'exemple de la fermeté et du calme [1]. Le secours, d'ailleurs, ne se fit pas long-temps attendre. Sur l'ordre de l'Empereur, la cavalerie de la garde s'élança, conduite par Nansouty; en un instant elle dégagea cette partie du champ de bataille. Les dragons, commandés par Letort, les grenadiers, commandés par Laferière-Levêque, les vieux cuirassiers, aux ordres du général Saint-Germain, les jeunes gardes d'honneur, commandés par de Saluces, se précipitèrent sur les carrés d'infanterie et les enfoncèrent après avoir dispersé à coups de sabre la cavalerie ennemie. Les Cosaques de Czernizeff essayèrent de soutenir une charge et furent culbutés. Bientôt la ligne austro-bavaroise fut en déroute. — De Wrède se trouvait dans la position la plus critique; il ne lui restait d'autre ressource que de porter tous ses efforts sur sa droite, afin de dégager sa gauche et de donner à sa ligne de bataille le temps de gagner le pont de la Kintzig.

« Les troupes en marche arrivaient successivement; elles s'entassaient au milieu de la forêt, où l'Empereur lui-même était arrêté. Une foule inquiète entourait Napoléon, qui se promenait sur le chemin, donnant des ordres et causant avec le duc de Vicence. Tout à coup un obus tomba près d'eux, dans le fossé bordant la route. Le duc de Vicence s'élança et se plaça entre Napoléon et le danger. La conversation de l'Empereur et du général continua comme si rien ne les menaçait. Autour d'eux on respirait à peine! Heureusement l'obus, enfoui dans la terre, n'éclata pas [2]. »

La forêt retentissait du bruit du canon. Les boulets sifflaient dans les branchages, et les rameaux hachés tombaient avec fracas. L'œil cherchait en vain à percer la profondeur des bois; à peine pouvait-on entrevoir la lueur des décharges d'artillerie qui brillait par intervalle. Dans cette situation la bataille paraissait longue! Tout à coup la fusillade se rapprocha sur la gauche; la cime des arbres fut agitée plus violemment par les boulets, et les cris des combattants se firent entendre : c'était l'attaque désespérée que le général de Wrède tentait par sa droite. L'Empereur dirigea de ce côté les grenadiers de la vieille garde, commandés par le général Friand, et bientôt ils eurent triomphé de ce dernier effort de l'ennemi. De Wrède, pour ne

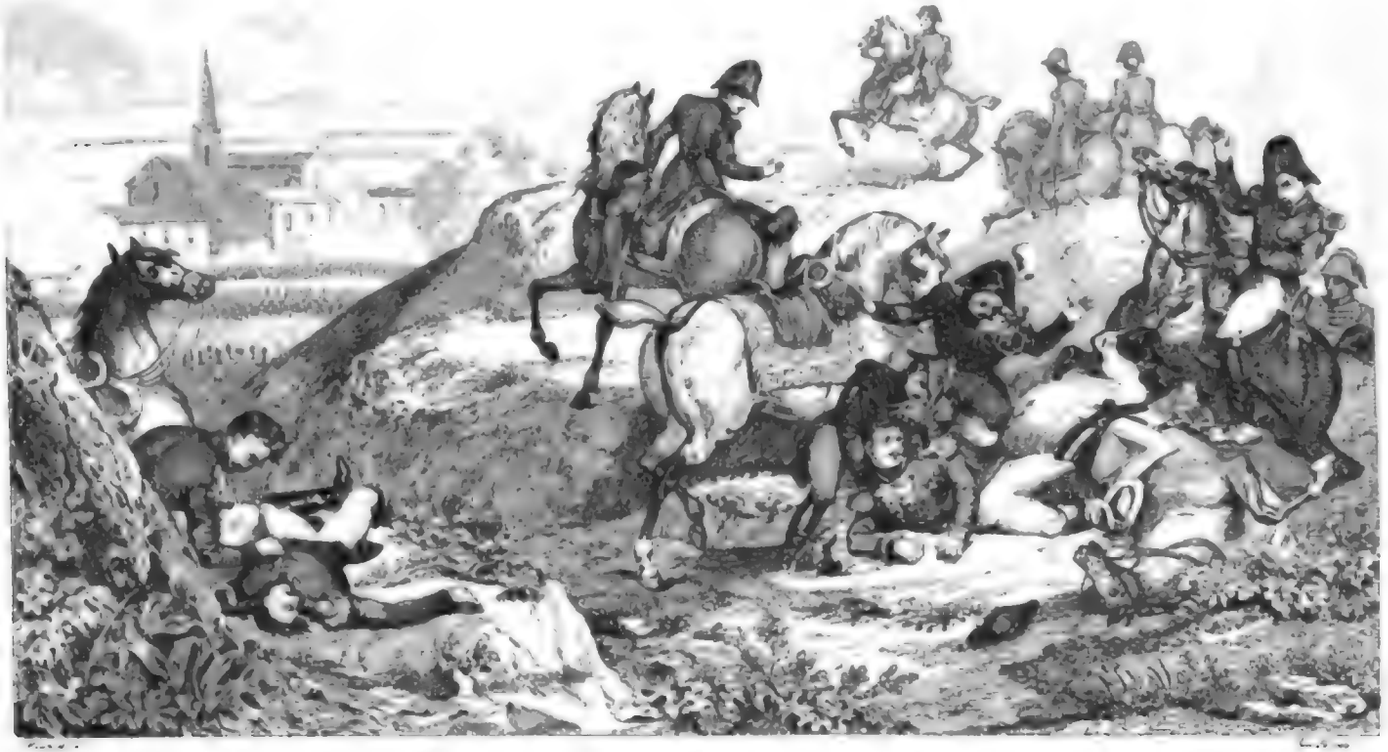
[1] Un beau et célèbre tableau d'Horace Vernet a retracé ce moment de la bataille; il fait partie du Musée historique de Versailles.

[2] Fain, *Manuscrit de* 1813.


BATAILLES
DE BAUTZEN ET DE WURSCHEN.
20 et 21 Mai 1813.
BAUTZEN
WURSCHEN
Meissenberg
Goerlitz
Reichenbach
Lobau

Bataille de Bautzen.

Digitized by Google



Victoire de Wurtchen. Mort du Général Duroc.

Digitized by Google

Troupes Etrangères au service de France.

Cypahis *Sapeur. Reg.t de la Vistule.* *Leg.n Portugaise.*

Delzons

Morand.

Digitized by Google

pas être acculé à la Kintzig, se hâta d'abandonner le champ de bataille et de passer la rivière avant que la cavalerie française, qui gagnait toujours du terrain, prit en flanc son aile droite; il rallia son armée près de la ferme de Lehrhof, sous la protection de la place de Hanau, que ses troupes occupaient encore, mais dont il ordonna l'évacuation pendant la nuit.

La cavalerie du général Sébastiani avait pris les devants pour gagner Francfort. Quelques colonnes la suivirent; mais la plus grande partie de l'armée passa la nuit dans la forêt; l'Empereur y resta au bivouac [1].

Au jour, toute l'armée continua à défiler, laissant sur sa gauche la ville de Hanau, où un détachement s'était introduit pendant la nuit.

Le 31 octobre, l'Empereur se trouvait à peine à quelques lieues de Hanau lorsqu'il apprit que la bataille recommençait. — Les Bavarois, voyant l'armée française plus pressée de gagner le Rhin que de les poursuivre, avaient repris confiance et étaient revenus sur leurs pas; mais le général Bertrand et le duc de Raguse s'étaient portés à Hanau et attendaient l'ennemi. Ils laissèrent les Bavarois s'engager encore une fois au-delà de la Kintzig, et les têtes de colonnes de de Wrède, reçues à la baïonnette par les divisions Morand et Guilleminot, furent culbutées; le général bavarois lui-même fut atteint d'une balle; son gendre, le prince d'OEttingen, fut tué. Le premier soin du général autrichien Fresnel, à qui échut le commandement de l'armée ennemie, fut d'ordonner la retraite. — Dans ces deux journées, l'armée austro-bavaroise avait perdu 10,000 hommes, dont 6,000 tués ou blessés. La perte des Français, en y comprenant 3,000 malades ou blessés marchant isolément en avant de l'avant-garde, et qui furent enlevés du 28 au 30, s'éleva à 5,000 hommes.

Après la victoire de Hanau, la marche des Français sur le Rhin continua tranquillement. — L'Empereur arriva à Mayence le 2 novembre, il s'y arrêta six jours pour donner les derniers ordres qu'exigeait la situation de l'armée, et le 9 novembre il arriva à Paris, où il s'était fait précéder par vingt drapeaux pris à l'ennemi; car, ainsi que dit alors M. de Fontanes dans une adresse solennelle, «sur l'étroit chemin où tant de défections éclatantes et de sourdes trahisons resserraient la marche de l'Empereur et gênaient ses mouvements, des trophées avaient encore signalé son retour.»

En 1812, l'armée française avait succombé sous la rigueur des saisons; en 1813, elle fut victime de la perfidie de ses alliés.

[1] «L'empereur Napoléon avait passé dans la forêt la nuit qui suivit la bataille. Le lendemain matin, une députation de la ville de Hanau vint l'y trouver à son bivouac. Il était assis sur un pliant de maroquin rouge, devant un grand feu de garde, entouré de plusieurs maréchaux et officiers généraux. Napoléon fit diverses questions sur l'armée autrichienne et bavaroise. Le duc de Vicence servait d'interprète pour les demandes et les réponses. La députation, en se retirant, pria le duc de Vicence de recommander la ville à la bienveillance de Sa Majesté impériale, et ce général leur répondit de la manière la plus obligeante.» (*Extrait des gazettes prussiennes*).

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1813.

15 SEPTEMBRE. — Combat de Gieshubel.
16 — Combat de Peterswalde.
17 — Combat de Dolnitz (Bohême).
19 — Combat de Freybourg.
22 — Combat de Bichoffswerda.
26 — 1er combat de Wartenbourg.
27 — Combat de Dessau.
28 — 2e combat de Freybourg.
8 OCTOBRE. 2e combat de Wartenbourg.
7 — Combat d'Augustusbourg.
9 — Combat de Flemingen.
10 OCTOBRE. Combat de Wethau.
— — Combat de Frohbourg.
12 — Combat de Dessau.
14 — Combat de Vachau (Saxe).
16 — Bataille de Leipsick. 1re journée.
18 — Bataille de Leipsick. 2e journée.
19 — Évacuation de Leipsick. — Mort de Poniatowski.
20 — Combat de Kosen.
23-25 Arrivée et séjour à Erfurth.
24 — Départ du roi de Naples.
30 — Bataille de Hanau.
2 NOVEMBRE. Arrivée de l'Empereur à Mayence
9 — Retour de l'Empereur à Saint-Cloud.

Digitized by Google

OPÉRATIONS SUR LE BAS-ELBE.

INVASION DE LA HOLLANDE.

DÉFENSE DES PLACES FORTES DE L'ALLEMAGNE.

SOMMAIRE.

Opérations sur le Bas-Elbe. — Combat de Gœrde, etc. — Blocus de Hambourg. — Envahissement de la Hollande. — Capitulation de Gouvion Saint-Cyr à Dresde. — Elle est violée par les Coalisés. — Capitulations de Stettin et de Zamosc. — Siége et capitulation de Torgau. — Siége, défense et capitulation de Dantzick.

Nous avons maintenant à rendre compte des opérations du 13e corps aux ordres du maréchal Davoust, que l'Empereur avait détaché au-delà de son extrême gauche, du côté de Hambourg, pour défendre les départements de l'Empire français, qui s'étendait alors sur le littoral de la mer du nord jusqu'aux bouches de l'Elbe.

Le prince d'Eckmuhl avait devant lui un corps d'armée anglo-hanovrien, commandé par le général Walmoden, à qui il reprit Hambourg, dont les Coalisés s'étaient emparés au commencement de la campagne. Ce fut là que l'armistice de Plesswitz le trouva établi.

Nous parlerons ensuite de l'invasion de la Hollande par les Coalisés, et de la défense des places fortes de l'Allemagne, où, en se retirant, l'armée française avait laissé des garnisons.

Opérations sur le Bas-Elbe. — Combat de Gœrde, etc. — Blocus de Hambourg. — La reprise des hostilités, après la rupture de l'armistice, amena sur le Bas-Elbe des opérations dans le détail desquels nous allons entrer.

Le 13e corps de la grande armée, commandé par le maréchal Davoust, partit, le 18 août, de ses cantonnements de Hambourg; un bataillon du 30e de ligne se porta, dans la soirée, à Lauenbourg, où l'ennemi avait élevé des retranchements dont la défense était confiée à deux bataillons du corps de Lutzow, qui les abandonnèrent dans la matinée du 19. Ce corps franc et les cosaques de Tettenborn se retirèrent sur Wellahn, où ils furent suivis par quelques troupes envoyées par le maréchal Davoust, qui se dirigea sur Boitzenburg.

Tettenborn fut attaqué, le 20, à Wellahn, et repoussé à Zarrentin où il se réunit au général suédois Vegesack. — Le même jour, les Français s'avancèrent dans la direction de Wittenburg, après avoir emporté le pont de Zarensdorf. — L'armée ennemie, trop disséminée sur la ligne tracée lors de l'armistice, se trouvait, par ce mouvement, séparée de la Baltique; son commandant, le général Walmoden, se retira sur Grabow avec son aile gauche et son centre, laissant aux ordres du général Vegesack sa droite, gravement compromise à Grevismuhlen. — Les troupes françaises, renforcées de la division danoise du prince de Hesse, s'établirent, le 23, à Wittenburg; le lendemain le maréchal Davoust était à Schwerin, d'où il détacha, le 25, sur Wismar, la division du général Loison pour couper entièrement Vegesack. En effet, le général suédois précipita sa retraite sur Rostock, où il fut poursuivi à outrance. — Le général Loison resta à Wismar, et le maréchal Davoust à Schwerin.

Lorsque la nouvelle du combat de Gross-Beeren parvint au maréchal Davoust, c'est-à-dire le 2 septembre, la division Loison reçut l'ordre d'évacuer Wismar, et le maréchal quitta Schwerin pour se replier sur Schonberg. C'est dans cette ville que les Danois se séparèrent des Français. Le général Loison prit position derrière les retranchements qui avaient été élevés sur la Stecknitz, vers Ratzeburg. Les Danois laissèrent une garnison dans Lubeck et se retirèrent à Oldeslohe, sur la Trave, où ils s'établirent. — L'ennemi revint alors sur ses pas, le général Walmoden à Schwerin, et le général Vegesack à Grevismulhen.

Le général en chef de l'armée alliée, voulant remédier à la faiblesse de ses moyens de défense, organisa en toute hâte 20,000 hommes de landsturm (levée en masse) dans le Mecklenbourg et dans la Poméranie suédoise, et poussa des partis sur la rive gauche de l'Elbe. Un de ces partis s'empara d'une dépêche du maréchal français; le général ennemi eut ainsi connaissance de la marche du général Pécheux, qui avait été détaché avec quelques bataillons, un escadron et six pièces d'artillerie vers Magdebourg, pour éclairer la rive gauche de l'Elbe. Laissant alors le général Vegesack à Schwerin, afin d'observer Davoust, le général Walmoden se porta, avec 16,000 hommes, vers Domutz, où il avait fait construire un pont. Tettenborn, qui commandait son avant-garde, s'avança, le 16 septembre, jusqu'à Danneberg; il y rencontra le général Pécheux à la tête de ses troupes, qui formaient à peine 7,000 hommes. Instruit de la supériorité des forces qu'il avait devant lui, le général Pécheux fit halte et prit position près du village de Gœrde. Walmoden se disposa à l'attaquer à la fois par son centre et par ses deux ailes. Le combat s'engagea et le feu ennemi démonta promptement l'artillerie française; mais les bataillons français résistèrent avec la plus grande opiniâtreté aux efforts de l'infanterie et de la cavalerie ennemie. Enveloppé de tous

côtés, le général Pécheux fit sa retraite en carré, résista à toutes les charges et s'ouvrit le passage, laissant sur le champ de bataille ses pièces démontées, 500 hommes tués ou blessés et 1,200 prisonniers, parmi lesquels se trouvait le général Miączinski. Ce combat coûta 800 hommes aux alliés. — Walmoden repassa, le 18, à la droite de l'Elbe, et reprit sa position de Schwerin.

La position de Ratzeburg était toujours occupée par le maréchal Davoust. — De son côté, le général Walmoden resta dans l'inaction jusqu'au 13 octobre, époque à laquelle il envoya le général Tettenborn tenter un coup de main sur Brême. 1,100 hommes défendaient cette ville; surpris par un corps nombreux, ils se défendirent avec la plus grande résolution; mais leur commandant, le colonel Thuillier, ayant été tué le 24, la garnison capitula le lendemain, dans la crainte d'être égorgée par la populace soulevée. Elle obtint, par sa belle défense, le droit de revenir en France.

Le prince royal de Suède, décidé à agir de concert avec le général Walmoden, quitta Hanovre, le 20 novembre, pour se réunir aux Anglo-Hanovriens, et arriva, le 24, à Boitzenburg. Instruit de ce mouvement, le maréchal Davoust avait quitté, le 13, sa position de Ratzeburg et repassé la Stecknitz. Bernadotte détacha les corps russes de Woronzof et de Strogonof pour balayer la rive gauche de l'Elbe. Woronzof arriva devant Stadt, qu'il voulut enlever d'assaut, mais il fut repoussé avec perte. Cependant, comme la garnison n'était pas en état de résister à une seconde attaque, elle évacua la place pendant la nuit et s'embarqua pour Gluckstadt. Strogonof releva alors Woronzof, qui était resté devant Haarburg, et ce dernier se réunit, à Boitzenburg, à l'armée suédoise.

Bernadotte avait tout disposé pour attaquer le maréchal Davoust, le 2 décembre; mais ce dernier, craignant d'être coupé de Hambourg, quitta, dans la nuit du 1er au 2, sa position derrière la Stecknitz et se retira derrière la Bille. Les Danois, isolés par ce mouvement, se replièrent sur Lubeck et derrière la Trave. Davoust, dont les forces s'élevaient à peine à 25,000 hommes, ne fut pas plutôt informé que Walmoden avait quitté la Stecknitz, le 4, qu'il rentra dans Hambourg, où Woronzof le bloqua. Des forces ennemies imposantes se présentèrent devant Lubeck, qu'occupait une garnison danoise, sous les ordres du général français Lallemand. Cette garnison sortit de la ville par arrangement, et se replia, le jour même, à Segeberg, sur le gros du corps danois.

Le prince royal de Suède acheva de cerner le prince de Hesse, qui s'était retiré à Rendsburg. Dans le même temps, Tettenborn, ayant passé l'Eyder, prit Tonningen, Friedrichstadt et Husum. Le prince de Hesse, n'étant pas en mesure de se défendre, conclut, le 15 novembre, un armistice de quinze jours, pour attendre le résultat des négociations, ouvertes par le Danemarck avec les puissances alliées.

Envahissement de la Hollande. — La Hollande était presque entièrement dégarnie de soldats. On y comptait à peine six mille hommes de troupes de ligne, se composant, en grande partie, de deux régiments allemands à la solde de la France. Bulow et Wintzingerode s'étant avancés contre ces troupes, elles se concentrèrent à Utrecht, sous les ordres du général Molitor. — Le 18 novembre, la garnison d'Amsterdam évacua cette ville; aussitôt un gouvernement provisoire s'établit. N'ayant pas assez de forces pour arrêter les progrès de l'insurrection, le général Molitor se retira derrière la Meuse, et les deux régiments allemands passèrent à l'ennemi.

Les troupes alliées profitèrent de l'état d'insurrection de la Hollande pour s'y répandre de toutes parts. Déjà, le 12 novembre, l'avant-garde de Wintzingerode était entrée en Frise, et s'était emparée de Swol, de Kamper et de Groningen. Le 24, le corps de Benkendorf entra à Amsterdam; et, pendant que Wintzingerode occupait la Frise et la Hollande septentrionale, Bulow marchait sur l'Yssel. La division d'Oppen se porta, le 23 novembre, sur Arnheim, défendu par 3,000 hommes environ, que le maréchal Macdonald y avait envoyés. Oppen resta jusqu'au 30 devant cette ville. Bulow arriva, ce jour-là, avec le reste de son corps, moins une division, détachée pour bloquer Wesel. Les remparts ayant été escaladés, la garnison, qui ne pouvait soutenir un assaut dans une ville presque ouverte, se retira sur Nimègue, laissant au pouvoir de l'ennemi 300 prisonniers et deux pièces de canon.

Deux bataillons de la division Borstel et un escadron de hussards du corps de Bulow, vinrent attaquer brusquement, le 2 décembre, la garnison de Neuss, composée de trois faibles bataillons français, qui se gardaient mal. Le colonel du 150e régiment français fut pris dans son logement avec 60 hommes et son aigle. Le général Beauvais s'avança, le 3, sur la ville avec 400 hommes d'infanterie du 5e corps et 150 chevaux. Cette troupe sabra 60 hussards ennemis qui voulurent résister. L'infanterie repassa le Rhin, et les Français rentrèrent en possession de Neuss.

Telle était en Hollande la position des affaires à la fin de l'année 1813.

Capitulation de Gouvion Saint-Cyr à Dresde. — Elle est violée par les Coalisés. — Pendant la marche des Coalisés sur Leipsick, un corps de 20,000 hommes, sous le commandement du comte de Tolstoy, était resté en observation devant Dresde. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, que l'Empereur avait, comme on l'a vu, laissé à Dresde, se décida à l'attaquer avec les 25,000 hommes qu'il avait sous ses ordres, et qui formaient six divisions. Quatre sortirent de la ville, le 17 octobre, et se dirigèrent sur Racknitz, où l'ennemi élevait des redoutes. Deux divisions d'infanterie, soutenues par la brigade de cavalerie du général Gérard, attaquèrent l'ennemi de front, pendant que deux autres divisions le tournaient par Flauen. Les redoutes furent emportées, et les Russes, après avoir laissé au pouvoir des Français 1,200 prisonniers, 10 canons, 20 caissons et un équipage de pont, furent repoussés sur Dohna. Le général Tolstoy se replia alors sur Berggieshubel, où il fit sa

jonction avec le général Chasteler, qui s'avançait à son secours avec 10,000 Autrichiens. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr se rapprocha de Dresde.

Après la bataille de Leipsick, Schwartzenberg détacha sur Dresde le corps du général Klénau. Ce corps arriva devant la ville, le 26 octobre, et força le maréchal à renfermer ses troupes dans l'enceinte des ouvrages qui couvraient les faubourgs. Le blocus ne pouvait durer long-temps. Le pays, entièrement dévasté, n'offrait aucune ressource aux approvisionnements de l'armée assiégée. Une affreuse disette ne tarda pas à se manifester, et menaça d'anéantir en peu de jours les habitants de la ville et ceux qui la défendaient. Le maréchal forma, le 5 novembre, le dessein de forcer la ligne du blocus à la droite de l'Elbe, et de se porter sur Torgau et Wittemberg. Il espérait, une fois renforcé par la garnison de ces deux places, pouvoir s'ouvrir un chemin jusqu'aux frontières de France. Mais les forces réunies de Tolstoy et de Klénau s'étant portées sur ce point, les têtes de colonnes françaises ne purent déboucher, et le maréchal fut obligé de rentrer dans la ville. N'ayant plus aucune chance de salut, Gouvion Saint-Cyr offrit, le 11 novembre, une capitulation que les alliés acceptèrent : la garnison devait déposer les armes, rentrer en France et ne pas servir avant parfait échange. Outre les 25,000 combattants qui défendaient Dresde, il s'y trouvait, dans les hôpitaux, 8,000 malades ou blessés. Les Français défilèrent en six colonnes, du 12 au 17 novembre, et marchèrent vers la France; mais quand ils furent arrivés à Altenburg, le général Chasteler signifia au maréchal Saint-Cyr que le prince de Schwartzenberg avait refusé de ratifier la capitulation. On lui proposa de le ramener à Dresde et de rendre les armes à ses troupes; mais les alliés connaissaient l'état de dénuement des magasins français; leur offre était une ironie amère; le maréchal se trouva réduit à la cruelle nécessité de rester avec son corps d'armée prisonnier de l'ennemi.

Capitulations de Stettin et de Zamosc. — Le 5 décembre, la forteresse de Stettin se rendit après neuf mois de blocus. Les 7,500 hommes, qui en formaient la garnison, sous les ordres du général Dufresse, restèrent prisonniers de guerre.

Le fort de Zamosc, dans le duché de Varsovie, avait été bloqué dans les premiers jours de janvier, et capitula le 22 décembre. La garnison, commandée par le général Zangk, se rendit prisonnière. Il en fut de même de Modlin, où commandait le général Daendels, et qui capitula le 25 décembre.

Siége et capitulation de Torgau. — Le général Ryssel, renforcé des troupes saxonnes qui avaient passé à l'ennemi, fut chargé, après la bataille de Leipsick, de faire le blocus de Torgau. Le général Tauenzien vint le remplacer le 23 octobre. L'investissement fut achevé le 1er novembre, et la tranchée ouverte le 22. Le 28, on conclut un armistice pour régler les articles d'une capitulation; mais le général Dutaillis tenant à une évacuation pure et simple, les hostilités recommencèrent le 6 décembre. Enfin, l'ennemi ayant emporté les forts avancés, et le corps de la place étant entamé, le général Dutaillis, qui, d'ailleurs, n'avait plus un nombre d'hommes suffisant pour faire le service, fut forcé de capituler le 26 décembre pour le 12 janvier. Les 7,200 hommes, restes de la garnison, furent prisonniers de guerre [1].

[1] A défaut d'autres détails officiels sur le siége et la capitulation de Torgau, nous allons donner à nos lecteurs quelques fragments d'une relation de la défense de cette place, relation écrite par un des officiers généraux qui y furent employés, et adressée par ce général à un de nos recueils militaires.

«... A l'époque où Napoléon méditait de livrer une bataille décisive sous les murs de Leipsick, il voulait conserver des points d'appui sur l'Elbe, et il avait choisi la place de Torgau pour servir de dépôt à ses approvisionnements de réserve et à ses malades. Il pensa dès lors que ce commandement était d'une trop grande importance pour un général de brigade, et y envoya, comme gouverneur, un de ses aides-de-camp, le lieutenant-général comte de Narbonne, en lui adjoignant le général de brigade Brun de Villeret, comme commandant la garnison.

«Ce plan de l'Empereur fit entrer six mille malades dans une place qui compte seulement quatre mille hommes de population. La bataille de Leipsick eut lieu, et une immense colonne, composée de plusieurs corps et de la totalité des équipages du grand quartier-général, sous le commandement du général Durrieu, fut obligée de se jeter dans Torgau. Il s'y trouva réunis 10,000 chevaux, 800 voitures et 25,000 Français. L'encombrement fut extrême, quoique M. de Narbonne eût pris le parti de renvoyer, peu de jours après la bataille, les Saxons et les autres troupes de la Confédération du Rhin. Le typhus se développa alors avec une fureur difficile à décrire, et, vers la fin d'octobre, on compta plus de 8,000 malades dans les hôpitaux. On croira facilement qu'une ville comme Torgau ne renfermait pas une quantité suffisante d'établissements de cette espèce.....

M. le comte de Narbonne et le général Brun de Villeret s'étaient bien occupés de mettre quelque ordre dans les différents services; mais le personnel manquant, et, sans l'arrivée de la colonne échappée au désastre de Leipsick, leurs efforts eussent été entièrement infructueux. Avec elle entrèrent dans Torgau plusieurs généraux, officiers supérieurs et administrateurs d'un grand mérite, et dès lors le service prit, sous tous les rapports, une forme régulière. Le commissaire ordonnateur Lamartelière se chargea des hôpitaux et des subsistances. Pour la première partie, il fut puissamment secondé par deux officiers de santé d'une haute réputation bien justement acquise, M. Desgenettes, déjà si connu dans l'histoire de l'expédition d'Égypte, et M. Laubert. Ces deux hommes, dévoués et intrépides, ne craignirent point de visiter incessamment les salles infectes où les malades expiraient par centaines, sans recevoir de secours, et ne laissèrent désormais aux médecins et aux employés subalternes aucun prétexte de négliger leur devoir. Le colonel du génie Bernard, et le chef de bataillon de la même arme, Novillard, entreprirent de mettre la place à l'abri d'un coup de main, et imprimèrent une grande activité à tous les travaux de défense. Le général Bouchu prit le commandement de l'artillerie, et l'on put compter sur le service de toutes les bouches à feu de l'enceinte. Le général Durrieu partagea avec le général Brun de Villeret le commandement de différentes colonnes mobiles, qui firent entrer dans la place une grande quantité de bois pour former des blindages, de nombreux troupeaux, et un approvisionnement en grains, devenu bien nécessaire depuis que le nombre des consommateurs s'était augmenté si considérablement.....

«Pendant le mois d'octobre, l'ennemi, occupé avec toutes ses forces dans les environs de Leipsick, n'entretint devant Torgau qu'un corps d'observation, placé sur la rive droite de l'Elbe. La rive gauche était abandonnée, et l'on en profitait pour faire sortir chaque jour une ou deux colonnes, qui rentraient le lendemain ou le surlendemain avec des convois précieux pour la place. Les bivouacs prussiens étaient toutefois en face de la tête de pont, à une faible distance. Le village de Kreschau, situé à 400 toises des glacis, était occupé par eux; et comme ils pouvaient y établir des batteries, le général Brun reçut du gouverneur l'ordre de les en chasser, et même de brûler le village. Cet officier sortit à la tête d'un fort détachement, qu'il fit marcher par échelons; il surprit les Prussiens, les culbuta du premier choc, et leur fit des prisonniers.....

«.... Les excursions de la garnison sur la rive gauche de l'Elbe, se firent librement jusqu'à la fin d'octobre; mais, dès le 2 novem-

Digitized by Google

Siége, défense et capitulation de Dantzick. — Dans le courant de janvier 1813, les divisions Heudelet et Grandjean, des 9e et 10e corps de l'armée de Russie, étaient venus renforcer la garnison de Dantzick. Le général Rapp, chargé de la défense de cette place, acheva alors de prendre toutes les mesures nécessaires. La garnison s'élevait, à cette époque, à 35,900 hommes et 3,600 chevaux. Il faut distraire de ce nombre 6,000 malades qui, pour la plupart, étaient incapables de reprendre jamais du service.

Le général Rapp fit rentrer, dès le 18 janvier, presque toutes les troupes dans la place; il ne laissa qu'une brigade à Saint-Albrecht, et une chaîne de postes établis à une lieue autour des ouvrages avancés.

Le blocus était formé alors par un certain nombre d'escadrons de troupes légères, et principalement de cosaques, sous les ordres de l'hetmann Platof; cette cavalerie fut bientôt renforcée par des corps d'infanterie.

Rapp fit faire, le 29 janvier, une reconnaissance pour connaître les forces de l'ennemi en arrière de Striesen. Le général Grandjean déboucha de ce village à la tête de quatre bataillons, un peloton de cavalerie, deux pièces de canon, et s'empara d'un mamelon occupé par l'ennemi. Une seconde reconnaissance, faite sur le même point, le 4 février, amena un engagement plus grave : le général d'Estrées, débouchant de Langenfurth avec quatre bataillons d'infanterie napolitaine, un peloton de cavalerie et deux pièces de canon, rencontra un fort détachement de cosaques qui le repoussèrent vivement. Un autre détachement, parti de Stolzenberg, éprouva le même sort, et laissa 22 officiers et 243 hommes entre les mains des Russes, qui restèrent maîtres de Langenfurth. Mais le gé-

bre, l'ennemi parut en force sur cette rive. Le général Brun, pour le reconnaître, sortit, le 3, à la tête d'un détachement qui allait chercher du bois dans la forêt de Loswig. Il fut obligé de combattre pour couvrir les travailleurs, et réussit à faire rentrer le convoi dans la place. Le général Durrieu, qui sortit le lendemain pour une expédition semblable, rencontra de plus grands obstacles. Il fut attaqué par des forces considérables, et obligé d'abandonner la forêt; il perdit 120 hommes.....

« Dès cette époque, on arrêta dans le conseil de défense d'abandonner ces sortes d'opérations, parce que le moral du soldat était très affaibli par les ravages de l'épidémie. La mortalité était effrayante : on perdait deux cents hommes par jour, et les entrées aux hôpitaux excédaient ce nombre. Parce que personne ne sortait convalescent de ces asiles de la douleur, les soldats pensaient avec raison qu'il valait mieux se priver des soins qu'ils pouvaient y recevoir; ils dissimulaient leur mal jusqu'à la dernière extrémité, afin de se soustraire à un billet d'hôpital, qu'ils considéraient comme un arrêt de mort. Ils périssaient dans les casernes, dans les rues, en faction même, et les tableaux les plus hideux qu'on a pu tracer de la peste, peuvent seuls donner une idée de la désolation de la garnison de Torgau. Jamais 25,000 hommes, infectés de ce mal terrible, n'ont été réunis dans un aussi petit espace. Le comte de Narbonne succomba le 17 novembre, et emporta les regrets universels. Ses qualités estimables lui avaient gagné le cœur des officiers et du dernier des soldats; on le regrettait d'ailleurs comme une victime du dévouement le plus généreux, puisque c'est en parcourant tous les rangs de la garnison qu'il avait contracté le germe de la maladie.....

« La mortalité s'était élevée jusqu'à trois cents hommes par jour. Dans des circonstances aussi pénibles, le commandement supérieur fut déféré au général Dutaillis, jusqu'alors sans fonctions, et que l'on connaissait peu; mais il était le seul divisionnaire, et parut, à ce titre, devoir obtenir la préférence. Il changea peu de choses aux dispositions prises par son prédécesseur.

« L'ennemi serrait la place de très près : il n'avait encore tenté aucun coup de force; mais, se trouvant sans doute en mesure, et ayant réuni ses moyens de siége, le 23 novembre, il attaqua le poste des écluses et l'enleva. Le 27, il ouvrit une parallèle devant le fort Zinna, et commença à construire des batteries; le 28, il démasqua deux batteries de mortiers, l'une sur la rive droite de l'Elbe, et l'autre dans le faubourg des écluses, que l'on avait été forcé de lui abandonner. Dès cet instant, la place fut bombardée toutes les nuits, quelquefois même le jour, et la garnison n'eut plus de repos.

« La prise du fort Zinna aurait rendu la défense de la place très difficile. Avec des hommes aussi découragés que ceux de la garnison, il était à craindre que, d'un moment à l'autre, il ne fût enlevé de vive force. Le général Durrieu s'y jeta avec 300 hommes, et y déploya un courage et un dévouement dignes d'un meilleur sort et de circonstances plus heureuses. Le fort n'a pas 40 toises de diamètre; tous les abris furent anéantis par le feu de l'ennemi, en moins de deux jours; les bombes et les éclats d'obus formaient sur le fort une pluie presque continuelle; l'humidité de deux magasins à poudre, qui servaient de casemates, était telle, que les hommes ne pouvaient pas y rester deux heures, sans en sortir avec un germe de maladie. Le gouverneur eut le soin de faire renouveler les défenseurs de ce mauvais poste par les autres troupes de la garnison; mais le général Durrieu ne voulut jamais le quitter, et, pendant deux semaines, il demeura jour et nuit exposé aux intempéries de l'air et à une pluie de feu telle, que l'on concevait difficilement comment il pouvait échapper à un aussi grand péril.

« L'ennemi, voyant que la vivacité de son feu n'amenait point la reddition du fort, prit le parti d'avancer à la sape, opéra la descente du fossé, détruisit une partie de la fraise qui couvrait le pied des remparts, et se mit en mesure de livrer, au point du jour, un assaut qui eût été décisif, attendu que les faces des bastions étaient informes, que les massifs étaient formés d'un sable mouvant, qui n'aurait présenté aucun obstacle aux assaillants, et que les assiégés étaient physiquement trop faibles pour opposer une résistance convenable. Ce résultat était prévu depuis long-temps, et tous les bastions étaient minés. Le général Durrieu fit mettre le feu aux poudres, rentra en bon ordre dans la place, et ne laissa qu'une masse informe de décombres au général ennemi.

« Ce dernier événement donna lieu à un trait d'héroïsme individuel qui mérite d'être cité. L'explosion générale avait eu lieu; mais un bastion restait debout, et il paraissait que le feu avait manqué de s'y communiquer, par une raison dont on ne pouvait se rendre compte. Un sergent des mineurs, désespéré des reproches qu'on faisait à sa compagnie, partit seul comme un éclair avec une mèche à la main, et, cinq minutes après, l'explosion tant désirée se fit entendre; mais elle avait enveloppé le brave sergent!

« Le bombardement continuait : la moitié de Torgau était en cendres; toutes les maisons qui restaient encore étaient fortement endommagées, les fossés menaçaient de se geler, et, comme les remparts n'étaient revêtus sur aucun point, on avait à craindre toutes les nuits un assaut, que l'affaiblissement de la garnison ne permettait pas de soutenir. Le nombre des hommes en état de faire le service ne s'élevait pas à trois mille; on touchait au terme des subsistances, quoique la ration eût été réduite depuis long-temps à une livre de pain.

Dans cette situation, le conseil de défense jugea qu'une capitulation à terme, correspondant au jour où l'on n'aurait plus qu'une once de pain, était ce qui convenait le plus à l'intérêt de la garnison et à l'intérêt même de la défense. Le général Tauenzien, qui commandait l'armée prussienne, avait fait faire différentes offres depuis la destruction du fort Zinna. Le gouverneur chargea le général Brun de Villeret de se rendre près de ce général, et de traiter de la reddition de la place. Après plusieurs conférences, les bases de la capitulation furent arrêtées. Le général Brun obtint les honneurs de la guerre pour la garnison, et ce qui était plus précieux que de vaines parades, la liberté, pour les blessés et les non-combattants, de retourner en France. A ces conditions, il fut convenu que la place serait livrée à l'armée prussienne le 6 janvier 1814..... (Ce délai fut prolongé ensuite jusqu'au 12 janvier).

« Dans les derniers jours d'octobre, Torgau avait renfermé 25,000 Français, il en sortit 7,200 le jour de la reddition; 2,400 restèrent dans les hôpitaux; tout le reste avait péri, soit par le typhus, soit dans les combats et autres accidents du siége. »

La capitulation de Torgau, comme celle de Dresde, fut violée par les Coalisés. — « Les blessés et les non-combattants furent retenus à Leipsick, où ils souffrirent jusqu'à la paix tout ce que des prisonniers de guerre peuvent éprouver de plus rigoureux. »

néral Rapp rentra, le 6, en possession de ce point.

Six régiments d'infanterie et deux de cosaques vinrent, le 5 mars, renforcer l'armée assiégeante. Les Russes attaquèrent alors à la fois les postes de Langenfurth, de Stolzenberg, de Schidlitz et d'Ohra. Ils échouèrent à Langenfurth, où ils furent repoussés et contenus par quatre bataillons; mais ils obtinrent d'abord quelque succès du côté de Stolzenberg et d'Ohra. Heureusement un régiment napolitain, conduit par le général d'Estrées, les arrêta, en même temps que le général Bachelu les prenait en flanc, les culbutait et les rejetait en arrière de Neukau. Rapp fit alors avancer sur Ohra les quatre bataillons du général Bachelu, 150 chevaux et une batterie légère; les 8,000 Russes qui s'y trouvaient, furent chargés vigoureusement, enfoncés et rejetés sur Saint-Albrecht. Ils perdirent, dans cet engagement, 1,500 hommes tués ou blessés, un obusier et 500 prisonniers. Les Français eurent 200 hommes tués et 500 blessés environ.

Le 24 mars, le gouverneur de Dantzick fit une sortie pour ravitailler la place. Le général Bachelu chassa les Russes de Matschkau et de Borgfeld. Le général Gault entra dans Saint-Albrecht, où il enleva l'hôpital ennemi. Cette affaire coûta aux Russes 600 hommes tués ou blessés et 350 prisonniers.

Dans la dernière quinzaine de mars, une épidémie qui régnait dans la ville prit un caractère excessivement grave; il mourait jusqu'à 200 hommes par jour. Le général Gault succomba, le 6 avril, après d'horribles souffrances. Les ravages de la maladie cessèrent vers le milieu d'avril.

Le 15 avril, deux bataillons polonais attaquèrent le village de Brentau, et chassèrent, en leur faisant éprouver une perte considérable, les Russes qui défendaient ce poste, et qui se refugièrent sous le canon du fort Oliva.

Le gouverneur de Dantzick confia, vers la fin de ce mois, au général Bachelu le commandement d'une expédition dans la presqu'île de Nehrung, où il espérait pouvoir trouver d'abondantes ressources. Le 27, le général Bachelu partit au point du jour avec 1,200 fantassins d'élite, pris parmi les troupes françaises et étrangères, et 350 chevaux, commandés par le colonel Farine; il se dirigea sur Heubude, premier village de la presqu'île de Nehrung. Cette troupe était suivie d'une batterie d'artillerie légère polonaise, et d'une autre à pied servie par des canonniers français. Un second détachement d'infanterie suivait, en même temps, le bord de la mer, pour chasser les postes ennemis qui pouvaient être dans la forêt qui couvre une partie de la presqu'île. Ce détachement parut sur les dunes, à la hauteur d'Heubude, au moment où le général Bachelu entrait dans ce village avec sa colonne. Les avant-postes russes furent rejetés jusqu'à Bohnsack par le colonel Farine, qui leur fit 60 prisonniers. L'ennemi, fort de 2,600 hommes d'infanterie et de 900 chevaux, voulut défendre cette position, mais il fut mis dans la plus complète déroute. Le général Rapp, à la tête de deux bataillons, appuyait le mouvement du général Bachelu. Ce dernier, qui poursuivait les vaincus, arriva à la hauteur de Tasevalck, à huit lieues de Dantzick, et s'y établit pour s'occuper d'enlever les bestiaux, les grains et les fourrages qu'il pourrait trouver. L'expédition avait été conduite si vivement par le général Bachelu, que la réserve devint inutile. Le général Rapp rentra dans Dantzick avec sa colonne.

Le général Bachelu resta quatre jours dans la Nehrung; il visita avec soin toute la partie qu'il avait envahie, et ramena plus de cinq cents bêtes à cornes, quatre cents têtes de menu bétail, et une grande quantité de foin, de paille et d'avoine. Cette expédition avait coûté aux Russes plus de 300 hommes tués et 260 prisonniers.

L'armée assiégeante se renforça, dans le courant de mai, de plusieurs détachements, qui réparèrent ses pertes et la portèrent à 30,000 combattants.

Le 9 juin, le général Rapp résolut de faire une sortie pour éloigner l'ennemi et fourrager. Dès le matin, la plus grande partie de la garnison se déploya devant la place. Le général Grandjean fut placé entre Langenfurth et Schidlitz avec sa division, celle du général Devilliers et six pièces de canon; le général Heudelet se développa sur le terrain compris entre la vallée de Schildlitz et le petit bois d'Ohra, ayant sous ses ordres une partie de sa division et de celle du général d'Estrées, et quatre escadrons de cavalerie commandés par le général Cavaignac. Vers midi, le combat s'engagea; le Russes échouèrent dans leur attaque contre le général Heudelet, et, vers quatre heures, attaquèrent avec aussi peu de succès les troupes du général Grandjean. L'ennemi, après avoir éprouvé de grandes pertes, dut abandonner son camp de Pitzkendorf. On fit entrer dans la place du seigle vert en grande quantité, et la retraite se fit à sept heures du soir. Cette journée coûta aux Russes plus de 1,800 hommes tués, blessés ou prisonniers; les Français n'eurent que 400 hommes, tant tués que blessés.

Le 10 juin, le général Rapp vit arriver un aide-de-camp du général Drouot, qui lui fit connaître qu'aux termes de l'armistice du Plesswitz la place devait être ravitaillée. En conséquence, le général Rapp et le duc de Wurtemberg, commandant l'armée du blocus, nommèrent deux commissaires chargés d'arrêter ensemble le mode de ravitaillement de la place, et la démarcation des limites. Les livraisons de vivres se firent très lentement jusqu'au 6 août, époque à laquelle le duc de Wurtemberg dénonça la rupture de l'armistice, et la reprise des hostilités fut fixée au 24.

Le général Rapp profita des dix-huit jours qu'il avait devant lui pour faire exécuter de nouveaux travaux de défense.

Le 28 août, les assiégeants tentèrent, vers Ohra, une attaque qui fut repoussée à la baïonnette, et coûta beaucoup de monde aux Russes et aux Prussiens. Le lendemain, au petit jour, quatre régiments d'infanterie russe et un régiment de cosaques s'avancèrent, sur deux colonnes, contre la porte de Langenfurth; ils y trouvèrent un détachement polonais qui les obligea à se replier sur les hauteurs dominant le village. Les Français enlevèrent cette position, mais ils furent bientôt forcés de l'abandonner, l'ennemi s'étant pré-

senté de nouveau avec des forces supérieures. Le général Rapp fit aussitôt prendre les armes à la garnison, et les alliés furent repoussés au-delà de Pitzkendorf. Mais, pendant ce temps, l'ennemi essayait une diversion sur la ligne des avant-postes de la place, depuis Schidlitz jusqu'à Niederfeld, et, par suite de ce mouvement, un engagement grave eut lieu à Ohra. Déjà les alliés étaient maîtres du bois et de la tête de ce village, quand le général Husson, arrivé avec une colonne, les en chassa après leur avoir tué beaucoup de monde, et fait 180 prisonniers.

Plusieurs affaires eurent lieu ainsi jusqu'aux premiers jours d'octobre, et presque partout les Français remportèrent l'avantage. A cette époque, ils se mirent en mesure de terminer promptement la construction des ouvrages avancés. Mais l'armée de blocus venait de recevoir de nouveaux renforts et l'artillerie nécessaire pour commencer un siége régulier. De nouvelles batteries furent, en conséquence, armées et approvisionnées par l'ennemi, et, le 8, on commença à lancer des bombes qui éclatèrent entre les deux enceintes de la place. Le feu continua avec la plus grande vivacité les deux jours suivants; cependant, de tous les projectiles employés par les assiégeants, dix fusées à la Congrève seulement arrivèrent dans l'intérieur de la place, et encore une partie éclata-t-elle en l'air, et le plus grand nombre dans les fossés et sur les glacis.

L'attaque principale des assiégeants avait porté sur le faubourg avancé appelé Schottenhauser, et sur les trois redoutes qui le couvraient. Ils parvinrent enfin, après plusieurs attaques infructueuses, dans lesquelles ils perdirent un millier d'hommes, à se loger dans les redoutes.

L'armement et la construction de toutes les nouvelles batteries ennemies furent terminés le 17; ces batteries commencèrent immédiatement à jouer. Plusieurs bombes, tombées dans l'enceinte, incendièrent deux casernes. Le lendemain, le feu se manifesta encore dans huit endroits de la ville, mais on parvint à s'en rendre maître. Dans la nuit du 18 au 19, et tout le jour suivant, le bombardement continua et incendia complétement vingt-deux magasins et casernes, ainsi qu'un grand nombre de maisons particulières. Les magasins de vivres furent heureusement sauvés.

Dans la journée du 20, un grand nombre d'habitans vinrent supplier le général Rapp de leur permettre de faire une démarche auprès du duc de Wurtemberg. Le général s'y refusa, et consentit seulement à ce que le sénat priât le duc de laisser sortir toutes les personnes qui le voudraient. Pour toute réponse, l'ennemi fit continuer le bombardement.

De nouveaux incendies éclatèrent, pendant la nuit du 1er au 2 novembre, dans l'intérieur de la place, et consumèrent les magasins d'habillement, plusieurs casernes, les principaux hôpitaux et une grande partie des approvisionnements de vivres.

Un officier de la garnison, rempli de courage et d'intelligence, nommé Chambure, avait demandé et obtenu l'autorisation de former une compagnie franche de cent hommes, choisis parmi les plus intrépides. Cette troupe s'était vouée aux entreprises les plus téméraires et les plus dangereuses. Sa mission était de surprendre, pendant la nuit, les postes des assiégeants, de pénétrer dans leurs tranchées, dans leurs camps, de détruire leurs ouvrages, sous le feu même de leurs batteries, d'enclouer leurs pièces et d'intercepter leurs convois. Ces braves trouvèrent bientôt l'occasion de se signaler. Le 5 novembre, pendant que l'ennemi poussait ses travaux en avant de Bischofsberg, le capitaine Chambure, s'étant embarqué à Neufahrwasser, avec ses hommes, au milieu de la nuit, surprit les Russes au village de Bohnsack, mit le feu à des caissons de munitions et détruisit plusieurs magasins. Il tua ou blessa plus de 150 hommes à l'ennemi, et n'en perdit que trois. D'autres entreprises non moins heureuses furent exécutées quelques jours après par la compagnie franche, et répandirent l'effroi parmi les assiégeants.

Cependant, le 8 novembre, l'ennemi ouvrit sa première parallèle, et le siége régulier commença.

Enfin, tous les ouvrages extérieurs de la place ayant été emportés l'un après l'autre, et la garnison se trouvant considérablement diminuée par les maladies et la désertion, le gouverneur de Dantzick fut obligé de capituler le 29 novembre. La garnison, réduite alors à 16,500 hommes, obtint de rentrer librement en France, à condition de ne servir qu'après échange; mais cette condition fut violée, et on l'envoya prisonnière en Russie.

La belle conduite des défenseurs de Dantzick méritait un autre sort.

A la fin de l'année 1813: Erfurt, qui résista quelque temps et fut obligée de capituler faute de vivres; Wittenberg, que défendait avec courage la garnison aux ordres du général Lapoype, et qui fut enlevée d'assaut le 12 janvier; et Magdebourg, où commandait le brave général Lemarrois, qui sut conserver la place confiée à son dévouement jusqu'à la fin de la guerre, en mai 1814, étaient les seules forteresses allemandes encore au pouvoir des Français.

A cette époque le corps du maréchal Davoust était concentré autour de Hambourg, qu'il devait aussi conserver jusqu'à la fin de la guerre, malgré les efforts de l'ennemi et le mauvais vouloir de la population.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1813.

18 SEPTEMBRE. Combat de Gorde.
26 OCTOBRE. Prise de Brême.
15 NOVEMBRE. Blocus de Hambourg.
17 — Capitulation de Dresde.
29 NOVEMBRE. Capitulation de Dantzick (pour le 1er janvier).
30 — Envahissement de la Hollande.
5 DÉCEMBRE. Capitulation de Stettin.
22 — Capitulation de Zamosc.
25 — Capitulation de Modlin.
26 — Capitulation de Torgau (pour le 12 janvier).

Digitized by Google

1813. — CAMPAGNE D'ITALIE.

SOMMAIRE.

Organisation et force de l'armée d'Italie. — Mouvements de l'armée franco-italienne et de l'armée autrichienne. — Prise de Villach et de Roseck. — Prise des retranchements de Feistritz. — Combat de Kaplafas. — Combats de San-Marein, de Weichselburg, de Jelschane et de Fiume. — Nouvelle organisation de l'armée d'Italie. — Combats de San-Hermangor, de Tschernitz, de Czirknitz, etc. — Retraite sur l'Izonzo. — Combat de Saffnitz. — Dispositions du vice-roi. — Opérations du corps de réserve. — Retraite de l'armée d'Italie derrière la Piave. — Retraite sur l'Adige. — Combats de Volano, de San-Marco et de Bassano. — Prise de Trieste. — Renforts envoyés à Venise. — Positions et force de l'armée sur l'Adige. — Mouvement sur Roveredo. — Combat de Caldiero. — Combat de San-Michele. — Debarquement des Autrichiens aux bouches du Pô. — Reprise de Ferrare. — Abandon de la ligne de l'Adige. — Combat d'Ebolo. — Nouvelles dispositions du vice-roi. — Défection des Napolitains. — Progrès des Autrichiens. — Débarquement des Anglais. — Situation des affaires à la fin de 1813.

ARMÉE D'ITALIE.

Général en chef. — Le prince EUGÈNE NAPOLÉON.

ARMÉE AUTRICHIENNE.

Général en chef. — HILLER. — BELLEGARDE.

Organisation et force de l'armée d'Italie. — En 1812 et au commencement de 1813, afin de renforcer les armées destinées aux campagnes de Russie et d'Allemagne, l'Empereur avait tiré successivement trois corps de l'armée d'Italie. Il fallut bientôt, au moment où la conduite douteuse de l'Autriche inspirait des inquiétudes sur ses desseins relatifs à la péninsule italienne, songer à remplacer, par une nouvelle formation de troupes, les troupes qui avaient été envoyées dans le nord. C'est pourquoi, dans les premiers jours de mai, le prince vice-roi quitta la grande armée française d'Allemagne.

Arrivé à Milan le 18 mai, Eugène se mit tout de suite en mesure de remplir les intentions de l'Empereur.

Cependant, malgré toute son activité et tous ses efforts, l'armée d'Italie ne se composait encore, au 15 juillet, que de soixante-douze bataillons incomplets; la cavalerie ne s'élevait pas au-delà de douze escadrons. Cette armée fut divisée en trois corps, ainsi composés :

Le 1er corps, commandé par le général Grenier, comprenait deux divisions. La 1re, aux ordres du général Quesnel, était forte de 7,777 hommes. La 2e, sous les ordres du général Gratien, se montait à 8,200 hommes.

Le 2e corps, dont le chef n'était pas encore désigné, formait deux divisions : l'une, commandée par le général Verdier, était forte de 7,486 hommes; l'autre, conduite par le général Marcognet, en comptait 7,189.

Le 3e corps, ayant pour commandant supérieur le général Pino, et composé de troupes italiennes, comprenait deux divisions : la 1re, sous les ordres du général Palombini, se montait à 9,562 hommes; la seconde, commandée par le général Lecchi, était forte de 7,891 hommes.

La réserve, sous le commandement du général Bonfanti, s'élevait à 2,469 hommes.

Le total des troupes d'infanterie était donc de 48,774 hommes.

La cavalerie, aux ordres du général Mermet, comptait 1,800 hommes.

L'artillerie de réserve se composait de douze pièces de douze et de six obusiers; le grand parc comprenait six pièces de six et vingt obusiers. Le nombre des pièces attachées à chaque division portait à cent trente le nombre total des bouches à feu appartenant à l'armée.

Le vice-roi, général en chef, avait pour chef d'état-major général, le général de division Vignolle. — Le général Saint-Laurent commandait l'artillerie, et le colonel Simon-Moydier le génie.

Mouvements de l'armée franco-italienne et de l'armée autrichienne. — Le 15 juillet, l'armée du vice-roi commença à marcher en avant, et ne s'arrêta qu'au-delà de l'Adige. Le 1er corps passa la Piave, ayant une division derrière la ligne de l'Isonso, et l'autre sur le Tagliamento; le 2e corps occupa Vicence, Castel-Franco, Bassano et Feltre; le 3e vint à Vérone et à Padoue, ayant une brigade détachée à Trieste, Fiume et Laybach; la cavalerie s'établit à Padoue et à Trévise; la réserve resta à Montechiaro.

Les troupes restèrent dans cette position jusqu'au 7 août. Le seul mouvement qui eut lieu fut celui de trois bataillons que le vice-roi détacha à Villach. Le 10, le quartier-général du prince fut transporté à Udine. Les divisions furent suivies de l'artillerie de campagne, et l'armée commença son déploiement. Voici les positions qu'elle occupait le 12 : le 1er corps se concentra entre Udine et Gorizia; le 2e entre Codroipo et San-Daniel; la division Palombini, du 3e corps, s'établit en avant de la forteresse de Palma-Nova; la division Lecchi, du même corps, resta en réserve à Pordenone, et la cavalerie se plaça à Latisana. Jusqu'au 16, l'armée continua à se déployer par la gauche, de telle sorte que le vice-roi gardait les deux grands débouchés de l'Italie par Laybach et Ponteba.

L'Autriche s'était empressée de rassembler une armée destinée à agir contre celle d'Italie. Le commandement en fut confié au général Hiller, qui avait tout d'abord mis sur le pied de guerre les régiments de la Croatie autrichienne, et envoyé des agents pour soulever les habitants de la partie de cette province cédée à la France.

Le prince Eugène voulut prévenir l'invasion de l'ennemi, et, avant que les troupes autrichiennes

Digitized by Google

Digitized by Google

Kœnisberg.

Digitized by Google

Generated by CamScanner

Dresde.

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible] del. [illegible] sculp.

Bataille de Dresde

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

DRESDE
26 et 27 Août 1813

Friederichstadt
NEUSTADT
DRESDE
Fauby de Pirna
Grand Jardin
Strehlen
Elbe fleuve
Löbda
Plauen
Racknitz
Zschernitz
Strehlen
Grüna

débouchassent d'Agram, prendre la ligne de la Save, appuyant sa gauche aux sources de cette rivière. En conséquence, il mit, en toute hâte, son armée en mouvement vers la Croatie, et il fixa, le 19 août, son quartier général à Gorizia, pendant que les troupes françaises continuaient leur marche jusqu'à Adelsberg. Le 20, les divisions du 1er corps s'étendirent de Wipach à Albin; la division Polombini couvrait Trieste, et le général Lecchi avait à Laybach une de ses brigades.

Sur ces entrefaites, les Autrichiens avaient pénétré en Illyrie. Le 17, au matin, deux colonnes se dirigèrent sur Karlstadt et Fiume. La première de ces villes était occupée par le général Jeannin, qui prépara tout pour se défendre; mais les habitants de cette partie de la Croatie s'insurgèrent quand ils virent qu'on se disposait à couper le pont de la Kulpa, qui est sur la route d'Agram. Dans cette situation, le général Jeannin fut forcé de se retirer sur Fiume avec le peu d'hommes que lui avait laissés la défection des soldats croates.

Bientôt l'insurrection gagna la Dalmatie, le pays de Raguse et les bouches du Cattaro.

L'armée autrichienne qui se portait aux frontières de l'Italie s'élevait, le 21 août, à 60,000 hommes. Le vice-roi avait trop peu de monde à opposer à ces forces pour songer à une guerre offensive. Il se détermina donc à faire une contre-marche avec trois divisions, la garde royale et une brigade de cavalerie; il remonta l'Izonzo; la division Palombini fut dirigée sur Laybach; les divisions Verdier et Marcognet se réunirent dans le camp retranché de Tarvis; le général Quesnel se porta sur Frakenstein avec sa division, pour soutenir le général Gratien, qui était à Federaun et Hart.

Prise de Villach et de Roseck. — Le général Gratien avait évacué Villach; mais informé, le 24 août, du mouvement du vice-roi, et ayant appris que le général Quesnel était déjà arrivé à Tarvis, il envoya trois bataillons pour reprendre Villach. — Après un combat assez vif, les Français ne réussirent pas à enlever cette ville, mais ils firent 300 prisonniers.

Les Autrichiens avaient jeté des ponts sur la Drave à Roseck, et les avaient fait couvrir par des ouvrages du côté de la rive droite.

Le vice-roi résolut d'attaquer à la fois les deux points de Villach et de Roseck. Il ordonna au général Gratien de reprendre le premier; le général Quesnel marcha sur Roseck, et força l'ennemi à repasser la Drave et à détruire ses ponts. Le général Gratien attaqua Villach avec six bataillons : il ne put d'abord emporter que les faubourgs; mais quand le général Quesnel eut chassé l'ennemi de Roseck, les Autrichiens évacuèrent Villach, après y avoir mis le feu, dans la journée du 29. Le général Gratien en prit possession sur le champ, et le prince Eugène y établit son quartier général.

Le général Verdier fut investi, à cette époque, du commandement du 2e corps, et remplacé dans sa division par le général Rouyer.

Prise des retranchements de Feistritz. — L'aile gauche de l'armée autrichienne achevait de se déployer contre l'aile droite de l'armée d'Italie. Fiume et Scheplane furent successivement pris par l'ennemi, le 27 août.

Le 30, le général Pino fit occuper Lohitsch par trois bataillons, et l'une de ses brigades attaqua Krainburg. Cette attaque eut un plein succès, et le général Belotti, ayant avec lui le 3e régiment d'infanterie légère italienne, s'établit, le 2 septembre, à Krainburg.

Les Autrichiens venaient d'élever des retranchements à Feistritz, à l'effet d'appuyer une nouvelle tentative pour se rendre maîtres du passage de la Drave, que la prise de Villach et la destruction des ponts de Roseck leur avaient enlevé. Comme ils pouvaient, de ce point, couper les communications entre les deux premiers corps et le 3e (soit en marchant en droite ligne sur Tarvis, soit en entrant dans la vallée de la Haute-Save), et forcer ainsi l'armée du vice-roi à se retirer derrière l'Isonzo et les Alpes italiennes, le prince Eugène résolut de rapprocher de Krainburg les troupes du général Grenier, et de faire attaquer les retranchements de Feistritz.

Le général Grenier reçut, le 6 septembre, l'ordre de marcher en avant. Il confia aux généraux Dupeyroux et Schmitz l'attaque des retranchements, pendant que le général Campi marchait avec sa brigade sur le revers des montagnes. Les redoutes furent emportées; l'ennemi culbuté fut poursuivi vigoureusement, l'épée dans les reins, l'espace de deux lieues. Il perdit dans cet engagement 350 hommes tués, 400 blessés et 500 prisonniers. Les Franco-Italiens eurent 100 hommes tués et 300 blessés.

Combat de Kaplafas. — Le vice-roi, projetant une attaque sur Stein, et voulant en même temps mettre obstacle à la marche du général autrichien sur Trieste, fit ensuite occuper la position de Feistritz par la division du général Quesnel, qui étendit ses postes de droite jusqu'à Hottenburg. Il rétablit les communications entre les divisions Quesnel et Marcognet par le Léobel, et transporta son quartier général à Krainburg. Là, il trouva le général Belotti, à qui il ordonna de se porter avec le 3e léger italien à la tête de pont de Tshernuz et d'étendre sa droite jusqu'à Sallock. Le général Palombini eut ordre, en même temps, de prendre position à San-Marein, sur la route de Weichelsburg.

Ces dispositions étaient faites lorsque le général Pino, trompé par de faux rapports, sachant qu'un camp ennemi se formait à Lippa, et craignant de voir couper ses communications avec Gorizia et Trieste, se laissa persuader et annonça au vice-roi que les Autrichiens marchaient en forces sur cette dernière ville. Il fallut donc renoncer, au moins pour le moment, à l'attaque de Stein. Le vice-roi fit pousser des reconnaissances jusqu'à Lippa par le général Palombini, et fit porter deux bataillons en avant de San-Marein, à l'effet de contenir le détachement de l'armée ennemie qui s'étendait de ce côté-là.

Cependant le général Belotti, au lieu d'effectuer son mouvement sur Tschernuz, par Perbacz et Flodnig, le

Digitized by Google

long de la Save, à l'abri des coteaux qui bordent cette rivière, se dirigea par Fornig et Navreg, sous le prétexte de faciliter le transport de son artillerie. Ses guides malveillans l'amenèrent ainsi en vue des camps ennemis de Stein et de Stob, à la hauteur de Kaplafas, où, attaquée aussi brusquement qu'inopinément par des forces supérieures, sa colonne fut culbutée et dispersée, non sans avoir opposé à l'ennemi une longue et honorable résistance. Le général Belotti, blessé d'un coup de feu, et 400 des siens, tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

La nouvelle de cet échec, jointe aux rapports transmis par les généraux Pino et Fresia, força encore le vice-roi à suspendre son attaque sur Stein. En effet, l'ennemi se renforçant vers Fiume, menaçait les communications de l'armée par Gorizia et Fiume. Dans ces conjonctures, le général Pino fit abandonner Adelsberg par le général Palombini, qu'il rappela auprès de lui. — Le général autrichien Nugent, secondé par l'insurrection du pays, qu'excitait et soldait le gouvernement anglais, profita du mouvement rétrograde des généraux Pino et Palombini, et envoya des détachements jusqu'à Adelsberg et Materia.

Combats de San-Marein, de Weichselburg, de Jelschane et de Fiume. — Le vice-roi, dont le flanc était menacé par ces mouvements du général Nugent, sur son extrême droite, prit la résolution de s'en débarrasser. Il fit porter la division Palombini sur Lippa, tandis que le reste de l'armée se déployait dans le vallon de la Save, s'étendant jusqu'à Laybach; la défense de la Drave fut confiée au général Verdier (2e corps), ayant sous ses ordres les divisions Rouyer et Gratien, dont la gauche touchait à Paternion, et la droite à Feistriz et Hollemburg. Le général Grenier, avec le 1er corps, devait défendre la Haute-Save; il plaça la division Quesnel à Krainburg et Neumarkt, ménageant sa communication avec la droite du général Verdier, au moyen de deux bataillons placés sur le Leobel; tandis que la division Marcognet, établie devant Laybach, occupait le pont de Tshernuz et les positions de Sallock et Kaltenbrunn.

Le vice-roi, accompagné de la garde royale, transporta son quartier général à Laybach, le 11 septembre. Convaincu par les diverses reconnaissances qu'il fit pousser sur plusieurs points, que le général Hiller avait renoncé à pénétrer en Italie par Tarvis, et qu'il se dirigeait par Trieste, il continua à faire occuper San-Marein par une forte avant-garde.

Le 13, la garde royale fut attaquée à San-Marein et forcée de se retirer après avoir éprouvé quelque perte.

Les mouvements de l'ennemi firent juger au vice-roi que les Autrichiens n'attaqueraient pas Laybach directement, mais se porteraient sur Adelsberg; en conséquence, il laissa un régiment au pont de Tshernuz, et fit marcher des troupes sur San-Marein. Les Autrichiens avaient déjà évacué ce village, lorsque le général Jeannin y arriva; ce général continua sa marche jusqu'à Weichselburg, où il atteignit et battit l'ennemi, qui fut obligé de se replier sur Treffen. Le général Jeannin ramena ensuite ses troupes à Laybach.

L'ennemi ayant reçu des renforts, attaqua, le 16, les avant-postes de la garde royale italienne, établie de nouveau à San-Marein, et les força encore à se replier sur Laybach; le vice-roi envoya aussitôt la division Marcognet, avec ordre de prendre position dans le village évacué par les Italiens.

De son côté, le général Pino, qui avait achevé son mouvement sur Lippa avec la division Palombini, se trouva en mesure de prendre l'offensive. Le 14 septembre, il attaqua le général Nugent à Jelschane, tua 300 Autrichiens, fit 200 prisonniers et prit une pièce d'artillerie.

Le 15, la brigade Ruggieri, soutenue par la cavalerie du général Perreymond, battit les Autrichiens devant Fiume, les chassa de cette place et leur prit deux pièces de canon.

Le général Pino ramena ensuite ses troupes à Adelsberg, où il remit le commandement au général Palombini, des raisons de santé l'ayant obligé à demander un congé.

Nouvelle organisation de l'armée d'Italie. — A cette époque, le prince Eugène apprit par ses reconnaissances que le général autrichien avait dégarni son centre, et fait porter des masses considérables sur les ailes, dans le double but de masquer Laybach et de s'emparer de Trieste. Ces nouvelles manœuvres de l'ennemi exigeaient de la part du vice-roi des dispositions analogues. Il divisa, en conséquence, son armée en deux corps : il prit le commandement en personne du 1er corps qui occupait la droite, et qui fut composé des divisions d'infanterie Quesnel, Marcognet, Palombini, de la division de cavalerie commandée par le général Mermet, et de soixante-dix bouches à feu, le tout formant 23,800 hommes. Le général Grenier eut sous ses ordres le 2e corps, composé des divisions Rouyer et Gratien, d'une brigade détachée que commandait le général Campi, de la garde royale et de la réserve dirigée par le général Gifflenga, formant un total de 26,800 hommes, plus cinquante bouches à feu.

La division Quesnel fut placée devant Laybach, la division Marcognet à San-Marein, la division Palombini à Adelsberg, la division Rouyer entre Feistritz et Finkenstein, occupant toujours Villach et Paternion; la brigade Campi s'appuyait sur Neumarkt, et la division Gifflenga était à Trente.

Combats de San-Hermangor, de Tschernitz, de Czirknitz, etc. — Le vice-roi se proposait de faire attaquer, le 21, le corps du général Rebrovitz à San-Marein; mais ce dernier, informé de la défaite du général Nugent vers Fiume, s'était retiré de grand matin à la faveur d'un brouillard très épais. Le général Marcognet qui avait dû exécuter cette attaque avec le concours de la division Palombini, trouvant les Autrichiens partis, se borna à prendre position en avant de Grosslup.

Le 22, le général Jeannin s'établit à Wischelsburg avec deux bataillons et un escadron, se contentant pour le moment de faire observer l'ennemi, qui était

Digitized by Google

à Posendorf, tandis que le reste de la division Marcognet s'avançait sur la route de Neustadt.

Le général Palombini, posté avec sa division à Czirnitz et Studentz, envoyait de fortes reconnaissances sur Posendorf, de sorte que le général Rebrovitz, se voyant menacé de toutes parts, fut obligé de quitter cette position; dans la retraite qu'il fit faire à son corps d'armée, partie sur Treffen, et partie sur Littay, il éprouva quelques pertes.

Toutefois, le général Hiller menaçant de séparer les deux ailes de l'armée d'Italie, en manœuvrant à la fois sur Tarvis et sur la Haute-Save, le vice-roi ordonna au général Marcognet de se replier et de prendre position à San-Marein; il fit aussi porter la cavalerie du général Perreymond à Gross-Laschitz.

La tête de pont de Tshernuz, défendue seulement par deux bataillons, fut attaquée par une colonne de trois mille Autrichiens, qui, après quatre heures de combat, furent obligés de se retirer, ayant eu 400 hommes tués.

De son côté, le général Hiller s'étendait dans la vallée de la Drave, jusqu'au-delà de Spital, menaçant de tourner Villach, et de déborder l'extrême gauche du vice-roi. Le général Verdier envoya à San-Hermangor le général Piat, qui fut attaqué le 18 par des forces supérieures, et dut se retirer sur Tarvis. Le lendemain, le général Verdier, attaqué lui-même sur ses flancs par les généraux Hiller et Frimont, n'eut que le temps de concentrer ses deux divisions entre Arnoldstein et Reckersdorff, d'où il avait commencé son mouvement de retraite sur Tarvis, mais où il reprit ensuite position, ayant appris que le vallon de la Haute-Save était occupé par la brigade Campi.

Quelques jours après, cette dernière brigade fut attaquée à Asling par des forces supérieures, et dut se concentrer à Wurtzen. Les Autrichiens, maîtres de Villach, ainsi que des passages de la Drave, entre Hollenburg et Roseck, tendaient sans cesse à couper les communications entre les deux corps d'armée franco-italiens; le général autrichien s'étendit entre Krainburg et Ratmansdorff, et poussa des partis considérables dans le Frioul, jusque vers Tolmino et Caporetto.

Les Autrichiens, en attaquant la tête de pont de Tshernuz, avaient aussi attaqué la brigade de cavalerie Perreymond à Gross-Laschitz, et l'avaient forcée de se replier sur la division Palombini à Czirnitz. Palombini, qui n'avait de disponibles que 5,000 hommes, fut attaqué dans ses retranchements par un corps de 9,000 Autrichiens. Il fut obligé, après une défense vigoureuse, de se retirer successivement sur Maunitz et sur Adelsberg, où, le 28, il prit position.

Retraite sur l'Izonzo. — Cependant les progrès et le nombre des forces autrichiennes, les négociations que l'on savait être entamées entre la Bavière et les confédérés, plaçaient l'armée d'Italie dans un péril qui ne pouvait être méconnu par le vice-roi. De nouveaux efforts pour rejeter l'ennemi derrière la Drave auraient exigé une concentration de forces qui eût dégarni les passages indispensables pour la retraite, en cas d'événements fâcheux. L'armée franco-italienne, étant alors beaucoup plus éloignée du Haut-Adige que l'ennemi, courait de grands dangers, du moment qu'elle ne pouvait plus compter sur un accueil favorable dans le Tyrol bavarois. Cependant il était possible de regagner en bon ordre les bords de l'Adige avant que le général Hiller y fût arrivé. Ce plan arrêté, le vice-roi ordonna au corps qui formait sa droite de venir occuper la ligne de l'Izonzo.

Ce mouvement de retraite commença le 27 septembre. Pendant que le général Marcognet décampait d'Ober-Laybach, le général Frésia évacuait Trieste. Le corps de droite suivait la route de Gorizia. Les divisions Quesnel et Marcognet marchaient à une étape l'une de l'autre par Adelsberg et Wipach. La division Palombini, qui devait ensuite reprendre la route de Gorizia, poussa, en passant par Senosechta et Opschina, des patrouilles jusqu'auprès de Trieste, afin d'inquiéter l'ennemi, et pour lui donner le change, Palombini reprit à Duino la route de Gorizia.

L'armée fut suivie de très près, dans son mouvement, par les Autrichiens. Ils l'attaquèrent deux fois seulement, et furent repoussés avec perte.

Le 6 octobre, le corps de droite prit position sur la rive droite de l'Isonzo; la division Quesnel fut placée en réserve derrière la ville d'Adelsberg; celle du général Marcognet s'étendit le long du fleuve, depuis Gradisca jusqu'en face de Gorizia; la division Palombini s'échelonna de Gradisca jusqu'à la mer; le vice-roi établit son quartier général à Gradisca.

Le mouvement du corps de gauche commença immédiatement en échelons par la vallée de la Fella, partant de Tarvis où le général Grenier en avait concentré préalablement toutes les divisions. Celle du général Gratien fut laissée en arrière-garde au camp de Tarvis, afin de donner le temps à la brigade Campi, de rejoindre, ce corps de troupes ayant été détaché par le général Grenier, pour garder le passage de Pletz, par où les Autrichiens auraient pu inquiéter sa retraite.

Combat de Saffnitz. — Dispositions du vice-roi. — Pendant que ces mouvements s'exécutaient, le général Hiller se disposait à pousser le général Grenier, et à tenter de jeter le désordre dans sa retraite: à cet effet, il détacha quatre fortes colonnes de son armée, en dirigea deux sur Weissenfels; une troisième prit le chemin de Gogau, à gauche de Tarvis; la quatrième, emmenant quatre pièces de canon, se porta sur Saffnitz. Les Autrichiens parurent devant ce poste le 7 octobre, vers deux heures après midi, et se trouvèrent en face de trois bataillons qui les reçurent avec la plus grande fermeté. On combattit jusqu'à la nuit; les troupes ennemies battues et rejetées au-delà de la montagne, laissèrent sur le champ de bataille six cents hommes tués ou blessés, et une centaine de prisonniers. La perte du côté des défenseurs de Saffnitz n'excédait pas 120 hommes blessés et tués.

Le général Grenier continua son mouvement ainsi qu'il l'avait commencé, par le vallon de la Fella, et se trouva avec toutes ses troupes, le 11 octobre, au dé-

bouché de la plaine du Frioul, dans la vallée de Tagliamento; il posta la division Rouyer à Wenzone, et la division Gratien à Ospedaletto et Gemona. Depuis l'engagement de Saffnitz, le corps de gauche avait poursuivi son mouvement sans être inquiété. Voulant connaître la position de l'ennemi, Grenier fit pousser, le 13, une reconnaissance en arrière; dans cette reconnaissance, les Français rencontrèrent les avant-postes autrichiens à Resulta, les attaquèrent résolument, les culbutèrent sur Roccolada, et leur firent 60 prisonniers.

Cependant le vice-roi, arrivé à Gradisca, faisait des dispositions pour recompléter son armée, affaiblie successivement par les avantages mêmes qu'elle avait remportés, bien que les jeunes soldats eussent gagné sous le rapport de la discipline et des forces physiques, et se fussent aguerris aux périls et aux fatigues. Dès le 5 octobre, le vice-roi avait ordonné le rassemblement d'une division à Vérone, et le 11 octobre il avait prescrit une levée de quinze mille conscrits. Dans les départements italiens, il s'était également occupé de faire venir de l'argent. Ces mesures devenaient d'autant plus urgentes que la défection de la Bavière était alors consommée, et que désormais l'armée franco-italienne allait avoir à défendre les débouchés du Tyrol.

Le vice-roi, ayant l'œil et la pensée partout, fit renforcer les garnisons de Palma-Nova et de Venise. La défense de cette dernière place fut divisée en quatre arrondissements pour le service de terre, confiés aux généraux Dupeyroux, Schitt, Daurier et Duperré, contre-amiral, qui conserva en outre la défense maritime.

En attendant l'entier accomplissement des mesures dont il vient d'être parlé, le vice-roi crut devoir rester derrière l'Isonzo, jugeant que les mouvements de l'armée autrichienne ne pourraient y mettre obstacle.

Opérations du corps de réserve. — Avant d'entamer le récit des opérations qui eurent lieu dans le Tyrol, nous devons revenir sur des faits que l'ensemble des mouvements nous a fait négliger. Il convient de dire comment le commandement de la réserve, confié dans l'origine de la campagne au général Bonfanti, passa au général Gifflenga, aide-de-camp du vice-roi. — Le 12 septembre, le général Bonfanti s'était rendu à Trente avec toutes ses troupes, excepté un bataillon du 1er régiment étranger occupant Brixen et Mulhbach, où se trouvait une seule compagnie. Les soldats de cette compagnie s'enfuirent devant une attaque de l'avant-garde ennemie, qui s'avança jusqu'à Botzen; le général Bonfanti quitta Trente aussitôt pour se rapprocher de Vérone. Quand son inquiétude fut dissipée, deux jours après, il revint camper de nouveau à Trente. Mais le vice-roi, mécontent, lui donna pour successeur le général Gifflenga.

Ce général, arrivé à Trente le 21 septembre, marcha immédiatement sur la position de Brixen, derrière laquelle les Autrichiens s'étaient retirés après l'affaire de Mulbach. L'ennemi n'était pas en force pour s'y maintenir. L'occupation momentanée de Mulbach n'avait eu d'autre objet que de couvrir le mouvement de la forte colonne qui s'avançait par Lientz.

L'ennemi avait un poste de six cents hommes vers Aicha, sur la route de Brixen. Le 25 septembre, Gifflenga s'avança jusqu'à cette dernière ville, tandis que le général Mazuchelli, commandant son avant-garde, attaquait le poste d'Aicha et le culbutait. Les Autrichiens battus allèrent prendre position à Pruneken, en avant de la ville. Le 28, attaqués et battus de nouveau par Gifflenga, ils furent forcés de se replier sur Nietendorf et Toblach.

Le 7 octobre eut lieu un nouvel engagement dans lequel l'avant-garde ennemie fut repoussée sur Nietendorf avec perte de trois cents hommes hors de combat et de vingt-cinq prisonniers. Diverses affaires se succédèrent sur plusieurs points, et l'avantage resta presque toujours à la division italienne. Mais le général Gifflenga ne pouvant espérer de résister avec une faible division de 1,500 hommes qui lui restaient, à un corps de 8,000 hommes, qui pouvait l'envelopper d'un moment à l'autre, prit le parti de battre en retraite et de revenir à Trente.

Le 15 octobre, menacé d'une attaque sérieuse par les Autrichiens qui l'avaient suivi pas à pas, il quitta cette ville pour aller prendre position à Volano. Les Autrichiens entrèrent le lendemain à Trente, et commencèrent le blocus du château, où Gifflenga avait laissé 400 hommes de garnison.

Retraite de l'armée d'Italie derrière la Piave. — Informé du mouvement de retraite de sa réserve et de l'invasion du pays de Cadore par l'ennemi, le vice-roi crut devoir étendre son armée en échelons vers l'Adige. Il dirigea en même temps le général Palombini avec une brigade de sa division, sur Conegliano, avec ordre d'attendre le général Grenier; l'autre brigade de la division Palombini marcha sur Palma-Nova, allant occuper la tête de pont du Tagliamento, près de Codroipo, afin de couvrir la droite de l'armée. Le général Grenier, avec les divisions Rouyer et Gratien, quitta ses positions, passa le Tagliamento et s'approcha de Feltre et de Bellune; l'objet de cette manœuvre était de forcer le général Hiller à faire rétrograder ses postes avancés et à les rapprocher de son corps principal, qui n'était pas encore arrivé à Pruneken, et de dégager ainsi la gauche de l'armée franco-italienne alors en train d'opérer son mouvement sur Vérone. Le vice-roi n'ayant plus devant lui que l'aile gauche ennemie, était assuré de lui faire tête et d'effectuer sans péril sa retraite derrière la Piave, où il ne devait arriver que lorsque le général Grenier aurait déjà pris position.

Cette retraite de l'armée d'Italie s'exécuta heureusement. Le 30, toute l'armée était en position sur la Piave, et le quartier général à Spreziano.

Tandis que ces opérations s'étaient effectuées, l'ennemi s'était empressé de faire passer à gué l'Isonzo, par son avant-garde, et de pourvoir à la réparation des ponts de Gorizia et de Sagrado. C'est ainsi que successivement toute l'armée autrichienne se mit en mouvement, sauf ce qui était resté à Trieste, dont le gé-

Digitized by Google

néral Nugent, aidé par l'artillerie de l'escadre anglaise, assiégeait la citadelle.

Retraite sur l'Adige. — Combats de Volano, de San-Marco et de Bassano. — Le général Gifflenga qui occupait encore sa position de Volano, et le général Mazuchelli qui avait été placé à Serada pour couvrir la droite de la division, furent attaqués simultanément par deux colonnes autrichiennes. On défendit quelque temps le poste de Volano avec succès, mais il fallut l'abandonner, Mazuchelli ayant été forcé dans ses retranchements. La division Gifflenga fit donc sa retraite, et arriva en bon ordre à Serra-Valle. Dans cette affaire, le général ennemi reçut une blessure qui le mit hors de combat. Le corps autrichien du général Finner, qui était posté à San-Marco, et que commandait alors le général Vlasitch, fut attaqué à son tour le 27, par Gifflenga. Les Franco-Italiens eurent d'abord l'avantage, mais un bataillon italien ayant mis bas les armes à la vue de renforts envoyés à l'ennemi, le général Gifflenga, forcé de reculer, eut beaucoup de peine à rallier ses troupes et à opérer sa retraite. Le soir, il put enfin prendre position en arrière d'Ala. Cette ville fut occupée le même jour par les Autrichiens. — La division franco-italienne continuant sa retraite, le 28, s'établit de l'un et de l'autre côté de l'Adige à Rivoli, ayant des postes avancés à la Corona et à Ferrara. De son côté, le général Palombini arrivait à Vérone, où il avait eu ordre de se rendre pour soutenir la retraite de Gifflenga.

Ces mouvements rétrogrades découvraient le poste de Bassano; ils obligèrent Grenier à reculer aussi. Ce général ayant pris position à Castel-Franco, envoya le général Gratien à San-Zenone, la division Rouyer à Rossano, et la cavalerie du général Bonnemains, à Bessega. Les Franco-Italiens trouvèrent l'ennemi établi en avant de Bassano, du côté de Castel-Franco. Le 27 et le 28 se passèrent en reconnaissances et en légères escarmouches. Le 29, les Autrichiens, prenant l'offensive, firent occuper Casoni pour couper les communications entre les deux divisions franco-italiennes, éloignées l'une de l'autre d'une demi-lieue. Mais le général Grenier, qui sentait toute l'importance de ce poste, ordonna au général Bonnemains de le reprendre. Celui-ci partit à cinq heures du soir avec dix compagnies d'infanterie, suivies de deux escadrons du 31e de chasseurs, et emporta le village de Casoni après un vif combat. Le lendemain, l'ennemi tenta en vain de le reprendre.

Le vice-roi, qui arriva dans la soirée du 30, à Rossano, voulut que la position de Bassano (d'où les Autrichiens auraient pu inquiéter la marche de l'armée) leur fût enlevée. Le 31 octobre, le général Grenier se mit en mouvement avec son corps divisé en trois colonnes; la garde royale fut placée en avant de Poggiano: la colonne de gauche se dirigea par la route de Casoni; la colonne de droite, où se trouvait le vice-roi, déboucha par la route de Musolente; enfin la colonne du centre suivit le chemin latéral de Bassano à Castel-Franco. L'ennemi, déployé en avant de Bassano, appuyait sa droite sur Rezzonico et sa gauche sur San-Giacomo; une avant-garde occupait Casa-Negra, et des postes avancés se trouvaient du côté de Rosa et de Casoni. Les colonnes franco-italiennes s'élancèrent avec une telle impétuosité que tout fut culbuté en quelques heures. Les Autrichiens cherchèrent en vain à se maintenir dans Bassano pour couvrir leur retraite, commencée dès les premiers progrès décisifs de la droite; ils furent mis dans une complète déroute. Ce succès permit à l'armée d'Italie de continuer sa retraite sans obstacles. — Du 1er au 6 novembre, toute l'armée eut passé la Brenta et l'Adige; le quartier général du vice-roi fut établi à Vérone.

Le 12 novembre, le général en chef autrichien occupa Vicence avec le centre de son armée.

Prise de Trieste. — Renforts envoyés à Venise. — Positions et forces de l'armée sur l'Adige. — Tandis qu'avaient lieu ces mouvements, de l'Isonzo jusqu'à l'Adige, le siége de Trieste était poussé avec vigueur par le général Nugent. La garnison résista jusqu'à la dernière extrémité; mais toutes les défenses étant ruinées, elle fut forcée de capituler le 31 octobre, le jour même où les Autrichiens étaient battus à Bassano.

L'ennemi, favorisé par le nombre, s'était emparé dans le même temps des bouches du Cattaro, des villes de Knin et de Spalatro.

Palma-Nova, bloquée par le général Csivitz, avait reçu des renforts et paraissait en état de résister encore.

La garnison de Venise, après le passage de la Piave, fut aussi renforcée en hommes et en munitions. On pourvut à la défense des lagunes, du côté de la mer, par un armement considérable de bateaux plats qui, ensemble, portaient trois cent trente-six bouches à feu de tout calibre, et qui étaient montés par trois mille deux cents hommes. Huit mille hommes, dont six mille en état de combattre, formaient la garnison de Venise.

On conçoit qu'après tant de fatigues et de combats, l'armée d'Italie devait offrir un effectif bien inférieur à celui du commencement de la campagne. L'armée s'était d'ailleurs affaiblie par tous les renforts jetés dans les places laissées à découvert. La désertion des soldats nés dans les départements envahis par l'ennemi se faisait également sentir. En conséquence, voulant réorganiser l'armée d'une façon plus compacte, le vice-roi supprima la division Gratien, dont les bataillons étaient les plus affaiblis, et la répartit entre les autres divisions. L'armée n'en compta plus que quatre, lesquelles furent mises sous les ordres supérieurs des généraux Grenier et Verdier. — L'armée, campée le 6 novembre sur l'Adige, comptait 32,000 combattants et trente bouches à feu. Elle était divisée en deux corps; celui de droite était chargé de la défense du Bas-Adige; celui de gauche devait défendre les vallées aboutissant sur Brescia et Bergame; le quartier général était toujours à Vérone.

Mouvement sur Roveredo. — Le 9 novembre, on vit déboucher du val Trompia vers Brescia un parti autrichien; le général Gifflenga se porta aussitôt à sa

Digitized by Google

rencontre, et l'ennemi, repoussé avec perte, fut obligé de repasser les monts. Le même jour, le vice-roi se dirigea vers Roveredo avec les divisions Palombini et Rouyer, le premier marchant par la rive droite de l'Adige, et le second par la rive gauche. Les Autrichiens, retranchés à Bellune, en furent délogés par le général Palombini, tandis que le général Darnaud les battait à Ossenigo, et les forçait à la retraite.

Le 10, le général Rouyer enleva les positions retranchées de Vo, de Struzzina et d'Ala; le corps du général Finner fut poursuivi en désordre jusqu'à Marani. Ce mouvement offensif, qui avait pour objet d'attirer l'attention de l'ennemi vers Roveredo et de le détourner de Brescia, se continua avec succès jusqu'au 11 novembre; mais le prince étant alors informé que ses derrières étaient menacés par Caldiero, crut devoir rappeler les divisions Rouyer et Palombini sur leurs premières positions.

Combat de Caldiero. — Le 10 novembre, le 31e régiment de chasseurs échangea quelques coups de carabine avec une reconnaissance ennemie, sur la route de Caldiero; le 12, les avant-postes de l'armée furent attaqués à Vago par un corps ennemi composé de trois bataillons, de deux escadrons et de quatre pièces d'artillerie : l'attaque fut repoussée, et l'ennemi rejeté sur Caldiero.

Cette attaque n'était que le prélude d'une autre plus formidable; une division autrichienne, forte de 14,000 hommes, avait pris position à Caldiero et sur les hauteurs de Colgrola; elle se gardait par de forts retranchements, en attendant le moment de se porter sur Vérone et de forcer le passage de l'Adige. Le vice-roi résolut de prévenir l'ennemi. Toutes ses dispositions d'attaque étaient faites pour le 14, mais le mauvais temps en fit ajourner l'exécution au lendemain.

Le 15, à 7 heures du matin, les divisions de l'armée d'Italie se mirent en mouvement; les positions de l'ennemi furent enlevées successivement jusqu'à Caldiero, où les brigades Jeannin et Deconchy assaillirent avec la plus grande résolution le mamelon de Caldiero, qui, environné d'escarpements presque inexpugnables, était défendu par le régiment de Jellachich, l'un des meilleurs de l'armée autrichienne; ce régiment éprouva des pertes énormes, et céda enfin à l'impétuosité des troupes franco-italiennes.

Les hauteurs de Colognola, couronnées de retranchements non moins formidables, furent emportées immédiatement, et l'ennemi, chassé de position en position, fut rejeté au delà de l'Alpon, où il se rallia, couvert par une brigade de grenadiers postée devant le pont de Villa-Nova. Néanmoins, le général Bonnemains, le poursuivant sans relâche, ne lui laissa pas le temps de se former. De Villabella il engagea une canonnade très-vive avec les batteries autrichiennes placées sur la rive gauche de l'Alpon : l'ennemi, harassé de fatigue, prit enfin le parti de la retraite, après une perte de 1,500 hommes, dont 900 prisonniers, et de deux pièces de canon. L'armée du vice-roi, où n'avaient combattu que 11,000 hommes, ne perdit pas plus de 600 hommes, et elle avait eu affaire à 18,000 combattants.

Combat de San-Michele. — Le 17 novembre, l'armée rentra dans Vérone. Le 19, un nouvel engagement eut lieu entre un corps nombreux d'Autrichiens et quelques bataillons franco-italiens. L'ennemi, conservant ses positions de Colognola et d'Ilassi, attaqua Vago que gardait la brigade Jeannin; cette brigade le contint pendant quelque temps, à la faveur d'un torrent, derrière lequel elle avait pris position. Mais le général Marcognet, qui occupait San-Martino, voyant l'ennemi porter ses principales forces vers Lavagno et Montorio, craignit une attaque de flanc, appela la brigade Jeannin à San-Martino, et fit occuper Montorio. L'ennemi ne tarda pas à reprendre cette position. Le vice-roi, jugeant que San-Martino, dominé de toutes parts, n'était pas tenable, fit replier la brigade du général Jeannin sur San-Michele; dès lors tous les efforts du général autrichien se tournèrent sur ce village. Quatre mille hommes soutinrent le combat avec acharnement, et restèrent maîtres de la position, quoiqu'elle fût attaquée par une armée de 25,000 hommes. L'ennemi se retira, ayant encore éprouvé une perte considérable.

Débarquement des Autrichiens aux bouches du Pô. — Reprise de Ferrare. — Abandon de la ligne de l'Adige. — Cependant, dès le 15 novembre, un corps de 3,000 hommes de la division Nugent avait débarqué avec ce général près de l'embouchure du canal de Mesola, entre les deux forts de Goro et Volano, dont il s'empara; le général autrichien marcha ensuite sur Ferrare, et cette ville étant évacuée par les dépôts qui étaient sa seule défense, il y entra sans éprouver de résistance. Il s'établit en avant de la place, poussant ses avant-postes jusqu'à Malbergo. Le vice-roi ne put voir avec indifférence ce mouvement qui compromettait les départements italiens situés à l'embouchure du Pô et sur la mer Adriatique. Il fit, en conséquence, toutes les dispositions nécessaires pour reporter ses cantonnements dans Ferrare et aux environs. Il fit enlever la place par un détachement d'infanterie, soutenu par un escadron de cavalerie, et força le général Nugent à la retraite. Ferrare fut repris le 27. Le même jour, le prince fut blessé d'une balle à la cuisse, dans une reconnaissance qu'il fit sur Legnano.

Du 27 novembre jusqu'au 8 décembre, eurent lieu divers mouvements pour le passage et la défense du Bas-Adige. Rovigo et Boara, situés sur ce fleuve, furent tour à tour d'honorables champs de bataille pour l'armée du vice-roi. Ces deux postes, attaqués par des forces doubles de celles qui les gardaient, furent longtemps défendus avec vigueur, pris et repris plusieurs fois. Le nombre seul des ennemis, qui recevaient sans cesse des renforts, put lasser la valeur des Franco-Italiens. Le passage de l'Adige cessa enfin d'être disputé, et le général Nugent entra le 10 à Ravenne.

Combat d'Edolo. — Nouvelles dispositions du vice-

roi. — Tandis que ces faits se passaient à l'aile droite de l'armée d'Italie, une colonne autrichienne, débouchant du Tyrol contre l'aile gauche, s'avançait sur Edolo, se dirigeant sur Brescia par le val Camonica. La division Giffienga disputa le passage aux Autrichiens. Le 7 décembre, ils furent battus à Edolo par le colonel Neri, et repoussés avec une perte considérable au-delà des montagnes. Ils ne furent pas plus heureux dans une nouvelle tentative qu'ils firent à Ponte di Legno, dans les derniers jours du mois. Le colonel Neri les battit également sur ce point et les obligea à se replier dans le val di Galle.

Le feld-maréchal Bellegarde, successeur du général Hiller dans le commandement en chef de l'armée autrichienne, paraissait faire des dispositions pour enlever aux Franco-Italiens leur ligne sur l'Adige; les Napolitains, sans avoir encore levé le masque, donnaient déjà lieu à des soupçons par leur refus de concourir à une expédition sur Ravenne; cependant ils approchaient d'Ancône. Le vice-roi résolut de se ménager, au besoin, un débouché sur la rive droite du Pô. En conséquence, il fit construire un pont à Borgo-Forte, et armer le fort de Plaisance. A ces mesures il joignit celle de concentrer un peu ses troupes; il ne laissa à Castagnaro que deux bataillons, sous les ordres du général Deconchy, et envoya le reste de la division Marcognet prendre position à Roverchiaro. La brigade Darnaud rentra à Vérone; celle du général Schmitz conserva sa position à Ronco, et enfin le général Campi, avec sa brigade, resta seul d'avant-garde à San-Michele.

Défection des Napolitains. — Progrès des Autrichiens. — Débarquement des Anglais. — Tandis que ces efforts obstinés couvraient de gloire le vice-roi, la défection d'un illustre ingrat se consommait et cachait de nobles lauriers sous le voile de la trahison.

Vers les derniers jours du mois de novembre, le général Miollis, gouverneur de Rome, informa le prince Eugène de la prochaine arrivée d'un corps de troupes napolitaines, se dirigeant vers la haute Italie.

La marche de ces troupes, qui furent accueillies dans tous les états soumis à l'autorité ou à l'influence de la France, s'effectuait lentement, et dura tout le le mois de décembre. L'empereur, ni le vice-roi, ne suspectaient les intentions du monarque napolitain, bien qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire dans les mesures qui présidaient à ces mouvements. Mais bientôt fut trompée cette confiance dans la loyauté et la politique de famille qui auraient dû, en de telles circonstances, servir de base à la conduite de Murat.

Le général Nugent se mit en marche pour achever d'occuper la côte de l'Adriatique et se rapprocher des troupes napolitaines, dont l'alliance avec les Autrichiens devenait de plus en plus manifeste. Le général napolitain qui était à Ancône insistait pour qu'on lui remît la citadelle, sous prétexte d'arrêter la désertion de ses troupes; mais le général Barbou, commandant de la place, qui avait pressenti les intentions perfides de ces prétendus alliés, n'obtempéra pas à cette réquisition.

Dans le même temps Bologne était occupée par la brigade napolitaine de Filangieri, qui y fut bientôt suivie par les Autrichiens.

Les Anglais, dont les mouvements se coordonnaient avec ceux des Autrichiens et de leurs nouveaux alliés, firent, à cette époque, plusieurs débarquements sur les côtes de Toscane.

Situation des affaires à la fin de 1813. — L'ennemi, continuellement renforcé, faisait des progrès de toutes parts; après la plus honorable résistance, le général Hoize, qui défendait Zara en Dalmatie, capitula le 6 décembre, et rentra en France avec sa garnison, sous la condition de ne servir qu'après échange. Venise tenait encore, mais étroitement bloquée, et n'ayant plus aucune communication avec le continent.

Divers détachements de toutes armes, venant d'Espagne et d'Allemagne, arrivèrent en Italie dans les derniers jours de décembre, et furent employés par le vice-roi à remplir les cadres des régiments que les combats avaient mutilés.

A la fin de 1813, l'armée d'Italie, réorganisée, se trouvait encore forte de 43,320 hommes, dont 3,300 cavaliers; elle comptait 80 bouches à feu, et formait six divisions, divisées en deux corps, toujours commandés par les généraux Grenier et Verdier. Le premier corps avait son quartier général à Isola Porcarizza; le second corps avait son centre au grand quartier général de Vérone, où se trouvait le vice-roi.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1813.

16 AOUT. Premiers mouvements de l'armée autrichienne.
24 — Prise de Villach.
29 — Prise de Roseck.
6 SEPTEMBRE. Combat et prise de Feistritz.
13 - 15 — Combats de San-Marin, Weichselbourg, Jelschane et Fiume.
18 — Combat de San-Hermangor.
25 — Combat de Tchernutz.
OCTOBRE. Retraite de l'armée d'Italie sur l'Isonzo.
7 — Combat de Saffuitz.
13 — Combat de Rescmutta.
26 - 27 — Combats de Volano et de San-Marco.
27 - 31 OCTOBRE. Combats de Bassano. — Retraite sur l'Adige.
12 NOVEMBRE. Combats de Cambo et de Vago.
15 — Combat de Caldiero.
18 — Combat de San-Michele.
26 — Combat de Ferrare.
3 DÉCEMBRE. Combat de Rovigo.
5 — Occupation d'Ancône par les troupes napolitaines. — Défection du roi de Naples.
8 — Combat d'Edolo.
— — Affaire de Ponte de Legno.
13 - 15 — Attaque de Livourne par les Anglais. — Ils sont repoussés.
24 — Combat de Castagnaro.

Digitized by Google

1813. — GUERRE D'ESPAGNE.

BATAILLE DE VITTORIA.

ÉVACUATION D'UNE GRANDE PARTIE DE L'ESPAGNE.

SOMMAIRE.

Affaiblissement des armées françaises. — Mouvement offensif de Wellington. — Retraite sur l'Èbre. — Bataille de Vittoria. — Retraite sur Pampelune. — Retour en France. — Opérations dans l'Espagne orientale. — Défense de Mora. — Combats d'Yecla, de Villena et de Biar. — Combat de Bassalla. — Mouvement des Anglais sur Tarragone. — Ils sont repoussés. — Combats sur les rives du Xucar. — Défaite des Anglo-Catalans à Palamos. — Évacuation de Valence.

ARMÉES FRANÇAISES.

Généralissime. — Le roi Joseph NAPOLÉON.
Major général. — Le maréchal JOURDAN.
Armée du midi. — Général GAZAN. — *Armée du centre.* — Général DROUET D'ERLON. — *Armée de Portugal.* — Général REILLE. — *Armée du nord.* — Général CLAUZEL.
Armée d'Aragon. — Le maréchal SUCHET.

ARMÉES ALLIÉES.

Général en chef. — Lord WELLINGTON.
Armée anglaise. — Généraux HILL. — GRAHAM.
Armée portugaise. — Le maréchal BERESFORD.
Armée espagnole. — Généraux FREYRE. — MINA.
Armée anglo-espagnole de Murcie. — Généraux MURRAY. — DUC DEL PARQUE. — ELIO.
Armées de Catalogne et d'Aragon. — Généraux. — Baron D'EROLES. — VILLACAMPA.

Affaiblissement des armées françaises. — Mouvement offensif de Wellington. — Retraite sur l'Èbre. — Les désastres de 1812 avaient obligé l'empereur Napoléon à désorganiser en quelque sorte les armées d'Espagne; il en avait extrait les meilleurs soldats pour reformer la garde impériale et les divers corps d'élite. Le maréchal Soult, dont le génie et la capacité militaires auraient pu être si utiles en Espagne, fut aussi appelé à la grande armée d'Allemagne.

Les armées d'Espagne étaient placées, comme nous l'avons dit, sous le commandement immédiat du roi Joseph Napoléon, ayant le maréchal Jourdan pour major général.

Les trois armées du Midi, du Centre et de Portugal, disséminées dans la Castille et dans le royaume de Léon, présentaient un effectif de 70,000 fantassins et de 8,000 cavaliers. Environ 20,000 hommes étaient employés dans le nord.

L'armée anglo-portugaise, retirée en Portugal depuis ses défaites de la campagne précédente, avait reçu des renforts, et s'était réorganisée. Sa force s'élevait à 80,000 combattants; en outre, 50,000 hommes de troupes espagnoles occupaient la Galice, et se trouvaient réparties sur les frontières de Léon, et dans la nouvelle Castille.

Lord Wellington, vers le milieu du mois de mai, informé de la situation matérielle et morale de l'armée française, résolut de tourner la ligne du Duero par un mouvement de flanc, à travers la province portugaise de Tras-os-Montes. Il devait ainsi couper la ligne de communication de l'armée française avec les frontières de France.

Après avoir réuni les bateaux suffisants sur tout le cours du fleuve inférieur, Wellington fit jeter plusieurs ponts entre Lamego et la frontière espagnole; quatre divisions passèrent le 20 mai sur la rive droite, et prirent immédiatement le chemin de Zamora, tandis que lui-même, avec le reste de son armée, et renforcé des Espagnols aux ordres du général Freyre, s'avançait sur Salamanque par la route directe de Ciudad-Rodrigo.

Une division de l'armée du Midi fut surprise par l'avant-garde ennemie qui occupa Salamanque le 26, et tenta de la poursuivre. Mais les troupes françaises s'étant ralliées et repliées avec ordre, continrent le mouvement des Anglo-Portugais. Les divisions ennemies qui avaient remonté le Duero par la rive droite, occupèrent Zamora et Toro. Toute l'armée de Wellington se trouva réunie le 31 mai dans cette dernière ville.

L'armée du Midi, après avoir rompu les ponts, se retira vers Valladolid.— Le mouvement offensif de Wellington obligea le roi Joseph à faire évacuer successivement Madrid et Valladolid; il concentra ses troupes sur la grande route de Burgos, afin de profiter des positions défensives qu'elle présente; mais, Wellington passa le Carrion à Palencia le 7 juin, et établit ses troupes, les jours suivants, sur les deux rives de la Pisuerga; il se trouvait ainsi sur le flanc droit des Français, et presque menaçant de couper leur ligne de communication avec Vittoria.

Le 12, l'armée de Portugal, attaquée dans ses positions de las Hermozas et d'Estepar, par des forces très supérieures, fit son mouvement de retraite sur Burgos, et le continua vers l'Èbre. Burgos étant dépourvu de vivres, et d'un trop grand développement pour qu'on pût le défendre, le roi en décida l'évacuation et ordonna de détruire les fortifications du château. Cette opération fut si mal combinée par le génie, que plusieurs centaines de braves qui n'avaient pas encore défilé lorsqu'eut lieu l'explosion, périrent sous la pluie

Cracovie

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Monument élevé près de Dresde à Moreau.

Lepic.

Margaron

Thorn.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

BATAILLE DE CULM,
30 Août 1813.

Streckenwald
Ebersdorf
Nollendorf
Graupen
Culm
Karwitz
Aussig
Schönfeld
Turmitz
TOEPLITZ
Lieues de 25 au degré.

d'obus et de bombes qui laissés dans le château furent lancés au loin par l'effet des mines.

Le 14 juin, l'armée française était en retraite vers l'Èbre; elle traversa le défilé de Pancorvo. Une garnison de 300 hommes fut laissée dans le fort de ce nom.

Le général Clausel descendit l'Èbre jusqu'à Logroño, avec deux divisions de l'armée du Nord; déjà le général Foy, avec sa division et quelques autres détachements se trouvait au-delà de Vittoria, défendant la Biscaye contre les guérillas.

Le roi Joseph, ayant ainsi concentré ses troupes sur l'Èbre, s'attendait à une attaque de front de la part de l'ennemi, par la grande route de France; mais il apprit que les Anglo-Portugais avaient franchi ce fleuve par les ponts de San-Martin et de Fuente-de-Arenas, et qu'ils se dirigeaient vers Bilbao. Le but de l'ennemi était de descendre sur cette ville, et de prendre par le flanc droit l'armée française.

Cette armée toujours serrée de près, sans avoir été sérieusement attaquée, ne pouvait pas conserver ses positions sur l'Èbre. Le 19, elle se trouvait en avant et autour de Vittoria, occupant, à l'extrême gauche, les hauteurs de Subijana, s'étendant ensuite le long et sur la rive gauche de la Zadorra, dans un intervalle de deux lieues, presque au-delà de Vittoria.

Le général Reille, qui avait reçu du Roi-généralissime l'ordre de prévenir l'ennemi sur la route de Bilbao, s'était jeté, le 17, dans cette direction avec une colonne de 10,000 hommes; il rencontra à Osma les Anglo-Portugais, et réussit à ralentir leurs progrès; mais cédant au nombre, il fut enfin obligé de se replier, et de rejoindre le gros de l'armée. L'ennemi, maître alors de la route, ne se trouva plus séparé des Français que par une chaîne de hauteurs faciles à franchir.

Bataille de Vittoria. — En se repliant sur l'Èbre, le roi Joseph avait l'intention de se maintenir derrière ce fleuve, si la jonction de l'armée du Nord, aux ordres du général Clausel, et de quelques autres divisions s'opérait, avec les armées qu'il commandait, avant que les Anglais tentassent de le passer. Mais les troupes insurgées de Mina ayant retenu le général Clausel du côté de Logroño, la jonction fut retardée, et le roi fut obligé de porter son quartier général à Vittoria.

Les armées du Midi, du Centre et de Portugal, étaient, comme nous l'avons dit, déjà réunies autour de cette ville, capitale de l'Alava (province basque) et située au milieu d'une plaine de deux lieues d'étendue, bornée à gauche par la chaîne des Pyrénées orientales, à droite par de petites montagnes qui séparent la province d'Alava de la seigneurie de Biscaye, dont Bilbao est la capitale. Cette plaine est traversée dans toute sa longueur, par la grande route de Madrid à Bayonne.

L'armée française, à cheval sur cette route, occupait les positions suivantes :

L'armée du Midi, aux ordres du général Gazan, ayant ses avant-postes à Puebla, était établie en première ligne sur les coteaux d'Ariniz, à deux lieues en avant de Vittoria, la droite appuyée sur la Zadorra, à la hauteur du pont de Villodas; une batterie construite en avant du front de cette armée, commandait la vallée où coule la rivière, et enfilait la route de Miranda.

L'armée du Centre, commandée par le général Drouet, comte d'Erlon, était placée en seconde ligne, et sur un front parallèle, à un quart de lieue de l'armée du Midi, ayant la division d'Armagnac postée sur la droite de Gomecha, et les divisions Cassagne et Treilhard sur la gauche.

L'armée de Portugal, aux ordres du général Reille, était établie le long de la Zadorra, couvrant Vittoria, ayant sa droite formée de la division Sarrut, postée à Aranguis, sur la route de Bilbao, à une demi-lieue au-delà de la rivière. Deux autres divisions étaient postées au pied des hauteurs, sur la rive gauche, la division Lamartinière à Armentia, la division de dragons Tilly à Hermendad, et une brigade de cavalerie légère à Margarita.

L'armée réunie autour de Vittoria, ne se composait que de 35,000 fantassins et 5,000 chevaux. Avant de se décider à s'arrêter dans cette position, le roi avait réuni en conseil de guerre les généraux chefs d'armée, afin de leur soumettre s'il ne conviendrait pas d'abandonner la plaine pour se retirer en arrière de Vittoria, sur les hauteurs de Salinas et de Mondragon, positions formidables et d'une facile défense. Le maréchal Jourdan appuyait cette proposition qui fut combattue par les autres généraux. Ceux-ci insistèrent pour ne pas s'éloigner de Vittoria, afin d'y attendre les 14,000 hommes du général Clausel qui revenait de Logroño sur Vittoria, les 6,000 du général Foy, occupés à assurer la tranquillité dans la seigneurie de Biscaye, la division Thouvenot, et le retour du général Maucune, qui avait été chargé d'escorter un gros convoi de voitures jusqu'à Irun. L'essentiel était de gagner du temps et de se conserver sur la défensive, non-seulement jusqu'à l'arrivée de ces renforts, qui auraient porté les forces totales de l'armée à plus de 70,000 combattants, mais encore jusqu'à l'entière évacuation des convois d'artillerie et d'équipages, que le défaut de troupes pour escorte avait malheureusement retenus près de Vittoria.

L s voitures du roi, les équipages des généraux de l'armée, ceux d'une grande partie des employés espagnols de tous les rangs, les fourgons des magasins et ceux du trésor impérial, étaient, en effet, parqués hors de la ville, à gauche de la route de France. De ce côté, deux routes principales aboutissent à Vittoria; ce sont : la grande route de Bayonne et celle de Pampelune; cette dernière serpente, au sortir de Vittoria, à travers un grand nombre de marais, de ravins et de fossés qui coupent cette partie de la plaine. — Un parc d'artillerie, composé principalement des pièces de position, retirées du château de Burgos, était parqué du côté opposé, à quelque distance en avant de Vittoria sur la route de Miranda.

Le 21 juin, à 4 heures du matin, les colonnes ennemies débouchèrent par la route de Bilbao, en face de l'armée de Portugal, et par la route de Madrid, devant l'armée du Midi. Le roi Joseph Napoléon et le

Digitized by Google

maréchal Jourdan, s'étaient déjà portés avec leur état-major sur le front de cette armée, et s'étaient établis au centre de la division Leval.

Pendant cinq heures les tirailleurs des deux armées soutinrent seuls le combat. A neuf heures du matin, de fortes colonnes anglo-portugaises s'avancèrent par le chemin de Nanclarès, et, pénétrant dans le bois de Villodas, s'engagèrent avec la division Leval, qui se retira en bon ordre vers le pont d'Ariniz. Tandis que ceci se passait à la gauche de l'armée française, la droite était vivement attaquée par une colonne aux ordres du général Graham. La division Sarrut, appuyée par la division de dragons du général Digeon, soutint le choc avec une grande résolution; mais, après un combat de trois heures, les deux divisions françaises se replièrent sur la Zadorra, et, en arrivant au pont, le général Sarrut fut blessé mortellement. Le général Digeon, soutenant l'infanterie, exécuta avec ses dragons plusieurs charges brillantes, qui forcèrent l'ennemi à rétrograder.

Cependant, à la gauche de l'armée française, le combat se soutenait sans trop de désavantage, malgré l'infériorité numérique des Français. Le parc, composé de l'artillerie de Burgos, avait été mis en batterie, par ordre du général Hugo, aide-major général, et cette batterie forte de 35 pièces de gros calibre, foudroyait les masses ennemies, et protégeait le mouvement rétrograde des différentes divisions françaises qui, d'après l'ordre du roi, se repliaient sur Vittoria.

Le roi Joseph avait deviné, à la vigueur de l'attaque sur sa droite, que les Anglais cherchaient à se rendre maîtres de la route de Bayonne. Il envoya des troupes occuper deux villages, Gamarra major et Gamarra menor, sur la Zadorra, à un point où la route longe presque cette rivière. Mais le général Graham s'étant aperçu, de son côté, de l'importance de ces deux positions, fit avancer un corps espagnol et une division anglo-portugaise, qui, après un vif combat, s'en emparèrent à la baïonnette.

A quatre heures de l'après-midi, le corps du général Gazan, qui se battait avec acharnement depuis le commencement de l'action, fut obligé de perdre le terrain. Le centre de l'armée anglaise se lia dès ce moment avec la droite, et l'armée française du centre dut achever de se replier sur Vittoria. Dans ce mouvement, la grande batterie fut enclouée et abandonnée faute d'attelages.

Le roi Joseph ne fit que traverser Vittoria, et se porta vers l'armée de Portugal; mais celle-ci, après avoir vaillamment résisté aux forces nombreuses dirigées contre elle, avait commencé son mouvement de retraite sur Betono, où elle prit position et où elle arrêta quelque temps la gauche de l'ennemi.

Le roi revint donc vers les armées du Centre et du Midi qui, toujours en combattant, opéraient leur retraite dans le plus grand ordre.

Depuis quatre heures du matin, que la bataille avait commencé à l'extrême gauche, les petites armées françaises, ayant à lutter contre des troupes qui leur étaient numériquement trois fois supérieures, n'avaient cependant cédé à l'ennemi qu'une lieue de terrain. L'arrivé de l'armée du Nord et des autres divisions que l'on attendait, en diminuant l'inégalité des forces, aurait, sans doute, permis aux Français de ressaisir l'avantage. Ignorant les obstacles qui arrêtaient Clausel, on s'étonnait de ne pas le voir paraître; les regards des généraux se tournaient fréquemment vers la gauche, du côté de Logroño, mais aucun indice n'annonçait l'approche de l'armée du Nord [1].

Dès le matin, le roi Joseph, prévoyant peut-être la nécessité d'un mouvement rétrograde sur la position de Salinas, avait envoyé l'ordre de diriger sur Bayonne le grand convoi parqué en arrière de Vittoria; dans ce convoi se trouvaient dix voitures sur lesquelles on avait placé 60 canons, sans affûts, tirés du fort de Burgos [2].

L'ordre ne fut exécuté qu'imparfaitement. Un petit convoi, escorté par quelques bataillons, aux ordres du roi Joseph, était seul parti pour Bayonne, où il arriva heureusement.

Vers trois heures, et avant que, en s'emparant des villages de Gamarra major et menor, les Anglais se fussent rendus maîtres de la route de Bayonne, l'ordre avait été donné par le maréchal Jourdan de faire partir immédiatement par la route de France, toutes les voitures qui étaient encore rassemblées aux portes de Vittoria.

Maître de la route de Bayonne, il paraît que lord Wellington songea aussi à s'emparer de la route de la Navarre. Quelques manifestations, faites de ce côté, dévoilèrent son projet, et les armées du Centre et du Midi durent accélérer leur mouvement sur le village d'Arbulo qui commande la route de Pampelune.

Lorsque le roi traversa Vittoria, il vit, à sa grande surprise, que les parcs étaient encore sous les murs. Il renouvela l'ordre de les faire partir, non par la route d'abord indiquée, laquelle était déjà couverte de masses ennemies, mais par la route de Pampelune; malheureusement personne ne connaissait le chemin qu'il fallait suivre pour gagner cette route à travers les champs, et on n'avait aucun bon guide.

Quoique l'armée battît en retraite, tout allait encore assez bien, lorsqu'une nuée de hussards ennemis, faisant une trouée sur les équipages, y jeta l'épouvante. Tous les traits furent aussitôt coupés par leurs conducteurs, et ce fut le signal d'un désordre qui gagna les troupes voisines. Dans cette bagarre, quelques-uns des hussards anglais vinrent étourdiment se faire tuer aux pieds du roi Joseph; un officier d'état-major français mourut percé d'une balle de pistolet derrière ce prince.

[1] Le général Mina, dans les *Mémoires* où il a détaillé avec une vanité si ingénue tous les services qu'il a rendus à la cause de l'insurrection, prétend, qu'en empêchant le général Clausel d'arriver à temps, il a autant contribué au succès de la bataille de Vittoria que les troupes qui ont été engagées. En effet, l'arrivée du général Clausel, qui aurait pris par derrière les troupes anglo-portugaises, tandis que, se reportant en avant, les armées du Midi et du Centre les eussent attaquées de front, aurait infailliblement changé la face des affaires, et transformé peut-être en défaite une bataille qu'à quatre heures et demie le général anglais considérait comme gagnée.

[2] Ces canons figurent dans le bulletin anglais parmi ceux qui durant la bataille ont été pris aux Français.

Digitized by Google

Si le terrain de la plaine de Vittoria eût été moins entrecoupé de fossés larges, profonds, et la plupart boueux, le désordre des voitures n'eût point influé sur les corps qui en étaient voisins, mais ces obstacles à leurs manœuvres étaient si multipliés, qu'il devint impossible de se reformer en ordre; alors les rangs se confondirent, et les cavaliers, pêle-mêle avec l'infanterie, ne songèrent plus qu'à gagner un terrain plus facile. Personne ne fuyait; personne ne paraissait frappé de terreur; mais les régiments qui avaient à se mouvoir dans ce terrain difficile, étaient si fortement mêlés, que leurs officiers durent renoncer à les rallier.

En quelques endroits, les Espagnols réfugiés, hommes, femmes, enfants, et les employés des administrations militaires, mêlés aux soldats, augmentaient encore la confusion. Les fourgons du trésor furent vidés par des pillards français, anglais, espagnols et portugais, qui, quoique ennemis, semblèrent oublier un instant leur inimitié pour s'emparer de l'argent que le hasard de la guerre mettait si soudainement à leur disposition. Quelques hommes et un plus grand nombre de femmes, cherchant à se sauver, périrent dans les fossés bourbeux, dont ils ne purent pas sortir [1].

Cependant les troupes, que de pareils obstacles n'avaient pas divisées, étaient restées entières. Les armées des généraux Reille et Gazan, la garde royale de Joseph Napoléon, ainsi que plusieurs brigades de l'armée du centre, ne s'étaient pas débandées. Néanmoins, comme le désordre continuait, l'ennemi en profitait pour s'avancer toujours par le centre. Le maréchal Jourdan, dont le cheval s'était abattu et blessé, et que ces obstacles avaient séparé du roi, inquiet de ce qu'il pouvait être devenu, envoya plusieurs officiers à sa recherche; leurs efforts, pour percer jusqu'à Joseph, furent inutiles. [2] Le maréchal marchait à pied au milieu de l'infanterie; il ordonna à son chef d'état-major, aide-major général, de s'arrêter à l'entrée de la route de Pampelune, et d'y rallier quelques bataillons pour soutenir la retraite, et empêcher les Anglais de s'avancer sur Salvatierra. — Cet ordre fut exécuté [1].

[1] Voici un des faits horribles et singuliers auxquels donna naissance le désordre de cette malheureuse bataille.

Au premier bourg des Anglais, une vivandière, montée sur un âne, avait pris la fuite au grand galop de sa monture; déjà elle avait passé heureusement, quoique avec peine, quelques-uns des ravins profonds qui sillonnaient la plaine, quand l'âne qui la portait s'engagea dans une fondrière boueuse. L'animal s'y enfonça aussitôt. La femme, après de vains efforts pour s'en tirer, sentait aussi qu'elle allait disparaître dans la bourbe. Elle se débattait, et jetait des cris perçants. Arrivent quelques soldats français, poursuivis par l'ennemi et combattant avec acharnement. Ils veulent porter quelques secours à la vivandière; ils lui tendent en vain une main protectrice; déjà à moitié étouffée par la bourbe qui l'entoure, cette malheureuse ne peut pas en profiter. Cependant l'ennemi s'avance toujours, et il ne reste plus aux soldats d'autre moyen de retraite que de traverser le large fossé où gît, mourante, la femme qu'ils ont voulu sauver. La nécessité l'emporte : l'un d'eux pose avec horreur la crosse de son fusil sur le sein palpitant de l'infortunée, et, s'en aidant comme d'un appui, franchit le fossé. Ses camarades l'imitent, et passent comme lui. Puis, ces braves, à qui le soin de leur conservation a fait oublier la loi de l'humanité, se rangent sur le bord du ravin, saluent d'une décharge meurtrière les cavaliers qui les poursuivent, et les obligent de rétrograder. — Cet événement fut heureusement unique dans cette journée. Un grand nombre de réfugiés durent leur salut aux secours généreux des soldats français.

[2] Le roi, séparé de son escorte par les difficultés du terrain, arriva à Arbulo où les officiers, restés auprès de lui, réunirent quelques cavaliers, la plupart blessés et de différents corps, qui l'accompagnèrent jusqu'à Salvatierra. — L'auteur de la *France militaire* était au nombre des officiers qui se rallièrent autour du roi. — En quittant Arbulo la petite escorte de Joseph n'était que de 24 cavaliers.

[1] Ce fut le général Hugo, aide-major général de l'armée et aide de camp du Roi Joseph, qui, sur l'ordre du maréchal Jourdan, rallia quelques bataillons à peu de distance du champ de bataille, et arrêta l'ennemi. Voici ce qu'il raconte dans ses *Mémoires*. — On doit regretter que l'action audacieuse qu'il avait projetée n'ait pas pu être exécutée.

«Empressé de remplir les intentions du maréchal, je le laissai, dit-il, continuer sa marche vers Salvatierra, et je me portai vers les corps qui se retiraient; j'en trouvai plusieurs qui m'étaient particulièrement connus, et auxquels je fis faire halte à la hauteur d'Alegria, dans la direction de Pampelune, la droite appuyée à la montagne, la gauche au ruisseau, le front vers Vittoria. De ce nombre étaient le régiment de Baden, le régiment de Francfort, un bataillon du 27e léger et un bataillon de mineurs. Leurs masses, formées en bon ordre, imposèrent au corps chargé de poursuivre, et l'obligèrent à s'arrêter à demi portée de canon. Cette disposition contribua puissamment au salut de plusieurs milliers d'hommes, qui s'échappèrent par nos intervalles vers Salvatierra, où se dirigeait le gros de l'armée.

«Comme les troupes étaient fatiguées du long et malheureux combat de la journée, et comme elles avaient besoin de repos, je fis former les faisceaux et déposer les havre-sacs, avec injonction de ne pas s'en écarter. La nuit étant venue, et la ligne des feux ennemis s'étant dessinée, j'appelai à moi les chefs, parmi lesquels se trouvaient le baron de Kreuse et M. de Salugnac, premier aide de camp du général en chef, comte d'Erlon (de l'armée du centre), et je leur exposai : «que l'ennemi, fier d'un succès qu'il ne devait qu'à «l'extrême supériorité du nombre et au rhum qui lui était prodigué, «reposait à l'heure où je partais aux feux de ses bivouacs; que le «moment était venu de réparer, par un coup de main audacieux, «les malheurs de la guerre, en enlevant dans Vittoria même une «partie des généraux anglais, espagnols et portugais; que lord «Wellington, tout couvert des lauriers qu'il venait de cueillir, pouvait «cette nuit même périr sous nos coups, ou venir sous notre escorte «consoler nos camarades de la perte de la bataille; qu'il ne fallait «pour cela que de la confiance, le courage de me suivre, et la ré«solution de mourir si nous ne réussissions pas.»

«M'adressant ensuite particulièrement aux chefs des régiments de Baden et de Francfort, j'ajoutai : «qu'ils avaient dans leurs «corps beaucoup d'officiers et de sous-officiers qui parlaient la lan«gue anglaise; que nous en placerions quelques-uns près de moi, «pour répondre comme une troupe qui revient de poursuivre l'en«nemi; que le reste, réparti sur les deux flancs de la colonne, ser«virait pour confirmer les Anglais dans l'idée que nous leur appar«tenions; qu'à la faveur du langage nous surprendrions le mot et «pénétrerions dans Vittoria, où j'avais commandé et que je con«naissais bien, dans le palais du roi, dont toutes les dispositions «intérieures m'étaient familières [1]; que nous y trouverions lord «Wellington, et que son enlèvement serait pour nous un très beau «fait d'armes, dont je m'engageais à leur laisser toute la gloire.»

«Chacun applaudit à ce projet audacieux, mais bientôt les chefs allemands firent des réflexions. «Si vous aviez, me dirent-ils, entre «autres choses, des ordres écrits du roi pour risquer un pareil «événement, nous vous seconderions de tout notre pouvoir; sans cet «ordre, comment nous justifier envers nos princes, si, par suite de «cette tentative brillante et hasardeuse, nous venions à perdre nos «régiments?»

«Je n'avais aucune raison à leur offrir, à l'appui de ma proposition, que la gloire et l'utilité de l'entreprise, ainsi que la presque certitude du succès; mais ce ne fut point assez, et nous changeâmes alors de conversation. — Selon ces chefs nous étions trop près de l'ennemi, par suite des mouvements rétrogrades de la journée, nous pouvions être tournés pendant la nuit et enlevés dès le lendemain matin. Ils me conjurèrent donc de profiter, pour m'éloigner da-

[1] Le mur à escalader, pour arriver par derrière le palais et le jardin, n'a pas douze pieds de haut. Un escalier dérobé, qui ne ferme pas, conduisait à la chambre où Joseph couchait, et qui ne se fermait également jamais. Ainsi, lord Wellington n'en pouvant choisir une autre, y eût été incontestablement surpris dans le commencement de l'heure du coup de main.

Digitized by Google

Le général Jomini a jugé sévèrement la résolution de combattre autour de Vittoria; mais il reconnaît qu'elle fut en quelque sorte imposée au roi Joseph par les généraux dont le frère de Napoléon avait bien voulu prendre avis.

«Il eût été difficile, dit-il, de choisir un plus mauvais point pour y recevoir une bataille, ni de la livrer sous de plus fâcheux auspices que Joseph ne le fit. Chacun sait que la surface de l'Espagne est resserrée par le golfe de Biscaye, au point où elle se réunit à la frontière de France, qui forme comme une espèce de gorge entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Bayonne. Une seule chaussée existe à l'ouest des Pyrénées, c'est celle de Bayonne à Madrid; un autre chemin, praticable au canon, va de Vittoria à Pampelune : de là on revient, d'un côté, sur le col de Maya, de l'autre, sur Saint-Jean-Pied-de-Port par la vallée de Roncevaux, illustrée sous Charlemagne par la fameuse retraite de Roland.

«Prendre une position à peu près parallèle à la chaussée, c'était faciliter à l'ennemi les moyens de s'établir dans la même direction, où, par le moindre effort de la gauche contre notre droite, la route se trouverait nécessairement interceptée. Si l'on ajoute à cela que Vittoria, située dans le fond d'un bassin, est entourée de hautes montagnes, et que cette ceinture dominante se trouvait précisément dans le prolongement de la gauche des Anglais et du côté où ils arrivaient, on peut juger combien un tel poste convenait peu à notre armée. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait chercher l'ennemi et l'attaquer partout où on le trouverait, ou prendre bravement son parti en regagnant les Pyrénées. Le dernier était, certes, bien le plus sage; car un succès contre les Anglais, qui eût pu être décisif avant 1812, ne signifiait plus rien dans les circonstances où la France se trouvait.

«La gauche de Joseph, sous Clausel, était restée à Logroño pour couvrir la route importante de Pampelune. Un corps volant fut porté à Bilbao sous les ordres de Foy, pour couvrir le débouché de cette ville sur Saint-Sébastien. Ces deux détachements étaient un malheur inhérent à la position qu'on avait prise, et inséparable en général de toutes les positions défensives. Dans tout autre pays que l'Espagne, il eût été préférable de renoncer à la route de Bayonne pour se retirer parallèlement à l'Ebre, jusqu'auprès de Saragosse, afin de joindre Suchet et de tomber sur Wellington, quand il eût été à cent cinquante lieues de ses vaisseaux et de ses dépôts; les gardes nationales du midi et quelques bataillons de ligne eussent suffi pour surveiller la Bidassoa et garder la place de Bayonne; le général anglais n'eût pas osé pénétrer dans les Pyrénées, en laissant 100,000 Français derrière lui. Cette manœuvre avait obtenu l'assentiment des généraux les plus distingués de l'armée; toutefois le roi et le maréchal Jourdan jugèrent que le défaut de grande route au centre des Pyrénées, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan, et l'esprit qui animait les Catalans et les Aragonais, ne permettaient pas de suivre exclusivement la ligne stratégique; mais alors il eût fallu se baser sur Bayonne, éviter une bataille, ou du moins la recevoir sur les hauteurs de Salinas. Jourdan en eut, dit-on, le projet; mais l'opinion des généraux repoussait l'idée de s'enfoncer dans les montagnes, sans tenter de disputer encore la possession de la Castille. On murmurait d'évacuer le pays depuis le Duero sans avoir tiré l'épée, et on s'aveugla au point de ne pas se débarrasser des *impedimenta* qui obstruaient l'armée. Le camp de Joseph ressemblait à celui de Darius; il était encombré de tous les équipages et des familles des malheureux Espagnols qui avaient accepté des fonctions sous lui : le nombre en était grand. A la vérité, une partie de ces bagages étaient partis la veille de la bataille pour Tolosa, sous l'escorte de la division Maucune de l'armée de Portugal; toutefois il en restait encore beaucoup plus que n'en permettait la situation des affaires.»

Retraite sur Pampelune. — Retour en France. — La retraite sur Pampelune et en France s'effectua avec moins d'obstacles qu'on ne s'y attendait. Wellington, occupé à compter les trophées de sa victoire, négligea la poursuite de l'armée qui se retirait.

Un petit nombre de voitures jeté dans la direction prescrite, mais par divers point, était arrivé au vrai chemin de Salvatierra; ces voitures parvinrent, non sans de grandes difficultés, à être préservées de l'abandon général. Cette circonstance, digne de remarque, aggrave les reproches mérités par les individus qui, chargés de la reconnaissance du chemin, avaient négligé de le rendre abordable, et d'en faire même jalonner la trace. Le gros de l'armée française, sans bagages ni artillerie, forma une masse confuse du mélange de toutes les armes et gagna, vers minuit, le bourg de Salvatierra, à quatre lieues de Vittoria, dans la direction de Pampelune.

Le lendemain, 22, l'armée continua sa retraite sur Pampelune. Le mouvement s'opéra d'abord avec aussi peu d'ordre que la veille; mais, vers la fin de la journée, les troupes se réunirent, les noyaux des corps, ensuite ceux des divisions, et plus tard, ceux des régiments commencèrent à se former.

Les éclaireurs de l'ennemi parurent le 22 au soir à peu de distance de l'arrière-garde. Cette circonstance força l'armée de hâter sa marche; mais les mouvements de la colonne, composée encore d'une multitude de détachements qui cheminaient d'une manière isolée, conservaient peu de précision; le mauvais état de la route inondée et défoncée par la pluie qui tombait depuis le soir de la bataille, contribuait à augmenter le retard.

vantage de Vittoria, du moment où les feux de l'ennemi annonçaient son inaction.

«Les ordres de rallier quelques troupes et d'arrêter l'ennemi, ordres que j'avais reçus de M. le maréchal Jourdan, ayant été ponctuellement exécutés et les représentations des chefs n'étant pas sans fondement, nous rompîmes les faisceaux vers onze heures du soir, et prîmes en silence notre route dans l'obscurité, à travers les champs et dans la direction tracée par les troupes, dont le mouvement de retraite avait précédé le nôtre.

«A une lieue du point de notre première halte, nous joignîmes la garde royale, le 75e de ligne, et au milieu d'eux, au même bivouac, le général de division Turlet. — Nous prîmes alors position sur leur alignement.»

Digitized by Google

Le 23, vers midi, quelques coups de fusil partis des hauteurs, à la droite de l'armée, jetèrent un moment d'inquiétude dans les rangs; il était à craindre que cette agression ne fût due à l'une des bandes de partisans qui infestaient la Navarre; mais les montagnards dont le feu avait inquiété un moment l'armée, furent promptement chassés des hauteurs qu'ils occupaient. La colonne atteignit enfin sans obstacles, le 23 au soir, la route de Tolosa à Pampelune, et ne se trouva plus qu'à trois lieues de cette place.

Le point d'embranchement des chemins de Vittoria et de Pampelune à Tolosa fut choisi pour achever de réunir et de réformer les troupes des différentes armes. Cet objet rempli, chaque corps d'armée, après avoir subi cette organisation provisoire, prit une direction déterminée; l'armée du Midi, sous les ordres du général Gazan, continua sa route sur Pampelune; le général Reille, avec deux divisions de l'armée du Portugal, s'empara, à gauche, du chemin qui conduit à San-Estevan; l'armée du Centre et la garde du roi Joseph, destinées à faire l'arrière-garde, s'arrêtèrent pour contenir l'ennemi.

Le 24, les armées du Midi et du Centre étaient réunies dans la plaine au-dessous des remparts de Pampelune, sur la rive droite de l'Arga. Les troupes du général Reille prenaient position à peu de distance sur le chemin de San-Estevan. La division d'Armagnac, qui le matin avait remplacé la division Cassagne à l'arrière-garde, placée sous la protection d'une demi-batterie envoyée de Pampelune, tenait l'ennemi en respect dans la double direction de Vittoria et de Tolosa.

Le relevé des pertes éprouvées le 21 et depuis cette époque fut fait alors; il s'élevait au plus à 4,500 hommes hors de combat, ou restés au pouvoir des Coalisés; quelques centaines de mauvais soldats sourds à la voix de l'honneur avaient quitté volontairement leurs corps respectifs, et pris, sans ordre, leur chemin vers la frontière.

L'armée française, réunie et réorganisée sous les murs de Pampelune, comptait donc encore plus de 30,000 fantassins; les magasins d'artillerie de cette place ou de celles de l'Aragon pouvaient fournir les munitions et le matériel de campagne suffisant, selon toute apparence, dans cette nouvelle position, où une artillerie trop nombreuse avait été superflue. D'un côté, le général Foy quittant Bilbao, pouvait réunir à sa troupe les détachements stationnés sur divers points de la Biscaye, et se porter sans obstacle sur la grande route de Vittoria à Bayonne; grossi de la division partie de la première de ces deux villes dans la nuit qui précéda la bataille, il aurait réuni sous ses ordres 18,000 combattants. De l'autre côté, le général Clausel trop éloigné de Vittoria, le 21, pour prendre part à l'affaire, était encore le 25 avec 12.000 hommes de troupes à Logroño, en mesure de tomber, au premier ordre, sur les derrières de l'ennemi.

Le corps du lieutenant général Hill, fort de 30,000 Coalisés, marchait seul dans la direction de Pampelune; sa force numérique le mettait hors d'état de contraindre l'armée française, réorganisée le 24, à accélérer son mouvement de retraite.

La position de cette armée, le 24 juin, a pu en conséquence être jugée avec quelque raison par un grand nombre de militaires, comme assez favorable pour se maintenir dans la Navarre, en s'appuyant à Pampelune et aux montagnes en arrière, qui appartiennent à la chaîne des Pyrénées. Tenir les alliés en échec aux environs de cette place, avec le gros de l'armée française, tandis que le général Foy leur disputerait le terrain pied à pied jusqu'à la frontière de France et à la Bidassoa inférieure, et que le général Clausel harcellerait leurs derrières, semblait devoir offrir de grands avantages.

Néanmoins on ne jugea pas convenable de s'arrêter sous les murs de Pampelune. Le roi pourvut à la défense de cette place, y jeta une garnison, et, dans la soirée du 24, ordonna de continuer le mouvement général de retraite et de franchir les Pyrénées.

Cette opération fut terminée le 27 juin : l'armée du Midi, conduite par le général Gazan, arriva à Saint-Jean-Pied-de-Port, par la vallée de Roncevaux; le général Drouet-d'Erlon, à la tête de l'armée du Centre, suivit la vallée de Bastan, et descendit par Maya sur Urdach et Ainhoa; enfin les deux divisions de l'armée du Portugal, sous les ordres du général Reille, débouchèrent par Sarre sur San-Estevan et Echalar.

Combat de Tolosa. — Rentrée du général Foy en France. — Cependant le général Foy, éloigné depuis plusieurs mois de l'armée du Portugal, pour détruire les corps espagnols qui infestaient la Biscaye, avait obtenu du succès dans ses opérations. Obligé néanmoins de quitter les environs de Bilbao, et de venir rejoindre sur l'Ébre, dès que la concentration de l'armée française avait été décidée sur ce point, ce général était à Bergara, en arrière de Mondragon, le 22 juin; le jour même où le convoi parti, le 21 au matin, de Vittoria, défilait sur la route de France, escorté par la division Maucune. Une colonne espagnole marchait sur cette route, suivant les traces du convoi. Le général Foy repoussa les Espagnols et leur fit des prisonniers. Instruit par ceux-ci des résultats de la bataille de Vittoria, et trop faible d'ailleurs pour continuer de pousser en avant, il arrêta sa colonne, et lui fit prendre une position avantageuse.

Rentré à son quartier général de Bergara, le général Foy expédia sur-le-champ des instructions aux chefs des détachements, disséminés dans les postes militaires de la Biscaye, et leur ordonna de se réunir à lui. Ces mesures prises, il se replia le 24, sur la ville de Tolosa, désignée comme point de concentration. Sa division grossie des troupes qui évacuaient la Biscaye, se trouva forte d'environ 16,000 hommes; il occupa le 25 les hauteurs en avant de Tolosa, et barricada ensuite les rues de ce bourg. Rendu circonspect par cette attitude, sir Thomas Graham, qui suivait cette direction avec toute la gauche de l'armée ennemie, renonça à son premier plan, qui était de nous couper la retraite. Il concentra ses forces, fit avancer son artillerie et marcha à l'attaque. Trop inférieur en nombre, le général Foy, à la suite d'un engagement meurtrier, et dont les pertes furent balancées, aban-

Digitized by Google

donna Tolosa; après avoir toutefois organisé la garnison de Saint-Sébastien. Il se replia dans un ordre parfait sur Irun, y repassa la Bidassoa, et en fit détruire le pont.

Opérations dans l'Espagne orientale. — Défense du fort de Mora. — Combats d'Yecla, de Villena et de Biar. — Dans les trois premiers mois de l'année 1813, les provinces de Catalogne, d'Arragon et de Valence, furent le théâtre d'actions multipliées, où l'armée française éprouva des fortunes diverses. Un grand nombre de combats et d'engagements partiels eurent lieu sur différents points de la Catalogne; nous n'en donnerons pas le détail, nous bornant à rappeler les noms des Lamarque, des Maurice Mathieu, des Bertoletti et des Henriot, qui, là, comme partout où ils avaient eu à combattre, soutinrent l'honneur des armes françaises.

Parmi ces affaires, la défense du fort de Mora nous paraît toutefois devoir être particulièrement mentionnée : elle fut l'objet d'un ordre du jour signé du maréchal Suchet, dont nous citerons le passage suivant :

«Dans les derniers jours de mars, le baron d'Éroles et Villacampa, venant l'un de Catalogne, et l'autre de l'Arragon, combinèrent un mouvement sur les derrières de l'armée de Valence; d'Éroles passa l'Èbre avec 3,000 hommes à Garcia, sur des radeaux, et réunissait encore d'autres forces sur la rive gauche, tandis que Villacampa, suivi de 5,000 hommes, se liait avec lui par Orta. Dans la nuit du 30 mars, le capitaine Bridault, du 11e de ligne, qui commandait le château de Mora, eut avis du passage des insurgés catalans à Garcia; il n'avait en ce moment, pour toute garnison, que 50 grenadiers et 7 hommes isolés. Il détacha aussitôt 20 hommes avec son lieutenant, pour disputer le passage du fleuve à l'ennemi, qui, à leur arrivée, avait déjà jeté 3 à 400 hommes sur la rive droite. Malgré une disproportion de forces aussi grande, ce détachement parvint à précipiter dans l'Èbre deux radeaux chargés d'hommes, qui traversaient en ce moment le fleuve, et ne se retira qu'après avoir tué une vingtaine d'hommes à l'ennemi qui l'entourait de toutes parts.

«Le 31 mars, le fort fut enveloppé et sommé de se rendre, avec l'offre d'une capitulation honorable : elle fut reçue comme elle devait l'être par des gens résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. D'Éroles entreprit de miner le fort, et fit aussitôt commencer les préparatifs. Pendant trois jours il se fit de part et d'autre les plus grands efforts pour interrompre ou soutenir les travaux. Les assiégeants étaient déjà parvenus à ouvrir la mine à six toises de la première défense du Castillo, et les assiégés avaient trois fois en vain tenté d'incendier les abris de paille mouillée et les claies sous lesquels les mineurs travaillaient à couvert, lorsqu'une quatrième tentative, appuyée d'un feu bien dirigé, de toutes les parties du fort, eut un plein succès; les travaux furent incendiés, et tous les mineurs qui se trouvaient sur le terrain furent tués ou dangereusement blessés. D'Éroles avait fait préparer des espèces de chariots couverts, ou des machines anciennes, pour approcher à couvert du pied des murs, et faciliter la mine ou l'incendie. Ces machines ont été prises et détruites par les soins du colonel Plicque.

«Cependant une colonne de 2,500 hommes, venant de l'Arragon, descendait par les ordres de M. le maréchal duc d'Albuféra, sur les derrières de Villacampa, et arrivait à Batea. L'approche de ces forces fit rétrograder ce chef de bandes sur Calanda, força les insurgés de Catalogne de repasser l'Èbre, et dégagea entièrement le château de Mora.

«La perte de l'ennemi devant le fort de Mora a été de 3 officiers et 140 sous-officiers et soldats tués ou blessés. — M. le maréchal duc d'Albuféra donne en cette occasion des éloges à la valeur du capitaine Bridault qui de son côté, dans le rapport qu'il a fait à ce sujet, se loue du courage et de la résolution des braves qui l'ont secondé. Il cite particulièrement le sergent de grenadiers Maillard, le chef-pontonnier Lefebvre, et surtout le lieutenant Guitard, qui, malgré trois blessures, dangereuses (dont l'une a dû nécessiter l'amputation du bras), sans céder à ses souffrances, sans même être pansé, se portait partout où il pouvait, encourageait les grenadiers, et leur donnait l'exemple de l'intrépidité.»

Quant aux combats livrés dans l'Arragon il nous suffira également de citer les généraux Severoli, Paris, Pannetier et Montmarie, qui, dans le même temps, surent maintenir la France en possession de la province dont la défense leur était confiée.

Les opérations militaires du royaume de Valence, plus importantes et plus actives, exigent plus de développements.

L'armée anglo-espagnole, que commandaient les généraux Élio et lord Murray, restait depuis longtemps inactive dans ses positions autour d'Alicante. Vers la fin de mars, les deux généraux firent des mouvements tendant à se rapprocher des camps français. Élio avec les Espagnols se dirigea vers Villena, le corps anglais vint se porter à Biar et à Castalla. Ils furent encouragés à cette détermination par l'arrivée de nouveaux renforts, venant de la Sicile et de l'intérieur de l'Espagne.

Le maréchal Suchet, ne pouvant douter qu'une attaque prochaine ne fût dans les combinaisons des alliés, crut devoir la prévenir en prenant lui-même l'offensive. Dans cette intention il fit concentrer rapidement, le 11 avril, toutes ses divisions actives, autour de Fuente de la Higuera, sur la frontière de Murcie.

Le même jour, deux divisions espagnoles eurent un engagement avec la division du général Harispe, furent battues près d'Yecla, et perdirent 900 hommes faits prisonniers. Ce succès coûta à l'armée française le brave chef-d'escadron Colson, du 4e régiment de hussards, qui fut tué, et la mise hors de combat du chef de bataillon Héremberger, qui fut blessé grièvement.

Le général Harispe, poursuivant sa victoire, tomba de nouveau sur les Espagnols à Villena, et les mit en déroute. Après une longue résistance, la garnison qui occupait le fort de Villena mit bas les armes, et fut emmenée prisonnière.

Les hauteurs escarpées de Biar, occupées et défendues par la brigade anglaise du colonel Adams, furent

Digitized by Google

enlevées avec une rare intrépidité par les soldats que commandait le général Habert.

Ces diverses actions couronnées de succès laissèrent au pouvoir des Français 3,000 prisonniers, parmi lesquels un général, deux drapeaux et quelques pièces d'artillerie de montagne.

Combat de Castalla. — Le commandant général des troupes alliées, lord Murray, porta son armée sur les hauteurs qui dominent Castalla, à peu près dans les mêmes positions où s'était livré, l'année précédente, un combat glorieux pour les Français.

Ces positions étaient d'un abord difficile, et s'appuyaient à d'autres non moins favorables à l'occupant. L'ennemi pouvait, en cas d'échec, se retirer de montagne en montagne jusque sous les murs d'Alicante. Il était donc très dangereux d'attaquer, et un succès ne pouvait guère être atteint que par un grand sacrifice de braves; tout se réunissait pour conseiller le parti de la prudence, et de s'en tenir aux avantages brillants déjà obtenus. C'était aussi la première détermination du duc d'Albuféra; mais les généraux, que rassurait et encourageait la connaissance de la bravoure de leurs troupes, répondaient de vaincre tous les obstacles, et demandaient l'attaque immédiate. Le maréchal n'hésita plus à l'ordonner.

Le 13 avril au matin, les compagnies d'élite des divisions Robert et Habert s'élancèrent vers l'ennemi avec le sang-froid et la valeur que leurs chefs avaient promis. Mais les Anglais les ayant attendus jusqu'à portée de mousquet, les accablèrent d'un feu terrible. Le terrain fut en un instant couvert de morts et de blessés, et les assaillants durent rétrograder précipitamment. Une nouvelle tentative fut jugée impossible, et le maréchal ne songea plus qu'à rétablir l'ordre dans ses colonnes qui effectuèrent leur retraite sur Biar et Villena.

Les deux armées rentrèrent, après cette action, dans les cantonnements respectifs qu'elles occupaient précédemment, et pendant six semaines, il n'y eut plus que de petites affaires d'avant-postes, où en général l'avantage resta aux troupes françaises.

Le 31 mai, lord Murray fit embarquer ses Anglais à Alicante, pour les conduire devant Tarragone.

Mouvement des Anglais sur Tarragone. — Ils sont repoussés. — Le général Murray aborda effectivement sur les côtes de Catalogne.

Dès le 2 juin, il insultait la place de Tarragone.

Pour réparer le vide que le départ des Anglais avait fait dans la ligne des alliés, le duc del Parque était venu aussitôt avec une armée de 15,000 hommes rejoindre le général Élio; il prit position dans les retranchements de Castalla, d'où sortaient les troupes anglaises. Ce renfort avait été surtout destiné à tenir en échec le maréchal d'Albuféra, afin qu'il ne crut pas pouvoir envoyer des secours vers Tarragone, et, dans le cas où il en enverrait, pour mettre Élio en mesure d'attaquer avec avantage l'armée d'Arragon.

Une pensée militaire semblait avoir présidé aux combinaisons des généraux anglo-espagnols; leurs opérations allaient, à la vérité, embrasser une ligne de plus quatre-vingts lieues, ce qui offrait de grands inconvénients; mais le maréchal Suchet ne pouvait disséminer ses troupes trop peu nombreuses, et opposer une résistance efficace à la ligne ennemie.

La place de Tarragone, à peu près démantelée et sans garnison respectable, pouvait être enlevée d'un coup de main par une surprise. Lord Murray avait d'autant plus de chance que le général Lascy, commandant l'armée insurgée en Catalogne, devait prêter un puissant appui aux troupes britanniques. Les Anglais et les Espagnols, une fois réunis sous les murs de Tarragone, il devenait impossible aux Français d'arriver à temps au secours de la place. Sa perte aurait entraîné l'interruption des communications entre les armées d'Arragon et de Catalogne; le duc d'Albuféra se serait trouvé dans la nécessité d'évacuer promptement le royaume de Valence; et Tarragone, offrant aux Catalans en insurrection un centre d'opérations, et un moyen d'approvisionnements, la résistance de ces peuples devait en acquérir plus d'intensité et d'audace.

La coïncidence des opérations combinées par les généraux Élio et Murray, leurs attaques simultanées aux deux extrémités et au centre de leur immense ligne, pouvaient mettre les Français dans le plus extrême péril, d'autant plus que les Anglais, quoique battus sur un point, conservaient la facilité de se porter sur un autre, à l'aide de leur flotte; tandis qu'un seul combat avantageux devenait décisif pour l'ennemi.

L'habile maréchal embrassa d'un coup d'œil toutes ces conséquences, et l'aspect de périls aussi imminents lui inspira une grande détermination. Dès qu'il fut informé de l'embarquement des Anglais à Alicante, il prit avec lui la division Musnier, la brigade du général Pannetier, et les escadrons aux ordres du général D'Aigremont; il se mit sur-le-champ en marche sur Tarragone par doubles étapes. Tout ce qu'il rencontra d'ennemis sur sa route fut culbuté; le général Maurice Mathieu, invité à seconder le mouvement du maréchal, arriva par Villafranca, menaçant de foudroyer les Anglais au point de leur débarquement. Ces mouvements furent signalés à la brave garnison de Tarragone par des feux allumés sur les montagnes d'alentour, et soutinrent son courage, en lui présageant un prochain et bien nécessaire secours.

La terreur se répandit au contraire dans le camp britannique; les Anglais n'attendirent pas d'être attaqués; le 12 juin, ils se rembarquèrent, abandonnant trente pièces de canon, d'immenses provisions de vivres; après avoir coupé les jarrets à nombre de chevaux, et fait sauter le fort de Balaguer : ils perdirent une frégate et dix-huit bâtiments de transport, qui échouèrent dans le trajet de Balaguer à Alicante.

Combats sur les rives du Xucar. — Tandis que les Anglais étaient ainsi obligés de regagner Alicante, le général Harispe, avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, avait mis obstacle aux mouvements combinés des généraux espagnols. Il avait, dès le 10 juin, replié ses postes pour s'établir dans les positions retranchées de la rive gauche du Xucar. Ce

Digitized by Google

mouvement rétrograde, fait dans le plus grand ordre, par le général français, avait été suivi avec une nombreuse cavalerie par le général Élio. Le 11, le général Mesclop, vivement pressé par les Espagnols, fit volte-face, les charges avec vigueur, leur tua ou prit une soixantaine d'hommes; parmi les prisonniers se trouvait le colonel irlandais O'Ronam, chef d'état-major du général Élio.

Le 13, les hauteurs qui dominent le Xucar, furent occupées par vingt-cinq mille Espagnols, débouchant sur deux colonnes par les routes d'Albérique et d'Alcira. Le général Élio voulut faire enlever une maison crénelée qui défendait le passage du fleuve, et qui était gardée par quatre-vingts voltigeurs. Ces braves, attaqués par trois mille hommes, et sous le feu destructeur de plusieurs batteries, résistèrent seuls, pendant six heures, et donnèrent ainsi au général Harispe le temps de débloquer la maison crénelée.

Le général français, après cette opération, présenta le combat à l'ennemi bien supérieur en forces. On fit jouer l'artillerie, de part et d'autre, avec une incroyable activité; quelques escadrons espagnols, placés à l'entrée de la plaine, furent promptement mis en déroute par la cavalerie du général Delort, mais il fut impossible de débusquer l'infanterie espagnole, qui restait immobile sur des hauteurs escarpées à droite et à gauche de la route. Provoqué au combat par le général Harispe, l'ennemi garda imperturbablement ses positions. Plus heureux, le général Habert, à la tête de deux régiments d'infanterie et d'un escadron de hussards, venant d'Alcira, atteignit le duc del Parque dans Carcaxente, renversa pêle-mêle ses colonnes d'infanterie et de cavalerie, et lui fit éprouver une perte de cinq cents hommes tués ou blessés, de six cents prisonniers, dont trente officiers, d'un drapeau et de deux mille fusils.

Ce beau fait d'armes n'empêchait pas Valence d'être menacée par l'ennemi. — Il s'agissait de fermer aux insurgés la route de Requena; le général Delort se portant avec six escadrons et quatre bataillons à Buna, Chiva, Chesto, tint les Espagnols occupés sur tous les points, et ne leur permit de rien entreprendre.

Le 27 juin, le maréchal Suchet, qui avait fait rentrer à Valence, dès le 24, les troupes détachées au secours de Tarragone, résolut de déloger le duc del Parque de son camp sur la rive droite du Xucar. En conséquence, il s'avança pour lui offrir le combat, mais on vit bientôt l'ennemi abandonner les hauteurs sur lesquelles il s'était retranché que poursuivirent par les divisions Harispe et Habert; celles-ci entrèrent dans San-Felipe. L'arrière-garde espagnole, qui avait pris position au col d'Olleria, fut attaquée par sept compagnies et mise en fuite.

L'armée espagnole rentra dans son camp retranché de Castalla, où elle attendit le retour des Anglais. Les généraux français quittèrent la rive gauche du Xucar et prirent position avec leurs corps respectifs, l'un à San-Felipe, et l'autre sur la route royale, à la hauteur du premier poste. De son côté, le duc d'Albuféra pour dégager complétement son flanc droit, manœuvrait à l'effet de pousser le général Élio au delà de Requena.

Chargé de cette opération, le général Musnier s'empara, le 27 juin, de la ville et du fort de ce nom, sans avoir tiré un seul coup de canon. Le 28, ce général poursuivit son avantage, en tenant en échec un corps de neuf cents chevaux qui couvrait la retraite des Espagnols.

Défaite des Anglo-Catalans à Palamos. — Dans le même temps, et par suite du plan de lord Murray, une escadre de quinze vaisseaux de ligne parut devant Palamos, et le baron d'Éroles, à la tête de cinq mille fantassins et de deux cents chevaux, descendit des montagnes pour protéger le débarquement des troupes anglaises. Le fort de Bañolas était déjà assiégé par les Espagnols, et il n'y avait pas un moment à perdre pour en prévenir l'occupation par l'ennemi. Le général Lamarque, le 23 juin, débusqua les Espagnols de toutes leurs positions, et leur fit éprouver un perte de six cents hommes tués, blessés ou pris.

Évacuation de Valence. — A peine revenue de Tarragone, l'armée d'Arragon rentre dans ses anciennes positions au-delà du Xucar. Lord Bentwick venait de débarquer à Alicante avec de nouveaux renforts tirés de la Sicile, et remplaçait, dans le commandement de l'armée anglaise, lord Murray, que son gouvernement avait cru devoir faire mettre en jugement à raison de sa conduite devant Tarragone. Le duc d'Albuféra se disposait à tenir tête à ce nouvel adversaire, lorsque les événements survenus vers l'Ebre, nécessitèrent l'évacuation du royaume de Valence. Il ne restait plus au maréchal d'autre soin que le choix du meilleur système de retraite. Il pouvait opérer sa retraite, soit par Saragosse, soit par Barcelone. — La Catalogne, dont la conquête avait été plus difficile, était plus importante à conserver; d'autant plus, que dans le cas où les armes françaises du nord et du centre reprendraient leur supériorité, les places de la Catalogne, où des garnisons étaient laissées, auraient servi d'échelons à l'armée d'Arragon pour revenir sur ses pas, et reprendre possession du royaume de Valence.

On a lieu, toutefois, de penser que le maréchal Suchet n'avait fait qu'obéir à des instructions supérieures, en adoptant l'idée d'une reprise de possession dans les circonstances actuelles, et que, laissé à son libre arbitre, cet habile homme de guerre, si économe de la vie du soldat, n'eût pas laissé à la merci de l'ennemi tant de braves garnisons; il aurait sans doute préféré faire sauter des forteresses dont la conservation n'était que dans l'intérêt de l'ennemi.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

(Voir le chapitre suivant.)

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE

Dinant - Roches de Bayard.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Troupes Danoises.

Dragons. Infanterie de ligne.

Dampierre

Carnot

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'attaque d'une ferme. - Scène de 1814.

Digitized by Google

L'Empereur et la Garde nationale - 1814.

Digitized by Google

Digitized by Google

1813. — GUERRE D'ESPAGNE.

DÉFENSE DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES.

RETRAITE DE L'ARMÉE D'ARAGON SUR LES PYRÉNÉES ORIENTALES.

SOMMAIRE.

Le maréchal Soult prend le commandement de l'armée d'Espagne et la réorganise. — Les Français reprennent l'offensive. — Tentative infructueuse pour débloquer Pampelune. — Tentative infructueuse pour secourir Saint-Sébastien. — Siége de Saint Sébastien. — Belle défense de la garnison française. — Les Anglais passent la Bidassoa. — Combats divers. — Capitulation de Pampelune. — Situations défensives de l'armée française. — Progrès des Anglo-Portugais. — Concentration de l'armée française sur Bayonne. — Passage de la Nive par les Anglais. — Combat de Cambo et d'Yatzu. — Manœuvres sur la Nive. — Combats de Bassussari, d'Arcangues, etc. — Défection des troupes rhénanes. — Bataille de Saint Pierre d'Irube. — Situation des deux armées autour de Bayonne. — Retour du maréchal Suchet en Catalogne. — Siége de Tarragone. — Marche des Français sur Tarragone. — La garnison est dégagée. — On fait sauter les fortifications. — Affaire de San-Sadurni et de Palleja. — Combat du col d'Ordal. — Défense du fort de Monzon. — Le maréchal Suchet se replie vers la France. — Napoléon replace Ferdinand VII sur le trône d'Espagne.

ARMÉES FRANÇAISES.

Grande armée. — Le maréchal SOULT.
Armée d'Arragon. — Le maréchal SUCHET.
Armée de Catalogne. — Le général DECAEN.

ARMÉES ALLIÉES.

Général en chef. — Lord WELLINGTON.
Armée anglaise. — Généraux HILL. — GRAHAM.
Armée portugaise. — Le maréchal BERESFORD.
Armée espagnole. — Généraux FREYRE. — MINA.
Armée anglo-espagnole de Murcie. — Généraux MURRAY. — Duc DEL PARQUE. — ELIO.
Armées de Catalogne et d'Arragon. — Généraux. — Le baron D'ÉROLES. — VILLACAMPA.

Le maréchal Soult prend le commandement de l'armée d'Espagne et la réorganise. — A l'époque où l'armée française était revenue sur la frontière de France, Bayonne sans défense et sans garnison ne lui offrait pas même un point solide d'appui et de ralliement. Un peu d'audace de la part du généralissime des alliés aurait peut-être achevé la ruine de notre armée. Mais tout nouveau désastre fut du moins ajourné grâce à la circonspection qui retint Wellington de l'autre côté de la Bidassoa.

Napoléon informé de la situation des affaires et de la présence des Anglo-Portugais sur les confins méridionaux de l'Empire, nomma immédiatement le duc de Dalmatie son lieutenant général auprès des armées d'Espagne.

Investi de pouvoirs illimités, le maréchal Soult ne perdit pas un instant pour se rendre à son poste. Arrivé à Bayonne le 12 juillet, le commandement des troupes lui fut remis aussitôt par le maréchal Jourdan, major général du roi Joseph.

La réorganisation de l'armée déjà commencée par Jourdan s'acheva aussitôt avec une grande célérité; le maréchal Soult la divisa en neuf divisions et une réserve. Il donna au général Reille le commandement de l'aile droite, au général Clausel celui de l'aile gauche; le centre fut placé sous les ordres du comte d'Erlon. L'infanterie s'élevait à soixante mille combattants; elle comptait en outre deux divisions de dragons, deux de cavalerie légère et 100 pièces de canon.

Les ennemis avaient en ligne (non compris les corps qui bloquaient Pampelune et Saint-Sébastien) 90,000 fantassins et 20,000 chevaux.

Le lieutenant général de Napoléon fit tout à la fois réparer les anciennes fortifications de Bayonne, et élever des camps retranchés et autres ouvrages, propres à couvrir la place et à en défendre les approches. Une extrême activité présida à tous ces travaux. Les soins du maréchal n'en étaient pas moins soutenus pour les approvisionnements tant en argent qu'en subsistances. Sa haute capacité s'étendit à tout, et obtint promptement partout de merveilleux résultats.

Les Français reprennent l'offensive. — Tentative infructueuse pour débloquer Pampelune. — Dès que le maréchal Soult se vit en mesure de reprendre l'offensive, il envoya des émissaires pour en donner avis au général Rey, gouverneur de Saint-Sébastien, dont la position devenait de plus en plus critique; et au général Cassan qui commandait la place de Pampelune où la garnison n'avait plus que pour environ dix jours de vivres. Il était temps que par un événement militaire quelconque, l'ennemi fût forcé d'en lever le siége.

Le duc de Dalmatie fit rassembler, du 20 au 24 juillet, à Saint-Jean-Pied-de-Port, les divisions Foy, Lamartinière et Maucune, de l'aile droite, et les divisions Conroux, Vandermaesen, Taupin et Abbé, de l'aile gauche. Il ordonna en même temps au comte d'Erlon d'attaquer le col de Maya avec les divisions du centre qui étaient commandées par les généraux Darricau, Maransin, et Darmagnac; le général Villate était chargé de contenir avec 10,000 hommes de réserve, les troupes ennemies qui occupaient la Basse-Bidassoa.

La cavalerie et l'artillerie étaient arrivées à Saint-

Digitized by Google

Jean-Pied-de-Port, malgré la difficulté des chemins que les pluies avaient rendus presque impraticables.

L'armée française présentait alors un front de onze lieues d'étendue. — Le général Reille qui commandait l'aile droite prit, le 25 juillet avant le jour, la route conduisant au passage de Lindus. Le soir du même jour Clausel marcha avec l'aile gauche, par la route directe de Pampelune, déposta l'ennemi du défilé d'Altobiscao, et parut au pied du col d'Ibagnetta. Dans la nuit les positions de Lindus et d'Ibagnetta furent abandonnées par l'ennemi qui rejoignit le gros de l'armée campé devant Zubiry, où les deux routes qui conduisent à Saint-Jean-Pied-de-Port ont leur point de rencontre.

Le général Reille étant empêché par un épais brouillard de lier son mouvement avec celui du comte d'Erlon, fut obligé d'obliquer à l'est pour rejoindre la colonne du général Clausel et prit position à Espinal.

Cependant, le col de Maya avait été enlevé par le comte d'Erlon; le corps anglo-portugais qui défendait cette position avait été divisé en deux, et battu avec perte de 1,800 hommes et de 4 pièces de canon; mais le général francais s'était borné à cet avantage et avait pris position sur les lieux au lieu de poursuivre l'ennemi afin de l'empêcher de se rallier au mont Atchiola. Cette nouvelle parvint le 26 au soir au maréchal; Soult ordonna aussitôt au comte d'Erlon de se mettre de nouveau en mouvement et de ne s'arrêter que lorsqu'il se serait rapproché de l'armée ennemie.

La position de Zubiry occupée par les alliés ne paraissait pas tenable. Cependant le maréchal ne jugea pas à propos, quoique arrivé en présence dès le soir même, d'ordonner l'attaque avant que le centre de l'armée ne fût parvenu à hauteur. Ce retard donna le temps à l'ennemi de recevoir des renforts considérables et à lord Wellington lui-même d'accourir de son quartier général de Huerta.

Le 27, au point du jour, le duc de Dalmatie ne voyant aucune disposition de la part de l'ennemi pour abandonner sa ligne de bataille, se disposa lui-même à en faire l'attaque.

Les Anglo-Portugais occupaient un terrain échelonné en plateaux, et offrant les plus grandes difficultés à gravir. La gauche s'appuyait à un torrent qui coule parallèlement à la route de Pampelune; la droite touchait à des mamelons disposés de façon à ne pouvoir être tournés. L'armée de Wellington avait, comme nous l'avons dit, reçu dans la nuit des renforts qu'on ne peut évaluer à moins de 10,000 hommes; dans la journée, des détachements considérables des corps assiégeant Pampelune, vinrent s'y joindre en toute hâte.

La configuration du terrain occupé par les Français était un obstacle au déploiement de leurs colonnes d'attaque, ce qui les obligea de n'agir que partiellement et par divisions successives. Les escarpements furent gravis au pas de charge, mais les alliés attendirent que les assaillants eussent atteint la crête des positions, et les accueillirent par un feu de file instantané et bien nourri qui ébranla les colonnes, et les contraignit à rétrograder. Chaque division fit avec le même sang froid une tentative pareille, et ne fut pas plus heureuse. L'artillerie, mal placée, ne put rendre que de faibles services. Tant d'attaques infructueuses rebutèrent le maréchal et il venait de donner l'ordre d'une retraite générale lorsque les têtes de colonnes du comte d'Erlon furent aperçues. Ce général, en quittant sa position du col de Moya, avait marché d'abord jusqu'à une lieue et demie de Pampelune, pensant que l'ennemi chassé la veille devait être déjà sous les murs de cette place; il ne songea à rétrograder que parce qu'il entendit le canon en arrière de sa gauche; il se porta rapidement vers le théâtre du combat, mais ne put arriver assez tôt pour y prendre part.

Le 28 au point du jour, l'armée se mit en retraite, le comte d'Erlon reprenant la route qu'il venait de parcourir, le général Clausel se dérigeant par la gauche vers Echalar et Sarre, et le général Reille prenant la direction de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le corps des guérillas commandé par le général Mina avait pris les devants pour couper la retraite aux divisions françaises; lord Wellington avait aussi détaché sur leurs traces deux corps de troupes. Les Français rencontrèrent Mina qui ne leur fut pas un obstacle; quelques voitures de bagages seulement tombèrent entre les mains de l'audacieux partisan. — Le mouvement des généraux Reille et Clausel fut achevé le 29; tandis qu'ils débouchaient sur Saint-Jean-Pied-de-Port et Ascain, le comte d'Erlon reprenait ses premières positions en avant d'Ainhoa.

Cette trop célèbre marche sur Pampelune se termina en cinq jours : son mauvais succès coûta à l'armée française une perte considérable de soldats et surtout d'officiers de tous grades.

Cependant les garnisons de Pampelune et de Saint-Sébastien n'étaient pas restées dans l'inaction, et les gouverneurs de ces places profitant de la diversion causée par l'affaire de Zubiry, en avaient profité pour faire des sorties. La garnison de Pampelune poussant ses reconnaissances jusqu'à une lieue et demie, s'empara des moissons qui venaient d'être recueillies et réapprovisionna ses magasins. Toutefois le retour des troupes de siége sous les murs de la place fit bientôt évanouir l'espoir d'une prochaine délivrance que le bruit du canon de Zubiry avait d'abord fait concevoir aux assiégés. La perspective d'une capitulation qui ne pouvait tarder, était désormais la condition de ces braves soldats.

La tentative du maréchal Soult pour débloquer Pampelune a été diversement jugée et souvent blâmée dans son exécution. Le général Jomini, appréciant les motifs militaires qui ont décidé le maréchal, s'est constitué son défenseur et a porté sur l'ensemble des opérations le jugement suivant.

«Cette manœuvre était bonne, mais l'aspérité des montagnes, un peu de lenteur dans la marche, et la défense opiniâtre de la droite des Anglais sous le général Picton, donnèrent le temps à Wellington d'accourir avec son corps de bataille. Il se renforça de troupes espagnoles qui assiégeaient Pampelune, et contint Soult; en même temps que deux divisions an-

Digitized by Google

glaises sous Hill et Dalousie débordèrent la droite jusqu'au pied du col d'Arraïs, et menacèrent nos communications par Lanz. Soult appuia à son tour vers Ostitz pour se rallier à Drouet. On lui a bien ridiculement fait un reproche de cette manœuvre. Si sa droite eût été forcée et débordée entre Ostitz et Lanz, il aurait eu le sort de Joseph à Vittoria. Il crut prudent de ne pas risquer une bataille générale dans un pays aussi difficile; et, en effet, il avait tout à perdre et peu à gagner. Les ennemis de la gloire nationale reprochent à Napoléon d'avoir été trop audacieux, et ils font un crime à Soult de l'avoir été moins que Napoléon.

«Dans le fait, son mouvement, conçu sur d'excellents principes, aurait eu plus de succès, si la route de Roncevaux eût été meilleure, et si on y eût mis plus d'activité, de précision et de vigueur dans les premières marches; mais dès que l'ennemi eut le temps d'amener des forces supérieures, qu'elles eurent tout l'avantage du terrain et la chaussée derrière elles, la chance n'était plus égale. Il faut observer, de plus, qu'en débordant la droite anglaise, on refoulait Wellington sur la mer : ce qui eût causé la destruction de toute armée continentale, devenait au contraire un motif de sécurité pour lui. Soult reprit donc ses positions, après avoir eu des succès dans trois combats, et causé à l'ennemi une perte de 6 à 7 mille hommes qui surpassa de beaucoup la sienne.»

Tentative infructueuse pour secourir Saint-Sébastien. — Quel que fût l'esprit de résolution et de constance dont la garnison de Saint-Sébastien était animée, le maréchal Soult ne doutait pas qu'elle ne fût avant peu obligée de céder aux forces supérieures qui l'assiégeaient. En conséquence, il résolut de faire une tentative pour la débloquer.

Dans la nuit du 30 au 31 août, il envoya vers la Basse-Bidassoa une forte colonne, composée des divisions Foy, Lamartinière et Maucune, sous les ordres du général Reille; une autre colonne, composée des divisions Taupin, Vandermaesen, d'Armagnac et Maransin, se réunit en avant d'Ascain, sous le commandement du général Clausel; ces deux corps étaient soutenus par la réserve, commandée par le général Villate, placée au centre, tandis que la division Conroux gardait le débouché de Sarre, et que celle du général Abbé était postée à Urdach et en amont de la Nivelle.

Le 31, au point du jour, les colonnes de la gauche et du centre passèrent la Bidassoa, près de Biriatu, et abordèrent franchement l'ennemi, faisant des efforts opiniâtres pour enlever ses positions de gauche en avant d'Irun, et se rapprocher ainsi de Saint-Sébastien; de son côté, Wellington, qui avait été instruit à temps de l'attaque projetée, avait envoyé des renforts à sa ligne de gauche qui protégeait les assiégeants; il avait, simultanément, fait prendre l'offensive par le corps anglais, opposé aux divisions Conroux et Abbé, afin d'attirer sur ce point l'attention du maréchal français.

Les attaques des généraux Reille et Villate, sur le centre de la ligne anglo-portugaise, n'ayant pas réussi, le duc de Dalmatie se décida à ordonner la retraite; mais une pluie très-abondante, survenue depuis le passage de la Bidassoa, ne permit pas que l'armée reprît la même direction. Le grand pont de Behobie ayant été détruit dès l'entrée en campagne, les troupes françaises furent obligées de remonter le cours de la rivière pour chercher un moyen de passage. Elles s'arrêtèrent au pont de Berra; mais ce pont se trouvait couvert par un fortin ou tête de pont, dont la veille on avait négligé de débusquer l'ennemi. L'armée, défilant sur cet étroit passage, essuya le feu des Anglais, et fit des pertes considérables. Les généraux Vandermaesen et Lamartinière, liés par une vive amitié et par une honorable fraternité d'armes, y furent blessés mortellement.

La retraite s'effectua le 1er septembre; le 2, les corps de l'aile droite, de l'aile gauche, et les réserves du général Villate, reprirent leurs positions en avant de Saint-Jean-de-Luz, d'Ascain, et sur la Basse-Bidassoa. Les divisions d'Armagnac et Maransin rentrèrent au camp de Suraïde, quartier général du comte d'Erlon.

Siége de Saint-Sébastien. — Belle défense de la garnison française. — La ville de Saint-Sébastien, située sur les côtes de la Biscaye, près de la frontière de France, est bâtie au pied du mont Orgullo, à l'extrémité d'une presqu'île formée par la mer et par l'embouchure de l'Uruméa. En 1813, ses approches étaient défendues par quelques batteries placées à différentes hauteurs, sur les flancs du mont Orgullo, mais impuissantes à se protéger réciproquement. La ville était entourée, du côté du port et de la mer, par de hautes murailles que les marées basses laissaient entièrement à découvert. Ses fortifications régulières se bornaient au front du côté de terre, composé de deux demi-bastions réunis par une longue courtine, au centre de laquelle s'élevait un cavalier, dit *cube impérial*, que les ingénieurs français nommèrent *Napoléon*. Le bastion de droite (en regardant la terre) était appelé par les Espagnols *bastion Saint-Jacques*, et celui de gauche *bastion Saint-Jean*. On leur laissa ces deux noms. Le front de terre était couvert par un ouvrage à corne. Mais tous ces ouvrages étaient sans défilements, et dominés à portée de canon par les hauteurs environnantes.

Saint-Sébastien fut étroitement bloqué dans les derniers jours de juin 1813. Wellington avait porté toute son attention sur cette forteresse, dont la possession aurait été d'une grande importance aux alliés, pour appuyer la gauche de leur ligne, et surtout pour recevoir les convois venant d'Angleterre.

Le général sir Thomas Graham, à la tête d'un corps de 15,000 hommes, Anglais, Portugais et Espagnols, fut chargé d'en faire le siége.

La garnison de Saint-Sébastien, sous les ordres du général Emmanuel Rey, se composait de 3,200 hommes, parmi lesquels on ne comptait que 155 artilleurs. Le général français pouvait employer pour la défense de la place 76 bouches à feu. Il résolut d'occuper au dehors les points où l'on pouvait arrêter l'ennemi, afin de gagner le temps nécessaire pour mettre la place

Digitized by Google

en état de défense. A peine les préparatifs étaient-ils commencés, qu'une division espagnole, devançant l'armée anglaise, parut devant la place, le 28 juin, et en commença aussitôt l'investissement.

Cette division ouvrit sans peine, à l'aide de son artillerie, une brèche aux murs du couvent de Saint-Bartholomé, situé en dehors du faubourg, à l'entrée de la péninsule qui lie la ville au continent. Elle essaya d'emporter ce retranchement de vive force. Mais les Français rejetèrent l'ennemi en désordre dans ses lignes. Dès lors les Espagnols ne firent autre chose que de se tenir en observation devant les positions françaises, et cherchèrent à inquiéter les travaux par le feu de leurs tirailleurs et de leur artillerie.

Les troupes anglo-portugaises parurent le 13 juillet. Elles se composaient d'une division anglaise et de deux brigades portugaises, sous les ordres de sir Graham.

Dans la nuit du 13 au 14, deux batteries furent élevées contre le couvent et la redoute de Saint-Bartholomé; d'autres batteries furent également commencées sur les dunes de la rive droite de l'Uruméa, et armées de trente-deux bouches à feu.

Les deux batteries établies contre le couvent et la redoute de Saint-Bartholomé, commencèrent leur feu le 14 juillet. Dès le lendemain, les alliés, impatients de renfermer les assiégés dans l'enceinte de la place, voulurent emporter les dehors de vive force. Trois colonnes débouchèrent et marchèrent sur le couvent et la redoute; mais elles furent repoussées avec une perte considérable.

La redoute et le couvent de Saint-Bartholomé, battus à petite distance par des batteries armées de gros calibre, ne furent bientôt plus tenables. Les murs du couvent croulèrent de toutes parts, et la redoute, qui n'était pas fermée à sa gorge, fut entièrement bouleversée.

Voyant que le feu redoublé de leurs batteries ne suffisait pas pour chasser les Français des postes dans lesquels ils s'étaient retranchés, les Anglais se disposèrent, le 17 juillet, à les en arracher à la baïonnette. Pendant qu'ils s'avançaient vers le couvent et la redoute, deux de leurs colonnes descendirent de la hauteur, afin de couper aux Français la retraite vers la place. L'une suivit la route d'Ernani, l'autre marcha par la rive gauche de l'Uruméa. Le général Rey, à la vue de ce mouvement, fit aussitôt exécuter une sortie pour contenir l'ennemi.

Cependant, malgré le feu de la place et de la mousqueterie française, la colonne d'attaque s'avançait avec résolution. L'assaut donné à la redoute fut repoussé, et celui du couvent reçu avec vigueur. Mais les assiégés ne pouvaient se maintenir contre des forces supérieures dans un bâtiment ouvert de toutes parts; aussi, malgré les plus honorables efforts, furent-ils contraints de l'abandonner, en entraînant la garnison de la redoute dans leur mouvement de retraite.

Une fois en possession du plateau de Saint-Bartholomé, les Anglais voulurent encore chasser les assiégés d'une redoute circulaire que ceux-ci avaient construite sur la route d'Ernani, et à demi-distance de la ville au couvent, afin de protéger la retraite des défenseurs de Saint-Bartholomé. Mais leurs efforts contre ce poste échouèrent, et, après un combat long et meurtrier, ils se retirèrent en laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille.

Les trois nuits suivantes furent employées à dresser de nouveaux moyens d'attaque. Dans celle du 17 au 18 juillet, les Anglais élevèrent deux batteries pour six bouches à feu, près du couvent de Saint-Bartholomé, sur une position qui leur permettait de prendre d'écharpe et d'enfilade une partie des ouvrages de la place.

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, les assiégés se fortifièrent dans les ruines du faubourg Saint-Martin.

La nuit suivante, l'ennemi étendit ses tranchées à droite et à gauche de ce faubourg; il poussa avec activité la construction des batteries qu'il avait commencées sur la rive droite de l'Uruméa. Les Français prirent leurs mesures pour rendre ces efforts inutiles: ils établirent dans les rues un système de traverses, afin de protéger leur retraite vers le fort et de défendre la ville pied à pied.

Le 20 juillet, toutes les batteries ennemies ouvrirent leur feu contre la place. De part et d'autre une vive canonnade s'engagea et dura toute la journée. En quelques heures, les batteries de la hauteur Saint-Bartholomé démontèrent les pièces françaises de la grande courtine et du cavalier. Sur la gauche des assiégés, une batterie d'obusiers, labourant dans toute leur étendue les ouvrages avancés, leur fit éprouver des dommages considérables.

Les avaries occasionnées par l'artillerie étant réparées, le combat recommença, plus furieux que jamais. Le 21 juillet, à onze heures du matin, le mur s'écroula entre deux tours, et la brèche était praticable. Le général anglais envoya au gouverneur un parlementaire, qui ne fut pas même admis dans la place.

A la fin du jour, les Anglais continuèrent à travers l'isthme la construction d'une parallèle, qu'ils avaient commencée la nuit précédente, et qui partait de la redoute circulaire, à cent mètres environ de la crête du chemin couvert. Dans ce travail, ils rencontrèrent un aqueduc qui servait à porter les eaux du faubourg Saint-Martin à la ville; ils en profitèrent pour en faire un fourneau de mine. Ils bourrèrent, avec des sacs à terre, sur huit pieds de longueur, l'extrémité du conduit qui aboutissait à la contrescarpe du demi-bastion de droite de l'ouvrage à corne, et ils y placèrent trente barils de poudre de quatre-vingt-dix livres chacun.

Du 22 au 25 juillet, le feu continua des deux côtés sans interruption. L'ennemi ayant jugé praticable la brèche entre les deux tours, ses batteries dirigèrent leurs coups vers la muraille de gauche, afin d'en ouvrir une nouvelle entre la tour de *los Hornos* et le petit bastion *Saint-Elme*. Cette entreprise eut un plein succès.

Le 25 juillet, à cinq heures du matin, la mine placée dans l'aqueduc fit explosion; à ce signal, les colonnes anglaises débouchèrent vivement de leurs tranchées pour se porter aux brèches de la muraille de l'est, et sur l'ouvrage à corne. Partout l'ennemi trouva une

Digitized by Google

résistance invincible. Tandis qu'à l'aide d'échelles les Anglais s'efforçaient d'escalader la demi-lune de l'ouvrage à cornes, une colonne portugaise, pénétrant dans le chemin couvert, faisait un feu roulant sur le bastion et l'ouvrage à cornes. Mais les Français ne se laissèrent point intimider par le nombre toujours croissant de leurs adversaires : tout ce qui se montrait sur la brèche était renversé dans le fossé. Le pied de la brèche, celui du rempart du bastion Saint-Jean et de la fausse braye offraient un spectacle de destruction et de carnage. Les morts, les mourants, les blessés et les fuyards roulaient pêle-mêle sur les pierres glissantes que la mer venait à peine de quitter; un grand nombre de soldats se précipitèrent dans les flots pour éviter les balles et la mitraille. En même temps, un bataillon marchait dans le chemin couvert et passait à la baïonnette les Portugais qui y étaient entrés, et dont les palissades arrêtaient la fuite. Des pièces qui flanquaient les brèches tirèrent plusieurs fois à bout portant et à double botte de mitraille dans les masses ennemies, tandis qu'une pluie de boulets creux, d'obus et de grenades jetés à la main, et un feu non interrompu de mousqueterie, portaient la terreur et la mort parmi les assiégeants. Enfin le général anglais, ayant perdu l'élite de ses soldats, et convaincu de l'inutilité de ses efforts, se décida à rappeler ses colonnes, et le carnage cessa.

L'ennemi perdit, dans cette journée, 900 hommes restés dans les revêtements et dans les défenses avancées. On recueillit en outre dans la place plusieurs centaines de prisonniers et de blessés.

Les alliés étaient découragés; les jours suivants se passèrent de leur côté à tirer quelques coups de canon. Cependant plusieurs indices faisant soupçonner qu'ils préparaient quelques nouveaux mouvements, le général Rey ordonna une sortie pour reconnaître leurs dispositions. Le 27 juillet, trois compagnies s'avancèrent vers les tranchées des assiégeants, qu'elles trouvèrent occupées par de gros détachements d'Anglais et de Portugais. Les Français ne furent pas intimidés du nombre de leurs ennemis; ils s'élancèrent sur eux et égorgèrent tous ceux qui résistèrent; ceux qui tentèrent de se sauver en se jetant dans la rivière de l'Urumea, qui longeait leurs retranchements, se noyèrent presque tous. Le reste se rendit à discrétion, et les Français rentrèrent dans la place, en ramenant plus de 300 prisonniers, dont plusieurs officiers.

A dater de ce jour, le siége fut converti en blocus, et sir Graham attendit, pour recommencer ses tentatives, que des ressources plus puissantes en matériel lui fussent arrivées d'Angleterre.

Enfin, le 21 août, un parc immense d'artillerie ayant été débarqué, tout annonça que les assiégeants allaient recommencer leurs attaques plus vigoureusement que jamais.

En effet, de formidables batteries couronnèrent bientôt les hauteurs qui entourent Saint-Sébastien. Quarante-huit bouches à feu de gros calibre furent réunies sur un seul point pour achever la destruction de la muraille de l'est, qui était le point le plus vulnérable de la place.

Le 26 août, plus de cent bouches à feu, dont vingt-six mortiers ou obusiers, tonnèrent sur la ville, et cette épouvantable canonnade dura six jours consécutifs sans interruption. Cette supériorité d'artillerie écrasa promptement les batteries des assiégés, dont presque tous les feux étaient éteints le 30.

Bientôt la ville ne fut plus qu'un amas de décombres, présentant un développement de deux cent cinquante mètres, qu'on cherchait vainement à retrancher : la canonnade du jour venait détruire les ouvrages de la nuit.

Enfin l'ennemi n'ayant plus rien à détruire, travailla à se procurer des débouchés assez rapprochés des brèches pour éviter une catastrophe pareille à celle du 25 juillet. Il creusa à la sape trois puits de mine pour ouvrir la muraille qui soutient le glacis du côté de la mer. Dans chacun de ces puits, profond de huit pieds, on plaça cinq cent quarante livres de poudre. Le premier appuyait à la muraille, le second était à vingt-cinq pieds du premier, et le troisième à quarante pieds du second.

Le 31 août, à deux heures du matin, les assiégés reconnurent par l'explosion des mines que le moment décisif était venu, et au jour ils purent voir les préparatifs de l'ennemi. Ses trois mines avaient totalement renversé la muraille. Leurs entonnoirs, d'environ trente pieds de diamètre, reliés entre eux, formaient une communication sûre et des débouchés commodes à ses colonnes d'attaque.

Enfin, entre dix et onze heures, les assiégeants, renforcés de 1,200 hommes d'élite que Wellington avait détachés de son armée, débouchèrent rapidement par les ouvertures des mines, et, dédaignant les ouvrages avancés, s'élancèrent vers la partie ouverte de la muraille de l'est. C'était là que les Français les attendaient. Au moment où les assiégeants abordaient la brèche, une mine, que les assiégés avaient chargée de huit cents livres de poudre, éclata sous leurs pas et en engloutit une partie. A ce signal, deux pièces, conservées avec soin dans l'intérieur du cavalier, furent démasquées et dirigées sur la brèche du bastion Saint-Jean. Les défenseurs de l'ouvrage à cornes, ne se voyant pas attaqués, accoururent vers le lieu du combat et garnirent tous les parapets qui l'avoisinaient. Ils prirent ainsi de revers la colonne assaillante, arrêtée en tête par les grenadiers français, prise en flanc par les pièces du cavalier, et balayée dans toute sa longueur par une pièce de 16, remise en batterie dans le bastion Saint-Elme. Sur ces entrefaites, le capitaine d'artillerie Gorse arriva avec deux pièces de 4 qu'il avait fait enlever des ouvrages avancés, et les fit monter à découvert sur le terre-plein du demi-bastion de gauche, d'où elles vomissaient à cent mètres la mitraille sur les masses anglaises, déjà foudroyées de toutes parts, et bientôt anéanties par tant de feux dont elles n'avaient pas soupçonné l'existence.

Les assaillants montrèrent une admirable persévérance : trois colonnes successives, subissant le sort de la première, vinrent entasser leurs morts dans cet étroit espace.

Cette lutte opiniâtre durait depuis trois heures. Le

Digitized by Google

général Graham, ne voulant pas avoir sacrifié tant d'hommes inutilement, se décida à tenter un dernier effort pour emporter la place. Il prépara de nouvelles forces et livra un dernier assaut. Il était repoussé, l'ordre de la retraite avait été donné par le général anglais, déjà les assiégés criaient victoire, lorsque des projectiles creux et des cartouches amoncelés près de la brèche s'enflammèrent par accident, volèrent en éclat, et mirent hors de combat la plus grande partie de ses héroïques défenseurs.

L'ennemi profita du trouble que cet événement jeta parmi les Français, et renouvela ses attaques. En vain les grenadiers qui avaient survécu à l'explosion, réunis à quelques hommes du bataillon de chasseurs des montagnes, se défendirent avec la plus grande intrépidité : les pertes éprouvées, les munitions épuisées, tout faisait au général Rey une loi de mettre fin à un combat devenu si inégal. Il ordonna la retraite dans le fort, qui s'opéra lentement. Les réserves n'étant pas suffisantes pour garnir les traverses, on renonça au projet de défendre la ville pied à pied ; mais l'ennemi, qui s'y précipitait en masse et en désordre, éprouva encore de grandes pertes.

Maître de la place, l'ennemi s'occupa de réduire le fort de la Mothe, qui n'est, à proprement parler, qu'une simple position militaire couronnée par un réduit de peu de valeur. La garnison de Saint-Sébastien retirée dans ce fort, prolongeait sa belle résistance. Le 1er septembre, le général Graham proposa au gouverneur l'échange des prisonniers, ce que celui-ci refusa. Une sommation lui fut envoyée le 4, mais il répondit négativement, et proposa une suspension d'armes de quinze jours, sous la condition que, s'il n'était pas secouru, la garnison évacuerait le fort et rentrerait en France, où elle resterait prisonnière de guerre jusqu'à parfait échange. Ces conditions ne furent pas admises.

Les 5, 6 et 7, l'ennemi continua son feu; le 8, il fit jouer cinquante-quatre pièces de gros calibre. La batterie de brèche était armée de dix-sept pièces. En quelques heures, le belvéder s'écroula, la muraille d'enceinte fut entièrement détruite, et le fort ne présenta plus qu'une position à enlever à la baïonnette.

Il ne restait plus à la garnison ni vivres, ni eau ; elle était exténuée de fatigues, et tous ses moyens de défense étaient épuisés. Dans cette position extrême, le général Rey se détermina à capituler.

Le 8 septembre, au soir, les Anglais prirent possession des postes du fort la Mothe; le 9, à midi, la garnison française, réduite de 3,200 hommes à 1,836, dont 512 blessés, sortit avec les honneurs de la guerre, et déposa ses armes, non sur les glacis de la place, mais au milieu des décombres de la ville. 8,000 Anglo-Portugais avaient été mis hors de combat au pied des brèches. La garnison de Saint-Sébastien, prisonnière de guerre, fut conduite en Angleterre, d'où elle revint dans les premiers mois de 1814. Le siége avait duré soixante-treize jours, parmi lesquels on en compte soixante-six écoulés depuis la tranchée ouverte, et trente-neuf depuis la première brèche. Les Anglais durent livrer neuf assauts, dont six au corps de la place. Ils avaient consommé 5,579 barils de poudre de 90 livres (502 milliers), et jeté dans la place 70,563 bombes, boulets et obus [1].

[1] Le recueil publié en 1818, sous le titre d'*Ephémérides militaires*, contient à l'occasion du siége de Saint-Sébastien une note qui nous paraît de nature à être reproduite.

«On a accusé les Français d'avoir fait de la Péninsule un théâtre de dévastation, mais nous doutons qu'en cela ils aient égalé les Anglais, ces alliés *si généreux* des Espagnols et des Portugais, qui du moins n'ont point pour excuse des représailles à exercer envers un ennemi cruel. Rien n'approche des atrocités commises de sang-froid pendant quatre jours dans la malheureuse ville de Saint-Sébastien en flammes : ni l'âge ni le sexe ne furent respectés. Tout ce que le soldat anglais put atteindre fut égorgé, et de cette belle ville il ne resta debout que trente-six maisons. Tous les excès que les Anglais ont commis à Badajoz et à Ciudad Rodrigo pâlissent devant les horreurs exercées par eux à Saint-Sébastien. Nous allons rapporter ici quelques fragments traduits d'une brochure espagnole, imprimée à Tolosa en 1814, qu'on a vainement tenté de rendre publique en Angleterre. Cet écrit est intitulé : *Tableau des excès que les troupes anglo-portugaises ont commis à Saint-Sebastien le 31 août 1813 et jours suivants, mis sous les yeux de la nation espagnole par la municipalité constitutionnelle, le chapitre ecclésiastique, le consul et les habitants de cette ville.* On verra par les faits quelle fut la conduite de ces *magnanimes libérateurs de l'Espagne*, de ces *illustres défenseurs de l'indépendance des peuples.*»

Les premières pages de cet écrit sont consacrées à faire connaître les vœux sincères que formaient les habitants pour le succès de leurs alliés les assiégeants, et les soins qu'ils prodiguèrent aux prisonniers que firent les Français dans l'assaut du 25 juillet.

«Arrive enfin ce jour si impatiemment attendu, ce jour que les habitants regardaient comme celui de leur délivrance, de leur salut : les Français, repoussés, se retirent dans la citadelle; la bonne cause triomphe. Le patriotisme des loyaux habitants de Saint-Sébastien, trop long-temps comprimé, éclate de toutes parts en cris d'allégresse; on ne peut se contenir de joie : on agite des mouchoirs à tous les balcons, à toutes les croisées, et l'on se prépare à célébrer solennellement le triomphe des alliés.... Cependant, ces barbares, insensibles à de si tendres et de si vives démonstrations, y répondent par des décharges de mousqueterie, qu'ils dirigent contre ces balcons et ces fenêtres d'où on les couvre d'applaudissements. Un grand nombre d'habitants périssent ainsi, victimes de leur empressement à faire éclater leur amour pour la patrie : terrible présage de ce qui allait arriver.

«Ce premier trait de barbarie est bientôt suivi d'une multitude d'atrocités dont le seul souvenir fait frissonner. On pille, on viole, on massacre avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple. A l'entrée de la nuit, un affreux incendie éclate et vient mettre le comble à l'horreur de cette scène. On entend de toutes parts les cris des femmes qu'on outrage; l'enfance et la vieillesse sont également exposées à la brutale lubricité du soldat; on fait violence aux épouses en présence de leurs maris; de jeunes filles sont déshonorées sous les yeux de leurs parents; une infortunée voit massacrer sa mère, et elle est violée sur son corps expirant. Le 1er septembre, au point du jour, on avait entendu, au coin de la rue Sainte Catherine, une jeune fille pousser des cris lamentables. Quelques heures après on la voit au milieu d'une foule de soldats qui venaient d'assouvir sur elle leur brutalité; ils l'avaient liée à un tonneau : elle était nue, sans vie, toute sanglante et percée d'une baïonnette.... La pudeur ne permet pas d'achever. Enfin, l'imagination ne saurait concevoir rien de si horrible qui n'ait été mis à exécution par les alliés. Ils trempent leurs mains dans le sang d'une foule d'habitants paisibles. L'infortuné M. de Larragnaga, après avoir vu piller sa maison, fuyait emportant son jeune fils dans ses bras; il tombe sous le fer des assassins. MM. de Coycoechéa, de Artola, de Magra, de Ventura, de Moro, de Capide, et un très grand nombre d'autres personnes qu'il serait trop long de nommer ici, périssent sous leurs coups. Une multitude d'habitants dépouillés courent nus par les rues, et se précipitent dans les égouts pour se soustraire à la mort qui les menace, et momentanément ils y trouvent un asile. La situation de ceux-ci était d'abord affreuse, bientôt elle devient plus horrible. Un orage éclate, la pluie tombe par torrents, et cependant la ville est la proie des flammes.

«Le 1er septembre vient éclairer cette funeste scène. Les habitants, saisis de terreur, se présentent devant le général anglais, et le supplient de les laisser sortir de la ville. Cette permission leur est accordée, et ces infortunés, victimes de la barbarie anglaise, à moitié

Digitized by Google

Les Anglais passent la Bidassoa. — Combats divers. — Après la reddition de Saint-Sébastien, les deux armées s'occupèrent de dispositions réciproquement offensives et défensives.

Il ne se passa rien de remarquable jusqu'au 8 octobre, jour où une colonne anglaise franchit la Bidassoa, et attaqua brusquement les divisions Vilatte et Boyer, qui gardaient le passage sur la rive droite. Cette attaque à l'improviste obligea les Français à se retirer. L'ennemi continua son mouvement offensif; mais il fut arrêté par une redoute construite en avant du village d'Urrugne. La division du général Maucune, qui défendait la Croix-des-Bouquets sur le mont Chonille, après quelque résistance, se replia un peu en avant de Siboure et de Saint-Jean-de-Luz.

Il en fut de même du poste de la Baïonnette, sur le Mandale, en avant d'Ascain. Ce poste, presque inaccessible, était occupé par les troupes du général Taupin. Ce général fut attaqué au moment de faire rompre les rangs; il changea l'ordre immédiatement, retint ses régiments en ligne, et ordonna au chef de bataillon, renfermé dans la redoute, de la défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais les alliés, au nombre de vingt mille, entourèrent la montagne, la débordèrent sur ses flancs, et forcèrent les Français, malgré leurs efforts, à évacuer leurs positions et à se retirer sur Ascain. Le bataillon qui gardait la redoute, fidèle à son mandat, tint jusqu'à la dernière extrémité, et ne laissa au pouvoir de l'ennemi que des débris de troupes et de fortifications.

Tandis que ces faits d'armes glorieux mais funestes se passaient, la division Conroux en avant de la Sarre et dans la redoute dite de Sainte-Barbe, était attaquée et surprise; la redoute tomba au pouvoir de l'ennemi. Le général étant arrivé sur le champ de bataille, et ayant rallié ses bataillons, contint les Anglo-Portugais. Les avant-postes du général Darmagnac, sur la Nivelle, furent attaqués à la même heure par les ennemis qui leur faisaient face. Les troupes françaises étaient prêtes à céder au nombre lorsqu'un mouvement de flanc de la division Darricau, campée à Suraïde, contint les assaillants; ces derniers furent repoussés et contraints de rentrer dans leurs positions du matin avec une perte de quatre cents hommes.

Sur ces entrefaites le duc de Dalmatie arriva vers une heure après midi pour contribuer à la défense des positions conservées par l'armée; ses soins se bornèrent à cette défense, malgré l'ardeur qui animait les généraux et les soldats, disposés à tout entreprendre pour chasser l'ennemi des positions perdues dans la matinée.

Capitulation de Pampelune. — Situations défensives de l'armée française. — Le 13 octobre, la garnison de Pampelune étant étroitement bloquée, et manquant de vivres, fut obligée de capituler. Les troupes prisonnières furent embarquées pour l'Angleterre.

Dans le même temps, le duc de Dalmatie, qui avait reçu un renfort de 30,000 conscrits, s'occupait tout à la fois de hâter l'instruction de ces jeunes soldats, et de fortifier la ligne occupée par son armée sur les Pyrénées occidentales. Plusieurs de ces positions étaient inexpugnables, soit naturellement, soit par les travaux qu'on y avait ajoutés; mais il en était que leur situation rendait très-difficiles à défendre, nonobstant les nombreux ouvrages accumulés depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'au mont Daren. De ce point à Saint-Jean-Pied-de-Port, une chaîne de montagnes escarpées présentait à l'ennemi des obstacles presque insurmontables. Le maréchal s'était borné à faire garder sur cette étendue les seuls passages de Bidarry et de Saint-Jean-Pied-de-Port.

L'Espagne a quatre débouchés sur le département des Basses-Pyrénées. La route de Madrid à Bayonne, et celle de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port, ne pouvaient être franchies sans de grands périls pour les agresseurs. On pouvait également défendre avec avantage le double passage qui, partant de Maya, se dirige vers Urdach et le mont Daren; mais la position de Sarre, laissant ouvert un intervalle de plus d'une demi-lieue, entre la hauteur de la Rhune et le pont d'Amotz sur la Nivelle, et offrant un débouché

nus, la plupart mutilés, se hâtent de fuir, abandonnant leur ville et leurs richesses.

«Cependant la ville brûle toujours. Les ouvriers que les alcades avaient employés à arrêter les progrès de l'incendie, au lieu d'être protégés dans leurs travaux, sont maltraités; on les force à désigner les maisons où l'on peut trouver de quoi piller. Enfin ils sont contraints de prendre la fuite. En attendant, l'incendie gagne toujours, et quoique les Français ne tirent pas un coup de fusil de la citadelle, et qu'on n'ait aucune résistance à leur opposer, l'armée anglaise ne fait pas le moindre effort pour l'éteindre. Les soldats, en voyant les progrès, donnent au contraire des signes d'une joie féroce: on en a vu dans la rue Mayor, à trois heures du matin, mettre le feu à une maison, et danser ensuite à la lueur des flammes.

«Pendant qu'une partie de la ville brûle, on pille celle que l'incendie n'a pas encore atteinte, et ce ne sont pas seulement les troupes qui ont monté à l'assaut qui se livrent au pillage, ce sont encore les soldats accourus sans armes du camp d'Astigarraga, distant d'une lieue; ce sont les employés à la suite de l'armée qui chargent leurs mules et leurs fourgons de dépouilles précieuses. Pendant plusieurs jours que dura cet horrible désordre, aucune mesure ne fut prise pour le faire cesser, ni pour contenir les soldats qui, à la sortie de la place, dépouillaient sans pitié les malheureux habitants des derniers vêtements qui leur restaient. De pareilles circonstances semblent suffire pour prouver que les chefs autorisaient les excès du soldat; mais ce qui le démontre encore, c'est que les effets volés furent étalés et vendus publiquement dans le voisinage et sous les yeux du quartier-général de l'armée.

«Lorsque les alliés croient qu'il n'y a plus rien à prendre, ils ne songent qu'à hâter l'entière destruction de la ville; ils accélèrent l'incendie à l'aide de matières combustibles qu'on les a vus préparer dans la rue Narica, et dont ils ont rempli de longues cartouches. Ces artifices, lancés dans les maisons, y mettent le feu avec une inconcevable rapidité, donnent aux flammes l'activité la plus dévorante, et la ville n'est bientôt plus qu'un monceau de cendre.

«Ainsi périt Saint Sébastien!»

Au récit de pareilles horreurs, on se demande si les assaillants étaient des sauvages exerçant sur leurs ennemis vaincus les plus horribles vengeances? Hélas! non; c'étaient des Anglais prenant possession d'une ville alliée dont tous les habitants leur étaient dévoués et les appelaient depuis longtemps par leurs vœux.

Les Espagnols attribuent la ruine de Saint-Sébastien à une jalousie mercantile de la part des Anglais. Ils prétendent que cette ville très-commerçante ne faisait aucune affaire avec l'Angleterre, malgré les tentatives des négociants de ce pays, tandis qu'elle dirigeait ses opérations vers la France. Nous ignorons si c'est là le véritable motif qui guidait les incendiaires, quoique cependant les détails que nous venons de lire puissent y faire ajouter quelque créance; mais quel qu'il ait été, il ne peut excuser une tel excès de barbarie.

Digitized by Google

facile, ne pouvait être couverte par aucuns travaux d'art; on y avait construit une seule redoute, dite de *Sainte-Barbe*, et l'ennemi l'avait enlevée le 8 octobre; cette redoute fut reprise à la baïonnette le 20 du même mois, après une vive résistance, par les généraux Conroux et Reille, chargeant à la tête d'une colonne de grenadiers.

Sur une seconde ligne d'ouvrages, qui s'étendait de Saint-Jean-de-Luz jusqu'à Combo, se trouvaient les camps en avant d'Espelette et de Suraïde, les redoutes à hauteur de Sarre, et le camp de Serres.

Une troisième ligne, dont les travaux n'étaient qu'ébauchés, partait d'Abuacen-Borda, en arrière de Saint-Pé, longeant le chemin d'Ustaritz.

A la fin d'octobre tous les ouvrages de premières lignes étaient achevés, les redoutes étaient couronnées de pièces de six qu'on avait hissées sur les points les plus élevés avec des travaux inouïs.

Le terrain que l'armée française couvrait embrassait cinq lieues de pays, et s'étendait depuis Urrugne jusqu'à Combo, village couvert par une tête de pont sur la Nive, qui était gardée par deux bataillons de gardes nationaux des Landes.

Urrugne, les ouvrages à droite, à gauche et en avant de Saint-Jean-de-Luz, et les deux côtés de la route étaient occupés par l'aile droite de l'armée. La gauche était en position à Ascain, au camp de Serres, à Sarre, dans la redoute de Sainte-Barbe, et sur la montagne de la Rhune. Le centre de l'armée couvrait les divers points en avant d'Ainhoa, le camp de Suraïde, le mont Daren, et le mont Chaporra en avant d'Espelette. Les débouchés de la vallée d'Osse à Bidarry étaient gardés par une division détachée de l'aile droite; Saint-Jean-Pied-de-Port était couvert par une brigade; enfin, toutes les positions étaient éclairées par un corps de dragons formant la cavalerie de l'armée [1].

Progrès des Anglo-Portugais. — Concentration de l'armée française sur Bayonne. — Les avant-postes français furent attaqués le 10 novembre, au point du jour. L'ennemi donna une fausse alerte en avant de Saint-Jean-de-Luz, et trouva le général Reille qui commandait l'aile droite de l'armée, tout à fait sur ses gardes et prêt, comme il le fit en effet, à repousser toutes les attaques dirigées contre lui.

Tandis que l'attention du duc de Dalmatie se portait sur les points attaqués, lord Wellington débouchait avec 30,000 hommes derrière la montagne de la Rhune, et arrivait sur la division Conroux qui occupait cette montagne, le camp de Sarre et la redoute Sainte-Barbe. L'ennemi, après de grands efforts, s'empara de cet ouvrage; alors les troupes établies sur la Rhune, craignant d'être trop faibles pour conserver leurs positions, les abandonnèrent sans ordre, et descendirent dans la plaine.

Le flanc gauche du général Clausel se trouvant ainsi à découvert, fut débordé par l'ennemi. Dès lors, la ligne de Sarre à la mer était tournée, et il n'était plus possible d'y rester. Le général Reille fit donc replier ses troupes en arrière de Saint-Jean-de-Luz, sur Bidart, et le général Clausel battit en retraite par delà Ascain et Sarre. Tandis que ces mouvements avaient lieu, le général Darricau, par un quart de conversion à gauche, abandonna le camp de Serres sans être entamé.

[1] Dans son ouvrage sur les *Campagnes de* 1813 *et de* 1814, etc., M. le chef d'escadron d'artillerie Lapène, a donné, sur les travaux et les situations défensives de l'armée d'Espagne au mois d'octobre 1813, des détails intéressants et que nous croyons devoir reproduire.

«Une suite d'ouvrages, étroitement liés entre eux, couvraient la chaîne de Pyrénées, depuis Saint-Jean-de-Luz jusqu'au Mandarram. Dans l'intervalle entre ce point et Saint-Jean-Pied-de-Port, les montagnes sont entièrement nues, et trop escarpées pour craindre que l'ennemi pût les franchir : les seuls débouchés de Bidarry et de Saint Jean-Pied-de-Port, plus accessibles, parurent pour ce motif devoir être gardés.

«Quatre chemins, dont deux seulement praticables pour l'artillerie, pénètrent d'Espagne dans l'arrondissement littoral des Basses-Pyrénées, et se réunissent à Bayonne. La route directe de Madrid se trouvait battue en avant de Saint-Jean-de-Luz, et dominée à droite et à gauche, par des ouvrages qui couvraient toutes les hauteurs de Bourdagaie, entre Siboure et Urrugne, et s'étendaient jusqu'aux avant-postes français, établis dans ce dernier bourg : ce passage ne pouvait donc être forcé par les alliés sans qu'ils s'exposassent à de grands sacrifices. Les camps de la Nivelle ou de Belchenia autour d'Ascain et de Serres, et les redoutes construites en avant de ces deux villages, étaient susceptibles aussi d'une défense efficace. Enfin le double passage qui, partant de Maya, se dirige vers Urdach et le Mondarram, quoique barré par des points fortifiés d'une moindre valeur que les précédents en avant et en arrière d'Ainhoa et au-dessus d'Espelette, pouvait encore être disputé avec avantage. Aucune défense accessoire ne paraissait, au contraire, capable de corriger en entier les défauts de la position qui couvre le village de Sarre : l'intervalle de plus d'une demi-lieue, ouvert entre la hauteur de la Rhune et le pont d'Amotz sur la Nivelle, présentant à l'ennemi un débouché facile pour pénétrer en France, et franchir la ligne des Pyrénées.

La redoute Sainte-Barbe avait été construite au milieu de cet intervalle dans les premières guerres. Relevé depuis par les Français, cet ouvrage était destiné à fermer ce passage dangereux. Le général français, redevenu maître de Sainte-Barbe, s'empresse d'augmenter la force de ce retranchement; une seconde route, construite proche de la première, et d'autres travaux importants faits par les troupes de la division, et confiés aussi aux mêmes sapeurs du génie qui avaient contribué à la reprise de l'ouvrage, le mettent ainsi que ses environs, dans un état respectable de défense.

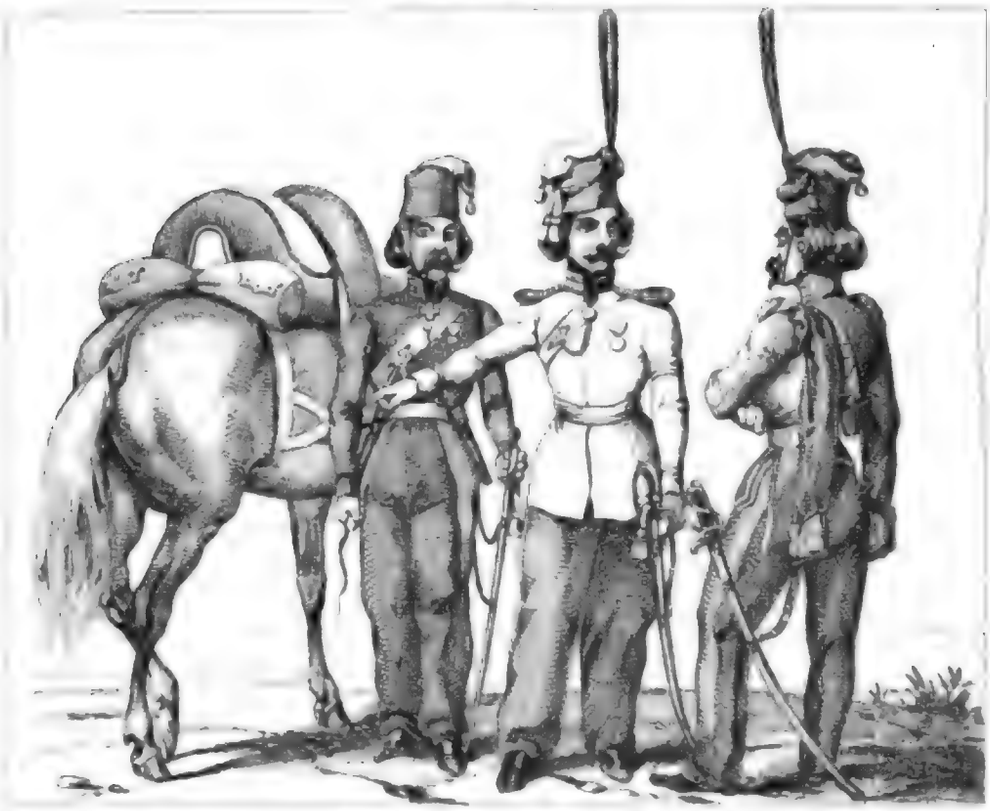
«Profitant du calme parfait qui règne sur la ligne dans la majeure partie d'octobre, l'armée emploie ainsi tous les moyens dont la rigueur de la saison laisse disposer, et poursuit sans relâche la confection des immenses travaux, ordonnés par le général en chef sur les divers points à défendre. Les redoutes et retranchements de la première ligne étaient terminés vers le 20 du même mois; on travaille, dès ce jour, avec une égale activité à la seconde ligne, qui doit s'étendre de Saint-Jean-de-Luz à Cambo. Une tête de pont d'une étendue considérable, destinée à protéger le passage de la Nive, couvre toute la partie élevée de ce bourg. Les camps en avant d'Espelette et de Suraïde, les ouvrages de Sarre et de Saint Pé, et le camp de Serres font aussi partie de cette ligne. Une troisième ligne, enfin, commence à s'élever, en arrière des deux autres : elle a pour centre le point d'Abancen-Borda, entre Saint-Pé et Arsunts; sa gauche est appuyée à la Nive à Ustaritz, et sa droite portée à Bidard, touche à la mer.

«Chaque division d'infanterie avait pour tâche de fortifier son front et les points destinés à être défendus en cas de retraite. L'exécution des travaux plus délicats ou qui méritaient par leur importance des soins particuliers, était confiée aux sapeurs du génie. Le tracé et la direction des ouvrages appartenaient d'ailleurs aux officiers de la même arme; et ceux-ci déployèrent, dans cette circonstance, autant d'activité que de connaissance de leur art.

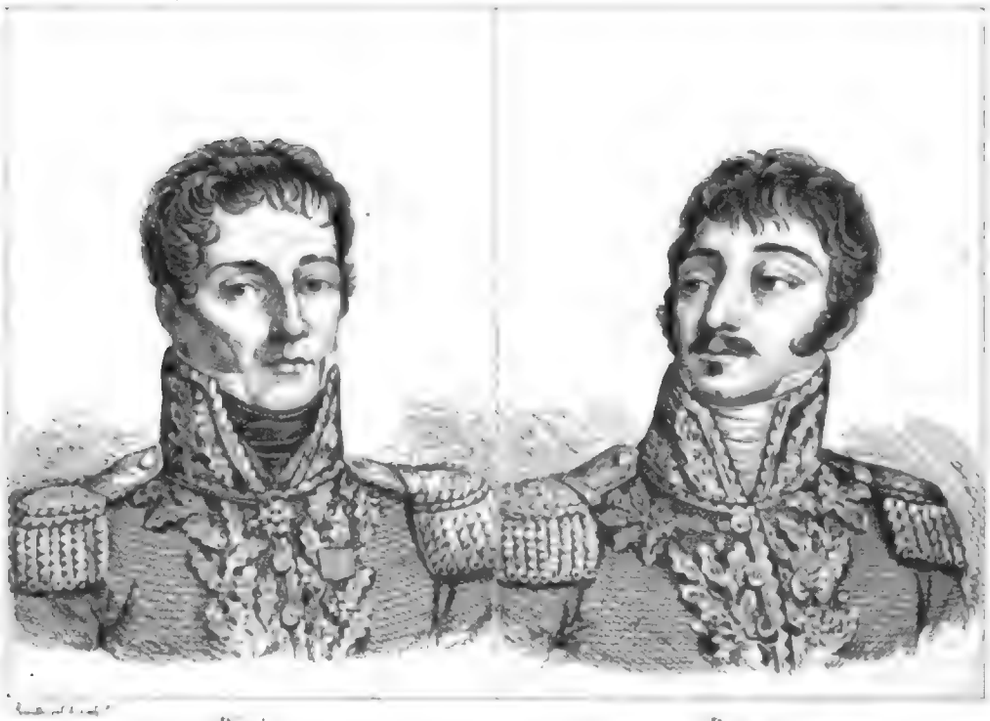
«Le service des régiments en ligne sur les Pyrénées se trouvait partagé, durant les quatre mois de séjour dans ces montagnes, entre la garde des camps, l'instruction pratique, et les travaux des retranchements et des redoutes. La troupe ne manifesta aucun symptôme de vague ou d'inquiétude pendant cet intervalle, et les fatigues et les privations étaient supportées par elle avec patience et courage : car les marchés avaient disparu des camps avec le

Digitized by Google

Digitized by Google



Garde Impériale. Cosaques du Don.



Privé. Brayer.

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Combat de Vauchamp.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Arc de Triomphe du Carrousel.

[illegible]

Digitized by Google

Montmirail

Digitized by Google

Digitized by Google

La supériorité numérique de l'ennemi se fit sentir sur toute l'étendue des lignes françaises.

Au moment où la redoute de Sainte-Barbe était enlevée, les positions en avant d'Ainhoa et de la forge d'Urdach étaient aussi attaquées; la division commandée par le général Darmagnac qui occupait ces positions, fit quelque résistance, puis elle fut obligée de se replier sur la gauche du camp de Suraïde; le général avait d'abord eu la pensée de s'établir autour de ces ouvrages, mais il n'y trouva pas assez de sûretés,

beaux jours, et une modique ration d'eau-de-vie était le seul avantage accordé aux hommes employés à élever les retranchements. La nature de ces travaux était encore préférée par le soldat aux fatigues qui l'attendaient dans les voyages relatifs aux distributions. Obligé de se rendre tous les deux jours, quelquefois tous les jours, à une forte distance du camp, le détachement appelé à ce service ne trouve, sur la fin, que des chemins fangeux pratiqués dans des forêts compactes. Il doit souvent traverser avec son fardeau des ravins profonds, sillonnés aussi par des torrents; gravissant ensuite la rampe escarpée et rapide qui conduit au bivouac, il se traîne péniblement jusqu'au terme de son voyage.

«Malgré cette série non interrompue de fatigues et de travaux, l'armée voyait, avec une résignation bien digne d'éloges, son séjour se prolonger, à l'approche de l'hiver, sur les cimes des Pyrénées, où le soldat s'estimait heureux de pouvoir remplacer le bivouac par un misérable abri recouvert de chaume ou de gazon. Le temps, dans l'été de 1813, avait montré la plus fatigante inconstance, et l'automne vit presque sans discontinuité des ondées de pluies forcer de suspendre brusquement les travaux. Souvent aussi les soldats enfermés dans leurs cabutes, à l'heure où, livrés au sommeil, ils oubliaient les fatigues de la journée, essuyaient tout à coup les ravages d'un ouragan furieux qui renversait sur leur tête leurs chétives habitations. Obligés, après une nuit cruelle, de reconstruire au point du jour leur frêle édifice, ils le voyaient avec douleur devenir, quelques heures après, de nouveau le jouet des vents.

«Une fois, au milieu du silence de la nuit, un cri d'alarme se répand dans le camp, et réveille en sursaut les soldats épouvantés. Est-ce l'ennemi qui projette quelque entreprise nocturne? Mais sa ligne paraît tranquille, et nos avant-postes n'aperçoivent rien qui indique une attaque prochaine. La cause de cet effroi spontané est promptement connue: une faible lueur s'élève au-dessus d'une des baraques de la ligne; enveloppée d'abord d'une épaisse fumée qui a dérobé son existence, cette clarté s'est fait jour, et devient le précurseur d'un violent incendie. Le feu prend bientôt de l'intensité, et après avoir consumé cette habitation de chaume et de fougère, se promène rapidement à droite et à gauche. Poussé par le vent, il envahit les baraques adjacentes, et le reste du camp devient à son tour la proie d'un embrasement général. Alors une scène aussi bizarre que lamentable vient frapper les spectateurs accourus au premier signal de l'événement: des soldats demi-nus paraissent comme des ombres errantes à la porte de leurs cabutes en feu, et s'en éloignent aussitôt avec effroi. Sur leurs épaules sont chargés pêle-mêle les vêtements, les armes, les objets de campement. Ce butin en sûreté, ils projettent un nouveau voyage pour disputer aux flammes les vivres, les ustensiles de cuisine, quelques meubles grossiers et à l'avenant de la demeure abandonnée; mais le feu leur barre le passage, et ces objets sont perdus sans retour.

«Cependant la flamme s'élève avec force, et ses tourbillons, qui se dessinent dans les airs au milieu des ombres de la nuit, formeraient un spectacle imposant digne de fixer nos regards, si toute l'attention n'était absorbée par la crainte de voir le feu gagner le camp voisin. Tous les assistants se mettent donc à l'ouvrage: les uns armés de longues perches, attaquent les baraques extrêmes, et renversent l'édifice que l'incendie n'a pu encore achever; d'autres, munis de branches d'arbres, essayent de couper sur le sol la communication du feu que l'herbe desséchée peut, en brûlant, apporter aux environs. L'artillerie voisine attelle son parc, et se tient prête à abandonner, au premier ordre, des points aussi dangereux. On se rend à la fin maître des flammes, et les premières habitations sont les seules à regretter. Témoins eux mêmes de cette perte, les soldats incendiés attendent avec résignation que la place de leur camp leur soit rendue: c'est à voir tout promptement consumé pour se remettre de suite à l'ouvrage, que se borne leur désir: le feu a pris soin de les satisfaire, et ils sont bientôt libres de procéder péniblement à l'entière reconstruction de leur chétive demeure..

«L'artillerie redoublait cependant d'activité dans l'établissement et ensuite dans l'armement de ses batteries. Ce double travail présentait de grands obstacles à surmonter; ces obstacles étaient la rigueur de la saison, la difficulté du terrain, la pénurie des moyens. A force de persévérance, du canon avait été élevé sur des points, tels que le rocher du Mondarrain, réputés d'abord inaccessibles. Les pièces de campagne restent disponibles pour le service des divisions. L'armement des redoutes et des autres ouvrages sur la ligne s'organise par les soins du général Tirlet, en vertu d'instructions du général en chef, avec des canons de fer trouvés dans l'arsenal de la marine à Bayonne, ou retirés des bâtiments en rade dans le port. Ce matériel, qui exige déjà des soins infinis pour être transporté dans les divers camps, ne peut être logé par les canonniers qu'à force de bras dans les emplacements disposés pour le recevoir. Il faut ensuite créer, en quelque sorte spontanément, des affûts particuliers à cette nouvelle artillerie, ceux des pièces de marine dites caronades, qui en font partie, exigeant, entre autres, un exhaussement considérable pour que la bouche à feu puisse tirer par une embrasure de hauteur ordinaire. Ces obstacles sont vaincus. Les blindes des magasins à poudre, les bois à plates-formes sont abattus, puis équarris et débités sans frais par les canonniers eux-mêmes dans les parties boisées qui environnent les redoutes. Ces militaires, maniant enfin avec autant d'adresse, d'activité et d'économie la hache et la scie que l'écouvillon, ne cessent de donner des preuves d'un zèle infatigable, pendant tout le temps que dure la construction, et plus tard, l'armement et l'approvisionnement des batteries.

«Le canon des divisions, destiné à agir avec elles en rase campagne, a sa place déterminée sur les points de la ligne les plus accessibles et où ses effets doivent être les plus avantageux. Les chevaux des parcs éprouvent cependant de grandes privations à l'époque qui nous occupe, soit à cause des bivouacs, soit par la pénurie de fourrages: cette situation donne de vives inquiétudes, et, prolongée, elle peut amener la ruine des chevaux: les moyens de faire arriver dans les camps les fourrages, en les puisant d'abord au principal dépôt établi à Bayonne, en les faisant venir ensuite de l'intérieur, attirent, en conséquence, l'attention du général en chef. Il est réglé que des bateaux de fourrages qui, par la navigation de l'Adour, descendent journellement à Bayonne de Peyréhorade, de Dax et des autres dépôts de l'intérieur, seront de suite mis à la disposition de l'artillerie et remonteront la Nive jusqu'à Ustaritz: leur cargaison, proportionnellement répartie entre les compagnies du train de service aux batteries est, de ce lieu de dépôt, transportée sur la ligne. Grâce à l'ordre parfait et à la régularité de ces distributions, l'artillerie peut espérer de rendre dans les actions prochaines les services accoutumés.

«La disposition des troupes françaises pour fortifier et ensuite défendre la ligne des Pyrénées, quant à l'ordre des corps d'armée et des divisions, était la suivante: les divisions Boyer, Maucune et Villatte (aile droite et réserve) gardent, sous les ordres du lieutenant-général Reille, Urrugne, la droite et la gauche de la grande route d'Espagne, et toute la ligne de Bourdagaie en avant de Saint-Jean-de-Luz. Les divisions Taupin et Maransin sont établies au-dessus d'Ascain; celle-ci occupe, en particulier, sur la première ligne, la petite Rhune avec trois bataillons, et tient aussi quatre régiments campés en arrière au col de Sarre. La division Darricau, détachée du centre, garde le camp de Serres, dont une portion couvrent déjà la brigade italienne. La division Conroux défend Sarre et les redoutes Sainte-Barbe: ces quatre divisions forment l'aile gauche, aux ordres du lieutenant général Clausel. Le général Darmagnac (centre) occupe, sous les ordres du lieutenant-général Drouet, comte d'Erlon, les divers postes et la forge d'Urdach en avant d'Ainhoa: attaquée par des forces supérieures, la division doit se replier en arrière sur la droite du camp de Suraïde, et entrer en contact avec le général Conroux. La brigade Boivin (division Abbé) garde la gauche du camp, et la seconde brigade, commandée par le général Maucomble, le Mondarrain et le Chaporra en avant d'Espelette. La division Foy, détachée de l'aile droite, s'était portée de Saint-Jean Pied-de-Port aux débouchés de la vallée d'Osse, à Baïgorry, avec ordre de marcher en avant et d'attaquer l'ennemi, aussitôt que celui ci aurait pris l'offensive sur les autres points de la ligne. La brigade Paris laisse quelques troupes d'observation devant les défilés de Jaca, et se rapproche de Saint-Jean-Pied-de-Port, pour couvrir cette place. Enfin, la division de dragons de l'armée et la division de cavalerie légère, cantonnée sur les derrières depuis notre rentrée d'Espagne, se dirigent aussi vers les Pyrénées, et sont ensuite placées en seconde ligne, sur les points où le général en chef suppose que cette troupe peut rendre quelque service. L'intervalle attaquable avait cinq lieues de pays depuis Urrugne jusqu'à Cambo. La défense de ce dernier bourg et de sa tête de pont était confiée à deux bataillons de gardes nationales des Landes.»

Digitized by Google

étant entre deux feux; il abandonna donc la droite du camp de Suraïde, et ouvrit ainsi un passage à l'ennemi qui marcha sur-le-champ contre le général Abbé.

Le général Abbé occupait avec une de ses brigades la gauche du camp et les redoutes construites de ce côté là. Sans s'inquiéter de la disproportion de ses forces avec les 12,000 hommes qui l'attaquaient, il se disposait à les tenir en échec, et à leur disputer les retranchements dont la défense lui était confiée, lorsque le comte d'Erlon ne permettant pas que ces braves se fissent écraser, donna l'ordre de la retraite sur Espelette. Ce mouvement entraîna l'abandon des postes du mont Daren et du Chaporra, par la brigade Maucomble, appartenant aussi à la division Abbé : cette retraite livra Espelette à l'ennemi, ainsi que Saint-Jean-de-Luz, Ascain, Serres, Sarre, Ainhoa et Suraïde. Il en fut de même de tous les ouvrages construits en seconde ligne.

Dans cette fatale journée, le général Conroux défendant sa position avec un courage et une persévérance héroïques, vit se réaliser un pressentiment qu'il avait exprimé quelques jours auparavant ainsi : «Sarre «sera mon tombeau.» Il y périt effectivement, frappé d'une balle à la poitrine.

Les ouvrages en troisième ligne étaient à peine ébauchés, et il ne se trouvait aucune position tenable à Abaucen-Borda; force fut donc de continuer la retraite jusques en avant d'Arrauns. A la fin de la journée, l'armée se trouvait à deux lieues environ en arrière; la gauche était appuyée sur la Nive à Ustaritz, la droite à Bidard et à la mer : la tête de pont de Cambo restait au pouvoir des Français, et était bien gardée.

Aux premiers signes d'hostilité sur la ligne, le duc de Dalmatie fit charger les alliés par Bidarry; cette attaque confiée au général Foy, qui occupait la vallée d'Osse, fut exécutée avec une grande vigueur. Foy culbuta tout ce qui lui fut opposé, franchit les Pyrénées, pénétra jusqu'à Maya, et jeta l'alarme et le désordre sur divers points où s'appuyait la droite des Anglo-Portugais. Cette belle manœuvre dont les conséquences auraient pu être de la plus grande importance, si l'on eût pu conserver la position de Sarre, n'eut aucun résultat utile. Le général Foy fut obligé de rentrer dans ses positions, emmenant des prisonniers, des bagages, et des troupeaux capturés à l'ennemi.

Le quartier-général du duc de Wellington fut transporté à Saint-Jean-de-Luz dans la soirée du 10. Le généralissime anglais se borna, le 11, à pousser une reconnaissance sur la tête de pont de Cambo, dont la défense était confiée au général Foy. Ce général fit bonne contenance, et parvint à éloigner l'ennemi. Mais ne pouvant espérer de résister à de nouveaux efforts, il fit sauter le pont, et alla se retrancher dans le Bas-Cambo.

Le duc de Dalmatie remarquant que la Nive grossie par une pluie abondante tombée le 11, n'était plus guéable jusqu'au-dessus de Cambo et d'Iatzu, résolut de faire de cette rivière, sa ligne naturelle. En conséquence, il fit occuper par ses troupes tous les points qui paraissaient favorables au passage de l'ennemi; il plaça la division Darricau en face d'Ustaritz, longeant la Nive jusqu'au village d'Iatzu; la division Darmagnac occupa Villefranque; le général Abbé fut cantonné en réserve à Saint-Jean-le-Vieux-Mouguerre; le général Foy avec sa division observait le gué entre Iatzu et Cambo : en avant du château de Marrac et derrière des retranchements construits à Moncrau, s'établirent les divisions Taupin, Maransin et Rey, formant l'aile gauche de l'armée; les divisions Maucune et Boyer qui, avec les réserves du général Vilatte composaient l'aile droite, prirent position sur la route de Saint-Jean-de-Luz, ayant leurs avant-postes à hauteur de Biaritz.

Ces dispositions de concentration sur Bayonne avaient pour objet de protéger la construction des travaux pour la défense de cette place, où le duc de Dalmatie établit son quartier-général le 12.

Passage de la Nive par les Anglais. — Combat de Cambo et d'Yatzu. — La Nive étant redevenue guéable dans les premiers jours de décembre, le duc de Wellington résolut de ne plus retarder le passage de cette rivière.

Le 9 décembre, au point du jour, il fit donner le signal de l'attaque aux troupes anglo-portugaises qui étaient réparties sur la rive gauche. Un grand feu allumé sur une hauteur en arrière de Cambo, annonça les hostilités. Les trois divisions françaises, chargées de la défense de la rivière, se disposèrent au combat. Le général Foy se porta au-devant des colonnes ennemies qui venaient de passer au gué entre Cambo et Iatzu; il leur opposa la plus vigoureuse résistance, mais forcé de céder au nombre, il fit sa retraite sur la ferme de Lormentua. Ce passage subit de la Nive au-dessous de Cambo, ne permit pas à la deuxième brigade du général Foy, de rejoindre immédiatement sa division. Le général Berryer qui la commandait, ayant fait faire halte à ses troupes, manœuvra sur le flanc des alliés, traversa le bois de Hasparren, et fit sa jonction vers deux heures avec son général de division, sans avoir perdu un seul homme.

Les feux de l'ennemi avaient fait prendre les armes à toute la ligne française; la division Abbé, cantonnée au vieux et petit Mouguerre, fut envoyée par le comte d'Erlon au secours du général Foy. Ces deux généraux réunis tinrent l'ennemi en échec à la ferme de Lormentua, tandis que le passage de la Nive était vivement disputé par les divisions Darmagnac et Darricau, postées en arrière, à droite sur la Nive inférieure.

Les succès se balancèrent longtemps entre ces divisions et les corps alliés qui leur étaient opposés. Les progrès de ces derniers étaient peu sensibles quoiqu'ils fussent maîtres de la rive droite de la Nive. Ce fut seulement à la fin du jour que le plateau de Villefranque, pris et repris par les deux partis, finit par rester au pouvoir des Anglo-Portugais. Ces derniers ayant ensuite passé la Nive sur les trois points de Cambo, Ustaritz et Villefranque, se trouvaient à cheval

Digitized by Google

sur la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port à deux lieues environ de Bayonne.

Manœuvres sur la Nive — Combats de Bassussari, d'Arcangues, etc. — On a vu par ce qui précède que les troupes alliées étaient en position sur trois lieues d'étendue, des deux côtés de la Nive; de faibles ponts jetés à la hâte étaient leurs seuls moyens de communication, moyens d'autant moins sûrs que la rivière s'était accrue tout à coup par des torrents de pluie tombés dans la journée. Cette situation des alliés inspira au maréchal duc de Dalmatie une belle conception stratégique.

Son quartier général était, comme on l'a déjà vu, à Bayonne. Il résolut de concentrer toutes ses troupes, et de diriger avec vigueur une attaque, sur un seul des côtés de la rivière, étant sûr que l'ennemi ne pourrait lui opposer qu'une partie de ses forces.

En exécution de ce plan, dans la nuit du 9 au 10 décembre, il fit passer sur la rive gauche de la Nive, devant Bayonne quatre divisions qui allèrent prendre position en avant du camp retranché de Marrac; trois grands corps d'attaque furent disposés avant le jour, le premier à droite, sur la route de Saint-Jean-de-Luz, composé des divisions Foy, Boyer, Leval, et des réserves du général Vilatte, destinées à agir directement sur Bidart, sous les ordres du général Reille; le second corps, formé des divisions Taupin, Maransin et Darricau, et que commandait le général Clausel, formait le centre de l'attaque; enfin, les divisions Abbé et Darmagnac devaient, sous la conduite du comte d'Erlon, couvrir les avenues de la Nive inférieure en avant de Moncrau, et observer les mouvements de l'ennemi sur la route d'Ustaritz; ces diverses attaques devaient être secondées par 48 bouches à feu, sous les ordres du général Tirlet.

Par suite de ces nouvelles dispositions, l'armée française s'étendait sur environ trois quarts de lieue. Le 10, le général Reille, marchant avec les divisions Leval et Boyer, attaqua l'ennemi dans les bois de Barouillet, l'en chassa, et le refoula sur Bidart, où étaient retranchées deux divisions anglaises. En même temps, le général Clausel fit enlever le plateau de Bassussari par la division Taupin; chassés de cette position, les Anglo-Portugais se retirèrent derrière leurs retranchements d'Arcangues.

Mais lord Wellington avait jugé, par le mouvement du comte d'Erlon, évacuant la rive droite, quel devait être le but du généralissime français. Il ordonna en conséquence au général Hill de se reporter sur la rive gauche avec une partie de son corps d'armée. 15,000 hommes passèrent, en effet, la rivière, et vinrent renforcer les troupes retranchées à Bidart, Arcangues, et Arrauns.

Le général Reille, voulant mettre à profit ses premiers succès, continua sa marche sur Bidart; l'ennemi favorisé par les mouvements du terrain s'abrita derrière les haies et les fossés qui divisent les propriétés. Les sapeurs ayant éclairci ces palissades naturelles, les troupes se précipitèrent au travers des passages pratiqués, mais un feu terrible de l'ennemi força les assaillants à rétrograder. Ces attaques se renouvelèrent cependant plusieurs fois avec la plus grande énergie mais sans succès. Les avantages du nombre et de la position étant du côté des alliés, nonobstant leurs pertes énormes, ceux-ci restèrent maîtres du terrain.

La droite du plateau de Bassussari correspondait aux positions dans lesquelles le général Reille manœuvrait. Le général Clausel déploya ses divisions sur ce plateau, et marcha sur les retranchements d'Arcangues. L'ennemi occupait le village, et l'église bâtie sur une éminence. Le général y fit diriger le feu d'une batterie de 12 pièces placée au centre du plateau. La pluie qui ne cessait de tomber rendait le terrain très-glissant, nuisait sensiblement aux efforts des Français, et donnait un avantage de plus aux alliés à qui arrivaient en outre des renforts. Cependant le général Clausel, à la tête des divisions Taupin et Maransin, pénétra dans le village et atteignit le pied de l'église; mais tandis que la pluie ne permettait aux assaillants que l'usage de la bayonnette, les Anglo-Portugais à couvert dans l'église, et les maisons faisaient sur eux un feu des plus meurtriers. La nuit seule mit fin aux attaques renouvelées plusieurs fois avec acharnement. Le général Clausel fit replier ses troupes et leur fit prendre position sur le plateau de Bassussari, où la division Abbé était déjà campée. Les défilés d'Arrauns et d'Ustaritz étaient gardés par la division Darmagnac qui n'avait pas pris part à l'action.

Tel fut le résultat de cette journée qui mit l'ennemi, de son propre aveu, dans la situation la plus critique où il se fût trouvé depuis le commencement de la campagne. Le plan de Soult, hardi et habilement conçu, aurait eu d'importantes conséquences, si le mauvais temps n'eût pas constamment contrarié le dévouement et l'intrépidité des troupes françaises. L'ennemi eut 5,000 hommes hors de combat, et perdit 1,000 prisonniers. La perte s'éleva à 2,500 hommes tués ou blessés du côté des Français.

Défection des troupes rhénanes. — Bataille de Saint-Pierre d'Irube. — Dans la nuit du 10 au 11, plusieurs milliers de soldats de la confédération du Rhin passèrent à l'ennemi. Cette défection ayant eu son effet naturel, de porter une sorte de découragement parmi les troupes françaises, le duc de Wellington pensa à en profiter pour frapper un coup décisif. Il fit avancer quatre régiments sur le prolongement à droite du plateau de Bassussari; mais les divisions Boyer et Darricau, postées derrière ce prolongement, repoussèrent cette attaque; l'ennemi fut culbuté, et obligé de rentrer dans ses lignes avec une perte d'une centaine de prisonniers.

La journée du 12 se passa sans hostilités de part ni d'autre. Le duc de Dalmatie, attentif à ce que pouvait méditer l'ennemi, ayant reconnu par ses observations que le corps du général Hill avait repassé sur la rive gauche, et que l'on songeait à l'attaquer de ce côté-là, résolut, lui, de transporter le champ de bataille sur la rive droite. Son projet était d'attaquer les Anglo-Portugais à Saint-Pierre d'Irube. Il y fit en conséquence porter ses troupes en grande diligence. Les

Digitized by Google

positions respectives des deux armées étaient très-favorables à ce plan du général français; il n'avait, en faisant traverser Bayonne à ses troupes, que trois-quarts de lieue de trajet pour les porter sur la rive droite de la Nive, et les troupes de Wellington ne pouvaient arriver devant lui qu'après un trajet de trois lieues.

Dans la nuit du 12 au 13, les divisions commandées par le comte d'Erlon, se mirent en mouvement, traversèrent Bayonne, et se trouvèrent avant le jour au bas de Saint-Pierre d'Irube.

A sept heures du matin, l'une de ces divisions, aux ordres du général Abbé, s'élança de front par la grande route de Saint-Jean-Pied-de-Port, vers l'ennemi qui occupait les hauteurs de Losterenia, près de Saint-Pierre-d'Irube. La division Darricau suivit la rive droite de la Nive pour tourner la gauche des alliés, en partant du contre-fort sur lequel ces derniers étaient établis. Le général Foy, secondé par la division Darmagnac qui marchait en seconde ligne, s'avança vers le Vieux-Mouguerre pour attaquer la droite de l'ennemi, tandis que vingt-deux pièces d'artillerie se préparaient à battre l'ennemi au haut de Saint-Pierre pour l'en débusquer, et à soutenir le mouvement du général Foy. Sur toute la ligne, les colonnes françaises s'ébranlèrent avec une grande résolution; le combat s'engagea par un feu d'artillerie admirablement soutenu. Tout semblait présager un succès complet à une manœuvre combinée avec autant de mystère que d'habileté; mais par une de ces fatalités que l'on voit trop souvent compromettre les plus belles conceptions, les divisions françaises qui avaient laissé éteindre leurs feux en face d'Arcangues, en avaient, au contraire, allumé à Mousserolles. Ce fut un avertissement pour Wellington du danger qui menaçait le corps du général Hill. 30,000 hommes marchèrent bientôt au secours de ce dernier, et l'armée française, au lieu d'avoir à mettre en déroute 20,000 ennemis, en eut 50,000 à combattre. Cette armée se mit en bataille sur la forte position du haut de Saint-Pierre d'Irube, ayant sa gauche appuyée à la Nive, et la droite établie sur des sommités correspondant avec Saint-Jean-le-Vieux-Mouguerre.

Cependant le général Abbé, soutenu par un feu vigoureux d'artillerie, attaqua résolûment les troupes qui lui étaient opposées, les poussa à la baïonnette, et atteignit le haut de Saint-Pierre. C'était le point le plus important et celui où l'affaire devait, en quelque sorte, se décider. Le moindre renfort pouvait assurer ce grand résultat. Déjà l'artillerie anglo-portugaise était en pleine retraite. Dans le même temps, la montagne de Partonhiria était couronnée par la division du général Foy et une brigade de la division Darmagnac, que précédaient six pièces d'artillerie légère. Ces troupes étaient en potence sur le flanc droit des alliés au moment où le général Abbé venait d'atteindre le haut de Saint-Pierre. Les alliés croyaient la bataille perdue; les premiers ordres de la retraite étaient déjà envoyés par lord Wellington, lorsque la confiance revint au général anglais à l'arrivée de ses renforts.

Au contraire, le général Abbé, à qui le secours demandé n'arrivait pas, voyait sa situation s'aggraver de moment en moment; ses deux aides de camp étaient blessés mortellement; le général de brigade Maucomble était aussi hors de combat. Après d'inutiles efforts pour soutenir son état d'offensive, le général Abbé, n'espérant plus de secours, se vit obligé de céder du terrain, l'artillerie anglaise qu'on avait vue se retirer au commencement de l'action, revint se mettre en batterie et foudroya le petit nombre d'hommes déterminés qui l'avait obligée à ce mouvement rétrograde.

Cependant le comte d'Erlon, considérant cette situation critique du général Abbé, et jugeant bien qu'il était indispensable de faire soutenir sa division, ordonna au général Darmagnac de détacher la brigade Gruardet sur la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, et de la faire marcher en avant. Ce mouvement s'opéra ponctuellement; mais, embarrassé par la quantité de blessés qui se détachait de la division Abbé, le général Gruardet ne put pas obtenir la précision nécessaire dans les évolutions qu'il commandait. Sa brigade éprouva même une sorte de fluctuation, bien que le comte d'Erlon ne négligeât rien pour lui donner une meilleure contenance.

De son côté le général Darricau, en longeant la rive droite de la Nive, se tenait prêt à tomber sur la gauche et les derrières de l'ennemi vers Villefranque, mais les mouvements de ce général, à raison de la configuration du terrain, ne pouvaient coïncider exactement avec ceux de la division Abbé, il fut obligé, après un engagement où le succès resta indécis des deux côtés, de suivre le mouvement rétrograde de cette division. Il retourna à ses positions du matin : il y fut rejoint par les divisions des généraux Foy et Darmagnac qui se replièrent également en bon ordre. La division Abbé qui avait éprouvé plus de dommage que de secours de la brigade Gruardet dont nous avons signalé la désunion, prit le parti de venir se former à la naissance de la position occupée par l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le duc de Dalmatie, sans réfléchir à la prudence que lui prescrivaient ses devoirs de général en chef dans de telles circonstances, s'élança aux avant-postes; après avoir harangué avec énergie les tirailleurs dont il venait prendre le commandement immédiat, après leur avoir rappelé leurs triomphes encore récents, leur avoir dépeint la honte de laisser plus longtemps une armée anglaise sur le territoire français, les avoir entretenus de la confiance que l'Empereur avait placée dans leur bravoure éprouvée, il marcha à leur tête et leur fit faire des prodiges; ils se battirent jusqu'au soir avec un incroyable acharnement.

L'ennemi n'avait fait aucun progrès sur le front de l'armée française, mais un corps nombreux d'Anglo-Portugais s'était dirigé vers le vieux Mouguerre; la division Maransin, qui n'avait pas encore bougé du camp de Marrac, reçut l'ordre de se porter en toute hâte vers le point menacé; elle obéit immédiatement, et arrêta les Anglais, qui, cependant, persistant dans leur projet, parvinrent, après des pertes énormes, à appuyer leur droite à l'Adour.

Digitized by Google

Pendant que la possession de Saint-Pierre d'Irube se disputait avec tant d'opiniâtreté, le général Soult, avec la cavalerie légère de l'armée, s'était porté de Mendionde à la hauteur de Cambo, pour couper à l'ennemi le chemin de Saint-Jean-Pied-de-Port à la Nive. Il rencontra le corps espagnol de Morillo, et plusieurs escadrons de cavalerie anglaise sur les hauteurs de Choni, près de Hasparren ; il y eut dans cet engagement des blessés de part et d'autre, et quelques pertes en prisonniers; le soir, le général Soult, d'après ce qui s'était passé dans la journée en bas de la Nive, crut devoir se retirer en arrière sur Bouloc.

Telle fut la fin de l'entreprise conçue par le maréchal duc de Dalmatie, et qui échoua par diverses fatalités, autant que par la grande supériorité numérique de l'ennemi. La bataille de Saint-Pierre d'Irube fut une des plus sanglantes qui eussent été livrées en Espagne par les Français. La perte fut énorme des deux côtés. Les journées des 9, 10, 11, 12 et 13 décembre, coûtèrent 16,000 hommes aux Anglo-Portugais, et 10,000 à l'armée du duc de Dalmatie.

Situation des deux armées autour de Bayonne.— Le résultat des diverses affaires que nous venons de mentionner ayant eu pour effet de mettre lord Wellington en possession de la rive gauche de l'Adour, depuis son camp devant Bayonne jusqu'à Urt, le duc de Dalmatie fut obligé de changer toutes ses dispositions de défense ou d'attaque, selon ce qu'apporteraient les circonstances.

L'armée ennemie occupait le territoire de Hasparren et de la Bastide de Clarence; sa gauche était appuyée à la mer et s'étendait jusqu'à Ustariz; son centre était assis sur les deux rives de la Nive, et sa droite appuyée à l'Adour; elle était ainsi échelonnée en demi-cercle autour de Bayonne dans un rayon d'environ deux lieues.

L'armée française décrivait une courbe depuis Saint-Jean-Pied-de-Port jusqu'à l'embouchure de l'Adour. Le maréchal laissa le général Reille avec les divisions Abbé, Leval et Maransin en avant des fronts de Mousseroles, de Marrac et de la Porte d'Espagne; la division Boyer prit position comme réserve, à Saint-Étienne, au-dessus de la citadelle de Bayonne; le comte d'Erlon défendait la ligne de l'Adour, depuis le Saint-Esprit jusqu'à l'embouchure des Gaves; la division Foy fut postée à Saint-Martin-des-Signaux; la division Darmagnac à Saint-Laurent; les divisions du général Clausel occupaient le territoire en avant de la Bidouse, et se liaient avec la cavalerie légère du général Soult à Mendionde, et la brigade Paris cantonnée à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Le 20 décembre, le quartier général avait été transporté à Peyrehorade. — Telle était la situation respective des deux armées à la fin de 1813.

Retour du maréchal Suchet en Catalogne. — Nous avons dit par quelles causes l'armée d'Aragon s'était vue obligée d'évacuer la province de Valence. Le maréchal Suchet partit de cette ville dans les premiers jours de juillet, laissant environ 12,000 hommes, répartis dans les places de Denia, Murviedro, Peniscola, Tarragone, Tortose, Mequinenza et autres qu'il était forcé d'abandonner. Les portes de la ville furent remises à la garde nationale. Le duc d'Albuféra reçut, en cette occasion, la plus douce et la plus noble récompense qu'un généreux conquérant puisse obtenir pour l'usage qu'il a fait de la victoire. Il reçut, sur son passage, en partant, les mêmes marques de respect et de sentiment de bienveillance qui lui avaient été prodiguées toutes les fois qu'il était rentré victorieux dans la ville, chef-lieu de son gouvernement. Il y eut, dit-on, unanimité à cet égard entre les habitants. Les troupes françaises eurent leur part de l'affection qu'on portait au maréchal. De Saint-Philippe jusqu'aux frontières de la Catalogne elles ne rencontrèrent aucune hostilité. L'armée d'Aragon effectua ce long mouvement de retraite avec un ordre parfait, et arriva ainsi à Barcelone où fut établi le quartier général du maréchal Suchet.

Siége de Tarragone. — La place de Tarragone fut investie dans les derniers jours de juillet, par lord Bentwick qui avait succédé dans le commandement au général Murray. Ayant passé entre Tortose et la mer, et traversé l'Èbre à Amposta, ce général bloqua Tarragone par terre et par mer avec des forces considérables.

Le 30 juillet une attaque eut lieu du côté du Francoli, sur un ouvrage armé d'une seule pièce; cependant l'ennemi fut repoussé avec une perte considérable.

Malheureusement, les Anglais étant maîtres des aqueducs, et les chaleurs étant excessives, l'eau manqua bientôt dans la place; il était difficile dans cette situation de prolonger la résistance, et pourtant le gouverneur refusait de recevoir les propositions de capituler qui lui étaient envoyées, obstiné dans cette seconde défense comme dans la première, où il s'était fait tant d'honneur.

Lord Bentwick prépara donc sérieusement les travaux de siége qui commencèrent le 3 août.

Marche des Français sur Tarragone.—La garnison est dégagée. — On fait sauter les fortifications. — Le Maréchal Suchet, n'espérant aucune chance favorable d'une résistance plus longue, et prévoyant la triste situation où allait se trouver la garnison de Tarragone, résolut de se rapprocher de cette ville pour l'en retirer, et faire sauter les ouvrages qui restaient. En conséquence, il rassembla à Villafranca les divisions Harispe, Habert, Maurice Mathieu et Lamarque, ainsi que la division de cavalerie du général Delort. Il fit marcher le même jour deux divisions d'infanterie, et toute la cavalerie sur Vendrell et Nuestra-Senora-de-Bara, aux bords de la mer. Cette manœuvre ayant fait supposer au général anglais que les Français allaient déboucher par la route royale, et tâcher d'enlever les hauteurs d'Altafulla, lord Bentwick fit replier dans la nuit les divisions anglaises Wittingham et Roche, qui occupaient le col de San-Christina et de Rocadelleure, fortes positions sur la rive droite de la Gaya qui furent ainsi dégarnies. Le maréchal, voyant

Digitized by Google

son plan simulé opérer l'effet qu'il attendait, fit retirer les troupes postées provisoirement sur la grande route, et franchit les défilés de Rocadelleure laissés sans défense; les divisions Lamarque et Maurice Mathieu débouchèrent avec la même rapidité par le col de San-Christina; l'ennemi ne fit qu'une faible résistance au passage de la Gaya, et abandonna les hauteurs environnantes. Bientôt arrivèrent à Walls les divisions du corps d'armée de Catalogne, commandées par le général Decaen. L'avant-garde de l'armée d'Aragon avait rencontré près de Nulles, 900 chevaux anglais; cette cavalerie fut chargée par deux escadrons du 4e hussards qui la forcèrent à tourner bride. Le terrain étant ainsi balayé de tous côtés, l'armée française arriva sous les murs de Tarragone. L'ennemi fut poursuivi par la division Habert et par la cavalerie du général Delort, dans la direction de Canonges; les lanciers westphaliens chargèrent les dragons anglais avec vigueur, les culbutèrent et les poursuivirent en leur causant une perte assez considérable, jusqu'au pied de la Cambrila, où les dragons se mirent à couvert sous le feu de lignes formidables garnies d'infanterie.

Appuyés par la flotte qui suivait tous leurs mouvements, les Anglais cherchaient à attirer l'armée d'Aragon dans des montagnes escarpées et dans les défilés de Balaguer: mais le duc d'Albufera ne donna pas dans le piége, et s'occupa de concentrer ses troupes vers Taragone, se préparant à en faire sauter les fortifications. Cependant les travaux des mines offraient de grandes difficultés; les murs, construits par les Romains, étaient liés par un ciment plus dur que la pierre; cependant le moment arriva où ces remparts célèbres devaient céder aux efforts du génie militaire; le 18 août, ils s'écroulèrent avec de terribles détonations, sous les yeux de l'armée d'Aragon, rangée en bataille.

La garnison de Taragone ayant renforcé l'armée du duc d'Albuféra, le maréchal fit cantonner ses troupes aux environs de Villafranca, et établit lui-même son quartier général dans cette ville; il lui fallut, à cause du manque de vivres, étendre les quartiers de ses troupes jusqu'à Saint-Sadurni; mais à peine un bataillon italien était-il établi dans ce village, que les guérillas de Manzo l'y attaquèrent, et le détruisirent entièrement.

Affaire de San-Sadurni et de Palleja. — Le duc d'Albufera réunit ensuite son armée derrière le Llobregat près de Molins del Rey. Manzo, avec sa bande, fit encore éprouver un échec à nos troupes sur les rives du Llobregat. — Tandis que le général Mesclop avec l'avant-garde observait le pont de Molins del Rey, un bataillon du 7e de ligne, posté à San-Sadurni, appuyé par un escadron de hussards, était chargé de surveiller la route de Martorell. — L'escadron, au lieu de bivouaquer comme l'exigeaient sa consigne et le danger de sa position, se logea dans Palleja, comptant sur l'infanterie. Mais dans la nuit le redoutable Manzo descendit la montagne silencieusement, entoura le village, attaqua avec vigueur le bataillon d'infanterie; les fantassins se défendirent avec acharnement pour laisser aux hussards le temps de se rallier; mais, forcés de céder au nombre, ils furent écrasés; les hussards surpris furent tués ou faits prisonniers.

Combat du col d'Ordal. — Cependant l'armée anglo-espagnole s'approchait de Barcelonne. Son avant-garde, composée de sept bataillons, occupait, avec quatre pièces d'artillerie, le col d'Ordal, position formidable. Le maréchal Suchet résolut de l'en déloger et de venger ainsi l'échec éprouvé à San-Sadurni et à Palleja.

Dans la nuit du 13 au 14 septembre, vers minuit, le col d'Ordal fut attaqué et enlevé, après deux heures d'un combat opiniâtre, par les 7e et 44e régiments de ligne, aux ordres du général Mesclop. L'infanterie venait à peine d'emporter cette redoutable position, que la cavalerie se lança sur les fuyards, leur enleva les quatre pièces d'artillerie qu'ils emmenaient, et leur fit 300 prisonniers.

Les hussards du 4e, qui formaient la tête de colonne française, furent arrêtés près de Villa-Franca par une coupure, faite à la route royale, et au-delà de laquelle l'armée anglo-espagnole s'était formée sur trois lignes d'infanterie, appuyées par une nombreuse cavalerie et par trente-cinq canons.

En voyant l'ennemi ainsi avantageusement posté, les hussards avaient fait halte à la hauteur du village de San-Cujat. La cavalerie et l'infanterie légère anglaise tentèrent de reprendre ce village, mais le reste de la cavalerie du général Delort arrivait avec quelques bataillons sur le lieu du combat. L'action s'engagea de nouveau autour de San-Cujat, et dura opiniâtrément pendant plusieurs heures. Enfin l'ennemi, que les mouvements du corps d'armée aux ordres du général Decaen menaçaient de prendre en flanc du côté de Villa-Franca, se décida à abandonner le champ de bataille où il laissait 400 hommes hors de combat. Les Français avaient en outre fait 3,500 prisonniers et s'étaient emparés de 200 chevaux. Leur perte fut de 800 hommes tués ou blessés.

Défense du fort de Monzon. — Une défense qui peut être citée, même après la défense de Saint-Sébastien, est celle du petit fort de Monzon en Arragon, qui fournit à un simple garde de génie l'occasion de prouver combien, dans les grades même les plus subalternes, l'armée française comptait d'hommes braves, intelligents et dévoués.

«Le fort de Monzon était occupé par 90 gendarmes à pied, 4 canonniers et 1 caporal, 3 officiers, 1 chirurgien, et le garde du génie Saint-Jacques. Ces cent braves résistèrent avec un courage inébranlable à 3,000 hommes de la troupe de Mina, depuis le 27 septembre 1813, jusqu'au 14 février 1814. Outre la direction des travaux de la place, Saint-Jacques fut encore chargé de la distribution des vivres et de la surveillance des subsistances. Aussitôt qu'il aperçut l'ennemi, il tira de la ville tout ce qu'il put se procurer pour l'approvisionnement du fort; mais, les Espagnols ayant montré l'intention d'attaquer par les mines, il sentit l'insuffisance de ses ressources. Dénué de chan-

Digitized by Google

delle et des outils nécessaires pour établir des contre-mines, il eut recours à son industrie et à celle de son monde pour subvenir à tout : il fit tuer les bœufs de l'approvisionnement pour avoir la graisse nécessaire à la confection de la chandelle, et désigna un cannonnier, qui était forgeron, pour la fabrication et la réparation des outils; une bombe servit d'enclume et une peau de bouc de soufflet. Onze gendarmes de bonne volonté, et le caporal de canonniers furent destinés à faire le service de mineurs sous sa direction. Il arrivait souvent que Saint-Jacques se servait de toute sa garnison, nuit et jour, pour protéger les mineurs et les autres attaques; alors il faisait travailler les femmes à déblayer les terres des contre-mineurs; le reste du temps, elles étaient employées à la manutention. Il leur faisait aussi détruire les cartouches d'infanterie, afin d'avoir la poudre nécessaire pour les contre-mineurs.

«Le 27 septembre 1813, l'ennemi vint camper sur un plateau, à neuf cents toises du château, et, la nuit suivante, il prit position dans la ville. Le lendemain, il attaqua les avant-postes, et força les assiégés à se renfermer dans le fort, dont il commença le siége le 11 octobre, par un feu très-vif. Les Français répondirent avec avantage à l'artillerie ennemie jusqu'au 26, et lui démontèrent plusieurs pièces. Pendant tout ce temps, Saint-Jacques avait travaillé activement avec les mineurs. Le 29, il propose au commandant du fort de faire une fausse attaque, et de battre ensuite en retraite pour attirer l'ennemi sur une contre-mine, qu'il a conduite de manière à se trouver entre deux mines, que les assiégeants ont dirigées contre le fort. Le commandant fait exécuter ce qui lui est conseillé, et à l'instant où l'ennemi est en foule sur la contre-mine, Saint-Jacques y met le feu, détruit les deux mines qui menacent le fort, et y fait périr un grand nombre de mineurs et de paysans. Le 25 novembre, une nouvelle contre-mine détruit encore une mine de l'ennemi, et lui cause une perte d'hommes considérable. Le 3 décembre, Saint-Jacques entre dans une mine par la contre-mine qu'il a dirigée, en chasse les Espagnols, leur tue un grand nombre de soldats e de travailleurs, et s'empare des outils. Treize jours après, il descend du fort avec ses mineurs, la garnison sous les armes et sur les remparts pour les protéger; il entre dans une mine qui communique à deux autres, rencontre les Espagnols retranchés à l'embranchement, les repousse, et se rend maître des trois mines à force d'obus et de grenades à main. Le combat dura pendant quatre heures dans les souterrains. Malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie de l'ennemi, qui revenait plusieurs fois à la charge, il ferme l'entrée des mines, en coupant à la sape le dessus des rameaux, et en y faisant tomber les terres, ces rameaux se trouvaient de neuf à quarante-cinq pieds de distance du mur du fort. La retraite étant, par ce moyen, coupée aux mineurs espagnols, ils périssent enterrés sous les ruines de leur ouvrage, ainsi que les soldats qui le défendaient et les paysans qui y travaillaient. Cette victoire produisit un grand nombre d'outils, de sacs et de paniers à transport, dont la garnison manquait entièrement. Dans l'action, Saint-Jacques fut blessé à la tête par un éclat d'obus.

«Cette guerre souterraine se continue ainsi à l'avantage des assiégés, qui, presque chaque jour, font éprouver de nouvelles pertes à l'ennemi, soit en s'emparant de vive force des mines qu'il dirige vers le fort, soit en y détruisant des mineurs et des travailleurs. Enfin, le 18 février, l'ennemi veut parlementer, et déclare que, les places de Lérida et de Mequinenza n'étant plus au pouvoir des Français, ce qui était vrai, la garnison du fort doit se rendre prisonnière de guerre. Celle-ci refusa d'obtempérer à cette sommation, et ne consentit à sortir qu'avec armes et bagages, quarante cartouches dans chaque giberne, emmenant, avec elle une pièce de canon chargée et mèche allumée tout le long de la route, jusqu'à sa jonction avec l'armée française de Catalogne; elle exigeait de plus un approvisionnement de soixante coups, dont trente à mitraille et trente à boulet. L'ennemi consentit à ces demandes; mais il viola ensuite la capitulation, dont les conditions ne furent respectées que jusqu'à Lérida. Là, fort de 5,000 hommes et de plusieurs pièces de canon, il obligea cette poignée de braves à mettre bas les armes, et, après les avoir dévalisés, il les conduisit à Tarragone.

«On vient de voir qu'après avoir établi des batteries, les assiégeants pratiquèrent successivement des mines, au nombre de treize, pour s'approcher du fort. La défense consista donc principalement dans les travaux qu'il fallut opposer aux mines; par là, Saint-Jacques en devint le directeur, et en fut véritablement l'âme. «On ne sait, dit le maréchal Suchet dans ses Mémoires, «ce qu'on doit le plus admirer, ou de la manière dont «un employé d'un grade aussi subalterne sut gagner la «confiance la plus entière de la garnison, ou de la ju«dicieuse déférence que le commandant du fort eut «pour ses avis et ses lumières, ou du dévouement sans «bornes avec lequel les gendarmes se portèrent à faire «tous les métiers que réclamait la défense dont ils «étaient chargés. Dans son inexpérience de ce genre de «guerre, la garnison n'eut pour conseil et pour guide «qu'un simple garde du génie; mais, animée et élec«trisée par les traits d'imagination et de courage de «cet homme intrépide, elle aborda sans hésiter tous «les travaux, elle affronta tous les dangers, et exécuta «avec succès toutes les chicanes d'un siége. L'expé«rience que Saint-Jacques avait acquise dans le ser«vice des mines lui fut sans doute d'un grand secours, «mais c'est à la sagacité avec laquelle il sut en tirer «parti, et au talent qu'il déploya dans la conception «et l'exécution de ses plans, que la défense de Monzon «dut sa constante supériorité sur l'attaque. C'est ainsi «que les événements de la guerre peuvent amener des «militaires de grades inférieurs à remplir des rôles «très importants.»

Pendant les quatre mois et demi que dura le siége, la perte de l'ennemi fut de 460 hommes hors de combat; la garnison du fort n'eut que 10 hommes tant tués que blessés.

Le maréchal Suchet se replie vers la France. —

Digitized by Google

Le combat du col d'Ordal, après lequel l'ennemi s'était replié sur Tarragone, et la défense du fort de Monzon, sont les derniers événements dignes de remarque qui eurent lieu à cette époque dans l'Espagne orientale. Les revers éprouvés par l'armée française sur d'autres points obligèrent le maréchal Soult à rapprocher ses troupes de la frontière de France. A la fin de décembre son quartier général se trouvait établi à Gironne.

Napoléon replace Ferdinand VII sur le trône d'Espagne. — Peu de temps après l'évacuation de l'Espagne par Joseph Napoléon, la ligue de tous les rois du Nord, les malheureuses batailles de Leipsick et de Hanau, les défections successives des troupes alliées, de la Bavière, de Wurtemberg et de la Westphalie, ébranlèrent la puissance de l'empereur Napoléon assez fortement pour que cet illustre guerrier, cédant à la fortune, se décidât à négocier de nouveau avec les rois coalisés afin d'obtenir une paix nécessaire à l'empire français.

L'Empereur savait qu'une des premières conditions qui lui seraient imposées devait être le rétablissement de la famille des Bourbons sur le trône d'Espagne. Voulant prévenir une clause qu'il regardait comme humiliante pour son caractère, il résolut de faire lui-même, et de son propre mouvement, ce qu'il prévoyait devoir être forcé de faire plus tard.

Le château de Valençay avait été désigné pour demeure au roi Ferdinand VII, et au petit nombre de ses serviteurs. Ce prince y vivait environné de la plus sévère surveillance, surtout depuis que la police impériale avait arrêté une tentative faite, pour le délivrer, par le baron de Kolly, Napoléon ordonna au comte de La Forest de se rendre auprès de Ferdinand, pour lui proposer de lui rendre, sous certaines conditions, et sa liberté et sa couronne.

Déjà le comte de La Forest était connu de Ferdinand; il avait été accrédité auprès de la cour de Madrid, après l'ambassade de M. de Beauharnais. Il connaissait parfaitement l'Espagne, ayant continué à y résider pendant le séjour du roi Joseph, et n'étant rentré en France qu'avec ce prince.

Ferdinand VII, à Valençay, s'était résigné à sa mauvaise fortune : il n'osait pas espérer de voir sitôt finir sa captivité, on peut aisément se faire une idée de la joie avec laquelle il accueillit les offres de Napoléon. Il chargea aussitôt de ses pouvoirs le duc de San-Carlos; en peu de temps (le 11 décembre) un traité, qui lui rendait la couronne à de certaines conditions, fut conclu et signé [1].

Quand ce traité fut connu, un grand nombre de personnes s'étonnèrent que l'Empereur qui avait refusé de reconnaître, à Bayonne, Ferdinand VII pour roi d'Espagne, l'eût choisi plutôt que son père Charles IV pour le replacer sur le trône.... Il est probable que Napoléon voulut avoir aux yeux des Espagnols le mérite de leur rendre le prince pour lequel ils avaient si long-temps combattu. Une autre raison a peut-être aussi déterminé son choix : s'il faut en croire quelques écrivains espagnols, il aurait alors été fortement question, dans la Péninsule, de proclamer lord Wellington roi d'Espagne. Ce général avait un parti dans les Cortès, et on disait que, connaissant le projet, il avait promis de se faire catholique si la religion anglicane était un obstacle à son élévation à la dignité royale. Quelque peu vraisemblable que paraisse cette assertion au premier examen, ce n'est pas une raison pour refuser d'y croire. Napoléon avait donné lui-même à l'Europe plus d'un exemple d'un général passant subitement de la tente sous le dais royal : et l'Angleterre aurait bien pu faire bon marché des grands principes de légitimité en faveur d'un projet qui lui assurait un nouvel empire sur le continent. Napoléon, en rappelant Charles IV sur le trône d'où il était volontairement descendu, divisait le peuple espagnol, et favorisait, par cette division, la réussite d'un événement agréable à l'Angleterre; en rendant, au contraire, la couronne à Ferdinand VII, il réunissait tous les Espagnols autour de leur jeune souverain, et posait un obstacle invincible à l'élévation de lord Wellington. Sans être certain que le général anglais eût le projet ambitieux d'usurper une couronne, l'Empereur pouvait croire à ce projet et le redouter; il se décida en conséquence pour Ferdinand VII.

Deux mois après la signature du traité de Valençay, le jeune roi rentra dans ses États; mais les événements du mois de mars 1814, qui amenèrent la chute de Napoléon, persuadèrent aux nouveaux conseillers du monarque espagnol, et Ferdinand VII, encouragé d'ailleurs par les Cortès, ne tint aucune des promesses qu'il avait faites volontairement à celui qui lui avait spontanément rendu la couronne et la liberté.

[1] On peut voir le texte de ce traité dans le tome III des *Mémoires du général Hugo.*

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1813.

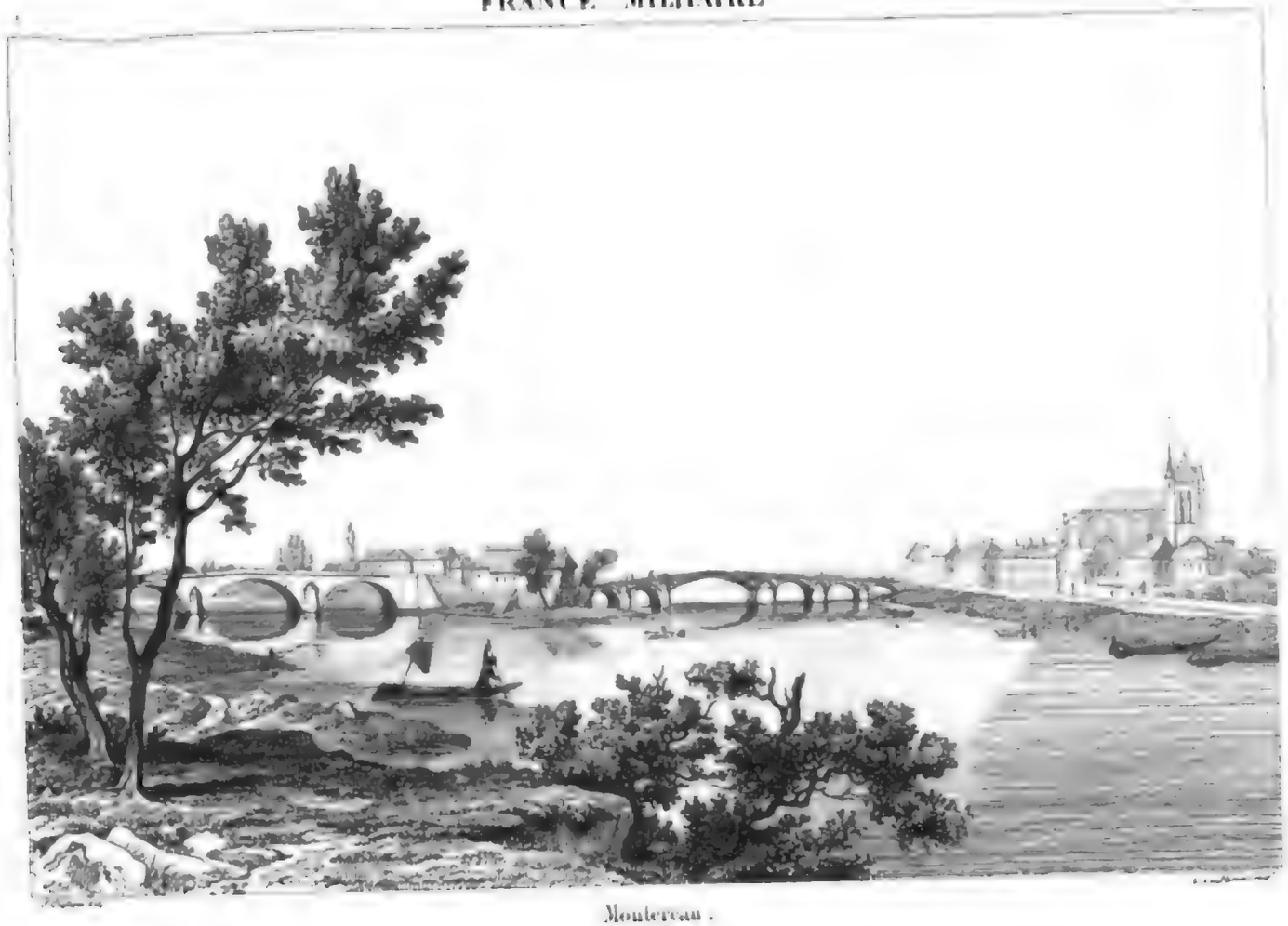
15 AVRIL. Combat de Castalla.
20 - 30 MAI. Les Anglais tournent la ligne du Duero.
7 - 14 JUIN. Retraite sur l'Ébre.
21 — Bataille de Vittoria.
23 — Combat de Banolas.
15 JUILLET. Bataille de Zubiry.
18 AOUT. Évacuation du royaume de Valence. — Destruction des murailles de Tarragone.
31 AOUT. Combat d'Irun.
13 SEPTEMBRE. Combat du col d'Ordal.
7 OCTOBRE. Passage de la Bidassoa par les Anglais.
9 — Capitulation de Saint-Sébastien.
31 — Capitulation de Pampelune.
11 DÉCEMBRE. Traité de Valençay qui rend l'Espagne à Ferdinand VII.
13 — Bataille de Saint-Pierre d'Irube.

Digitized by Google

Digitized by Google

Montereau.

Digitized by Google



Montereau.

[illegible] del.

Combat de Méry-sur-Seine

[illegible] Lith.

Combat de Méry-sur-Seine.

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE

L'Empereur à Montereau.

Digitized by Google

Digitized by Google

OPÉRATIONS MARITIMES.

DÉFENSE ET PERTE DES COLONIES.

SOMMAIRE.

Événements à Saint-Domingue. — Mort du général Ferrand. — Prise de Santo-Domingo par les Anglais. — Attaque de la Martinique. — Belle défense et capitulation du fort Desaix. — Prise de la Martinique par les Anglais. — Attaque et prise de la Guadeloupe par les Anglais. — Prise de l'île Bourbon par les Anglais. — Expédition anglaise contre l'île-de-France. — Combat naval de l'îlot de la passe. — Capitulation de l'île-de-France.

Le désir de présenter sans digression le tableau des événements militaires qui se passaient dans le nord et dans le midi de l'Europe, nous a fait depuis longtemps négliger de rendre compte à nos lecteurs des combats que les marins français et les garnisons de nos colonies soutenaient au-delà des mers, contre les flottes et les troupes de l'Angleterre.

Avant de raconter les glorieux combats par lesquels les débris de nos armées défendirent pied à pied le territoire national contre toutes les forces de l'Euorpe coalisée, nous croyons devoir payer notre tribut de reconnaissance et d'admiration aux braves qui, dans l'océan indien et sous le soleil de l'équateur, combattirent avec un courage digne d'un meilleur sort pour les intérêts et l'honneur de la France.

Événements à Saint-Domingue. — Mort du général Ferrand. — Prise de Santo-Domingo par les Anglais. — Après la capitulation de la ville du Cap et le départ des débris de l'armée, conduite à Saint-Domingue par le capitaine général Leclerc, il ne restait plus aux Français, dans cette colonie importante, que Santo-Domingo, capitale de la partie espagnole de l'île. — Lors de l'évacuation du Cap, les habitants de cette ville avaient d'abord reconnu le gouvernement de Dessalines, mais depuis ils s'étaient déclarés pour la France. Dessalines résolut de soumettre les Espagnols et de forcer les Français à abandonner Santo-Domingo.

Ce chef de noirs partit du Cap français, le 14 mai 1804, pour cette capitale, devant laquelle il vint mettre le siége. Le général Ferrand, qui y commandait, lui opposa une vive résistance; toutefois, sans l'arrivée de l'escadre de l'amiral Missiessy, Dessalines eût sans doute persévéré dans son entreprise.

Les anciens habitants espagnols avaient de l'estime et de l'affection pour le général Ferrand, qui avait agi envers eux avec beaucoup de modération. Le général avait tout disposé pour résister vigoureusement à l'attaque des noirs. La place était approvisionnée de vivres et de munitions, les murailles avaient été réparées et les remparts garnis d'artillerie; mais la garnison était trop faible pour qu'on pût défendre à la fois la campagne et la ville. Ferrand organisa trois bataillons de milice; il en arma une partie avec des fusils et l'autre avec des lances.

Une colonne, venue du côté de Saint-Jean, attaqua, le 25 février 1805, dans le poste de Puerto, le chef de bataillon Wiet, et l'y massacra avec tous ses soldats. L'armée de Dessalines se porta ensuite sur Santo-Domingo, et arriva sous les murs de cette ville où la plus grande partie de la population était venue se réfugier. Le général Ferrand fit terminer les ouvrages commencés à l'extérieur, et démolir les maisons du bourg de San-Carlos, situé à une demi-lieue de la ville, et où l'ennemi aurait pu se loger; il mit l'embargo sur tous les bâtiments qui se trouvaient dans le port, fit acheter et verser dans les magasins publics les provisions et les vivres embarqués à bord. Les milices furent chargées, conjointement avec la troupe de ligne, de la garde des postes, et on boucha toutes les ouvertures inutiles.

L'armée noire était réunie devant Santo-Domingo, le 5 mars; Dessalines envoya une sommation, en disant que, si l'on ne se rendait pas dans les vingt-quatre heures, la ville serait livrée à un affreux pillage. Le général Ferrand ne répondit rien à cette ouverture; mais, pour prouver qu'il était résolu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, il fit transporter hors de la colonie les femmes, les enfants et les vieillards, se débarrassant ainsi des bouches inutiles.

Les noirs commencèrent leurs travaux à une distance assez éloignée des murs, et attaquèrent avec de grandes précautions. Ils manquaient d'artillerie; mais la place n'était pas assez armée pour qu'on pût les empêcher d'abord de plonger dans quelques rues de la ville par de la mousqueterie, disposée sur les points dominants. Quelques pièces cependant suffirent ensuite pour débusquer les noirs de ces postes.

Une grande barque, que l'ennemi avait prise à quelques lieues de la ville, lui servait de moyen de communication dans ses retranchements. Il était important de la lui enlever; un chasseur s'offrit pour cette périlleuse tentative. Armé d'un fort couteau et muni d'une corde, il se jeta à l'eau, traversa la rivière Ozama, mit la barque à flot, l'amarra à sa corde, et l'amena, toujours en nageant, sous les murs de la place.

Le combat durait avec opiniâtreté, lorsqu'une escadre de dix bâtiments de guerre se montra, cinglant vers le port en ordre de bataille. Cette vue rendit l'espoir aux assiégés, et jeta la consternation parmi les

Digitized by Google

noirs. Le général Ferrand, voulant profiter de cet instant favorable, ordonna au colonel Baron de sortir avec 450 hommes, et de se porter sur le bourg San-Carlos. Les noirs défendirent leurs retranchements avec beaucoup de courage, et ne les quittèrent que peid à pied. Le lendemain, 29 mars, l'escadre française débarqua des troupes fraîches, de l'artillerie et des munitions. Dessalines ne crut pas alors devoir continuer le siége, et se mit en retraite.

Dessalines étant mort violemment, le 17 octobre 1806, et son successeur, Henri Christophe, ayant eu à soutenir une guerre contre Pétion, président de la partie de la colonie française qui n'avait pas voulu reconnaître le gouvernement royal institué par Dessalines, la partie espagnole put respirer librement.

Mais bientôt une insurrection, fomentée par les intrigues des Anglais et des Espagnols, éclata dans un canton appelé *Barahoude;* ce qui obligea le général Ferrand à sortir de Santo-Domingo, pour marcher, avec 500 hommes, contre les insurgés quatre fois plus nombreux. Il les rencontra à peu de distance et ordonna l'attaque. Le premier choc fut terrible; mais quelques pelotons de cavalerie ennemie ayant débordé les deux ailes du corps français, celui-ci fut bientôt en désordre, et tous les efforts du général Ferrand pour le rallier, furent inutiles : les soldats s'enfuirent vers Santo-Domingo, et il ne resta près du général que quelques officiers qui succombèrent. Le général Ferrand, se voyant ainsi abandonné, aima mieux mourir que de tomber vivant au pouvoir des révoltés, et il se brûla la cervelle. Cet événement eut lieu le 7 novembre 1808.

Le commandement de Santo-Domingo passa alors au général Barquier.

Bientôt, un corps d'armée anglo-espagnol ayant investi la place, ce général se trouva privé de toute communication avec la France et de toute assistance intérieure.

Une escadre anglaise s'était emparée, au mois de novembre 1808, du port de Samana, situé dans une petite île à l'est de celle de Saint-Domingue et très rapprochée de la côte. La garnison qui s'y trouvait fut faite prisonnière, et l'île remise aux Espagnols.

Sept mois après, en juillet 1809, une autre escadre anglaise, sur laquelle on avait embarqué des troupes commandées par le général Carmichael, partit de la Jamaïque pour hâter la réduction de Santo-Domingo, déjà sommé inutilement à plusieurs reprises par le général espagnol Joseph Arata. Les Anglais débarquèrent et firent tous les préparatifs d'une attaque de vive force. Le général Barquier ne jugea pas à propos d'en attendre les effets, et il proposa, le 7, une capitulation, en vertu de laquelle la garnison sortit avec les honneurs de la guerre. Les officiers furent envoyés en France sur parole, et les soldats en Angleterre.

Ainsi fut consommée la perte de la dernière place que les Français possédassent encore à Saint-Domingue.

Attaque de la Martinique. — Belle défense et capitulation du fort Desaix. — Prise de la Martinique par les Anglais. — A la fin de 1808, les Français conservaient encore, dans l'océan des Antilles, plusieurs îles dont les principales étaient la Guadeloupe et la Martinique.

Les Anglais résolurent de s'emparer de la Martinique; ils réunirent dans la mer des îles sous le Vent, une escadre forte de sept vaisseaux de ligne, trois frégates, soixante-douze autres bâtiments de guerre légers, et plus de cent transports; ils firent venir d'Halifax, des Bermudes, de Madère et des diverses colonies des Antilles, et rassemblèrent à la Barbade, 12,000 hommes de troupes de ligne, un matériel considérable d'artillerie, un grand nombre de canonniers et d'artificiers, et plus de 3,000 soldats de marine ou matelots.

Pour s'opposer à ce formidable déploiement de forces, l'amiral Villaret Joyeuse, capitaine général de la Martinique, n'avait que 2.400 hommes qui bientôt devaient se trouver réduits, par les désertions, à 1,500.

Les Anglais débarquèrent, le 30 janvier 1809, et se formèrent en deux colonnes. La première, forte de 8,500 hommes, était commandée par le général en chef de l'expédition, Beckwith, et par le lieutenant général Prevost; la seconde, montant à 3.500 hommes, était sous les ordres du major général Maitland.

Les Anglais firent bientôt des progrès si rapides, que les Français évacuèrent le fort Saint-Pierre dans la nuit du 31 janvier. Le brick *le Favori* y fut brûlé, comme *l'Incarnation*, autre bâtiment, avait été déjà brûlé au quartier du *Marin*, et les deux équipages se retirèrent au fort de France. Le 82e de ligne, qui occupait Casenavire, évacua aussi cette place pour se porter en avant d'un camp retranché, établi sur le front d'attaque du fort Desaix.

Le colonel Miany et le chef de bataillon Prost furent attaqués, le 1er février, au poste *Dusson*, et obligés de se retirer par échelons, malgré l'appui du colonel Montfort, qui était venu à leur secours avec son régiment. Ces différentes troupes se retirèrent avec perte sur le camp retranché, et l'ennemi s'établit sur la crête du morne Surirai.

Pendant le temps que le colonel Montfort, avec une partie de son régiment et du 26e, défendait opiniâtrément le poste Landais, sur la gauche du front d'attaque, le commandant Boyer de Peyreleau, chef d'état major du gouvernement colonial, demanda à l'amiral Villaret l'autorisation de charger l'ennemi, pour lui faire abandonner Surirai. Deux fois il renouvela infructueusement cette attaque, qui, du reste, coûta à l'ennemi une perte plus considérable que celle des Français : ceux-ci eurent 500 hommes tués ou hors de combat.

La défense du camp retranché fut confiée au chef d'escadron Boyer, et celle du poste Landais, au chef de bataillon Prost.

Ce fut ce même jour, 1er février, que les Anglais commencèrent l'attaque et le bombardement de l'îlot à Ramiers, défendu par 132 hommes aux ordres du capitaine Petit, et approvisionné pour un mois.

Le 2, ils attaquèrent avec des forces supérieures le

Digitized by Google

poste Landais, que le chef de bataillon Prost fut forcé d'évacuer.

Dans le même temps, deux colonnes très fortes se portèrent contre deux redoutes en tête du camp retranché; mais ce mouvement avait été prévu, et toutes les dispositions étaient prises pour le faire échouer. Les deux redoutes, armées chacune de trois pièces de canon de 12, étaient occupées par le chef de bataillon Ocher avec 150 hommes du 82e régiment; sur leurs ailes étaient placés 200 hommes, et le reste du régiment était en réserve derrière. Les Anglais s'avancèrent résolument et parvinrent jusqu'au pied des redoutes; mais ils y furent écrasés.

L'attaque continua avec la même vigueur pendant deux heures et demie; mais enfin elle parut se ralentir. Le commandant Boyer profita de ce moment pour porter en avant sa réserve, et l'ennemi fit sa retraite en bon ordre. Les Anglais perdirent plus de 1,100 hommes dans cette tentative.

Pendant le combat du 2 février, les gardes nationaux, qu'on était parvenu à rassembler, prirent la fuite et se retirèrent dans leurs foyers. Ceux de Saint-Pierre, qui s'étaient fort bien conduits la veille, refusèrent de coopérer à la défense du fort de France et se débandèrent également. Cette défection fut amenée par les intrigues des Anglais, et surtout par les menaces qu'ils firent répandre de dépouiller de leurs propriétés, et de déporter à Botany-Bay tous les colons pris les armes à la main.

Ce lâche abandon laissa sans défense toute la gorge du Lamentin, la position de Casenavire, la ville du fort de France, en un mot toute la colonie et les approches du fort Desaix. L'amiral Villaret Joyeuse se trouvait réduit à 1,500 hommes de troupes de ligne, non compris les canonniers. Avec ces ressources bien insuffisantes, il lui fallait défendre deux forts, leurs approches et un camp retranché contre 10,000 hommes de troupes munis d'une artillerie formidable, contre 3,000 marins et contre une escadre nombreuse, qui forçait toutes les passes, et qui, pendant l'attaque des redoutes du camp retranché, avait pénétré dans la baie du fort de France.

Le capitaine général se laissa persuader qu'en se retirant dans le fort Desaix, il pourrait s'y défendre longtemps et lasser la patience des Anglais. Il ordonna donc d'évacuer le fort de France et de brûler la frégate l'*Amphitrite* au moment où l'ennemi allait s'en emparer, dans la nuit du 2 au 3 février. Cette mesure lui procura, pour le service de ses batteries, un équipage qui, réuni à celui des bricks, forma un total de 350 marins.

Le commandant Boyer évacua le camp retranché, le 2 février, après avoir détruit tous les ouvrages et ce qu'on ne put emporter.

Le 3, le même officier se rendit avec 800 hommes au fort de France, pour en retirer les munitions de guerre et de bouche qui n'avaient pu être enlevées à cause de la précipitation avec laquelle cette ville avait été évacuée. En même temps il fit enclouer les pièces, placées sur les remparts, et détruire les plates-formes ainsi que les affûts.

Les troupes furent donc renfermées, le 3 février, dans le fort Desaix et dans la grande redoute. Ce fort avait deux cents toises dans sa plus grande longueur, soixante dans sa plus grande largeur, onze cents de développement, pris du chemin couvert, enfin onze à douze mille toises carrées de surface moyenne.

Cent quatre-vingts toises le séparaient de la grande redoute, à laquelle on arrivait par une galerie souterraine. La défense de ce dernier ouvrage fut confiée au commandant Prost, qui avait avec lui le 26e régiment.

Ce jour même, une sommation fut envoyée à l'amiral Villaret, qui refusa de la recevoir.

L'îlot à Ramiers se rendit, le 4, après trois jours de bombardement. Il avait reçu cinq cents bombes ou obus. Tous les bâtiments et les blindages étaient anéantis. Cependant, le commandant voulait tenir encore; mais il fut obligé de céder à l'attaque de sept chaloupes, montées chacune par 80 hommes.

Chaque jour, depuis le 2, les postes du fort Desaix étaient attaqués et repoussés. Les Français firent inutilement plusieurs sorties, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on maintint les communications avec le fort de France.

Deux chaloupes ennemies débarquèrent, dans la nuit du 8, huit cents hommes qui s'emparèrent de ce fort. Le 11, l'ennemi démasqua une batterie de trois mortiers et plusieurs pièces de 24, qui firent un feu non interrompu, malgré le dommage que leur occasionnait le fort Desaix. Les Anglais, décidés à un bombardement vigoureux, établirent et disposèrent leurs troupes de telle sorte que tous les points accessibles, contre lesquels ils tentaient chaque jour quelque attaque, étaient gardés par un nombre d'hommes bien supérieur à la totalité de la garnison du fort. Ainsi les tentatives de la garnison étaient sans résultat, quoique le feu du fort fît beaucoup de mal à l'ennemi.

Le 17, à la pointe du jour, et au milieu du feu soutenu des batteries assiégeantes, les Anglais firent une tentative contre la grande redoute. Après un combat acharné, qui dura une heure et demie, cette attaque fut repoussée.

Cependant la désertion continuait toujours parmi les bataillons étrangers, et malgré la surveillance active que l'on exerçait. Ces défections, jointes aux pertes éprouvées dans les différents combats, rendaient la situation des Français extrêmement pénible.

Les Anglais, disposés en plusieurs colonnes, firent, le 19, une attaque générale sur tous les postes du fort. Au moment où l'on se battait sur tous les points, ils démasquèrent cinq nouvelles batteries à mortier, à obus et à boulets, placées sur les mornes Tartanson, Langard, Patate, l'Archer et Surirai. Ces batteries, réunies à celles du fort de France, firent un feu terrible, démontèrent beaucoup de pièces du fort Desaix, et détruisirent tous les établissements. Elles tirèrent, sans discontinuer, depuis le moment où elles furent démasquées jusqu'à la capitulation; et pour que leur feu pût devenir général pendant la nuit, elles se bornaient, pendant le jour, à tirer seulement quelques bombes et obus avec une quantité de boulets de gros

Digitized by Google

calibre, que les nombreux bâtiments de l'escadre leur fournissaient.

La garnison du fort Desaix ne pouvait parvenir à réparer ses avaries au milieu de ce feu continuel, qui faisait des ravages d'autant plus affreux que les projectiles étaient chargés de balles, de morceaux de verre et de pointes de fer qui semaient la mort dans toutes les directions.

Le 21, une bombe incendia le magasin à poudre de l'un des bastions, et fit sauter toutes les munitions apprêtées pour les vingt-quatre heures, celles que, dans la crainte d'un assaut, l'on avait disposées sur les parapets, et, en outre, un grand pan de revêtement.

Le 23, la voûte du grand magasin à poudre fut enfoncée et lézardée en trois endroits, par dix bombes qui vinrent y tomber. Le feu des batteries ennemies était si violent que l'on craignit pour ce magasin.

Toutes les casemates étaient endommagées, les plates-formes détruites, les affûts brisés ainsi que tous les blindages; il ne restait plus un seul pouce de bois ni un seul sac à terre à employer; des blessés et des malades étaient entassés dans les poternes et dans toutes les galeries des contre-mines; outre le feu continuel de leurs batteries, les Anglais tenaient incessamment la garnison sous les armes par leurs attaques réitérées contre la redoute et tous les postes du fort. Une résistance plus longue était donc impossible; aussi les généraux et les officiers supérieurs engagèrent-ils l'amiral Villaret à capituler pendant qu'il en était temps encore. Celui-ci ne voulut rien entendre, et déclara que plutôt que de se rendre, il était décidé à s'ensevelir sous les ruines du fort. En effet, il parcourut tous les postes pour engager ses soldats à tenter un dernier effort ou à mourir sur les parapets. En cet instant l'ennemi redoubla son feu, et l'amiral eût été tué sans le courage et la présence d'esprit du chef d'état-major, le commandant Boyer de Peyreleau.

Bien convaincu enfin de l'inutilité d'une plus longue défense, Villaret consentit à entamer avec l'ennemi des pourparlers, après avoir fait signer un procès-verbal par les officiers de toute arme. Mais il rompit brusquement les conférences, quand les Anglais eurent déclaré que la base de la capitulation serait de porter en France la garnison prisonnière sur parole.

L'ennemi recommença son feu qui fit, le 24, d'épouvantables ravages, et il était sur le point de démasquer cinq nouvelles batteries, d'autant plus formidables qu'elles étaient fort rapprochées de la place et que le magasin à poudre courait les plus grands dangers, quand l'amiral céda enfin aux pressantes sollicitations de son état-major, et arbora le pavillon parlementaire. On nomma, de chaque côté, trois officiers supérieurs pour discuter les articles de la capitulation. Les circonstances rendirent les Anglais plus exigeants, et les bases du traité furent que toute la garnison, considérée comme prisonnière de guerre, serait transportée à Quiberon, pour échange y être fait entre les deux nations, grade pour grade. Les Anglais, de leur propre mouvement, stipulèrent cet article honorable, que «vu le haut respect et l'estime que tout le monde portait au capitaine général, il était accordé que lui et ses aides de camp seraient envoyés en France, libres de toute parole.»

Le fort Desaix s'était défendu vingt-deux jours, et avait essuyé un bombardement dont il n'y avait pas encore eu d'exemple dans les colonies : il avait reçu sept mille bombes et obus, et plus de sept mille boulets.

La garnison, à laquelle on réunit tous les prisonniers faits dans les différents postes de la colonie, l'administration, les employés des hôpitaux et les prisonniers que les Anglais avaient à la Barbade, le tout formant 2,390 hommes, fut conduite à Quiberon. Mais ils furent promptement ramenés en Angleterre, le gouvernement français s'étant refusé à toute espèce d'échange.

Attaque et prise de la Guadeloupe par les Anglais. — Pendant que l'amiral Villaret Joyeuse défendait avec tant de résolution et d'intrépidité les possessions françaises à la Martinique, le général Ernouf, capitaine général de la Guadeloupe, recevait, de la grande majorité de la population, une grande preuve particulière de son attachement inviolable à la France. Des levées de nègres et de gardes nationales s'organisèrent; on fit un appel à tous les habitants pour la défense de l'île; on mit en requisition les ouvriers, les esclaves, les bestiaux et les magasins particuliers, et on ordonna de livrer à l'administration tous les vêtements confectionnés que les négociants pouvaient avoir, pour compléter l'habillement des troupes nouvellement armées.

La prise de la Martinique rendait la possession des Saintes fort importante; ces îles devenaient l'unique point de ralliement où la France pouvait envoyer des secours pour la défense de la Guadeloupe, dernière possession de la France dans l'archipel américain. En effet, des troupes furent successivement débarquées sur ce point; mais après quelques jours de combat, les Saintes, ce dernier boulevard des possessions françaises aux Antilles, tombèrent au pouvoir des Anglais.

Maîtres des Saintes, les Anglais exercèrent dans tout le pays des rigueurs qui achevèrent de leur aliéner l'esprit des habitants; ils s'emparèrent successivement de la Désirade et de Marie-Galante, ce qui leur permit d'intercepter tous les arrivages d'Europe.

Le 17 décembre 1809, les flûtes *la Seine* et *la Loire*, armées de vingt-deux canons chacune, arrivèrent de Nantes, portant 320 recrues pour le 66e régiment, 300 Anglais, prisonniers de guerre, 1,600,000 fr. en traits du caissier général du trésor public, et 400,000 fr. en quadruples d'Espagne.

L'arrivée de ces secours ranima le courage de la colonie; mais la joie ne fut pas de longue durée : vers quatre heures du soir, une frégate et un vaisseau anglais vinrent attaquer les deux flûtes dans l'Anse à la Basque où elles s'étaient retirées.

Dès l'apparition de la frégate, l'équipage de la flûte *la Seine*, mit le feu à son bâtiment et l'abandonna.

Digitized by Google

Le commandant de la flûte *la Loire* continuait le combat; mais l'embrasement de *la Seine* le força bientôt à se soustraire au danger de l'explosion, et à quitter aussi son bâtiment après y avoir mis le feu.

Une grande partie du chargement des flûtes fut perdu; toutefois les deux millions en quadruples et en traites avaient été mis en sûreté, et ils furent conduits à la Basse-Terre.

Cette échauffourée jeta la colonie dans la consternation et l'abattement. Les projets de l'ennemi étaient évidents. Le capitaine général adressa, le 28 décembre, une circulaire à tous les commandants de quartier, dans laquelle il annonçait l'attaque des Anglais comme très prochaine, et ordonnait à tous les habitants sur lesquels il pouvait compter de se tenir prêts.

Le lendemain, un arrêté suspendit tous les travaux de culture et mit en réquisition les esclaves et les bestiaux, sous peine, pour les habitants qui s'y refuseraient, d'être traduits devant une commission militaire.

Déterminé à défendre la ligne des Trois-Rivières, les hauteurs de la Basse-Terre et le réduit du Matouba, le capitaine général fit donner l'ordre d'évacuer la Grande-Terre. Comme l'ennemi interceptait la navigation des bateaux, les magasins de la Pointe-à-Pître furent vidés à dos de mulet, et la garnison de cette ville se rendit aux Trois-Rivières, où le capitaine général fit établir 1,000 hommes de troupes dans les positions les plus importantes.

Le 1er janvier 1810, on sut d'une manière positive que les Anglais avaient fixé au 25 de ce mois l'attaque de la colonie.

La garnison de la Guadeloupe se composait alors de seize compagnies du 66e régiment, formant un corps de 2,500 hommes, y compris les noirs enrégimentés; de trois compagnies de chasseurs de couleur, de 140 hommes chacune; de trois compagnies d'artillerie, dans lesquelles on avait incorporé 300 matelots canonniers; d'une compagnie d'ouvriers d'artillerie ou sapeurs de couleur, forte de 400 hommes, ce qui faisait un total de 4,000 hommes de troupes.

On pouvait encore choisir, dans les six bataillons de la garde nationale, 2,000 jeunes gens d'élite formés en deux bataillons; les hommes de couleur libres auraient pu en former un troisième d'environ 1,200, et les marins établis dans l'île un quatrième d'environ 1,000 hommes.

L'expédition anglaise était commandée par le vice-amiral Alexandre Cochrane et par le lieutenant général Georges Beckwith, qui firent voile de la Martinique le 22 janvier. La rougeole s'étant manifestée parmi leurs soldats, ils furent obligés d'en débarquer 500 atteints de cette maladie, ce qui réduisit leurs troupes de débarquement à 5,000 hommes, formés en deux divisions et une réserve, non compris les matelots. La seconde division anglaise, commandée par le général Harcourt, partit de la Dominique le 26, et alla mouiller aux Saintes. La première, sous les ordres du général Hislop, et la division de réserve, aux ordres du général Wale, se présentèrent, le 27, devant la grande terre et jetèrent l'ancre au Gozier. L'amiral et le lieutenant général sommèrent la ville de la Pointe-à-Pître de se rendre; mais le chef de bataillon de la garde nationale, nommé Fournier, fit battre la générale, réunit à la hâte 7 à 800 hommes de cette garde, et marcha au Gozier, en répondant au parlementaire qu'on ne rendrait ni la ville ni les forts et qu'on les défendrait. Cette résolution hardie imposa aux Anglais, qui partirent du Gozier le 28 au matin, à bord d'un grand nombre de petits bâtiments, et débarquèrent à Sainte-Marie.

La première division ennemie prit position à la rivière des Bananiers, tandis que la réserve arrivait à la Grande-Rivière. Cette première division traversa, le 30, le périlleux défilé du *Trou au Chien*, qu'elle ne trouva pas gardé, et la tête de colonne se présenta aux Trois-vières, vers Onze heures du matin. Mais, accueillie par le feu meurtrier de 130 hommes du 66e régiment, placés sur l'habitation Dugommier, cette troupe fut forcée de se replier, et alla prendre position à trois quarts de lieue en arrière du bourg.

Il n'y avait pas une heure que cet engagement avait eu lieu, quand le commandant des Trois-Rivières fit évacuer cette ligne, en disant que les Anglais l'avaient tournée par les bois et débordaient sa gauche. Le commandant abandonna l'artillerie, détruisit les munitions et se retira sur le Palmiste, où bientôt il reçut l'ordre de continuer sa retraite sur le Matouba, d'enclouer les canons, de raser les batteries et de faire sauter les poudres.

Jusqu'au 2 février, le général Beckwith resta en position derrière le bourg des Trois-Rivières avec sa première division et sa réserve, et ne fit aucun mouvement.

Le général Harcourt, commandant la seconde division anglaise, était parti des Saintes, le soir du 29 janvier, et, feignant de se diriger vers les Trois-Rivières, avait profité de la nuit pour laisser arriver vent arrière et aller prendre terre, au matin, près de la rivière Duplessis. Quatre compagnies du 66e furent envoyées contre cette division; mais, à peine arrivées sur la rivière, elles furent attaquées par l'ennemi, et forcées d'abandonner leur position avantageuse pour se porter fort loin en arrière, sur les hauteurs de Bel-Air.

Les grenadiers et les voltigeurs du 66e et de la garde nationale étaient au camp de Boulogne; ils furent, à deux heures, dirigés, avec le corps des marins, sur l'habitation du Mont-d'Or, et on leur annonça qu'on allait attaquer l'ennemi; mais, au moment où, arrivées à leur destination, ces troupes ne demandaient qu'à se battre, on pensa qu'il était trop tard, et on les envoya au pont de la rivière des Pères, où elles passèrent la nuit. Les chefs des marins, répartis dans les batteries de cette côte, eurent ordre de les détruire, d'enclouer les pièces, de faire sauter les poudrières, et, sur ce point comme à gauche, ces explosions annoncèrent le mouvement de retraite.

Les lignes étant coupées, la gauche s'étant retirée sur le Matouba, et les troupes de droite étant arrivées deux heures trop tard, le seul parti qui restât était de capituler. On ordonna au commandant du 66e de se rendre au quartier général du Matouba avec ses trou-

Digitized by Google

pes; là on lui enjoignit d'aller prendre le commandement du poste du Bel-Air, où l'on plaça cinq compagnies du 66e avec une compagnie de chasseurs de couleur, et où l'on fit monter deux pièces de 12.

L'escadre anglaise mouilla au Baillif, le 31, au matin. Le capitaine, qui avait quitté la ligne des Trois-Rivières, étant arrivé, avec sa colonne, au Morne-Houel, en détruisit la batterie qui protégeait la gauche du Matouba; les troupes rassemblées au quartier général furent distribuées dans des postes si éloignés les uns des autres, qu'elles ne pouvaient se porter mutuellement aucun secours.

Le 2 février au matin, la première division et la réserve ennemies quittèrent enfin les Trois-Rivières pour se rendre sur le Palmiste, où la division prit position, et la réserve se porta au Morne-Houel. La seconde division partit le soir de la rivière Duplessis, pour aller s'établir sur l'habitation Maillan.

L'amiral anglais ayant fait à la ville de la Basse-Terre une seconde sommation de se rendre, douze notables furent autorisés par écrit à traiter de la capitulation.

Les troupes françaises étaient dans la désolation et murmuraient hautement de ce qu'on les empêchait de combattre. Électrisé par cet élan, et ne voulant pas se rendre sans avoir combattu, le commandant du poste du Bel-Air profita, le matin du 3 février, de l'absence du commandant des troupes, pour aller, sans ordre, attaquer les Anglais, placés au-dessous de lui sur l'habitation Maillan. Il descendit le morne Bel-Air avec 400 hommes et repoussa les premiers postes. Mais sa troupe, imprudemment engagée, fut bientôt prise en flanc par sa droite et culbutée par des forces supérieures, sans pouvoir être protégée par les canons de Bel-Air, qu'elle masquait. La moitié de cette troupe périt dans cette échauffourée; le reste se sauva à la faveur d'une pièce de cannes.

Le 4 février, au matin, le son d'une trompette annonça, au Matouba, l'arrivée des troupes anglaises, qui s'étaient introduites dans le réduit pendant l'obscurité. On arbora aussitôt le pavillon parlementaire, et deux officiers anglais entrèrent un instant après dans la salle. On envoya un officier français pour proposer une capitulation au général Bechwith, qui accorda une suspension d'armes. Le 6, au matin, la capitulation fut signée: la garnison obtint les honneurs de la guerre, mais elle demeura prisonnière. Ainsi succomba la dernière colonie que les Français eussent conservée dans les Antilles.

Prise de l'Ile Bourbon par les Anglais. — Cinq mille hommes de troupes anglaises (européennes et indiennes) avaient été réunis à Calcutta, au mois de juin 1810, sous les ordres du lieutenant-colonel Keating, par lord Minto, gouverneur général des établissements britanniques dans l'Inde, à l'effet de s'emparer de l'île de la Réunion (colonie française de Bourbon), dans les mers d'Afrique.

L'escadre qui portait ces forces se présenta, le 6 août, dans le port Saint-Denis. Elle allait débarquer, quand le général Desbrulys, gouverneur de l'île, à la vue d'un armement si considérable, convaincu de l'impossibilité de la résistance, proposa de rendre la colonie moyennant une capitulation avantageuse. Cette capitulation fut signée le 8, et les troupes anglaises prirent aussitôt possession de l'île.

Expédition anglaise contre l'Ile-de-France. — Combat naval de l'Ilot de la Passe. — Lord Minto rassembla encore, peu de temps après, un nouveau corps de 12,000 hommes de troupes anglaises et indiennes, qui fut embarqué à bord d'un armement de soixante-dix voiles, vaisseaux de guerre et transports, pour s'emparer de l'Ile-de-France.

Cette colonie était commandée par le brave Decaen; ce général qui n'avait à sa disposition qu'une troupe peu nombreuse, six frégates et quelques autres bâtiments de guerre. Avec ces faibles ressources, il avait donné beaucoup d'inquiétudes aux Anglais dans les mers de l'Inde. Des croisières, conduites avec beaucoup d'habileté par les capitaines Duperré, Hamelin et Bouvet, avaient capturé un grand nombre de bâtiments de commerce de la compagnie des Indes, et la *frégate* portugaise *la Minerva*.

Depuis la prise de l'île Bourbon, quatre frégates anglaises, *le Syrius*, *l'Iphigénie*, *la Magicienne* et *la Néréide*, étaient revenues sur les côtes de l'Ilot-de-France pour y tenter quelque entreprise. Ces bâtiments enlevèrent, dans la nuit du 13 au 14 août, l'île de la Passe, à trois milles environ du Port-Royal, où le général Decaen avait établi un poste protégé par une forte batterie.

Le 20 août, la division Duperré revenait de croisière à l'Ile-de-France, et amenait deux vaisseaux de la compagnie anglaise, *le Ceylan* et *le Windham*, pris, le 3 juillet, après un combat assez vif. — La division Duperré se composait de deux frégates, *la Bellone* et *la Minerve*, et d'une corvette, *le Victor*.

Le capitaine Duperré, en approchant du port de l'Est, nommé le grand port, vit une frégate au mouillage près de l'Ilot fortifié, qui en défend l'entrée; mais il n'en conçut pas d'inquiétude, sachant qu'à cette époque *la Sémillante*, frégate cédée au commerce, pouvait être arrivée à l'Ile-de-France, et expliquant son silence par l'ignorance où elle était des signaux qu'on lui faisait.

Il ordonna au capitaine Bouvet de prendre la tête de la ligne et de faire route pour le port, la corvette en avant pour éclairer la passe. *Le Ceylan* suivait immédiatement. *Le Victor* était à peine arrivé sous la volée du fort de l'Ilot et de la frégate présumée *la Sémillante*, que le pavillon français, flottant sur l'Ilot et sur la frégate, fut remplacé par le pavillon anglais.

La corvette française fut forcée, par les feux réunis du fort et de la frégate, de baisser son pavillon et de mouiller sur-le-champ, suivant l'ordre que lui en donna le commandant anglais.

En ce moment, *la Minerve* et *le Ceylan* étaient engagés dans la Passe, présentant l'avant aux batteries ennemies et recevant ainsi leurs feux sans pouvoir riposter. Cependant ces deux bâtiments n'essuyèrent, dans ce trajet, aucun dégréement majeur. Le capitaine

Digitized by Google

Bouvet, passant entre *le Victor* et la frégate ennemie, ordonna au capitaine de la corvette de couper son câble et de le suivre; en même temps, *la Minerve* envoya sa volée à bout portant sur la hanche de la frégate anglaise, et fit route pour le mouillage, où les trois bâtiments (*la Minerve*, *le Victor*, *le Ceylan*.) jetèrent l'ancre vers deux heures après midi. *La Minerve* avait en ce moment 23 hommes hors de combat.

Le capitaine Duperré, demeuré en dehors de la Passe, manœuvrait pour sauver un homme de son équipage, tombé à la mer. Il n'hésita pas et suivit *la Minerve*, forçant, comme l'avait fait le capitaine de cette dernière frégate, l'entrée du port, où il se réunit aux trois bâtiments déjà entrés. Le capitaine du *Windham*, qui n'osa pas suivre le mouvement de *la Bellone*, fut pris le lendemain par la croisière anglaise.

Cette croisière se composait de quatre frégates, dont trois du premier et une du second rang. Le capitaine Duperré ne doutait point qu'il ne dût être attaqué le lendemain par les quatre frégates réunies, le port étant ouvert à l'ennemi, et aucun ouvrage extérieur ne protégeant les bâtiments français. Il assembla son conseil. Certain que la colonie allait être sérieusement attaquée, sachant que le général Decaen n'avait que peu de troupes à sa disposition, et que les frégates allaient lui être moins utiles pour la défense que les troupes qui les montaient, cet officier supérieur était d'avis de détruire ces bâtiments, et de former, de leurs équipages, un corps que l'on réunirait aux forces de terre.

Telle n'était pas l'opinion du capitaine Bouvet. Il voulait, au contraire, attendre l'ennemi dans une position qu'il indiqua, et, là, résister jusqu'à la dernière extrémité, presque certain que les frégates anglaises n'arriveraient pas jusqu'à la division française sans toucher sur quelques bancs qui la couvraient, et dont il proposait d'enlever les balises.

Divisés d'opinion, les deux officiers convinrent de s'en rapporter à la décision du général Decaen. Le soir même, ils envoyèrent au Grand-Port, afin d'annoncer l'arrivée de la division et l'embarras où elle se trouvait.

Le général Decaen fit, en toute diligence, sortir une autre division de trois frégates et une corvette, qui était au Grand-Port sous le commandement du capitaine de vaisseau Hamelin, avec l'ordre de joindre, sans aucun retard, la division Duperré. Lui-même se rendit auprès des deux capitaines pour leur annoncer ce renfort inespéré.

Ceux-ci préparèrent alors tout pour leur défense. Ils s'embossèrent au dedans de plusieurs récifs ou bancs, masqués par des balises, qu'ils enlevèrent, après s'être postés de façon que l'ennemi ne pût, sans échouer, tenter de couper leur ligne ou la déborder.

Le 22 et le 23, les quatre frégates anglaises se rallièrent sous l'îlot de la Passe; le 23, à cinq heures du soir, elles se mirent en mouvement sur deux colonnes et marchèrent dans l'ordre suivant : *La Néréide* et *le Syrius* sur *la Bellone*; *la Magicienne* et *l'Iphigénie* sur *la Minerve*.

La division Hamelin, formée de *la Vénus*, *la Manche* et *l'Astrée*, et de la corvette *l'Entreprenant*, annoncée par le général Decaen, et en route depuis deux jours, ne paraissait pas. *La Bellone*, *la Minerve* et *le Victor* crurent alors qu'ils allaient seuls avoir la gloire du combat. Leur énergie s'accrut du danger auquel les exposait l'infériorité de leur force.

La Néréide, en avant de sa colonne, franchit le banc et mouilla à portée de pistolet de *la Bellone*; *le Syrius* échoua, présentant l'avant à son travers.

La Magicienne, en avant de la seconde colonne, échoua à portée de fusil par le travers de *la Minerve*, et lui présentant son avant; *l'Iphigénie*, qui la suivait, vint sur le babord, et mouilla par le bossoir de *la Minerve*, à demi-portée de canon.

C'est dans cet état, et à cinq heures et demie, que le feu commença vivement de part et d'autre. A la nuit, les embossures de la division française ayant été coupées par les boulets, manquèrent à la fois à chacun des bâtiments, à l'exception du vaisseau de la compagnie anglaise, *le Ceylan*, qui fut obligé de couper les siennes, pour suivre le mouvement des deux frégates qu'il croyait ordonné. Mais la division fut arrêtée si brusquement par la rencontre du récif du fond de l'anse, près duquel elle avait étendu sa ligne, qu'elle ne put présenter à l'ennemi un front aussi respectable que dans la première position. Cependant, quoique les bâtiments se trouvassent masqués en partie les uns par les autres, l'ennemi ne remarqua aucune diminution dans la vivacité de leur feu. Les capitaines français dressèrent entre eux des ponts volants qui leur servirent à se communiquer tous les secours que les circonstances exigeaient.

Le combat durait depuis trois heures quand le commandant Duperré fut blessé à la tête et perdit connaissance. Le capitaine Bouvet resta dès lors chargé du commandement de la division, jusqu'à la réduction des frégates ennemies, dont le feu se ralentit à minuit et ne se ranima plus que par intervalle.

Le 24, au point du jour, *la Néréide* était prise. *L'Iphigénie*, qui, jusqu'alors, l'avait soutenu d'un peu loin, se retira hors de portée, et les Français s'aperçurent, aux manœuvres des embarcations anglaises, que *le Syrius* et *la Magicienne* faisaient de vains efforts pour se mettre à flot.

Les équipages de la division française poussèrent alors des cris de joie qui apprirent aux habitants de la colonie, accourus en foule sur le rivage voisin, que les Anglais étaient vaincus. Cependant, *le Syrius* et *la Magicienne* continuèrent, pendant toute la journée du 24, un feu très meurtrier. Vers le soir seulement, désespérant de se relever, le commandant anglais fit mettre le feu à *la Magicienne*, après avoir fait passer son équipage sur *l'Iphigénie*, et agit de même, le lendemain, à l'égard du *Syrius*.

L'Iphigénie, ainsi surchargée d'équipage, se retira sur l'îlot de la Passe.

Alors la division Hamelin parut à l'entrée de la baie. Un vent contraire avait retardé sa marche. Le capitaine Hamelin envoya un canot à *l'Iphigénie* pour la sommer de se rendre à lui; le capitaine Bouvet y envoya également de son côté. Cette frégate et la gar-

Digitized by Google

nison de l'îlot de la Passe se rendirent à discrétion. Le nombre des prisonniers anglais s'élevait à 1,000. La perte de l'ennemi était considérable. La division Duperré avait eu 37 hommes tués et 112 blessés.

Le capitaine Bouvet, nommé, sur le lieu du combat, capitaine de vaisseau, prit le commandement de la frégate anglaise *l'Iphigénie*, et se remit en croisière avec une division composée de son bâtiment, de la frégate *l'Astrée* et de la corvette *l'Entreprenant*.

Le capitaine Hamelin partit, de son côté, pour une croisière avec *la Vénus*, *la Manche* et la corvette *le Victor*.

Leur départ diminua malheureusement le nombre déjà si faible des défenseurs de la colonie.

Capitulation de l'Ile-de-France. — Le grand armement ordonné par lord Minto, et dont nous avons parlé précédemment, avait mis en mer. Quelques troupes anglaises débarquèrent, les 28 et 29 novembre, dans l'Ile-de-France, sous la protection de l'escadre de l'amiral Bertée, et sous le commandement du major général Abercomby. Attaquées les jours suivants, elles perdirent, dans divers engagements, plus de 200 hommes, tués ou blessés. Mais le général Decaen n'ayant pu s'opposer au débarquement du reste de l'armée ennemie et de l'artillerie, le siége fut bientôt mis devant le Port-Royal, capitale de la colonie. Cette place, ainsi que le reste de l'île, se rendit, le 4 décembre, par capitulation. Les Anglais trouvèrent dans le port, outre les quatre frégates et les deux vaisseaux de la Compagnie des Indes précédemment capturés, les deux frégates françaises *la Bellone* et *la Minerve*, un sloop de guerre, deux bricks et cinq canonnières, et vingt vaisseaux marchands de toute grandeur. Ils s'emparèrent aussi d'une artillerie composée de cent soixante dix-huit pièces de canon et trente-un mortiers.

La perte de l'Ile-de-France anéantit complétement alors le commerce de la France avec l'Inde. — L'*Ile-de-France* n'a point été rendue à la France lors de la paix de 1814. Sous son nom primitif d'*Ile Maurice*, elle subit aujourd'hui la domination anglaise; néanmoins les habitants, en majeure partie, s'honorent d'avoir été français, et conservent pour la France les sentiments d'attachement et d'affection que de petits enfants portent toujours à une aïeule illustre et vénérée.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1804.

14 MAI. Siége du Cap-Français, à Saint-Domingue, par Dessalines.

1805.

25 FÉVRIER. Combat de Puerto (Saint-Domingue).
5 MARS. Siége de Santo-Domingo.

1808.

7 NOVEMBRE. Combat de Barahoude. — Mort du général Ferrand.
— — Prise de Samana par les Anglais.

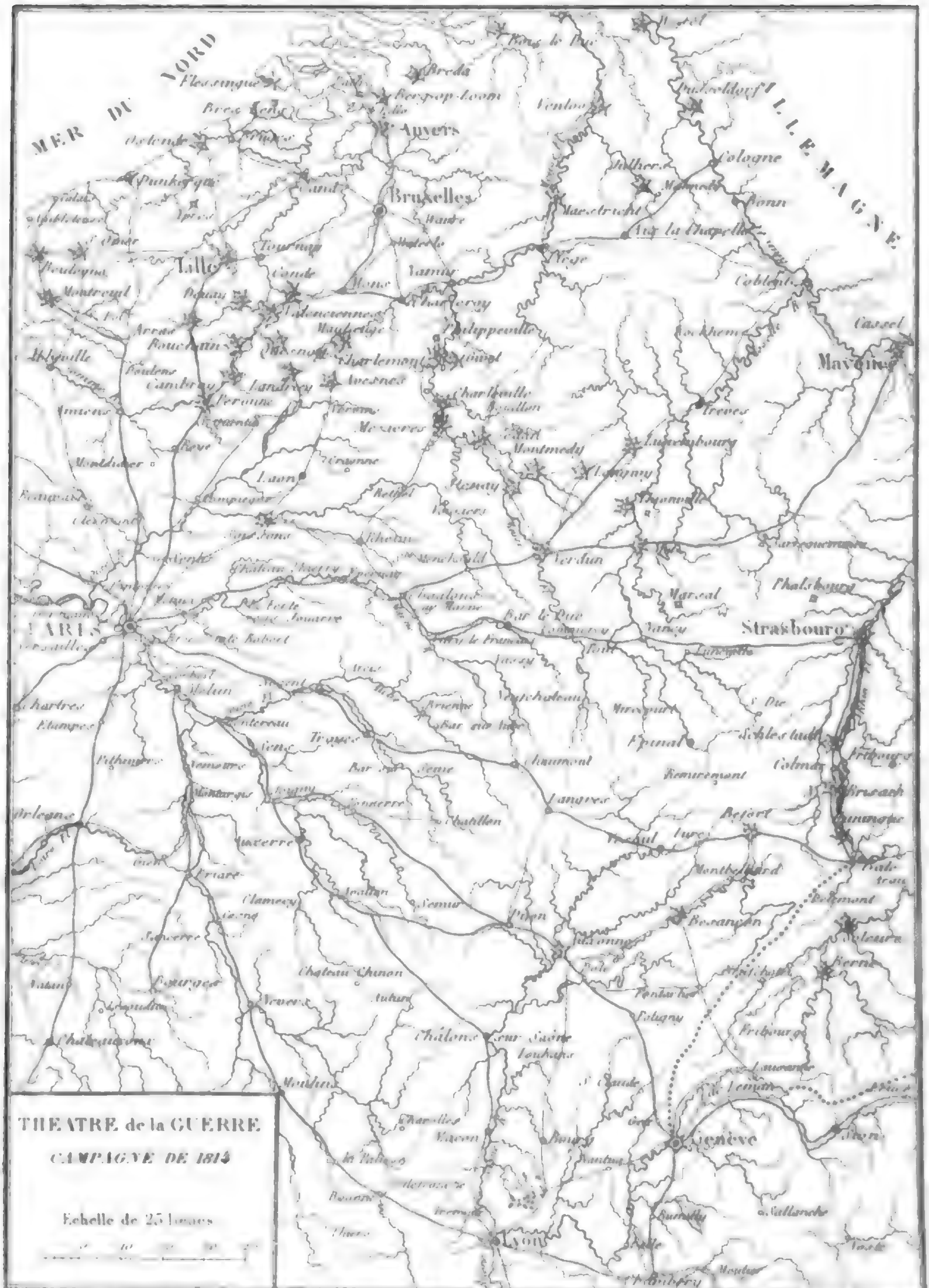
1809.

30 JANVIER. Débarquement des Anglais à la Martinique.
2 FÉVRIER. Attaque infructueuse du camp retranché.
24 — Capitulation du fort Desaix. — Prise de la Martinique par les Anglais.
1er JUILLET. Débarquement des Anglais à Saint-Domingue. — Siége de Santo-Domingo.
7 — Prise de Santo-Domingo.
— DÉCEMBRE. Préparatifs de défense à la Guadeloupe.

1810.

22 JANVIER. Expédition des Anglais contre la Guadeloupe.
28 — Débarquement des Anglais à Sainte-Marie.
30 — Combat du Trou-aux-Chiens.
4 FÉVRIER. Capitulation de la Basse-Terre.
6 — Reddition de la Guadeloupe aux Anglais.
8 AOUT. Prise de l'île Bourbon par les Anglais.
22 — Combat naval de l'îlot de la Passe, à l'Ile-de-France.
28 et 29 NOVEMBRE. Débarquement des Anglais à l'Ile-de-France.
4 DÉCEMBRE. Capitulation de l'Ile-de-France.

Digitized by Google


THEATRE de la GUERRE
CAMPAGNE DE 1814
Echelle de 25 lieues
MER DU NORD
ALLEMAGNE
PARIS
Lille
Anvers
Bruxelles
Cologne
Bonn
Mayence
Strasbourg
Verdun
Laon
Chaumont
Langres
Troyes
Auxerre
Bourges
Nevers
Moulins
Lyon
Genève
Besançon
Dijon
Orléans
Chartres
Melun
Metz
Nancy
Epinal
Colmar
Phalsbourg
Luxembourg
Treves
Liège
Maestricht
Breda
Ostende
Dunkerque
Boulogne
Montreuil
Amiens
Cambray
Peronne
Valenciennes
Maubeuge
Philippeville
Charlemont
Mezieres
Sedan
Montmedy
Longwy
Thionville
Rheims
Soissons
Compiegne
Sens
Montereau
Nogent
Brienne
Bar sur Aube
Chatillon
Vitry le François
Bar le Duc
Toul
Luneville
Belfort
Huningue
Brisach
Basle
Berne
Fribourg
Lausanne
Chalons sur Saône
Macon
Bourg
Chambery

Bataille de Craonne.

Digitized by Google

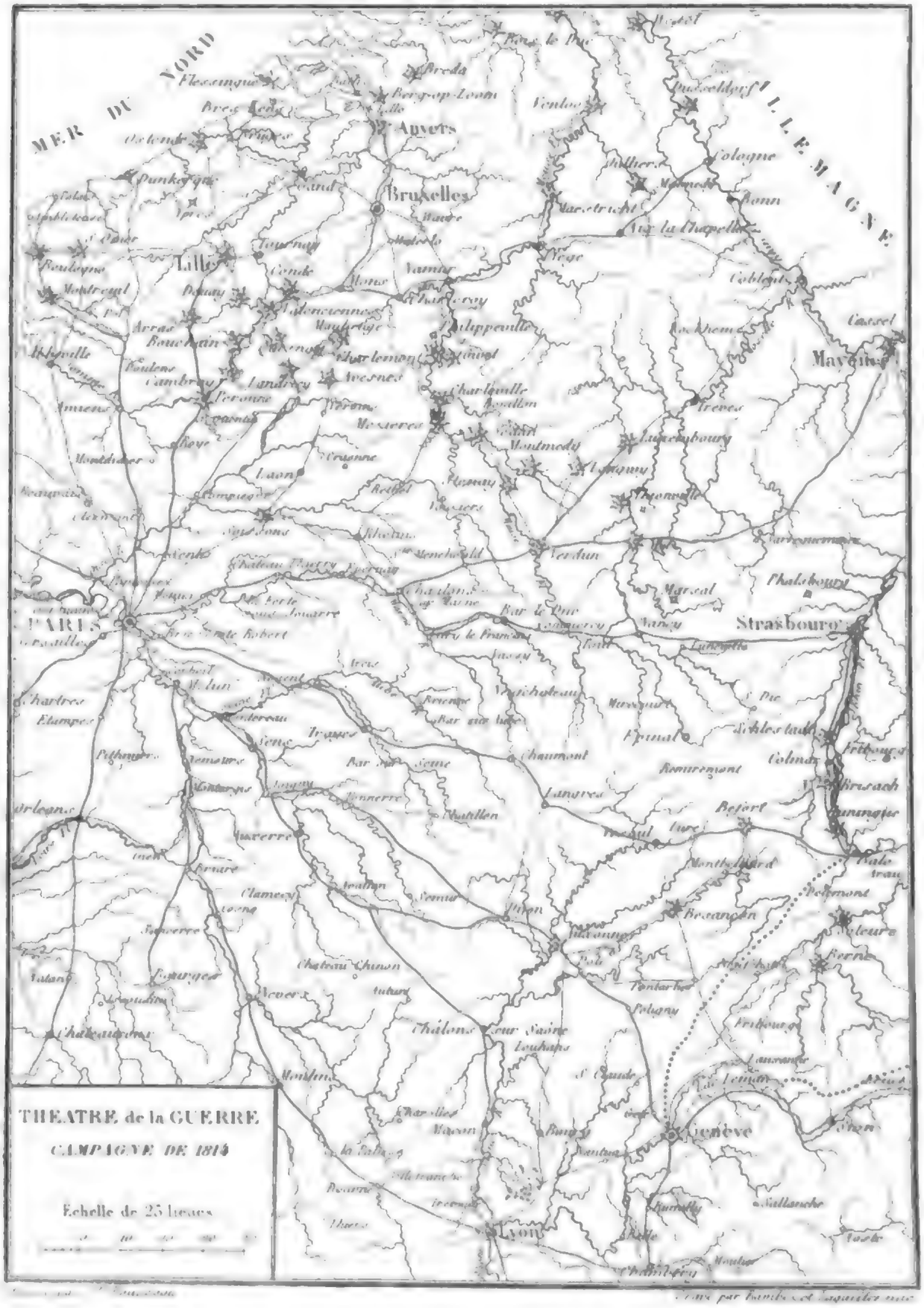
Digitized by Google

Colonne du Chatelet.

Dejean fils.

Philippe de Ségur

FRANCE MILITAIRE.



Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Bataille de Craonne.

Digitized by Google

Digitized by Google

Colonne du Chatelet.

Dejean fils.

Philippe de Ségur.

Digitized by Google

Bataille d'Arcis-sur-Aube.

Digitized by Google

1814. — INVASION DE LA FRANCE PAR LES COALISÉS.

BATAILLE DE BRIENNE. — DÉFAITE ET DISPERSION DE L'ARMÉE DE SILÉSIE.

COMBAT DE MONTEREAU. — REPRISE DE TROYES. — ARMISTICE DE LUSIGNY.

SOMMAIRE.

Invasion projetée. — Trames criminelles. — Entrée en France. — Forces respectives des alliés et de Napoléon. — Progrès des Coalisés. — Combat de Bar-sur-Aube. — Combats d'Épinal et de Saint-Dié. — Arrivée de l'Empereur à Châlons. — Combat de Saint-Dizier. — Bataille de Brienne. — Bataille de la Rothière. — Combat de Ronay. — Marche d'Yorck sur Châlons. — Combat de La Chaussée. — Défense et évacuation de Châlons. — Combat de Laferté-sous-Jouarre. — Combat de Saint-Thiebault. — Projets de l'Empereur. — Il quitte Troyes. — Nouvelles du congrès de Châtillon. — Prétentions des alliés. — Mouvement de l'Empereur contre l'armée de Silésie. — Combat de Champ-Aubert. — Défaite d'Alsufief. — Combat de Montmirail. — Défaite de Sacken. — Combat de Château-Thierry. — Défaite d'Yorck. — Combat de Vauchamps. — Défaite de Blucher. — Schwartzenberg marche sur Paris. — Belle défense de Nogent. — Combats de Mortmant et de Nangis. — Combat de Montereau. — Combat de Mery. — Combat de Fontvannes. — Reprise de Troyes. — La grande armée austro-russe se retire derrière l'Aube. — Demande d'armistice. — Conférences de Lusigny.

ARMÉE FRANÇAISE.
Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.

ARMÉES COALISÉES.
Grande armée austro-russe. — Le prince de SCHWARTZENBERG.
Armée de Silésie. — Le maréchal BLUCHER.
Armée de l'Est. — Le comte de BUBNA.

Invasion projetée. — Trames criminelles. — La barrière du Rhin arrêta jusqu'à la fin de 1813 les alliés victorieux; mais l'invasion de la France fut enfin décidée dans une réunion des souverains tenue à Francfort, et il fut convenu, qu'afin d'être à portée de profiter de toutes les chances de la guerre, et de réparer au besoin les échecs par des armistices ou par des traités, l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse entreraient en France à la suite de leurs armées, et établiraient leur quartier général à peu de distance de celui du général en chef de l'armée principale.

Aussitôt que cette décision fut prise, des ordres furent donnés pour que toutes les armées se missent en marche et se rapprochassent de l'empire français.

Tandis que les troupes étrangères s'accumulaient sur la rive droite du Rhin, les diplomates, sans doute afin de mieux abuser les peuples, parlaient encore de paix à Napoléon. Ils lui demandaient d'abandonner l'Allemagne, l'Espagne, la Hollande et l'Italie. Ils exigeaient que la France rentrât dans ses frontières naturelles des Alpes, des Pyrénées et du Rhin. — L'Allemagne, nos soldats venaient de l'évacuer; l'Espagne, nous l'avons dit, elle avait été rendue à Ferdinand. Napoléon, en se soumettant à la nécessité, n'avait demandé au fils de Charles IV autre chose que sa neutralité, et que, libre de l'influence française, il n'allât pas tendre la tête au joug de l'Angleterre. La Hollande faisait encore partie du grand empire; l'Italie était occupée par nos soldats; il était pénible d'y renoncer; cependant l'Empereur s'y résignait, lorsque les alliés déclarèrent que la négociation n'arrêterait pas les opérations militaires. Ainsi, en renonçant à l'Allemagne et à l'Espagne, en détachant de sa cause la Hollande et toute l'Italie, Napoléon n'obtenait même pas la certitude de préserver la France d'une invasion. — En attendant que toutes ces questions fussent résolues par le congrès qui devait se réunir à Châtillon, pour traiter de la paix sur les bases que les alliés donnaient pour ultimatum, il fallut donc se résoudre à combattre.

L'Empereur, pour tirer parti de toutes le ressources du pays, et le défendre contre l'étranger, montrait une activité admirable; il vit avec chagrin qu'il n'était pas secondé.

La lassitude de la guerre paraissait générale; le peuple comprenait cependant qu'un effort de plus suffirait pour sauver la patrie et conquérir la paix; mais certains personnages avaient déjà calculé quelles seraient pour eux les chances d'une révolution nouvelle, et la chute du gouvernement impérial présentait une vaste carrière à leur ambition. Leur conduite et leurs discours attiédissaient l'ardeur populaire.

D'un autre côté, les anciens compagnons d'armes du général Bonaparte, la plupart des maréchaux et des généraux qu'il avait comblés de faveurs, soupiraient après le repos, et, soit mauvaise volonté, soit épuisement produit par l'âge et la fatigue, manquaient de vigueur et d'activité.

Enfin le corps législatif commençait à être travaillé par une opposition hostile à Napoléon lui-même. Le moment était mal choisi. L'Empereur s'en expliqua avec franchise et vivacité dans la réception solennelle qui eut lieu après la dissolution de cette assemblée. Il reprocha à ses membres l'éclat qu'ils avaient donné à leurs récriminations contre son gouvernement. La simplicité du langage, et même la trivialité de quelques expressions donnaient plus de force aux paroles de Napoléon. Après leur avoir rappelé le proverbe : *Il faut laver son linge sale en famille*, il ajouta :

« Je vous ai appelés pour m'aider à sauver la France. « Vous dites et faites ce qu'il faut pour seconder l'é- « tranger : au lieu de nous réunir, vous nous divisez.... « Dans une monarchie, le trône et le monarque ne se

Digitized by Google

«séparent point.... Qu'est-ce qu'un trône? Un morceau «de bois recouvert de velours : dans la langue poli«tique, le trône c'est moi..... Vous parlez du peuple, «mais n'en suis-je pas le premier représentant? On ne «peut m'attaquer sans attaquer la nation. S'il y a quel«ques abus, est-ce le moment de me faire des remon«trances, quand 200,000 Cosaques franchissent nos «frontières? Quand il s'agit de sauver la liberté poli«tique et l'indépendance nationale, est-ce le moment «de disputer sur les libertés et les sûretés individuelles? «Vos idéologues demandent des garanties contre le «pouvoir : dans ce moment, toute la France ne m'en «demande que contre l'ennemi.»

Les coalisés, en effet, après avoir long-temps hésité, se préparaient à franchir nos frontières. Ils avaient dans Paris de nombreuses intelligences; on les encourageait à avancer; on dissipait leurs craintes; on leur dévoilait le secret de l'épuisement de notre population militaire, de nos finances et de nos arsenaux. Et, il faut le dire haut et ferme, les hommes qui trahissaient ainsi l'Empereur et la patrie, ce n'étaient point d'immuables partisans de l'antique famille des Bourbons, des chefs vendéens soumis malgré eux par les armées de la république, ou par les soldats de l'empire (ceux-là au moins auraient eu en leur faveur l'excuse de vieux souvenirs et d'un fanatique dévouement). Des ministres mêmes de l'Empereur, de hauts fonctionnaires de la maison impériale, voilà quels étaient les traîtres. Les événements ont permis qu'ils se soient plus tard fait honneur de leur trahison : c'est de leur propre main que le stigmate est imprimé sur leur front.

«Les alliés, a écrit un des aumôniers de l'Empereur, l'abbé de Pradt, qu'il avait fait ambassadeur et archevêque de Malines, les alliés, se sentant sur un terrain tout neuf, au milieu d'éléments absolument inconnus, désiraient s'appuyer des connaissances des personnes qu'ils supposaient être les mieux informées de l'état intérieur de la France. MM. de Talleyrand et de Dalberg avaient fixé leur attention d'une manière plus particulière.... Quelque peu de titres que je puisse avoir à partager cet honneur, il m'avait été accordé. On avait poussé l'attention jusqu'à pourvoir à notre avenir, s'il eût été compromis par les événements.... Nos réunions avec les personnes ci-dessus citées continuaient toujours, et souvent plusieurs fois par jour. Le congrès de Châtillon était notre fléau. Nous n'avons pas laissé passer un jour sans miner, sans ébranler la domination de l'Empereur, et sans chercher ce qu'il fallait lui susciter au jour de sa chute.»

Les *Mémoires sur la campagne de* 1814, de M. Koch, dont les assertions ont toujours été considérées comme dignes de foi, contiennent, au sujet des trahisons qui se tramaient à Paris, des détails remarquables. — Les souverains alliés venaient d'entrer en France. — «La coalition, dit-il, inquiète de la facilité avec laquelle elle était parvenue au cœur de l'empire, fut au moment d'arrêter son mouvement d'invasion. Les souverains étrangers, arrivés à Langres, s'épouvantèrent de la rapidité de leurs succès. Leur ferveur s'était éteinte, l'enthousiasme avait fait place aux calculs de la prudence, et l'invasion, résolue à Francfort, allait dégénérer en guerre méthodique. L'empereur de Russie commençait à sentir qu'en coopérant à l'abaissement de la France, il travaillait à accroître la puissance de l'Angleterre et de l'Autriche. François II, de son côté, ne pouvait consentir, par égard pour sa fille, au détrônement de son gendre. A ces considérations politiques venaient s'en joindre d'autres d'un intérêt non moins puissant. Les conseils des souverains alliés, que la timidité avait aussi gagnés, mettaient sans cesse sous leurs yeux les efforts faits par la nation française en 1793 : ces quatorze armées, ce million d'hommes levés spontanément, et qui surent conserver l'intégrité du territoire; l'insurrection des paysans de quelques départements, l'accueil sombre et farouche des autres, dénotaient, selon eux, que les armées de la coalition marchaient sur un volcan. A les en croire, si jusque-là on n'avait rencontré que peu de troupes, c'est que Napoléon, sans disputer ses frontières, réunissait toutes ses forces pour écraser ses ennemis. Ils mesuraient alors avec inquiétude la profondeur de leur ligne d'opération, l'éloignement des magasins, la difficulté de renouveler les approvisionnements et les munitions, au cas où 200,000 Français, résolus à s'enterrer sous les ruines de Paris, y combattraient seulement trois jours, comme à Leipsick. Ébranlés par ces considérations puissantes, les deux empereurs étaient au moment d'arrêter leurs armées au revers des chaînes du Morvan et des Vosges, pour y attendre l'issue des conférences qui allaient s'ouvrir à Châtillon, lorsqu'un incident releva tout à coup leur courage, et les détermina à continuer leur mouvement sur Paris.

«L'ex-directeur helvétique Laharpe, instituteur de l'empereur Alexandre, se rendant de Paris en Suisse, fut arrêté près de Bar-sur-Ornain, aux avant-postes autrichiens. Il se réclama de son ancien élève, auprès duquel on le conduisit. Leur entretien fut secret; mais M. Laharpe, quelques heures après, dit hautement dans les salons de l'empereur de Russie : «Que la chute «de Napoléon n'était pas éloignée, puisque la majorité «du sénat et du corps législatif n'attendait qu'une oc«casion pour se déclarer contre lui.» Ce propos, et vingt autres particularités de cette espèce, la nature des liaisons qu'on lui connaissait dans la capitale, l'époque de son départ, firent conjecturer que son voyage en Suisse n'était qu'un prétexte pour faire, à l'insu de la police, d'importantes communications de la part d'un grand personnage (M. de T.) aux souverains alliés. Que ce soit, du reste, par accident ou par mission secrète que cette circonstance ait été connue, toujours est-il vrai qu'elle raffermit les deux empereurs, et donna une nouvelle activité à leurs opérations.»

Entrée en France. — Forces respectives des alliés et de Napoléon. — Les alliés avaient mis sur pied plus de 1,200,000 hommes, dont 600,000 franchirent d'abord le Rhin : ils le passèrent sur divers points, et notamment à Bâle, en violant la neutralité de la Suisse [1]. Le reste était chargé de l'invasion de la Hol-

[1] Voici ce que nous lisons à ce sujet dans la vie de Napoléon, par Jomini. — C'est Napoléon qui est censé parler.

Digitized by Google

lande, du blocus des places fortes de l'Allemagne, et de la guerre en Italie. Les troupes qui envahirent la France formaient trois armées. La grande armée, divisée en trois corps, avait pour chef le prince de Schwartzenberg; Blucher commandait l'armée de Silésie, partagée aussi en trois colonnes. Bubna avait sous ses ordres l'Armée de l'Est. Le quartier général des souverains alliés suivait la grande armée. Les forces que l'Empereur pouvait opposer à ces masses multipliées ne s'élevaient pas, outre les garnisons des places fortes, à plus de 120,000 hommes. Il comptait sur la levée en masse des populations; mais cette levée ne produisit pas les résultats qu'il en attendait : les paysans des pays occupés ou menacés par l'ennemi prirent seuls les armes. Napoléon avait aussi une espérance que le roi de Naples fit évanouir. Eugène et Murat devaient réunir leurs forces, ne laisser en Italie qu'un petit nombre d'hommes pour la garde des forteresses, passer les Alpes, et prendre les ennemis à dos pendant qu'il les attaquerait de front. Cette belle manœuvre, arrivant après quelque bataille gagnée, comme celle de Vauxchamps ou de Craonne, les Coalisés auraient eu peine à regagner le Rhin. Napoléon y renonça, lorsqu'il sut qu'Eugène seul pourrait la tenter.

L'Empereur donna ses ordres pour que sur tous les points de la frontière, en Hollande et en Belgique, la défense fût ce qu'elle devait être. Il réorganisa la garde nationale de Paris, et reçut le serment des chefs de légion. En présentant ces officiers à Marie-Louise et au roi de Rome, il leur dit : «Je pars avec confiance; «je vais combattre l'ennemi, et je confie à votre garde «ce que j'ai de plus cher au monde.»

En effet, remettant la régence à l'impératrice et au roi Joseph, son frère, il partit dans la nuit du 24 au 25 janvier, après avoir embrassé sa femme et son fils pour la dernière fois.

Progrès des Coalisés. — Combat de Bar-sur-Aube. — Cependant les mouvements des armées alliées s'exécutaient.—*L'Armée de l'Est*, commandée par le comte de Bubna, marchait sur Genève et Lyon, tandis que la *grande armée* austro-russe se dirigeait vers la Champagne, par Langres, afin de faire sa jonction sur l'Aube avec l'*armée de Silésie*, qui, sous les ordres du général Blucher, avait passé le Rhin, le 1er janvier, de Manheim à Coblentz.

Le 24 janvier, le prince de Schwartzenberg, venant de Langres, arriva devant Bar-sur-Aube. Le maréchal Mortier, duc de Trévise, y était en position, couvert par l'Aube, avec 8,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux de la garde impériale. — 2,000 fantassins et 400 cavaliers, sous les ordres du général Letort, couvraient, à Colombey, la route de Chaumont; la division Michel occupait Fontaines. La division Friant était en bataille sur les hauteurs à droite et à gauche de Bar.

L'artillerie française, plongeant, par sa position élevée, dans les colonnes autrichiennes, leur fit éprouver une grande perte, et y causa du désordre. Le général Michel, les voyant ébranlés, fit passer l'Aube à sa première brigade, qui les chargea, et les forçait à reculer, lorsque, des renforts leur étant arrivés, les Français furent contraints de repasser la rivière. Deux fois l'ennemi pénétra dans Fontaines, deux fois il en fut chassé par les fusiliers et les vélites de la garde.

Pendant que les principaux efforts des Autrichiens se dirigeaient sur Fontaines, le prince royal de Wurtemberg cherchait à attirer l'attention du duc de Trévise, par une fausse attaque sur Colombey. Le général Letort se retira en bon ordre sur le plateau de Rouvres, où se trouvaient la division Friant et l'artillerie, dont le feu força le prince à la retraite.

La perte des Français ne s'éleva pas à 500 hommes; l'ennemi en avoua 1,500 hors de combat. Le duc de

---

«La confédération du Rhin tourna contre moi l'énergie que je lui avais imprimée. Son contingent en troupes de ligne fut fixé à 145,000 hommes; les landwehrs montaient à un pareil nombre : c'était donc plus de 200,000 ennemis sur lesquels je n'avais pas compté. On laissa aux milices le soin de bloquer nos garnisons, trop faibles pour les attaquer; et les masses armées de l'Europe purent ainsi pénétrer en France, plus nombreuses que je ne le supposais. Si, aux 810,000 hommes dont nous avons parlé plus haut, on ajoute 290,000 Allemands et 50,000 Russes de milice, amenés par le prince Labanof, on trouvera un total de plus de 1,152,000 hommes lancés contre moi, depuis le mois d'août jusqu'à la fin de janvier....

La note suivante paraît émanée du général Jomini lui-même.

«Toutes les relations de cette campagne ont dénaturé les motifs de l'invasion de la Suisse. Quelques-uns ont été jusqu'à l'imputer au général suisse Jomini, qui a fait, au contraire, tout ce qu'il pouvait pour garantir son pays. Dès le lendemain de la bataille de Leipsick, il sollicita l'empereur Alexandre de sauver la Suisse, en respectant ses vallées, et maintenant les principes de la centralisation fédérale et l'existence des dix-neuf cantons. L'empereur le promit, et M. Capo-d'Istria fut aussitôt envoyé en Suisse avec des instructions dans ce sens. Quelque temps après, les députés suisses vinrent à Francfort. Jomini fut chargé de stipuler avec M. de Metternich la neutralité de leur pays. L'Autriche en voulait à la route du Simplon, pour tourner Eugène en Italie : Jomini observa que ses armées pouvaient y aller par Bienne, Neuchâtel et Genève, alors provinces françaises, étrangères à l'Helvétie; et l'empereur Alexandre, déterminé par ces considérations, promit la neutralité aux députés.

«Mais l'Autriche avait pris les devants; jalouse de faire succéder son influence à celle de la France, elle avait chargé le Saxon Senft de Pilsach, de cette tâche, en s'appuyant sur le parti bernois, qui avait toujours été dans l'intérêt de l'Autriche, depuis la guerre de 1798.

«Les Bernois allèrent au-devant des désirs du cabinet de Vienne; heureux de ressaisir leur prééminence, ils envoyèrent des députés à Schwartzenberg, pour lui offrir de se joindre aux alliés, s'ils entraient en Suisse. Cependant les Autrichiens n'ignoraient pas les promesses faites par l'empereur Alexandre. Ils entrèrent, précédés d'une proclamation écrite au nom des alliés; mais qui était une œuvre ténébreuse de la politique aulique. Capo-d'Istria, placé dans l'alternative de rompre la coalition par un éclat, ou d'adhérer à la proclamation, garda le silence, persuadé que c'était à la fois un moyen de réussir dans les opérations sur Paris, et de déjouer les vues particulières de l'Autriche, au sujet du rétablissement de l'oligarchie bernoise.

«L'empereur Alexandre, calmé par le succès de la marche sur Paris, pardonna à Capo-d'Istria de l'avoir facilité; mais ce qui est bizarre, c'est que les Vaudois rejetèrent tous les malheurs de l'invasion sur le général Jomini, qui, depuis Leipsick, avait tout fait pour les en exempter.

«L'empereur Alexandre, instruit à Carlsruhe de l'entrée de Schwartzenberg en Suisse, eut peine à y croire, et s'exprima avec véhémence contre une violation aussi manifeste de la foi donnée. Il lui écrivit à l'instant même; que cette journée était une des plus pénibles de sa vie. Comment M. le général Vaudoncourt a-t-il pu manquer aux devoirs d'un historien, en attribuant cette invasion au général qui n'a cessé d'exciter l'empereur de Russie à l'empêcher? Loin d'avoir contribué à l'invasion de sa patrie, il a même opiné, en 1813, contre celle de la France, comme contraire aux intérêts futurs de la Russie, parce qu'elle devait donner trop de prépondérance aux Anglais, en ôtant à la France tout moyen de lutter contre eux. Si la marche sur Paris fut un triomphe mémorable, est-il prouvé que les fruits en aient été bien satisfaisants?»

Digitized by Google

Trévise, craignant qu'après avoir réuni toutes leurs troupes, les alliés ne le forçassent le lendemain, profita de la nuit pour se retirer sur Vandœuvre, et de là sur Troyes, où il fut, plus tard, joint par le reste de l'armée.

Combat d'Épinal et de Saint-Dié. — Le maréchal Victor, ne pouvant s'opposer aux masses qui avaient passé le Rhin du côté de Strasbourg, s'était mis en retraite. Voulant ralentir la marche de l'ennemi, il ordonna à la divison Duhesme, soutenue par les dragons du général l'Héritier, de s'emparer de Saint-Dié, tandis que le général Briche chasserait de Rambervilliers un parti ennemi, et que le général Cassagne avec une colonne d'infanterie et de 300 chevaux, se porterait sur Épinal, qu'on ne croyait occupé que par des troupes légères.

Le général Cassagne, trompé comme le maréchal, sur la force de l'ennemi qu'il avait en tête, donna sur le corps Wurtembergeois. Son infanterie, accablée par le nombre, se retira avec peine, et la presque totalité de sa cavalerie fut enlevée.

La division Briche plus heureuse, tomba à l'improviste, dans le vallon entre Saint-Dié et Rambervilliers, sur un parti de Cosaques, que le général Montélégier culbuta à la tête du 6e de dragons, et poursuivit au-delà du bourg, où la divison s'établit.

L'expédition du général Duhesme rencontra de plus redoutables ennemis. Le corps du général bavarois de Wrède, s'avançait sur Saint-Dié, qui jusque là n'avait été occupé que par des partisans. A peine ses avant-postes étaient-ils établis de l'autre côté de la ville, qu'ils furent attaqués vers onze heures par les dragons du général l'Héritier, qui les repoussèrent jusqu'à Sainte-Marguerite, dont ils s'emparèrent. Bientôt le général Duhesme déboucha de ce village, à la tête de son infanterie, et trouva la brigade bavaroise du général Deroy en bataille, et prête à le recevoir. Le choc fut rude, et tourna à l'avantage de l'ennemi, dont le général fut grièvement blessé. Le colonel Treuberg, qui le remplaça, poursuivit ses avantages, et continua à pousser les Français jusqu'au pont de la Meurthe, derrière lequel ceux-ci se reformèrent, entre Sainte-Marguerite et Saint-Dié. L'infanterie bavaroise les ayant bientôt atteints, le combat recommença. Les nombreuses coupures du terrain rendaient nulle l'action de la cavalerie, l'infanterie même ne pouvait se mouvoir qu'avec lenteur, mais l'artillerie jouant avec avantage, obligea le général Duhesme à continuer son mouvement rétrograde sur Saint-Dié. La ville ayant été enlevée de vive force, le général Duhesme se retira avec sa poignée d'hommes, par Saint-Michel, sur Rambervilliers.

Le maréchal Victor, sentant l'impossibilité de se maintenir plus longtems dans les Vosges, et craignant d'être coupé à chaque instant par les colonnes ennemies qui s'avançaient dans toutes les directions, se retira sur Nancy, où il fit sa jonction avec le maréchal Ney. Les deux maréchaux se retirèrent ensuite sur Châlons.

Arrivée de l'Empereur à Châlons. — Combat de Saint-Dizier. — L'empereur Napoléon, parti de Paris le 25 janvier, arriva le lendemain à Châlons-sur-Marne; aux environs de cette ville se trouvaient les corps des maréchaux Macdonald, Ney, Marmont, Victor, et la cavalerie; le maréchal Mortier était vers la droite à Vandœuvre; le général Alix, à l'extrême droite, à Auxerre. La réunion de ces troupes vers ce point portait les forces disponibles sous les ordres immédiats de l'Empereur à 70,000 hommes. Napoléon ayant pris connaissance de la position des alliés, apprit que la tête de *l'armée de Silésie* marchait sur l'Aube et venait d'arriver à Brienne; que son centre occupait Saint-Dizier, attendant, pour quitter cette position, que la gauche eût passé la Meuse à Saint-Michel, et fût venue le remplacer. La *grande armée* austro-russe approchait de Troyes, et déjà son avant-garde, ayant contraint le maréchal Mortier à se retirer sur Troyes, était arrivée à Bar-sur-Aube. Dans deux jours, les deux armées alliées pouvaient opérer leur jonction. Il n'y avait pas un instant à perdre. Napoléon résolut de percer l'armée de Silésie par son centre, en débouchant par Saint-Dizier, de se rabattre par Joinville et Chaumont sur Langres, où il comptait encore trouver la tête de l'armée austro-russe. Mais déjà celle-ci s'était avancée sur Troyes pour soutenir l'armée de Silésie, de sorte que Napoléon allait se heurter contre des masses énormes, croyant n'avoir affaire qu'à des têtes de colonnes.

Le 27 janvier, l'Empereur marcha donc sur Saint-Dizier et en déposta la division russe de Landskoy, qui se retira sur Brienne par Joinville. Le lendemain, laissant le maréchal Marmont et le 1er corps de cavalerie à Saint-Dizier, il porta le reste de ses troupes sur Montiérender, où il établit son quartier général, dans la nuit du 28 au 29. De là, il envoya dans toutes les directions des reconnaissances qui rentrèrent sans avoir rien découvert. Les habitants affirmant, de leur côté, qu'une armée ennemie avait passé, la veille, par Joinville, marchant sur Troyes; Napoléon en conclut qu'elle avait passé l'Aube à Lesmont. Espérant tomber sur son arrière-garde à l'improviste, il quitta la direction de Langres par Chaumont, et le 29, à la pointe du jour, il prit la route de Brienne en une seule colonne, la cavalerie en tête, l'infanterie de la garde en queue.

Pendant la nuit, ignorant que Mortier avait été obligé de se retirer sur Troyes, il avait envoyé à ce maréchal l'ordre de se rapprocher de l'armée. Mais l'officier chargé des dépêches fut pris par les postes ennemis.

Le général Blucher se trouvait à Brienne avec les corps de Sacken et d'Alsufief, lorsqu'il apprit que l'Empereur marchait à lui avec ses principales forces; alors ne se croyant pas assez fort pour aller à sa rencontre, et encore moins pour continuer son mouvement sur Arcis-sur-Aube en le laissant sur ses derrières, il résolut de s'arrêter à Brienne, pour y recueillir la division Landskoy, et agir ultérieurement selon la marche des Français. Il avertit à la hâte l'armée austro-russe, dont la tête arrivait à Bar-sur-Aube, de la situation

Digitized by Google

critique où il allait se trouver, et comptant être soutenu, il se disposa à tenir dans Brienne, où il se fortifia. — Dans la journée du 29, il fut effectivement renforcé par le corps de Wittgenstein.

Bataille de Brienne. — L'armée française se dirigeait, le 29 janvier, sur Brienne. La division de cavalerie du général Piré, formant l'avant-garde, découvrit, à huit heures du matin, entre Maizières et Brienne, des partis ennemis qui se replièrent; elle continua à s'avancer. A deux heures après midi, elle trouva deux régiments d'infanterie et six escadrons de cavalerie barrant la route à hauteur de Perthes; on commença de part et d'autre à se canonner. L'armée ennemie se montra alors en bataille, à droite et à gauche de Brienne, et occupant cette ville. La cavalerie française, sous les ordres du général Grouchy, se déploya dans la plaine. Le 5e corps, qui tenait la gauche, se porta, protégé par trois batteries, contre la cavalerie du comte de Pahlen, qui évita tout engagement, et se replia sur Brienne. Trois carrés d'infanterie russe couvrirent sa retraite, par une vive fusillade.

La cavalerie française seule avait été engagée, les mauvais chemins retardant la marche de l'infanterie; l'ennemi, embusqué dans de larges fossés et des jardins qui coupaient le terrain dans tous les sens, ne pouvait être encore poussé sérieusement. A trois heures, le corps du maréchal Victor parut; quoique harassé de fatigue, ce corps entra aussitôt en ligne; la division Dubesme commença le feu. Pendant une heure, la fusillade et la canonnade ne discontinuèrent pas, mais sans avantage marqué d'un côté ni d'autre. A la nuit tombante, arriva le maréchal Ney; Napoléon le dirigea avec la division Decouz sur Brienne, par le chemin de Maizières. Le général Dubesme renouvela son attaque au centre, et le général Chateau, chef d'état-major du maréchal Victor, marchant vers la droite, à la tête d'une colonne d'infanterie, se porta, en tournant la ville, vers le château : position importante, escarpée, et d'un difficile accès.

La division Dubesme pénétra jusque dans Brienne, et s'empara de deux pièces de canon; mais le général Blucher s'étant aperçu qu'elle n'était soutenue que par de l'artillerie, lança sur elle quarante escadrons de cavalerie, qui la ramenèrent et lui prirent quelques pièces de canon.

La colonne du général Chateau, ayant pénétré dans le parc, gravit avec vivacité les terrasses du château sans rencontrer beaucoup d'obstacles. L'ennemi se croyant inexpugnable de ce côté, avait négligé de les faire occuper par des forces suffisantes; de sorte qu'après un vif mais court combat, le château resta au pouvoir des Français : cette hardie et habile manœuvre décida de la journée. Le général Blucher allait se mettre à table avec quelques officiers, lorsque l'apparition du général Chateau le força à se retirer précipitamment, il faillit être pris par quelques grenadiers qui entrèrent par la fenêtre dans la salle à manger, et ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit. Profitant de ce premier succès, le général Chateau laissa 400 hommes pour garder la position, et culbutant tout ce qui s'opposait à son passage, descendit dans la ville. Dans ce moment, l'ennemi venait de repousser la division Dubesme. Blucher, moins pressé alors sur son centre, réunit les corps de Sacken et d'Alsufief, pour une attaque combinée, et fit assaillir le château de tous les côtés. Trois fois les colonnes russes l'escaladèrent, trois fois elles échouèrent : partout la terrible baïonnette les culbuta. Les cours, les escaliers, le parc surtout, étaient jonchés de cadavres. Le général Alsufief, ne pouvant tenir plus long-temps contre une si vigoureuse résistance, abandonna son attaque et rentra dans la ville.

Le général Sacken n'avait pas été plus heureux. Pendant qu'il attaquait le château par l'intérieur de la ville, la brigade du contre-amiral Baste, soutenue par la division Meunier, avait pénétré dans la grande rue, et en avait chassé l'ennemi. Alsufief, trouvant sa retraite coupée, jeta ses troupes dans les maisons voisines, et long-temps entretint un violent feu de mousqueterie. Il était dix heures du soir, et l'obscurité de la nuit ne permettant aucune manœuvre aux deux partis, tous les corps étaient pêle-mêle et se battaient à outrance. C'était véritablement moins une bataille qu'une horrible boucherie qu'éclairait l'incendie de la ville, où l'ennemi, pour protéger sa retraite, venait de mettre le feu; vers onze heures du soir, le général Grouchy, à la lueur des flammes, fit exécuter une charge par les dragons du général Lhéritier; mais elle fut sans succès : l'ennemi ne put être enfoncé.

Enfin, à minuit, les deux armées, exténuées de fatigue, cessèrent le combat. Les Français restèrent en possession du château et de la plus grande partie de la ville. Les Russes laissèrent quelques troupes légères dans les dernières maisons, et profitèrent de la nuit pour effectuer leur retraite par la route de Bar-sur-Aube.

Les deux armées éprouvèrent de grandes pertes. 4,000 hommes du côté des Français, et 6,000 du côté de l'ennemi, restèrent sur le champ de bataille, tués ou blessés; de part et d'autre on perdit quelques centaines de prisonniers. Le général Baste fut tué; les généraux Decouz et Forestier furent mortellement blessés.

L'Empereur courut risque d'être pris dans cette journée. Vers six heures du soir, la nuit commençant à devenir obscure, il était sur la route, près de Brienne, à observer le combat, entouré de son état-major; il fut averti par le colonel Petiet (Auguste), que lui envoyait le général Piré, qu'une colonne de cavalerie ennemie, tournant la gauche, menaçait de passer sur les derrières et d'arriver sur la route. Napoléon donna quatre pièces d'artillerie au colonel Petiet, pour arrêter cette cavalerie à la tête du défilé par où elle pouvait déboucher; mais il était trop tard, l'ennemi avait exécuté rapidement son mouvement en chargeant l'aile gauche. Quelques cavaliers arrivèrent sur la route, au milieu du groupe où se trouvait l'Empereur. Chaque officier tira son sabre, et plusieurs ennemis y trouvèrent la mort. Le colonel Gourgaud, officier d'ordonnance qui se trouvait près de l'Empereur, tua deux

Digitized by Google

cosaques au moment où ceux-ci s'élançaient sur Napoléon. Le prince de Neuchâtel, qui avait aussi mis l'épée à la main, eut son chapeau percé d'un coup de lance. Ce houra n'eut point d'autres suites. Le 5e corps de cavalerie ayant chargé ce parti ennemi, le ramena dans sa position première.

La bataille de Brienne n'eut point le résultat satisfaisant dont s'était flatté Napoléon. Il avait cru trouver une fraction de l'armée de Silésie engagée au passage de l'Aube, et il était tombé sur le gros de cette armée, renforcée d'un corps accouru de l'armée austro-russe, et postée dans une bonne position. Il avait cru pouvoir empêcher la jonction des deux armées ennemies, et elles allaient se trouver réunies. La victoire de Brienne était donc glorieuse et propre à encourager l'armée, mais inutile pour le succès des opérations projetées.

Bataille de la Rothière. — Le général Blucher, qui marchait sur l'Aube, vers Troyes, pour s'y réunir à la grande armée, lorsqu'il fut attaqué à l'improviste sur son flanc, après avoir soutenu l'effort des Français dans la position de Brienne, quitta sa première direction, et se retira vers Bar-sur-Aube, communiquant, par la route de Langres, avec le prince de Schwartzenberg, qui se portait de Langres sur Troyes. — Schwartzenberg, instruit que l'armée de Silésie courait risque d'être écrasée par l'armée française, se hâta de lui envoyer des renforts considérables; et, Blucher, certain d'être fortement appuyé, prit position à Trannes, à l'extrémité de la plaine de Brienne, décidé à livrer une nouvelle bataille.

L'Empereur voyait s'évanouir l'espoir de manœuvrer contre une des deux armées isolées, il suivit cependant l'armée de Silésie dans sa retraite. — Pendant la journée du 30 janvier, l'avant-garde française, aux ordres du général Grouchy, échangea plusieurs volées de coups de canon avec l'ennemi. Le 31, Napoléon étonné de ne pas voir le général Blucher continuer sa retraite, disposa ses troupes pour une affaire générale, soit qu'il fût attaqué, soit qu'il devînt assaillant; de la droite à la gauche, elles occupaient les villages de Dienville, la Rothière, Petit-Mesnil, la Giberie et la Chaise; et en arrière, à droite de ce dernier village, celui des Morvilliers.

Blucher, prévenu que les renforts qu'on lui envoyait arriveraient à Trannes, dans la matinée du 1er février, fixa son attaque pour ce jour-là, à midi, et resta immobile toute la journée du 31. L'Empereur ayant été faussement informé que la grande armée alliée se montrait en force sur la route d'Auxerre, resta en présence de l'armée de Silésie avec l'espoir de l'entamer, si elle venait à continuer sa marche rétrograde. Le mouvement continuel qu'il aperçut, dans la matinée du 1er février, au milieu de l'armée ennemie, commença toutefois à lui donner quelque inquiétude. Voyant que le général prussien ne l'attaquait pas dès le matin, comme il s'y était attendu, il soupçonna qu'on l'avait trompé sur la direction prise par la grande armée, et que Blucher ne cherchait qu'à le tenir en échec pendant qu'elle marchait sur Troyes pour le déborder. — Il prit donc le parti de retourner en toute hâte sur cette ville, où se trouvait le duc de Trévise.

Déjà le corps du maréchal Ney, prince de la Moskowa, était en route pour le pont de Lesmont, lorsque l'Empereur fut instruit, vers midi, par le général Grouchy, qu'il s'opérait de grands mouvements dans la ligne ennemie. Il monta aussitôt à cheval, parcourut les avant-postes, et jugeant que Blucher s'était enfin décidé à reprendre l'offensive, il rappela le prince de la Moskowa, et ordonna à la division Rothembourg, bivouaquée à hauteur de Brienne, depuis la veille, de se tenir prête à se porter en avant.

La jonction de l'armée de Silésie avec la grande armée alliée porta les forces ennemies concentrées à la Rothière, à 106,000 hommes; les troupes avec lesquelles Napoléon attaquait le général Blucher ne s'élevaient pas au-delà de 36,000, par suite des divers détachements postés sur la Marne ou à Troyes.

Vers une heure, les colonnes ennemies parurent en vue des avant-postes, dans la plaine de la Rothière et dans le bois de Beaulieu. L'action s'engagea aussitôt sur toute la ligne.

Le comte de Giulay, qui se trouvait à la gauche des alliés avec un corps autrichien, attaqua la droite française, où se trouvait le général comte Gérard. Il tenta vainement de forcer le pont de Dienville, défendu par les brigades Boudin, Pelleport, et par la division Dufour. Le général Gérard fit de si bonnes dispositions, que l'ennemi échoua dans ses projets, et fut constamment repoussé par nos jeunes soldats, qui voyaient le feu pour la première fois.

Au centre, le village de la Rothière fut attaqué par le corps russe du général Sacken. Mais accueilli par un feu roulant, dirigé des jardins et des maisons, chargé à plusieurs reprises par les divisions de cavalerie Piré, Colbert et Guyot, ce corps était entamé, et commençait un mouvement rétrograde, lorsqu'il fut secouru par un corps de cavalerie de réserve du général Wassiltschikof. La cavalerie ennemie tomba sur la cavalerie française au moment où celle-ci, désunie par l'effet de plusieurs charges consécutives, se ralliait. Le choc fut rude; nos escadrons furent enfoncés et ramenés jusqu'auprès de Brienne-la-Vieille, malgré les efforts des divisions Lefebvre-Desnouettes, Paez et Briche, qui tentèrent de prendre l'ennemi en flanc. Vingt-quatre pièces d'artillerie restèrent au pouvoir des alliés.

Encouragée par ce premier succès, l'infanterie russe marcha de nouveau sur la Rothière. Presque toute la division Duhesme, qui défendait ce village, fut enlevée; ses débris se réfugièrent dans Petit-Mesnil; quelques vieux soldats se retranchèrent dans les maisons, et y vendirent chèrement leur vie.

La gauche française, où commandait le maréchal Victor, fut abordée par le prince royal de Wurtemberg. Les tirailleurs, dépostés du bois de Beaulieu, se retirèrent sur la Giberie. L'ennemi les y suivit et s'empara du village, mais il ne le garda pas long-temps. Le maréchal Victor le reprit, et le prince royal ne renouvela pas son attaque.

Digitized by Google

Dans le même temps, le comte de Wrède, avec un corps austro-bavarois, cherchait à déborder l'extrême gauche. Ayant débouché de la forêt de Soulaine, devant le village de la Chaise, sous le feu du corps du maréchal Marmont, il s'avança en deux colonnes sur Chaumenil et Marvilliers. L'ennemi, attaquant avec des forces quintuples, surmonta tous les obstacles, et aborda Chaumenil, que défendait la brigade Joubert. Ce village fut emporté; le duc de Raguse, voyant ainsi sa droite découverte, fut contraint d'évacuer Marvilliers, où il avait tenu jusqu'alors sous la protection de son artillerie, et de rejoindre sa première brigade en avant du bois d'Anjou.

Instruit de cet échec, l'Empereur, appréhendant que l'ennemi ne dirigeât ses masses sur ce point pour prendre sa ligne à revers, et acculer ainsi l'armée française à l'Aube, accourut avec la division de cavalerie du général Guyot, et une batterie soutenue d'une brigade de la division Meunier. Mais ce renfort ne rétablit pas l'équilibre. L'artillerie française, combattue par l'artillerie ennemie, fut bientôt réduite au silence. La cavalerie austro-bavaroise en profita pour exécuter une charge dans laquelle elle enleva sept pièces et une centaine d'hommes.

Les progrès décisifs du comte de Wrède, coïncidant avec la grande charge du centre, Napoléon jugea la bataille perdue, et dès ce moment disposa tout pour la retraite. Toutefois, et afin d'opérer une diversion qui la lui facilitât, il prescrivit au maréchal Oudinot, de marcher sur la Rothière avec la division Rothembourg, et de chercher à y rentrer.

Cette division arriva devant le village, à la chute du jour, au moment où le général Colbert, par une charge heureuse, venait d'y refouler les Russes. Saisissant l'à-propos, le général Rothembourg y pénétra avec sa première brigade, divisée en trois colonnes; celles de droite et du centre, aux ordres du général Marguet et du colonel Trapier, parvinrent jusqu'à l'église, à travers une grêle de balles et de mitraille. Mais là, ayant été chargées par deux divisions russes et une brigade autrichienne, conduite par le général Blucher en personne, elles furent ramenées jusqu'au bout du village.

Pendant ce temps, le général Rothembourg, avec sa colonne de gauche, rencontra inopinément une colonne russe qui débouchait de la Rothière. Les conscrits français, peu accoutumés à de telles rencontres, firent une décharge mal dirigée, et se pelotonnèrent de manière à ne pouvoir ni avancer, ni reculer, ni recharger leurs armes. L'officier commandant le corps russe, attribuant leur immobilité à l'intention de se rendre, s'avança vers le général Rothembourg, et lui proposa de mettre bas les armes; le général, supposant que l'officier russe, qu'il croyait coupé par ses deux autres colonnes, voulait parlementer, s'approcha de lui, reconnut son erreur, et chercha à le faire prisonnier. Une lutte s'engagea et suspendit un instant les coups des deux partis. L'officier russe s'échappa enfin, et donna à ses soldats l'ordre d'avancer. Les Français, revenus de leur première surprise, soutinrent vigoureusement le choc, et le général Rothembourg, faisant mitrailler l'ennemi à bout portant, le força à rétrograder. Il parvint alors à rallier les débris de ses deux premières colonnes à quelque distance en arrière du village.

Tandis que ceci avait lieu au centre, le prince royal de Wurtemberg ayant été renforcé par une division d'infanterie et deux de cavalerie, renouvela son attaque sur la Giberie. Le poste fut vaillamment défendu; mais forcé de céder au nombre, le maréchal Victor se retira entre Petit-Mesnil et Chaumenil, vivement poursuivi par l'ennemi, qui emporta le premier de ces deux villages. Mettant à profit ce succès, le prince royal fit filer vers la Rothière sa cavalerie, qui, chargeant à l'improviste et dans l'obscurité la cavalerie du général Milhaud, prise de flanc, la mit, en désordre, et la poussa jusque sous la ferme de Beugné.

Tel était l'état des choses vers huit heures du soir, lorsque Napoléon, informé de l'issue peu heureuse de la diversion sur la Rothière, et des progrès de l'ennemi sur la gauche, ordonna au général Drouot de diriger le feu de son artillerie sur ce point, afin de contenir les alliés pendant que l'armée opérait sa retraite. Déjà le maréchal Ney, prince de la Moskowa, et la cavalerie de la garde avaient repris le chemin du pont de Lesmont.

La retraite s'effectua de la gauche à la droite, avec un ordre qu'on n'aurait pas osé attendre de troupes neuves, exténuées de fatigue et de faim. Le duc de Raguse commença le mouvement, et alla se former à l'embranchement des deux chemins. Le duc de Bellune bivouaqua en arrière de la ferme de Beugné. Le duc de Reggio ne se retira de devant la Rothière qu'après l'avoir vu en flammes, et retourna dans les bivouacs qu'il avait occupés la nuit précédente. Quant au général Gérard, il ne céda le pont de Dienville qu'à minuit. La cavalerie du général Milhaud bivouaqua dans la plaine.

Les diverses attaques qui eurent lieu dans l'armée française vers la fin de la journée, l'ordre et le calme avec lesquels sa retraite s'effectua, firent long-temps douter le général Blucher que l'empereur Napoléon se tînt pour battu. Satisfait d'avoir gagné le champ de bataille, il ne poursuivit pas les Français, et bivouaqua un peu en avant de la ligne qu'il avait défendue.

Dans cette malheureuse affaire, la perte des Français fut de cinquante-quatre bouches à feu, et de 6,000 hommes, dont 2,400 prisonniers. Le général Marguet fut tué, et le général Forestier grièvement blessé. La perte des alliés dépassa 8,000 hommes.

Quoique non poursuivie, l'armée française était dans une situation trop critique pour que son chef lui accordât, sur la rive droite de l'Aube, un repos dont elle avait si grand besoin. Après une courte halte à Brienne, elle se mit en marche, le 2 février, de grand matin, sur Lesmont; le corps du duc de Raguse, et le 1er corps de cavalerie eurent ordre de se porter sur Ronay.

Vers huit heures du matin, l'ennemi fit avancer sa droite, et entra dans Brienne après une courte canonnade; mais il était trop tard pour inquiéter la retraite de l'armée française; celle-ci avait déjà passé l'Aube en

Digitized by Google

partie, et le maréchal Ney, qui formait l'arrière-garde, fit si bonne contenance, que les alliés s'arrêtèrent devant le pont de Lesmont. — L'armée bivouaqua aux environs de Piney, et le lendemain elle arriva à Troyes, où elle trouva le corps du duc de Trévise.

Combat de Ronay. — Nous avons dit que le maréchal Marmont marchait avec son corps d'armée vers Ronay, par la route de Vitry, tandis que le reste de l'armée française, avec l'Empereur Napoléon, se portait sur Troyes, par Lesmont. Le maréchal arriva sur la Voire, sans avoir été atteint par le comte de Wrède, qui le suivait depuis le matin. Il passa aussitôt le premier pont, qu'il fit couper pendant qu'il achevait son passage par le second, et il s'établit, avec son infanterie et quatre pièces, sur la hauteur, en face du pont.

Le comte de Wrède, après s'être d'abord contenté de canonner, essaya s'il ne pourrait pas forcer le passage de la Voire. — Les officiers du génie français n'ayant fait enlever que les poutrelles du premier pont, 500 Bavarois passèrent sur la rive droite, où ils furent chargés par la brigade de cavalerie du général Curto; tous ceux qui ne furent pas sabrés restèrent prisonniers. Des masses ennemies plus considérables passèrent alors le premier pont; mais elles furent si bien reçues par le feu dirigé des maisons et de l'église voisine, qu'elles ne purent déboucher. — Pendant deux heures le combat se soutenait avec opiniâtreté; l'ennemi, rebuté, commençait déjà à se retirer, lorsqu'un parti de hulans, ayant passé la Voire à gué, se montra sur la gauche de Ronay. Cet incident ranima l'ardeur des Bavarois; le duc de Raguse se voyant menacé sur son flanc, profita d'un brouillard épais pour se retirer sur Rameru, où il s'établit.

Marche d'Yorck sur Châlons. — Combat de La Chaussée. — Défense et évacuation de Châlons. — Combat de Laferté-sous-Jouarre. — Pendant que Blucher, après la bataille de la Rothière, suivait l'armée française sur Troyes, le général prussien Yorck, détaché de l'*armée de Silésie*, marchait sur Châlons, que couvrait le corps aux ordres du maréchal Macdonald.

Le 3 février, le général Yorck, tournant Vitry, déboucha sur Aulnay. La brigade de cavalerie du général Dommanget, et la division d'infanterie du général Molitor, abordées par des forces supérieures, se retirèrent en combattant sur La Chaussée, où elles eurent un engagement vigoureux, dans lequel elles perdirent quelques centaines d'hommes et trois pièces de canon. L'avant-garde prussienne s'établit en avant du village. Le maréchal Macdonald, ne se croyant pas en état de soutenir l'attaque dont il était menacé pour le lendemain, ordonna la retraite sur Châlons.

Le 3 février, le maréchal Macdonald entra à Châlons; il était décidé à défendre cette ville, bien qu'elle fût peu susceptible de résister à une attaque vigoureuse; car elle n'avait pour enceinte qu'une chemise en maçonnerie, écroulée en plusieurs endroits. — Le 4 février, la cavalerie légère française, laissée en avant de Châlons, ayant été attaquée, tirailla jusqu'à neuf heures; alors seulement, menacée d'être enveloppée par les nombreux escadrons qui s'avançaient, elle passa sur la rive gauche de la Marne. L'ennemi reconnut la place; ayant découvert une forte brèche entre les portes de Reims et de Verdun, il fixa son attention sur ce point, il y établit une batterie, et fit déployer sa ligne.

La canonnade s'engagea de part et d'autre avec chaleur; à onze heures l'action était générale. Le général Yorck, faisant jouer plus de quarante bouches à feu, incendia plusieurs maisons; toutefois le combat se soutint avec assez d'égalité jusqu'à la chute du jour. Mais alors l'ennemi étant parvenu à s'emparer du faubourg de Sainte-Memmie, en proie à l'incendie, fit avancer sa cavalerie dans la plaine, à droite de Compartrix, et de fortes masses d'infanterie menacèrent la porte Saint-Jean.

Les magistrats éplorés, voyant que la valeur des troupes françaises, insuffisante devant un ennemi trois fois plus nombreux, ne pouvait garantir leur malheureuse cité, conjurèrent le maréchal de ne pas l'exposer à une ruine certaine par une plus longue résistance. Le duc de Tarente, ayant épuisé tous ses moyens de défense, leur permit d'envoyer une députation au général ennemi. Cette députation fut accueillie; une suspension d'armes eut lieu sur-le-champ, et l'on convint que la ville serait évacuée le lendemain, à six heures du matin, ce qui fut exécuté.

Le 5 février, le maréchal Macdonald ayant fait sauter le pont, se retira par la route d'Epernay, et l'ennemi entra, à midi, dans Châlons.

Macdonald se retirait sur Château-Thierry. Pendant qu'il était poussé de front par le général prussien Yorck, le général Sacken cherchait à lui couper sa retraite sur Meaux, en se portant sur sa route par la route de Montmirail; mais le général russe mit tant de lenteur dans sa marche, que les Français étaient déjà en position à la Ferté-sous-Jouarre, lorsque, le 9 février, croyant les y prévenir, il déboucha sur ce point.

Les divisions Molitor et Brayer, postées en avant de la ville, furent d'abord assaillies avec tant d'impétuosité qu'elles y furent ramenées en désordre; mais bientôt la division Albert étant accourue à leur secours, de ses bivouacs sur la route de Meaux, le combat se rétablit, et après plusieurs charges, où les brigades Bigarré, Schœfer et Beauvais rivalisèrent d'ardeur, les Russes furent repoussés avec perte d'environ 400 prisonniers.

Combat de Saint-Thiebault. — Projets de l'Empereur. — Il quitte Troyes. — L'empereur Napoléon, en se retirant sur Troyes avec son armée, avait l'intention d'y tenir jusqu'à ce que l'armée coalisée prononçât son mouvement offensif.

Le 4 février, et afin d'éclairer la route de Bar-sur-Seine, il ordonna au général Michel de s'avancer avec une division de la garde impériale, soutenue par les dragons du général Briche, à la rencontre des corps autrichiens de Colloredo et de Lichtenstein, qui occupaient les hauteurs de Saint-Thiebault. L'ennemi, sur-

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

1814. L'Empereur à Reims.

Barbanegre.

Berckheim.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Bivouac des Cosaques aux Champs-Elysées.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Défense de Paris. — Barrière de Clichy.

Défense de Paris. — Ecole Polytechnique.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Combat de Fère-Champenoise.

Digitized by Google

Digitized by Google

pris, n'eut que le temps de prendre ses dispositions pour contenir cette colonne, qu'il aurait dû écraser ; il fut repoussé jusqu'à Saint-Parre-les-Vandes, où la nuit arrêta la poursuite des Français.

A dix heures du soir, l'ennemi fit une tentative au pont de Clercy, gardé par un simple poste de grenadiers. Mais cette poignée de braves tint ferme, et les dragons du général Briche, tombant sur les Autrichiens, en tuèrent une centaine, et firent 150 prisonniers.

L'armée de Silésie avait enfin effectué sa jonction avec la grande armée austro-russe, près de Bar-sur-Aube; mais ce but si vivement désiré, une fois atteint, sembla avoir perdu toute son importance. Au lieu de profiter du désordre qu'avait introduit dans l'armée française la perte de la bataille de la Rothière, et de son affaiblissement, pour la forcer à Troyes, où elle s'était retirée, l'écraser par les masses énormes dont on pouvait disposer, ou la pousser à outrance sous les murs de Paris, les alliés ne l'inquiétèrent seulement point dans sa retraite. Abandonnant leur premier plan au moment d'en recueillir tous les avantages, les souverains étrangers tinrent un conseil de guerre au château de Brienne, et il y fut décidé que les deux armées austro-russe et de Silésie se sépareraient, que la première continuerait à opérer sur les deux rives de la Seine, et que la seconde retournerait vers Châlons, pour arriver sur Paris en longeant la Marne. Le général Blucher se dirigea donc vers la Fère Champenoise, et dès lors, agissant isolément, il n'eut plus de communications avec le prince de Schwartzenberg.

Celui-ci se porta devant Troyes. Après quelques jours d'inaction, voyant que l'armée française paraissait vouloir tenir dans cette position, le généralissime, n'osant l'aborder de front, résolut de la tourner par la route de Bar-sur-Seine, espérant que cette manœuvre, qui menaçait sa ligne de retraite, la déciderait à se reployer.

L'empereur Napoléon, décidé à recevoir une seconde bataille sous les murs de Troyes, ne s'inquiéta pas de ce mouvement, qui, du reste, s'exécutait avec une extrême lenteur, et se contenta de le faire observer. Mais ayant reçu, dans la soirée du 5 février, la nouvelle de l'évacuation de Châlons, par le maréchal Macdonald, ses projets furent entièrement changés; sachant que l'armée de Silésie s'avançait isolément sur la Marne, il pensa pouvoir tirer un parti utile de cette marche hasardée, en se reployant sur Nogent, d'où il serait à même de choisir l'instant de se jeter sur le flanc gauche de Blucher, si ce général continuait à pousser imprudemment le maréchal Macdonald sur la Marne.

En conséquence toute l'armée se mit en mouvement le 6 février, et vint prendre position à Nogent. Le même jour, les alliés entrèrent à Troyes.

Nouvelles du congrès de Châtillon. — Prétentions des alliés. — Cependant le congrès de Châtillon s'était ouvert. Un envoyé de l'Angleterre était arrivé au quartier général des souverains alliés. Pour lui complaire, on signifia au duc de Vicence, plénipotentiaire français, que la France devait renoncer aux limites de 1800, abandonner le Rhin et les Alpes, et rentrer dans ses anciennes frontières de 1792. Castelreagh, en élevant cette prétention, fit remarquer, sans doute, que, dans le partage convoité de l'Europe, la Russie prenait la Pologne; la Prusse, un large équivalent de ses anciennes possessions; l'Autriche, l'Italie; et qu'il était juste qu'on permît à l'Angleterre d'enlever Anvers à la France. Ainsi les propositions précédemment faites, celles qui devaient servir de base aux négociations du congrès, furent considérées comme nulles dès l'ouverture des conférences.

L'Empereur était à Nogent, lorsqu'il reçut la nouvelle du manque de foi des alliés. — Blucher, à la suite du combat de la Rothière, s'avançait dans la Champagne. L'ennemi était maître de Troyes et de Châlons. — On se montrait découragé, au quartier général de l'Empereur, du fâcheux début de la campagne. Une proposition de paix, quelle qu'elle fût, semblait, aux conseillers de Napoléon, devoir être admise sur-le-champ. Les alliés demandaient une réponse catégorique et prompte, et l'Empereur, silencieux, ne faisait pas connaître ses intentions. «Napoléon, dit M. Fain, persistait à ne faire connaître aucune réponse; le prince de Neuchâtel et le duc de Bassano réunirent leurs instances; l'œil humide, ils parlèrent de la nécessité de céder..... Napoléon se vit enfin forcé de s'expliquer. «Quoi! leur dit-il, vous voulez que je signe un «pareil traité, et que je foule aux pieds mon serment! «Des revers inouïs ont pu m'arracher la promesse de «renoncer aux conquêtes que j'ai faites; mais que j'a«bandonne aussi celles qui ont été faites avant moi; «que je viole le dépôt qui m'a été remis avec tant de «confiance; que, pour prix de tant d'efforts, de sang «et de victoires, je laisse la France plus petite que je «l'ai trouvée!..... Si nous renonçons à la limite du «Rhin, ce n'est pas seulement la France qui recule, «c'est l'Autriche et la Prusse qui s'avancent!..... La «France a besoin de la paix, mais celle qu'on veut lui «imposer entraînera plus de malheurs que la guerre la «plus acharnée!.... Répondez à Caulincourt, puisque «vous le voulez; mais dites-lui que je rejette ce traité: «je préfère courir les chances les plus rigoureuses de «la guerre.»

Après ce premier mouvement, Napoléon se jeta sur un lit de camp; le duc de Bassano resta auprès de lui; il passa une partie de la nuit debout, à son chevet; et, profitant d'un moment plus calme, il obtint enfin la permission d'écrire au duc de Vicence, dans des termes qui permettaient de continuer la négociation.

Mouvement de l'Empereur contre l'armée de Silésie. — La marche de Blucher à travers la campagne avait jeté l'alarme dans la capitale. D'heure en heure les estafettes les plus inquiétantes arrivaient de Paris à l'Empereur. Blucher était entré dans la Brie champenoise; il s'avançait à marches forcées; le duc de Tarente était à la Ferté-sous-Jouarre; les fuyards arrivaient à Meaux.

«Cette audacieuse incursion de l'ennemi, continue M. Fain, ranime Napoléon; il veut du moins faire

Digitized by Google

payer cher aux Prussiens leur témérité, e il prend la résolution de tomber sur leurs flancs à l'improviste.

«Napoléon était encore étendu sur ses cartes, les parcourant le compas à la main, lorsque le duc de Bassano se présente avec les dépêches pour Châtillon, qu'il a passé le reste de la nuit à préparer. «Ah! vous «voilà, lui dit Napoléon. Il s'agit maintenant de bien «d'autres choses! Je battais Blucher, de l'œil; et je le «tiens, s'il avance par la route de Montmirail : je pars; «je le battrai demain, je le battrai après-demain. Si «ce mouvement a le succès qu'il doit avoir, l'état des «affaires va entièrement changer, et nous verrons «alors! En attendant, laissez Caulincourt avec les «pouvoirs qu'il a....»

«Aucune route de poste n'établit de communication entre la grande route de Troyes, où se trouve l'armée française, et celle de Châlons, que les troupes du maréchal Blucher parcourent avec tant d'assurance. Les vastes plaines de la Brie champenoise séparent ces deux avenues de la capitale; et de Nogent à Montmirail, par Sézanne, on ne compte pas moins de douze grandes lieues de traverse, que les gens du pays s'accordent à regarder comme très difficiles en cette saison. Un tel obstacle n'est pas suffisant pour arrêter Napoléon. Il laisse à Nogent le général Bourmont, sous les ordres du duc de Bellune; il laisse au pont de Bray-sur-Seine le duc de Reggio; il leur recommande de retenir les Autrichiens le plus long-temps qu'ils pourront au passage de la Seine; et aussitôt se dérobant, avec l'élite de l'armée, derrière le rideau que forme notre arrière-garde, il entreprend sa seconde expédition contre l'armée prussienne. Dès le 8 au soir, la garde impériale avait fait une marche vers Villenoxe; le 9, Napoléon part de Nogent, et va coucher, avec le gros de ses troupes, à Sézanne.

«Ce soir même, nos coureurs rencontrent quelques cavaliers prussiens sur les bords de la rivière du Petit-Morin, entre Sézanne et Champ-Aubert.

«Les nouvelles des habitants sont que le duc de Tarente est en retraite sur Meaux; que les Prussiens couvrent les routes depuis Châlons jusqu'à la Ferté et au delà; qu'ils marchent dans une sécurité parfaite.

«Nous n'avons plus que quatre lieues à faire pour les surprendre; mais les coups de sabre qu'on vient de se donner aux avant-postes peuvent avoir averti l'ennemi; l'escarpement de la vallée du Petit-Morin, les marais de Saint-Gond, les bois et les défilés qui s'y trouvent, vont peut-être offrir de grands obstacles à une armée embourbée, que l'artillerie ne peut rejoindre.... La vivacité et la hardiesse de notre mouvement maîtrisent les hasards qui nous auraient été défavorables. Nous ne trouvons devant nous qu'un petit corps de troupes, qui se garde mal, et qui a pris nos sabreurs de la veille pour des maraudeurs égarés.»

Combat de Champ-Aubert. — Défaite d'Alsufief. — L'armée de Silésie était composée de quatre corps principaux, ceux de Kleist, Langeron, Yorck et Sacken, formant un total de 90.000 combattants. Lorsque le général Blucher s'approcha de la Marne pour agir contre le maréchal Macdonald, il ne pouvait disposer que des deux derniers corps et de la division Alsufief, appartenant au corps de Langeron, retenu encore en grande partie autour des places sur la Moselle. Le corps de Kleist venant de Nancy s'approchait de Châlons-sur-Marne, ainsi que la division Kapzewitsch du corps de Langeron.

Toutefois, comme le corps de Macdonald ne s'élevait pas à 8,000 hommes, Blucher n'attendit pas d'avoir toutes ses forces réunies pour marcher contre lui. Dès qu'il fut instruit que le général Yorck était entré à Châlons, il prescrivit à son lieutenant de pousser le maréchal français par la grande route de Château-Thierry, tandis que lui-même, avec les corps de Sacken et la division Alsufief, lui couperait sa retraite sur Meaux par la route qui, venant de Châlons, passe par Vertus et Montmirail, et joint celle de Château-Thierry à la Ferté-Sous-Jouarre. Le général Yorck exécuta ces ordres; mais Blucher mit tant de lenteur dans son mouvement, que les Français étaient établis à la Ferté-sous-Jouarre lorsque le 9 février le général Sacken s'y présenta. Ayant été repoussé comme nous l'avons dit, il remit au lendemain une nouvelle attaque. Pendant ce temps Blucher était resté à Vertus, attendant le corps de Kleist et la division Kapzewitsch, qui, arrivés à Châlons le 8 au soir, en repartirent le lendemain au matin. La division d'Alsufief était seule en position à Champ-Aubert. Les divers corps de l'armée de Silésie, ainsi dispersés et séparés par au moins une journée de marche, étaient dans l'impossibilité de se prêter un prompt et mutuel secours, et pouvaient être facilement battus en détail.

Dans la nuit du 9 au 10 février, le comte de Pahlen qui, avec un corps de cavalerie légère, battait la campagne entre les deux armées alliées, informa le général Blucher que Napoléon, avec le gros de ses forces, ayant quitté la Seine pour marcher sur la Marne, s'avançait vers Sézanne. Il était trop tard pour que l'armée de Silésie pût se concentrer tout entière, et faire tête à l'orage; mais Blucher pouvait encore replier sur Montmirail la division Alsufief, en l'air à Champ-Aubert, et la réunir là au corps de Sacken, auquel venait se joindre celui d'Yorck. Ce mouvement n'aurait point empêché sans doute l'armée française de déboucher; mais au lieu d'un corps ennemi, elle en eût trouvé trois à combattre. Loin d'exécuter ce mouvement si simple, Blucher resta à son quartier général de Vertus, laissant Alsufief à Champ-Aubert, se contentant de rappeler Sacken de la Ferté à Montmirail, et d'ordonner à Yorck de passer la Marne à Château-Thierry pour se réunir à Sacken. Enfin, comme s'il eût eu trop de troupes pour résister à l'attaque de son ennemi, le général prussien, au lieu de faire accourir sur Montmirail les corps de Kleist et la division Kapzewitsch, les dirigea sur la Fère-Champenoise, dans l'intention vague de se lier à la grande armée alliée, et de tenir peut-être par là Napoléon en échec, s'il n'avait point encore dépassé Sézanne.

Le 10 février, à dix heures du matin, l'armée française déboucha, ayant en tête le corps du maréchal Marmont, que précédait la cavalerie du général Doumerc; elle découvrit la division russe d'Alzufief en

Digitized by Google

position sur la rivière du Petit-Morin, au pont de Saint-Prix. L'ennemi pouvait encore effectuer sa retraite; il préféra défendre le passage. L'empereur ordonna l'attaque.

Les divisions Lagrange et Ricard traversèrent le marais de Saint-Gond, forcèrent le pont de Saint-Prix, et poussèrent les Russes jusque sous Baye, où tout le corps se déploya; mais, attaqué de front et de flanc, le général Alsufief se retira insensiblement de Baye, s'étendant dans la plaine de Bannay qu'il occupait fortement. Le duc de Raguse fit attaquer ces deux villages. Le 4e léger emporta celui de Baye; mais la brigade Pelleport fut repoussée de Bannay. Dans cet instant Napoléon dirigea toute son artillerie sur ce point, et fit en même temps soutenir le duc de Raguse par le corps du maréchal Ney. Le général ennemi, effrayé de la supériorité des forces qui l'attaquaient, et inquiet pour sa droite que menaçait le comte de Girardin, aide de camp du prince de Neuchatel, à la tête des deux escadrons de service, se décida à une prompte retraite qu'il exécuta sur Champ-Aubert.

Comme les Russes atteignaient ce village, la division Ricard, qui avait longé la lisière d'un bois à droite, rabattit par la route de Châlons, entra au pas de charge dans Champ-Aubert, et ôta à l'ennemi tout espoir de retraite sur Éperhay où Étoges.— Alsufief chercha alors à gagner la route de Montmirail. Ce changement de direction occasionna de l'hésitation et du flottement dans les carrés russes; les cuirassiers du général Bordesoulle en profitèrent; ils les chargèrent avec impétuosité, les acculèrent aux bois et aux étangs du Désert, et mirent dans une épouvantable déroute le corps entier qui chercha son salut dans la fuite.

Dès lors le combat ne fut plus qu'un horrible carnage; car, dans la première chaleur de l'action, on fit peu de prisonniers. 1,200 hommes seulement parvinrent à s'échapper à la faveur des bois; 1,200 restèrent sur le champ de bataille; plus de 300 se noyèrent dans les étangs du Désert, et 2,300 furent faits prisonniers; parmi ceux-ci se trouvait le général Alsufief et deux autres généraux; vingt-une bouches à feu sur vingt-quatre qu'avait la division russe restèrent au pouvoir des Français, dont la perte ne s'éleva pas au-delà de 600 hommes tués ou blessés; le général Lagrange fut du nombre de ces derniers.

Cette brillante journée releva le courage de nos jeunes soldats, abattu par les revers éprouvés dix jours auparavant à la Rothière. Terrible échec pour l'armée de Silésie. Elle ne fut que le prélude de la série des revers que devait éprouver le présomptueux Blucher.

Combat de Montmirail. — Défaite de Sacken. — La victoire de Champ-Aubert avait coupé l'armée de Silésie par le centre; et l'Empereur, se plaçant entre les deux ailes, les obligeait à fuir devant lui, ou à accepter alternativement un combat dont toutes les chances étaient à son avantage. — Le 10 février, dès que le succès fut décidé, Napoléon envoya à Macdonald, qui s'était retiré à Meaux, l'ordre de reprendre l'offensive, et de pousser, à son tour, les corps ennemis qui l'avaient poursuivi. Le même jour, à minuit, il dirigea sur Montmirail une brigade de la division Ricard, les dragons et lanciers, que commandaient les généraux Colbert (Édouard) et Laferrière, sous les ordres du général Nansouty. Ces troupes trouvèrent dans la ville 5 ou 600 Cosaques, qu'elles prirent ou mirent en fuite.

Le 11 février, vers cinq heures, Napoléon laissa le maréchal Marmont avec la cavalerie du général Grouchy, et la division Lagrange à Étoges, pour observer les deux corps de l'armée de Silésie, qui pourraient déboucher de Vertus, où était encore le quartier général de Blucher. Avec le reste de ses troupes, il se mit en mouvement sur Montmirail, où étant arrivé de sa personne à dix heures, il trouva le général Nansouty manœuvrant pour retarder la marche du général Sacken.

Nous avons dit précédemment que le général Sacken avait reçu de Blucher l'ordre de revenir en toute hâte à Montmirail, où le général Yorck devait également se porter en passant la Marne à Château-Thierry. Sacken, arrivé à Vieux-Maison, s'aperçut qu'il était prévenu à Montmirail. Il eût été alors prudent de se jeter à gauche pour joindre le corps d'Yorck qui s'approchait; mais le général russe, qui avait avec lui 16,000 combattants, pensa pouvoir culbuter le corps français, dont il ignorait la force, et continua son mouvement. Le combat s'engagea sur les hauteurs entre Vieux-Maison et Montmirail, près de la *ferme des Grenaux*, mais sans succès de la part des Russes, qui avaient pris position des deux côtés de la route de la Ferté. A deux heures, la division de la garde commandée par le général Michel arriva, ayant le général Mortier à sa tête. Napoléon la dirigea vers les Grenaux, point sur lequel l'ennemi avait accumulé ses principaux moyens de défense. Il fallait détourner l'attention de Sacken de cette attaque pour la faire réussir. Le général Nansouty se prolongea vers la droite pour lui donner de l'inquiétude sur sa gauche; tandis que le général Ricard, cédant le village de Pomessonne, enhardit l'agression de la droite des Russes.

Le général Sacken donna dans le piége: il dégarnit le point important pour renforcer à la fois sa gauche menacée et sa droite victorieuse. Tout à coup le maréchal Ney, à la tête de quatre bataillons de la vieille garde commandés par le général Friant, se jeta sur la ferme des Grenaux. Les tirailleurs épouvantés s'enfuirent vers les masses; l'artillerie se tut, la fusillade cessa, et la position fut enlevée à la baïonnette. Le général Sacken, reconnaissant alors sa méprise, sentit qu'il ne lui restait de salut qu'en s'appuyant au corps d'Yorck, dont les coureurs se présentaient déjà sur la route de Fontenelle. Il commença donc à faire replier une partie de son aile droite.

Napoléon, qui était placé à droite de la route, avec ses réserves, voyant les dispositions de l'ennemi, ordonna au général Guyot, commandant la division de cavalerie de la vieille garde, de faire charger les dragons sur la grande route. Ce brave régiment, commandé par le général d'Autancourt, partit au grand trot, tomba impétueusement sur deux brigades ennemies, au moment où elles traversaient la route, les

Digitized by Google

enfonça, en fit un horrible carnage, et prit position sur la gauche, où il se reforma, coupant en deux la ligne russe.

Dans ce moment le corps d'Yorck débouchait de Fontenelle. Le duc de Trévise, avec six bataillons de la division Michel, arrêta ce mouvement, et pénétra dans Fontenelle, où il enleva la plus grande partie du parc ennemi.

Malgré l'échec éprouvé à la gauche et au centre, la division russe Bernodosow, qui tenait l'extrême droite, s'opiniâtrait à enlever le village de Marchaix. Napoléon se disposa à terminer la journée par la destruction de cette division. Il ordonna au général Defrance, commandant la division des gardes d'honneur, de se porter sur la route de la Ferté, jusqu'à hauteur de l'Épine-au-Bois, et de faire de là un à gauche pour couper la retraite aux Russes.

Au moment où les gardes d'honneur défilaient devant lui, l'Empereur leur dit : « Jeunes gens, voilà «l'ennemi ; il prétend aller à Paris, je vous charge de «l'en empêcher.» Cette brave jeunesse, à qui il ne manquait que de l'expérience pour rivaliser avec l'élite de notre cavalerie, jugeant de l'avenir par son courage, s'écria par acclamation : « Il n'ira pas ! il n'ira pas ! » et s'élança pleine d'enthousiasme. Au même instant, deux bataillons de chasseurs de la vieille garde, conduits, l'un par le maréchal Lefebvre, l'autre par le grand maréchal du palais, Bertrand, appuyant les divisions Ricard et Meunier, marchent, baïonnette croisée, sur le village de Marchaix, et y pénètrent. Les Russes se défendirent d'abord avec fermeté; mais enfin ils en furent chassés. Ils effectuaient leur retraite vers la route avec assez d'ordre, lorsque la cavalerie, tombant sur eux, les rompit, en sabra un grand nombre, et poursuivit le reste jusqu'à la forêt de Nogent, où la division Ricard fit un grand nombre de prisonniers.

La nuit, en arrêtant l'ardente poursuite des vainqueurs, sauva le corps de Sacken d'une destruction totale. Ce général abandonna la route de la Ferté-sous-Jouarre, sur laquelle il craignait de rencontrer le maréchal Macdonald, et se retira pendant la nuit sur Château-Thierry, avec le corps d'Yorck, auquel il se rallia.

1,500 prisonniers, six drapeaux, 28 bouches à feu, et 200 voitures de bagages, tombèrent au pouvoir des Français. Le nombre des morts et des blessés ennemis fut considérable, car la cavalerie française montra un grand acharnement, et fit peu de prisonniers : il dépassa 4,000.

Combat de Château-Thierry.— Défaite d'Yorck. — Les corps d'Alsufief et de Sacken venaient donc d'être complétement défaits; restait le corps d'Yorck. Le 12 au matin Napoléon se mit à sa poursuite vers Château-Thierry, voulant aussi le détruire avant de retourner sur ses pas pour faire partager à Blucher le sort de ses lieutenants.

La route était couverte de débris que l'ennemi laissait après lui pour hâter sa retraite. Des pièces d'artillerie, des caissons, des voitures de bagages, une grande quantité de havre-sacs, furent recueillis par les éclaireurs. A moitié chemin de Montmirail à Château-Thierry, les colonnes françaises atteignirent l'ennemi qui prenait position sur le plateau en arrière du ruisseau des Cacquerets, couvert par un défilé; la canonnade s'engagea aussitôt. L'infanterie du maréchal Mortier franchit le défilé sous le feu des Prussiens, et se déploya à cheval sur la chaussée. Les divisions de cavalerie. Laferrière, Lefebvre-Desnouettes, Colbert et Defrance arrivèrent également sur le plateau; le maréchal Ney en prit le commandement, et manœuvra pour tourner la gauche de l'ennemi. Le général Yorck, afin de s'opposer à ce mouvement, fit avancer sa cavalerie de réserve encore intacte et forte de 3,000 chevaux. Les deux partis se rencontrèrent entre les fermes du Petit-Bulloy et de la Motte. La première ligne des Prussiens fut enfoncée et culbutée sur la seconde qu'elle entraîna dans sa déroute.

Pendant ce temps l'infanterie française, soutenue par les escadrons de service, poussait l'infanterie ennemie qui se repliait rapidement dans le vallon de Château-Thierry. Une seule brigade tenait à l'extrême droite et résistait encore; le général Belliard, aide major général de la cavalerie de l'armée, se mit à la tête des escadrons de service, et tourna cette troupe, qui, voyant le danger, se forma en carré. Il la chargea de front et en flanc; malgré leur vive fusillade, les Prussiens ne résistent point à ce double choc; leurs carrés furent enfoncés.

Dès ce moment l'armée française continua sans obstacle son mouvement sur Château-Thierry. En arrivant sur la côte de Nesle, elle aperçut le désordre et la confusion de l'armée ennemie, à laquelle il ne restait de salut qu'en passant de l'autre côté de la Marne, car la route d'Épernay lui était coupée par les dragons de la garde.

Cependant, comme en descendant la côte de Nesle il n'y a de praticable qu'une chaussée étroite à travers des marais, nos troupes ne purent pousser vivement l'ennemi, et l'encombrer sur le pont de Château-Thierry. Le prince Guillaume de Prusse sortit de la ville avec deux bataillons pour protéger les fuyards. Napoléon envoya contre ces bataillons un bataillon de grenadiers de la garde qui les rompit et les poursuivit jusqu'au pont. Le prince ne s'échappa qu'en y faisant mettre le feu. 400 hommes de cette réserve ennemie furent faits prisonniers. — Les Prussiens démasquèrent une batterie de 12 pièces placée sur la rive droite, et le feu, de part et d'autre, ne fut éteint qu'à huit heures.

Napoléon établit son quartier général au château de Nesle, au milieu de la garde. Pendant la nuit, les corps d'Yorck et de Sacken continuèrent leur retraite sur la route de Soissons.

Mais avant d'évacuer Château-Thierry, ces barbares se vengèrent de leur défaite sur les paisibles habitants. Cette malheureuse ville était en proie depuis huit jours à tous les maux qu'enfante la guerre. Au moment du départ de l'ennemi, elle fut traitée comme une place prise d'assaut, et saccagée. Beaucoup d'habitants périrent; les femmes qui ne purent se cacher furent

Digitized by Google

livrées à toute la brutalité d'une soldatesque effrénée; plusieurs succombèrent aux excès dont elles avaient été victimes. L'incendie seul manqua à cette atroce et lâche vengeance, qu'aucun acte des infortunés citoyens n'avait provoquée.

Le lendemain, le pont ayant été rétabli, le maréchal Mortier passa la Marne et se mit à la poursuite de l'ennemi, auquel il fit encore 4 à 500 prisonniers. Les fuyards s'étaient jetés dans les bois; ils tombèrent entre les mains des habitants du pays, qui, exaspérés de tous les maux qu'ils souffraient, les immolèrent sans pitié. Il périt ainsi plus de 2,000 hommes.

Ces deux journées ne coûtèrent pas 400 hommes aux Français, et causèrent aux alliés une perte de plus de 9,000 hommes, dont 4,000 prisonniers. Elles eussent été plus décisives encore, si le maréchal Macdonald, marchant directement de Meaux à Château-Thierry, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, eût attaqué les Prussiens et les Russes par la rive droite de la Marne, pendant qu'ils étaient poussés sur la rive gauche; mais ce maréchal ne put atteindre que l'arrière-garde de Sacken, à laquelle il fit une cinquantaine de prisonniers.

Ainsi débarrassé d'Yorck et de Sacken, Napoléon revint sur ses pas, le 14 février, pour compléter la défaite de l'armée de Silésie, en traitant le général Blucher comme il avait traité ses lieutenants.

Combat de Vauchamps. — Défaite de Blucher. — Blucher était resté pendant trois jours immobile à son quartier général de Vertus; enfin, le 13 février au matin, ne recevant point de nouvelles de ses lieutenants, il résolut de se porter sur Montmirail, afin de savoir ce qu'ils étaient devenus.

Il se mit donc en mouvement par la route de la Ferté-sous-Jouarre, avec les corps de Kleist et de Kapzewitsch, forts de 30,000 hommes. Le maréchal Marmont, qui, sur l'ordre de l'Empereur, était resté à Étoges, avec la cavalerie du général Grouchy, pour observer la route de Châlons, trop faible devant un corps si nombreux, se replia lentement sur Montmirail, et fit prévenir Napoléon. Laissant aussitôt, à Château-Thierry, le maréchal Mortier, avec les divisions Christiany, Defrance et Colbert, en observation devant les débris des corps de Sacken et de Yorck, l'Empereur partit, dans la nuit, avec la garde impériale et le corps du maréchal Ney, il arriva à huit heures du matin à Montmirail, au moment où le duc de Raguse s'y retirait, poussé par l'avant-garde prussienne. Le mouvement rétrograde s'arrêta, et l'ordre de reprendre l'offensive fut donné aussitôt.

Le duc de Raguse attaqua de front le village de Vauchamps, qu'occupaient les Prussiens, tandis que le général Grouchy, avec sa cavalerie, à la faveur des bois de l'Échelle, de Hautefeuille et de Serrechamp, tournait leur position par la droite; l'infanterie et la cavalerie de la garde étaient placées en réserve sur la route. La réunion de ces divers corps présentait un effectif de 18,000 hommes; mais la cavalerie française était plus nombreuse que celle de l'ennemi.

Après deux heures d'attaques successives et simultanées sur le village et la gauche de la ligne ennemie, dans lesquelles les Français firent un millier de prisonniers, le général Blucher céda le terrain et commença sa retraite. Elle s'exécuta en assez bon ordre jusqu'à Janvilliers. Mais à peine les colonnes prussiennes eurent elles dépassé ce village, que, dans un vaste champ, à gauche de la route, le général Grouchy, avec le premier corps de cavalerie, tomba sur leurs derrières, et accula de fortes masses aux bois entre Saint-Martin-d'Ablois et Étoges. 1,800 hommes, coupés par cette charge, mirent bas les armes; deux bataillons qui rentrèrent dans le village furent cernés et pris; quatre pièces furent enlevées. Dans le même temps, l'infanterie, suivant l'ennemi, entrait au pas de charge dans Fromentière, et faisait nombre de prisonniers. Profitant du désordre, le général Laferrière, à la tête des escadrons de service, chargea à son tour plusieurs carrés; deux tinrent ferme, mais un troisième fut enfoncé, et 500 hommes furent pris.

Cependant le général Blucher avait rallié ses colonnes, et faisait sa retraite en échiquier, profitant de tous les accidents du terrain qui facilitaient les chicanes. Napoléon ordonna au général Drouot de faire avancer et mettre en batterie l'artillerie de la garde; ce qui fut exécuté avec un tel succès, que pendant deux heures les masses ennemies furent suivies et mitraillées par cinquante bouches à feu, sans pouvoir en mettre plus de six en action.

Quelque meurtrière que fût cette nouvelle attaque, le général Grouchy préparait une plus terrible catastrophe à l'armée de Silésie. Dès qu'il eut exécuté si heureusement sa première charge, prévoyant que l'ennemi allait continuer sa retraite sur Étoges, il partit en diligence, et, faisant un circuit, il vint à travers bois se placer à cheval sur la grande route en avant de Champ-Aubert. Il avait donné, au général commandant l'artillerie, l'ordre de le suivre avec douze pièces légères; malheureusement la difficulté des chemins retarda l'artillerie : si les pièces fussent arrivées à temps, c'en était fait de l'armée de Silésie.

Le jour tombait, et le général Blucher continuait péniblement sa marche, lorsque le général Grouchy, qui l'attendait à la tête des divisions Doumerc, Bordesoulle et Saint-Germain, se précipita sur ses colonnes. Cette charge, poussée à fond, rompit les lignes, enfonça les carrés, et les mit dans le plus affreux désordre. La cavalerie de la garde arriva, et, prenant l'ennemi en queue, acheva de porter dans ses rangs la terreur et la mort. Le prince Auguste de Prusse, le général Blucher, les généraux Kleist et Kapzewitsch, entraînés par les fuyards, furent foulés aux pieds des chevaux; ils restèrent quelque temps au milieu des Français, mais parvinrent à s'échapper à la faveur du désordre et de l'obscurité. Les cuirassiers français, sabrant sans résistance au milieu des ennemis dispersés, eussent probablement passé au fil du sabre, ou pris jusqu'au dernier homme d'infanterie, si le prince de la Moscowa, craignant de les voir s'égarer dans les bois, n'eût fait sonner le ralliement.

Trois régiments de cavalerie prussienne et quelques bataillons russes étant parvenus à se faire jour, le général Blucher espéra pouvoir rallier les débris de son

Digitized by Google

armée en arrière d'Étoges; mais le duc de Raguse ne lui en donna pas le temps. Malgré l'obscurité, il culbuta l'arrière-garde, qui voulait défendre Étoges, fit 600 prisonniers, parmi lesquels se trouva le prince Uwarow, son commandant, et s'empara de huit pièces de canon. Là seulement s'arrêta la poursuite; l'armée française, exténuée de fatigues, prit enfin quelque repos. Les tristes débris de l'armée de Silésie continuèrent, pendant la nuit, leur fuite sur Châlons, arrosant la route de leur sang, et la jalonnant de blessés. Le lendemain, ils passèrent la Marne et prirent des cantonnements; les corps de Sacken et d'Yorck les rejoignirent enfin le 16; mais de quelques jours, Blucher, trop maltraité, ne put rien entreprendre.

Ainsi ce général malencontreux, après avoir été témoin passif de la défaite de trois de ses lieutenants, accumulant faute sur faute, vint se faire écraser lui-même par une attaque étourdiment intempestive.

Dans le combat de Vauchamps, sans avoir perdu plus de 600 hommes, l'armée française prit vingt pièces de canon, dix drapeaux, 5,000 prisonniers, et mit hors de combat plus de 9,000 hommes. Cette journée fit le plus grand honneur à la cavalerie, et surtout au général Grouchy, dont les manœuvres, pour tourner deux fois la ligne ennemie, décidèrent la victoire.

Le lendemain du combat de Vauchamps, Napoléon, ne craignant plus rien pour le moment de l'armée de Silésie, laissa le duc de Raguse à Étoges, quelques corps volants sur la Marne, et partit avec la garde impériale et le prince de la Moscowa, pour retourner sur la Seine s'opposer aux progrès que l'armée austro-russe faisait sur Paris.

Ainsi, dans le court espace de cinq jours, l'empereur Napoléon avait écrasé successivement les cinq corps de l'armée de Silésie, qui marchaient sur Paris, par la Marne, comme à une conquête assurée. Cette armée perdit, dans les quatre combats de Champ-Aubert, Montmirail, Château-Thierry et Vauchamps, 32,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, et soixante-sept pièces de canon. La perte totale des Français ne fut pas de 3,000 hommes.

Schwartzenberg marche sur Paris. — Belle défense de Nogent. — En se portant sur la Marne, contre l'armée aux ordres de Blucher, Napoléon avait laissé, pour défendre les passages de la Seine, les maréchaux Oudinot et Victor, qui devaient retarder la marche de la grande armée austro-russe.

Dès que le prince de Schwartzenberg eut connaissance du mouvement de l'empereur des Français, il reprit son offensive sur Paris.

Le maréchal Victor, rétrogradant lentement, prit position sur la rive droite de la Seine, et laissa, pour défendre Nogent, le général Bourmont avec les cadres des 11e et 29e légers, et ceux du 18e de ligne. Cette ville était accessible de toutes parts; le général Bourmont prit cependant des mesures pour s'y maintenir. Il fit barricader les rues aboutissant au pont; les maisons furent crénelées.

Le 11, au matin, le général russe Pahlen se présenta pour entrer dans Nogent, il fut si vigoureusement accueilli qu'il rebroussa chemin; mais il reparut bientôt, soutenu par la division Hardegg. Trois attaques consécutives échouèrent, et l'ennemi fut contenu hors de la ville. A minuit, le général Bourmont fut blessé au genou; le colonel Voirol, du 18e, prit le commandement, et la fusillade continua toute la nuit. Au jour, l'ennemi parvint à enlever les maisons avancées; mais les mêmes obstacles l'attendaient dans l'intérieur. Ce fut vainement qu'il mit le feu dans plusieurs endroits, ses progrès n'en furent pas plus rapides, et il n'avança que pied à pied.

Les Français auraient prolongé encore quelque temps leur résistance, si le maréchal Victor, ayant appris que les Bavarois passaient la Seine à Bray, n'eût envoyé l'ordre d'évacuer Nogent. Le général Bourmont effectua donc sa retraite en bon ordre, et fit, en se retirant, sauter le pont.

La prise de Nogent coûta à l'ennemi plus de 1,800 hommes, tandis que les Français en perdirent à peine 400. Le général Bourmont fut récompensé de sa belle défense par le grade de général de division.

Combats de Mormant et de Nangis. — Cependant l'armée de Schwartzenberg, après avoir forcé les ponts de Nogent, de Bray et de Montereau, s'avançait sur Nangis. Les Bavarois du général de Wrède, et les Russes du général Wittgenstein formaient l'avant-garde ennemie qui entrait dans la Brie; de l'autre côté de la Seine, Sens, malgré la belle résistance du général Alix, avait été enlevé par le prince de Wurtemberg. Le corps autrichien de Bianchi marchait sur Fontainebleau, et les Cosaques de Platof répandaient la désolation entre l'Yonne et la Loire.

Le 16, au matin, Napoléon quitta Meaux et se dirigea sur Guignes, à travers la Brie, par le chemin de Créey et de Fontenay. Cette route fut aussitôt couverte de charrettes sur lesquelles les habitants des villages voisins firent doubler les étapes à nos soldats harassés. Le bruit du canon se faisait entendre du côté vers lequel on marchait, et excitait les efforts des soldats pour arriver. L'artillerie courait la poste.

Depuis midi l'on se battait dans la plaine de Guignes. Les ducs de Bellune et de Reggio, poussés toujours par l'ennemi, lui opposaient la plus vive résistance, cherchant à conserver jusqu'au soir le chemin de Chaulnes, par lequel Napoléon avait promis d'arriver; mais lorsque les têtes des colonnes conduites par l'Empereur se présentèrent à Chaulnes, elles y trouvèrent les tirailleurs de l'ennemi. Les bagages, pour parvenir plus sûrement jusqu'à Guignes, furent forcés de faire un détour, et de descendre la petite rivière d'Yères jusqu'au pont des Seigneurs; une heure plus tard, la jonction des forces françaises eût été compromise.

L'arrivée de Napoléon rendit à l'armée toute son énergie.

Dans cette première soirée, on se contenta d'arrêter les alliés devant Guignes; le quartier impérial passa la nuit dans ce village, toutes les troupes qui le suivaient défilèrent jusqu'au jour; et au même moment les dragons du général Treilhard, tirés de l'armée

d'Espagne, se présentèrent par la route de Paris; ce renfort de cavalerie ne pouvait arriver plus à propos.

Pendant la nuit, les courriers se multiplièrent pour porter à Paris des nouvelles rassurantes; ils entrèrent dans les faubourgs, escortés d'une foule de curieux que l'inquiétude avait réunis à Charenton, autour des voitures du grand parc; car les gros équipages du duc de Bellune et du duc de Reggio avaient été poussés jusqu'à cette dernière position.

Le 17 au matin, toute l'armée quitta Guignes et se reporta en avant; par la vigueur du choc, les alliés apprirent que Napoléon était de retour, et tout céda à l'impulsion donnée par sa présence.

Le 2e corps, commandé par le maréchal Victor, duc de Bellune, qui marchait en tête sur la route de Guignes à Nangis, soutenu par les corps de cavalerie des généraux Kellermann et Milhaud, rencontra, en avant de Mormant, un corps russe de 8,000 hommes, qui se replia aussitôt. Napoléon fit doubler de vitesse aux colonnes d'attaque. Pendant que la cavalerie tournait Mormant par ses flancs, le 2e corps l'attaquait de front. Le chef de bataillon Gérard, avec le 5e bataillon du 32e, y entra au pas de charge. Pressé de toutes parts, l'ennemi était déjà dans un grand embarras lorsque le général Drouot s'avança avec trente-six pièces de la garde, ouvrit un feu terrible sur les masses russes, et détermina leur déroute. Une partie de la cavalerie parvint seule à s'échapper; l'infanterie se forma vainement en deux carrés : l'un, chargé par les généraux Kellermann et Milhaud, mit bas les armes; le second essaya de se sauver en se jetant vers le marais d'Ancœur; mais, assailli en queue par le 4e et le 16e dragons, en tête par le 6e et le 13e, il fut enfoncé et contraint de se rendre.

Les fuyards se sauvèrent sur Provins et Villeneuve-le-Comte, et furent poursuivis dans toutes les directions. La division de cavalerie du général Piré atteignit encore la cavalerie russe au défilé du bois de Nangis, fit un grand nombre de prisonniers, et prit six bouches à feu. Le duc de Bellune, suivant la route de Villeneuve-le-Comte, rencontra, vers trois heures après midi, à la hauteur de Valjouan, la division bavaroise Lamotte, qui, instruite de la défaite de l'avant-garde alliée, rétrogradait sur Montereau.

Le général Gérard engagea aussitôt l'action. Pendant qu'un bataillon du 86e attaquait de front l'ennemi occupant Villeneuve, ce général, avec le reste de sa division, profita d'un ravin boisé qui dérobait son mouvement, et se porta par sa gauche sur les derrières des Bavarois. Les troupes ennemies qui défendaient Villeneuve furent débusquées par le 86e, et ensuite chargées et culbutées par les cuirassiers du général Bordesoulle.

Le général bavarois ne voulant pas prolonger le combat, forma son infanterie en carré, et crut opérer en sûreté sa retraite sur Donnemarie; mais à peine avait-il marché quelques instants que le général Gérard déboucha du bois, attaqua ses masses à la baïonnette, et les mit dans le plus grand désordre. L'ennemi se fût difficilement tiré de ce mauvais pas, si le duc de Bellune eût fait appuyer cet habile mouvement par la cavalerie; mais, considérant l'extrême fatigue des troupes, il ordonna au général Gérard d'arrêter sa poursuite, laissant ainsi se rallier les Bavarois, qu'un effort de plus allait probablement contraindre à mettre bas les armes. — Il donna ainsi à l'ennemi le temps d'arriver avant les Français au pont de Montereau.

Combat de Montereau. — Lorsque le prince de Schwartzenberg fut informé de l'échec éprouvé par son avant-garde, il se hâta de faire replier son armée sur la rive gauche de la Seine, gardant les passages de Nogent, Bray et Montereau. Seulement le prince de Wurtemberg dut s'établir sur la rive droite en avant de Montereau, afin de couvrir le flanc gauche de l'armée alliée et de protéger sa concentration.

Napoléon, informé que le duc de Bellune avait commis la faute de ne point pousser jusqu'à Montereau, ordonna pour le lendemain matin une attaque combinée sur cette position. A cet effet, le général Pajol avec sa cavalerie reçut l'ordre de pousser tout ce qui se trouvait devant lui, et de l'attaquer par la gauche, vers sept heures, tandis que le 2e corps et la réserve du général Gérard l'aborderaient par la droite.

Le 18, à la pointe du jour, le général Pajol fit replier les avant-postes ennemis, chargea plusieurs fois, débusqua du bois de Valence l'infanterie qui le défendait, et engagea une vive canonnade qui dura jusqu'à midi.

De son côté, le duc de Bellune était arrivé devant Montereau, vers neuf heures. Le prince de Wurtemberg avait établi ses troupes sur deux lignes, entre Villaron et Saint-Martin, occupant les hauteurs de Surville, qui dominent la ville et les deux ponts sur la Seine et sur l'Yonne.

Le général Château, gendre du duc de Bellune, enleva d'abord Villaron, mais il ne put s'y maintenir. Quelques instants après, la division Dubesme attaqua ce même village, tandis que le général Château cherchait à tourner les hauteurs de Surville pour tâcher d'arriver aux ponts par la route de Paris. Ce brave général, après avoir culbuté les troupes qu'il trouva sur la route, allait parvenir au pont de la Seine, lorsqu'il fut blessé mortellement. Sa brigade, privée de son chef, rétrograda. La nouvelle tentative sur Villaron échoua également. A une heure, la position était encore intacte.

Le général Gérard arrivait dans ce moment avec sa réserve; il reçut l'ordre de prendre le commandement de toutes les troupes engagées, et de diriger l'attaque comme il l'entendrait. Il fit aussitôt rentrer les tirailleurs engagés dans un terrain bas et défavorable, et, d'un premier coup d'œil, reconnaissant que la supériorité de l'artillerie wurtembergeoise était la principale cause des échecs éprouvés par le 2e corps, il fit placer en batterie quarante pièces, qui bientôt eurent maîtrisé le feu de l'ennemi; l'infanterie française put enfin reprendre haleine.

Pour se soustraire au terrible feu de ces quarante pièces, le général Daring voulut essayer de s'en emparer en lançant son infanterie; mais chargé lui-même par le général Gérard, il fut repoussé avec perte. Dans

Digitized by Google

le même temps, une attaque vigoureuse dirigée contre le plateau de Surville, venait de décider le prince de Wurtemberg à la retraite, lorsque Napoléon, arrivant, fit soutenir cette attaque par deux bataillons de la vieille garde, qui précipitèrent le mouvement rétrograde de l'ennemi [1].

Au moment où deux régiments de cavalerie, l'artillerie démontée, et une brigade d'infanterie, commençaient la retraite et s'enfournaient dans le défilé pour arriver au pont, le général Pajol chargea sur la route de Melun l'infanterie qui couvrait ce mouvement, et la culbuta dans le défilé. Le prince de Wurtemberg voulut opposer sa réserve à cette impétueuse attaque; mais le prince de Hohenlohe ayant été renversé d'un coup de feu, le désordre se mit dans ses troupes, et l'encombrement devint affreux. Les Wurtembergeois, pour fuir plus vite, obstruèrent tous les débouchés de la ville, et ne purent s'écouler facilement par les ponts, mitraillés par les batteries de la garde, pressés vigoureusement, ils tentèrent de faire sauter le pont de la Seine; mais la mine n'ayant fait qu'un entonnoir sur clef, le général du Coëtlosquet, à la tête du 7e de chasseurs à cheval, passa le pont au galop, refoula les fuyards dans la ville, et y entra pêle-mêle avec eux. La division Dubesme l'y suivit au pas de charge.

A l'apparition des Français vainqueurs, les habitants de Montereau, impatients de se venger des mauvais traitements qu'ils avaient éprouvés des Wurtembergeois, chefs et soldats, prirent part au combat. Des tuiles, des décombres furent lancés sur les fuyards qu'on fusillait à travers les portes et les fenêtres; les habitants barricadaient les rues pour retarder leur fuite, et dirigeaient nos colonnes par les rues les plus directes.

La division Dubesme, précédée des deux brigades de cavalerie aux ordres du général du Coëtlosquet, poursuivit les alliés sur la route de Sens, et fut appuyée par les escadrons de service près de Napoléon, commandés par le général Dautancourt. A la nuit, l'Empereur établit son quartier général au château de Surville, la garde cantonna dans Montereau, et les autres corps s'établirent aux environs, sur la rive gauche.

Cette journée coûta à l'ennemi 8,000 hommes, dont 5,000 prisonniers, quatre drapeaux et six pièces de canon. Le prince de Hohenlohe fut tué, et le général Schœffer fut fait prisonnier. Les Français eurent 2 500 hommes hors de combat. Le général Delort fut blessé, et le général Château mourut de sa blessure.

«Cependant, dit M. Fain, témoin fidèle des secrets sentiments qui animaient alors l'Empereur, tandis que nos succès réjouissent la constance infatigable de nos soldats, redoublent l'ardeur civique des habitants des campagnes, et portent jusqu'à l'exaltation le dévouement de nos jeunes officiers, on remarque avec inquiétude qu'un retour d'espérance n'a pas encore pénétré dans le cœur de la plupart des chefs de l'armée. Plus les événements viennent de nous être favorables, plus ils craignent l'avenir. Chez eux, la prudence a grandi avec la fortune: les plus pauvres sont au contraire les plus confiants. Cette différence dans la résolution avec laquelle chacun mesure ainsi les événements offre des contrastes pénibles pour le bienfaiteur, et il en ressent toute l'amertume.

«L'Empereur a à se plaindre des plus braves!.... Au combat de Nangis, un mouvement de cavalerie, qui aurait été fatal aux Bavarois, a manqué, et on en a fait un reproche à un général connu par son intrépidité, le général L'Héritier. La nuit dernière, l'ennemi nous a surpris quelques pièces d'artillerie au bivouac, et elles étaient sous la garde du brave général Guyot, commandant les chasseurs à cheval de la garde! A Surville, au moment le plus chaud du combat, les batteries ont manqué de munitions; et cette négligence, qui est un crime selon les lois rigoureuses de l'artillerie, semble retomber sur un de nos officiers d'artillerie les plus distingués, sur le général Digeon! La forêt de Fontainebleau vient d'être abandonnée sans résistance aux Cosaques, et le général qu'on accuse de n'avoir tiré aucun avantage, ni d'une pareille position, ni de tels adversaires, c'est Montbrun! Enfin, peut-être le combat de Montereau n'aurait-il pas été nécessaire, et tant de sang répandu aurait-il été épargné, si la veille on eût marché assez vite pour surprendre le pont; mais la fatigue a empêché d'arriver; et c'est le duc de Bellune, autrefois l'infatigable Victor, qui a le malheur d'avoir à donner cette excuse!

«Napoléon ne peut plus contenir son mécontentement. Rencontrant en route le général Guyot, il lui reproche, à la face des troupes, d'avoir si mal gardé son artillerie. Non moins violent envers le général d'artillerie Digeon, il ordonne qu'on le fasse juger par un conseil de guerre; enfin, il envoie au duc de Bellune la permission de se retirer chez lui, et il donne aussitôt son commandement au général Gérard, dont l'activité sait surmonter toutes les difficultés de cette pénible campagne. C'est ainsi que Napoléon s'abandonne à une sévérité qui l'étonne lui-même, mais qu'il croit nécessaire dans des circonstances aussi impérieuses.

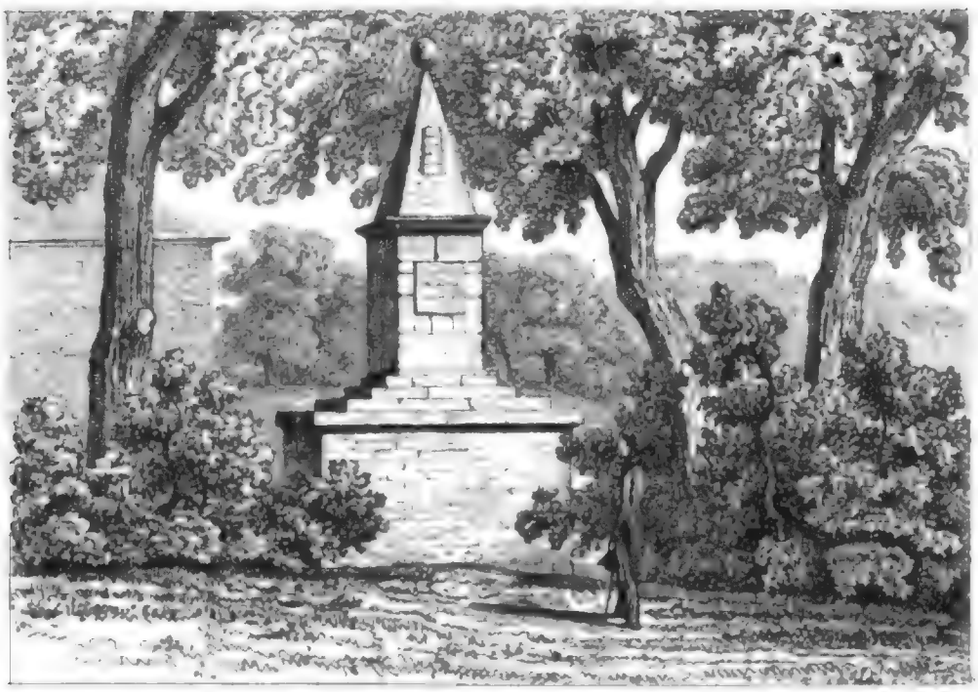
«Le général Sorbier, commandant l'artillerie de l'armée, laisse passer le premier mouvement de vivacité, et vient ensuite rappeler les bons et anciens services du général Digeon. Napoléon l'écoute, et déchire lui-même l'ordre qu'il avait dicté pour le jugement par un conseil de guerre.

«Le duc de Bellune a reçu avec la plus vive douleur la permission de quitter l'armée. Il monte à Surville, et, les larmes aux yeux, il vient réclamer contre cette décision. En le voyant, Napoléon donne un libre cours à son mécontentement, il en accable le malheureux maréchal. Il lui reproche de servir de mauvaise grâce,

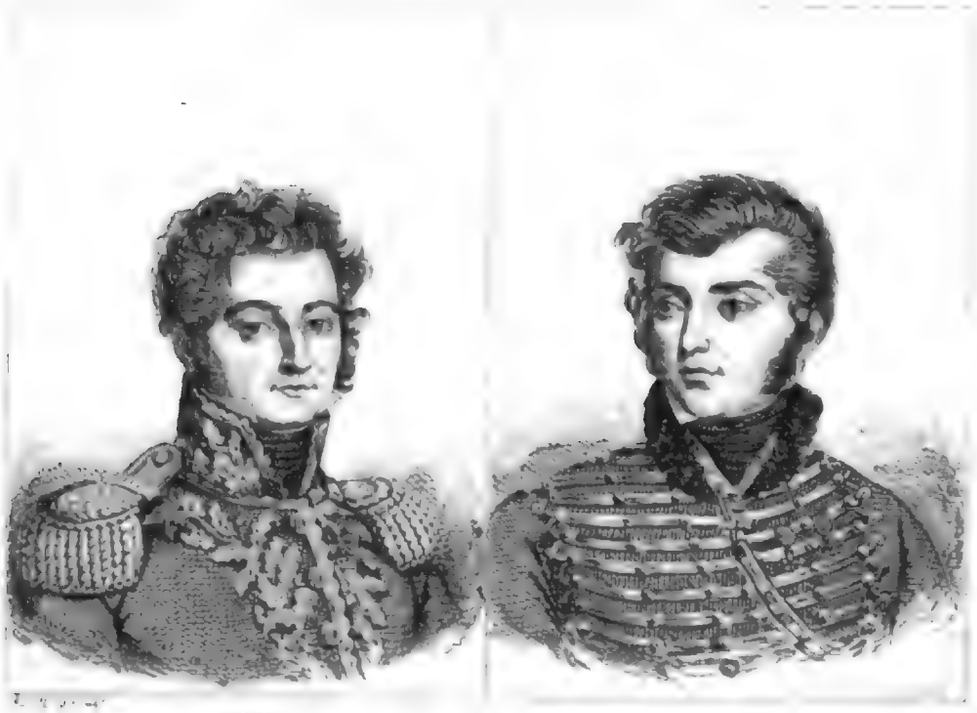
[1] «On s'empare des hauteurs de Surville, qui dominent le confluent de la Seine et de l'Yonne; on y place en batterie l'artillerie de la garde, qui foudroie les Wurtembergeois dans Montereau. Napoléon pointe lui-même les pièces, commande lui-même les décharges; l'ennemi fait de vains efforts pour démonter nos batteries, ses boulets sifflent sur le plateau de Surville, comme les vents déchaînés; mais le soldat murmure de ce que Napoléon, cédant à l'attrait de son ancien métier, reste ainsi exposé aux coups de l'ennemi: c'est dans cette circonstance qu'il leur dit gaîment ce mot que tous les canonniers de l'armée ont retenu: «Allez, mes amis, «ne craignez rien; le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu.» FAIN, *Manuscrit de 1814*.

Digitized by Google

Digitized by Google



Orthez. Monument élevé au Général Foy.



Bachelu Lejeune.

Digitized by Google

Digitized by Google

Nord
Croix Daurade
Lers
Mt Blanc
Pahors
FAUBOURG GUILLEMERY
St ETIENNE
FAUBg St MICHEL
Arnaud Bernard
Canal
Garonne
St CYPRIEN
Montaudran
Route de Tarbes
Pont des Demoiselles
Echelle.

PLAN
DE LA BATAILLE
DE TOULOUSE
Livrée le 10 Avril 1814

DÉFENSE DE PARIS
30 Mars 1814.

Argenteuil
S. Denis
Colombes
Asnières
Clichy la Garenne
Aubervilliers
S.t Ouen
Courbevoie
Nanterre
Neuilly
Chaillot
Champs Élysées
Tuileries
PARIS
Luxembourg
La Villette
Pantin
Noisy le Sec
Romainville
Bondy
Canal de l'Ourcq
Charonne
Vincennes
Bois de Vincennes
Bois de Boulogne
S.t Cloud
Sèvres
Vaugirard
Ivry

Dressé par [illegible]

Gravé par [illegible]

Digitized by Google

THÉATRE DE LA GUERRE
dans le Midi de la France
en 1813 et 1814
Lieues de 25 au degré.
OCÉAN
ESPAGNE
La Réole
Marmande
AGEN
MONTAUBAN
ALBY
MONT-DE-MARSAN
AUCH
TOULOUSE
BAYONNE
PAU
TARBES
S. Jean-Pied-de-Port
Bagnères de Bigorre
S. Girons
FOIX
Pamiers
PAMPELUNE
Jaca

Digitized by Google

THÉATRE DE LA GUERRE
dans le Midi de la France
en 1813 et 1814
Lieues de 25 au degré
MONTAUBAN
ALBY
AGEN
La Réole
MONT-DE-MARSAN
BAYONNE
AUCH
TOULOUSE
PAU
TARBES
FOIX
PAMPELUNE
S. Jean Pied de Port
Pamiers
Castelnaudary
O C É A N
E S P A G N E

de fuir le quartier impérial, de ne pas même dissimuler une secrète opposition, qui sied mal dans un camp. Les plaintes s'adressent à la maréchale elle-même : elle est dame du palais, et elle s'éloigne de l'impératrice, que la nouvelle cour semble abandonner.

«En vain le duc de Bellune veut répliquer; la vivacité de Napoléon lui en ôte les moyens. Cependant le maréchal parvient à élever la voix pour protester de sa fidélité. Il rappelle à Napoléon qu'il est un de ses plus anciens compagnons, et qu'à ce titre il ne peut quitter l'armée sans déshonneur. Les souvenirs d'Italie ne sont pas invoqués en vain ; la conversation se radoucit. Napoléon ne parle plus au duc que du besoin qu'il semble avoir d'un peu de repos. Ses nombreuses blessures, et ses souffrances, suites inévitables de tant de campagnes, ne lui permettent peut-être plus l'activité de l'avant-garde, ni les privations des bivouacs, et forcent trop souvent ses fourriers à s'arrêter de préférence aux lieux où l'on trouve un lit.

«Mais c'est inutilement que Napoléon entreprend de déterminer le maréchal à se retirer. Celui-ci insiste pour rester, et paraît ressentir plus vivement les reproches à mesure qu'ils sont plus adoucis. Il veut même entamer sa justification sur les lenteurs de la veille; mais aussitôt ses larmes l'interrompent; s'il a fait une faute militaire, il la paie bien chèrement par le coup qui a frappé son malheureux gendre... Au nom du général Château, Napoléon l'interrompt avec la plus vive émotion; il s'informe si l'on conserve encore quelque espoir de le sauver; il n'écoute plus que la douleur du maréchal, et la ressent tout entière. Le duc de Bellune, reprenant confiance, proteste de nouveau qu'il ne quittera pas l'armée. «Je vais prendre un «fusil, dit-il; je n'ai pas oublié mon ancien métier : «Victor se placera dans les rangs de la garde.» Ces derniers mots achèvent de vaincre Napoléon : «Eh bien, «Victor, restez, dit-il en lui tendant la main. Je ne «puis vous rendre votre corps d'armée puisque je l'ai «donné à Gérard; mais je vous donne deux divisions «de ma garde; allez en prendre le commandement, et «qu'il ne soit plus question de rien entre nous...»

«Le lecteur vient d'assister à une de ces terribles scènes dont il a été tant question dans les libelles. C'est ainsi que Napoléon se fâchait; c'est ainsi qu'on l'apaisait.

«On retrouve dans le bulletin daté de Montereau la teinte des sentiments dont Napoléon vient d'être affecté. Les fautes des généraux L'Héritier et Montbrun y sont consignées. Le passage relatif à la blessure mortelle du général Château est surtout remarquable après ce que nous venons de raconter : «Le général Château «mourra! il mourra du moins accompagné des regrets «de toute l'armée! mort bien préférable, pour un mi«litaire, à une existence dont il n'aurait acheté la pro«longation qu'en survivant à sa réputation, ou en «étouffant les sentiments que l'honneur français in«spire dans les circonstances où nous sommes!»

Combat de Mery. — Après le combat de Montereau, la division Boyer, du corps du maréchal Oudinot, se porta, le 22 février, sur Mery-sur-Seine, qu'occupait l'armée de Silésie. Elle força l'avant-garde de Blucher à se replier, et arriva devant Mery. L'ennemi incendia aussitôt le pont; le feu se communiqua aux maisons, et bientôt la ville fut en flammes. La brigade du général Gruyère, formant tête de colonnes, traversa le pont sur les poutres enflammées, et poursuivit les ennemis jusque hors la ville, où elle se trouva en présence de toute l'armée de Silésie. Dans ce moment, le général Gruyère ayant été blessé, les troupes, privées de leur chef, repassèrent sur la rive gauche de la Seine.

Le même jour, une attaque de l'ennemi sur Château-Thierry fut vivement repoussée par les troupes aux ordres du général Vincent.

Le quartier impérial, n'ayant pas pu s'établir à Mery, avait été porté à Châtres, où l'Empereur passa la nuit dans la chaumière d'un charron.

«Le 23 au matin, dit M. Fain, le prince Wenszel-Lichtenstein se présente de la part du prince Schwartzenberg, dont il est aide de camp. Napoléon le reçoit entre les quatre murs du charron. Cet envoyé apporte la réponse à la lettre que Napoléon a écrite le 17, de Nangis, à son beau-père [1]. Son langage est pacifique. Il ne dissimule pas combien les plans des alliés viennent d'être dérangés. Il avoue qu'on a reconnu de nouveau Napoléon aux coups qu'il portait; et c'est de la bouche même de cet ennemi que sortent les premiers éloges, peut-être les seuls que cette campagne mémorable ait valus personnellement à son auteur! Napoléon, mettant à profit les formes conciliantes que montre l'aide de camp autrichien, engage avec lui une conversation assez longue. Il lui parle des bruits qui se répandent depuis quelque temps sur un nouveau système qu'on prête aux alliés : il lui demande s'il est vrai que la querelle que nous fait l'Europe ait en effet changé de nature; si c'est maintenant à sa personne, à sa dynastie, qu'on en veut; et si, conformément au plan favori de l'Angleterre, c'est maintenant de la famille des Bourbons qu'on s'occupe. Le prince Lichtenstein rejette vivement ces bruits, comme n'étant pas fondés; mais Napoléon lui fait sentir qu'ils n'ont que trop de consistance par la présence du duc d'Angoulême au quartier général des Anglais dans le Midi; par l'arrivée du duc de Berry à Jersey, dans le voisinage de nos départements de l'ouest, et surtout par le voyage du comte d'Artois, qui est déjà en Suisse, et qui s'annonce comme devant continuer sa route à la suite du quartier général des alliés.

«Napoléon témoigne combien il lui répugne de croire que son beau-père puisse entrer dans de pareils projets : M. de Lichtenstein continue de répondre par les protestations les plus tranquillisantes. Il ne veut considérer le rôle qu'on fait jouer aux Bourbons que comme un moyen de guerre, à l'aide duquel on espère opérer quelque diversion dans nos provinces; mais il assure qu'il n'y a rien de sérieux à cet égard; que l'Autriche, d'ailleurs, ne s'y prêterait pas; et qu'enfin on en veut ni à l'existence de l'Empereur, ni à sa dynastie; qu'on désire la paix, et que la preuve en est dans la mission qu'il vient remplir.

[1] Cette lettre avait pour but d'engager l'empereur d'Autriche à soutenir son gendre contre les prétentions de l'Angleterre.

Digitized by Google

«Napoléon prévient M. de Lichtenstein qu'il compte coucher le soir même à Troyes, et le congédie, en promettant d'envoyer dès le lendemain un général français aux avant-postes pour négocier l'armistice.

«Ces pourparlers sont l'heureux présage de la cessation prochaine des hostilités ; ils nous promettent une négociation plus franche, et des conditions meilleures qu'à Châtillon : ils doivent réjouir tout le monde, et cependant les flatteuses espérances qui déjà se répandent dans l'armée, ne dissipent pas les inquiétudes de ceux qui approchent Napoléon. C'est peut-être l'effet d'une circonstance dont nous allons rendre compte.

«Le baron de Saint-Aignan, le même qui, au mois de novembre précédent, avait été chargé des propositions de Francfort, venait d'arriver de Paris. Napoléon le reçoit immédiatement après l'aide de camp autrichien, et dès les premiers mots laisse échapper la confiance que cette démarche des alliés lui inspire. M. de Saint-Aignan se trouvait chargé, par divers personnages, de présenter à Napoléon le tableau vrai des angoisses que la capitale éprouve encore. Les victoires de Montmirail et de Vauchamps n'ont pas rassuré ; celles de Nangis et de Montereau ne rassurent pas davantage. On redoute de nouveaux revers, on redoute également de nouveaux succès ; on craint que, dans l'un et l'autre cas, Napoléon ne se confie trop facilement à son épée ; et ce qu'on voudrait surtout, c'est qu'il employât davantage la voie des négociations. M. de Saint-Aignan vient donc l'entretenir des vœux que l'on forme à Paris pour qu'il se décide à des concessions. Une pareille conversation allait faire un contraste assez brusque avec la précédente ; mais cette considération, loin d'arrêter M. de Saint-Aignan, l'encourage au contraire à parler, puisqu'il va être entendu dans un moment décisif : il s'acquitte de sa mission avec toute la franchise et toute la loyauté qui le distinguent. Rien n'est négligé par lui pour faire sentir que, dans l'état actuel des affaires, il y a nécessité de tout sacrifier à la conclusion de la paix. «Sire, s'écrie en terminant M. de «Saint-Aignan, la paix sera assez bonne, si elle est «assez prompte ! — Elle arrivera assez tôt, si elle est «honteuse !» réplique Napoléon. Son front se rembrunit, et M. de Saint-Aignan est brusquement congédié. Bientôt ces derniers mots se répètent. On monte à cheval, et chacun suit en silence la route de Troyes.»

Combat de Fontvannes. — Reprise de Troyes. — L'armée austro-russe, défaite à Montereau, et évitant un nouvel engagement général, se retira sur Troyes, suivie par l'armée française, commandée par l'empereur Napoléon.

Le 23 février, le corps du général Gérard se trouva en présence de l'arrière-garde ennemie. Les dragons du général Roussel, formant l'avant-garde du corps français, atteignirent, près de Fontvannes, la cavalerie du prince Lichtenstein, la chargèrent et la forcèrent à la retraite ; en ce moment, deux escadrons du 22e de dragons, appuyés par la cavalerie légère du général Ameil, s'élançaient avec audace sur la ligne ennemie, et lui prirent six pièces de canon attelées, et 300 cavaliers montés. Les fuyards se réfugièrent dans Troyes.

L'Empereur, en voyant l'armée alliée se concentrer sur Troyes, avait espéré qu'elle se déciderait à recevoir la bataille qu'il lui présentait : l'ardeur de ses troupes, ses savantes combinaisons, lui assuraient la victoire. Mais le prince de Schwartzenberg n'osant point se risquer devant le général qui venait d'écraser l'armée de Silésie, et persistant dans sa prudente résolution, continua son mouvement derrière la Seine.

Napoléon, voulant troubler sa retraite, fit faire brèche aux murs de Troyes ; déjà les colonnes françaises s'avançaient pour pénétrer dans la ville, lorsqu'un parlementaire vint annoncer qu'elle serait évacuée dans la nuit ; mais que le gouverneur y mettrait le feu si l'on continuait l'attaque. L'Empereur contremanda l'assaut, qui eût infailliblement causé la ruine de cette grande et florissante ville.

Le lendemain, à trois heures du matin, l'armée française entra dans Troyes, où elle ne trouva plus que 600 blessés non transportables. Elle poursuivit l'ennemi sur la rive gauche de la Seine. Le général Nansouty, avec la cavalerie de la garde, atteignit l'arrière-garde des Bavarois, et lui fit 200 prisonniers.

Sur la route de Bar-sur-Seine, le général Kellermann chargea l'arrière-garde autrichienne, lui enleva un parc et 800 hommes.

La rentrée de l'Empereur et de l'armée française à Troyes, donna lieu à diverses scènes dont nous empruntons la description au témoin oculaire que nous avons déjà cité, compagnon et serviteur fidèle de Napoléon dans toute cette mémorable campagne de 1814.

«Le jour paraît enfin ; l'avant-garde de l'armée française prend possession des postes, et Napoléon entre avec les premières troupes dans la ville. Avant de se rendre à son logement, il veut faire le tour des murs, reconnaître en quel état la ville lui est rendue, faire occuper les postes les plus importants, et présider lui-même au bon ordre, pendant que l'armée traverse les rues ; mais il peut à peine se faire passage dans la foule qui se précipite autour de lui ; on l'accueille par les acclamations les plus vives ; c'est à qui pressera ses bottes et baisera ses mains : on dirait que la paix est signée, que tous les maux de la guerre sont finis, et que Troyes, désormais affranchie de toute crainte, improvise un triomphe à son libérateur.

«Cependant, au milieu de l'expansion générale, des plaintes s'élèvent : on parle de traîtres, on dénonce des coupables ; et ces cris ne sont pas seulement ceux du peuple, ils sont répétés par des personnes qui paraissent appartenir aux classes les plus honorables du commerce et de la bourgeoisie.

«Les habitants de Troyes venaient de passer dix-huit jours sous le joug des armées ennemies : quelque adoucissement que la présence des souverains alliés eût apporté parmi eux au poids de la guerre, une telle situation avait paru affreuse à de paisibles citoyens, pour lesquels elle était si nouvelle et si imprévue. Ce peuple, exaspéré par les violences et les humiliations, avait vu d'un œil mécontent que quelques-uns de ses compatriotes ne partageassent pas son ressentiment contre les étrangers ; il allait jusqu'à comprendre dans ses soupçons ceux que des circonstances particulières

Digitized by Google

avaient mis dans le cas de reconnaître, par des respects, les qualités personnelles des souverains alliés. La haine publique poursuivit surtout quelques habitants qui, désavouant les couleurs sous lesquelles la France combattait, avaient osé arborer la cocarde blanche. L'indignation publique n'avait attendu que le retour de nos troupes pour éclater.

«Napoléon, forcé par la foule de s'arrêter à chaque pas, apprend ainsi, au milieu des rues, du haut de son cheval, et de la bouche des principaux habitants dont il est entouré, le sujet du mécontentement qui agite le peuple; il partage ce mécontentement, promet hautement de faire prompte justice; et à peine est-il descendu à son logement, que, jetant ses gants sur la table, et le fouet encore à la main, il ordonne qu'on réunisse un conseil de guerre.

«La tentative que quelques royalistes venaient de se permettre à Troyes, se rattachait aux menées secrètes par lesquelles les partisans de la maison de Bourbon voulaient rappeler à la fois sur elle l'attention des Français et des souverains alliés : des Français, en accréditant dans nos provinces l'opinion que les couleurs blanches pouvaient seules désarmer l'inimitié des alliés; des souverains, en leur présentant cette ombre d'un parti royaliste comme un parti réel, et ces couleurs sous lesquelles un petit nombre de gens intimidés couraient se réfugier, comme un appel de l'opinion publique en faveur de l'ancienne famille. Ce que la peur avait ainsi commencé dans quelques départements malgré les peuples, une influence ennemie semblait vouloir l'achever malgré les alliés eux-mêmes. Quoi qu'en ait dit le prince de Lichtenstein [1], l'Angleterre avait entrepris sérieusement la restauration des Bourbons; et de tous côtés les intrigues de ses agents prenaient un caractère plus grave. Il devenait urgent d'intimider leur audace, en déployant contre eux la sévérité des lois. Dans de pareilles circonstances, l'autorité, toujours ombrageuse, punit quelquefois jusqu'aux apparences; dans celle-ci, un prince faible ou cruel n'aurait eu que trop de prétextes pour faire couler des flots de sang !....

«Napoléon s'était jusqu'alors refusé à sévir, tant le remède des supplices lui inspirait de dégoût ! La raison d'État parle enfin si haut qu'il est forcé de l'entendre. On vient d'apprendre l'entrée du comte d'Artois en Franche-Comté. Non-seulement ce prince et ses fils, placés sur les frontières les plus opposées, semblent se présenter pour agiter la France d'une extrémité à l'autre; mais le chef de leur maison, Louis XVIII lui-même, est parvenu à faire circuler dans Paris ses paroles, ses insinuations, ses pardons et ses promesses. Du fond de sa retraite de Hartwel, en Angleterre, il a écrit aux principaux fonctionnaires de l'empire, aux sénateurs, aux membres du conseil et de la magistrature : ses lettres viennent d'arriver mystérieusement à leur adresse; et déjà quelques-uns de ceux qui les ont reçues rêvent aux chances d'une révolution nouvelle ! Des rumeurs souterraines commencent à se faire entendre dans la capitale, tandis que la conjuration éclate dans les provinces occupées par l'ennemi, et surtout dans le Midi..... Telle est la substance des derniers rapports qu'on reçoit de toutes parts.

«Cet état de choses n'aggrave que trop l'affaire des royalistes de Troyes. Il faut se décider à punir; et peut-être, pour qu'on prenne ce parti, n'est-ce pas trop de l'influence du champ de bataille qui nous environne. Chaque jour, à chaque instant, quelques-uns des nôtres tombent sous les coups de l'ennemi : au milieu de cette destruction continuelle, la vie d'un obscur conjuré pèse à peine dans les balances sanglantes de la guerre. Parmi les noms des coupables que la clameur publique vient de désigner, on a retenu ceux de deux anciens émigrés, que toute la ville accuse, non-seulement d'avoir porté la cocarde blanche et repris la croix de Saint-Louis, mais encore d'avoir fait publiquement des démarches auprès de l'empereur de Russie en faveur de la cause des Bourbons. Ce sont les sieurs Gouaut et Vidranges; ce dernier s'est réfugié à Chaumont; mais Gouaut est resté; la foudre qu'il a voulu braver tombe sur lui : il est traduit au conseil de guerre, et servira d'exemple.....»

M. Gouaut fut condamné à mort. — M. Fain continue :

«Napoléon, harassé de fatigue, venait de se retirer dans sa chambre, lorsque la famille éplorée de Gouaut se présente aux portes pour demander grâce. Napoléon ne savait pas résister à ces cris de miséricorde; des rémissions éclatantes et nombreuses attestent assez sa clémence : mais cette fois, déterminé à ne pas se laisser fléchir, il avait pris des précautions contre lui-même, et n'avait trouvé d'autres moyens que de ne pas se laisser approcher. Cependant l'écuyer de service est des environs de Troyes, c'est Mesgrigny. Il veut servir ses compatriotes, tout ce qui est de service avec lui le seconde. A peine Napoléon est réveillé que le placet de Gouaut est présenté; mais est-il encore temps de sauver ce malheureux ? On court à l'état-major, le prince de Neuchâtel répond que la sentence a dû être exécutée. Napoléon veut du moins qu'on s'en assure. Un officier d'ordonnance y court. Bientôt cet officier revient : il est trop tard. Napoléon garde un long silence, et le rompt enfin en disant : *La loi le condamnait !*»

Retraite de l'armée austro-russe sur l'Aube. — Conférences de Lusigny. — L'armée austro-russe continuait sa marche rétrograde vers l'Aube. — Schwartzenberg avait demandé un armistice, et Lusigny avait été le lieu désigné pour ouvrir des conférences à ce sujet. — La question militaire était trop simple en elle-même pour présenter de grandes difficultés; mais la politique s'était emparée de la négociation et l'avait singulièrement compliquée.

«Dans ces pourparlers, l'ennemi ne se proposait qu'une suspension d'armes; mais Napoléon, portant ses vues plus loin, cherchait à profiter de l'occasion pour poser les bases de la paix définitive. Il désirait garder Anvers et les côtes de la Belgique : c'était le prix qu'il se promettait de ses derniers succès. Mais Anvers était pour l'Angleterre la négociation tout entière; et, par l'influence anglaise, cette concession

[1] Voir plus haut l'entrevue de Châtres, page 113.

Digitized by Google

devait être obstinément refusée au congrès de Châtillon. Il était dès lors indispensable de faire traiter ce point sur un autre terrain. Anvers devait perdre de son importance aux yeux désintéressés des généraux russes, autrichiens et prussiens : Napoléon s'était donc proposé de faire préjuger la question dans la conférence militaire de Lusigny ; mais tant qu'elle serait indécise, il ne voulait pas se priver, par une trève prématurée, des avantages que la poursuite des Autrichiens semblait lui promettre pour compléter la défaite des alliés. Aussi l'armée française n'avait-elle pas cessé un moment de pousser les Autrichiens l'épée dans les reins.»

Le quartier général ennemi rétrogradait jusqu'à Colombey ; la garde russe était en retraite sur Langres ; le corps de Lichtenstein, sur Dijon. Les souverains alliés s'étaient retirés à Chaumont en Bassigny ; nos troupes s'emparaient de Lusigny au moment où les commissaires pour l'armistice s'y réunissaient. Cette occupation militaire de Lusigny avait même donné lieu à des difficultés dès les premiers pourparlers ; mais de plus graves obstacles s'étaient élevés bientôt après, lorsqu'on en était venu à disputer la ligne de l'armistice.

Les généraux ennemis avaient proposé le *statu quo* des deux armées.

«Le général Flahaut, commissaire français, conformément à ses instructions, avait demandé que la ligne s'étendît depuis Anvers, où était le général Carnot, jusqu'à Lyon, où était le duc de Castiglione. Cette ligne devait placer les forces de la France sur un seul front, depuis l'Escaut jusqu'aux Alpes. Les commissaires russe et prussien, affectant de se mettre hors de l'influence des derniers événements, trouvaient que c'était payer trop cher quelques délais dont l'armée autrichienne avait besoin pour reposer ses colonnes. Le général autrichien était plus conciliant ; mais, par suite de la forme diplomatique que les conférences avaient prise, chaque commissaire s'était trouvé dans la nécessité de demander de nouvelles instructions, et le temps se perdait à les attendre.»

Cependant les moments étaient précieux, et de nouveaux événements allaient compliquer les embarras déjà si graves de la guerre et de la politique.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1813.

21 DÉCEMBRE. Le passage du Rhin est livré par les Bâlois aux Autrichiens.
22 — L'Empereur communique au sénat et au corps législatif les pièces relatives aux négociations.
31 — Genève est livrée aux Autrichiens.
— — Passage du Rhin à Coblentz par l'armée prussienne.

1814.

1er JANVIER. Discours de l'Empereur aux membres du corps législatif.
2 — Prise du fort Louis (Bas-Rhin) par les Russes.
3 — Occupation de Colmar (Haut-Rhin) par les Bavarois.
— — Occupation de Montbelliard par les Autrichiens.
4 — Occupation de Haguenau (Bas-Rhin) par les Russes.
— — Prise du fort l'Ecluse.
6 — Armistice entre l'Angleterre et le roi de Naples.
9 — Combat de Rambervillers.
11 — Alliance entre l'Autriche et le roi de Naples.
12 — Prise et pillage de Bourg (Ain) par les Autrichiens.
16 — Occupation de Nancy.
17 — Prise de Langres.
19 — Occupation de Dijon.
20 — Prise de Toul.
21 — Entrée des Autrichiens à Châlons-sur-Saône.
— — Passage de la Meuse par les Prussiens.
22 — Sortie de la garnison de Thionville.
24 — Départ de Pie VII pour retourner à Rome.
25 — Entrée des Autrichiens à Bar-sur-Aube.
26 — L'Empereur porte son quartier général à Châlons-sur-Marne.
27 — Combat et reprise de Saint-Dizier.
29 — Bataille et victoire de Brienne.
1er FÉVRIER. Bataille de la Rothière.
2 — Combat de Ronay.
3 — Combat de la Chaussée.
4 — Combat de Saint-Thiébault.
— — Reddition de Châlons.
5 — Ouverture du congrès de Châtillon.
7 — Prise de Troyes par les Coalisés.
9 — Combat de la Ferté-sous-Jouarre.
10 — Combat de Champ-Aubert.
11 — Arrivée du duc d'Angoulême à Saint-Jean-de-Luz.
— — Combat et succès de Montmirail.
— — Attaque de Nogent-sur-Seine.
12 — Combat de Château-Thierry.
— — Reddition de Sens.
13 — Combat de Cuttérelle.
14 — Combat et succès de Vauchamps.
17 — Combats de Mormant et de Valjouan.
— — 2e Combat de Montmirail. — Retraite des Coalisés sur Troyes.
18 — Combat et succès de Montereau.
21 — Arrivée du comte d'Artois à Vesoul.
22 — Combat de Mery-sur-Seine.
— — 2e Combat de Château-Thierry.
23 — Combat de Fontvannes. — Reprise de Troyes.
26 — 2e Combat de Bar-sur-Aube.
27 — 3e Combat de Bar-sur-Aube.
— — Conférences de Lusigny.

1814. — CAMPAGNE DE FRANCE.

BATAILLES DE CRAONNE, DE LAON, D'ARCIS-SUR-AUBE, DE PARIS.

SOMMAIRE.

Mouvement de l'armée de Silésie. — Elle marche sur Paris. — L'Empereur se met à sa poursuite — Combat de Bar-sur-Aube. — Combat de Bar-sur Seine. — Évacuation de Troyes. — Poursuite de Blucher. — Il repasse la Marne et l'Aisne. — Reprise de Soissons par l'ennemi. — Combat de Saint-Brice. — Prise de Reims par les Français. — Bataille de Craonne. — Bataille de Laon. — Prise, combat et reprise de Reims. — Combat d'Arcis sur-Aube. — Nouveau plan de Napoléon. — Marches et contre-marches entre Vitry, Saint-Dizier et Doulevent. — Combat de Fère-Champenoise. — Combat de Meaux. — Bataille et capitulation de Paris. — Retour de l'Empereur.

ARMÉE FRANÇAISE.

Général en chef. — L'Empereur NAPOLÉON.

ARMÉES COALISÉES.

Grande armée austro-russe. — Le prince de SCHWARTZENBERG.
Armée de Silésie. — Le maréchal BLUCHER.

Mouvement de l'armée de Silésie. — Elle marche sur Paris. — L'Empereur se met à sa poursuite. — Après le combat de Vauchamps, le maréchal Blucher, séparé de ses lieutenants, battu comme eux, fit en toute hâte retraite vers Châlons-sur-Marne, ne sachant trop où sa déroute pouvait le mener; mais la fortune ne lui tint pas long-temps rigueur. Dès le lendemain, Napoléon, rappelé vers Nangis et Montereau, cessa de peser sur lui. Blucher ne fut plus poursuivi que par le duc de Raguse, et bientôt celui-ci se vit obligé lui-même de lâcher prise, pour revenir sur Montmirail, combattre un corps de troupes que le prince Schwartzenberg avait fait avancer au secours des Prussiens. Tandis que le duc de Raguse, occupé à poursuivre cette troupe, était allé prendre position à Sézanne, Blucher mit les moments à profit, et rallia à lui les corps de Sacken et d'Yorck.

Ceux-ci avaient échappé, de leur côté, à la poursuite du duc de Trévise, par un concours de circonstances non moins heureuses que celles qui avaient débarrassé leur général en chef.

Les corps prussiens de Bulow, et les divisions russes de Wintzingerode et de Woronzof, après avoir pris possession de la Belgique, avaient franchi notre ancienne frontière du nord. Leur avant-garde, pénétrant à travers les Ardennes, s'était avancée jusqu'aux portes de Soissons. A défaut de bonnes murailles et d'une nombreuse garnison, Soissons avait le général Rusca pour commandant; mais ce brave officier avait été tué d'une des premières décharges, et sa mort avait livré la place au général Wintzingerode. Les Russes y étaient entrés le 13 février, précisément pour recueillir les fuyards de Sacken et d'Yorck qui s'échappaient du combat livré la veille à Château-Thierry. Ces troupes ayant appris, en se ralliant à Soissons, que leur général en chef, Blucher, ralliait lui-même ses forces du côté de Châlons, s'étaient aussitôt mises en marche pour aller le rejoindre par la route de Reims.

Les Russes avaient voulu se conserver l'importante possession de Soissons; mais dès le 19 février le duc de Trévise avait repris cette ville.

Le maréchal Blucher, peu de jours après ses défaites, était donc parvenu à réunir toutes ses forces, et se voyait au moment d'en recevoir de nouvelles qui lui arrivaient par les routes du nord et de la Lorraine. Le 18 février, il s'était trouvé en état de courir à son tour au secours de Schwartzenberg: des bords de la Marne, il était venu camper, avec 50,000 hommes, au confluent de l'Aube et de la Seine; il avait reçu en route, le 19, au bivouac de Sommesous, un nouveau renfort de 9,000 hommes appartenant au corps de Langeron: il espérait qu'une réunion générale de toutes les forces des alliés en avant de Troyes arrêterait Napoléon, et produirait les mêmes résultats qu'à Brienne. — Comme on l'a vu, ce n'était pas seulement un détachement de l'armée de Silésie que le général Gruyère avait rencontré à Mery, c'était l'avant-garde de toute cette armée. — Blucher s'était trouvé de sa personne au combat du pont de Mery; il y avait été blessé à la jambe. Il n'avait pris le parti de la retraite qu'après s'être convaincu de ses propres yeux, qu'il était impossible de rejoindre l'armée de Schwartzenberg en avant de Troyes, et que la réunion projetée était désormais inutile. Dès lors il s'était décidé à repasser l'Aube; mais sa retraite cachait un des plus hardis projets de la campagne. Encouragé par les renforts qui ne cessaient de lui arriver, soit qu'il eût reçu des ordres de son cabinet, soit qu'il n'eût pris conseil que de son audace, Blucher avait résolu de s'avancer encore une fois sur Paris, pour tenter une grande diversion en faveur de l'armée autrichienne. Ainsi, pendant que le gros de l'armée française était autour de Troyes, occupée d'armistice et de paix, les troupes prussiennes descendaient rapidement sur les deux rives de la Marne. Le duc de Raguse, forcé, le 24, d'abandonner Sezanne, se retirait, par la Ferté-Gaucher, sur la Ferté-sous-Jouarre. De l'autre côté de la Marne, le duc de Trévise, après avoir laissé garnison dans Soissons, se retirait également sur la Ferté-sous-Jouarre.

L'empereur Napoléon reçut, dans la nuit du 26 au 27, ces nouvelles qui changèrent aussitôt tous ses plans; renonçant à faire accepter la bataille à l'armée

Digitized by Google

austro-russe, il laissa, pour l'observer, les corps de Macdonald, Oudinot et Gérard, en position sur les routes de Châtillon et de Bar-sur-Aube, et, avec le reste de ses troupes, il se mit, le 27 au matin, à la poursuite du général Blucher.

Combat de Bar-sur-Aube. — Le prince de Schwartzenberg, instruit aussitôt de ce mouvement de Napoléon, quitta la défensive, et, reprenant l'offensive, attaqua le jour même (27) les corps français laissés devant lui sur l'Aube.

L'action s'engagea, vers onze heures du matin, sur toute la ligne. La gauche française, occupant les hauteurs de Vernonfait, fut la plus vigoureusement abordée. Les brigades Montfort et Belair repoussèrent d'abord une première attaque, en refoulant l'ennemi dans un ravin; mais bientôt écrasées par la mitraille, elles allaient être ébranlées lorsque la brigade Pinoteau vint les appuyer. Ce secours était insuffisant pour que l'infanterie pût se maintenir sous l'effroyable feu des alliés. Dans ce moment critique, la cavalerie, aux ordres du général Kellermann, ayant passé l'Aube au gué du Saint-Esprit, prit sur-le-champ part au combat. La division de cavalerie légère du général Jacquinot, soutenue de la division de dragons venant d'Espagne, s'élança sur la cavalerie russe, la tailla en pièces et la ramena le sabre à la gorge.

Cette brillante charge, poussée à fond, paraissait décider l'action en faveur des Français, lorsque le général russe Wittgenstein fit avancer toutes ses réserves et une artillerie formidable. Le général Ismert, avec les 4e et 16e dragons, chargea sur cette artillerie par trois fois, mais sans succès, et en moins d'un quart d'heure perdit 400 chevaux. L'ennemi recevant à chaque instant de nouveaux renforts, et une colonne russe débordant déjà notre gauche, malgré la bonne contenance de la brigade Belair, le maréchal Oudinot ordonna la retraite.

Dans le temps que ceci se passait au corps du maréchal Oudinot, le corps du général Gérard était aussi attaqué dans la ville de Bar même, par le général bavarois de Wrède; mais les dispositions du général avaient été si bien prises qu'il repoussa constamment l'ennemi, et il s'y serait long-temps maintenu si, prévenu du mouvement rétrograde du centre et de la gauche, il n'eût pas jugé une plus longue résistance inutile.

Une partie de l'armée avait déjà passé le pont de Dolencourt, lorsque l'ennemi, plaçant douze pièces sur les hauteurs de ce village, à 80 toises de la route, derrière un large ravin, couvrit de mitraille la cavalerie du général Kellermann. Cette canonnade inattendue causa un instant de désordre; il se propageait, lorsque le général Montfort, à la tête d'un bataillon et de quelques compagnies, poussa droit à la batterie et obligea l'ennemi à s'éloigner. L'armée effectua alors sa retraite sans être autrement inquiétée, et s'établit à Vandœuvres le lendemain.

Cette journée, où 50,000 alliés ne gagnèrent que le champ de bataille sur 15,000 Français, presque sans artillerie, coûta à ceux-ci 3,000 hommes, prisonniers, tués ou blessés. Le général Pinoteau fut du nombre de ces derniers. L'ennemi avoua une perte de 2,400 hommes. Le prince de Schwartzenberg et le général Wittgenstein furent blessés.

Le même jour, le maréchal Macdonald, qui, par la route de Châtillon, occupait le pays entre l'Aube et la Seine, avait fait porter sur la Ferté le général Milhaud avec les divisions de cavalerie Piré et Briche, et la brigade d'infanterie du général Simmer. L'avant-garde française rencontra la cavalerie autrichienne sur les hauteurs en avant de la Ferté; la canonnade s'engagea vivement, et les escadrons, se déployant, allaient fournir leurs charges, lorsque l'ennemi repassa l'Aube et rompit le pont de la Ferté.

Combat de Bar-sur-Seine.— Évacuation de Troyes. — Le 2 mars, le maréchal Macdonald fut attaqué près de Bar-sur-Seine, par le corps du prince royal de Wurtemberg. Le général Brayer défendit cette ville pendant quelques heures; mais l'ennemi ayant enfoncé la porte de Châtillon à coups de canon, il ne voulut pas exposer la ville aux calamités d'une prise de vive force, et se retira derrière la Barce, dont il fit sauter le pont.

Après les combats de Bar-sur-Aube et de Bar-sur-Seine, les deux corps français, qui ne comptaient pas au-delà de 25,000 hommes, trop faibles pour soutenir le choc d'un ennemi quatre fois plus nombreux, se retirèrent sur la Barce, couvrant de cette position la ville de Troyes. Le 3 mars, ils furent de nouveau attaqués par toutes les forces alliées; et après avoir vigoureusement soutenu leurs efforts toute la journée, ils évacuèrent les bords de la Barce, et se replièrent sur Troyes pendant la nuit.

Le maréchal Macdonald, qui commandait en chef les deux corps réunis, ne jugeant pas possible, avec des forces aussi disproportionnées, de tenir sur la rive droite de la Seine, passa sur la rive gauche de cette rivière, et évacua, le lendemain 4, la ville de Troyes, qui fut aussitôt occupée par l'ennemi.

Poursuite de Blucher. — Il repasse la Marne et l'Aisne. — Cependant l'Empereur se dirigeait par Arcis-sur-Aube sur Sezanne. — Le 27 février au soir, l'armée bivouaqua, non loin de la Fère-Champenoise, sur les confins des départements de l'Aube et de la Marne. L'Empereur passa la nuit chez le curé du petit village d'Herbisse [1]. — Le lendemain, tandis que l'ar-

[1] M. Fain a fait un tableau intéressant de ce court séjour de l'Empereur dans un des plus pauvres villages de la Champagne.

« Arrêtons nous, dit-il, un moment avec le quartier impérial. Après les peines de la journée, la gaieté française jetait encore de temps en temps quelques lueurs sur le repos du soir : cette soirée d'Herbisse est peut-être la dernière de ce genre que je puisse mettre sous les yeux du lecteur.

« Le presbytère se composait d'une seule chambre et d'un fournil : Napoléon se renferme dans la chambre, et y abrége la nuit par ses travaux accoutumés. Les maréchaux, les généraux aides de camp, les officiers d'ordonnance et les autres officiers de la maison remplissent aussitôt le fournil : le curé veut faire les honneurs de chez lui, au milieu de tant d'embarras, il a le malheur de s'engager dans une querelle de latin avec le général Lefèvre; pendant ce temps, les officiers d'ordonnance se groupent autour de la nièce, qui leur chante des cantiques. Le mulet de la cantine se laissant atteindre, il arrive enfin : on établit aussitôt une porte sur un tonneau; quelques planches sont ajustées autour, en forme de bancs; les principaux s'y asseyent, les autres mangent debout. Le curé prend

Digitized by Google

mée continuait sa marche vers Sezanne, Napoléon se porta, avec des troupes légères, sur un corps ennemi qui était posté à la Fère-Champenoise, et le chassa devant lui : c'était un détachement de cavalerie que Blucher avait jeté de ce côté sous les ordres du général Tettenborn, pour communiquer avec l'armée autrichienne. — Les colonnes de l'armée française se réunirent, vers le milieu de la journée, à Sezanne : on y apprit que les ducs de Trévise et de Raguse étaient, le 26, à la Ferté-sous-Jouarre ; mais que trop faibles encore malgré leur jonction, ils continuaient à reculer devant toutes les forces de Blucher, et devaient être à Meaux ; qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour sauver cette ville si voisine de la capitale.

L'armée se remit aussitôt en marche ; mais la journée étant déjà très avancée, on ne put faire que quelques lieues au-delà de Sézanne, et l'on bivouaqua à moitié chemin de la Ferté-Gaucher.

Le 1er mars, au matin, l'armée française arriva à la Ferté-Gaucher. Les nouvelles reçues de Meaux furent rassurantes : les Prussiens avaient été arrêtés, le 29, par la rupture des ponts de Trépont et de Lagny ; ils avaient été également arrêtés, la veille, sur la ligne de l'Ourcq, au village de Lisy, par les troupes du duc de Raguse ; et sur la Térouenne, au gué de Trême, par les troupes du duc de Trévise.

Ainsi les deux maréchaux tenaient toujours en avant de Meaux ; Napoléon allait sans doute arriver à temps ; dans quelques heures ses troupes allaient se trouver en ligne : si Blucher, surpris par leur brusque arrivée, essayait de faire volte-face contre elles, un combat décisif devait s'ensuivre, et les affaires pouvaient être promptement rétablies. Pleine de ces espérances, l'armée continua, en toute hâte, sa marche par Rebais ; elle était harassée, mais l'ardeur de vaincre la soutenait : de Rebais, elle se dirigea sur la Ferté. Arrivée enfin sur les hauteurs de Jouarre, elle découvrit, à ses pieds, la ville de la Ferté, les sinuosités de la vallée, et, de l'autre côté de la Marne, l'armée prussienne qui lui échappait.

Blucher avait été informé sans doute, par les troupes légères de Tettenborn, de l'approche de Napoléon ; il avait évacué aussitôt la rive gauche de la Marne : et réuni à ses troupes de la rive droite, il avait coupé les ponts, et venait de mettre la rivière entre son armée et celle qui le poursuivait.

Napoléon ordonna aussitôt de rétablir un pont à la Ferté ; mais cette opération exigeait au moins vingt-quatre heures ; on passa la nuit à Jouarre.

Dans la nuit du 2 au 3 mars, les troupes françaises effectuèrent enfin le passage de la Marne : mais tout à coup le temps changea ; une forte gelée succéda à la pluie, et l'ennemi vit se convertir en routes solides et faciles ces mêmes boues d'où, quelques heures auparavant, il désespérait de sortir.

Malgré ce contre-temps, toutes les chances d'un grand succès n'étaient pas perdues. Dans la direction que l'ennemi était forcé de suivre pour opérer sa retraite, le cours de l'Aisne lui barrait le passage. Soissons était la clef de cette barrière ; Soissons, dont les fortifications avaient été relevées, et dont 1.400 Polonais formaient la garnison : l'ennemi ne pouvait espérer de l'enlever par un coup de main. Blucher était à Beurneville, près la Ferté-Milon ; ses soldats, épars dans les plaines de Gandelu et d'Aulchy-le-Château, ayant devant eux l'Aisne, derrière eux la Marne, pressés à gauche par les troupes du duc de Trévise et du duc de Raguse, à droite par l'armée de Napoléon, couraient donc grand risque d'être acculés sur Soissons, et d'être forcés de déposer armes et bagages aux pieds des remparts de cette ville.

Plein de ces espérances, Napoléon débouscha, le 3 mars, par le nouveau pont de la Ferté ; il porta rapidement ses troupes sur la grande route de Châlons jusqu'à Château-Thierry ; et là, trouvant à gauche la route de Soissons, il la fit prendre à son armée, qu'il ramena ainsi sur les flancs de l'ennemi.

Tandis que la droite de l'armée française s'avançait ainsi par la route de Château-Thierry à Soissons, la gauche, formée des troupes des ducs de Trévise et de Raguse, tournait l'ennemi, et marchait également sur Soissons par Villers-Cotterets et par Neuilly-Saint-Front.

Dans ce moment critique, les ponts-levis de Soissons s'abaissèrent devant l'armée prussienne étonnée ! Ce passage inespéré lui fut ouvert par les généraux Bulow et Woronzof, que le hasard venait d'amener sur l'autre rive de l'Aisne.

Reprise de Soissons par l'ennemi. — Soissons, prise le 14 février, ainsi que nous l'avons vu, avait été évacuée par les Russes, et réoccupée par les troupes françaises. Le général Moreau en avait le commandement, avec une garnison de 1.400 Polonais. Les généraux alliés Woronsof et Bulow s'étaient présentés devant cette ville le 2 mars, et après quelques coups de canon tirés, l'avaient sommée d'ouvrir ses portes.

Le général Moreau, intimidé par la force de l'ennemi, ne se pénétra point assez de l'importance de la place qu'il était chargé de défendre, et capitula sous la seule condition qu'il lui serait loisible de rejoindre l'armée française avec sa garnison et ses pièces de campagne. — Quoique cette capitulation fût des plus avantageuses pour l'ennemi, elle fut au moment d'être rompue par la mauvaise foi des Prussiens, qui, en contravention au traité, ne voulaient laisser sortir que deux pièces de campagne. Cette déloyauté trans-

place à la droite du grand maréchal, et la conversation s'engage sur le pays où l'on se trouve : notre hôte a peine à concevoir comment ces militaires connaissent si bien les localités ; il veut absolument que tout son monde soit champenois. Pour lui expliquer ce qui l'étonne, on lui présente des feuilles de Cassini, que chacun a dans sa poche ; il y retrouve le nom de tous les villages voisins, et s'étonne encore davantage, tant il est loin de penser que la géographie s'occupe de pareils détails : les naïvetés du bon curé égayent ainsi la fin du repas. Bientôt après on se disperse dans les granges voisines : les officiers de service restent seuls auprès de la porte de la chambre où se trouve Napoléon ; on leur apporte leur botté de paille ; et le curé ne pouvant aller coucher dans son lit, on lui cède la place d'honneur sur le lit de camp. Le lendemain matin, 28, le quartier impérial part de très bonne heure : Napoléon était à cheval que le curé n'était pas encore réveillé ; il se réveille enfin ; mais, pour le consoler de n'avoir pas fait ses adieux, il ne faut rien moins qu'une bourse que le grand maréchal lui fait remettre, et qui est l'indemnité d'usage dans toutes les maisons peu aisées où Napoléon s'arrête. »

Digitized by Google

porta de fureur la garnison; excitée encore par le bruit du canon de l'armée française qui, depuis la veille, ne cessait de se faire entendre en se rapprochant, elle allait se mettre en révolte contre le général Moreau, et défendre la place malgré lui, lorsque le général russe Woronsof aplanit les difficultés, en faisant sentir aux Prussiens le danger d'insister sur leurs injustes prétentions. «Donnez-leur, dit-il, toutes «les pièces qu'ils réclament, et les miennes même, s'ils «les exigent; mais qu'ils partent de suite: nous aurons «encore fait un bon marché.»

Woronsof voyait sainement: à peine la garnison fut-elle hors des faubourgs que les têtes des colonnes de l'armée du général Blucher y parvinrent dans le plus grand désordre, vigoureusement suivies par l'armée sous les ordres de Napoléon. Blucher fut sauvé, car il put alors passer l'Aisne sans obstacle.

Si Soissons eût tenu seulement trois ou quatre jours, ainsi qu'il était raisonnable de l'espérer, Blucher, pressé en queue par les maréchaux Mortier et Marmont, poussé sur son flanc gauche par Napoléon, et acculé à l'Aisne, sur laquelle il n'avait aucun passage assuré, aurait été contraint de mettre bas les armes en rase campagne, comme il l'avait fait déjà à Schwartau, dans la guerre de 1806.

Combat de Saint-Brice. — Prise de Reims par les Français. — Pendant que le gros de l'armée française, sous les ordres de l'empereur Napoléon, poussait l'armée de Silésie, de la Marne sur l'Aisne, le général Corbineau, à la tête de 400 hommes de cavalerie de la garde impériale, se portait sur Reims.

Le 5 mars, vers quatre heures du matin, ce corps arriva devant la ville par des chemins de traverse, la tourna par Saint-Brice, enveloppa quatre bataillons ennemis postés sur le plateau de Sainte-Geneviève, et leur fit mettre bas les armes. La possession de Reims coupa la communication entre l'armée de Silésie et l'armée austro-russe, restée sur la Seine.

Le même jour, la division de cavalerie Roussel, vers deux heures du matin, attaqua et culbuta, près de Braine, sur la route de Soissons, un millier de Cosaques qui occupaient cette petite ville; elle fit une centaine de prisonniers, et délivra quelques Français faits prisonniers par les Russes les jours précédents.

Bataille de Craonne. — La jonction de l'armée de Silésie avec les corps des généraux Bulow, Woronzof et Wintzingerodl, qui s'effectua sur l'Aisne, porta les forces réunies sous les ordres du Blucher à 100,000 hommes.

Napoléon, après sa réunion avec les maréchaux Mortier et Marmont, pouvait disposer d'à peu-près 35 000 hommes, malgré son infériorité numérique, il se disposa à donner une seconde leçon de tactique au général Blucher. Son projet était de couper l'armée de Silésie de la route de Belgique, en la tournant par sa gauche, et, à cet effet, de la prévenir à Laon.

Le 5 mars au soir, le pont de Bery au Bac fut forcé par la division de la cavalerie Excelmans et par la brigade de cavalerie polonaise du général Paesz. L'armée française passant l'Aisne prit position à Corbeny. Le général Blucher, se voyant ainsi menacé par sa gauche, se hâta d'arrêter la retraite en échelons de ses divers corps, et leur ordonna de se réunir sur le plateau de Craonne, pour s'opposer à la marche de l'armée française sur Laon. Il dirigea en même temps sur cette ville un corps de 10,000 chevaux et celui de Bulow, afin d'en conserver la position jusqu'à la concentration de toutes ses forces, ou de tourner la droite de l'armée française si elle attaquait la position de Craonne.

Le 6, dans l'après-midi; Napoléon poussa dans cette direction une reconnaissance qui fut si vigoureusement reçue, qu'il la fit soutenir par le maréchal Ney; jusqu'à sept heures du soir, la division Meunier fut aux prises avec l'ennemi.

Le lendemain 7, au matin, l'Empereur reconnut la position des alliés. Les ailes de l'armée ennemie, s'appuyaient à deux profonds ravins. Un autre ravin large, mais moins profond, couvrait son front, où l'on ne pouvait arriver que par deux longs et étroits défilés défendus par de nombreuses batteries. Le corps russe du général Woronzof était en première ligne, celui du général Sacken en seconde, et les corps de Langeron, Kleist et Yorck manœuvraient sur le flanc des deux armées.

Napoléon chargea le prince de la Moskowa de l'attaque principale, qu'il dirigea sur la droite de cette formidable position par le vallon de la Lothe. Le général Nansouty, avec la division de cavalerie du général Excelmans et la brigade polonaise du général Paesz, dût chercher à déborder la droite de l'ennemi, par la vallée de Vassogne. Pour donner le temps aux divers corps d'entrer en ligne, l'artillerie de la garde devait engager la canonnade sur le centre.

L'attaque de droite devait-être soutenue par les maréchaux Mortier et Victor. Mais le prince de la Moskowa, emporté par trop d'ardeur, n'attendit point l'arrivée de ses deux collègues; dès qu'il entendit les premiers coups de canon, il déboucha du village de Saint-Martin, sur deux colonnes: celle de droite composée de la brigade Boyer et celle de gauche formée des divisions Meunier et Curial. Ces deux colonnes s'avancèrent quelque temps protégées par l'escarpement du plateau; mais, lorsqu'au moment de le couronner, elles se démasquèrent, elles furent accueillies par un feu d'artillerie et de mousqueterie si vif, qu'elles s'arrêtèrent tout court.

L'Empereur, voyant l'affaire prématurément engagée, fit porter en avant sur la ferme de Heurtebise, la division Boyer de Rebeval, du corps du duc de Bellune. Les troupes russes se retirèrent alors. Le duc de Bellune s'occupait de placer son artillerie, lorsqu'une balle, lui traversant la cuisse, le mit hors de combat.

Pendant ce temps, le général Nansouty abordait l'extrême droite de la ligne ennemie, mais l'artillerie n'ayant pu le suivre, son attaque fit peu d'effet, et ne fut d'aucune importance.

Le corps du prince de la Moskowa, réduit à 3 000 hommes, se consumait en efforts impuissants devant le village d'Ailles, et ressemblait moins à une colonne d'attaque qu'à des tirailleurs qui en auraient précédé

Bataille d'Orthez

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Bataille de Toulouse.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Pont d'Orthez

Pont de Mauleon

Digitized by Google

Digitized by Google

Fontaine de l'Eléphant.

Digitized by Google

une. Le général Boyer de Rebeval n'était pas plus heureux; quoique protégé par les batteries de la garde, il était écrasé par la mitraille, et sa propre artillerie ne lui était d'aucun secours; car ses canonniers, aussi novices que son infanterie, ne pouvaient manœuvrer les pièces. Le général Drouot, aide de camp de l'Empereur, vint à cette division, et mettant pied à terre, montra sous la mitraille, aux jeunes canonniers, la manière de charger et de pointer, avec autant de calme et de douceur que s'il eût été au polygone.

Voyant l'impuissance de l'attaque principale, Napoléon ordonna au général Grouchy, de soutenir cette attaque avec une brigade de cavalerie; mais ce général ayant été blessé presque aussitôt, ses escadrons ne recevant point d'ordre restèrent inactifs. Dans ce moment le général Woronzof s'apercevant de la faiblesse des corps français qu'il avait devant lui, les fit charger par sa cavalerie. Celle-ci fondit sur les divisions Meunier, Curial et Boyer de Rebeval, les culbuta dans le bois contre lequel elles étaient adossées, et où l'artillerie russe les foudroya; le général Laferrière, avec les éclaireurs de la garde, se précipita sur l'ennemi, mais il tomba grièvement blessé, et sa cavalerie repoussée ne put se rallier que dans le ravin de Vaucler, sous la protection de l'infanterie.

Témoin de ce désastre, l'Empereur disposa deux nouvelles attaques: il ordonna au général Edouard Colbert de déboucher avec ses lanciers sur le grand plateau de Craonne; il mit sous les ordres du général Charpentier qui arrivait avec sa division, le corps entier du duc de Bellune, le fit soutenir par la division Friant de la vieille garde, et lui prescrivit de rétablir le combat.

Cette double attaque eut un plein succès. Le général Colbert parvint, sous le feu le plus violent, à se former sur le grand plateau en avant de la ferme des Roches. Le général Charpentier franchit le ravin de Vaucler, culbuta tout ce qui lui résistait; les divisions Boyer, Meunier et Curial, sortirent alors du ravin, et s'emparèrent du village d'Ailles.

Woronzof, ébranlé par sa gauche et par son centre, commença son mouvement de retraite, repliant successivement ses lignes. Dans ce moment, sa droite fut chargée et maltraitée par les divisions Excelmans, et Laferrière et par la brigade Pacsz, sous les ordres du général Nansouty; mais, la cavalerie du corps de Sacken ayant soutenu cette charge, Woronzof ne put être sérieusement entamé.

Napoléon voyant le mouvement général de la retraite des alliés, donna le commandement de toute la cavalerie au général Belliard, qui, manœuvrant sur la ligne ennemie, la poussa vivement, cherchant à la débander par sa droite. Dans le même temps, le général Drouot avec six batteries de la garde, foudroyait les colonnes russes.

La nuit surprit l'armée française dans sa poursuite entre Filain et Ostel, où elle bivouaqua. Le général Colbert commandant l'extrême avant garde, poussa ses avant-postes jusqu'à l'Ange-Gardien, sur la route de Soissons à Laon.

Les généraux Woronzof et Sacken, après une halte de quatre heures, pendant la nuit, au village de Chavignon, ayant rallié la garnison de Soissons, se retirèrent sous Laon.— La cavalerie du général Wintzingerode, les corps de Kleist, Yorck et Langeron, manœuvrant dès la veille pour venir par Félieux, tomber sur le flanc droit des Français, s'égarèrent et n'arrivèrent dans ce village qu'à la nuit; ce qui fit échouer le projet du général Blucher.

Telle fut la bataille de Craonne. La victoire resta aux Français, puisqu'ils contraignirent l'ennemi à la retraite; mais il la payèrent chèrement. Plus de 5.000 hommes furent mis hors du combat. Outre les officiers que nous avons déjà nommés, les généraux Bigarré, Boyer et Lecapitaine furent blessés. Les alliés perdirent 5,000 hommes tués ou blessés. De part ni d'autre on ne fit aucun prisonnier.

Bataille de Laon. — Après la bataille de Craonne, l'armée française se mit en mouvement sur Laon; le maréchal Marmont, avec le 6e corps d'infanterie, la division du duc de Padoue nouvellement organisée, et le premier corps de cavalerie, suivit par Bery-au-Bac la route de Reims; le reste de l'armée, sous les ordres de l'Empereur, marcha par celle de Soissons. Les deux colonnes formaient un total de 30.000 hommes. — Napoléon supposant parce qu'il n'avait eu à combattre à Craonne qu'une portion de l'armée de Blucher, que la majeure partie de cette armée était engagée dans un mouvement décousu, espérait ne pas lui lui donner le temps de s'établir à Laon, ou tout au moins, lui enlever cette position par une attaque brusque.

De son côté, l'armée de Silésie ayant échoué dans son projet de tourner la droite de l'armée française, pendant la dernière action, se hâtait de réunir ses divers corps épars, afin de les concentrer sous Laon pour y recevoir une seconde bataille.

Le 8 mars, le corps du maréchal Ney, faisant l'avant-garde des troupes qui suivaient la route de Soissons, poussa à coups de canon l'arrière garde ennemie jusqu'au défilé d'Estouvelle, formé par des marais impraticables qui de chaque côté resserrent la chaussée. L'ennemi défendit vigoureusement cette position; l'avant garde française bivouaqua à la nuit auprès du village d'Orcel; Napoléon et la vieille garde s'établirent en arrière à Chavignon.

Dans la soirée, des paysans ayant fait connaître à l'Empereur la possibilité de tourner le défilé d'Estouvelle, il voulut tenter, pendant la nuit, un coup de main sur Laon, espérant que l'armée ennemie n'y serait point encore réunie. En conséquence, il chargea le chef d'escadron Gourgaud de tourner le poste d'Estouvelle avec deux bataillons de chasseurs à pied et deux escadrons de chasseurs à cheval de la vieille garde, tandis que le maréchal Ney forcerait de front de la chaussée avec son infanterie, et ouvrirait à l'aide major général Belliard un débouché pour se précipiter dans la ville de Laon, à la tête de la cavalerie pêle-mêle avec les fuyards.

A onze heures du soir, Gourgaud se mit en mouvement par le moulin de Clery, Chavelloy et Chivy. La

difficulté des chemins, l'obscurité de la nuit, retardèrent sa marche, qui n'eut point l'effet qu'on en attendait. Mais l'attaque du prince de la Moskowa, fut tellement impétueuse, que le défilé fut forcé d'emblée. Les Russes endormis s'éveillèrent dans Estouvelle sous les baïonnettes françaises ; ils n'eurent pas le temps de courir aux armes, et dans le tumulte perdirent un grand nombre d'hommes tués ou prisonniers, avant d'être en état de défense.

Parvenu à Chivy, le prince de la Moskowa ne tarda pas à y être joint par la colonne du chef d'escadron Gourgaud. — Une demi-heure avant le jour, le général Belliard déboucha de ce village, et donna la chasse aux fuyards ; mais arrivé au pied de la montagne sur laquelle Laon est situé, sa cavalerie fut si rudement accueillie par un feu de mitraille, qu'elle fut contrainte de s'arrêter, et de prendre position, hors de portée, pour attendre le jour.

Au jour, on aperçut l'armée ennemie tout entière en ordre de bataille. Sa droite s'appuyait aux collines entre Thierret et la Neuville ; son centre était établi sur la croupe et au pied de la montagne de Laon ; sa gauche appuyée aux hauteurs d'Athies. Tout le front était couvert par une artillerie nombreuse avantageusement placée. Le développement de cette formidable ligne ne présentait pas moins de 90,000 hommes.

Aussitôt que le jour permit d'agir, notre avant-garde occupa successivement, sans beaucoup de résistance, Clacy, Leully, Semilly, Ardon, et l'armée se déploya à cheval sur la route, la droite à Leully, la gauche au tertre de Clacy. Dans le même temps, le duc de Raguse se dirigeait, par la route de Reims, vers l'extrême gauche ennemie, dans la direction d'Athies.

Vers onze heures, le général Blucher, ayant reconnu la faiblesse numérique de l'armée française, abandonna ses dispositions de défense, et résolut de prendre l'offensive. Une double attaque fit perdre d'abord aux Français Semilly et Arson : leur infanterie, vivement poussée, se retirait même en désordre, lorsque le général Belliard, par plusieurs charges, arrêta l'ennemi dans sa poursuite, et favorisa la reprise des deux villages. Jusqu'à quatre heures du soir, les deux partis, tour à tour attaqués et attaquant, se maintinrent dans leur position respective.

Napoléon commençait à voir que la position de Laon était inexpugnable par une simple attaque de front : il avait compté que le duc de Raguse, arrivant à sa hauteur en même temps que lui, favoriserait, par une diversion sur l'extrême gauche ennemie, ses opérations sur le centre et la droite. Il avait envoyé à ce maréchal plusieurs officiers d'état-major pour l'engager à hâter sa marche ; mais les officiers s'engagèrent, ou furent pris par les Cosaques qui rôdaient derrière l'armée. — Impatienté de n'avoir aucune nouvelle du 6e corps, Napoléon, vers cinq heures, tenta une nouvelle attaque générale. — Les divisions Charpentier et Boyer de Rebeval, arrivant dans ce moment, et s'étant jointes aux divisions Friant et Curial, emportèrent le village de Clacy, que l'ennemi occupait en force, et où la brigade Montmarie fit 250 prisonniers. Mais dans le temps que la gauche française obtenait ce léger succès, le général prussien Bulow s'emparait, à droite et de nouveau, du village d'Arson, où s'était jusque-là maintenue la division Poret de Morvan.

Le jour commençait à baisser ; l'Empereur fit cesser le feu. Pensant avoir dans la nuit des nouvelles du duc de Raguse, il remit au lendemain la suite du combat, fit bivouaquer les troupes sur le terrain où elles avaient combattu, et retourna, avec la vieille garde, coucher au village de Chavignon.

Pendant que la colonne de gauche opérait sur Laon par la route de Soissons, le duc de Raguse, suivant celle de Reims, délogea, vers une heure, du défilé de Fécieux l'avant-garde ennemie, commandée par le colonel Blucher (fils du général), et arriva devant Athies, qu'occupait le corps prussien d'Yorck. L'action fut chaude ; mais enfin l'ennemi fut chassé du village, et la division Lucotte, du corps du duc de Padoue, y prit poste un peu avant la chute du jour. Le duc de Raguse, n'ayant reçu aucune nouvelle de l'Empereur, suspendit son offensive, établit ses bivouacs, et envoya le colonel Fabvier, avec 400 chevaux et deux pièces de canon, pour tâcher d'avoir des renseignements sur la colonne de gauche.

Le général Blucher, qui ne pouvait se persuader, vu la difficulté de l'entreprise, que Napoléon, avec des forces si disproportionnées, voulût forcer de front la position de Laon, ayant été instruit de l'attaque du duc de Raguse, pensa que les efforts de l'armée française allaient se porter, par la route de Reims, sur sa gauche, et que le mouvement sur celle de Soissons n'était qu'une fausse attaque masquant la véritable. Pour déjouer ce projet supposé, il porta vers Athies les corps russes de Langeron et de Sacken, destinés à soutenir le corps prussien d'Yorck, auquel il ordonna de prendre l'offensive, aussitôt que les deux corps russes seraient à portée de le soutenir.

La nuit était close ; les troupes du duc de Raguse commençaient à allumer leurs feux, lorsque tout à coup elles furent abordées de front par les Prussiens, qui, à la faveur de l'obscurité, s'étaient approchés inaperçus. Athies fut emporté ; l'ennemi, ne trouvant pas de résistance, perça jusqu'à la colline où campait le gros du 6e corps. A peine les batteries françaises avaient-elles eu le temps de faire une décharge, que les canonniers les entraînèrent à la prolonge vers la Chaussée. Là, tout le monde chercha à se rallier, et déjà l'ordre se rétablissait, lorsque le corps de Kleist, qui, dans l'obscurité, s'était glissé par les bois, fit entendre son feu sur les derrières. Dès-lors une sorte de terreur panique s'empara des troupes du 6e corps : infanterie, cavalerie, artillerie, tout s'enfuit à la débandade jusqu'à Fécieux, où les plus fatigués reprirent haleine. La déroute ne se serait point arrêtée là, si le colonel Fabvier, entendant le bruit du combat, ne fut revenu en toute hâte. Formant aussitôt l'arrière-garde, il imposa tellement par sa bonne contenance à l'ennemi, que celui-ci, trompé sur la force de sa troupe, n'osa point continuer la poursuite. Les fuyards se rallièrent alors sous la protection de cette arrière-garde, et le duc de Raguse s'établit derrière la Vesles, aux environs de Fismes.

Digitized by Google

Les pertes, dans cette malheureuse affaire, furent peu considérables en morts et blessés; mais 2.500 prisonniers, quarante bouches à feu et cent trente-un caissons tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Le général Blucher ne doutant pas qu'après cet échec l'armée française ne se retirât au plus vite de devant Laon, ordonna aux corps de Langeron, Yorck, Kleist et Sacken (présentant une force d'environ 50,000 hommes), de pousser par la chaussée de Bery-au-Bac, afin de couper la retraite sur Reims. Avec 40,000 hommes, il conserva sa position de Laon, se préparant à prendre l'offensive sur ce point dès que le jour paraîtrait.

Vers trois heures du matin, Napoléon eut connaissance du revers essuyé par le duc de Raguse. Calculant alors que Blucher, pour accabler ainsi ce maréchal, avait dû nécessairement dégarnir sa droite et son centre, il résolut de se maintenir devant Laon, tant à dessein d'arrêter, par une attitude menaçante, les corps détachés à la poursuite du 6e corps, que dans l'espoir d'un succès que la supériorité numérique de l'ennemi ne lui avait pas permis d'obtenir la veille. Ainsi, 17 à 18,000 hommes allaient encore se heurter contre 40,000, avantageusement postés sur une montagne inexpugnable.

Le 10 mars, au jour, la division Charpentier, appuyée par la division Boyer de Rebeval, fut attaquée dans le village de Clacy par trois divisions russes du corps de Woronzof. Cinq attaques successives, toujours renouvelées par des troupes fraîches, échouèrent complètement : le général Charpentier, se maintint dans son poste jusqu'à deux heures.

Alors Napoléon prit l'offensive; il dirigea les divisions Meunier et Curial sur la montagne de Laon, en avant du village de Semilly. Mais ces divisions furent si maltraitées par des batteries placées à mi-côte, et qui jusque-là avaient été masquées, qu'elles furent contraintes de rentrer en ligne.

Convaincu enfin de l'impossibilité d'enlever Laon de vive force, l'Empereur voulut encore faire une dernière tentative pour tourner la position par la route de la Fère.— Le général Drouot, envoyé en reconnaissance vers ce point, vint bientôt, et avec sa franchise accoutumée, il déclara qu'un tel projet était inexécutable. Peu satisfait de cette réponse, Napoléon ordonna au général Belliard de pousser un parti de cavalerie dans cette direction. Ce général ayant trouvé de fortes masses d'infanterie embusquées derrière des taillis, appuyées par plusieurs batteries, confirma le rapport de Drouot. Enfin, vers quatre heures, l'Empereur se décida à la retraite. Toutefois on continua de canonner jusqu'à la nuit; l'armée commença alors à repasser le défilé d'Estouvelle. La vieille garde et Napoléon couchèrent à Chavignon.

Le 11 mars au jour, l'armée française, marchant la gauche en tête, commença son mouvement rétrograde sur Soissons, où elle prit position à quatre heures après midi, sans avoir été autrement inquiétée que par deux *houras* de cavalerie, l'un sur l'arrière-garde à Estouvelle, et l'autre sur la division Poret de Morvan, postée sur les hauteurs de Crécy.

La perte totale des alliés, dans les trois journées appelées la bataille de Laon, s'éleva à 5,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

Prise, combat et reprise de Reims. — Pendant que l'armée, sous les ordres de l'Empereur, était aux mains avec l'armée de Silésie, le comte de Saint-Priest, commandant un corps russe, s'approchait de Reims à l'improviste. Ce général, né français, s'étant procuré des intelligences dans cette ville, fut instruit qu'elle n'avait pour garnison qu'une centaine de chevaux de la garde impériale, 50 gendarmes et les cadres de trois bataillons, sous les ordres du général Corbineau, et que la place n'était fermée que par un mur abattu en partie.

Le 12 mars, à la pointe du jour, l'ennemi pénétrant dans Reims par trois côtés différents, surprit la petite garnison qui ne put se réunir. Le colonel Jacquemart rassembla seul quelques troupes, et tenta de s'opposer aux progrès des Russes; mais trop faible, il fut contraint de battre en retraite. Quelques compagnies ennemies lui fermaient le passage, il les culbuta, et sortit de la ville par la porte de Mars. Dix escadrons se mirent à sa poursuite, le chargèrent et le cernèrent; mais sa bonne contenance les éloigna, et sa poignée de braves se joignit enfin à la division de gardes d'honneur du général Defrance, qui accourait, mais trop tard, pour secourir Reims.

Le général Corbineau, trouvant toutes les issues occupées par l'ennemi, ne put sortir de la ville, et y resta caché jusqu'au lendemain. La garnison eût été prisonnière sans le généreux dévouement de la garde urbaine, qui facilita son évasion en la soutenant vaillamment dans plusieurs quartiers.

L'empereur Napoléon, instruit de cet événement, qui aurait permis à Blucher, au moment où celui-ci venait de faire sa jonction avec Bernadotte, de renouer ses communications avec Schwartzenberg, quitta Soissons, où il s'était retiré après la bataille de Laon, et se porta rapidement sur Reims pour reprendre cette ville.

La cavalerie du général Bordesoulle fit replier, sans coup férir, la cavalerie ennemie près de Ronay. L'infanterie du duc de Raguse, qui suivait immédiatement, trouva, sur le plateau des Ormes, deux bataillons prussiens, et les obligea à mettre bas les armes.

Napoléon étant arrivé à son avant-garde à quatre heures, reconnut le corps ennemi, fort de 14,000 hommes, en position sur la Vesle, en avant de Reims, et ne pouvant le tourner faute de pont sur la Vesle, il ordonna aussitôt de le forcer de front.

La division de cavalerie aux ordres du général Merlin engagea l'action à l'extrême droite, cerna trois bataillons et les fit prisonniers. Sur la Chaussée, la division Ricard attaqua vivement, et repoussa l'ennemi jusqu'à l'entrée du faubourg.

Le comte de Saint-Priest, voyant alors qu'il avait affaire à l'Empereur en personne, jugea qu'il ne pourrait se maintenir, et ordonna à sa seconde ligne de traverser Reims en toute diligence, et de se retirer dans la direction de Laon. Dans ce moment, ce général ayant eu l'épaule fracassée par un éclat d'obus, le dé-

Digitized by Google

sordre se mit dans ses troupes, qui encombrèrent bientôt la porte de Soissons. Le général Philippe de Ségur, commandant une brigade de gardes d'honneur de la division Defrance, s'en aperçut et tomba sur les dragons russes, dont il culbuta un grand nombre dans le bras gauche de la Vesle, après leur avoir enlevé huit pièces. Ce général fut grièvement blessé. Cette brillante charge, qui aurait coupé la retraite à tout ce qui était sur la rive gauche de la rivière, si le général Defrance avait pu la soutenir avec son autre brigade, n'obtint qu'un demi-succès; le 1er régiment d'infanterie russe se fit jour à la baïonnette, et sauva son général expirant.

Le duc de Raguse pénétra aussitôt dans le faubourg de Reims, et pendant que son artillerie tirait pour rompre la grille du canal, il plaça son infanterie dans les maisons, d'où elle tirailla, jusqu'à onze heures, sur les troupes qui tenaient encore derrière des épaulements.

Dans le temps que l'entrée de Reims était si vivement disputée, Napoléon ayant fait établir un pont sur la Vesle, les chevau-légers polonais de la garde, que commandait le général Kraczinski, suivis de la division Excelmans, passèrent cette rivière, et refoulèrent sur la ville une grande partie des troupes qui se retiraient sur la route de Béry-au Bac. Dès ce moment la déroute de l'ennemi fut complète; et les troupes, n'écoutant plus les généraux, se sauvèrent à la débandade dans toutes les directions.

Napoléon entra dans Reims à une heure du matin. La ville fut spontanément illuminée; le peuple, dans l'ivresse de sa joie, se précipita au devant de l'Empereur, et le conduisit en triomphe à l'hôtel-de-ville.

Le résultat de ce combat, où les Français n'eurent pas au delà de 7 à 800 hommes hors de combat, fut pour l'ennemi une perte de 800 tués, de 1 600 blessés, de 3,000 prisonniers; les vainqueurs s'emparèrent de onze bouches à feu, de cent chariots de munitions, et d'un équipage de pont.

L'armée obtint trois jours de repos à Reims [1], après lesquels Napoléon retourna sur l'Aube et la Seine, pour opérer contre l'armée austro-russe du prince de Schwartzenberg, et laissant sur l'Aisne divers corps afin d'observer et contenir Blucher.

Combat d'Arcis-sur-Aube. — Le prince de Schwartzenberg, généralissime de la coalition et commandant la grande armée austro-russe, venait, en passant sur la rive droite de la Seine, de contraindre le duc de Tarente à se replier sur Provins, il marchait sur Paris, lorsqu'il reçut du général Blucher, un courrier l'informant du résultat de la bataille de Laon et de l'approche de Napoléon.

[1] «Cette halte militaire est une des dernières dans lesquelles il trouve le temps de signer le travail de ses ministres, et de mettre toutes les affaires de l'empire au courant. Il passe une grande partie du jour avec le duc de Bassano. Chaque semaine un auditeur du conseil d'état lui apportait le travail de Paris : quelles que fussent les fatigues de la guerre et la gravité des circonstances, il voyait tout, il pourvoyait à tout, et jusqu'alors il avait pu suffire aussi bien aux affaires de l'intérieur qu'à celles de l'armée.» FAIN, *Manuscrit de 1814.*

Schwartzenberg, croyant trouver une occasion favorable pour livrer bataille à son adversaire, affaibli par son expédition sur l'Aisne, et qu'il supposait serré de près par Blucher, concentra son armée, forte alors d'à peu près 100,000 hommes, aux environs d'Arcis-sur-Aube, dans l'intention de se porter sur la Marne, et d'y arrêter le mouvement de l'Empereur. Mais au moment où il se berçait de cette flatteuse espérance, Napoléon avait passé cette rivière, et déjà forçait à se replier les avant-postes de l'armée austro-russe sur l'Aube.

Schwartzenberg, dérouté par la rapidité de cette marche, instruit d'ailleurs que Blucher, restant maladroitement de l'autre côté de la Marne, ne l'avait point suivie, renonça à son premier projet, et prit le parti de se retirer vers Bar-sur-Aube, dans la position de la Rothière, où la fortune lui avait, en février, été plus favorable qu'ailleurs [1]. Cependant, à peine son mouve-

[1] «Les renseignements que Napoléon reçoit sur l'ennemi, sont de nature à le faire persister dans sa marche sur Mery.

«Schwartzenberg avait, ces jours derniers, son quartier général à Pont; il y a passé la nuit du 13 au 14. Il paraît être en pleine marche sur Paris; son avant-garde, commandée par Wittgenstein, était, le 16, à Provins. Le duc de Tarente et le duc de Reggio ne cessent d'écrire qu'ils sont poussés sur Paris par toute l'armée autrichienne. Tout confirme donc Napoléon dans l'espoir qu'il va tomber sur l'arrière-garde et sur les bagages de l'ennemi.

«Le 19 au matin, on se hâte de partir de la Fère Champenoise pour aller passer l'Aube à Plancy, et dans la soirée notre avant-garde, débouchant à travers les cendres de Mery, se retrouve au hameau de Châtres, sur la grande route de Troyes à Paris. On intercepte des bagages, on culbute des pontons, on fait quelques prisonniers, on recueille de nouveaux renseignements, et la véritable situation des choses s'éclaircit.

«Napoléon a été trompé par les alarmes de la capitale. Depuis cinq jours les ennemis ne marchent plus sur Paris. Ils sont revenus à Troyes; leur avant garde s'est en effet avancée jusqu'à Provins; mais le gros de l'armée autrichienne est resté presque stationnaire pendant tout le temps qu'a duré l'incertitude des alliés sur les événements de Laon et de Reims. L'échec éprouvé par Saint Priest, et le séjour de Napoléon à Reims, ont encore ajouté à l'indécision des généraux ennemis. Ils avaient d'abord fait dire à leur avant garde de s'arrêter, ils lui avaient ensuite ordonné de se replier sur Nogent et Villenoxe. La nouvelle que Napoléon revenait sur la Seine, et qu'il était à Épernay, avait converti soudain ce premier mouvement en une retraite générale. Platof, qui était à Sézanne avec tous ses Cosaques, était revenu, le 17, sur Arcis; les ponts de Nogent avaient été levés précipitamment, le grand quartier général des alliés s'était replié sur Troyes; les gros bagages avaient reculé plus loin. Il était même question, chez l'ennemi, de se retirer jusqu'à Bar. C'est dans cette terreur panique que l'empereur Alexandre fit dire, à quatre heures du matin, au général Schwartzenberg, qu'il fallait envoyer un courrier à Châtillon pour qu'on signât le traité de paix que demanderait le duc de Vicence. (Voyez Wilson, *Sur la Russie*, édition de Paris, de 1817, p. 90). On assure que l'anxiété que l'empereur Alexandre éprouva à cette époque fut si grande, qu'il osait lui-même «*que la moitié de sa tête en grisonnerait.*» (Voyez l'ouvrage de Beauchamp, page 12, tome II.)

«Les troupes que nous venons de surprendre à Châtres sont l'arrière-garde de l'arrière-garde; elles appartiennent au corps de Giulay, et ramènent les derniers bateaux du pont qui avait été jeté à Nogent.

«Ainsi, plus de doutes; la grande armée autrichienne a rétrograde. Paris en est délivré, et le retour de Napoléon a suffi pour ce résultat. Mais ici le succès tourne contre nous; il dérange nos plans, fait venir l'armée, au pas de course, de Reims jusqu'à Mery, pour frapper sur le vide, et nous rejette dans le cercle des incertitudes, en imposant à Napoléon la nécessité d'entreprendre un nouveau système d'opérations. Le seul avantage qu'on a obtenu, c'est la jonction avec les corps des ducs de Tarente et de Reggio. Ces maréchaux arrivent de Villenoxe à Plancy, croyant suivre les traces de Wittgenstein, malgré cette réunion, nos forces sont encore tellement disproportionnées, qu'il est impossible de se commettre aux hasards d'une bataille rangée. Les considérations qui, à Reims, ont

ment rétrograde était-il commencé, que l'attaque des Français lui ayant fait connaître qu'ils voulaient se porter, par Plancy et Mery, sur Troyes, afin de déborder sa gauche et de menacer ses communications, il revint à son premier plan, et résolut de marcher au-devant d'eux afin de s'opposer à leur mouvement. En conséquence, il arrêta ses colonnes en retraite, et les porta sur Arcis.

Napoléon, trompé par le peu de résistance qu'il avait trouvée pour arriver sur la Seine et l'Aube, et par différents rapports qui affirmaient que l'ennemi se retirait, le supposa en pleine retraite, et résolut, après les combats de Plancy et de Mery, de le pousser à outrance. Ayant laissé la majeure partie de ses forces sur l'Aisne et la Marne, il n'avait pas alors avec lui au-delà de 16,000 hommes. Mais, certain que le duc de Tarente, posté entre Villenoxe et Provins, pouvait, avec 20,000 hommes, le joindre dans la journée du lendemain, il ordonna au général Sébastiani, commandant les divisions de cavalerie Excelmans, Colbert et Letort, et à l'infanterie du maréchal Ney, de se porter sur Arcis, le 20 mars au matin.

A peine le général Sébastiani était-il en mouvement, qu'il eut connaissance du changement de résolution de l'armée ennemie. Il en prévint aussitôt l'Empereur, qui, refusant d'y croire, persista dans l'exécution des ordres donnés. A dix heures du matin, le prince de la Moskowa prit position au-delà d'Arcis; le général Sébastiani poussa une reconnaissance sur Troyes, et établit ses avant-postes en présence des alliés, qui déjà paraissaient en force. Ces deux généraux, jugeant que l'offensive des alliés était réelle, en instruisirent en toute hâte l'Empereur.

Napoléon, toujours incrédule, se mit toutefois en marche pour Arcis; il y arriva à une heure, devançant l'infanterie de la garde. Malgré de nouveaux rapports, doutant toujours que le prince de Schwartzenberg eût l'intention que lui supposaient Ney et Sébastiani, il envoya un de ses officiers d'ordonnance observer les mouvements des alliés. Cet officier ayant rapporté qu'il n'avait aperçu que quelques milliers de Cosaques, Napoléon ne perdit rien de sa sécurité.

Dans ce moment même, l'armée austro-russe ayant déjà formé ses colonnes d'attaque, marchait sur Arcis et forçait les avant-postes français à se replier. La cavalerie ennemie, décuple de la nôtre, culbuta la division Colbert, et fit reculer celle du général Excelmans. En même temps, un corps d'infanterie attaquait le prince de la Moskowa, et cherchait à pénétrer dans Arcis pour s'emparer des ponts et couper la retraite à tout ce qui se trouvait sur la rive gauche. Déjà les fuyards, poussés par la cavalerie, se précipitaient sur les ponts qu'ils allaient encombrer, lorsque l'Empereur, qui était accouru au bruit de l'attaque, mit l'épée à la main, et se jeta au-devant d'eux : «Voyons, dit-il, qui de «vous le repassera avant moi! » Ces paroles suffirent pour arrêter le désordre. Au même instant, la division de la vieille garde du général Friant traversa rapidement l'Aube, et se formant au dehors d'Arcis, arrêta les assaillants.

Tandis que la droite française était repoussée dans Arcis, le prince de la Moskowa, à la gauche, avec moins de 5,000 hommes, soutenait, au village de Torcy, les efforts réitérés des masses ennemies. Torcy fut enlevé, mais repris immédiatement par la division Boyer. Comme la possession de ce poste pouvait seule ouvrir la route d'Arcis, le général bavarois de Wrède, commandant sur ce point, le fit attaquer trois fois par des troupes fraîches, sans obtenir aucun avantage. Il commençait à se décourager, et ses attaques mollissaient, lorsque le prince de Schwartzenberg, l'ayant fait soutenir par un corps de grenadiers et deux divisions de cuirassiers russes, le combat recommença avec une nouvelle fureur : 20,000 hommes en assaillirent 5,000; mais vainement; le feu doubla seulement d'intensité, malgré la nuit : bientôt Torcy devint la proie des flammes; mais les Français qui défendaient ce village n'en furent point ébranlés. Le général de division Janssens [1], officier de mérite, fut blessé mortellement dans l'une de ces attaques.

Pendant ce temps, la cavalerie française, déployée dans la plaine entre les routes de Plancy et de Troyes, échangeait, avec des succès variés, plusieurs charges contre l'ennemi. A neuf heures du soir, le général Sébastiani ayant reçu un renfort de 2,000 chevaux qu'amenait le général Lefebvre-Desnouettes, exécuta une charge générale, écharpa les Cosaques qui se trouvaient en première ligne, et culbuta la gauche austro-russe. Cette charge aurait eu un résultat décisif, si toute la cavalerie alliée ne se fût portée sur ce point, et ne l'eût arrêtée. Le combat cessa alors de part et

décidé à manœuvrer sur les derrières de Schwartzenberg, se représentent avec les mêmes probabilités. Napoléon reprend donc son premier plan. Nous avons tourné trop court en rabattant de Fère-Champenoise sur Plancy; maintenant, pour nous replacer dans la direction qui conduit sur les derrières de l'ennemi, nous allons remonter l'Aube jusqu'à Bar, s'il le faut.

«Le 20 mars, toute l'armée était donc en marche pour remonter l'Aube; on arrive de bonne heure à la hauteur d'Arcis. On ne devait pas s'y arrêter; mais on aperçoit sur la route de Troyes quelques troupes ennemies : des détachements vont les reconnaître; ils trouvent de la résistance, l'avant-garde s'engage, le canon gronde. Napoléon accourt, il appelle successivement toutes ses troupes; les forces de l'ennemi s'accroissent aussi, mais dans une proportion bien plus forte; et bientôt Napoléon, qui a eu l'espoir de tomber sur un corps isolé, reconnaît que c'est l'armée de Schwartzenberg tout entière qu'il a devant lui.

«De nouvelles résolutions chez les alliés avaient amené de nouveaux hasards.

«Au moment où le prince de Schwartzenberg se disposait à évacuer Troyes, l'empereur Alexandre s'était opposé à ce mouvement. Un conseil de guerre avait été convoqué dans la nuit, et l'on avait avisé aux moyens de ne pas toujours reculer devant nos petites armées. A cet effet, on était convenu de se procurer une masse de forces telles, que le nombre pût désormais l'emporter sur le courage, triompher des manœuvres et maîtriser toutes les chances. Le nouveau plan consiste à réunir en une seule armée les forces immenses de Blucher et de Schwartzenberg. Toute opération d'attaque ou de retraite doit être ajournée jusqu'après cette concentration. Déjà l'ordre avait été donné à Blucher de se rapprocher des bords de la Marne; en conséquence, il n'y a plus qu'à se mettre en marche pour aller au-devant de lui. Le rendez-vous général est donné dans les plaines de Châlons : Schwartzenberg s'y rendait par la route d'Arcis.

«Combien Napoléon, fatigué de conseils timides et de récits décourageants, était loin de soupçonner qu'il pût encore intimider ses ennemis au point de leur inspirer des marches d'une si haute prudence!» FAIN, *Manuscrit de* 1814.

[1] Général hollandais, ancien gouverneur du cap de Bonne-Espérance. — Il n'avait pas trahi la France au jour de ses désastres!

Digitized by Google

d'autre, et les deux partis établirent leurs bivouacs.

La nuit du 20 au 21 se passa tranquillement. L'Empereur, conservant sa première opinion, pensait encore que l'action qui venait d'avoir lieu n'était que le dernier effort du prince de Schwartzenberg pour couvrir sa retraite. Il espérait donc pouvoir connaître au jour la direction prise par les colonnes alliées, et se mettre à leur poursuite, appuyé par les troupes du duc de Tarente, qui avaient reçu l'ordre d'accélérer leur marche.

Le 21, à dix heures du matin, Napoléon ordonna au général Sébastiani d'attaquer les troupes qu'il avait devant lui, et au prince de la Moskowa de le soutenir avec son infanterie pour rendre le choc décisif. Après une courte canonnade, les têtes de colonnes françaises parvinrent à la crête du plateau, d'où elles découvrirent toute l'armée alliée, en ordre de bataille, ayant son front couvert par une artillerie formidable.

Quelle que fût l'énorme disproportion des forces ennemies, nos troupes n'en furent point intimidées. La cavalerie aborda rudement celle des alliés, la fit plier, et l'aurait fort mal menée, si la seconde ligne ne fût accourue à son secours.

Cependant Ney et Sébastiani, jugeant que l'ennemi était assez nombreux pour les occuper de front, et envoyer en même temps un corps considérable s'emparer d'Arcis, informèrent l'Empereur de l'état des choses, et l'engagèrent à ne point persister dans son dessein d'attaquer avec des forces si inégales. Napoléon se rendit enfin à leurs raisons, et ordonna la retraite, qui se fit en échiquier vers l'Aube; le général Sébastiani la protégea à l'arrière-garde.

Si Schwartzenberg eût eu de la hardiesse, l'armée française courait risque d'être détruite. Ayant derrière elle le passage de l'Aube, et un long défilé après les ponts, sa retraite devait être lente, difficile, et par cela même aisée à troubler. Mais le général ennemi n'agissait que méthodiquement; dès qu'il eut aperçu le mouvement rétrograde des Français, au lieu de les suivre vivement, il assembla un conseil de guerre pour décider le mode de poursuite; puis enfin, lorsqu'après une longue discussion on parvint à être d'accord, il fallut que le généralissime, qui n'avait fait ses dispositions que pour recevoir la bataille, régularisât son nouveau mouvement avant de le commencer. Bref, il perdit tant de temps, que toute l'armée française aurait repassé l'Aube sans brûler une seule amorce, si Napoléon, craignant d'être serré de trop près dans son passage du défilé, n'eût laissé le maréchal Oudinot pour défendre Arcis. L'armée alliée se porta en avant; mais ses attaques furent si maladroitement dirigées, si mollement exécutées, que le duc de Reggio se maintint long-temps, lorsqu'il aurait pu être enlevé du premier choc. Enfin, voyant toute l'armée hors du défilé, ce maréchal passa l'Aube à son tour, et en détruisit les ponts. L'ennemi ne poussa pas au-delà.

Dans le combat d'Arcis-sur-Aube, Napoléon courut personnellement de grands dangers. Enveloppé dans le tourbillon des charges de cavalerie, il ne se dégagea qu'en mettant l'épée à la main. A diverses reprises il combattit à la tête de son escorte; et loin d'éviter les dangers, il semblait, au contraire, les braver. Un obus tomba à ses pieds; il attendit le coup, et bientôt disparut dans un nuage de poussière et de fumée : on le crut perdu; il se releva, se jeta sur un autre cheval, et fut de nouveau braver le feu des batteries!... La mort ne voulut pas de lui.

Nouveau plan de Napoléon. — Marches et contre-marches entre Vitry, Saint-Dizier et Doulevent. — L'affaire d'Arcis acheva de convaincre l'armée qu'elle était trop faible pour lutter corps à corps contre les masses de l'ennemi. N'ayant pu leur barrer le passage de l'Aube, pouvait-elle espérer de leur fermer le chemin de la capitale? Napoléon ne voulut point reculer devant Schwartzenberg jusqu'aux barrières de Charenton. Il abandonna la route de Paris, et opéra sa retraite par les chemins de traverse qui conduisent du côté de Vitry-le-Français et de la Lorraine.

Ce fut alors qu'il prit le parti de transporter ses manœuvres sur les derrières de l'ennemi, manœuvres dont les résultats auraient pu être décisifs, si la crainte de laisser Paris tomber au pouvoir des Coalisés n'avait forcé l'Empereur à y renoncer, au moment même où elles excitaient l'inquiétude des souverains alliés. Nous allons encore laisser au secrétaire de Napoléon, à celui qui accompagna l'Empereur dans toutes ces marches et contre-marches, et qui fut témoin de ses projets et de ses hésitations, le soin de nous les faire connaître.

«Le parti que prend Napoléon menace les communications principales des alliés, et va peut-être allumer un fatal incendie sur leurs derrières. S'ils donnent à cette manœuvre hardie l'attention qu'elle mérite, Paris n'aura rien à craindre. Déjà ils semblent suivre nos traces avec inquiétude; les ducs de Reggio et de Tarente, qui sont à l'arrière-garde, font dire que toute l'armée ennemie est à notre poursuite. Napoléon, en s'éloignant, emporte donc l'espoir d'attirer les alliés dans un nouveau système d'opérations. Mais en même temps Napoléon ne perd pas de vue la rive gauche de la Seine, que les alliés viennent d'abandonner; il veut manœuvrer de manière à rester toujours maître de revenir sur Paris par cette route.

«On passe la nuit du 21 au 22 au village de Sommepuis.

«Le 22, on traverse la Marne au gué de Frignicourt. Un détachement va sommer Vitry-le-Français d'ouvrir ses portes, et la journée finit par de vaines démonstrations contre cette place. Napoléon s'arrête au château de Plessis-ô-le-Comte, commune de Longchamps, entre Vitry et Saint-Dizier. Il y dicte le bulletin d'Arcis et quelques dépêches pour Paris; mais les courriers n'ont plus de route : on a recours à des émissaires qui promettent de gagner Paris à travers champs.

«Le 23, l'armée continue son mouvement. On couche à Saint-Dizier; c'est dans cette ville que le duc de Vicence rejoint le quartier impérial. Il a quitté Châtillon le 20 mars [1]; les derniers ordres de l'Empereur,

[1] Le congrès de Châtillon n'a pas moins contribué que les événements de la guerre à la chute de l'empire fondé par Napoléon.

Digitized by Google

dont M. Frochot était porteur, ne lui sont parvenus qu'après la rupture. Le duc de Vicence était même déjà à trois lieues de Châtillon ; il arrive accompagné du secrétaire de légation Rayneval ; et pour arriver jusqu'à nous, ils ont dû subir les nombreux détours que l'ennemi leur a prescrits.

«Ce retour du duc de Vicence sert de prétexte aux propos d'un sourd mécontentement qui règne dans la plupart des états-majors généraux. Il y a autour de Napoléon lui-même trop de personnes qui s'éloignent de Paris avec regret. On s'inquiète tout haut ; on commence à se plaindre. Dans la salle qui touche à celle où Napoléon s'est enfermé, on entend les chefs de l'armée tenir des propos décourageants. Les jeunes officiers font groupe autour d'eux. On veut secouer l'habitude de la confiance. On cherche à entrevoir la possibilité d'une révolution ; tout le monde parle, et d'abord on se demande : «Où va-t-on ? que devenons-«nous ? S'il tombe, tomberons-nous avec lui ?» Jamais Napoléon n'a eu plus besoin de sa forte volonté pour lutter contre l'opposition qui l'entoure ; mais, pour la première fois, il ignore ce qui se passe chez lui.... ou feint de l'ignorer.

«Après l'aveu qui vient de nous échapper, hâtons-nous de rendre justice à l'armée. Officiers et soldats, tous ont conservé l'énergie et le dévouement qui peuvent seuls faire réussir la campagne aventureuse à laquelle on est près de s'abandonner.

«Napoléon, avant de prendre un parti définitif, a besoin de recueillir des renseignements plus certains sur celui auquel la grande armée des alliés s'est elle-même décidée. Pour mettre le temps à profit, et continuer l'exécution de ses projets, il fait attaquer toutes les routes de l'ennemi ; il envoie du côté de la Lorraine le duc de Reggio, qui s'établit à Bar-sur-Ornain, et du côté de Langres, le général Piré, qui va courir jusqu'à Chaumont. Ces routes sont les lignes d'opération des alliés ; elles sont couvertes de leurs parcs, de leurs bagages, de leurs voyageurs ; on y trouvera des nouvelles, et il est possible d'y faire d'importantes captures. En attendant, l'armée prend position sur la route qui communique de Saint-Dizier à Bar-sur-Aube. Le 24 au soir, le quartier impérial s'établit à Doulevent ; nos ailes s'étendent, l'une vers Bar, l'autre vers Saint-Dizier, prêtes à déboucher également sur les routes de la Lorraine, sur celles de la Bourgogne, ou sur la route de Paris, par la rive gauche, suivant les avis qu'on recevra.

«Dans la réception que l'Empereur a faite au duc de Vicence, à Saint-Dizier, il lui a témoigné être toujours dans les dispositions pacifiques qui ont dicté ses dépêches de Reims. Persistant dans ces dispositions de la manière la plus franche et la plus positive, il autorise le duc de Vicence à écrire à M. de Metternich pour reprendre les négociations. C'est de Doulevent que les lettres du duc de Vicence sont expédiées, et c'est le colonel d'état-major Gallebois qui en est porteur.

«Napoléon reste toute la journée du 25 à Doulevent. Pendant ce repos, la cavalerie du général Piré entre à Chaumont, intercepte la route de Langres, enlève des estafettes et des courriers, soulève les paysans, et répand l'alarme depuis Troyes jusqu'à Vesoul. Mais le 26 au matin, Napoléon est tout à coup rappelé sur Saint-Dizier ; l'ennemi y attaque vivement notre arrière-garde ; il l'a forcée d'évacuer cette ville, et s'avance avec une confiance dont Napoléon croit pouvoir profiter. L'armée arrive donc inopinément au secours de l'arrière-garde, et rétablit le combat. La cavalerie des généraux Milhaud et Sébastiani bat l'ennemi au gué de Valcourt, sur la Marne. Les alliés en désordre abandonnent Saint-Dizier, et s'enfuient par les deux routes opposées de Vitry et de Bar-sur-Ornain.

«Napoléon rentre encore une fois à Saint-Dizier ; il y passe la nuit.

«Il croyait être poursuivi par l'armée du prince Schwartzenberg, et il apprend par les déclarations des blessés, que c'est à un corps détaché de l'armée de Blucher qu'il vient d'avoir affaire : les rapports de l'arrière-garde n'avaient cessé de répéter que toutes les forces de l'ennemi couraient après nous, et il acquiert la certitude que le corps d'armée de Wintzingerode est le seul qui ait été envoyé à notre poursuite. Que devient donc Schwartzenberg ? Comment les troupes de Blucher, qui naguère menaçaient Meaux, se trouvent-elles maintenant aux portes de la Lorraine ? On se perd en conjectures.

«Napoléon prend le parti de pousser une forte reconnaissance sur Vitry, et le 27 au soir, il recueille, sous les murs de cette place, des détails qui lui donnent enfin l'explication des mouvements de l'ennemi. Les dépositions des prisonniers, le rapport de quelques-uns de nos soldats échappés des mains de l'ennemi, les bulletins des alliés, leurs proclamations imprimées, que les paysans des environs de Vitry nous apportent, confirment la vérité sur les événements qui viennent de se passer.

«Tandis que Schwartzenberg forçait le passage de l'Aube à Arcis, Blucher arrivait par la route de Reims sur les bords de la Marne. Il avait rejeté du côté de Château-Thierry les corps du duc de Raguse et du duc de Trévise. Le 23, la jonction des armées de Blucher et de Schwartzenberg s'était opérée. Jamais, depuis Attila, l'immense plaine qui s'étend entre Châlons et Arcis n'avait contenu plus de soldats !

«Il restait aux alliés à décider s'ils marcheraient contre Napoléon, ou s'ils s'avanceraient sur Paris ; ils avaient long-temps hésité. Les chefs les plus prudents, craignant une *Vendée impériale*, avaient parlé de se retirer sur le Rhin ; et la réunion de toutes leurs forces ne leur paraissait pas moins nécessaire pour effectuer une telle retraite que pour marcher en avant ; mais, sur ces entrefaites, des émissaires secrets étaient arrivés de Paris ; ils avaient apporté la nouvelle qu'un puissant parti attendait les alliés ; dès lors toute irré-

Nous ferons connaître, avec étendue, à nos lecteurs, dans le chapitre prochain, les détails de ces fameuses conférences où furent décidées les destinées de l'Europe. Les prétentions des puissances alliées, actuellement exprimées dans les *protocoles* du congrès, montreront de quel côté étaient, en 1814, l'avidité et l'ambition. — Les protocoles traitent d'ailleurs de hautes questions de politique européenne qui se rattachent beaucoup plus qu'on ne pense aux intérêts de l'Europe telle qu'elle a été constituée depuis.

Digitized by Google

solution avait cessé. Certain d'avoir la trahison pour auxiliaire, l'ennemi avait choisi, pour la première fois, le parti le plus hardi, et le 23 mars, au soir, une proclamation, qui annonçait à la France la rupture des négociations de Châtillon, et la réunion des deux grandes armées européennes, avait publié la résolution des alliés de s'avancer en masse sur Paris.

«Les ducs de Trévise et de Raguse devaient présenter quelques obstacles à la marche de l'ennemi; ils pouvaient du moins rallier à eux les renforts et les convois qui sortaient chaque jour de la capitale pour aller rejoindre Napoléon, multiplier, par une retraite digne de leur talent, les fatigues de leurs adversaires, et se retirer enfin, sans avoir été entamés, jusqu'aux barricades des faubourgs de Paris : mais tous les malheurs devaient nous accabler à la fois. Les deux maréchaux, persuadés que Napoléon faisait sa retraite sur eux, avaient cru devoir se porter au-devant de lui. Ils n'avaient reçu aucun des officiers que l'état-major leur avait envoyés. A Château-Thierry, s'étant hasardés à marcher sur Fère-Champenoise, ils étaient venus donner tête baissée sur la masse des alliés : aussi avaient-ils été écrasés. Ces événements avaient eu lieu le 25 mars, et les alliés les proclamaient sous le titre de victoire de Fère-Champenoise.

«Le même jour, 25, le convoi du général Pacthod, qui amenait de Paris de l'artillerie et des munitions, avait été enlevé du côté de Sommepuis; cette file de canons augmentait encore la liste des pièces que l'ennemi se vantait d'avoir prises au combat de Fère-Champenoise.

«En résumé, le succès des alliés était complet, la fortune avait pris plaisir à multiplier pour eux les fruits de la rencontre d'Arcis. Ils s'avançaient sur Paris, n'ayant plus devant eux que des fuyards.

«A peine le voile qui couvrait notre situation est-il tombé, que Napoléon remonte à cheval, s'éloigne de Vitry, et fait rentrer tout son monde dans Saint-Dizier. Il s'enferme dans son cabinet, et passe la nuit du 27 au 28 sur ses cartes.

«Si les alliés profitent de leurs avantages en marchant sur Paris, il nous reste à profiter des nôtres. Nous sommes maîtres de nos mouvements; rien ne nous empêche plus de rallier les garnisons, de fermer les routes, et de faire payer cher l'audace avec laquelle cette foule d'étrangers s'aventure au cœur de nos provinces! Que la capitale suive ses destinées; mais que l'ennemi y trouve son tombeau. Depuis l'ouverture de la campagne, on n'a cessé de prévoir cette extrémité; Napoléon a fait tous ses efforts pour se familiariser avec les résolutions qu'elle comporte, ses plans sont faits en conséquence, il n'y a plus qu'à persister..... Cependant, au moment d'agir, tout change; la considération des dangers de Paris l'emporte! On fatiguait continuellement Napoléon de ce tableau : devenu malheureux, il craint de paraître dur et absolu; il cède, et tout ce qui lui reste de ressources est sacrifié au salut de la capitale.»

Combat de Fère-Champenoise. — Avant de raconter ce qui se passait du côté de Paris, il convient de revenir sur quelques événements trop brièvement mentionnés dans le récit qui précède.

Lorsque après la bataille d'Arcis-sur-Aube Napoléon prit la résolution de découvrir Paris pour manœuvrer sur les derrières de l'armée austro-russe, il avait enjoint aux maréchaux Mortier et Marmont, postés sur la Marne, de venir le joindre, avec leurs troupes, vers Saint-Dizier. En exécution de ces ordres, les deux maréchaux se mirent en marche le 24 mars.

Le lendemain, aux environs de Fère-Champenoise, ils tombèrent dans le gros des armées alliées qui, bien loin de suivre Napoléon, se portaient en masse sur Paris. Le combat était trop inégal pour être douteux; les corps français, enfoncés et mis en *déroute*, *furent* vivement poursuivis, et ne parvinrent à se rallier qu'à la nuit. N'pouvant dès lors exécuter leurs instructions, les maréchaux se replièrent sur Paris, harcelés par l'ennemi qui les poussait vivement, et chaque jour livrant un nouveau combat.

Dans le même temps, les divisions Pacthod et Amey, composées de gardes nationales, escortant un parc sous les ordres du général Pacthod, se rendaient à Fère-Champenoise par la route opposée, venant de Vitry. Livrées à elles-mêmes par l'évacuation de Fère-Champenoise, et enveloppées de toutes parts par plus de 100,000 hommes, ces deux divisions n'en combattirent pas moins avec résolution. Dans la position désespérée où il se trouvait, le général Pacthod harangua ses gardes nationales, et leur montrant la honte de capituler en rase campagne, leur fit jurer de vendre chèrement leur vie. Ces intrépides citoyens, qui, pour la plupart, voyaient le feu pour la première fois, immobiles comme des rocs, écartèrent, par un feu roulant, l'innombrable cavalerie ennemie qui s'épuisait en vaines charges.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse, instruits d'une résistance aussi extraordinaire, se portèrent sur le lieu du combat, suivis par toute la cavalerie et l'artillerie de la garde russe, qui entrèrent aussitôt en action. A cette masse de cavalerie, à l'effroyable mitraille vomie par soixante bouches à feu sur ces 7,000 braves se joignirent les attaques de l'infanterie. Les divisions françaises, écrasées par un feu aussi violent, n'en furent point ébranlées, et résistèrent avec une égale audace. Ce furieux combat durait depuis quatre heures, lorsque les deux souverains alliés réunirent toute la cavalerie de l'armée austro-russe, celle des corps de Sacken et de Langeron, de l'armée de Silésie. Environ 40,000 hommes s'élancèrent à la fois sur les deux divisions; cette fois ils les enfoncèrent, et en firent une horrible boucherie : peu d'hommes échappèrent au tranchant du sabre; car, quoique enfoncés, les gardes nationaux, combattant toujours à la baïonnette, ne voulaient point recevoir de quartier.

Les généraux Pacthod, Amey, Jamin, Delord, Bonté et Thevenet, se trouvaient au nombre des prisonniers; ils furent présentés à l'empereur Alexandre, qui les accueillit avec les égards dus à la valeur malheureuse.

La perte des Français dans cette sanglante journée, fut de 9,000 hommes, soixante bouches à feu, et trois

Digitized by Google

Les Adieux de Fontainebleau.

Digitized by Google

Digitized by Google

Retour de l'île d'Elbe. Le Grenadier Dauphinois.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Champ de Mai. Distribution des Aigles.

Digitized by Google

Digitized by Google

Garde Impériale Dragons

Cambronne.

Daumesnil.

Digitized by Google

cent cinquante caissons; celle des alliés s'éleva à 4,000 hommes.

Combat de Meaux. — Le 27 mars, le général Compans, qui de Sezanne se retirait sur Meaux avec le corps provisoire d'infanterie qu'il commandait, flanqué sur sa droite par le corps volant de cavalerie aux ordres du général Vincent, et poussé par l'armée de Silésie, ayant trouvé un renfort de 2,000 hommes à Meaux, résolut de défendre le passage de la Marne, au moins pendant la journée.

Le général Vincent, posté sur le plateau de Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux, et secondé par 5 à 600 gardes nationaux des environs, disputa sa position contre le corps russe de Langeron; mais menacé d'être tourné par celui d'Yorck, il fut contraint de repasser la Marne à Trilport. L'ennemi ayant aussi passé la rivière, repoussa les troupes du général Ledru des Essarts jusque sous Meaux, et pénétra même dans le faubourg de Cornillon, où l'on se fusilla jusqu'à la nuit. Le lendemain, les troupes françaises évacuèrent Meaux, poussées par l'ennemi, et se replièrent sur Ville-Parisis, où elles eurent encore un engagement, après lequel elles prirent position à Bondi.

Bataille et capitulation de Paris. — Lorsque l'empereur de Russie eut fait décider l'offensive sur Paris, le corps russe de Wintzingerode fut détaché pour suivre l'Empereur vers la Lorraine et entretenir son illusion. L'armée austro-russe s'approcha de la Marne, et fit sa jonction avec l'armée de Silésie; puis les deux armées réunies suivirent la même direction entre Seine et Marne.

Les forces alliées formaient un total de 150,000 hommes. Cette masse énorme eût peut-être occupé, sans coup férir, la capitale, dégarnie de troupes, si les corps du maréchal Mortier, du maréchal Marmont, et la cavalerie du général Belliard, qui avaient reçu l'ordre de joindre Napoléon, eussent pu le mettre à exécution. Ces corps, après le combat de Fère-Champenoise, ne purent continuer leur marche, et, comme il a été dit, se replièrent sur Paris, où ils prirent position le 29 mars.

A l'approche d'un danger aussi imminent, l'impératrice Marie-Louise quitta, avec le roi de Rome, la capitale, et partit pour Blois. Les membres du conseil de régence, les grands dignitaires, les ministres, reçurent l'ordre de la suivre. Le prince de Talleyrand seul, arrivé à la barrière, borna là son voyage, et revint à son hôtel. Le roi Joseph, lieutenant général de l'Empereur dans la première division militaire, le duc de Feltre, ministre de la guerre, le général Dejean, ministre directeur, et le maréchal Moncey, commandant la garde nationale parisienne, restèrent à Paris pour veiller à sa défense.

A l'époque où l'Empereur avait quitté la capitale de l'empire pour se mettre à la tête de l'armée, plusieurs projets de défense pour cette ville lui avaient été proposés. Il en avait adopté un; mais les divers succès qu'il obtint durant cette campagne lui ayant fait regarder cette précaution comme inutile, il n'ordonna jamais d'en commencer les travaux; il autorisa seulement la construction de tambours en bois à chaque barrière, suffisants pour arrêter la cavalerie, et fit réparer le mur d'enceinte, écroulé sur plusieurs points. Lorsque l'ennemi parut, il n'eut donc à surmonter que les obstacles que présente la nature du terrain à l'est et au nord de Paris.

L'armée française, réunie sous les murs de la capitale, était loin de suppléer par le nombre au défaut de fortifications. Elle comptait à peine 26,000 hommes occupant l'espace immense compris entre Neuilly sur la Seine et Charenton sur la Marne. Pour déguiser, autant que possible, la faiblesse numérique des troupes de ligne, le duc de Conegliano fit un appel au patriotisme de la garde nationale. 6,000 de ces braves citoyens sortirent volontairement de l'enceinte, et prirent poste sur les hauteurs voisines, en seconde ligne. Un grand nombre d'entre eux, animés du plus noble dévouement, voulurent partager tous les dangers de la bataille qui se préparait, et se répandirent en tirailleurs sur toute la ligne des avant-postes. Le reste de la garde nationale, formant encore 6,000 hommes, garda les barrières, et maintint l'ordre et la tranquillité dans l'intérieur. L'artillerie de cette garde, commandée par le major Evain, servie par un bataillon formé des invalides capables encore de quelque service, et des élèves de l'École polytechnique, prit aussi une part très active à l'action.

Le roi Joseph, ayant fait la reconnaissance du terrain, le 29 mars au soir, le corps du duc de Raguse reçut l'ordre de s'établir à la droite dans la position de Romainville; l'infanterie du général Compans, la cavalerie du général Ornano, durent occuper les prés Saint-Gervais, Pantin, et le terrain entre les hauteurs et le canal de l'Ourcq; le corps du duc de Trévise, à l'aile gauche, dut prendre poste entre ce canal et Montmartre, occupant les faubourgs de la Villette et de la Chapelle; la cavalerie du général Belliard se déploya entre la route de Saint-Denis et l'avenue de la porte Maillot.

Le 30 mars, avant le jour, les tambours appelant aux armes éveillèrent la population de Paris; chacun se rendit au poste assigné. Le roi Joseph se porta sur la butte Montmartre, suivi du ministre de la guerre, du ministre directeur de ce département, du général Hullin, et d'un nombreux état-major. Les officiers de tous grades qui se trouvaient à Paris sans destination se portèrent en foule sur ce point, demandant et attendant des ordres.

Vers six heures du matin, au soleil levant, le canon se fit tout à coup entendre, et donna le signal de l'action qui allait décider le sort de la France.

La bataille s'engagea d'abord au centre, et successivement l'armée ennemie étendit ses attaques aux deux ailes.

Le corps russe de Rayefski se porta sur les divisions Boyer de Rebeval et Michel, postées dans la plaine, à la gauche du duc de Raguse; mais il fut contenu par le canon de ces deux divisions. Dans le même temps, l'ennemi s'emparait de la butte au-dessus de Romainville. Le duc de Raguse, qui devait occuper cette posi-

tion, la fit attaquer de front par les troupes du général Compans, tandis que le général Boyer, côtoyant les hauteurs, marchait sur Pantin. Les Russes furent chassés du bois, repoussés jusque dans les gorges au-dessous du parc, et, dans la plaine, nos tirailleurs arrivèrent jusqu'aux premières maisons de Pantin.

L'ennemi, qui tenait à conserver Pantin et la butte de Romainville, fit avancer toutes ses réserves, et dirigea une attaque formidable sur le front du duc de Raguse et sur ses deux ailes, dans l'intention de le déborder. Dans le même temps, un corps russe attaquait la droite du duc de Trévise.

Le choc fut rude, surtout au bois de Romainville, où commandait le général Compans. Le général Boyer était au moment d'être forcé dans le village du pré Saint-Gervais, quand le maréchal y envoya le colonel Fabvier avec 400 hommes qui rétablirent le combat. Après deux heures d'une offensive opiniâtre, d'une défensive plus opiniâtre encore, les Russes furent rejetés dans leur première position, et le corps du duc de Raguse ne perdit que le village de Montreuil à sa droite; ce village n'entrant point dans le système de défense, n'était occupé que par quelques tirailleurs des troupes du duc de Padoue.

Le général russe Barclay de Tolly, commandant les forces alliées alors en action devant Paris, rebuté de la résistance qu'une poignée d'hommes opposait partout à ses masses, résolut, vers onze heures, de donner quelque relâche à ses troupes, et d'attendre, pour renouveler l'attaque, l'arrivée de l'armée de Silésie. Le combat se borna alors de part et d'autre au feu d'artillerie et de mousqueterie.

Le roi Joseph, n'ajoutant pas foi aux divers rapports qui lui avaient été faits, répugnait à croire que toute l'armée alliée se trouvât réunie sous Paris; il allait ordonner au duc de Trévise, dont la droite seule avait été engagée, d'envoyer un détachement au secours du duc de Raguse, lorsqu'on aperçut l'armée de Silésie débouchant dans la plaine de Saint-Denis, et se disposant à déborder au loin, vers la Seine, la gauche du duc de Trévise. — Au même instant le roi fut instruit que les corps austro-wurtembergeois du prince royal de Wurtemberg attaquaient, sur la Marne, les ponts de Charenton et de Saint-Maur. Ainsi toute l'armée alliée entrait en ligne, débordant les deux ailes de l'armée française, et la pressant vivement de front. — Tout espoir d'une résistance qui donnât le temps à l'Empereur d'arriver au secours de Paris parut dès lors perdu. Les généraux qui environnaient le roi, le pressèrent, en lui représentant l'imminence du danger, d'adresser aux ducs de Trévise et de Raguse l'autorisation de capituler, tant pour leur armée que pour la capitale; le roi chargea le général Hullin, gouverneur de Paris, de prendre des mesures pour l'évacuation de la ville. Puis ayant donné l'ordre aux grands fonctionnaires et aux membres du conseil d'État, qui n'étaient point encore partis, de se rendre près de l'impératrice, il quitta lui-même la position de Montmartre, et gagna la route d'Orléans avant qu'elle fût interceptée par les coureurs ennemis.

Pendant que ces divers ordres se transmettaient, et que l'armée alliée se préparait à porter un coup décisif sur tout le front de l'armée française, le corps du prince royal de Wurtemberg se portait à revers par la rive droite de la Marne sur Saint-Maur et Charenton, dont les ponts n'étaient défendus par des tambours que sur la rive gauche, s'en emparait, et poussait un parti de cavalerie jusqu'au faubourg de Bercy.

Pour seconder ce mouvement, la cavalerie russe du comte de Pahlen pénétra de Montreuil dans le bois de Vincennes, masqua le château, et s'avança sur l'avenue de Paris. La réserve d'artillerie de la garde nationale avait été réunie à la barrière du Trône, sous les ordres du major Évain. Cet officier, dans l'espoir d'empêcher la cavalerie ennemie de déborder le flanc droit du duc de Raguse, marcha à sa rencontre, et commença son feu au point où l'avenue est coupée par le chemin de Charonne à Saint-Mandé. Pendant que le comte de Pahlen lui ripostait, une brigade de cavalerie se détacha, et, favorisée par les granges et maisons du petit Vincennes, vint tomber à l'improviste sur l'artillerie française. Celle-ci, attelée de chevaux de poste, que conduisaient des charretiers inexpérimentés, n'était soutenue que par quelques gendarmes. Les cavaliers russes s'en emparèrent après avoir tué, pris ou blessé les canonniers. Dans ce moment, le 30e de dragons de la division Bordesoulle, commandé par le colonel Ordener, tomba sur le flanc des Russes, et les força de lâcher prise. Le major Évain ralliait quelques pièces, et, par un feu à mitraille, seconda la charge des dragons. Un détachement de la garde nationale, sous les ordres du chef de bataillon Saint-Romain et du capitaine Calmet, étant accouru de la barrière du Trône, la cavalerie russe se retira emmenant seulement quatre pièces et quelques prisonniers, au nombre desquels étaient six élèves de l'École polytechnique. Quinze autres de ces intrépides jeunes gens avaient été blessés grièvement.

Lorsque le général Barclay de Tolly fut assuré de sa gauche, par la position prise par le prince royal de Wurtemberg, et de sa droite par l'arrivée du général Blücher avec l'armée de Silésie occupant tout le front du duc de Trévise, il renouvela son attaque avec plus de vigueur sur le duc de Raguse.

A la droite de ce maréchal, l'infanterie du duc de Padoue, la cavalerie des généraux Bordesoulle et Chastel furent repoussées. L'ennemi s'empara de Bagnolet et de Charonne; déjà il tournait le cimetière du père Lachaise pour se porter sur la barrière de Fontarabie, lorsqu'une batterie, placée sur la butte de ce nom, et soutenue par un bataillon de la 7e légion de la garde nationale, commandé par M. de Brevannes, son colonel, arrêta sa marche offensive, et le contint aux débouchés de Charonne.

Dans le même temps, le centre et la gauche du duc de Raguse étaient aussi attaqués, ou plutôt accablés par des masses énormes. Malgré la vive résistance de nos troupes, elles furent ramenées rapidement et poussées sur Belleville. Le maréchal se voyant au moment d'être forcé, se mit à la tête de la brigade Cavel de la division Ricard, formant à peine un faible bataillon, et, en colonne d'attaque, il aborda l'ennemi.

Digitized by Google

Mais, à l'instant, cette petite troupe fut criblée de mitraille; les grenadiers la pressaient sur son flanc gauche, tandis que les cuirassiers la chargeaient par son flanc droit. Elle fut enfoncée, le maréchal eut un cheval tué sous lui; son chef d'état-major, le général Clavel, blessé, fut pris au milieu des siens; la déroute allait entraîner toutes les troupes, lorsque le colonel Ghénesser, avec 200 hommes qui occupaient encore le parc de Brières, tomba sur les derrières des grenadiers russes. Ce coup audacieux ralentit la marche de l'ennemi qui, perdant du temps à s'emparer du parc, où il supposait des forces plus considérables, laissa le duc de Raguse se dégager et rallier les corps épars sur la butte du télégraphe, où le général Compans venait de placer un bataillon.

Cependant l'ennemi, après une courte halte, reprit son mouvement offensif, et mettant en action toutes ses forces, il renouvela une attaque générale sur toute l'étendue du front du corps du duc de Raguse, réduit à un peu moins de 6,000 hommes. La ferme du Bouvroy, les prés Saint-Gervais [1], la butte Chaumont, où se trouvait une batterie servie par les élèves de l'École polytechnique, Belleville, Ménilmontant, le cimetière du père Lachaise, furent simultanément attaqués et enlevés après un combat opiniâtre. L'ennemi accula aux barrières les troupes du duc de Padoue, des généraux Bordesoulle et Chastel. Des hauteurs de Charonne et de Ménilmontant, il lança des obus dans les faubourgs. A l'aile gauche du corps français, la brigade Sécrétant et la division Boyer de Rebeval étaient aussi vigoureusement attaquées et forcées de reculer. Dans ce moment, le duc de Raguse, qui tenait encore au centre dans la position du télégraphe, tenta un dernier effort pour chasser l'ennemi du village de Belleville. Réunissant autour de lui une poignée d'hommes qui lui restaient, avec les généraux Ricard, Meynadier, Boudin, Pelleport, il se précipita sur les Russes. Le maréchal fut atteint d'une balle qui lui fit une forte contusion, les généraux Ricard et Pelleport furent blessés, mais l'ennemi fut enfoncé, Belleville fut repris, et le général Lagrange réoccupa en avant sa première position.

Ce fut alors que le duc de Raguse aperçut sa droite aux barrières, sa gauche découverte, l'ennemi au moment de la tourner, et déjà dirigeant son feu sur Paris. Dans cette extrémité, le maréchal crut devoir faire usage de l'autorisation que lui avait adressée le roi Joseph.

Il envoya donc un de ses aides de camp au prince de Schwartzenberg, qui se trouvait sur les hauteurs de Belleville. On convint sur-le-champ d'une suspension d'armes de deux heures, sous condition que le maréchal, achevant de céder les hauteurs, se bornerait à couvrir et à défendre l'enceinte de Paris, et se concerterait avec le duc de Trévise pour traiter d'une convention, stipulant en principe l'évacuation de la capitale.

[1] La batterie qui défendait cette position par un feu bien nourri avait tenu l'ennemi en échec jusque vers onze heures : mais alors il ne se trouva plus dans les caissons que des boulets d'un calibre inférieur aux pièces, et ses coups devenant plus incertains ne firent plus autant d'effet.

Tandis que l'armée austro-russe attaquait, et s'emparait ainsi de la droite du champ de bataille, dans la plaine à gauche, l'armée de Silésie, utilisant également ses formidables masses, maîtrisait aussi la fortune.

Après avoir détaché le corps du général Langeron, pour déborder ou inquiéter la gauche des Français vers le bois de Boulogne, le général Blucher porta ses masses sur le front de la ligne. Le général Woronzof emporta la Villette, qu'occupait la division Curial. Dans le même temps, le prince Guillaume de Prusse attaquait la Chapelle, défendue pied à pied par la division Charpentier. Le duc de Trévise ayant chargé le général Christiani de reprendre la Villette avec sa division de grenadiers-flanqueurs, ce village fut attaqué de nouveau; déjà nos troupes en avaient chassé l'ennemi, lorsque les gardes prussiennes, qui venaient de forcer le pont du canal, se présentèrent sur leurs derrières, vers le point où la Villette tient à Paris. Ce mouvement, que la supériorité numérique de l'ennemi rendait très-dangereux, décida le duc de Trévise à retirer ses troupes de la Chapelle et de la Villette, et il les fit revenir aux barrières.

Dans le temps que ceci se passait à la droite du corps français, le mouvement du général Langeron, sur la gauche, devenait inquiétant. Les Russes avaient déjà dépassé le village de Clichy, et s'approchaient du bois de Boulogne, lorsque le général Belliard fit engager contre eux une fusillade par la cavalerie du général Dautancourt, conjointement avec 300 gardes nationaux de la 2e légion, et ralentit ainsi leur marche.

Sur ces entrefaites, l'empereur de Russie et le roi de Prusse, voyant les progrès de l'armée de Silésie, et considérant la position du duc de Trévise comme désespérée, envoyèrent le comte Orlof sommer le maréchal français de mettre bas les armes. Choqué d'une telle sommation, ce brave guerrier répondit avec fierté, que les alliés, pour être au pied de Montmartre, n'avaient pas encore Paris; que l'armée s'ensevelirait sous ses ruines plutôt que de souscrire à une capitulation honteuse; qu'au reste, quand il ne pourrait plus la défendre, il savait encore où et comment effectuer sa retraite, devant et malgré l'ennemi. Quelques instants après, le duc de Trévise apprit la suspension d'armes conclue par le duc de Raguse; il eut seulement alors connaissance de l'autorisation donnée par le roi Joseph, autorisation que, par une circonstance fortuite [1], il n'avait pas encore reçue; il adhéra à la trêve, et se réunit à son collègue pour traiter d'une convention digne de leur glorieuse résistance. Les deux maréchaux se rendirent en conséquence à la Villette, où se trouvèrent les commissaires alliés chargés de la négociation. Dans le même temps, des officiers d'état-major des deux armées parcoururent toute la ligne, précédés d'une trompette, et firent cesser les hostilités.

Toutefois, l'avis de l'armistice ayant tardé à arriver au corps de Langeron, à cause de son éloignement, ce général continua son mouvement sur l'extrême gauche de la ligne française. Comme la gauche du duc

[1] L'officier, porteur de la dépêche de Joseph au duc de Trévise, s'était égaré, et fut long-temps sans pouvoir le joindre.

Digitized by Google

de Trévise ne dépassait pas la butte Montmartre, depuis la barrière de Clichy jusqu'à celle de Neuilly, l'enceinte et les faubourgs extérieurs n'étaient défendus que par les 1re et 2e légions de la garde nationale. La cavalerie du général Belliard, peu considérable, occupait seule la plaine de Clichy; neuf pièces de canon seulement étaient en batterie sur Montmartre, et battaient la plaine. Lorsque le duc de Conegliano, auquel appartenait le commandement de la ligne occupée par la garde nationale, s'aperçut de l'approche des troupes russes qui s'avançaient en masse sur les barrières depuis le bois de Boulogne jusqu'à Montmartre; il fit ses dispositions de défense, et les gardes nationaux continrent quelque temps l'ennemi en avant de l'arc de triomphe de l'Etoile. Mais il n'en était pas de même devant la barrière de Clichy. Plus de quarante bataillons, précédés d'une artillerie formidable, s'étant avancés sur le village de Clignancourt, arrivèrent à portée de fusil de la cavalerie du général Belliard. Vainement ce général les fit charger par le général Dautancourt avec les chasseurs de la garde, que commandait le chef d'escadron Lafitte, et par le général Sparre avec les 5e et 12e de dragons. Debordée des deux côtés, mitraillée par trente-six bouches à feu, notre cavalerie fut contrainte à faire volte-face, et n'ayant point d'autre retraite, elle remonta au galop les pentes escarpées qui conduisent au sommet de Montmartre. Le général Belliard, au milieu de cette retraite précipitée, aperçut 250 hommes de sapeurs-pompiers de Paris, il les jetta à la hâte dans un enclos à mi-côte, leur prescrivant de tenir ferme. Cette poignée d'hommes arrêta l'ennemi pendant que notre cavalerie descendait les rampes de la butte, et rentrait en grande partie par les barrières que tenait encore le duc de Trévise. Bientôt les Russes couronnèrent toutes les hauteurs de Montmartre. La garde nationale fusilla encore quelque temps aux barrières depuis Clichy jusqu'à l'Etoile; mais enfin l'armistice ayant été connu sur ce point, le feu s'éteignit, et cette terrible journée fut terminée.

Pendant ce dernier incident, on discutait à la Villette les clauses de la capitulation. Après d'assez vifs débats, on convint que l'armée française se retirerait avec son matériel et aurait la nuit entière pour l'évacuation; que les alliés entreraient à Paris le lendemain 31, à six heures du matin, et ne pourraient recommencer les hostilités qu'après neuf heures. Ces conventions furent verbales, et le duc de Raguse se chargea de les rédiger et signer au nom de son collègue.

L'armée remit alors (cinq heures du soir) à la garde nationale les barrière qu'elles avait defendues, et commença aussitôt l'évacuation de Paris, d'où elle sortit avant et pendant la nuit par la barrière de Fontainebleau, route par laquelle devait arriver l'empereur Napoléon.

Retour de l'Empereur. — Cependant l'Empereur était en marche pour revenir sur Paris.

«Paris peut résister quelques jours; les Parisiens ont «promis de se défendre: mais Napoléon arrivera-t-il assez tôt à leur secours?» Telles sont, dit M. Fain, les questions que chacun se fait autour de l'Empereur. — L'ennemi, marchant à travers des plaines ravagées, achève de les épuiser; et nous ne pouvons suivre ses traces sans risquer d'aller nous perdre dans des déserts. Il faut donc prendre une route moins fatiguée. Napoléon s'est ménagé celle de la rive gauche de la Seine: notre arrière-garde est encore échelonnée entre Saint-Dizier et Doulevent; si elle retourne vers Bar-sur-Aube, et si l'armée suit ce mouvement, elle débouchera sur la route de Troyes; nous aurons devant nous les avenues qui conduisent à Paris, et, la Seine nous séparant de l'ennemi, nos marches n'en seront que plus assurées. C'est à ce parti que Napoléon s'arrête. Quelque avance que l'ennemi ait *sur nous*, il espère arriver à temps pour rallier ses forces sous le canon de Montmartre, et discuter en personne les dernières conditions de la paix.

«Les ordres sont donnés: l'armée se met en marche pour gagner la route de Troyes par Doulevent.

«Au moment où le quartier impérial allait quitter Saint-Dizier, on amène, sur des charrettes, huit ou dix personnages dont les voitures ont été enlevées entre Nancy et Langres; ce sont les paysans des environs de Saint-Thibaut qui les ont prises. Parmi ces voyageurs, on distingue M. de Weissemberg, ambassadeur d'Autriche en Angleterre, qui revient de Londres; le général suédois de Brandt; le conseiller de guerre Peguilhem; et MM. de Tolstoï et Marcof, officiers russes. Si l'on en croit les bruits que depuis l'on a fait courir, M. de Vitrolles, qui avait été envoyé vers M. le comte d'Artois par M. Talleyrand, faisait partie de cette capture; mais il était parvenu à s'échapper en se glissant parmi les domestiques. Les paysans avaient cru prendre M. le comte d'Artois lui-même, pour qui des relais avaient été commandés sur cette route.

Ce qui, dans leur malheur, avait pu arriver de mieux pour ces messieurs, c'était d'avoir été conduits devant Napoléon. Il ne veut tirer de leur accident d'autre avantage que celui d'essayer une démarche directe auprès de son beau-père. M. de Weissemberg est appelé; il le fait déjeuner avec lui, et bientôt après il ordonne qu'on le remette en liberté ainsi que ses compagnons de voyage. Il leur fait rendre leurs portefeuilles et leurs dépêches; le duc de Vicence leur procure des chevaux, et M. de Weissemberg part chargé d'une commission confidentielle pour l'Empereur d'Autriche. Mais, par une fatalité qu'on retrouve à chaque page de cet écrit, ce souverain avait été séparé de ses alliés; l'alarme répandue sur les grandes routes par les coureurs du général Paré, avait gagné les équipages de l'empereur d'Autriche, et dans ce moment même où il était si désirable que M. de Weissemberg pût le rejoindre, il était entraîné jusqu'à Dijon [1].

«Peu d'heures après le départ de ces messieurs, on quitte Saint-Dizier. La campagne de Napoléon avait commencé dans cette ville; elle vient d'y finir. Désormais il ne va plus être question que du retour sur Paris.

[1] «L'empereur d'Autriche avait été forcé de s'enfuir avec un gentilhomme et un domestique, dans un droska allemand, et d'aller se mettre en sûreté à Dijon, où il était resté trente heures réellement prisonnier.» (Sir Robert Wilson, page, 90.)

Digitized by Google

«Le 28, dans l'après-midi, on se retrouva à Doulevent. Un émissaire de M. de La Valette y attendait Napoléon. Depuis dix jours on n'avait pas reçu de nouvelles de Paris : avec quel empressement on attend le déchiffrement du petit papier dont cet homme est porteur! Voici ce qu'on y trouve : «Les partisans de «l'étranger, encouragés par ce qui se passe à Bor«deaux [1], lèvent la tête; des menées secrètes les secon«dent. La présence de l'Empereur est nécessaire, s'il «veut empêcher que sa capitale ne soit livrée à l'en«nemi. Il n'y a pas un moment à perdre.»

«L'armée s'était déjà remise en marche.

«Le 29, de grand matin, Napoléon part de Doulevent; on gagne, par la traverse, le pont de Doulencourt, et là, une troupe de courriers, d'estafettes, se présente : retenus long-temps à Nogent et à Montereau, ils ont pu enfin nous rejoindre par Sens et Troyes. Les troupes ennemies qui étaient de ce côté ont suivi le mouvement de Schwartzenberg sur la Marne, et, comme Napoléon l'avait prévu, la route de Troyes est maintenant dégagée.

«Napoléon ordonne aussitôt au général Dejean, son aide de camp, de partir à franc étrier pour aller annoncer son retour aux Parisiens....

«Après cette halte de Doulencourt, on fait un effort de marche, et l'on arrive à Troyes dans la nuit. La garde impériale et les équipages ont fait quinze lieues.

«A peine est-on arrivé à Troyes, que le prince de Neuchâtel dépêche son aide de camp, le général Girardin, vers Paris, afin d'y multiplier les avis du retour....

«Napoléon n'a pris que quelques heures de repos, et, le 30 au matin, il est en route. Il croit devoir marcher militairement jusqu'à Villeneuve-sur-Vannes; n'ayant plus de doutes alors sur la sûreté de la route, il se jette dans une carriole de poste. Il apprend successivement, en changeant de chevaux, que l'impératrice et son fils ont quitté Paris; que l'ennemi est aux portes, et qu'on se bat! Jamais il n'a mesuré plus impatiemment les distances; il presse lui-même les postillons; les roues brûlent le pavé!

«Vers dix heures du soir, il n'est plus qu'à cinq lieues de Paris; il relayait à Fromenteau, près les fontaines de Juvisy, lorsqu'il apprend qu'il arrive quelques heures trop tard. Paris vient de se rendre, et l'ennemi doit y entrer au jour.

«Quelques troupes qui évacuent la capitale sont déjà arrivées dans ce village. Les généraux se pressent autour des voitures; parmi eux se trouve l'aide-major général Belliard; et bientôt les plus affligeants détails mettent Napoléon au courant des événements qui ont accéléré cette catastrophe.....

«Dans cette extrémité, l'Empereur envoie le duc de Vicence à Paris, pour voir s'il est encore possible d'intervenir au traité; il lui donne tout pouvoir. Il expédie en même temps un courrier à l'impératrice, et passe le reste de cette nuit à attendre des nouvelles.

«Pendant ces moments d'anxiété, Napoléon n'est séparé des avant-postes ennemis que par la rivière. Les alliés, descendus des hauteurs de Vincennes, ont forcé le pont de Charenton, et se sont répandus dans la plaine de Villeneuve-Saint-Georges; leurs bivouacs jettent des lueurs d'incendie sur les collines de la rive droite, tandis que l'obscurité la plus profonde protége, sur la rive opposée, le coin où Napoléon se trouve arrêté, avec deux voitures de poste et quelques serviteurs.

«A quatre heures du matin arrive un piqueur dépêché par le duc de Vicence : il annonce que tout est consommé; la capitulation a été signée à deux heures de la nuit, et les alliés entreront ce matin dans Paris.

«Napoléon fait aussitôt rebrousser chemin à sa voiture, et va descendre à Fontainebleau.»

[1] Bordeaux s'était, le 12 mars, prononcé en faveur de la maison de Bourbon.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1814.

27 février. 1er combat de Meaux.
28 — Combat de Gué-à-Trême.
— — Reddition de La Fère.
1er mars Traité de Chaumont, entre les puissances coalisées.
2 — Traité de Soissons.
— — Combat de Bar-sur-Seine.
3 — Combat de Neuilly-Saint-Front.
7 — Bataille de Craonne.
— — 1er combat de Courtray.
8 — Surprise de Berg-op-Zoom.
9 — Bataille de Laon.
— — Combat de Berg-op-Zoom.
11 — Combats de Mâcon et de Bourg.
12 — Entrée du duc d'Angoulême à Bordeaux.
13 — Reprise de Reims.
— — Combat de Saint-Nicolas.
15 — Attaque de Compiègne
16 mars. Attaque d'Épernay.
18 — Combats de Cormeron et de Nogent.
— — Combat de Saint Georges.
19 — Combats de Planey et de Méry.
— — Rupture du congrès de Châtillon.
20 — Bataille d'Arcis-sur-Aube.
21 — Combat d'Épernay.
— — Occupation de Lyon par les Autrichiens.
23 — Attaque de Maubeuge
25 — Combat de la Fère-Champenoise.
26 — 2e combat de Saint-Dizier.
— — Combat et prise de Gand.
27 — 2e combat de Meaux.
28 — Siége de Soissons.
29 — L'impératrice part pour Blois.
30 — Bataille et capitulation de Paris.
— — L'Empereur est à Fromenteau.
31 — 2e combat de Courtray.
— — Entrée des Coalisés à Paris.

Digitized by Google

CONGRES DE CHATILLON.

SOMMAIRE.

Déclaration relative au démembrement de la France impériale. — Réponse du plénipotentiaire français. — Inaction du congrès. — Lettre de l'empereur Napoléon. — Projet de traité présenté par les plénipotentiaires alliés. — Observations et réponse du plénipotentiaire français. — Négociations difficiles. — Délai posé. — Note du duc de Vicence au nom de l'Empereur. — Contre-projet français. — Déclaration des plénipotentiaires alliés. — Réponse du duc de Vicence. — Fin du congrès.

Déclaration relative au démembrement de la France impériale. — Réponse du plénipotentiaire français. — Le congrès de Châtillon, le dernier dans lequel l'empereur Napoléon figura comme un des souverains de l'Europe, s'ouvrit le 4 février. — L'Autriche y était représentée par le comte de Stadion ; la Russie, par le comte Razoumowsky ; la Prusse, par le baron de Humboldt ; l'Angleterre, par lord Aberdeen, lord Catheart et sir Ch. Stewart ; la France, par le duc de Vicence (M. de Caulincourt).

L'empereur Napoléon s'attendait à traiter, à Châtillon, sur les bases posées, en 1813, dans les conférences de Francfort.

Le 5, en commençant la séance, les plénipotentiaires des alliés déclarèrent qu'ils étaient chargés de traiter de la paix avec la France, *au nom de l'Europe ne formant qu'un tout.*

Le 7, ils déclarèrent que la condition du traité était *que la France rentrât dans les limites qu'elle avait avant la révolution.*

A l'instant M. de Caulincourt leur répondit dans les termes suivants, insérés au protocole des conférences de cette journée.

«Le plénipotentiaire de France renouvelle l'engagement déjà pris par sa cour, de faire pour la paix *les plus grands sacrifices;* quelque éloignée que la demande faite dans la séance d'aujourd'hui, au nom des puissances alliées, soit des *bases proposées par elles à Francfort, et fondées sur ce que les alliés eux-mêmes ont appelé les limites naturelles de la France;* quelque éloignée qu'elle soit des déclarations que toutes les cours n'ont cessé de faire à la face de l'Europe ; quelque éloignée que soit même leur proposition d'un état de possession analogue au rang que la France a toujours occupé dans le système politique, bases que les plénipotentiaires des puissances alliées rappellent encore dans leur proposition de ce jour ; enfin, quoique le résultat de cette proposition soit d'appliquer à la France seule un principe que les puissances alliées ne parlent point d'adopter pour elles-mêmes, et dont cependant l'application ne peut être juste si elle n'est point réciproque et impartiale, le plénipotentiaire français n'hésiterait pas à s'expliquer, sans retard, de la manière la plus positive, sur cette demande, si chaque sacrifice qui peut être fait, et le degré dans lequel il peut l'être, ne dépendaient pas nécessairement de l'espèce et du nombre de ceux qui seront demandés, comme la somme des sacrifices dépend aussi nécessairement de celle des *compensations;* toutes les questions d'une telle négociation sont tellement liées et subordonnées les unes aux autres, qu'on ne peut prendre de parti sur aucune avant de les connaître toutes. *Il ne peut être indifférent à celui à qui on demande des sacrifices de savoir au profit de qui il les fait*, et quel emploi on veut en faire ; enfin, si, en les faisant, on peut mettre tout de suite un terme aux malheurs de la guerre. Un projet qui développerait les vues des alliés dans tout leur ensemble remplirait ce but.

«Le plénipotentiaire renouvelle donc de la manière la plus instante la demande que les plénipotentiaires des cours alliées veuillent bien *s'expliquer positivement sur tous les points précités.*»

Inaction du congrès. — Lettre de l'empereur Napoléon. — Les plénipotentiaires alliés s'étaient séparés, en déclarant qu'ils réfléchiraient sur la réponse à faire à cette demande du plénipotentiaire français ; mais au lieu de cette réponse, le duc de Vicence reçut l'avis que les séances étaient suspendues, sans qu'on lui en dît le motif, sur la demande du plénipotentiaire russe.

Le congrès resta ainsi inactif pendant dix jours. Pendant ces dix jours, la fortune changea, et l'Empereur des Français, successivement victorieux de l'armée de Silésie et de la grande armée austro-russe, ne pouvait accéder au démembrement de la France impériale.

Napoléon écrivit, de Nangis, le 17 février, la lettre suivante à son plénipotentiaire, à Châtillon :

«Monsieur le duc de Vicence, *je vous ai donné carte blanche pour sauver Paris, et éviter une bataille qui était la dernière espérance de la nation.* La bataille a eu lieu ; la Providence a béni nos armes. J'ai fait 30 à 40,000 prisonniers. J'ai pris 200 pièces de canon, un grand nombre de généraux, et détruit plusieurs armées sans presque coup férir. J'ai entamé hier l'armée du prince de Schwartzenberg, que j'espère détruire avant qu'elle ait repassé nos frontières. Votre attitude doit être la même ; vous devez tout faire pour la paix ; mais mon intention est que vous ne signiez rien sans mon ordre, parce que seul je connais ma position. En général, *je ne désire qu'une paix solide et honorable, et elle ne peut être telle que sur les bases proposées à Francfort.* Si les alliés eussent accepté vos propositions le 9, il n'y aurait pas eu de bataille ; je n'aurais pas couru les chances de la fortune dans le moment où le moindre insuccès perdait la France ; enfin, je n'aurais pas connu le secret de leur

Digitized by Google

faiblesse. Il est juste qu'en retour j'aie les avantages des chances qui ont tourné pour moi. Je veux la paix; mais ce n'en serait pas une, que celle qui imposerait à la France des conditions plus humiliantes que les bases de Francfort. Ma position est certainement plus avantageuse qu'à l'époque où les alliés étaient à Francfort. Ils pouvaient me braver; je n'avais obtenu aucun avantage sur eux, et ils étaient loin de mon territoire. Aujourd'hui c'est tout différent: j'ai eu d'immenses avantages sur eux, et des avantages tels, qu'une carrière militaire de vingt années, et de quelque illustration, n'en présente pas de pareils. Je suis prêt à cesser les hostilités, et à laisser les ennemis rentrer tranquilles chez eux, s'ils signent les préliminaires basés sur les propositions de Francfort. La mauvaise foi de l'ennemi, et la violation des engagements les plus sacrés, mettent seuls des délais entre nous; et nous sommes si près, que si l'ennemi vous laisse correspondre avec moi directement, en vingt-quatre heures on peut avoir réponse aux dépêches. D'ailleurs je vais me rapprocher davantage. Sur ce, je prie Dieu, etc.

«NAPOLÉON.»

Projet de traité présenté par les plénipotentiaires alliés. — Le même jour, 17 février, les conférences étaient reprises à Châtillon, et les plénipotentiaires des puissances alliées présentaient le projet de traité préliminaire dont voici les principales conditions.

Art. 1er. Il y aura paix et armistice entre LL. MM. II. d'Autriche et de Russie, S. M. le roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, et S. M. le roi de Prusse, agissant en même temps au nom de tous leurs alliés, et S. M. l'empereur des Français, leurs héritiers et successeurs, à perpétuité.

Les hautes parties contractantes s'engagent à apporter tous leurs soins à maintenir, pour le bonheur futur de l'Europe, la bonne harmonie si heureusement rétablie entre elles.

Art. 2. S. M. l'empereur des Français renonce, pour lui et ses successeurs, à la totalité des acquisitions, réunions ou incorporations de territoire faites par la France depuis le commencement de la guerre de 1792.

S. M. renonce également à toute influence constitutionnelle directe ou indirecte hors des anciennes limites de la France, telles qu'elles se trouvaient établies avant la guerre de 1792, et aux titres qui en dérivent, et nommément à ceux de roi d'Italie, roi de Rome, protecteur de la Confédération du Rhin, et médiateur de la Confédération Suisse.

Art. 3. Les hautes parties contractantes reconnaissent formellement et solennellement le principe de la souveraineté et indépendance des États de l'Europe, tels qu'ils seront constitués à la paix définitive.

Art. 4. S. M. l'empereur des Français reconnaît formellement la reconstruction suivante des pays limitrophes de la France:

1° L'Allemagne composée d'États indépendants, unis par un lien fédératif;

2° L'Italie divisée en États indépendants, placés entre les possessions autrichiennes en Italie, et la France;

3° La Hollande sous la souveraineté de la maison d'Orange, avec un accroissement de territoire;

4° La Suisse, État libre, indépendant, replacé dans ses anciennes limites, sous la garantie de toutes les grandes puissances y comprises;

5° L'Espagne sous la domination de Ferdinand VII, dans ses anciennes limites.

S. M. l'empereur des Français reconnaît de plus le droit des puissances alliées de déterminer, d'après les traités existants entre les puissances, les limites et rapports, tant des pays cédés par la France, que de leurs États entre eux, sans que la France puisse aucunement y intervenir.

Art. 5. Par contre, S. M. Britannique consent à restituer à la France, à l'exception des îles nommées *les Saintes*, toutes les conquêtes qui ont été faites par elle sur la France pendant la guerre, et qui se trouvent à présent au pouvoir de S. M. Britannique dans les Indes orientales, en Afrique et en Amérique.

L'île de Tabago, conformément à l'art. 2 du présent traité, restera à la Grande-Bretagne, et les alliés promettent d'employer leurs bons offices pour engager LL. MM. suédoise et portugaise à ne point mettre d'obstacle à la restitution de la Guadeloupe et de Cayenne à la France.

Tous les établissements et toutes les factoreries conquises sur la France à l'est du cap de Bonne-Espérance, à l'exception des îles Maurice (Ile-de-France), de Bourbon et de leurs dépendances, lui seront restitués. La France ne rentrera dans ceux des susdits établissements et factoreries qui sont situés dans le continent des Indes, et dans les limites des possessions britanniques, que sous la condition qu'elle les possédera uniquement à titre d'établissements commerciaux; et elle promet en conséquence de n'y point faire construire de fortifications, et de n'y point entretenir de garnisons ni forces militaires quelconques au-delà de ce qui est nécessaire pour maintenir la police dans lesdits établissements.

Les restitutions ci-dessus mentionnées en Asie, en Afrique et en Amérique, ne s'étendront à aucune possession qui n'était point effectivement au pouvoir de la France avant le commencement de la guerre de 1792.

Le gouvernement français s'engage à prohiber l'importation des esclaves dans toutes les colonies et possessions restituées par le présent traité, et à défendre à ses sujets, de la manière la plus efficace, le trafic des Nègres en général.

L'île de Malte, avec ses dépendances, restera en pleine souveraineté à S. M. Britannique.

Art. 6. S. M. l'empereur des Français remettra, aussitôt après la ratification du présent traité préliminaire, les forteresses et forts des pays cédés, et ceux qui sont encore occupés par ses troupes en Allemagne, sans exception, et notamment la place de Mayence dans six jours; celles de Hambourg, Anvers, Berg-op-Zoom, dans l'espace de six jours; Mantoue, Palma-Nuova, Venise et Peschiera, les places de l'Oder et de l'Elbe, dans quinze jours, et les autres places et forts dans le plus court délai possible, qui ne pourra excéder celui de quinze jours. Ces places et forts seront remis dans

Digitized by Google

l'état où ils se trouvent présentement, avec toute leur artillerie, munitions de guerre et de bouche, archives, etc. ; les garnisons françaises de ces places sortiront avec armes, bagages, et avec leurs propriétés particulières.

S. M. l'empereur des Français fera également remettre, dans l'espace de quatre jours, aux armées alliées, les places fortes de Besançon, Béfort et Huningue, qui resteront en dépôt jusqu'à la ratification de la paix définitive, et qui seront remises dans l'état dans lequel elles auront été cédées, à mesure que les armées alliées évacueront le territoire français.

Art. 7. Les généraux commandant en chef nommeront sans délai des commissaires chargés de déterminer la ligne de démarcation entre les armées réciproques.]

Art. 8. Aussitôt que le présent traité préliminaire aura été accepté et ratifié de part et d'autre, les hostilités cesseront sur mer et sur terre, etc.....

Observations et réponse du plénipotentiaire français. — «La lecture du traité étant achevée, dit le *protocole des conférences du congrès de Châtillon*, que nous avons sous les yeux, le plénipotentiaire de France prie les plénipotentiaires des cours alliées de répondre à l'observation et aux questions suivantes :

«Il fait observer que le projet confond le titre de roi d'Italie avec ceux de médiateur et de protecteur, qui en diffèrent essentiellement; que le premier est un titre de souveraineté, et que les deux autres ne le sont pas; qu'il est attaché à la possession d'un État, que cet État est indépendant de la France; que les relations de celle-ci n'entraîneraient nullement une renonciation à la couronne d'Italie, à laquelle l'empereur des Français ne pourrait pas renoncer comme empereur, mais uniquement en sa qualité de roi.

«Les plénipotentiaires des cours alliées répliquent qu'assurément l'intention des cours alliées est que le traité contienne la renonciation de l'empereur Napoléon à la possession du royaume d'Italie, et que, puisqu'il paraît que le projet peut laisser des doutes là-dessus, cette renonciation devra y être ajoutée en termes explicites.

«Le plénipotentiaire de France a demandé ensuite si le roi de Saxe était compris dans les arrangements que les alliés projetaient pour l'Allemagne, et serait rétabli dans la pleine possession de son royaume;

«Si le roi de Westphalie, reconnu par toutes les puissances du continent, recouvrerait son royaume, ou obtiendrait une indemnité;

«Enfin, si les droits du vice-roi, comme héritier du royaume d'Italie, étaient reconnus pour le cas où le roi d'Italie renoncerait à la couronne de ce royaume.

«Les plénipotentiaires des cours alliées ont déclaré s'en tenir, pour le moment, à leur projet.

«Le plénipotentiaire français dit alors que la pièce dont il vient de lui être donné lecture et communication, est d'une trop haute importance pour qu'il puisse y faire, dans cette séance, une réponse quelconque, et qu'il se réserve de proposer aux plénipotentiaires des cours alliées une conférence ultérieure, lorsqu'il sera dans le cas d'entrer en discussion sur ce qui forme l'objet des ouvertures faites dans la présente séance.»

Négociations difficiles. — Délai posé. — Note du duc de Vicence au nom de l'Empereur. — Les dispositions des puissances et la lettre de l'empereur Napoléon, que le duc de Vicence reçut trois jours après cette conférence orageuse, ne rendaient pas les négociations faciles.

On déclara, le 28 février, au plénipotentiaire français, qu'il eût à présenter le 10 mars, au plus tard, une réponse explicite de son gouvernement, sur le projet de traité du 17 février.

Dans la séance du 10 mars le duc de Vicence lut la déclaration suivante, appuyée de plusieurs pièces qui témoignaient des dispositions des alliés aux conférences de Francfort.

«Le plénipotentiaire de France a reçu de sa cour l'ordre de faire au protocole les observations suivantes :

« Les souverains alliés, *dans leur déclaration de Francfort*, que toute l'Europe connaît, et LL. EE. MM. les plénipotentiaires, dans leur proposition du 7 février, ont également posé en principe que la France doit conserver par la paix la même puissance relative qu'elle avait avant les guerres que cette paix doit finir; car ce que, dans le préambule de leur proposition, MM. les plénipotentiaires ont dit du désir des puissances alliées de voir la France dans un état de possessions analogue au rang qu'elle a toujours occupé dans le système politique, n'a point, et ne saurait avoir un autre sens. Les souverains alliés avaient demandé, en conséquence, que la France se renfermât dans les limites formées par les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, et la France y avait acquiescé. MM. leurs plénipotentiaires ont, au contraire, et par leur note du 7, et par le projet d'articles qu'ils ont remis le 17, demandé qu'elle rentrât dans ses anciennes limites. Comment, sans cesser d'invoquer le même principe, a-t-on pu, et en si peu de temps, passer de l'une de ces demandes à l'autre? Qu'est-il survenu depuis la première, qui puisse motiver la seconde?

«On ne pouvait pas, le 7, on ne pouvait pas plus le 17, et à plus forte raison ne pourrait-on pas aujourd'hui, la fonder sur l'offre confidentielle faite par le plénipotentiaire de France, au ministre du cabinet de l'une des cours alliées; car la lettre qui la contenait ne fut écrite que le 9, et il était indispensable d'y répondre immédiatement, puisque l'offre était faite *sous la condition absolue d'un armistice immédiat*, pour arrêter l'effusion du sang, et éviter une bataille que les alliés ont voulu donner. Au lieu de cela, les conférences furent, par la seule volonté des alliés, et sans motifs, suspendues du 10 au 17, jour auquel la condition proposée fut même formellement rejetée. On ne pouvait, on ne peut donc en aucune manière se prévaloir d'une offre qui lui était subordonnée. Les souverains alliés ne voulaient-ils point, il y a trois mois, établir un juste équilibre en Europe? N'annoncent-ils pas qu'ils le veulent encor aujourd'hui? Conserver la même puissance relative qu'elle a toujours

Digitized by Google

1815. - Bataille de Waterloo.

Digitized by Google

Digitized by Google

1792. — Bataille de Jemmapes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Napoléon.

1815.

Digitized by Google

Digitized by Google

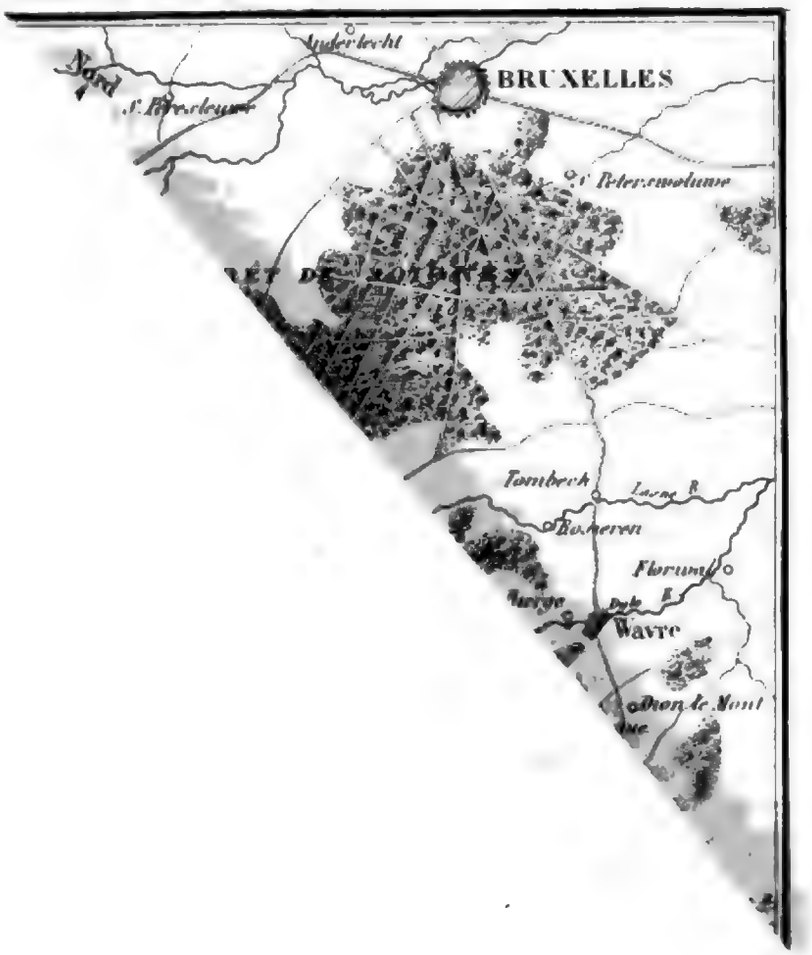
E.

Arc de Triomphe de l'Etoile.

Coté de Neuilly

Digitized by Google

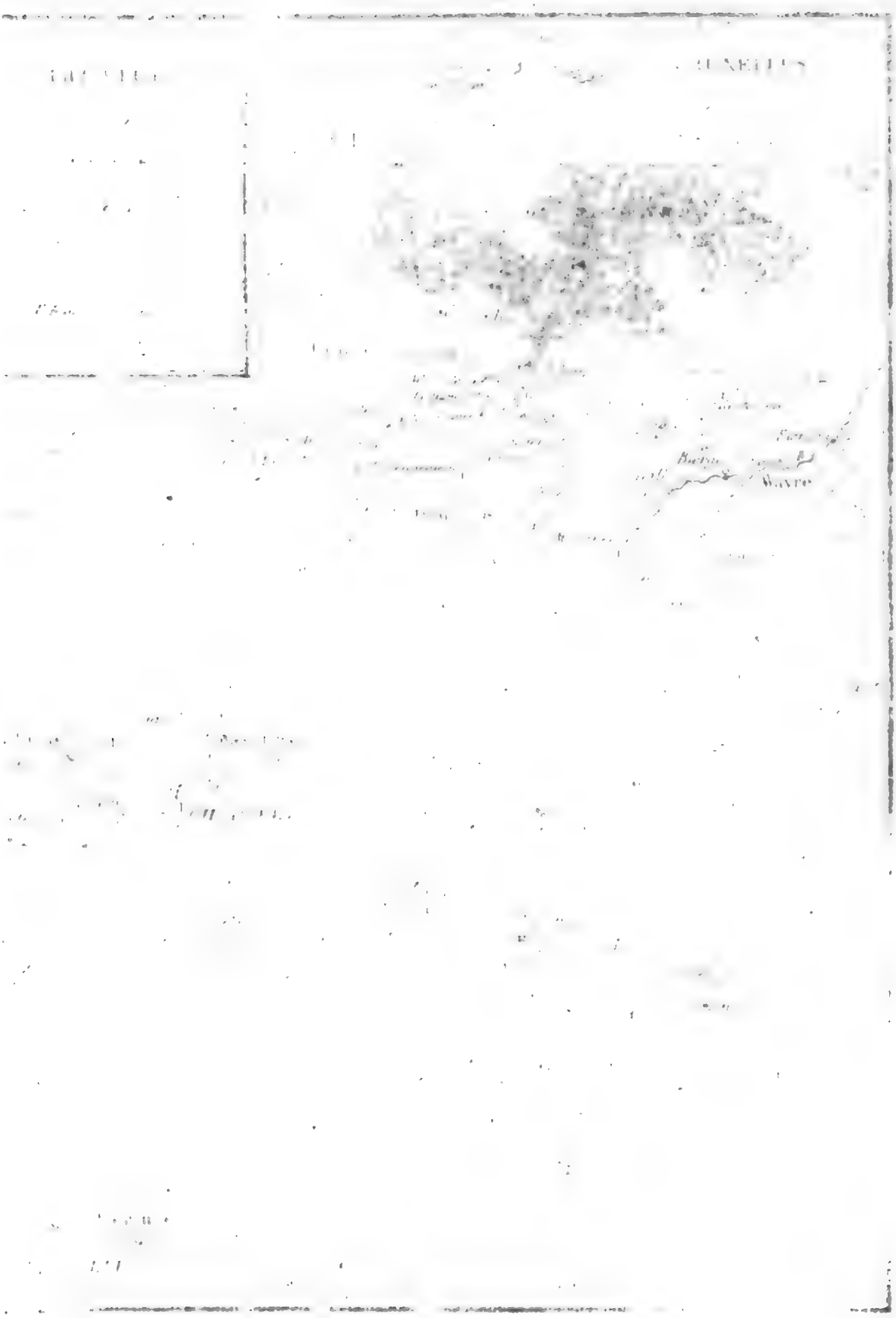
FRANCE MILITAIRE.



Digitized by Google

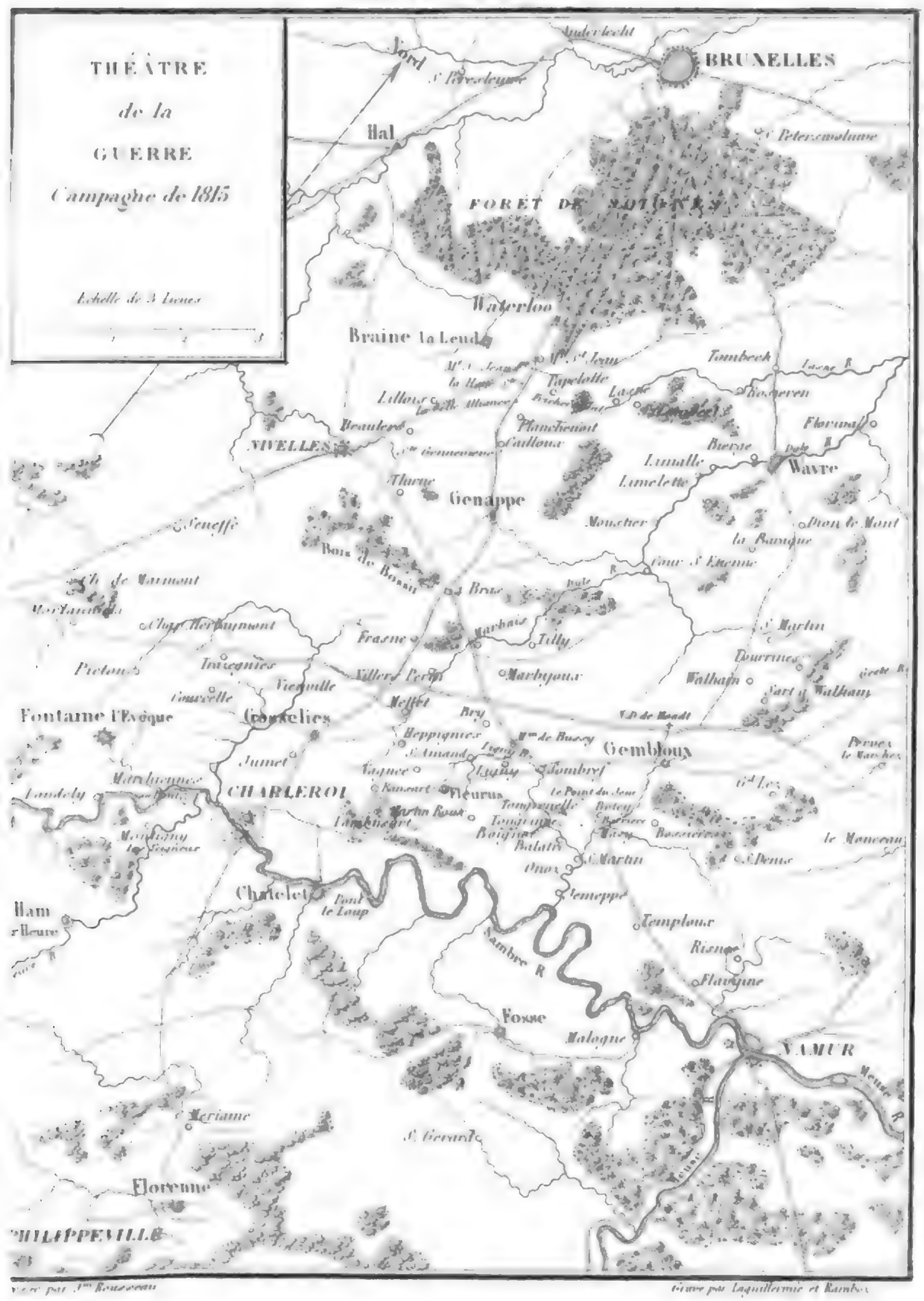
Arc de Triomphe de l'Etoile.

(Côté de Neuilly)



Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

que, est aussi le seul désir qu'ait réellement la France. *Mais l'Europe ne ressemble plus à ce qu'elle était il y a vingt ans.* A cette époque le royaume de Pologne, déjà morcelé, disparut entièrement, l'immense territoire de la Russie s'accrut de vastes et riches provinces; six millions d'hommes furent ajoutés à une population déjà plus grande que celle d'aucun État européen. Neuf millions devinrent le partage de l'Autriche et de la Prusse. Bientôt l'Allemagne changea de face. Les États ecclésiastiques et le plus grand nombre des villes germaniques furent répartis entre les princes séculiers; la Prusse et l'Autriche en reçurent la meilleure part. L'antique république de Venise devint une province de la monarchie autrichienne. Deux nouveaux millions de sujets, avec de nouveaux territoires et de nouvelles ressources, ont été donnés depuis à la Russie par le traité de Tilsitt, par le traité de Vienne, par celui de Yassi, et par celui d'Abo. De son côté, et dans le même intervalle de temps, l'Angleterre a non-seulement acquis, par le traité d'Amiens, les possessions hollandaises de Ceylan et de l'île de la Trinité, mais elle a doublé ses possessions dans l'Inde, et en a fait un empire que deux des plus grandes monarchies de l'Europe égaleraient à peine. Si la population de cet empire ne peut être considérée comme un accroissement de la population britannique, en revanche, l'Angleterre n'en tire-t-elle pas, et par la souveraineté et par le commerce, un accroissement immense de sa richesse, cet autre élément de la puissance? La Russie, l'Angleterre, ont conservé tout ce qu'elles ont acquis. L'Autriche et la Prusse ont, à la vérité, fait des pertes; mais renoncent-elles à les réparer, et se contentent-elles aujourd'hui de l'état de possession dans lequel la guerre présente les a trouvées? Il diffère cependant peu de celui qu'elles avaient il y a vingt ans.

«Ce n'est pas pour son intérêt seul que la France doit vouloir conserver la même puissance relative qu'elle avait: qu'on lise la déclaration de Francfort, et l'on verra que les souverains alliés ont été convaincus eux-mêmes que c'était aussi *l'intérêt de l'Europe*. Or, quand tout a changé autour de la France, *comment pourrait-elle conserver la même puissance relative, en étant replacée au même état qu'auparavant?* Replacée dans ce même état, *elle n'aurait pas même le degré de puissance absolue qu'elle avait alors;* car ses possessions d'outre-mer étaient incontestablement un des éléments de cette puissance, et la plus importante de ces possessions, celle qui par sa valeur égalait ou surpassait toutes les autres ensemble, lui a été ravie: peu importe par quelle cause, elle l'a perdue: il suffit qu'elle ne l'ait plus, et qu'il ne soit pas au pouvoir des alliés de la lui rendre.

«Pour évaluer la puissance relative des États, ce n'est pas assez de comparer leur forces absolues, il faut faire entrer dans le calcul l'emploi que leur situation géographique les contraint ou leur permet d'en faire.

«L'Angleterre est une puissance essentiellement maritime, qui peut mettre toutes ses forces sur les eaux. L'Autriche a trop peu de côtes pour le devenir; la Russie et la Prusse n'ont pas besoin de l'être, puisqu'elles n'ont pas besoin de possessions au-delà de la mer: ce sont des puissances essentiellement continentales. La France est, au contraire, à la fois essentiellement maritime, à raison de l'étendue de ses côtes et de ses colonies, et essentiellement continentale. L'Angleterre ne peut être attaquée que par des flottes. La Russie, adossée au pôle du monde, et bornée presque de tous côtés par des mers ou de vastes solitudes, ne peut, depuis qu'elle a acquis la Finlande, être attaquée que d'un seul côté. *La France peut l'être sur tous les points de sa circonférence, et à la fois du côté de la terre, où elle confine partout à des nations vaillantes, et du côté de la mer, et dans ses possessions lointaines.*

«Pour rétablir un véritable équilibre, sa puissance relative devrait donc être considérée sous deux aspects distincts; pour en faire une estimation juste, il la faut diviser, et ne comparer ses forces absolues à celles des autres États du continent, que déduction faite de la part qu'elle en devra employer sur mer, et à celles des États maritimes, que déduction faite de la part qu'elle devra employer sur le continent.

«Le plénipotentiaire de France prie LL. EE. MM. les plénipotentiaires des cours alliées de peser attentivement les considérations si frappantes de vérité qui précèdent, et de juger si les acquisitions que la France a faites en-deçà des Alpes et du Rhin, et que les traités de Lunéville et d'Amiens lui avaient assurées, suffiraient même pour rétablir entre elle et les grandes puissances de l'Europe l'équilibre que les changements survenus dans l'état de possession de ces puissances ont rompu.

«Le plus simple calcul démontre jusqu'à l'évidence que ces acquisitions, jointes à tout ce que la France possédait en 1792, seraient encore loin de lui donner le même degré de puissance relative qu'elle avait alors, et qu'elle avait constamment eue dans les temps antérieurs; et cependant on lui demande, non pas d'en abandonner seulement une partie quelconque, mais de les abandonner toutes, quoique, dans leur déclaration de Francfort, les souverains alliés eussent annoncé à l'Europe *qu'ils reconnaissaient à la France un territoire plus étendu qu'elle ne l'avait eu sous ses rois.*

«Les forces propres d'un État ne sont pas l'unique élément de sa puissance relative, dans la composition de laquelle entrent encore les liens qui l'unissent à d'autres États, liens généralement plus forts et plus durables entre les États que gouvernent des princes d'un même sang. L'Empereur des Français possède, outre son empire, un royaume; son fils adoptif en est l'héritier désigné. D'autres princes de la dynastie française étaient possesseurs de couronnes ou de souverainetés étrangères; des traités avaient consacré leurs droits, et le continent les avait reconnus. Le projet des cours alliées garde à leur égard un silence que les questions si naturelles et si justes du plénipotentiaire de France n'ont pu rompre. En renonçant cependant aux droits de ces princes, et à la part de puissance relative qui en résulte pour elle, ainsi qu'à ce qu'elle a acquis en-deçà des Alpes et du Rhin, la France se trouverait avoir perdu de son ancienne puissance

Digitized by Google

relative, maritime et continentale, précisément en même raison que celle des autres grands États s'est ou sera accrue à la paix par leurs acquisitions respectives. La restitution de ses colonies, qui ne ferait alors que la replacer dans son ancien état de grandeur absolue (ce que même la situation de Saint-Domingue ne permettrait pas d'effectuer complétement), ne serait point, ne pourrait pas être une compensation de ses pertes : seulement ses pertes en seraient diminuées, et ce serait sans doute le moins auquel elle eût le droit de s'attendre : mais que lui offre à cet égard le projet des cours alliées ?

«Des colonies françaises tombées au pouvoir de l'ennemi (et les guerres du continent les y font tomber toutes), il y en a trois que leur importance, sous des rapports divers, met hors de comparaison avec toutes les autres : ce sont la Guadeloupe, la Guiane, et l'Ile-de-France.

«Au lieu de la restitution des deux premières, le projet des cours alliées n'offre que des bons offices pour procurer cette restitution ; et il semblerait d'après cela que ces deux colonies fussent entre les mains de puissances étrangères à la négociation présente, et ne devant point être comprise dans la future paix. Tout au contraire, les puissances qui les occupent sont du nombre de celles au nom de qui et pour qui les cours alliées ont déclaré qu'elles étaient autorisées à traiter : N'y sont-elles donc autorisées que pour les clauses à la charge de la France? cessent-elles de l'être dès qu'il s'agit de clauses à son profit? S'il en était ainsi, il deviendrait indispensable que tous les États engagés dans la présente guerre prissent immédiatement part à la négociation, et envoyassent chacun des plénipotentiaires au congrès.

«Il est en outre à remarquer que la Guadeloupe n'étant sortie des mains de l'Angleterre que par un acte que le droit des gens n'autorisait pas; c'est l'Angleterre encore qui, relativement à la France, est censée l'occuper, et que c'est à elle seule que la restitution en peut être demandée.

«L'Angleterre veut garder pour elle les Iles de France et de la Réunion, sans lesquelles les autres possessions de la France à l'est du cap de Bonne-Espérance perdent tout leur prix ; les Saintes, sans lesquelles la possession de la Guadeloupe serait précaire, et l'Ile de Tabago ; celle-ci sous le prétexte que la France ne la possedait point en 1792, et les autres, quoique la France les possédât de temps immémorial, établissant ainsi une règle qui n'a de rigueur que pour la France, qui n'admet d'exception que contre elle, et devient ainsi un glaive à deux tranchants.

Une Ile d'une certaine étendue, mais qui a perdu son ancienne fertilité, deux ou trois autres infiniment moindres, et quelques comptoirs auxquels la perte de l'Ile-de-France forcerait de renoncer, voilà à quoi se réduisent les grandes restitutions que l'Angleterre promettait de faire. Sont-ce là celles qu'elle fit à Amiens, où pourtant elle rendait Malte, qu'elle veut aujourd'hui garder, et qu'on ne lui conteste plus? Qu'aurait-elle offert de moins, si la France n'eût eu rien à céder qu'à elle? Les restitutions qu'elle promettait avaient été annoncées comme un équivalent des sacrifices faits au continent. C'est sous cette condition que la France a annoncé qu'elle était prête à consentir à de grands sacrifices. Elles en doivent être la mesure. Pouvait-on s'attendre à un projet par lequel le continent demande tout, l'Angleterre ne rend presque rien, et dont en substance le résultat est que toutes les grandes puissances de l'Europe doivent conserver tout ce qu'elles ont acquis, réparer les pertes qu'elles ont pu faire, et acquérir encore; que la France ne doit rien conserver de toutes ses acquisitions, et ne doit recouvrer que la part la plus petite et la moins bonne de ce qu'elle a perdu?

«*Après tant de sacrifices demandés à la France, il ne manquait plus que de lui demander encore celui de son honneur!*

«Le projet tend à lui *ôter le droit d'intervenir en faveur d'anciens alliés malheureux*. Le plénipotentiaire de France ayant demandé si le roi de Saxe serait remis en possession de ses états, n'a pu même obtenir une réponse.

«On demande à la France des cessions et des renonciations, et l'on veut qu'en cédant elle ne sache pas à qui, sous quels titre et dans quelle proportion appartiendra ce qu'elle aura cédé! *On veut qu'elle ignore quels doivent être ses plus proches voisins ;* on veut régler *sans elle* le sort des pays auxquels elle aura renoncé, et le mode d'existence de ceux avec lesquels son souverain était lié par des rapports particuliers; on veut, *sans elle*, faire des arrangements qui doivent régler le système général de possession et d'équilibre en Europe; on veut qu'elle soit étrangère à l'arrangement d'un tout dont elle est une partie considérable et nécessaire ; on veut enfin qu'en souscrivant à de telles conditions, elle s'exclue en quelque sorte elle-même de la société européenne.

«On lui restitue ses établissements sur le continent de l'Inde, mais à la condition de posséder comme dépendante et comme sujette ce qu'elle y possédait en souveraineté.

«Enfin, on lui dicte des règles de conduite pour le régime ultérieur de ses colonies, et envers des populations qu'aucun rapport de sujétion ou de dépendance quelconque ne lie aux gouvernements de l'Europe, et à l'égard desquelles on ne peut reconnaître à aucun d'eux aucun droit de patronage.

«Ce n'est point à de telles propositions qu'avait dû préparer le langage des souverains alliés, et celui du prince régent d'Angleterre, lorsqu'il disait au parlement britannique : qu'aucune disposition de sa part à demander à la France aucun sacrifice incompatible avec son intérêt comme nation, ou avec son honneur, ne serait un obstacle à la paix.

«Attaquée à la fois par toutes les puissances réunies contre elle, la nation française sent plus qu'aucune autre le besoin de la paix, et la veut aussi plus qu'aucune autre; *mais tout peuple, comme tout homme généreux, met l'honneur avant l'existence même.*

«Il n'est sûrement point entré dans les vues des souverains alliés de l'*avilir ;* et quoique le plénipotentiaire de France ne puisse s'expliquer le peu de conformité du projet d'articles qui lui avait été remis avec les sentiments qu'ils ont tant de fois et si explicitement

Digitized by Google

manifestés, il n'en présente pas moins avec confiance au jugement des cours alliées elles-mêmes, et de MM. les plénipotentiaires, des observations dictées par l'intérêt général de l'Europe, autant que par l'intérêt particulier de la France, et qui ne s'écartent en aucun point des déclarations des souverains alliés, et de celle du prince régent au parlement d'Angleterre.»

Les plénipotentiaires des cours alliées répondirent que les observations dont ils venaient d'entendre la lecture, ne contenaient pas une déclaration distincte et explicite du gouvernement français sur le projet présenté par eux le 17 février.

Ils se disposaient là-dessus à lever la séance; mais le plénipotentiaire français déclara verbalement que l'empereur des Français était prêt

A renoncer, par le traité à conclure, à tout titre exprimant des rapports de souveraineté, de suprématie, protection ou influence constitutionnelle, avec les pays hors des limites de la France;

Et à reconnaître

L'indépendance de l'Espagne dans ses anciennes limites, sous la souveraineté de Ferdinand VII;

L'indépendance de l'Italie, l'indépendance de la Suisse, sous la garantie de grandes puissances;

L'indépendance de l'Allemagne;

Et l'indépendance de la Hollande, sous la souveraineté du prince d'Orange.

Il déclara encore que si, pour écarter des causes de mésintelligence, rendre l'amitié plus étroite, et la paix plus durable entre la France et l'Angleterre, des cessions de la part de la France au-delà des mers pouvaient être jugées nécessaires, la France serait prête à les faire, moyennant un équivalent raisonnable.

Contre-projet français. — Déclaration des plénipotentiaires alliés. — Enfin le 13 mars, à la suite de deux séances assez vives, le plénipotentiaire français dut s'engager à présenter un contre-projet au traité du 17 février.

Ce contre-projet fut présenté le 15. — Nous pensons qu'il est inutile de le mettre sous les yeux de nos lecteurs, les déclarations suivantes, extraites du protocole des conférences du 10 mars, le faisant suffisamment connaître.

«Les plénipotentiaires des cours alliées, au nom et par l'ordre de leurs souverains, déclarent ce qui suit:

«Les plénipotentiaires des cours alliées ont déclaré le 28 février, à la suite de l'attente infructueuse d'une réponse au projet de traité remis par eux le 17 du même mois, qu'adhérant fermement à la substance des demandes contenues dans les conditions du projet de traité, conditions qu'ils considéraient comme aussi essentielles à la sûreté de l'Europe que nécessaires à l'arrangement d'une paix générale, ils ne pourraient interpréter tout retard ultérieur d'une réponse à leurs propositions que comme un refus de la part du gouvernement français.

«Le terme du 10 mars ayant été, d'un commun accord, fixé par MM. les plénipotentiaires respectifs, comme obligatoire pour la remise de la réponse de M. le plénipotentiaire de France, S. E. M. le duc de Vicence présenta ce même jour un mémoire qui, sans admettre ni refuser les bases énoncées à Châtillon, au nom de la grande alliance européenne, n'eût offert que des prétextes à d'interminables longueurs dans la négociation, s'il avait été reçu par les plénipotentiaires des cours alliées, comme propre à être discuté. Quelques articles de détail, qui ne touchent nullement le fond des questions principales des arrangements de la paix, furent ajoutés verbalement par M. le duc de Vicence dans la même séance. Les plénipotentiaires des cours alliées annoncèrent en conséquence, le 13 mars, que si, dans un court délai, M. le plénipotentiaire de France n'annonçait pas, soit l'acceptation, soit le refus des propositions des puissances, ou ne présentait pas un contre-projet renfermant la substance des conditions proposées par elles, ils se verraient forcés à regarder la négociation comme terminée par le gouvernement français. S. E. M. le duc de Vicence prit l'engagement de remettre dans la journée du 15 le contre-projet français. Cette pièce a été portée par les plénipotentiaires des cours alliées à la connaissance de leurs cabinets; ils viennent de recevoir l'ordre de déposer au protocole la déclaration suivante:

«L'Europe, alliée contre le gouvernement français, ne vise qu'au rétablissement de la paix générale, continentale et maritime. Cette paix seule peut assurer au monde un état de repos, dont il se voit privé depuis une longue suite d'années; mais cette paix ne saurait exister sans une juste répartition de forces entre les puissances.

«Aucune vue d'ambition ou de conquête n'a dicté la rédaction du projet de traité remis au nom des puissances alliées, dans la séance du 17 février dernier. Et comment admettre de pareilles vues, dans des rapports établis par l'Europe entière, dans un projet d'arrangement présenté à la France par la réunion de toutes les puissances qui la composent? La France, en rentrant dans les dimensions qu'elle avait en 1792, reste, par la centralité de sa position, sa population, les richesses de son sol, la nature de ses frontières, le nombre et la distribution de ses places de guerre, sur la ligne des puissances les plus fortes du continent. Les autres grands corps politiques, en visant à leur reconstruction sur une échelle de proportion conforme à l'établissement d'un juste équilibre, en assurant aux états intermédiaires une existence indépendante, prouvent, par le fait, quels sont les principes qui les animent. Il restait cependant une condition essentielle au bien-être de la France à régler. L'étendue de ses côtes donne à ce pays le droit de jouir de tous les bienfaits du commerce maritime. L'Angleterre lui rend ses colonies, et avec elles son commerce et sa marine; l'Angleterre fait plus, loin de prétendre à une domination exclusive des mers, incompatible avec un système d'équilibre politique, elle se dépouille de la presque totalité des conquêtes que la politique suivie depuis tant d'années par le gouvernement français lui a values. Animée d'un esprit de justice et de libéralité digne d'un grand peuple, l'Angleterre met dans la balance de l'Europe des possessions dont la conservation lui assurerait, pour long-temps encore, cette domination exclusive,

Digitized by Google

en rendant à la France ses colonies, en faisant de grands sacrifices à la reconstruction de la Hollande, que l'élan national de ses peuples rend digne de reprendre sa place parmi les puissances de l'Europe; et elle ne met qu'une condition à ces sacrifices : elle ne se dépouillera de tant de gages qu'en faveur du rétablissement d'un véritable système d'équilibre politique; elle ne s'en dépouillera qu'autant que l'Europe sera véritablement pacifiée, qu'autant que l'état politique du continent lui offrira la garantie qu'elle ne fait pas d'aussi importantes cessions à pure perte, et que ses sacrifices ne tourneront pas contre l'Europe et contre elle même.

Tels sont les principes qui ont présidé aux conseils des souverains alliés, à l'époque où ils ont entrevu la possibilité d'entreprendre la grande œuvre de la reconstruction politique de l'Europe : ces principes ont reçu tout leur développement, et ils les ont prononcés le jour où le succès de leurs armes a permis aux puissances du continent d'en assurer l'effet, et à l'Angleterre de préciser les sacrifices qu'elle place dans la balance de la paix.

«Le contre-projet présenté par M. le plénipotentiaire français part d'un point de vue entièrement opposé. La France, d'après ses conditions, garderait une force territoriale infiniment plus grande que le comporte l'équilibre de l'Europe; elle conserverait des positions offensives et des points d'attaque au moyen desquels son gouvernement a déjà effectué tant de bouleversements; les cessions qu'elle ferait ne seraient qu'apparentes. Les principes annoncés à la face de l'Europe, par le souverain actuel de la France, et l'expérience de plusieurs années, ont prouvé que des États intermédiaires, sous la domination de membres de la famille régnante en France, ne sont indépendants que de nom. En déviant de l'esprit qui a dicté les bases du traité du 17 février, les puissances n'eussent rien fait pour le salut de l'Europe; les efforts de tant de nations réunies pour une même cause seraient perdus; la faiblesse des cabinets tournerait contre eux et contre leurs peuples; l'Europe, et la France même, deviendraient bientôt victimes de nouveaux déchirements; l'Europe ne ferait pas la paix, mais elle désarmerait.

«Les cours alliées, considérant que le contre-projet présenté par M. le plénipotentiaire de France ne s'éloigne pas seulement des bases de paix proposées par elles, mais qu'il est essentiellement opposé à leur esprit, et qu'ainsi il ne remplit aucune des conditions qu'elles ont mises à la prolongation des négociations de Châtillon, elles ne peuvent reconnaître dans la marche suivie par le gouvernement français que le désir de *traîner en longueur des négociations* aussi inutiles que compromettantes : inutiles, parce que les *explications de la France sont opposées aux conditions que les puissances regardent comme nécessaires* pour la reconstruction de l'édifice social, à laquelle elles consacrent toutes les forces que la Providence leur a confiées; compromettantes, parce que la prolongation de stériles négociations ne servirait qu'à induire en erreur, et à faire naître aux peuples de l'Europe le vain espoir d'une paix qui est devenue le premier de leurs besoins.

«Les plénipotentiaires des cours alliées sont chargés en conséquence de déclarer que, fidèles à leurs principes, et en conformité avec leurs déclarations antérieures, les puissances alliées regardent les négociations entamées à Châtillon comme *terminées par le gouvernement français*. Ils ont ordre d'ajouter à cette déclaration celle que les puissances alliées, indissolublement unies pour le grand but, qu'avec l'aide de Dieu elles espèrent atteindre, *ne font pas la guerre à la France;* qu'elles regardent les justes dimensions de cet empire comme une des premières conditions d'un état d'équilibre politique; mais qu'elles ne poseront pas les armes avant que leurs principes aient été reconnus et admis par son gouvernement.»

Après lecture de cette déclaration, les plénipotentiaires des cours alliées remirent une copie au plénipotentiaire français, la séance fut suspendue jusqu'à neuf heures du soir, puis ajournée au lendemain.

Réponse du duc de Vicence. — Fin du congrès. — Cette importante séance eut lieu le 19 mars, à une heure; en voici le récit fidèle, d'après le protocole des conférences.

«M. le plénipotentiaire de France demande l'insertion au protocole de ce qui suit :

Le plénipotentiaire de France, forcé d'improviser une réponse à une déclaration que MM. les plénipotentiaires des cours alliées ont eu plusieurs jours pour préparer, repoussera, autant que la brièveté du temps le lui permet, les accusations dirigées contre sa cour, et que l'on fonde en partie sur les faits, et en partie sur des raisonnements de l'exactitude desquels il ne peut, en aucune façon, convenir.

Il est dit dans cette déclaration, que l'unique but des cours alliées est le rétablissement de la paix générale continentale et maritime;

Que cette paix ne peut exister sans une juste répartition de forces entre les puissances;

Que cette juste répartition se trouve établie par leur projet du 17 février;

Qu'aucune vue d'ambition ne peut avoir dicté ce projet, puisqu'il est l'ouvrage de l'Europe tout entière;

Que les observations de la France, remises dans la séance du 10 mars, ne sont point une réponse à ce projet, et ne peuvent être un sujet de discussion;

Que la note verbale du même jour ne touche nullement au fond des principaux arrangements proposés par les alliés;

Que la France, rentrant dans ses anciennes limites, et recouvrant les colonies que l'Angleterre lui rend, sera sur la ligne des plus fortes puissances de l'Europe;

Que, d'après son contre-projet, présenté le 16, la France garderait une étendue de territoire beaucoup plus considérable que ne le comporte l'équilibre de l'Europe;

Que les membres de sa dynastie conserveraient des États qui, entre leurs mains, ne seraient qu'une dépendance de la France;

Que le contre-projet est donc essentiellement opposé à l'esprit du projet des cours alliées, et qu'attendu qu'il ne remplit aucune des conditions qu'elles ont mises

à la prolongation des conférences de Châtillon, par leurs déclarations du 28 février et du 13 mars, elles regardent les négociations comme terminées par le gouvernement français.

Le plénipotentiaire de France répond :

Que la France, sur qui pèsent tous les maux de la double guerre continentale et maritime, doit désirer, et désire plus que qui que ce soit, la double paix qui doit la finir, et que son vœu sur ce point ne peut pas être l'objet d'un doute;

Que la volonté de la France, de concourir à l'établissement d'un juste équilibre en Europe, est prouvée par la grandeur des sacrifices auxquels elle a déjà consenti; qu'elle ne s'est pas bornée à invoquer ou à reconnaître le principe, mais qu'elle agit en conformité;

Que le projet des alliés ne parle que des sacrifices demandés à la France, nullement de l'emploi de ces sacrifices; qu'il ne donne aucuns moyens de connaître quelle sera la répartition des forces entre les puissances, et qu'il a même été rédigé dans le dessein formel que la France ignorât cette répartition;

Que, sans taxer d'ambition aucune des cours alliées, on ne peut cependant s'empêcher de remarquer que la plus grande partie des sacrifices que la France aura faits, devra tourner à l'accroissement individuel du plus grand nombre d'entre elles, sinon de toutes;

Que si, pour donner une preuve de plus de son esprit de conciliation, et pour arriver plus promptement à la paix, la France consentait à ce que les quatre cours alliées négociassent tant pour elles-mêmes que pour l'universalité des États engagés avec elles dans la présente guerre, elle ne peut néanmoins admettre, ni de fait ni de droit, que la volonté de ces quatre cours soit la volonté de toute l'Europe;

Que les observations remises dans la séance du 10 mars, embrassant l'ensemble et tous les détails du projet des alliés, examinant le principe sur lequel ils reposent, et leur application, étaient une véritable réponse à ce projet, réponse pleine de modération et d'égards, et qu'il était d'autant plus nécessaire de discuter, que ce n'est qu'après être demeuré d'accord sur les principes qu'on peut s'accorder sur les conséquences;

Que la note verbale du même jour touchait si bien au fond des arrangements des alliés, qu'elle était un consentement à plus des six septièmes des sacrifices qu'ils demandaient;

Que la déclaration de ce jour dit et répète que l'Angleterre rend à la France ses colonies, mais que, par le projet du 17 février, l'Angleterre garde et ne rend point les seules qui aient quelque valeur;

Qu'en affirmant que la France veut garder une étendue de territoire plus grande que ne le comporte l'équilibre de l'Europe, on pose en fait ce qui est en question, et l'on affirme sans preuve le contraire de ce que les observations du 10 mars établissent et prouvent par des faits et des raisonnements qu'on a refusé de discuter, et contraire encore à ce que les souverains alliés pensaient et déclaraient au mois de novembre dernier;

Que si l'Angleterre prouve sa modération par la restitution qu'elle promet à la Hollande, la France ne prouve pas moins son désir sincère de la paix en promettant aussi pour la Hollande un accroissement de territoire;

Qu'on a sûrement oublié que le prince vice-roi, en faveur de qui l'Empereur des Français renonce à un royaume indépendant de la France, appartient par des liens de famille à l'Allemagne autant qu'à la France;

Que le grand-duché de Berg appartient tout entier au système fédératif de l'Allemagne proposé par les alliés; et que, quant à Lucques et Piombino, on peut à peine leur donner le nom d'États;

Qu'ainsi, loin d'être essentiellement opposé à l'esprit du projet des cours alliées, le contre-projet français est plus conforme à cet esprit qu'il n'était peut-être même naturel de le penser, lorsqu'il ne s'agissait encore que d'un premier pas vers le but de la négociation.

Qu'en effet, le projet des cours alliées et le contre-projet français n'ont pu être considérés autrement que comme établissement, de part et d'autre, des points de départ pour arriver de là au but qu'on se propose réciproquement d'atteindre par une gradation de demandes et de concessions alternatives et mutuelles, soumises à une discussion amiable, sans laquelle il n'existe point de véritable négociation;

Qu'une preuve du désir bien sincère qu'a la France d'arriver à la paix, c'est que, par le contre-projet du 15 mars, elle s'est d'elle-même placée, du premier mot, bien en-deçà de ce que les bases proposées par les cours alliées, il y a quatre mois, et qu'elles déclaraient alors être celles qui convenaient à l'équilibre de l'Europe, l'autorisaient à demander;

Qu'il s'attendait à voir dans la séance de ce jour commencer cette discussion qu'il n'a cessé d'offrir ou de réclamer, et qu'au lieu de cela on lui annonce une rupture, comme pour prévenir toute discussion.

Il déclare en conséquence que, bien loin que la rupture puisse être imputée à son gouvernement, il ne peut encore considérer sa mission de paix comme terminée; qu'il doit attendre les ordres de sa cour, et qu'il est, comme il l'a précédemment déclaré, prêt à discuter dans un esprit de conciliation et de paix toute modification des projets respectifs qui serait proposée ou demandée par MM. les plénipotentiaires des cours alliées; qu'ils voudront bien en rendre compte à leurs cabinets, et que, pour donner un témoignage de leurs dispositions personnelles pour arriver à une paix qui est le vœu du monde, ils attendront les réponses de leurs cours respectives. Il déclare en outre que son gouvernement est toujours prêt à continuer la négociation, ou à la reprendre de la manière et sous la forme qui pourra amener le plus promptement possible la cessation de la guerre.»

MM. les plénipotentiaires des cours alliées font observer ensuite que, par une faute du copiste, il y a dans la déclaration qu'il ont dictée hier, au protocole, une omission des deux paragraphes suivants, dont ils demandent l'insertion au protocole, pour compléter la pièce précitée.

«1° Après ces mots, *de la part du gouvernement français*, ils y ont ajouté verbalement «qu'ils étaient

Digitized by Google

prêts à discuter, dans un esprit de conciliation, toute modification que M. le plénipotentiaire français pourrait être autorisé à proposer, et qui ne serait pas opposée à l'esprit des propositions faites par les cours alliées; le terme du 10 mars ayant été, etc., etc.

«2° Après les mots *qu'elle place dans la balance de la paix*, «ces principes paraissent avoir été trouvés justes par le gouvernement français, à l'époque où il croyait sa capitale menacée par les armées alliées, à la suite de la bataille de Brienne.....»

«Le plénipotentiaire français n'admit pas seulement, par une démarche confidentielle, les limites de la France telles qu'elles avaient été en 1792, comme bases de pacification; il offrit même la remise immédiate de places, dans les pays cédés, comme gages de sécurité pour les alliés, dans le cas que les puissances voulussent accéder sur-le-champ à un armistice.

«Les puissances donnèrent une preuve de leur désir de voir l'Europe pacifiée dans le plus court délai possible, en se prononçant pour une signature immédiate des préliminaires de la paix.

«Mais il avait suffi de quelques succès apparents pour faire changer les dispositions du gouvernement français. Le contre-projet présenté par M. le plénipotentiaire français porte, etc.»

Le plénipotentiaire de France fait observer qu'il paraît au moins extraordinaire qu'on ait oublié deux paragraphes dans une pièce préparée depuis plusieurs jours par les cabinets, et il répond ensuite à la nouvelle déclaration qui lui est faite :

Quant au premier point,

Qu'il doit regretter vivement que la conduite de MM. les plénipotentiaires des cours alliées, en refusant constamment, malgré ses instances réitérées, d'entrer en discussion avec lui, tant sur leur propre projet que sur le contre-projet qu'il leur a remis, ait été, jusqu'à ce moment même, si complétement en opposition avec la déclaration qu'ils relatent.

Quant au second,

Que ce qui y est dit relativement à la démarche confidentielle faite par lui, le 9 février, a été suffisamment réfutée, quant au fait, dans les précédentes conférences; et quant aux nouvelles réflexions qui sont mises en avant, que l'Europe jugera qui, de son gouvernement ou des souverains alliés, l'on peut à juste titre accuser d'avoir manqué de modération en suspendant, sans cause avouée, la négociation à l'époque même dont il est question, en rejetant, avec la condition qui y était mise, la proposition, les puissances alliées n'ont-elles pas prouvé que, dans cette circonstance, comme dans tout ce qui a suivi le jour où les bases d'une négociation ont été posées à Francfort par leurs ministres, elles ont placé constamment leurs vues sous l'influence illimitée des événements, loin de tendre, comme elles le disent, avec justice et modération, au rétablissement d'un véritable équilibre de l'Europe?

Après cette réponse, dont copie a été remise à MM. les plénipotentiaires des cours alliées, ceux-ci ont déclaré que leurs pouvoirs étaient éteints, et qu'ils avaient ordre de retourner aux quartiers généraux de leurs souverains.»

Toutefois, avant de se séparer, les plénipotentiaires des cours alliées remirent au plénipotentiaire français une note ainsi conçue :

«En insistant sur l'indépendance de l'Italie, les cours alliées avaient l'intention de replacer le Saint-Père dans son ancienne capitale; le gouvernement français a montré les mêmes dispositions dans le contre-projet présenté par M. le plénipotentiaire de France : il serait malheureux qu'un dessein aussi naturel, sur lequel se réuniraient les deux partis, restât sans effet par des raisons qui n'appartiennent nullement aux fonctions que le chef de l'église catholique s'est religieusement astreint d'exercer. La religion que professe une grande partie des nations en guerre actuellement, la justice et l'équité générale, l'humanité, enfin, s'intéressent également à ce que Sa Sainteté soit remise en liberté; et les soussignés sont persuadés qu'ils n'ont qu'à témoigner ce vœu, et qu'à demander, au nom de leurs cours, cet acte de justice au gouvernement français pour l'engager à mettre le Saint-Père en état de pourvoir, en jouissant d'une entière indépendance, aux besoins de l'Église catholique.»

Cette sollicitude des représentants d'un prince anglican, d'un roi luthérien et d'un empereur schismatique grec, en faveur du pontife chef de l'Eglise catholique, est sans doute quelque chose de très remarquable. Mais leur intervention était bien tardive; car, depuis environ deux mois, le pape avait recouvré sa liberté et son indépendance. Napoléon, de son propre mouvement, l'avait replacé sur le trône pontifical, et Pie VII, parti de Fontainebleau le 23 janvier 1814, était retourné à Rome, en traversant triomphalement la France et l'Italie.

On ne pouvait ignorer ces faits à Châtillon; mais les membres du congrès, qui voulaient faire croire aux nations qu'eux seuls avaient le sincère désir d'une paix générale, prétendaient aussi, sans doute, se *poser* aux yeux des peuples comme les seuls défenseurs de la religion.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1814.

4 FÉVRIER. Réunion des plénipotentiaires à Châtillon-sur-Seine.
5 — Première séance du congrès.
7 — Déclaration tendant au démembrement de la France impériale.
9 — Suspension du congrès.
17 — Lettre de l'Empereur au duc de Vicence.
— — 3e séance. Projet de traité présenté par les puissances alliées.
28 FÉVRIER Délai posé à la France pour répondre.
10 MARS 5e séance. Déclaration faite au nom du gouvernement français.
13 — 6e séance. Demande d'un contre-projet.
15 — Contre-projet présenté par la France.
18 — 8e séance. Réponse et déclaration des puissances alliées.
19 — 9e séance. Observations du plénipotentiaire français. — Fin du congrès.

1814. — DÉFENSE DU NORD, DE L'EST ET DU MIDI DE LA FRANCE. — BATAILLE DE TOULOUSE.

SOMMAIRE.

Opérations en Belgique. — Défense d'Anvers. — Blocus des places fortes françaises. — Défense de Soissons. — Opérations dans l'Est de la France. — Entrée des Autrichiens à Lyon. — Catalogne. — Rentrée de l'armée en France. — Opérations de l'armée du Midi. — Bataille d'Orthez. — Entrée des Anglais à Bordeaux. — Description de Toulouse. — Concentration de l'armée française autour de cette ville. — Passage de la Garonne par les Anglais. — Situation critique du corps de Beresford. — Fortifications improvisées. — Escarmouches diverses. — Bataille de Toulouse.

ARMÉES FRANÇAISES.

Généraux : Maison, Carnot. — Augereau, duc de Castiglione. Soult, duc de Dalmatie. — Suchet, duc d'Albuféra.

ARMÉES ENNEMIES.

Généraux : Bernadotte, prince de Suède. — Bulow. — Wintzingerode. — Woronzof. — Graham. — Bubna. — Wellington.

Avant de rendre compte du triste dénouement de la campagne de 1814, nous allons, en nous écartant un moment du centre de l'empire, jeter un coup d'œil sur les divers points de la circonférence où luttait encore avec courage, contre les masses ennemies, un petit nombre de braves, défendant pied à pied, sans grande espérance, mais sans faiblesse, le territoire de la patrie. — De tous les corps chargés de cette défense sacrée, un seul méritait le nom d'armée : c'était l'armée du Midi, qui, si elle n'obtint pas à Orthez et à Toulouse la victoire qu'elle méritait, y prouva du moins qu'elle était digne de son ancienne et glorieuse réputation !

Opérations en Belgique. — Occupons-nous d'abord du nord de l'empire, de la Hollande et de la Belgique.

Vers la fin de 1813, l'approche des corps d'armée de Bulow et de Wintzingerode, qui, après avoir occupé le Hanovre et la Westphalie, s'étaient avancés sur Munster, Wesel et Dusseldorf, avait fait éclater subitement une révolution en Hollande. — Les insurrections d'Amsterdam et de La Haye, et la défection des bataillons étrangers qui composaient la division du général Molitor, n'avaient laissé aux autorités françaises aucun moyen de résistance. — Mais tandis que Wintzingerode s'avançait sur le Wahal, passait le Mordick, et que des troupes anglaises, réunies aux Bataves, s'emparaient des bouches de l'Escaut, quelques troupes fidèles s'étaient jetées dans les places de Devinter et de Naarden. L'amiral Verhuel n'avait pas voulu oublier qu'il tenait son commandement de la confiance de Napoléon ; il avait refusé de recevoir les ordres des partisans du prince d'Orange : son pavillon avait été abattu sur les vaisseaux ; il l'avait relevé sur les forts du Helder. — Le général Rampon, célèbre par la défense de la redoute de Montelegino, s'était renfermé avec une garnison de gardes nationales françaises dans les digues de Gorcum. — L'apparition des alliés devant Gertruydenberg et Breda (en décembre 1813) produisit un moment de désordre, et l'on évacua trop précipitamment Willemstadt et Breda.

Les ennemis en profitèrent habilement. Le général Graham débarqua les troupes anglaises à Willemstadt ; et dans les premiers jours de janvier 1814, le général prussien Bulow vint se réunir, dans les environs de Breda, aux troupes du général Wintzingerode. Après avoir ainsi franchi le Wahal et la Meuse, les alliés n'avaient plus qu'un pas à faire pour attaquer Anvers.

Ce pas, l'ennemi hésita ou tarda à le faire. — Avant de quitter Paris, Napoléon jeta un dernier coup d'œil sur la Belgique.

L'Empereur organisa de ce côté une nouvelle armée du nord, et en donna le commandement au général Maison, distingué déjà parmi ces jeunes généraux auxquels la succession des vieux maréchaux était réservée.

Le premier exploit du nouveau commandant en chef fut de dégager l'Escaut. Cette opération, soutenue le 11, le 12 et le 13 janvier, par une suite de combats honorables, procura quelques délais nécessaires pour perfectionner la défense de la frontière septentrionale de l'empire. Mais le général russe Wintzingerode, passant le Rhin à Dusseldorf, amena un nouveau corps d'armée contre nos provinces du nord. Les Prussiens de Bulow, les Anglais de Graham, et les Russes de Voronsof et de Wintzingerode, furent ainsi autant de corps d'armée que le seul corps du général Maison eut à contenir. Ce fut alors que, pour remédier à l'infériorité du nombre, l'Empereur confia à Carnot la défense d'Anvers. — Cet homme de guerre illustre, après avoir *organisé la victoire* et dirigé si glorieusement les quatorze armées de la France républicaine, avait été oublié sous le consulat et sous l'empire, et vivait dans la retraite.

Dans les dangers pressants de la patrie il offrit ses services à l'Empereur, qui lui donna aussitôt à garder la ville importante dont nous avons parlé. — On raconte qu'au moment de lui expédier ses lettres de commandement, les commis du ministère de la guerre furent très étonnés de voir qu'il n'était encore que simple chef de bataillon du génie. En effet, le membre du comité du salut public, qui avait nommé lui-même tant de généraux, et qui, en qualité de Directeur, avait été un des chefs de la république française, avait négligé, par désintéressement, de se faire donner aucun des grades qu'il distribuait aux autres. Capitaine de génie avant la révolution, en 1790, il n'était devenu chef de

bataillon qu'à l'ancienneté. L'autorité que lui conférait ce grade ne pouvait suffire au commandement que l'Empereur lui confiait. Un décret impérial trancha la difficulté, et le même jour, en peu d'heures, Carnot fut nommé successivement lieutenant-colonel, colonel, général de brigade et général de division, sans qu'aux yeux d'aucun des hommes de l'armée ce rapide avancement pût paraître une faveur [1].

En janvier, l'Empereur rappela à lui le duc de Tarente. Ce général, en abandonnant la Basse-Meuse pour se replier sur les Ardennes, jeta des garnisons dans les places de Wesel, de Juliers, de Maestricht et de Vanloo.

Pendant les mois de janvier et de février, le général Maison continua à manœuvrer entre Tournay, Lille et Courtray, et contint l'ennemi.

Le général Carnot, répondant à la confiance de l'Empereur, resta maître de la campagne d'Anvers, et tint les Anglais à distance. Ceux-ci, après avoir échoué dans la tentative d'un bombardement dont la flotte française était le point de mire, éprouvèrent sur un autre point un échec plus sanglant.

Le général Graham avait des intelligences dans Bergop-Zoom. Pendant la nuit du 8 au 9 mars, ses troupes surprirent l'entrée d'une porte; 4,000 Anglais pénétrèrent dans la place. Déjà ils s'en croyaient maîtres; mais la présence d'esprit du général Bizannet retourna le péril contre eux : il rallia ses troupes, marcha aux Anglais, les surprit dans l'hésitation de la nuit, les chassa de rue en rue, les accula aux portes refermées, et tout ce qui était entré dans la place y demeura mort ou prisonnier.

Une attaque de Maubeuge inutilement tentée dans le courant de mars par le prince de Weimar, qui trouva un digne adversaire dans le colonel Schouller, directeur de la manufacture d'armes, fut la seule opération importante que tentèrent les alliés dans le courant de mars.

Vers la fin de février, les corps de Bulow, Wintzingerode et Woronzof, obéissant aux ordres du généralissime des armées alliées, étaient partis pour se réunir à l'armée de Silésie. Nous avons déjà vu quelle part ces corps prirent à la campagne de France.

Défense d'Anvers. — Anvers, défendu par Carnot, continua à résister aux attaques des Anglais, qui, découragés, convertirent le siége en blocus. Tous leurs avant-postes étaient vigoureusement canonnés. «De brillantes sorties eurent lieu, dit la *Biographie des Contemporains*, une monnaie de siége fut créée pour les besoins journaliers. Quelques lâches ou quelques traîtres ayant parlé au général de se rendre, des mesures fortes et sages furent prises pour maintenir la sûreté intérieure; mais, d'un autre côté, religieux protecteur des intérêts de la ville, il s'opposa à la démolition du faubourg Belgrade, qui, aux termes des règlements militaires, devait être rasé comme susceptible de favoriser l'approche des assiégeants; et il faut avoir habité Anvers pour se faire une idée des sentiments de reconnaissance et d'admiration que le général Carnot a su conquérir au milieu de circonstances où ne point inspirer la haine est une tâche déjà difficile. Carnot, pour défendre Anvers, avait à peine 6,000 hommes, y compris les équipages de marine; des forces considérables l'investissaient de toutes parts, et cependant le général français déclarait ses mesures de résistance prises pour deux années. Le prince royal de Suède essaya d'entamer des négociations avec lui, au nom de leur ancienne amitié. — «J'étais l'ami du général fran«çais Bernadotte, répondit Carnot; mais je suis l'en«nemi du prince étranger qui tourne ses armes contre «ma patrie.» Carnot, dont l'opinion en fait de stratégie est sans doute une autorité, manifestait beaucoup d'admiration pour la campagne de France. On l'entendait, à la lecture des bulletins de la grande armée, prédire, d'après les opérations faites, les opérations qui devaient se faire. La marche des troupes coalisées sur Paris lui semblait le résultat de savantes combinaisons de l'Empereur; il regardait leur perte dans cette position critique comme inévitable, lorsqu'une capitulation, aussi déplorable qu'inattendue, vint tromper toutes les prévoyances et renverser toutes les combinaisons. Carnot reçut à Anvers, en avril, la nouvelle des changements politiques survenus en France. Il avait défendu la place au nom de l'Empereur; il continua de la défendre au nom de la patrie, et ne consentit à capituler que lorsque les ordres du comte d'Artois lui en imposèrent l'obligation.»

Blocus des places fortes françaises. — En s'avançant dans le cœur de la France, les alliés avaient laissé derrière eux les places fortes, où, en se retirant vers la Champagne, les généraux français s'étaient hâtés de jeter d'insuffisantes garnisons. Toutefois aucune de ces villes ne tomba au pouvoir des coalisés. La garnison de Metz, aux ordres du général Durutte, et celle de Thionville, commandée par le général Hugo, firent même plusieurs sorties qui causèrent des pertes à l'ennemi.

Il doit être permis à l'auteur de la *France militaire* de rappeler ici que ce fut son père qui, en 1814 et 1815, fut chargé de la défense de Thionville, et qu'après l'entrée des alliés à Paris, en 1814, le général Hugo repoussa avec indignation (en présence de M. Thierry, maire de Cattenom) les propositions qui lui furent faites, au nom du prince de Hesse, de livrer la ville aux alliés, moyennant tout l'argent qu'il pourrait désirer. Le général Hugo, pour tenir cette conduite, n'avait pas besoin d'exemple, mais il n'ignorait pas que vingt-deux années auparavant le généreux défenseur de Thionville, Félix Wimpfen, avait dû répondre aux Prussiens qui voulaient aussi prendre la place par corruption : «J'accepterai volontiers le million que vous m'offrez, pourvu que vous consentiez à en passer acte par-devant notaire.»

---

[1] Nous empruntons ce détail curieux à l'Éloge de Carnot, prononcé le 21 août 1837, à l'Académie des sciences, par M. Arago. Mais pour être historien exact, nous devons dire que Carnot, nommé, en 1800, par le premier consul, inspecteur général aux revues, *ce qui lui donnait le grade de général*, fut aussi ministre de la guerre, du 2 avril au 8 octobre de la même année.

Digitized by Google

Waterloo

Digitized by Google

BATAILLE
DE WATERLO
18 Juin 1815

Digitized by Google

Waterlo
Mont
St Jean
Lasne
St Lambert
Hougoumont
Maransart
Le Roi
Caillou
Glabais

BATAILLE

DE WATERLO

18 Juin 1815

Digitized by Google

Waterloo.

Digitized by Google

Digitized by Google

Waterlo
Mont
Lasne
St Lambert
Beaumont
Marensart
BATAILLE
DE WATERLO
18 Juin 1815

FRANCE MILITAIRE.

Combat dans l'avenue de Versailles.

Digitized by Google

Plaine de Waterloo.

Digitized by Google

Défense de Soissons. — Ce n'étaient pas seulement les places fortes qui opposaient aux armées ennemies une honorable résistance. La ville de Soissons, prise deux fois en moins d'un mois par les alliés, le 14 février et le 2 mars, fut réoccupée par les troupes françaises après la bataille de Craone. Cette place, abandonnée depuis vingt ans, comme ville de guerre, dominée sur les deux rives de l'Aisne, dont les remparts, en plusieurs endroits écroulés, étaient sans parapets, et les fossés comblés, ne paraissait pas susceptible d'une longue résistance ; mais sa position couvrant Paris, à l'embranchement de plusieurs grandes communications, lui donnait une grande importance.

On a vu comment sa prompte reddition sauva l'armée de Silésie d'une défaite complète, et fit échouer les savantes manœuvres de l'Empereur.—Napoléon, en se retirant de Laon sur Reims, le 9 mars, voulut mettre Soissons à l'abri d'un nouveau coup de main, et y laissa 3,000 hommes de garnison et 40 pièces de canon. Ayant vu cette place céder à une première attaque lorsque des généraux y commandaient, il résolut cette fois d'en confier le commandement à un jeune officier qui eût sa fortune militaire à faire. Ce choix tomba sur le chef de bataillon Gérard, du 32e régiment, officier de mérite, et connu dans l'armée pour son intrépidité.

A peine livré à ses propres forces, Soissons fut investi, le 19 mars, par le corps de Bulow, fort de 20,000 hommes. Sommé de se rendre, le commandant français répondit qu'il n'aurait de relations avec l'ennemi qu'à coup de canon. Le général prussien, qui, malgré ses instructions, ne pouvait pas se porter sur Paris sans emporter la place, après avoir perdu trois ou quatre jours en démonstrations d'escalade, ouvrit la tranchée. Elle fut comblée presque aussitôt par les sorties des assiégés.

Les assiégeants étaient parvenus à s'emparer du faubourg Saint-Christophe. Dans la nuit du 27 mars ils arrivèrent au bord du fossé d'un des bastions et couronnèrent la contrescarpe. Bulow fit alors une seconde sommation, à laquelle le commandant répondit par une sortie générale.

Le 28 mars, au soir, la garnison déboucha sur les Prussiens, qui firent d'abord bonne contenance ; mais après un combat opiniâtre, ils furent enfoncés, chassés du faubourg où ils s'étaient établis, et tous leurs travaux détruits. Leur perte dans cette vive action fut de 800 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Dans la nuit du 29 au 30, l'ennemi tenta d'exécuter le passage blindé du fossé ; il fut si rudement accueilli dans cette entreprise, que dès lors il renonça aux attaques de vive force, et convertit le siége en blocus.

L'occupation de la capitale par les alliés, et l'abdication de Napoléon, ayant mis fin à la guerre, le chef de bataillon Gérard conclut un armistice avec les troupes du blocus, mais ne leur permit pas l'entrée de la place.

Opérations dans l'Est de la France. — Entrée des Autrichiens à Lyon. — Nous avons dit qu'une armée aux ordres du comte Bubna était chargée d'envahir l'est de la France. L'approche de cette armée répandit l'alarme jusqu'au fond des vallées des Alpes. Bubna débuta par intercepter la route du Simplon ; le Valais fut enlevé à la France, et la Savoie menacée d'être rendue au roi de Sardaigne.

Le duc de Castiglione était chargé par l'Empereur d'organiser la défense de ce côté ; il se rendit à Lyon, où devaient arriver des troupes tirées à la hâte de l'armée de Catalogne et des dépôts des Alpes.

Le général Desaix pourvut pour quelque temps à la sûreté de Chambéry, et le général Marchand organisa les levées en masse du Dauphiné.

Après le combat de Montereau, Napoléon pensa que le moment était venu de faire entrer l'armée de Lyon dans les combinaisons militaires. Cette armée, espérait-il, achèvera la campagne, coupera la retraite à l'ennemi, et rendra nos derniers succès décisifs.

Déjà les levées en masse du Dauphiné venues au secours de celles de la Savoie, combattaient avec succès sous les ordres des généraux Marchand, Desaix, Seras, et avaient rétabli l'importante communication du mont Cenis.

Le général Bubna avait été forcé d'évacuer Montluel et les environs de Lyon. Les rives de la Saône, un moment envahies, étaient redevenues libres ; et les Autrichiens, réduits à garder la défensive, s'étaient concentrés sur Genève.

Après de tels commencements, obtenus par des levées en masse, que ne devait-on pas attendre d'une armée de troupes de ligne ? Napoléon ordonna au duc de Castiglione de remonter la Saône, de culbuter tous les détachements qu'il trouverait devant lui, de pénétrer dans les Vosges, de s'y établir sur les derrières de l'ennemi, de faire une guerre acharnée à ses convois, à ses bagages, à ses détachements isolés ; de soulever tous les habitants des campagnes, et de porter enfin l'alarme chez les alliés, en menaçant leur ligne d'opérations et leur route de retraite.

Mais cette armée de Lyon, qui devait se composer principalement de troupes tirées de l'Italie et de la Catalogne, ne pouvait pas être aussi nombreuse que l'Empereur l'avait d'abord calculé. Les événements survenus en Italie dérangèrent cette importante combinaison. Le roi de Naples avait levé le masque. «Quoique uni à Napoléon par les liens du sang, et lui devant tout, il s'était déclaré contre lui, *Et dans quel moment ? lorsque Napoléon est moins heureux !*» Ces reproches, qui semblent échapper à la plume de l'histoire, sont les dernières paroles d'une proclamation du prince Eugène.

Le vice-roi, environné d'ennemis, développait un caractère égal au danger, combattait les Autrichiens sur le Mincio, les Napolitains sur le Taro, et faisait face à tout ;... mais il ne pouvait plus envoyer à Lyon les troupes promises, et qui devaient donner une supériorité décisive à l'armée du maréchal Augereau.

La vigueur peut quelquefois suppléer au nombre : le maréchal avait sous ses ordres deux divisions aguerries, venues de Catalogne, et commandées par les généraux Musnier et Pannetier ; l'Empereur espéra un

Digitized by Google

instant que le duc de Castiglione, électrisé par l'importance du rôle qu'il était appelé à jouer, aurait retrouvé son ancienne audace, et fait quelque exploit digne de son âme héroïque; mais le duc de Castiglione, au lieu de remonter la Saône et de se porter franchement sur Vesoul, se laissa entraîner à guerroyer avec le général Bubna, qu'il avait réussi à renfermer dans Genève; et tandis que le maréchal français tenait son quartier général à Lons-le-Saulnier, les généraux Hesse-Hombourg et Bianchi, détachés de la grande armée autrichienne, arrivaient à marche forcée sur Dijon, pour occuper les routes de la Saône et préserver les alliés de la plus dangereuse diversion qu'ils eussent à redouter.

Augereau, surpris, se vit forcé de faire une contre-marche vers eux. — Le 7 mars, il abandonna le pays de Gex et la Franche-Comté; mais il était trop tard, l'occasion de sauver la France était manquée. Ses efforts durent se borner à couvrir Lyon; et dès ce moment il cessa de peser dans la balance des grands événements de la campagne. Napoléon s'était décidé à remplacer Augereau par un général plus actif et plus entreprenant: il avait jeté d'abord les yeux sur son frère Jérôme; mais, pour inspirer plus de confiance aux troupes, il fallait un général dont la réputation fût populaire. Le choix de l'Empereur allait s'arrêter définitivement sur le maréchal Suchet, lorsqu'il apprit que, le 20 mars, battu à Limonest, par le prince de Hesse-Hombourg, le maréchal Augereau avait évacué Lyon, où les coalisés étaient entrés le lendemain.

Après la prise de Lyon, les troupes françaises se retirèrent sur l'Isère, afin de couvrir Grenoble et le Dauphiné.

Catalogne. — Rentrée de l'armée en France. — Depuis que le maréchal duc d'Albuféra avait évacué le royaume de Valence, et réuni l'armée d'Arragon à celle de Catalogne, ses forces mobiles se composaient de 18,000 fantassins et de 2,000 chevaux, échelonnés entre Barcelonne et Gironne. Les troupes renfermées dans différentes places bloquées, se montaient à 14,000 hommes.

L'armée ennemie était forte de 56,000 hommes.

On resta dans une sorte d'inaction des deux côtés jusqu'au 15 janvier, jour où les Anglo-Espagnols tentèrent d'entamer l'armée française. Cette attaque eut lieu au pont de Molins-del-Rey; elle n'eut aucun résultat pour les assaillants, qui se replièrent dans leurs positions, après une canonnade de sept heures.

Ce fut dans ces circonstances que le duc d'Albuféra reçut l'ordre de détacher de ses forces 10,000 hommes, et de les diriger sur Lyon à marches forcées. Il ne lui resta alors d'autre parti que de battre en retraite avec tous les honneurs de la guerre. Après avoir pourvu à la sûreté de Gironne, il se replia derrière la Ter, où il demeura en position pendant le mois de février. Au commencement de mars, il se replia sur Figuières; il se concentra derrière cette place, entre Liers et Castillon.

Le 24 mars, le duc d'Albuféra fut informé de la prochaine arrivée du roi Ferdinand et de ses frères, auxquels l'empereur Napoléon s'était décidé à rendre ses États. Cette remise fut faite solennellement par le maréchal Suchet, ledit jour 24 mars, en présence des armées française et espagnole, sur les bords de la Fluvia.

L'armée de Suchet repassa ensuite les Pyrénées, dans le but de se réunir à l'armée qui combattait Wellington; mais elle ne put arriver à temps dans les plaines de Toulouse, où sa présence aurait sans doute fixé la victoire du côté des Français.

Opérations de l'armée du Midi. — Bataille d'Orthez. — Entrée des Anglais à Bordeaux. — Depuis la bataille de Saint-Pierre d'Irube, les troupes qui formaient l'armée des Pyrénées occupaient les positions suivantes : la droite de l'armée gardait le camp retranché de Bayonne, sous les ordres du comte Reille; le centre, commandé par le comte d'Erlon, était échelonné sur la rive droite de l'Adour, entre Bayonne et Port-Lanne; et la gauche, sous le général Clausel, bordait la rive droite de la Bidouze, jusqu'à Saint-Palais; la rive gauche de cette rivière était couverte par deux divisions de cavalerie. Le général Harispe, qui avait quitté l'armée d'Arragon pour venir organiser en corps francs ses compatriotes de la frontière basque, se trouvait à Saint-Jean-Pied-de-Port avec une petite division.

La ville de Bayonne et toutes les positions capables d'arrêter l'ennemi avaient été mises en état de défense sur la ligne française.

Celle des ennemis s'appuyait à gauche, sur Bidart, et se terminait à Uriaray. Le duc de Wellington avait son quartier général à Saint-Jean-de-Luz.

A quelques escarmouches près, les deux armées restèrent immobiles jusqu'au 14 février. Alors, par une forte gelée, les alliés passèrent les Gaves, et résolurent de traverser l'Adour. Le général Hill, qui commandait la droite de Wellington, marcha sur Hellette; Mina, le célèbre chef de partisans, se posta sur Baigorry et Bidarray. Le général Harispe, campé à Hellette, fut obligé de se retirer sur Garris d'abord, puis de repasser la Bidouze, dont il détruisit les ponts. Le 15, il fut attaqué de nouveau sur la rive droite du gave de Mauléon, et se défendit avec une rare intrépidité; mais il dut encore se replier; il alla prendre position sur le gave d'Oleron.

Les journées qui s'écoulèrent du 15 au 25 février se passèrent en mouvements de troupes. Le duc de Dalmatie, avait concentré d'abord la majeure partie de son armée sur le gave de Pau; il fut obligé, dès le 22, de s'échelonner sur Orthez, où il prit position le 26. Les alliés avaient pris la même direction, et ayant établi leur batteries sur les hauteurs de départ, les faisaient jouer contre la ville.

Dans la soirée du 26, le maréchal Soult apprit que la cavalerie britannique, sous les ordres de sir Stapleton-Cotton, et la division d'infanterie du lieutenant général Picton, avaient passé le Gave au-dessous du pont rompu de Boureuse, et se formaient sur le plateau de Baïgts. Il fut informé en même temps de l'arrivée du maréchal Beresford avec son corps d'armée à Cauneille et à la Hontan.

Digitized by Google

A six heures du soir l'aile droite de l'armée française, composée des divisions Taupin et Rouget, fut dirigée par le lieutenant général Reille sur la route de Dax. Le centre, aux ordres du général d'Erlon, entra presque aussitôt en ligne. La gauche, formée de la division Foy, continua d'occuper ses positions sur la route de Bayonne. La réserve, composée des divisions Harispe et Villate, fut chargée de garder, en cas de retraite, la route de Saint-Sever.

Le terrain occupé à l'ouest d'Orthez par les troupes de l'aile droite et du centre de l'armée présentait une suite de rideaux inégaux, d'un accès assez difficile et d'environ trois-quarts de lieue d'étendue. La droite de ce côté s'appuyait à Saint-Boës, la gauche au gave.

Le 27, à 7 heures du matin, le général en chef fit pousser une reconnaissance en avant de Saint-Boës, qui n'eut aucune suite. A 8 heures, l'ennemi fit avancer des masses imposantes par la route de Bayonne, passant par Peyre-Horade : c'était le corps d'armée de sir William Beresford. L'intention de ce général était de tourner la droite des Français et de les rejeter sur Orthez, de s'emparer ensuite de la route de Mont-de-Marsan ou Saint-Sever, et de leur couper la retraite.

Ce fut alors que commença la bataille d'Orthez.

Les avant-postes se replièrent sur le village de Boës, où le 12e d'infanterie légère, soutenu par quatre pièces de canon, se mit en bataille. Son feu l'emporta sur celui de l'ennemi ; mais enfin Beresford parvint à s'emparer de la position, que les Français abandonnèrent en bon ordre. Le 12e d'infanterie légère rejoignit sa brigade rangée en bataille en arrière de Saint-Boës. A peu près au même moment le corps d'armée du général comte d'Erlon était aux prises avec les divisions anglaises Walker, Picton et Clinton, qui arrivaient par la route de Bayonne.

Beresford, que nous avons vu occuper le village de Saint-Boës, voulant marcher en avant, se trouva entre deux rangées assez régulières de maisons, au bout desquelles l'artillerie de la divison Taupin attendait l'ennemi. Il déboucha enfin, et fut accueilli par des décharges à mitraille si meurtrières, qu'après deux tentatives des plus intrépides, il fut obligé de rétrograder, laissant un grand nombre de morts et de blessés.

A la gauche des Français la défense était soutenue avec une pareille vigueur.

Lord Wellington, dégoûté par ces revers, pensait à la retraite ; il voulut cependant tenter un dernier effort. Il fit en conséquence avancer sur la division Darmagnac les escadrons des généraux Cotton et Sommerset, et fit porter la division Alten contre la gauche du général Rouget. Les Français accueillirent cette attaque avec une décharge terrible d'artillerie, qui renversa les têtes de colonne ; mais l'ennemi, renforcé continuellement, parvint enfin à obliger le général Darmagnac à la retraite. Dans ce mouvement, pendant lequel on se battit constamment avec autant de sang-froid que de bravoure, le général Foy reçut une blessure qui le mit hors de combat, et le général Béchaud fut tué.

Le rendez-vous de l'armée était à Sault-de-Navailles, où elle prit un jour de repos. — Dans la nuit du 1er mars l'armée continua sa retraite sur Hagerman, et elle atteignit Saint-Sever et Aire en deux marches ; après avoir enlevé les magasins qui se trouvaient dans ces villes, le maréchal Soult fit continuer le mouvement. Les alliés le suivirent en se gardant avec le plus grand soin. Ils furent bientôt renforcés par le corps du général sir John Hope, qui venait de passer l'Adour à Bayonne.

Le maréchal Beresford se dirigea avec son corps d'armée sur Bordeaux, où il fit son entrée le 12 mars, et où le duc d'Angoulême entra avec lui. Ce fut alors qu'une partie de la population se prononça en faveur des Bourbons.

Lord Wellington prit la route de Toulouse, afin de suivre le mouvement de l'armée française qui se concentrait autour de cette ville.

Description de Toulouse. — Concentration de l'armée française autour de cette ville. — Nous touchons au dénouement des opérations de retraite de l'armée des Pyrénées. La bataille de Toulouse est le dernier et le plus grand des efforts héroïques de ce petit nombre de braves défendant le territoire de la patrie contre des armées trois fois plus nombreuses. C'est un des plus beaux faits d'armes qui honorent nos fastes militaires.

Avant de décrire les combats qui se livrèrent autour de l'ancienne capitale du Languedoc, nous devons en faire connaître la position topographique.

Toulouse est située sur la rive droite de la Garonne, qui la sépare du quartier Saint-Cyprien ; la ville et ce faubourg communiquent par un pont en pierre. Le *canal des Deux-Mers* a son embouchure sur la rive droite du fleuve, à mille toises environ au-dessous de la ville ; ce canal remonte vers Saint-Étienne, faubourg diamétralement opposé à Saint-Cyprien ; de là, en longeant une partie des promenades publiques, il se dirige sur Castelnaudary et le Bas-Languedoc. Un de ses embranchements, appelé *Canal de Brienne*, réunit une deuxième fois les eaux de la Garonne au premier canal, et les reçoit sur le quai Saint-Pierre, aux barrières de la ville. Il existe plusieurs ponts en maçonnerie sur le canal des Deux-Mers, dans le rayon de Toulouse même, savoir : le double pont de l'embouchure ou les *Ponts-Jumeaux*, au confluent des deux canaux ; les ponts des *Minimes*, de *Matabiau*, de *Guillermy*, des *Demoiselles*, sur les routes respectives de Montauban, d'Alby, de Lavaur et de Montaudran. Des écluses, placées à divers points du canal, servent, suivant les besoins de la navigation, à former ou à rompre le niveau des eaux. Non loin du pont Matabiau commence une ligne de monticules appelés hauteurs de Montrave ou du Calvinet, qui s'élèvent progressivement, et qui, après avoir été coupés par les grands chemins de Lavaur et de Revel, vont se terminer à Montaudran. La petite rivière du Lhers coule presque parallèlement à ces hauteurs, à environ 1,500 toises de Toulouse, et se jette, après un cours de dix lieues, dans la Garonne, à l'Est, un peu au-dessus de Grenade.

Toulouse a environ une lieue et demie de circonfé-

rence extérieure sur les deux rives de la Garonne ; à l'époque qui nous occupe, cette ville avait une enceinte de vieilles murailles très épaisses, flanquées de tours. Sa population s'élevait à 50,000 âmes.

Le conseiller d'État Caffarelli, commissaire extraordinaire de l'Empereur, y avait organisé une garde urbaine, avec le concours des généraux Travot et Barthier-Saint-Hilaire, qui commandaient, l'un, la 10e division militaire, et l'autre, le département de la Haute-Garonne. C'était une faible ressource pour la défense de la ville, mais un moyen d'ordre pour les autorités civiles.

Lorsque le duc de Dalmatie eut établi son quartier général à Toulouse, son premier soin fut de faire payer deux mois de solde aux troupes et à l'état-major de l'armée. Les magasins d'habillement furent vidés par ses ordres, et des distributions d'effets furent faites aux divers corps, selon leurs besoins ; il établit une grande régularité dans la manutention et la distribution des vivres et des fourrages.

L'armée s'augmenta de plusieurs milliers de conscrits (classe de 1815), formant six bataillons, d'un détachement composé des débris d'un grand nombre de régiments, et de quelques bataillons de gardes nationales mobilisées ; tous ces renforts s'élevaient à 6,000 hommes, placés comme réserve sous les ordres du général Travot.

L'arsenal de construction et la fonderie de canons que possède la ville de Toulouse, offrirent de grandes ressources à l'armée repliée sous ses murs. On put compléter le matériel usé ou dispersé des divisions.

Tandis que le général en chef se livrait à ces dispositions, les troupes arrivaient successivement, et se cantonnaient aux environs de la ville ; une partie alla camper à une lieue de Saint-Cyprien, sur la rivière du Touch. — Les divisions Taupin et Maransin, sous les ordres du général Reille, s'établirent sur la route d'Auch, à Saint-Michel et à Saint-Martin ; elles formaient ainsi l'aile droite de l'armée. Le centre, commandé par le lieutenant général comte d'Erlon, occupait le village de Tournefeuille et ses environs, dans la direction de Lombez et Boulogne. Les divisions Harispe et Villate, aux ordres du général Clausel, formant l'aile gauche, demeurèrent entre Portet et Toulouse, sur l'avenue de Muret et de Saint-Gaudens. La cavalerie était distribuée dans ces différentes directions.

Le duc de Dalmatie mit à profit tous les accidents du terrain pour rendre sa position plus tenable. Le faubourg Saint-Cyprien fut entouré d'une première ligne ; on fortifia les têtes des ponts du canal que l'on crut devoir conserver ; on mina les ponts de la rivière de Lhers, dont l'ennemi aurait pu profiter. Des redoutes furent élevées pour lier entre elles les hauteurs de la Pujade, du Calvinet et de Montaudran. Une inondation ajouta encore à la défense de cette dernière colline. Des canons de gros calibre armèrent les parties de l'enceinte qui avaient des vues sur le canal ; des retranchements furent tracés en avant du faubourg Saint-Étienne ; enfin rien ne fut omis pour accroître les avantages naturels des positions.

La marche de lord Wellington avait été lente et circonspecte, à raison des attaques fréquentes des corps francs contre son arrière-garde. Ce fut le 25 mars seulement que les Français, établis derrière le Touch, aperçurent l'avant-garde ennemie, débouchant par trois directions. Cette avant-garde attaqua avec vigueur, à Tournefeuille, les troupes commandées par le général Darmagnac : celui-ci, au lieu de défendre le village contre des forces supérieures, fit occuper le pont en arrière sur le Touch, et déploya sa division sur la rive droite. Ce mouvement de retraite fut imité par le général Darricau, qui venait, ce jour-là même, de prendre le poste du général Taupin, à Saint-Martin ; il se replia sur Perpan. Mais les démonstrations de l'ennemi ayant continué, le dimanche 27 mars il y eut un engagement que suivirent l'enlèvement, par l'ennemi, du pont du Touch, sa reprise par le général Darmagnac, qui, après une défense très vigoureuse, fut obligé de le laisser de nouveau au pouvoir de l'ennemi. La division engagée se replia le soir sur le plateau de la Sypierre, et rentra le lendemain dans la deuxième enceinte des ouvrages de Saint-Cyprien.

Passage de la Garonne par les Anglais. — Situation critique du corps de Beresford. — Le 28 mars, le duc de Wellington fit diriger quelques colonnes et un équipage de pont, de Tournefeuille sur le village de Portet, à une lieue de Toulouse, sur la Garonne. Cet équipage, à raison de la largeur du fleuve en cet endroit, remonta jusqu'au hameau de Roques, au-dessus du confluent de l'Arriége et de la Garonne ; et le 31, un pont volant fut jeté en face du village de Pinsaguel.

Dès que le maréchal Soult eut connaissance de ces dispositions de l'ennemi, il ordonna au général Clausel de traverser Toulouse avec les troupes de l'aile gauche, et d'aller s'établir en tête du faubourg Saint-Michel. La division Villate occupa les hauteurs entre Saint-Agne et Pouvourville ; la division Harispe prit position à l'entrée de Saint-Michel. Les alliés paraissant décidés à franchir la Garonne en face de Pinsaguel, les divisions Darricau et Darmagnac, ainsi que la cavalerie légère que commandait le général Soult, se portèrent aussi en avant du faubourg, sur les hauteurs de Pesch-David, pour seconder l'aile gauche. Le chemin de Vieille-Toulouse et les débouchés au sud sur la rive droite de la Garonne, conduisant à la Neuve-Ville, se trouvaient ainsi défendus par les deux corps d'armée dans leur nouvelle position ; la route du Bas-Languedoc était aussi dominée par ces troupes, et l'on pouvait, des lieux où elles campaient, dominant une vaste étendue de pays à l'ouest, apercevoir et calculer les mouvements de l'ennemi. On les vit, en effet, faire passer sur la rive droite de la Garonne une forte colonne avec du canon, qui se dirigea aussitôt par la grande route de Foix sur Auterive, montrant le dessein de passer l'Arriége, et de marcher sur Villefranche. Cette manœuvre réussissant complétement, les Français eussent été obligés d'évacuer Toulouse et la Haute-Garonne.

Poursuivant leur mouvement, les alliés atteignirent

Digitized by Google

Cintegabelle, traversèrent l'Arriége, et se dirigèrent sur Villefranche; mais, arrivés à moitié chemin, entre ces deux villes, ils ne purent passer outre, à raison de l'état affreux des chemins. Lord Wellington, dont le projet avait été de prendre à dos l'armée française, fut obligé d'y renoncer, et de rallier sur la rive gauche la colonne destinée à cette opération militaire.

Après ces tentatives infructueuses, le général anglais se détermina à brusquer immédiatement le passage du fleuve au-dessous de Toulouse. Le général Darmagnac, que nous avons laissé en position sur les hauteurs du Pech-David, signala, le 4 avril, au duc de Dalmatie, une immense colonne de troupes de toutes armes, et un train considérable de voitures se dirigeant de Pinsaguel et de Tournefeuille sur Grenade. L'on apprit bientôt que ces troupes formaient la majeure partie de l'armée alliée; qu'elles s'étaient arrêtées entre Grenade et le village de Beauzelle, et que des pontons venaient d'être jetés sur la Garonne, en face du village de Gagnac, distant de Toulouse d'environ trois lieues. Quatre heures avaient suffi à l'ennemi pour cette opération, malgré la pluie qui n'avait cessé de tomber abondamment.

Le 5 avril au matin, 10,000 hommes du corps de Beresford et un fort détachement de cavalerie, avaient déjà passé sur la rive droite. L'armée espagnole, aux ordres de don Manuel Freyre, allait suivre la première colonne déjà en position au village de Gagnac, lorsque les pontons de l'ennemi se trouvèrent tout d'un coup hors de service, par l'effet combiné des eaux grossies subitement et de radeaux lancés à dessein de l'embouchure du canal de Brienne, en sorte que toute communication entre les deux rives devint impossible. Cet événement jeta les coalisés dans la plus grande consternation. La situation du général Beresford, sans vivres et sans munitions, était des plus critiques; car les Français, occupant les points de Castelnau et de Saint-Caprais, à une lieue de Gagnac, pouvaient être informés facilement de l'état des choses. Il paraît néanmoins qu'il en fut autrement, puisque aucun mouvement n'eut lieu de ce côté que trois jours après, et trop tard pour produire les conséquences si justement redoutées par le général anglais.

Après quarante-huit heures d'attente et d'anxiété, Beresford profita de la baisse des eaux pour faire restaurer les ponts, et rétablir la communication des deux rives; les corps ennemis destinés à agir à l'est de Toulouse, formant un total de 50,000 fantassins et de 6,000 cavaliers, passèrent la Garonne. Les parcs d'artillerie et le quartier général passèrent ensuite le fleuve. Le village de Grisolles fut aussitôt occupé par l'ennemi, afin d'intercepter la route de Paris par Montauban.

Fortifications improvisées. — Escarmouches diverses. — Le duc de Dalmatie ne pouvant douter que l'ennemi, devenu maître de la rive droite de la Garonne au-dessous de Toulouse, ne fît des tentatives vers l'embouchure du canal, porta son attention sur ce point. Les divisions Darricau, Villate et Harispe, furent établies en avant sur les routes de Montauban et d'Alby, et aux faubourgs Saint-Étienne et Guillemery. La division Darmagnac descendit du Pech-David, et ne laissant que de simples postes au pied de ces hauteurs sur la Garonne, vint se réunir au centre de l'armée, dans le faubourg Guillemery. Les généraux Taupin et Maransin conservèrent leurs positions dans Saint-Cyprien et ses ouvrages extérieurs. Le maréchal Soult préludait ainsi au grand système qu'il avait conçu de mettre à profit les avantages du territoire de Toulouse pour tenir en échec l'ennemi, forcé de diriger tous ses efforts autour du vaste camp retranché que présentaient cette ville et ses faubourgs.

Le maréchal fit couvrir d'ouvrages avancés tous les ponts du canal, il fit créneler les habitations, les magasins environnants, et construire divers fortins sur les hauteurs de Montrave. — Au nord, une grande redoute et en arrière de celle-ci, une redoute triangulaire battaient à la fois la route d'Alby, la plaine de la rivière du Lhers, et le flanc gauche de la position; au centre les redoutes du Colombier et des Augustins dominaient cette même plaine du Lhers et la route de Lavaur. Enfin, l'ouvrage de droite, appelé redoute de Sypierre, quoique moins perfectionné, servait d'appui à la position en surveillant le chemin de Lavaur. Un système de lignes combinées avec les accidents du terrain défendait les intervalles laissés entre les deux redoutes du nord et de Sypierre, principalement les points en avant et sur le flanc des premiers ouvrages.

On avait aussi mis en état de défense le quartier Saint-Michel et l'église de l'ancien couvent des Récollets, afin de couvrir la droite de l'armée contre les tentatives de l'ennemi dans le cas d'un nouveau passage de la Garonne au-dessus de Toulouse. Un vieil aqueduc, large et profond, et l'habitation appelée le Busca, garnis de troupes, liaient les ouvrages de Saint-Michel avec une tête de pont construite en avant du pont des Demoiselles ou de Montaudran, formant un même système de défense avec les cinq redoutes du Calvinet, et la partie inférieure du canal. On avait aussi armé de canons de gros calibre plusieurs points de la vieille enceinte de la ville; les portes Arnaud-Bernard, Matabiau, Saint-Pierre et la Porte-Neuve, étaient masquées par des redans. Les maisons situées sur le bord du canal furent crénelées, entre autres les hangars et les magasins de l'Embouchure, ainsi que le vaste couvent des anciens Minimes, en avant de la tête de pont du même nom.

Ces immenses travaux, commencés le 2 avril, furent achevés le 6, de manière à prévenir un coup de main. On fut occupé jusqu'au 10 à régler les épaulements, à perfectionner les escarpements et les autres moyens de défense. On vit le général en chef lui-même animer les travailleurs par son exemple, bien que sa brave armée n'eût besoin d'aucun stimulant. Les rues, sur toute la ligne de défense, furent barricadées avec des tonneaux, faute de gabions.

Le 8 au matin, diverses escarmouches de cavalerie eurent lieu aux environs du quartier général des Anglais; les voltigeurs français furent aussi un instant engagés et répondirent vigoureusement au feu de l'ennemi; cependant trop inférieurs en nombre, ils se re-

Digitized by Google

plièrent sous la protection des batteries de l'Embouchure et des Minimes; la brigade de cavalerie légère du général Vial se retira également du Fenouillet sur Croix-Dorade.

Vers deux heures après midi, lorsque rien ne faisait présager un mouvement, une vedette française ayant été enlevée, l'ennemi attaqua inopinément la brigade Vial. Le général Soult, qui se trouvait aussi à Croix-Dorade, faillit être enlevé avec son état-major, et ne dut sa liberté qu'à la bravoure du 2e régiment de hussards.

Le 9, la division Taupin se porta, comme troupe de réserve, au-dessus de Guillemery, en avant de la maison Cambon; la division Maransin, conservant seule la garde du quartier Saint-Cyprien. Pendant toute la journée les pontons de l'ennemi remontèrent la Garonne jusqu'au-dessus du château de Blagnac, et établirent ainsi une communication plus immédiate entre les troupes de la rive droite et le corps anglo-portugais du lieutenant général Hill, stationné en face de Saint-Cyprien, sur le plateau de la Sypierre.

Le 9 au soir, la cavalerie française observait celle de l'ennemi sur le ruisseau de la Sillonne, au-delà de Balma et de Péchoriolle, sur la rive droite de Lhers. Dans la nuit, le général en chef fit replier une partie de sa cavalerie sur Toulouse. L'autre partie ne quitta Balma que le lendemain au point du jour, sous le commandement du général Berton. Ce dernier, vivement poursuivi, se battit et soutint vigoureusement sa retraite; il fit sauter le pont de Lasbordes ou de Saint-Martin.

Bataille de Toulouse. — Une bataille décisive était devenue inévitable; tous la désiraient, les deux armées ainsi que les malheureux habitants de Toulouse, dont les dommages s'accroissaient par la prolongation du *statu quo* et par les hostilités partielles.

Le 10 avril, toutes les divisions de l'armée étaient, dès le point du jour, en ligne et prêtes à combattre; elles formaient environ 21,000 hommes de vieux soldats, sur lesquels seuls le maréchal duc de Dalmatie croyait pouvoir compter. Les réserves, composées de recrues, étaient sous les ordres du général Travot; ces troupes, au nombre de 6,000 hommes, occupaient la seconde ligne des retranchements, comprenant les ouvrages de Saint-Michel, la tête du pont des Demoiselles, le Busca, la butte du Jardin-des-Plantes, et les vieux remparts de la ville, depuis la porte Saint-Étienne jusqu'à la grille Saint-Pierre.

Le plan de l'ennemi était de diriger une fausse attaque sur les ouvrages de Saint-Cyprien, d'engager ainsi le maréchal à les renforcer en dégarnissant le reste de la ligne; de faire pareilles démonstrations contre la partie inférieure du canal, d'inquiéter le général en chef sur le résultat de cette manœuvre, et de le mettre dans la nécessité de secourir sa gauche au détriment de la droite; de marcher sur les redoutes du nord, en les menaçant de front, mais de les attaquer réellement par leur flanc, et de s'en emparer; enfin de se porter rapidement vers Montaudran en remontant le Lhers, pour prendre la droite du maréchal à revers, s'emparer du Calvinet, en descendre brusquement sur le pont des Demoiselles et l'emporter de vive force. Cela fait, l'armée ennemie devait se jeter sans difficulté sur la route du Bas-Languedoc, et couper ainsi la retraite à l'armée française.

Les ouvrages de Saint-Cyprien furent attaqués par sir Rowland Hill, à la tête de 25,000 hommes de toutes armes; son mouvement commença à six heures du matin. Le moulin et la tuilerie de Bourrasol, à l'extrémité droite de la deuxième enceinte, presque en face de l'Embouchure, durent fixer en premier lieu l'attention du général anglais. Après avoir forcé un bataillon du 40e de ligne qui gardait seul ces deux fabriques, il franchit le canal du moulin et établit aussitôt des batteries autour du Bourrasol, qui prenaient à revers les ouvrages de la Patte-d'Oie, et la maison fortifiée de Rodeloze; tandis que de nombreux tirailleurs, sous la protection des pièces établies sur le rideau de la Sypierre et sur la butte du Polygone, insultaient de front ces mêmes ouvrages.

Le lieutenant général Reille, qui était chargé de garder la tête du pont de Saint-Cyprien, ne disposant que des 4,000 hommes de la division Maransin, sentant l'impossibilité de défendre avec avantage une ligne de plus de mille toises, il fit replier sur la Patte-d'Oie les troupes placées à la maison Rodeloze. Il fut aussi forcé d'évacuer la Patte-d'Oie, les retranchements de Chastel et d'Aurole sur la vieille route de Cugnaux, et toute la première enceinte. Ces emplacements furent néanmoins défendus pied à pied, et leur évacuation se fit avec ordre et assez lentement pour retarder la marche de l'ennemi. Arrivées sur les glacis du bastion de Muret, les troupes du général Reille se logèrent dans cet ouvrage, ne laissant en dehors que quelques tirailleurs.

L'occupation du moulin de Bourrasol par les alliés leur avait permis d'atteindre la deuxième enceinte du quartier, du côté qui s'appuyait à la Garonne. Le faubourg fut envahi après l'abandon de la première ligne. L'ennemi n'osa, cependant, pas attaquer immédiatement les retranchements de Saint-Cyprien; il se borna à établir des batteries contre les deux blokhauss de l'entrée du quartier et contre le bastion Muret; ses tirailleurs, plongeant dans les ouvrages du haut des maisons situées sur les boulevards, blessaient ou tuaient les soldats chargés de les défendre: le général se détermina à faire mettre le feu aux habitations qui paraissaient devoir nuire à la défense.

Cependant l'artillerie ennemie continuait son feu incessamment sans obtenir de résultat; toutes les tentatives des alliés étaient repoussées par le canon du bastion Muret, et par les pièces des blokhauss de la grille de Saint-Cyprien. Le général Hill, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir sur ce point un succès quelconque, se décida à suspendre ses attaques contre le quartier.

Dès avant sept heures du matin, les détachements de la division Darricau, qui gardaient la tête des ponts de l'Embouchure ou Ponts-Jumeaux, sur la rive droite du fleuve, furent attaqués par les troupes du lieutenant général Picton, presque toutes anglaises;

Digitized by Google

malgré leur bonne contenance, les soldats français, accablés par le nombre, furent obligés d'abandonner d'abord les maisons crénelées qui formaient les avant-postes, entre autres l'habitation dite Petit-Granagues, puis de passer sur la rive gauche du canal. Quelques tirailleurs se soutinrent néanmoins sur le bord opposé à droite et à gauche des ouvrages par lesquels ils étaient protégés.

Les écluses du canal étaient fermées, mais on avait enlevé les madriers horizontaux fixés contre les vannes pour le service des éclusiers. L'écluse dite du Béarnais, située entre l'Embouchure et les Minimes, était défendue par une pièce de canon; les trois autres écluses placées à l'embouchure proprement dites étaient protégées spécialement par les ouvrages construits autour de la maison et du hangar affectés à l'administration du canal. La double tête des Ponts Jumaux était défendue par 300 hommes d'élite des 39e et 65e régiments de ligne. Le général Berlier commandait en chef ce poste et celui de l'extrême gauche de la ligne sur la rive droite de la Garonne.

A sept heures, les Anglais, ayant réuni leurs masses dans le bois du Petit-Granagues qui venait d'être évacué par les Français, s'y formèrent en diverses colonnes d'attaque. L'une de 500 hommes déboucha par l'allée de gauche, et marcha contre la première tête du pont faisant face au nord. Plusieurs batteries soutenaient ce mouvement, appuyé simultanément par le canon établi auprès et au nord du moulin de Bourrasol, dont l'évacuation venait d'avoir lieu : tout ce qui se présentait dans l'allée et dans le faubourg de Brienne était balayé par cette artillerie.

Cependant, cette attaque, dirigée avec autant d'audace que d'habileté, échoua contre la bravoure et l'intelligence des assiégés. Les assaillants, entièrement déroutés, furent obligés de retourner au point d'où ils étaient partis.

Trois attaques successives et non moins vigoureuses, par de nouvelles colonnes, n'ayant pas eu plus de succès, et une division du corps commandé par sir Thomas Picton ayant été dirigée sur un autre point, ce général suspendit ses efforts contre la double tête des Ponts-Jumeaux.

Tandis que ces opérations militaires avaient lieu sur la partie inférieure du canal, le lieutenant général don Manuel Frayre débouchait avec ses troupes par le pont de Croix-Dorade, et se dirigeait vers le mamelon de la Pujade, adjacent à la route d'Alby, en face des ouvrages du nord. Le général Saint-Pol (division Villate) occupait ce point avec quelques troupes, dont le nombre était trop inférieur à celui de l'ennemi. Il les fit replier jusqu'aux lignes avancées au-dessous de la grande redoute, et ramena aussi dans la tête du pont de Matabian deux pièces de canon qui, jusqu'à ce moment, étaient restées auprès de la Pujade : ces pièces servirent à armer cette redoute.

Les Espagnols occupèrent aussitôt les hauteurs de la Pujade. Ils s'y formèrent en trois lignes (compris une réserve) destinées à agir contre les ouvrages du nord, dès que le maréchal Beresford prendrait avec sa division la droite de l'armée française en flanc, et tenterait d'enlever le plateau de Montaudran. Deux batteries de 18, établies sur le mamelon de la Pujade, soutenaient l'attaque des Espagnols; sur le revers, en arrière de la position, se trouvait encore pour la seconder une brigade de cavalerie allemande.

Entre huit et neuf heures, une des deux colonnes de don Manuel Frayre reçut l'ordre de marcher par la route d'Alby à l'attaque du pont de Matabiau; le général lui-même, avec l'autre colonne, se dirigea vers les deux redoutes du nord. Le feu de ces ouvrages devint en ce moment des plus actifs; le général Tirlet fit même descendre l'artillerie de campagne de la division Villate dans les lignes inférieures, afin d'obtenir un tir plus rasant. Nonobstant l'habileté et la bonne contenance des troupes françaises, les Espagnols parvinrent à se loger dans l'escarpement des ouvrages avancés qui se liaient aux redoutes.

Mais du côté du pont Matabiau, les assaillants, trompés par le silence qui régnait dans cet ouvrage, s'avancèrent sans défiance, et éprouvèrent ainsi, à bout portant, un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie. Le maréchal Soult remarquant l'effet de cette manœuvre sur le moral de l'ennemi, prit aussitôt l'offensive. Quatre régiments, sous les ordres du général Darmagnac, s'élancèrent tout à coup sur le flanc gauche des Espagnols, les attaquèrent à la baïonnette et les culbutèrent, tandis que les batteries de la tête de pont les foudroyaient en face. Le désordre fut bientôt parmi les ennemis qui, en moins d'une demi-heure, eurent 2,000 hommes hors de combat; ils furent vivement poursuivis et éprouvèrent de nouvelles pertes. L'arrivée du général Asten, qui accourut de la droite au secours des Espagnols, détermina le général Darmagnac à ramener à leurs postes respectifs ses soldats victorieux.

L'armée française, aux Ponts-Jumeaux, au centre et à Saint-Cyprien, avait vu ses efforts couronnés de succès; tous les débuts de la journée faisaient présager les meilleurs résultats; l'attaque de la droite par l'ennemi, et un succès marqué pouvaient seuls relever le courage des coalisés et rétablir l'honneur de leurs armes.

La troisième colonne ennemie, composée des divisions Cole et Clinton, sous les ordres de Beresford, s'était formée à Croix-Dorade dès le point du jour. Après avoir passé le Lhers, elle se dirigea sur le hameau du Montblanc; elle remonta bientôt la rive gauche du Lhers, tandis qu'un corps nombreux de cavalerie suivait l'autre rive pour passer le pont de Montaudran, tourner la butte de ce nom, et le plateau du Calvinet qui en est le prolongement.

Cette colonne, dont la force était de 20,000 hommes, ne comptait que des troupes d'élite, la plupart Ecossais; elle marchait sur trois lignes dans le bas-fond entre le Lhers et les hauteurs, exposée au feu de l'artillerie établie sur le plateau. Ces intrépides insulaires qui marchaient sur un terrain naturellement humide et nouvellement détrempé par des pluies abondantes, ne furent retenus ni par ces difficultés, ni par les ravages que faisait le canon dans leurs rangs. Arrivés à hauteur des retranchements des Augustins, ils montrèrent aussitôt des dispositions d'attaque; mais une

Digitized by Google

sortie des troupes, qui défendaient ces ouvrages, les obligea à poursuivre leur marche jusqu'à la route de Caraman, à hauteur et en face de la redoute de Sypierre, à l'extrême droite de la ligne française. Le général Dauture, de la division Harispe, était enfermé dans cette redoute avec un bataillon d'infanterie légère. Ce fut là que l'ennemi fit sa halte et se mit en bataille.

Le maréchal Soult, qui, dès le matin, avait envoyé la division Taupin à la défense des ouvrages du nord, la fit revenir en toute hâte sur le point menacé par le corps de sir William Beresford; elle arriva sans son artillerie sur le plateau entre les redoutes de Lavaur et de Caraman; après une demi-heure de repos, elle se forma prête à combattre. Elle reçut bientôt l'ordre, savoir, la première brigade, commandée par le général Rey, de se porter à la droite de la redoute de Sypierre, et la deuxième brigade, sous les ordres du général Gasquet, de tomber sur l'ennemi par le flanc droit, au moment où celui-ci gravirait l'escarpement pour attaquer l'ouvrage. Cette manœuvre, secondée par le 21e régiment de chasseurs, et par six escadrons que commandait le général Berton, devait s'exécuter par la route de Caraman. Les troupes étaient animées de la plus vive impatience de joindre l'ennemi, et rien ne pouvait faire douter du succès de leurs efforts.

Cependant la brigade Rey, conduite par le général de division Taupin en personne, commença son mouvement; celui-ci, emporté par son courage et par l'espoir de mettre à fin une entreprise si importante, n'attendit pas d'avoir déployé sa brigade à la droite de la redoute, et au lieu de laisser arriver à lui les assaillants, s'élança à leur rencontre; il se trouva ainsi placé entre la redoute et les Anglais, en sorte que les batteries de l'ouvrage durent rester dans l'inaction, de peur que ses projectiles ne devinssent plus funestes aux Français que nuisibles à l'ennemi.

Le général anglais, voyant arriver ses adversaires au pas de charge, et se sentant pressé sur les flancs par les escadrons français, éprouva d'abord une grande inquiétude; il fit toutefois bonne contenance, et couvrit rapidement ses flancs par des carrés d'infanterie: le feu des ouvrages était annulé par le mouvement de la division Taupin, tandis que, favorables aux Anglais, les terribles fusées à la Congrève devaient atteindre et démoraliser les soldats français.

Les Anglo-Écossais retrouvèrent le courage et l'espoir; à leur tour ils prirent l'offensive, tandis que nos colonnes, massées les unes sur les autres, offraient un point de mire aussi épais qu'immanquable aux coups multipliés dirigés sur elles. Un seul bataillon pouvait répondre au feu de l'ennemi, et tous étaient frappés successivement. C'était en vain que le général Taupin, se plaçant à l'endroit le plus périlleux, tâchait de ranimer ses soldats découragés par la vue de tant de camarades renversés; il tomba lui-même frappé à mort. Cet événement sinistre acheva de jeter l'alarme qui s'étendit jusqu'aux défenseurs de la redoute. Au moment où les troupes du général Taupin se replaient sur cet ouvrage, ceux qui le gardaient l'évacuèrent, en telle sorte que l'ennemi s'y introduisit sans avoir fait de pertes notables. Ainsi s'évanouirent des espérances d'un grand succès, qui paraissaient si fondées quelques heures auparavant.

La brigade Rey descendit des hauteurs de Sypierre avec une rapidité extraordinaire, et se porta sur les maisons fortifiées de Saccarin et Cambon, en avant de Guillemery; le même mouvement fut exécuté par la brigade Gasquet. La retraite fut soutenue par la cavalerie légère du général Soult, qui couvrit les approches du pont de Montaudran. L'artillerie de la division Taupin arrivait dans ce moment; elle fut dirigée avec la plus grande célérité vers le plateau situé à droite de la maison Saccarin, et servit à arrêter l'ennemi qui menaçait le faubourg Guillemery.

Le corps de Beresford prit position sur la hauteur, en avant de la redoute de la Sypierre, sur les côtés et dans l'intérieur de la redoute.

Lorsque le général anglais eut rallié ses troupes et son matériel sur le plateau, il arma aussitôt la redoute et divisa ses forces en deux colonnes; il dirigea la première contre les ouvrages des Augustins et du Colombier; la deuxième, continuant l'action contre le flanc droit des Français, devait, par un mouvement oblique, descendre rapidement sur le pont de Montaudran ou des Demoiselles. Ce mouvement était combiné avec celui qu'avait dû faire, le matin, la cavalerie ennemie, qui remontait la rive gauche du Libers: cette cavalerie était arrivée effectivement à Montaudran, avait passé le pont, franchi la butte dite de Montaudran, et avait déjà fait replier quelques escadrons français qui étaient là en observation.

L'ennemi se disposa donc à une sérieuse attaque du pont des Demoiselles. Une vive canonnade en fut le signal; l'artillerie française répondit vigoureusement, et s'engagea fortement à son tour: l'avantage parut égal pendant quelque temps de part et d'autre; mais vers les quatre heures du soir, l'artillerie ennemie fut réduite au silence. Ce fut en vain que les alliés tentèrent de se précipiter des embranchements de Lavaur et de Caraman sur Guillemery, ils furent repoussés constamment.

Cependant le général espagnol don Manuel Frayre était parvenu à rallier son corps d'armée sur le mamelon de la Pujade, protégé par l'artillerie portugaise. Il essaya une nouvelle attaque contre la grande redoute et les ouvrages environnants; elle ne fut pas plus heureuse que la première, et entraîna la destruction presque totale de son corps d'armée, plus brave qu'expérimenté.

A l'embouchure du canal, les Anglais du lieutenant général Picton rivalisaient d'audace et de bravoure avec les Espagnols. Cet officier général ayant vu le plateau de la Sypierre occupé par les Anglais, en conclut que le moment était propice pour renouveler ses tentatives contre la double tête des Ponts-Jumeaux. Aux premiers signes menaçants, le général de brigade Berlier fit demander du renfort au général Darricau, qui gardait le pont des Minimes; mais le colonel Hugo, chef d'état-major de la division, ayant informé Berlier de l'impossibilité de recevoir aucun secours, ce dernier se prépara immédiatement à soutenir l'assaut

Digitized by Google

1814 à 1827. - Garde Nationale à Cheval.

Montholon.

Gourgaud.

Digitized by Google

Combat et prise de Logroño

Combat de Vilelara. Le Mal des logis Augès.

Santona.

Digitized by Google

Licenciement de l'armée de la Loire.

Digitized by Google

avec ses propres ressources. Vers deux heures après midi, les colonnes ennemies s'élancèrent avec impétuosité du bosquet Raymond contre les palissades de la tête du pont, cherchant à pénétrer par les ouvertures ménagées pour la retraite des avant-postes français; mais l'audace des Anglais fut arrêtée par le feu des tirailleurs, soutenu par l'artillerie de l'ouvrage assiégé. La déroute des assaillants couronna cette vigoureuse résistance. A la vérité, on eut à déplorer la perte du brave général Berlier; le général Fririon prit aussitôt le commandement.

Divers combats, tous glorieux pour les armes françaises, tant en dehors qu'en dedans des retranchements de la première ligne de défense, précédèrent l'abandon définitif de ces retranchements. Enfin, vers quatre heures du soir, le général en chef ordonna à ses généraux de faire replier leurs troupes derrière le canal, qui dès lors servit de seconde ligne à l'armée française.

Le général Darricau continua à occuper le terrain entre l'Embouchure et le pont Matabiau; à sa droite les divisions Harispe et Villate occupèrent les fermes et les tuileries, crénelées d'avance et couvertes d'épaulements, et s'étendirent jusqu'à l'habitation Cambon, au-dessus de Guillemery. L'entrée du faubourg Saint-Cyprien, ainsi que les retranchements des maisons Cambon et Saccarin, étaient gardés par les brigades Lesueur et Rouget; enfin, la 4e division, que commandait le général Travot, était établie sur la route pavée de Montaudran, occupant les fermes adjacentes à cette route, et s'étendant jusqu'au pont des Demoiselles, dont elle défendait les approches.

On se battit partiellement avec des chances diverses de part et d'autre, jusque vers neuf heures du soir.

Le lendemain, les dispositions faites dans la nuit annonçaient de nouvelles hostilités pour la journée. Cependant un conseil de guerre avait été tenu, et le résultat de sa délibération était qu'il y avait urgence d'évacuer Toulouse et son territoire. En effet la retraite fut ordonnée pour le 11 au soir, à dix heures.

Les alliés occupèrent Toulouse le 12 au matin.

Les pertes des deux côtés s'élevaient à environ 12,000 hommes, dont 8,000 au moins appartenaient à l'armée ennemie. Les coalisés avaient eu trois généraux tués, le major général anglais Pac, et les généraux espagnols Espeletta et Mendizabal. Du côté des Français, plusieurs généraux furent blessés; mais le général Taupin seul fut tué. De part et d'autre il n'y avait pas eu de prisonniers.

L'armée française s'était retirée en arrière de Villefranche à Avignon, et où elle avait pris position.

Le 13, commencèrent à circuler des bruits sur la prise de Paris, et la formation d'un gouvernement provisoire. Ces bruits, soigneusement préparés par les émissaires anglais, étaient de nature à jeter de l'indécision parmi les troupes. — Le même jour, le colonel Gordon, premier aide de camp de lord Wellington, se présenta en parlementaire aux avant-postes. Il escortait un officier (le colonel Saint-Simon) envoyé par le gouvernement provisoire, et partit de Paris le 5 avril. Le maréchal était alors à Naurose, entre Villefranche et Castelnaudary. Les deux officiers lui remirent les dépêches du nouveau ministre de la guerre, et les *Moniteurs* relatifs aux événements postérieurs au 31 mars. Soult convoqua aussitôt en conseil de guerre les lieutenants généraux et les généraux de division qui se trouvaient près de lui, et leur communiqua ces pièces. Tous furent d'accord que, transmises par l'ennemi, elles n'avaient aucun caractère authentique. Le maréchal répondit en conséquence au colonel Gordon : «Dites à lord Wellington que je ne puis ajouter foi à «des nouvelles de paix qui me sont données par le chef «de l'armée que je combats. Ajoutez que j'ai encore à «livrer dix batailles semblables à celle de Toulouse, «et qu'à ce terme, si nos pertes ont suivi la même «proportion que par le passé, lui et moi resterons gé«néraux sans armées.»

En même temps le maréchal envoya à Paris son premier aide camp, afin d'obtenir du gouvernement des instructions positives et des ordres définitifs. En attendant, un armistice fut conclu, et laissa les deux armées dans les positions qu'elles occupaient.

Quatre jours après la bataille de Toulouse, le 14 avril, la garnison de Bayonne qui, jusqu'alors avait opposé à l'ennemi une opiniâtre résistance, terminait, par un combat glorieux, la fatale mais mémorable campagne de 1814. — Dans ce combat, où les Anglais perdirent plus de 2,000 hommes, et où le général Hoppe, commandant en chef les troupes du blocus fut pris, tous les travaux de l'ennemi furent détruits.

Le 19 avril, le maréchal Soult ayant adhéré aux actes du sénat et du gouvernement provisoire, la guerre cessa dans le Midi de la France.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1814.

11 JANVIER. Combat d'Hooghstraten.
13 — Combats de Merxhem et de Winegen.
16 — Combat de Molins del Rey.
22 — Sortie de la garnison de Thionville.
2 MARS. Combat et prise de Parme.
7 — Premier combat de Courtray.
8 — Surprise de Berg-op-Zoom.
11 — Combats de Mâcon et de Bourg.
12 MARS. Combat de Vieilla.
— — Entrée des Anglais à Bordeaux.
19 — Combats de Maubourguet et de Vic-Bigorre.
20 — Combat de Limonest. — Entrée des Autrichiens à Lyon.
23 — Attaque de Maubeuge.
31 — Deuxième combat de Courtray.
1er AVRIL. Blocus du port de Gênes.
10 — Bataille de Toulouse.
14 — Sortie de la garnison de Bayonne
19 — Fin de la guerre dans le Midi de la France.

ABDICATION DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

TRAITÉ DE FONTAINEBLEAU.

SOMMAIRE.

Attitude des Parisiens. — Intrigues. — Déchéance de l'Empereur. — Défection du corps posté à Essonne. — Première abdication. — Adresse à l'armée. — Abdication définitive. — Tentative de suicide. — Traité dit de Fontainebleau. — Dispersion de la famille impériale. — Adieux à l'armée. — Départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe.

Attitude des Parisiens. — Intrigues. — Déchéance de l'Empereur. — Les différents corps de l'armée française s'étaient groupés autour de l'Empereur, à Fontainebleau et dans les environs. — Le corps du duc de Raguse, posté à Essonne, et celui du duc de Trévise, établi à Mennecy, couvraient le quartier impérial du côté de Paris.

Les souverains chefs de la coalition avaient leur quartier général dans Paris, et malgré la possession de cette capitale, la possibilité de voir l'empereur Napoléon prolonger la guerre les effrayait encore. — Les hommes qui depuis long-temps s'étaient faits les agents de l'ennemi, ne négligeaient aucun moyen de leur faire oublier ces craintes. L'opinion des Parisiens était travaillée par mille pamphlets, où, mêlant le vrai et le faux, d'habiles calomniateurs insultaient Napoléon. C'était un débordement de toutes les passions basses, un triomphe de toutes les lâchetés. La conduite de certains habitants de Paris étonnait les alliés eux-mêmes. Un général étranger a exprimé avec énergie le dégoût mêlé de surprise que causait, même à nos ennemis, cette manifestation de sentiments si peu conformes à l'honneur national. «Cette nation, dit-il, qui, en 1793, avait laissé condamner à mort les jeunes filles de Verdun, coupables du seul crime d'avoir complimenté le roi de Prusse, regarda, en 1814, les défenseurs de la patrie comme des flibustiers, et les soldats de la coalition comme des héros. On ne rougit pas de se parer de bonnets à la Blucher, huit jours avant que le canon grondât sur Paris. Les braves qui se couvrirent de gloire pour la défense de la capitale contre des forces décuples, épuisées de faim, ne trouvèrent pas, en la traversant, tous les secours qu'ils méritaient; et les boutiques, fermées à leur passage, s'ouvrirent aux Pandoures. Toutes les têtes avaient tourné. Bordeaux renchérit encore sur Paris, et les Anglais y furent accueillis en libérateurs; Lyon seul prit le deuil à l'aspect des Autrichiens.»

Cependant les cris populaires, sur lesquels on avait fondé tant d'espérances, n'avaient pas convaincu les souverains alliés. L'armée était pour Napoléon, et les démonstrations effervescentes de quelques partisans des Bourbons ne leur semblaient pas une manifestation suffisante du vœu national. Le comité, présidé par M. de Talleyrand, vit avec inquiétude cette hésitation, il sentit qu'il fallait brusquer le dénoûment. Une manœuvre hardie de l'Empereur, une attaque vigoureuse suivie d'un succès, pouvaient détruire en un instant l'œuvre d'une longue trahison. La minorité du sénat proclama Napoléon déchu, et institua un gouvernement provisoire. C'était offrir un point de ralliement à la défection. On circonvint l'empereur de Russie et le roi de Prusse; en l'absence de l'empereur d'Autriche, on leur arracha la déclaration qu'ils ne traiteraient plus désormais avec Napoléon.

Défection du corps posté à Essonne. — Première abdication. — Adresse à l'armée. — Munis de cette pièce importante, des émissaires du comité vinrent tenter la fidélité déjà ébranlée de quelques généraux. Un d'eux se laissa entraîner. Par suite d'une convention conclue avec le prince de Schwartzenberg, ses troupes quittèrent la position d'Essonne, qui couvrait Fontainebleau, et firent leur soumission au gouvernement provisoire. Les souverains alliés furent dès lors persuadés que l'armée abandonnait l'Empereur, et sa cause fut perdue sans retour dans leurs conseils.

Une victoire aurait changé ces dispositions; l'Empereur s'était montré décidé à tenter encore une fois le sort des armes; mais le découragement des maréchaux et des généraux qui l'entouraient l'avait fait renoncer à ce dessein, et, d'après leur avis, il avait remis, le 4 avril, au duc de Vicence, son plénipotentiaire à Paris, la déclaration suivante :

«Les puissances alliées ayant proclamé que l'empe-«reur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement «de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à «son serment, déclare qu'il est prêt à descendre du «trône, à quitter la France, et même la vie, pour le «bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, «de ceux de la régence de l'impératrice, et du main-«tien des lois de l'empire.»

La nouvelle de la convention conclue par Marmont fut accablante pour l'Empereur [1]. «L'ingrat, s'écria-«t-il, il sera plus malheureux que moi!» Malédiction prophétique que le temps s'est chargé d'accomplir. Un ordre du jour adressé à l'armée fit partager aux soldats ses douloureux sentiments. Cette pièce peut être considérée comme la seule défense que Napoléon crut

[1] On a dit que la convention d'Essonne et le départ des troupes du duc de Raguse pour Versailles étaient des *faits* du général Souham. Cela nous semble impossible à admettre, si les lettres du prince de Schwartzenberg et du duc de Raguse, ainsi que l'ordre du jour du maréchal aux troupes du 6e corps, ne sont pas *fausses ou supposées*. Ces pièces se trouvent dans le *Journal des Débats* du 8 avril 1814. — Le général Lucotte, commandant la division de réserve postée à Corbeil, refusa de s'associer à cette défection, et de quitter son poste. Il annonça sa résolution aux troupes par un ordre du jour où il dit : *«Les braves ne désertent jamais, ils doivent mourir à leur poste.»*

Digitized by Google

devoir opposer alors à la conduite de ses ennemis et aux calomnies de la trahison. Elle est digne et éloquente.

«L'Empereur remercie l'armée pour l'attachement «qu'elle lui témoigne, et principalement parce qu'elle «reconnaît que la France est en lui, et non pas dans le «peuple de la capitale. Le soldat suit la fortune et l'in«fortune de son général, son honneur et sa religion. «Le duc de Raguse n'a point inspiré ce sentiment à ses «compagnons d'armes : il a passé aux alliés. L'Empe«reur ne peut approuver la condition sous laquelle il a «fait cette démarche ; il ne peut accepter la vie et la «liberté de la main d'un sujet. Le sénat s'est permis de «disposer du gouvernement français ; il a oublié qu'il «doit à l'Empereur le pouvoir dont il abuse mainte«nant, que c'est l'Empereur qui a sauvé une partie de «ses membres des orages de la révolution, tiré de «l'obscurité et protégé l'autre contre la haine de la «nation. Le sénat se fonde sur les articles de la consti«tution pour la renverser, il ne rougit pas de faire des «reproches à l'Empereur, sans remarquer que, comme «premier corps de l'État, il a pris part à tous les évé«nements. Il est allé si loin qu'il a osé accuser l'Em«pereur d'avoir changé les actes dans leur publication. «Le monde entier sait qu'il n'avait pas besoin de tels «artifices. Un signe était un ordre pour le sénat, qui «toujours faisait plus qu'on ne désirait de lui..... Le «bonheur de la France paraissait être dans la destinée «de l'Empereur ; aujourd'hui que la fortune s'est dé«cidée contre lui, la volonté de la nation seule pour«rait le persuader de rester plus long-temps sur le «trône. S'il se doit considérer comme le seul obstacle «à la paix, il fait volontiers le dernier sacrifice à la «France. Il a en conséquence envoyé le prince de la «Moskowa, et les ducs de Vicence et de Tarente à Pa«ris pour entamer la négociation. L'armée peut être «certaine que l'honneur de l'Empereur ne sera jamais «en contradiction avec le bonheur de la France.»

Abdication définitive. — Les négociateurs revinrent de Paris. L'abdication donnée ne satisfaisait plus les ennemis de Napoléon. On exigeait qu'il abandonnât les droits de son fils. Le premier mouvement de l'Empereur, ainsi poussé à bout, fut de rompre toute négociation.

A Fontainebleau, il avait encore autour de lui 25,000 hommes de sa garde, etc. Rien ne s'opposait à ce qu'il rallîât les 25,000 de l'armée de Lyon, les 18,000 que le lieutenant général Grenier ramenait d'Italie, les 15,000 revenus de Catalogne avec le maréchal Suchet, les 40,000 du maréchal Soult, et reparût sur le champ de bataille à la tête de plus de 120,000 combattants. Il était maître de toutes les places fortes de France et d'Italie. Il aurait long-temps encore entretenu la guerre, et bien des chances de succès s'offraient à ses calculs ; mais ses ennemis déclaraient à l'Europe qu'il était le seul obstacle à la paix : il fit le sacrifice qui lui était demandé au nom de la France, et signa, le 11, cette nouvelle formule d'abdication.

«Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empe«reur était le seul obstacle au rétablissement de la paix «en Europe, l'Empereur, fidèle à son serment, déclare «qu'il renonce pour lui et ses enfants aux trônes de «France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice, même «celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts «de la France.»

Tentative de suicide.—Traité dit de Fontainebleau. — Un traité fut préparé pour régler l'avenir de Napoléon. Ce traité, dont les conditions ne devaient pas être observées par ceux-là même qui l'avaient signé, l'Empereur seul ne voulait pas y souscrire. Une pareille négociation lui paraissait humiliante et inutile. Survivant à tant de grandeurs, il voulait vivre désormais en simple particulier, et il avait honte qu'un si grand sacrifice, offert à la paix du monde, fût mêlé à des arrangements pécuniaires. «A quoi bon un traité, «disait-il, puisqu'on ne veut pas régler avec moi ce «qui concerne les intérêts de la France? Du moment «qu'il ne s'agit plus que de ma personne, il n'y a pas «de traité à faire.... Je suis vaincu, je cède au sort des «armes ; seulement je demande à n'être pas prisonnier «de guerre, et pour me l'accorder, un simple cartel «doit suffire.»

Tous les chagrins et tous les embarras d'esprit que lui suscitaient ces prétentions, le décidèrent à une action extraordinaire et difficile à expliquer de la part de celui qui avait dit à la garde consulaire : «*Un sol«dat doit savoir vaincre la douleur*... Il y a autant de «vrai courage à souffrir avec constance les peines de «l'âme, qu'à rester fixe sous la mitraille d'une bat«terie... S'abandonner au chagrin sans résister, se tuer «pour s'y soustraire, c'est abandonner le champ de «bataille sans avoir vaincu.» Aussi ne rapportons-nous cet événement que sur le témoignage d'un homme qui accompagnait alors l'Empereur, et qui jouissait de sa confiance.

«Dans la nuit du 12 au 13, le silence des longs corridors du palais, dit M. Fain, est tout à coup troublé par des allées et des venues fréquentes. Les garçons du château montent et descendent ; les bougies de l'appartement intérieur s'allument ; les valets de chambre sont debout. On vient frapper à la porte du docteur Yvan ; on va réveiller le grand maréchal Bertrand ; on appelle le duc de Vicence ; on court chercher le duc de Bassano, qui demeure à la chancellerie ; tous arrivent et sont introduits successivement dans la chambre à coucher. En vain la curiosité prête une oreille inquiète, elle ne peut entendre que des gémissements et des sanglots qui s'échappent de l'antichambre, et se prolongent dans la galerie voisine. Tout à coup le docteur Yvan sort, il descend précipitamment dans la cour, y trouve un cheval attaché aux grilles, monte dessus, et s'éloigne au galop. — L'obscurité la plus profonde a couvert de ses voiles le mystère de cette nuit. Voici ce qu'on en raconte : «A l'époque de la retraite de Moscou, Napoléon s'était procuré, en cas d'accident, le moyen de ne pas tomber vivant dans les mains de l'ennemi. Il s'était fait remettre, par son chirurgien Yvan, un sachet d'opium, qu'il avait porté à son cou pendant tout le temps qu'avait duré le danger. Depuis, il avait conservé avec grand soin ce sachet dans un se-

Digitized by Google

cret de son nécessaire. Cette nuit, le moment lui avait paru arrivé de recourir à cette dernière ressource. Le valet de chambre, qui couchait derrière sa porte entr'ouverte, l'avait vu délayer quelque chose dans un verre d'eau, boire, et se recoucher. Bientôt les douleurs avaient arraché à Napoléon l'aveu de sa fin prochaine. C'était alors qu'il avait fait appeler ses serviteurs les plus intimes. Yvan avait été appelé aussi; mais, apprenant ce qui venait de se passer, et entendant Napoléon se plaindre de ce que l'action du poison n'était pas assez prompte, il avait perdu la tête, et s'était sauvé précipitamment de Fontainebleau. On ajoute qu'un long assoupissement était survenu, qu'après une sueur abondante les douleurs avaient cessé, et que les symptômes effrayants avaient fini par s'effacer, soit que la dose se fût trouvée insuffisante, soit que le temps en eût amorti le venin. On dit enfin que Napoléon, étonné de vivre, avait réfléchi quelques instants : «Dieu ne le veut pas!» s'était-il écrié, et, s'abandonnant à la Providence qui venait de conserver sa vie, il s'était résigné à de nouvelles destinées.

«Ce qui vient de se passer est le secret de l'intérieur. Quoi qu'il en soit, dans la matinée du 13, Napoléon se lève et s'habille comme à l'ordinaire. Son refus de ratifier le traité a cessé, il le revêt de sa signature [1].»

Soit par cette sorte de respect qu'inspire un vieux guerrier, soit pour faire parade de générosité, les alliés avaient laissé à Napoléon le choix de sa retraite. Il indiqua l'île d'Elbe, voisine de la Corse, où il était né, et de l'Italie, premier théâtre de sa gloire. Il conservait le titre d'Empereur. Sur sa demande, on lui permit d'emmener un petit nombre de ces vieux soldats avec lesquels il avait couru tant de hasards, hommes fermes et dévoués, que le malheur ne décourageait pas. Quatre cents d'entre eux furent désignés pour le suivre; si on eût admis tous ceux de bonne volonté, la garde entière l'aurait accompagné.

Dispersion de la famille impériale. — Adieux à l'armée. — Départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe. Le traité du 13 avril fut suivi de la dispersion de la famille impériale. L'impératrice et le roi de Rome, remis entre les mains des Autrichiens, furent conduits à Vienne. La mère de l'Empereur, le cardinal Fesch, son oncle, cherchèrent un refuge à Rome; ses frères Joseph, Louis et Jérôme, se retirèrent en Suisse.

L'Empereur, cerné à Fontainebleau par les avant-postes ennemis, ne put embrasser aucun de ses parents. Il vit successivement partir d'auprès de lui la plupart des généraux et des maréchaux qui, naguère

[1] Voici le texte de ce traité célèbre signé à Paris, et néanmoins connu sous le nom de traité de Fontainebleau. — Sa non exécution, malgré la garantie donnée par toutes les puissances alliées, fut un des motifs qui décidèrent le retour de l'Empereur en 1815.

Article Ier. Sa Majesté l'empereur Napoléon renonce, pour lui et ses successeurs et descendants, ainsi que pour chacun des membres de sa famille, à tout droit de souveraineté et de domination, tant sur l'empire français et le royaume d'Italie, que sur tout autre pays.

Art. II. Leurs Majestés l'empereur Napoléon et l'impératrice Marie-Louise conserveront ces titres et qualités pour en jouir leur vie durant.

La mère, les frères, sœurs, neveux et nièces de l'Empereur, conserveront également, partout où ils se trouveront, les titres de princes de sa famille.

Art. III. L'île d'Elbe, adoptée par Sa Majesté l'empereur Napoléon pour le lieu de son séjour, formera, sa vie durant, une principauté qui sera possédée par lui en toute souveraineté et propriété.

Il sera donné en outre en toute propriété à l'empereur Napoléon, un revenu annuel de deux millions de francs, en rentes sur le grand livre de France, dont un million réversible à l'impératrice.

Art. IV. Toutes les puissances s'engagent à employer leurs bons offices pour faire respecter par les Barbaresques le pavillon et le territoire de l'île d'Elbe, et pour que, dans ses rapports avec les Barbaresques elle soit assimilée à la France.

Art. V. Les duchés de Parme, de Plaisance et Guastalla, seront donnés en toute propriété et souveraineté à Sa Majesté l'impératrice Marie-Louise. Ils passeront à son fils et à sa descendance en ligne directe. Le prince son fils prendra dès ce moment le titre de prince de Parme, Plaisance et Guastalla.

Art. VI. Il sera réservé, dans les pays auxquels l'empereur Napoléon renonce, pour lui et sa famille, des domaines, ou donné des rentes sur le grand livre de France, produisant un revenu annuel, net, et déduction faite de toutes charges, de deux millions cinq cent mille francs. Ces domaines ou rentes appartiendront en toute propriété, et pour en disposer comme bon leur semblera, aux princes et princesses de sa famille, et seront répartis entre eux, de manière à ce que le revenu de chacun soit dans la proportion suivante,

Savoir :

A Madame mère, trois cent mille francs;
Au roi Joseph et à la reine, cinq cents mille francs;
Au roi Louis, deux cents mille francs;
A la reine Hortense et à ses enfants, quatre cent mille francs;
Au roi Jérôme et à la reine, cinq cent mille francs:
A la princesse Élisa, trois cent mille francs;
A la princesse Pauline, trois cent mille francs.

Les princes et princesses de la famille de l'empereur Napoléon conserveront en outre tous les biens meubles et immeubles, de quelque nature que ce soit, qu'ils possèdent à titre particulier, et notamment les rentes dont ils jouissent, également comme particulier, sur le grand livre de France, ou le Monte-Napoleone de Milan.

Art. VII. Le traitement annuel de l'impératrice Joséphine sera réduit à un million en domaines ou en inscriptions sur le grand livre de France. Elle continuera à jouir en toute propriété de tous ses biens meubles et immeubles particuliers, et pourra en disposer conformément aux lois françaises.

Art. VIII. Il sera donné au prince Eugène, vice-roi d'Italie, un établissement convenable hors de France.

Art. IX. Les propriétés que Sa Majesté l'empereur Napoléon possède en France, soit comme domaine extraordinaire, soit comme domaine privé, resteront à la couronne.

Sur les fonds placés par l'empereur Napoléon, soit sur le grand livre, soit sur la banque de France, soit sur les actions des forêts, soit de toute autre manière, et dont Sa Majesté fait l'abandon à la couronne, il sera réservé un capital qui n'excédera pas deux millions, pour être employé en gratifications en faveur des personnes qui seront portées sur l'état que signera l'empereur Napoléon, et qui sera remis au gouvernement français.

Art. X. Tous les diamants de la couronne resteront à la France.

Art. XI. L'empereur Napoléon fera retourner au trésor et aux autres caisses publiques toutes les sommes et effets qui auraient été déplacés par ses ordres, à l'exception de ce qui provient de la liste civile.

Art. XII. Les dettes de la maison de Sa Majesté l'empereur Napoléon, telles qu'elles se trouvent au jour de la signature du présent traité, seront immédiatement acquittées sur les arrérages dus par le trésor public à la liste civile, d'après les états qui seront signés par un commissaire nommé à cet effet.

Art. XIII. Les obligations du Monte-Napoleone de Milan, envers tous ses créanciers, soit français, soit étrangers, seront exactement remplies, sans qu'il soit fait aucun changement à cet égard.

Art. XIV. On donnera tous les sauf-conduits nécessaires pour le libre voyage de Sa Majesté l'empereur Napoléon, de l'impératrice, des princes et princesses, et de toutes les personnes de leur suite qui voudront les accompagner ou s'établir hors de France, ainsi que pour le passage de tous les équipages, chevaux, et effets qui leur appartiennent.

Les puissances alliées donneront en conséquence des officiers et quelques hommes d'escorte.

Art. XV. La garde impériale française fournira un détachement de douze à quinze cents hommes de toutes armes pour servir d'escorte jusqu'à Saint-Tropez, lieu de l'embarquement.

Digitized by Google

encore, briguaient la faveur de sa présence; Berthier, son major général, le confident de tous ses plans militaires, le quitta sans même lui faire d'adieux!

L'Empereur attendait à Fontainebleau l'arrivée des commissaires des puissances alliées qui devaient l'accompagner jusqu'à son embarquement, lorsque le colonel Montholon se présenta devant lui; cet officier arrivait des bords de la Haute-Loire, où il avait été chargé de faire une reconnaissance militaire; il rendit compte à l'Empereur des sentiments des populations et des troupes, et parla de rallier les armées du Midi (Soult venait de livrer aux Anglais la bataille de Toulouse). Napoléon sourit à son zèle. «Non, lui répondit-«il, il est trop tard; ce ne serait plus à présent qu'une «guerre civile, et rien ne pourrait m'y décider.»

Le jour du départ pour l'île d'Elbe arriva enfin.

«Le 20 mars, à midi, les voitures de voyage se rangèrent dans la cour du Cheval-Blanc, au bas de l'escalier du Fer-à-Cheval. La garde impériale prit les armes et forma la haie; à une heure Napoléon sortit de son appartement, il trouva rangé sur son passage ce qui restait autour de lui de la cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe: c'étaient le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel de Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron Mesgrigny, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le lieutenant-colonel Athalin, le baron de La Place, le baron Lelorgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowski, et le colonel Vonsowitch, ces deux derniers Polonais.

Napoléon tendit la main à chacun d'eux, descendit vivement l'escalier, et s'avança vers la garde. Il fit signe qu'il voulait parler; et, dans le silence le plus religieux, on écouta ses dernières paroles.

«Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes «adieux. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constam-«ment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans «ces derniers temps, comme dans ceux de ma prospé-«rité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure «et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre «cause n'était pas perdue; mais la guerre était inter-«minable. C'eût été la guerre civile, et la France n'en «serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sa-«crifié tous nos intérêts à ceux de la patrie; je pars: «vous, mes amis, continuez de servir la France. Son «bonheur était mon unique pensée; il sera toujours «l'objet de mes vœux! Ne plaignez pas mon sort; si j'ai «consenti à me survivre, c'est pour servir encore à «votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que «nous avons faites ensemble!.... Adieu, mes enfants; «je voudrais vous presser tous sur mon cœur; que «j'embrasse au moins votre drapeau!.....»

«A ces mots, le général Petit, saisissant l'aigle, s'avança; Napoléon reçut le général dans ses bras, et baisa le drapeau. Le silence d'admiration que cette grande scène inspirait n'était interrompu que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion croissante était visible, fit un effort et reprit d'une voix plus ferme: «Adieu, encore une fois, mes vieux com-«pagnons! que ce dernier baiser passe dans vos «cœurs!.....» Il dit; puis s'arrachant au groupe qui l'entourait, il s'élança dans sa voiture, au fond de laquelle le général Bertrand était déjà placé, et partit.

Art. XVI. Il sera fourni une corvette armée, et les bâtiments de transport nécessaires pour conduire au lieu de sa destination Sa Majesté l'empereur Napoléon, ainsi que sa maison. La corvette demeurera en toute propriété à Sa Majesté.

Art. XVII Sa Majesté l'empereur Napoléon pourra emmener avec lui, et conserver pour sa garde, quatre cents hommes de bonne volonté, tant officiers, que sous officiers et soldats.

Art. XVIII. Tous les Français qui auront suivi Sa Majesté l'empereur Napoléon et sa famille, seront tenus, s'ils ne veulent perdre leur qualité de Français, de rentrer en France dans le terme de trois ans, à moins qu'ils ne soient compris dans les exceptions que le gouvernement français se réserve d'accorder après l'expiration de ce terme.

Art. XIX. Les troupes polonaises de toutes armes qui sont au service de France, auront la liberté de retourner chez elles, en conservant armes et bagages, comme un témoignage de leurs services honorables. Les officiers, sous officiers et soldats conserveront les décorations qui leur ont été accordées, et les pensions affectées à ces décorations.

Art. XX. Les hautes puissances alliées garantissent l'exécution de tous les articles du présent traité Elles s'engagent à obtenir qu'ils soient adoptés et garantis par la France.

Art. XXI. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Paris, dans le terme de deux jours, ou plutôt, si faire se peut.

Fait à Paris, le 11 avril mil huit cent quatorze.

Les négociateurs qui stipulèrent ainsi les intérêts de l'empereur Napoléon furent: le duc de Vicence et les maréchaux Macdonald et Ney. Les plénipotentiaires des puissances alliées furent, pour l'Autriche: le prince de Metternich; pour la Russie, le baron de Nesselrode; et pour la Prusse, le baron de Hardemberg. — Lord Castlereagh accéda à ce traité au nom de l'Angleterre. — Les membres du gouvernement provisoire y adhérèrent, et garantirent en tout ce qui regardait la France les stipulations qu'il renfermait.

Enfin le 31 mai 1814, sur la demande des puissances alliées, M. de Talleyrand, prince de Bénévent, signa, au nom de Louis XVIII, la déclaration suivante:

«Le soussigné, ministre secrétaire d'État au département des affaires étrangères, ayant rendu compte au roi de la demande que leurs excellences messieurs les plénipotentiaires des cours alliées ont reçu, de leurs souverains, l'ordre de faire, relativement au traité du 11 avril, auquel le gouvernement provisoire a accédé, il a plu à Sa Majesté de l'autoriser de déclarer en son nom, que les clauses du traité à la charge de la France seront fidèlement exécutées. Il a, en conséquence, l'honneur de le déclarer par la présente, à leurs excellences.»

A l'exception des clauses qui tendaient à éloigner de Paris l'empereur Napoléon, et à le déporter en quelque sorte à l'île d'Elbe, aucune des clauses de ce traité, qu'environnaient tant de garanties, ne fut exécutée!

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1814.

1er AVRIL. Institution d'un gouvernement provisoire.
2 — Déchéance de l'Empereur proclamée par le sénat.
3-4-5 — Convention de Chevilly. — Défection des troupes postées à Essonne.
4 AVRIL. Abdication de l'Empereur en faveur de son fils.
11 — Abdication définitive et sans réserve.
— — Traité dit de Fontainebleau. Ratifié le 13 par l'Empereur.
20 — Départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe.

Digitized by Google

ÉVÉNEMENTS DE 1815.

RETOUR DE NAPOLÉON. — BATAILLE DE WATERLOO. LICENCIEMENT DE L'ARMÉE.

SOMMAIRE.

État des esprits en France. — Non exécution du traité de Fontainebleau. — Napoléon prend la résolution de revenir en France. — Départ de l'île d'Elbe. — Traversée. — Arrivée sur les côtes de France. — Débarquement. — Retour à Paris. — Proclamation au peuple et à l'armée. — Opérations de l'armée royale dans le Midi. — Capitulation du duc d'Angoulême. — Soulèvement de la Vendée. — Pacification. — Espérances déçues. — Acte additionnel. — Champ de Mai. — Forces de l'armée française. — Napoléon se décide à prendre l'offensive. — Commencement des hostilités. — Passage de la Sambre. — Bataille de Ligny, ou 2e bataille de Fleurus. — Combat de Quatre-Bras. — Marche contre les Anglais. — Grouchy est chargé de poursuivre les Prussiens. — Bataille de Waterloo ou de Mont-Saint-Jean. — Opérations du corps de Grouchy. — Plaine de Waterloo après la bataille. — Jugement sur la bataille. — Retour de l'Empereur à Paris. — Deuxième abdication. — Retour de l'armée sur Paris. — Combats de Versailles et de Roquencourt. — Combat de Sèvres. — Armistice. — Rentrée de Louis XVIII à Paris. — Opérations sur le Rhin. — Opérations dans les Vosges. — Opérations dans les Alpes et le Dauphiné. — Siége et défense d'Huningue. — Insurrection à Strasbourg. — Licenciement de l'armée. — Traité de paix. — Napoléon est conduit à Sainte-Hélène.

ARMÉE FRANÇAISE.

Général en chef. — L'empereur NAPOLÉON.
Major général. — Le maréchal SOULT.

ARMÉES ALLIÉES.

Armée anglo-belge. — *Général.* Lord WELLINGTON.
Armée prussienne. — *Général.* Le maréchal BLUCHER.

État des esprits en France. — Non exécution du traité de Fontainebleau. — Napoléon prend la résolution de revenir en France. — Malgré le respect et l'empressement avec lesquels la famille royale fut reçue en 1814, on sait combien l'administration, établie au nom du roi, satisfit peu les espérances populaires. Louis XVIII, quels que fussent les défauts de son caractère privé, et les vices de son organisation morale, était un prince sage et prudent; il s'était rappelé que Henri IV estimait que Paris vaut bien une messe, et il avait pensé qu'une couronne valait bien une constitution. Malheureusement pour lui, comme Napoléon renversé par la défaite de ses lieutenants, il fut trahi par les fautes de ses ministres. Sa charte aurait pu devenir un pacte d'alliance entre le peuple et le souverain. Ce pacte fut mis de côté par ceux là mêmes qui avaient le plus d'intérêt à son existence. Les ministres du roi, les courtisans qu'il avait ramenés de son exil, les émigrés anciens et nouveaux qui reparaissaient plus exigeants, plus âpres et plus fiers, changèrent les dispositions en éveillant toutes les inquiétudes. On tracassa les propriétaires de biens nationaux; on humilia les hommes distingués qui ne sortaient pas des rangs d'une noblesse privilégiée; et cette armée, dont la gloire consolait la France des victoires de l'étranger, on la traita avec mépris.

Depuis un an que l'Empereur était à l'île d'Elbe, où il s'occupait avec sa merveilleuse intelligence et son habituelle activité à améliorer la population, les ports et les routes, l'industrie et l'agriculture, aucun des engagements pécuniaires pris avec lui n'avait été rempli. Il réclamait contre ce manque de foi, lorsqu'il apprit que, dans le congrès de Vienne, les ministres français, afin de pouvoir se livrer, probablement, sans retenue à leurs absurdes projets, avaient proposé de l'enlever de l'île d'Elbe pour le transférer dans un exil plus lointain, à Sainte-Hélène. L'Empereur n'avait rien fait qui pût excuser cette violation gratuite du traité de paix : ses faibles moyens de défense auraient été impuissants pour résister à une pareille tentative, il résolut de la prévenir par la plus audacieuse expédition dont l'histoire ait jamais conservé le souvenir. D'attaqué qu'il allait être, il se fit assaillant. Le succès de cette entreprise est une des plus grandes preuves du génie de Napoléon, et de sa connaissance des hommes et des mobiles qui les font agir. — En partant de l'île d'Elbe, tout fut prévu par lui et déterminé à l'avance.

Départ de l'île d'Elbe. — Traversée. — Arrivée sur les côtes de France. — Le 26 février, après avoir fait ses préparatifs avec la plus grande célérité et dans un profond secret, l'Empereur, accompagné des généraux Bertrand, Drouot, Cambronne et des autres officiers supérieurs qui l'avaient suivi dans son exil, s'embarqua, à neuf heures du soir, sur l'*Inconstant*, brick de guerre portant 26 canons. Il avait avec lui les 400 hommes de sa garde : trois autres bâtiments qui se trouvaient à Porto-Ferrajo, reçurent 200 hommes d'infanterie, 100 Polonais, et un bataillon de flanqueurs, fort de 200 et quelques hommes, presque tous Corses ou Italiens. Le vent, venant du sud, était favorable. Le capitaine du brick espérait que le lendemain, avant le jour, l'île de Capraïa serait doublée, et que les bâtiments seraient hors des croisières française et anglaise; mais cet espoir fut déçu. On avait à peine doublé le cap Saint-André de l'île d'Elbe, que le vent mollit, la mer devint calme. Au lever de l'aurore, le brick n'avait fait que six lieues, et se trouvait encore, ainsi que les autres bâtiments, entre l'île de Capraïa et la côte Elboise, en vue des croisières.

Le péril paraissait imminent, les officiers de marine étaient d'avis de retourner à Porto-Ferrajo; Napoléon ordonna qu'on continuât la navigation, se proposant, en dernière ressource, d'aborder les bâtiments croiseurs pour tenter de les enlever. Ceux-ci consistaient en deux frégates et un brick de la marine française. Quelques renseignements obtenus d'avance sur les dispositions des équipages permettaient de croire qu'ils arboreraient le pavillon tricolore sans

Digitized by Google

grande difficulté. Vers midi, le vent fraîchit un peu, à quatre heures, le convoi se trouva à la hauteur de Livourne. Une frégate paraissait à cinq lieues sous le vent; une autre était en vue vers les côtes de Corse; un troisième bâtiment de guerre (le brick *le Zéphir*), venait droit, vent arrière, à la rencontre du brick que montait Napoléon. A six heures, les deux bâtiments se croisèrent; l'Empereur voulant passer près du brick sans être reconnu, ordonna aux grenadiers de la garde d'ôter leurs bonnets et de se cacher dans l'entre-pont. Les deux bricks passèrent bord à bord. Dès qu'on fut à portée de la voix, le lieutenant de *l'Inconstant* demanda au capitaine du *Zéphir* s'il avait des commissions pour Gênes; et sur sa réponse négative, les deux bâtiments, allant en sens contraire, se perdirent bientôt de vue, sans que le capitaine du *Zéphir* se doutât de ce que portait le brick qu'il venait de rencontrer.

Le vent continua à fraîchir dans la nuit du 27 au 28. Au jour, le convoi aperçut un vaisseau de 74 qui paraissait se diriger sur Saint-Florent, en Corse, ou sur la Sardaigne. A sept heures, il eut connaissance de la côte de Noli, dans l'état de Gênes. A midi, il était en vue d'Antibes. A trois heures du soir, le 1er mars, il entra dans le golfe Juan.

Débarquement. — Retour à Paris. — Proclamation au peuple et à l'armée. — Le débarquement se fit sans obstacle. Le voyage de l'Empereur, de Cannes à Paris, fut une marche triomphale. Les soldats envoyés pour le combattre, le saluaient de leurs acclamations et se rangeaient de son côté. Pas un coup de fusil ne fut tiré. Sur la route, il ne fut arrêté par aucune tentative de résistance; c'était à qui s'empresserait le plus vite à lui apporter ses hommages, versatilité de sentiments qui devait lui inspirer de tristes réflexions. Que de malheurs ce dévouement de 1815 aurait évités à la France, s'il eût eu lieu en 1814! L'Empereur, de retour en France le 1er mars, arriva à Paris le 20 au soir, et prit aussitôt possession du château des Tuileries, que la nuit antérieure Louis XVIII avait abandonné pour se retirer à Gand.

Napoléon avait été précédé, dans sa marche, de deux proclamations au peuple et à l'armée qui, par l'influence qu'elles exercèrent, avaient frayé sa route jusqu'à la capitale. On y remarquait les passages suivants :

«Français, après la prise de Paris, mon cœur fut «déchiré, mais mon âme resta inébranlable. Je ne con«sultai que l'intérêt de la patrie; je m'exilai sur un «rocher au milieu des mers. Ma vie vous était et de«vait encore vous être utile.....

«Élevé au trône par votre choix, tout ce qui a été «fait sans vous est illégitime. Depuis vingt-cinq ans la «France a de nouveaux intérêts, de nouvelles institu«tions, une nouvelle gloire, qui ne peut être garantie «que par un gouvernement national, et par une dy«nastie née dans ces nouvelles circonstances..... Un «prince qui règnerait sur vous, qui serait assis sur «mon trône par la force des mêmes armées qui ont «ravagé notre territoire, chercherait en vain à s'é«tayer des principes du droit féodal; il ne pourrait «assurer l'honneur et les droits que d'un petit nombre «d'individus ennemis du peuple, qui, depuis vingt«cinq ans, les a condamnés dans toutes nos assemblées «nationales.....

«Dans mon exil, j'ai entendu vos plaintes et vos «vœux : vous réclamiez ce gouvernement de votre «choix, qui seul est légitime; vous accusiez mon long «sommeil; vous me reprochiez de sacrifier à mon re«pos les grands intérêts de la patrie. J'ai traversé les «mers au milieu des périls de toute espèce; j'arrive «parmi vous, reprendre mes droits qui sont les vôtres...

«Français, il n'est aucune nation, quelque petite «qu'elle soit, qui n'ait eu le droit de se soustraire et «ne se soit soustraite au déshonneur d'obéir à un «prince imposé par un ennemi momentanément vic«torieux.... C'est à vous seuls, et aux braves de l'ar«mée que je me fais et me ferai toujours gloire de tout «devoir....

«Soldats! nous n'avons pas été vaincus! Deux hom«mes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur «pays, leur prince, leur bienfaiteur. Ceux que nous «avons vus pendant vingt-cinq ans parcourir toute «l'Europe pour nous susciter des ennemis, qui ont «passé leur vie à combattre contre nous dans les rangs «des armées étrangères, en maudissant notre belle «France, prétendraient-ils commander et enchaîner «nos aigles, eux qui n'ont jamais pu en soutenir les «regards? Souffrirons-nous qu'ils héritent du fruit de «nos glorieux travaux; qu'ils s'emparent de nos hon«neurs, de nos biens, qu'ils calomnient notre gloire?... «Ils cherchent à rabaisser ce que le monde admire; et «s'il reste encore des défenseurs de notre gloire, c'est «parmi ces mêmes ennemis que nous avons combattus «sur le champ de bataille..... Dans mon exil, j'ai en«tendu votre voix, je suis arrivé à travers tous les «obstacles et tous les périls; votre général, appelé au «trône par le choix du peuple, et élevé sur vos pavois, «vous est rendu, venez le joindre... Arrachez ces cou«leurs que la nation a proscrites.... Arborez cette co«carde tricolore, vous la portiez dans nos grandes «journées! Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, «à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela, «à Eckmülh, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la «Moskowa, à Lutzen, à Wurtschen, à Montmirail.... «Vos biens, vos rangs, votre gloire, les biens, les «rangs et la gloire de vos enfants, n'ont pas de «plus grands ennemis que ces princes que les étran«gers nous ont imposés. Les vétérans des armées de «Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie, d'Égypte, de «l'Ouest, de la grande armée, sont humiliés; leurs ho«norables cicatrices sont flétries. Leurs succès seraient «des crimes, ces braves seraient des rebelles, si, comme «le prétendent les ennemis du peuple, des souverains «légitimes étaient au milieu des armées étrangères. «Les honneurs, les récompenses, les affections, sont «pour ceux qui les ont servis contre la patrie et contre «nous. Soldats! venez vous ranger sous les drapeaux «de votre chef : son existence ne se compose que de la «vôtre; son intérêt, son honneur, sa gloire, ne sont «autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. «*La victoire marchera au pas de charge; l'aigle,*

«*avec les couleurs nationales, volera, de clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame.* Vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices ; alors vous pourrez «vous vanter de ce que vous aurez fait. Vous serez les «libérateurs de la patrie. Dans votre vieillesse, entou«rés et considérés de vos concitoyens, ils vous enten«dront avec respect raconter vos hauts faits ; vous «pourrez dire avec orgueil : «Et moi aussi je faisais «partie de cette grande armée qui est entrée deux fois «dans les murs de Vienne, de ceux de Rome, de Ber«lin, de Madrid, de Moscou, qui a délivré Paris de la «souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y «ont empreinte.»

Opérations de l'armée royale dans le Midi. — Capitulation du duc d'Angoulême. — Le duc et la duchesse d'Angoulême se trouvaient à Bordeaux lorsque la nouvelle du débarquement de l'empereur Napoléon fut connue. Leur présence électrisa les royalistes bordelais, qui jurèrent tous de s'enrôler pour la défense des Bourbons. Des souscriptions s'ouvrirent aussitôt pour l'armement des volontaires.

Dans la nuit du 9 au 10 mars, le duc d'Angoulême partit de Bordeaux afin d'opérer le rassemblement d'une armée royale à Nîmes. Arrivé dans cette dernière ville, il apprit que Napoléon venait d'entrer à Lyon. — A Nîmes, le duc d'Angoulême reçut les pouvoirs du roi qui lui conféraient le gouvernement général des 7e, 8e, 9e, 10e et 11e divisions militaires. Le 13, le prince réunit un conseil de guerre composé des généraux Ambert, Merle, Briche, du comte de Damas-Crux, son premier gentilhomme, du vicomte de Bruges et du baron de Damas, ses aides de camp. Parmi plusieurs plans proposés on adopta celui qui semblait le moins donner au hasard, et qui consistait à régulariser la défense avec le plus d'ensemble possible par le mélange des troupes de ligne et des gardes nationales; on résolut de diviser ces forces en trois corps, manœuvrant de concert depuis les Alpes jusqu'aux montagnes de l'Auvergne, en remontant vers Lyon.

Les bataillons formés furent dirigés successivement sur Pont-Saint-Esprit, lieu de leur rassemblement.

Quand le prince crut avoir réuni les moyens nécessaires pour ouvrir la campagne, il partit pour Marseille, où il espérait trouver le noyau de l'armée active qu'il lui fallait créer pour l'accomplissement de ses desseins. En un instant 12 à 1,500 volontaires royalistes furent armés dans cette ville.

Le prince se rendit le même jour à Toulon, visita les arsenaux, et dirigea sur Nîmes des armes, des munitions de guerre et de l'artillerie. Il revint ensuite à Marseille, où il confia au général Ernouf le commandement de l'aile droite de l'armée royale. Peu de jours suffirent à ce général pour organiser quinze compagnies franches de 100 hommes chacune. L'aile droite se réunit à Sisteron, et le général enferma trois brigades sous les ordres des maréchaux de camp Loverdo, Peyremond et Gardanne.

Le prince était allé rejoindre son quartier général à Nîmes, lorsqu'il y reçut l'ordre du roi de prendre le titre de lieutenant général de S. M. dans les départements du Midi, et d'établir un gouvernement central à Toulouse. Ne croyant pas devoir s'éloigner des troupes qui allaient entrer en campagne, il envoya à Toulouse le comte de Damas-Crux avec des pouvoirs, pour y établir, de concert avec M. de Vitrolles, le gouvernement provisoire. Ces deux messieurs remirent au maréchal Pérignon le gouvernement de la 10e division militaire, dont Toulouse était le chef-lieu.

Comme nous l'avons dit, le plan adopté par le duc d'Angoulême consistait à marcher, avec les trois corps d'armée, sur Lyon, dont l'occupation aurait assuré, à ce qu'il espérait, celle de tous les départements méridionaux, si, comme le prince devait y compter, d'après une déclaration des souverains alliés, en date du 13 mars, les troupes étrangères pénétraient dans le royaume pour agir contre Napoléon.

Le général Ernouf, à la tête de l'aile droite de l'armée royale, composée des 58e et 83e régiments, d'un bataillon du 9e et de quelques compagnies du 87e, en tout 2,000 hommes de ligne et 2,500 gardes nationaux des Bouches-du-Rhône, du Var et de Vaucluse, avec quatre pièces de campagne, devait marcher sur Grenoble, que couvraient 300 hommes de troupes impériales et un rassemblement de gardes nationales du Dauphiné, sous les ordres du général Chabert. Le général Ernouf devait ensuite descendre l'Isère, et joindre le corps du centre pour marcher sur Lyon.

Le corps du centre était commandé par le duc d'Angoulême en personne. Il se composait du 10e régiment de ligne, d'une partie du 14e de chasseurs à cheval, et de huit bataillons incomplets des gardes nationaux des départements de Vaucluse, du Gard et de l'Hérault : en tout 4,000 combattants avec dix pièces de campagne et deux obusiers.

L'aile gauche, qui ne devait agir que quand on serait maître de Lyon, était commandée par le général Compans, et formée des gardes nationaux des départements composant les 9e et 10e divisions militaires.

Le général Rey devait aussi, de Saint-Étienne, marcher sur Lyon avec une colonne intermédiaire composée de quelques bataillons et compagnies de gardes nationaux de l'Ardèche et de la Haute-Loire, rassemblés au Puy. Enfin, le général Gilly commandait les troupes de seconde ligne, ou la réserve, réunie à Nîmes et aux environs.

Les choses en étaient là, lorsque presque tous les régiments de ligne commencèrent à manifester les dispositions les plus hostiles au gouvernement royal. Le prince prit le parti de faire stationner les récalcitrants à Montpellier, à Avignon et à Nîmes, et il se rendit au Pont-Saint-Esprit, où venaient d'arriver quelques bataillons de volontaires royaux, le 14e de chasseurs à cheval, et le 1er régiment étranger.

Le 29 mars, le vicomte d'Escars, que le duc d'Angoulême avait chargé d'observer les mouvements des partisans de Napoléon dans le département de la Drôme, entra à Montélimart avec une faible avant-garde, et y fut bientôt rejoint par le prince, qui, après avoir donné ses ordres, repartit pour le Pont-Saint-Esprit, afin de mettre ce poste essentiel en état de défense.

Digitized by Google

[illegible] [illegible]

Combat d'Alcira.

Peniscola.

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Garde Royale de 1816 à 1830. Grenadiers à cheval.

Quiroga

Riego.

Digitized by Google

Ségovie.

[illegible]

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Prise de Lorca.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le général Debelle, commandant au nom de l'Empereur le département de la Drôme, réunit avec peine 6 à 700 hommes de gardes nationales des campagnes, et deux pièces de canon, puis il s'avança sur Montélimart pour repousser l'avant-garde de l'armée royale. Après une fusillade insignifiante, qui dura six heures, les royalistes restèrent maîtres du terrain.

Le prince établit son quartier général à Montélimart.

Informé que le général Debelle avait pris position de l'autre côté de la Drôme, pour couvrir et défendre Valence, le duc d'Angoulême résolut de le combattre. Le 2 avril, il mit ses troupes en mouvement sur plusieurs colonnes, et les deux armées se rencontrèrent près de Loriol.

Les postes du général Debelle, chassés des hauteurs qui dominent cette ville, furent repoussés sur l'autre rive de la Drôme, où ce général était posté avec le gros de sa colonne sur les hauteurs de Livron.

Là, la fusillade recommença vivement; mais bientôt quelque désordre s'étant mis dans les rangs des troupes impériales, la colonne du général Debelle se dispersa. Les royalistes se mirent à la poursuite des fuyards; le général Debelle, blessé et entraîné par sa troupe, prit la route de Valence.

Le lendemain, les royalistes marchèrent sur Valence. En route, le duc d'Angoulême apprit que les autorités viendraient à sa rencontre, ce qui eut lieu. Le prince nomma le baron de Damas commandant de Valence et du département de la Drôme. Dans l'après-midi, il fit occuper le pont de Romans sans résistance, et poussa, le même jour, des reconnaissances sur les deux routes de Lyon et de Grenoble; après quoi, il rentra à Valence.

Le général Ernouf s'était avancé sur Grenoble, avec l'intention de tourner le général Chabert, qui en était sorti avec deux bataillons. Mais un des régiments de l'armée royale ayant passé du côté des troupes impériales, à la suite d'un pourparler entre le général Gardanne et le général Chabert, le plan du général Ernouf se trouva renversé; il fit rétrograder la colonne du général Gardanne, et ordonna au général Loverdo de se replier sur Montélimart pour y joindre les troupes du duc d'Angoulême.

La nouvelle des premiers succès obtenus par le prince, engagea l'empereur Napoléon à ordonner les mesures les plus énergiques. Le général Grouchy reçut l'ordre de prendre le commandement en chef des troupes impériales : Lyon fut mis en état de siége, des troupes furent envoyées sur toutes les routes. Dans le même temps, et derrière le duc d'Angoulême, le Midi se déclara pour l'Empereur. Le général Delaborde fit arborer le drapeau tricolore à Toulouse; les officiers à demi-solde en firent autant à Nîmes. — Avignon et Montpellier, imitèrent bientôt cet exemple.

La duchesse d'Angoulême, abandonnée par les troupes de ligne, avait été forcée de quitter Bordeaux, et s'était embarquée le 2 avril pour l'Angleterre.

Instruit de tous ces événements, le duc d'Angoulême se décida à la retraite et résolut de se replier derrière la Durance; puis, convaincu de l'inutilité d'une résistance qui n'aurait eu d'autre résultat que de faire couler le sang français, il fit faire des propositions d'arrangement, par suite desquelles on convint que le prince se rendrait à Marseille pour s'y embarquer. L'armée royale devait être licenciée, et tous les gardes nationaux devaient rentrer dans leurs foyers après avoir déposé les armes.

Le général en chef Grouchy refusa d'abord de ratifier cette capitulation; mais l'Empereur l'ayant au contraire approuvée, le duc d'Angoulême put s'embarquer et se retirer en Espagne, où il débarqua le 18 avril à Barcelone.

Soulèvement de la Vendée. — Pacification. — Au moment où les progrès de Napoléon vers Paris menaçaient Louis XVIII, le duc de Bourbon fut envoyé dans la Vendée avec le titre de gouverneur général des cinq divisions militaires de l'Ouest. Quand ce prince arriva, le 14 mars, à Angers, les généraux commandant les divisions de la Rochelle et de Nantes vinrent prendre ses ordres, et le siége du gouvernement fut établi à Angers.

Les autorités des départements de l'Ouest mettaient le plus grand empressement à seconder les vues du duc de Bourbon; mais bientôt la célérité de la marche de Napoléon sur Paris jeta le trouble et le désordre dans cette partie de la France comme dans toutes les autres. L'annonce du départ du roi accrut le découragement, et le duc de Bourbon, ne se croyant pas en sûreté à Angers, se retira à Baupréau. Là se tint un conseil auquel s'empressèrent d'accourir presque tous les vétérans royalistes, et où l'on décida qu'une proclamation appellerait les Vendéens aux armes, et que les premiers rassemblements se porteraient sur la Loire, et s'empareraient de tous les passages. Les départements furent partagés entre différents chefs : le général Canuel promit de soulever le département de la Vienne, où il était né, et MM. Suzannet, La Rochejacquelein et Sapinaud, se chargèrent d'insurrectionner leurs divisions respectives.

Sur ces entrefaites, le colonel Noireau, qui commandait la gendarmerie de la 22e division militaire, écrivit au duc de Bourbon pour l'engager à épargner à la Vendée le renouvellement de la guerre civile. La plupart des chefs royalistes ne voulurent rien entendre; mais le prince finit par comprendre lui-même qu'il ne pouvait, sans préparatifs, s'engager dans une telle lutte, et il prit le parti de quitter Baupréau. Suivi d'un seul aide de camp, il s'embarqua, le 6 avril, à Paimbœuf, sur un bâtiment anglais, et fit voile pour l'Espagne. Ce départ amena la dispersion de presque tous les rassemblements vendéens.

A cette époque, Napoléon envoya dans les départements de l'Ouest le général Morand pour achever d'anéantir les espérances des royalistes; car les chefs conservaient toujours l'espoir de soutenir la cause des Bourbons.

Dans les premiers jours de mai, le Bocage, foyer ordinaire de l'insurrection, commença à s'agiter; plusieurs villages avaient pris les armes, et le drapeau blanc reparaissait. Ces faits se passaient après la mis-

Digitized by Google

sion terminée du général Morand. L'Empereur envoya alors au général Travot, employé dans la 18e division militaire, deux régiments de ligne, avec ordre de parcourir la Vendée, et de tout faire pour empêcher la guerre civile. — Le général Travot avait réussi, lorsque, à l'instigation de l'Angleterre, l'insurrection recommença. — Le 15 mai, le tocsin se fit entendre dans toutes les communes de la Vendée; des proclamations énergiques appelèrent les habitants aux armes, et l'on parvint à rassembler une masse de 7 à 8,000 paysans. Bientôt des armes furent débarquées, et dirigées, avec de la poudre, vers le Bocage.

Napoléon apprit cette seconde insurrection dans la nuit du 17 mai, et il se hâta de prendre des mesures pour arrêter ce mouvement. Par bonheur, le mal était moins grand qu'on ne le croyait : les paysans avaient hésité à fournir les quatre hommes qui leur avaient été demandés par paroisse, et la discorde régnait parmi les commandants des diverses armées.

Ces nouvelles, jointes aux observations du général Travot, engagèrent l'Empereur à résoudre l'insurrection vendéenne autrement que par la force; il fit inviter trois chefs vendéens, MM. de Malartic, de Flavigny et La Béraudière, à se rendre, en qualité de pacificateurs, près de leurs anciens compagnons d'armes, et à leur faire comprendre que ce n'était pas dans les champs de la Vendée que pouvait être décidé le sort de la France. L'Empereur crut cependant devoir appuyer les négociations d'une force imposante, et il fit diriger sur la Loire un renfort qui portait à 12,000 hommes environ le corps d'armée réuni sur ce point. Il en donna le commandement au général Lamarque, qu'il chargea de seconder de tout son pouvoir les efforts des parlementaires, et d'amener la prompte soumission des bandes insurgées.

Quelques chefs prêtèrent l'oreille aux observations des pacificateurs; d'autres hésitèrent; mais le marquis Louis de La Rochejacquelein refusa tout accommodement, et, s'étant rendu, le 1er juin, à Croix-de-Vie, il fixa, par un ordre du jour, les mouvements des divers corps d'armée. Il prescrivit, en outre, de faire sonner partout le tocsin, et de réunir tous les paysans en état de porter les armes.

MM. d'Autichamp, de Suzannet et Sapinaud, décidèrent qu'ils ne se conformeraient point aux ordres de M. de La Rochejacquelein, qui n'avait point exhibé les pouvoirs du roi, et que, provisoirement, ils licencieraient leurs troupes. M. de La Rochejacquelein reçut copie de cette déclaration à bord de l'amiral anglais en croisière devant Croix-de-Vie. Il y répondit par un ordre du jour où il destituait ces trois chefs de leur commandement, et où il les remplaçait par MM. de Durfort-Civrac, Duchaffault et Duperrat; il ordonna ensuite à l'un de ses officiers de se mettre à la recherche des négociateurs, et de s'assurer de leurs personnes.

Le 2 juin, les Anglais commencèrent à débarquer un second convoi d'armes et de munitions.

Le général Travot résolut de tomber sur les troupes chargées de protéger le débarquement. — On combattit à Saint-Gilles, sans résultat remarquable. Un second engagement eut lieu, le 4 juin, au pont des Mathes, M. de La Rochejacquelein y fut tué d'une balle à la poitrine, au moment où il cherchait à rallier ses troupes.—Cet événement semblait devoir amener la pacification de la Vendée; mais cette pacification se fit encore attendre quelque temps, et quand elle arriva, le désastre de Waterloo avait ramené les étrangers sous les murs de Paris.

Espérances déçues. — Acte additionnel. — Champ de Mai. — Peu de temps après son arrivée à Paris, l'Empereur vit la plupart de ses espérances trompées. Il avait compté que les rois de l'Europe, éclairés par la merveilleuse expédition qu'il venait d'accomplir, renonceraient, comme ils avaient prétendu le faire en 1814, à s'immiscer dans les affaires de France. Malheureusement, le congrès était encore assemblé à Vienne; Talleyrand s'y trouvait. On allait se partager l'Europe : il eut l'adresse de persuader aux souverains réunis que Napoléon remettrait tous les partages en question, et la guerre fut décidée.

Tant que la grande question des compensations territoriales restait à terminer, chacune des hautes puissances qui s'arrogeaient le droit de démembrer l'Europe, avait conservé son armée sous les armes, à tout hasard, et peut-être dans la pensée de défendre au besoin ses prétentions contre ses alliés. L'Europe coalisée avait donc encore 800,000 soldats à sa disposition. L'apparition de l'Empereur mit tout le monde d'accord; on se hâta de conclure les partages, et quelques ordres suffirent pour faire reprendre la route de France aux troupes qui étaient échelonnées en Allemagne.

On dira quelque jour comment l'Autriche, malgré la décision des rois alliés, fut au moment de rendre à l'Empereur et sa femme et son fils; cette partie de notre histoire, encore couverte d'un voile épais, sera sans doute éclaircie, et l'on saura quelles raisons, autres peut-être que des motifs politiques, empêchèrent le retour en France de l'Impératrice et du Roi de Rome, retour qui eût assuré à Napoléon la neutralité, sinon l'alliance de l'Autriche, et qui, certainement, eût empêché la reprise des hostilités, le désastre de Waterloo, et la seconde chute du gouvernement impérial.

Au moment où l'Empereur apprenait la capitulation du duc d'Angoulême et la soumission de Marseille, de Toulon et des départements du Midi, une imprudence du roi de Naples lui enlevait l'appui de l'Italie. Murat, dans son désir d'effacer tout souvenir de l'erreur momentanée qui, en 1814, l'avait éloigné de Napoléon, avait pris intempestivement les armes, et, trahi par la fortune non moins que par le courage de ses soldats, venait de perdre son royaume en quelques jours.

Cependant les plus grands obstacles que l'Empereur devait trouver pour opérer le salut de la France, provenaient du manque de confiance existant entre lui et le parti démocratique qui parut un instant se rallier à sa cause, et qui domina la chambre des représentants. Cette chambre, oubliant comme le corps législatif de 1814 la gravité des circonstances, n'accorda aux efforts de l'Empereur qu'une coopération tiède et réservée. L'acte additionnel aux constitutions de l'Empire,

Digitized by Google

que Napoléon publia dans son désir de prouver au peuple français ses dispositions à reconnaître toutes les libertés que la nation désirait, fut mal accueilli par le parti même qu'il était destiné à satisfaire. On disputait sur de vagues principes, on chicanait sur des mots. C'étaient de grandes paroles, de belles phrases, mais au fond peu de hautes pensées politiques et de patriotisme éclairé.

L'assemblée du Champ de Mai fournit à l'Empereur l'occasion de manisfester publiquement des sentiments favorables aux libertés publiques. La recomposition de la Chambre des Pairs lui offrit le moyen de récompenser et d'anciens services rendus à la patrie, que sa chute, en 1814, l'avait empêché de rémunérer, et le dévouement dont quelques chefs de l'armée venaient de faire preuve à son retour.

Forces de l'armée française. — Napoléon se décide à prendre l'offensive. — A la fin de mai, l'empereur Napoléon avait déjà 180,000 hommes disponibles pour ouvrir la campagne; au milieu du mois de juillet, il devait en avoir 300,000; à cette époque, les places fortes auraient eu pour garnisons des gardes nationales, des dépôts de la ligne et de quelques bons régiments.

Au commencement de juin, et après de vains efforts pour entamer des négociations, Napoléon eut à opter entre deux partis : le premier, de marcher immédiatement au-devant des Anglo-Prussiens, à Bruxelles et à Namur; le second, d'attendre les alliés sous Paris et Lyon. «Ce dernier parti avait, dit Jomini, l'inconvénient de livrer la moitié du territoire national aux ravages de l'ennemi; mais il offrait à l'empereur des Français l'avantage de gagner jusqu'au mois d'août pour compléter les levées et terminer les préparatifs, puis de combattre, avec tous ses moyens réunis, les armées alliées affaiblies par beaucoup de corps d'observation. En transportant le théâtre des hostilités en Belgique, on sauvait la France de l'invasion; mais, en cas de revers, on attirait l'ennemi dans le centre du pays dès le commencement de juillet, c'est-à-dire six semaines plus tôt qu'il ne serait venu de lui-même; l'armée d'élite, ébranlée par un revers, n'eût plus été à même de soutenir une lutte trop inégale, et les levées ne se fussent pas achevées. Ce parti offrait, par compensation, l'espoir de prendre l'ennemi au dépourvu : il était plus conforme à l'esprit de la nation française, qui comprend difficilement la prudence et la temporisation. On peut faire le Fabius comme l'empereur de Russie, quand on a un empire sans fin; ou comme Wellington, quand on le fait sur le territoire des autres, et outre-mer. Mais en France, et dans la position où l'empereur Napoléon se trouvait, l'idée de laisser venir toute l'Europe armée jusqu'au pied de Montmartre, eût consterné les plus déterminés.» — Napoléon résolut de prendre l'initiative. Ce n'était plus pour occuper Bruxelles, mais pour détruire successivement les masses ennemies. La défaite de Wellington et celle de Blucher devait avoir d'importantes conséquences. Ce grand coup, frappé à propos au début de la campagne, pouvait encore dissoudre la coalition.

Cependant il était impossible de dégarnir entièrement les autres points de la frontière. L'Empereur fut obligé de laisser de petits corps à Bordeaux, à Toulouse, sur le Var, à Chambéry, à Béfort et à Strasbourg. Ces corps, trop faibles pour résister de front à l'ennemi, devaient servir du moins à lui imposer et à entraver sa marche. De plus, c'étaient des points d'appui précieux pour la levée des gardes nationales, et pour l'insurrection des habitants des campagnes. Par malheur, la Vendée, agitée par les royalistes, avait, comme nous l'avons dit, repris les armes, et l'Empereur fut obligé d'y envoyer 15,000 hommes d'excellentes troupes, sous les ordres du général Lamarque.

Tous ces détachements réduisirent à 115,000 combattants la force de l'armée principale qui fut réunie entre la Meuse et la Sambre, de Philippeville à Maubeuge. Elle était composée de la garde, de cinq corps d'infanterie commandés, le 1er, par le lieutenant général Drouet, comte d'Erlon; le 2e, par le lieutenant général comte Reille; le 3e, par le lieutenant général comte Vandamme; le 4e, par le lieutenant général comte Gérard; le 6e [1], par le lieutenant général Mouton, comte de Lobau; de quatre corps de cavalerie aux ordres des lieutenants généraux Kellermann, Pajol, Excelmans et Milhaud. Quoique l'ennemi eût plus de 200,000 hommes en Belgique, Napoléon n'hésita pas. Le 12 juin il partit de Paris, et le 14 il porta son quartier général à Beaumont. L'armée impériale occupait la position suivante : la droite, de 16,000 hommes, à Philippeville; le centre, d'environ 60,000, à Beaumont; et la gauche, de 40,000, à Solre-sur-Sambre. Les ennemis étaient si mal informés de nos mouvements, que leurs armées ne se trouvaient pas encore rassemblées. Blucher avait un de ses corps à Charleroy, un autre à Namur, le 3e à Dinant, enfin le 4e à Liége. L'armée de Wellington n'avait pas encore bougé des cantonnements qu'elle occupait depuis l'Escaut jusqu'à Nivelle.

Il fallait brusquer l'ouverture de la campagne pour profiter de cette dissémination des ennemis.

Commencement des hostilités. — Passage de la Sambre. — Napoléon, prévoyant que les alliés ne tarderaient pas à commencer les hostilités, résolut de prendre l'initiative, et de les surprendre par son attaque, avant qu'on pût croire que les moyens offensifs de l'armée française fussent prêts. Son dessein était de pénétrer en Belgique sur le point où les Anglais se joignaient à la droite des Prussiens, et de séparer ainsi par leur centre les deux ailes de l'armée alliée. Ce point, qui paraissait être le plus faible de la ligne ennemie, avait l'avantage de se trouver sur la grande route de Bruxelles, où l'on pouvait arriver par les routes de Wavre et des Quatre-Bras.

Le 15 juin, à trois heures du matin, l'armée française passa la frontière. Les avant-postes prussiens se replièrent. Divers engagements, dans lesquels on fit 600 prisonniers, eurent lieu, et l'ennemi ayant évacué

[1] Le 5e corps s'organisait dans l'intérieur, sous les ordres du général Lemarois.

Digitized by Google

Charleroi, l'armée passa la Sambre dans cette ville, à Marchienne-au-Pont et au Châtelet.

Le 2e corps, ayant passé à Marchienne, se dirigea sur Gosselie, gros bourg sur la route de Bruxelles, dans l'intention d'ôter cette retraite à la colonne forcée à Charleroi. Il fit 200 prisonniers, et rejeta les Prussiens sur Fleurus, où ils paraissaient se concentrer; la cavalerie française poussa jusqu'à Frasne, observant les Anglais. Pendant ce temps, le centre de l'armée se portait en avant sur la route de Fleurus, où l'ennemi avait pris position.

Le général Letort, major des dragons de la garde, commandait les escadrons de service. Il poursuivit la cavalerie prussienne jusque sur les carrés de l'infanterie, et dans une des charges fut blessé mortellement.

La cavalerie du général Excelmans ayant passé la Sambre au Châtelet et à Charleroi, arrivait dans ce moment sur la gauche de l'ennemi, qui, appuyé à un bois, soutenu par son artillerie, défendait opiniâtrément sa position. Les 15e et 20e de dragons, commandés par les colonels Chaillot et Briqueville, sous les ordres du général Vincent, formaient la tête de colonne; ils culbutèrent la cavalerie prussienne, et prenant de flanc les deux carrés, ils les enfoncèrent, leur firent un grand nombre de prisonniers, et s'emparèrent de la position.

L'ennemi se retira. Les avant-postes français le suivirent jusqu'à Fleurus, où ils s'établirent. Il était huit heures; Napoléon retourna à Charleroi. Le 2e corps à gauche occupait Gosselie, sur la route de Bruxelles; le 3e corps à droite était sur la route de Namur, le reste de l'armée bivouaqua dans les villages environnants.

Cette journée, où l'ennemi eut environ 12 à 1,500 hommes tués ou prisonniers, était d'un favorable augure; elle électrisa le courage des jeunes soldats.

Bataille de Ligny, ou 2e *bataille de Fleurus*. — *Combat de Quatre-Bras*. — Les avant-postes prussiens s'étaient repliés sur le gros de l'armée du général Blucher, forte d'environ 95,000 hommes. Blucher avait réuni ses forces en arrière du village de Fleurus. La brusque attaque de Napoléon ne lui laissant plus le temps d'opérer sa jonction avec l'armée anglaise, concentrée entre Nivelle et Genappe, il se hâta de disposer son armée pour une bataille qui paraissait inévitable, et prit position sur un coteau, sa gauche à Sombref, sur la route de Namur à Bruxelles, sa droite à Bry, son centre au moulin de Bussy; sa première ligne, composée de fortes masses, s'étendait entre les villages de Saint-Amand et de Ligny, ayant tout son front couvert par le ruisseau de ce nom, dont les rives sont fort escarpées.

Le 16, à la pointe du jour, l'armée française se mit en mouvement sur deux colonnes. La colonne de gauche, commandée par le maréchal Ney, composée du 2e corps d'infanterie, du corps du général Kellermann, de la division de cavalerie légère du général Piré, d'un corps de cavalerie de la garde (que commandaient les généraux Colbert et Lefebvre-Desnouettes, et qui, dès la veille au soir, occupait Frasne) se porta vers les Quatre-Bras, sur la route de Charleroi à Bruxelles. Ney laissa le 1er corps en arrière, afin qu'il fût prêt à se porter sur l'aile droite de l'ennemi à Bry, lorsque le moment opportun serait arrivé.

La colonne de droite, formée du reste de l'armée, se porta en avant de Fleurus, la gauche sur Saint-Amand, le centre sur Ligny, et la droite sur Sombref. — Le général Vandamme, avec le 3e corps et la division Girard, du 2e, tenait la gauche; le général Gérard, avec le 4e corps, formait le centre; le général Grouchy, avec une division du 4e corps, commandée par le maréchal de camp Hulot, la cavalerie des généraux Pajol et Excelmans se trouvait à la droite. La garde, ainsi que les cuirassiers du général Milhaud, étaient en réserve à la hauteur de Fleurus.

Napoléon, ayant reconnu la position, fit commencer l'attaque à deux heures après midi; la division du général Lefol, du corps de Vandamme, s'engagea la première, et s'empara de Saint-Amand, dont elle chassa l'ennemi à la baïonnette; mais elle perdit bientôt une partie du village, et ne put conserver que le cimetière et le clocher; tout le 3e corps et la division Girard s'engagèrent successivement, et pendant tout le reste du jour le village de Saint-Amand fut le théâtre des efforts des deux partis. Dans l'une de ces attaques le lieutenant général Girard fut atteint d'une blessure mortelle.

Pendant ce temps, le 4e corps, commandé par le général Gérard, attaquait au centre le village de Ligny, que défendaient des forces considérables, le ruisseau, un ravin, des haies et des clotures de jardin. Huit fois il pénétra dans ce village, huit fois il fut contraint de l'abandonner; l'ennemi, qui sentait l'importance de cette position, s'opposait à toutes ses attaques avec des troupes fraîches, et avait réuni sur ce point des forces considérables. Le 4e corps, n'ayant pu être soutenu par de nouvelles troupes, se contenta d'empêcher l'ennemi de déboucher.

L'aile droite avait aussi attaqué l'ennemi à Sombref, mais seulement dans l'intention de le contenir, et pour l'empêcher de se dégarnir sur ce point.

La canonnade se faisait violemment entendre sur toute la ligne. Nos troupes destinées à protéger les batteries, étant masquées par les sinuosités du terrain, n'éprouvaient presque aucun dommage; celles de l'ennemi, au contraire, étant disposées par masses et en amphithéâtre, faisaient des pertes considérables.

Cependant Napoléon, voulant attaquer plus sérieusement la droite de l'ennemi, envoya l'ordre au 1er corps de marcher sur Bry, en dépassant Saint-Amand; mais ce corps n'occupait plus sa première position. Déjà il était en marche pour joindre le maréchal Ney, qui l'avait appelé à lui, dans le dessein de pousser vigoureusement les Anglais. L'Empereur envoya directement au comte d'Erlon, l'ordre de revenir aussitôt sur ses pas; mais pendant sa marche rétrograde, ce général ayant trois fois reçu les ordres formels du maréchal Ney, qui se trouvait pressé par l'armée anglaise, marcha de nouveau sur Frasne, où cependant il ne put arriver qu'à neuf heures du soir. Ainsi les 18,000 hommes qu'il commandait furent inutiles dans cette journée.

Le maréchal Ney, ignorant l'ordre donné par Napoléon, s'était porté sur l'armée anglaise, qui s'était avancée près du village de Frasne, et occupait le bois de Bossu. Les succès des troupes françaises furent d'abord brillants, et après une opiniâtre résistance, l'ennemi fut repoussé jusqu'aux Quatre-Bras. Mais là, de nouveaux renforts ayant soutenu les Anglais, le maréchal fut obligé d'arrêter son mouvement offensif, et bientôt, trop faible pour se soutenir contre toute l'armée anglaise, il dut songer à la retraite, et l'effectua sur les hauteurs entre Frasne et les Quatre-Bras.

Cependant le village de Ligny, clef de la position de l'ennemi, restait toujours au pouvoir des Prussiens, qui y faisaient arriver sans cesse de nouvelles troupes. Malgré sa grande infériorité numérique, le général Gérard, avec son intrépidité accoutumée, conservait son terrain; mais sa position était critique. L'Empereur attendait que le mouvement sur Bry fût exécuté par le comte d'Erlon afin d'ordonner une attaque sérieuse sur le centre des Prussiens. Déjà il était sept heures du soir, et pour que cette journée meurtrière ne restât point indécise, il fallait se hâter de porter de grands coups. Ce fut alors que Napoléon, ayant appris l'éloignement du 1er corps, marcha sur Ligny avec ses réserves. — Le 4e corps, l'infanterie et la cavalerie de la garde, les cuirassiers des généraux Milhaud et Delort, se trouvant réunis, cette masse s'ébranla au pas de charge, l'infanterie en tête et la cavalerie derrière. Les airs guerriers retentissant de tous côtés excitaient les soldats; le feu, qui avait paru se ralentir un instant, recommença avec une nouvelle violence.

Un affreux combat s'engagea au moment où, sortie du ravin qui défendait Ligny, l'infanterie française attaqua les carrés ennemis. Les Prussiens résistèrent courageusement, mais leurs efforts furent vains, le village fut emporté, et l'armée prit position sur les hauteurs qu'elle venait d'illustrer par ce brillant fait d'armes.

Dès ce moment, la bataille fut gagnée; le centre de l'ennemi, ainsi enfoncé, s'enfuit en désordre.

La nuit arrivait, et l'aile droite des Prussiens, débordée par sa gauche, commença aussitôt sa retraite, qu'elle exécuta à la faveur de l'obscurité. L'aile gauche suivit aussi le mouvement rétrograde, et l'armée battue se retira sur Gembloux et Wavre, dans un tel désordre, que les généraux prussiens purent à peine le soir même réunir 30,000 hommes.

Cependant le maréchal Ney soutenait un combat meurtrier dans sa position en avant de Frasne. Ayant en tête toute l'armée anglaise, il se maintint opiniâtrément, jusqu'à la nuit, contre des forces quadruples. Lord Wellington apprenant alors la retraite des Prussiens, arrêta son attaque, évacua les Quatre-bras et se retira.

Ainsi, sur toute la ligne, l'ennemi fut chassé de ses positions. Sa perte fut énorme. Le champ de bataille où avaient combattu les Prussiens était jonché de leurs cadavres. La mitraille de l'artillerie française, criblant leurs masses découvertes, en avait fait un horrible carnage. Le village de Saint-Amand, et surtout celui de Ligny, étaient encombrés de morts, car la terrible baïonnette avait fait autant de ravage que la mitraille.

Les Prussiens perdirent dans cette journée au-delà de 20,000 hommes, la plupart tués ou grièvement blessés, et 30 pièces de canon. Le général Blucher, renversé dans une charge de cuirassiers, fut au moment d'être pris, et ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit. Il resta quelques instants parmi les cavaliers français, et profita, pour s'échapper, du tumulte de la charge.

La perte des Français à Ligny ne s'éleva pas à plus de 4,000 tués ou blessés, les plis du terrain les ayant long-temps protégés. Elle fut plus considérable dans la position de Frasne, où ils perdirent près de 6,000 hommes. La perte des Anglais fut de 8,000 hommes; trois régiments d'Écossais y furent presque entièrement détruits. Le duc de Brunswick, fils de celui qui, en 1792, avait porté en France la guerre et ses insolentes proclamations, et qui mourut des suites de ses blessures à Jéna, y fut tué.

L'armée française combattit comme jusqu'alors elle avait combattu dans toutes les grandes occasions. Une valeur extraordinaire l'animait. Il semblait que chaque soldat eût une offense personnelle à venger, et que dans son adversaire il rencontrât son plus implacable ennemi.

Marche contre les Anglais. — Grouchy est chargé de poursuivre les Prussiens. — Le 17 au matin, Napoléon détacha le général Grouchy sur les Prussiens avec les 3e et 4e corps, la division d'infanterie du général Teste, la cavalerie des généraux Pajol et Excelmans, et cent bouches à feu, formant un total de 38,000 hommes; puis il marcha sur les Anglais vers les Quatre-Bras, avec les 1er, 2e et 6e corps, la garde, les corps de cavalerie aux ordres des généraux Kellermann et Milhaud, et deux cents bouches à feu. — Ces différentes armes réunies s'élevaient à 56,000 combattants.

Les Anglais paraissaient occuper encore la même position que la veille. Une forte arrière-garde de cavalerie couvrait leur mouvement rétrograde et le masquait; mais aussitôt que l'armée française se porta en avant, cette arrière-garde suivit la retraite du corps principal. La cavalerie française la poursuivit vivement jusque sur les hauteurs en avant de Genappe, où l'ennemi, ayant trouvé un défilé, essaya de tenir afin de donner au gros de l'armée le temps de passer. — Les 1er et 2e régiments de lanciers, commandés par le général Alphonse Colbert, y chargèrent et enfoncèrent le 7e de hussards anglais et le régiment de dragons de la reine. Ils leur tuèrent une centaine d'hommes, et firent neuf officiers et 60 cavaliers prisonniers.

L'ennemi continua sa retraite, et ne s'arrêta qu'à la forêt de Soignes, près de laquelle il prit position à cinq heures du soir, sur le coteau qui règne en avant de cette forêt. — La droite anglaise s'appuya au village de Merbe-Braine, ayant devant elle la ferme de Hougomont, environnée par un bois coupé par des

ravins profonds. Le centre s'établit en avant de Waterloo, occupant la ferme de Mont-Saint-Jean. La gauche s'étendit sur la prolongation du coteau, et s'adossa à une hauteur qui couronne le hameau de Ter-la-Haie. — En avant du centre, sur la grande route et au bord du ravin, était la ferme de la Haie-Sainte, retranchée, crénelée et défendue par un corps nombreux d'infanterie embusqué derrière les haies et les palissades. — Le flanc de la gauche et de la droite de l'armée anglaise était couvert par des ravins et des sinuosités assez difficiles, pour lui ôter la crainte d'être tournée. Sur tout le front de sa ligne régnait un profond et large ravin. A son extrême gauche, et par une route de traverse qui conduisait à Ohain, elle communiquait avec l'armée prussienne, qui s'était retirée à Wavre.

Wellington, auquel il restait encore 120,000 hommes anglais, écossais, belges et hanovriens, pour tenir tête à 56,000 Français, avait néanmoins fait prier le général Blucher de lui envoyer, de Wavre, deux divisions prussiennes pour soutenir sa gauche. — Pour ne rien laisser au hasard, le général anglais, décidé à livrer une bataille avant de se retirer jusqu'à Bruxelles, employa le reste du jour et toute la nuit à faire élever des redoutes en avant des positions que son armée occupait.

Ralentie dans sa marche par les difficultés d'un terrain fangeux, que la pluie tombée pendant la nuit et la journée du 17 avait délayé, l'armée française n'arriva devant les lignes anglaises que vers les neuf heures du soir, encore les dernières colonnes ne purent entrer en ligne le soir même, et bivouaquèrent près la petite ville de Genappe. Napoléon établit son quartier général sur la grande route, à la ferme du Caillou, près Planchenoit. Trois jours de marches rapides et de combats continuels avaient empêché les distributions régulières de vivres, de sorte que les soldats français arrivèrent harassés de fatigue et presque privés de nourriture devant l'armée ennemie, dont la retraite, préparée d'avance, s'était faite tranquillement, et qui, arrivée de bonne heure dans sa position, avait eu le temps de recevoir des vivres et de prendre quelque repos. L'armée française passa la nuit à apprêter ses armes.

Bataille de Waterloo ou de Mont-Saint-Jean. — On pensait généralement que les Anglais profiteraient de la nuit pour continuer leur retraite, et on s'attendait à entrer le lendemain dans Bruxelles; le jour parut, et les Anglais étaient encore derrière leurs retranchements. Leur première ligne se distinguait sur toute l'étendue de leur front, et le centre paraissait être le point défendu par les masses les plus profondes et par les plus nombreuses redoutes. — La seconde ligne, cachée dans les plis du terrain, se devinait plus qu'elle ne se voyait. La réserve était au centre, derrière la seconde ligne. — De nombreuses batteries couronnaient les hauteurs et remplissaient les intervalles.

La nuit avait été affreuse; la pluie, qui ne cessa de tomber par torrent, avait tellement dénaturé les chemins, qu'il était impossible de faire manœuvrer l'artillerie hors de la grande route. Vers neuf heures du matin, les nuages s'élevèrent, le vent sécha un peu la campagne, l'armée française entra en ligne.

Wellington paraissait décidé à accepter la bataille. L'Empereur en fut ravi. C'était un premier succès de ses combinaisons, et un véritable coup de fortune que d'obliger les deux généraux ennemis à combattre ainsi successivement et isolément. Il envoya aussitôt à Grouchy l'ordre d'occuper en toute hâte le défilé de Saint-Lambert, afin que si ce maréchal ne prenait pas une part active à la bataille en tombant sur le flanc gauche de l'armée anglaise, il préservât du moins le flanc droit de l'armée française.

L'Empereur avait reconnu la position de l'ennemi (en avant du village de Mont-Saint-Jean, à l'embranchement des routes de Nivelle et de Charleroi à Bruxelles). C'était une colline en pente douce, favorable à l'artillerie, et d'où Wellington pouvait apercevoir tous nos mouvements. Vers dix heures et demie, l'Empereur ordonna l'attaque sur la droite de Mont-Saint-Jean, par Papelotte; mais le maréchal Ney, ayant trouvé que le terrain, occupé par un ruisseau encaissé, formait un bas-fond bourbeux, où il était impossible de passer avec de l'infanterie, proposa à l'Empereur de remonter à la naissance du ravin qui conduisait au centre de l'ennemi, vers la Haie-Sainte. Napoléon y consentit; deux raisons l'y décidèrent : la première, c'est qu'on allait attaquer l'ennemi par son centre, genre d'attaque dont il appréciait justement l'avantage; la seconde, c'est que la position ennemie, adossée à la forêt de Soignes, n'avait pas d'autre retraite que la chaussée de Bruxelles : en perçant l'armée anglaise par le centre, et en poussant directement par cette chaussée, on pouvait se rendre maître du débouché de la forêt de Soignes, et alors les deux ailes, séparées l'une de l'autre, et privées de communications avec Bruxelles, se seraient trouvées gravement compromises.

Voici quelles étaient, avant le mouvement de Ney, les positions de l'armée française.

Le 2e corps, aux ordres du général Reille, tenait l'extrême gauche dans la direction de la ferme de Hougomont. Le 1er corps, commandé par le comte d'Erlon, était à cheval sur la grande route, et formait le centre; le comte de Lobau, avec le 6e corps, tenait la droite; la garde était en réserve sur les hauteurs du centre; la cavalerie était répandue sur toute la ligne, et deux cents pièces de canon devaient être placées en batterie devant les positions ennemies.

Le maréchal Ney, qui avait le commandement des 1er et 2e corps, s'était placé de sa personne sur la grande route pour diriger le mouvement suivant les circonstances. L'empereur Napoléon occupait un mamelon placé au centre sur la gauche de la route, en avant de la ferme où il avait couché.

Le combat commença vers onze heures du matin. Le roi Jérôme, qui commandait à la gauche une division du 2e corps, attaqua le premier, et marcha sur la ferme de Hougomont, dont les bâtiments avaient été crénelés par les Anglais. Cette attaque avait pour but de tromper le général anglais, qui, en effet, renforça

Digitized by Google

aussitôt sa droite de ses meilleures troupes. Bientôt quatre cents bouches à feu, semant la mort de tous côtés, engagèrent l'action sur toute la ligne. — La gauche française, après un combat meurtrier, gagna du terrain, et s'empara des bois en avant de Hougomont; mais elle ne put chasser l'ennemi de la ferme. Plusieurs charges de cavalerie eurent lieu sur ce point. Le 1er régiment de cuirassiers, commandé par le colonel Ordener, chargea un carré anglais et l'enfonça; mais, attaqué aussitôt par un régiment de hussards ennemis, dans le désordre inséparable d'une charge poussée à fond, il était ramené et courait quelque risque, lorsque le colonel Lafitte, à la tête de quatre escadrons de service de la garde, s'élança sur les hussards anglais, détruisit la plus grande partie de ce régiment, et débarrassa ainsi le 1er de cuirassiers. — Peu d'instants après, entre le centre et la gauche, les cuirassiers du général Milhaud, la cavalerie des généraux Lefebvre-Desnouettes et Guyot, ayant à leur tête le maréchal Ney, attaquèrent les batteries anglaises, qui furent enlevées. — La gauche française avança alors, passa le ravin, et prit position sur le terrain que l'ennemi venait d'abandonner. — Lorsque ceci se passait à notre gauche, le comte de Lobau, à notre droite, après un vif combat, passait également le ravin, et forçait à la retraite la première ligne ennemie. Les deux ailes anglaises ainsi repoussées, une attaque sérieuse fut aussitôt exécutée sur le centre à la Haie-Sainte. Le comte d'Erlon, appuyé par quatre-vingts pièces de canon, et soutenu par un corps nombreux de cavalerie, aborda l'ennemi qui se défendait opiniâtrément derrière ses retranchements. On se battit presque corps à corps; la cavalerie française arriva jusque sur les batteries anglaises, mais elle fut repoussée. La cavalerie ennemie chargea à son tour sur l'artillerie française, et y mit quelque désordre; mais assaillie aussitôt par les cuirassiers du général Milhaud, elle fut rompue, taillée en pièces, et le terrain resta couvert de cadavres anglais. La position de la Haie-Sainte fut emportée; et le maréchal Ney, qui avait dirigé cette attaque, prit position au-delà du ravin.

Il était alors deux heures de l'après-midi. La première ligne française, occupant déjà le terrain sur lequel était posté le matin la première ligne anglaise, s'y maintenait malgré les attaques réitérées, et ce premier succès en promettait de plus décisifs. Une épouvantable canonnade se faisait entendre sur toute la ligne; partout on luttait avec une égale ardeur.

Vers trois heures, on eut connaissance de quelques troupes légères prussiennes du corps de Bulow, qui, arrivant sur le flanc droit de l'armée française par la route d'Obain, attaquèrent en tirailleurs le comte de Lobau; mais ce corps fut facilement repoussé.

Cependant son apparition annonçait l'arrivée de l'armée prussienne, ou tout au moins d'un corps plus nombreux; mais il était raisonnable aussi de penser que ce mouvement n'avait pu être ignoré du général Grouchy, qui devait, par conséquent, l'avoir suivi. Aussi fit-on annoncer à l'armée que la fusillade entendue à la droite était une suite de l'arrivée de ce général, qui attaquait l'aile gauche des Anglais et des Prussiens réunis. — Cette nouvelle enflamma le courage des soldats; des cris de joie se firent entendre sur toute la ligne; quoique épuisés de fatigue, ces braves combattirent avec plus de vigueur, et le feu se ralluma avec une nouvelle violence.

L'Empereur se hâta de profiter de cet élan des troupes pour faire un formidable effort par son centre, afin d'achever de vaincre avant que son aile droite fût compromise. Le moment était décisif; il forma en une seule masse toute sa garde, cavalerie et artillerie, et, au pas de charge, il la porta en avant de la Haie-Sainte, sur le plateau où l'ennemi paraissait avoir réuni toutes ses réserves.

«Ces vétérans de la gloire, dit une relation contemporaine, abordent la ligne anglaise avec leur intrépidité accoutumée. Le choc est terrible, et le carnage affreux. La mitraille, les charges de cavalerie, et la terrible baïonnette, font brèche dans les masses qui se resserrent aussitôt [1]. La fureur de nos soldats s'accroît avec la résistance qu'ils éprouvent; déjà plusieurs carrés anglais enfoncés ne trouvent plus d'appui; l'épouvante introduit le désordre sur les derrières de l'armée anglaise; la route de Bruxelles, au milieu de la forêt de Soignes, est obstruée par les ambulances, les équipages et les parcs d'artillerie, qui fuient dans la plus horrible confusion. La terreur vole bientôt jusqu'à Bruxelles, où tout annonce que lord Wellington a perdu la bataille; et chaque intéressé s'apprête déjà à quitter une ville où les Français vont entrer en vainqueurs [2]. L'armée anglaise, pressée par ses deux ailes, horriblement ébranlée par son centre, n'ayant pour retraite qu'une grande route obstruée et des défilés étroits à travers la forêt, est menacée d'un affreux désastre, déjà elle hésite dans ses mouvements; il est huit heures, et tout annonce aux Français qu'ils ont gagné la bataille, lorsque les Prussiens viennent la leur arracher [3]!»

Pendant que le centre décidait inutilement la victoire, 30 000 Prussiens, que commandait le général Bulow, étaient arrivés successivement sur la droite française, et l'avaient vigoureusement abordée. En vain le général Duhesme, avec la jeune garde, s'était porté à leur rencontre, et, placé en potence avec le 6e corps, leur disputait le terrain pied à pied; de

[1] Parmi les brillantes attaques qu'exécuta notre cavalerie dans ce combat à brûle pourpoint, on remarqua la charge que fournit le 4e régiment de lanciers, commandé par le colonel Bro. La brigade des gardes anglaises venait d'enfoncer un de nos régiments d'infanterie et de lui enlever son aigle; Bro charge à la tête de son régiment, tue le général anglais, reprend l'aigle, et écrase cette brigade, dont seulement 50 cavaliers parvinrent à s'échapper.

[2] Plusieurs Belges, habitants de Bruxelles, nous ont confirmé ce que les relations anglaises nous avaient appris sur cette épouvante. On nous a assuré également que lord Wellington croyait tellement être battu, qu'il avait déjà donné l'ordre de la retraite, et en avait fait prévenir sur toute sa ligne de communication avec Bruxelles et l'intérieur de la Belgique.

[3] Voici ce que dit un officier général anglais dans la relation qu'il a faite de cette bataille : «Les charges de notre cavalerie contribuèrent à rétablir nos affaires au moment difficile où l'ennemi avait atteint le sommet de notre position, où plusieurs de nos pièces étaient en sa possession, et où tout était perdu.» Lord Wellington, dans son rapport, s'exprime ainsi : «Je dois rendre justice à l'armée prussienne, en attribuant l'heureux résultat de cette terrible journée au secours qu'elle a donné à propos. Le mouvement du général Bulow sur le flanc de l'ennemi a été décisif.

nouvelles colonnes prussiennes, arrivant incessamment, avaient fait reculer sensiblement l'aile droite, et paraissaient vouloir arriver sur la grande route derrière l'armée française ; la canonnade et une vive fusillade se faisaient déjà entendre en arrière de la droite de la ligne française.

«L'Empereur, voyant la victoire lui échapper, veut tenter un dernier effort sur le centre des Anglais. A la tête de quatre bataillons de la garde, qui n'avaient pas encore donné, il se porte en avant; le maréchal Ney, les généraux Friant, Michel, Poret de Morvan, un grand nombre d'officiers sont au premier rang; mais Wellington, averti de l'arrivée de Bulow, et ressaisissant l'espérance de vaincre, fait un nouvel effort soutenu par des troupes fraîches qu'il vient d'appeler de son aile gauche; nos soldats, écrasés de front par la mitraille, inquiets sur ce qui se passe derrière eux, soutiennent faiblement le nouveau choc. Bientôt la multitude de blessés qui se retirent du combat fait croire que la garde est repoussée; nos ailes, inquiètes à leur tour, faiblissent et se pelotonnent vers le centre. Les Anglais sortent alors de leurs positions, repoussent nos troupes au delà de Mont-Saint-Jean, et le malheureux ravin qu'elles doivent repasser devient leur tombeau. La moitié de la garde y périt. Le maréchal Ney, qui pendant la journée avait eu deux chevaux tués sous lui, en eut encore ici un troisième; et le reste du jour, l'épée à la main, il soutint à pied la retraite. Le général Friant y fut blessé, le général Michel tué. Ce fut un peu plus loin, et sur des cadavres, que le général Cambronne, sommé de se rendre, s'écria, dit-on : *La garde meurt, elle ne se rend pas* [1]! élan sublime d'une âme forte, digne de tenir place auprès de ces mots de Léonidas : *Allons souper chez Pluton*. Atteint de plusieurs blessures, le valeureux général tombe sans connaissance, et reste parmi les morts au pouvoir de l'ennemi.»

Cependant l'armée prussienne, toujours poussant notre droite, s'avançait par Planchenoit, et allait atteindre la grande route vers la ferme où Napoléon avait couché la veille. Si elle y fût parvenue, l'armée n'avait plus de retraite, et se fût trouvée enveloppée par les deux armées alliées. Le danger était imminent, et une prompte retraite indispensable; mais elle ne pouvait plus s'effectuer en ordre. La rapidité de la marche des colonnes prussiennes effrayait tous les esprits; nos ailes s'étaient acculées sur le centre, qui lui-même, vivement poursuivi dans la plaine par toute l'armée anglaise, se retirait précipitamment. Deux carrés seulement de la vieille garde, que commandaient les généraux Pelet et Petit, soutenaient la retraite. Ces braves grenadiers, l'élite de l'armée, forcés de se retirer successivement, ne cédaient le terrain que pied à pied, jusqu'à ce qu'enfin, accablés par le nombre, ils furent presque entièrement détruits. Dès lors le mouvement rétrograde fut prononcé, et les débris de l'armée ne furent plus qu'une colonne informe et confuse. «Toutes les voitures d'artillerie se précipitent sur la grande route; bientôt elles s'y accumulent tellement, qu'il est impossible de les faire marcher, et, pour la plupart, elles restent abandonnées après que les soldats en ont dételé les chevaux.

«Napoléon, qui n'avait pu trouver la mort au milieu de la mitraille, se retira avec le carré, réduit à quelques pelotons, que commandait le général Petit. Arrivé dans le verger de la ferme du Caillou, il y resta encore quelques instants; mais bientôt, entraîné par le mouvement général, il s'éloigna, passa à Charleroi, et rentra en France par Philippeville. Les deux armées alliées continuèrent à poursuivre les Français de front et sur le flanc, jusqu'à ce qu'enfin, la nuit étant venue, nos troupes purent respirer un instant.»

Les Anglais, ayant alors fait leur jonction avec les Prussiens, s'arrêtèrent, et chargèrent ceux-ci du soin de la poursuite. Cette poursuite fut vive. Le général Blucher, qui n'avait laissé devant le général Grouchy qu'un corps de 20,000 hommes, étant arrivé avec le reste de son armée, suivit les troupes françaises; malgré la nuit, et sans relâche, il les poussa jusqu'aux frontières, où sa marche devint alors moins rapide.

Opérations du corps de Grouchy. — Voyons cependant quelles avaient été les manœuvres du corps de Grouchy, chargé de poursuivre, après la bataille de Ligny, les Prussiens vaincus.

Ce corps ne partit, le 17, de sa position de Ligny que vers une heure, et le même jour arriva à Gembloux, à trois lieues de là. Ce fut dans cette ville que le général français fut certain que les Prussiens, au lieu de se retirer sur Namur, s'étaient repliés par Mont-Saint-Guibert sur Wavre, et couvraient ainsi Bruxelles. Le 18, à dix heures du matin, il se mit en marche par la rive droite de la Dyle, se dirigeant sur Wavre, distant de cinq lieues.

A midi, étant à Valhain, on entendit des coups de canon sur la gauche, dans la direction où l'on supposait que se trouvait l'armée française; bientôt la canonnade devenant continue, on put juger qu'une affaire générale était engagée. Dans cette circonstance, le général Grouchy avait deux choses à faire : passer la Dyle et se porter dans la direction du canon, en ne laissant qu'un corps d'observation sur Wavre; car il était probable que le général prussien, libre de ses mouvements, appuierait la gauche de Wellington, et trois heures de marche suffisaient pour arriver sur le champ de bataille; ou bien se contenter seulement d'occuper la rive gauche de la Dyle afin d'observer le mouvement de l'ennemi, et d'être en mesure de l'arrêter ou de le suivre dans sa marche vers Mont-Saint-Jean. D'ailleurs, quand bien même le général français eût voulu se contenter d'emporter la position de Wavre, d'un difficile accès par la rive droite, en faisant passer un corps tournant sur la rive gauche, il aplanissait les obstacles qu'il devait trouver sur la rive droite, devant cette petite ville, située dans un terrain vaseux, et couronnée par des hauteurs. Aucune difficulté ne s'opposait à ce qu'il occupât la rive gauche, car les Prussiens, dans leur retraite, avaient négligé

[1] On a dit que le général Cambronne, blessé grièvement, tomba avant d'avoir eu le temps de faire cette réponse célèbre. S'il ne la fit pas, sa conduite tint lieu des paroles, et dans cette circonstance offrit aux Français une généreuse pensée et un héroïque exemple.

Digitized by Google

Bataille de Campillo de Arenas

Digitized by Google

Digitized by Google

Bataille de Campillo de Arenas

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Prise du Trocadero.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

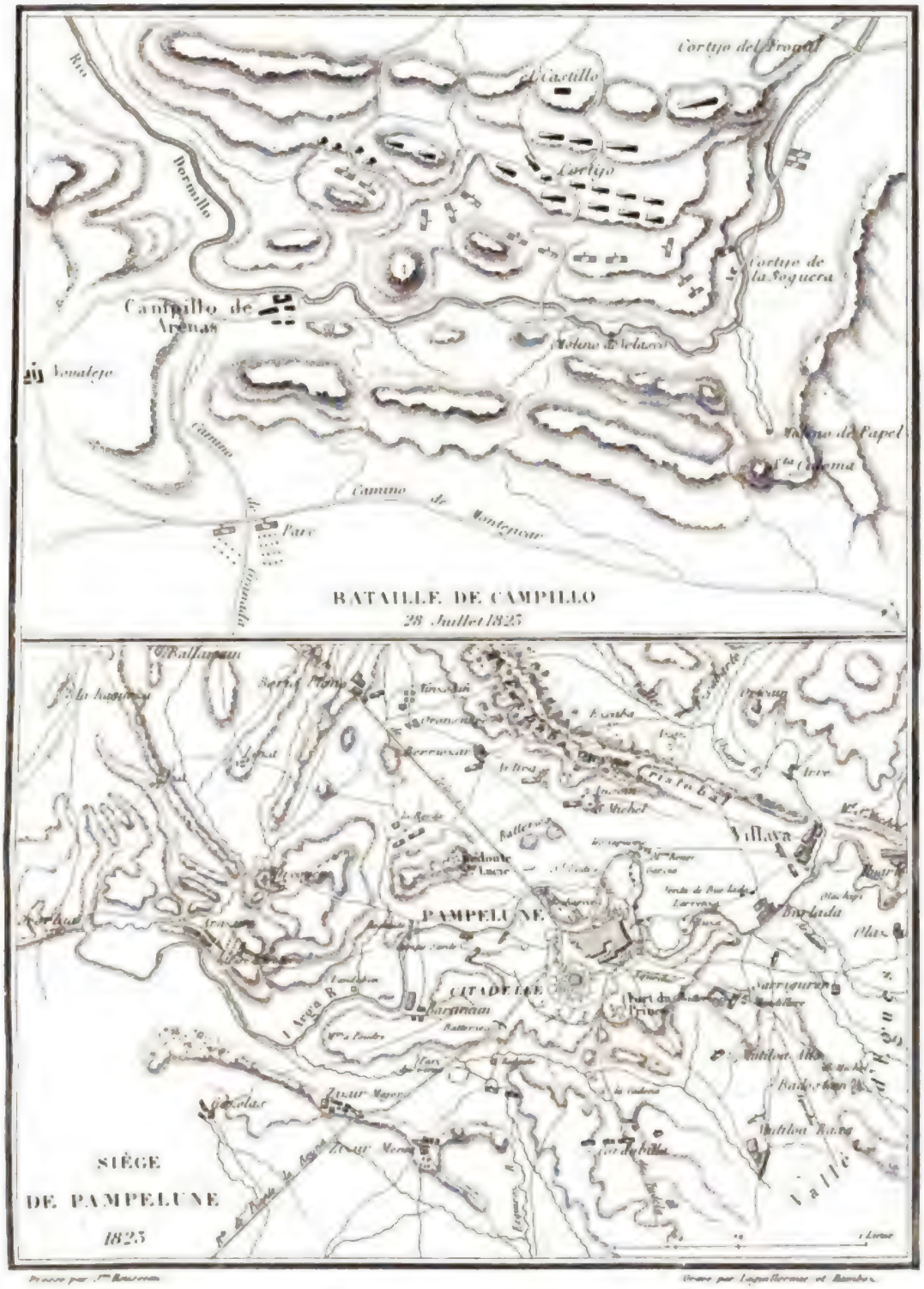
1816 à 1830. Maison du Roi. Mousquetaire. Trompette des Gardes du Corps.

Duc d'Angoulême

Prce de Carignan

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

de couper les trois ponts de Moustier, Limelette et Limale.

Un conseil fut assemblé. Le général Gérard proposa de marcher sur-le-champ dans la direction du canon, et de ne laisser qu'un corps d'observation sur la rive droite de la Dyle; cet avis d'un général habile fut rejeté. Un autre prévalut : le corps d'armée dépassa les ponts à la hauteur desquels il se trouvait, et continua sa marche par la rive droite sur Wavre, qui fut aussitôt attaqué par le corps du général Vandamme. L'attaque fut difficile. Malgré tous les efforts, on ne put emporter la position de front. Pour y parvenir, il fallut faire rétrograder sur Limale la cavalerie du général Pajol, la division Teste et la division Vichery, qui, descendant par la rive droite, vinrent attaquer l'ennemi dans sa position du moulin de Bierge, à droite de Wavre. On s'empara seulement de quelques hauteurs avant la nuit.

Ce fut dans l'attaque de Bierge que le lieutenant général Gérard fut dangereusement blessé d'une balle à travers la poitrine. On le crut d'abord tué; mais heureusement sa blessure n'était point mortelle, et quelque temps après il était rétabli.

Pendant que le général français perdait un temps si précieux, le général prussien, profitant de la faute de son ennemi, portait en toute hâte un corps nombreux dans la direction où il entendait le canon; et lorsque, maître des deux rives de la Dyle, les Français s'aperçurent du mouvement de l'ennemi, il n'était plus temps, la bataille de Waterloo était perdue.

Le général Grouchy n'avait reçu qu'à sept heures du soir l'ordre de Napoléon de se porter sur Mont-Saint-Jean par Saint-Lambert: n'entendant plus le canon, il crut la bataille gagnée et les Français prêts à entrer à Bruxelles; il passa donc la nuit dans sa même position, et le lendemain, au jour, il fit attaquer vivement Wavre et Bierge. La division Teste emporta cette position, et le 3e corps s'empara de Wavre. L'ennemi était déjà repoussé jusqu'à Rozierne, lorsque le général Grouchy, ayant appris seulement alors le désastre du 18, quitta l'offensive, se mit en retraite, et ne tarda pas à repasser la frontière.

Plaine de Waterloo après la bataille. — Un des braves de la garde impériale qui fit partie de ces carrés héroïques contre lesquels se brisèrent les derniers efforts de l'ennemi, a tracé un triste tableau de la plaine de Waterloo le lendemain de la bataille.

«Les corps mutilés et sans vie étaient privés de tout vêtement; toute chose de quelque valeur avait déjà été enlevée. Le chemin de Waterloo à Bruxelles qui, pendant trois lieues, passe sous les épais ombrages de la forêt de Soignes, était encombré de bagages épars, de chariots brisés, de chevaux morts, et presque impraticable à cause des grandes pluies et du grand nombre de ceux qui s'y étaient entassés, de sorte qu'on avait beaucoup de peine à faire marcher en avant les chariots de blessés. La route était bordée de malheureux qui s'étaient traînés là du champ de bataille, et dont un grand nombre, ne pouvant aller plus loin, s'étaient couchés et étaient morts. Des trous creusés à côté du chemin furent leurs tombeaux, et plusieurs semaines après la bataille, la route était encore couverte de débris de leurs habillements. Dans chaque village, chaque hameau, chaque chemin, en un mot, par tout le pays, on trouvait errants des soldats blessés. Ceux d'entre eux qui étaient Belges ou Hollandais, s'efforçaient de gagner leurs maisons. Le nombre des blessés était si grand, dit-on, que, malgré les soins les plus actifs et les plus continus, les derniers ne furent amenés du champ de bataille à Bruxelles que le jeudi suivant, c'est-à-dire, après y être restés gisants pendant plus de trois jours.»

Le célèbre Walter Scott a aussi visité ce champ de carnage, et tracé un récit fidèle de l'aspect qu'il a offert pendant plusieurs jours.

«A peine la nouvelle de la victoire fut-elle parvenue à Bruxelles et aux environs, que des femmes, ayant perdu tout sentiment de honte, et des hommes aussi insensibles qu'elles, se rendirent, dans la nuit du dimanche, sur le champ de bataille. De tous côtés retentissaient les cris de l'agonie et le râle de la mort. Bien des infortunés qui, auparavant, avaient joui de toutes les aisances de la vie, eussent donné, en ce moment, tout ce qu'ils possédaient pour approcher de leurs lèvres expirantes un peu d'eau fraîche. Loin de compâtir à ces souffrances, les misérables qui étaient répandus sur le terrain, allaient heurtant les têtes de ceux qui gisaient sans mouvement, de quelque nation qu'ils fussent, non par des motifs d'humanité, mais pour leur voler ce qu'ils pouvaient avoir sur eux. Alors ils arrachaient les épaulettes, les décorations d'honneur, les galons souillés de sang, et auxquels la pâle lueur de la lune donnait un aspect plus hideux. Ces voleurs couraient rapidement d'un cadavre à l'autre, et parmi eux se trouvaient plusieurs soldats. Le sang répandu rendait le sol glissant; des chevaux boiteux erraient çà et là, cherchant, mais en vain, quelques brins d'herbes non ensanglantés. Toutes les eaux, également teintes de sang, ajoutaient à l'horreur de cette affreuse scène. Ces figures à larges moustaches, trempées de sueur, de boue et de sang; ces traits qui exprimaient encore la rage et la férocité du combat, auraient épouvanté d'autres spectateurs. Partout on voyait des fragments de fusils, des épées brisées couvertes de sang et de cheveux, des portions de cadavres; ici un tronc sans tête, là un corps sans bras, sans jambes, ou une tête sans mâchoire. La mort se présentait partout sous mille formes. Toutes les distinctions avaient disparu; vainqueurs et vaincus, Anglais, Allemands, Hollandais, Hanovriens, Belges, Prussiens et Français, étaient entassés pêle-mêle, alors silencieux comme la tombe, naguère remplis de l'animosité et de la soif du carnage. Le brave et le lâche étaient étendus l'un près de l'autre; celui qui avait demandé quartier et celui qui le lui avait refusé; l'homme qui bravait à la fois Dieu et Satan, et celui qui, son livre de prières dans sa poche, avait adressé plus d'une ardente invocation à son Dieu et son sauveur; ceux qui étaient venus volontairement à l'action, et ceux que la force avait rendus soldats. Dans l'espace d'un seul jour, 60,000 individus qui étaient dans la vigueur de

Digitized by Google

la jeunesse étaient devenus muets pour toujours, et arrivés à ce séjour d'où jamais aucun voyageur ne retourna.

«Là encore se trouvèrent plusieurs femmes qui, surmontant la faiblesse et la susceptibilité de leur sexe, examinaient les morts pour obtenir de leurs époux mourants un regard d'adieu, ou pour avoir le bonheur de panser leurs blessures et de les conserver à leurs familles et à elles-mêmes!....

«Quand le jour parut, quel affreux aspect que celui des brigands qui avaient porté le dernier coup aux mourants pour les voler. Le sang les couvrait de toutes parts, et souvent on les voyait emporter dans l'habit de quelque soldat l'argent qu'ils avaient dérobé. Lorsque leur nombre devint plus considérable, leurs recherches furent encore plus actives : ils coupèrent des doigts et des oreilles pour s'emparer des anneaux. Quelques-uns des malheureux ainsi mutilés vivaient encore! On voyait des femmes qui n'avaient pu s'emparer d'un grand nombre de fusils, à cause de leur pesanteur, marcher chargées d'un faisceau de baguettes qu'elles jugeaient d'un plus grand prix.

«On enleva ensuite aux morts leurs vêtements; et la vue de tous ces cadavres nus offrit une nouvelle scène d'horreur à ceux qui étaient susceptibles de quelques sentiments d'humanité.

«Quel spectacle horrible, lorsque, la semaine suivante, les corps commencèrent à devenir noirs et à se putréfier! Lorsqu'il ne fut plus possible de reconnaître leurs traits, une odeur cadavéreuse s'exhala de tous côtés, et les chevaux ne se nourrirent que d'écorces d'arbres.

«Une tête, un bras, paraissaient çà et là au dessus des fossés; et à une époque si éloignée du jour de la bataille, on trouva encore plusieurs corps qui remuaient lorsqu'on les touchait.

«Les blessés de toutes les nations furent placés dans des chariots, et conduits à Bruxelles. Un petit nombre d'entre eux avaient pu se traîner du champ de bataille jusqu'à cette ville. La quantité de ces victimes était si considérable, que ni les hôpitaux, ni les maisons particulières ne purent suffire à les recevoir. Trop souvent on en refusa l'entrée aux Français, et on les vit mourir de faim dans les rues. La plus grande partie même des Anglais ne purent être reçus, et restèrent en plein air. Les hôpitaux se trouvaient si remplis que les bras et les jambes séparés des corps étaient jetés sous les lits, et y paraissaient entassés. On voyait dans le même lit un mort et un mourant. Les mêmes chariots ramenaient les blessés du champ de bataille, et transportaient les morts au lieu de sépulture. Tel homme, ayant la mâchoire fracassée, avait faim et était hors d'état de manger; tel autre, avec une blessure récemment ouverte, perdait tout son sang, et mourait faute d'être secouru par les chirurgiens employés ailleurs. Des plaies suppuraient pendant plusieurs jours sans être pansées. Chaque figure était pâle et affreuse.

«Des femmes venaient visiter leurs maris qui, trop grièvement blessés pour soutenir cette entrevue, mouraient dès le premier instant qu'ils les apercevaient.

«Des frères, remplis d'affection, venaient pleurer sur les corps de leurs frères; des pères avaient perdu jusqu'à cinq fils. La fleur de la race humaine avait été moissonnée, et laissait sur la terre des amis inconsolables. En un mot, il est impossible de peindre tant de douleurs.»

«On ne pourrait non plus décrire la désolation qui régnait sur le champ de bataille (ajoute l'officier dont nous avons déjà cité un passage); les blés, en pleine croissance, étaient renversés à terre, et tellement foulés aux pieds qu'ils n'étaient plus que de la paille hachée. Les charges de cavalerie avaient, presque partout, comme labouré le terrain, et les pas des chevaux, profondément imprimés dans la terre, attestaient où les rencontres avaient été plus meurtrières. Toute la campagne offrait d'affreuses traces de guerre et de dévastation; des têtes de soldats percées de balles et foulées aux pieds, des bonnets, des casques, des décorations, des cuirasses, des débris d'armes, des quantités innombrables de fourreaux et de ceinturons, des restes d'habits en lambeaux, des souliers, des gibernes, des romans français, et des livres de prières allemands, des feuillets de musique déchirés, des paquets de cartes, et une immense quantité de toutes sortes de papiers ôtés des poches des morts par ceux qui les avaient dépouillés.»

Mais c'est assez de détails; que l'imagination de tous les militaires complète cette pénible description, ils se figureront aisément ce que devait être le champ de bataille de Waterloo pendant les trois jours qui suivirent la journée du 18 juin. Plus de 100,000 hommes morts ou blessés gisant pêle-mêle; 40,000 chevaux également tués ou estropiés, trois cents pièces de canon démontées ou brisées, des milliers d'armes de toutes espèces répandues partout, et enfin tout l'encombrement du matériel de trois armées!!!....

Jugement sur la bataille. — Terminons ce qui concerne cette journée, commencée si heureusement, et devenue ensuite plus funeste à la France que ne l'avaient été celles d'Azincourt et de Poitiers, par le jugement que le général Jomini a placé dans la bouche de Napoléon lui-même.

«Je n'ai qu'un bien faible reproche à me faire sur ma conduite à Waterloo, ce sont les fautes de mes lieutenants et non les miennes qui nous ont perdus. On peut nous reprocher d'avoir combattu en masses trop profondes : ce système n'a jamais eu de succès contre le feu meurtrier de l'infanterie et de l'artillerie anglaise. En supposant ce système convenable sur un terrain ouvert, sec, d'un abord facile, et avec des forces égales en artillerie, il est certain que de grosses masses, lancées dans des terres détrempées d'où elles avaient peine à sortir pour attaquer sans artillerie des troupes reposées et en position, avaient trop de chances contre elles. Malgré tout cela nous fussions incontestablement restés maîtres du champ de bataille, sans l'arrivée de 60,000 Prussiens sur nos derrières : circonstance désastreuse qu'il ne dépendit pas de moi d'empêcher, puisque j'avais donné tous les ordres pour la prévenir. J'aurais pu attirer Grouchy à moi, comme

Digitized by Google

j'avais fait venir Eugène à Wagram, sans m'inquiéter de l'archiduc Jean : mais il s'agissait ici de Blucher et de 60,000 Prussiens ; et Grouchy, les contenant avec 35,000 hommes, était bien employé. Si j'attirais le maréchal à moi, je permettais à 60,000 Prussiens de venir à la bataille. Il me parut suffisant de lui prescrire d'occuper le défilé de Saint-Lambert par une division, et de talonner l'armée prussienne avec le reste. Si cet ordre eût été exécuté, Blucher ne fût jamais arrivé pour prendre part à la bataille. Grouchy affirme qu'il ne reçut point l'officier que je lui expédiai dans la nuit ; cela le rend excusable, mais ne prouve pas en faveur de ses talents. S'il était venu au canon, comme Gérard le lui conseillait, s'il eût fait comme Ney à Eylau, notre victoire était certaine, car il serait tombé, par Limale et Sart, au milieu de la colonne processionnelle des Prussiens. Au reste, l'ennemi paya cher sa victoire : il eut près de 50,000 hommes hors de combat.»

Retour de l'Empereur à Paris. — Deuxième abdication. — Le 21 juin l'Empereur fut de retour à Paris ; son arrivée, après ce grand désastre, aurait pu exciter encore l'enthousiasme populaire et créer de nouveaux défenseurs à la patrie. Lui seul était capable de rallier les soldats. La Chambre des représentants ne comprit pas quel rôle elle devait prendre pour résister à l'étranger. Au lieu d'appuyer l'Empereur, elle manifesta contre lui des sentiments hostiles. Elle se déclara en permanence, comme avait fait autrefois la Convention nationale, et, ainsi que cette assemblée qui ôta le trône à Louis XVI, elle obligea l'Empereur à déposer la couronne ; mais du moins la Convention avait au vaincre la Coalition.

Napoléon annonça ainsi au peuple français le nouveau sacrifice que lui imposait l'attitude de la Chambre :

«En commençant la guerre pour l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, «de toutes les volontés, et sur le concours de toutes «les autorités nationales. J'étais fondé à en espérer le «succès, et j'avais bravé toutes les déclarations des «puissances contre moi. Les circonstances me paraissent changées. Je m'offre en sacrifice *à la haine des «ennemis de la France.* Puissent-ils être sincères dans «leurs déclarations, et n'en avoir voulu seulement «qu'à ma personne! Ma vie politique est terminée, et «je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, «empereur des Français. Les ministres actuels formeront provisoirement le conseil du gouvernement. «L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter «les Chambres à organiser sans délai la régence par «une loi. — *Unissez-vous tous pour le salut public et «pour rester une nation indépendante.*»

Les Chambres, étonnées peut-être d'avoir si facilement obtenu cette abdication, qu'elles avaient provoquée, envoyèrent des députations à l'Empereur. Il leur répondit :

«Je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez. Je désire que mon abdication puisse faire le «bonheur de la France ; mais je ne l'espère point. Elle «laisse l'État sans chef, sans existence politique. Le «temps perdu à renverser la monarchie aurait pu être «employé à mettre la France en état d'écraser l'ennemi.....»

En obligeant Napoléon à dépouiller le caractère impérial, on n'avait pas pu lui enlever les talents militaires qui avaient fait la gloire du général Bonaparte. Il offrit de les mettre à la disposition de la patrie menacée. Mais les hommes qui venaient de se ligner contre lui ne permirent pas que cette main, qui avait porté le sceptre de l'Empereur, ressaisit l'épée du général. On le força de quitter Paris, et même d'aller chercher un refuge hors de France ; il n'y devait trouver qu'une prison et qu'un tombeau ; mais sa présence gênait la trahison et effarouchait l'imbécillité. Ceux qui auraient craint l'ascendant de Napoléon se laissaient duper par Fouché ; ils formaient encore la majorité dans les deux Chambres.

Retour de l'armée sur Paris. — Combats de Versailles et de Roquencourt. — Après la bataille de Waterloo, l'armée française se retira sous les murs de Paris. S'étant recrutée des hommes tirés des dépôts de la capitale et des villes voisines, elle était encore, malgré les pertes qu'elle avait éprouvées dans les journées des 16 et 18 juin, forte de 70,000 combattants. Les gardes nationales, les volontaires des départements, arrivaient chaque jour, et, à défaut d'expérience, semblaient devoir apporter à la défense du pays toute l'ardeur, tout le zèle du patriotisme. Les corps d'armée de la Moselle, du Rhin et des Alpes, malgré leur infériorité numérique, défendaient le terrain pied à pied, et successivement se retiraient devant l'ennemi, ou s'enfermaient dans nos places fortes. Malgré ses revers, le courage de l'armée qui avait combattu à Waterloo n'était point au-dessous des grandes circonstances dans lesquelles elle se trouvait. Cette armée voulait se dévouer pour repousser l'agression étrangère, et la victoire pouvait encore l'illustrer sous les murs d'une ville que ses triomphes antérieurs avaient rendue la capitale de l'Europe.

Le maréchal Davoust, prince d'Eckmühl, prit le commandement de l'armée réunie sous les murs de Paris.

L'armée anglo-prussienne, profitant de ses succès, avait laissé derrière elle nos places fortes, et s'était avancée jusque sur la rive droite de la Seine ; seule encore, elle menaçait la capitale (les Russes et les Autrichiens, prudents dans leur marche, étaient encore éloignés). Plusieurs engagements avaient eu lieu aux avant postes. — La garde nationale de Paris, dont un détachement avait repris sur l'ennemi le village des Vertus, près Saint-Denis, rivalisait de dévouement avec la troupe de ligne.

Les Prussiens, moins prudents que les Anglais, se hasardèrent à quitter la rive droite de la Seine, et à passer sur la rive gauche par le pont du Pec, près Saint-Germain, qui dit-on, leur fut livré ; leur cavalerie s'avança jusqu'à Versailles. Cette hardiesse pouvait leur devenir funeste, car tandis qu'ils n'avaient qu'un seul point de passage, les Français, maîtres de tous leurs mouvements sur les deux rives, soit par les

Digitized by Google

ponts de Paris, soit par ceux de Neuilly, de Sèvres et de Saint-Cloud, pouvaient tomber de flanc et de front, avec des forces nombreuses, sur le corps prussien isolé et sans communications assurées. Cette faute de l'ennemi fut reconnue; mais le général Excelmans, avec sa cavalerie, fut le seul qui tenta de l'en faire repentir.

Ce général, placé sur la rive gauche de la Seine, occupait Mont-Rouge; le 1er juillet, il ordonna au général Piré de se porter, du village d'Issy, avec les 1er et 6e de chasseurs, que devait soutenir le 44e régiment d'infanterie, par Ville-d'Avray sur Roquencourt, entre Marly et Versailles, et là de s'embusquer à la faveur des bois, afin de couper la retraite de l'ennemi sur Saint-Germain. De sa personne, et avec le reste de son corps de cavalerie, il marcha directement sur Versailles, par la route de Mont-Rouge à Velisy.

A l'embranchement des routes de Bièvre et de Versailles, et près des bois de Verrières, les troupes françaises rencontrèrent une colonne de cavalerie ennemie, forte de 1,500 hommes, qui s'avançait rapidement en criant: *Paris! Paris!* La brigade du général Vincent, composée des 15e et 20e de dragons, faisant tête de colonne, soutenue par les 5e de dragons et 6e de hussards, sous les ordres du général Burthe, tomba sur les Prussiens, qui ne s'attendaient pas à une aussi brusque attaque. La mêlée fut vive, mais pressés de front et en flanc, les Prussiens se mirent bientôt en retraite, et toujours poursuivis et sabrés par la cavalerie française, ils traversèrent Versailles au galop, et continuèrent leur fuite jusque auprès de Roquencourt.

Là se trouvaient les troupes du général Piré. Les 1er et 6e de chasseurs, commandés par les colonels Faudoas et Simoneau, chargèrent impétueusement la cavalerie ennemie, déjà sérieusement entamée, pendant que le 44e régiment faisait sur elle une fusillade à bout portant. De ces 1,500 cavaliers, 1,200 furent blessés, tués ou faits prisonniers; et le reste, échappant avec peine à nos soldats et aux paysans des environs, qui s'étaient armés et combattaient en tirailleurs, retourna apprendre au général Blucher le danger qu'il eût couru, si le mouvement du général Excelmans eût été combiné avec celui d'autres corps de troupes, qui eussent agi sur les deux rives de la Seine.

De Roquencourt, le général Excelmans continua son mouvement sur Saint-Germain; mais ayant trouvé, à Louveciennes, près de Marly, le gros de l'infanterie prussienne, il ne put, dans ce pays coupé, boisé, et par conséquent peu propre aux mouvements de la cavalerie, se soutenir contre des forces trop disproportionnées, et il revint sur Mont-Rouge, laissant les Prussiens s'établir sur la rive gauche de la Seine.

Combat de Sèvres. — Après le combat de Roquencourt, les Prussiens, rentrés dans Versailles, marchèrent sur Paris. Le corps du général Ziethen se porta sur Sèvres et Saint-Cloud, afin d'y tenter le passage de la Seine, et d'arriver ensuite sans obstacles jusqu'aux barrières.

Le colonel Carrion de Nisas, officier distingué par ses écrits littéraires et par ses connaissances militaires, avait été chargé de la défense des ponts de Sèvres et de Saint-Cloud; le 2e régiment d'infanterie de ligne, commandé par le colonel Trip, et plusieurs détachements, parmi lesquels un de lanciers polonais, étaient sous ses ordres: le tout formait un total de 3,000 hommes. S'apercevant que le projet de l'ennemi était de diriger sa véritable attaque sur le pont de Sèvres, dont deux arches avaient été rompues, il se prépara à le bien recevoir.

Le 2 juillet, à onze heures du matin, l'ennemi ayant établi trois batteries, l'une sur les hauteurs de Saint-Cloud, battant les deux ponts de Sèvres, une autre à la maison Coislin, enfilant la grande route de Paris, et une troisième sur les hauteurs de Bellevue, prenant en écharpe l'île Séguin; l'affaire s'engagea par une fusillade très vive et une forte canonnade.

Les Prussiens, qui occupaient les positions en amphithéâtre de la rive gauche, bonnes pour la défensive, perdaient tout leur avantage dès qu'ils s'approchaient de la rivière, soit pour s'engager sur les ponts, soit pour entrer dans les bateaux. Les Français, abrités par quelques mouvements de terrain, par les bois de l'île, les maisons et les murailles d'enclos, qui avaient été crénelés, faisaient un feu très meurtrier sur les assaillants, lorsque, pour tenter le passage, ceux-ci sortaient des maisons et débouchaient à découvert des rues de Sèvres.

Trompé par les abatis placés à dessein sur le pont de pierre, l'ennemi s'y engagea, croyant qu'il n'avait point été coupé, et lorsqu'il eut reconnu sa méprise, il essuya de grandes pertes pour se dégager des obstacles qui encombraient ce défilé.

Le combat se soutint dans les mêmes positions et avec la même vivacité, jusqu'à dix heures du soir, où il cessa de part et d'autre.

Vers les huit heures, les tirailleurs du général Vandamme, venant de Vanvres et d'Issy, s'étaient avancés par la rive gauche, afin de faire diversion à l'attaque de Sèvres, et avaient harcelé l'ennemi sur son flanc et sur ses derrières. A dix heures, le feu était également éteint sur ce point.

Le lendemain 3 juillet, les Prussiens recommençaient de faibles attaques sur les ponts de Sèvres, lorsque l'armistice, conclu ce jour même, fit cesser les hostilités.

Armistice. — Rentrée de Louis XVIII à Paris. — Cet armistice avait été négocié par le baron Bignon, chargé du portefeuille des affaires étrangères, le lieutenant général Guilleminot, chef d'état-major de l'armée, et le comte de Bondy, préfet du département de la Seine, chargés des pleins pouvoirs du maréchal Davoust, commandant en chef l'armée, avec lord Wellington et le feld-maréchal Blucher, commandant les armées anglaise et prussienne.

Les divers articles portaient que l'armée évacuerait Paris sous trois jours, et que sous huit jours elle se serait retirée derrière la Loire. L'armée devait emmener tout son matériel, artillerie de campagne, convois militaires, chevaux et propriétés des régiments, sans aucune exception. — Le 4 à midi, Saint-Denis, Saint-

Ouen, Clichy et Neuilly, devaient être remis aux alliés; Montmartre, le 5, à la même heure, et toutes les barrières de Paris, le 6.

Les commandants des armées anglaise et prussienne s'engageaient à respecter et à faire respecter, par leurs subordonnés, les autorités alors établies, tant qu'elles existeraient; les propriétés publiques, soit qu'elles appartinssent au gouvernement, soit qu'elles dépendissent de l'administration principale, devaient être aussi respectées, et les puissances alliées ne devaient intervenir en aucune manière dans leur gestion. Devaient être pareillement respectées les personnes et les propriétés particulières, et chaque individu continuer à jouir de ses droits et libertés, sans pouvoir être inquiété ni recherché en rien, relativement aux fonctions qu'il occupait ou aurait occupées, à sa conduite et à ses opinions politiques.

En cas de rupture, l'armistice devait être dénoncé dans les formes usitées, et dix jours à l'avance.

S'il survenait des difficultés sur l'exécution des articles convenus, l'interprétation devait en être faite en faveur de l'armée française et de la ville de Paris.

La convention était déclarée commune à toutes les armées alliées.

Elle reçut de la part des Français une complète exécution. — Le 8 juillet, le roi Louis XVIII rentra dans Paris.

Opérations sur le Rhin. — C'est surtout dans les départements des frontières de l'est de la France que l'esprit national s'était montré avec le plus d'énergie. Le général Molitor, chargé d'organiser le système défensif des départements du Haut et du Bas-Rhin, avait pris les mesures les plus énergiques, et fait exécuter des travaux considérables.

Le général Rapp, qui commandait en chef le 5e corps de la grande armée, fit occuper les lignes de la Lauter par 15,000 hommes de troupes, dont 2,000 de cavalerie, répartis en quatre divisions, sous les ordres des généraux Grandjean, Albert, Rottembourg et Merlin.

Le mauvais état des places de ce côté donnait beaucoup d'importance à la position de Germesheim, que l'ennemi occupait. Le général Rapp avait fait toutes ses dispositions pour attaquer cette position, lorsqu'il apprit le désastre de Waterloo, ce qui l'engagea à rappeler ses colonnes pour mettre en état de défense les places renfermées dans l'étendue de son commandement. Le corps d'armée se retira derrière la Lauter.

Le soir du 24 juin, les avant-postes français sur la Lauter furent attaqués par une colonne de cavalerie wurtembergeoise qui fut repoussée; et, le lendemain, le corps d'armée continuant son mouvement, vint s'établir en avant de la forêt d'Haguenau.

Le général Rottembourg, dont la division surveillait les bords du Rhin, n'avait qu'une brigade à Seltz. Attaquée par les Autrichiens, cette brigade repoussa l'ennemi, et le mit en fuite.

Les Autrichiens échouèrent également dans leur attaque générale de la ligne française.

Après quelques autres succès partiels, le corps d'armée français continua son mouvement rétrograde, le général en chef ayant reçu la nouvelle de la marche d'une autre armée alliée sur Strasbourg. Il se dirigea en toute hâte sur cette dernière place. Pendant cette retraite, les soldats apprirent l'abdication de Napoléon. Les uns voulaient se rendre dans leurs foyers; les autres proposaient de se jeter en partisans dans les Vosges; mais à la voix de leur général, tous jurèrent de mourir sous leurs drapeaux.

Le général Rapp continua son mouvement, et d'autres engagements eurent lieu avec succès jusqu'au 28 juillet, époque à laquelle les hostilités cessèrent dans tout le commandement du général Rapp.

Opérations dans les Vosges. — Le général Lecourbe commandait le corps d'observation du Jura, composé de 9,500 hommes d'infanterie, de 900 chevaux et de 4,500 gardes nationaux d'élite, avec un parc de trente bouches à feu. Ces troupes étaient destinées à défendre les défilés du Jura et ceux des Vosges contre les troupes alliées qui pourraient déboucher par la Suisse.

Le général Colloredo, commandant l'armée autrichienne de ce côté, conçut le projet de couper la ligne française; mais deux affaires eurent lieu les 26 et 27 juin, sans qu'il y pût parvenir; enfin, le 28, les deux ailes françaises furent débordées, et le général Abbé fut forcé à la retraite. Il s'établit en avant de Besoncourt, et fit occuper, par un bataillon, le village de Chevremont, à la droite de celui-ci; la brigade Clavel occupait Pfaffen.

D'un autre côté, le général Meuziau avait chassé les alliés des postes de Faverois, Rechelz et Courtelevant, dont ils s'étaient emparés, puis s'était retiré par Ruppes. L'ennemi avait suivi ce mouvement de retraite; mais attaqué par le commandant Feisthamel, il fut culbuté, forcé de regagner l'autre rive et poursuivi à une lieue de là.

Le lendemain, une brigade autrichienne revint tout entière à la charge. Trop faible pour résister, le commandant Feisthamel se retira en bon ordre sur Offemond.

Vers le même temps, le général Bertrand, attaqué dans le poste retranché de Boulogne, profita de la nuit pour se retirer sur Montbelliard, où il prit position, avec la colonne du général Meuziau, aux villages de Sochaux et de Chatenoix.

Toujours dans l'intention d'intercepter les communications du corps d'armée française, l'ennemi déboucha en masse, le 2 juillet, en arrière du village de Vezelay, et toute la ligne française fut attaquée au même instant. Quoiqu'elle eût soutenu ce choc avec intrépidité, elle ne put empêcher l'ennemi de passer le pont de Sevenans, sur le Doubs. Le général Rambourg arrêta l'élan des Autrichiens en les culbutant.

Cependant de fortes colonnes étaient parvenues à s'emparer de Besoncourt et de Chevremont; mais ce dernier village fut bientôt repris par les Français.

Les Autrichiens, maîtres de Montbelliard, commencèrent à serrer Béfort de près, tout en étendant leurs forces sur leur droite.

Le général Lecourbe voulant couvrir Béfort, rapprocha de cette place la plus grande partie de son corps d'armée; le général Abbé contenait l'ennemi qui tentait de le déborder pour s'emparer des redoutes

Digitized by Google

en avant de Béfort et rejeter tous les postes extérieurs dans cette place. Mais, à la suite de plusieurs petits engagements, l'ennemi resta quelque temps dans l'inaction, n'osant point attaquer les ouvrages où le général Lecourbe avait établi ses troupes sous Béfort.

Le général Lecourbe était parvenu à ravitailler Béfort, lorsque, le 11 juillet, le général Colloredo lui apprit que le roi était rentré dans Paris. Un armistice fut aussitôt conclu.

Opérations dans les Alpes et le Dauphiné. — Le 28 juin, une suspension d'armes avait eu lieu devant Genève entre l'armée française des Alpes et l'armée autrichienne commandée par le général Frimont. Cet armistice ne devait expirer que le 2 juillet ; mais dès le 30 juin, les Piémontais et les Autrichiens se mirent en mouvement, ce qui décida le maréchal Suchet à faire passer le Rhône à son corps d'armée.

Après quelques engagements, les piémontais arrivèrent, le 4 juillet, sous les murs de Grenoble, et sommèrent le commandant d'ouvrir ses portes. Celui-ci, quoiqu'il n'eût qu'une garnison de 200 conscrits, refusa de se rendre ; et, le 6, les postes extérieurs furent attaqués. La garde nationale, qui les défendait, fut obligée de rentrer dans la place. Enfin, après une défense énergique, une trève eut lieu pour enterrer les morts.

Le même jour, la division Dessaix fut attaquée dans les deux positions qu'elle occupait au lac de Syllant et à Ayonax ; mais elle repoussa les assaillants. Cette division vint, le 10, occuper Montluel.

Cependant les nouvelles de l'intérieur devenaient fort alarmantes, et la désertion faisait de grands progrès parmi les soldats découragés ; le fort de l'Écluse tomba au pouvoir de l'ennemi, et lui ouvrit un passage pour envahir le sol français ; enfin les circonstances forcèrent le maréchal Suchet à faire une convention avec le général autrichien ; Lyon, ainsi que le département de l'Isère et les pays circonvoisins furent occupés par les alliés ; le 20 juillet, l'armée reçut l'ordre de prendre la cocarde blanche, et les divers corps envoyèrent leur soumission à Louis XVIII.

Siége et défense d'Huningue. — La place d'Huningue, comprise dans le commandement du général Rapp, était dans une situation déplorable au moment où le général Barbanègre vint en prendre le commandement. Ce général s'empressa de faire exécuter les réparations les plus urgentes.

La garnison d'Huningue, d'après le plan de défense arrêté par Napoléon, devant se composer de plusieurs bataillons de gardes nationaux d'élite ; ils étaient en marche et près d'arriver, quand quelques-uns se débandèrent à la nouvelle des désastres de Waterloo ; 15 à 1800 se rendirent seuls à leur poste.

Le désastre des armées impériales dans le Nord, et l'abdication de Napoléon, ne changèrent rien aux résolutions courageuses du général Barbanègre et de sa brave garnison. Margré le mauvais état des munitions qui se trouvaient en partie avariées, tous jurèrent de se défendre jusqu'à la mort.

Les habitants de Bâle étant venus piller et incendier quelques hameaux dans les environs d'Huningue, le général Barbanègre en demanda inutilement réparation, et, pour intimider les Bâlois, se décida à faire lancer quelques bombes contre leur ville. Ces justes représailles décidèrent les alliés à tenter de s'emparer d'Huningue.

Plusieurs sommations au gouverneur étant restées sans réponse, l'archiduc Jean chercha à l'intimider en lui écrivant que Lille, Douai, Strasbourg, et toutes les places frontières avaient ouvert leurs portes, et en le menaçant des traitements les plus sévères s'il persistait à se défendre. Barbanègre ne se laissa pas effrayer.

Voyant que rien ne pouvait vaincre la résolution du gouverneur, l'ennemi ouvrit la tranchée le 14 août, et, sept jours après, cent soixante-seize pièces, réparties en vingt batteries, lancèrent la destruction et la mort dans les divers quartiers de la ville. Les édifices les plus solides s'écroulèrent, et la ville ne fut bientôt plus qu'un monceau de cendres et de débris fumants. Mais, soldats et habitants puisaient dans ces désastres une nouvelle ardeur.

Le feu de l'ennemi continuait et la place entière serait devenue la proie des flammes ; tout était sillonné par des boulets et couvert d'éclats d'obus et de bombes. Le 24 août, l'incendie se manifesta dans la place plus rapide et plus effrayant que jamais. Le général Barbanègre vit que la défense était arrivée à son terme, et, le 26, une capitulation fut signée, par laquelle les braves défenseurs d'Huningue eurent la liberté de se joindre aux débris de l'armée retirée derrière la Loire.

Insurrection à Strasbourg. — Le licenciement de l'armée du Rhin fut marqué par une singulière insurrection. Le 2 septembre, par suite de l'ordonnance de licenciement, une insurrection éclata à Strasbourg. 50 ou 60 officiers subalternes, de différents régiments, se réunirent et arrêtèrent les conditions auxquelles ils consentaient à se séparer. Ces conditions portaient qu'ils seraient soldés, eux et les sous-officiers et soldats, de tout ce qui leur était dû, et que les troupes partiraient chacun emportant armes, bagages et cinquante cartouches.

Cinq cents sous-officiers avaient adhéré à ces résolutions, que le général Rapp repoussa avec mépris, comme contraires à la discipline et à l'honneur militaire.

Un sergent du 7e régiment d'infanterie légère, nommé Dalouzy, homme capable et rempli d'audace, fut nommé par ses camarades chef de l'insurrection. « Si «vous promettez de m'obéir, dit-il aux révoltés, vous «serez payés dans les vingt-quatre heures.»

Dalouzy établit son quartier général sur la place d'armes, et créa deux commissions, l'une des vivres, l'autre des finances, qui se constituèrent en permanence. Pour prévenir tous les excès, il défendit aux soldats, sous peine de mort, d'entrer dans aucun lieu où l'on vendait de l'eau-de-vie, du vin ou de la bière. La même peine fut portée contre tous ceux qui se rendraient coupables de pillage.

Ces dispositions prises, Dalouzy fit comparaître de-

vant lui le receveur général du département du Bas-Rhin, et l'inspecteur aux revues des corps d'armés; puis, quand il eut l'état approximatif des sommes nécessaires pour mettre la solde au courant, il convoqua le conseil municipal, et le pria de faire aviser aux moyens de faire des fonds pour acquitter l'arriéré.

Il se rendit ensuite chez le général Rapp, qui avait été arrêté, et lui exposa les moyens de faire payer l'arriéré. Le général ne voulut rien entendre. Mais le conseil municipal parvint à engager les habitants à fournir les fonds nécessaires. Le calme commença à se rétablir. Plusieurs ordres du jour de Dalouzy furent lus à chaque poste. Il recommandait la tranquillité, l'obéissance, et promettait que les paiements seraient effectués dans vingt-quatre heures. «Tout va bien, «disait-il dans l'une de ces pièces, les habitants finan«cent, et les paiements vont commencer.» Cet ordre du jour était signé : le général Garnison.

Enfin, le 4 septembre la répartition des fonds fut achevée; les sous-officiers et soldats recommencèrent à obéir à leurs officiers.

L'ordre qu'avait établi le sergent, chef temporaire de l'armée, fut tel que le corps d'armée étranger, campé sous les murs de Strasbourg, n'osa pas profiter de l'insurrection pour attaquer la place.

Avant de rendre le commandement au général Rapp, Dalouzy, en costume de sergent, et entouré des sous-officiers qui formaient son état-major, passa la revue de l'armée, la fit défiler devant lui, et ne s'en sépara qu'après lui avoir adressé la proclamation suivante :

«Soldats de l'armée du Rhin !

«La démarche hardie qui vient d'être faite par vos sous-officiers pour vous faire rendre justice et le parfait paiement de votre solde, les a compromis envers les autorités civiles et militaires. C'est dans votre bonne conduite, votre résignation et votre excellente discipline, qu'ils espèrent trouver leur salut; et celle que vous avez gardée jusqu'à ce jour en est le sûr garant, et ils en espèrent la continuation.

«Soldats, les officiers-payeurs ont entre leurs mains tout ce qui vous est dû; la garnison rentrera à sa première place; les postes resteront jusqu'à ce que le général en chef ait donné des ordres en conséquence. Sitôt la rentrée, les sergents-majors et maréchaux des logis se rendront chez leurs officiers-payeurs, et prendront note, avant de solder la troupe, de MM. les colonels, afin d'exercer la retenue de qui de droit. L'infanterie doit être licenciée, elle prendra des ordres supérieurs; et la cavalerie, n'ayant encore aucun ordre, attendra son sort, afin de rendre au moins, avant de partir, chevaux, armes, et tout ce qui appartient au gouvernement, afin que l'on puisse dire : Ils sont Français, ils ont servi avec honneur, ils se sont fait payer de ce qui leur était dû, et se sont soumis aux ordres du Roi, avec ce beau titre de l'armée du Rhin !»

Licenciement de l'armée. — Traité de paix. — Napoléon est conduit à Sainte-Hélène. — L'armée s'était retirée derrière la Loire. Le maréchal Macdonald fut chargé par le gouvernement du Roi d'en opérer le licenciement. Cette mesure s'accomplit dans les premiers jours de septembre.

Deux mois et demi après ce grave événement, le duc de Richelieu, le président du conseil des ministres signa, au nom du roi Louis XVIII, avec les plénipotentiaires des puissances alliées, le mémorable traité du 20 novembre, par lequel la France cédait à perpétuité les places de Landau, Sarre-Louis, Philippeville, Marienbourg et Versoix; il fallut rétrocéder à la Savoie et aux Pays-Bas le territoire obtenu par le premier traité de Paris; il fallut raser les fortifications d'Huningue, et recevoir les alliés pendant cinq ans dans seize forteresses, savoir : Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambrai, le Quesnoi, Maubeuge, Landrecies, Avesnes, Rocroi, Givet avec Charlemont, Mézières, Sedan, Montmédy, Thionville, Longwy, Bitche et la tête du pont du fort Louis. Une armée d'occupation de 150,000 hommes resta sur le territoire français. Enfin, la totalité des engagements que la France fut obligée de contracter, y compris l'entretien des troupes étrangères, s'éleva à près de deux milliards.

Déjà avant ce traité, malgré toutes les garanties qu'ils comptaient demander à la France, les alliés avaient vu qu'ils ne pouvaient être parfaitement tranquilles que quand l'empereur Napoléon serait en lieu de sûreté. Le conseil des monarques alliés décida qu'il serait relégué à l'île Sainte-Hélène, située au milieu de l'océan Atlantique, et appartenant à l'Angleterre.

En conséquence, le 7 août, l'Empereur, qui avait espéré trouver un asile en Angleterre, fut transporté à bord du *Northumberland*, malgré ses protestations contre la violation de ses droits les plus sacrés. Les généraux Bertrand et Montholon, avec leurs familles, le général Gourgaud, le comte de Las Cases et son fils, et douze domestiques, accompagnèrent l'illustre proscrit. Le *Northumberland* mit à la voile le lendemain.

En passant à la hauteur du cap de La Hogue, Napoléon reconnut les côtes de France et les salua; et, étendant les mains sur le rivage, il s'écria d'une voix pleine de larmes et d'émotion : «Adieu, terre de «braves! adieu, chère France! Quelques traîtres de «moins, et tu serais encore la grande nation et la «maîtresse du monde!»

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1815.

1er mars. Débarquement de l'Empereur au golfe Juan.
20 — Arrivée de l'Empereur à Paris.
avril. Capitulation du duc d'Angoulême.
1er juin. Assemblée du Champ de Mai.
15 juin. Prise et combat de Charleroi.
16 — Bataille de Ligny.
18 — Bataille de Waterloo.
6 juillet. Entrée des armées étrangères à Paris.
1er septembre. Licenciement de l'armée retirée sur la Loire
20 novembre. Traité de paix de 1815.

RÉORGANISATION DE L'ARMÉE. — MORT DE NAPOLÉON.

1823. — GUERRE D'ESPAGNE. — OCCUPATION DE MADRID.

SOMMAIRE.

Réorganisation de l'armée. — Mort de Napoléon. — Guerre avec l'Espagne. — Forces respectives des deux armées. — Passage de la Bidassoa. — Entrée à Vittoria. — Combat et prise de Logrono. — Entrée à Burgos. — Capitulation de Madrid. — Entrée à Madrid. — Combat de Talaveyra. — Formation et départ de l'armée d'Andalousie. — Combat de Viallo dans la Sierra Morena. — Combat de Vilches. — Marche sur Cadix. — Combats du pont de l'Arzobispo et de San-Lucar. — Arrivée devant Cadix. — Forces des Français et des constitutionnels en Catalogne. — Commencement des hostilités. — Passage de la Fluvia. — Progrès de l'armée française. — Combat de Castel-Tersol. — Combat de Mataro. — Attaque et défense de Vich. — Retraite de Mina sur Urgel. — Fausse manœuvre. — Combat de Palau. — Gorréa met bas les armes. — Investissement de Barcelonne. — Combat de Molins-del-Rey. — Marche du 2e corps sur Valence. — Son entrée dans cette ville. — Combat d'Alcira. — Entrée à Murcie. — Prise de Lorca. — Marche sur Grenade. — Position critique des constitutionnels. — Combat de Guadalhuertuna. — Bataille de Campillo de Arenas. — Entrée à Grenade. — Capitulation du corps de Ballesteros. — Opérations en Galice et dans les Asturies. — Combats divers. — Marche sur la Corogne. — Combat des hauteurs de sainte-Marguerite. — Prise de la Corogne.

ARMÉES FRANÇAISES.	ARMÉES CONSTITUTIONNELLES.
Généralissime : Le duc d'Angoulême.	*Généraux :* Mina. — Ballesteros. — L'Abisbal. — Morillo. — Quiroga. — Riego. — Lopez Banos.
Généraux en chef : Oudinot. — Moncey. — Hohenlohe. — Molitor. — Bourke. — Bordesoulle. — Lauriston.	

La réorganisation de l'armée française et la mort de l'empereur Napoléon à Sainte-Hélène sont, de 1815 à 1823, les seuls événements dignes d'intéresser les militaires.

Réorganisation de l'armée. — La réorganisation de l'armée royale eut lieu en 1815, au moment même où l'armée impériale était licenciée. — Les régiments d'infanterie légère et d'infanterie de ligne, furent remplacés par quatre-vingt-six légions d'infanterie portant les noms d'un des départements de la France, et composée chacune de trois bataillons (deux de fusiliers et un de chasseurs). — En 1819, on reconnut l'inconvénient de l'amalgame des chasseurs et des fusiliers, et dix légions furent spécialement consacrées à l'infanterie légère. — Enfin en 1820, la dénomination de *légion* fut supprimée, et on rétablit celle de régiment.

Quant aux corps de cavalerie, leur organisation éprouva peu de changements; on supprima seulement les régiments de lanciers, et on arma de lances le dernier escadron de chaque régiment de chasseurs.

De nouvelles modifications ont été faites depuis; l'espace nous manque pour les faire connaître; nous avons voulu seulement fournir à nos lecteurs le moyen de comparer l'organisation de 1815 avec l'organisation actuelle.

Mort de Napoléon. — La mort de l'empereur Napoléon eut lieu le 5 mai 1821. Débarqué à Sainte-Hélène le 17 octobre 1815, l'Empereur n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'insalubrité du climat. Sa situation était aggravée par les tracasseries et les outrages d'un geôlier «homme hideux, à face patibulaire, et dont l'âme était plus féroce que la physionomie.» On voulait user à la fois l'âme et le corps de Napoléon; sa vigoureuse constitution et son caractère ferme résistèrent pendant cinq années, mais le moment arriva enfin où il devait succomber.

Quand le docteur Antomarchi, envoyé par le cardinal Fesch, arriva à Sainte-Hélène, en septembre 1819, il trouva l'Empereur déjà atteint d'une grave maladie. Napoléon ne se faisait pas illusion sur son état. Le docteur vit avec peine qu'il serait impossible de lui cacher la vérité; il la lui tut cependant. Quelques mois s'écoulèrent.

Le 17 mars 1821, Napoléon disait au docteur Antomarchi : «Ce n'est pas la faiblesse, c'est la force qui «m'étouffe, c'est la vie qui me tue.» Et regardant le ciel bleu et sans nuages : «Il y a six ans, à pareil jour (il était à Auxerre, revenant de l'île d'Elbe), il y avait «des nuages au ciel. Ah! je serais guéri si je voyais «ces nuages.» Puis posant la main du docteur sur son estomac : «C'est un couteau de boucher qu'ils m'ont «mis là, et ils ont brisé la lame dans la plaie.»

Le 2 avril, un domestique lui annonça qu'on avait aperçu une comète vers l'orient. «Une comète! s'écria-«t-il avec vivacité; ce fut le signe précurseur de la «mort de César.»

Le 11 avril (le docteur Arnold, médecin d'un régiment de la garnison, était présent), l'Empereur souffrait beaucoup; Antomarchi cherchait à lui réchauffer, par des fomentations, les extrémités inférieures, atteintes d'un froid glacial. «Laissez-moi, s'écria le «malade, ce n'est pas là, c'est à l'estomac, c'est au «foie, qu'est le mal : vous n'avez point de remèdes, «point de préparations, point de médicaments pour «calmer le feu dont je suis dévoré!» Arnold essaya de lui persuader que le foie était intact. «Il le faut bien, «répondit-il avec amertume, puisque votre Hudson «l'a décrété.»

Le 15 avril, la chambre de l'Empereur fut fermée à tout le monde, excepté au général Montholon et à

Digitized by Google

Femmes Grecques
de Cassos de Santorin et de Makrinitsa.

Tremintin

Bisson.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] chef de [illegible]

Digitized by Google

Athènes - Temple de Thésée.

Troupes régulières Turques - Garde Impériale.

Fusilier. - Chef de Bataillon. — Lancier.

Delphes et le Parnasse.

Troupes régulières Turques - Artillerie.
Artilleur à cheval. – Colonel. – Général Major. – Artilleur à pied.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Google

Attaque du Panayotti. – Acte héroique de Bisson.

Digitized by Google

Marchand. L'Empereur arrêta ses dernières volontés, et fit son testament. Lorsque M. Antomarchi put entrer : «Voilà mes apprêts, lui dit Napoléon, je m'en «vais, c'en est fait de moi.» Le docteur voulut lui représenter que son état offrait encore bien des chances; il l'arrêta : «Plus d'illusions, dit-il, je sais ce qui en «est, je suis résigné.»

Enfin, le 18, Antomarchi ayant insisté sur la nécessité de quelques médicaments. «Non, docteur, ré«pondit-il, l'Angleterre réclame mon cadavre, il ne «faut pas la faire attendre.»

Le 19, l'Empereur paraissait beaucoup mieux; ses fidèles compagnons d'exil n'en dissimulaient pas leur joie. «Vous ne vous trompez pas, leur dit-il, je vais «mieux aujourd'hui; mais je n'en sens pas moins que «ma fin approche. Quand je serai mort, chacun de «vous aura la douce satisfaction de retourner en Eu«rope. Vous reverrez, les uns vos parents, les autres «vos amis, et moi, je retrouverai mes braves aux «Champs-Élysées. Oui, continua-t-il en haussant la «voix, Kléber, Desaix, Bessières, Duroc, Ney, Murat, «Masséna, Berthier, tous viendront à ma rencontre; «ils me parleront de ce que nous avons fait ensemble... «Nous causerons de nos guerres avec les Scipion, les «Annibal, les César, les Frédéric... à moins, ajouta«t-il en souriant, qu'on n'ait peur là-bas de voir tant «de guerriers ensemble.»

Le docteur Arnold entra en ce moment. L'Empereur, après lui avoir adressé quelques mots sur ce qu'il éprouvait, dit : «C'en est fait, le coup est porté, «je touche à ma fin; je vais rendre mon corps à la «terre.... Approchez, Bertrand; traduisez à Monsieur «ce que vous allez entendre.... n'omettez pas un mot... «J'étais venu m'asseoir au foyer du peuple britanni«que; je demandais une loyale hospitalité. Contre tout «ce qu'il y a de droits sur la terre, on me répondit «par des fers. J'eusse reçu un autre accueil d'Alexan«dre, de l'empereur François, du roi de Prusse lui«même. Mais il appartenait à l'Angleterre de surpren«dre, d'entraîner les rois, et de donner au monde le «spectacle inouï de quatre grandes puissances s'acharnant sur un seul homme. C'est le ministère anglais «qui a choisi cet affreux rocher, où se consomme, en «moins de trois ans, la vie des Européens, pour y «achever la mienne par un assassinat. Et comment «m'a-t-on traité depuis que je suis sur cet écueil? Il «n'y a pas une indignité dont on ne se soit fait une «joie de m'abreuver. Les plus simples communications «de famille, celles même qu'on n'a jamais interdites à «personne, m'ont été refusées... Ma femme, mon fils, «ne vivent plus pour moi : on m'a ainsi tenu six ans à «la torture du secret..... Dans cette île inhospitalière, «on m'a donné pour demeure l'endroit le moins fait «pour être habité, celui où le climat meurtrier du «tropique se fait le plus sentir; il a fallu me renfer«mer entre quatre cloisons, moi qui parcourais à che«val toute l'Europe! Le gouvernement britannique m'a «assassiné longuement, en détail, avec préméditation, «et l'infâme Hudson Lowe a été son exécuteur des «hautes œuvres..... Ce gouvernement finira comme la «superbe république de Venise. Quant à moi, mou«rant sur cet affreux rocher, privé des miens et man«quant de tout, *je lègue l'opprobre de ma mort à la «maison régnante d'Angleterre.*»

Le 21, l'Empereur fit appeler son aumônier. «Je suis «né dans la religion catholique, lui dit-il, je veux «remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les se«cours qu'elle administre.» Huit jours se passèrent encore pendant lesquels il lutta, avec des chances diverses, contre la maladie qui le tuait. Le 28 avril, il chargea Antomarchi de faire l'autopsie de son cadavre, et il lui ordonna de porter son cœur à sa chère Marie-Louise. «Quand je ne serai plus, ajouta-t-il, vous vous «rendrez à Rome; vous irez trouver ma mère, ma fa«mille; vous leur raconterez ma maladie et ma fin; «vous leur direz que Napoléon est mort dans l'état le «plus déplorable, abandonné, manquant de tout.....»

Le 29, après avoir bu de l'eau d'une fontaine située à une lieue de Long-Wood : «Si la destinée, dit-il, «veut que je me rétablisse, j'élèverai un monument «au lieu d'où cette source jaillit, en mémoire du sou«lagement qu'elle m'a donné..... Si, après ma mort, «on ne proscrit pas mon cadavre comme on a proscrit «ma personne; si l'on ne me refuse pas un peu de «terre, je souhaite qu'on m'inhume auprès de mes «ancêtres, dans la cathédrale d'Ajaccio en Corse, ou «sur les bords de la Seine, au milieu du peuple fran«çais que j'ai tant aimé.....Mais s'il ne m'est pas per«mis d'y reposer, qu'on ensevelisse mon corps là où «coule cette eau si douce et si pure.»

Le 2 mai, la fièvre redoubla, le délire s'y joignit; l'Empereur parlait de la France, de son fils, de ses compagnons de gloire. «Steingel, Desaix, Masséna! «ah! la victoire se décide; allez, courez, pressez la «charge; ils sont à nous.»

Le lendemain au matin, il était plus calme, mais le mal continuait ses rapides progrès. Il appela ses exécuteurs testamentaires, MM. Bertrand et Montholon. «Je vais mourir, leur dit-il avec solennité, vous re«tournerez en Europe. Je vous dois des conseils sur «la conduite que vous avez à y tenir. Vous avez par«tagé mon exil; vous serez fidèles à ma mémoire; «vous ne ferez rien qui puisse la blesser. J'ai sanc«tionné tous les principes, je les ai infusés dans mes «lois, dans mes actes; il n'y en a pas un seul que je «n'aie consacré. Malheureusement les circonstances «étaient graves; j'ai été obligé de sévir, d'ajourner; «les revers sont venus, je n'ai pu débander l'arc, et «la France a été privée des institutions libérales que «je lui destinais. Elle me juge avec indulgence; elle «me tient compte de mes intentions; elle chérit mon «nom, mes victoires : imitez-la; soyez fidèles aux «opinions que nous avons défendues, la gloire que «nous avons acquise; il n'y a hors de là que honte et «confusion.»

«Le 4 mai, dit le docteur Antomarchi, l'Empereur allait plus mal. Le temps était affreux, la pluie tombait sans interruption, le vent menaçait de tout détruire. Le saule sous lequel Napoléon prenait habituellement le frais avait cédé; nos plantations étaient déracinées, éparses; un seul arbre à gomme résistait encore lorsqu'un tourbillon le saisit, l'enlève et le

couche dans la boue. Rien de ce qu'aimait l'Empereur ne devait lui survivre.»

La violence de la tempête, le bruit de l'ouragan, n'avaient pas tiré l'Empereur de l'assoupissement où il était plongé. Le 5 mai, à cinq heures et demie du matin, on l'entendit murmurer ces mots : « *Tête*..... *Armée*.» A six heures moins onze minutes, une légère écume couvrit ses lèvres....., son âme devint libre.

Les fonctions du geôlier ne cessèrent pas à la mort du prisonnier. Hudson Lowe s'opposa à ce que le corps de Napoléon fût transporté en Europe. Il laissa seulement lui rendre les honneurs militaires. On inhuma l'Empereur à Sainte-Hélène.

Guerre avec l'Espagne. — La révolution de 1820 en Espagne, les discussions du gouvernement espagnol avec les souverains signataires du traité de la sainte-alliance, les résolutions du congrès de Vérone et les causes qui décidèrent le gouvernement français à déclarer en 1823 la guerre au gouvernement constitutionnel établi à Madrid, sont des événements trop connus pour que nous croyons qu'il soit nécessaire d'en parler avec détails ; nous nous bornerons donc au récit des événements militaires.

Forces respectives des deux armées. — Les troupes réunies sur la ligne des Pyrénées, et dont le duc d'Angoulême devait prendre le commandement, présentaient déjà, dans les premiers jours de mars, un total de plus de 80,000 hommes. Elles étaient partagées en cinq corps, dont un dit de *réserve*. Les autres portaient la dénomination de premier, second, troisième et quatrième corps.

Le premier corps avait pour chef le maréchal duc de Reggio ; le général Molitor commandait le second ; le prince de Hohenlohe le troisième ; le quatrième, exclusivement destiné à opérer en Catalogne, était sous les ordres du duc de Conegliano (maréchal Moncey). Ces quatre corps comprenaient dix divisions, formées chacune de trois brigades. Chaque brigade se composait de deux, et plus souvent de trois régiments, tant de ligne que d'infanterie et cavalerie légères. Les dragons, comme cavalerie mixte, étaient partagés en deux divisions de quatre régiments chacune. L'une faisait partie du premier corps, l'autre était attachée au second.

Le corps de réserve, commandé par le général Bordesoulle, était composé de huit bataillons (dont deux suisses) d'infanterie de la garde royale ; de trois régiments de cavalerie de la garde (dragons, chasseurs et 2e de cuirassiers), et d'une division formée de quatre régiments de cuirassiers de la ligne.

L'artillerie et le génie avaient fourni à chaque corps, dans une juste proportion, les détachements nécessaires pour le service.

La maison militaire du roi fournit aussi son contingent à l'armée active, il se composa de 450 gardes du Roi et de Monsieur, commandés par le général comte d'Audenarde.

Enfin le général Guilleminot était placé auprès du prince, général en chef, avec le titre de major général.

Deux escadres, composées de vaisseaux, de frégates, de corvettes et de bâtiments légers, avaient été formées pour être en mesure d'agir simultanément avec les forces de terre.

L'une croisait dans l'Océan, sous les ordres du contre-amiral Hamelin, qui depuis quelque temps avait envoyé une forte division devant Cadix, après avoir laissé sur les côtes de la Biscaye plusieurs bâtiments qui donnaient d'utiles secours aux chefs royalistes, et qui continuaient de bloquer les petits ports que les constitutionnels possédaient encore.

La seconde, dans la Méditerranée, était commandée par M. le contre-amiral Des Rotours. Elle était chargée de surveiller la côte orientale de l'Espagne : une partie de cette escadre avait été concentrée, sous les ordres de M. Rosamel, capitaine de vaisseau, commandant la frégate *la Junon*, entre les îles Baléares et les côtes de la Catalogne.

Les croisières que les amiraux étaient chargés de combiner, autant que possible, avec les opérations de l'armée, devaient intercepter les communications que les constitutionnels pouvaient tenter d'entretenir par mer, et contribuer ainsi à accélérer la pacification de l'Espagne.

Les rapports présentés aux cortès par le ministère de la guerre, le 7 février 1823, établissaient que l'armée espagnole comptait déjà, à cette époque, 80,000 soldats de ligne, que pouvaient soutenir au besoin 60,000 miliciens actifs. Une levée de 30,000 hommes fut décrétée dans la même séance, et les opérations en commencèrent aussitôt.

Ainsi d'après les propres assertions des constitutionnels, et en déduisant même de l'effectif annoncé ce qui était nécessaire à la garde et à la défense des places de l'intérieur et des côtes, ils auraient pu disposer, pour prévenir l'invasion française, de forces beaucoup plus considérables que celles qui composaient l'armée des Pyrénées.

Mais il y avait exagération dans cette évaluation des forces espagnoles. Un grand nombre de vieux soldats avaient dès long-temps quitté le drapeau de la constitution pour passer sous celui de la foi, ou pour rentrer dans leurs foyers. Dans beaucoup de régiments il ne restait plus que des cadres devenus impossibles à remplir, et les milices, par cela même qu'on n'y voulait admettre que des révolutionnaires prononcés, éprouvaient, dans la plupart des provinces, de grandes difficultés à se recruter.

Quoi qu'il en soit, à l'ouverture de la campagne, quatre corps d'armée constitutionnels étaient régulièrement organisés. L'un, sous les ordres de Mina, occupait la Catalogne, et pouvait compter près de 25.000 combattants aguerris. — Ballesteros, chargé du commandement de la Navarre et de la Biscaye, n'avait pas moins de 30,000 hommes à sa disposition. — Morillo avait réuni plus de 15,000 hommes en Galice. — Enfin un corps de réserve s'était formé à Madrid, sous les ordres de l'Abisbal. Les détachements nombreux qu'il avait dû fournir pour l'escorte du roi, lors de sa translation à Séville, l'avaient beaucoup affaibli ; mais

aucun moyen n'était négligé pour le remettre sur un pied formidable.

Les cortès comptaient sur un renfort de 30,000 Portugais ; la contre-révolution de Portugal leur enleva cette ressource.

Passage de la Bidassoa. — Entrée à Vittoria. — L'armée française passa la Bidassoa le 7 avril. La veille, une troupe de transfuges ralliés autour d'un drapeau tricolore, s'était présentée aux soldats dans l'espérance d'ébranler leur fidélité. Mais une décharge à mitraille ordonnée par le général Vallin, commandant de l'avant-garde, et le feu de peloton d'une compagnie de voltigeurs du 9e léger, avaient suffi pour les disperser.

Aussitôt après le passage de la rivière, et pendant que l'armée continuait sa marche sur Tolosa, la division Bourke, se dirigeant sur la droite, occupait la petite citadelle de Fontarabie, le port du Passage et, après un léger combat, forçant les avant-postes constitutionnels à rentrer dans Saint-Sébastien, établissait un blocus devant cette place forte.

A Tolosa, le prince généralissime passa la revue de l'armée, ensuite le 2e corps, aux ordres du général Molitor, prit par la Navarre la route de Sarragosse, afin d'établir les communications de l'armée avec le corps du maréchal Moncey qui devait entrer en Catalogne le 21 avril. L'armée s'attendait à combattre dans la forte position de Salinas ; mais le général Ballesteros, craignant les manœuvres du général Molitor, fit par Logroño un mouvement pour couvrir L'Arragon, et laissa sur l'Èbre le comte de l'Abisbal, avec son corps d'armée chargé de défendre les deux Castilles.

L'armée française franchit donc sans obstacle le redoutable défilé de Salinas, et entra, le 17 avril, dans Vittoria, où le duc d'Angoulême établit son quartier général, et où la junte royaliste transporta le lieu de ses séances.

Le 14 avril, la division Bourke, continuant son mouvement parallèle aux côtes de l'Océan, s'était emparé de la citadelle et de la ville de Guétaria.

Dans sa marche sur Sarragosse, où il entra le 26 avril, le maréchal Molitor avait reçu la soumission du commandant de la citadelle de Jaca, dans le Haut-Arragon.

Combat et prise de Logrono. — Pendant ce temps la division Obert (4e du 1er corps), prenant la gauche de l'armée, se dirigeait de Vittoria sur Logroño. Les reconnaissances qu'elle poussa sur la ville rapportèrent l'assurance que l'ennemi l'occupait encore. Arrivé sur les bords de l'Èbre (le 18 avril), le général de Vittré, commandant l'avant-garde, envoya en parlementaire son capitaine d'ordonnance, que les constitutionnels reçurent à coups de fusil. L'attaque fut sur-le-champ commencée par une compagnie de voltigeurs du 1er bataillon du 20e de ligne, et par le 1er escadron des chasseurs de la Dordogne (9e de l'arme).

700 hommes d'infanterie et 250 cavaliers étaient retranchés dans Logroño. Ils avaient barricadé les doubles portes du pont, et faisaient mine de vouloir les défendre. Ne pouvant passer la rivière à gué, les Français durent emporter ce poste d'assaut. La première porte fut enfoncée par les voltigeurs lancés au pas de course, et qui se trouvèrent ainsi maîtres du pont ; une seconde porte restait à forcer ; un jeune tambour, nommé Matreau, âgé, dit-on, de 14 ans, franchit le mur, et, sans cesser de battre la charge, sous le feu des Espagnols étonnés, ouvrit un passage aux soldats. Les chasseurs, passant dans les intervalles de l'infanterie, chargèrent vigoureusement l'ennemi, qui, dans la ville même, et pendant une lieue de retraite, fit preuve d'obstination et de valeur.

Parvenu, par des chemins difficiles, au village de Villa-Medicina, la garnison de Logroño fut rejointe par 200 chevaux des régiments de Bourbon et de la Reine. Son infanterie forma le carré. Une charge à fond fut aussitôt ordonnée. Le colonel Muller, des hussards du Bas-Rhin (5e de l'arme), se précipita le premier dans les rangs constitutionnels. L'ennemi culbuté se réfugia dans les montagnes, derrière Milla-Fucha, laissant au pouvoir des Français le général don Julien Sanchez, et nombre d'autres prisonniers.

Entrée à Burgos. — Capitulation de Madrid. — Entrée à Madrid. — Peu de jours suffirent pour l'occupation de la Biscaye et de la Navarre. Saint-Sébastien, Sant-Ander, Santona et Pampelune furent les seules places qui restèrent aux constitutionnels. Le 3e corps, chargé, sous les ordres du prince de Hohenlohe, d'assurer les communications de l'armée avec la France, dut former le blocus de ces diverses places.

Le duc d'Angoulême, avec le premier corps, suivit la route de Madrid et entra à Burgos le 9 mai.—Peu de temps avant l'entrée des Français en Espagne, les royalistes espagnols, aux ordres de Bessières et d'Ulman, s'étaient avancés à Guadalaxara comme pour tenter un coup de main sur Madrid. Ils avaient jeté la terreur dans cette capitale. Le ministère constitutionnel avait décidé que Ferdinand VII et les cortès seraient transférés à Séville, et de Séville à Cadix, si les progrès de l'armée française le rendaient nécessaire.

Dès que Bessières apprit l'arrivée des Français à Burgos, il se porta de nouveau sur la capitale de l'Espagne, mais durant sa marche, le duc d'Angoulême, qui avait repris la route de Madrid, avait conclu le 17 mai avec le général Zayas, envoyé du comte de l'Abisbal, une capitulation par suite de laquelle la garnison constitutionnelle de Madrid, convaincue de l'impossibilité de défendre cette ville, était convenue de la remettre le 24 mai à l'armée française, à condition qu'elle serait libre d'effectuer sa retraite dans telle direction qu'il plairait à ses chefs de choisir, et que les Français ne pourraient l'attaquer avant le 26 mai, à trois heures du matin.

Malgré cette capitulation, les royalistes et les constitutionnels espagnols en vinrent aux mains, et perdirent un assez grand nombre d'hommes. Toutefois, Bessières se retira à une petite distance de la ville pour attendre l'arrivée de l'armée française.

Le duc d'Angoulême entra à Madrid le 24 mai. Son premier soin fut d'y établir une régence pour gouverner, au nom du roi Ferdinand, les pays occupés par l'armée française.

Combat de Talaveyra. — Aussitôt après l'entrée à Madrid, le duc d'Angoulême avait ordonné au lieutenant général Vallin (placé à la tête de l'avant-garde du 1er corps, renforcée de deux régiments de cavalerie et de quatre pièces d'artillerie légère), de se mettre à la poursuite de la garnison de Madrid. — Aux termes de la convention conclue pour l'évacuation de la capitale, cette garnison ne pouvait être attaquée que le 26 mai, à trois heures et demie du matin.

Les constitutionnels espagnols, peu soucieux d'attendre les soldats français, hâtaient leur marche. Ils avaient sur eux quarante-huit heures d'avance. Le général Vallin dut mettre la plus grande rapidité dans son mouvement. Après deux jours et une nuit de marche forcée, le 26 mai, à six heures du matin, l'avant-garde française se trouva auprès du pont de l'Alberche, à une lieue de Talaveyra, en présence de l'arrière-garde ennemie. 3,000 hommes d'infanterie occupaient Talaveyra; de nombreux tirailleurs étaient embusqués dans les bois d'oliviers situés entre la ville et l'Alberche. Quatre pièces d'artillerie étaient placées en batterie sur la route, en face du défilé formé par la sortie du pont de bois, long et étroit, qui sert au passage de cette rivière. 600 chevaux étaient en bataille sur la route. La position de l'ennemi était en outre couverte sur la droite par le Tage.

Le général Vallin donna l'ordre à deux escadrons du 9e régiment de chasseurs de passer le pont, et de charger ce qui se trouverait devant eux. Ces braves effectuèrent leur mouvement malgré la fusillade et le feu de l'artillerie. L'infanterie les suivit de près, et tandis qu'une partie débusquait les tirailleurs placés dans les oliviers, le 9e d'infanterie légère se portait rapidement sur Talaveyra. Dans le même moment le 5e régiment de hussards qui, pendant que l'infanterie traversait le pont, avait passé l'Alberche à gué, tournait la position des Espagnols; ceux-ci, menacés sur leurs flancs, et vigoureusement attaqués de front, ne songèrent qu'à prendre la fuite. Les uns réussirent à passer le Tage au pont de Talaveyra; les autres, coupés par le brusque mouvement de l'infanterie française, s'échappèrent par la route qui longe la rive droite du fleuve et conduit au pont de l'Arzobispo. Poursuivis vivement par les hussards et par les chasseurs, ils ne durent leur salut qu'aux bois épais qui bordent la route, et où la cavalerie ne put les atteindre.

Formation et départ de l'armée d'Andalousie. — Vers la fin de mai, le duc d'Angoulême ordonna la formation d'une *armée d'expédition d'Andalousie*, composée de deux colonnes destinées à opérer dans l'Andalousie et l'Estramadure. L'une de ces colonnes, forte de 7,000 hommes, et commandée par le lieutenant général Bordesoulle, devait se diriger par Aranjuez, la Manche, et Cordoue sur Séville, où l'on espérait qu'elle arriverait à temps pour empêcher la translation du roi à Cadix; dans le cas où cette translation aurait été effectuée, il lui était enjoint de marcher immédiatement sur l'île de Léon.

La seconde colonne, sous les ordres du lieutenant général Bourmont, s'élevait à 8,000 hommes, en y comprenant l'avant-garde du général Vallin. Le brigadier Mérino, avec un corps de royalistes espagnols, flanquait ses mouvements. Elle devait se rendre par Truxillo en Estramadure. Arrivée dans cette province, et après avoir détruit les restes de la garnison de Madrid, elle avait l'ordre, suivant les circonstances, de continuer sa route sur Badajoz, ou de rejoindre à Séville la colonne du général Bordesoulle, qui, en cas de jonction, devait prendre le commandement en chef de l'armée d'expédition.

Les deux colonnes quittèrent Madrid le 1er juin. Le prince avait attaché à chacune de ces divisions un de ses aides de camp. Le jeune prince de Savoie Carignan, héritier présomptif de la couronne de Sardaigne et de Piémont, que le désir de se signaler dans la seule guerre entreprise dans l'Europe chrétienne, depuis la chute de l'empereur Napoléon, avait conduit comme volontaire sous les drapeaux français, demanda à suivre la première colonne.

Combat de Visillo dans la Sierra-Morena. — Le but de l'expédition exigeait, dans la marche des troupes, une rapidité particulière. Le général Bordesoulle traversa donc, à marches forcées, la province de la Manche. A son approche, les constitutionnels, qui, sous les ordres du partisan Chaleco, étaient en position à Mançanarez, se replièrent et se réunirent sur les flancs de la Sierra-Morena, aux forces que le général Placencia y avait rassemblées dans l'intention de défendre les redoutables défilés de ces montagnes, et qui présentèrent, avec ce renfort, un total de près de 3,000 hommes. L'ennemi comprit, par la marche accélérée de la division française, qu'il n'avait pas de temps à perdre pour se mettre en mesure de défendre les deux routes qui, de Santa-Cruz, traversent la Sierra en se dirigeant sur Cordoue.

Le général Placencia, après avoir posté une colonne de 2,000 hommes sur la route neuve qui passe par Visillo, s'était chargé de couvrir, avec le reste de ses troupes, la route plus difficile de El-Viso. Le général Bordesoulle, arrivé le 7 juin, pendant la nuit, au village de Santa-Cruz, fut prévenu, par quelques prisonniers espagnols, des dispositions du général Placencia. Il résolut de ne pas laisser à l'ennemi le temps d'effectuer ses préparatifs de défense, et donna sur-le-champ au duc de Dino, commandant de son avant-garde, l'ordre de poursuivre la colonne qui occupait la route directe de Cordoue. La brigade des dragons, commandée par M. le maréchal de camp de Carignan, dut suivre aussitôt le mouvement du général Placencia.

Il était alors minuit. La brigade du duc de Dino se composait du 2e régiment d'infanterie légère et des chasseurs à cheval de la garde royale. Après avoir marché jusqu'au jour, elle aperçut la colonne ennemie en arrière de Visillo. La route traversait des rochers inaccessibles à la cavalerie, et occupés par des tirailleurs ennemis, sous la protection desquels le bataillon d'Amérique, fort de 800 hommes, commençait à se déployer, cherchant à prendre position sur une hauteur d'où son artillerie aurait facilement battu les environs. Le duc de Dino, sentant combien il lui impor-

tait de ne pas laisser à l'ennemi le temps d'occuper une position aussi difficile à forcer, ordonna au colonel d'Argoult de le tourner par la gauche avec deux escadrons des chasseurs de la garde, et de tomber sur son flanc en même temps que le reste de cette cavalerie le chargerait en front. Le 2e léger devait également attaquer par la route. Mais il fut bientôt laissé en arrière par la cavalerie, et, malgré toute son ardeur, il ne put, à son grand regret, arriver au lieu du combat qu'après l'affaire finie. Les diverses attaques avaient été faites par les chasseurs avec tant d'ensemble et d'impétuosité, que l'artillerie ennemie, qui déjà se mettait en batterie, n'avait pas eu le temps de faire feu, et que, malgré la fusillade de ses tirailleurs, l'infanterie n'avait pu parvenir à former le carré comme elle en avait le projet. Un drapeau, plus de 700 prisonniers, deux pièces de canon de huit, trois caissons, un grand nombre de bagages, et la caisse contenant 17,000 francs, furent les résultats de cette affaire d'avant-garde.

La colonne du général Placencia et les débris du corps battu à Visillo s'étaient jetés sur la droite de la route de Cordoue, tandis que la division du général Bordesoulle traversait la Sierra-Morena, et entrait à la Carolina. Les Espagnols ne pouvaient songer à gagner l'Estramadure, où ils auraient rencontré les troupes du général Bourmont. Placencia se décida à traverser la route que la colonne française venait de parcourir, et à se diriger par Vilches, sur les montagnes de Jaen, par lesquelles il espérait se réunir à Ballesteros. Le général Bordesoulle avait prévu la manœuvre que la nécessité devait suggérer au général espagnol. Il avait laissé à la Carolina le duc de Dino avec des instructions à cet égard.

Combat de Vilches.—Marche sur Cadix.—Le 9 juin, lorsque le mouvement de Placencia commença, un maréchal des logis des chasseurs de la garde, nommé Augès, laissé en observation à Santa-Cruz, avec la commission apparente de garder deux caissons, eut avis de la marche de l'ennemi. Il en prévint aussitôt le duc de Dino par un billet confié à un paysan espagnol. Craignant bientôt que cet homme ne remplît pas convenablement sa mission, il monta à cheval, prit au galop la route de la Carolina, traversa, le sabre en main, la queue de la colonne ennemie, et, poursuivi, mais non atteint, arriva devant son général. Le duc de Dino, déjà prévenu par le paysan, avait déjà fait monter à cheval le régiment du colonel d'Argoult, et prendre les armes au 2e léger. Mais, incertain encore de la direction précise de l'ennemi, il hésitait sur le chemin qu'il était le plus convenable de choisir; le brave Augès lui servit de guide. La brigade se mit en mouvement, et bientôt elle se trouva en face de l'ennemi, posté sur un plateau voisin du village et couvert par un ravin.

La cavalerie était encore à l'avant-garde, et voulait charger sur-le-champ. Le général, après avoir reconnu la position de l'ennemi, qui s'était formé en plusieurs carrés, jugea prudent d'attendre l'arrivée de l'infanterie. Le 2e léger ne tarda point. Aussitôt les compagnies de voltigeurs reçurent l'ordre de passer le ravin et de commencer l'action. Elles étaient soutenues par le reste du régiment. L'infanterie espagnole, attaquée à la baïonnette, ne put résister à l'impétuosité des soldats français; ses carrés furent enfoncés. Trois escadrons, commandés par le général Placencia lui-même, opposèrent une résistance sérieuse; mais chargés bientôt par les chasseurs qui avaient passé le ravin, ils ne tardèrent pas à prendre la fuite, et entraînèrent avec eux une partie de l'infanterie, qui avait profité de leur résistance momentanée pour se rallier, et qui faisait mine de vouloir recommencer le combat. L'ennemi fut vigoureusement poursuivi.

Cette action, qui acheva la destruction de la division constitutionnelle de la Manche, fit le plus grand honneur au 2e léger et au régiment des chasseurs de la garde royale.

Le général Bordesoulle, ayant appris à Cordoue la translation des cortès et du roi Ferdinand, de Séville à Cadix, résolut, conformément à ses instructions, de marcher directement sur cette dernière ville.

Combats du pont de l'Arzobispo et de San-Lucar. — Arrivée devant Cadix. — La colonne du général Bourmont, qui avait quitté Madrid en même temps que celle du général Bordesoulle, remporta aussi un avantage sur l'ennemi au pont de l'Arzobispo. Ce pont, où une partie de la colonne devait passer le Tage, était défendu par 400 hommes d'infanterie du régiment de Guadalaxara et 100 dragons. Il fut enlevé le 6 juin, à huit heures du matin, par le 9e léger, faisant partie de l'avant-garde commandée par le général Vallin.

Le général Bourmont passa, de sa personne, le Tage à Almaraz. Le brigadier Mérino venait, non loin de cette ville, à Moraleja, de battre complétement la brigade de l'Empécinado, forte d'environ 1,000 hommes, et lui en avait tué 100.

La 2e division de l'armée d'Andalousie se trouva réunie à Truxillo le 11 juin. Elle avait à combattre les troupes de Lopez-Baños et les débris de la garnison de Madrid, sauf quelques régiments qui, avec le général Zayas, étaient parvenus à gagner Séville. Chassant devant elle ces troupes, elle arriva non loin de cette ville deux jours après Lopez-Baños; les habitants, qui s'étaient déclarés pour la cause royale, immédiatement après le départ des cortès pour Cadix, avaient été obligés de laisser au général constitutionnel le libre passage du Guadalquivir, après une résistance où avaient péri plusieurs citoyens royalistes.

Lopez-Baños, qui se trouvait encore à la tête de plus de 4,000 hommes, comptait se réunir au général Villa-Campa, dont l'avant-garde l'attendait à Utrera, et avec lequel il devait se retirer dans l'île de Léon. Mais dans son mouvement, le général Bordesoulle l'ayant précédé à Utrera, Villa-Campa, abandonné d'une grande partie de ses soldats, qui firent leur soumission, fut obligé de se rejeter dans les montagnes de Ronda. Lopez-Baños prit alors le parti de repasser le Guadalquivir et de se diriger sur Huelba, où il comptait s'embarquer pour Cadix. Mais le général Bourmont, informé de ce mouvement, donna ordre à

son avant-garde, commandée par le général Lauriston, qui s'avançait sur Séville, de se diriger à la poursuite de l'ennemi par San-Lucar de Los-Magos. Le 19, cet officier général atteignit auprès de ce point l'arrière-garde de Lopez-Baños, qui tenta vainement d'opposer à sa cavalerie une résistance capable de l'arrêter. Vigoureusement chargée par le 9e de chasseurs et le 5e de hussards, elle fut culbutée, perdit deux étendards, 400 chevaux, et une quarantaine de voitures. Néanmoins, ce combat donna à l'infanterie espagnole le temps de s'embarquer à Huelba.

Le 24 juin, les deux colonnes composant l'armée d'expédition d'Andalousie se trouvèrent réunies devant Cadix.

Forces des Français et des constitutionnels en Catalogne.— Ainsi que nous l'avons dit précédemment, trois divisions françaises, de trois brigades chacune, étaient destinées à agir en Catalogne, sous les ordres du maréchal Moncey. Les divisions étaient commandées par MM. les lieutenants généraux comte Curial, baron de Damas et vicomte Donnadieu, et présentaient un effectif de 21,000 hommes.

Le baron d'Éroles était à la tête de 10,000 royalistes catalans armés, dont le temps avait seul empêché de régulariser l'organisation militaire.

L'armée constitutionnelle opposée au 4e corps, était sous les ordres du général en chef Mina, qui avait pour lieutenants les généraux Milans et Llobéra, et pour chef d'état-major le général Zorraquin. La force totale de cette armée s'élevait à plus de 36,000 hommes, savoir : 22,000 hommes de troupes de ligne et 14,000 miliciens. Un bataillon de transfuges français et italiens avait été formé à Barcelonne par les soins du gouverneur, le général Rotten, et placé sous les ordres du colonel piémontais Piacharotti. Le colonel Costa, connu par l'exaltation de ses principes révolutionnaires, avait le commandement en chef des milices de cette ville importante.

La défense des places fortes qui hérissent la Catalogne, telles que Figuières, Gironne, Urgel, Balaguer, Hostalrich, Barcelonne, Tortose, Lérida, Tarragone, etc., privait Mina d'une partie de ses forces. Il n'avait de disponible qu'environ 10 à 12,000 hommes de troupes de ligne et environ 5 ou 6000 miliciens. Durant la campagne, il organisa, avec les volontaires constitutionnels des districts occupés par les troupes françaises, plusieurs bandes de miquelets, qui furent, pour la plupart, placées sous le commandement du colonel Linati, mais dont les opérations n'eurent d'ailleurs qu'un résultat à peu près nul.

Commencement des hostilités. — Passage de la Fluvia. — Progrès de l'armée française. — Les opérations du corps d'armée destinée à agir contre la Catalogne, commencèrent le 21 avril par l'investissement de Figuières et l'occupation de la forteresse de Roses. Peu de jours auparavant, la vallée d'Arran avait été occupée par les Français.

Le 29 avril, l'armée commença à passer la Fluvia en présence des troupes constitutionnelles, commandées par Mina, Milans et Llobéra, qui se retirèrent aussitôt. Le maréchal Moncey entra le 2 mai à Girone. Quelques engagements partiels où les Français obtinrent l'avantage, eurent lieu à Castel-Follit et à Olot. — Mina, vivement poursuivi, se jeta dans les montagnes escarpées qui bordent la rive droite du Ter et gagna Berga. Milans et Llobéra se retirèrent sur San-Celoni. La division Donnadieu occupa Vich, la division Curial investit Ostalrich. Enfin, le 11 mai, Palamos et San-Féliu-de-Guixols tombèrent au pouvoir des Français.

Combat de Castel-Tersol. — Le général Donnadieu apprit à Vich que Milans et Llobéra, dans le but de rejoindre Mina, avaient concentré leurs forces dans les environs de Moya. — Le 17 mai, à quatre heures du matin, sa division se mit en marche. Le général était précédé par les brigades Laroche-Aymon et Saint-Priest, toutes deux dirigées sur Moya. Arrivé à l'embranchement du chemin de Castel-Tersol, il y trouva le comte Saint-Priest dans l'attente du retour d'une reconnaissance envoyée vers ce village. Cette reconnaissance paraissant trop lente à revenir, la brigade prit le parti de continuer son mouvement sur Moya, d'où le comte de Laroche-Aymon annonçait qu'il poussait un millier d'hommes devant lui. Bientôt les éclaireurs rejoignirent et firent connaître que l'ennemi occupait, à deux lieues de là, la position de Castel-Tersol. Le général Donnadieu ordonna sur-le-champ au 12e d'infanterie légère et aux Espagnols de Romagosa de se porter sur ce point. Il les suivit avec deux bataillons du 18e.

Le général, dans sa marche rapide sur Castel-Tersol, ne tarda pas à distinguer la ligne des bataillons constitutionnels. Ces derniers couronnaient un amphithéâtre de mamelons boisés et à pic, avec des bataillons régulièrement et habilement disposés. — Trois colonnes d'attaque furent aussitôt formées et s'élancèrent à l'ennemi, guidées par le général Romagosa, le chef d'état-major de La Nougarède et le colonel de La Poterie, du 12e léger. La colonne du général Romagosa était à gauche, celle de droite, sous les ordres du colonel La Poterie, était dirigée par le vicomte de Saint-Priest. Le général Donnadieu marchait avec la colonne du centre. Toutes trois gravirent presque sans tirer, et, la baïonnette en avant, un terrain escarpé, sous des feux croisés et nourris. En quatre heures, elles débusquèrent les constitutionnels de position en position, et les contraignirent à abandonner le champ de bataille qu'ils avaient eux-mêmes choisi, et à se retirer sur San-Féliu de Godina, et de là sur Barcelonne.

Combat de Mataro.— La ville de Mataro, située sur le bord de la mer, était occupée par 1,800 hommes de la division Curial, commandés par le général de Vence. Les constitutionnels, dans le but de détruire l'impression fâcheuse produite à Barcelonne, par leur défaite à Castel-Tersol, résolurent de s'emparer de Mataro.

Milans et Llobéra avaient réuni à Saint-André, sous les glacis de Barcelonne, cinq régiments d'infanterie de ligne (Barbastro, Africa, Cordova, Léon et Zamora,

présentant un total d'environ 4,000), le bataillon des transfuges français et italiens, près de 1,200 miliciens et 250 chevaux d'élite. Avec ces forces, triples des troupes françaises, à qui la défense de Mataro était confiée, ils espéraient surprendre cette place.

Pour doubler les chances de succès, ils résolurent de tenter une attaque nocturne.

Dans ce but, la division constitutionnelle fut partagée en deux colonnes à peu près égales. L'une, avec laquelle resta la cavalerie, devait, sous les ordres de Llobéra, marcher par la route qui borde la mer, et attaquer Mataro du côté de Barcelonne. L'autre, commandée par Milans, devait, en suivant la ligne des rochers, arriver par les hauteurs sur les collines boisées qui dominent la ville du côté de Granolles, et entrer dans Mataro en même temps que Llobéra, mais dans une direction opposée.

Les colonnes partirent de Saint-André, le 23 mai, à cinq heures du soir. Celle de Llobéra, qui suivait la grande route, arriva la première à deux heures du matin en vue de la ville. La garde avancée, prise à l'improviste, ne put pas se maintenir dans la maison qu'elle occupait. Elle se replia sur le faubourg où se trouvaient les voltigeurs du 1er bataillon du 6e léger, qui, au bruit des premiers coups de fusil, avaient pris les armes et s'étaient rangés en bataille. La fusillade s'engagea d'une manière active. La résistance obstinée de cette poignée de braves donna au général de Vence le temps de faire monter à cheval le 18e de chasseurs, de rassembler le 6e léger, et d'arriver au lieu du combat.

Aussitôt, la grand'garde, soutenue par la compagnie des voltigeurs et par quelques cavaliers, s'élança la baïonnette en avant, reprit le peu de terrain qu'elle avait perdu, et chassa l'ennemi de la maison du poste avancé. Après trois quarts d'heure de combat, les constitutionnels, enfoncés par le 6e léger, culbutés par les chasseurs, prirent la fuite sur Premia, où Llobéra s'occupa à reformer ses bataillons.

Le général de Vence l'avait poursuivi jusqu'au torrent qui est en avant de Villazar. Ignorant les mouvements de l'ennemi, il avait formé son infanterie et sa cavalerie entre la mer et la grande route. Comme le jour commençait à poindre, il se disposait à profiter de ses avantages et à poursuivre vigoureusement Llobéra. Tout à coup, un feu roulant de mousqueterie se fit entendre à la droite de Mataro. C'était la colonne de Milans qui débouchait par la route de Granolles et qui avait devant elle un bataillon du 7e de ligne et quatre compagnies du 28e. La résistance de ces troupes sur ce point n'était pas moins opiniâtre que ne l'avait été celle des voltigeurs du 6e léger.

Le général de Vence se décida à couper la retraite à cette imprudente colonne. Laissant un bataillon et un escadron sur la route marine pour couvrir Mataro de ce côté, il se porta rapidement avec deux escadrons et un bataillon en arrière du mamelon d'où Milans attaquait la ville.

Les Espagnols, pris en flanc par une partie du 6e léger et 18e de chasseurs, attaqués de front par le bataillon du 7e de ligne, ne tardèrent pas à être culbutés et cherchèrent leur salut dans les montagnes et sur les rochers où la cavalerie ne pouvait les atteindre. Le général, attachant à leur poursuite deux bataillons du 6e et du 7e de ligne, reprit, avec ce qui lui restait de troupes, la poursuite de ce qui s'était enfui directement sur Barcelonne. La route marine était couverte de morts et de blessés. Les fuyards avaient jeté leurs sacs, leurs armes et même leurs schakos.

Après avoir traversé Villazar-del-Mar, arrivé à Premia, on entendit une fusillade dans la direction de Villazar-de-Ariba. Les reconnaissances envoyées rapportèrent que c'était l'arrière-garde de Llobéra qui, réunie par les hauteurs aux débris de la colonne de Milans, tenait contre le bataillon du 7e et celui du 6e léger.

Dans le même moment le général Picot de Peccadeuc fit savoir au marquis de Vence qu'il arrivait à Villazar-del-Mar avec deux bataillons. Le général de Vence, laissant cent chevaux sur la route marine, engagea le général Peccadeuc à garder sa position de Villazar-del-Mar, et se porta lui-même à l'appui de sa colonne de droite qui attaquait Villazar-de-Ariba. Lorsqu'il y arriva, le village avait été emporté, l'ennemi fuyait dans toutes les directions.

Attaque et défense de Vich. — Mina, après avoir poussé des reconnaissances vers Caldès et vers Moya, et après s'être convaincu de l'inutilité d'une tentative pour rejoindre ses lieutenants, jugea qu'il lui faudrait chercher de nouveau dans les montagnes escarpées et couvertes de bois qui se trouvent entre Vich, Ripoll et Berga, le refuge d'où il était sorti pour descendre dans la plaine de Cardona, à moins qu'il ne réussît à placer le Ter entre ses troupes harassées et la division du général Donnadieu dont une partie était à sa poursuite et menaçait d'entamer son arrière-garde. Obligé, pour l'éviter, de marcher le jour et la nuit, il arriva le 24 mai au soir à Saint-Féliu de Sassera, à quatre lieues de Vich. Là il résolut de tenter auprès de cette ville le passage du fleuve. Il se serait ainsi trouvé à portée de places encore occupées par ses troupes, et dans un pays dégarni de forces françaises, le maréchal Moncey s'étant porté en avant d'Ostalrich avec la plus grande partie de son corps. La prise de Vich devait puissamment contribuer à relever le courage de ses troupes, abattu par tant d'échecs successifs, et à rétablir le moral de ses partisans dans les villes occupées par l'armée française.

Vich, placé sur la rive droite du Ter, n'avait alors pour garnison qu'un bataillon du 8e de ligne, fort de 400 hommes, et quatre compagnies du corps de Romagosa, présentant un égal nombre de soldats.

Cette ville, qui compte 8,500 habitants, n'a pour défense qu'un simple mur non-flanqué de tours. Elle est située dans une plaine fort étendue, et est attaquable par neuf portes différentes.

Le 25 mai, à cinq heures du matin, Mina déboucha dans la plaine par le chemin de San-Julian-de-San-Juan. Son infanterie se divisa aussitôt en plusieurs colonnes, qui se portèrent rapidement sur les différentes issues de la ville, en s'attachant principalement aux portes

de Saint-Joseph, des Capucins, de la Rambla et de San-Pedro. Une partie des miquelets constitutionnels s'emparèrent des maisons du faubourg et des jardins environnants, et commencèrent aussitôt un feu terrible contre la garnison qui avait pris les armes aux premiers coups de fusil. Toutes les portes avaient été fermées et barricadées avec une promptitude étonnante. Tous les postes avaient été occupés d'après les ordres du colonel de Salperwick (du 8e de ligne), de manière à pouvoir, malgré l'inégalité du nombre, faire partout face à l'ennemi. Des tirailleurs, placés dans les maisons voisines du faubourg, répondaient à la fusillade des miquelets. Une compagnie de voltigeurs, qui avait été envoyée en reconnaissance, et qui devait faire entrer quelques vivres dans la place, tomba, avec un troupeau de bœufs qu'elle ramenait, au milieu de la ligne ennemie. Mina la fit à l'instant attaquer par sa cavalerie. Les voltigeurs, formant un carré, continuèrent en combattant leur marche sur la place. Le colonel de Salperwick s'aperçut de la position critique de ces braves. Il ordonna une sortie afin de protéger leur rentrée dans la ville, qui fut heureusement effectuée malgré les efforts des cavaliers constitutionnels pour l'empêcher. Ce fut alors que les troupes françaises éprouvèrent leur plus grande perte. Un sous-lieutenant et deux soldats furent tués. Le capitaine des voltigeurs et vingt soldats furent blessés. La perte de l'ennemi fut beaucoup plus considérable. Le capitaine qui commandait le détachement de cavalerie chargé de poursuivre nos voltigeurs, fut tué à la porte même de la ville.

L'ennemi, dont les forces s'élevaient à plus de 3,000 hommes d'infanterie et 300 chevaux, attaqua avec une détermination qui ne lui était point ordinaire. Il s'était muni d'échelles pour escalader les murs. Mais aucune de ces tentatives ne lui réussit. Il fut partout repoussé avec intrépidité par les soldats français, par les soldats espagnols et par les royalistes même de la ville, qui, dans cette circonstance, montrèrent une résolution qu'on n'attendait pas d'eux. Ce fut dans une de ces attaques, et au moment où il cherchait à ramener au feu les soldats découragés par la résistance qu'ils éprouvaient, que le général Zorraquin, chef d'état-major de Mina, tomba grièvement blessé d'une balle au bas-ventre.

L'action durait depuis cinq heures du matin, et il était déjà plus de midi. Mina n'avait obtenu aucun avantage sur une garnison qu'il avait espéré enlever presque sans coup férir. Cette résistance inattendue, qui lui avait fait perdre plusieurs heures devant la place, la blessure mortelle du général Zorraquin, qui avait jeté le trouble parmi les soldats constitutionnels, enfin l'approche de la division Donnadieu, furent pour lui autant de motifs pour renoncer au dessein de traverser le Ter qu'il avait primitivement conçu et qu'il n'aurait pas pu exécuter alors sans danger. Il commença sa retraite à midi et demi, et rentra dans les montagnes en emportant avec lui tous ses blessés, dont une grande partie succomba aux fatigues d'une route pénible.

La défense d'une ville aussi étendue, avec une garnison de 800 hommes contre des forces plus que quadruples, fit le plus grand honneur à M. de Salperwick, et aux soldats qui combattirent sous ses ordres.

Retraite de Mina sur Urgel. — Fausse manœuvre. — Combat de Palau. — Gorrea met bas les armes. — Repoussé de Vich, Mina se retira dans Urgel, d'où le manque de vivres ne tarda pas à le faire sortir; mais au lieu de se retirer sur Barcelonne, il résolut de gagner Figuières; à peine avait-il commencé ce mouvement, et était-il arrivé à Llorona, qu'entouré des colonnes françaises lancées sur ses traces, il reconnut la fausse manœuvre qu'il avait faite. Il ne lui restait plus d'autre ressource que de livrer un combat qu'il voulait éviter à tout prix, prévoyant sans doute que l'issue lui en serait funeste, ou bien de regagner Urgel. Mais pour tenter cette retraite, il fallait se hâter; le chemin qui l'avait conduit à Llorona était déjà occupé par les Français. Il dut chercher une nouvelle route: il se jeta donc dans le Serrat, pays le plus difficile de la chaîne des Pyrénées orientales, et commença, en suivant des sentiers tracés par les chèvres sur les crêtes les plus élevées des montagnes, une marche qui, par sa précipitation, ressemblait à une fuite. Il espérait ainsi gagner la Cerdagne avant que les troupes du baron d'Éroles et les soldats du général Saint-Priest y fussent arrivés. Les difficultés qu'il avait à surmonter ne l'effrayaient pas; il comptait même sur ces obstacles pour lasser nos soldats et les dégoûter d'une poursuite qu'il espérait rendre inutile par la vélocité de sa course.

Le 13 juin au soir, et par un temps affreux, il arriva au sommet de la montagne de Vouri, située non loin du col d'Antose et près des sources de la Sègre et du Ter. Il y tint conseil avec ses officiers. Sa division se trouvait déjà réduite à moins de 2,500 hommes, à cause des traînards qu'il avait laissés en arrière. Tous ses mulets étaient déferrés; les soldats, harassés de fatigue, manquaient de pain. Cette raison le décida à diviser sa colonne. Sa situation était difficile. Le général Saint-Priest et le baron d'Éroles manœuvraient sur sa gauche. Sur sa droite se trouvait le général Rottembourg qui avait suivi la frontière en observant ses mouvements, afin de protéger toujours le territoire français.

Mina plaça 1,000 hommes sous les ordres du colonel Gorréa, et en conserva 1,500 sous son commandement. Ces deux divisions commencèrent simultanément le 14 leur mouvement. Gorréa, se dirigeant sur Palau, afin de regagner Urgel par la rive gauche de la Sègre, et Mina sur Err, pour passer entre Mont-Louis et Puycerda, et tenter un chemin par la rive droite. Dans la situation désespérée où il se trouvait, le général constitutionnel avait pensé qu'il fallait diviser les chances de destruction, il espérait qu'une des deux colonnes réussirait à tromper la vigilance de nos soldats et à rentrer dans Urgel.

La colonne de Gorréa rencontra, le 14, au moment où elle allait pénétrer dans la Cerdagne, la brigade du général Saint-Priest, qui, en forçant les marches, était parvenue à joindre l'ennemi. Nos soldats venaient de

Modon

Ibrahim Pacha

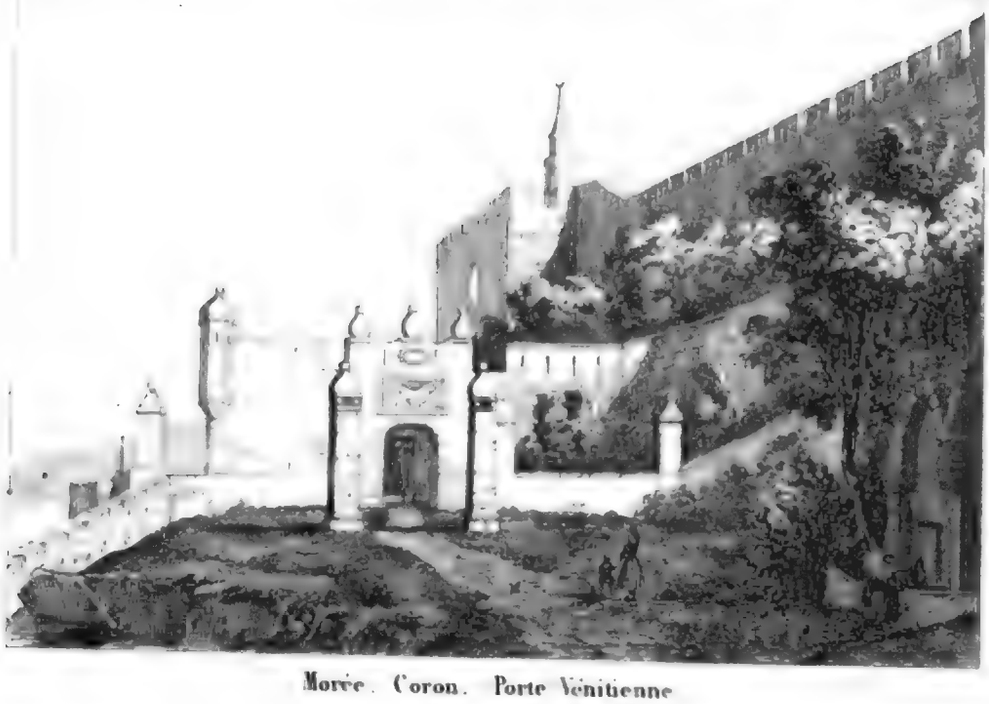
Constantin Canaris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Corinthe.

Google



Morée. Coron. Porte Vénitienne

Maison.

de Rigny.

Digitized by Google

Generated by Cubebot

Navarin

faire, en six heures, et par des chemins affreux, un trajet que l'on met ordinairement dix heures à franchir. Oubliant leurs fatigues, ils attaquèrent l'ennemi avec résolution, et taillèrent en pièces tous ceux qui ne prirent pas la fuite : ce fut le plus petit nombre.

Les débris des constitutionnels profitèrent de la nuit pour se rallier dans les bois de Palau, d'où deux bataillons du 2e de ligne les débusquèrent après avoir essuyé une décharge à bout portant. Les ennemis, couchés à plat-ventre, s'étaient relevés inopinément à l'approche des Français. Leur résistance fut inutile, et ils durent poursuivre leur retraite précipitée sur Aja, où, trouvant en position le général Romagosa, et se voyant entourés, ils se décidèrent à mettre bas les armes. — 900 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le colonel Gorréa, le secrétaire et un aide de camp de Mina, tombèrent au pouvoir des Français. La colonne de Mina, harcelée et dispersée, ne fut guère plus heureuse que celle de Gorréa. 500 hommes seulement rentrèrent dans Urgel. Mina lui-même faillit être pris, et n'arriva dans le fort qu'à la faveur d'un déguisement.

Investissement de Barcelonne. — Combat de Molins-del-Rey. — L'investissement de Barcelonne avait commencé le 8 juillet. A l'approche des troupes françaises, Milans et Llobéra ne s'y étaient pas renfermés. Laissant au gouverneur Rotten le soin de défendre la place, ils s'étaient chargés d'inquiéter sur les derrières les divisions occupées au blocus, et pour attendre un moment plus favorable, ils avaient pris position sur la rive droite du Llobrégat, Milans au pont de Molins-del-Rey, Llobéra à Martorell.

Leur ligne s'étendait sur la chaîne des montagnes qui borde la rivière entre ces deux points. Afin d'ajouter aux avantages de cette position, couverte alors par les eaux du fleuve grossi par de fortes pluies, le pont de Martorell avait été barricadé, et Milans, chargé de défendre le passage de celui de Molins-del-Rey, avait fait créneler une maison qui domine le pont sur la rive gauche et qui peut en défendre les approches.

La division Donnadieu, qui était à Sabadell et à San-Cugat, reçut l'ordre d'attaquer l'ennemi : la brigade Saint-Priest en était alors détachée, et le général Donnadieu n'avait conservé avec lui que les 3e et 18e de ligne, le 5e de chasseurs et le 6e de hussards. Le 9 juillet on se mit en mouvement. Le 18e de ligne fut, sous les ordres du général Achard, dirigé sur Martorell, où Llobéra avait quatre bataillons. Le 3e d'infanterie, avec les hussards et les chasseurs, marcha sur Molins-del-Rey, sous les ordres du général Laroche-Aymon. Milans avait placé au-delà du pont deux bataillons pour protéger les tirailleurs de la maison crénelée ; cinq autres bataillons occupaient, avec de l'artillerie, l'autre rive, et couronnaient les hauteurs au milieu desquelles passe la route de Tarragone.

Une vive fusillade atteignit la tête de la colonne du général Laroche-Aymon à son approche du village de Molins-del-Rey. Nos soldats y répondirent aussitôt et s'élancèrent à l'ennemi. Ils arrivaient par la route qui longe la rive gauche du fleuve de Martorell à Molins. Un bataillon, commandé par M. Lefol, formait la tête de la colonne. Ce brave officier, avec les compagnies du centre et des voltigeurs, se porta aussitôt sur la gauche du village, vers la hauteur où s'élevait la maison crénelée, et attaqua les bataillons ennemis qui, postés dans les vignes et favorisés par l'escarpement, faisaient un feu meurtrier sur la route. Après une résistance opiniâtre, la montagne fut enlevée, et la maison crénelée occupée par nos soldats. Pendant ce temps, la compagnie de grenadiers se portait sur le village, et en chassait l'ennemi, qui fut rejeté sur le pont, après avoir éprouvé une perte considérable. Le reste du 3e de ligne suivait avec le 5e de chasseurs et le 6e de hussards.

A l'arrivée du renfort qui venait la soutenir, à la voix de son colonel, la compagnie de grenadiers qui, après avoir emporté le village, s'était massée derrière les premières maisons et répondait au feu des constitutionnels, s'élança vers le pont dont elle était séparée par une chaussée découverte d'environ une demi-portée de fusil de longueur. Le feu de l'ennemi redoubla, mais l'espace fut franchi en peu d'instants; le brave capitaine de grenadiers fut blessé; le capitaine Fenaux, frappé d'une balle au front, tomba mort. Le colonel Des Odoards eut son cheval tué sous lui.

Le général Laroche-Aymon arriva en ce moment avec le bataillon qui venait d'emporter la maison crénelée. «A la baïonnette!» s'écria-t-il. L'ennemi fut de nouveau attaqué avec vigueur. En peu d'instants le pont fut enlevé. Les constitutionnels prirent la fuite, et parvinrent à se reformer derrière les bataillons postés sur les hauteurs qui dominent la route de Tarragone.

Cependant le général Donnadieu, qui avait marché vers Martorell avec la colonne du général Achard, s'était convaincu de l'impossibilité d'y traverser le Llobrégat faute d'un passage guéable, et croyant que l'ennemi avait coupé le pont, se décida à redescendre vers Molins-del-Rey. Au moment où ce mouvement commençait, le bruit d'une fusillade lointaine lui fit connaître que le général Laroche-Aymon était aux prises avec l'ennemi. Donnant aussitôt ordre au général Achard de presser la marche, il partit au galop vers le point où la fusillade redoublait. Après avoir fait trois lieues en moins d'une heure, il arriva à Molins-del-Rey, au moment où le pont venait d'être emporté. Peu d'instants lui suffirent pour reconnaître la position de l'ennemi. Il se porta alors au milieu des soldats qui gravissaient les mamelons, en répondant par une vive fusillade au feu terrible des constitutionnels. Faisant cesser de tirer, il ordonna une attaque à la baïonnette, et se plaça à la tête des soldats qui attaquaient le mamelon de droite, tandis que le mamelon de gauche était attaqué par le général Laroche-Aymon. Le centre de l'ennemi, en bataille sur la route de Tarragone, fut chargé par la cavalerie. La formidable position des constitutionnels fut bientôt enlevée.

Néanmoins Milans parvint encore à reformer ses soldats sur les montagnes au-delà du mamelon de droite. Tandis que le général Donnadieu se préparait à attaquer de nouveau l'ennemi dans cette troisième posi-

Digitized by Google

tion, le général Achard traversait le pont et reçut aussitôt l'ordre de remonter le Llobrégat, d'attaquer Llobéra, qui se trouvait à Martorell, et de s'emparer de cette ville.

Cependant le général Donnadieu, après avoir placé en batterie son artillerie de montagne, qui jusqu'alors avait peu servi, forma ses colonnes d'attaque, et recommença l'action. Le colonel piémontais, commandant des transfuges, fut coupé en deux par un obus. Sa mort devint le signal d'une déroute générale. Les constitutionnels s'enfuirent ; les uns suivant la grande route de Tarragone jusqu'au col d'Ordal, où ils furent poursuivis et chargés par la cavalerie française ; les autres dans la direction de Martorell, dont Llobéra venait d'être chassé, après un sanglant combat, par le général Achard.

Le général Donnadieu, arrivé à Sladoner, envoya sur sa droite deux bataillons, afin de couper la retraite à la colonne de Llobéra, qui se dirigeait, pour rejoindre Milans, vers Villa-Franca. En ce moment arriva, avec le 1er léger, le maréchal Moncey, pour être témoin de cet heureux résultat ; il avait été précédé par le 26e de ligne, qui, détaché de la brigade Vasserot, avait pris part aux diverses attaques sur la route de Tarragone, pendant la poursuite des fuyards. Le maréchal, certain que Llobéra et Milans venaient d'être trop maltraités pour songer à inquiéter de quelque temps le blocus de Barcelonne, rappela ses troupes dans les cantonnements qu'elles occupaient autour de cette place. La division Donnadieu prit position à l'Hospitalet et à San-Féliu, où elle fut chargée de tenir en respect la garnison de la citadelle de Mont-Joui, et d'observer l'embouchure du Llobrégat.

Marche du 2e corps sur Valence. — Son entrée dans cette ville. — Le 2e corps s'était arrêté quelque temps à Sarragosse, dans le but d'appuyer, si cela était nécessaire, les opérations du 1er corps, marchant sur Madrid.—On supposait que Ballesteros se retirerait par Guadalaxara sur la capitale de l'Espagne. Le général espagnol ayant pris le parti de se replier vers Valence, le général français l'y suivit, après avoir chargé la division Pamphyle-Lacroix d'établir ses communications avec l'armée de Catalogne. Cette division exécuta sa mission, elle battit l'ennemi, près de Monzon, de Soses et d'Alcaras, rencontra le 25 mai à Agramunt, les troupes du baron d'Éroles, et eût à la fois connaissance des succès de l'armée de Catalogne et de la position critique de Milans et de Llobéra, alors acculés sur Barcelonne après leur défaite à Mataro.

En se retirant dans le royaume de Valence, Ballesteros avait trouvé les royalistes déjà maîtres de l'importante citadelle de Murviedro, occupés à presser activement le siége de Valence. Sa présence fit changer l'état des choses, les royalistes obligés de céder au nombre regagnèrent les montagnes, et d'assiégeants qu'ils étaient devant Valence, devinrent assiégés dans Murviedro, qui fut à l'instant investi par les troupes constitutionnelles.

Arrivés à Teruel, le général Molitor apprit la situation critique des défenseurs de Murviedro ; il y marcha aussitôt et força Ballesteros à en lever le siége, et à se retirer au-delà de Valence, derrière le Jucar, entre Alcira et Carcagente. — Ballesteros comptait encore autour de lui 18,000 hommes de troupes de ligne.

Le général Molitor avec l'armée française, entra dans Valence le 13 juin.

Combat d'Alcira. — Entrée à Murcie. — La brigade Bonnemains (avant-garde du 2e corps) ne s'était point arrêtée à Valence. Renforcée de deux bataillons et de deux pièces d'artillerie légère, elle avait, en suivant les traces de l'ennemi, poussé, dès le 13 juin, jusqu'à Silla, sur les bords du lac d'Albuféra. Après une marche de nuit, elle atteignit, le 14, l'arrière-garde de Ballesteros à Algemesi, la culbuta et arriva à huit heures du matin devant Alcira. Cette ville, autour de laquelle Ballesteros avait concentré ses forces, est située dans une île sur le Jucar, auprès de l'embranchement de cette rivière avec la rivière de Réquena. Le pont qui conduit à Valence est défendu par un ouvrage fortifié, au-delà duquel se trouve un faubourg. La rive gauche, par où arrivaient les troupes françaises, est particulièrement cultivée en rizières pour l'entretien desquelles les habitants ont établi des écluses et fait des coupures qui privent le Jucar d'une grande partie de ses eaux. Les constitutionnels, pour ajouter aux avantages de leur position déjà si belle et si militaire, avaient, en détruisant les écluses, fait assez grossir la rivière, pour qu'elle ne fût guéable sur aucun point.

Ballesteros avait chargé 1,800 fantassins d'élite et 150 dragons de la défense du pont d'Alcira. Deux pièces d'artillerie battaient la chaussée au-delà de la tête de pont. Le reste des troupes constitutionnelles était échelonné à Carcagente, sur la route de San-Félipe. Ces troupes, qui appuyaient la défense d'Alcira, s'élevaient à plus de 10,000 hommes.

Le général Bonnemains, après avoir reconnu la position de l'ennemi, lança les deux compagnies de voltigeurs du 4e léger sur les maisons du faubourg qui faisaient face au front d'attaque défendu par la tête de pont avec un pont-levis. Malgré le feu bien nourri des constitutionnels, les voltigeurs français, ainsi que quatre autres compagnies, parvinrent à s'établir dans ces maisons, et à entretenir une fusillade très vive, tandis que le général Bonnemains cherchait à faire rétablir les écluses détruites pour pouvoir passer le Jucar à gué. Ce travail durait depuis près de quatre heures, pendant lesquelles le feu n'avait pas discontinué. L'ennemi avait l'avantage de pouvoir faire usage de son artillerie; mais du côté des Français, les combattants se trouvaient à couvert par les maisons des faubourgs, et les travailleurs aux écluses derrière les digues.

Cependant les choses restaient toujours au même point et les Français en éprouvaient une vive impatience. Le général Bonnemains profita de leur ardeur pour leur ordonner d'escalader la tête de pont. Ils s'élancèrent aux cris de *vive le roi!* Mais à peine s'avançaient-ils au pas de charge, que l'ennemi évacua cet ouvrage et leva le pont-levis. Il fallut quelque

temps pour le baisser; l'ennemi en profita pour s'échapper. Cependant les 150 dragons voulurent tenir dans le faubourg au-delà de la ville; mais les voltigeurs, soutenus par des piquets des 10e et 19e de chasseurs, les chargèrent avec intrépidité, en tuèrent un grand nombre, et leur firent plusieurs prisonniers. L'ennemi s'efforça aussi de sauver ses deux pièces d'artillerie, mais les braves voltigeurs s'en emparèrent également. Plusieurs centaines de soldats furent pris dans la déroute, et beaucoup se présentèrent comme déserteurs. L'ennemi eut plusieurs tués et beaucoup de blessés. Des magasins assez considérables que Ballesteros avait à Alcira tombèrent au pouvoir des Français, dont les troupes montrèrent, dans toute cette affaire, beaucoup d'élan, de sang-froid et de valeur.

Le 2e corps avait enlevé à l'ennemi, en moins d'une semaine et dans le seul royaume de Valence, 120 pièces de canon.

Tandis que les généraux royalistes Semperé et Capapé balayaient la province de Cuença, et que Tortose, Peniscola et Vinaros ouvraient leurs portes aux troupes de Ferdinand VII, le général constitutionnel Ballesteros se retirait dans le royaume de Murcie et de là sur Grenade.

Le général Molitor suivait ses mouvements. Il entra à Murcie avec la division Loverdo, le 7 juillet, s'arrêta dans cette ville quelques jours, pour envoyer des troupes en observation devant Carthage et Alicante, puis continua sa marche vers Grenade.

Prise de Lorca. — La forteresse de Lorca, placée sur un rocher à pic qui domine la ville de ce nom, commandait la route que suivait le 2e corps. La nécessité d'arriver promptement ne permettait pas de songer à commencer un siége régulier qui eût traîné en longueur et suspendu la marche de nos troupes. Il fallait cependant prendre Lorca. On résolut de tenter sur cette place un coup de main, tel que les annales de la guerre en offrent peu d'exemples.

Le rocher sur lequel cette citadelle est située est à pic, extrêmement élevé et escarpé de tous les côtés. Les fortifications se composent de trois enceintes d'un abord difficile, et défendues par plusieurs batteries dont les feux croisés commandent toutes les routes des environs. Les murailles, ainsi que l'escarpement, n'ont pas moins de soixante pieds de hauteur. L'art de l'ingénieur y a tellement concentré les moyens de défense, qu'il suffit de peu de monde pour la sûreté de la place. Ballesteros y avait placé 600 hommes d'élite, commandés par un officier qui lui était dévoué, le brigadier Gonzalez Menchaca; des munitions de toute espèce en grande quantité et dix-huit pièces de canon de gros calibre en complétaient l'armement.

L'avant-garde de la division Loverdo, commandée par le général Bonnemains, arriva le 12 juillet au matin devant Lorca. Les éclaireurs furent reçus d'abord à coups de canon. Un parlementaire envoyé au gouverneur revint avec la réponse que la garnison était décidée à une vigoureuse défense, et qu'elle rejetait toute proposition de capituler. Le général Bonnemains fit aussitôt investir la ville par sa cavalerie. Toute la journée fut employée à reconnaître les approches de la forteresse, et à s'informer des points par où elle pouvait être attaquée. On reconnut qu'elle n'avait qu'une seule entrée, et que l'escarpement rendait inutile toute espèce d'attaque par un autre point que la route qui conduit à cette entrée.

Le général fit ses dispositions en conséquence. Il fit occuper, à dix heures du soir, par le 4e léger, la ville que l'ennemi avait évacuée pour se renfermer dans la citadelle, et plaça des tirailleurs dans tous les clochers de la haute ville, dont l'élévation égalait la hauteur des remparts du fort. Les collines des environs furent couvertes par les habitants armés, qui s'étaient réunis aux troupes françaises.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'ennemi, voyant les dispositions qui avaient été faites, dirigea le feu de son artillerie et de son infanterie sur les clochers et sur les positions voisines. Les Français y ripostèrent vivement, notamment les tirailleurs placés dans le clocher de Saint-Christoval, dont la fusillade fit beaucoup de mal aux artilleurs de la forteresse. Pendant ce combat, qui dura cinq heures, le général Bonnemains faisait apporter un grand nombre d'échelles, et menaçait les points les plus faibles. Ces dispositions hardies, la vivacité du feu qui redoublait sur tous les points, l'approche du général Loverdo avec la brigade Corsin, les cris des soldats français, ceux des paysans royalistes, semblaient jeter l'étonnement et le trouble dans la garnison. Alors les compagnies de carabiniers, postées derrière le couvent de Santa-Maria, et prêtes à déboucher vis-à-vis de la seule entrée de la forteresse, profitèrent de l'hésitation de l'ennemi, manifestée par le ralentissement de son feu, s'élancèrent au pas de charge à travers les rochers, et, malgré l'escarpement du terrain et le feu de l'ennemi qui, à leur aspect, reprit sa première vivacité, gravirent la route du fort, et franchirent la première barrière enfoncée par le sapeur Vieux. — L'ennemi ébranlé se massa derrière le pont-levis, qu'il n'eut pas le temps de bien assurer. L'ardeur des carabiniers était telle qu'ils surmontèrent ce nouvel obstacle en passant sur les traverses et les gardes. Les soldats Faure, Eynard et Ducoing donnèrent cet exemple d'intrépidité. Le pont-levis fut aussitôt abaissé par eux, et les autres compagnies du 1er bataillon purent venir les appuyer. Le feu devint alors terrible de part et d'autre. Cependant les braves carabiniers pénétrèrent encore dans la seconde enceinte, et forcèrent l'ennemi à se retirer dans l'enceinte supérieure. Alors la garnison demanda à capituler, ce qui lui fut accordé à la seule condition de la vie sauve.

Marche sur Grenade. — Position critique des constitutionnels. — Combat de Guadalhuertuna. — La position de l'armée constitutionnelle était critique. Un conseil de guerre eut lieu à Grenade. Outre le général Ballesteros et son lieutenant le général Balanzat, le général Zayas, qui commandait la division constitutionnelle du royaume de Grenade, et le général Villa-Campa, qui s'était retiré de ce côté après l'affaire

d'Utrera, y prirent part. Il fut décidé que, puisque l'armée française marchait sur le centre de l'armée constitutionnelle, dont les deux ailes se trouvaient sans communication depuis l'occupation de Lorca, on profiterait de la manière la plus avantageuse de cette position que les événements militaires avaient amenée. Il fut résolu que Zayas et Villa-Campa restant à Grenade pour s'opposer de front à l'armée française, Ballesteros et Balanzat se jetteraient sur la droite avec le gros de l'armée espagnole, et qu'enfin, pour achever de l'envelopper, Chapalanguera et Torrijos, en effectuant leur réunion opèreraient sur les derrières. Cette manœuvre, qui ne manquait pas d'habileté, ne fut exécutée qu'en partie, à cause de la rapidité de la marche du général Molitor. Chapalanguera et Torrijos ne purent pas effectuer leur mouvement; celui de Ballesteros, grâce à la prévoyance et aux mesures du général en chef de l'armée française, n'eut, comme on va le voir tout à l'heure, de résultat désastreux que pour les troupes constitutionnelles.

Le général Molitor, arrivé le 24 juillet à Guadix avec l'avant-garde de la division Loverdo, commandée par le général Bonnemains, apprit que l'armée ennemie, qui s'était toujours retirée devant ses troupes, s'était enfin arrêtée, et avait pris position pour les attendre.

Suivant le plan arrêté, le général Zayas était resté à Grenade. Ballesteros et Balanzat, avec le gros et l'élite des forces constitutionnelles, s'étaient avancés le plus secrètement possible des environs de Grenade, et, s'étant portés sur le flanc droit de la route de Guadix, avaient pris position à Guadalhuertuna. Espérant avoir dérobé leurs mouvements au général Molitor, ils comptaient que celui-ci marcherait sur Grenade sans les apercevoir, et qu'alors le 2e corps se trouverait enveloppé. Afin de mieux assurer le succès de cette manœuvre, le général Zayas, usant d'une ruse que la guerre seule semble permettre, feignit de vouloir abandonner Grenade, et fit proposer au général Molitor, afin de lui inspirer plus de confiance et de l'engager davantage à s'avancer sur cette ville, d'y laisser, pour maintenir la tranquillité publique, un bataillon qui ne la quitterait qu'au moment de l'entrée des troupes françaises. Lorsque son parlementaire se présenta, le général Molitor venait de découvrir le mouvement du général Ballesteros. Il comprit aussitôt quel était le but de la proposition du général Zayas, et, tout en acceptant la capitulation offerte pour Grenade, il continua les dispositions qu'il avait prises pour marcher le lendemain à l'ennemi et pour l'attaquer.

Il se porta immédiatement de sa personne avec toute la division Loverdo, de Guadix sur Moréda. Le général Pelleport eut ordre de s'avancer de Gor sur Guélago; le général Domon, qui arrivait à Baza, marcha sur Almiar.

L'ennemi comptait beaucoup sur sa cavalerie, qui, en effet, était composée de vieux soldats. Il la présenta donc en avant de Guadalhuertuna, au nombre de 1,200 chevaux. Le général français n'avait sur ce point à lui en opposer que 400 qui avaient marché douze heures. Le général Bonnemains commandait cette avant-garde; il n'hésita point à attaquer. Les escadrons ennemis, placés en avant et dans l'intérieur de la ville, furent d'abord culbutés. Ensuite, trois charges en règle eurent lieu sur 1,000 chevaux, qui, après avoir opposé une résistance opiniâtre, furent renversés par les chasseurs français, mis dans une déroute complète et poursuivis jusqu'à deux lieues de Guadalhuertuna. L'ennemi laissa le champ de bataille couvert d'armes, de blessés et de morts.

Bataille de Campillo-de-Arenas. — Entrée à Grenade.—Capitulation du corps de Ballesteros.—Le 27, le général Molitor apprit que le général Ballesteros prenait, avec son armée, la position de Campillo-de-Arenas. Il n'avait que 7,000 hommes disponibles; néanmoins, il persista à d'attaquer l'ennemi le lendemain.

L'armée constitutionnelle, considérablement affaiblie par les pertes successives que la chance des combats et surtout la désertion lui avaient fait éprouver, comptait cependant encore 12,000 baïonnettes et sabres. La majeure partie des soldats étaient aguerris et dévoués aux cortès. La position qu'elle occupait était formidable.

La vallée de Campillo s'étend entre le royaume de Grenade et celui de Jaen. Elle est formée par deux chaînes de montagnes, la Sierra de las Albuñuelas, qui regarde Grenade, et la Sierra del Castillo (ainsi nommée des ruines d'un vieux château bâti par les Maures sur sa crête la plus élevée), qui regarde Jaen. Le bourg de Campillo-de-Arenas est situé sur la rive droite d'un torrent (le Dormillo) et dans la partie la moins étroite de la vallée, que ce torrent traverse dans toute sa longueur, et dont il sort par le Puerto-de-Arenas, déchirement profond que ses eaux ont fait à la Sierra del Castillo. Les deux chaînes parallèles qui bordent la vallée sont réunies par une branche de montagnes escarpées qui partent du Puerto-de-Arenas et aboutissent au pied de Santa-Coloma, point culminant des Albuñuelas. La route directe de Grenade à Jaen passe par Campillo; mais cette route, impraticable pour les voitures, est peu fréquentée; en sortant de Campillo et jusqu'au moulin de Vélasco, situé à une lieue de là, elle se confond même avec le lit du Dormillo. Enfin, depuis Campillo jusqu'à Puerto-de-Arenas, la vallée se resserre de plus en plus; elle est en partie comblée par des pics considérables et des mamelons élevés, au milieu desquels serpente le torrent.

La route de Montehijar, par où l'armée française arrivait à l'ennemi, longe les Albuñuelas, depuis Santa-Coloma jusqu'à l'embranchement de la route de Grenade et du chemin de Novalejo. C'est sur cette chaîne de montagnes et sur leurs contre-forts que les constitutionnels étaient en bataille; leur gauche appuyée sur Santa-Coloma et leur droite sur Novalejo.

Le 28 juillet, les colonnes du 2e corps se mirent en marche et exécutèrent leurs mouvements avec un ordre et un ensemble parfaits.

A une petite lieue de Montehijar, le général en chef, marchant en avant de la division Pelleport avec une escorte de 50 chasseurs du 20e régiment, rencontra

une reconnaissance de 150 cavaliers espagnols, qui le reçut à coups de carabine. Aussitôt l'escorte, commandée par le capitaine de l'Enferna, fondit sur l'ennemi et le tailla en pièces. Un lieutenant-colonel, deux capitaines, un lieutenant et dix cavaliers restèrent percés de coups de lance sur le champ de bataille. Le reste fut dispersé et le plus grand nombre fait prisonnier. Ce début vigoureux était d'un bon augure.

Bientôt après, le général Loverdo, qui avait pris la direction de droite pour s'emparer d'abord des Albuñuelas, couronnées par l'ennemi, ne tarda pas à entrer en action. Une colonne d'infanterie, qui longeait son flanc droit et cherchait à manœuvrer sur ses derrières, gravissait les hauteurs de Santa Coloma. Le général Corsin la fit attaquer par un bataillon de voltigeurs aux ordres du commandant Bourckholtz-Fleury, soutenu par les 1er et 11e régiments de ligne. Cette attaque se fit avec tant d'intelligence et de résolution, que l'ennemi, malgré sa résistance, malgré l'avantage de la position et du nombre, fut repoussé des hauteurs de Santa-Coloma et poursuivi à travers les montagnes où il se retira en désordre. Le régiment léger d'Aragon fut en partie fait prisonnier, et laissa sur le terrain une quarantaine de morts, dont un lieutenant colonel, plusieurs officiers et beaucoup de blessés. Ce succès rendit les Français maîtres des Albuñuelas, où les 1er et 11e de ligne prirent position, ayant de l'autre côté de la route leur brave bataillon de voltigeurs.

Tandis que ces premiers résultats s'obtenaient à la droite de la division Loverdo, les voltigeurs des 4e et 8e légers, également réunis en bataillon, marchaient vers la montagne de Campillo, et ces deux régiments, conduits par le général Bonnemains, se dirigeaient vers les montagnes escarpées situées à gauche, et formant le prolongement de celles qu'on nomme Las-Albuñuelas, qui dominent précisément le point de Campillo.

En même temps le général en chef, à la tête de la division Pelleport, suivie des dragons du général Domon, continuait sa marche sur l'extrémité de la droite de la position des Espagnols. Arrivé à une demi-lieue de Campillo, à l'embranchement du chemin qui conduit à ce village, et de celui qui mène à Novalejo, le général Molitor voyant que le terrain devenait de plus en plus difficile, et qu'il ne pouvait y faire usage de son artillerie [1], la laissa à l'embranchement des débouchés sur Monteijar et Isnallos, sous la garde des deux bataillons, ce qui réduisit ses forces agissantes à moins de 6.000 hommes

Le général Saint-Chamans, avec les 4e et 20e de chasseurs à cheval, suivit la route jusqu'à Novalejo, d'où il chassa l'ennemi. Le général en chef, l'infanterie du général Pelleport, qui ne consistait plus qu'en quelques bataillons, et les dragons du général Domon firent tête de colonne à droite, se dirigeant directement sur Campillo, et descendirent dans le vallon où est situé ce village.

Les bataillons du général Pelleport, et les escadrons du général Saint-Chamans, arrivèrent en même temps à Campillo. Appuyée de deux compagnies de voltigeurs des 24e et 39e régiments, la cavalerie débusqua l'ennemi du village. Les troupes constitutionnelles couronnaient les premières hauteurs qui ferment la vallée immédiatement après Campillo. Le général Saint-Chamans les y attaqua avec impétuosité, et, après plusieurs charges brillantes, les poussa vivement sur la route de Cambil, où le général en chef le fit soutenir par un demi-bataillon du 39e, et où il parvint à se maintenir, malgré le feu plongeant et continu de l'ennemi, jusqu'à ce qu'il eût opéré sa jonction avec la division Loverdo.

Pendant ce temps, le 24e régiment et un bataillon du 39e, sous les ordres du général Buchet, avaient attaqué et gravi les hauteurs, qui, entre les deux chaînes de montagnes principales, dominent Campillo, et poussant l'ennemi devant eux, étaient parvenus, en dépit d'un feu meurtrier, à s'établir sur un plateau assez vaste au pied du Castillo, ayant en réserve les dragons Domon, qui étaient venus se former sur le même plateau où se trouvait aussi le général en chef.

De son côté, le général Loverdo, dès qu'il eut vu déboucher les têtes de colonne de la division Pelleport, dans la vallée de Campillo, fit porter le général Bonnemains vers le pic qui domine le moulin Velasco, situé sur le Dormillo, à une petite lieue plus bas que Campillo, et où l'avant-garde avait reconnu des éclaireurs ennemis. Le 1er bataillon du 8e léger fut lancé au pas de charge sur ce point difficile; et pendant qu'il escaladait les rochers où les constitutionnels s'étaient crus en sûreté, le 2e bataillon du même régiment les tournait et, entamant le régiment léger de Valence, dont la résistance avait été opiniâtre, parvenait à le mettre dans une déroute complète. Le drapeau, deux lieutenants colonels, cinq officiers et une cinquantaine de soldats restèrent au pouvoir des Français, et l'ennemi couvrit de ses morts et de ses blessés les revers de la montagne.

Le général Loverdo était maître du chemin de Cambil. Mais l'ennemi occupait en force les hauteurs entre Campillo et le Castillo. Il présentait sur ce point cinq régiments d'infanterie avec 800 chevaux.

La brigade Bonnemains fut rapidement portée au-delà du moulin de Velasco, et poussa en avant ses voltigeurs dans la direction de Campillo.

La majeure partie des troupes étaient engagées : le feu était extrêmement vif sur tous les points; l'ennemi disputait avec ténacité le terrain inextricable qu'il avait à défendre. Deux de ses régiments venaient de charger à la baïonnette sur les bataillons français qui les avaient repoussés. Alors sa cavalerie se retira en toute hâte par les crêtes du Castillo.

Cependant son infanterie, qui avait tenu dans plusieurs positions, et principalement au Cortijo del Castillo, fut successivement chassée de tous ses postes par les 4e et 8e légers, le 11e de ligne (division Loverdo) et par le 24e, tête de la colonne de la division Pelleport, que le général en chef avait fait déboucher sur la gauche du plateau. Un bataillon du 8e léger, ayant épuisé ses cartouches, chargea vaillamment à la baïon-

[1] La division Loverdo avait deux pièces de trois sur des affûts de montagne, qui furent transportées à dos de mulet jusqu'au champ de bataille.

nette. Le 1er de ligne, après s'être emparé du Puerto-de-Arenas, gardait le cours du Dormillo et les débouchés sur Cambil.

Pressée de toutes parts, l'infanterie ennemie essaya de se rallier une quatrième fois. Elle se retira dans la superbe position du Castillo, hérissa les rochers de tirailleurs, et couronna les crêtes par ses troupes.

Alors la 1re brigade de la division Loverdo, et les voltigeurs de la seconde, ayant en réserve le 11e de ligne, attaquèrent la position, avec une ardeur difficile à décrire, du côté de Puerto-de-Arenas, tandis que le 24e de ligne, soutenu par le 39e (division Pelleport), la tournaient et l'abordaient avec la même impétuosité sur l'autre face du saillant du Castillo, celle qui regarde Campillo. Les tirailleurs de l'ennemi, retranchés dans des rochers qui semblaient inaccessibles, en furent délogés à la baïonnette; ses lignes furent forcées sur tous les points de sa formidable position, et il fut contraint de se retirer en désordre sur Cambil, laissant derrière lui une grande quantité de prisonniers, de morts, de blessés, d'armes et de bagages. La poursuite dura jusqu'à la nuit à une demi-lieue de Charchelejos : l'aspérité du terrain, en empêchant l'action de l'artillerie et de la cavalerie, sauva, dans cette journée, d'une destruction totale le corps de Ballesteros, qui, le lendemain, se trouvait réduit à 8,000 hommes.

Après la bataille de Campillo, le général Molitor porta son quartier général à Grenade.

Le 4 août, par une convention conclue avec le général français, le général Ballesteros, avec son armée, reconnut l'autorité de la régence établie à Madrid au nom du roi Ferdinand.

Opérations en Galice et dans les Asturies. — Combats divers. — Le général Morillo commandait en Galice une armée assez considérable, et que le général en chef de l'armée française ne pouvait laisser derrière lui au moment où il allait s'avancer sur Madrid. Le duc d'Angoulême, en quittant Burgos, avait donc ordonné au général Bourcke de marcher par Carrion et Léon sur la Galice et d'y attaquer Morillo aussitôt que le royaume des Asturies et la province de la Montaña (Vieille Castille) seraient purgés des partis ennemis que l'on savait y être assez nombreux.

Le général Hubert, du 3e corps, fut chargé, avec une colonne mobile, de chasser les constitutionnels de ces deux provinces; il y réussit en peu de jours, battit l'ennemi le 21 juin à Pisuès, à Casta-Maria et à Puente-Viejo, le 23 à Couvion, près de Colunga, le 25 à Gijon et à Avilès; enfin il occupa le 27 l'importante ville d'Oviédo.

Le général Bourcke commençait dans le même temps son mouvement sur la Galice. Une de ses brigades, sous les ordres du général d'Albignac, battit, le 21 juin, le général constitutionnel Palarea, qui avait pris position à Puente-de-los-Hierros.

Les Français marchaient sur Lugo, lorsque le général Bourcke apprit que le général Morillo, avec une partie de ses troupes, venait de reconnaître la régence établie à Madrid, et que le reste de l'armée constitutionnelle, ralliée par le général Quiroga, s'était retirée dans la Corogne. Le général français résolut aussitôt de l'y poursuivre.

Marche sur la Corogne. — Combat des hauteurs de Sainte-Marguerite. — Le mouvement du général Bourcke sur la Corogne commença le 13 juillet. Le lendemain son avant-garde rencontra à Betanzos les avant-postes ennemis, qui furent aussitôt repoussés et rejetés sur Burgo, en laissant en notre pouvoir quelques prisonniers, notamment un aide de camp de Quiroga. Le village de Burgo, situé sur l'autre rive d'une rivière qui se décharge dans la mer, au fond de la baie de la Corogne, communique avec la route de Betanzos, par un pont en pierres que l'ennemi avait déjà commencé à détruire par une première explosion de mine, et qu'il travaillait à faire écrouler en entier par l'établissement d'un second fourneau. Une soixantaine de mineurs, protégés par un détachement de cavalerie et d'infanterie, étaient occupés à cette opération. Le général La Rochejaquelein ordonna à son aide de camp, le capitaine Fernel, de se porter sur Burgo avec 50 hussards, d'en chasser l'ennemi et de s'emparer du pont. Cet officier arriva à temps pour empêcher l'explosion du fourneau qui fut aussitôt détruit.

Le 15, au point du jour, la division du général Bourcke continua sa marche. La brigade La Rochejaquelein, formant l'avant-garde, était suivie de la brigade du général Bertier. Aussitôt que le pont fut rétabli, l'infanterie le passa. La cavalerie avait profité du moment où le reflux permettrait de traverser à gué la rivière pour prendre position sur la rive gauche. L'infanterie se porta rapidement sur les hauteurs qui se trouvent à une lieue de la Corogne, et au-delà desquelles, sur les collines moins élevées de Sainte-Marguerite, l'ennemi avait construit divers retranchements que, depuis quinze jours, il travaillait à rendre formidables.

La gauche des constitutionnels s'appuyait sur une redoute bastionnée, liée par un retranchement avec une colline placée sur leur droite, et où plusieurs batteries avaient été établies. Quelques moulins à vent s'élevaient sur cette colline, formée de différents mamelons que l'ennemi avait garnis de tirailleurs. Une ligne de troupes nombreuses occupait tous les retranchements. Les généraux Wilson et Quiroga animaient les soldats par leur présence et leurs discours. Un bataillon de transfuges, le même qui, sur les bords de la Bidassoa, avait tenté d'ébranler la fidélité des soldats, était encore dans les rangs ennemis.

Le 7e léger, arrivé le premier devant les retranchements de Sainte-Marguerite, avait reçu l'ordre d'attaquer. Il n'attendit pas l'arrivée des 22e, 37e et 38e de ligne, qui, impatients de se mesurer avec les constitutionnels, accouraient à un quart de lieue en arrière pour prendre part à l'affaire. La fusillade commença sur la gauche des retranchements, en face de la redoute devant laquelle nos soldats étaient d'abord arrivés. Les balles ne causaient aucune perte aux ennemis, à couvert derrière les épaulements. «Soldats du

«7e léger», s'écrie le général Bourcke d'une voix forte, en montrant la colline où s'élevaient les moulins, et qui dominait la position : «Soldats, c'est à vous qu'est «réservé l'honneur d'enlever ces retranchements. Là-«haut, dans ces rochers, se trouve l'ennemi. En avant! «au pas de charge!»

«A la baïonnette, à la baïonnette,» s'écrie-t-on de toutes parts. Alors le feu cesse du côté des Français. Les bataillons du 7e se forment en colonnes, et, guidés par le général Bourcke, s'élancent au pas de charge vers l'ennemi. L'une des colonnes, à la tête de laquelle marchent le général La Rochejaquelein et le colonel Lambot (du 7e léger), se dirige sur les moulins, et gravit les hauteurs sans s'inquiéter de la grêle de balles qui part de toute la ligne ennemie. L'autre colonne marche droit à la redoute bastionnée.

Le colonel Lambot devance ses soldats, et du haut des rochers, un mouchoir blanc à la main, leur montre le chemin qu'ils doivent suivre. Plus loin, le général La Rochejaquelein est aussi le premier au poste du danger. L'ennemi, étonné de tant d'audace, cesse son feu et, malgré les exhortations de Wilson et de Quiroga, semble hésiter à repousser par la baïonnette l'attaque des Français. Ceux-ci s'avancent, escaladent les retranchements, pénètrent dans les batteries d'où les artilleurs espagnols, après avoir tiré deux fois à mitraille, avaient déjà emmené les canons. Les soldats constitutionnels sont culbutés et les moulins occupés. L'ennemi fuit en toute hâte sur la ville, vers laquelle deux grandes routes facilitent sa retraite. Dans le même temps la redoute de droite est enlevée avec la même valeur et la même rapidité.

L'ennemi, vivement poursuivi, fut obligé de rentrer dans la place; et, malgré l'étendue des fortifications et le feu des batteries, qui tirèrent plus de 500 coups de canon, l'investissement de la Corogne fut complet en moins de quatre heures.

Dans cet engagement, où la perte de l'ennemi fut très considérable, sir Robert Wilson reçut une blessure assez grave. L'honneur de la victoire appartint tout entier au 7e léger qui seul fut engagé. Les autres régiments, malgré la promptitude de leur marche, n'avaient pu arriver sur le champ de bataille, qu'après que l'ennemi avait été culbuté et chassé de ses retranchements.

Prise de la Corogne. — Immédiatement après le combat de Sainte-Marguerite, le général Bourcke commença le siége de la Corogne. Le 6 août toutes les batteries furent prêtes à commencer leur feu. — Le général Quiroga avait quitté la place et s'était embarqué pour Vigo, laissant le commandement au général Novella. Sir Robert Wilson et le bataillon des transfuges avaient quitté également la ville assiégée, dans l'intention de gagner Cadix par mer.

Les batteries furent démasquées le 6 août, et le feu commença des deux côtés avec une égale vivacité ; celui des Français incendia de grands bâtiments dans plusieurs quartiers de la ville. La constance de la garnison dura cinq jours : le 11 elle demanda à capituler, et le 12 les Français entrèrent dans la place.

Quinze jours après, le 27 août, les troupes constitutionnelles, qui tenaient encore la campagne sous les ordres des généraux Rosello, Vigo et Palarea, capitulèrent et mirent bas les armes. — La province des Asturies et la Galice se trouvèrent ainsi délivrées d'ennemis.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1823.

7 avril. Passage de la Bidassoa.
9 — Blocus de Saint-Sébastien.
14 — Prise de Guetaria.
17 — Entrée à Vittoria.
18 — Entrée en Catalogne.
— — Combat de Logrono.
26 — Entrée à Sarragosse.
3 mai. Combat d'Olot.
9 — Entrée à Burgos.
17 — Combat de Castel-Tersol.
24 — Entrée à Madrid.
— — Combat de Mataro.
25 — Défense de Vich.
— — Formation de la Régence royaliste à Madrid.
26 — Combat de Talaveyra.
27 — Abolition de la constitution à Lisbonne.
6 juin. Combat du pont de l'Arzobispo.
7 — Combat de Vizillo.
9 — Combat de Vilches.
11 juin. Combat de Truxillo.
11-13 — Translation de Ferdinand VII de Séville à Cadix.
13 — Entrée à Valence.
14 — Combat d'Alcira.
14-15 — Combat de Palau. — Capitulation du corps de Gurrea.
21 — Combat de San-Juan-del-Puerto.
24 — Arrivée des Français devant Cadix.
26 — Entrée à Oviedo.
— — Soumission de Morillo à la Régence.
7 juillet. Entrée à Murcie.
8 — Investissement de Barcelonne.
9 — Combat de Molin-del-Rey.
10 — Entrée à Lugo.
13 — Combat des hauteurs de Sainte-Marguerite.
— — Combat et prise de Lorca.
25 — Combat de Guadalhuertuna.
28 — Bataille de Campillo-de-Arenas.
14 août. Capitulation du corps de Ballesteros.
11-21 — Capitulation et occupation de la Corogne.
27 — Capitulation du corps du général Rosello.

1823. — FIN DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

PRISE DU TROCADÉRO. — CAPITULATION DE CADIX

SOMMAIRE.

Opérations en Andalousie. — Sortie générale de la garnison de Cadix. — Elle est repoussée. — Ordonnance d'Andujar. — Arrivée du duc d'Angoulême devant Cadix. — Prise de l'île Verte et d'Algésiras. — Attaque et prise du Trocadero. — Prise du fort de Santi-Petri. — Bombardement de Cadix. — Visite des travaux. — Mot du duc d'Angoulême. — Négociations sans résultat. — Situation des constitutionnels dans Cadix. — Expédition de Riego. — Il échoue auprès de Ballesteros. — Combat de Jaen. — Combat de Jodar. — Riego est arrêté. — Son jugement. — Sa mort. — Milans et Lloberas à Tarragone. — Combats de Cabriana et de Caldès, d'Altafulla, etc. — Investissement de Tarragone. — Expédition sur Figuières. — Combats de Llado et de Llers. — Capitulation de la colonne de Fernandez. Reddition de Figuières. — Combat de Mirabété. — Siége et prise de Pampelune. — Colonne d'Évariste San-Miguel. — Sa défaite à Tramaced. — Prise de Lerida. — Délivrance du roi Ferdinand VII. — Capitulation de Cadix. — Fin de la guerre d'Espagne.

ARMÉES FRANÇAISES.

Généralissime : Le duc d'ANGOULÊME.
Généraux en chef : OUDINOT. — MONCEY. — HOHENLOHE. — MOLITOR. — BOURCKE. — BORDESOULLE. — LAURISTON.

ARMÉES CONSTITUTIONNELLES.

Généraux : MINA. — BALLESTEROS. — L'ABISBAL. — MORILLO. — QUIROGA. — RIEGO. — LOPEZ BANOS. — VALDÉS.

Opérations en Andalousie. — Les troupes de ligne qui s'étaient retirées dans l'île de Léon s'élevaient à plus de 15,000 hommes. La milice de Cadix, nombreuse, bien armée et attachée à la constitution, pouvait offrir facilement un renfort de 20,000 hommes au gouvernement des cortès. — Ferdinand, à son arrivée dans Cadix, avait refusé de reprendre l'exercice du pouvoir royal, il était retenu prisonnier dans l'hôtel de la douane; mais le ministère, dévoué à la révolution, continuait à publier ses actes au nom du roi. — La ville manquait de vivres; on en attendait de Gibraltar. Le contre-amiral Hamelin, chargé du commandement de la flotte française employée au blocus de Cadix, n'avait aucun moyen d'empêcher le passage des bâtiments légers; son escadre ne se composait que de deux vaisseaux de guerre, de deux frégates et de deux bricks.

Le duc d'Angoulême, instruit de la position de l'armée en Andalousie, donna ses ordres pour que les troupes de terre et de mer reçussent les renforts et les approvisionnements qui leur étaient nécessaires. Des convois d'artillerie furent envoyés de Brest et de Bayonne; une partie du riche matériel trouvé dans le royaume de Valence, fut chargée sur des bâtiments de commerce, et dirigée sur Cadix; des troupes d'artillerie partirent en poste de Madrid pour la même destination.

Le général Bordesoulle, chargé de faire concourir les opérations des troupes de terre avec celles des forces navales, fit réunir dans les ports de Séville, de San-Lucar, et de Santa-Maria, tous les bâtiments légers qui pouvaient être utilement employés; des ateliers de construction y furent organisés, l'artillerie reçut l'ordre de préparer les armements de cette petite flottille, qui devait se composer d'une vingtaine de chaloupes canonnières, de sept à huit bâtiments légers, et de douze à quinze bombardes, dont la construction seule était capable d'effrayer la ville, et dont l'emploi devait être regardé comme un sûr et dernier moyen.

Afin de protéger nos flottilles, et pour défendre la côte des approches de celles de l'ennemi, le fort de Santa-Catalina, la batterie de Cabezuela furent armés; on éleva à l'embouchure du Guadalété la batterie de Carignan; la ville de Puerto-Real, journellement inquiétée par les chaloupes canonnières et les batteries du Trocadero, fut défendue par une batterie qui prit le nom de batterie d'Angoulême.

Pendant les quinze premiers jours, le temps fut toujours contraire aux assiégés; mais enfin un coup de vent favorable fit arriver par le canal de Santi-Petri un convoi de vivres et de munitions.

Sortie de la garnison de Cadix. — Elle est repoussée. — Les généraux constitutionnels résolurent de profiter de la confiance qu'inspiraient aux soldats l'arrivée de ces approvisionnements, et la nouvelle répandue à dessein de l'approche du général Ballesteros; ils se décidèrent à tenter une sortie générale, afin d'attaquer la ligne française sur plusieurs points avant que les travaux des ouvrages fussent plus avancés. — 10,000 hommes de leurs meilleures troupes furent destinés à cette expédition, et se divisèrent en quatre colonnes.

Le 16 juillet, à cinq heures du matin, ces troupes commencèrent leur mouvement: la première colonne était forte de 2,000 hommes; elle passa le canal de Santi-Petri auprès de son embouchure dans la mer, et se forma ensuite sous la protection des batteries du fort de Santi-Petri et de l'île de Léon. La seconde colonne, protégée par le feu de quelques chaloupes canonnières, passa le canal au pont de Suazo. Elle était forte de 5 000 hommes, qui se partagèrent en trois divisions. Son mouvement fut protégé par quelques chaloupes canonnières et par plusieurs pièces d'artillerie de campagne qui lui étaient attachées. La troisième colonne, forte de 1,200 hommes, partit de l'arsenal de la Carracca, pour venir débarquer auprès de Venta-Nueva. Enfin, la quatrième colonne, forte de 1,500 hommes, sortit à l'extrémité de la gauche de l'ennemi, du Trocadero, et appuyée par une batterie de quatorze

Morée. Nauplie.

Codrington.

Heyden.

Digitized by Google

[illegible]

Digitized by Google

Coron.

Troupes Turques. Janissaire. Albanais.

Fabvier.

Soliman Pacha (Sève)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible] Sculp.

Combat de Navarin.

Digitized by Google

pièces de gros calibre, et par le feu de cinq chaloupes canonnières, marcha sur la ville de Puerto-Réal où commençait la droite de notre ligne d'investissement.

Le général Bordesoulle, prévoyant les mouvements de l'ennemi, avait donné sur tous les points les ordres nécessaires.

Puerto-Réal était occupé par les 1er et 2e bataillons du 36e régiment d'infanterie de ligne, et par le 8e régiment de dragons. A l'approche de la colonne sortie du Trocadero, le général Gougeon ordonna à ces deux régiments de sortir de la ville et de prendre position à la droite. M. de Monistrol, chef de bataillon du 36e, reçut l'ordre de prendre le commandement de tous les hommes qu'il trouverait disponibles, et de marcher à l'ennemi pour l'arrêter et donner le temps aux deux régiments d'exécuter le mouvement qui leur avait été commandé. M. de Monistrol réunit en toute hâte une centaine d'hommes pris indistinctement dans toutes les compagnies de son bataillon, et s'avança vers la colonne ennemie, qui, dirigée par le général O'Dali, s'approchait en bon ordre, l'arme au bras. M. de Monistrol, sans avoir égard au nombre, ordonna à son détachement de la laisser approcher à trente pas. Il avait profité d'un accident du terrain et divisé sa troupe en deux pelotons, de sorte que 40 hommes, placés sur le flanc de la colonne ennemie, pouvaient croiser leur feu avec celui de 60 hommes qu'il avait gardés avec lui, et qui devaient tirer sur la tête de la colonne. Les Espagnols, encouragés par leurs officiers, s'avançaient avec assurance; au moment où ils se préparaient à charger à la baïonnette, une décharge du détachement français abattit une quarantaine d'hommes dans la tête de leur colonne, et jeta de la confusion dans les divisions en arrière. M. de Monistrol acheva leur dispersion en ordonnant à ses soldats de charger. L'effet de cette attaque vigoureuse fut tel, que l'ennemi se retira dans le plus grand désordre sous la protection de ses batteries, et rentra précipitamment dans le Trocadero, après avoir éprouvé une perte presque égale en nombre au détachement qui l'avait repoussé.

La colonne sortie de la Carracca se dirigeait par la Venta-Nueva, sur la redoute Ruffin; mais une compagnie du 34e, animée de la plus vive impatience de combattre, s'étant montrée, l'ennemi suspendit son mouvement offensif, et quoique les troupes qui occupaient la redoute eussent commencé à se replier, ainsi qu'elles en avaient l'ordre, il n'osa pas s'éloigner de la protection du feu de deux chaloupes canonnières et des batteries de la Carracca.

On a vu que la colonne sortie par le pont de Suazo s'était divisée en trois sections : l'une de ces sections, forte de 1,500 hommes et appuyée par une chaloupe canonnière, attaqua le moulin d'Osio. La compagnie de voltigeurs du 34e, qui défendait ce retranchement, la reçut si vigoureusement, qu'elle joncha le terrain de ses morts et de ses blessés. La seconde section, forte également de 1,500 hommes, avait attaqué la redoute de Bellune; mais accueillie par le feu bien nourri de deux compagnies soutenues par deux bataillons échelonnés, elle se replia après une fusillade qui avait duré une demi-heure, et se joignit à la colonne qui attaquait le moulin d'Osio. La compagnie placée dans ce moulin redoubla de vigueur, et, malgré plusieurs attaques, réussit à conserver ses retranchements. Seule, elle arrêta par sa belle résistance 3,000 Espagnols qui, après une heure de fusillade, et après avoir éprouvé des pertes considérables, furent forcés à rentrer dans l'île de Léon.

La troisième section de la colonne sortie par le pont de Suazo, avait de l'artillerie, et présentait une force de plus de 2,000 hommes; elle marchait sur Chiclana. Présumant que la maison crénelée située en avant de cette ville était abandonnée, elle s'avançait avec confiance et aux cris de *vive Riego!* lorsque, arrivée à vingt-cinq pas de cette maison, elle fut accueillie par le feu d'une compagnie du 20e, qui l'occupait et des tirailleurs placés en arrière : elle voulut alors se déployer, mais le général de Bethisy, qui avait masqué dans un bois voisin deux bataillons et trois pièces d'artillerie de la garde royale, l'ayant fait mitrailler et ayant marché sur elle, l'obligea à la retraite et la poursuivit jusqu'au canal en lui faisant éprouver de grandes pertes.

La colonne sortie de Santi-Petri avait aussi marché sur Chiclana; mais arrivée non loin de cette ville, devant la chapelle Sainte-Anne, elle rencontra le général de Carignan, qui était en position sur ce point avec un bataillon du 20e; ce qui suffit pour arrêter sa marche. Le combat s'engagea aussitôt; protégé par quelques difficultés du terrain, l'ennemi se soutenait depuis une heure, lorsque M. le comte de Bethisy, qui venait de repousser la colonne de droite jusqu'au pont de Suazo, arriva avec un bataillon. Ce renfort décida la retraite de la colonne constitutionnelle, qui ne tarda pas à se mettre en désordre, et eut beaucoup de peine à regagner ses barques, sur lesquelles les soldats français voulaient s'élancer, malgré les feux croisés du fort Santi-Petri, d'une batterie et de deux chaloupes canonnières. Un fourrier du 20e régiment, emporté par son ardeur, fut tué auprès des barques.

Malgré la supériorité du nombre et la grande quantité de ses bouches à feu, l'ennemi fut ainsi culbuté sur tous les points attaqués. Sa perte s'éleva à plus de mille hommes tant tués que blessés.

Ordonnance d'Andujar. — Arrivée du duc d'Angoulême devant Cadix. — Le résultat de la journée du 16 juillet jeta le découragement parmi les soldats constitutionnels et excita les murmures des habitants. De nombreuses désertions eurent lieu. Ces désertions augmentèrent lorsque les nouvelles de la soumission de Morillo et de la capitulation de Ballesteros parvinrent dans l'île de Léon.

Tandis que le général Bordesoulle profitait de l'abattement de l'ennemi, pour accélérer l'achèvement des ouvrages fortifiés, destinés à compléter et à protéger la ligne du blocus, un corps détaché de la division du général Bourmont balayait le comté de Niebla et forçait les débris du corps de Lopez-Bañoz (qui, sous les ordres du brigadier Ramirez, militaire habile

Digitized by Google

et partisan hardi, cherchait à inquiéter les communications de l'armée française) à se retirer sur le territoire portugais.

Le duc d'Angoulême, après avoir installé à Madrid une régence gouvernant au nom du roi Ferdinand, quitta cette capitale le 28 juillet, pour venir en personne, suivre les opérations du siége de Cadix. — Lors de son passage à la Carolina, le prince reçut la nouvelle de la victoire de Campillo-de-Arenas et de la capitulation du corps de Ballesteros. — Le 8 août, à Andujar, il rendit cette ordonnance célèbre, destinée à protéger les constitutionnels vaincus contre les royalistes espagnols, qui, pour colorer leurs violences, ne pouvaient même pas s'attribuer les droits de la victoire.

Le prince généralissime arriva le 16 août au port Santa-Maria, où il établit son quartier général. — Le 18, il réunit un conseil de guerre. On y décida l'attaque du Trocadero, dont l'occupation était de la plus haute importance, en ce qu'elle devait rendre les Français maîtres de la rade intérieure et leur offrir un point plus facile et plus rapproché pour un débarquement dans l'île de Léon.

Peu de jours auparavant, et durant la marche du duc d'Angoulême sur Cadix, le fort de l'île Verte avait été pris par les vaisseaux français.

Prise de l'île Verte et d'Algésiras. — La garnison de Cadix tirait ses approvisionnements du comté de Niebla et de la place de Gibraltar. Les ressources qu'elle trouvait dans le comté de Niebla lui furent enlevées par une expédition dirigée par le marquis de Conflans; restait le port de Gibraltar, où quelques marchands anglais avaient réuni des ressources en vivres et en munitions de guerre, qui étaient vendus au poids de l'or aux constitutionnels espagnols. Comme l'escadre française manquait de bâtiments légers nécessaires à la surveillance des côtes, les caboteurs espagnols, sortis du Rio-de-Santi-Petri, arrivaient en rasant le rivage jusque dans Gibraltar, y formaient leurs chargements et revenaient ensuite par la même voie apporter ces secours précieux aux défenseurs de Cadix. Les places de Tarifa et d'Algésiras, et le fort de l'île Verte, qui est voisin de cette dernière ville, pouvaient leur servir de refuge dans le cas où les chaloupes canonnières françaises auraient essayé d'inquiéter leur voyage. Ces trois places étaient au pouvoir des soldats constitutionnels. L'importance de leur occupation fut sentie par les généraux français, et, afin d'assurer le blocus par mer de Cadix, et du littoral de l'Océan, entre l'île de Léon et de Gibraltar, on résolut de s'en emparer : en conséquence, et tandis que le général Bordesoulle adressait au comte de Lauriston, placé, avec sa brigade, en observation dans les montagnes de Ronda, l'ordre d'attaquer Algésiras par terre, le capitaine de vaisseau Lemarant était envoyé par le contre-amiral Hamelin, avec les frégates *la Guerrière* et *la Galatée*, pour attaquer par mer l'île Verte et Tarifa.

La *Guerrière*, que commandait M. Lemarant, portait 60 pièces de canon : 44 pièces formaient l'armement de *la Galatée*, commandée par M. Drouault, capitaine de vaisseau.

Les deux frégates arrivèrent, le 13 août, en vue d'Algésiras; elles réussirent à s'embosser à bonne portée devant le fort de l'île Verte, et commencèrent, à quatre heures du soir, une canonnade terrible contre les batteries du fort, qui leur répondaient vivement. Le feu dura deux heures et demie, pendant lesquelles les frégates tirèrent plus de 2,000 coups de canon de trente-six. Tous les édifices de l'île étaient presque ruinés; la plupart des batteries étaient démontées, et un grand nombre d'hommes avaient été tués ou blessés. Les frégates avaient perdu peu d'hommes, mais leurs gréements et leurs mâtures avaient beaucoup souffert; ceux de *la Guerrière* particulièrement étaient fort endommagés.

La nuit fit cesser le feu de part et d'autre. Le lendemain, à la pointe du jour, M. Lemarant se disposait à recommencer l'attaque, lorsqu'il reçut, par un aide de camp, l'avis que M. le comte de Lauriston venait d'occuper Algésiras, dont la garnison s'était réfugiée dans l'île Verte. Il se rendit aussitôt à terre pour concerter avec cet officier général les moyens de rendre la nouvelle attaque décisive; mais au moment où ces mesures se discutaient, un officier espagnol, envoyé par le commandant de l'île Verte, annonça que, désespérant de se défendre plus long-temps, la garnison demandait à capituler. Il fut convenu qu'elle serait prisonnière de guerre, et que tout le matériel qui se trouvait renfermé dans le fort, serait livré aux troupes françaises. En vertu de cette capitulation, le lendemain, 15 août, à huit heures du matin, le fort de l'île Verte fut occupé par nos soldats.

Tarifa ne tarda pas à suivre le sort d'Algésiras, et arbora aussi le drapeau royal espagnol.

Attaque et prise du Trocadero. — L'attaque du Trocadero devait avoir lieu pendant la nuit du 30 au 31, à l'heure de la basse-marée; les ordres furent donnés avec une parfaite précision, et le secret le plus absolu fut gardé sur cette importante et périlleuse opération.

A dix heures du soir, les troupes désignées pour l'attaque furent réunies en arrière de la batterie d'Angoulême, et formées en trois colonnes.

La première (colonne d'attaque) était placée sous les ordres du général Gougeon : elle se composait de quatorze compagnies d'élite, dont six des bataillons de guerre des 3e, 6e et 7e régiments de la garde royale, six du 34e de ligne, et de deux du 36e. M. de Mirmont, chef de bataillon du 2e régiment de la garde royale, commandait les six compagnies de la garde. M. de Monistrol, chef de bataillon du 36e, commandait les huit compagnies de la ligne.

Une compagnie de sapeurs, et une compagnie d'artillerie à pied de la garde, suivaient immédiatement la première colonne.

La deuxième colonne était formée des compagnies du centre des bataillons de la garde; le général d'Escars la commandait.

La troisième colonne, avec laquelle marchait le

lieutenant général Obert, commandant l'attaque, était formée des bataillons du 34e régiment de ligne.

Enfin, le 3e bataillon du 36e régiment de ligne marchait en réserve.

Des officiers qui, dans la nuit précédente, avaient reconnu avec intrépidité les passages les moins difficiles du canal, devaient guider chaque colonne.

A minuit et demi les troupes entrèrent dans la tranchée, et la suivirent jusqu'à la deuxième parallèle, où en face du point de passage, le lieutenant-colonel du génie Duplan, qui avait dirigé les travaux, avait disposé le terrain pour qu'elles pussent se former par divisions, et sortir avec facilité.

Là, les troupes qui avaient marché avec tant d'ordre et de silence que l'ennemi ne s'apercevait point encore de l'attaque, furent formées en une seule colonne. Il leur était ordonné de franchir le canal et de marcher, rapidement et sans tirer, aux retranchements; l'obstacle surmonté, les premières divisions devaient se diriger par la droite et par la gauche pour s'emparer des batteries, et le reste de la colonne se porter au-delà des retranchements, pour agir ensuite suivant les circonstances.

Le moment de l'attaque avait été primitivement fixé à deux heures et demie du matin, heure où la marée devait être assez baissée pour que le passage pût s'effectuer sans trop d'inconvénients. Mais l'ardeur des soldats était telle, qu'à deux heures et quart, le général donna l'ordre d'avancer. Ce léger changement aux ordres primitifs eut d'heureux résultats; car si, d'un côté, le passage du canal présenta plus de difficultés, la mer étant plus haute; de l'autre, l'ennemi, qui, à la basse-marée avait coutume de prendre les armes, n'était point encore sur ses gardes, et fit par conséquent une résistance moins meurtrière. Ce ne fut qu'au moment où les premières divisions entrèrent dans l'eau, qu'il s'aperçut de l'attaque, et commença à tirer.

Les ordres du prince furent exécutés avec intrépidité; la première colonne s'avança avec tant d'impétuosité, qu'en quinze minutes, malgré le feu de l'ennemi, la largeur du canal, la profondeur de l'eau qui, en quelques endroits, avait encore plus de quatre pieds, elle pénétra dans les ouvrages ennemis au cri de *vive le roi!* qui avait été donné pour ralliement. Les divisions se séparèrent aussitôt, ainsi qu'elles en avaient reçu l'ordre : la garde royale se dirigeant vers la gauche de l'ennemi, et les compagnies de la ligne vers sa droite. Les soldats français avaient à se venger des injures que les constitutionnels n'avaient pas cessé de leur prodiguer pendant les travaux de la tranchée; aussi ceux qu'ils atteignirent dans le premier moment furent-ils percés de coups de baïonnette. Tous les artilleurs espagnols furent tués sur leurs pièces; et les quarante-cinq canons qui garnissaient la ligne, tombés au pouvoir des Français, furent à l'instant tournés contre l'ennemi.

Pendant toute cette première attaque, le duc d'Angoulême était resté avec son état-major au bord de la Cortadura, derrière l'épaulement formé près du débouché de la tranchée.

La seconde colonne, appuyant la première, après avoir franchi tous les obstacles, avec la même vigueur, se dirigea sur le moulin de la Guerra, enleva cet important réduit, et fit la garnison prisonnière.

La troisième colonne suivait de près; mais l'ennemi culbuté, poursuivi, fuyait déjà dans toutes les directions, et cherchait au milieu de l'obscurité à regagner les maisons du Trocadero. La confusion était extrême; et l'on serait entré avec lui dans ses derniers retranchements, si la difficulté de se diriger de nuit dans des sentiers inconnus, traversés par des coupures, et hérissés d'obstacles, l'état humide des armes et des cartouches, n'eussent décidé le général d'Escars, qui se trouvait à la tête des troupes, à les arrêter et à les faire se reformer pour attendre le jour.

Dès les premiers coups de fusil, les batteries françaises avaient appuyé de leurs feux la marche des soldats; mais elles le cessèrent aussitôt que la tête de la colonne fut entrée dans les ouvrages ennemis : une fusée, tirée alors de la batterie de Saint-Louis, servit de signal à l'équipage du pont qui, arrêté en arrière de la première parallèle, descendit le Rio-San-Pedro, entra dans la Cortadura, et fut jeté avec une grande promptitude.

Le prince, qui attendait sur la rive, passa le premier; à son arrivée dans la position enlevée, les soldats s'écrièrent : « Notre prince est-il content? » Le duc d'Angoulême leur répondit : « Mes amis, je sens tout mon bonheur de commander à des braves comme vous. »

Après avoir fait reconnaître les approches du village, le prince donna ses ordres pour en préparer l'attaque.

Le génie détruisait les ouvrages enlevés et disposait les passages.

L'artillerie retournait les pièces de l'ennemi et les pointait sur le village.

L'infanterie renouvelait ses cartouches et préparait ses armes; enfin tout se disposait pour ce second assaut, quand, des retranchements du Trocadero, nos troupes furent témoins d'un petit combat naval.

Le prince avait donné l'ordre à la partie de la flottille qui avait été organisée dans le port de Santa-Maria, et qui se composait de onze canonnières ou bombardes, de se rallier à l'escadre française; cette flottille avait appareillé dès le matin; mais au sortir du Guadaléte, quinze chaloupes canonnières, détachées de la flottille ennemie, voulurent s'opposer à son passage. Les marins français, ne consultant que leur zèle et leur ardeur, engagèrent le combat, malgré la supériorité numérique de l'ennemi. La lutte durait depuis quelque temps, et les canonnières françaises avançaient toujours, lorsque le feu des batteries de la côte, et l'arrivée du brick *la Lilloise*, commandé par le lieutenant de vaisseau Lemarant, forcèrent les Espagnols à se retirer, et permirent aux marins de la flottille de remplir les ordres du prince. *La Lilloise* poursuivit les canonnières ennemies jusque sous les batteries de Cadix, et lâcha même quelques bordées sur cette ville.

Le prince, après avoir fait achever toutes ses dispositions, donna l'ordre d'attaquer le village du Tro-

cadero (Saint-Joseph). La colonne chargée de cette expédition se mit aussitôt en mouvement ; elle était commandée par le colonel de Farincourt, et se composait des bataillons du 34e régiment de ligne, et du 3e bataillon du 36e ; un bataillon de la garde marchait pour l'appuyer; nos soldats, encore plus animés par les succès de la nuit, se présentèrent avec intrépidité.

Avant d'arriver à l'ennemi, la colonne se partagea en deux divisions. La première, composée du détachement du 36e, sous les ordres du capitaine Couté, était chargée de l'attaque du centre de la position ennemie : les deux bataillons formant la seconde division du 34e appuyaient son mouvement.

Cette attaque offrait de grandes difficultés : il fallait, pour arriver aux retranchements des constitutionnels, suivre une chaussée longue et étroite, défendue par une batterie et un épaulement, derrière lequel ceux-ci s'étaient massés, et d'où ils faisaient un feu terrible.

Les braves soldats du 36e, malgré leur impétueuse résolution, n'avaient pas réussi à déloger l'ennemi de sa position. Exposés à découvert à la mitraille et à la fusillade, leur perte en tués et en blessés était considérable. Le capitaine Couté, contraint, par une blessure grave, de quitter le commandement, avait été remplacé par le chef de bataillon de Monistrol, et le combat se soutenait sans avantage, lorsque les bataillons du 34e, appuyant sur leur droite, franchirent avec audace les marais qui couvraient la gauche des constitutionnels, tournèrent leur position, et, après une assez longue résistance, les forcèrent à mettre bas les armes.

Le village de Saint-Joseph, le fort de Saint-Louis, et les magasins du Trocadero, tombèrent ainsi au pouvoir des Français, avec toute la garnison constitutionnelle, dont une très petite partie seulement réussit à gagner les barques ennemies et à échapper à notre poursuite. Plusieurs de ces barques, sommées de se rendre, regagnèrent le bord, et ceux qu'elles portaient furent faits prisonniers.

Parmi les traits de bravoure auxquels donna lieu ce brillant coup de main, il convient de citer celui du jeune Édouard Cerfberr, grenadier au 34e de ligne, qui entra un des premiers dans les retranchements ennemis, à l'attaque de la Cortadura, pénétra aussi un des premiers dans l'intérieur du Trocadero, et y fit prisonnier le colonel Garcès, député aux cortès, et commandant supérieur.

Les résultats des deux affaires qui eurent lieu le 31 août et le 1er septembre, furent l'occupation entière du Trocadero, de l'île et du fort Saint-Louis, de l'ancien fort de Matagorda, la prise de cinquante-trois pièces d'artillerie, et d'approvisionnements de toutes espèces. La garnison, composée de 1,700 hommes d'élite, fut entièrement détruite : elle eut 150 hommes tués, 300 blessés, laissa 1,000 ou 1,100 prisonniers au pouvoir des Français : un très petit nombre s'échappa ; parmi ceux qui cherchaient à se sauver, la plupart s'enfoncèrent dans les marais où ils se noyèrent.

Du côté des Français, les attaques furent repoussées avec tant de rapidité et de vigueur, que la perte ne s'éleva pas à plus de 50 hommes tués, et 150 blessés.

Prise du fort Santi-Petri. — Le généralissime avait résolu d'effectuer une descente dans l'île de Léon, séparée du continent par le canal de Santi-Petri, et abordable seulement à son extrémité de droite, où le sol n'est pas couvert de marais. Mais de nombreuses batteries et le fort de Santi-Petri défendaient les approches de cette partie du canal, dont la largeur sur ce point est de 200 toises.

La prise du fort de Santi-Petri fut jugée nécessaire; la marine dut s'en emparer, appuyée par le feu des batteries de terre. L'artillerie, malgré toutes les difficultés qu'elle éprouva pour faire arriver des pièces de gros calibre à travers les sables et les marais, eut, le 12 septembre, ses batteries armées et approvisionnées l'attaque fut fixée au 13. Déjà la veille, la division de l'escadre chargée de cette opération avait quitté la rade, tandis que le prince transportait son quartier général à Chiclana.

Le vent paraissait favorable, la nuit était magnifique, tout faisait espérer que l'attaque aurait lieu à la pointe du jour.

Pour occuper l'ennemi sur tous les points et augmenter ses embarras, la marine avait reçu l'ordre, si ses moyens le lui permettaient, de bombarder la ville; l'artillerie devait faire lancer sur l'arsenal de la Caracca des fusées incendiaires.

Le 13, avant le jour, tout le monde était à son poste: on attendait le lever du soleil avec impatience, quand, des hauteurs de Sainte-Anne, où le duc d'Angoulême s'était placé pour suivre tous les mouvements de la ligne, on aperçut la division commandée par le contre-amiral Desrotours, qui, dans un très grand éloignement, cherchait avec peine à gagner le vent pour se rapprocher du fort. Après une journée passée en efforts inutiles, la nuit arriva sans que nos vaisseaux fussent en vue des batteries.

Le 14, à la pointe du jour, on découvrit l'escadre à l'ancre, à quatre ou cinq mille toises à l'est du fort de Santi-Petri. Le temps paraissait beau. De la côte on ne pouvait pas juger les difficultés que les vents et les courants opposaient à nos vaisseaux ; bientôt leur position stationnaire causa une impatience générale. Le prince, témoin de ce retard, envoya l'ordre aux batteries de terre de tirer quelques coups de canon, pour prévenir la flotte que tout était prêt pour l'attaque. Les batteries du fort et de l'île de Léon répondirent; mais l'escadre, conservant ses voiles ployées, prouva aux troupes du camp que des raisons majeures la retenaient dans son immobilité.

Le 15, les batteries françaises renouvelèrent les mêmes démonstrations que la veille, mais inutilement.

Le duc d'Angoulême, rappelé à Sainte-Marie par l'importance de ce point central, avait quitté Chiclana.

Les obstacles que la flotte éprouvait faisaient craindre qu'il ne fallût renoncer à la prise de Santi-Petri; mais l'essai de nos batteries avait prouvé qu'elles seraient suffisantes pour répondre à celles du fort de Santi-Petri, et appuyer la descente dans l'île : il fut

Digitized by Google

arrêté que les travaux qui devaient précéder cette opération seraient commencés. Il fallait, par un double cheminement, à l'abri du fort et des nombreuses batteries de l'île, arriver sur les bords du canal, au point où le passage pouvait être tenté.

L'artillerie avait reçu l'ordre de préparer son matériel pour les nouvelles batteries qu'elle devait élever; elle pressait avec activité la construction d'un bel équipage de pont qui, réunissant les deux rives du canal, devait assurer le passage des colonnes et les communications avec les troupes de débarquement.

Le 19, dans la nuit, la tranchée fut ouverte.

La division navale d'attaque, qui se composait des vaisseaux *le Centaure* et *le Trident*, de la frégate *la Guerrière*, avait, depuis le 18, quitté son mouillage et s'était rapprochée de Cadix. On craignait qu'elle ne demeurât long-temps encore stationnaire dans sa nouvelle position, lorsque heureusement le vent changea.

Le 20 septembre 1823, au point du jour, le contre-amiral Desrotours résolut de profiter du changement de temps pour attaquer le fort de Santi-Petri.

A sept heures, sa division était sous voiles, les vaisseaux *le Centaure* en tête, suivi du *Trident*, la frégate *la Guerrière* en serre-file.

La corvette l'*Isis* reçut l'ordre de prendre la tête de la ligne et de sonder devant elle, afin de pouvoir signaler le brassage avant que la division fût engagée dans des eaux trop peu profondes. — La division s'approcha ainsi en louvoyant de la terre au nord de Santi-Petri.

A midi, la division fut rejointe par la goëlette le *Santo-Christo*. Ce bâtiment léger reçut aussitôt l'ordre de sonder la mer autour des récifs qui bordent la côte, et sur l'extrémité desquels est assis le fort de Santi-Petri. Le projet du contre-amiral Desrotours était d'embosser la division à 400 toises du fort, si les vents, la nature du fond et les courants, dont la violence était un obstacle de plus, le lui permettaient.

A une heure un quart, l'amiral fit hisser le signal dont il était convenu avec les batteries de terre, pour qu'elles commençassent leur feu, ce qui fut fait avec une extrême vigueur. Parvenu à une distance convenable, il donna l'ordre à M. Poncé, commandant *le Centaure*, de prendre position et de s'embosser; ce qui fut exécuté avec habileté, malgré la force du vent et celle des courants. L'amiral ordonna de commencer le feu, auquel le fort répondit sur-le champ. Pendant cette manœuvre *le Trident* s'avançait. Il s'embossa bientôt derrière *le Centaure*, et commença le feu aussitôt, étant exposé, avec *le Centaure*, au double feu d'une batterie de l'île de Léon et d'une batterie de Santi-Petri. *La Guerrière*, en serre-file, allait s'embosser en arrière du *Trident*; mais elle reçut le signal de prendre la tête de la ligne; et soit que les vents lui manquassent, ou qu'elle fût maîtrisée par les courants, elle ne put gagner son poste, et s'embossa sous le vent du *Centaure*, presque par son travers. Dans cette position elle commença son feu; mais l'amiral, s'apercevant qu'il n'atteignait pas le fort, et que les boulets du *Trident* ne le dépassaient pas assez, donna ordre à ces deux bâtiments d'appareiller pour reprendre poste, *le Trident* à poupe du *Centaure*, et *la Guerrière* devant lui.

Il était trois heures; *le Centaure* combattait depuis une heure un quart, le fort de Santi Petri ne ripostait plus qu'à de longs intervalles. Le contre-amiral Desrotours jugea que le moment de tenter l'assaut était venu. La division reçut le signal d'embarquer les troupes dans les chaloupes préparées à ce dessein, et de les diriger sur *le Centaure*. Ce mouvement se fit avec toute la célérité désirable; et on n'attendait plus pour attaquer que l'instant où *le Trident* et *la Guerrière* auraient pris leur poste et commencé leur feu, lorsque, à trois heures et demie, le fort arbora un drapeau blanc. L'amiral fit pousser sur-le-champ au large les chaloupes, ayant à bord 420 hommes des 12e et 24e de ligne, et un détachement de grenadiers de l'artillerie de marine. Arrivé au pied du rocher sur lequel ce fort est construit, M. Téliot, capitaine de frégate commandant le débarquement, expédia au contre-amiral un parlementaire espagnol, qui lui demanda, comme capitulation, que la garnison du fort fût libre de se retirer dans l'île de Léon, sous les drapeaux constitutionnels, pour continuer d'y servir contre l'armée française. Cette condition fut rejetée, et l'ultimatum fut que la garnison prendrait l'engagement de ne pas servir contre la France pendant la guerre. Ces conditions, consenties par le commandant du fort, allaient être rédigées; mais la crainte que les Espagnols avaient de rentrer dans l'île de Léon les détermina à se constituer prisonniers, et nos troupes prirent à l'instant possession du fort, où se trouvaient vingt-sept pièces de canon de 24 en bronze.

Le contre-amiral Desrotours, maître du fort de Santi-Petri, fit armer aussitôt un canot par bâtiment pour intercepter le passage du canal aux bateaux qui, profitant de cette route, ravitaillaient Cadix, malgré la surveillance active de nos croiseurs. — Le canon du fort pouvait atteindre ces bateaux; son feu et celui de la batterie construite sur la terre en face coupaient par leurs feux croisés l'embouchure du canal.

Bombardement de Cadix. — La prise de Santi-Petri avait jeté dans Cadix le découragement et l'effroi: pour profiter de l'agitation qui y régnait, le généralissime ordonna le bombardement de Cadix.

La marine était prête: le 23 septembre, le contre-amiral Duperré fit appareiller la flottille de bombardement, et la dirigea devant Cadix. Sept bombardes françaises, trois espagnoles, et cinq obusières, furent établies en dedans de la portée du canon, à 800 toises environ de la place.

Vers cinq heures, un coup de canon servant de signal ayant été tiré à bord du vaisseau *le Colosse*, portant pavillon de l'amiral, la flottille placée sous les ordres de M. Bellanger, lieutenant de vaisseau, se mit en mouvement pour aller prendre les différents postes qui lui avaient été assignés. A sept heures, la division des canonnières, formant la gauche, se trouvait établie entre les Puercas et les Cochinos. Les bombardes du centre n'étant pas encore à portée, la division de droite, commandée par le lieutenant de vaisseau Es-

telle, ne put s'établir aussitôt; mais elle le fit dès que les bombardes furent entrées en ligne.

A sept heures, aussitôt que la gauche fut mouillée, les batteries de Cadix commencèrent à la canonner vivement; cependant quoique les boulets dépassassent de plus de 100 toises notre ligne, elle fut maintenue. A huit heures environ, le feu des bombardes étant bien établi, la division de gauche commença son feu, ce qui fut imité par le reste de la ligne.

L'attaque fut faite avec ardeur. Tous les forts et toutes les batteries de Cadix, appuyés d'une division de vingt grandes canonnières, y répondaient.

Une de nos bombardes, atteinte par le feu de l'ennemi, fut, malgré tous les efforts des marins constitutionnels, heureusement remorquée jusque sur la côte de Catalina.

Vers dix heures, les canonnières ennemies, au nombre de trente, firent un mouvement pour attaquer la ligne française. Mais alors le vent fraîchissant du sud-ouest, et la mer s'élevant, ôtèrent à la flottille française la possibilité de continuer son feu. A dix heures et démie, le contre-amiral Duperré fit donner le signal de cesser le bombardement : aussitôt M. Bellanger fit mettre sous voiles pour rejoindre l'escadre.

Visite des travaux. — Mot du duc d'Angoulême. — Cependant les préparatifs du débarquement dans l'île de Léon continuaient. — Les troupes étaient embarquées. Les travaux des batteries étaient près d'être achevés; le prince généralissime les visita le 28 septembre. Il s'arrêta quelque temps à la dernière batterie élevée sur le bord du canal, à 260 toises du fort d'Urratia; l'ennemi s'en aperçut et fit feu de toutes ses pièces sur nos tranchées. Le prince examinait quelques travaux, lorsqu'un boulet, traversant l'épaulement au-dessus de sa tête, le couvrit de sable. A l'aspect du danger qu'il venait de courir, tous les généraux et les officiers qui l'entouraient lui témoignèrent vivement leur inquiétude. «Monseigneur, s'écria le général «Béthisy, si votre altesse royale avait été atteinte...— «Eh bien! je serais mort en bonne compagnie,» répondit le prince; et, se tournant vers sa suite : «Allons, Messieurs.....»; et il continua la visite commencée. — La réponse était remplie d'à-propos, et le calme avec lequel elle fut faite y ajoutait beaucoup.

Négociations sans résultat. — Situation des constitutionnels dans Cadix. — Jusqu'au moment de l'attaque du Trocadéro il avait été facile à ceux qui gardaient Ferdinand prisonnier, de cacher aux habitants de Cadix les désastres nombreux des armées constitutionnelles dans toutes les parties de l'Espagne; mais après la fatale journée du 31 août, il n'y eut pas moyen de dérober au peuple la connaissance de la défaite nouvelle qu'on venait de subir. Quelques barques échappées du Trocadéro, et chargées de blessés, étaient arrivées successivement à Cadix, comme pour prouver le désastre des constitutionnels. Le peuple en rumeur s'était aussitôt rassemblé sous les fenêtres des hôtels habités par les membres du gouvernement et par les ministres. Ceux-ci avaient été contraints d'avouer une partie de la vérité; mais, afin de ne pas décourager entièrement les défenseurs de la révolution, ils avaient prétendu que les Français, vaincus la veille, n'avaient dû la victoire du lendemain qu'à l'épuisement de la garnison, et qu'ils avaient surpris dans leurs postes les soldats espagnols endormis sur leurs pièces, mensonges politiques dont l'opinion publique fit promptement justice.

La prise du Trocadéro avait d'ailleurs jeté la terreur jusque parmi les milices de Madrid, naguère si décidées à se défendre jusqu'à toute extrémité. Les troupes régulières manifestaient peu d'ardeur; la population devenait de jour en jour plus difficile à contenir. La junte de défense ordonnait en vain des travaux; ses ordres restaient sans exécution. On conçoit facilement tout l'effet que devait produire un bombardement avec une pareille disposition des esprits.

Le 4 septembre, à la suite d'une vive canonnade des batteries françaises de terre, les obus mirent le feu à d'immenses magasins de bois situés en arrière de Puntalès. Cet événement augmenta à un tel point l'agitation qui tourmentait Cadix, que les membres du gouvernement jugèrent aussitôt nécessaire de faire des ouvertures de conciliation. Ils firent signer au roi Ferdinand plusieurs lettres pour le duc d'Angoulême, demandant une suspension d'hostilités, afin qu'on pût traiter d'une paix honorable. Le prince répondit qu'il ne traiterait qu'avec *le roi seul et libre, et qu'il ne considérerait Ferdinand comme en liberté, que lorsqu'il serait au milieu des troupes françaises.*

Les constitutionnels essayèrent d'obtenir la médiation de l'Angleterre, et l'ambassadeur britannique s'adressant au duc d'Angoulême, n'en obtint pas d'autre réponse. Le prince exigeait pour traiter, que le roi Ferdinand fût préalablement mis en liberté.

On fit connaître à l'assemblée des cortès, convoquée extraordinairement, l'état des affaires, et l'ultimatum du duc d'Angoulême. L'arrivée soudaine du général Quiroga ranima l'exaltation du parti révolutionnaire, et on décida, après une discussion fort animée, que l'on continuerait à se défendre, et que la junte de défense serait investie d'un pouvoir presque absolu.

Dans le même temps les chefs français continuaient avec activité tous leurs préparatifs d'attaque.

Avant de faire connaître l'issue des événements à Cadix, il convient de jeter un coup d'œil sur la marche des opérations militaires dans les autres parties de la Péninsule, et de relater les divers combats qui s'y étaient livrés depuis deux mois.

Expédition de Riego. — Il échoue auprès de Ballesteros. — Aussitôt que les cortès avaient appris la capitulation de Ballesteros, elles avaient envoyé, avec de pleins pouvoirs, le général Riego prendre le commandement des troupes constitutionnelles éparses dans les royaumes de Valence et de Murcie.

Ce général avait aussi pour instructions d'essayer de ramener l'armée de Ballesteros à la cause de la constitution. — Échappant à toutes les colonnes mobiles françaises qui, à son arrivée, avaient été mises en mouvement, il réussit à atteindre, le 10 septembre, après

Digitized by Google

quelques combats insignifiants, les environs de Priego, où les troupes capitulées avaient leurs cantonnements. L'extrait suivant du rapport adressé aux généraux français par le général Ballesteros, fera connaître comment il y fut accueilli. Tous les détails en ont été confirmés par les officiers de Riego lui-même.

«Dans la matinée du 10, j'eus avis que le général Riego s'approchait de Priego, et je pris en conséquence la résolution de m'opposer de vive force à son passage, ainsi qu'il avait été convenu avec le général Molitor, le 4 du mois dernier. Je me suis avancé vers le point appelé *el Arroyo del Conejo*, à environ une demi-lieue de Priego, avec à peu près 1,200 hommes d'infanterie et 100 chevaux. J'attaquai hardiment. Mes chasseurs enlevèrent une colline avec la plus grande valeur; en même temps j'ordonnai à un bataillon de tourner par le flanc gauche la position de l'ennemi. Quoique nos troupes observassent la plus grande précision dans leur mouvement, je remarquai cependant quelque mollesse, et un peu de tiédeur dans leurs feux, et qu'ils le faisaient avec beaucoup de répugnance contre des troupes nationales. M'étant porté à la tête de la colonne d'attaque, je ne cessai de les encourager par mon exemple. Cependant le feu des tirailleurs continua d'être languissant en comparaison de leur nombre. Sur ces entrefaites, les ennemis s'approchant de nos rangs, et jetant leurs armes, entouraient mes soldats de toutes parts, et moi-même, en criant : «Nous sommes tous des frères; «vive la nation libre! vive la constitution! vive le gé«néral Ballesteros!» Mes soldats ne purent résister à l'impression de ce premier mouvement, et mêlèrent leurs embrassements et leurs voix à ceux des camarades avec lesquels, peu de temps auparavant, ils avaient été unis par les mêmes intérêts et les mêmes devoirs. Riego, ses aides de camp et son état-major m'environnèrent, en me félicitant et en me proclamant leur général, et me priant en même temps de me charger du commandement des deux armées. Les troupes, une fois mêlées, se dirigèrent sur Priego, en répétant le cri de *Vive la constitution!* et me proclamant leur général. Riego voulait que je les haranguasse; je lui répondis qu'il fallait attendre et laisser passer ce moment. Enfin, j'entrai dans la ville après Riego, et les habitants m'accueillirent avec enthousiasme. Je me rendis à mon logement, où j'assemblai tous les généraux et chefs de corps, et leur exposai l'état des choses, en leur faisant connaître le cas extraordinaire où nous nous trouvions, et la surprise dont on avait usé à notre égard, au moyen d'un stratagème difficile à prévoir, et plus difficile encore à éviter; mais que l'armée et moi, nous ne pouvions manquer à la parole donnée, et que je périrais plutôt que de souscrire à l'ignominie de violer la foi jurée. Tous les chefs furent unanimes et partagèrent mon opinion; je leur ordonnai de faire sortir à l'instant même les troupes de la ville, pour éviter tout contact avec celles de Riego. Ils exécutèrent mon ordre. Riego vint alors chez moi, et nous eûmes ensemble une longue conférence en présence de quelques généraux et des chefs de l'armée. Il exagéra, et c'était naturel, les avantages immenses qui résulteraient pour la patrie de la réunion des deux armées, l'obligation où nous étions, selon lui, de consentir à cette réunion, l'irrégularité de notre convention, parce qu'elle avait été faite sans le consentement du gouvernement établi à Cadix; et enfin la gloire dont je me couvrirais en me mettant à la tête des troupes réunies. Je lui répondis que je ne manquerais d'aucune manière aux promesses que j'avais faites solennellement et librement, et que j'affronterais plutôt la mort (ainsi que cela m'était arrivé avec joie le matin du même jour), plutôt que de violer le traité que j'avais conclu. Riego, chagrin et étonné, me quitta. Il voulut haranguer les troupes; mais les chefs de ces troupes, déjà revenus de leur première surprise, ne se laissèrent pas approcher. Riego retourna à Priego, fit désarmer la garde de vingt hommes, qui était à mon logement, et y plaça une compagnie entière de ses troupes, pour en garder toutes les avenues. Dès ce moment, je fus observé comme un prisonnier. Le lieutenant général don Martin Gonzales de Menchaca, le général chef d'état-major don Felipe Montes, l'adjudant général Guerrero de Torres, le colonel Huber, sous-inspecteur d'infanterie, mon aide de camp, le capitaine don Ambrosio Doz, mon neveu, le capitaine don Pio Ballesteros, adjoint à l'état-major général, le capitaine don Gaspard Aguilera, qui était venu la nuit précédente avec des dépêches du général comte Molitor, le fils du général Menchaca et quelques autres officiers qui étaient entrés par hasard dans mon logement, ne purent pas en sortir. A six heures et demie du soir, Riego me signifia que j'étais prisonnier, au nom de la patrie, avec les officiers qui m'accompagnaient, et que nous partirions dans la nuit même pour un château fort. Pendant ce temps, quelques-uns des bataillons de mon armée, exaspérés et furieux de la conduite que Riego avait employée à mon égard, et de la perfidie dont il avait usé envers eux, voyant revenir les soldats de ma garde sans leurs armes, voulaient venir l'attaquer cette nuit même, sans remarquer l'énorme disproportion de leurs forces. Je les empêchai d'en agir ainsi, et ils se contentèrent d'envoyer un officier pour demander énergiquement à Riego ma prompte liberté, le menaçant de l'attaquer avec toutes leurs forces réunies, s'il ne l'accordait à l'instant, et lui annonçant qu'ils périraient tous avant d'abandonner leur résolution. Riego trouva sans doute que sa situation était critique, et à une heure du matin, au moment où nous étions prêts à nous mettre en route pour la captivité qu'il nous destinait, il nous annonça que nous étions libres. Pendant cette même nuit, il avait imposé une contribution de deux cent mille réaux sur les habitants de Priego; mais, malgré la rigueur qu'il a employée, il n'a pu en recueillir que la moitié. Il partit au point du jour, et prit la direction d'Alcaudète; depuis lors plusieurs de ses officiers et un grand nombre de ses soldats se sont présentés pour s'incorporer dans mon armée, et aujourd'hui il en est venu d'autres qui appartiennent presque tous à l'arme de la cavalerie. Plus de 250 se sont déjà réunis à mes troupes, et l'on compte dans ce nombre les deux forts escadrons de Numance et d'Espagne. De mon armée il n'a pas déserté un seul homme.»

Combat de Jaen. — Le général Bonnemains, avec sa division, formant l'avant-garde du 2e corps, suivait les traces de Riego. Il apprit, le 11 au soir, que la colonne constitutionnelle s'était dirigée sur Jaen. Après avoir marché toute la journée du 12 et une partie de la nuit, il arriva lui-même le 13, vers neuf heures du matin, devant Jaen. Le 19e chasseurs, qui marchait en tête, enleva les postes avancés et un troupeau considérable qui paissait à peu de distance de la place, sous la garde d'un fort détachement; mais il ne put pas entrer dans la ville, ceinte de hautes murailles et protégée par un châteaufort en assez bon état.

Le général Bonnemains, afin d'atteindre plus promptement l'ennemi, avait composé son avant-garde de toute sa cavalerie, et n'avait avec lui d'autre infanterie que les six compagnies de voltigeurs des bataillons de sa division; encore ces compagnies, réduites par les hommes qu'elles avaient laissés en arrière dans leur marche rapide, à la suite de la cavalerie, ne présentaient-elles pas un total de plus de 150 hommes. Le reste de l'infanterie, qui, depuis deux jours, marchait sans s'arrêter que le temps nécessaire pour recevoir ses vivres, était disséminé sur la route en arrière.

Dans les premiers moments de la surprise, le général Riego, qui ne pensait pas qu'il pût être atteint, s'était empressé de garnir d'infanterie les murailles et le château. Sa cavalerie, soutenue par deux bataillons, sortit de la ville, et se forma à droite en arrière auprès de deux petites chapelles situées sur la route de Mancha-Real. Cette position, dont la gauche s'appuyait sur la ville de Jaen, et dont la droite s'étendait vers la rivière (Rio de Jaen), était protégée par l'escarpement des collines et par un ravin, s'étendant sur leur front, entre la ville et la rivière. — Un grand nombre de tirailleurs furent jetés dans les jardins attenant aux murs de la ville.

Le premier soin du général Bonnemains fut de placer ses compagnies de voltigeurs derrière les rochers qui couronnaient deux mamelons voisins de la porte, afin de s'opposer aux sorties de l'ennemi. Le 4e et le 8e légers, toujours pleins d'ardeur malgré leur extrême fatigue, arrivèrent presque aussitôt que l'avant-garde; un bataillon du 8e fut sur-le-champ dirigé sur une hauteur qui domine le fort, afin de contenir l'ennemi dont les principales forces étaient rassemblées sur ce point, et qui aurait pu, à l'aide d'une sortie vigoureuse, s'emparer des hauteurs par lesquelles la route de Martos est dominée, et couper la colonne française un peu disloquée par la marche. Le deuxième bataillon du 8e fut formé en colonne serrée entre le point occupé par les voltigeurs et celui qu'occupait le premier bataillon. Les deux pièces d'artillerie de montagne furent pointées de droite et de gauche de la route sur la porte de la ville; une partie des voltigeurs fut embusquée derrière un petit mur à hauteur d'appui, situé directement en face de la porte de Jaen. La droite française étant ainsi assurée, le colonel de Choiseul reçut l'ordre de se porter sur la gauche avec le 4e et le 19e de chasseurs, afin d'observer la route de Mancha-Real. Le 10e appuyait ce mouvement. Ces régiments, arrivés au pied des hauteurs, essuyèrent un feu très vif. Une manœuvre de l'ennemi l'ayant rapproché de nos chasseurs, leur position devint critique; ils étaient exposés au feu des deux bataillons espagnols qu'ils ne pouvaient pas charger à cause du ravin qui les séparait. Mais ayant heureusement, par un mouvement sur la droite, occupé un terrain sur lequel ils pouvaient agir, l'ennemi se trouva dans l'impossibilité de les séparer de l'infanterie.

Pendant que cette manœuvre s'exécutait sur ce point, les troupes de la place avaient tenté une sortie qui avait été promptement repoussée par les voltigeurs. Le général Buchet arriva alors avec deux bataillons de ligne; et le général Bonnemains, qui attendait ces troupes avec impatience, afin de pousser vivement l'attaque commencée depuis deux heures, et cependant encore sans aucun résultat, envoya sur-le-champ l'ordre au général Levavasseur, commandant le 4e léger (régiment qui avait enlevé Alcira et Lorca), de faire débusquer par ses voltigeurs les tirailleurs espagnols logés dans les jardins, et de s'avancer vers le centre de la position de l'ennemi, entre les jardins et les chapelles. Il fit également avancer une des pièces de montagne dont les premiers coups furent si bien dirigés sur la cavalerie ennemie, qu'elle quitta sa position et se porta en arrière des chapelles, auprès desquelles Riego massait une grande partie de son infanterie qui, en voyant le mouvement du 4e léger, avait abandonné le château, et n'avait laissé dans la ville qu'une forte arrière-garde, laquelle, après avoir tenté, sans succès, une nouvelle sortie, barricada la porte, afin de mieux assurer sa retraite.

Aussitôt que le 4e léger fut en ligne avec les chasseurs, le général Bonnemains donna l'ordre d'attaquer sur tous les points.

Le 1er bataillon du 8e léger tourna le château et la ville. Le maréchal de camp Buchet, avec le 2e bataillon du même régiment et celui du 39e, pénétra dans la place par une poterne, et en chassa l'arrière-garde constitutionnelle. De son côté, le brave 4e léger, dirigé par le général Bonnemains lui-même, et soutenu par le bataillon du 1er de ligne, enleva à la baïonnette la position des chapelles. Riego, chassé de ce point, se retira, avec une partie de son bataillon, sur des mamelons entre lesquels passe la route de Martos. Sa cavalerie fut déployée un peu en arrière, son infanterie couronna les hauteurs, et sa droite, appuyée sur Rio de Jaen, fut soutenue par une forte réserve d'infanterie.

Le général Bonnemains fit aussitôt attaquer cette nouvelle position. Le 10e chasseurs devait forcer le défilé où passe la route de Mancha-Real; le 4e léger attaquait les hauteurs de droite (gauche de l'ennemi); le bataillon du 1er de ligne celles de gauche (droite de l'ennemi); enfin le 19e chasseurs, soutenu par le 4e, devait, débordant notre gauche, tourner la hauteur de droite de l'ennemi, et charger la cavalerie espagnole formée en bataille derrière la hauteur.

L'ennemi défendait avec opiniâtreté sa nouvelle position; cependant notre infanterie était sur le point

Digitized by Google

Costumes Grecs

Femmes d'Arcadie et de Thèbes. Novice et Curé Grecs

Ypsilanti.

Capo d'Istria

Digitized by Google

Digitized by Google

Un Archonte Grec et sa femme

Entrée du Chateau de Navarin

Officier et Soldats Grecs

Cochrane

Redchid Pacha

Digitized by Google

Officier et Soldats Grecs

Cochrane

Redschid Pacha

Digitized by Google

Digitized by Google

Reddition du Chateau de Morvé.

Digitized by Google

d'atteindre les sommets des mamelons, lorsque le colonel de Choiseul, à la tête du 19e chasseurs, qui alors ne comptait pas plus de 80 chevaux dans ses rangs, passa intrépidement sous le feu croisé des constitutionnels, entre la réserve et le mamelon de gauche, chargea les escadrons espagnols forts d'environ 300 chevaux, les culbuta, et les mit dans la plus grande déroute. Dès ce moment, l'ennemi effrayé ne se défendit plus sur aucun point : cavalerie, infanterie, tout s'enfuit en désordre.

Riego parvint cependant à rallier quelques bataillons et une partie de sa cavalerie sur les hauteurs, de l'autre côté de la petite rivière de Jaen, dont il essaya de faire défendre le passage par des tirailleurs; mais ils furent bientôt repoussés, et le bataillon du 1er de ligne, soutenu par le 4e léger, passa la rivière sans hésiter, et s'avança vers ces hauteurs.

La vue de ce mouvement, et l'attaque de front des tirailleurs, soutenus par le 8e léger, ôtèrent aux Espagnols tout espoir de tenir dans cette dernière position; ils l'abandonnèrent et se mirent en pleine retraite sur la route de Mancha-Real; le général Bonnemains les poursuivit avec sa cavalerie flanquée par plusieurs compagnies de voltigeurs, et soutenue par toute l'infanterie marchant échelonnée par bataillons.

L'ennemi fit encore mine de vouloir se défendre dans un petit bois, à l'entrée de Mancha-Real, mais l'arrivée de l'infanterie lui fit changer de sentiment, et nos troupes entrèrent dans cette ville à onze heures du soir, après un combat qui avait duré quatorze heures, et une marche de soixante-douze heures.

Riego qui, avant d'engager l'action, avait encore auprès de lui de 4,500 à 5,000 hommes, n'en rallia pas plus de 1,200 après sa sortie de Mancha-Real : le reste fut tué, dispersé ou fait prisonnier.

Combat de Jodar. — Riego est arrêté. — Son jugement. — Sa mort. — Battu à Jaen, après avoir échoué dans sa tentative d'attirer à lui les troupes de Ballesteros, Riego ne perdit pas courage, et au lieu de se retirer sur Cadix, il marcha sur Ubeda où se trouvaient les cantonnements du général Carondelet dans le but de soulever et de réunir à sa troupe cette division capitulée, et pour se jeter ensuite en Estramadure. Le régiment des chasseurs de la garde royale et trois compagnies d'infanterie se trouvaient à Andujar. Le colonel d'Argout, qui commandait les chasseurs, ayant eu avis du mouvement de Riego, se porta avec trois escadrons et 150 hommes d'infanterie sur Bessicar, point où l'ennemi pouvait traverser le Guadalquivir. De là, après avoir laissé, pour garder le passage, 25 chasseurs et toute son infanterie, il s'avança rapidement, suivi de 300 chevaux, vers Ubeda, où il comptait rencontrer Riego.

Son attente ne fut point trompée. Les chasseurs de la garde, partis de Bessicar, le 14 septembre, à huit heures du matin, arrivèrent à deux heures à une demi-lieue de Jodar, laissant sur leur gauche, à une portée de fusil, le quartier général de Carondelet; de son côté, Riego, suivi des débris qu'il avait ralliés après sa défaite de la veille à Jaen, était arrivé depuis deux heures à Jodar, où il avait fait rafraîchir ses troupes. Il commençait de nouveau son mouvement de retraite, lorsque les chasseurs arrivèrent. A leur vue, l'arrière-garde constitutionnelle, qui se composait d'environ 200 hommes d'infanterie et de 100 chevaux, se divisa : les cavaliers allèrent donner l'alerte, et les fantassins se jetèrent en tirailleurs dans un bois d'oliviers qui dominait la route. Le colonel d'Argout, sans s'arrêter à riposter à leur fusillade, et après s'être assuré que le bois ne renfermait pas d'autres troupes, continua sa marche sur le village. Riego, renonçant à marcher sur Ubeda, se disposait à diriger sa retraite vers Cazorla. Une de ses colonnes d'infanterie était déjà en marche; le chef d'escadron de Bernecourt, ayant aperçu son mouvement, en donna avis à son colonel qui le chargea d'attaquer cette troupe. En tournant Jodar, il partit avec le premier escadron, commandé par le capitaine Saint-Victor. Le reste du régiment, conduit par le lieutenant-colonel de Chateaubriand, rejoignit le colonel d'Argout qui s'était avancé pour reconnaître le village, et pour chercher un passage vers la plaine.

Le premier escadron déboucha à une portée de canon au-delà de Jodar, dans une petite plaine située entre la route de Cabra et celle de Cazorla. L'infanterie qu'il poursuivait avait gagné le pied des montagnes, et se trouvait hors d'atteinte; mais elle était suivie de tout le corps de Riego. La cavalerie constitutionnelle, forte d'environ 400 chevaux, marchait au centre. L'infanterie s'avançait en colonnes par pelotons. Le général ennemi, qui ne s'attendait pas à être attaqué par son flanc gauche, n'avait couvert sa retraite par des tirailleurs que du côté de Jodar. A l'aspect du premier escadron, le bataillon qui marchait en queue essaya de se former en carré, et commença un feu assez vif, mais peu meurtrier. Les chasseurs français tombèrent sur ce bataillon et l'enfoncèrent. Les constitutionnels essayèrent en vain de se rallier; ils furent forcés de mettre bas les armes.

Ce mouvement fut si rapide que la cavalerie ennemie n'eut pas le temps de s'y opposer. Elle se retirait en bon ordre, longeant un mamelon où Riego s'était arrêté avec le bataillon d'avant-garde qu'il avait aussi formé en carré. Encouragé par le succès de sa première charge, le premier escadron continuait sa course, sans être intimidé par un feu bien nourri, tiré à demi-portée. Il atteignit la cavalerie au bas du mamelon, et la culbuta. Les autres escadrons de la garde qui parurent alors l'empêchèrent de se rallier.

Le colonel d'Argout, dont l'intention avait d'abord été de traverser le village, avait changé d'avis en entendant la fusillade. Craignant que le premier escadron n'eût affaire à trop forte partie, il avait pris la même route que lui pour le soutenir. Il avait aussi essuyé le feu de l'infanterie de Riego, qui tenait toujours, quoiqu'elle fût débordée par le premier escadron lancé à la poursuite des fuyards, et qui, se retirant en suivant la crête de la montagne, ne se dispersa que lorsque son chef, désespérant, après cette nouvelle défaite, de rallier aucun corps capitulé, se décida à abandonner les soldats qu'il avait entraînés à une désastreuse expédition, et à chercher son salut dans une

fuite isolée. Riego partit, suivi seulement de quelques cavaliers qu'il quitta même bientôt.

Cet abandon fut cruellement puni; Riego fut arrêté le lendemain à Arquillos, par des paysans royalistes. Il avait craint d'éprouver le sort des prisonniers de guerre, il subit celui des criminels d'État [1].

Milans et Llobera à Tarragone. — Combats de Cabriana et de Caldès, d'Altafulla, etc. — Investissement de Tarragonne. — Après le combat de Molins-del-Rey, la garnison de Barcelonne tenta plusieurs sorties qui furent repoussées. — Milans et Llobera, battus à Jorba et à Calaf, se retirèrent dans Tarragone, qui devint à l'avenir le point de départ de leurs opérations.

Ce fut de cette forte ville qu'ils sortirent dans le courant d'août pour se porter, par Calaf où se trouvait le baron d'Éroles, sur Vich, et de là sur Figuières; mais changeant tout à coup de direction, ils se rapprochèrent de Manrésa. Le baron d'Éroles dut quitter sa position de Calaf pour se réunir à Manrésa au général Tromelin. Ces deux officiers généraux apprirent bientôt que les troupes constitutionnelles marchaient sur le pont de Cabriana. L'ennemi y fut atteint et vivement attaqué le 14 août. Une charge de cavalerie jeta d'abord quelque désordre parmi les troupes royales espagnoles; mais le lieutenant-colonel de Walt, du 6e de hussards, à la tête d'un escadron de ce régiment et d'un escadron du 18e de chasseurs, arrêta l'ennemi et le força à la retraite.

Les troupes constitutionnelles furent poussées par les troupes du baron d'Éroles, soutenues par la cavalerie française, jusqu'au village de Caldès. Là elles

[1] Après sa défaite à Jodar, Riego erra quelque temps dans les montagnes avec environ vingt de ses compagnons d'armes, dont quinze étaient des officiers supérieurs, compromis comme lui pour la cause révolutionnaire. Épuisé de fatigue et de faim, il rencontra l'ermite de la Torre de Pedrogil, et un habitant de Vilches, nommé Lopez Lara. Il les prit à l'écart, et leur dit : «Mes amis, vous avez «maintenant l'occasion de faire votre fortune et celle de vos familles; «il ne s'agit que de me conduire, sans être vu de qui que ce soit, à «la Caroline, à Carboneras, et à las Navas de Tolosa. J'y ai des amis «qui me procureront un guide pour l'Estramadure, où je désire me «rendre.» L'ermite et son compagnon refusèrent : mais Riego les fit arrêter, et les força à monter sur deux mules, en leur déclarant en même temps que bon gré mal gré, ils serviraient de guides à sa troupe. Lorsqu'il fut nuit, ils se mirent en route. Une conversation imprudente fit connaître aux deux guides que l'homme qu'ils accompagnaient était le fameux général Riego. Dès ce moment, Lopez-Lara songea aux moyens de le remettre entre les mains de la justice. Au jour, ils se trouvèrent près de la ferme de Baquevizones, non loin d'Arquillos. Riego annonça qu'il allait demander un asile. Lara frappa à la porte, et le sort voulut que ce fût un de ses frères, nommé Mateo, qui vint ouvrir.

Riego, craignant qu'une escorte trop nombreuse ne le trahît, ne voulut permettre qu'à trois de ses compagnons d'entrer avec lui. Un de ceux-ci était un colonel anglais qui, plein de crainte et de méfiance, ferma promptement la porte derrière lui et s'empara de la clef. Ils donnèrent l'avoine à leurs chevaux, et se reposèrent dans l'étable, l'épée nue à côté d'eux. Riego, en s'éveillant, ordonna à Lopez Lara de faire ferrer son cheval. «Fort bien, répondit celui-«ci, je vais le faire ferrer à Arquillos.» Riego refusa, et manifesta le désir que son frère Mateo se chargeât de cette commission, non pas en conduisant le cheval à Arquillos, mais en allant chercher un maréchal ferrant. Lopez n'eut que le temps d'annoncer secrètement à son frère que Riego était chez lui, qu'il fallait qu'il en donnât avis aux magistrats, et qu'il pouvait dire qu'ils étaient prêts à faire leur devoir. Riego se mit à table aussitôt qu'il eut appris de Mateo que le maréchal-ferrant s'approchait; mais l'Anglais, toujours méfiant, ne quittait pas la fenêtre d'où, avec une lunette d'approche, il examinait tous les environs. Tout à coup il s'écria : «Géné-«ral, nous sommes perdus! voilà des hommes armés qui s'appro-«chent.»

Aux armes! cria Riego; mais dans le même moment, Lopez et Mateo saisirent des carabines, et les couchèrent en joue, en disant : «Le premier qui fait un mouvement est mort.» Riego ne put ou n'osa pas résister : il se laissa attacher les mains derrière le dos, et engagea seulement Lopez à dire à la troupe qui arrivait, de ne pas leur faire de mal, puisqu'ils étaient prisonniers.

L'alcade entra suivi de la force armée; Riego le pria de nouveau de ne point le maltraiter, et de l'embrasser : ce fut avec peine que l'alcade y consentit. Riego offrit alors à la troupe l'argent qu'il avait sur lui, pour qu'on le traitât avec humanité; mais l'alcade défendit de rien accepter, et dit aux prisonniers que la justice déciderait de leur sort.

Un instant après, le commandant civil d'Arquillos arriva avec une garde à cheval, et emmena les prisonniers.

A son arrivée à Andujar, le peuple voulait mettre en pièces Riego. Quand il fut arrivé sur la place, en face du balcon d'où il avait naguère harangué le peuple, il se tourna vers un officier français qui l'accompagnait, et lui montrant la foule qui les environnait, il lui dit :

«Ce peuple que vous voyez aujourd'hui si acharné contre moi, ce «peuple, qui sans vous m'aurait déjà égorgé, l'année dernière me «portait ici même en triomphe. La ville me força à accepter, malgré «moi, un sabre d'honneur. Toute la nuit que je passai ici, les mai-«sons furent illuminées, le peuple dansa sous mes fenêtres, et me as-«sourdit de ses cris.»

Riego fut déposé dans la maison d'Andujar, où une garde française fut posée pour le préserver des fureurs de la populace.

Le capitaine général de la province de Grenade, sous la juridiction duquel est placé le village d'Arquillos où Riego avait été arrêté, se proposait de le réclamer pour le faire juger, non pour délits politiques, mais comme *brigand et assassin*, prétendant que Riego, pendant son séjour à Malaga, avait pillé les caisses publiques et particulières, et fait fusiller plusieurs chanoines, dont le seul crime était d'être prêtres; mais arriva l'ordre de l'envoyer à Madrid.

Riego partit escorté par des troupes françaises. Avant qu'il ne fût arrivé dans les prisons de Madrid, la Régence avait rendu un décret ad hoc, en date du 2 octobre, portant qu'il serait jugé, comme député aux cortès, pour avoir voté, dans la séance du 11, la translation du roi à Cadix, et sa déchéance. — A Madrid, Riego fut jugé et condamné à être pendu, après avoir été traîné sur une claie jusqu'au lieu du supplice.

Cette sentence ne lui fut lue que le 5 novembre; il l'écouta avec le plus grand calme.

Bientôt après, il fut transféré de la prison dans une chapelle ardente, où il resta jusqu'au lendemain.

Le 7 novembre, vers neuf heures du matin, on le dépouilla de ses habits pour le revêtir d'une espèce de chemise blanche et d'un bonnet vert; on lui mit en outre une ceinture de corde; et, après l'avoir fortement garrotté, on l'étendit dans une espèce de corbeille de paille, attelée d'un âne. C'est ainsi qu'il fut traîné au supplice jusqu'à la *Place de Cebada*, où l'on avait dressé une potence d'une hauteur démesurée.

Six frères de la congrégation grise soutenaient la corbeille traînée par l'âne; un prêtre était auprès du condamné; devant lui un clerc portait une grande croix; à son côté, un autre clerc agitait une cloche; quelques soldats de la Foi accompagnaient ce funèbre cortége. Aucun Français ne parut à cette exécution : nos soldats n'assistent à la mort de leurs ennemis que sur le champ de bataille où ils les combattent.

Dans toutes les rues que Riego traversa, la foule resta silencieuse.

Arrivé au pied de l'échafaud, Riego fut enlevé de la claie, et placé sur la première marche, où il se confessa; ensuite on le leva presque au haut de l'échelle; et tandis que le bourreau lui attachait la corde autour du cou, le prêtre parlait aux spectateurs, et demandait pour le condamné le pardon de ceux qu'il pouvait avoir offensés, comme il pardonnait à ses ennemis. On commença l'acte de foi, et Riego fut lancé de dessus l'échelle. Parmi quelques milliers de spectateurs, quelques centaines seulement crièrent une fois *vive le roi!* et un très petit nombre répéta le même cri une seconde fois. Dans la foule se trouvait un homme qui fut assez cruel pour frapper le corps; c'est la seule insulte qui ait été faite à cette malheureuse victime des révolutions.

Le soir, les restes mortels de Riego furent transportés dans l'église voisine, et enterrés dans le Campo-Santo, par la confrérie de la charité.

prirent de nouveau position et recommencèrent à combattre avec opiniâtreté.

Le général Tromelin donna au 16e l'ordre de soutenir les royalistes espagnols, et porta ce régiment sur la droite de l'ennemi, composé des régiments de Ferdinand VII, de Toro, et des Canaries. Deux pièces de campagne appuyaient ce mouvement. Trois escadrons de cavalerie, sous les ordres du lieutenant-colonel de Galtz Malvirade, étaient en réserve derrière; deux bataillons du 60e furent placés à droite de la route, en face de la gauche de l'ennemi, ayant devant eux un bataillon de la Foi, engagé en tirailleurs dans le bois.

Le 16e régiment marcha à l'ennemi sur trois colonnes d'attaque. L'ennemi s'avança à sa rencontre dans le même ordre; on se déploya de part et d'autre à demi-portée de fusil, et on commença une fusillade bien nourrie que soutenaient, de notre côté, deux pièces de montagne.

Sur ces entrefaites, le régiment des Canaries tournait le 16e, et, l'ayant débordé sur sa gauche, vint le reprendre à revers; le 16e, placé entre deux feux, dut faire un mouvement pour sortir de cette position critique; il luttait seul contre des forces quadruples, l'ennemi ayant dégarni sa droite pour renforcer sa gauche. Dans cette manœuvre rétrograde, le colonel d'Alvymare et le lieutenant-colonel Mannuville furent dangereusement blessés, ainsi que 8 officiers et 80 hommes.

L'ennemi allait obtenir peut-être plus de succès encore, quand le commandant Bonne, du 16e de ligne, arrêta l'ennemi par une belle charge à la baïonnette. Le 16e, culbutant le régiment des Canaries, repassa le défilé et vint se reformer sur les hauteurs qui le dominent.

Au moment où le 16e était tourné par sa gauche, le lieutenant-colonel Magnan se portait lui-même sur la gauche de l'ennemi avec un bataillon du 60e, et forçait l'ennemi à évacuer les bois et le plateau situés en arrière.

Les constitutionnels s'établirent sur une montagne qui dominait ce plateau. Milans appela des troupes de sa droite pour renforcer sa gauche; le bataillon du 60e s'empara de cette seconde position avant que les renforts de l'ennemi fussent arrivés. Milans voulut prendre une troisième position à Caldès; mais le lieutenant-colonel Magnan l'y suivit et l'en chassa. Cet officier se trouvait alors avec le 1er bataillon du 60e, derrière les régiments constitutionnels qui avaient combattu contre le 16e, et qui dès lors se hâtèrent de se retirer.

De Caldès à Moya l'ennemi fut vivement poursuivi; partout où il voulut tenir il fut enfoncé: les ravins, les bois, les vignes, les murs, les montagnes dont le pays est couvert, le sauvèrent seuls d'une ruine totale, en empêchant la cavalerie française d'agir. Les habitants de Moya refusèrent de laisser entrer les troupes constitutionnelles dans leur ville. Après avoir bivouaqué sur le plateau d'une montagne voisine, Milans et Llobera se décidèrent à profiter de la route qui leur était encore ouverte par les crêtes des montagnes, pour regagner Tarragone. Leurs colonnes étaient diminuées de plus de 1,800 hommes tués, déserteés ou faits prisonniers.

Peu de jours après le combat de Cabriana et de Caldès, le général Berge battit, le 27 septembre, à Altafulla, un corps de 5,250 hommes sorti de Tarragone pour attaquer les troupes qui avaient, d'après les ordres du maréchal Moncey, formé l'investissement de cette place.

Le 28 août, le maréchal Moncey fit une reconnaissance générale des environs de Tarragone, et après diverses escarmouches, força les avant-postes ennemis à rentrer dans la place.

A la fin du mois d'août les troupes constitutionnelles cessèrent pendant quelque temps de tenir la campagne en Catalogne. — Les colonnes mobiles de Milans et de Llobera se retranchèrent dans Tarragone. Mina resta dans Barcelonne; les garnisons d'Ostalrich, d'Urgel et de Figuières, à l'abri derrière leurs murailles, attendaient les événements.

Expédition sur Figuières. — Combats de Llado et de Llers. — Capitulation de la colonne de Fernandez. — Reddition de Figuières. — Quoiqu'un peu découragés par ces échecs successifs, les chefs constitutionnels réunis dans Barcelonne voulurent tenter un dernier effort.

Le gouverneur Rotten, après avoir passé, le 28 août, la revue de la garnison, annonça qu'une grande résolution allait être prise. Un conseil de guerre fut assemblé. On y décida d'envoyer à Figuières un corps choisi de 2 à 3,000 hommes afin d'y réunir des forces imposantes, et pour reconnaître en même temps l'état de l'esprit public de la Catalogne. La garnison, augmentée de ce puissant secours, se serait alors élevée à plus de 5,000 hommes. Un pareil corps de gens déterminés, jeté sur les derrières du 4e corps, aurait pu, non-seulement occuper la riche plaine de Lampourdan, et ravitailler les places fortes, mais encore couper les communications, et même inquiéter les frontières de France.

Les troupes franco-espagnoles employées au blocus de Figuières, et dont la moitié se composait de soldats de la Foi, dévoués, mais inhabiles, n'auraient plus suffi pour contenir la garnison protégée par le feu de la place et armée de pièces de campagne qu'elle renfermait. Il aurait donc fallu, pour reconquérir un point aussi important, rappeler les troupes du blocus de Tarragone, ou dégarnir celui de Barcelonne, et permettre ainsi aux colonnes mobiles de recommencer leurs courses et leurs attaques. On voit que la réussite de cette entreprise aurait changé la face des affaires, et relevé le moral des troupes constitutionnelles; mais, pour arriver à ce grand résultat, il fallait que la colonne traversât toute l'étendue du pays qui sépare Barcelonne de Figuières, en dérobant sa marche aux troupes françaises, ou en se frayant un passage à travers celles qui étaient en mesure de s'y opposer. Le projet était hardi; le brigadier Fernandez se chargea de l'exécuter, et promit de réussir; mais comme le succès était non moins difficile qu'important, il demanda qu'on lui laissât le choix de ses troupes, et

Digitized by Google

surtout qu'elles fussent bien équipées et payées préalablement de la solde qui était due à la garnison depuis plus de trois mois. Tout lui fut accordé. Le lieutenant-colonel Minusi, du fameux régiment de Barbastro [1], eut le commandement en second; il avait autrefois été attaché à l'ambassade d'Espagne en France, et était connu pour son exaltation révolutionnaire.

Un appel fut fait aux hommes de bonne volonté; aussitôt les plus zélés partisans de la constitution de 1812 se rassemblèrent autour des chefs pour demander à partir. Des enfants même, attachés comme cadets à divers régiments, voulurent quitter Barcelonne pour servir la cause qu'ils regardaient comme sacrée [2].

Fernandez forma son avant-garde d'un bataillon de la légion libérale étrangère, composée de transfuges français, italiens, piémontais, chez lesquels l'intérêt de leur propre salut était lié à celui de la cause qu'ils servaient. Le colonel italien Pechiarotti était à leur tête. A ce corps, le plus déterminé de tous, on joignit trois bataillons d'élite, plusieurs détachements de milice, et environ 50 lanciers et guides à cheval. Le tout s'élevait de 2,500 à 3,000 hommes.

Les généraux français apprirent bientôt que, dans la nuit du 9 au 10 septembre, une colonne sortie de Barcelonne sur des barques de pêcheurs, avait débarqué à Castillo de Mongat, profitant d'une nuit obscure et orageuse pour se dérober à la vue des bâtiments français que le gros temps avait forcés de prendre le large. On ne sut pas d'abord si cette colonne se portait sur Mataro pour détruire nos établissements militaires, et les magasins considérables qui y étaient réunis, si elle se dirigeait sur Ostalrich, ou si enfin, remontant vers les montagnes du nord, elle se jetterait dans Urgel ou Figuières.

Mataro fut mis en état de défense; on renforça d'un bataillon le corps chargé du blocus d'Ostalrich: enfin une colonne mobile de trois bataillons et de deux escadrons, aux ordres du général Nicolas, fut détachée du corps qui investissait Barcelonne.

Cependant Fernandez, laissant Ostalrich sur sa droite, effectuait son mouvement sur Figuières; le lieutenant général baron de Damas, qui commandait dans la Haute-Catalogne, en fut informé, il marcha aussitôt avec le seul bataillon qu'il eût de disponible au secours du général Maringoné, qui, avec le 5e de ligne français et deux bataillons espagnols, était chargé de bloquer cette place.

Le général de Maringoné, informé du mouvement des constitutionnels, s'était porté sur Navata avec dix compagnies du 5e, six compagnies de l'armée de la Foi, et 60 lanciers des chasseurs de la Vendée: ces troupes, réunies au bataillon amené par M. de Damas, présentaient un total d'environ 1,100 Français et 600 Espagnols.

Le 15 septembre, M. de Damas alla prendre position en avant de Llado, sur la route de Besalu. Il pouvait, de ce point, couvrir les chemins qui conduisent à Figuières, soit par Navata, soit par Sistella.

On crut d'abord que Fernandez s'était jeté vers Llorona et Campredon; mais bientôt on apprit qu'il avait traversé Besalu, et qu'après avoir fait halte à Moya, il marchait sur Llado.

Aussitôt M. de Damas envoya au-devant de lui une reconnaissance de 400 hommes, sous le commandement de M. d'Eyragues, capitaine d'état-major; cet officier avait l'ordre de n'engager que légèrement l'affaire, et de profiter des dispositions du terrain pour s'échelonner et se replier peu à peu, afin d'amener l'ennemi à attaquer les Français dans les positions avantageuses qu'ils occupaient en avant du village.

La route qui conduit de Llado à Besalu n'est, à proprement parler, qu'un sentier à peine tracé, coupé par des ravins profonds et de petites vallées, dont les flancs escarpés sont couverts d'oliviers touffus, de bois clair-semés de liége et de chênes verts. Les revers, moins rapides, sont plantés de vignes, et les plateaux sont labourés.

La reconnaissance était parvenue au fond d'un de ces vallons boisés, lorsque les coups de fusil des éclaireurs annoncèrent la rencontre de l'ennemi. Les Français se portèrent en avant et gravirent la côte rapide pour attaquer, dans cette position redoutable, l'ennemi qu'ils ne voyaient pas; mais à peine les voltigeurs eurent-ils repoussé les premiers tirailleurs ennemis, que des décharges terribles partirent de toutes parts; les bataillons ennemis se déployèrent, couronnant les hauteurs et accablant nos soldats de leurs feux croisés: M. d'Eyragues tomba percé de deux balles.

Le général de Damas, entendant la fusillade, devança ses bataillons; des grenadiers mourants lui apprirent que l'avant-garde était compromise. Le général Maringoné s'avança en même temps avec le bataillon du 8e pour la dégager et la soutenir. Il chargea en colonne l'ennemi, qui, supérieur en nombre, le déborda de toutes parts; mais nos soldats firent face de tous côtés. La compagnie des grenadiers qui marchait en tête se fit remarquer par son intrépidité. La cavalerie ennemie se précipite sur le flanc droit des compagnies du centre; elle fut accueillie par un feu meurtrier qui en renversa la plus grande partie.

Alors l'ennemi, laissant de côté le bataillon du 8e, dirigea tous ses efforts sur la droite française, et attaqua M. de Bonchamps, chef de bataillon du 5e de ligne, qui se trouvait en position avec quelques compagnies. Les constitutionnels furent vigoureusement reçus, la fusillade leur causa une perte considérable. Cependant leur nombre croissait; le bataillon de transfuges, lancé en tirailleurs, s'avança au cri de *Vive Napoléon II!* M. de Bonchamps, au moment d'être débordé, réunit ses deux compagnies de grenadiers, et marcha droit à l'ennemi au pas de charge, qui s'arrêta et, bientôt vivement attaqué, fut forcé d'abandonner sa position.

Le général de Damas, en allant reconnaître le résultat de ces mouvements, fut au moment d'être enveloppé par les lanciers constitutionnels, que com-

[1] Ce régiment était connu pour un des régiments les plus déterminés et des plus attachés à la révolution. Quand on le passait en revue, le colonel lui criait: «Barbastro, quel sera ton sort?» et tous les soldats répondaient: «Constitution ou la mort!» *Barbastro, qual sera tu suerte? — Constitucion o muerte.*

[2] Quinze ou vingt de ces enfants de douze à quatorze ans furent faits prisonniers à Llers, et renvoyés à leurs parents.

Digitized by Google

battaient corps à corps les officiers et cavaliers d'ordonnance qui se trouvaient autour de lui.

Cependant l'ennemi se porta rapidement par la gauche sur la route de Saint-Martin de Sasseras, pour tâcher de s'emparer de Llado. Dans ce moment, l'avant-garde était rentrée en ligne. Le bataillon du 8e, sous les ordres du commandant Richard, formait la gauche et occupait une excellente position; son mouvement avait été appuyé par le capitaine Chatelet, du 5e de ligne; ce qui restait du bataillon de ce régiment, et une partie des troupes royalistes, étaient engagés en avant de notre droite. Nous n'avions plus en réserve qu'environ 200 royalistes espagnols et la cavalerie.

L'ennemi continuait à gagner sensiblement sur notre droite. M. de Damas fit porter de ce côté le bataillon du 8e, qui n'était plus nécessaire à la gauche; la cavalerie s'y porta également avec rapidité; mais pour donner le temps d'exécuter ce mouvement, le lieutenant général ordonna au capitaine Chambelland, des grenadiers du 8e, de reprendre une hauteur que l'ennemi venait d'occuper, et d'y tenir à tout prix. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande bravoure.

A peine ce mouvement était-il terminé, qu'une colonne de 300 hommes, qui se dirigeait sur Llado, attaqua notre droite en flanc. Aussitôt M. de Damas partagea les lanciers en deux pelotons, le premier, auquel se joignirent quelques cavaliers royalistes et tous les officiers qui se trouvaient présents, reçut l'ordre de charger l'ennemi et le repoussa.

L'ennemi se retira dans ses premières positions. La nuit qui survint empêcha de profiter de sa retraite : le combat avait duré six heures. Les troupes françaises bivouaquèrent dans leurs positions en face de celles de l'ennemi. Pendant la nuit, le colonel Le Termellier rejoignit le baron de Damas avec deux escadrons de chasseurs du 22e.

Bientôt on aperçut des feux dans l'éloignement; et, vers minuit, un rapport du général Nicolas apprit qu'il était arrivé à Besalu, à quatre lieues de Llado, et qu'il y avait fait arrêter ses troupes épuisées de fatigue. M. de Damas lui envoya l'ordre de marcher le plus tôt possible sur Saint-Martin, et de suivre le mouvement de l'ennemi qui essayait, en faisant un détour, de devancer les troupes françaises sur la route de la Estella à Llers et au fort de Figuières, soit par Sistella, soit par Serradas.

A trois heures du matin, M. de Damas se porta vers Llers sur deux colonnes, les troupes royalistes passant par des chemins plus difficiles entre l'ennemi et les troupes françaises.

Arrivé à Llers, à deux heures, il y trouva un bataillon de marche de 250 hommes, qui avait reçu l'ordre de s'y arrêter. Les troupes furent placées en avant du village et du chemin du fort. Le colonel Le Termellier disposa ses chasseurs de manière à bien soutenir l'infanterie.

L'ennemi avait trouvé moyen de déborder la droite des troupes royalistes, qui, dès lors, marchaient à sa suite. Masqué d'abord par des oliviers, il parut vers une heure et se présenta sur différents points, en colonnes, par compagnies, marchant l'arme au bras de la manière la plus décidée.

La fusillade s'engagea. L'ennemi se battait en désespéré. Renonçant à percer notre ligne, il passa avec beaucoup de résolution devant notre front, se dirigeant, sur la droite, vers les hauteurs qui séparent Llers du fort; mais ce mouvement lui coûta cher, car il lui fallut défiler sous le feu de plusieurs pelotons embusqués derrière des murs, dans un terrain qui nous favorisait. Fernandez fut blessé, le désordre se mit dans les rangs constitutionnels.

Aussitôt M. de Maringoné ordonna au bataillon du 8e de charger, et se dirigeant par la gauche, avec celui du 5e, vers les hauteurs que l'ennemi voulait occuper, il y arriva le premier. Les troupes constitutionnelles virent alors clairement que tout espoir était perdu d'exécuter leur projet d'entrer dans le fort; la retraite ne leur était pas moins impossible. Plusieurs colonnes de 2 à 300 hommes jetèrent leurs armes et se rendirent à M. de Maringoné. La plus considérable demanda à capituler. Le feu cessa aussitôt.

Les transfuges, qui connaissaient le sort que leur réservaient les lois militaires, dans le cas où ils tomberaient au pouvoir des troupes françaises, conservaient seuls une attitude menaçante. Plusieurs même, voyant qu'on allait se rendre, se donnèrent la mort. Les constitutionnels, en capitulant, demandèrent qu'on épargnât ces hommes qui avaient combattu dans leurs rangs. M. de Damas, pour éviter une nouvelle effusion de sang, s'engagea à solliciter vivement pour les transfuges la grâce de la vie seulement. Ses attributions ne lui permirent pas davantage. Il accorda aux troupes constitutionnelles les honneurs de la guerre, et laissa aux officiers leurs bagages et leurs épées.

Les prisonniers, au nombre de 2,000 environ, furent envoyés en France; parmi eux on comptait 6 colonels ou lieutenants-colonels, et 160 officiers, dont 21 étaient Français, et 35 Piémontais. Le colonel des transfuges, Pechiarotti, avait la jambe fracassée, et mourut de ses blessures.

La perte de l'ennemi fut de 600 hommes environ, tués ou mis hors de combat, et la nôtre de 200, sans compter beaucoup d'hommes blessés peu dangereusement. Presque tous les officiers du bataillon du 5e le furent plus ou moins.

La défaite de la colonne de Fernandez décida la capitulation de Figuières, qui eut lieu dix jours après. — Les troupes françaises occupèrent cette place forte le 29 septembre.

Combat de Mirabète. — Après la soumission de la Galice, la division Bourck s'était dirigée vers la Vieille-Castille. — Une de ces brigades, celle du général La Rochejaquelein, était établie sur le Tage, attendant le moment de passer le fleuve et d'attaquer les constitutionnels de l'Estramadure. Le 29 septembre, le général La Rochejaquelein apprit que les troupes de Placencia faisaient un mouvement de son côté; il marcha aussitôt à leur rencontre, et passa le Tage avec le 7e léger, le 1er de hussards et le 7e de chasseurs à cheval.

L'ennemi occupait une vallée qui, se terminant par

Digitized by Google

un col étroit et rapide (Puerto-de-Mirabete), offre, vers sa sommité, une position très forte et d'une défense facile. Le général ayant fait tourner cette position par les compagnies de voltigeurs du 7e, l'ennemi n'essaya pas d'y tenir; et bientôt la brigade, après avoir repoussé quelques postes, déboucha dans la plaine étendue qui se trouve sur le chemin de Truxillo.

Les ennemis formés en bataille l'y attendaient de pied ferme.

Le général Placencia avait rangé dans la plaine huit beaux escadrons de cuirassiers et de grosse cavalerie. Sa droite était appuyée à des hauteurs très escarpées et très élevées qu'il avait garnies d'une nombreuse infanterie embusquée dans des rochers presque inaccessibles. Il avait placé sur sa gauche un bataillon d'infanterie protégé par un ravin profond; enfin, trois pièces d'artillerie défendaient le front de sa ligne. C'est après avoir fait toutes ces dispositions qu'il offrit le combat au général La Rochejaquelein; il était fort de la supériorité du nombre, et persuadé que notre cavalerie légère ne pourrait pas lutter contre ses cuirassiers et sa grosse cavalerie.

Le général La Rochejaquelein, ayant reconnu la position des constitutionnels, ordonna au colonel Lambot d'enlever, avec la plus grande célérité, les hauteurs qui protégeaient leur droite. Le colonel exécuta les ordres du général, en se mettant lui-même à la tête de sa compagnie de carabiniers, et mit dans son attaque tant de vigueur et de promptitude que, malgré la difficulté du terrain, il parvint, en peu de temps, au sommet de la position couronnée de rochers escarpés, d'où l'infanterie embusquée continuait à faire feu à bout portant. Sa marche avait été si rapide qu'une vingtaine de carabiniers seulement étaient arrivés avec lui; il les fit charger à la baïonnette; ils grimpèrent sur les rochers avec la plus grande intrépidité, et ils virent fuir devant eux tout un bataillon, par lequel ils avaient été pendant un moment presque entourés.

Le général La Rochejaquelein attendait que le 7e léger pût être disponible pour le faire porter sur le flanc droit des constitutionnels, lorsque l'ennemi, impatienté probablement de son inaction, rompit son ordre de bataille, et se forma en colonnes pour attaquer la cavalerie française. M. de La Rochejaquelein, voyant cette manœuvre qui faisait perdre à l'ennemi la supériorité de l'étendue de la ligne, n'hésita pas à le faire charger sur-le-champ. Le cavalerie constitutionnelle se présenta au combat avec beaucoup d'ordre et de sang-froid; elle comptait d'ailleurs sur ses cuirassiers; on croisa les sabres, on se battit corps à corps: les colonels Simonneau, du 1er de hussards, et de Wimpffen, du 7e de chasseurs, chargèrent avec vigueur à la tête de leurs régiments; enfin, la cavalerie constitutionnelle, après plusieurs charges malheureuses, fit demi-tour, fut poursuivie, sabrée et mise dans la déroute la plus complète, avec perte d'une pièce de canon et de beaucoup d'hommes tués et faits prisonniers.

Pendant que cet avantage était remporté dans la plaine, le colonel Lambot ayant rallié son régiment sur la première hauteur qu'il avait emportée, y avait établi le commandant de Blérancourt en réserve et en observation avec une partie du 2e bataillon: il avait ensuite marché en avant avec son premier bataillon, et chassé successivement à la baïonnette l'infanterie ennemie d'une seconde et d'une troisième position semblables à la première. L'ennemi défendait son terrain pied à pied derrière les rochers, et ne les abandonnait qu'au moment où nos soldats grimpaient pour les franchir. Les 8e et 24e bataillons de l'infanterie de ligne espagnole, et un bataillon de grenadiers et de voltigeurs réunis, défendaient ces positions avantageuses. Ils résistèrent quelque temps, mais poussés enfin vers l'extrémité de la montagne, qui se termine par une pente rapide et par des rochers escarpés, le désordre se mit dans leurs rangs; ils se précipitèrent vers la plaine, dans la déroute la plus complète, laissant sur le terrain un grand nombre de morts et de blessés, et en notre pouvoir un grand nombre de prisonniers.

Siége de Pampelune. — Pampelune, capitale de la Navarre, est une ville assez grande, située en partie sur une éminence, et en partie dans une plaine fertile sur les bords de l'Arga, qui baigne une portion de ses murs. Des montagnes élevées l'entourent de tous côtés et à deux et à trois lieues de distance. C'est une place de guerre: ses fortifications ne sont pas cependant bien considérables; mais elle est défendue par deux châteaux, dont l'un est dans la ville, l'autre lui est contigu, quoique hors de l'enceinte de ses murs. Ce dernier est la citadelle, forte par sa situation sur le roc; elle a cinq bastions revêtus de pierres et de bons fossés; un marais profond, d'une étendue considérable, en rend les approches difficiles vers le côté par où l'on pourrait l'attaquer. Un rempart garni de bastions et de demi-lunes, deux ouvrages à cornes qui s'avancent à quelque distance de la place, et qu'on appelle, l'un le *fort de l'Infante*, l'autre le *fort du Prince*, complètent la défense de Pampelune du côté de la plaine; l'autre côté, baigné par les eaux de l'Arga, est suffisamment défendu par l'escarpement et par une simple muraille que protégent des bastions, dont les feux se croisent et commandent au loin les approches.

Un détachement du 3e corps et de troupes royalistes espagnoles, placé sous les ordres du général français de Conchy, fut d'abord chargé du blocus de Pampelune.

Le 18 juillet, ces troupes eurent à repousser une colonne de la garnison qui fit une sortie et fut obligée, après avoir éprouvé une assez grande perte, de rentrer dans Pampelune.

Dans le courant du mois d'août, le 6e corps de l'armée des Pyrénées, sous les ordres du maréchal de Lauriston, vint remplacer le corps du général de Conchy. Dès lors les opérations du blocus devinrent des travaux de siége, qui furent poussés avec activité.

L'ennemi occupait encore, en dehors de la place, les deux faubourgs de la Madeleine et de la Rocheappa, situés à un tiers de portée de mitraille de ses batteries. Les officiers du génie français n'avaient pas pu, en

Digitized by Google

conséquence, faire, autour des fortifications, les reconnaissances nécessaires.

D'après la demande du général commandant le génie, le maréchal de Lauriston se détermina à faire sur-le-champ l'attaque du faubourg de la Rocheappa, qu'il ne voulait d'abord entreprendre que la nuit de l'ouverture de la tranchée.

Le 3 septembre, la 7e division, commandée provisoirement par le général Jamin, composée des 3e léger, 6e, 9e et 14e de ligne, et qui était placée devant les faubourgs de la Rocheappa et de la Madeleine, fut chargée de cette attaque. Elle devait être soutenue par les feux et les attaques du 20e léger, des 33e et 40e de ligne de la division Pécheux, et par une partie des troupes espagnoles, ainsi que par quelques batteries.

L'affaire commença à cinq heures et demie, et à sept heures et demie les deux faubourgs furent occupés par nos troupes, qui emportèrent des maisons crénelées et retranchées, malgré une pluie de mitraille. Il fallut marcher à découvert jusqu'à ces maisons; et comme ce côté de la ville est très escarpé, et que nos soldats se déployaient dans une plaine, l'attaque ne put être soutenue que par quelques batteries de mortiers et d'obusiers, placées à des distances de 4 à 500 toises. Deux maisons, le couvent de San-Pedro, d'un côté, et la maison Blanche, sur la route de Tolosa, de l'autre, étant crénelées et retranchées, l'ennemi voulait les défendre opiniâtrément. Quelques brèches faites par deux pièces de huit et de seize suffirent pour les lui faire promptement évacuer. On ne pouvait espérer une réussite aussi prompte d'une attaque que rendait très difficile la position des batteries de la place du côté de la Rocheappa. Nos troupes furent obligées d'enfoncer à coups de haches les portes de toutes les maisons du faubourg que l'ennemi avait barricadées. Le feu de mousqueterie dura jusqu'à neuf heures et demie. L'ennemi tira continuellement à mitraille, et lança un grand nombre de bombes et d'obus contre nos batteries.

De son côté, le général Pécheux avait fait prendre possession de la redoute du Prince par le général Fernig, avec le 40e régiment et les compagnies de grenadiers de l'infant don Carlos. Cette redoute, qui était autrefois un ouvrage à cornes, n'est plus actuellement qu'une lunette à 200 toises de la place. Le général Pécheux chassa l'ennemi de tous les petits postes qu'il occupait au dehors, de sorte que le génie put, sans être trop inquiété, faire ses reconnaissances.

Le but de l'attaque fut parfaitement rempli et avec une perte peu considérable, quoiqu'il eût fallu attaquer, toujours à découvert, un ennemi protégé par le feu de mousqueterie de la ville et par des batteries chargées à mitraille. L'attaque des deux faubourgs fut conduite avec une vigueur extraordinaire par le général Jamin, commandant provisoirement la 7e division. Ce fut le général Quinsonnas qui attaqua le faubourg de la Madeleine et l'emporta. Le général Damrémont, avec un bataillon du 20e léger, soutint, par une attaque de flanc, celle qui était dirigée contre la maison Blanche par le 3e léger, conduit par le général de Tressan et par son colonel, M. de Saint-Gilles, qui y fut blessé mortellement. La division Pécheux, continuellement à découvert sous le feu de la place, sut profiter avec habileté de tous les accidents du terrain, et réussit dans toutes ses attaques. Le comte d'Espagne et les royalistes de Navarre manœuvrèrent avec beaucoup de valeur et d'habileté.

Dès le 27 août, jour de l'arrivée du quartier général devant la place, le génie s'était occupé avec la plus grande activité des travaux d'approvisionnement en fascines, gabions, etc.

Après l'enlèvement des deux faubourgs, on occupa les postes qu'on avait forcé l'ennemi d'abandonner, et on les retrancha sous le feu de sa mitraille.

L'attaque principale devait être, d'après l'ordre du maréchal, dirigée contre la citadelle de Pampelune. On fixa l'ouverture de la tranchée pour la nuit du 10 au 11. Malgré la nature du terrain rempli de pierres et de cailloux, malgré le petit nombre de gabions dont on pouvait disposer, 3,500 hommes entreprirent cette opération au milieu d'un orage épouvantable, mêlé d'éclairs et de tonnerres, qui, en très peu de temps fit grossir tous les ruisseaux, et rendit le terrain extrêmement glissant; ils l'effectuèrent avec un succès complet.

Les travaux continuèrent les jours suivants. Huit batteries contenant cinquante bouches à feu de gros calibre, et cinq batteries composées de trente et un mortiers ou obusiers, furent successivement établies. Le 16 septembre, à la pointe du jour, ces batteries furent démasquées, et commencèrent immédiatement un feu terrible contre la place. Le feu continua jusqu'à deux heures de l'après-midi; alors toutes les batteries de l'ennemi étaient réduites au silence, les pièces démontées et les embrasures détruites. Le gouverneur de Pampelune demanda à capituler. La capitulation fut signée le 17 au matin, et aussitôt les troupes françaises prirent possession de la citadelle et des principales portes de la ville. La garnison, prisonnière de guerre, s'élevait à 3 400 hommes; après avoir déposé les armes, elle fut envoyée en France.

Maître de Pampelune, le maréchal de Lauriston, après avoir pris des mesures pour empêcher les réactions des royalistes contre les constitutionnels, se dirigea sur Sarragosse, afin d'appuyer, si cela devenait nécessaire, les opérations de l'armée de Catalogne.

Colonne d'Évariste San-Miguel. — Sa défaite à Tramaced. — Prise de Lérida. — Le maréchal de Lauriston, à son entrée à Sarragosse, le 5 octobre, apprit qu'une colonne mobile sortie de Tarragone et de Lérida, forte de 3,000 hommes, cavaliers en grande partie, parcourait le Haut-Aragon sous les ordres du colonel Évariste San-Miguel, ancien ministre de la guerre, et que depuis sept jours un grand nombre de troupes royalistes faisait de vains efforts pour l'arrêter. Il ordonna au lieutenant général Pécheux de partir le lendemain, 6, avec la brigade de cavalerie du corps d'armée, et celle d'infanterie du général Damrémont, pour se rendre à Alcuvierres, et de là prendre les dispositions qui lui paraîtraient les plus convenables.

Le comte de Chastellux, commandant la brigade de cavalerie, prit la tête de la colonne avec une demi-batterie d'artillerie légère : il avait l'ordre d'obtenir tous les renseignements possibles sur la position de l'ennemi, et de l'attaquer lorsqu'il le rencontrerait.

Le 8 octobre, la cavalerie française bivouaquait à Valerias. A quatre heures et demie du matin, une ordonnance annonça que la cavalerie ennemie était dans le village de Salillas; le général de Chastellux se mit aussitôt en marche avec 300 chevaux, laissant à Valerias son artillerie. Il y avait trois lieues à faire : on marcha rapidement, et à sept heures on fut à la hauteur du village de Salillas. On apprit que l'ennemi en était parti avant quatre heures du matin, se dirigeant par Sesa. La brigade continua sa marche sur les traces de l'ennemi, que l'on reconnut facilement dans la direction de Grañen.

On marchait sur un plateau très élevé au-dessus de la plaine Grañen, qui ne pouvait être encore aperçue. Les hussards de la Moselle faisaient tête de colonne. Comme on désirait surprendre l'ennemi, la pointe de l'avant-garde s'était repliée et marchait immédiatement en avant des trompettes. On avait mis pied à terre pour descendre dans un chemin rocailleux et escarpé qui conduisait à la plaine, lorsqu'un paysan vint prévenir le général que l'ennemi était dans le village de Tramaced, au pied de l'escarpement; qu'il y avait débridé ses chevaux, et qu'il y mangeait la soupe sans se garder.

Le chemin où l'on marchait débouchait si près du village qu'il ne fut plus possible de le suivre. On rebroussa pour regagner le plateau et chercher, sous la conduite du paysan, un chemin plus à droite. On déboucha en effet dans la plaine par un sentier presque aussi difficile que le premier, mais masqué du village, et à 7 ou 800 toises ou moins de distance.

Le général Chastellux, qui avait conçu l'espoir de surprendre l'ennemi, fit former les hussards de la Moselle au sortir du défilé (leur effectif était de 130 chevaux tout au plus), et les fit partir sur-le-champ par pelotons en colonne, au trot, pour traverser le village et tomber sur l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître.

Les chasseurs descendaient lentement à cause de la difficulté du chemin; le général fit former sous ses yeux le 6e escadron, qui faisait ce jour-là tête de colonne, et le porta lui-même en avant pour appuyer les hussards, en laissant l'ordre aux deux autres escadrons de suivre dès qu'ils seraient formés. On entendait déjà un feu assez vif des tirailleurs, qui partait du village. A quelque distance du débouché le général recontra le colonel des hussards. Il venait lui apprendre qu'il avait trouvé l'ennemi à cheval, et massé dans le village; qu'il jugeait sa force assez considérable, et que les hussards seraient compromis s'ils n'étaient promptement secourus.

Le général pressa le trot et arriva bientôt en présence de l'ennemi, qu'il trouva déjà dans la plaine, hors du village, et présentant sept escadrons ou divisions échelonnés et couverts d'une ligne de tirailleurs : plusieurs officiers s'avançaient dans une attitude menaçante.

Les hussards s'étaient présentés, d'après l'ordre du général, au village de Tramaced : mais ils n'avaient pas pu y pénétrer, ayant trouvé l'ennemi à cheval, et prêt à en sortir. Le lieutenant-colonel Kleinenberg qui s'était avancé à l'entrée du village y avait été reçu à coups de pistolet. Pour inquiéter l'ennemi au sortir du village, le colonel avait fait mettre pied à terre à des hussards qui avaient tiraillé dans un chemin creux. Lorsque la cavalerie espagnole débouchait dans la plaine, elle avait été côtoyée par un peloton de hussards en tirailleurs, soutenus par deux pelotons en ligne, commandés par le lieutenant-colonel, tandis que le chef d'escadron de Tilly, par l'ordre du général, à la tête d'un escadron de trois pelotons, faisait un mouvement par la droite pour prévenir et déborder l'ennemi sur la route de Grañen.

Ce fut dans cette position que le général trouva les choses, lorsqu'il entra, avec le 6e escadron, sous le feu des tirailleurs. Les deux autres escadrons de chasseurs n'arrivaient pas encore, et il ne lui parut pas prudent de charger avec si peu de forces et sans une réserve. Les deux escadrons que l'on attendait avec impatience sortirent enfin d'un chemin creux qu'ils venaient de traverser. Ils reprirent leur ordre de bataille, et le général ordonna qu'on marchât par la droite en échelons et en obliquant à droite pour se lier au mouvement de M. de Tilly. Le 6e escadron de chasseurs, destiné à rester en réserve et à menacer de déborder l'ennemi du côté du village, eut ordre de marcher droit devant lui.

Pendant que ces dispositions se prenaient, la ligne des tirailleurs de l'ennemi continuait son feu; mais ses escadrons, se préparant à un mouvement de retraite, et tout en s'éloignant s'étaient formés en colonne serrée sur une division de leur centre, dans une direction prolongée sur celle de la marche de la cavalerie française; ils n'en faisaient pas moins en même temps repousser les tirailleurs des hussards qui se ralliaient sur les pelotons du lieutenant-colonel Kleinenberg. Le moment de charger était arrivé; tandis que le général en faisait donner l'ordre par son officier d'ordonnance, les 1er et 3e escadrons de chasseurs, ainsi que celui du lieutenant-colonel Kleinenberg, s'ébranlèrent au même instant et sans l'attendre. Le 1er escadron de chasseurs, sous le commandement du capitaine Icard, se trouvant, par les dispositions prises, sur le flanc de la colonne ennemie, l'aborda par un demi à gauche: les trois pelotons de hussards s'élancèrent sur son front, et le 3e escadron de chasseurs, échelonné derrière le premier, chargea, avec le colonel, à la gauche du 1er escadron. L'ennemi attendit les charges avec une sorte d'intrépidité; mais leur vigueur fut telle qu'elle détermina de sa part un mouvement de retraite très précipité qu'il fallut suivre au galop ou grand trot, sans qu'il fût possible d'atteindre les fuyards. Les escadrons de réserve n'eurent plus qu'à suivre dans la colonne le mouvement de la tête.

La dispersion de la colonne d'Évariste San Miguel, qui lui même fut fait prisonnier, eut une grande in-

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Infanterie de Ligne   Fusilier   Officier   Grenadier

Infanterie légère.   Sapeur.   Vivandière.   Grenadier.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

Infanterie de Ligne. Fusilier. Officier. Grenadier.

Infanterie légère. Sapeur. Vivandière. Grenadier.

Digitized by Google

L'Armée.

Fragment du Fronton du Panthéon.

Digitized by Google

sur la colonne en 1810.

Napoléon en costume Impérial.

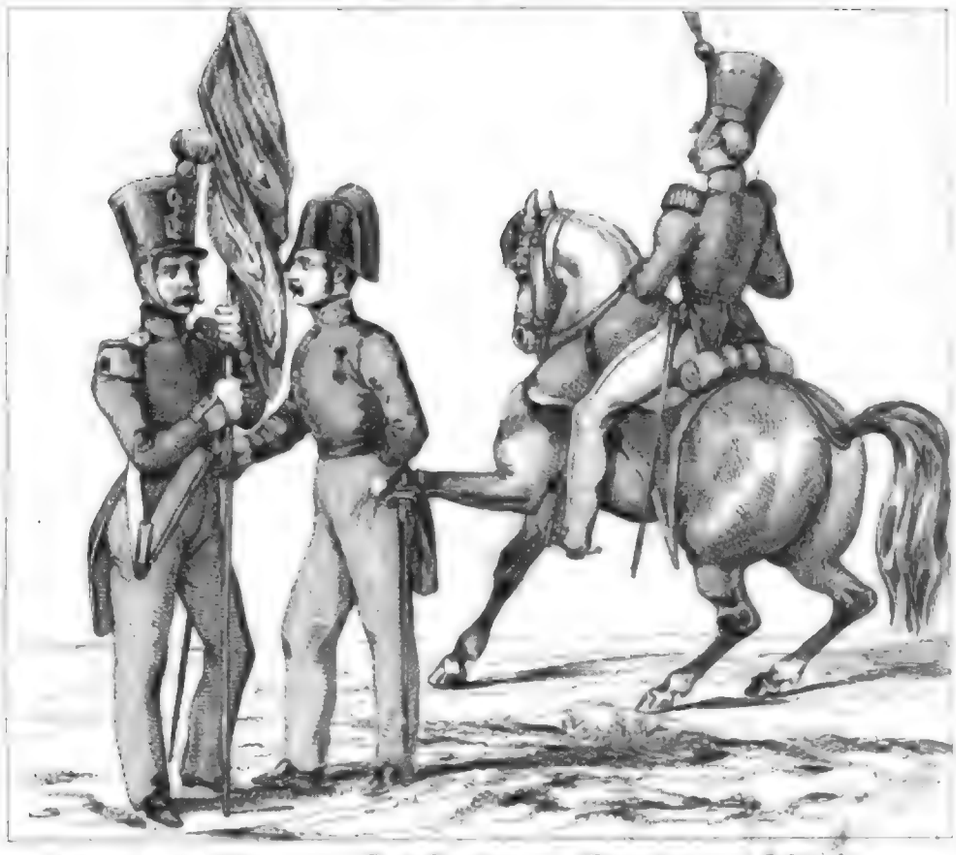
sur la colonne en 1833.

Beaupuy.

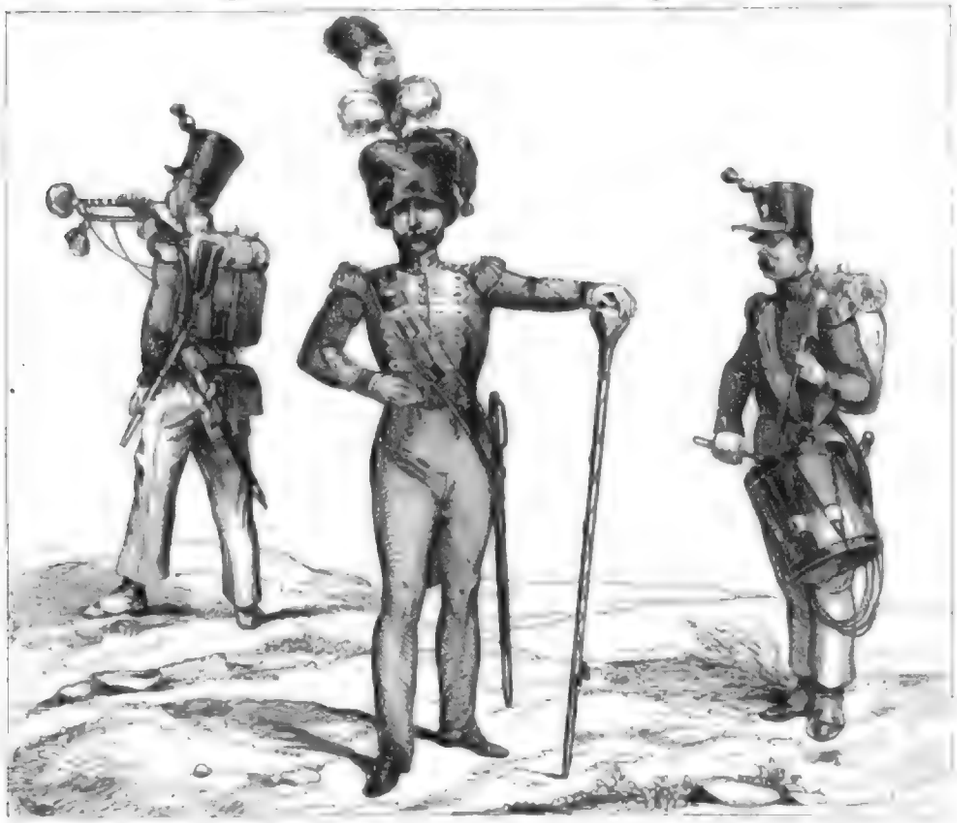
Abatucci.

Digitized by Google

Digitized by Google



Infanterie de Ligne . Porte Drapeau . Chirurgien . Colonel .



Infanterie légère . Cornet . Tambour Major . Tambour .

Digitized by Google

fluence sur la reddition de Lérida. — Cette place capitula le 18 octobre, et le 31 les troupes franco-espagnoles en prirent possession.

Délivrance du roi Ferdinand VII. — Capitulation de Cadix. — Il convient maintenant de revenir à ce qui se passait à Cadix.

Bien que le bombardement du 23 septembre n'eût été qu'un essai, il produisit un effet terrible dans la ville. Ce n'était que tumulte, confusion et terreur. On n'y parlait que de trahison. Le régiment de Saint-Martial, qui passait pour l'un des plus fidèles à la constitution de 1812, se révolta. Cette sédition fut réprimée par les milices. Mais toutes les troupes de ligne et la marine étaient mécontentes et découragées. Le peuple menaçant réclamait une prompte capitulation. Le gouvernement révolutionnaire ne pouvait compter que sur les miliciens, forcément dévoués à une cause hors de laquelle ils ne voyaient point de salut; et ceux-ci, sans confiance dans leurs chefs, soupçonnaient de trahison les ministres et les principaux députés aux cortès.

Enfin, les dispositions faites pour un assaut général, l'imminence du danger, effrayèrent la commission spéciale des cortès, le ministère et la junte de défense elle-même; les autorités demandèrent un rapport au général Barriet, commandant en chef de l'île de Léon, et au gouverneur amiral Valdès. Le premier confirma par son témoignage que toutes les troupes étaient mécontentes et découragées, à l'exception de la milice de Madrid, qui gardait toutes les positions au front de la ligne française; de son côté l'amiral Valdès déclara que la flottille, alors même qu'elle pourrait utilement opérer sur certains points de la baie intérieure, n'était pas en état de faire tête aux formidables préparatifs maritimes des Français.

A ces rapports officiels présentés aux cortès (dans la séance du 28 septembre), les ministres ajoutèrent qu'ils avaient essayé d'ouvrir des négociations, mais qu'ils avaient échoué auprès des Français comme auprès des agents de la Grande Bretagne, dont ils avaient en vain demandé la médiation. La consternation devint alors générale au sein des cortès. Les orateurs naguère les plus exaltés reconnurent qu'une plus longue résistance serait inutile, et qu'elle attirerait d'effrayantes calamités sur Cadix, et par suite sur toute l'Espagne. En conséquence, on résolut (à la majorité de soixante voix contre trente) de rendre l'autorité absolue au roi, et de lui envoyer immédiatement une députation accompagnée des ministres, pour lui annoncer que la condition mise par les Français à la cessation des hostilités étant de leur livrer la personne du roi, *les cortès croyaient devoir, dans la circonstance actuelle, supplier S. M. de se rendre au quartier général français, pour y stipuler les conditions les plus favorables à son peuple souffrant.*

A Puerto-Santa-Maria, le généralissime français n'avait pas cessé de hâter les préparatifs d'attaque. Cette attaque avait été fixée au 29 septembre. — Le 28 au soir, le prince, revenant de visiter les travaux de la tranchée, reçut la nouvelle qu'un gentilhomme de la chambre du roi d'Espagne était arrivé avec une lettre annonçant la liberté prochaine du roi, et demandant au prince de fixer le lieu où il voulait le recevoir.

Le prince, ne pouvant donner toute confiance à cet événement inattendu, ordonna que rien ne fût changé dans les dispositions déjà arrêtées; mais il annonça qu'il était prêt à recevoir le roi à son quartier général de Santa-Maria.

Le prince de Carignan, le duc de l'Infantado, président de la régence, le ministre d'État don Victor Saez, l'ambassadeur de France (le marquis de Talaru), et le colonel Boutourlin, aide de camp de l'empereur de Russie, s'étaient réunis afin de se trouver au débarquement de Ferdinand VII. La journée du 29 se passa dans l'attente de cet événement.

Mais de nouveaux obstacles s'étaient élevés dans l'île de Léon : après le départ de l'envoyé du roi, le bruit de ce qui venait de se passer à Cadix s'était répandu parmi les miliciens de Madrid. Ils se révoltèrent à l'idée d'une délivrance sans condition, qui les laisserait à la merci des Français et de la régence; et le lendemain au matin ils déclarèrent qu'ils s'opposeraient au départ du roi, à moins qu'on ne réglât quelques stipulations, et qu'ils n'eussent des garanties positives. Les chefs révolutionnaires, sans pouvoir sur la multitude, se virent forcés, pour prévenir quelque catastrophe, de convenir que le départ du roi serait suspendu, et qu'on enverrait à sa place le général Alava, avec des instructions pour dresser les conditions de la délivrance du roi et de la soumission de l'île et de Cadix.

Tout était préparé à Santa-Maria pour la réception de Ferdinand; les maisons étaient décorées de drapeaux et de tapisseries. La population était rassemblée sur le port, lorsqu'au lieu du roi on vit arriver, à cinq heures du soir, après une journée d'impatience, le bateau d'un parlementaire. Le général Alava était porteur d'une lettre de Ferdinand au duc d'Angoulême, lettre par laquelle le roi assurait qu'il était parfaitement libre, et qu'il se rendrait à Puerto-Santa-Maria avec toute sa famille, aussitôt qu'on serait convenu de quelques conditions pour la sûreté de la garnison assiégée. Il demandait qu'on laissât l'île de Léon, Cadix et toutes les places encore occupées par les troupes constitutionnelles, en leur pouvoir, jusqu'à la publication de l'amnistie et d'une charte qui les mît à l'abri des vengeances et des persécutions.

Le prince français fit répondre au général Alava qu'il n'y avait plus d'alternative entre l'assaut et une soumission sans réserve, ajoutant que, s'il était fait le moindre outrage au roi et à la famille royale, toute la garnison et les autorités seraient passées au fil de l'épée. Le général Alava repartit, et de tous les côtés les ordres furent donnés pour l'assaut; le drapeau blanc qu'on avait arboré sur les remparts de Cadix fut retiré, et quelques coups de canon tirés sur les bâtiments français qui s'en approchaient, annoncèrent la reprise des hostilités.

Toute la journée du 30 se passa, du côté des Français, dans l'ardeur de terminer les dispositions prises pour l'attaque générale; du côté des Espagnols, dans la terreur et l'anxiété.

Pendant cette journée on publia dans Cadix, au nom

Digitized by Google

du roi Ferdinand, une proclamation qui promettait aux constitutionnels une révision des institutions politiques de la monarchie espagnole, une amnistie complète et l'oubli du passé, le paiement de la dette et des obligations contractées par le gouvernement des cortès; et enfin la confirmation à chacun des grades, pensions et honneurs obtenus sous ce gouvernement. Cette proclamation calma l'irritation des miliciens.

Le 1er octobre, à onze heures du matin, une chaloupe portant le pavillon royal d'Espagne, suivie d'une multitude de barques ornées de drapeaux aux armes des deux nations, arriva devant la place principale de Puerto Santa-Maria, où étaient réunis tous les Français et Espagnols qui se trouvaient dans cette ville: plusieurs bataillons et escadrons de la garde royale étaient en ligne sur la place, et le prince généralissime, entouré de son état-major, accompagné du prince de Carignan, de la régence d'Espagne, et de l'ambassadeur de France, y attendait la famille royale. Le roi et la reine, les infants et les infantes, débarquèrent au bruit des salves d'artillerie.

Le premier acte du roi Ferdinand fut de rendre un décret pour annuler tout ce qui avait été fait en son nom sous le gouvernement des cortès, depuis le 7 mars 1820 jusqu'au 1er octobre 1823, et pour approuver les décrets et arrêtés des régences royalistes. — Ferdinand ne resta que deux jours à Puerto-Santa-Maria. — Avant son départ, il avait ordonné que la place de Cadix et l'île de Léon seraient remises aux troupes françaises chargées de les occuper; que les milices de Madrid et de Cadix seraient licenciées et désarmées, et les troupes envoyées dans des cantonnements. L'exécution de ces ordres ne souffrit point de difficultés. Déjà presque tous les membres du gouvernement des cortès et les autorités, les officiers ou réfugiés étrangers qui se trouvaient à Cadix, et plusieurs habitants riches compromis par la révolution, en étaient sortis sur des bâtiments nationaux ou neutres que l'escadre française laissa librement passer. Ils se rendirent à Gibraltar, d'où ils passèrent ensuite en Angleterre ou en Amérique, au nombre de cinq à six cents.

Le 3 octobre, les principaux postes furent remis aux troupes françaises. Le 4, on occupa la totalité de l'île. L'escadre débarqua ses troupes dans la baie, et le 5 au soir, un général français prit le commandement de Cadix, où il fut reçu non avec les transports de joie populaire qui avaient accueilli l'armée à Madrid, mais avec la confiance qu'inspirait partout la protection généreuse accordée par les Français au maintien de la tranquillité publique. On y établit des autorités nouvelles, l'ordre s'y conserva, et le respect des lois y sut heureusement prévenir toutes les réactions.

Fin de la guerre d'Espagne. — La délivrance de Ferdinand VII terminait la guerre d'Espagne. Les hostilités ne continuèrent dans quelques provinces que jusqu'au jour où cet événement y fut officiellement connu. Les forteresses peu nombreuses qui restaient au pouvoir des constitutionnels furent successivement remises aux Français. Badajoz fut occupée le 28 octobre. Barcelonne capitula le 2 novembre; Tarragone, Ostalrich et Urgel imitèrent cet exemple. Les troupes françaises prirent possession de Carthagène le 5; de Peniscola le 6, et d'Alicante le 12 novembre. — A cette époque toute l'Espagne avait déjà reconnu l'autorité du roi Ferdinand.

Le duc d'Angoulême rentra en France le 23 novembre et fit, le 2 décembre, à la tête des troupes de l'armée d'Espagne, son entrée solennelle dans Paris.

On décerna à l'armée de nombreuses récompenses. Le maréchal Moncey et le prince de Hohenlohe reçurent la grand'croix de Saint-Louis; l'ordre du Saint-Esprit fut donné au maréchal Lauriston. Six des généraux qui s'étaient particulièrement distingués dans cette guerre, Molitor, Bordesoulle, Guilleminot, Bourmont, Bourcke et de Damas, furent nommés pairs du royaume. Enfin, le général Molitor obtint de plus la haute dignité de maréchal de France.

L'armée d'Espagne prouva, en 1823, par sa discipline et son courage, qu'elle était la digne fille de cette armée de la république et de l'empire, dont la gloire entoure le nom français d'un si vif et si durable éclat.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1823.

16 JUILLET. Sortie des garnisons de l'île de Léon et du Trocadéro.
18 — Sortie de la garnison de Pampelune.
25 — Affaire de Calaf. — Combat de Jorba.
30 — Combat sous les murs de Barcelonne.
14 AOUT. Combat sous Caldès.
— — — Reddition d'Algésiras et de l'île Verte.
27 — Combat d'Altafulla.
28 — Combat de Tarragone.
31 — Prise du Trocadéro.
3 SEPTEMBRE. Attaque des faubourgs de Pampelune.
4 — Capitulation de Malaga.
10 — Sortie de la garnison de Barcelonne.
— — Ouverture de la tranchée devant Pampelune.
12 — Sortie de la garnison de Barcelonne.
13 SEPTEMBRE Combat de Jaen.
14 — Combat de Jodar.
15-17 Combats de Llado et de Llers.
16 — Reddition de Pampelune.
20 — Prise du fort de Santi-Petri.
23 — Bombardement de Cadix.
29 — Sortie de la garnison de Tarragone.
— — Reddition de Figuières.
30 — Combat de Mirabete.
3 OCTOBRE. Combat de Tramaced.
21 — Prise des forts d'Urgel.
31 — Délivrance de Ferdinand. — Capitulation de Cadix.
4 NOVEMBRE Capitulation et occupation de Barcelonne.
23 — Retour du duc d'Angoulême en France.
2 DÉCEMBRE Entrée de l'armée d'Espagne à Paris.

Digitized by Google

BATAILLE DE NAVARIN.

(20 OCTOBRE 1827.)

SOMMAIRE.

Insurrection grecque. — Intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie. — Envoi de trois escadres dans l'Archipel. — Entrevue des amiraux avec Ibrahim-Pacha. — Armistice violé. — Bataille de Navarin. — Destruction de la flotte turque.

AMIRAUX ALLIÉS.

Anglais, Sir Ed. Codrington. — *Français*, Comte de Rigny. — *Russe*, Comte Heyden.

Insurrection grecque. — Intervention de la France, de l'Angleterre et de la Russie. — Envoi de trois escadres dans l'Archipel. — L'insurrection des Grecs avait, dès son commencement, excité en Europe une vive sympathie. On applaudit aux efforts de ce peuple célèbre, long-temps opprimé, et qui, après trois siècles du plus humiliant esclavage, prenait les armes pour reconquérir sa liberté religieuse et son indépendance nationale. Les nations s'empressèrent de lui envoyer des secours pécuniaires produits de souscriptions ouvertes avec enthousiasme dans toutes les villes; un grand nombre d'hommes de courage et d'honneur partirent en volontaires pour coopérer au grand œuvre de l'indépendance hellénique. Mais les chefs des gouvernements, encore émus des insurrections successives de l'Espagne, du Piémont et de Naples, hésitèrent à favoriser ouvertement cette insurrection nouvelle, quelle que fût d'ailleurs la légitimité de son origine et de son but.

Les commencements de l'insurrection furent heureux. Les Grecs s'emparèrent de plusieurs places fortes, et chassèrent les Turcs des campagnes de la Morée et de presque toutes les îles de l'Archipel; mais les Turcs reprirent l'avantage. Une armée formidable fut envoyée dans la Grèce par le sultan; le vice-roi d'Égypte reçut l'ordre d'y joindre, avec un corps d'élite sous les ordres de son fils Ibrahim-Pacha, une flotte nombreuse et bien équipée. Alors commença contre les malheureux Hellènes une véritable guerre d'extermination.

Le cri d'indignation et de pitié qui s'éleva dans toute l'Europe pénétra dans le cœur des souverains. Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur de Russie, résolurent d'intervenir pour faire cesser les hostilités et assurer l'indépendance de la Grèce.

La Porte Ottomane fit de vains efforts pour annuler ou éluder les effets de l'intervention qu'elle repoussait; mais les trois souverains favorables aux Grecs réunissaient des forces navales destinées à la faire respecter. Ils étaient convenus d'envoyer chacun dans la Méditerranée une escadre composée de quatre vaisseaux de ligne, de quatre frégates et de quelques bâtiments légers; les chefs de ces escadres devaient se concerter sur les mesures à prendre pour amener une suspension d'armes ou empêcher les hostilités.

Un officier anglais (le lieutenant-colonel Craddock) avait été envoyé en Égypte pour prévenir le pacha des intentions des trois souverains, et pour l'inviter à suspendre le départ d'une expédition préparée dans le port d'Alexandrie pour envoyer des renforts à Ibrahim; mais le pacha, à qui l'on supposait des projets d'indépendance, déclara, au contraire, qu'il était décidé de suivre les ordres et la fortune de son souverain. Il avait fait les derniers efforts pour équiper sa flotte, dont les équipages étaient composés de 3,000 Arabes de nouvelle formation, et sur laquelle il faisait embarquer un régiment d'infanterie fort de 3,700, cent hommes de cavalerie, des munitions, des vivres, et un million de piastres d'Espagne.

L'expédition turco-égyptienne, composée de 92 voiles, sortit du port d'Alexandrie, échappa aux croisières des puissances alliées, et entra le 9 septembre dans le port de Navarin.

Peu de jours auparavant, le gouvernement grec avait répondu aux chefs des forces navales britanniques, françaises et russes dans l'Archipel, qu'il acceptait, au nom de toute la Grèce, l'armistice proposé, comme une preuve de la bienveillante disposition des trois grandes puissances.

Il était difficile d'amener Ibrahim à prendre le même parti au moment où les renforts qu'il venait de recevoir lui promettaient des succès décisifs. L'amiral anglais, sir Ed. Codrington, informé le premier de l'entrée de la flotte turco-égyptienne à Navarin, se mit en croisière devant ce port, en attendant l'arrivée des escadres alliées.

Le 19 septembre, Ibrahim-Pacha fit partir une division de son escadre, sous le commandement du capitan-bey; mais dès que l'amiral anglais vit sortir les bâtiments turcs, il envoya un officier au capitan-bey pour lui dire qu'il eût à retourner à Navarin, ou qu'il emploierait la force pour l'y contraindre. Le capitan-bey répondit que cette menace lui paraissait étrange, et qu'il allait en instruire son général en chef Ibrahim, qui pouvait seul lui donner des ordres.

L'amiral anglais voyant que le capitan-bey refusait de rentrer à Navarin sans ordres supérieurs, écrivit à Ibrahim une lettre dans laquelle il lui faisait part des instructions qu'il avait reçues de son gouvernement. Ibrahim répondit par son drogman, qu'il envoya à bord du vaisseau de ligne *l'Asia*, qu'il ne commencerait pas les hostilités sans en avoir reçu l'ordre formel de son souverain, et qu'en conséquence il ordonnait au capitan-bey de rentrer à Navarin; mais il ajouta qu'il sortirait lui-même avec toute sa flotte,

Digitized by Google

s'il en recevait l'ordre du sultan, et que, sans égard aux forces navales qui voudraient s'opposer à ses projets, il s'exposerait à tous les dangers pour remplir le devoir d'un général d'armée, qui est d'obéir sans balancer aux ordres de son gouvernement.

Le 21 septembre au matin, l'escadre française rallia la division anglaise devant Navarin ; le 22, le contre-amiral de Rigny envoya à Ibrahim, par la corvette *l'Estafette*, une lettre en tout semblable à celle de l'amiral Codrington.

Entrevue des amiraux avec Ibrahim-Pacha. — Le 25, les deux amiraux se rendirent auprès d'Ibrahim. Après les compliments d'usage, les amiraux demandèrent que le premier drogman assistât seul à leur entretien avec le pacha. — Ibrahim répondit qu'il ne les pouvait entendre qu'en présence de tous ses officiers. — Les amiraux déclarèrent alors qu'ils avaient reçu de leurs cours l'ordre formel de faire cesser l'effusion du sang, et de contraindre par la force celle des deux parties belligérantes qui s'y refuserait ; que les Grecs s'étaient déjà soumis à cette résolution avec empressement, et que si Ibrahim voulait seul continuer les hostilités, il mettrait sa flotte en danger, et sacrifierait peut-être les plus grands intérêts de son souverain : Ibrahim répondit que, sans ordre formel, il ne tirerait pas le premier coup de canon, mais que s'il recevait cet ordre, il l'exécuterait sans égard à la supériorité de ses adversaires. Les amiraux cherchèrent à lui faire comprendre l'insuffisance des moyens de résistance de la Porte aux volontés des puissances alliées. Ibrahim les écouta avec calme et attention ; il répondit : «Serviteur de la Porte, j'ai reçu des ordres pour «pousser la guerre en Morée, et la finir par une attaque «décisive sur Hydra ; je n'ai aucune qualité pour en«tendre les communications que vous me faites, ni «pour prendre un parti à ce sujet ; mais comme les «ordres de la Porte n'ont pas prévu le cas extraordi«naire qui se présente, je vais expédier des courriers «à Constantinople et en Égypte, et jusqu'à leur retour «ma flotte ne quittera pas Navarin.»

Ibrahim demanda ensuite avec ironie aux deux amiraux pourquoi, lorsqu'on lui prescrivait de rester dans l'inaction, on permettait à lord Cochrane d'opérer, avec 28 voiles grecques, un débarquement pour s'emparer de Patras. Les amiraux répondirent qu'ils allaient instruire lord Cochrane de la convention conclue, et le sommer de cesser les hostilités.

Armistice violé. — Après cette convention, qui fut considérée par les amiraux comme un armistice dont la durée devait être d'environ vingt jours, l'escadre anglaise se dirigea sur Zante, et l'escadre française sur Milo, pour y chercher des vivres ; elles pouvaient ainsi surveiller les mouvements de la flotte turque, soit qu'elle se dirigeât sur Patras, soit qu'elle essayât d'attaquer Hydra. Deux frégates, *le Darmouth* et *l'Armide*, laissées devant Navarin, observaient d'ailleurs de plus près les mouvements de la flotte ottomane.

A peine l'amiral Codrington avait-il mouillé à Zante, qu'un signal du *Darmouth* lui apprit que la flotte turque, violant l'armistice, était sortie de Navarin ; l'amiral remit aussitôt en mer avec son vaisseau, une frégate et deux bricks, seules forces dont il pût alors disposer. Bientôt il découvrit une partie de l'escadre turque, composée de sept frégates, neuf corvettes, deux bricks et dix-neuf bâtiments de transport : tous les bâtiments de guerre étaient turcs. Les Anglais se préparèrent au combat ; l'amiral cependant envoya dire au commandant turc qu'il s'étonnait d'un tel manque de foi, et qu'au reste il était prêt à s'opposer par la force au passage de l'escadre ottomane. Les Turcs virèrent aussitôt de bord sous l'escorte des bâtiments anglais.

Une seconde division apparut peu de temps après ; elle était composée de six frégates et de huit bricks, et se dirigeait, comme la première, sur Patras, sans doute avec le projet de jeter des secours dans cette place ; l'amiral anglais s'opposa également à son passage, et la fit rentrer dans le port de Navarin.

L'amiral français, prévenu par *l'Armide*, de la sortie de la flotte turque, avait, de son côté, repris la route de Navarin avec les vaisseaux *le Trident*, *le Breslaw*, et la frégate *la Sirène*. Deux des vaisseaux de son escadre, *le Scipion* et *la Provence*, en passant de nuit entre Cerigo et le cap Saint-Ange, avaient éprouvé des avaries assez graves pour forcer le dernier à revenir à Toulon ; mais *le Scipion*, moins endommagé, put être mis, par les seules ressources de l'escadre, en mesure de retourner, le 13, devant Navarin.

Le 15 octobre, M. de Rigny fit sommer les Français qui se trouvaient encore sur la flotte ou dans l'armée d'Ibrahim, de quitter ce service, et la plupart se retirèrent à bord d'un brick autrichien.

L'escadre russe étant arrivée, les trois amiraux se réunirent le 18, pour aviser aux moyens d'atteindre le but de leur mission, l'armistice de fait entre les Turcs et les Grecs ; et «considérant, dit un document officiel publié sur la bataille de Navarin, la violation de la suspension d'armes provisoire consentie par Ibrahim-Pacha, la continuité du système d'extermination et de dévastation poursuivi par ses troupes dans la Morée, et l'inutilité des représentations qui lui avaient été faites pour suspendre le cours de tant de barbaries, ils résolurent de prendre position avec leurs escadres dans le port de Navarin, pour renouveler à Ibrahim des propositions qui, entrant dans l'esprit du traité (d'intervention signé le 6 juillet à Londres), étaient évidemment dans l'intérêt de la Porte elle-même.»

Cette résolution prise, le commandement fut déféré, aux termes des instructions, au plus ancien des trois amiraux. C'était le vice-amiral anglais sir Ed. Codrington.

Le 19, un ordre du jour annonça que la flotte combinée allait entrer dans le port de Navarin ; mais que les vaisseaux alliés ne feraient feu sur les Turcs qu'autant que ceux-ci tireraient les premiers.

Bataille de Navarin. — Destruction de la flotte turque. — Le lendemain, les trois escadres se disposè-

rent à exécuter les ordres donnés la veille. — Nous allons, pour faire connaître la mémorable bataille qui en fut la suite, recourir au rapport officiel de l'amiral français.

«Le 20 octobre à midi, le vent se trouvant favorable, les signaux de préparation furent faits; chacun prit son poste. Le vaisseau amiral anglais *l'Asia* en tête, suivi de *l'Albion* et du *Genoa*, la frégate *la Sirène*, portant pavillon de l'amiral de Rigny, *le Scipion*, *le Trident* et *le Breslaw*, puis l'amiral russe comte Heyden, suivi de trois vaisseaux et de quatre frégates.

«Les Turcs avaient formé une ligne d'embossage à fer à cheval sur le contour de la baie, en triple ligne, formant un total de trois vaisseaux de ligne, un vaisseau rasé, seize frégates, vingt-sept grandes corvettes et autant de bricks.

«La force principale se trouvait réunie vers la droite en entrant, et composée de quatre grandes frégates, deux vaisseaux de ligne, une grande frégate, un vaisseau, puis des frégates de divers rangs achevant le contour, et renforcés en deuxième ligne par les corvettes et les bricks.

«Six brûlots étaient placés aux extrémités du fer à cheval pour être à même de venir se jeter sur les escadres alliées, si un engagement avait lieu, et au vent desquelles ils se trouvaient naturellement placés.

«La frégate anglaise *le Darmouth*, capitaine Fellows, avait été envoyée deux jours avant à Navarin pour porter à Ibrahim une lettre signée des trois amiraux; mais cette lettre avait été renvoyée sans réponse, sous prétexte qu'Ibrahim n'était pas présent.

«A deux heures, le vaisseau de tête *l'Asia* donnait dans le port et avait dépassé les batteries; à deux heures et demie, il mouillait par le travers du vaisseau amiral turc, et était suivi par les autres vaisseaux anglais.

«*La Sirène* suivait, et à deux heures vingt-cinq minutes le capitaine Robert la mouillait à portée de pistolet de la première frégate de ligne turque; en ce moment un canot de la frégate anglaise *le Darmouth* accostait un des brûlots auprès desquels elle avait mouillé quelques minutes avant, lorsqu'un coup de fusil parti de ce brûlot, tua l'officier anglais qui commandait le canot. *La Sirène* était alors si près du brûlot qu'elle aurait pu le couler, s'il n'y avait pas eu du danger pour le canot anglais; *le Darmouth* fit alors une fusillade sur le brûlot pour dégager ses embarcations. Presque à la même minute, *la Sirène* étant vergue à vergue de la frégate égyptienne à deux batteries, l'*Esnina*, l'amiral de Rigny la héla en porte-voix, en disant que si elle ne tirait pas, il ne tirerait pas sur elle; au même instant deux coups de canon partirent d'un des bâtiments qui étaient dans la poupe de *la Sirène*, sur laquelle un homme fut tué; l'autre parut dirigé sur *le Darmouth*. — Dès lors le combat s'engagea.

«Il est à remarquer que presque en même temps que cela se passait à l'entrée, l'amiral Codrington envoyait une embarcation vers le vaisseau portant pavillon amiral, et que le pilote anglais fut tué d'un coup de fusil dans le canot parlementaire.

«L'engagement devint bientôt général : les vaisseaux russes eurent à essuyer le feu des forts, qui ne commencèrent à tirer qu'au cinquième bâtiment, qui était *le Trident*. A cinq heures du soir, la première ligne des Turcs était détruite, les vaisseaux et frégates rasés, coulés, incendiés; le reste s'en allait à la côte, où ils se brûlaient eux-mêmes.....

«Dans cet engagement imprévu, il y a eu naturellement des bâtiments qui, par leur position, ont plus souffert les uns que les autres; ce qu'est certain, c'est que dans chaque escadre chacun a fait son devoir à l'envi l'un de l'autre.

«La frégate du roi *l'Armide*, qui, dans le début de l'action, était placée avec la frégate anglaise *le Talbot*, à l'extrémité gauche du fer à cheval, a eu à supporter avec sa brave compagne le feu de cinq frégates turques, jusqu'à l'arrivée des frégates russes. Le capitaine Hugon a reçu des félicitations unanimes pour l'assurance de sa manœuvre et la vivacité avec laquelle il a combattu les bâtiments qui lui étaient opposés.

«Le vaisseau *le Scipion*, capitaine Milius, engagé dans son beaupré par un brûlot enflammé, a éteint quatre fois le feu à son bord sans cesser de combattre, tirant à la fois des deux bords sur la ligne ennemie et sur les forts.

«L'amiral de Rigny a reçu, par la position qu'avait prise le capitaine Maurice, du *Trident*, l'assistance la plus complète de ce vaisseau.

«Le capitaine La Bretonnière, du *Breslaw*, a combattu d'abord à la voile, puis à l'ancre, en se portant là où sa présence pouvait être utile. L'amiral russe a adressé au chevalier de Rigny des remercîments particuliers pour l'assistance qu'il avait reçue du vaisseau *le Breslaw*, dans un moment où *l'Azof* était fort maltraité par des feux d'enfilade de l'ennemi.

«Les goëlettes *l'Alcyone* et *la Daphné* ont vaillamment participé à l'attaque des brûlots faite par les corvettes et bricks anglais.

«En résumé, tout ce qui a été opposé aux vaisseaux alliés a été promptement réduit, malgré l'acharnement que quelques bâtiments turcs ont montré.

«L'amiral de Rigny a dû adresser des remercîments particuliers au capitaine Fellows, de la frégate de S. M. B. *le Darmouth*, chargé de la surveillance des brûlots, pour le secours toujours à propos qu'il en avait reçu, lorsqu'un des brûlots enflammés était sur le point de tomber sur *la Sirène*.

«Le matériel de l'escadre française a beaucoup souffert : deux de nos vaisseaux sont forcés de retourner à Toulon pour réparer leur mâture; *la Sirène* surtout a des avaries très-graves : son grand mât et le mât d'artimon sont coupés; les deux basses-vergues, celle du grand hunier coupées, six boulets à la flottaison.....»

La flotte turco-égyptienne fut complétement détruite. Plus de cinquante bâtiments étaient brûlés ou coulés, mais aucun n'était tombé au pouvoir des alliés; tous ceux mis hors de combat furent incendiés par leurs propres équipages, et coulaient ou sautaient avec banderolles déployées.... «C'était, dit un témoin oculaire, le plus horrible et le plus magnifique spectacle à la fois

Digitized by Google

que de voir se succéder les incendies et les explosions dans l'enceinte étroite où s'était livré le combat.»

L'escadre française perdit 43 hommes tués, dont 21 sur la seule frégate *la Sirène*, montée par l'amiral de Rigny, et eut 66 blessés grièvement, parmi lesquels le brave capitaine de La Bretonnière. Les Anglais eurent 75 tués et 197 blessés. L'escadre russe souffrit un peu moins. Ces pertes étaient peu considérables en comparaison de celle des Turco-Égyptiens, qui fut de 7 à 8,000 hommes.

Ibrahim-Pacha ne se trouvait lors du combat ni à Navarin, ni même dans la partie sud de la Morée; il en parcourait l'intérieur, enlevant partout les armes, les munitions et les vivres, détruisant ce qu'il ne pouvait emporter, exterminant ceux qui ne voulaient pas se soumettre, et traînant après lui des milliers de femmes et d'enfants destinés à l'esclavage. Il n'arriva à Navarin que quatre jours après l'incendie de la flotte. Les amiraux alliés ayant atteint leur objet, et rendu les hostilités par mer impossibles, avaient cessé le blocus....

On craignait de cruelles représailles contre les captifs grecs ou contre les Francs qui se trouvaient en Morée; mais Ibrahim-Pacha montra une générosité qui eût fait honneur à un général européen; il adressa des plaintes amères aux amiraux alliés, mais il fit proclamer que quiconque oserait toucher un Franc serait immédiatement mis à mort.

Pirateries des Grecs. — Acte héroïque de Bisson. — En forçant les Grecs et les Turcs à cesser les hostilités, les gouvernements français, anglais et russe, avaient aussi le dessein de mettre un terme à la piraterie à laquelle se livraient les marins de l'Archipel, et qui aurait déshonoré la cause de la Grèce, si cette cause eût été moins légitime.

Les bâtiments grecs qui n'étaient pas sous les ordres de lord Cochrane, amiral des forces maritimes au service du gouvernement grec, avaient presque tous été convertis en corsaires; on leur avait donné des lettres de marque, en apparence pour concourir à maintenir le blocus des ports encore occupés par les Turcs; mais en réalité ils ne faisaient que la piraterie, quelquefois même pour le compte du gouvernement grec qui les excusait à cause des services qu'ils rendaient en lui fournissant les moyens de subvenir à de pressants besoins.

La marine marchande turque étant trop peu nombreuse pour offrir pendant long-temps une proie lucrative, des compagnies de corsaires formées à Égine, à Hydra, à Grabusa, etc., attaquaient indifféremment les bâtiments ennemis, neutres ou amis, et se livraient en cas de résistance à des cruautés révoltantes envers les navigateurs. A Égine et sur quelques autres points, des tribunaux chargés de prononcer sur la validité des prises avaient été établis; leur composition était telle que les pirates y trouvaient non des juges, mais des protecteurs, et même des associés.

D'énergiques représentations avaient été faites au gouvernement grec par les amiraux Codrington et de Rigny, quelque temps avant la bataille de Navarin, sur ces odieuses pirateries exercées au moment où les flottes des puissances alliées venaient protéger la cause de la Grèce; les deux amiraux réclamaient des mesures efficaces pour les faire cesser; ils avaient même déclaré qu'ils ne reconnaîtraient à l'avenir aucune lettre de marque, qu'ils feraient saisir les croiseurs grecs qui franchiraient la ligne tracée de Volo à Lépante, et rendraient les îles d'Hydra et de Spezzia responsables des pirateries exercées par les bâtiments armés dans leurs ports.

Un décret du gouvernement grec déférant à ces représentations prescrivit, le 15 octobre 1827, à tous les corsaires qui n'étaient pas destinés à former le blocus des places ennemies, de rentrer dans les ports; mais cet ordre ne fut pas exécuté, et l'Archipel étant toujours infesté de forbans, les amiraux chargèrent les vaisseaux légers de leurs escadres de poursuivre les pirates.— Cette poursuite fut l'occasion d'un trait d'héroïsme digne de fixer l'admiration de la postérité.

La corvette française *la Lamproie* avait pris sur les côtes de Syrie un brick grec, *le Panayotti*, ayant 66 hommes d'équipage. Ce pirate, conduit à Alexandrie, y fut reconnu par plusieurs bâtiments marchands qu'il avait pillés. On mit l'équipage à bord de la frégate la *Magicienne* qui partait pour Smyrne; on laissa sur le brick seulement 6 marins grecs sous la garde d'un officier (M. Bisson, enseigne) et de 15 marins français. Les deux bâtiments faisaient route ensemble dans l'Archipel, lorsque le mauvais temps les ayant séparés dans la nuit du 4 novembre, *le Panayotti* fut obligé de relâcher à l'île de Stampalia.

«Deux des Grecs restés à bord parvinrent à se sauver à terre. Cette circonstance, dit le rapport de M. de Rigny, conduisit M. Bisson, enseigne de vaisseau, qui commandait la prise, à se mettre sur ses gardes; car, ayant servi long-temps dans la station, il n'ignorait pas que toutes les îles de l'Archipel fourmillent de pirates qui maîtrisent partout quelques pauvres villages dont les habitants n'osent même les dénoncer, à cause de la solidarité et de l'organisation que tous ces bandits ont établies entre eux. M. Bisson et ses 15 hommes se préparèrent à une défense vigoureuse. Cet officier, s'assurant de la détermination du pilote, qui lui servait de second, résolut avec celui-ci que le survivant ferait sauter le bâtiment si les pirates parvenaient à s'en rendre maîtres.

«Le même soir, à dix heures, deux grands misticks chargés de 70 hommes chacun vinrent avec furie attaquer ces 15 Français. Ils abordèrent le brick par l'avant; après une vive résistance, que l'enseigne du vaisseau Bisson dirigeait avec le plus grand courage, neuf des Français furent tués, et le pont envahi. M. Bisson lui-même, blessé grièvement, parvint à se tirer du milieu des pirates; il se jeta dans la chambre où les poudres avaient été disposées, et ordonnant au pilote qui combattait encore sur le pont d'avertir les Français qui survivaient de se jeter à la mer, il s'écria: «Adieu, pilote, voilà le moment de nous venger!» mit le feu aux poudres, et se fit sauter. Le pilote Tremintin, fidèle à son serment, sauta avec le navire; mais plus heureux que son brave capitaine, il

Digitized by Google

fut jeté sans connaissance sur le rivage, ayant un pied fracassé et le corps meurtri. Les quatre matelots français qui s'étaient jetés à l'eau à son commandement arrivèrent à terre sans blessures graves. Le lendemain matin on trouva gisant sur le rivage les corps de 3 Français, et 70 cadavres grecs qui attestaient que la résolution héroïque du brave Bisson avait eu son plein effet.»

Au moment où le pilote Tremintin venait d'être jeté mourant sur le rivage, un des pirates grecs, échappés comme lui à ce désastre, lui mit un poignard sur le cœur, et le dépouilla de tout ce qu'il avait sur lui, et notamment d'une montre que lui avait confiée le brave Bisson.

L'héroïsme de Bisson excita en France une admiration méritée. Une pension de 1,500 francs fut décernée à titre de récompense nationale à la sœur de cet intrépide officier. — Le brave Tremintin reçut avec le grade d'enseigne la croix de la Légion d'honneur.

D'après un état officiel, les prises faites par les pirates grecs, du 1er octobre au 20 novembre, étaient au nombre de 90 et d'une valeur de 10,000 000 francs. — Parmi les bâtiments capturés on en comptait 31 autrichiens, 18 anglais, 11 français, 7 russes, et 23 de diverses nations.

Indignées de ces déprédations, les puissances chrétiennes qui venaient de se déclarer pour les Grecs, voyant leur gouvernement trop faible pour les faire cesser, ordonnèrent aux chefs de leurs escadres de saisir comme pirates tous les vaisseaux grecs (excepté les vaisseaux de guerre appartenant au gouvernement) qui navigueraient armés dans l'Archipel. Cette mesure sévèrement exécutée put seule faire cesser la piraterie.

Les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Russie quittent Constantinople. — Les ambassadeurs des puisances alliées à Constantinople, furent instruits (le 28 octobre) du désastre de Navarin plusieurs jours avant le sultan lui-même, par des avisos expédiés du champ de bataille. Ils se concertèrent, et le 1er novembre les drogmans des trois ambassades française, anglaise et russe, adressèrent au reis-effendi les questions suivantes :

«Quelles sont les instructions que la Porte a données à Ibrahim-Pacha? Comment la Porte verrait-elle les mesures hostiles que pourraient prendre les escadres alliées en conséquence de l'opiniâtreté d'Ibrahim à résister à la volonté des trois puissances? La Porte persiste-t-elle dans son refus d'accepter ce que les puissances alliées lui ont demandé?»

Le reis-effendi, encore dans l'ignorance des événements de Navarin, répondit :

«La Porte n'a pas demandé aux cours alliées les instructions qu'elles avaient données à leurs chefs d'escadre; en conséquence elle ne se croit pas obligée de faire connaître aux cours alliées celles qu'elle a données à ses généraux. Nous espérons qu'on ne commettra pas d'hostilités, et nous ne sommes pas disposés à déclarer aujourd'hui ce que nous ferions et ce que nous ne ferions pas en pareil cas. On ne donne pas de nom à un enfant avant sa naissance, et avant de savoir de quel sexe il est.»

Le même jour, la Porte et l'internonce autrichien eurent connaissance des événements de Navarin. L'internonce et l'ambassadeur de Prusse se hâtèrent d'intervenir pour engager la Porte à la modération et à ne prendre aucune mesure précipitée. Il y eut pendant plusieurs jours des conférences à ce sujet, et le divan s'assembla plusieurs fois. — Enfin, le 9 novembre, le reis-effendi fit connaître, par une note remise aux ambassadeurs, les prétentions de la Porte relatives à une satisfaction pour l'événement de Navarin. Cette note portait en substance :

1° Qu'avant toute négociation, et comme condition première, les trois puissances devraient renoncer à toute intervention directe dans les affaires de la Turquie avec la Grèce;

2° Que les trois puissances feraient une réparation publique et solennelle à la Porte ottomane, pour l'insulte faite à son pavillon devant Navarin;

3° Que les trois puissances s'engageraient à indemniser intégralement la Sublime-Porte de tous les dommages résultant de cette insulte.

Les trois ambassadeurs répondirent le lendemain au reis-effendi :

1° Que le traité du 6 juillet interdisait aux alliés d'abandonner la Grèce;

2° Que la marine turque avait donné lieu au combat de Navarin, et détruit ainsi toute prétention de la Porte à une indemnité;

3° Que la Porte pouvait d'autant moins attendre une satisfaction, qu'elle avait été instruite en temps et lieu qu'un événement tel que celui de Navarin pouvait arriver, si elle n'écoutait pas les conseils de la modération, ou si elle attaquait la première.

Cette note se terminait par une invitation au reis-effendi de déclarer sans plus de retard aux ambassadeurs des cours alliées quelles étaient les intentions de la Sublime-Porte; si elle était disposée à révoquer immédiatement des mesures contraires aux traités existants (l'embargo mis sur les bâtiments anglais, français et russes), et si, pour mieux constater ses vues pacifiques, elle adhérait aux propositions ultérieures qui lui étaient faites.

Ces déclarations n'amenèrent aucun rapprochement, les négociations continuèrent. Les trois ministres des cours alliées eurent chacun des entrevues particulières avec le reis effendi; mais ces conférences étant sans résultat, ils se décidèrent tous les trois, le 8 décembre, à rompre toutes relations avec la Porte, et à quitter simultanément Constantinople, démonstration antipacifique et qui néanmoins n'eut pas pour conséquence une guerre avec la Turquie.

Digitized by Google

1828. — EXPEDITION DE MORÉE.

SOMMAIRE.

Expédition en Morée. — Proclamation à l'armée. — Arrivée en Morée. — Débarquement de l'armée dans le golfe de Coron. — Convention définitive pour l'évacuation de la Morée. — Ibrahim Pacha. — Départ de l'armée égyptienne. — Occupation de Navarin, de Modon et de Coron. — Prise de Patras. — Siége et capitulation du château de Morée. — Retour de l'armée en France.

ARMÉE FRANÇAISE.
Général en chef. — MAISON.

ARMÉE TURCO-ÉGYPTIENNE.
Général en chef. — IBRAHIM-PACHA.

Expédition en Morée. — Proclamation à l'armée. — Arrivée en Morée. — La France était convenue avec la Russie et l'Angleterre ses alliés, d'envoyer des troupes pour forcer Ibrahim à évacuer la Morée.

Le corps d'armée formé pour cette expédition fut placé sous les ordres du lieutenant général marquis Maison, pair de France; il était divisé en trois brigades, commandées par les maréchaux de camp Tiburce Sébastiani, Higonet et Schneider; il se composait de neuf régiments d'infanterie ainsi répartis : 1re brigade : 8e, 16e, 27e; 2e brigade : 35e, 46e, 58e; 3e brigade : 29e, 42e et 54e (deux de ces régiments, les 27e et 35e, revenaient d'Espagne). Le 3e régiment de chasseurs à cheval, commandé par le colonel de Faudoas, quatre compagnies d'artillerie ayant des pièces de campagne, de siége et de montagne; et deux compagnies du génie (sapeurs et mineurs) complétaient, avec l'infanterie et l'état-major (dont le chef était le général Durrieu), un effectif d'environ 14,000 hommes.

Une flotte de transport escortée par des bâtiments de guerre, portait, outre le matériel, les vivres et les munitions de l'expédition, une grande quantité d'armes, des munitions et de l'argent destinés à mettre le gouvernement provisoire de la Grèce en état de soutenir l'existence politique de la nation qui venait de recouvrer son indépendance.

Avant le départ de l'expédition, le 13 août 1828, le général en chef en annonça l'objet à ses troupes par la proclamation suivante :

«Soldats!

«Votre roi, de concert avec ses alliés, vous charge «d'une noble et grande mission : vous êtes appelés à «mettre un terme à l'oppression d'un peuple célèbre. «Cette entreprise qui honore la France, à laquelle tous «les cœurs applaudissent, ouvre devant vous une car«rière de gloire que vous saurez remplir : j'en ai pour «garants les sentiments et l'ardeur qui vous animent.

«Pour la première fois, depuis le XIIIe siècle, nos «drapeaux, aujourd'hui libérateurs, vont apparaître «aux rives de la Grèce. Soldats, la dignité de la cou«ronne, l'honneur de la patrie, attendent un nouvel «éclat de vos triomphes : dans quelque situation que «les événements vous placent, vous n'oublierez pas «que de si chers intérêts vous sont confiés.

«Des privations, des fatigues vous attendent : vous «les supporterez avec courage, vos chefs vous en don«neront l'exemple.»

Le moment du départ fut retardé pendant quelques jours par les vents contraires. Le 17 août, le temps étant devenu plus favorable, la première division sortit du port de Toulon. Le général en chef était à bord du vaisseau de ligne *la ville de Marseille*. La seconde division appareilla le 19, et les deux divisions réunies portant l'état-major et les deux premières brigades, arrivèrent, après une traversée de onze jours, le 29 août, en vue de Navarin, où se trouvaient réunies les escadres française, anglaise et russe, qui avaient détruit la flotte turco-égyptienne, et qui étaient alors commandées par les amiraux de Rigny, Pultney-Malcolm et Heyden.

Par suite d'une convention conclue à Alexandrie, le 6 août, entre le vice-roi d'Égypte et l'amiral Codrington, l'armée d'Ibrahim-Pacha devait revenir en Égypte, ne laissant, dans les places fortes de la Morée, que 1,200 hommes pour les garder, en attendant l'issue des négociations avec la Porte ottomane; l'armée égyptienne était donc réunie aux environs de Navarin et de Modon.

Le général Maison apprit de l'amiral de Rigny la convention faite en Égypte, ainsi que diverses difficultés auxquelles cette convention donnait déjà lieu.

Débarquement de l'armée dans le golfe de Coron. — L'expédition, pour ne pas opérer son débarquement au milieu des troupes égyptiennes, s'éloigna aussitôt de la rade de Navarin, dont elle n'était plus qu'à une portée de canon, et se dirigea sur le golfe de Coron. Elle arriva vers deux heures de l'après-midi devant Coron, dont la garnison musulmane couronnait les remparts et ne montra cependant aucune disposition hostile.

Le golfe de Coron offre, non loin de la ville, auprès de Petalidi (l'antique Coronée), une plage sûre et commode. Le débarquement s'y opéra dans la soirée du 29 août, et le 30 au matin, sans la moindre opposition.

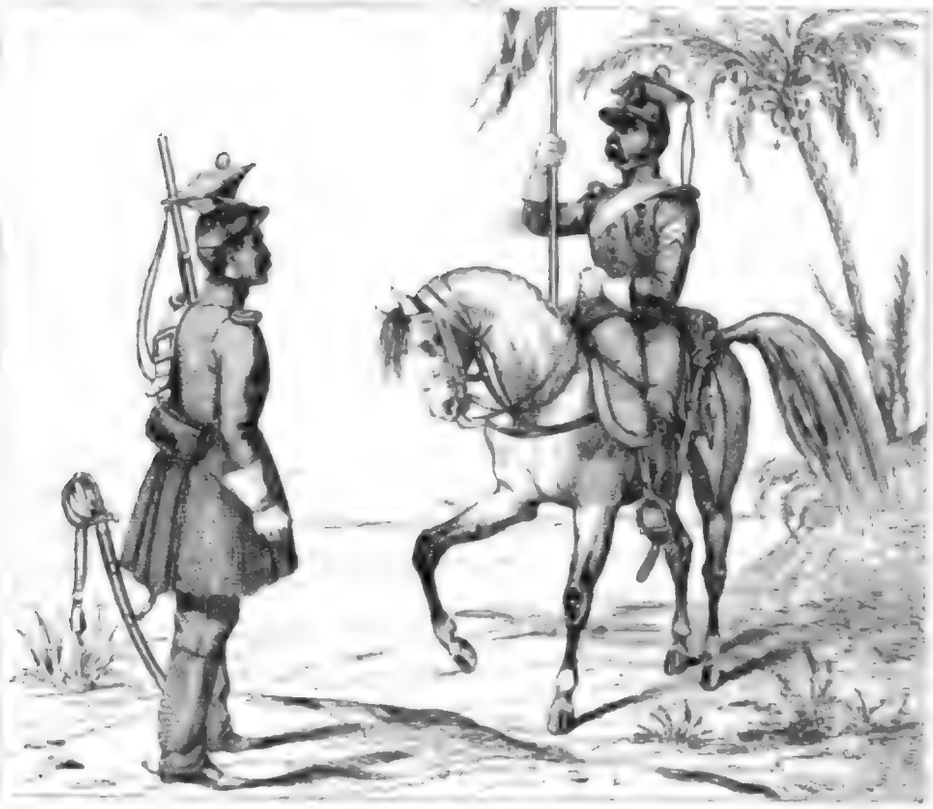
La santé des troupes était excellente, leur ardeur extrême, et leur discipline parfaite. Les Grecs, qui les premiers avaient aperçu le drapeau français, avaient été avertis par une proclamation du président du but de l'expédition française. Une heure après le débarquement, les Moréotes arrivèrent en foule et vendirent aux soldats des raisins, des melons, des figues, du pain noir et des moutons.

L'armée s'établit sur cette côte inculte, mais fertile et couverte d'une végétation magnifique, avec les tentes apportées de France. «Bientôt, dit une relation contemporaine, grâce à l'industrie du soldat, cette plaine riante était couverte d'un camp, assis entre trois petites rivières qui descendent du Taygète, formé de baraques élégantes alignées au cordeau, ombragées d'oliviers, de myrtes, de lauriers roses et de citronniers. Les armes qui brillaient en faisceaux, et

Digitized by Google

Digitized by Google

Tirailleur. Chasseurs. 1855 Lancier.



Chasseurs d'Afrique. 1855.

Artill[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

Chasseur Lancier

[illegible]

Digitized by Google

Artillerie - 1833.

Garde Municipale de Paris . Gendarmerie - 1833.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Cuirassiers. Petite et grande Tenue : 1833.

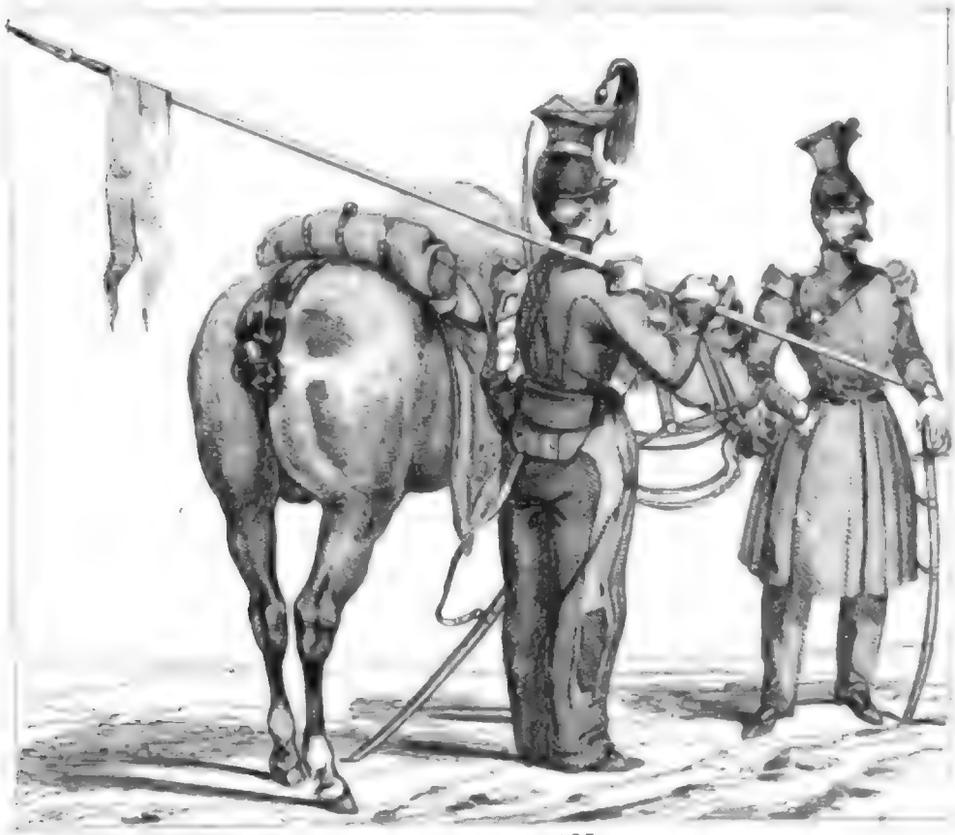
1833.– Carabiniers. Petite et grande Tenue.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Hussards. 1833.



Lanciers. 1833.

Digitized by Google

Digitized by Google

les sons de la musique militaire qui se faisaient entendre sous ces dômes de verdure et de fleurs, annonçaient moins un bivouac de guerre qu'un camp de plaisance. Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans qu'on aperçût les inconvénients de cette position, en parades, en revues, où les chefs grecs accourus, ne cessaient d'admirer la belle tenue, la physionomie vive, martiale et ouverte des soldats français. Le temps était superbe, et l'on espérait que l'embarquement de l'armée égyptienne, bientôt effectué, donnerait plus de facilités pour l'approvisionnement et le séjournement de l'armée.»

Ces espérances furent déçues. De nouvelles difficultés élevées par Ibrahim-Pacha sur le terme de l'embarquement, sur la remise des places fortes réservées par la convention d'Alexandrie, sur les vivres à fournir à ses troupes, sur les moyens de transport, etc., retardèrent le départ de l'armée égyptienne. — Les troupes françaises, souffrant des incommodités du campement et impatientes d'un long repos, ne demandaient qu'à combattre les Égyptiens pour les chasser des places de la Morée. Les généraux avaient peine à les contenir.

Convention définitive pour l'évacuation de la Morée. — Ibrahim-Pacha. — Départ de l'armée égyptienne. — Enfin, le 7 septembre, après plusieurs entrevues et pourparlers entre le général Maison, les amiraux des escadres alliées et Ibrahim-Pacha, qui y montra beaucoup de fermeté et d'adresse, ainsi qu'une grande connaissance des affaires générales de l'Europe[1], le fils du vice-roi d'Égypte consentit à l'exécution franche et complète de la convention d'Alexandrie. Il fut stipulé, dans une convention nouvelle, que l'embarquement des Égyptiens commencerait le 9 septembre, avec chevaux, armes et bagages; que, comme toutes les troupes ne pouvaient pas être embarquées sur la première division de la flotte, Ibrahim-Pacha pourrait tirer, jour par jour, de ses bâtiments, les vivres nécessaires à la nourriture des troupes qui devaient partir avec la seconde division de la flotte; que l'embarquement aurait lieu à Navarin; qu'on n'y pourrait comprendre aucun prisonnier grec; enfin, que cet embarquement serait continué sans interruption, autant que l'état de la mer le permettrait.

La première division égyptienne, forte de 5,500 hommes, et embarquée sur un vaisseau de ligne et sur vingt-sept transports, mit à la voile le 16 septembre, sous l'escorte de la frégate française, *la Sirène*, et de deux bâtiments anglais.

La troisième brigade de l'expédition française, aux ordres du général Schneider, et partie de Toulon le 1er septembre, débarqua le même jour à Coron. Elle avait souffert de la violence des vents, et perdu trois bâtiments. Comme le quartier général s'était rapproché de Navarin, la troisième brigade occupa provisoirement le camp de Petalidi.

Tout en pressant le départ des Égyptiens, le général Maison conférait avec le président Capo-d'Istria, venu exprès d'Égine au camp français, et s'entendait avec lui des mesures à prendre pour assurer la liberté et l'indépendance de la Grèce. Il passait des revues où la belle tenue des troupes et la promptitude de leurs manœuvres excitaient l'admiration des chefs ennemis. Ibrahim y assista quelques jours avant son départ et surprit les officiers français par la dignité de son maintien, la politesse de ses manières et la justesse de ses observations.

Une lettre écrite à cette époque du camp français, contient des détails qui nous semblent dignes d'intérêt; en voici quelques extraits :

«Le 1er octobre, le général Maison a passé en revue les troupes au camp de Navarin : tout était terminé avec Ibrahim, et l'on espérait qu'il viendrait donner un coup d'œil à ceux qui devaient le combattre. En effet, à neuf heures du matin, il est arrivé dans un canot, seul avec son drogman, il a mis pied à terre sur la plage. Pour arriver au lieu de la revue, il a traversé, sans escorte et sans crainte, une population grecque assez nombreuse qui inonde nos bivouacs, et s'est trouvé à pied au milieu de nos bataillons. Le général Maison est allé à lui, on lui a prêté un cheval, et il a vu manœuvrer notre petite armée. Il a eu la galanterie de dire aux colonels qu'avec de pareilles troupes, lui, général de cavalerie, serait enchanté de devenir général d'infanterie. Lorsque le 3e régiment de chasseurs a paru sur le terrain, il n'a pu s'empêcher de témoigner son admiration. En effet, le régiment est magnifique, et il n'est pas possible de mieux exécuter les manœuvres qu'il ne l'a fait.

«Ibrahim s'est approché du colonel, et en lui faisant l'éloge de son régiment, il l'a complimenté sur sa belle tenue, et lui a témoigné le désir d'avoir un modèle de son uniforme pour créer en Égypte un régiment semblable. Le lendemain, le colonel de Faudoas a envoyé à Ibrahim un uniforme complet avec une lance. On pense bien que le fils du pacha d'Égypte ne pouvait pas se laisser vaincre en gracieuseté. Dès le même jour, en dînant avec le général Maison, Ibrahim l'a prié d'offrir son sabre au colonel de Faudoas, et le lui passant autour du corps, il dit : «Portez-le un instant, mon général, il en aura «plus de prix à ses yeux.» Il me semble que cela n'est pas trop mal pour ce qu'on appelle un barbare. Du reste, le sabre est magnifique, c'est un vrai damas de Perse.

«Pendant la revue, tous les regards étaient fixés sur cet Ibrahim, le grand dévastateur de la Morée : ce n'est pas une des moindres singularités de cette guerre, que de voir tranquille, au milieu de ses ennemis, cet homme que nous venons chasser, et qui partira, ainsi que les Turcs, sans que l'on tire un coup de canon. Ibrahim est d'un physique peu remarquable, cependant, il a le regard fin et perçant; l'expression de sa physionomie est agréable. Il passe pour un bon guerrier.

«Au déjeuner que lui a donné le général Maison, après la revue, il a bu *à la santé de tous les Français, mais non à l'union de toutes les puissances.* Dans le

[1] Ibrahim-Pacha avait auprès de lui en Morée un officier français, M. Sève, qui s'était fait musulman et était devenu général sous le nom de Soliman-Bey. — A cette époque le colonel Fabvier servait dans les troupes grecques en qualité de général.

Digitized by Google

cours de la conversation, il a fait preuve de beaucoup de sagacité et de finesse. Entre autres choses, il a demandé aux officiers de l'état-major pourquoi, ayant été, il y a cinq ans, en Espagne pour faire des esclaves, ils venaient maintenant en Grèce pour faire des hommes libres.»

L'embarquement des troupes égyptiennes et leur transport en Égypte dura plus de trois semaines. Ibrahim ne voulut partir qu'avec la dernière division, le 5 octobre.

Occupation de Navarin, de Modon et de Coron. — Après le départ d'Ibrahim, le général Maison, de concert avec l'amiral de Rigny, fit ses dispositions pour occuper sans plus attendre les places fortes qui restaient au pouvoir des Musulmans.

Le 6 octobre, le général Higonet reçut ordre de se mettre à la tête du 16e régiment d'infanterie, accompagné de détachements de l'artillerie et du génie, et de prendre position près la citadelle de Navarin; alors commencèrent les pourparlers pour la remise de la place. Le général Higonet et l'amiral de Rigny se rendirent auprès du commandant turc qui se disait malade; mais il n'obtinrent que cette réponse évasive :

«La Porte n'est en guerre ni avec les Français ni «avec les Anglais; on ne commettra aucun acte d'hos«tilité, mais on ne rendra pas la place.» L'ordre de marcher sur la forteresse fut donné et rapidement exécuté. Les sapeurs ouvrirent une ancienne brèche, par où le général Higonet pénétra, avec ses troupes, dans la ville et dans la citadelle, sans éprouver aucune résistance. On y trouva soixante bouches à feu, des magasins de vivres pour plusieurs mois, et 800,000 cartouches. — On convint que la garnison, forte de 520 hommes, serait incessamment embarquée pour l'Égypte. — Les pavillons des trois puissances alliées furent hissées sur la citadelle.

Les fortifications et l'artillerie de Navarin étaient en mauvais état; la ville n'offrait qu'un amas de ruines; il fallut y faire des logements, des hôpitaux, des établissements d'administration civile et militaire.

Pendant que le mouvement sur Navarin s'exécutait, le général Durieu, chef d'état-major, sommait la place de Modon de se rendre. Achmet-Bey y commandait les Égyptiens, et Hassan-Pacha les Turcs et la forteresse. Ils répondirent à la sommation dans les mêmes termes que le commandant de Navarin. Le général Maison envoya, le 7 octobre, le 35e de ligne, et des détachements de l'artillerie et du génie, avec ordre de faire sauter les portes de Modon, dont les murs en bon état, ayant beaucoup de relief, ne présentaient pas, comme à Navarin, un point susceptible d'escalade.

Deux vaisseaux de ligne se trouvaient devant le port de Modon; c'étaient *le Breslaw*, capitaine Maillard, et *le Wellesley*, capitaine Maitland. Ils s'embossèrent pour tirer sur la place au premier signal. Modon était investi du côté de terre; les sapeurs protégés par l'artillerie de marine et les tirailleurs, commençaient à en enfoncer les portes sous les yeux de la garnison, qui ne faisait aucun mouvement offensif, lorsqu'on demanda à parlementer.

Le général Maison arrivait dans ce moment même devant la place; Hassan-Pacha et Achmet-Bey se rendirent devant lui. Hassan-Pacha déclara de nouveau qu'il ne pouvait pas rendre la forteresse, mais qu'il reconnaissait l'impossibilité de résister, et que si on la prenait malgré lui, il espérait qu'on lui accorderait les mêmes avantages qu'à la garnison de Navarin. Le général Maison lui fit cette promesse, et ordonna aussitôt d'enfoncer les portes du côté de la terre et de la mer. Celles-ci, que les marins et des voltigeurs jetés sur des chaloupes avaient déjà tenté d'enlever, ayant présenté moins de résistance, les capitaines Maitland et Maillard entrèrent les premiers dans la ville à leur tête, et se montrèrent pêle-mêle avec les Turcs sur les remparts. On trouva dans Modon, qui avait 1,078 hommes de garnison, 100 pièces de canon, des vivres pour six mois, et une grande quantité de munitions.

Coron, investi par une partie de la brigade Sébastiani, paraissait moins disposé à se rendre, quoique le commandant eût connaissance de la prise de Navarin et de Modon. Le général, voyant que les pourparlers étaient sans résultat, fit tenter une escalade le 7 au matin par les sapeurs, dont plusieurs furent blessés par des pierres lancées du haut des murailles. Le général, indigné de cette espèce d'insulte faite à ses troupes, réussit néanmoins à les contenir et les empêcha de faire feu; mais il prit aussitôt ses mesures pour emporter la place de vive force. Plusieurs bâtiments de guerre, *l'Amphitrite, le Breslaw, le Wellesley*, allaient concourir à cette attaque. Le commandant effrayé demanda la permission d'envoyer un officier turc s'assurer de la prise de Modon avant de rendre lui-même la place qu'il occupait. Coron fut en effet remis aux Français le 9 octobre, et aux mêmes conditions que Modon et Navarin. On y trouva 80 canons ou mortiers, des vivres et d'abondantes munitions.

Prise de Patras. — Siége et capitulation du château de Morée. — Pour compléter l'occupation de la péninsule, il ne restait à prendre que la ville de Patras et le château de Morée. Deux jours avant l'évacuation de Navarin par Ibrahim, le général Maison avait envoyé par mer, devant Patras, la 3e brigade. Cette brigade fut mise à terre le 4, et aussitôt le général Schneider entra en négociation avec Hadji-Abdallah, pacha de Patras et du château de Morée. Il le somma de rendre la place et lui donna vingt-quatre heures pour faire une réponse définitive. Ce terme étant expiré sans que la réponse eût été faite, le général français forma ses trois régiments en colonnes, plaça son artillerie, traînée à bras, entre les colonnes, et marcha droit sur la ville, devant laquelle il les déploya à portée de canon, et l'investit entièrement. Ce mouvement imposant produisit son effet : le pacha fit une capitulation dans laquelle fut compris le château de Morée.

L'occupation de la péninsule paraissait assurée; la brigade française se disposait à en prendre possession, lorsqu'on apprit au quartier général que les agas qui commandaient la garnison du château de Morée, révoltés contre le pacha, refusaient de se soumettre à la

Digitized by Google

capitulation signée par lui, et déclaraient qu'ils s'ensevelirait sous les ruines du fort plutôt que de se rendre.

Tous les moyens de conciliation employés par le général Schneider avaient échoué devant leur résolution, et les agas ayant commencé eux-mêmes les hostilités, le général avait dû faire commencer les travaux d'un siége régulier devant la place.

Le général Maison fit aussitôt demander à l'amiral de Rigny des moyens de transport pour 1,500 hommes, et quelques vaisseaux de ligne. Il dirigea immédiatement par terre, sur le château de Morée, deux régiments d'infanterie et le 3e de chasseurs à cheval; enfin il s'embarqua, avec la compagnie de mineurs et toute l'artillerie, à bord du vaisseau amiral, commandé par M. de Rigny.

Le 23 octobre, le général Maison, débarqué la veille devant le château de Morée, reconnut l'état du fort et des travaux faits par la 3e brigade. Une batterie de quatorze pièces de marine et de campagne, établie à deux cent trente toises, avait réduit de beaucoup le feu du fort. La présence du général en chef donna une nouvelle activité aux travaux; il fit dresser et porter plusieurs autres batteries à cinquante toises: la marine le seconda de tous ses moyens. Les marins anglais rivalisèrent de zèle et d'ardeur avec les Français. Ceux de la frégate *la Blonde* concoururent au service des batteries de brèche. Ces batteries, au nombre de cinq, avaient reçu les noms de Charles X, de Georges IV, du Duc d'Angoulême, du Duc de Bordeaux et de la Marine.

Le 30 octobre, à six heures du matin, les travaux étant achevés et les batteries établies de manière à battre les ouvrages de front, en flanc et sur leurs crêtes, le général Maison fit ouvrir le feu sur tous les points. L'effet en fut prompt et terrible: en quatre heures une brèche assez large était faite, et l'ennemi n'osait plus paraître sur les remparts. On aurait pu donner l'assaut, lorsqu'un parlementaire sortit de la place, où peu après le drapeau blanc fut arboré en signe de paix. Le général Maison déclara au parlementaire, qui demandait à traiter de la reddition du château, qu'il n'accorderait pas de capitulation à ceux qui en avaient déjà violé une; qu'ils eussent à se mettre tous à sa discrétion, ou qu'il les ferait passer au fil de l'épée avant deux heures; il ne leur donna qu'une demi-heure pour ouvrir les portes et paraître devant lui sans armes.

Les agas, sans espoir de prolonger utilement leur résistance, se soumirent sur-le-champ aux conditions posées par le général Maison, en disant: «Que, puisqu'ils «se trouvaient devant un représentant du puissant roi «de France, ils se remettaient entre ses mains et à sa «merci.»

Les troupes françaises entrèrent aussitôt dans le fort, où l'on arbora les pavillons des puissances alliées. Sa possession n'avait coûté que 25 hommes tués ou blessés.

La garnison fut traitée par le général Maison comme celles des autres villes capitulées; mais il voulut punir les officiers de leur résistance à la capitulation de Patras. Il exigea la remise de leurs armes, parmi lesquelles étaient des sabres et des yatagans de grand prix, qu'il fit distribuer aux officiers généraux et supérieurs des différents corps et des marines française et anglaise.

2,500 individus composant des familles turques, qui voulaient quitter la Morée, se trouvaient à Patras et dans le château. On les fit embarquer sur douze bâtiments qui les conduisirent à Smyrne. Au 5 novembre, il ne restait plus un seul musulman dans la Morée.

Retour de l'armée en France. — L'expédition de Morée, où les troupes françaises ne trouvèrent d'autre occasion de se distinguer par leur courage, que l'attaque du château de Morée, mais où elles firent preuve de patience et de discipline, fut pour le général Maison l'occasion d'obtenir le bâton de maréchal de France; ce général comptait de beaux et anciens services du temps de la république et sous l'empire, et que la restauration se trouva ainsi chargée de récompenser.

Les troupes envoyées en Grèce furent successivement rappelées en France. Il n'y resta qu'une brigade qui occupa le pays pendant cinq années et protégea les developpements du gouvernement grec. Après l'élévation du prince de Bavière, Othon, à la royauté des Grecs, cette brigade, qui était alors commandée par le général Guéhéneuc, revint en France, laissant d'unanimes regrets chez tous les bons citoyens. «Le séjour des Français en Morée, dit un historien moderne, a été pour la Grèce d'un avantage qu'aucun homme de bonne foi ne peut méconnaître. Ils y ont dépensé beaucoup d'argent. Ils ont embelli les villes, animé l'industrie, bâti des casernes et des ponts, percé ou réparé des routes, rétabli des forteresses, planté des jardins et enfin laissé un peu de civilisation partout où ils ont habité. Une belle caserne à Modon, un pont sur le Pamissus, entre Modon et Calamata, la route de Modon à Navarin, la citadelle de Navarin elle-même qu'ils ont reconstruite, seront des monuments durables de leur présence bienfaisante dans un pays à la délivrance duquel la France a eu une part si grande et si glorieuse.»

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1827. — 20 OCTOBRE. Bataille de Navarin.
5 NOVEMBRE. Acte héroïque de Bisson.
8 DÉCEMBRE. Les ambassadeurs français, anglais et russe, quittent Constantinople.
1828. — 17 AOUT. Départ d'une expédition pour la Morée.
20-30 — Débarquement dans le golfe de Coron.
16 SEPTEMBRE. Commencement du départ des troupes égyptiennes.
1er OCTOBRE. Revue de l'armée française en présence d'Ibrahim-Pacha.
6 OCTOBRE. Occupation de Navarin.
7 — Occupation de Modon.
9 — Occupation de Coron.
14 — Prise de Patras.
23 — Siége du château de Morée.
30 — Reddition du château de Morée.
29 DÉCEMBRE. Départ d'une partie des troupes françaises.
1833. — AOUT. Les Français quittent la Morée.

1830. — CONQUÊTE D'ALGER.

SOMMAIRE.

Anciennes possessions françaises en Afrique. — Elles sont enlevées à la France en 1806 et rendues en 1817. — Mauvaises dispositions du dey d'Alger. — Affaire Busnach et Bacri. — Transaction. — Mécontentement du Dey. — Insulte faite au consul de France. — Satisfaction demandée et refusée. — Blocus du port et des côtes d'Alger. — Insulte au pavillon français. — L'expédition contre Alger est résolue. — Composition et forces de l'armée de terre. — Composition et forces de l'armée navale. — Le Dauphin visite la flotte et l'armée. — Naufrage du *Silène* et de *l'Aventure*. — Proclamation à l'armée et à la flotte. — Embarquement. — Départ de la flotte. — Traversée contrariée par les vents. — Ralliement à Palma. — Arrivée devant Alger. — La flotte mouille dans la baie de Sidi-Ferruch. — Débarquement. — Combat de Sidi-Khalef. — Coup de vent. — Situation critique de l'armée navale. — Attaque des batteries de mer d'Alger. — Prise du fort de l'Empereur. — Capitulation d'Alger. — Entrée des Français à Alger. — Prise de possession de la Casauhah et des trésors de la Régence. — Embarquement du Dey et de la milice turque. — Organisation de l'administration française. — Occupation d'Oran et de Bone. — Marche sur l'Atlas. — Combat de Blida. — Nouvelles de la révolution de juillet. — Départ du maréchal de Bourmont. — Le général Clausel prend le commandement de l'armée. — Expédition de Médéah. — Combat du col de Tenia. — Occupation de Médéah. — Bilan de la guerre d'Alger.

ARMÉE FRANÇAISE.

Général en chef. — Comte de BOURMONT.
Amiral. — DUPERRÉ.

TROUPES ALGÉRIENNES.

HUSSEIN-PACHA. — *Dey d'Alger.*

Anciennes possessions françaises en Afrique. — Elles sont enlevées à la France en 1806, et rendues en 1817. — Depuis quatre siècles, la France possédait des établissements sur la côte septentrionale de l'Afrique; son droit de possession, acheté primitivement des Arabes, avait été reconnu, en 1518, 1692, 1694 et 1801, par les sultans turcs suzerains du dey d'Alger, et par le dey d'Alger lui-même. La situation avantageuse des *Concessions d'Afrique*, leur richesse en grains, en bestiaux, en laines, en cire, en miel, etc., la facilité de répandre les marchandises de fabrique française dans l'intérieur de l'Afrique, enfin les produits de la pêche du corail, procuraient de grands avantages aux compagnies qui, avant la révolution, exploitaient les concessions. Ce commerce fut languissant et presque nul durant les longues guerres de la révolution et de l'empire. La force navale de l'Angleterre paralysa toutes nos relations d'outre-mer; mais les deys d'Alger restèrent neutres dans la lutte et ne contestèrent pas à la France ses droits de possession.

Cependant, en 1798, lors de la campagne d'Égypte, les Algériens, contraints par la Porte, déclarèrent la guerre à la République française et attaquèrent la Calle, établissement où se trouvaient alors environ 200 hommes et vingt canons. Ils s'en emparèrent et en détruisirent les fortifications. Mais cette hostilité forcée n'eut pas de suite, et en 1801, après la paix d'Amiens, les marchands français reparurent sans obstacle sur la côte africaine.

Pendant le Consulat et les premières années de l'Empire, la crainte de la colère de Napoléon suffit pour contenir les pirates, malgré les provocations de l'Angleterre. L'Empereur força même la régence algérienne à mettre en liberté les esclaves appartenant aux différentes portions de l'Italie successivement réunies à l'Empire.

En 1806, les Algériens occupèrent de nouveau la Calle, et les Anglais réussirent à s'emparer de la pêche du corail : ils en jouirent exclusivement jusqu'en 1814.

La France fit alors ses réclamations. La côte qui lui avait été concédée s'étendait depuis la rivière de Seybouse jusqu'à la frontière de Tunis; ses points principaux étaient le bastion de France, le fort de la Calle, le cap Roux, le cap Rose, le cap Nègre.

«Un traité du 26 août 1817, dit le *Moniteur officiel* du 13 mai 1830, nous en remit en possession et rétablit notre redevance de 60,000 francs : trois ans plus tard, cette redevance fut portée à 200,000 francs.

«Le paiement annuel d'une somme aussi considérable diminuait déjà beaucoup les avantages que nous retirions de nos établissements sur la côte d'Afrique : ce fut une des causes qui les empêchèrent de se relever, en nous ôtant les moyens de pourvoir à leur entretien par leurs propres ressources. Mais ce qui y contribua plus encore, fut l'intention souvent manifestée par le Dey de nous en exclure aussitôt que les circonstances le lui permettraient.

«Nous retrouvâmes ces établissements dans une situation déplorable; les forts étaient ruinés, les magasins et les édifices dégradés. Les naturels du pays avaient cessé de cultiver des terres, dont, en notre absence, ils ne trouvaient plus à vendre les produits, et il s'en était suivi parmi eux un appauvrissement général, qui ne leur permettait plus de consommer qu'une très-faible quantité de nos marchandises. Nous eussions pu cependant rendre encore de l'importance à ces possessions. Si le blé et les laines qu'elles nous livraient autrefois avaient cessé d'avoir la même valeur pour nous, la pêche du corail, les cuirs, la cire offraient encore matière à un commerce avantageux. Nous pouvions aussi ouvrir de là des relations avec l'intérieur de l'Afrique, cultiver ou faire cultiver sur les côtes l'olivier et le mûrier, qui eussent suppléé à l'insuffisance de nos récoltes en huile et en soie, et y introduire les mêmes cultures que dans nos colonies du tropique. Mais, pour se livrer à ces entreprises, il eût fallu de la sécurité et de la confiance dans l'avenir, et nous ne pouvions en avoir, d'après les intentions manifestées par le Dey.

«La guerre que les Anglais firent à la régence d'Alger, en 1824, donna momentanément quelque importance au poste de la Calle. Les bâtiments corailleurs, qui se rendaient habituellement à Bone, repoussés de ce port par deux frégates anglaises, qui croisaient dans

Digitized by Google

ces parages, se réfugièrent alors sur nos côtes, que ces frégates respectaient comme un territoire neutre.

«En 1825, la pêche du corail employa cent quatre-vingt-trois bâtiments, du port de 1791 tonneaux et montés par 1,986 hommes d'équipage. Le produit en fut de 25,985 kilogrammes, évalués sur les lieux à 1,812,450 francs, et qui, travaillés, devaient représenter ensuite une valeur très-considérable. La presque totalité de ces bâtiments étaient italiens, mais tous payaient une redevance à la France. La vente de nos marchandises à Bone ne monta cette même année qu'à 38,000 fr., et nos achats en produits du pays à 142,444 francs.

«Cependant on sentait vivement le besoin d'assurer aux sujets français et étrangers, qui venaient pêcher et trafiquer sur ces côtes, ou qui résidaient à la Calle, une protection qui devenait chaque jour plus nécessaire. Les naturels du pays pénétraient librement dans nos possessions, y commettaient mille désordres, et s'y étaient même rendus coupables de plusieurs assassinats. Le gouvernement français ordonna donc au vice-consul à Bone d'armer quelques corailleurs et de mettre quelques canons au poste du moulin et à l'entrée de la Calle. Ces dispositions étaient formellement autorisées par les anciens traités en vigueur, et nous restituaient les concessions de la même manière et aux mêmes conditions que nous les possédions avant la guerre. Mais les prétentions du Dey s'étaient singulièrement accrues, par les ménagements mêmes dont nous avions usé envers lui; et, sans nous refuser d'abord positivement le droit d'armer nos établissements, comme par le passé, il envoya des inspecteurs examiner les faibles réparations que nous y faisions, et il nous fit insinuer par ces émissaires qu'il ne nous verrait pas avec plaisir poursuivre ces travaux.»

Mauvaises dispositions du dey d'Alger. — Le dey d'Alger était alors cet Hussein-Pacha qui a vu tomber ses États au pouvoir des Français; ses mauvaises dispositions à notre égard s'étaient déjà manifestées dans plusieurs occasions. «En 1824, contre la teneur expresse des traités, des perquisitions furent exercées dans la maison consulaire de France à Bone, sous prétexte de contrebande. Des autorisations illicites de séjourner et de commercer dans cette ville et sur les côtes de la province de Constantine, furent accordées à des négociants anglais et mahométans. Un droit arbitraire de dix pour cent fut établi sur les marchandises introduites dans ces contrées pour le compte de l'agent des concessions françaises.

«En 1826, des navires appartenant à des sujets du Saint-Siége, mais couverts du pavillon français et de la protection de la France, furent injustement capturés, et la restitution en fut refusée. Des propriétés françaises, saisies à bord d'un navire espagnol, furent confisquées. Ainsi furent violés les deux principes qui ont constamment servi de base à nos transactions avec les régences d'Afrique : «Que le pavillon français couvre la marchandise quelle qu'elle soit, et que la marchandise française est inviolable, même sous le pavillon ennemi.» Des visites arbitraires et des déprédations furent commises à bord des navires français. La souveraineté de la France sur cette portion du territoire qui se trouve comprise entre la rivière de Seybouse et le cap Roux, fut méconnue.»

Affaire Busnach et Bacri. — Transaction. — Le ressentiment du Dey contre la France fut encore allumé par une affaire particulière sur laquelle il convient de donner quelques détails [1].

«Deux négociants algériens, Bacri et Busnach, banquiers de la régence, avaient fait des fournitures considérables en approvisionnements au gouvernement français, de 1793 à 1798, pour nos armées en Italie et pour l'expédition d'Égypte. Des paiements avaient été faits par le gouvernement au fur et à mesure des consignations; mais plusieurs chargements de blé ayant été trouvés avariés, et d'autres fraudes reconnues, les paiements furent suspendus, et les demandes de ces fournisseurs contestées. Le dey d'Alger réclama longtemps pour ce même objet, en faisant connaître qu'il était propriétaire d'une partie de ces approvisionnements, qui provenaient des magasins de la Régence et des impôts qu'on lui paie ainsi en nature dans son pays.

«Cette créance resta contestée jusqu'à la restauration.

«M. Dubois-Thainville (consul de France à Alger) fit confirmer en 1814, et sans opposition, tous les anciens traités au nom du roi de France, et il fut remplacé par M. Pierre Deval, qui a depuis dirigé toutes les affaires de la France auprès de la Régence. C'est donc depuis l'arrivée à Alger de M. Deval, en 1815, qu'on pressa vivement le paiement de cette dette. Ce consul promit, le 29 février 1816, de faire acquitter cette créance, et ce fut en 1819 que le roi nomma une commission pour la liquider et l'acquitter définitivement. La commission y mit un tel empressement, qu'en peu de mois on termina une affaire en litige depuis vingt-cinq ans.

«Le 21 janvier 1820, le ministre des affaires étrangères vint proposer aux Chambres, au nom du roi, un projet de loi pour accorder sept millions en numéraire, applicables au paiement de cette ancienne créance algérienne, en vertu d'une transaction passée le 28 octobre 1819, entre des commissaires du roi et les fondés de pouvoir de ces négociants algériens. Le désir de mettre un terme à ces anciennes contestations et de maintenir la paix entre les deux États avait engagé le roi à faire encore ce sacrifice; les mêmes motifs entraînèrent les suffrages des Chambres, et ce crédit fut alloué par la loi du 24 juillet 1820.

«Le roi, sur le rapport du ministre des affaires étrangères, avait chargé deux conseillers d'État de négocier et de conclure un arrangement définitif avec les sieurs Jacob-Coëns Bacri et Michel Busnach, négociants algériens, pour satisfaire à leurs anciennes réclamations envers le gouvernement français.»

Cette transaction fut conclue et signée le 28 octobre 1819. Elle est rédigée en huit articles.

«L'énoncé porte que ces négociants algériens éle-

[1] Ces détails sont extraits du rapport adressé par M. Alexandre Delaborde au roi et aux chambres.

Digitized by Google

vaient leurs prétentions à la somme de quatorze millions, et que la commission convint d'opérer une réduction de moitié pour éviter, est-il dit dans l'acte, les retards qu'entraînerait une liquidation régulière et la nécessité de produire les pièces justificatives à l'appui des diverses créances que l'éloignement des temps et des lieux eût rendu difficiles à réunir.

«Dans les trois premiers articles et dans le dernier se trouve renfermée et remplie la mission spéciale de la commission, savoir : la fixation des sept millions, le mode et les termes du paiement, et l'approbation exigée du roi de France et du dey d'Alger.

«Par les quatre articles intermédiaires, 4, 5, 6, 7, MM. les conseillers d'État séquestrèrent au trésor et prirent des mesures pour garantir 1° (par l'article 4) des *créances cédées à divers* par le procureur fondé à Paris de ces négociants algériens ; 2° (par les articles 5, 6 et 7) pour réintégrer une somme prise à la chancellerie de France à Alger, en 1810, et pour des indemnités allouées au comptoir des concessions d'Afrique, à l'occasion de la guerre déclarée le 20 décembre 1798.

«L'article 4 avait ordonné au trésor de retenir les sommes dues aux créanciers cessionnaires jusqu'à pleine satisfaction. Qui donc avait requis la commission de prendre cette mesure ampliatoire? Ces créanciers avaient fait leurs oppositions au trésor, cette mesure suffisait pour faire valoir leurs droits; qu'étaient donc ces créanciers cessionnaires, si bien protégés et pour lesquels on établissait ainsi des réserves particulières et privilégiées? des tiers à qui ces négociants avaient cédé, vendu ou transféré, etc., à quelque titre que ce fût, portion de leur créance ; et qui, ajoutés aux créanciers personnels de plusieurs membres de la famille Bacri, devaient absorber et ont absorbé en effet les sept millions qui n'ont pas même suffi pour tout acquitter. Ces créances, discutées devant les tribunaux et seulement contre les signataires des actes, ne pouvaient manquer d'obtenir des sentences favorables. On sait que dans les faillites ce sont ordinairement les titres de ce genre qui sont les plus difficiles à rejeter.

Mécontentement du Dey.—Insulte faite au consul de France.—«Étranger aux cinquante ou soixante jugements rendus dans cette affaire, le Dey n'ayant personne pour le représenter, se trouva de la sorte frustré de la part qui aurait dû lui revenir de droit en partage des sept millions. Ainsi cette transaction, qu'on n'avait faite que pour lui, présenta en résultat la singularité que le seul créancier en faveur duquel on avait reconnu la créance, était le seul qui n'en reçût aucune part.....

«Le Dey, ignorant nos usages, nos lois, les formes de nos liquidations, ratifia sans difficulté le projet de transaction qui lui fut envoyé. Plein de confiance dans les promesses qui lui avaient été faites, et que le consul Deval dut naturellement lui renouveler pour obtenir sa ratification, il signa dans la bonne foi en voyant que tout se faisait à sa considération. S'il vit l'article 4, il dut penser qu'il ne concernait que des sommes légères dues à des Français qui ne pouvaient jamais lui préjudicier. Est-il vraisemblable qu'il eût donné sa signature s'il eût pu prévoir que ces sommes et d'autres encore auraient tout absorbé?

«Aussi lorsqu'il apprit ce qui s'était passé, son premier cri au ministère fut que le consul Deval l'avait trompé, et avait gagné une somme considérable dans cette affaire, et il priait le gouvernement français de rappeler ce consul qu'il ne pouvait plus voir devant ses yeux, d'examiner sa conduite ainsi que celle des procureurs fondés, et surtout de Busnach et Nathan Bacri, ses sujets, qui étaient à Paris. Il demandait en outre qu'on lui envoyât à Alger ces deux sujets coupables, qui, d'accord avec Deval et d'autres personnes, s'étaient partagé les sept millions.

«Il fut, dit-on, répondu par le ministère, et de vive voix par la bouche du consul, que la conduite du consul était régulière, qu'il n'avait agi que dans les termes de la transaction qu'il avait lui-même approuvée et signée, et que le gouvernement français en avait rempli fidèlement les conditions en payant les sept millions convenus, etc. Quant au fondé de pouvoir, il lui fut encore répondu qu'il était sujet français; que Busnach s'était retiré à Livourne, et que Nathan Bacri avait été naturalisé français.

«Dans cet état de choses, qu'on se représente le ressentiment du Dey et l'embarras du consul...

«Le Dey avait donné son approbation, et ne connaissant pas nos formes législatives, il s'impatientait de ne rien recevoir depuis trois mois.

«Les redevances des concessions d'Afrique qui, par les anciens traités, étaient fixées à dix-sept mille francs, et qui avaient été élevées successivement à la somme de soixante mille francs, maintenues par le traité du 28 octobre 1817, furent portées à deux cent mille francs par un nouveau traité du 24 juillet 1820. On crut par là calmer le Dey, en lui faisant assurer par la France une rente annuelle aussi considérable, qui devait lui tenir lieu du capital dont il était privé.

«Ce nouveau sacrifice imposé toujours à la France ne put cependant satisfaire le Dey...» Son mécontentement était au comble. Il prit lui-même l'initiative et «il en vint à demander (dit le *manifeste* du gouvernement français), comme condition du maintien de ses relations avec la France, le paiement immédiat de la somme entière de sept millions. Dans une lettre qu'il adressa lui-même au ministre des affaires étrangères, cette alternative était énoncée d'une manière si hautaine, que M. le baron de Damas ne crut pas devoir y répondre directement, et qu'il se borna à transmettre un nouvel exposé de l'affaire au consul général du roi à Alger, en lui prescrivant de s'en expliquer verbalement avec le Dey.»

«M. Deval n'avait pas encore reçu cette lettre quand il se présenta, suivant l'usage, au palais du Dey, la veille des fêtes musulmanes. Ce prince ayant demandé au consul général s'il n'était pas chargé de lui remettre une réponse à sa lettre, et celui-ci ayant répondu négativement, il porta subitement à M. Deval plusieurs coups d'un chasse-mouches qu'il tenait à la main, en lui ordonnant de sortir de sa présence.

Digitized by Google

Satisfaction demandée et refusée. — Blocus du port et des côtes d'Alger. — «Après un tel excès, commis publiquement sur le représentant de la France, le gouvernement du roi ne pouvait plus prendre conseil que de sa dignité offensée. Cet outrage comblait la mesure des procédés injurieux de la Régence. Tout rapport était désormais devenu impossible entre la France et elle, avant qu'une réparation éclatante n'eût vengé l'honneur national.»

Le gouvernement français envoya à Alger une division navale commandée par le capitaine Collet. La goëlette *la Torche* parut dans la rade d'Alger le 11 juin 1827, au matin, et remit des dépêches à M. Deval. Ce consul se rendit aussitôt à bord et ne descendit plus à terre; il fut enjoint à tous les Français résidants à Alger, de quitter cette ville et de s'embarquer.

Toute la division fut bientôt en vue d'Alger; le commandant Collet, qui montait le vaisseau *la Provence*, invita le consul de Sardaigne à faire connaître au Dey l'ultimatum des satisfactions qu'exigeait le gouvernement du roi, et dont l'acceptation devait être connue dans les vingt-quatre heures : en cas de refus, le blocus et la guerre étaient déclarés dans le terme prescrit.

Les conditions imposées étaient :

1° Tous les grands de la Régence, à l'exception du Dey, se rendront à bord du vaisseau *la Provence*, pour faire, au nom du chef de la Régence, des excuses au consul de France ;

2° A un signal convenu, le palais du Dey et tous les forts arboreront le pavillon français et le salueront de cent un coups de canon ;

3° Les objets de toute nature, propriété française, et embarqués sur les navires ennemis de la Régence, ne pourront être saisis à l'avenir ;

4° Les bâtiments portant pavillon français ne pourront plus être visités par les corsaires d'Alger ;

5° Le Dey, par un article spécial, ordonnera l'exécution dans le royaume d'Alger des capitulations entre la France et la Porte ottomane ;

6° Les sujets et les navires de la Toscane, de Lucques, de Piombino et du Saint-Siége, seront regardés et traités comme les propres sujets du roi de France.

Ces propositions furent rejetées par le Dey, et le blocus du port d'Alger fut aussitôt formé.

Ce blocus, en restreignant le commerce ou les pirateries d'Alger, devait, à ce qu'on espérait, y exciter des mécontentements ou même un mouvement populaire, dont le résultat serait de forcer le Dey à donner satisfaction à la France. Mais Hussein-Pacha, retiré dans le fort de la Casaubah dominant Alger, avait augmenté sa garde personnelle, dont le commandement était confié à son gendre Ibrahim-Aga. — Alger avait aussi été mis à l'abri de toute attaque maritime par les travaux ajoutés depuis 1816 à la défense du port. — Le blocus, entretenu durant trois années, fut moins nuisible aux Algériens qu'à la France, à laquelle il coûta vingt millions, plusieurs bâtiments perdus sur des côtes sans abri contre les vents, un grand nombre de marins, et entre autres le commandant de l'escadre, le brave contre-amiral Collet, qui succomba aux fatigues d'une croisière aussi difficile que dangereuse.

Insulte au pavillon français. — L'expédition contre Alger est résolue. — L'insuffisance du blocus étant reconnue, le gouvernement français se trouvait réduit à l'alternative, ou de s'humilier devant un chef de pirates qui refusait toute réparation, ou d'obtenir cette réparation par des moyens plus efficaces. Le ministère Martignac était décidé, en 1829, à une guerre contre Alger; des troupes étaient déjà réunies dans le Midi; mais, avant d'entreprendre une telle expédition, il voulut tenter un dernier effort de conciliation, et le capitaine de La Bretonnière, qui avait remplacé dans le commandement de l'escadre de blocus le contre-amiral Collet, fut chargé de porter au dey d'Alger des paroles de paix, et de lui proposer des conditions modérées et honorables pour les deux parties.

Le 30 juillet, le vaisseau *la Provence* vint mouiller à deux milles de distance d'Alger, en bâtiment parlementaire. Admis le lendemain 31 à l'audience du Dey, M. de La Bretonnière lui fit connaître l'objet de sa mission et les satisfactions que la France exigeait. Le Dey entendit les propositions, et on le crut disposé à les accepter, jusqu'au 2 août, terme auquel il répondit par un refus positif.

Le vaisseau *la Provence* appareilla le 3 août, à une heure après midi; il sortait de la baie d'Alger, lorsque, à un signal parti de la Casaubah, une batterie voisine déchargea contre lui toute son artillerie. Les autres batteries l'imitèrent, et ne cessèrent le feu que lorsque le vaisseau parlementaire, déjà criblé de boulets, ayant souffert dans sa mâture et dans ses agrès, sans qu'il eût riposté lui-même par un seul coup, fut hors de portée....

Après une telle violation du droit des gens, après cette injure inouïe, toutes communications furent rompues. Le Dey essaya de s'excuser : il fit dire au commandant du blocus qu'il était fâché de l'insulte faite au pavillon français; que c'était l'effet d'une méprise en punition de laquelle il avait fait décapiter les officiers qui commandaient les batteries. Mais comme il n'offrait d'ailleurs aucune satisfaction des anciens griefs, le nouveau ministère (Polignac) se crut forcé de recourir, pour obtenir cette satisfaction, à l'expédition déjà projetée. — Cette expédition toutefois n'eut lieu que l'année suivante, en 1830.

Composition et forces de l'armée de terre. — Au mois d'avril 1830, l'armée et la flotte destinées à l'expédition se trouvèrent rassemblées sur les côtes de Toulon.

L'armée de terre avait pour chef le lieutenant général comte de Bourmont, ministre de la guerre, à qui était confiée la direction supérieure de l'expédition. Le chef de l'état-major général était le lieutenant général Desprez, ayant pour sous-chef le maréchal de camp Tholozé. Le général Lahitte commandait l'artillerie, et le général Valazé le génie. L'administration générale était confiée au baron Denniée, intendant en chef; le service du trésor et des postes était sous la direction du payeur général Firino; le service de santé et des hôpitaux avait pour chefs supérieurs MM. Roux, médecin en chef, Mauriceau-Beaupré, chirurgien en

Digitized by Google

chef, et Charpentier, pharmacien en chef de l'armée.

Cette armée se composait de trois divisions d'infanterie, chacune d'environ 10,000 hommes, et dont voici l'organisation.

1re DIVISION : le lieutenant général baron Berthezène. — 1re *Brigade :* le général Poret de Morvan (3e régiment de ligne, 1er et 8e bataillons des 2e et 4e légers). — 2e *Brigade :* le général Achard (14e et 37e de ligne). — 3e *Brigade :* le général Clouet (2e et 28e de ligne).

2e DIVISION : le lieutenant général comte Leverdo. — 1re *Brigade :* le général Damrémont (6e et 49e de ligne). — 2e *Brigade :* le général Monck d'Uzer (15e et 48e de ligne). — 3e *Brigade :* le général Colomb d'Arcine (21e et 29e de ligne).

3e DIVISION : commandant, le maréchal de camp duc d'Escars. — 1re *Brigade :* le général Berthier de Sauvigny (35e de ligne, 1er et 9e bataillons des 1er et 9e légers). — 2e *Brigade :* le général Hurel (17e et 30e de ligne). — 3e *Brigade :* le général de Montlivault (23e et 34e de ligne).

CAVALERIE : le colonel Bontems Dubarry, commandant (un escadron du 13e de chasseurs et deux escadrons du 17e).

On forma en outre une *division de réserve*, qui fut placée sous les ordres du lieutenant général de Montesquiou-Fezenzac, et qui devait rester en France jusqu'au moment où sa présence deviendrait nécessaire en Afrique. La 1re brigade (18e et 60e de ligne), aux ordres du général de Rochechouart, avait son quartier général à Toulon; la 2e brigade (40e et 56e de ligne), aux ordres du général d'Arbaud, avait son quartier général à Marseille; la 3e brigade (4e et 36e de ligne), aux ordres du général Desmichels, avait son quartier général à Aix.

Voici, d'après un état publié, sinon comme officiel, au moins comme exact, quel était l'effectif de toutes les armes (division de réserve non comprise), au moment du départ :

	Officiers.	Sous-offic. et soldats.	Chevaux.
État-major général et employés ayant rang d'officier.	569	8	577
État-major des divisions. . . .	54	»	159
Id. de l'artillerie. . .	27	14	49
Id. du génie.	7	7	35
Gendarmerie.	24	120	36
Troupes d'infanterie.	1,010	29,772	326
Id. de cavalerie.	33	501	503
Id. d'artillerie.	73	2 254	1,309
Id. du génie.	38	1,272	133
Ouvriers d'administration. . .	15	813	10
Train des équipages militaires.	26	825	1,330
Postes et trésor.	»	45	45
TOTAUX.	1,876	35,631	4,512

37,507 hommes et 4,512 chevaux; telle était donc la force totale de l'armée.

L'artillerie de siége se composait de 70 bouches à feu (30 canons de 24, 20 canons de 16, 12 obusiers de 8 pouces et 8 mortiers de 10 pouces) et de 156 voitures. On embarqua 50,000 boulets, 12,000 obus, 6,400 bombes et 3,846,000 cartouches d'infanterie.

« Il faudrait, dit M. Lesur, dans l'*Annuaire* de 1830, pour donner une juste idée de l'importance attachée à cette expédition, décrire l'abondance des approvisionnements et des munitions, le luxe des équipages, et surtout de ce nombreux et brillant état-major auquel on avait adjoint, sous différents grades, des ingénieurs géographes, des interprètes, des peintres dessinateurs, des ouvriers imprimeurs, et jusqu'à des journalistes historiographes, chargés de faire d'abord un journal (*l'Estafette d'Alger*), consacré à donner les détails de l'expédition. Une foule de jeunes gens des plus nobles familles et d'étrangers, un prince de Schwartzemberg, un aide de camp du grand-duc Michel, le colonel Philosophoff, un capitaine de la marine anglaise, M. Mansell, avaient sollicité et obtenu l'honneur de faire cette campagne; et, ce qu'on peut regarder comme un acte d'ambition ou de dévouement héroïque, c'est que le général en chef emmenait ses quatre fils, engagés avec lui dans la gloire ou les périls de cette expédition. »

Composition et forces de l'armée navale. — L'armée navale avait pour commandant en chef l'amiral Duperré, et pour commandant en second le contre-amiral Rosamel. Le chef d'état-major était le contre-amiral Mallet ayant pour sous-chef le capitaine de vaisseau Hugon.

La flotte était partagée en trois divisions.

La première, dite ESCADRE DE BATAILLE, se composait de deux vaisseaux, *la Provence* et *le Breslaw*; de quinze frégates, *la Pallas*, *l'Iphigénie*, *la Surveillante*, *la Didon*, *la Guerrière*, *l'Herminie*, *la Melpomène*, *l'Amphitrite*, *la Vénus*, *la Belle Gabrielle*, *la Magicienne*, *la Médée*, *l'Aréthuse*, *la Proserpine* et *la Bellone*; et de deux bricks, *l'Alacrity* et *l'Alerte*. Tous ces bâtiments, armés en guerre, portaient la 2e division de l'armée de terre.

La 2e division de l'armée navale, dite ESCADRE DE DÉBARQUEMENT, se composait de bâtiments armés en flûtes, et portant la 1re division de l'armée de terre. — On y comptait neuf vaisseaux, *le Trident*, *l'Algésiras*, *la Ville de Marseille*, *le Duquesne*, *la Couronne*, *le Scipion*, *le Marengo*, *le Nestor* et *la Superbe*; six frégates, *la Marie-Thérèse*, *la Jeanne-d'Arc*, *l'Arthémise*, *la Thétis*, *la Thémis* et *la Cybèle*; deux bricks, *le Duconédic* et *le Hussard*; deux corvettes, *l'Orithie* et *la Caravane*.

La 3e division, dite ESCADRE DE RÉSERVE, reçut à son bord six bataillons de la 3e division de l'armée de terre. Elle se composait d'une corvette, *la Créole*, et de vingt-sept corvettes de charge, *l'Euriale*, *le Bayonnais*, *le Tarn*, *l'Adour*, *le Lybir*, *la Bonite*, *le Voltigeur*, *le d'Assas*, *le Griffon*, *le Dragon*, *la Victorieuse*, *la Cornélie*, *l'Endymion*, *le Rhône*, *le Robuste*, *la Vigogne*, *le Chameau*, *l'Astrolabe*, *la Truite*, *le Lézard*, *le Vésuve*, *le Volcan*, *l'Achéron*, *le Vulcain*, *le Cyclope*, *le Finistère* et *le Dard*.

La flotte escortait un convoi où l'on comptait trente-un bricks, une corvette, trois corvettes de charge, six goëlettes et neuf bateaux à vapeur appartenant à l'État ou commandés par des officiers de la

Digitized by Google

Digitized by Google

Zouves

Bourmont

Bugeaud

Digitized by Google

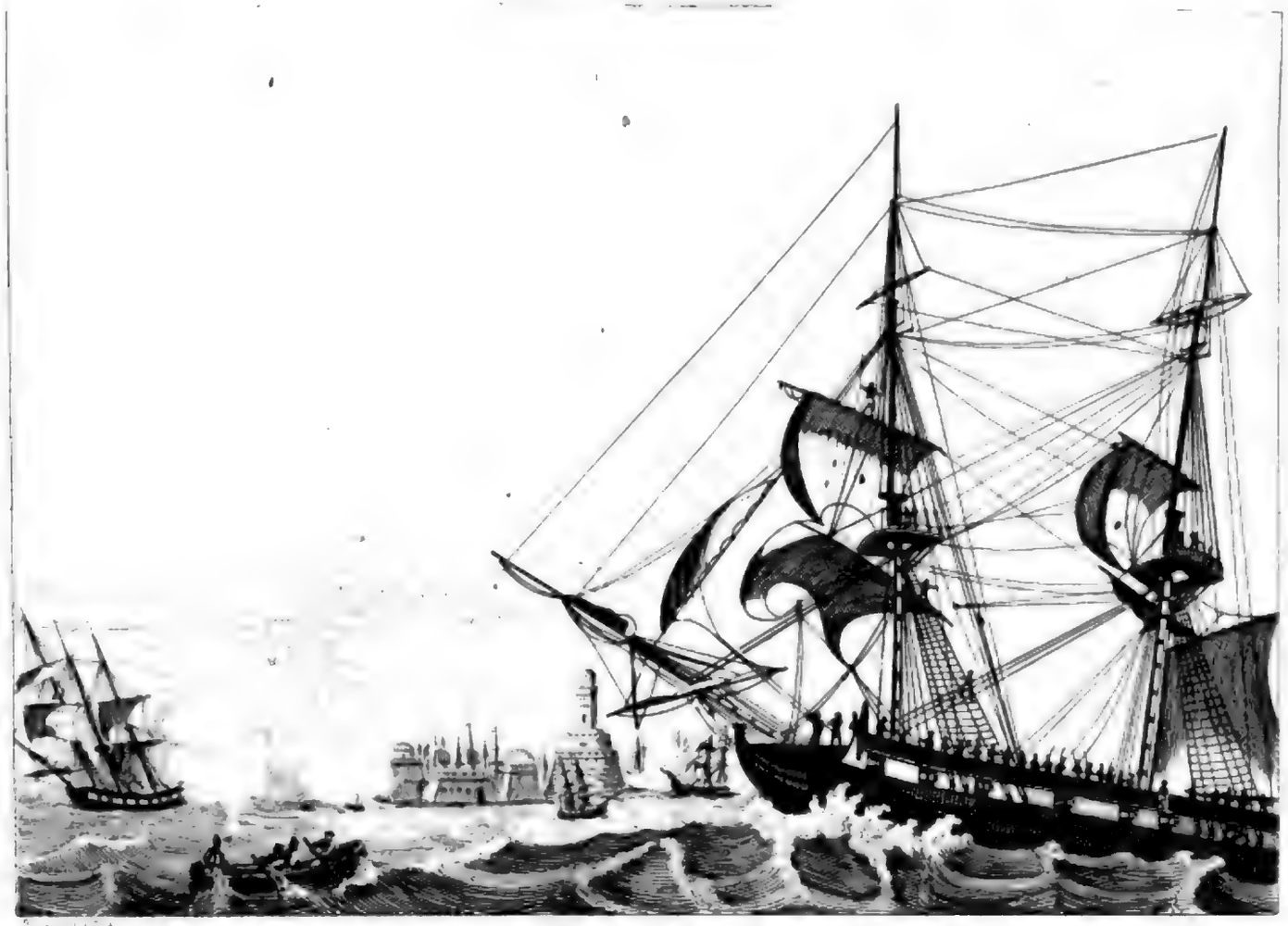
Digitized by Google

Digitized by Google

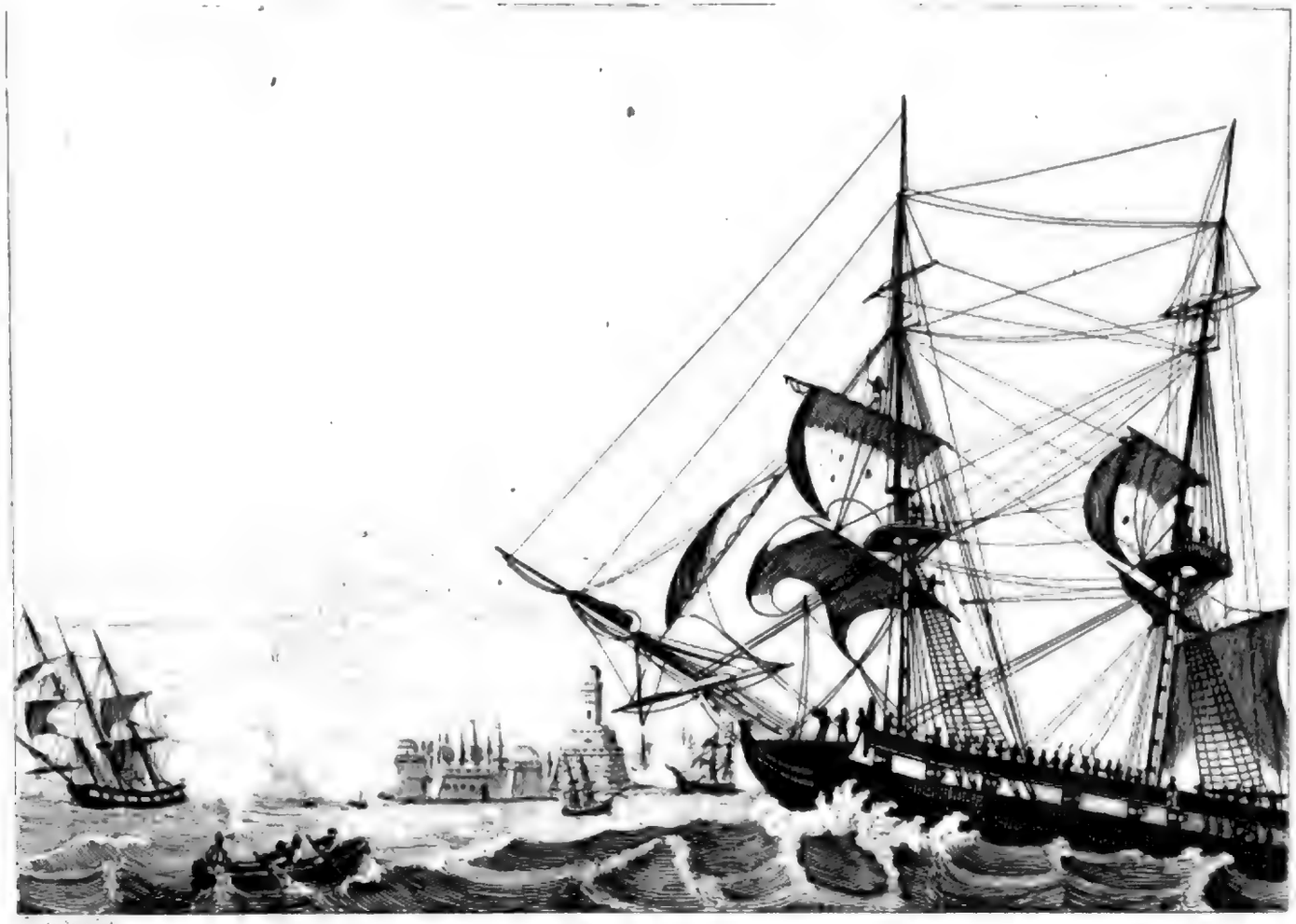
Oran.

Digitized by Google

tized by Google



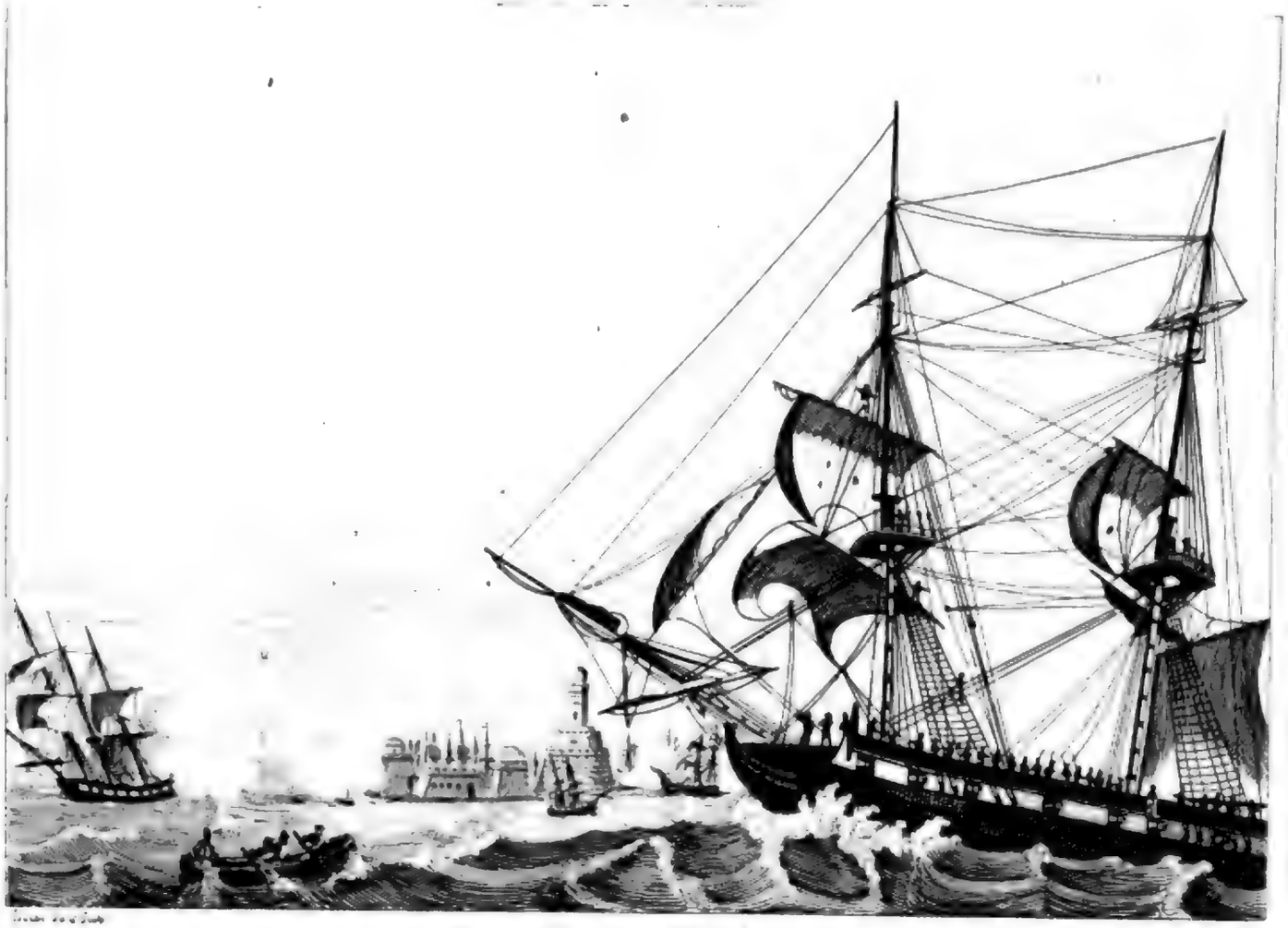
Attaque d'Alger par la Marine Française.



Attaque d'Alger par la Marine Française.

Digitized by Google

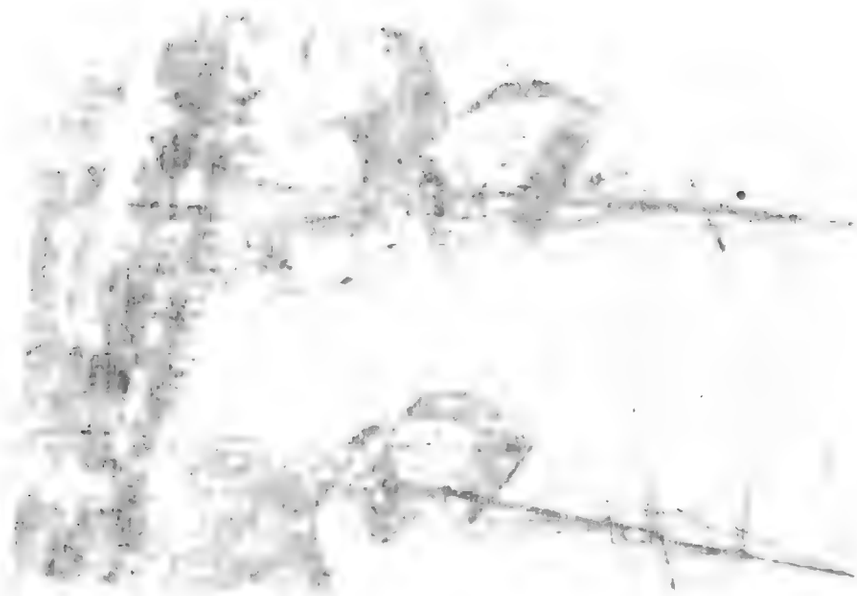
Digitized by Google



Attaque d'Alger par la Marine Française.

Digitized by Google

Digitized by Google



Alger.

Digitized by Google

Digitized by Google

marine royale. — Le nombre des marins de toutes classes, embarqués à bord de la flotte, dépassait 27,000.

Ce convoi se composait en outre de trois cent soixante-dix-sept bâtiments de transport, cent-quarante bateaux catalans, cinquante-cinq chalans, et trente bateaux plats ou radeaux. Cinq bataillons de la 3e division de l'armée de terre furent embarqués sur les bâtiments du convoi. Les troupes de l'artillerie, du génie et de l'administration, furent réparties sur les trois escadres et sur les bâtiments du convoi, qui formaient eux-mêmes trois divisions, subdivisées en plusieurs sections, et placées sous les ordres des officiers de la marine royale. Les bâtiments appartenant au commerce furent, à l'exception de trente-deux qui reçurent des troupes à bord, consacrés au transport des munitions, des vivres et du matériel de l'armée.

Le Dauphin visite la flotte et l'armée. — Quand l'armée et la flotte furent réunies, on pensa qu'il était convenable que le duc d'Angoulême, dauphin de France, qui avait le titre de grand amiral, vînt lui-même sur les lieux pour encourager les soldats et les marins, prévenir ou écarter les difficultés, les préventions, les jalousies, ou les obstacles réels qui pourraient compromettre le succès de l'expédition.

Le prince, arrivé à Toulon le 3 mai, visita l'arsenal de la marine, les chantiers de construction, les travaux du port, et se rendit le lendemain en rade, à bord du vaisseau amiral, *la Provence*, d'où il jouit du spectacle le plus imposant. La rade renfermait plus de cent bâtiments de guerre et cinq cents navires de transport, tous pavoisés : d'autres bâtiments de commerce faisaient flotter au loin leurs différentes couleurs, et les rivages étaient couverts de troupes et d'une multitude immense, qui mêlaient leurs acclamations aux salves de l'artillerie.

Le prince assista ensuite, de la hauteur du tertre du polygone, à un exercice du débarquement, tel qu'il devait être opéré sur la côte d'Afrique avec des bateaux plats et des radeaux d'une construction nouvelle, chargés d'artillerie ou montés par des troupes de différentes armes avec leurs bagages et leurs chevaux; ce débarquement s'exécuta de manière à ce que les troupes furent rangées en bataille, et les canons mis en batterie sur le rivage en moins de six minutes.

«Rien (dit encore l'auteur que nous avons déjà cité) ne manquait à la beauté de cette fête militaire. Jamais expédition, pas même celle d'Égypte, n'avait été préparée avec tant de célérité, de puissance et de luxe militaire; jamais la marine française n'avait paru si riche de talents et de moyens. L'armée de terre, aussi brillait de jeunesse et d'ardeur, et quoi que les feuilles libérales aient dit de ses dispositions, quoique le chef qu'on lui imposait eût d'abord trouvé peu de confiance et de sympathie, toutes les craintes et les préventions, tous les souvenirs et les pressentiments sinistres parurent céder aux illusions de la victoire et de la conquête.» — Aussitôt après le départ du prince on s'occupa des préparatifs de l'embarquement.

Naufrage du Silène *et de* l'Aventure. — En arrivant sur la côte d'Afrique, la flotte devait rallier l'escadre aux ordres du capitaine Massieu de Clerval, qui était chargé du blocus d'Alger. Cette escadre se composait de trois frégates, *la Syrène*, *la Circé* et *la Duchesse de Berry;* et de trois bricks, *la Comète*, *le Silène* et *l'Aventure*.

Mais au moment même où s'opérait l'embarquement, deux de ces bricks, *l'Aventure* et *le Silène*, poussés par un vent de nord-ouest, échouèrent, dans la nuit du 14 au 15 mai, près du cap Bengut, à 36 milles environ du cap Caxine. Leurs équipages, dans l'impuissance de se défendre, et sans espoir d'être secourus, n'eurent d'autre moyen de salut que d'abandonner les bâtiments et de se jeter désarmés sur cette côte inhospitalière. Tous auraient péri, sans l'adresse d'un matelot maltais qui, sachant l'arabe, fit accroire aux Arabes que les deux équipages étaient anglais. Les malheureux naufragés, sauvés d'un massacre immédiat et général, furent néanmoins dépouillés, traînés dans les montagnes, et traités avec une cruauté féroce. Vingt d'entre eux furent même massacrés au premier signe d'indignation qu'ils laissèrent échapper : leurs têtes, envoyées à Alger, furent exposées aux murs de la Casaubah. Les autres captifs, réclamés par des officiers du Dey, qui espéraient en tirer des renseignements sur l'expédition, y furent conduits et jetés au bagne jusqu'au moment où la prise de la ville brisa les fers des esclaves chrétiens. Parmi les naufragés qui ont été massacrés ou dont le sort est resté inconnu, se trouve un enseigne de vaisseau, M. de Chabrol, neveu de l'ancien ministre de la marine, embarqué sur *le Sylène*.

Proclamation à l'armée et à la flotte. — Au moment où l'armée allait s'embarquer, le général en chef lui adressa une proclamation dans laquelle on remarque les passages suivants :

«Soldats!

«L'insulte faite au pavillon français vous appelle «au-delà des mers; c'est pour le venger, qu'au signal «donné du haut du trône, vous avez tous brûlé de «courir aux armes, et que beaucoup d'entre vous ont «quitté avec ardeur le foyer paternel.

«A plusieurs époques, les étendards français ont «flotté sur la plage africaine. La chaleur du climat, la «fatigue des marches, les privations du désert, rien «n'a pu ébranler ceux qui vous y ont devancés. Leur «courage tranquille a suffi pour repousser les attaques «tumultueuses d'une cavalerie brave, mais indisciplinée; vous suivrez leurs glorieux exemples.

«Les nations civilisées des deux mondes ont les yeux «fixés sur vous; leurs vœux vous accompagnent.

«La cause de la France est celle de l'humanité; «montrez-vous dignes de votre noble mission; qu'au«cun excès ne ternisse l'éclat de vos exploits; terribles «dans le combat, soyez justes et humains après la vic«toire; votre intérêt le commande autant que votre «devoir.

«Trop long-temps opprimé par une milice avide et «cruelle, l'Arabe verra en nous des libérateurs, il im«plorera notre alliance : rassuré par votre bonne foi,

Digitized by Google

«il apportera dans nos camps les produits de son sol. «C'est ainsi que, rendant la guerre moins longue et «moins sanglante, vous remplirez les vœux d'un sou«verain aussi avare du sang de ses sujets que jaloux de «l'honneur de la France.....»

L'amiral Duperré publia, à bord du vaisseau la *Provence*, la proclamation suivante :

«Officiers, sous-officiers et marins!

«Appelés, avec vos frères d'armes de l'armée expé«ditionnaire, à prendre part aux chances d'une entre«prise que l'honneur et l'humanité commandent, vous «devez aussi en partager la gloire. C'est de nos efforts «communs et de notre parfaite union, que le roi et la «France attendent la réparation de l'insulte faite au «pavillon français. Recueillons les souvenirs qu'en «pareille circonstance nous ont légués nos pères! Imi«tons-les, et le succès est assuré. Partons. Vive le roi!»

Embarquement — Départ de la flotte. — Traversée contrariée par les vents. — L'embarquement des troupes fut effectué les 10 et 11 mai, mais pendant quinze jours le temps empêcha la flotte de mettre à la voile. Enfin, le 25 mai, dit l'amiral Duperré, dans son rapport au ministre de la marine, une légère pluie et le vent d'ouest annoncèrent dans la rade de Toulon un changement de température souhaité avec impatience. La flotte fit aussitôt ses préparatifs d'appareillage. Le lendemain, à une heure après midi, les bâtiments de guerre de la première division mirent à la voile à un signal du vaisseau amiral, et à huit heures du soir tous avaient dépassé le cap Sepet.

Le 27, à huit heures du matin, la deuxième division du grand convoi prit le large; la troisième division fut retenue par un vent d'ouest grand-frais, et ne se mit sous voile qu'à trois heures. Il ne restait plus dans la rade que quelques bâtiments qui, ayant eu de légères avaries dans les différents appareillages, attendirent plusieurs navires venant de Marseille, et partirent ensuite sous l'escorte du *Dragon*.

La flotte fit d'abord route, bien ralliée, mais dans la nuit du 27 au 28, elle fut assaillie par un fort vent d'est et d'est-sud-est, à la hauteur des îles Baléares. L'amiral Duperré la conduisit sous le vent de ces îles, où elle trouva un abri. Le temps étant devenu beau, il rallia l'armée et le convoi, pourvut au départ de la baie de Palma de la flottille de débarquement qui y était en relâche, et se dirigea vers l'Afrique.

Le 29 au soir, on eut connaissance des côtes de Barbarie et de la province d'Alger; le temps était beau, le vent à l'est un peu frais; la flotte manœuvra, pendant la nuit, de manière à se trouver le lendemain, à la pointe du jour, à une petite distance de terre: elle était effectivement le 30, à quatre heures du matin, dans le nord du cap Caxine, à cinq ou six lieues au plus; mais la côte était couverte de nuages, l'horizon était chargé, la force du vent augmentait graduellement: tout annonçait du mauvais temps. La flotte, sur le bord du nord, s'éloigna de la côte avec des vents est et est-sud-est, sans avoir été aperçue à cause de l'obscurité du temps.

L'obligation de tenir ralliée et en bonne route une masse de bâtiments de tant d'espèces et de qualités différentes, et naviguant au plus près du vent, devenant impossible, la flotte ne put se maintenir sur le méridien d'Alger. La réserve, composée de gabarres et d'autres bâtiments de qualité inférieure, fut entraînée sous le vent; le convoi, que l'amiral avait eu la prévoyance de maintenir à plusieurs milles dans le vent, s'y soutint assez bien; mais trois jours de forts vents d'est-sud-est ne laissèrent plus d'espoir de revenir sur la côte d'Alger. Le seul parti à prendre était de rallier dans la baie de Palma, la réserve, le convoi, et de maintenir l'armée sous le vent des îles, en attendant le beau temps, le ralliement et la réorganisation des convois. Celui parti de Toulon le 27, et qui devait rallier l'armée à la côte d'Afrique, avait été dispersé à son départ par un vent violent du nord-est. L'amiral en rallia plusieurs navires au convoi qui accompagnait l'armée. D'autres, par les soins de ses éclaireurs, furent dirigés sur la baie de Palma, et le ralliement général y eut lieu. La flottille de débarquement se fit chercher pendant quelque temps; elle était composée de bons bateaux susceptibles de tenir la mer et de résister au vent contraire; le temps d'ailleurs n'avait pas été assez mauvais pour donner des inquiétudes sérieuses sur sa position. Mais il était indispensable de la rallier avant le débarquement; elle portait les dix premiers jours de vivres de l'armée.

Ralliement à Palma. — Arrivée devant Alger. — La flotte mouille dans la baie de Sidi-Ferruch. — Le 6 juin, toute l'expédition était ralliée dans la rade de Palma, port et ville de l'île Majorque; les transports étaient mouillés, ainsi que deux frégates et quelques gabarres, mais les vaisseaux de guerre louvoyaient devant la baie, en attendant un vent favorable pour cingler vers les côtes d'Alger.

Le 10 juin, l'armée navale remit à la voile; la brise, faible d'abord, devint assez forte pour que plusieurs petits bâtiments eussent des avaries: deux bateaux-bœufs périrent avec une partie de leurs équipages. Le 11 au soir, le vent était frais de l'E. à l'E.-S.-E., la mer assez belle. L'amiral modéra la vitesse de la flotte: elle était à environ soixante-deux milles de terre, de manière qu'elle se trouva le lendemain à douze milles de la côte. En effet, le 12, à la pointe du jour, on découvrit la côte d'Afrique; mais la force toujours croissante du vent et l'agitation de la mer firent regarder le débarquement comme impossible. La flotte reprit encore le large, conservant son ralliement.

Des bâtiments légers furent dirigés vers la presqu'île de Sidi-Ferruch et les plages adjacentes. — La certitude d'y trouver un mouillage favorable, l'abri qu'offrent contre les vents régnants la direction et le relief de la côte; la nature du terrain, découvert jusqu'à quatre mille mètres de la mer, qui ne permet pas à l'ennemi de s'embusquer, avaient depuis longtemps appelé l'attention sur cette partie du littoral. A huit heures du soir, on était à quarante mille de la côte; le mouvement rétrograde cessa: on fit voile au Sud. Le 13, le vent était encore frais de la partie de l'est, mais la mer était peu houleuse et le temps était beau.

La flotte se présenta à huit heures du matin devant la ville d'Alger. A sa vue les braves soldats, fatigués par la mer et ennuyés de leur long séjour à bord, firent éclater les transports de la plus vive allégresse. L'armée navale changea de direction et fit voile parallèlement à la côte, défilant en vue des forts et des batteries, et conduite par le commandant de la station, le capitaine Massieu de Clerval, accompagné de *la Bellone* en tête, suivie de la réserve et du convoi. L'amiral ordonna à l'armée la formation de la ligne de bataille, et continua à petites voiles pour la faciliter. *La Sirène*, suivie de *la Bellone*, en prit la tête: la réserve, le convoi et la flottille se maintinrent au vent, conformément aux instructions qu'il avait données, pour n'arriver qu'à la suite de l'armée.

A dix heures du matin, les bâtiments armés en guerre se trouvaient à peu près à la hauteur de Sidi-Ferruch. M. le contre-amiral Rosamel, commandant en second, avait pris son poste sur *le Trident*, dans la ligne, et avait laissé le commandement et la conduite de la seconde escadre au capitaine de vaisseau Cuvillier; le vaisseau *le Breslaw*, capitaine Maillard de Liscourt, prit poste en avant de *la Provence*, vaisseau amiral; M. Duperré fit le signal à l'armée qu'il se dirigeait sur la baie de Sidi-Ferruch, dans l'ouest de Torre-Chica, et que chaque capitaine devait, pour l'attaque, se conformer au plan délivré à chacun d'eux. Il chargea le brick *l'Alerte*, capitaine Andréa de Nerciat, d'aller sonder la baie à l'est, et les bricks *le Dragon*, capitaine Leblanc, et *la Badine*, capitaine Guindet, d'aller sonder la baie à l'ouest. Ces trois officiers remplirent cette mission en hommes du métier, avec habileté et courage.

L'armée passa à une encâblure de la pointe du Petit-Port, et se dirigea sur Torre-Chica. Arrivée par son travers, l'étonnement fut général de n'y pas trouver les préparatifs de défense qui y avaient été annoncés. M. de Rosamel sur *le Trident*, et M. le capitaine Rabaudy sur *la Guerrière*, qui avaient été chargés de l'attaque extérieure, reçurent l'ordre de suivre l'armée.

Après avoir doublé les roches saillantes de la presqu'île, *la Sirène* et *la Bellone* entrèrent en défilant sous voiles dans la baie. A onze heures et demie, *le Breslaw* prit son poste avec habileté et une exactitude rigoureuse; il s'embossa par quatre brasses et demie, à demi-portée de canon d'un fort en pierres, percé de dix embrasures. Le capitaine Villaret, prit poste immédiatement derrière lui avec le vaisseau *la Provence*, qui fut suivi de *la Pallas*, capitaine Forsan; les frégates *la Didon*, capitaine Villeneuve de Bargemont, et *l'Iphigénie*, capitaine Christi-Pallière, prirent poste, embossées parallèlement à la presqu'île: le fort était désarmé, la presqu'île abandonnée par l'ennemi, qui s'était porté sur les hauteurs qui dominent la plage, pour les défendre et s'opposer au débarquement. Les dispositions d'attaque faites par l'amiral furent donc inutiles; il se borna à faire occuper la baie par la flotte, qui, depuis cinq heures, y avait pris son mouillage.

L'ennemi, de ses nouvelles batteries, tira quelques coups de canon et lança quelques bombes sur les vaisseaux avancés. La position élevée et la distance, rendaient la riposte aux coups de canon sans effet. L'amiral préféra s'occuper des dispositions du débarquement; il envoya néanmoins les bateaux à vapeur *le Nageur*, capitaine Louvrier, et *le Sphinx*, capitaine Sarlat, pour approcher la plage d'aussi près que possible, et inquiéter l'ennemi par leur feu; ils réussirent, car la batterie la moins éloignée, dans laquelle était un mortier, fut évacuée. Un matelot fut grièvement blessé à la jambe par un éclat de bombe. On distinguait sur la montagne des groupes de cavaliers arabes.

La journée était trop avancée pour opérer le débarquement; des dispositions furent prises pour l'exécuter le lendemain à la pointe du jour. La corvette *la Bayonnaise*, capitaine Terrin; le brick *l'Actéon*, capitaine Hamelin, et le brick *la Badine*, capitaine Guindet, qui n'avaient point de troupes à débarquer, prirent poste dans la baie située à l'est de Torre-Chica, pour prendre en flanc les batteries de l'ennemi et les battre par-dessus la presqu'île. Les bateaux à vapeur *le Nageur* et *le Sphinx*, reçurent l'ordre de couvrir de leur feu le débarquement de l'ouest.

Débarquement. — Sidi-Ferruch, ou Torre-Chica, est une presqu'île située à quatre lieues à l'ouest d'Alger et au sud-ouest du cap Caxine. Le cap que forme sa pointe est bordé de rochers calcaires, et s'avance dans la mer en présentant de chaque côté une petite baie. La baie de l'ouest offre un abri contre les vents d'est. Le fond de cette baie, de sable pur, est d'une pente douce. Le mouillage était d'abord défendu par une tour carrée, armée de deux pièces d'artillerie; mais, détruite depuis peu par la marine française, cette tour avait été remplacée par plusieurs batteries. Le terrain de la presqu'île est sablonneux, légèrement ondulé, et généralement couvert de fortes broussailles.

Le 14 juin, à quatre heures et demie du matin, la première division de l'armée mit pied à terre avec huit pièces de campagne, sous le feu des batteries de l'ennemi, qui eurent peu d'effet. Un marin de *la Surveillante* perdit une jambe; un lieutenant de vaisseau et un matelot reçurent une forte contusion par un boulet mort.

L'artillerie des corvettes, placée dans l'est de Torre-Chica, maîtrisa le feu des batteries ennemies. Deux matelots, les nommés Sion, chef de la grande hune de la frégate *la Thétis*, et Brunon (François), matelot de première classe de *la Surveillante*, sautèrent à terre les premiers, s'élancèrent ensemble dans le fort, et y arborèrent le pavillon français.

A six heures, la deuxième division de l'armée et toute l'artillerie de campagne furent mises à terre. A six heures et demie, le général en chef débarqua.

Aussitôt après le débarquement, le général Berthezène s'avança vers l'ennemi avec la première division et huit pièces de canon. Les batteries ennemies continuèrent leur feu, quoiqu'elles fussent battues directement par l'artillerie de campagne, et prise d'écharpe par les bâtiments de guerre.

Digitized by Google

La division Berthezène reçut l'ordre de tourner par la gauche la position des troupes du Dey. Ce mouvement eut pour résultat de les en débusquer. Treize pièces de canon de 16 et deux mortiers tombèrent en notre pouvoir. Les divisions Loverdo et d'Escars suivirent le mouvement de la première. A onze heures le combat avait cessé, et l'ennemi fuyait de toutes parts.

Les soldats français, attaqués par des masses de cavalerie arabe, montrèrent un admirable sang-froid. Vingt hommes furent tués, un officier et douze soldats furent blessés. Un boulet tomba aux pieds du général en chef et le couvrit de poussière.

A midi, l'armée, entièrement débarquée, occupait les hauteurs en avant de la presqu'île; le quartier général était établi à Torre-Chica.

Les troupes se dirigèrent ensuite sur divers points, pour chasser la cavalerie arabe des positions avantageuses qu'elle occupait, et d'où elle continuait la fusillade. On se battit avec acharnement. Les Arabes tiraient leur coup de fusil et se repliaient au galop pour charger leur arme, puis ils revenaient faire feu de nouveau. Les soldats français, accablés sous le poids de leurs sacs et de cinq jours de vivres, morts de soif, se battaient avec ardeur et gagnaient du terrain. A quatre heures ils occupaient toutes les positions de l'ennemi, à deux lieues en avant du point de débarquement.

Le général Valazé traça des retranchements pour couvrir l'isthme où le général en chef comptait établir un dépôt d'approvisionnements de toute espèce. Les travaux en furent immédiatement commencés.

On trouva sur la plage de Sidi-Ferruch de l'eau en abondance. Les blés étaient encore sur pied : l'ennemi n'avait pas eu le temps de les détruire.

L'armée occupa pendant plusieurs jours, qui furent consacrés au débarquement des munitions et des vivres, les positions dont elle s'était emparée le 14. Les divisions Berthezène et Loverdo étaient établies à une lieue en avant de la tour de Sidi-Ferruch. Les forces que l'ennemi montrait réunies, s'élevaient à 6,000 cavaliers et à 4 000 fantassins. Les tirailleurs arabes s'approchaient d'abord jusqu'à une petite distance des bivouacs français, et leur feu, quoique mal assuré, blessait un assez grand nombre d'hommes et en tuait plusieurs. Quelques décharges de l'artillerie placée sur le front des positions, et le feu des fusils de rempart, exécuté avec une justesse remarquable par des canonniers que le général Lahitte avait exercés à ce genre de tir, forcèrent les ennemis à s'éloigner et à se tenir à distance.

Le 16 juin, un orage accompagné de grains violents, causa quelques avaries aux bâtiments de la flotte, mais les troupes débarquées en souffrirent peu. L'abondance du bois permit d'allumer des feux nombreux; les broussailles, basses sur le bord de la mer, atteignaient plus loin une hauteur de cinq à six pieds. Elles se composaient de petits pins, de lentisques et d'arbousiers, qui s'enflammaient avec facilité.

Combat de Sidi-Khalef. — L'armée ennemie occupait un camp à Sidi-Khalef. Le 17 et le 18, elle avait montré, en avant des positions françaises, moins de monde que les jours précédents; cependant des renforts considérables lui étaient arrivés.

Le 18 au soir, les contingents de Constantine, d'Oran et de Titeri, et une grande partie de la milice turque d'Alger, se trouvaient réunis. Les forces de ces différents corps s'élevaient à 40,000 hommes environ. Leur confiance était d'autant plus grande, que depuis quelques jours l'armée française demeurait immobile dans ses positions. Le général en chef attendait, pour donner l'ordre de marcher en avant, le débarquement des moyens de transport, des subsistances et du matériel de siége. Cette inaction avait été interprétée d'une autre manière, et l'aga d'Alger, qui marchait à la tête de la milice, crut qu'une attaque lui offrait des chances de succès. Des batteries, construites la veille, entre Sidi-Khalef et les positions françaises, avaient révélé son projet, et tout fut disposé pour le bien recevoir.

Le 19, à la pointe du jour, l'armée ennemie s'avança sur une ligne beaucoup plus étendue que le front de nos positions. — Ce fut contre les brigades Clouet et Achard que se dirigèrent les plus grands efforts. Là se trouvait la milice turque; son attaque se fit avec beaucoup de résolution; des janissaires pénétrèrent jusque dans les retranchements qui couvraient le front de nos bataillons, et y trouvèrent la mort.

La 3e brigade de la division Berthezène et les deux premières brigades de la division Loverdo furent attaquées par les contingents d'Oran et de Constantine. Après avoir laissé l'ennemi s'avancer jusqu'au fond du ravin qui couvrait la position, le général le fit charger à la baïonnette; beaucoup de fantassins arabes restèrent sur la place. Après avoir repoussé l'ennemi, la brigade Clouet reprit l'offensive.

Les brigades Achard et Poret de Morvan s'avancèrent pour soutenir la brigade Clouet; le moment décisif était venu. Le général en chef ordonna l'attaque des batteries et du camp de l'ennemi. Les premières brigades de la division Loverdo, conduites par les généraux Damrémont et d'Uzer, marchèrent en avant; la troisième brigade, qui avait été détachée sur la gauche, suivit, sous les ordres du général d'Arcine, le mouvement de la brigade Clouet. Trois régiments de la division d'Escars s'avancèrent pour former la réserve.

Les bâtiments de guerre, *le Griffon*, *l'Alerte* et *le Ducouëdic*, appuyèrent les troupes dans l'est de la presqu'île : ils allaient être soutenus par la frégate *l'Iphigénie*, quand le succès de l'armée rendit cette disposition inutile.

Les troupes reçurent avec le plus grand enthousiasme le signal d'attaquer le camp ennemi. La marche se fit avec une rapidité extraordinaire. Malgré les difficultés du terrain, l'artillerie fut toujours en première ligne : son extrême mobilité dut contribuer puissamment à épouvanter les Arabes.

Le feu des batteries, construites en avant du camp, n'arrêta pas un moment nos troupes. Les huit pièces de bronze qui les armaient furent enlevées par le 20e régiment de ligne. Les Turcs et les Arabes s'enfuirent de tous côtés; leur camp tomba au pouvoir des Français. 400 tentes y étaient dressées : celles de l'aga

Digitized by Google

d'Alger, des beys de Constantine et de Tittery, étaient d'une grande magnificence. On y trouva une quantité considérable de poudre et de projectiles, des magasins de subsistance, plusieurs troupeaux de moutons, et cent chameaux environ, qui augmentèrent les moyens de transport.

Le combat de Sidi-Khalef, que le premier rapport du général français désigna par erreur sous le nom de Staoueli, porta l'épouvante dans l'armée ennemie : les populations acquirent la certitude que toute résistance serait inutile. — Les chefs arabes vinrent souvent après parlementer avec les avant-postes : plusieurs pénétrèrent jusqu'au camp, et eurent des conférences avec le général en chef. Les beys de Constantine, d'Oran et de Tittery se retirèrent.—La terreur était si grande, que les fuyards se jetèrent pêle-mêle dans Alger, où les Français seraient entrés avec eux s'ils avaient été en mesure de les poursuivre.

L'armée coucha sous les tentes de l'ennemi : elle avait eu dans le combat 60 morts et 480 blessés. Les 20e, 28e et 37e régiments avaient le plus souffert. La perte de l'ennemi fut d'environ 5,000 hommes.

Séjour à Sidi-Khalef. — Nouvelle défaite de l'ennemi. — La position de l'armée, déjà éloignée des magasins de Sidi-Ferruch, nécessita la formation de convois qui durent ne marcher qu'avec de fortes escortes.

Le général en chef, désirant avoir toutes les forces de terre à sa disposition, s'entendit avec l'amiral afin que le camp de Torre-Chica fût gardé par les marins ; le commandement en fut confié au capitaine de vaisseau Hugon.

Après le combat de Sidi-Khalef, l'ennemi ne montra plus autour des positions françaises que quelques détachements épars ; la plupart des Arabes s'étaient éloignés, les Turcs se renfermèrent dans les murs d'Alger.

Les Français ne se trouvaient pas en mesure de marcher sur la ville. Les chevaux de l'artillerie de siége et ceux de l'administration n'étaient pas encore entièrement débarqués ; le général en chef pensait avec raison que l'investissement de la place ne devait commencer que lorsque l'abondance des munitions et des vivres donnerait la certitude que les travaux de siége ne seraient pas interrompus.

Le camp français prit un aspect tout africain ; les Arabes s'y présentaient en amis ; un de leurs parlementaires y venait chaque jour voir son fils blessé, qui se trouvait dans une ambulance, et retournait vers les siens, emportant des proclamations en langue arabe.

Un chemin praticable pour les voitures fut ouvert, sous la direction du général Valazé, entre le camp de Sidi-Ferruch et celui de Sidi-Khalef : ce chemin rejoignait une ancienne voie romaine qui conduit de Sidi-Khalef à Alger. On construisit sur divers points voisins de la route plusieurs redoutes destinées à protéger la marche des convois.

Au point du jour, le 24 juin, les Turcs et les Arabes, encouragés par l'inaction des troupes françaises, s'avancèrent présentant un front considérable, mais dans un assez mauvais ordre. Toutes les dispositions étaient prises pour que la première attaque leur fît perdre deux lieues de terrain. Les cavaliers arabes, au nombre d'environ 12,000, se précipitèrent dans la plaine avec des hurlements épouvantables ; l'armée française se forma en carrés, l'un défendant l'autre, et soutint quelques charges.

La division Berthezène et la première brigade de la division Loverdo marchèrent avec une batterie d'artillerie de campagne. Aussitôt que nos bataillons d'infanterie, disposés en colonnes, eurent paru dans la plaine qui s'étend en avant du camp, l'ennemi prit la fuite sur tous les points : les troupes françaises traversèrent cette plaine avec une grande rapidité. A une lieue et demie du camp, le pays changea d'aspect ; les mouvements du terrain devinrent plus prononcés, et on se trouva sur le groupe des hauteurs qu'occupent Alger et ses jardins : on y voyait de nombreuses habitations ; les vignes, les haies et les arbres fruitiers dont le sol était couvert, rappelaient les contrées les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Europe.

On devait supposer que les Turcs se défendraient avec vigueur derrière les nombreux obstacles que leur offrait le terrain ; mais, battus et découragés, ils ne s'arrêtèrent nulle part. — Le général en chef profita de leur fuite pour traverser rapidement cet espace, et bientôt les troupes françaises atteignirent la limite du pays découvert.

Elles prirent position : un ravin les séparait de l'ennemi, qui s'était enfin arrêté sur la crête des hauteurs situées du côté opposé à celui qu'elles occupaient. L'artillerie avait surmonté avec rapidité toutes les difficultés du terrain. Elle se mit en batterie, et quelques obus dispersèrent les groupes qui se présentaient encore. Peut-être les Turcs craignirent-ils alors d'être refoulés dans la place, dont les Français n'étaient plus séparés que par un intervalle d'une lieue à une lieue et demie.

Un magasin à poudre avait été établi sur la pente des hauteurs dont ils occupaient la crête, ils le firent sauter. La détonation fut violente ; des nuages d'une fumée épaisse qui s'élevaient à une grande hauteur, et que réfléchissaient les rayons du soleil d'Afrique, présentèrent à l'armée un magnifique spectacle ; cette explosion ne produisit aucun accident.

Deux escadrons de chasseurs avaient suivi le mouvement de l'infanterie, mais la fuite précipitée de l'ennemi et la nature du terrain ne leur permirent pas de charger.

Les Turcs n'avaient pas de canons ; peut-être avaient-ils reconnu qu'en amener c'était les livrer aux Français. Le nombre des hommes mis hors de combat fut peu considérable ; un seul officier fut blessé mortellement : c'était le second des quatre fils qui avaient suivi le général en chef en Afrique, M. Amédée de Bourmont. On eut d'abord l'espérance de le sauver, mais cette espérance fut déçue, et ce brave officier succomba peu de jours après. Il fut regretté de toute l'armée.

Coup de vent. — Situation critique de l'armée navale. — Pendant que l'armée de terre obtenait les suc-

Digitized by Google

cès qu'elle pouvait espérer, privée qu'elle était du matériel nécessaire pour attaquer Alger et les forts qui environnent cette place, les marins travaillaient sans relâche au débarquement des vivres, des machines et munitions de siége.

Les deux dernières divisions du convoi, parties de Palma le 18, étaient en vue de la flotte le 23; mais depuis huit jours des vents d'ouest régnant contre saison, et des courants violents les empêchaient d'approcher. La division du contre-amiral de Rosamel, de concert avec la division du blocus du port d'Alger, formait, à quelques lieues au large, une ligne de croiseurs qui, protégeant les transports, les empêchait de s'affaler sur la côte, et facilitait leur arrivage.

Le 26, dans la soirée, le vent passa enfin à l'est, et le lendemain matin les deux divisions du convoi arrivèrent à Sidi-Ferruch. La plus grande partie des chevaux furent mis à terre dans la journée, ainsi que le matériel du génie.

Cette arrivée, qui termina toutes les expéditions faites par la marine, fut fort heureuse; car le soir même, sur les sept heures, le vent, quoique frais de la partie de l'est, sauta à l'ouest, par une révolution extraordinaire et instantanée; pendant trois heures il souffla avec force, et la mer, comme de coutume, devint très grosse. Le lendemain, le temps fut beau, mais le vent continua de l'ouest et ouest-nord-ouest, et la mer fut très houleuse; l'amiral craignait des avaries pour les bâtiments du convoi, qui étaient à peine amarrés; il n'y en eut heureusement que de très légères.

Le 27, un nouveau coup de vent assaillit la flotte et lui fit éprouver des pertes et des avaries assez considérables; plusieurs vaisseaux chassèrent, cassèrent leurs câbles, chaînes et cigales d'ancre. «La sûreté de l'armée navale, dit l'amiral Duperré, aurait pu être compromise; les coups de vent se renouvellent fréquemment, bien que nous soyons dans la belle saison. La mer devient aussitôt monstrueuse. Je reconnais bien aujourd'hui que la baie n'est pas tenable. Cependant, sans la présence d'une partie de la flotte, point de débarquement et par conséquent point de vivres pour l'armée de terre. La position est des plus difficiles.»

Le débarquement fini, l'armée navale s'écarta un peu de la côte et quitta la baie de Sidi-Ferruch, se mettant ainsi à l'abri des dangers les plus graves.

Marche sur Alger. — Investissement et siége. — Le général en chef, après le débarquement des derniers convois arrivés de Palma, résolut l'attaque d'Alger: toutes les forces de terre furent réunies, à l'exception d'un bataillon de la division Loverdo. Ce bataillon, avec trois équipages temporaires, composés chacun de huit compagnies et formant une masse forte de 2,100 hommes, composa la garnison de la presqu'île de Sidi-Ferruch.

Le 29, à la pointe du jour, on marcha à l'ennemi en avant d'Alger; l'attaque de la droite fut confiée aux 2e et 3e brigades de la division Berthezène, celle du centre aux 1re et 3e brigades de la division Loverdo; le duc d'Escars reçut l'ordre d'attaquer la gauche avec les deux premières brigades de sa division, et de suivre à peu près la ligne de partage des ravins qui versent à l'est et à l'ouest d'Alger.

C'est de ce côté que l'ennemi avait réuni le plus de forces. — Les brigades Berthier et Hurel mirent dans leur attaque une grande vigueur. Enfoncé par elles, l'ennemi n'attendit pas le choc sur les autres points, et de toutes parts il prit la fuite.

La division Berthezène changea de direction et alla occuper la crête des collines qui s'élèvent entre la mer et le point d'attaque de la division d'Escars. Ces collines dominent tout le pays.

Le général Loverdo marcha vers le château de l'empereur, et profita de la forme du terrain pour établir deux bataillons à moins de 400 mètres de cette forteresse, et sur un des versants du plateau qui les commande.

Le duc d'Escars se rapprocha aussi du château de l'empereur, pour que les deux brigades fussent à portée de concourir, dès la nuit suivante, à l'ouverture de la tranchée. Quoique la hauteur du point le plus élevé des collines qui entourent Alger n'excède pas 200 mètres, les accidents de terrain sont très prononcés. La profondeur des ravins, l'extrême rapidité de leurs berges, les arbres et les haies dont le sol est entièrement couvert, rendirent les marches des 2e et 3e divisions longues et fatigantes.

Cette affaire mit hors de combat une cinquantaine d'hommes. L'ennemi laissa beaucoup de morts sur le champ de bataille; on lui prit un drapeau et cinq canons.

Pendant la nuit même qui suivit le combat, le général Valazé traça les premiers ouvrages à 250 mètres environ du château de l'Empereur.

Ce fort prend son nom de l'empereur Charles-Quint, qui campa, en 1541, sur l'emplacement où il a été construit ensuite. Sa forme était un carré long, il menaçait plus la ville que la campagne.

La tranchée fut ouverte immédiatement, et les soldats, malgré les fatigues de la journée, y travaillèrent avec ardeur.

Les travaux furent poussés avec activité, non-seulement pendant les nuits suivantes, mais même pendant les jours, aux heures où les travailleurs sont ordinairement relevés. L'artillerie ennemie tira peu; le jour, des tirailleurs turcs et arabes se glissaient, à la faveur des buissons, dans les ravins qui se trouvaient à la gauche des attaques; ils blessèrent ainsi un grand nombre d'hommes, qui furent enfin mis hors de leurs atteintes par des épaulements de terre. On était en garde contre les sorties que pouvait faire la garnison du fort, mais elle ne profita pas de l'avantage que lui offrait sa position.

Les batteries furent élevées avec un étonnante rapidité; on les arma de vingt-six bouches à feu, parmi lesquelles se trouvaient dix pièces de 24, six pièces de 16, quatre mortiers de 10 pouces, et six obusiers de 8 pouces.

Attaque des batteries de mer d'Alger. — Tandis

que l'armée opérait l'investissement d'Alger et se disposait à attaquer le fort de l'Empereur, l'amiral Duperré ordonnait une fausse attaque sur les batteries de mer de la ville pour attirer l'attention de l'ennemi sur plusieurs points à la fois, et l'engager à rappeler les canonniers du port à leurs pièces.

Le 1er juillet, favorisé par une brise de l'ouest, l'amiral Rosamel, avec sa division, défila sous les batteries, depuis la pointe Pescade jusqu'au Môle, à grande portée de canon, en ripostant au feu de l'ennemi. On reconnut que les forts étaient dénués de leurs canonniers, car le feu de l'ennemi ne commença que sur les vaisseaux du centre, après l'arrivée des artilleurs qui avaient été rappelés d'autres points.

Les batteries algériennes lancèrent une grande quantité de bombes dont la majeure partie éclata en l'air; une seule tomba près du vaisseau du contre-amiral Rosamel et du brick *le Dragon*. La division française, parvenue à la portée des formidables remparts du Môle, échangea ses boulets avec ceux de l'ennemi, et continua sa route pour la baie; elle y trouva un calme parfait qui l'entraîna sous Matifou, où elle fut retenue pendant toute la journée du 2, ce qui l'empêcha de renouveler le même mouvement. L'amiral Duperré la rallia le soir dans cette position; il était sorti le 1er juillet de la baie de Sidi-Ferruch avec le calme, mais remorqué par un bateau à vapeur; il avait en même temps fait appareiller sept vaisseaux armés en flûte, dont il forma une division, sous le commandement du capitaine de vaisseau Ponée. Cette division croisa à l'ouverture de la baie, en communication avec la division Rosamel et la partie de l'armée réunie devant Alger sous le pavillon amiral.

Le 3 juillet, à deux heures, et malgré le calme, dix vaisseaux et frégates, soit de l'escadre de bataille, soit de l'escadre de débarquement, étaient rangés en ordre de bataille ayant en tête le vaisseau amiral. L'armée navale défila devant toutes les batteries de mer, en commençant par la pointe de Pescade. Un peu avant d'arriver par leur travers, on reconnut qu'elles étaient évacuées par l'ennemi; un détachement de troupes françaises descendit du camp voisin, en prit possession et y fit flotter un mouchoir blanc, qui fut aussitôt remplacé par un pavillon envoyé de *la Bellone*.

Les batteries évacuées par l'ennemi étaient au nombre de trois : une de cinq canons était désarmée; la seconde contenait dix-huit canons, et la troisième dix. Une batterie rasante, voisine de celles-ci, était également abandonnée. L'ennemi, par ce mouvement, avait réuni tous ses canonniers sur les forts et batteries rapprochées de la ville, sur les batteries de la place et sur celles de la marine.

A deux heures quarante minutes, le capitaine de vaisseau Gallois, commandant *la Bellone*, en avant de l'armée, ouvrit sur le fort des Anglais, à petite portée de ses canons de 18, un feu vif et bien soutenu. L'ennemi y riposta aussitôt. A deux heures cinquante minutes, le vaisseau amiral, à demi portée, commença le feu, et successivement tous les bâtiments de l'armée, jusqu'aux bricks, défilèrent ainsi à demi-portée, sous le feu tonnant de trois cents pièces d'artillerie, depuis celles des Anglais jusqu'à celles du Môle inclusivement.

Les bombardes ripostèrent sous voiles aux bombes nombreuses lancées par l'ennemi; le feu cessa à cinq heures quand le dernier bâtiment de l'armée eut dépassé les batteries ennemies.

Prise du fort de l'Empereur. — Capitulation d'Alger. — Tout fut prêt le 4 juillet avant le jour pour l'attaque du fort de l'Empereur. A quatre heures du matin, une fusée donna le signal et le feu commença; l'ennemi y répondit pendant trois heures avec beaucoup de vivacité. Les canonniers turcs, quoique l'élargissement des embrasures les mît presque à découvert, restaient bravement à leur poste; mais ils ne purent lutter long-temps contre l'adresse et l'intrépidité des artilleurs français. A huit heures, le feu du fort était éteint; celui de nos batteries continua de ruiner les défenses.

L'ordre de battre en brèche avait été donné et commençait à s'exécuter, lorsque, à dix heures, une explosion épouvantable fit disparaître une partie du fort. Des jets de flamme, des nuages de poussière et de fumée, s'élevèrent à une hauteur prodigieuse; des pierres furent lancées dans toutes les directions, mais sans qu'il en résultât de graves accidents.

Le général Hurel, commandant la tranchée, ne perdit pas un moment pour faire franchir à nos troupes l'espace qui les séparait du fort, et pour les y établir au milieu des décombres. On sut depuis qu'à neuf heures, les défenseurs du fort de l'Empereur, découragés, étaient rentrés dans la ville en s'écriant qu'on les sacrifiait inutilement; le Dey avait aussitôt ordonné de faire sauter le magasin à poudre du fort.

Le général en chef s'établit avec son état-major dans les ruines du fort de l'Empereur. — A deux heures, un parlementaire, le secrétaire du Dey, se présenta, il offrit d'indemniser la France des frais de la guerre. Le général en chef répondit qu'il fallait avant tout que la Casaubah, les forts et le port d'Alger, fussent remis aux troupes françaises. Le parlementaire parut douter que cette condition fût acceptée; il convint que l'obstination du Dey avait été funeste. «Lorsque les Algériens, dit-il, sont en guerre avec le roi de France, ils ne doivent pas faire la prière du soir avant d'avoir obtenu la paix.» Il retourna dans Alger. Peu de temps après, deux des Maures les plus riches de la ville furent envoyés par le Dey. Ils ne dissimulèrent pas que l'effroi était au comble parmi les miliciens et parmi les habitants, et que tous faisaient des vœux pour que l'on traitât sur-le-champ. Ils demandèrent que le général français fît cesser le feu, en promettant que dès lors l'artillerie de la place se tairait. Cette suspension d'hostilités eut lieu en effet. Le général Valazé la mit à profit pour ouvrir des communications en avant du fort de l'Empereur.

A trois heures le secrétaire du Dey revint, accompagné du consul et du vice-consul d'Angleterre; il demanda que les conditions de la paix fussent mises par écrit. — Voici ces conditions telles qu'elles furent rédigées par le général en chef français, et acceptées

Digitized by Google

par le Dey d'Alger pour être exécutées le 5 juillet.

«Le fort de la Casaubah, tous les autres forts qui dépendent d'Alger et le port de cette ville, seront remis aux troupes françaises le matin à dix heures (heure française).

«Le général en chef de l'armée française s'engage envers S. A. le Dey d'Alger, à lui laisser la liberté et la possession de ce qui lui appartient personnellement.

«Le Dey sera libre de se retirer avec sa famille et ce qui lui appartient dans le lieu qu'il fixera : et tant qu'il restera à Alger, il y sera lui et toute sa famille sous la protection du général en chef de l'armée française; une garde garantira la sûreté de sa personne et de sa famille.

«Le général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection.

«L'exercice de la religion mahométane restera libre; la liberté des habitants de toutes classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie, ne recevront aucune atteinte; leurs femmes seront respectées, le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur.

«L'échange de cette convention sera fait avant dix heures du matin, et les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Casaubah, et successivement dans tous les autres forts de la ville et de la marine.»

Entrée des Français à Alger. — Prise de possession de la Casaubah et des trésors de la Régence. — Conformément à cette capitulation, les troupes entrèrent le 5 juillet, dans Alger et prirent possession de la ville, des forts et du port. Le général en chef s'établit dans la Casaubah [1]. Son premier soin, en entrant dans le palais du Dey, fut de faire reconnaître l'état du trésor algérien contenu dans plusieurs pièces soigneusement fermées et voûtées, où l'or et l'argent étaient entassés, à la hauteur de quelques pieds. On y trouvait des monnaies de toutes les nations. Ce trésor, accumulé depuis trois siècles, se composait en grande partie de la part de l'État dans les bénéfices de la piraterie. Une commission composée de l'intendant en chef de l'armée, le baron Denniée, du général Tholosé, sous-chef d'état-major, et du payeur général Ferino, fut chargée d'en faire l'inventaire. Un ordre du jour du 6 juillet annonça à l'armée que ce trésor conquis sur la Régence serait immédiatement envoyé en France. Le général en chef défendit qu'il en fût distrait une piastre. Il permit seulement de faire une distribution des armes les plus riches aux généraux et aux officiers supérieurs de l'armée, et ordonna de réserver, pour les offrir à la famille royale, quelques bijoux ou meubles précieux.

«Des bruits ou des rapports bien opposés (dit le consciencieux auteur que nous avons déjà cité, M. Lesur) circulaient en Europe sur la valeur de ce fameux trésor. Il était estimé par quelques-uns à plus de deux cents millions en espèces métalliques ou pierres précieuses, tandis que des voyageurs, qui avaient été témoins d'émeutes occasionnées par les délais apportés au paiement de la solde des janissaires, le regardaient comme une chimère.

«La vérité est que les Algériens eux-mêmes n'en savaient rien. Ils se faisaient un scrupule religieux de constater par des recensements exacts la population du pays et la valeur précise du trésor de l'État ; on y versait tous les produits des contributions et de la pira-

[1] Le Dey, qui, d'après l'opinion générale, devait attendre le général en chef dans l'enceinte de la Casaubah, s'était retiré le matin dans une des maisons de la ville qui lui appartenaient en propre.

«A peine avait il quitté son palais (dit M. le baron Denniée, intendant en chef de l'armée d'expédition, dans son *Précis historique de la campagne d'Afrique*), que des Juifs et quelques Arabes s'étaient livrés au pillage.

«On a beaucoup parlé du pillage de la Casaubah. Une voix haineuse a, la première, tenté de ternir la gloire de nos armes; la crédulité l'a accueillie, et je ne saurais dire quelle fatale disposition d'esprit lui a, pour un moment, donné une révoltante autorité.

«Je me bornerai à la description fidèle des lieux et des faits :

«Quelle est la Casaubah ?

«Je n'écris pas pour ceux qui ont vu ce soi disant palais ; s'ils lisent ces lignes, ils y trouveront sans doute l'analyse exacte de leurs souvenirs.

«La Casaubah n'est point un palais ; ce n'est pas même, dans nos habitudes européennes, une habitation tolérable.

«C'est une enceinte informe, formée par des murailles blanchies à la chaux, d'une hauteur prodigieuse, sans issues, sans jour, crénelée à la moresque, et desquelles s'échappent, par de profondes embrasures sans ordre ni alignement, de longs canons, dont l'embouchure est peinte en rouge.

«On ne pénètre dans ce lieu, en venant du château de l'Empereur, que par la Porte-Neuve de la ville, et après avoir suivi une longue et tortueuse ruelle, dont la largeur suffit à peine, dans quelques parties, pour le passage d'une bête de somme.

«Cette ruelle conduit, après quelques minutes de marche, sous un porche sombre, au centre duquel s'élève une coupe en marbre blanc, d'où coule une eau limpide.

«Ce porche, grossièrement décoré de larges lignes rouges et bleues, et de quelques petits miroirs, est le lieu où se tenaient les nègres qui formaient, dans les derniers temps, la garde fidèle du Dey.

«Ce porche franchi, une seconde ruelle conduit d'un côté au magasin à poudre, et de l'autre, à l'entrée de la cour intérieure où le Dey faisait sa demeure.

«Cette cour, dallée en marbre, est carrée; elle offre, sur trois de ses côtés, des galeries soutenues par des colonnes torses.

«Sous l'une de ces galeries est une espèce de retraite, indiquée par une longue banquette couverte en drap écarlate, où le Dey se tenait quelquefois. C'est dans cette cour que les négociants étaient tenus de venir déposer la cargaison de leurs navires, pour que le Dey choisît lui-même, le 5, le 6 ou le 10 pour cent qui lui convenait. Cette manière sauvage d'imposer le commerce avait donné naissance à des amoncellements de denrées et de parcelles d'objets fabriqués de toute espèce, entassés pêle mêle.

«C'est encore sous cette galerie, et de plain-pied, que se trouvaient les salles renfermant le trésor.

«Le premier étage se compose de quatre galeries, dans l'une de ces galeries était placée une espèce de palanquin, sous lequel le Dey venait entendre la musique. Ce meuble bizarre était adossé à de petites chambres où se trouvaient encore, après le départ du Dey, quelques harnachements de chevaux, etc.

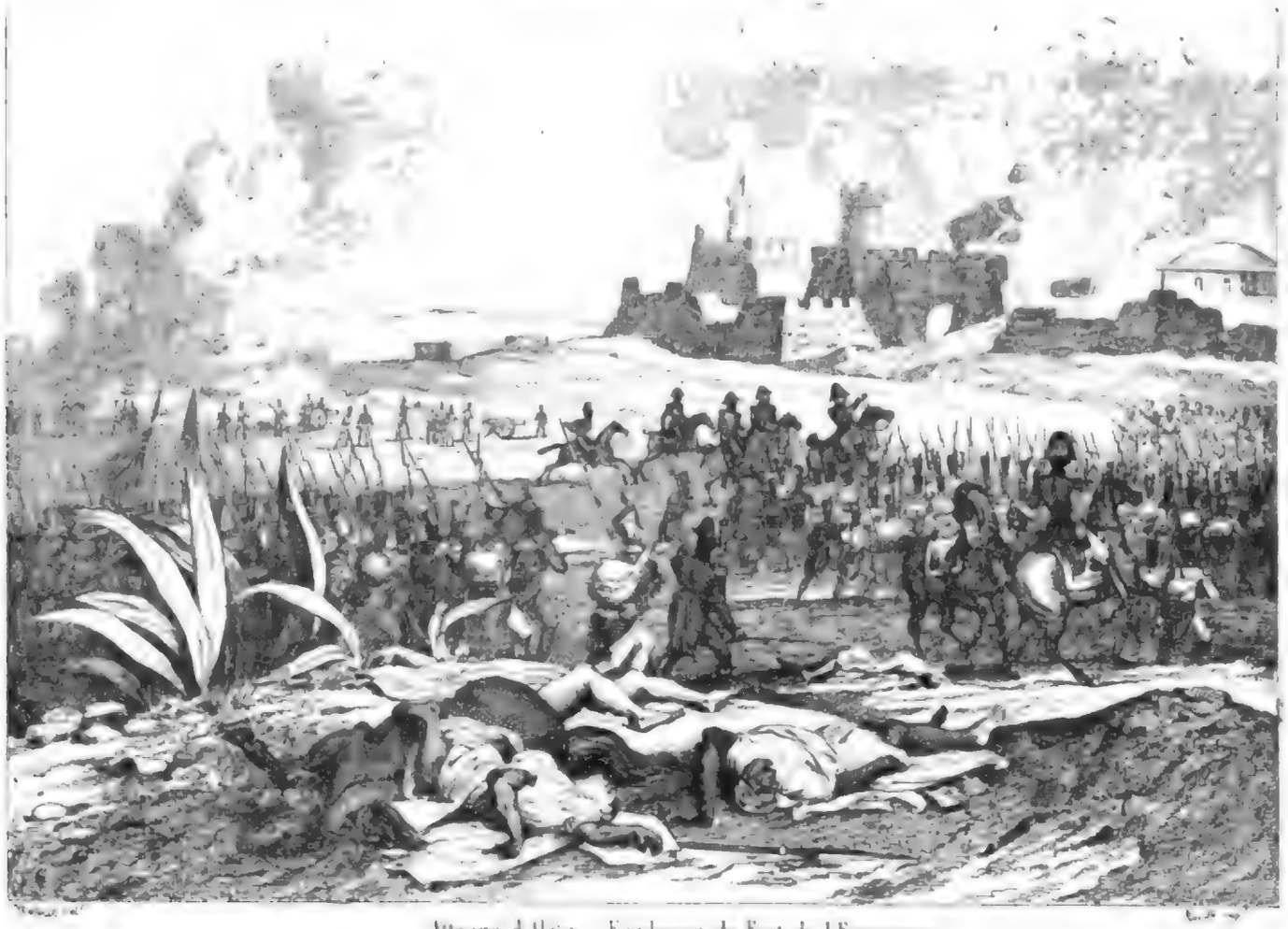
«L'une des galeries du premier étage communiquait à une longue batterie qui commandait la ville; et aussi, par un véritable escalier de moulin, à une galerie supérieure où venaient aboutir les quatre longues et sombres, sans glaces ni tentures, mais blanchies à la chaux, qui formaient l'appartement du Dey. Cette galerie supérieure conduisait, par une porte incroyablement basse, au quartier des femmes, composé de six petites pièces, clos par de hautes murailles. Ces appartements n'obtenaient de jour que par une cour intérieure dont le sol était à la hauteur du premier étage.

«D'un côté, cette triste demeure était appuyée par les canons qui commandaient la montagne dans la direction du château de l'Empereur, et de l'autre, c'est-à dire du côté de la cour principale, par une épaisse muraille, d'où, pour satisfaire la timide curiosité des femmes, on remarquait dans quelques-unes des chambres des espèces de meurtrières longues et étroites, projetées diagonalement, et desquelles l'œil sollicitait la vue de quelques pieds de la galerie supérieure où le Dey venait parfois se délasser.

«C'est encore dans le voisinage de l'appartement des femmes que se trouve un espace décoré du nom de jardin, et dans lequel on ne

Digitized by Google

Digitized by Google



Attaque d'Alger — Explosion du Fort de l'Empereur

Digitized by Google

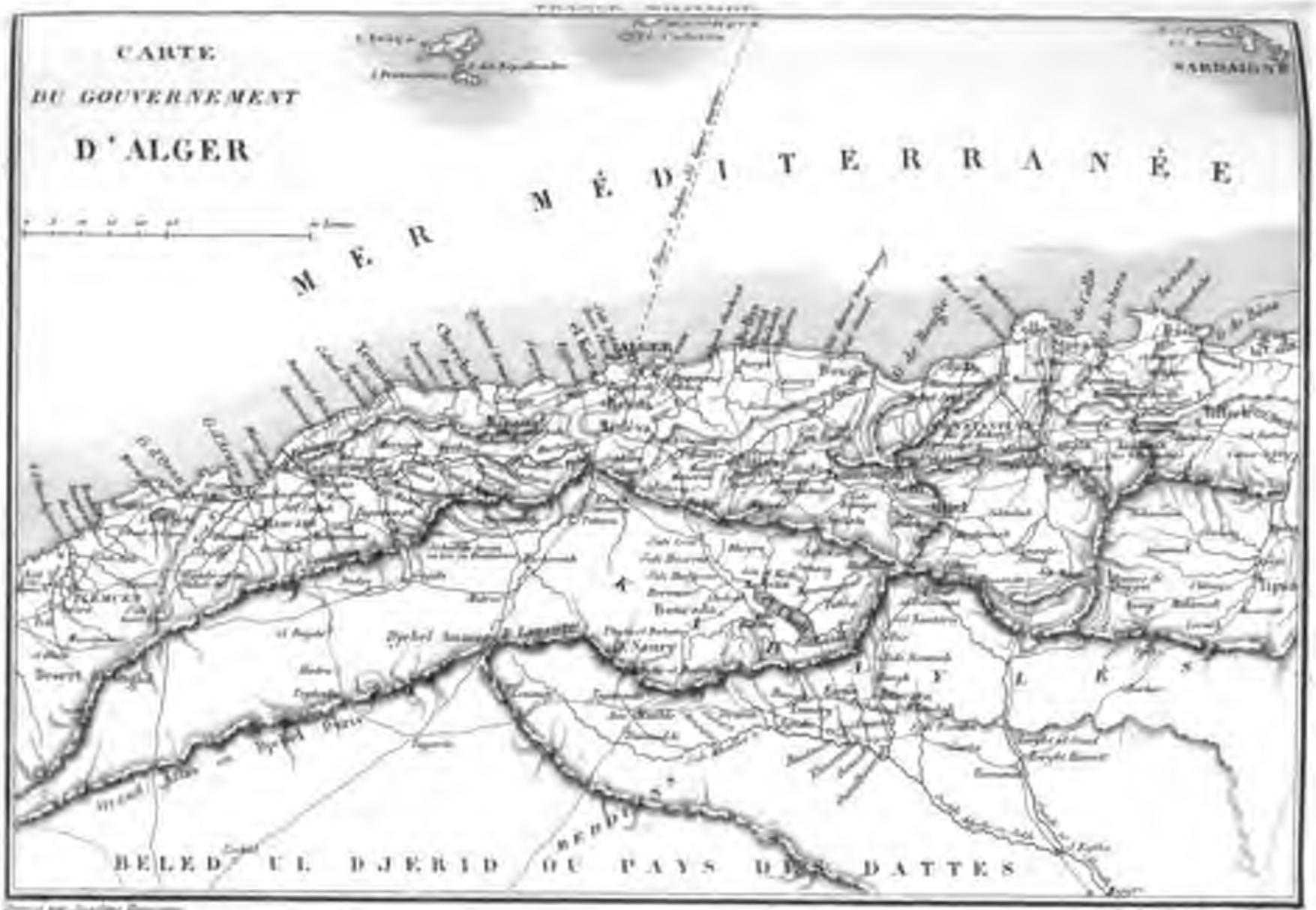
Digitized by Google

Constantine.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Camp de Sidi Ferruch.
Coup de vent du 21 Juin 1830.

Digitized by Google

terie, et on en retirait les sommes nécessaires aux dépenses courantes ou imprévues, sans jamais chercher à régler la comptabilité générale et à en vérifier les résultats. On n'avait eu qu'une seule occasion d'apprécier ce trésor, à l'époque (1818) où il fut transporté à dos de mulet, de l'ancien palais du Dey dans la basse ville, dans les caveaux de la Casaubah; et cette appréciation, faite d'après la charge et le nombre des voyages des mulets, était d'environ soixante millions de francs. Mais le déficit des recettes depuis long-temps reconnu, la diminution des produits de la piraterie et l'énormité des dépenses occasionnées par les dernières expéditions dont Alger avait été menacée, avaient dû réduire de beaucoup le trésor.»

Embarquement du Dey et de la milice turque. — Organisation de l'administration française. — La présence de Hussein-Pacha et de la milice turque à Alger était embarrassante pour les vainqueurs. Le Dey déchu n'était pas en sûreté au milieu des Turcs irrités, qui lui attribuaient leurs malheurs; on lui avait donné pour garde une compagnie de grenadiers. Le général en chef le pressait de partir, en lui laissant le choix de sa retraite. Des Anglais lui proposaient Malte et la protection de la Grande-Bretagne. Le général Bourmont s'y opposa. Hussein-Pacha voulut ensuite aller à Livourne; enfin il se décida pour Naples, qu'il avait visitée en venant de Constantinople à Alger. Le général en chef y consentit. L'amiral Duperré mit une frégate, *la Jeanne d'Arc*, à la disposition du Dey; il s'embarqua le 10 juillet et arriva à Naples le 3 août, avec son trésor particulier, évalué de trois à neuf millions, son harem, composé de trois femmes, sa famille, et une suite d'environ cent individus des deux sexes.

«Hussein-Pacha, né à Andrinople, vers 1764, fils d'un officier d'artillerie au service de la Porte, y avait reçu quelque éducation dans l'école spéciale fondée par le célèbre baron de Tott. Son zèle et son intelligence l'avaient élevé rapidement au rang d'oda-baschi dans le corps des topschis ou canonniers; mais son caractère irascible et opiniâtre l'ayant exposé un jour à un châtiment sévère, il s'était enrôlé dans la milice d'Alger. Plus instruit que ses camarades, il sut bientôt se faire remarquer et obtenir de l'avancement. Attaché à son

parvient, après cent détours bizarres, qu'en descendant soixante ou quatre vingts degrés. Ce jardin, encaissé dans de hautes murailles d'une blancheur éblouissante, ayant pour tout ombrage un long berceau de jasmin, était le seul lieu dont l'accès fût permis aux femmes.

«Telle est cette Casaubah dans laquelle, peu d'instants après le départ du Dey, la confiance aventureuse de nos soldats avait conduit quelques militaires isolés, qui ne tardèrent pas à être rejoints par un détachement d'artillerie qui formait la tête de la colonne.

«Nonobstant les enlèvements que le Dey avait fait effectuer pendant vingt-quatre heures, ses appartements et ceux des femmes recélaient encore quelques effets: des coussins brochés d'or, des cassettes élégantes, des armes, de petits tapis, des pendules, des vêtements de femme, etc.

«La plupart de ces objets excitèrent bien moins la cupidité qu'une curiosité facile à comprendre.

«Tout paraissait nouveau dans cette habitation abandonnée, dont chacun se croyait en droit de disposer en maître.

«Il y eut en effet un désordre plus apparent que réel, et, je le dirai, parce que ma voix a l'autorité d'une longue expérience, jamais, dans aucune de nos campagnes, une ville n'a été occupée avec tant de ménagement. Pas un seul officier, pas un soldat n'a franchi le seuil de la demeure d'un Maure, d'un Turc ou d'un Juif, et la ville d'Alger n'a pas même subi la charge d'un logement militaire.

«Enfin, un ordre de M. le général de l'état major général, ayant invité chacun à remettre au trésor les objets d'or ou d'argent qui auraient pu se trouver dans les quartiers occupés, quelques versements eurent lieu, et plusieurs personnes apportèrent des vases et des ustensiles précieux qui ont été envoyés en France, et dont la nomenclature se trouve dans l'inventaire du trésor de la Régence.

«Au milieu de cette confusion et de ce mouvement, le kasnedji (ministre des finances) était resté impassible dans la cour principale de la Casaubah, assis sous la galerie, tenant en main les clefs du trésor, et imposant par sa présence à ceux des Juifs et des Arabes qui se livraient au pillage. La commission des finances fut bientôt mise en rapport avec le kasnedji par l'un des interprètes de l'armée; elle lui adressa quelques questions qui donnèrent lieu aux réponses consignées dans le procès-verbal d'inventaire du trésor.

«1° Le kasnedji déclare que le trésor de la Régence est demeuré intact.

«2° Qu'il n'a jamais existé de registres constatant ni les recettes ni les dépenses faites par le trésor;

«3° Que les versements de fonds s'opéraient sans qu'aucun acte en constatât l'objet ou l'importance;

«4° Que les monnaies d'or étaient entassées pêle-mêle, sans acception de valeur, de titre ni d'origine;

«5° Que les sorties de fonds ne s'opéraient jamais que sur une décision du divan, et que le Dey lui-même ne pouvait pénétrer dans le trésor qu'accompagné du kasnedji.

«Ces renseignements obtenus, le kasnedji conduisit la commission à l'extrémité de la galerie, où il ouvrit la porte d'une salle basse, située diagonalement à l'entrée principale....

«Cette salle était coupée vers le milieu par une cloison de trois pieds de haut, divisée en deux compartiments, contenant des boudjoux (monnaie algérienne de 3 fr. 60 c.).

«Cette porte ayant été refermée, et les scellés y ayant été apposés, le kasnedji ouvrit une seconde porte formant équerre avec la première, et située également sous la galerie.

«Après avoir traversé trois salles de plain-pied, il ouvrit une troisième porte donnant entrée dans une salle transversale éclairée par une fenêtre à barreaux en fer ouverte sur la galerie.

«Cette salle transversale, de la longueur de 20 à 24 pieds sur 8 de largeur, renfermait trois coffres formant banquettes. Ces coffres contenaient des boudjoux, de la monnaie de billon, et l'un d'eux des lingots d'argent.

«Trois portes également espacées, s'ouvrant au moyen d'une même clef, fermaient trois pièces obscures, coupées comme la première salle par des compartiments en bois.

«La pièce du milieu renfermait les monnaies d'or jetées pêle-mêle, depuis le roboa soltani (3 fr. 80 c.) jusqu'à la double quadruple du Mexique (168 fr.) (Il y avait 24 millions en or).

«Les deux caveaux latéraux renfermaient, l'un des mokos ou piastres de Portugal, le second des piastres fortes. (Il y avait en argent 24 millions et plus.)

«La commission, après s'être assurée qu'il n'y avait d'autre issue que la porte principale, referma toutes les portes soigneusement, y apposa de triples scellés, et fit placer dans la galerie un poste permanent de gendarmerie commandé par un officier.

«Elle continua les jours suivants la reconnaissance des valeurs existantes dans le trésor avec toute la publicité que comportait une opération si délicate.

«En effet, ce trésor, s'élevant à la somme de 48,684,527 fr. 80 c., a été pesé et non compté, comme on peut le croire. (Cette opération a eu lieu par les soins d'officiers d'état major et de la trésorerie, sous la surveillance de la commission de finances, qui a employé d'une manière permanente six à huit sous-officiers d'artillerie pour fermer et clouer les caisses.)

«Ces caisses, ficelées et cachetées, recevaient une série de numéros d'ordre, et étaient placées méthodiquement dans l'un des caveaux, d'où elles ne sortaient que pour être transportées au port par des militaires de corvée commandés par des officiers et sous la conduite du payeur général et des agents de la trésorerie.

«Ce qu'on avait dit des trésors d'Alger était si fort au-dessous de ce que nous trouvions en réalité, que, dans le dessein de ne négliger aucun moyen de nous éclairer, je crus devoir adresser, le 29 juillet, au général en chef, une note dans laquelle je proposais d'infliger au kasnedji (ministre des finances), qui était encore en ville, une prison sévère, afin d'obtenir de lui les révélations propres à fixer l'opinion.

«Le chef de l'état-major général me répondit, le 30, que toutes les tentations qui avaient été faites donnaient l'assurance que ce que nous avions vu était le trésor tout entier.»

prédécesseur Ali-Khodgea, il contribua à l'élever à la dignité de dey, en 1817, et partagea son autorité comme premier ministre; après son règne de quatre mois, il devint son successeur d'une manière inouïe dans Alger, sans élection, sans résistance et sans effusion de sang. C'était lui qui avait conseillé à Ali-Khodgea de s'enfermer dans la Casaubah avec le trésor, et de s'y entourer d'une garde indigène (les Zouaves), étrangers au corps des janissaires. Il conserva cette résidence et cette garde particulière comme son prédécesseur; mais plus habile que lui dans les ménagements qu'il eut pour les janissaires, plus modéré dans l'emploi des moyens tyranniques dont les deys d'Alger faisaient usage pour satisfaire leur avidité dévorante, il avait régné sans trouble et sans réaction pendant douze ans, et peut-être fût-il mort sur le trône sans sa querelle avec la France. Il disait à quelques Français qui allèrent le voir avant son départ, «qu'il avait commis une grande faute en s'attirant la colère d'une puissance comme la France, mais que naturellement irascible et obstiné (il se reconnaissait lui-même ces deux défauts), il avait cru pouvoir s'abandonner sans crainte à ces passions dangereuses en voyant les basses intrigues, le ton servilement abject des agents consulaires des puissances européennes, et particulièrement du consul français Deval. «Je me reproche, ajouta-t-il, de «ne lui avoir pas fait expier par le cordon sa fausseté, «sa lâcheté et ses criminelles manœuvres qui ont causé «ma perte. Si je l'avais fait périr, je ne serais pas plus «mal, puisque j'ai perdu le trône et que la vie m'in«porte fort peu : j'aurais eu la satisfaction de m'être «vengé.»

Hussein-Pacha, conservant toujours la fierté du rang qu'il venait de perdre, avait attendu vainement pendant deux jours, dans la maison où il s'était retiré, la visite du général en chef français. Il dut ensuite céder à la nécessité et faire le premier pas. Dans les deux entrevues qu'il eut avec M. de Bourmont, il se montra plein de reconnaissance pour la conduite attentive et généreuse des Français à son égard, et leur donna, dit-on, sur la conduite qu'ils avaient à tenir pour conserver leur conquête, des renseignements dont les événements postérieurs ont prouvé la justesse et la sincérité.

Les 12 et 13 juillet, les janissaires non mariés qui occupaient les casernes d'Alger furent embarqués au nombre d'environ 1,500. On leur délivra à chacun, au moment du départ, cinq piastres d'Espagne. La même faveur fut accordée aux hommes mariés qui demandèrent à partir, ainsi qu'à chacun de leurs enfants; ils furent conduits d'Alger à Vourla, près de Smyrne, sur les côtes de l'Asie Mineure. Les autres Turcs furent autorisés à rester jusqu'à ce qu'ils eussent pu se défaire de leurs meubles et de leurs biens-fonds. On les désarma, et tout reprit dans Alger un aspect de confiance et de paix.

La mesure qui d'abord contribua le plus à faire renaître la sécurité générale fut l'établissement d'une commission de gouvernement composée de Français civils ou militaires les plus instruits en administration, et d'un conseil municipal formé de Maures et de Juifs, sous la direction d'un lieutenant général de police français, qui fut en même temps membre du conseil du gouvernement.

Occupation d'Oran et de Bone. — On comptait que la prise d'Alger entraînerait la soumission des tribus arabes qui s'étaient retirées dans leurs montagnes, et surtout celle des chefs des trois provinces d'Oran, de Tittery et de Constantine. Le bey de Tittery fit le premier sa soumission. Il vint à la Casaubah, jura solennellement devant le cadi turc obéissance et fidélité à la France, et fut confirmé dans le gouvernement de sa province.

La capitulation cédait à la France tous les droits de souveraineté sur la Régence : on s'empressa de prendre possession des points les plus importants du littoral maritime.

Le général en chef envoya son fils aîné au bey d'Oran; celui-ci ne refusa ni de faire sa soumission, ni même de remettre la place d'Oran et ses dépendances aux Français; mais prétextant son grand âge, il ne voulut pas consentir à garder le gouvernement de la province; il remit le fort de Mers-el-Kibir à un détachement de marins français, et reçut une garnison française, le 21e régiment de ligne, dans la ville d'Oran, dont le colonel Goutefrey remplit les fonctions de gouverneur.

Une division de la flotte sous les ordres du contre-amiral Rosamel porta du côté de Bone une brigade d'infanterie, accompagnée d'une batterie de campagne et d'un détachement des sapeurs du génie. Cette expédition, commandée par le général Damrémont, avait été demandée par les habitants de cette ville, souvent victimes des brigandages des Kabayles habitant les montagnes voisines. Le peuple de Bone accueillit les Français comme des libérateurs; cependant le général Damrémont jugea prudent de faire réparer la citadelle (aussi nommée la Casaubah), et d'élever des retranchements armés de canons sur les points les plus abordables de la ville : précautions qui ne furent pas inutiles, car il eut à soutenir plusieurs attaques des Kabayles.

Marche sur l'Atlas. — Combat de Blida. — Le Bey de Tittery avait engagé le comte de Bourmont à s'avancer jusqu'au pied de l'Atlas et à visiter la ville de Blida, qu'il désirait faire joindre à son gouvernement; il assurait que la présence du chef de l'armée aurait pour résultat la soumission de la province. D'autres notables du pays, et surtout le nouveau syndic des Arabes, qui préparait alors un arrangement pacifique entre les Français et les scheiks arabes de la province d'Alger, représentaient au général en chef que le bey de Tittery, connu comme le plus fourbe des hommes, cherchait à l'attirer dans un piége. Ils engageaient M. de Bourmont à ne pas s'aventurer aussi loin d'Alger avant d'avoir terminé cette importante négociation et de s'être assuré des dispositions amicales de toutes les peuplades voisines; mais le général français avait promis d'aller à Blida. Il venait de recevoir, le 18 juillet, le brevet de maréchal de France, et il am-

Digitized by Google

bitionnait la gloire d'arborer le drapeau français sur l'Atlas.

Blida ou Belideah, ville située au pied du petit Atlas, à huit lieues d'Alger, dans une campagne couverte de bois de citronniers et d'orangers, est renommée pour ses eaux sulfureuses. Cette ville, dont la population s'élevait à 3,000 habitants, était considérée comme l'entrepôt du commerce entre Alger et l'intérieur de l'Afrique. Revenu de ses dispositions favorables pour le bey de Tittery, le général français, trompant ses espérances, voulait confier le gouvernement du district de Blida à un aga particulier. Cette décision excitait dans les tribus de Kabayles un mécontentement qu'entretenait le bey de Tittery. Ce fut pour en prévenir l'effet que le nouveau maréchal de France se décida au voyage de Blida.

Le 23 juillet, le maréchal de Bourmont sortit d'Alger à quatre heures du matin, accompagné des généraux Desprez, La Hitte, d'Escars, Hurel, et d'un nombreux état-major; il avait avec lui 1,500 hommes d'infanterie, un escadron de chasseurs et une demi-batterie de campagne. Il emmenait le nouvel aga de Blida pour l'installer dans sa résidence. On pensait ne faire qu'une promenade militaire. On traversa sans obstacle les hauteurs qui s'élèvent en amphitéâtre au-dessus d'Alger, et après avoir franchi un des affluents de l'Haracht, on entra dans cette vaste plaine de la Metidja, unie comme la surface de la mer, et s'étendant à droite et à gauche à perte de vue. Cette plaine est bornée au sud par le petit Atlas, et au nord par les coteaux qui la séparent de la mer et de Sidi-Ferruch. Quoique inculte, elle offrait des pâturages abondants et d'agréables bouquets d'arbres. — En approchant de l'Atlas, on trouva que le paysage s'embellissait : de vastes champs de lauriers roses, des haies touffues de lentisques, d'oliviers, d'où sortaient de larges feuilles d'aloès et de grosses figues de Barbarie, des champs de tabac et de maïs, des blés coupés et des vignes chargées de grappes déjà mûres, annonçaient un pays cultivé et une population civilisée.

Les troupes marchaient depuis douze heures par une chaleur que tempérait une brise légère, lorsqu'on aperçut, à travers les arbres des jardins, la ville et les minarets de Blida. Toute la population mâle de cette ville en était sortie pour venir au-devant des Français et leur offrir des rafraîchissements et des fruits de toute espèce, qui furent payés généreusement. Les Français entrèrent dans la ville, où une nuit tranquille leur fit oublier les fatigues de la journée.

Le lendemain, à cinq heures du matin, le maréchal alla reconnaître les sources qui coulent de l'Atlas, ensuite il installa dans ses fonctions l'aga, que les habitants parurent bien accueillir.

Pendant la journée tout parut tranquille; des groupes de Kabayles, descendus de l'Atlas, se montrèrent vers le soir et en assez grand nombre, jusque dans la ville, où leur présence semblait donner de l'inquiétude aux habitants eux-mêmes. A onze heures de la nuit, quelques coups de fusils se firent entendre autour de la maison occupée par le général en chef. M. de Trelan, son premier aide de camp, sortit pour voir ce qui se passait, et fut bientôt rapporté blessé mortellement. Les bivouacs français furent aussitôt attaqués : une vive fusillade s'engagea sur toute la ligne; on n'eut que le temps de se mettre en défense et d'opérer un mouvement de retraite. Les Kabayles arrivaient de tous côtés et attaquaient partout avec audace, sans se laisser intimider par les décharges de l'artillerie. Cependant les Français s'étant formés en colonne, se mirent en marche pour retourner à Alger, avec des tirailleurs pour avant-garde, et la cavalerie sur les flancs. Cette marche fut longue et périlleuse; les Kabayles harcelaient les troupes avec acharnement. Plusieurs fois elles furent obligées de se former en carré et d'employer l'artillerie pour les éloigner. L'état-major se trouva engagé dans une charge, et le général Desprez faillit tomber entre les mains de l'ennemi. Les Arabes ne cessèrent leurs attaques qu'à la vue des avant-postes d'Alger. Rétournés à Blida, ils se vengèrent sur les Juifs et les Maures du bon accueil fait aux Français : la ville fut livrée au pillage. L'aga et sa garde maure étaient revenus à Alger avec nos troupes.

Cette excursion prouva que la population arabe était encore loin d'être soumise. Les négociations entamées avec quelques chefs de tribus furent rompues. L'idée que le mouvement opéré sur Blida avait pour but de couper leurs communications, de les envelopper et de les détruire successivement, effraya les Arabes. Ils jurèrent de se venger, et sur le point de se montrer amis utiles, devinrent d'implacables ennemis.

Nouvelles de la révolution de juillet. — Départ du maréchal de Bourmont. — Tandis que ces événements se passaient en Afrique, une grande révolution avait lieu à Paris. — Le maréchal de Bourmont en fut instruit par des dépêches qu'apporta, le 11 août, une corvette venant de Toulon. Cette corvette portait le drapeau tricolore. Après avoir délibéré en conseil avec les principaux chefs de l'armée sur ce qu'il convenait de faire, le maréchal ordonna que l'armée reprendrait la cocarde aux trois couleurs illustrée par les guerres de la république et de l'empire. — Il donna aussitôt des ordres pour l'évacuation de Bone et d'Oran, où la situation des troupes privées de renforts était devenue périlleuse. Le général Clausel arriva à Alger le 2 septembre, à bord de *l'Algésiras;* après une courte conférence avec l'amiral Duperré, il descendit à terre, et se rendit directement chez M. de Bourmont, à qui il annonça sans doute qu'il était chargé de le remplacer.

Le nouveau général publia, en arrivant, une proclamation dans laquelle il annonçait à l'armée les événements qui avaient eu lieu à Paris et en France à la fin du mois de juillet, la déchéance de Charles X, et l'avénement de Louis-Philippe «qui réunissait, disait-il, à la légimitité du droit, la légitimité du choix et de la nécessité....., et sous qui tous les droits de l'armée seraient religieusement respectés.»

De son côté, le maréchal de Bourmont, qui n'avait agi ou commandé depuis la nouvelle révolution qu'au nom du lieutenant général, publia aussi, le 2 septembre, un ordre du jour pour annoncer à l'armée

qu'il remettait le commandement en chef à son successeur.

«En s'éloignant de ces troupes dont la direction lui «a été confiée dans une campagne qui n'a pas été sans «gloire, disait-il, le maréchal éprouve des regrets «qu'il a besoin de leur exprimer. Il eût été heureux «pour lui qu'avant son départ, ceux dont il a signalé «le dévouement en eussent reçu le prix; mais le choix «de son successeur leur garantit que cette dette sera «acquittée.»

Le maréchal de Bourmont remit ensuite à son successeur les papiers de l'expédition, avec une lettre pour le ministre de la guerre, auquel il demandait la permission ou annonçait l'intention de passer quelque temps à l'étranger, en Italie ou en Belgique, sans s'expliquer sur le serment qu'il avait à prêter.— L'amiral Duperré lui ayant refusé un bâtiment de l'État pour le conduire autre part qu'en France, il s'embarqua sur un petit bâtiment autrichien monté par huit matelots et se rendit à Malaga, avec deux de ses fils et deux domestiques. «Le maréchal et ses deux fils, dit une relation contemporaine, jetaient en partant, un dernier regard sur cette terre, théâtre de tant de gloire et d'inconsolables douleurs. Deux matelots avaient suffi pour transporter les bagages du général qui, moins de trois mois auparavant, avait traversé ces mers à la tête de mille vaisseaux. Des millions de la conquête, il n'emportait qu'un seul trésor, le cœur embaumé de son malheureux fils [1].»

Le vice-amiral Duperré ramena, quelques jours après, sa flotte à Toulon, sans éprouver d'autre contrariété que la révolte d'un équipage (celui de *la Bellone*). De retour à Paris, il reçut une seconde fois la pairie qui lui avait été conférée par Charles X, et le titre d'amiral, équivalent à la dignité de maréchal de France, titre qu'il avait assurément bien mérité, par la part glorieuse qu'il avait prise à l'expédition.

Nous l'avons dit dans un autre ouvrage: «Le maréchal Bourmont, quelque graves qu'eussent été, en 1815, ses torts envers l'armée dans laquelle il avait accepté un commandement, et qu'il abandonna, en présence de l'ennemi, trois jours avant la funeste bataille de Waterloo, se montra, pendant la campagne d'Afrique, digne de la haute mission qui lui avait été confiée. On l'a accusé de trop de lenteur et de trop de prudence; mais, en lui faisant ce reproche, on oublie que toutes les expéditions précédentes contre Alger, celles mêmes de Charles-Quint et d'O'Reilly, n'ont manqué que par l'effet de la précipitation et de l'ardeur des troupes de débarquement. L'expérience du passé a servi de règle au général Bourmont, et il a pris Alger.»

Le général Clausel prend le commandement de l'armée. — La nouvelle des événements qui avaient renversé Charles X, et le départ du général qui s'était emparé d'Alger ranimèrent les espérances et le courage des Arabes.

Au lieu de vaincus soumis et résignés, le nouveau général en chef trouva en Afrique des ennemis ardents et opiniâtres. Les Kabayles se montraient jusqu'aux portes d'Alger; et le bey de Tittery, si humble auparavant, jetait audacieusement aux Français un défi de guerre annonçant qu'il allait arriver avec 100,000 hommes pour forcer les infidèles à fuir et à se rembarquer.

Les premiers actes du général Clausel, après avoir assuré dans Alger l'ordre et la tranquillité, furent de renouveler les autorités civiles et de recomposer l'état-major. — Il institua une commission d'enquête pour vérifier si, comme d'infâmes calomniateurs en avaient répandu le bruit, les trésors de la Casaubah avaient été pillés. — Hâtons-nous de dire que cette enquête faite avec une louable sévérité, a fourni la preuve que «rien n'a été détourné du trésor, et que ce trésor «a tourné tout entier au profit de la France.» — Le général organisa aussi un corps auxiliaire entièrement formé de soldats indigènes et qui reçut le nom de corps des Zouaves, parce qu'il fut dans l'origine presque entièrement composé de guerriers de cette tribu.

«Un projet vaste et important à la prospérité du pays et de l'Afrique, avait été conçu, mais laissé en suspens jusqu'à l'arrivée du général Clausel. C'était de former une société qui mettrait en culture la plaine de Métidja, et d'y établir une ferme qui devait servir de point de départ et de modèle à l'exploitation de ce vaste territoire, inculte depuis douze siècles, mais propre à toutes les cultures de l'Europe et de l'Amérique centrale, particulièrement à celles du coton, de l'indigo, du sucre et du café. Des acquéreurs se présentaient; des fonds considérables y étaient déjà consacrés, des cultivateurs arrivés; mais il fallait, avant de les mettre à l'œuvre, purger le pays des Arabes qui l'infestaient.»

Expédition de Medeah. — Combat du col de Tenia. — Occupation de Medeah. — Le général Clausel, convaincu que pour imposer aux Arabes et rendre à l'armée française le prestige de la supériorité, il fallait venger le guet-apens de Blida, résolut d'aller attaquer le bey de Tittery au milieu des tribus de l'Atlas.

Il forma un corps d'expédition composé de douze bataillons d'infanterie, un de chaque régiment, des chasseurs d'Afrique, d'un détachement du bataillon des Zouaves, de six pièces d'artillerie de montagne, six de campagne, et deux compagnies de sapeurs. Treize bataillons et le reste de l'artillerie devaient rester pour la défense d'Alger.

Ce corps d'expédition se mit en mouvement le 17 novembre, sous les ordres directs du général en chef, ayant sous lui le lieutenant général Boyer; les généraux Achard, Monck-d'Uzer et Hurel, commandaient les brigades.

Le 18 novembre, l'armée arrivée à une lieue de Belideah, trouva en position un corps de 1,800 Arabes. Les chefs de ce corps demandaient que les troupes françaises n'entrassent point dans la ville, et paraissaient disposés à la défendre. La brigade Achard fut envoyée pour tourner la ville par la droite, tandis que la brigade Hurel attaquerait de front la ligne ennemie.

[1] *Souvenirs de la campagne d'Afrique*, par Th. de Quatrebarbes.

Digitized by Google

Ces deux brigades eurent bientôt forcé les Arabes à la fuite; et entrèrent ensemble par deux points différents dans Blida. Le général en chef y séjourna le 19, pendant que deux bataillons allaient ravager le territoire et brûler les douars ou villages d'une tribu voisine qui avait pris le plus de part à la défense de Blida.

Le 20, le corps d'expédition se mit en marche vers Medeah, laissant à sa gauche les hauteurs qui dominent la plaine de la Metidja : le général arrivé à une grande ferme, désignée sous le nom de ferme de l'Aga, située au pied de l'Atlas, entourée d'un bon mur dominant la plaine, la fit mettre en état de défense, armer de quatre pièces d'artillerie, et y laissa un bataillon avec les gros bagages.

Le 21, à la pointe du jour, une proclamation du général en chef annonça à l'armée qu'elle allait franchir la chaîne de l'Atlas, planter le drapeau tricolore dans l'intérieur de l'Afrique, et frayer un passage à la civilisation, au commerce et à l'industrie. Cette proclamation recommandait aux soldats d'observer le bon ordre et le plus grand respect pour les populations soumises et paisibles. Le général Clausel, arrivé avec les troupes au-dessus du premier contre-fort, en fit célébrer le passage par une salve de vingt-cinq coups de canon à laquelle les soldats répondirent par des cris de *vive la France! vive le roi!* et continua sa marche par une route étroite, escarpée, coupée sur plusieurs points par des ravins profonds entre des plateaux boisés, où l'on apercevait quelques Arabes armés.

Le bey de Tittery avait rassemblé ses forces principales (8,000 hommes, dont 2,500 Turcs) dans le dessein de défendre le col de Tenia, un des passages difficiles de l'Atlas; 1,500 tirailleurs arabes étaient embusqués avec deux pièces d'artillerie sur les hauteurs à droite et à gauche de la route. Le reste des ennemis était échelonné dans la gorge en avant de la position principale, occupant les points les plus favorables à la défense.

La première attaque eut lieu à la fois sur la droite et sur la gauche; deux bataillons (du 14e et du 37e) de la brigade Achard gravirent intrépidement les ravins des deux côtés, malgré les décharges de mousqueterie des Arabes embusqués à demi-portée; ceux-ci néanmoins tenaient ferme : la position était critique; mais quelques compagnies envoyées sur les flancs de l'ennemi pour le tourner, ne tardèrent pas à l'inquiéter lui-même. — La brigade Monck-d'Uzer appuyait vivement le mouvement du centre sur le col de Tenia. — Le rétrécissement, l'escarpement de la route et les feux de deux pièces d'artillerie qui foudroyaient la colonne, rendaient le passage périlleux; mais ces obstacles ne firent qu'augmenter le courage des soldats du 14e et du 37e, qui, après avoir jeté leurs sacs, montèrent au sommet du col, sous le feu de l'ennemi. Les Turcs, étonnés de l'audace des soldats français et se voyant au moment d'être pris à revers par les troupes détachées, se retirèrent précipitamment; les Kabayles qui menaçaient l'arrière-garde du général Hurel ayant été dispersés, les soldats franchirent le col presque sans obstacle. Ce fut au sommet de l'Atlas que le général en chef leur adressa un ordre du jour qui paraît ampoulé à ceux qui le lisent froidement dans une caserne, mais qui devait sans doute son exagération emphatique au combat livré peu de temps auparavant, et au grandiose naturel du site où l'armée était campée.

«Soldats, disait cet ordre du jour, les feux de vos «bivouacs, qui, des cimes de l'Atlas, semblent se con«fondre avec la lumière des étoiles, annoncent à l'A«frique la victoire que vous achevez de remporter sur «ses barbares défenseurs et le sort qui les attend.

«Vous avez combattu comme des géants, et la vic«toire vous est restée!!!

«Vous êtes, soldats, de la race des braves, les dignes «émules des armées de la révolution et de l'empire.

«Recevez les témoignages de la satisfaction, de l'es«time et de l'affection de votre général en chef.»

Le 22 novembre, après avoir triomphé de ces obstacles, l'armée descendit le col de Tenia, dont la défense fut laissée à la brigade Monck-d'Uzer, et marcha sur Medeah. Elle arriva sans coup férir aux portes de la ville, dont les principaux habitants vinrent à sa rencontre en protestant de leurs dispositions pacifiques. — Medeah, située à vingt-cinq lieues d'Alger, est la capitale du beylick de Tittery; c'est une jolie ville, entourée de murs, peuplée de 10,000 habitants de race maure.

Le 23, le général en chef installa le nouveau bey qu'il avait amené d'Alger, et l'ancien, craignant l'inimitié des Kabayles, se remit lui-même à la discrétion du général Clausel; et il fut autorisé à faire venir ses femmes et sa famille à Alger.

Le but de l'expédition paraissait atteint. Le général, assuré que Medeah pouvait recevoir une garnison, y laissa deux bataillons français et le détachement des Zouaves, sous les ordres du colonel Marion, qu'il chargea d'organiser quatre bataillons de milice maure; puis il se remit en route pour Alger.

Pendant que le corps d'expédition revenait vers Blida, et dans la journée du 25, les Kabayles enlevèrent et massacrèrent un détachement de canonniers dans la plaine de Metidja; le 26, ils vinrent attaquer la garnison de Blida avec des forces supérieures, et planter leurs drapeaux jusque dans l'intérieur de la ville. On en fit un massacre horrible. Le général Clausel y trouva encore, à son retour de Medeah, les rues jonchées de cadavres. Mais il ne jugea pas devoir laisser de garnison à Blida. — Le général et son petit corps d'armée rentrèrent le 29 dans Alger.

L'expédition, si heureusement terminée, n'avait pas un but exclusivement militaire. Le général en chef en profita pour faire lever par les ingénieurs l'itinéraire suivi, et reconnaître par lui-même la belle plaine de la Metidja, où il se proposait d'établir des fermes-modèles, et de fonder un grand établissement colonial.

Bilan de la guerre d'Alger. — Dans un temps où l'on considère autant au moins le côté avantageux que le côté honorable d'une opération politique ou militaire, nous avons pensé qu'il était convenable de présenter au lecteur le bilan de cette expédition d'Alger, dont le projet fut accueilli par tant de critiques, et dont tant de sinistres prédictions accompagnèrent le départ

Digitized by Google

Voici ce bilan établi d'après des documents officiels et irrécusables.

Les frais extraordinaires de l'expédition (marine, guerre et finances) se sont élevés, pour 1830 (conquête et occupation), à la somme totale de 49,107,433 fr. 80 c.

Et à celle de 55,962,600 fr. 83 c. en y ajoutant les dépenses du pied de paix, dépenses qui, dans tous les cas, auraient été faites.

La conquête a produit en 1830 [1]	54,719,537	41
Différence au profit du trésor. .	5,611,923	61

Cet excédant doit être augmenté de la valeur du matériel acquis sur les 49,107,433 fr. dépensés, matériel qui, n'ayant été consommé qu'en partie durant la campagne, est venu grossir les approvisionnements de la guerre et de la marine, et qui peut être évalué à environ. 10,000,000

La guerre d'Alger, outre la conquête d'un riche et important territoire, a donné à la France un bénéfice de. . . . . 15,611,923 fr. 61 c.

L'expédition d'Alger a donc été non-seulement une expédition glorieuse, mais encore une bonne affaire. — L'armée qui a conquis Alger a bien mérité de la patrie. Ce n'est pas à cette armée qu'il faut s'en prendre si on n'a pas tiré un meilleur parti de sa conquête.

[1] Voici les détails des produits de la conquête.

Trésor du Dey (espèces et matières d'or et d'argent).	47,639,010 fr.	84 c.
Recettes diverses, impôts, subsides, etc. . . .	675,190	57
Matériel d'artillerie (785 bouches à feu en bronze, 399 en fer, projectiles, etc.)	4,589,624	43
Matériel de marine (2 corvettes, 5 goëlettes, 1 chebeck, etc.).	799,791	»
Effets d'habillement, campement, etc.	155,990	15
Mobilier et médicaments.	81,010	70
Denrées et marchandises diverses.	796,733	72
TOTAL.	54,719,937 fr.	41 c.

L'opinion publique, trompée par les rapports exagérés des Maures et des Juifs, estimait, comme nous l'avons dit, à une bien plus haute valeur le trésor de la Régence. On ignorait que depuis longues années ce gouvernement éprouvait un déficit annuel de plus de 2 000,000 francs.

On sait qu'après une enquête sévère l'accusation de péculat portée contre les chefs de l'armée expéditionnaire a été réduite à néant. On n'a détourné aucune somme d'argent, c'est un fait avéré; mais nous tenons d'officiers dignes de foi, attachés à l'armée d'Afrique, qu'il y a eu pillage de certains objets curieux, tels que selles, harnachements, costumes, armes et armures. Ce pillage au moment même du triomphe peut être excusé; dans tous les temps, les armes des vaincus ont fait partie des trophées appartenant au vainqueur. Ce sont les reliques de la victoire et de la conquête.

Des objets d'une autre nature ont été soustraits, et il est certain que ces objets n'ont point été compris dans le nombre des dépouilles que l'armée d'expédition s'est adjugées. Alger renfermait, outre la milice turque, en qui résidait le pouvoir, deux populations soumises, les Maures et les Juifs, qui pouvaient se croire le droit de réclamer des restitutions à leurs oppresseurs. Un fait grave, et qui mériterait d'être examiné, c'est que, d'après M. Pichon, intendant civil, tout le matériel de l'atelier des monnaies placé dans la Casaubah a disparu au moment de la conquête. Évidemment nos soldats n'en avaient que faire. Mais le matériel enlevé peut servir à des industriels habiles, comme il s'en trouve en Afrique, pour fabriquer et répandre dans le pays une monnaie dont l'altération sera d'autant plus difficile à reconnaître, que les habitants de la Régence, par suite de l'habitude et de la prévention nationale, préféreront long-temps, dans toutes les transactions, les monnaies arabes aux monnaies françaises.

Les lingots d'or et d'argent provenant du trésor du dey d'Alger, et fondus à la Monnaie de Paris, ont produit en espèces à l'effigie du roi Louis-Philippe :

Or.	20,368,635 fr.
Argent. . .	19,315,821 »
TOTAL. . . .	39,684,456 fr.

[2] Le reste se composant d'espèces monnayées ayant cours dans la Régence, a été employé à Alger au service des dépenses publiques.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1830.

25 MAI. Départ de Toulon.
27-28 — Coup de vent qui disperse la flotte.
3 JUIN. Relâche à Palma.
10 — Départ de Palma.
13 — Arrivée à Sidi-Ferruch.
14 — Débarquement.
19 — Première attaque. — 1er Combat de Sidi-Khalef.
24 — 2e Combat de Sidi-Khalef.
26 — Coup de vent. — Situation critique de l'armée navale.
29 — Investissement d'Alger.
3 JUILLET. Attaque des batteries de mer d'Alger.
4 — Prise du fort de l'Empereur.
4 JUILLET. Capitulation d'Alger.
5 — Entrée des Français à Alger.
10 — Embarquement de l'ex-dey d'Alger pour Naples.
12-13 — Embarquement des janissaires turcs pour l'Asie Mineure.
— — Occupation de Bone et d'Oran.
23-25 — Combat de Blida.
2 SEPTEMBRE. Le général Clauzel vient prendre le commandement de l'armée.
17 NOVEMBRE. Départ de l'expédition pour Medeah.
18 — Combat en avant de Blida.
21 — Combat du col de Tenia.
22 — Occupation de Medeah.
24-29 — Retour de l'expédition à Alger.

1831-1832. — ÉVÉNEMENTS DIVERS.

ALGER. — LISBONNE. — ANCONE.

SOMMAIRE.

Événements en 1831. — Expédition nouvelle sur Medeah. — Attaque de la ferme-modèle. — Combat de L'Oued-Kermès. — Événements en 1832. — Occupation de Bone. — Défense d'Oran. — Attaque des avant-postes d'Alger. — Combat de Bouffarik, etc. — Expédition contre Lisbonne. — Occupation d'Ancône.

CHEFS FRANÇAIS.

Alger. — Clausel. — Berthezène. — De Rovigo. — *Lisbonne.* — Roussin. — *Ancône.* — Combes. — Cubières.

Évènements en 1831. — *Expédition nouvelle sur Medeah.* — En 1831, le général Clausel, appelé à la chambre des députés par le collége électoral des Ardennes, et promu à la dignité de maréchal de France, fut remplacé dans le gouvernement d'Alger par le lieutenant-général Berthezène.

Le caractère farouche des Arabes et des Kabayles des environs d'Alger, avait toujours rendu précaire la soumission de ces tribus. On a vu qu'au mois de novembre 1830, leur turbulence avait forcé le général Clausel à entreprendre l'expédition de Medeah. En 1831, au commencement de mai, le général Berthezène jugea nécessaire de parcourir les montagnes situées à l'est de la Metidja, pour disperser les tribus qui s'opposaient aux approvisionnements et égorgeaient les voyageurs. Après avoir châtié sévèrement plusieurs des tribus établies sur les bords de l'Haracht et de l'Hamize, il revint à Alger par Blida, sans avoir éprouvé aucune perte. — Déjà, peu de temps auparavant, il avait fait une excursion non moins heureuse jusqu'aux bords de la Chiffa, de l'Ouedjer et du Mazafran.

Au mois de juin, le général Berthezène apprit que dans Medeah il se formait une ligue hostile aux Français. Le bey institué par le général Clausel, était sans pouvoir dans cette ville où sa vie même avait été menacée. Il importait d'y rétablir l'autorité de la France.

Le général Berthezène partit le 25 juin avec un corps de 5,000 hommes et une batterie d'artillerie de montagne. Ce corps franchit sans obstacle la première chaîne de l'Atlas. Mais, en arrivant devant Medeah, il fut reçu à coups de fusil par quelques centaines de cavaliers arabes, qui furent mis promptement en déroute. — Les tribus hostiles furent sommées d'envoyer des députés à Medeah, sous peine de voir ravager leurs habitations. Plusieurs se soumirent; mais il fallut incendier les récoltes et les campements de celles qui bravèrent cette menace.

Dans cette expédition, les Français eurent à combattre une dizaine de tribus auxquelles ils causèrent des pertes considérables. Après un combat de quelques heures, où nos troupes eurent peu à souffrir, elles regagnèrent paisiblement Medeah. Le lendemain, le général Berthezène ordonna de reprendre la route d'Alger. Il avait échelonné deux bataillons au col de Tenia et à la ferme de l'Aga, pour assurer son retour à travers l'Atlas.

Quarante tribus réunies, présentant environ 12,000 combattants, postées sur les sommets des montagnes, cherchèrent à arrêter la marche de la colonne française. Cette colonne avait à franchir un long défilé où, pendant trois lieues, on ne peut passer qu'un à un. Le capitaine d'une des compagnies de l'arrière-garde fut tué; la troupe, privée de son chef, et attaquée avec acharnement par l'ennemi, éprouva un moment d'inquiétude qui se communiqua au bataillon le plus voisin; mais cette faiblesse n'eut pas de durée; nos troupes reprirent bientôt l'offensive et repoussèrent les assaillants. En débouchant dans la plaine, elles, firent en présence des Arabes, une halte de neuf heures, que ceux-ci n'osèrent pas troubler.

Les tribus ennemies occupaient en force le point où la route ordinaire franchit la Chiffa. Le général Berthezène alla traverser cette rivière sur la route d'Oran, et rentra sans coup férir dans Alger.

Dans cette expédition, où les officiers montrèrent autant de fermeté et d'habileté, que les soldats témoignèrent d'ardeur, un bataillon du 67e régiment, composé de volontaires parisiens, se fit remarquer par sa bonne contenance au milieu des masses ennemies qui l'assaillirent. Les Zouaves et les chasseurs d'Afrique (corps de cavalerie composé de Français et d'indigènes) méritèrent aussi de grands éloges. — Les Français commençaient à mieux supporter la chaleur du climat et la fatigue des marches sous un soleil ardent. Ils savaient aussi mieux que dans l'origine de la guerre, combattre sans s'exposer aux coups des peuplades africaines. Le rapport officiel en cita comme preuve, la différence des pertes éprouvées dans les deux expéditions sur Medeah. Dans la première il y avait eu 162 hommes tués et 301 blessés. Dans la seconde il n'y eut que 63 hommes tués ou égarés et 192 blessés. L'expédition de l'Hamize et du Mazafran n'avait pas coûté un seul homme.

Attaque de la ferme-modèle. — L'évacuation de Medeah avait été volontaire; néanmoins elle enhardit les Kabayles, qui se rassemblèrent en grand nombre. Un des principaux chefs des montagnes de l'est, le cheick Benzamoun, fit attaquer, le 17 juillet, à huit heures du matin, la ferme-modèle, située à quatre lieues d'Alger. Les assaillants étaient au nombre de 3,000. — La ferme n'était défendue que par 150 hommes

Digitized by Google

avec quelques pièces d'artillerie. Avertie par le bruit du canon, la brigade Feuchères s'y porta; elle culbuta l'ennemi, qui se retira précipitamment, abandonnant une partie de ses morts. — Le 18, à cinq heures du matin, les Arabes exécutèrent une nouvelle attaque. Le général Berthezène marcha aussitôt à eux et les dispersa. — Un autre parti de 500 hommes, qui se présenta le soir, sur la route de la ferme à Alger, pour surprendre quelques voitures d'artillerie, fut aussi promptement mis en fuite. — Dans ces divers engagements, les Arabes eurent 120 tués et 300 blessés. Du côté des Français, la perte ne fut que de 8 morts et environ 30 blessés.

Combat de l'Oued-Kermès. — Il y eut encore une affaire entre les Arabes et les Français. On supposait qu'en apprenant la retraite du cheick des Kabayles, le fils de l'ex-bey de Tittery se retirerait de son côté; il n'en fut point ainsi. — Renforcé de quelques tribus de la Zeitoun, de Bagdadi et d'Oreby, ce chef rôda deux ou trois jours à quelques lieues d'Alger. — Le 20 juillet, il attaqua un des blockaus français sur l'Oued-Kermès, et s'en voyant repoussé, il chercha à intercepter les communications d'Alger avec la ferme-modèle, que les pertes faites par Benzamoun le détournaient d'attaquer. Le lieutenant-colonel Lavoyerie marcha contre lui à la tête d'un bataillon du 20e régiment, lui tua une cinquantaine d'hommes, et le rejeta dans les ravins de l'Oued-Kermès. Le colonel d'Arlanges, du 30e régiment, sortant alors de la ferme, fit mitrailler et fusiller cette troupe d'Arabes, pendant qu'elle cherchait à gagner le pont. L'ennemi souffrit beaucoup; cependant il se présenta encore le lendemain. — Le général Berthezène fit des dispositions pour lui couper la retraite, s'il osait s'avancer comme la veille. Par son ordre, le général Feuchères alla coucher le soir à la ferme avec sa brigade, et le 22, le général gouverneur s'y rendit lui-même avec quatre bataillons et cinq bouches à feu. En arrivant, il se porta directement vers le pont. Les Arabes, craignant d'être coupés, prirent aussitôt le parti de rétrograder. Quelques obus que leur lançait, chemin faisant, l'artillerie, accéléraient leur retraite. Obligés de défiler, pendant une demi-heure, sous le feu des tirailleurs du général Feuchères, les Arabes éprouvèrent de fortes pertes. Le général Berthezène les poussa pendant plus de deux heures sur la route de Blida, et les fit suivre de là jusqu'à Bouffarick par sa cavalerie, qui en sabra un grand nombre. Les Arabes se dispersèrent dans toutes les directions. On leur avait tué ou blessé au moins 800 hommes. Ce dernier combat assura, pour le reste de l'année, la tranquillité et la sûreté des environs d'Alger.

Au mois de décembre 1831, le gouvernement général d'Alger fut confié au lieutenant général Savary, duc de Rovigo.

Événements en 1832. — Occupation de Bone. — Défense d'Oran. — Attaque des avant-postes d'Alger. — Combat de Bouffarick, etc. — L'année 1832, consacrée au développement et à l'amélioration de la colonie d'Alger, ne fut marquée que par un petit nombre d'événements militaires.

Bone fut occupée de nouveau par un coup de main hardi. — Le capitaine d'artillerie d'Armandy, accompagné de Youssouf, jeune maure, capitaine des chasseurs d'Afrique, entra, le 25 mars, dans la Casaubah de Bone, avec trente hommes de la marine, armés de douze fusils. Cent Turcs se joignirent à eux, et, avec cette faible troupe, le brave d'Armandy se maintint dans la place jusqu'à l'arrivée de renforts qui en assurèrent la possession à la France. — Les travaux d'amélioration commencèrent aussitôt. Bone, ville informe, composée de hideuses masures tombant en ruines, ne tarda pas à présenter un autre aspect. — Vainement Ibrahim, l'ancien bey de Bone, tenta d'y rentrer, au mois de septembre, avec 1500 Arabes. Le général d'Uzer envoya contre lui deux bataillons du 55e, de 600 hommes, ainsi que l'infanterie et la cavalerie indigènes, commandées par Youssouf. Ce mouvement s'exécuta avec autant d'intelligence que de précision. L'ennemi eut cinquante hommes tués et un grand nombre de blessés. Battu et poursuivi dans tous les sens, il s'enfuit en désordre, laissant ses bagages au pouvoir des voltigeurs français et des Turcs de Youssouf.

Une attaque plus grave fut dirigée contre la ville d'Oran : plusieurs milliers d'Arabes à pied et à cheval vinrent l'attaquer et la cernèrent. Depuis le 3 jusqu'au 8 mai, le général Boyer leur résista avec succès, grâce à la constance et au courage de sa garnison. L'ennemi, découragé par l'impuissance de ses efforts, se décida à la retraite. Le 9 au matin, toutes les tribus, composant 15,000 hommes, se séparèrent pour reprendre le chemin des montagnes.

Les Arabes revinrent à la charge, au nombre de près de 4,000, le 23 octobre et le 10 novembre; mais ce fut sans plus de succès.

Vers la fin du mois de septembre, le général en chef apprit que les Arabes projetaient d'attaquer ses avant-postes. — Dans la nuit du 26 au 27, l'ennemi se glissa entre les grand'gardes, et en passant, il incendia la porte de la ferme-modèle. — En attendant l'arrivée des troupes de réserve qu'amenait le duc de Rovigo, le général Faudoas, qui commandait la ligne avancée, réunit les corps sous ses ordres, et marcha sur l'ennemi, qui, n'osant pas attendre les Français, s'enfuit devant les tirailleurs et disparut, non sans avoir eu quelques blessés.

Cependant les Arabes de l'ouest, excités par leurs marabouts, se préparaient à reprendre les hostilités; ils avaient établi deux camps vers Bouffarick et Coleah. Le général-gouverneur résolut de les disperser; il envoya une colonne vers chacun de ces points : la colonne dirigée sur Coleah parvint à son but sans rencontrer l'ennemi; mais le détachement dirigé sur Bouffarick, et qui était commandé par le général Faudoas, trouva, le 2 octobre, une résistance dont il triompha de la manière la plus brillante. Tout ce qui put être approché périt sous le sabre ou la lance; le reste fut écrasé par l'artillerie ou se dispersa en désordre, laissant entre les mains des Français deux drapeaux, glorieux trophée d'un combat où 1,500 hommes

Digitized by Google

Camp de Staoueli.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANCE MILITAIRE.

[illegible] del.

[illegible] sculp.

Combat de Sidi Khalef.

Digitized by Google

Le kabaile.

Desmichels

Abd-el-kader.

Digitized by Google

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Abd-el-Kader

Digitized by Google

Bone.

Google

Digitized by Google

en battirent plus de 3,000, dont 400 furent tués; le combat ne coûta aux vainqueurs que sept morts et douze blessés.

Le 21 novembre, le général Faudoas conduisit, avec non moins d'habileté, une expédition sur la ville de Blida, où avait été fomentée la dernière insurrection des Arabes de l'ouest. Cette expédition, par sa réussite, prouva combien le combat de Bouffarick avait terrifié une population jusqu'alors constamment hostile aux Français; elle termina glorieusement les opérations militaires de l'année 1832 dans le royaume d'Alger.

Expédition contre Lisbonne. — Depuis que don Miguel avait ressaisi le pouvoir à Lisbonne, les Français établis en Portugal, et qu'on accusait d'attachement aux idées constitutionnelles, étaient l'objet de vexations et de violences. — Deux Français surtout furent victimes de jugements iniques : l'un, M. Bonhomme, étudiant à l'université de Coimbre, fut condamné à être fouetté publiquement et conduit ensuite aux présides (galères) d'Afrique, pour un outrage prétendu à la décence dans une église. L'autre, vieillard septuagénaire, M. Sauvinet, était accusé d'avoir pris part à une conspiration qui devait éclater contre don Miguel, et qui fut découverte. On n'avait rien trouvé chez lui qui pût le compromettre, car jamais il ne s'était occupé des affaires du Portugal; cependant des soldats affirmèrent que des fusées, signaux propres à une conjuration, étaient parties de son jardin, et bien que ce jardin fût ouvert à tout le monde, que par conséquent d'autres personnes eussent pu s'y introduire, allumer des feux d'artifice et disparaître, le malheureux vieillard fut condamné à la déportation en Afrique, pour dix ans.—D'autres Français, arrêtés arbitrairement à Lisbonne et à Oporto, languissaient dans les prisons. Le consul de France à Lisbonne avait tout employé, remontrances, lettres, démarches de toute espèce, pour ramener le gouvernement portugais à des sentiments de justice. Voyant tous ses efforts inutiles, il instruisit son gouvernement de l'état des choses.—Une petite escadre arriva à Lisbonne pour appuyer le consul dans sa demande de redressement des griefs. Le gouvernement portugais, dès qu'il sut qu'un brick français, ayant à bord des dépêches pour le consul, avait paru à l'embouchure du Tage, se hâta de faire exécuter le jugement rendu contre M. Bonhomme.

Le consul transmit au ministère portugais la note des réparations qu'il avait reçu ordre d'exiger. On refusa de prendre cette note en considération. En conséquence, le consul quitta Lisbonne vers le milieu d'avril 1831.

L'escadre française, composée de deux frégates et de quelques bâtiments plus petits, parut ensuite : son commandant renouvela les demandes de satisfaction, menaçant, si dans vingt-quatre heures les conditions offertes n'étaient pas acceptées, de quitter le Tage après avoir pris à bord les Français résidant à Lisbonne : aucune réponse ne lui fut faite. L'escadre mit à la voile, et les représailles commencèrent immédiatement contre le pavillon portugais.

Un grand nombre de vaisseaux portugais furent capturés et conduits en France; mais ces représailles n'atteignaient que le commerce. Le gouvernement français résolut d'en venir à des moyens plus énergiques pour obtenir satisfaction du gouvernement.

Une escadre, forte de six vaisseaux de ligne, trois frégates, une corvette et deux bricks, sous les ordres du contre-amiral Roussin, et accompagnée de bâtiments de transport et de bateaux à vapeur portant des troupes de débarquement, arriva, le 8 juillet 1831, à l'entrée du Tage. Un brick parlementaire fut envoyé à Lisbonne pour exiger l'acceptation immédiate de toutes les conditions qui avaient déjà été présentées de la part du gouvernement français, avec la demande additionnelle d'une indemnité pécuniaire pour couvrir les frais de l'expédition.

Le gouvernement portugais, croyant que l'escadre française ne pousserait pas les choses à la dernière extrémité, proposa de traiter à Paris par l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Espagne. Une ligne d'embossage, formée en travers du Tage par l'escadre portugaise, forte de huit bâtiments de guerre et soutenue par les forteresses et les tours qui avaient été réparées et approvisionnées pour une vigoureuse résistance, ainsi que des corps nombreux de troupes placés le long du rivage, depuis Belem jusqu'à Lisbonne, lui donnaient une confiance que l'escadre française ne fut pas longtemps à détruire.

Le 11 juillet, les circonstances de vent et de marée se trouvant favorables, cette escadre força l'entrée du Tage. Elle attendit, pour commencer le feu, que l'ennemi eût commencé à tirer. Les tours de la barre prirent, dix minutes avant les vaisseaux français, l'initiative de l'attaque; leur feu fut successivement secondé par toutes les tours et forteresses dont la rive du fleuve est garnie. Cependant l'escadre française remontait majestueusement le Tage, en ripostant par un feu bien nourri et très habilement dirigé, qui fit éprouver aux tours et aux forteresses des dommages considérables.

En trois heures et demie, l'escadre avait dépassé les nombreuses batteries du Goulet, regardées jusqu'alors comme inexpugnables dans le pays : elle avait fait amener le pavillon de tous les bâtiments de guerre portugais, formant la ligne d'embossage, et jeté l'ancre devant les quais de Lisbonne, en face du palais du roi.

Là, le contre-amiral Roussin écrivit au gouvernement portugais que la France, toujours généreuse, traiterait aux mêmes conditions qu'avant la victoire, mais qu'il se réservait le droit de réclamer des indemnités pour les victimes de la guerre.

Le gouvernement portugais, craignant un soulèvement si les Français débarquaient, envoya une réponse portant adhésion pleine et entière aux bases posées par l'amiral. Le 14, un traité fut signé, conformément à ces bases; en outre, l'amiral déclara prisonnière toute la flotte portugaise dans le Tage, qu'il offrit de rendre, si on voulait mettre en liberté un certain nombre de détenus politiques, qui s'engageraient, sur leur parole, à ne prendre part à aucune expédi-

Digitized by Google

tion dirigée contre le gouvernement existant en Portugal.

Cette condition ne fut pas acceptée, et les vaisseaux portugais furent conduits à Brest, où ils restèrent jusqu'à l'entière exécution du traité, par le gouvernement portugais.

Occupation d'Ancône. — En 1832, à la suite des troubles révolutionnaires survenus dans les États romains, les troupes autrichiennes occupèrent, dans les États du Pape, la Romagne et les légations. Cette mesure excita en France des inquiétudes auxquelles le ministère crut devoir mettre un terme, en faisant occuper, par des troupes françaises, quelque ville des États pontificaux assez importante pour servir de garantie à l'évacuation du pays occupé par les Autrichiens, dès que cette occupation ne serait plus reconnue nécessaire.

Deux bataillons de guerre du 66e de ligne, formant ensemble 1,100 hommes, embarqués en toute hâte à Toulon, sur un vaisseau, *le Suffren*, et deux frégates, mirent à la voile le 7 février, sous les ordres du capitaine de vaisseau Gallois, et du colonel Combes. Le général Cubières, nommé au commandement de l'expédition, devait ne pas tarder à la rejoindre. Deux corvettes de charge, ayant à bord le 3e bataillon du 66e régiment, et une compagnie d'artillerie avec une batterie montée, appareillèrent quelques jours plus tard; mais des avaries majeures forcèrent l'une de ces corvettes à revenir à Toulon.

Le Suffren et les deux frégates qui formaient la première division navale, partie de Toulon, parurent le 22 février en vue d'Ancône. La nuit venue, les dispositions furent faites pour le débarquement. Une partie des troupes descendit à terre à trois heures du matin, et marcha sur la ville, dont on trouva les portes fermées.

Les officiers pontificaux ayant refusé de les ouvrir, le colonel Combes n'hésita pas à exécuter la mission confiée à l'expédition. — Une des portes fut enfoncée à coups de hache par les sapeurs du 66e, aidés de quelques matelots. Les Français entrèrent immédiatement dans Ancône, et se dirigèrent vers les différents postes occupés par les pontificaux; ceux-ci furent désarmés, et à la pointe du jour, toute la ville était au pouvoir des Français.

Pendant ce temps-là, le débarquement de toutes les troupes s'était effectué. — A midi, le colonel Combes prit avec lui un bataillon, et se porta à la citadelle. Il somma le commandant de recevoir garnison française, et après quelques négociations entre ces deux officiers, il fut convenu qu'on introduirait dans la place une force égale aux troupes pontificales; que le service serait fait concurremment par les soldats des deux nations, et que le drapeau du Pape resterait arboré sur la citadelle, à côté du drapeau français.

Le général Cubières, arrivé à Ancône peu de temps après, publia une proclamation toute pacifique, où il annonçait aux habitants que la mission qu'il avait à remplir, accomplie avec loyauté, resserrerait les liens d'amitié qui unissaient depuis long-temps la France et les États de l'église; il s'empressa d'effacer, par de nouvelles mesures, tout ce qu'il y avait eu de brusque et d'inusité dans le premier moment de l'occupation; il désavoua toute idée de capitulation pour les troupes pontificales. — Ce fut vainement: le gouvernement pontifical était irrité, et les troupes, ainsi que les autorités, reçurent l'ordre de quitter la ville. Le pape prescrivit en outre d'enlever des édifices publics les drapeaux, insignes et armes du saint-siége; enfin, le gouvernement de la province fut transporté à Osimo.

La question avait cessé d'être militaire et était devenue diplomatique. — Les négociations commencèrent; malgré les réclamations du gouvernement romain, le gouvernement français ne consentit à ordonner l'évacuation d'Ancône que lorsque les Autrichiens eurent eux-mêmes évacué les légations. — Les troupes françaises ont quitté Ancône au commencement de l'année 1837.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1831.

AVRIL. Expédition du général Berthezène sur la Chiffa et le Mézafran.
15 — Le consul français quitte Lisbonne.
— — Blocus des ports portugais.
MAI. Expédition à l'est de la Metidja.
25 JUIN. Départ d'une nouvelle expédition contre Medeah.
30 — Combat sur l'Atlas.
8 JUILLET. Arrivée d'une flotte française devant l'embouchure du Tage.
11 — La flotte force l'entrée du Tage.
14 — Traité imposé au gouvernement portugais.
17 — 1er Attaque de la ferme-modèle par les Arabes.
18 — 2e Attaque. — Les Arabes sont repoussés.
22 — Combat de L'Oued-Kermès. — Défaite du fils du bey de Tittery.
DÉCEMBRE. Le duc de Rovigo devient gouverneur général d'Alger.

1832.

7 FÉVRIER. Départ d'une expédition pour l'Italie.
22-23 — Occupation d'Ancône.
25 MARS. Prise de Bone.
3-8 MAI. Attaques des Arabes contre Oran. — Elles sont repoussées.
SEPTEMBRE. Attaque infructueuse de Bone par les Arabes.
2 OCTOBRE. Combat de Bouffarick.
23 — Attaque d'Oran.
26-27 — Attaque et combat de la ferme-modèle.
10 NOVEMBRE. Nouvelle et infructueuse attaque d'Oran par les Arabes.
21 — Nouvelle expédition sur Blida.

Digitized by Google

1832. — SIÈGE ET PRISE DE LA CITADELLE D'ANVERS.

SOMMAIRE.

Motifs de l'expédition contre la citadelle d'Anvers. — Force et composition de l'armée du Nord. — Entrée en Belgique. — Sommation au gouverneur de la citadelle d'Anvers. — Ouverture de la tranchée. — Commencement du siége. — Prise de la lunette Saint-Laurent. — Suite du siége. — Capitulation de la citadelle. — Combat de Doël. — Retour de l'armée en France.

ARMÉE FRANÇAISE.

Général en chef. — Le maréchal Gérard.

GARNISON HOLLANDAISE.

Commandant. — Le lieutenant général Chassé.

Motifs de l'expédition contre la citadelle d'Anvers. — On connaît les événements qui suivirent la révolution belge, l'élection à la royauté du duc de Nemours, non ratifiée par le roi des Français, et enfin l'élection définitive du prince Léopold de Saxe-Cobourg, comme roi des Belges. — La guerre devint imminente entre la Hollande et la Belgique; les protocoles des diplomates réussirent long-temps à l'empêcher. Mais enfin, le refus des Hollandais de remettre aux Belges la citadelle d'Anvers et les forts qui, aux termes du traité de partage, devaient appartenir à ces derniers, donna lieu à l'ouverture des hostilités.

La ville d'Anvers était depuis long-temps dans la possession des Belges, mais la citadelle était restée au pouvoir des Hollandais. La citadelle commande la navigation de l'Escaut, et la ville est entièrement à sa merci. Au-dessous de la ville sont d'autres forts des deux côtés du fleuve, et, entre autres, Liefkenshœck, sur la rive gauche, et Lillo sur la rive droite. La citadelle s'élève sur cette même rive, au-dessus d'Anvers, dont elle n'est séparée que par une esplanade. Elle fut bâtie par le duc d'Albe, pendant l'insurrection des Pays-Bas, dans le XVIe siècle, et a toujours passé pour une des plus fortes de l'Europe. A l'ouest, elle est protégée par un ouvrage avancé nommé *la tête de Flandres*, et par l'Escaut, dont la largeur et la profondeur sont considérables. Ce fleuve fournit aux fossés de la place les eaux qu'on y retient par des écluses à la marée descendante. Du côté de la terre, la citadelle est couverte par plusieurs forts, dont le principal est *la lunette Saint-Laurent.*

Au mois de novembre 1832, une flottille de canonnières hollandaises était mouillée dans l'Escaut, à portée de défendre la tête de Flandres et la citadelle. La garnison de la citadelle se composait de 4,000 hommes commandés par le général Chassé, officier aussi brave qu'expérimenté, qui avait ordre de résister jusqu'à la dernière extrémité et qui y était résolu.

Le gouvernement hollandais, dans la prévoyance d'événements ultérieurs, avait mis son armée sur pied et appelé la landsturm à la défense du pays. La Prusse avait fait traverser le Rhin à un corps d'observation qui prit position sur la Meuse. Ce mouvement de la Prusse avait déterminé le gouvernement français à rassembler une armée de réserve sur la Moselle, destinée à appuyer au besoin l'armée du Nord, qui, à défaut des Belges empêchés par les ordres de la diplomatie, allait être chargée de prendre la citadelle et les forts d'Anvers. «Ainsi, dit une relation contemporaine, sur la surface relativement si petite, qui s'étend entre le Rhin, la Moselle et la mer du Nord, et ne comprend guère que deux degrés géographiques, on voyait flotter les bannières de quatre nations qui semblaient prêtes à s'entrechoquer : 120,000 Hollandais impatients de reprendre le beau pays dont le congrès de Vienne les avait dotés; 100,000 Belges, mécontents des ordres diplomatiques qui leur défendaient d'en finir, à eux seuls, avec la Hollande, 80,000 Prussiens sur le Rhin; 70,000 Français en Belgique; enfin, sur la Moselle, 30,000 autres Français attendant des adversaires. Tout compté, ce coin du continent renfermait 400,000 hommes, partagés par parties égales entre les deux principes politiques qui se disputent l'Europe.»

Force et composition de l'armée du Nord. — L'armée du Nord, placée sous les ordres du maréchal Gérard, ayant le général Saint-Cyr-Nugues pour chef d'état-major général, se composait d'environ 70,000 hommes, et était ainsi divisée :

Avant-garde, commandée par le duc d'Orléans. — 20e léger, 1er hussards, 1er lanciers (le duc de Nemours accompagnait son frère).

Quatre divisions d'infanterie :

1re *Division.* — Général Tiburce Sébastiani. — Brigade Harlet (11e léger, 5e de ligne). — Brigade de Rumigny (8e et 19e de ligne).

2e *Division.* — Général Achard. — Brigade Castellane (8e léger, 12e de ligne). — Brigade Voirol (22e et 39e de ligne).

3e *Division.* — Général Jamin. — Brigade Zœpfel (19e léger et 18e de ligne). — Brigade Georges (52e et 58e de ligne).

4e *Division.* — Général Fabre. — Brigade Rapatel (7e et 25e de ligne). — Brigade d'Hemicourt (61e et 63e de ligne).

Deux brigades et deux divisions de cavalerie :

Brigade Lavoestine (7e et 8e chasseurs).

Brigade Simonneau (4e chasseurs, 5e hussards).

Division Dejean. — Brigade de Rigny (2e hussards, 1er chasseurs). — Brigade Latour-Maubourg (5e et 16e dragons).

Division Gentil-Saint-Alphonse. — Brigade Villate (1er et 4e cuirassiers). — Brigade Gusler (9e et 10e cuirassiers.)

Une cinquième division, dite de réserve, se formait

à Valenciennes, Lille et Maubeuge; elle était commandée par le général Schramm, qui avait sous ses ordres les généraux Rulhière et Durocheret.

Le général Haxo commandait le génie, et le général Neigre l'artillerie.

Entrée en Belgique. — Sommation au gouverneur de la citadelle d'Anvers. — L'armée du Nord entra en Belgique le 15 novembre. — Le 22, elle était réunie autour de la citadelle d'Anvers. — Les divisions Jamin et Achard, éclairées par plusieurs brigades de cavalerie légère, furent placées sur les routes de Breda et de Berg-op-Zoom pour empêcher l'armée hollandaise de porter secours aux assiégés. — La division Tiburce Sébastiani se porta sur la rive gauche de l'Escaut, afin de surveiller les forts et d'empêcher les communications avec la citadelle par le fleuve.

Le 30 novembre, tous les préparatifs préliminaires, tels que l'emplacement du matériel, la confection des fascines, des gabions, et le travail des projectiles étant achevés, le maréchal Gérard somma le général Chassé de rendre la citadelle. Le but principal de la sommation était en réalité de s'entendre sur la neutralité de la ville. Le maréchal annonça qu'il dirigerait son attaque sur les points extérieurs; qu'il ne se prévaudrait pas des avantages que lui présentaient la faiblesse de la place du côté de la ville, et le couvert des maisons; et qu'ainsi il espérait que, conformément aux lois de la guerre et aux usages constamment observés, la ville ne serait pas exposée au feu des assiégés. «Un bombardement, ajoutait le maréchal, serait un acte de barbarie inutile et une calamité pour le commerce de toutes les nations, dont la France et l'Angleterre ne manqueraient pas d'exiger la réparation.» — Le général Chassé demanda que son adversaire s'abstînt de se servir, non-seulement des fortifications de la ville, mais même de tous les ouvrages extérieurs, et entre autres du fort de Montebello, qu'il en faisait dépendre. Il prétendit aussi conserver les communications libres avec la Hollande par l'Escaut; ce que le maréchal Gérard refusa; car c'eût été assiéger son ennemi sans le bloquer. — Le maréchal rappela les siéges de 1746 et de 1792, dans lesquels la ville avait été considérée comme neutre, sans que les assiégeants abandonnassent le droit de faire concourir les ouvrages extérieurs à leurs opérations. — Le général Chassé déclara que le premier coup de canon tiré de ces ouvrages signifierait pour lui que la ville prenait part au siége, et qu'il agirait en conséquence. Cette déclaration jeta la terreur dans la ville d'Anvers. Un grand nombre de ses habitants, quoiqu'au fort de l'hiver, partirent emportant leurs effets les plus précieux.

Ouverture de la tranchée. — Commencement du siége. — La tranchée fut ouverte dans la nuit du 29 au 30 novembre, sous le commandement du duc d'Orléans, à trois cents mètres de distance des ouvrages les plus avancés de la citadelle. Malgré le vent, le froid et les pluies continuelles qui défonçaient les chemins, noyaient la plaine et forçaient les hommes à rester dans la boue jusqu'aux genoux, les travaux furent poussés avec audace, intelligence et promptitude.

Le 3 décembre, la seconde parallèle était établie. Le 4, l'artillerie française, dont plusieurs batteries avaient été armées sous la mitraille de l'ennemi, commença son feu avec quatre-vingt-deux pièces de gros calibre, bientôt augmentées de vingt-deux mortiers. A l'aide de ce feu, dirigé contre la lunette Saint-Laurent et le corps de la citadelle, les travaux furent continués avec une nouvelle activité.

Nuit et jour, cent quatre pièces d'artillerie faisient pleuvoir les boulets et les bombes sur la citadelle, brûlant, écrasant, renversant tout ce qu'ils atteignaient. Les assiégés ripostaient avec une égale vigueur, et leur feu était bien dirigé, grâce à la clarté de la lune, circonstance qui rendait plus difficiles les cheminements devant la lunette Saint-Laurent.

Prise de la lunette Saint-Laurent. — Cependant les travaux contre ce fort avançaient rapidement.

«Le mineur qui, dans la nuit du 10 au 11 décembre, avait été, à l'aide d'un radeau, attaché à l'escarpe de la lunette Saint-Laurent, continua son travail dans les nuits suivantes, avec beaucoup de difficultés et de peines. Dans la journée du 13, un mineur fut presque enterré sous un éboulement. Malgré les obstacles, la mine fut prête à jouer le 14. Le capitaine des mineurs, Jallot, conduisit parfaitement cette opération délicate, dans laquelle les mineurs méritèrent les plus grands éloges, particulièrement le sergent Fabre.

«Au soir, trois radeaux nouveaux furent lancés, et avec des fascines garnies de pierres, on combla le fossé pour faire un pont à la troupe qui devait escalader la brèche aussitôt après l'explosion de la mine. Trois compagnies d'élite du 65e furent commandées pour l'assaut, et réunies près de l'emplacement où elles devaient agir. L'établissement du pont employa une grande partie de la nuit; les travailleurs montrèrent un grand zèle, encouragés par l'exemple des sergents de sapeurs Bousquette, Hébrard et Delair. On eut soin d'occuper constamment l'attention de l'ennemi par un feu soutenu d'artillerie et de mousqueterie. Vers cinq heures du matin la mine sauta, et produisit une brèche praticable; mais l'explosion endommagea le pont; il fallut encore perdre une demi-heure de nuit pour le réparer. Le succès de l'opération, que dirigeait habilement le général Haxo, dépendait beaucoup de la promptitude, il fallait qu'en s'emparant de la lunette, les troupes eussent le temps de s'y loger avant le jour, et de s'y bien établir, malgré le feu de la place. Le lieutenant-colonel Vaillant, et le garde du génie Négrier, allèrent seuls avec intrépidité reconnaître la brèche, et à leur retour les troupes furent mises en mouvement.

«La deuxième compagnie de grenadiers du 65e, commandée par le lieutenant Duverger, en l'absence du capitaine Guillaume, blessé, le 11, dans la tranchée, et la troisième des voltigeurs, commandée par le capitaine Courant, traversèrent le pont en silence, montèrent au sommet de la brèche, et sans tirer, suivant

Digitized by Google

l'ordre donné, s'élancèrent à la baïonnette sur les troupes hollandaises qui occupaient l'intérieur de la lunette. Presque en même temps, la compagnie de voltigeurs du capitaine Montigny, partant de la droite, se porta sur la gorge de la lunette, tandis que 25 grenadiers, conduits par le lieutenant Boulet et l'adjudant de tranchée Carles, tournaient également la lunette par la gauche pour l'escalader à la gorge et fermer la retraite à l'ennemi. L'attaque fut si prompte et si vive, que les Hollandais purent à peine faire résistance : une trentaine parvinrent à se sauver, quelques-uns furent tués et blessés, et les autres, au nombre de 60, dont un officier, restèrent en notre pouvoir, ainsi qu'un obusier et deux mortiers [1].»

Suite du siége. — Capitulation de la citadelle. — Ce glorieux succès excita le courage de l'armée assiégeante. Le feu de l'artillerie continua à battre vigoureusement les murs de la citadelle : cette citadelle, seul point de mire d'un grand nombre de batteries, n'offrait plus déjà qu'un monceau de ruines dans son intérieur. Une dépêche du général Chassé décrit ce bombardement comme sans égal dans l'histoire. «Souvent il n'y avait pas moins de quatorze bombes dans l'air à la fois. A peine un seul bâtiment était resté debout dans la forteresse. Ses embrasures étaient détruites, ses pièces démontées; les baraques, les magasins à poudre, les casemates, réputés à l'épreuve de la bombe, avaient été percés par les projectiles des assiégeants, réduits en cendre ou écrasés. Les poternes et les communications entre les bastions étaient devenues les seules places de sûreté pour la garnison.» Les Français avaient réussi à briser l'écluse retenant les eaux du fleuve dans les fossés, qui demeurèrent dès lors à sec à chaque reflux. — Les ouvrages de l'attaque, quoique contrariés par le terrain et la saison, avançaient jour et nuit. Enfin, la contrescarpe elle-même fut minée; le feu de la garnison se soutenait avec la vigueur que permettait l'état de ses batteries; les assiégeants s'apercevaient qu'ils avaient affaire à des ennemis dignes de leur courage.

Le 21 décembre, les batteries de brèche commencèrent leur feu, et firent des ravages si terribles qu'il devint évident qu'en quarante-huit heures la brèche serait praticable pour l'assaut. Le général Chassé, jugeant impossible de tenir plus long-temps, offrit, le 23 au matin, la brèche étant ouverte à l'un des bastions, de rendre la citadelle, à condition qu'il pourrait se retirer avec sa garnison en Hollande. Le maréchal Gérard exigea que les forts de Lillo et de Liefkenshoek lui fussent aussi remis. Ces forts n'étant pas sous le commandement du général Chassé, il fallut aller chercher les ordres du roi de Hollande. En attendant, les Français prirent possession de la citadelle d'Anvers, dont les troupes hollandaises sortirent pour déposer leurs armes.

Voici en quels termes le général Chassé rendit compte, le 24 décembre, au ministre de la guerre hollandais, des derniers actes de sa défense et des motifs qui le portèrent à capituler.

«Les obstacles toujours croissants qui s'opposent à ce que je puisse défendre plus long-temps avec honneur le poste qui m'a été confié, m'ont obligé, malgré moi, d'entrer en négociation avec l'ennemi.

«Les fatigues et les privations que les soldats ont éprouvées depuis trois semaines sont au-delà de toute expression, et ont entièrement épuisé les forces de la garnison.

«Il faut ajouter à cela que l'eau potable a tellement diminué depuis que l'ennemi a mis à sec les fossés de la citadelle, que ce n'est que par les plus grands efforts que l'on peut se procurer l'eau absolument nécessaire, et, pour surcroît de malheur, les deux derniers puits qui nous restaient ont été détruits dans la nuit dernière par les bombes de l'ennemi. Tous les bâtiments qui avaient été mis à l'épreuve de la bombe sont entièrement ruinés, ce qui fait que la garnison est entassée dans les poternes : les communications et galeries pour se mettre à l'abri d'un bombardement si formidable, ne peuvent presque plus servir à lui donner le moindre repos.

«L'hôpital casematé, où se trouvent les hommes blessés et amputés qui n'ont pu être transportés ailleurs, est sur le point de s'écrouler à chaque minute, et d'écraser dans sa chute tous ces malheureux ensemble.

«A la face gauche du bastion n° 2, l'ennemi a fait une brèche qui a 80 à 100 aunes de largeur, et qui a comblé près de la moitié du fossé.

«La descente du fossé est effectuée, et il suffit que l'ennemi fasse éclater la mine pour que la contrescarpe tombe dans le fossé, et rende par conséquent l'assaut praticable.

«Croyant ainsi qu'il me serait impossible de repousser l'assaut, et qu'en nous y opposant témérairement nous pourrions perdre la gloire qui a été acquise jusqu'ici, j'ai proposé au maréchal Gérard de nous retirer et d'évacuer la citadelle comme il me l'avait demandé le 30 novembre dernier. Cette proposition ayant été repoussée, et après avoir passé toute la journée à parlementer, j'ai finalement, de commun accord avec le conseil de défense, conclu la capitulation dont j'ai l'honneur de joindre copie à la présente.

«J'ai offert de rester prisonnier de guerre avec quelques-uns de mes officiers, à condition que le restant de la garnison pourrait retourner dans les provinces septentrionales; mais cette offre a été faite en vain.

«V. Exc. verra par l'article additionnel, que la flottille stationnée devant la ville n'est pas comprise dans la capitulation. Cet article a été inséré sur la demande du capitaine de marine Koopman.....

«Ce jour est le plus infortuné de ma vie; j'aurais volontiers fini ici mon existence par une mort glorieuse, mais cela ne m'a pas été permis.»

Combat de Doël. — Tandis que le général Chassé cédait ainsi au courage de l'armée française, l'escadre hollandaise et la garnison du fort de Liefkenshoek faisaient, le 23 décembre au matin, contre la digue de Doël, une tentative dont le général Tiburce Sébastiani rendit ainsi compte au maréchal commandant en chef.

[1] *Ordre du jour* de l'armée du Nord du 16 décembre 1832.

Digitized by Google

«L'escadre, composée d'une frégate, de deux corvettes, trois bateaux à vapeur et une vingtaine de canonnières, avait descendu la rivière et s'était placée vis-à-vis la digue de Doël. Sur chaque bateau à vapeur, il y avait 3 à 400 hommes de débarquement. Des barques portant des hommes et de l'artillerie, sorties de Liefkenshoek, se sont en même temps avancées sur l'inondation, pendant qu'une sortie de la garnison se dirigeait le long de la mer sous la protection de leurs canonnières. Les bateaux qui étaient dans l'inondation sont venus débarquer les hommes qu'ils avaient à bord sur la digue près du point où elle se réunit à celle qui contient l'inondation. Les bateaux à vapeur ont mis à terre les hommes qu'ils avaient été chercher à Lillo, et tous ensemble se sont précipités sur le premier poste que nous avons à la jonction de ces deux digues. Aux premiers coups de fusil, un bataillon s'est porté sur le point attaqué : une vive fusillade s'est engagée, et après un feu de quelques moments, nos troupes ont abordé l'ennemi à la baïonnette, l'ont culbuté, et se sont ensuite avancées sur la digue en battant la charge. Cette attaque vigoureuse a ébranlé les Hollandais; ils se sont retirés en désordre; ils ont regagné avec peine leurs embarcations, et ceux qui faisaient partie de la garnison sont rentrés dans le fort, poursuivis par nos soldats, qui se sont avancés jusqu'à portée de fusil de la place, dont le feu à mitraille les a empêchés de pénétrer plus loin.

«J'ai fait aussitôt border les banquettes que j'ai fait pratiquer derrière la digue, et nos soldats ont commencé à tirer sur l'escadre, qui était à portée de pistolet. Le combat s'est soutenu jusque vers trois heures; les bâtiments se sont ensuite fait remorquer par les bateaux à vapeur, et ont été se réfugier sous le feu des forts de Liefkenshoek et Lillo.

«Nous avons eu une douzaine d'hommes tués et une quarantaine de blessés, dont plusieurs très grièvement. Nos troupes ont été admirables sous le feu d'une canonnade à laquelle nous ne pouvions répondre, puisque nous étions sans artillerie; elles sont restées impassibles, et on n'a entendu d'autres cris dans les rangs que celui d'en avant! en avant! lorsque l'ennemi s'est présenté sur nos digues. Cependant l'escadre a tiré près de six heures; deux cents pièces de canon faisaient feu, et la mitraille pleuvait de toutes parts, de manière à étonner les soldats les plus aguerris.

«Les digues sont restées jonchées de cadavres hollandais, parmi lesquels on remarquait l'officier qui commandait le débarquement sur la plage.»

Retour de l'armée en France. — Le roi de Hollande accorda les plus grands éloges à la défense faite par le général Chassé; mais il s'obstina à ne point ordonner la remise des forts demandée comme condition de la libération de la garnison de la citadelle d'Anvers.

Le maréchal Gérard, qui, dans ses rapports avec le général Chassé, avait montré la bienveillance et les égards que se doivent des ennemis qui s'estiment, offrit de laisser la garnison retourner en Hollande, si elle s'engageait à ne point porter les armes contre la France ou ses alliés, et particulièrement contre la Belgique. Le général Chassé refusa cette proposition, et préféra se rendre en France avec ses troupes comme prisonnier de guerre.

La citadelle d'Anvers fut remise aux Belges, et l'armée du Nord reprit la route de France. — Avant de s'éloigner d'Anvers le maréchal qui la commandait lui adressa un ordre du jour dont nous extrairons les passages suivants :

«Depuis la formation de l'armée du Nord, le bon esprit des militaires qui la composent, leur discipline, leur conduite, ont certainement soutenu sa bonne réputation tant au dedans qu'au dehors. Dans la première expédition qui nous a menés l'an dernier en Belgique, pour secourir un allié, la rapidité de notre marche et la promptitude du résultat avaient annoncé ce que les soldats pourraient faire devant un ennemi qui les attendrait.

«Cette année les Hollandais nous ont attendus à Anvers, et l'armée a prouvé qu'elle savait joindre la constance à la valeur, qu'elle brave les dangers comme elle supporte les privations et les fatigues.

«La résistance opiniâtre des Hollandais derrière des fossés et des murs, a retenu, pendant vingt-quatre jours et vingt-cinq nuits, les soldats dans la tranchée avec la pluie, la boue et le froid, par des travaux et des périls continuels sous le feu de la place.

«Les sapeurs et les mineurs, les canonniers, les soldats d'infanterie n'ont pas cessé un jour ou un instant de se montrer gais, obéissants, braves et animés d'honneur.

«Dans ce siége mémorable, il a été ouvert 14,000 mètres de tranchée; il a été tiré 63,000 coups par l'artillerie; il a été pris à l'ennemi par capitulation 5,000 soldats de diverses armes, dont 185 officiers; nous avons eu 608 tués.

«Toutes les armes ont fait leur devoir; tous les services, y compris celui de santé, ont donné des preuves de dévouement. Les soldats ont campé, ont bivouaqué, ont quelquefois doublé et triplé le service sans se plaindre. Les blessés ont fait preuve de courage.

«Le maréchal, commandant en chef, ne peut retracer une si belle conduite sans répéter à toute l'armée, qu'il sait pour ainsi dire ce que chacun a fait, qu'il apprécie ce que chaque soldat vaut, et qu'il sera heureux de faire récompenser tous les services.»

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1832.

15 NOVEMBRE. Entrée des Français en Belgique.
22 — Arrivée de l'armée du Nord devant Anvers.
29-30 — Ouverture de la tranchée.
30 — Sommation au gouverneur de la citadelle d'Anvers. — Il refuse de se rendre.
4 DÉCEMBRE. Les batteries ouvrent leur feu.
14 — Prise de la lunette Saint-Laurent.
21 — Ouverture de la brèche.
23 — Le général Chassé demande à capituler.
— — Combat de la digue de Doël.
24 — Entrée des Français dans la citadelle d'Anvers.
31 — Retour de l'armée du Nord en France.

Digitized by Google

1833 A 1837. — OPERATIONS EN AFRIQUE.

GUERRE CONTRE ABD-EL-KADER. — EXPÉDITIONS DE MASCARA, DE TLEMECEN, COMBAT DE LA SICKACK. — TRAITÉ DE PAIX.

SOMMAIRE.

Opérations en 1833.— Abd-el-Kader. — Attaque d'Oran par les Arabes. — Occupation d'Arzew et de Mostaganem. — Occupation de Bougie. — Combat contre les Hadjoutes. — Nouveaux combats dans la province d'Oran. — Opérations en 1834.— Traité avec Abd-el-Kader. —Achmet-Bey.— Belle défense de Bougie.— Défaite des troupes du bey de Constantine. — Opérations en 1835. — Nouvelle attaque de Bougie. — Intrigues d'Abd-el-Kader. — Combat de la Sig. — Désastre de la Macta. — Le maréchal Clausel reprend le commandement. Défaite des Hadjoutes et du bey de Miliana. — Attaque d'Oran par Abd el-Kader. — Elle est repoussée. — Expédition contre Mascara. — Départ de l'expédition. — Combat de Sidi-Emburuk. — Arrivée et séjour à Mascara. — Destruction de cette ville. — Départ. — Mauvais temps. — Difficultés de la retraite. — Arrivée à Mostaganem. — 1836. — Expédition de Tlemecen. — Occupation de Tlemecen. — Combat de Sassef et reconnaissance des sources de la Tafna. — Combat de la Tafna. — Retour à Oran. — Nouvelle expédition sur Medeah. — Ouverture d'une route à travers l'Atlas. — Établissement du camp de la Tafna. — Combat de la Tafna. — Situation critique du général d'Arlanges. — Expédition contre Abd-el-Kader. — Marche sur Oran. — Marche sur Tlemecen. — Combat de la Sassef. — Entrée à Tlemecen et retour à la Tafna. — Combat de la Sickak. — Ravitaillement de Tlemecen. — Fin de l'expédition. — Combats dans la province d'Oran. — Expédition contre les Hadjoutes et les Mouzaias. — Attaque du camp de Bouffarick.— 1837.— Paix avec Abd el Kader.

ARMÉE FRANÇAISE.

Généraux en chef :

Le général Savary, duc de Rovigo, du 25 décembre 1831 au 4 mars 1833 ;
Le général Avizard, du 4 mars au 20 avril 1833 ;
Le général Voirol, du 29 avril 1833 au 27 juillet 1834.

Gouverneurs généraux :

Le général comte d'Erlon, du 27 juillet 1834 au 8 juillet 1835 ;
Le maréchal Clausel, du 8 juillet 1835 au 12 février 1837 ;
Le général Damrémont, du 12 février au 12 octobre 1837.

Nota. Les généraux Rapatel et Négrier ont rempli, le premier surtout, pendant assez long-temps, en l'absence du maréchal Clausel, les fonctions intérimaires de gouverneur général.

Opérations en 1833. — *Abd-el-Kader. — Attaque d'Oran par les Arabes.* — Les hostilités éclatèrent en 1833 sur plusieurs points de la Régence d'Alger; elles commencèrent d'abord dans la province d'Oran. — Depuis l'occupation de cette ville, les Garabats, dont les nombreuses et belliqueuses tribus habitaient la vallée de la Sig, à douze lieues d'Oran, n'avaient cessé de lutter contre la domination française : ils se rapprochèrent même de la ville pour être plus à portée de nuire, et vinrent établir leurs *douars* à six lieues d'Oran. Le général Desmichels, commandant la division française, résolut de se débarrasser de ces dangereux voisins. Il dirigea contre eux, dans la nuit du 7 au 8 mai, 2,000 hommes de toutes armes, et réussit à surprendre et à enlever quatre de leurs camps. Les Garabats dispersés s'éloignèrent d'abord sans résister; mais lorsque le général Desmichels se remit en marche vers Oran, il fut vivement poursuivi : les Arabes ne cessèrent leurs attaques énergiques que lorsqu'ils furent découragés par le non succès d'une charge désespérée de tous leurs cavaliers. 300 Arabes tués, leurs camps détruits, leurs femmes et leurs enfants prisonniers, leurs troupeaux enlevés, furent les résultats de ce brillant coup de main.

Le mouvement hostile contre les Garabats fut suivi d'une attaque générale des Arabes contre la division d'Oran. Le 25 mai, plusieurs tribus réunies sous les ordres de l'actif Abd-el-Kader, qui devenu chef de la ville de Mascara à la fin de l'année 1832, avait pris le titre de bey de la province, s'avancèrent, au nombre de 9,000 cavaliers et de 1,000 fantassins, et établirent deux camps à trois lieues d'Oran. — Ainsi menacé, le général Desmichels fit jeter, le 26, en avant de la place, les fondations d'un blockaus destiné à couvrir les fortifications non encore achevées. Le 27 au matin, deux colonnes arabes se portèrent contre la ville et contre le blockaus. Un combat acharné s'engagea. Pendant long-temps la cavalerie ennemie ne cessa de charger et d'être repoussée par le feu parfaitement nourri et dirigé des tirailleurs et de l'artillerie; ce ne fut qu'à trois heures de l'après-midi, et lorsqu'il avait eu plus de 800 hommes blessés ou tués, qu'Abd-el-Kader se décida à la retraite. Il n'avait pas même pu réussir à interrompre les travaux du blockaus. — Quelques attaques tentées les jours suivants n'ayant pas eu plus de succès, les Arabes découragés levèrent leurs camps dans la nuit du 31 mai au 1er juin, et disparurent. La division française ne comptait que deux morts et une trentaine de blessés. Elle recueillit les fruits de son intrépidité. Les tribus amies resserrèrent leur alliance, et plusieurs tribus ennemies, parmi lesquelles se trouvaient les Garabats, firent leur soumission.

Occupation d'Arzew et de Mostaganem. — Le général Desmichels avait été chargé d'une expédition dont il s'occupa dès que l'état des fortifications d'Oran fut assez satisfaisant pour ne lui laisser aucune inquiétude sur cette ville. Voici ce dont il s'agissait. — Entre Alger et Oran, à douze lieues de cette dernière ville, dans un beau golfe, est situé Arzew, port

Digitized by Google

sûr et commode par lequel les Kabayles recevaient de l'étranger des armes et des munitions, et vendaient les produits qu'ils ne voulaient pas apporter aux marchés français. L'occupation de ce port devait faciliter l'attaque de l'importante ville de Mostaganem, placée dans le voisinage. La prise d'Arzew fut résolue. Le général Desmichels ayant fait investir cette ville par terre et par mer, y entra le 5 juin : il s'y établit, et en assura la possession aux Français par des fortifications promptement achevées.

Mostaganem était occupée au nom des Français par une garnison turque, que des rapports présentaient comme disposée à livrer la place à Abd-el-Kader. Le général Desmichels agit de manière à prévenir cette trahison. Il s'embarqua avec 1.400 hommes sur une flottille escortée par la frégate *la Victoire*. — Son projet était de débarquer sur la plage même de Mostaganem, mais les vents n'étant pas favorables, il prit terre le 27 juillet, à cinq heures de marche de la ville. Le lendemain, après avoir triomphé d'une vive résistance que lui opposèrent des Arabes embusqués derrière les murs et dans les jardins d'un village, la petite division française entra dans Mostaganem. — La garnison turque, prise au dépourvu, protesta de son dévouement et fut admise à faire le service de la place concurremment avec les Français. — Tout en prenant des mesures pour ne pas blesser la population de la ville, le général ne négligea rien pour se fortifier à la hâte dans sa position. Les Kabayles se réunissaient pour l'attaquer; il n'y avait pas de temps à perdre. Dès le 29, l'ennemi se présenta avec résolution; interrompues le 30, les attaques recommencèrent le 31 juillet et le 1er août avec la plus grande énergie. Les Arabes furent repoussés dans toutes leurs tentatives avec des pertes considérables. Le général Desmichels retourna le 2 août à Oran. — Ces combats acharnés n'étaient que les préludes d'affaires plus sérieuses; le courage de la faible garnison laissée à Mostaganem fut mis bientôt à de rudes épreuves. — Abd-el-Kader fit un appel à toutes les tribus de la province de Mascara, et les lança en masse sur Mostaganem. Du 5 au 9 août, les Arabes, revenant toujours à l'attaque quoique toujours inutilement, ne cessèrent de se précipiter avec rage contre les fortifications encore incomplètes; mais enfin, lassés par la constance et par l'intrépidité des Français qui, craignant de manquer de munitions, combattirent autant que possible à l'arme blanche, ils se retirèrent après avoir essuyé des pertes énormes.

Occupation de Bougie. — Le port de Bougie, situé à l'est d'Alger, entre Alger et Bone, offrait au bey de Constantine, ennemi des Français, les mêmes avantages que celui d'Arzew au bey de Mascara; le gouvernement français résolut de le faire occuper. — Le 22 septembre, une flottille, sous les ordres du capitaine Parseval-Deschênes, composée d'une frégate, de quelques corvettes, de plusieurs bricks, d'une quinzaine de bâtiments de transport, et portant 1.800 hommes commandés par le général Trézel, sortit du port de Toulon. Arrivée le 29 devant la plage de Bougie, elle fut reçue à coups de canon : le feu supérieur des bâtiments eut bientôt éteint celui de l'ennemi, et le débarquement s'effectua. Favorisés par un terrain difficile, embusqués dans des bois, dans des jardins, dans des ravins, sur des hauteurs, les Arabes résistèrent avec une valeur opiniâtre. Sept jours d'efforts acharnés suffirent à peine pour les chasser de la ville qu'on dut conquérir pied à pied, maison par maison, jardin par jardin. Enfin, le 6 octobre, Bougie était purgée de tous les ennemis, et, mise sur un bon pied de défense, n'avait plus à craindre de les y voir rentrer.

Campés sur les hautes montagnes qui dominent la ville, les Arabes ne cessaient cependant de la menacer. Le 12 octobre, les positions presque inaccessibles où ils se croyaient hors de toute atteinte, furent abordées et enlevées à la baïonnette : les Arabes, frappés de stupeur, prirent la fuite et brûlèrent un de leurs principaux camps, situé bien loin de là au milieu des terres. Vingt jours après, le 1er novembre, remis de leur consternation et stimulés par le bey de Constantine, ils reparurent devant Bougie; mais la ville, dont les fortifications étaient déjà presque entièrement achevées, n'avait rien à redouter de pareils ennemis : aussi leur fureur vint-elle se briser contre les murailles et les blockaus.

Combat contre les Hadjoutes. — Les environs d'Alger ne furent dans le courant de 1833 le théâtre d'aucun événement important. Le général en chef duc de Rovigo fut remplacé par le général Avizard, qui eut lui-même pour successeur le général Voirol : ce dernier, qui prit le commandement au mois d'avril, s'occupa sans relâche à punir les tribus arabes, telles que les Hadjoutes, et quelques autres cantonnées dans l'ouest, qui dévastaient par leurs brigandages les plaines de la Metidjah, et s'efforçaient d'entraver les communications entre les villes de Blida et de Coleah et Alger.

Le 10 septembre, le général Voirol avait conduit la commission d'enquête [1] dans la plaine de la Metidjah, jusqu'à la ville de Coleah. Trois marchands de comestibles marchant à la suite des troupes, furent surpris et massacrés par les Hadjoutes, qui firent de plus des démonstrations pour inquiéter l'expédition dans son retour à Alger, et qui détachèrent contre elle quelques tirailleurs. La veille ils avaient également assassiné un chef arabe ami des Français, après lui avoir reproché ses intelligences avec les étrangers. Le général français résolut de les châtier. Par son ordre, le général Trobriant sortit le 25 septembre du camp de Doucira, et pénétrant à la tête d'une force imposante sur le territoire des Hadjoutes, ravagea leurs récoltes et incendia leurs douars. Les Arabes qu'il n'avait pu surprendre se contentèrent de le faire suivre par quelques cavaliers, lancés en tirailleurs jusqu'aux défilés de Bouffarick; mais, effrayées de cette exécution, diverses tribus dont la soumission était douteuse, envoyèrent de nouveaux otages à Alger, et renouvelèrent leurs protestations de fidélité.

[1] Cette commission, envoyée de France, était chargée d'examiner la colonie d'Alger sous le rapport agricole et commercial.

Digitized by Google

Digitized by Google

PLAN
de la Ville et de la Citadelle
D'ANVERS
1832.

FRANCE MILITAIRE
Lunette Carnot
Lunette
Fort Montebello
F.t S.t Laurent
CITADELLE
Esplanade
F.t de Kiel
ESCAUT FL.
Fort Isabelle
TETE DE FLANDRE
Les Polders
F.t du Nord
S. Jacques
Notre Dame

[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Cathédrale d'Anvers, vue de la place verte.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Hotel de Ville d'Anvers.

Gérard.

Chassé.

Digitized by Google

Digitized by Google

Siege d'Anvers.

Digitized by Google

Nouveaux combats dans la province d'Oran. — Au moment où la garnison de Mostaganem se signalait par sa belle défense, le général Desmichels, pour opérer une diversion et pour punir les Zmelias, qui, contrairement à la foi jurée, avaient répondu les premiers à l'appel d'Abd-el-Kader, détachait contre eux le colonel l'Étang. L'expédition réussit, mais au retour les Arabes, exaspérés de la destruction de leurs tentes, de l'enlèvement de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs troupeaux, chargèrent les Français avec fureur. Accablée de soif et de fatigue, harcelée par des ennemis supérieurs en nombre, la colonne expéditionnaire allait être compromise, lorsque le général Desmichels, sorti d'Oran au bruit du canon, arriva, mit les Arabes en fuite et la dégagea.

Chaque victoire remportée par les Français amenait la soumission de quelques tribus; mais d'autres s'associaient encore aux sentiments hostiles d'Abd-el-Kader; la division d'Oran eut à combattre jusqu'à la fin de l'année. Le 10 octobre, le général Desmichels ayant conduit les membres de la commission d'enquête sur les bords du lac de Sebgha, fut attaqué par Abd-el-Kader avec 4,000 cavaliers; le 2 décembre, 6,000 Arabes, sous les ordres du même chef, chargèrent une colonne française qui revenait à Oran après une expédition contre une tribu ennemie. Dans ces deux combats, dont le dernier dura huit heures, Abd-el-Kader fut complétement défait.

Opération en 1834. — Traité avec Abd-el-Kader. — Sauf quelques brigandages des Kabayles, brigandages promptement réprimés, les provinces du centre et de l'ouest (Alger et Oran), jouirent pendant l'année 1834 d'une tranquillité qui favorisa la prospérité de la colonie. Les possessions françaises en Afrique restèrent jusqu'au 27 juillet sous les ordres et l'administration du général Voirol; à cette époque le général Drouet, comte d'Erlon, en devint le gouverneur général.

Un traité important avait été signé au commencement de l'année. En faisant occuper les ports d'Arzew et de Mostaganem, le gouvernement français avait porté un coup fatal à un de ses ennemis : Abd-el-Kader, bey de Mascara, menacé au centre de ses possessions, perdait tout débouché pour les denrées de son territoire, et tout moyen de s'approvisionner d'armes et de munitions. Lorsque cet homme habile parmi les Arabes eut compris, par le mauvais succès de ses tentatives, qu'il n'avait rien à espérer de la force, il résolut de recourir à la voie des négociations, espérant que la ruse le servirait mieux que la violence : il entra en arrangement avec le général Desmichels, gouverneur d'Oran, et consentit enfin, au mois de février 1834, en retour de grands avantages commerciaux, à faire acte de soumission envers la France.

Achmet-Bey. — Belle défense de Bougie. — Défaite des troupes du bey de Constantine. — Le bey de Constantine, Achmet, ne suivit pas l'exemple d'Abd-el-Kader; il ne négligea rien pour entretenir les hostilités dans les provinces de l'est, et il fut l'instigateur de plusieurs attaques contre les garnisons de Bone et de Bougie.

Au commencement de mars 1834, le lieutenant-colonel Duvivier, commandant en chef de Bougie, ayant appris que des rassemblements considérables d'Arabes se formaient dans les campagnes voisines, conduisit une forte reconnaissance assez avant dans les terres, rencontra les Kabayles en masse, et par d'habiles manœuvres, il leur fit essuyer de grandes pertes. Cette expédition engagea les Arabes pendant deux mois environ, à suspendre les hostilités.

A la fin du mois d'avril, le 29, les Kabayles assaillirent vivement les soldats qui travaillaient aux ouvrages avancés de Bougie : cette tentative échoua complétement. Découragés par leurs pertes et par leurs mauvais succès, ils n'osèrent plus, pendant plusieurs mois, se présenter en force devant la ville, et se contentèrent de rôder aux environs, inquiétant les petits postes de la plaine, et volant les troupeaux.

La confiance leur revint au mois de septembre : les maladies décimaient la garnison; de 3,000 hommes qui la composaient, 1,000 seulement étaient en état de combattre. Les tribus ennemies en furent informées, et se rassemblèrent en conséquence. Dans la soirée du 10 octobre, 6,000 Kabayles marchèrent sur Bougie, avec une telle espérance de victoire, que leurs femmes et leurs enfants les suivirent pour prendre part au pillage de la ville, et au massacre des Français. Le colonel Duvivier avait pris des mesures pour repousser cette attaque; mais il n'avait pas pu inspirer aux habitants la confiance dont les soldats étaient pénétrés; les négociants européens avaient mis leurs familles et leurs marchandises en sûreté, à bord des bâtiments qui se trouvaient dans le port prêts à mettre à la voile au premier signal de danger.

L'attaque commença à la nuit; des tirailleurs ennemis, répandus en grand nombre sur les hauteurs qui dominent Bougie, faisaient pleuvoir une grêle de balles dans tous les lieux découverts, tandis que le gros des bandes ennemies assaillaient avec fureur un blockhaus isolé, placé en avant d'un camp retranché couvrant la ville. Ce blockhaus n'était occupé que par vingt chasseurs et cinq artilleurs : pendant six heures consécutives, les Arabes l'entourèrent, s'efforçant d'en briser les portes et d'en saper les fondements, mais la petite garnison se défendit avec une telle intrépidité et une persévérance si héroïque, que, lassés et consternés de leurs pertes, ils se résolurent au point du jour à battre en retraite. Vingt-cinq hommes eurent ainsi la gloire de résister à 6,000 Arabes, car le reste de la garnison, retenu par les difficultés du terrain et par l'obscurité, ne put prendre part au combat que par quelques coups de canon, d'abord dirigés au hasard, et ensuite avec plus d'efficacité, lorsque les Arabes eurent dissipé les ténèbres en incendiant les palissades qui entouraient le blockhaus.

Achmet-Bey faisait la guerre, non-seulement aux Français, mais encore aux tribus qui se montraient leurs amies. — La tribu de Selma, campée du côté de Bone, à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres ayant eu ses tentes pillées et ses troupeaux enlevés

Digitized by Google

vers le milieu de novembre, par un corps de troupes du bey de Constantine, demanda vengeance et secours au général Monck d'Uzer, commandant à Bone. Le général détacha contre les pillards ennemis quelques troupes, auxquelles se réunirent un assez grand nombre de cavaliers arabes. Attaquées avec vigueur, les troupes du bey, que commandait le beau-frère même d'Achmet, et qui comptaient dans leurs rangs un corps nombreux de soldats organisés régulièrement, furent mis en pleine déroute et éprouvèrent de grandes pertes. Les Arabes auxiliaires rentrèrent en possession de ce qui leur avait été enlevé.

Ce succès décida plusieurs chefs arabes et notamment le scheik du fort de la Calle, à faire leur soumission à la France.

Opérations en 1835. — *Nouvelle attaque de Bougie.* — En 1835, les Français continuèrent à n'occuper, dans la province de l'est (Constantine), que deux points, les villes de Bone et de Bougie. — L'occupation de Bone ne fut pas contestée, durant toute l'année : pas un ennemi ne se présenta sous ses murailles. On put exécuter sans obstacles, dans les environs, quelques travaux d'agriculture et d'assainissement. Mais il n'en fut pas ainsi à Bougie ; cette ville, située au centre de peuplades belliqueuses, n'avait qu'une garnison à peine forte de 500 hommes. Cette petite troupe eut à repousser, au mois de novembre, de vives attaques. Pendant cinq jours de suite, 4,000 Kabayles l'assaillirent avec fureur. Reçus à l'arme blanche, et désespérant de vaincre la résistance des Français, les Arabes se retirèrent enfin avec une perte de cent morts et de trois cents blessés. La garnison française n'avait eu que treize morts et vingt-trois blessés. L'intrépide poignée de soldats qui s'honora par la défense de Bougie, se distingua encore vers la même époque, en enlevant une forte position qui dominait la ville, et qu'occupaient les ennemis.

Intrigues d'Abd-el-Kader. — Combat de la Sig. — Désastre de la Macta. — Le traité de 1834 servit à accroître l'influence et le pouvoir d'Abd-el-Kader, qui, doué d'un courage extraordinaire, d'une activité infatigable et d'une haute intelligence, parvint à se faire le représentant de la nationalité politique et religieuse des Arabes. Le bey de Mascara, encouragé par le succès de ses entreprises et par l'approbation des populations musulmanes, osa même passer le Chelif, limite de son territoire, et instituer en son nom des gouverneurs dans les villes de Médéah et de Miliana, que les Français avaient évacuées depuis quelques mois.

Dans le même temps il excitait secrètement les tribus arabes hostiles aux Français, à continuer la guerre qu'elles faisaient à la population européenne qui cherchait à s'établir aux environs d'Alger.

Au mois de janvier 1835, poussé à bout par les brigandages de la tribu des Hadjoutes et d'autres peuplades, le général Rapatel avait dû diriger contre ces tribus une expédition qui leur fit [essuyer] des pertes considérables, brûla leurs camps et enleva leurs troupeaux.

Au mois de mars, les brigandages, les assassinats, les oppressions des tribus amies, et les attentats de toute nature par lesquels les Hadjoutes signalaient leur haine pour les Français, se renouvelèrent ; mais le châtiment ne se fit pas attendre : pendant que le général Rapatel, marchant vers le sud, envahissait le territoire des tribus ennemies, dispersait leurs cavaliers sur les bords de la Chiffa et détruisait leur camp, une colonne française repoussait vigoureusement vers l'ouest un fort parti de cavaliers arabes qui s'étaient audacieusement avancés de ce côté. On établit ensuite, près de Mahelma, un poste fortifié, afin de couvrir cette portion du massif d'Alger.

Le général Trézel avait remplacé, dans le gouvernement de la province d'Oran, le général Desmichels, qui avait conclu le traité de 1834. Au commencement de juin, deux tribus amies des Français, les Douairs et les Zmélas, implorèrent sa protection contre les violences et les vexations que leur faisait éprouver Abd-el-Kader ; le général somma le bey de Mascara de respecter les alliés de la France. Abd-el-Kader ne tint aucun compte de cette sommation.

Le général français sortit d'Oran dans le dessein d'appuyer ses réclamations par la force. Il prit position au camp de Tlétat pendant qu'Abd-el-Kader quittait, de son côté, Mascara pour marcher à sa rencontre. — Ces démonstrations n'ayant eu aucun résultat, le général continua à se porter en avant sur la route de Mascara à Oran. Sa colonne était forte de 2,500 hommes. Le 26 juin, il arriva sur les bords de la Sig, à dix lieues d'Oran. En approchant de cette rivière, il rencontra pour la première fois l'armée ennemie forte d'environ 12,000 hommes (8,000 cavaliers et 4,000 fantassins, dont 1,200 hommes de troupes régulières) et qui, postée dans un défilé, réunissait l'avantage du terrain à celui du nombre. Le général Trézel n'hésita pas à combattre. — L'armée ennemie fut résolument attaquée ; elle opposa une résistance opiniâtre. Il y eut un moment d'incertitude et de confusion dans la colonne française ; mais celle-ci fit un effort extrême, et força le passage. Le général Trézel s'établit sur les deux rives de la Sig, dans le camp dont l'ennemi venait d'être chassé. La victoire, vivement disputée, était chèrement achetée ; la colonne française avait 52 hommes tués et 189 blessés : parmi les premiers se trouvait un fils du maréchal duc de Reggio, le brave colonel Oudinot, qui était tombé glorieusement au moment où il conduisait une charge de cavalerie pour raffermir les têtes de colonne ébranlées.

Abd-el-Kader, malgré sa défaite, malgré les pertes qu'il avait essuyées, ne semblait nullement découragé ; il avait assis son camp à une lieue des Français, dont la situation devenait critique. La petite colonne, numériquement si inférieure aux masses ennemies, était encombrée de blessés ; déjà on avait dû, pour les placer sur les voitures, jeter des bagages. Le général Trézel accueillit donc volontiers des ouvertures pacifiques qui lui furent faites par l'émir dans la journée du 27 ; mais les propositions qu'il fit de son côté étant restées sans réponse, il résolut de se mettre en retraite le lendemain et de se diriger, en suivant les rives

Digitized by Google

marécageuses de la Macta, vers le port d'Arzew, moins éloigné qu'Oran des bords de la Sig.

Le 28 juin, dès le point du jour, la colonne française commença son mouvement rétrograde. Elle marcha long-temps avec fermeté et assurance, malgré les Arabes nombreux qui tourbillonnaient dans la plaine et la harcelaient sans relâche. Vers le milieu de la journée on arriva à un passage étroit, compris entre des collines boisées et les marais de la Macta. Abd-el-Kader, saisissant l'avantage du terrain avec une grande habileté, avait déjà fait prendre à ses troupes position en avant du défilé et sur les hauteurs. La colonne française fut assaillie de toutes parts avec fureur. Elle repoussa d'abord l'attaque avec succès; mais un mouvement exécuté sans ordre, ayant laissé à découvert le centre où étaient les bagages et les blessés, les Arabes s'y précipitèrent, et la ligne fut coupée. Il s'ensuivit un moment de terreur panique et de confusion. Une partie de l'arrière-garde se jeta dans les marais et dans les taillis.

Quelques pelotons, dirigés par d'intrépides officiers, tinrent ferme, tandis que le général Trézel ramenait l'avant-garde en arrière pour dégager les équipages et les ambulances. Malheureusement déjà un grand nombre de blessés et de soldats épars étaient tombés sous les coups des Arabes. Protégée par l'artillerie, la petite colonne franchit enfin le fatal défilé et put se rallier. Elle continua sa marche, et, malgré les Arabes, arriva sous le canon d'Arzew. — Cet échec était grave : 262 hommes avaient été tués et 300 blessés. — Tous les bagages étaient perdus; des sacs, des fusils avaient été jetés par les soldats; un obusier et des caissons étaient restés au pouvoir de l'ennemi. Enfin le moral de la troupe vaincue demeurait fortement ébranlé, tandis que la victoire allait accroître l'audace des ennemis, et devenir le signal d'un redoublement d'efforts contre la domination française. Cependant l'artillerie avait causé un grand mal aux Arabes, dont plus de 3,000 étaient restés sur le champ de bataille.

Le maréchal Clausel reprend le commandement. — Défaite des Hadjoutes et du bey de Miliana. — La nouvelle du désastre de la Macta arriva en France au moment où le maréchal Clausel venait d'être donné pour successeur au général d'Erlon, et aussitôt il fut décidé qu'une expédition serait dirigée contre la ville de Mascara, chef-lieu d'Abd-el-Kader, dans la province d'Oran.

Le maréchal Clausel ne commença pas toutefois ses opérations par cette expédition importante.

Abd-el-Kader, prévenu du danger qui le menaçait, essaya de le détourner, en protestant de ses intentions pacifiques; mais voyant que ce moyen était sans résultat, il chercha son salut dans un soulèvement général des Arabes contre les Français.

Une vive fermentation agita bientôt les tribus de la province d'Alger. Dans les premiers jours du mois d'août, les Hadjoutes commirent plusieurs assassinats. Une colonne dirigée contre eux par le colonel Schauenburg, leur tua quelques hommes, et leur enleva une grande quantité de bœufs, de chevaux, de chameaux et de moutons. — Ces premières hostilités semblaient devoir être suivies de nouveaux combats, lorsque le choléra, après avoir envahi Alger, où il fit de grands ravages, se répandit dans la plaine, et, sévissant avec fureur contre la population arabe, rétablit une paix momentanée.

Les Hadjoutes et les autres tribus ne recommencèrent à manifester leurs dispositions malveillantes que lorsque le fléau eut cessé.—On apprit dans le mois de septembre que des rassemblements avaient été formés par le bey qui commandait à Miliana, au nom d'Abd-el-Kader. Dans les premiers jours d'octobre, 6,000 Arabes vinrent, sous la conduite de ce bey, insulter le camp français de Bouffarik, situé à huit lieues au sud d'Alger, au pied du versant septentrional de l'Atlas.

Le maréchal Clausel marcha lui-même vers Blida, afin de répondre à cette provocation. Il chassa les Arabes et les battit successivement aux passages de la Chiffa et de l'Oudjeyer, et au pied des montagnes, où ils opposèrent quelque résistance. — Un beau fait d'armes signala cette expédition. Le lieutenant général Rapatel, accompagné d'une quarantaine de chasseurs et d'une vingtaine d'officiers, se trouva tout à coup à l'entrée d'un défilé, en présence d'environ 300 cavaliers ennemis; il les chargea aussitôt, à la tête de sa faible escorte, avec tant de vigueur qu'il les culbuta. Le maréchal Clausel entra sans obstacle à Blida. Il revint ensuite à Bouffarik sans qu'un seul coup de fusil l'inquiétât dans son retour. Les Hadjoutes, consternés, renouvelèrent leur soumission et leurs serments tant de fois violés.

Attaque d'Oran par Abd-el-Kader. — Elle est repoussée. — Tandis que le lieutenant d'Abd-el-Kader était battu dans l'Atlas, l'émir éprouvait lui-même, dans la province d'Oran, plusieurs échecs. Les Douairs et les Zmelas (devenus nos alliés) étaient restés fidèles aux Français, et leur parti s'était grossi par l'accession de plusieurs autres tribus.

Les opérations militaires ne recommencèrent qu'à la fin du mois d'août.—D'après le conseil du général d'Arlanges, qui avait succédé au général Trézel, les Douairs et les Zmelas, ayant résolu de se rapprocher d'Oran, la garnison française sortit de la ville pour protéger la levée de leur camp. Abd-el-Kader se présenta en force, et dirigea une attaque générale contre la ligne des blockhaus qui couvrent les approches d'Oran. Il fut accueilli vigoureusement, et repoussé après avoir éprouvé de grandes pertes. — Ce succès encouragea tellement la tribu des Douairs, qu'ils entreprirent, le lendemain, contre les Beni-Hamer, partisans d'Abd-el-Kader, une expédition qui réussit complétement, et leur valut du butin et des troupeaux.

Expédition contre Mascara [1]. — L'expédition dirigée contre Abd-el-Kader se préparait avec un appareil

[1] Nous empruntons les principaux traits de l'expédition de Mascara à une relation publiée en 1836, dans *la Sentinelle de l'armée* et dans le *Journal des Débats*, relation attribuée à un des officiers principaux qui ont pris part à cette expédition.

Digitized by Google

formidable. Le duc d'Orléans, prince royal, devait y prendre part.—Tandis que les troupes se rassemblaient à Oran, le prince débarqua le 10 novembre à Alger, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Avant de commencer les opérations militaires, le maréchal Clausel avait ordonné la prise de possession de la petite île de Rachgoun, située près du rivage, à l'embouchure de la Tafna. Cette occupation, qui menaçait la côte, empêcha, comme on l'espérait, quelques tribus du littoral d'aller se joindre à l'émir. Un camp nombreux d'Arabes vint s'établir en observation en face de l'île.

La ville de Mascara, but de l'expédition, est située à douze lieues de la mer, en ligne directe, et à dix-huit lieues est-sud-est d'Oran. Cette ville, d'une assez grande importance commerciale, renfermait de nombreuses maisons, mais sa population était tellement incertaine, que le chiffre, d'après les différentes évaluations, en variait de 4,000 à 15,000. Mascara est assise sur une chaîne de collines dépendantes du petit Atlas. Des hauteurs boisées, des gorges profondes, des rivières torrentueuses et des plaines arides, rendent difficile et périlleuse la route qui mène d'Oran à cette ville C'était néanmoins à travers ces obstacles, déjà signalés par le revers du général Trézel, que les Français devaient arriver à la capitale de l'émir.

L'armée expéditionnaire, forte d'environ 10,000 hommes de toutes armes, et d'un corps auxiliaire assez nombreux de Turcs et d'Arabes, commandé par le bey français d'Oran, Ibrahim, était réunie au camp du Figuier, à quelques lieues d'Oran.

Le duc d'Orléans, qui n'exerçait aucun commandement actif, accompagnait le maréchal Clausel. La brigade d'avant-garde était placée sous le commandement du maréchal de camp Oudinot, qui avait repris du service pour venger la mort de son frère. Les autres brigades avaient pour chefs les généraux Perregaux et d'Arlanges, et le colonel Combes.

Départ de l'expédition. — Le 26 novembre, le duc d'Orléans et le maréchal partirent d'Oran pour le camp du Figuier. La route, parcourue depuis la veille par des forces considérables, était parfaitement sûre, même pour des voyageurs isolés. Le camp du Figuier était également à l'abri d'un coup de main, et l'établissement eût paru excellent, si l'on n'y eût souffert du manque d'eau. Le 27, le général Oudinot partit pour le camp du Tiélat avec sa brigade, et fut rejoint par le bey Ibrahim, qui, resté sur les derrières, s'y transporta cependant en une seule marche, et avec une ardeur qui parut de bon augure. Le 28, toute l'armée était sur le Tiélat; l'état-major général, les quatre brigades et les convois étaient campés sur la rive gauche, tandis que le commandant Lamoricière avec ses zouaves, et le bey Ibrahim avec ses Turcs, prenaient position en avant sur la rive droite. On ne reçut pas un coup de fusil cette nuit-là, mais on manqua d'eau, et il fallut qu'un gros de troupe remontât la rivière pour s'en procurer et faire boire les chameaux.

Le 29, à sept heures et demie du matin, toute l'armée se mit en marche. L'ennemi commença à voltiger sur nos flancs et à tirer quelques coups de fusil. L'armée cependant avançait sur trois colonnes, dans l'ordre suivant : la première brigade, les convois entre la seconde et la troisième, la réserve derrière les convois, la quatrième brigade fermait la marche. Cet ordre était quelquefois contrarié par les difficultés du terrain, mais on y revenait bientôt. L'armée traversa sans coup férir la forêt de Muley-Ismaël, témoin du combat livré avec tant d'audace et si peu de bonheur par le général Trézel; elle franchit ensuite l'Onyasse, torrent desséché, et reçut sur son flanc droit quelques coups de feu tirés par les Beni Hammer, et qui ne lui firent aucun mal. Epuisée de fatigue et de soif, la colonne arriva sur le Sig, vers quatre heures de l'après-midi, sans avoir pu trouver une goutte d'eau de toute la journée, et quoiqu'elle eût marché sous un soleil brûlant.

Le 30 novembre et le 1er décembre, l'armée séjourna sur la Sig, campée à peu près dans le même ordre que sur le Tiélat; l'avant-garde sur la rive droite, le reste formant un énorme carré dont un des grands côtés se prolongeait parallèlement à la Sig; et dans l'intérieur du carré, les réserves et les convois.

Le 2 décembre, le maréchal, accompagné du duc d'Orléans, ayant avec lui cinq bataillons, 300 chevaux et dix pièces d'artillerie, poussa une reconnaissance vers un camp de Bédouins que l'on apercevait à deux lieues de l'établissement français, en remontant la Sig, sur sa rive droite. La reconnaissance suivait la rive gauche. On se battit pendant cinq heures. Le camp ennemi fut enlevé. Le détachement français ne se retira qu'à la nuit, ayant trois morts et quarante-quatre blessés; les Arabes avaient perdu beaucoup plus de monde. Ce premier engagement ouvrit la campagne : il fut très-vif, et les troupes y déployèrent un grand courage.

Combat de Sidi-Emburuk. — L'armée quitta le camp de la Sig le 3 décembre, à sept heures du matin. A neuf heures, toute son arrière-gauche et une partie de ses flancs se trouvèrent engagés par le feu le plus vif. Abd-el-Kader était en avant de la tête de colonne, manœuvrant pour opérer une diversion. A deux heures, le maréchal fit faire un changement de direction à droite à ses deux premières brigades. Ce mouvement s'exécuta lentement; cependant les Arabes perdirent peu de monde. L'avantage qu'obtint le maréchal par cette manœuvre habile était plus important : les Arabes se trouvèrent coupés en deux corps; et les Beni-Hamer, qui étaient en arrière, se voyant séparés d'Abd-el-Kader, et ne recevant plus d'ordres, ayant eu d'ailleurs un très-grand nombre de tués et de blessés dans la matinée et le jour précédent, se retirèrent; la fusillade cessa, et la colonne se remit en route.

Tout à coup, comme elle arrivait vers le Sidi-Emburuk, près des marabouts de l'Habrah (les marabouts sont des mosquées isolées dans les campagnes), une vive canonnade l'arrêta : plusieurs pièces d'artillerie, étagées sur la montagne, lançaient des obus et des boulets dans les rangs de nos soldats; quelques-uns furent blessés; un voltigeur du 2e léger eut les deux

jambes emportées. Les têtes des colonnes ne paraissaient pourtant pas disposées à rétrograder; le prince et le maréchal Clausel s'y portèrent au galop, et l'attaque se prépara. — Malheureusement un ravin profond séparait encore l'artillerie française du point où il fallait la placer; mais, à force de chevaux et de bras, on parvint à faire passer six pièces, qui ouvrirent un feu très-nourri. La tête de colonne ayant continué, pendant que cette résistance s'organisait sur sa droite, à se porter en avant, fut accueillie, à quelque distance de là, par une grêle de balles: l'infanterie ennemie était embusquée sur notre gauche dans un ravin et dans des bois, et de là faisait bonne contenance. La mitraille de l'artillerie français fut dirigée contre ces troupes; en même temps l'infanterie se porta, au pas de course, sur le ravin et sur le bois. En ce moment, le duc d'Orléans, qui se trouvait sur un des points les plus exposés dans les rangs des fantassins, reçut une balle morte à la cuisse gauche: le coup était parti du bois... Deux compagnies de voltigeurs l'enlevèrent à la baïonnette. L'infanterie ennemie, établie dans le ravin, fut cernée de toutes parts: elle n'en sortit que pour périr sous le feu des tirailleurs, ou de la mitraille. Abd-el-Kader, qui avait eu son porte-étendard et son secrétaire tués à côté de lui, après avoir montré le plus grand courage et s'être promené audacieusement pendant le combat sous la mitraille, se retira avec quelques cavaliers, et disparut rapidement.

Ceci se passait sur la gauche. — La droite de la colonne n'avait pas été moins vigoureuse. Exposée au feu de l'artillerie ennemie, elle avait marché vivement; et bientôt elle se trouva garantie de la canonnade par un contre-fort de la montagne. N'ayant plus à faire qu'à la gauche de l'infanterie ennemie, elle la culbuta. Malheureusement, dans cet engagement de l'avant-garde, le général Oudinot fut blessé d'une balle à la cuisse, et forcé, après l'action, de quitter son commandement.

L'armée continua sa route vers l'Habrah, où elle s'installa à la nuit, après avoir jeté un pont sur les deux rives. Elle avait perdu dans le combat une cinquantaine d'hommes tués ou blessés.

Le 4 décembre, à sept heures, l'armée se remit en marche et passa l'Habrah. L'arrière-garde et le flanc droit de la colonne furent vivement inquiétés par une fusillade très-soutenue. Le maréchal fit appuyer à gauche, et déjà les Arabes d'Abd-el-Kader criaient *bon voyage* à nos soldats, croyant qu'ils rétrogradaient vers Mostaganem. Tout à coup, le maréchal commande tête de colonne à droite à ses deux premières brigades (le général Marbot remplaçait le général Oudinot): celle commandée par le général Perregaux aborde un mamelon qui s'élevait sur la gauche, et le couronne presque sans combat; la brigade Marbot accourt par un autre passage: les deux brigades une fois sur la crête, on reconnaît que la brigade Perregaux est sur la bonne voie; on laisse la brigade Marbot en position. Alors la brigade commandée par le général d'Arlanges reçoit l'ordre de suivre la même route que celle du général Perregaux, et fait monter les chameaux avec elle.

La brigade Combes et la réserve, sous les ordres du lieutenant-colonel Beaufort, restèrent en bas pour garder les convois et les voitures, qui ne pouvaient suivre avant que le génie n'eût exécuté des travaux assez considérables. Les trois premières brigades se portèrent seules en avant, et arrivèrent aux marabouts de Ouled-Sidi-Ibrahim, où elles s'arrêtèrent pour bivouaquer; le convoi, bien escorté, arriva un peu plus tard et en bon ordre.

Le 5 décembre, on se remit en route d'assez bonne heure. Les bagages suivaient la vallée et le cours du Rio-Salado, escortés par deux brigades. L'état-major marcha avec le général Marbot, qui manœuvra sur la droite pour couvrir les convois. Vers midi, cette brigade était attaquée par les Beni-Mougran, que le commandant Lamoricière, avec ses Zouaves et une compagnie de voltigeurs du 2e léger, mit en fuite.

Arrivée et séjour à Mascara. — Destruction de cette ville. — Le 6 décembre, au moment où l'avant-garde arrivait sur une pente qui descend à une tribu appelée *El Berg*, le caïd de cette tribu vint au-devant de nos soldats, pour les assurer de sa neutralité et de celle de tout son monde. Malgré quelques coups de fusil tirés çà et là, il devenait évident que le parti d'Abd-el-Kader, qu'on ne rencontrait plus, était dissous. Le maréchal réunit les brigades Marbot et Perregaux, et, accompagné du duc d'Orléans, se porta vivement sur Mascara, dont il était encore éloigné de trois bonnes lieues. Cette avant-garde marchait très vite. Elle arriva vers les cinq heures. Le prince et le maréchal, escortés par la cavalerie et par des Zouaves, entrèrent les premiers dans Mascara, où ils précédèrent de quelques heures les brigades Marbot et Perregaux. Les généraux d'Arlanges et Combes avaient reçu l'ordre d'arrêter leurs mouvements.

Ces deux brigades ne rejoignirent le corps principal qu'au moment de sa retraite sur Mostaganem, le maréchal ayant voulu leur éviter une fatigue inutile, et se jugeant en sûreté dans les murs de Mascara. La ville était occupée depuis quelques heures par les troupes du bey Ibrahim. A l'arrivée du maréchal, les désordres cessèrent; mais la ville était dans un état déplorable: une partie des maisons brûlaient; la plupart étaient vides; les Juifs, victimes de la rapacité et de la fureur des Arabes, pleuraient devant leurs portes; plusieurs avaient été massacrés avec leurs femmes et leurs enfants. L'arrivée des troupes françaises rendit quelque sécurité à ces malheureux. Le prince et le maréchal s'installèrent dans la maison d'Abd-el-Kader, qui n'avait pas été plus respectée que les autres; les états-majors y trouvèrent également place. Le bey Ibrahim s'établit à la Casbah; quelques compagnies d'infanterie furent logées dans la ville; le reste fut à couvert dans le fort et dans les faubourgs, très heureusement pour eux, car la nuit fut affreuse; la pluie tomba sans interruption, et le vent ne cessa pas de souffler avec fureur.

Le 7 décembre, le maréchal laissa reposer les troupes. La ville fut fouillée. On y trouva des provisions considérables de blé, d'orge, de paille, de biscuit d'as-

sez mauvaise qualité, des dépôts de soufre et de salpêtre, mais nulle part de la poudre confectionnée. Abd-el-Kader avait aussi fait, à la Casbah, quelques grossiers essais de fourneaux et de forges. Enfin on retrouva tous les débris de notre artillerie tombés au pouvoir de l'ennemi après l'échec de la Macta. L'obusier fut repris; des pièces espagnoles, à peu près hors de service, furent enclouées. Le maréchal termina cette première tournée en visitant le petit fort et les murailles de circonvallation, et trouva qu'elles n'auraient offert rien de redoutable s'il avait fallu s'en emparer de vive force.

Ce même jour, le maréchal envoya au général d'Arlanges, commandant l'arrière-garde, l'ordre de rétrograder avec sa brigade, celle du colonel Combes et la réserve, jusque sur les positions que l'armée avait occupées le 4, en deçà de l'Habrah.

Le 8 décembre, le bey Ibrahim ayant paru peu disposé à rester à Mascara, à cause de l'impossibilité d'entretenir, d'un point si éloigné, des rapports avec les établissements français, et de s'appuyer sur une force respectable, le maréchal Clausel résolut de brûler la ville. Les Juifs demandaient à grands cris à être emmenés avec l'armée française. Rien ne s'opposait donc à l'exécution de ce projet. On commença par démanteler les forts; on abattit les murailles; on fit des amas de combustibles dans les édifices publics et dans les maisons particulières, et tout se prépara pour le départ du lendemain et pour le vaste incendie qui devait, au moment où les dernières troupes quitteraient la ville, consommer la ruine de Mascara.

Départ. — Mauvais temps. — Difficultés de la retraite. — Le 9, dès le matin, les troupes commencèrent le mouvement. Ibrahim ouvrait la marche; marchaient ensuite 7 ou 800 Juifs de tout âge et de tout sexe: ces malheureux, qui abandonnaient pour toujours la ville où ils avaient long-temps vécu, où la plupart étaient nés, ne furent pas tous prêts à l'heure militaire, et retardèrent pendant quelques heures le départ de l'arrière-garde. Cependant à neuf heures elle fut en route.

Le général Oudinot, qui avait voulu remonter à cheval, conduisait la tête de colonne et commandait deux brigades; le général Marbot marchait le dernier.

Arrivée sur le haut de la montagne au bas de laquelle était située Mascara, l'armée put voir une dernière fois les flammes qui dévoraient cette malheureuse ville, qu'avaient abandonnée presque en même temps ses défenseurs, ses habitants et ceux qui venaient d'en faire la conquête.

A deux ou trois lieues de là, quelques Arabes échappés à la déroute de l'Habrah se mirent à tirer sur l'arrière-garde, attirés par l'appât du butin. Le brave commandant des Zouaves, M. Lamoricière, leur tendit une embuscade, en tua plusieurs, et débarrassa pour quelque temps l'arrière-garde de ces tirailleurs dangereux. L'armée ne fit guère plus de quatre lieues ce jour-là; le temps était affreux; l'état-major général passa la nuit dans une mosquée à *El Berg;* une petite partie de la brigade Perregaux put s'abriter dans des huttes de paille; le reste de la division bivouaqua sous la pluie, et presque sans feux, car on ne trouvait d'autres arbres que des figuiers, et ce bois ne brûle que difficilement.

Le 10 décembre, le maréchal était décidé à ne pas rester plus long-temps séparé de ses bagages et du reste de ses troupes. Il lui fallait donc faire dans cette journée tout le chemin que l'armée avait mis un jour et demi à parcourir précédemment. « La brigade Perregaux marchait en tête; elle se mit en mouvement avec facilité. Le général Marbot devait former l'arrière-garde comme la veille; les auxiliaires ne demandaient aussi qu'à marcher; mais cette pauvre population juive ne pouvait plus bouger. Que faire alors contre des vieillards, contre de malheureuses femmes, contre des enfants raidis par le froid? C'était un triste spectacle et un immense embarras. Le mouvement de la colonne se trouva forcément suspendu, et il fallut avoir aux moyens de faire avancer ces malheureux; car pouvait-on les abandonner dans ce désert, si près de leurs maisons brûlées, si loin de l'établissement français, au milieu des Arabes qu'on apercevait encore rôdant autour de l'armée et convoitant cette proie? Nos soldats eurent bientôt pris leur parti. Les cavaliers établirent des femmes et des enfants sur leurs chevaux; les fantassins eux-mêmes, quoique harassés de fatigue, placèrent quelques-uns des plus invalides sur leurs sacs, et la colonne se remit en mouvement non sans peine.

« Au bout de quelques heures, et tandis que toute cette foule de malheureux cheminait péniblement sur les cimes des plus hautes montagnes, tandis que nos soldats, piétons et chevaux, gravissaient avec des efforts inouïs leurs pentes glissantes et leurs ravins défoncés, tout à coup l'armée fut assaillie par une pluie violente, mêlée de grêlons, et elle se trouva enveloppée dans des brouillards si épais qu'on ne se voyait pas à dix pas, et que les tambours furent obligés de battre la marche pour empêcher les colonnes de s'égarer. Ce fut un moment cruel; mais jamais peut-être, dans tout le cours de la campagne, le moral de l'armée ne parut meilleur. Le maréchal était admirable par son impassibilité et par le dédain qu'il montrait pour des circonstances qu'on pouvait, sans faiblesse, considérer comme menaçantes. Le prince, plus jeune, moins éprouvé par les rigueurs de la guerre, se montrait aussi plus sensible aux maux qui l'entouraient. Son exemple encourageait ceux dont le moral avait besoin d'être soutenu; sa bourse était toujours ouverte pour récompenser les bonnes actions et pour aider les malheureux. Chaque officier était à son poste et faisait son devoir; nos soldats glissant dans la boue, pliant sous le faix, baissant la tête sous les torrents de pluie qui tombaient, se montraient encore gais, braves et compatissants. Enfin, après bien des peines et quelques mouvements militaires fort habilement combinés dans les défilés de Ouled-Sidi Ibrahim, on toucha au but que le maréchal avait voulu atteindre, la jonction des deux corps d'armée; et tout le monde reprit les positions précédemment occupées, le 4 décembre, aux marabouts de Sidi-Ibrahim, après avoir fait, par

Digitized by Google

un temps épouvantable et des chemins affreux, une route de sept grandes lieues.»

Le 11, à huit heures du matin, l'armée quitta son bivouac. Elle était complétement sortie de la montagne, et se trouvait alors dans une vaste plaine qu'il fallait traverser pour aller de Mascara à Mostaganem. A gauche coulait l'Habrah, témoin de la victoire du 3 décembre; à droite s'élevaient des montagnes au pied desquelles la colonne marchait sur un terrain plus solide que n'était la plaine, coupée dans tous les sens par des canaux profonds qui servent à la dessécher. En avant de l'armée, et à cinq lieues environ du point où elle se trouvait alors, on apercevait les montagnes qui s'étendaient en avant de Mostaganem, comme un immense rideau.

L'expédition avait duré seize jours et n'avait eu d'autre résultat que la destruction de Mascara.— Le prince royal quitta Mostaganem le 14 décembre, et cinq jours après, le 19, il débarqua à Toulon.

Le passage de la plaine n'offrit aucune difficulté de terrain, et les Arabes n'inquiétèrent que faiblement l'arrière-garde. Ayant trouvé en chemin des *silos* bien approvisionnés, l'armée y prit de quoi faire souper tous les chevaux, malgré la résistance des Arabes; puis elle alla camper aux marabouts, où elle trouva de l'eau. Le prince et le maréchal couchèrent dans l'intérieur des mosquées.

Arrivée à Mostaganem. — Le lendemain, 12 décembre, on envoya les transports prendre l'orge et la paille dans les *silos*, que la cavalerie avait déjà exploités la veille; puis nos soldats y mirent le feu pour punir les Arabes d'avoir tiré sur eux. Lorsque le convoi des fourrages arriva, toute l'armée se remit en mouvement et marcha sur Mostaganem. A quelques lieues de cette ville, pendant une halte de la colonne, le duc d'Orléans et quelques officiers de l'état-major s'étant écartés à quelque distance du côté d'une ferme où ils voulaient se rafraîchir, les chevaux furent débridés. Cependant le prince royal était resté à cheval. Tout à coup on entendit une fusillade; des Arabes approchaient; l'armée était loin, et le duc d'Orléans pouvait courir un grand danger. Tout se disposa pour une défense énergique. Par bonheur, les Zouaves qui avaient suivi de loin et à pied le mouvement du prince royal, voyant le danger où il se trouvait, accoururent, et réussirent, avec le prince et ses officiers, à chasser les Arabes. Le prince rejoignit au galop la colonne de marche; et enfin l'armée arriva tout entière et en bon ordre, à Mostaganem.

1836. — *Expédition de Tlemecen.* — L'année 1836 commença par une expédition contre Abd-el-Kader, projetée après l'expédition de Mascara, et dans laquelle le maréchal Clausel espérait porter le dernier coup à l'émir ennemi des Français. Cinq régiments et deux bataillons, ainsi que les troupes indigènes qui devaient former le corps expéditionnaire, avaient été réunis à Oran. Ils furent divisés en trois brigades aux ordres des généraux Perregaux et d'Arlanges, et du colonel Villemorin. Le maréchal Clausel s'en était réservé le commandement supérieur. Huit obusiers de montagne, quatre pièces montées, une batterie de fusées à la Congrève, un équipage de ponts et quatre compagnies du génie complétèrent l'ensemble des moyens jugés nécessaires pour surmonter tous les obstacles que les Arabes ou le terrain pourraient opposer à la marche des Français.

Ce corps partit d'Oran le 8 janvier 1836; il était temps d'entrer en campagne. — Abd-el-Kader commençait à se relever; il comptait sous ses ordres plus de 8,000 combattants, et attendait du secours des Marocains. El-Mezary son lieutenant l'avait abandonné; mais cette défection avait trouvé peu d'imitateurs parmi les Arabes. Abd-el-Kader avait d'ailleurs coupé court à toute velléité de désertion en battant quelques tribus des Arabes du désert d'Angard, soulevées par le fils de Sidi-el-Gomary. L'émir avait en outre mis en déroute et rejeté dans le Méchouar (citadelle de Tlemecen) les Koulouglis, partisans des Français, qui, commandés par Mustapha-ben-Ismael, avaient tenté de se réunir aux Arabes du désert. Abd-el-Kader, après ce double succès, était rentré à Tlemecen, qu'il n'avait pas d'ailleurs l'intention de défendre, car, lorsqu'il apprit la marche des Français, il évacua cette ville en poussant toute la population devant lui.

Après cinq jours de marche dans un pays triste et monotone, l'armée arriva en vue de Tlemecen, dont les environs lui offrirent une contrée délicieuse. Dans aucune partie de la Régence, la végétation ne présente autant de force et de fraîcheur. Tlemecen est bâtie sur un plateau, au nord duquel s'étend une plaine parfaitement cultivée. Cette ville est abritée contre les vents du sud par une montagne élevée, qui, en hiver, est souvent couverte de neige. Les eaux y sont bonnes et abondantes, et le sol y est d'une admirable fertilité. A un quart de lieue à l'est de la ville est le beau village de Sidi-Bon-Meddin, et à une lieue au sud, celui d'Ain-el-Hautti (la Source des Poissons). A l'ouest de Tlemecen sont les restes de Mansoura, vaste enceinte fortifiée à l'antique, au centre de laquelle se trouvent les ruines d'une mosquée d'une grande magnificence. Mansoura était, dit-on, un camp retranché, construit par un empereur de Maroc, qui, dans le XIVe siècle de notre ère, fit inutilement, pendant dix ans, le siége de Tlemecen. Le Mechouar ou citadelle de Tlemecen est situé dans la partie sud de la ville, à l'enceinte de laquelle il est lié.

Occupation de Tlemecen. — Dans la nuit du 12, le maréchal Clausel avait appris par une lettre de Mustapha Ben-Ismael, que l'émir et les Haderas (Maures citadins) avaient abandonné la ville, où il ne restait que des Turcs, des Koulouglis et des Juifs. Le 13, le maréchal fit son entrée à Tlemecen; Mustapha vint au-devant de lui à plus d'une lieue, et le canon du Mechouar salua le général en chef français.

L'occupation de Tlemecen se fit avec beaucoup d'ordre; le maréchal en régla lui-même les détails. On trouva dans la ville des ressources abondantes en vivres. Le maréchal se décida à rester à Tlemecen autant de temps

Digitized by Google

qu'il lui en faudrait pour régler les affaires du Beylick. — La beauté du pays lui fit croire à la richesse de la ville. — On crut que la population de Tlemecen regorgeait de richesses; on résolut de laisser dans cette ville une garnison française aux frais des indigènes. A cet effet, on frappa sur eux une contribution de deux millions; et, comme ils déclarèrent qu'il leur était impossible de l'acquitter, on fit mettre en prison les notables maures et juifs, et même les chefs des Turcs et des Koulouglis, nos alliés. Un Juif d'Oran, nommé Lassery, et le commandant Youssouf furent chargés de faire rentrer cette contribution par les moyens mis en usage en pareil cas. Mais ces violences ne produisirent pas ce qu'on attendait. Elles ne firent pas d'amis aux Français, et ne donnèrent d'autres résultats que 35,500 francs en numéraire, et quelques bijoux de peu de valeur. Le maréchal, avant de quitter Tlemecen, renonça à cette contribution, et décida que la somme perçue serait comptée en déduction d'un tribut annuel de 200,000 francs imposé au Beylick de Tlemecen [1].

Pour former la garnison de Tlemecen, le maréchal organisa un bataillon de 500 hommes de bonne volonté, dont le commandement fut confié au capitaine de génie Cavaignac. Ce nouveau corps fut installé, le 24 janvier, dans le Mechouar, qui cessa ainsi d'être au pouvoir des Turcs et des Koulouglis.

Combat sur le Sifsef et reconnaissance des sources de la Tafna. — Trois jours après son entrée à Tlemecen, le maréchal fit marcher contre Abd-el-Kader, (qui était campé dans la montagne, à un peu plus d'une lieue de Tlemecen, entre les sources du Sifsef et de l'Amighiera), les deux premières brigades, les cavaliers de Mustapha et de Mezary, ainsi que les Turcs et les Koulouglis, dont il avait fait renouveler l'armement la veille. A l'approche de ces troupes, qui manœuvraient de manière à l'envelopper, l'émir s'éloigna en toute hâte. On l'atteignit néanmoins. Une dépêche du maréchal rendit ainsi compte de cette affaire :

«Un combat s'est engagé, le 16 janvier, entre nos Arabes auxiliaires et les soldats de l'émir; 50 de ses fantassins ont eu la tête coupée, sur 200 qui l'accompagnaient, et qui, avec les 1,200 Maures armés de Tlemecen, formaient toute sa troupe. Toutes les tentes d'Abd-el-Kader, trente mulets et un drapeau sont tombés en notre pouvoir, ainsi qu'une partie de la population en fuite de la ville. Plusieurs des principaux Maures qui avaient suivi l'émir sont venus faire leur soumission. La promptitude de nos alliés à se porter en avant n'a pas laissé à notre infanterie le temps de prendre part au combat.

«Dans cette circonstance, nous avons eu pour auxiliaires 400 cavaliers du désert d'Angard et 400 Douairs et Zmelas, ce qui, avec le 2e régiment de chasseurs, formait 1,300 chevaux. Nous n'avons jamais eu ici une pareille force en cavalerie. Le chef d'escadron Youssouf, que j'avais fait venir de Bone, était à la tête des cavaliers indigènes, commandés par El-Mezary. Six fois, en poursuivant Abd-el-Kader, il est parvenu à le couper des siens; souvent il n'a été séparé de lui que par une distance de quarante pas, et si son cheval n'avait pas été épuisé par un galop de trois heures, il se serait certainement emparé de lui.»

Le 17, les brigades rentrèrent à Tlemecen, conduisant avec elles 2,000 individus de tout sexe et de tout âge, parmi lesquels on comptait moins d'hommes que de femmes et d'enfants.

Cependant l'établissement d'une garnison française à Tlemecen imposait l'obligation d'assurer les communications entre cette ville et Oran, qui en est à plus de trente lieues. Le maréchal songea à profiter de l'embouchure de la Tafna et de l'île de Rachgoune, ce qui réduisait à dix lieues le trajet par terre. En conséquence, il partit de Tlemecen le 25 janvier, avec la 2e et la 3e brigade et les indigènes auxiliaires, pour aller reconnaître le cours de la Tafna, établir un fort poste à l'embouchure de cette rivière, et se mettre en communication avec Rachgoune. La 1re brigade fut laissée à la garde de Tlemecen.

Le corps expéditionnaire arriva le soir au confluent de l'Isser et de la Tafna sans avoir rencontré d'ennemis; mais le maréchal avait reçu, dans la nuit, l'avis qu'Abd-el-Kader occupait la gorge qui se trouve au delà de ce point.

Combat de la Tafna. — Le 26 janvier au matin, toutes les troupes franchirent l'Atlas, excepté le 11e de ligne, qui resta sur la rive gauche de la Tafna, afin de couvrir les bagages et l'embarquement des malades à Rachgoune, pour Oran. Le général d'Arlanges eut ordre de gravir les hauteurs de droite avec le 1er bataillon d'Afrique, 250 Douairs et Zmelas, commandés par Mustapha-Ben-Ismael, et environ 300 Turcs ou Koulouglis, à la tête desquels se mit le commandant Youssouf. Le colonel de Gouy s'établit avec le 2e de chasseurs d'Afrique et un bataillon du 66e de ligne au pied des hauteurs, pour recevoir l'ennemi dans la plaine, lorsque le général d'Arlanges l'aurait débusqué de ses positions. Le 2e bataillon du 66e de ligne fut placé en intermédiaire entre le colonel Gouy et les bagages. — Voici quelle était la position de l'ennemi : Abd-el-Kader, avec 2,000 chevaux, occupait un contrefort des hauteurs de droite. Un monticule situé au pied de ce contrefort, à l'entrée de la plaine, était occupé par un millier de fantassins. Les Kabayles garnissaient les hauteurs de la rive gauche de la Tafna.

Vers dix heures du matin, Mustapha engagea l'action en fondant avec sa petite troupe sur celle d'Abd-el-Kader. L'émir ne l'attendit pas, et descendit dans la plaine. Il fut alors séparé d'une partie de son aile gauche, qui gagna le haut des montagnes, et cessa de prendre part au combat. Mustapha, enhardi par ce succès, et, soutenu par les Turcs et les Koulouglis, se mit à sa poursuite. Mais arrivé dans la plaine, Abd-el-Kader s'aperçut du petit nombre d'adversaires qu'il avait à ses trousses, fit volte-face, et allait sans doute refouler les auxiliaires dans la montagne, lorsqu'il fut chargé par le 2e de chasseurs soutenu par un bataillon

[1] En 1837, les Chambres ont ordonné la restitution aux habitants de Tlemecen des sommes provenant de cette contribution.

Digitized by Google

Médéa.

Digitized by Google

Digitized by Google

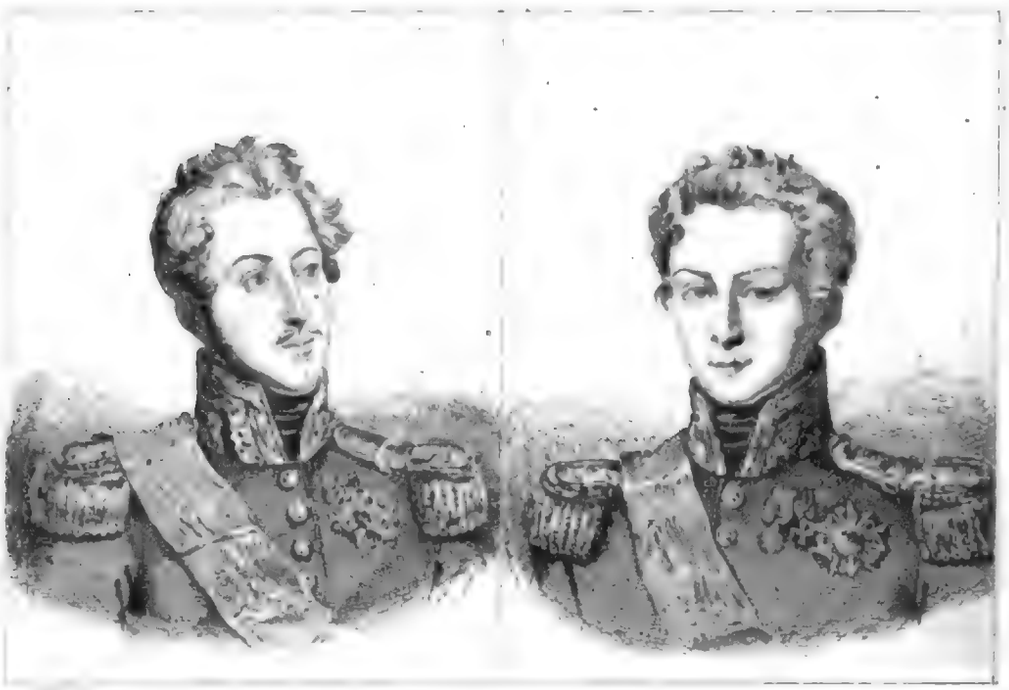
Col de Tenia dans l'Atlas.

Digitized by Google

Digitized by Google

Costumes Algériens.

Maure. Juif. Kabayle.



Duc d'Orléans. Duc de Nemours.

Digitized by Google

Intérieur d'une Maison à Alger.

Chatellux

Dubreton.

Digitized by Google

du 66e de ligne. L'escadron turc de ce régiment, commandé par le lieutenant Mesmer, se conduisit avec la plus grande vigueur. Un brigadier, nommé Mehemet-Soliman, tua seul trois cavaliers ennemis, et fut nommé maréchal des logis sur le champ de bataille. Abd-el-Kader eut peine à repasser la Tafna. Le colonel de Gouy la franchit, et se mit à sa poursuite en remontant la rivière. Pendant ce temps, le maréchal Clausel, avec un demi-bataillon du 66e, la remontait par la rive gauche, en écrasant l'ennemi sous le feu de deux pièces de campagne. A quatre heures le feu cessa, et l'ennemi avait disparu. Le maréchal rallia ses troupes qui couchèrent dans les mêmes bivouacs que la veille.

Les bagages furent un instant vivement attaqués, mais un escadron, conduit par le capitaine Bernard, et soutenu par une compagnie de grenadiers du 11e de ligne, repoussa l'ennemi.

Les Arabes eurent au moins 200 hommes tués ou blessés; 31 têtes coupées furent rapportées au camp par les auxiliaires. Le vieux Mustapha fit preuve d'une grande habitude de la guerre et d'une admirable intrépidité. El-Mezary se conduisit avec bravoure. Un des porte-drapeaux d'Abd-el-Kader, poursuivi par le sous-lieutenant Savarez, et sur le point d'être atteint, se précipita dans le lit de la Tafna, dont les bords sont à pic et très élevés. Il périt dans la chute, mais il sauva son drapeau, qui fut ramassé par un autre Arabe.

Le 27, au moment où le maréchal voulant savoir exactement la position de l'émir, se disposait à faire battre le pays par une forte reconnaissance, il fut averti que de nombreuses colonnes d'infanterie et de cavalerie se montraient à l'ouest, et se dirigeaient vers son camp. Il fit aussitôt ses dispositions pour recevoir l'ennemi, qui paraissait fort de 8 à 10,000 hommes. Le convoi quitta la plaine et fut placé sur un plateau, à cheval, sur la route de Tlemecen, un peu en arrière de sa première position. Les deux brigades occupèrent les hauteurs à droite et à gauche. La cavalerie resta dans la plaine en avant des hauteurs, et les auxiliaires furent placés à la gauche de l'infanterie française. L'ennemi attaqua à la fois la cavalerie et l'aile gauche. Les Koulouglis repoussés, se replièrent sur la brigade d'Arlanges. La cavalerie dut aussi se rapprocher des lignes. Une vive fusillade s'engagea alors sur a gauche et sur le centre, mais elle avait à peine duré quelques minutes, que l'on vit l'ennemi ralentir son feu, puis se retirer avec précipitation. Cette retraite était causée par l'arrivée inattendue d'une partie de la brigade du général Perregaux, à qui le maréchal avait écrit dans la nuit. Cette troupe s'était jetée à gauche de la route de Tlemecen, et se disposait à tomber sur les derrières d'Ab-el-Kader qui, pour ne pas se trouver entre deux feux, prit le parti de se retirer.

Abd-el-Kader n'était pas abattu complétement, comme on l'avait espéré. Le maréchal se proposa d'aller l'attaquer dans son camp, situé à deux lieues du camp français. Il l'annonça à l'armée par un ordre du jour. On devait remonter la Tafna par les hauteurs de la rive droite, jusqu'à la position occupée par l'ennemi, laisser le convoi sur les crêtes, et tomber avec toutes les troupes sur le camp des Africains. Des difficultés de terrain décidèrent le maréchal à renoncer à ce projet. Il rentra à Tlemecen le 28, à quatre heures du soir, suivi par un millier de cavaliers ennemis qui vinrent échanger quelques coups de fusil avec l'arrière-garde.

Retour à Oran. — L'organisation du gouvernement du Beylick de Tlemecen étant terminée, et la citadelle suffisamment mise en état de défense, l'armée partit le 7 février pour revenir à Oran.

Soit pour tromper l'ennemi, soit pour connaître un pays nouveau, le maréchal ne voulut pas s'en retourner par la route qu'il avait suivie en venant, et prit d'abord celle de Mascara, laissant les indigènes en doute de ses intentions. L'armée eut trois jours de marche pénible à travers un pays coupé par de nombreux ravins.

Le 9, elle atteignit la crête de la chaîne de montagnes qui règne entre Oran et Tlemecen, et coucha non loin des sources du Rio-Salado. Quelques centaines de cavaliers tiraillèrent avec l'arrière-garde.

Le 10, à huit heures du matin, Abd-el-Kader vint attaquer l'arrière-garde avec des forces assez considérables. Les bagages étaient arrêtés à un passage difficile qui nécessita de grands travaux. Pendant que les troupes du génie les exécutaient, la brigade Perregaux, qui formait l'arrière-garde, dut prendre position, et repousser les efforts de l'ennemi, qui montra beaucoup de vigueur dans ses attaques. Au moment où la fusillade avait le plus de vivacité, il survint un incident qui peint bien la légèreté d'esprit et les rapprochements de caractère des deux peuples qui se combattaient : un sanglier, effrayé par le bruit des armes à feu, vint à passer entre les deux lignes; aussitôt les combattants, cessant de tirer les uns sur les autres, se mirent à diriger leurs coups sur ce nouveau venu, en s'adressant réciproquement des plaisanteries, comme on pourrait le faire dans une partie de chasse. L'animal s'étant tiré sain et sauf de ce mauvais pas, les balles reprirent leur première direction.

Lorsque les bagages furent suffisamment éloignés, le maréchal ordonna à l'arrière-garde de s'engager dans le défilé. L'ennemi, redoublant d'ardeur, renouvela ses attaques, et parut décidé à tenter un effort terrible qui aurait coûté beaucoup de monde aux Français, si le maréchal, presque sans s'engager, ne l'avait pas paralysé par l'effet de ses manœuvres. Il ordonna à l'armée une retraite en échelons, pivotant tantôt sur une aile, tantôt sur l'autre, et présentant toujours à l'ennemi une pointe prête à le déborder et à fondre sur lui. Abd-el-Kader vit bien qu'il ne pouvait rien contre des manœuvres si bien dirigées, et se mit hors de portée de canon. Dans cette affaire, une compagnie du 66e de ligne chargea l'ennemi à la baïonnette avec la plus grande vigueur. L'armée, continuant paisiblement sa marche, alla coucher sur les dernières rampes des montagnes. Dans la nuit, quelques postes furent attaqués, et un soldat du train fut égorgé dans l'intérieur même du camp, à moins de cinquante pas de la tente du maréchal.

Le 12 février, le maréchal Clausel rentra à Oran. — Pendant son absence, les troupes de la garnison qui

Digitized by Google

allaient au bois avaient été deux fois attaquées. Les Douairs et les Zmelas, qui n'avaient pas suivi l'armée, avaient été forcés de se réfugier sous le canon même d'Oran, avec leurs familles et celles des absents. Dans ces diverses rencontres, quelques hommes avaient péri.

Pendant l'expédition, l'état sanitaire de l'armée fut constamment satisfaisant. Il n'entra au retour à Oran que 80 malades dans les hôpitaux. Les divers combats livrés aux Arabes n'avaient coûté que 70 hommes.

Nouvelle expédition sur Medeah. — Ouverture d'une route à travers l'Atlas. — Après le succès de Tlemecen, le bey de Medeah nommé par Abd-el-Kader avait abandonné cette ville; le maréchal Clausel résolut d'aller y installer un bey soumis au gouvernement français, et de profiter de cette expédition pour punir de leurs brigandages les tribus de l'Atlas, et pour ouvrir une route à travers cette chaîne de montagnes.

Le 30 mars 1836, une division d'environ 7.000 hommes (5,000 fantassins, 1,200 cavaliers, deux batteries d'artillerie et cinq compagnies du génie), conduite par les généraux Rapatel et Desmichels, et sous les ordres supérieurs du maréchal, partit de Boufarik. Après avoir passé la Chiffa, la colonne vit les Kabayles s'avancer avec audace sur son flanc gauche. Leur feu était vif et meurtrier, mais il ne put arrêter les Français.

Du 1er au 3 avril, malgré la résistance des Kabayles, le col de Téniah et les positions qui commandent la plaine de Medeah, furent enlevés. «Les combats de ces trois journées, dit un récit contemporain, présentèrent un spectacle vraiment remarquable par la nature du terrain et les actions sanglantes qui s'y passaient. Les positions des Français formaient un vaste amphithéâtre de plus d'une lieue d'étendue. Les Kabayles se portaient avec une intrépidité rare, vers les mamelons occupés par leurs adversaires; ceux que le canon et la mousqueterie n'arrêtaient pas dans leur course, venaient se ruer avec fureur contre les soldats français, qui les rejetaient à la baïonnette par dessus les rochers, que l'on vit le lendemain teints du sang des vaincus. Écrasés dans ces engagements successifs, malgré leur courage et leur nombre, les Kabayles cessèrent leurs attaques et ne reparurent plus. On leur avait pris ou tué plus de 700 hommes; la perte des vainqueurs s'élevait à une soixantaine de morts et cent-quarante blessés.»

Le 4 avril, le général Desmichels se dirigea, avec une colonne, sur Medeah, où le bey Mohamed, nommé par le maréchal, était déjà installé. Il lui remit des armes et des munitions. Ensuite, le général, avec les troupes que ce bey avait amenées et qu'il réunit à sa colonne, parcourut et dévasta les villages de plusieurs tribus hostiles.

Cette petite excursion, qui dura six jours, prouva aux Arabes, étonnés et enhardis peut-être par le séjour de l'armée sur le col de Téniah, que tous leurs efforts ne pouvaient l'arrêter.

Pendant ces six jours, le génie avait exécuté une route de 15,600 mètres de développement, sous la protection des troupes continuellement occupées à repousser l'ennemi. Cette route à travers l'Atlas, depuis la Mitidja, jusqu'à l'entrée de la place de Medeah, permettait à l'artillerie de campagne de franchir le col de Téniah. Elle frappa les Arabes d'admiration, et leur fit dire qu'il n'y avait pas de montagnes pour les Français.

Etablissement du camp de la Tafna. — Combat de la Tafna. — Situation critique du général d'Arlanges. — Afin de lier des communications régulières entre Tlemecen et Oran, par l'île de Rachgoune, où un poste était établi à l'embouchure de la Tafna, le maréchal ordonna qu'un camp retranché serait construit sur les bords du fleuve, en face de l'île. En conséquence, le général d'Arlanges partit le 7 avril d'Oran, avec une colonne de 3,000 hommes et huit pièces d'artillerie. Les premières journées de marche furent tranquilles, mais le 15, sa colonne fut attaquée sur sa gauche par un grand nombre de fantassins arabes, commandés par Abd-el-Kader, à qui le départ d'une partie des troupes françaises de la province avait sans doute rendu l'espérance et le courage. Après un combat sanglant qui dura depuis le matin jusqu'à trois heures, le chef arabe s'éloigna. Il avait perdu près de 2,000 hommes; les Français comptaient 10 tués et 70 blessés. La colonne du général d'Arlanges s'établit le même jour au débouché des gorges de la Tafna. Le lendemain elle campait au bord de la mer, sur la rive droite du fleuve, et aussitôt les troupes commencèrent les travaux d'un camp retranché assez grand pour contenir quelques centaines d'hommes et de chevaux.

Le général d'Arlanges songeait à ravitailler Tlemecen, que les Arabes d'Abd-el-Kader tenaient bloqué depuis quelque temps; mais avant d'entreprendre une marche de seize lieues à travers le mont Telgoût, qui n'avait pas encore été parcouru, il voulut s'assurer du nombre et des forces de l'ennemi. Il partit le 18 avec 1,500 hommes d'infanterie, 180 de cavalerie, les Arabes alliés et quelques pièces d'artillerie: à deux lieues de la Tafna, il acquit la certitude qu'Abd-el-Kader avec des forces supérieures était devant lui. Il résolut aussitôt de rentrer dans le camp. Malheureusement on perdit cinq quarts d'heure pour rappeler et attendre les Arabes alliés qui s'étaient laissés entraîner à la poursuite de quelques Kabayles. Au moment où commença le mouvement rétrograde, les ennemis étaient réunis au nombre de dix mille. Des secours considérables en hommes et en munitions avaient été envoyés de Maroc à Abd-el-Kader. Le retour se fit en bon ordre, quoique sous une grêle de balles.

L'acharnement de l'ennemi passait toute expression: plusieurs fois les tirailleurs français furent pris corps à corps par les Kabayles, et se trouvèrent pêle-mêle avec les fantassins et les cavaliers arabes; le feu le plus vif de l'infanterie, les obus et même la mitraille, tombant au milieu des groupes les plus épais, les ébranlaient à peine. Dans ce combat acharné qui dura quatre heures et demie, les Français firent éprouver à l'ennemi une perte considérable. De leur

côté ils eurent 33 hommes tués, dont 3 officiers, et 180 blessés. Vers la fin du combat, le général d'Arlanges reçut lui-même à la nuque une contusion si violente, par l'effet d'une balle morte, qu'il se sentit défaillir, et fut obligé de remettre le commandement au colonel Combes. Le chef d'état-major et l'aide de camp du général étaient également blessés.

Bloqués dans le camp, les Français eurent à supporter de grandes privations. Une tempête empêcha les arrivages de vivres et les communications avec l'île de Rachgoune. La disette fut telle qu'on était sur le point d'abattre des chevaux pour les manger, lorsque l'état de la mer, devenue plus calme, permit de recevoir des approvisionnements et des vivres.

Pour ne pas compromettre sa colonne dans les montagnes du Telgoët, au milieu des Kabayles, soutenus par les Marocains, le général d'Arlanges se détermina à attendre des renforts.— Ce fut alors que le gouvernement français fit partir de France, directement pour l'embouchure de la Tafna, quatre régiments qui furent placés sous les ordres du général Bugeaud. Ce général eut pour instructions de dégager le général d'Arlanges et de ravitailler Tlemecen.

Expédition contre Abd-el-Kader. — Marche sur Oran. — Le général Bugeaud, arrivé le 6 juin au camp de la Tafna, s'empressa d'organiser les services nécessaires pour ses opérations. Le 11, tout était prêt; il pouvait dès lors se rendre à Tlemecen; mais ayant appris qu'Abd-el-Kader se portait vers Oran pour y brûler les récoltes des tribus alliées, il se décida à marcher aussitôt sur cette ville, afin d'empêcher l'émir d'exécuter son dessein. Laissant 1,800 hommes à la garde du camp, il partit le 11 juin, dans la nuit, avec 6,000 hommes et dix pièces de canon de montagne. Le lendemain il fut attaqué par les Arabes, mais il ne tarda pas à prendre lui-même l'offensive, et les dispersa. En les poursuivant, il rencontra, dans une vallée profonde, l'infanterie de l'émir qui, voyant la cavalerie arabe en déroute, battit aussitôt en retraite. Ce succès ne coûta aux Français, que cinq hommes tués et onze blessés. On n'avait pas tiré un seul coup de canon, afin de faire croire à l'ennemi qu'on n'avait pas d'artillerie, et de l'attirer ainsi à portée de mitraille; mais cette ruse fut inutile, les Arabes ne reparurent pas. Le général Bugeaud continua tranquillement sa marche sur Oran, qu'il atteignit le 15, et où il se hâta de compléter ses dispositions, pour ses opérations ultérieures.

Le général fit aussi à Oran les dispositions nécessaires afin de ne pas manquer de moyens de transport. Les troupes fatiguées, se reposèrent et prirent des vivres pour quatorze jours.—Le 19 juin, l'infanterie se mit en marche; le 20, au point du jour, l'état-major et la cavalerie partirent également pour Tlemecen. Le général avait pris le moins de bagage possible et emmené très-peu de chariots, l'artillerie de campagne était restée à Oran. Mais il avait des obusiers de montagne et des fusées à la Congrève. Le corps expéditionnaire était composé de plus de 7,000 hommes.

Marche sur Tlemecen. — Combat de la Safsef. — L'armée ne faisait que de petites marches, afin d'avoir moins de malades; elle passa la nuit du 21 au 22 juin à quelques lieues seulement au delà de Bridia, et elle avait déjà une petite queue de traînards, deux cents environ, que le général prit la détermination de renvoyer à Oran. Le brave Mustapha, instruit de cette circonstance, les fit escorter par quelques-uns de ses cavaliers.

Le corps expéditionnaire arriva le 24 en vue de Tlemecen. La cavalerie d'Abd-el-Kader attaqua notre arrière-garde dans le terrain haché qui sépare l'Amighiera de la Safsef. Le général Bugeaud ne fit pas d'abord beaucoup d'attention à la légère fusillade qui s'était engagée; mais, voyant qu'elle devenait plus sérieuse, il arrêta les têtes de colonne, et se porta à la queue de celle du centre, avec l'intention de donner une leçon aux assaillants. Il fit reployer tous les tirailleurs derrière un mamelon, et forma trois échelons de cavalerie et deux d'infanterie. A l'instant où il donnait au premier échelon l'ordre de laisser l'ennemi s'aventurer avant de le charger, le chef crut qu'on lui ordonnait la charge, et il partit au galop. Il reçut de très-près la fusillade d'une cavalerie supérieure; six hommes furent blessés, quatre chevaux tués, et la charge fut manquée. Le général Bugeaud s'avança alors avec le deuxième échelon, et précipita le tout sur l'ennemi. Dans ce moment, Mustapha, qui était avec ses Douairs à notre gauche, se jeta sur le flanc de l'ennemi; dès lors la déroute des Arabes fut complète: les plus mal montés tombèrent sous le fer de nos cavaliers. Parmi les prisonniers se trouvèrent un aga d'Abd-el-Kader, et un de ses chiaous.

Entrée à Tlemecen et retour à la Tafna.—Après ce combat, dans lequel les Français eurent 6 hommes tués et 13 blessés, le général Bugeaud entra en communication avec le capitaine Cavaignac, commandant du Mechouar (forteresse), le bey de Tlemecen et les chefs des Maures et des Juifs, venus à sa rencontre à une lieue de la ville.

La veille encore, Abd-el-Kader entourait Tlemecen avec 6,000 hommes et 120 mille têtes de bétail qui avaient dévoré la totalité des récoltes à six lieues à la ronde. Le général Bugeaud ne pouvant dès lors vivre à Tlemecen sans toucher aux approvisionnements du Mechouar, se décida le lendemain à se mettre en route pour se rendre à Rachgoune, en traversant la montagne du Telgoët. L'ennemi ne disputa ni le passage de l'Isser, ni celui du Telgoët.

Le 28, le corps expéditionnaire coucha sur les bords de la Tafna, en vue de Rachgoune, ayant mis trois jours pour faire les seize lieues qui séparent ce point de Tlemecen.

Les soldats, surtout les nouveaux, étaient excessivement fatigués. Il y avait eu quatre suicides. De malheureux fantassins, traînards des 23e et 62e de ligne, s'étaient portés à cet acte de désespoir pour ne pas tomber sans doute entre les mains d'un ennemi barbare.

«La garnison de Tlemecen, dit une lettre écrite par

Digitized by Google

un officier qui avait pris part à cette expédition, n'avait rien perdu de son énergie; elle avait su au contraire la communiquer aux auxiliaires qui se sont volontairement renfermés avec le brave capitaine du génie Cavaignac; 200 Koulouglis environ ont accompagné l'armée à la Tafna pour venir faire des provisions dont ils étaient presque totalement dépourvus. Ils ont amené un grand nombre de bêtes de somme, chameaux, mulets et ânes, afin de porter ces approvisionnements. L'ennemi ne s'est montré qu'une seule fois, le 24 juin. Abd-el-Kader s'est retiré devant nos troupes, en les précédant d'une journée de marche. Il emmène avec lui plusieurs tribus entières et un nombre de bétail qu'on porte de 100 à 120 mille têtes. Il ravage le pays et brûle tout ce qu'il ne peut emporter. Aussi ne trouvons-nous rien à manger pour les hommes et les chevaux.

«Abd-el-Kader est sur l'extrême frontière de l'ouest; les Marocains qu'il avait avec lui se sont retirés, soit que l'empereur ait donné des ordres à ce sujet, soit qu'ils n'aient pas eu envie de se mesurer avec nous après la leçon qu'ils ont reçue de notre artillerie...

«Le général Bugeaud est reparti le 4 juillet pour Tlemecen; il y conduit un convoi considérable pour l'approvisionnement du bataillon qu'on y laissera définitivement. Quoique les volontaires aient été fort désappointés en apprenant que les grades donnés par le maréchal n'avaient pas été reconnus par le ministre, ils ont néanmoins résolu de demeurer dans cette place. Ce sont en général des soldats assez indiciplinés pris dans tous les corps, difficiles à mener en garnison, mais bons pour la guerre. Ces hommes durs jouissaient d'une parfaite santé malgré toutes les privations qu'il ont éprouvées. On fait l'éloge de M. Cavaignac, commandant de ce bataillon. Il a su conserver l'harmonie entre les Français, les Turcs et les Koulouglis, et cela était difficile. C'est d'ailleurs un officier très-distingué.»

Combat de la Sickack. — Pour raconter la fin de cette expédition, qui prépara certainement la paix conclue l'année suivante avec Abd-el-Kader, nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'avoir recours au rapport adressé par le général Bugeaud au ministre de la guerre.

«Je partis de Rachgoune le 4 juillet, dit le général. Je poussai trois bataillons aux ordres du colonel Combes, sur la route de Telgoët, et je vins camper, avec mon convoi de 500 chameaux et 300 mulets, à quelque distance derrière lui. A deux heures du matin, Combes quitta son camp sans bruit, et, par un sentier à gauche, il fut occuper, à deux lieues et demie de là, le col Sab-Chioub. Une heure après, le convoi et le reste de la division s'y dirigèrent. Le col n'était pas gardé; mais 4 ou 500 hommes des Beni-Hamer y arrivaient par l'autre versant : il était trop tard. A sept heures, tout mon convoi avait passé, et nous descendions sur l'Isser. Abd-el-Kader était trop loin pour s'opposer à notre marche. La rivière fut franchie tranquillement, et je campai sur la rive gauche, fort satisfait d'avoir franchi la chaîne des montagnes sans combat.

«Abd-el-Kader, instruit enfin de ma marche, se rapprocha de moi. A trois heures après midi, 2,000 chevaux, aux ordres de son lieutenant Ben-Nouna, défilèrent en vue de mon camp sur la rive droite de l'Isser, et vinrent camper à une demi-lieue sur ma gauche. Le gros des forces ennemies remonta la rive gauche de l'Isser, et vint camper à une lieue sur ma droite. Je jugeai que cette manœuvre avait pour but de m'enfermer le lendemain matin dans le profond ravin de la Sickack, que je devais passer deux fois pour me rendre à Tlemecen. Je fis une reconnaissance pour chercher une autre route; mais toutes présentaient des difficultés, soit pour le combat, soit pour le convoi.

«Je me décidai à franchir la Sickack, et je quittai mon camp à trois heures du matin, dans le double objet de passer le premier ravin et d'être plus près de Tlemecen avant d'être attaqué, afin d'y jeter mon convoi et de reprendre l'offensive dès que je serais débarrassé de cet énorme empêchement.

J'annonçai cette résolution aux troupes : «Vous serez attaqués, leur dis-je, demain dans votre marche; vous saurez un temps souffrir les insultes de l'ennemi, et vous vous bornerez à les contenir. Mais dès que je pourrai jeter le convoi dans Tlemecen, vous prendrez votre revanche; vous marcherez à lui, et vous le précipiterez dans les ravins de l'Isser, de la Sickack ou de la Tafna.

«Cela s'est vérifié avec un bonheur inouï.

«Malgré ma diligence, j'ai été attaqué par le camp de ma gauche, à quatre heures et demie du matin, lorsque mon convoi n'avait passé qu'à moitié le premier ravin de la Sickack. Je l'ai fait contenir l'ennemi par les Douairs, un bataillon du 24e et un escadron du 2e chasseurs.

«Le colonel Combes, après avoir passé la Sickack avec ma colonne de droite, avait pris avec intelligence une position protectrice du convoi.

«Soupçonnant que la colonne d'Abd-el-Kader ne tarderait pas à paraître sur les plateaux de la rive gauche, je me suis empressé d'y arriver avec la tête de la colonne du centre et ma colonne de gauche.

«Abd-el-Kader y touchait avec environ 5,000 chevaux, 3,000 Kabayles à pied et son bataillon régulier de 1,000 à 1,200 hommes. J'ai déployé le 62e et un demi-bataillon d'Afrique parallèlement à la Sickack, mais en arrière de la crête, de manière à n'être pas vu de l'ennemi qui nous suivait. J'ai mis en bataille le 23e et un demi-bataillon d'Afrique perpendiculairement à la gauche du 62e. En avant du 23e, et parallèlement, j'ai formé en colonnes doubles échelonnées sur le bataillon du centre, les trois bataillons du colonel Combes, et j'ai jeté en avant, sur le flanc gauche du 62e, deux compagnies d'élite en tirailleurs et les saphis du 2e chasseurs, commandés par le lieutenant Mesmer. Le 3e chasseurs a été rappelé en entier des bords de la Sickack et placé en colonnes par escadron vis-à-vis l'un des intervalles des bataillons de Combes.

«Le convoi a été placé dans l'angle rentrant formé par la ligne parallèle et la ligne perpendiculaire à la Sickack. Il était gardé par 200 hommes du bataillon de Tlemecen et par les Koulouglis. Je rappelai les Douairs

Digitized by Google

et les tirailleurs qui contenaient les Arabes de la rive droite de la Sickack, afin de leur donner la confiance de passer sur la rive gauche....

«Abd-el-Kader avait derrière lui un plateau facile pour la cavalerie, et entouré sur trois côtés par la Sickack, l'Isser et la Tafna, de sorte que j'étais presque assuré, en le mettant en fuite, de l'acculer à un ravin où il devait éprouver des pertes, pourvu que la poursuite fût vigoureuse.

«J'avais besoin de dix minutes de plus pour finir mes dispositions et distribuer les rôles avec précision. Il fallait aussi donner le temps à l'ennemi de passer la Sickack, afin de l'y précipiter. Abd-el-Kader n'a pas voulu me donner ces dix minutes; il a rejeté sur moi mes tirailleurs et mes spahis, et s'est avancé en grosses masses informes, poussant des cris affreux. J'ai jugé que le moment de prendre l'offensive à mon tour était arrivé, et qu'un mouvement rétrograde pouvait tout compromettre. Après avoir lancé des obus et de la mitraille sur cette vaste confusion, toutes les troupes à la fois se sont ébranlées à mon commandement et ont abordé l'ennemi avec une grande franchise.

«Le combat du plateau était le plus considérable; les trois bataillons de Combes (un du 47e, deux du 17e léger) ont agi avec une résolution et une vitesse remarquables pour des troupes si fatiguées par les marches et la chaleur. Les cavaliers arabes étaient si nombreux que la fusillade avec laquelle ils nous ont accueillis ressemblait à un feu de deux rangs de plusieurs régiments de notre infanterie. Ils ont plié, mais avec lenteur. J'ai cru le moment favorable pour lancer sur eux le 2e de chasseurs. J'ordonnai à ce régiment une charge à fond, qui d'abord eut un plein succès. Les Arabes, qui se trouvaient en face, furent culbutés, et un parti d'infanterie kabayle fut sabré; mais l'aile droite des Arabes ayant attaqué le flanc gauche des chasseurs, pendant que d'autre infanterie sortie du ravin les fusillait par le flanc droit, ils se sont retirés avec quelque perte et sont rentrés sous la protection des bataillons que je menais à leur secours presque à la course. L'artillerie aux ordres du brave colonel Tournemine, suivait ces mouvements rapides, bien que cela parût impossible auparavant avec le matériel de montagnes.

«Les Arabes ont plié une seconde fois; une seconde fois aussi je leur ai lancé ma cavalerie; mais alors 400 Douairs m'avaient rejoint. Malheureusement leur aga Mostapha venait d'être blessé d'une balle à la main. Malgré la privation de cet excellent chef, ils m'ont rendu de grands services; eux et les chasseurs se sont couverts de gloire. Tout a été culbuté, et la cavalerie arabe, embarrassée par son nombre même, a perdu beaucoup d'hommes, d'armes et de chevaux: ses morts, ses blessés sont restés en notre pouvoir. Alors Abd-el-Kader lui-même, dont nous avions aperçu le drapeau en arrière, au milieu de son infanterie régulière, s'est avancé avec cette réserve et la cavalerie qu'il a pu ramener. C'est la première fois, dit-on, qu'on a vu les Arabes employer une réserve, ou l'engager avec tant d'à-propos.

«Ce dernier effort n'a pu nous arrêter un moment; nous nous sommes jetés sur cette troupe qui, malgré un feu bien nourri, a été rompue et précipitée fatalement sur le point le plus difficile du ravin de l'Isser. Une pente assez rapide aboutit à un rocher taillé presque à pic à trente ou quarante pieds au-dessus de la plage. C'est là qu'un carnage horrible commence et se poursuit malgré mes efforts. Pour échapper à une mort certaine, ces malheureux se précipitent en bas du rocher, s'assomment ou se mutilent d'une manière affreuse. Bientôt cette triste ressource leur est enlevée; des chasseurs et des voltigeurs trouvent un passage et pénètrent dans le lit de la rivière; les ennemis sont cernés de toute part, et les Douairs peuvent assouvir leur horrible passion de couper des têtes! Cependant, à force de cris et de coups de plat de sabre, je parviens à sauver 150 hommes de l'infanterie régulière; je vais les envoyer en France. Je crois que c'est entrer dans une bonne voie; l'humanité et la politique en seront également satisfaites. Ces Arabes prendront en France des mœurs et des idées qui pourront fructifier en Afrique [1].....

«La cavalerie arabe avait lâchement abandonné son infanterie et s'était enfuie vers la Tafna. Je l'aperçus faisant mine de se rallier au bout du plateau, avant de descendre sur la rivière. Je marchai à elle avec les 17e léger, 47e, 23e et l'artillerie, laissant à la cavalerie le soin de poursuivre les restes de l'infanterie et les Kabayles. Cette cavalerie ne m'attendit pas; elle passa la Tafna et je m'arrêtai sur la rive droite, mes troupes étant très fatiguées et la chaleur excessive.»

Le combat de la Sickack avait coûté aux Français 32 hommes tués et 70 blessés. — Les Arabes avaient eu 1,500 hommes hors de combat.

Ravitaillement de Tlemecen. — Fin de l'expédition. — Le général Bugeaud entra à Tlemecen le 7 juillet. Deux jours après, il alla vider quelques silos et moissonner le territoire d'une tribu hostile qui occupait les principaux abords de la ville, et en avait constamment gêné l'approvisionnement. — Une autre tribu, également hostile, dont il fit sonder les dispositions, répondit qu'elle se soumettrait aux Français, s'ils continuaient d'être forts dans le pays. Le général Bugeaud repartit, le 12, de Tlemecen, laissant la garnison du mechouar en bon état, et ramena ses troupes à Oran, le 19, sans avoir rencontré d'ennemis. — Il retourna bientôt après en France, où la victoire de la Sickack lui valut le grade de lieutenant général.

Combat dans la province d'Oran. — Ravitaillement de Tlemecen. — Après le départ du général Bugeaud pour la France, le général de Létang, à qui fut confié le commandement de la province d'Oran, jugea nécessaire de parcourir le pays dans diverses directions pour maintenir dans la soumission les tribus qui auraient été tentées de reprendre les armes. Il se proposait d'agir envers elles suivant les dispositions qu'elles montreraient à l'égard des Français. Cette excursion

[1] L'idée du général Bugeaud a eu d'heureux résultats. — Les Arabes retenus à Marseille ont emporté en Afrique un souvenir reconnaissant de la générosité et de l'humanité du peuple français.

Digitized by Google

entreprise dans le mois d'août, eut de bons résultats; mais il en fallut faire une nouvelle au mois de novembre, pour porter des vivres et de l'argent à la garnison de Tlemecen.

Après avoir effectué ce ravitaillement, le général de Létang se remit en marche le 30 novembre, avec sa colonne forte de 4,000 hommes, pour revenir à Oran. Il avait fait répandre le bruit qu'il se dirigerait d'abord à l'ouest et visiterait le camp de la Tafna; ce bruit devait empêcher l'ennemi de se trouver en force sur son passage. Néanmoins, le 2 décembre, une troupe de cavalerie arabe, commandée par Abd-el-Kader lui-même, attaqua sa colonne; elle fut reçue vigoureusement et repoussée avec une grande perte. Le lendemain, l'émir se représenta, mais il fut chassé successivement de tous les points où il avait pris position pour arrêter les Français. Le 4 décembre, les troupes rentrèrent à Oran, ayant heureusement terminé leur expédition.

Expédition contre les Hadjoutes et les Mouzaïas — Attaque du camp de Bouffarick. — Les Hadjoutes et les Mouzaïas n'avaient pas cessé d'inquiéter la province d'Alger. — Le bey français de Medeah, surpris par les Kabayles, avait été livré au bey qui occupait Miliana, au nom d'Abd-el-Kader. — Malgré les succès obtenus dans la province d'Oran, l'audace des Arabes et des Maures, encouragée par des intrigues secrètes du bey de Constantine et de l'émir de Mascara, s'accroissait chaque jour. — Au mois de septembre, le maréchal Clausel dirigea une colonne de 900 hommes sur les bois épais qui servaient de retraite aux tribus hostiles. 250 cavaliers des tribus amies, habitant la Mitidja, se répandirent dans leurs douars, et se dédommagèrent de tous les vols qu'elles avaient eu à souffrir de la part de ces audacieux pillards. L'infanterie française pénétra dans les lieux les plus difficiles, et fit éprouver à l'ennemi de grandes pertes de tout genre. — Néanmoins les Kabayles reparurent le mois suivant et attaquèrent les troupes chargées d'exécuter, entre le camp de Bouffarick et la Chiffa, des travaux pour l'établissement d'avant-postes français jusqu'aux portes de Blida.

On préparait alors une grande expédition contre Constantine. — Sur la nouvelle du départ de la plus grande partie de la garnison d'Alger pour Bone, l'aga de Miliana crut le moment favorable pour entraîner les Arabes à un soulèvement général. Ce chef quitta Miliana dans les premiers jours de novembre, et s'avança vers Blida avec quelques centaines d'hommes et deux petits canons. Des Arabes de diverses tribus et les Hadjoutes se joignirent à lui; il réunit ainsi plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins. Le 9 novembre, il attaqua les avant-postes au-delà de Bouffarick, et les tribus placées sous leur protection. Ces avant-postes se défendirent vigoureusement; mais un lieutenant français qui, malgré les ordres les plus formels de se borner à observer l'ennemi, s'était laissé entraîner à la poursuite de quelques cavaliers, avec deux autres officiers et 17 soldats, tomba au milieu d'un groupe considérable d'Arabes, et succomba avec ses compagnons, toutefois après avoir tué ou blessé une centaine d'ennemis.

Le même jour, le général Rapatel arrivait d'Alger avec une colonne de 2,500 hommes et quelques pièces d'artillerie. Il marcha à la rencontre des Arabes, qui, pendant toute la journée du 10, se tinrent hors de portée. Ils ne montrèrent leurs masses le lendemain que pour se disperser aussitôt et se jeter en tirailleurs dans les broussailles, dans les jardins, derrière les haies, où l'artillerie leur lança un grand nombre d'obus, et les découragea à un tel point qu'ils n'osèrent pas accompagner, suivant leur habitude, la colonne française, lorsqu'elle reprit le chemin de ses cantonnements. — Cette excursion contre les Arabes fut, dans la province d'Alger, la dernière qui eut lieu en 1836.

1837. — *Paix avec Abd-el-Kader.* — La victoire de la Sickack n'avait pas terminé la guerre avec Abd-el-Kader; il fallait réduire l'émir de Mascara à l'impuissance, ou l'obliger à reconnaître la suzeraineté de la France. — Au mois de juin 1837, le général Bugeaud, qui avait obtenu contre lui les succès les plus décisifs, fut chargé, avec une forte division, de l'obliger à se soumettre. Le général n'eut pas besoin d'agir hostilement. Il entama des négociations avec Abd-el-Kader qu'il alla trouver jusque sur le territoire ennemi; il eut avec l'émir une conférence, et conclut un traité par lequel Abd-el-Kader se soumit à la puissance de la France en Afrique, s'obligea à payer un tribut de 30,000 fanègues (1,500 sacs) d'orge, de 30,000 fanègues de froment, et de 5,000 bœufs; l'émir reconnut en outre le droit de propriété de la France dans la province de l'ouest, sur les territoires d'Oran, Mostaganem et Arzew, et dans la province du centre, sur le territoire d'Alger et la plaine de la Mitidja; il s'engagea à respecter et à faire respecter ces territoires aux Arabes. — Ce traité qui, à l'époque où il fut conclu, parut peu en rapport avec ce que le général Bugeaud, en raison de ses forces, avait le droit d'exiger, n'a eu, jusqu'à présent, aucun des résultats peu satisfaisants qu'on s'était plu à prédire. Abd-el-Kader respecte la France, depuis qu'il sait que la France a le pouvoir et la volonté de se faire respecter.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE.

1833. — JUIN. — Occupation d'Arzew.
JUILLET. — Occupation de Mostaganem.
OCTOBRE. — Occupation de Bougie.
1834. — FÉVRIER. — Traité avec Abd-el-Kader.
AVRIL. — Attaque infructueuse de Bougie par Achmet-Bey.
1835. — JUIN. — Rupture avec Abd-el-Kader. — Combat de la Sig. — Désastre de la Macta.
1835. — DÉCEMBRE. — Expédition contre Mascara. — Combat de Sidi-Embaruck. — Destruction de Mascara.
1836. — MARS. Occupation de Tlemecen. — Combat de la Tafna.
JUILLET. — Expédition contre Abd-el-Kader. — Combat de la Sassef. — Combat de la Sickack. — Ravitaillement de Tlemecen.
1837. — JUIN. — Paix avec Abd-el-Kader.

1836 ET 1837. — EXPÉDITIONS CONTRE ACHMET-BEY.

ASSAUT ET PRISE DE CONSTANTINE.

SOMMAIRE.

1836. — Expéditions contre Achmet. — Marche sur Constantine. — Mauvais temps. — Arrivée devant Constantine. — Privations. — Souffrances. — Description de Constantine. — Attaques infructueuses. — Retraite. — Retour à Bone. — 1837. — Nouvelle expédition contre Achmet. — Réunion, forces et composition de l'armée. — Marche sur Constantine. — Arrivée devant cette place. — Travaux du siége. — Sorties repoussées. — Établissement des batteries. — Mort du général Damrémont. — Le général Valée prend le commandement de l'armée. — Assaut et prise de Constantine. — Résultats de la prise de Constantine. — Fin de l'expédition.

ARMÉE FRANÇAISE. — GÉNÉRAUX EN CHEF.

EXPÉDITION DE 1836. — Maréchal CLAUSEL. | EXPÉDITION DE 1837. — DAMRÉMONT. — VALÉE.

1836. — *Expédition contre Achmet. — Marche sur Constantine.* — Une grande expédition avait été résolue en 1836 contre Achmet-Bey. — Il ne s'agissait de rien moins que de la conquête de Constantine; le maréchal Clausel devait commander l'armée, et un des fils du roi, le duc de Nemours, prendre part aux fatigues, aux dangers et à la gloire de l'expédition.

L'armée, forte d'environ 7,000 hommes, partit de Bone le 13 novembre; elle avait à peine établi son premier bivouac à Bon-Afra, qu'une pluie abondante vint l'assaillir; le ruisseau sur les bords duquel elle était campée devint promptement un torrent. Il ne fut possible de le faire passer aux troupes qui se trouvaient en deçà, que le 14, à midi. — A cette heure, le soleil ayant reparu, l'armée se remit en marche; elle bivouaqua le soir à Mouchelfa; et le 15, après avoir franchi le col de Mouara, elle arriva à Guelma, sur la rive droite de la Seybouse.

Il existe à Guelma des ruines de constructions romaines; l'enceinte de l'ancienne citadelle était assez bien conservée pour qu'on pût y établir, contre les Arabes, un poste militaire. Le maréchal Clausel y laissa, sous une garde suffisante, environ 200 hommes que les premiers jours de marche avaient déjà fatigués, et qui n'auraient pas pu suivre jusqu'à Constantine.

Le temps continuait à être favorable; l'armée reprit sa marche le 16, au point du jour, et s'arrêta de bonne heure à Medjez-Ammar, où elle trouva encore de grandes difficultés pour traverser la Seybouse. Les rives de cette rivière étant très-escarpées, les troupes du génie passèrent la nuit à établir les rampes et à débarrasser le gué encombré de pierres énormes.

Le 17 s'effectua le passage, qui dura très long-temps; l'armée atteignit, sur les quatre heures après midi, la fameuse montée de *la Dixième*, au haut de laquelle on passe le col de Raz-el-Akba, nommé par les Arabes *le Coupe-Gorge*.

Des ruines qui s'élèvent sur tous les mamelons attestent que les Romains avaient construit, de demi-lieue en demi-lieue, des tours et des forts pour s'assurer l'entière possession de ce point militaire. D'autres ruines font également supposer que de grands personnages romains avaient fait construire de vastes et beaux palais dans ce pays si pittoresque.

Le 18, profitant d'une route tracée et établie pendant la nuit par les troupes du génie, l'armée, avec son matériel, franchit le col de Raz-el-Akba, et campa à une lieue au-delà sur le territoire des Ouled-Zenati.

Jusque-là l'armée avait marché au milieu d'une population amie et pacifique : les Arabes labouraient leurs champs, et de nombreux troupeaux se trouvaient quelquefois près du chemin qu'elle suivait.

Mauvais temps. — Arrivée devant Constantine. — Privations. — Souffrances. — On n'était plus qu'à deux marches de Constantine. Le 19, on campa à Raz-Oued-Zenati, et ce fut là que commencèrent des souffrances inouïes et les mécomptes les plus cruels. — L'armée était parvenue dans des régions très élevées : pendant la nuit, la pluie, la neige et la grêle tombèrent avec tant d'abondance et de continuité, que les soldats au bivouac furent exposés à toutes les rigueurs d'un hiver de la Russie; les terres entièrement défoncées rappelaient les boues de la Pologne.

On apercevait Constantine, et déjà on désespérait presque d'arriver sous ses murs. L'armée se mit toutefois en marche le 20, et parvint, à l'exception des bagages et d'une arrière-garde, au *Monument de Constantin*, où l'on fut obligé de s'arrêter.

Le froid devint excessif. Plusieurs hommes eurent les pieds gelés, d'autres périrent pendant la nuit; car depuis le Raz-el-Akba on ne trouvait plus de bois.

Enfin les bagages, sur lesquels on doublait et triplait les attelages, ayant rejoint l'armée, elle franchit, le 21, le Bou-Merzoug, un des affluents de l'Oued-Rummel. Grossie par les torrents, cette rivière avait débordé : les hommes avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, et plusieurs auraient péri sans le dévouement des cavaliers qui coururent eux-mêmes de grands dangers. — Quelques heures après, l'armée prit position sous les murs de Constantine.

Description de Constantine. — Attaques infructueuses. — La position de Constantine est admirable. — Sur tous les points, à l'exception d'un seul, cette ville est défendue par la nature même. Un ravin de 60 mètres de largeur, d'une immense profondeur, et au fond duquel coule l'Oued-Rummel, présente pour escarpe et contrescarpe un roc taillé à pic, inattaquable par la mine comme par le boulet. Le plateau de Mansourah com-

Digitized by Google

munique avec la ville par un pont très étroit et aboutissant à une double porte très forte et bien défendue par les feux de mousqueterie des maisons et des jardins qui l'environnent.

Dans les circonstances où il se trouvait, le maréchal Clausel n'avait pas le loisir d'investir convenablement la place, devant laquelle il occupait, avec les troupes du général Trézel, le plateau de Mansourah. La brigade d'avant-garde, aux ordres du général de Rigny, avait été dirigée sur les mamelons de Koudiat-Aty, avec l'ordre de s'en emparer; d'occuper les marabouts et les cimetières, en face la porte Ez-Rababah, et de bloquer immédiatement cette porte.

Il était facile, au premier coup d'œil, de reconnaître que c'était sur ce point que la ville devait être attaquée; mais il était aussi de toute impossibilité d'y conduire l'artillerie de campagne, qui, déjà sur le plateau de Mansourah, s'enfonçait en place jusqu'aux moyeux des roues. On ne put parvenir à faire porter sur l'autre position que deux pièces de 8

Ce fut alors que commencèrent les hostilités : elles furent annoncées par deux coups de canon de 24 pointés contre nos pièces, et par le drapeau rouge des Arabes, arboré sur la principale batterie de la place.

Le bey Achmet avait craint de s'enfermer dans Constantine. Il en avait confié la défense à son lieutenant Ben-Haïssa; et comme il ne pouvait compter sur les habitants, il avait introduit dans la ville une garnison de 1,500 Turcs et Kabayles, bien déterminés à la défendre.

La brigade d'avant-garde, après avoir traversé l'Oued-Rummel, se porta sur les hauteurs, qui, défendues par les Kabayles sortis en grand nombre de la place, furent successivement et bravement enlevées par nos troupes. Elles s'y établirent sous le canon des Arabes, tandis que le maréchal Clausel disposait son artillerie et en faisait diriger le feu contre la porte d'El-Cantara. — Pendant la journée du 22, la brigade d'avant-garde soutint un combat brillant contre les Arabes réunis à l'infanterie turque, sortie par celle des portes que l'armée ne pouvait bloquer, puisqu'elle ne comptait plus que 3,000 hommes sous les armes.

Le temps continuait à être affreux; la neige tombait à gros flocons, le vent était glacial; les munitions et les vivres, dont une partie avait été perdue dans la route, achevaient de s'épuiser.

Le 23, la brigade d'avant-garde fut vivement attaquée et repoussa l'ennemi; le même jour, les Arabes ayant attaqué le quartier général, furent culbutés et repoussés par le 59e de ligne.

Le maréchal résolut d'essayer d'enlever la place de vive force, et, s'il ne réussissait pas, de ne pas attendre davantage et de ramener l'armée à Bone.

Deux attaques simultanées furent ordonnées pour la nuit du 23 au 24, l'une contre la porte d'El-Cantara, devait être dirigée par le colonel Lemercier; l'autre, du côté de Koudiat-Aty, devait être tentée par les troupes de l'avant-garde, aux ordres du général de Rigny. — Ces deux attaques eurent lieu, mais elles n'obtinrent pas le succès qu'on en espérait. — Les Français eurent un grand nombre d'hommes hors de combat. Parmi les officiers qui succombèrent glorieusement se trouvaient le capitaine du génie Grand, et le chef d'escadron Richepanse.

Retraite. — Retour à Bone. — Le 24, le maréchal ordonna la retraite. Il indiqua l'ordre dans lequel devaient se placer les différents corps; et l'armée, avec tous les bagages et l'artillerie, alla camper à Sommah. Cette première journée fut très difficile; la garnison entière et un grand nombre de cavaliers arabes attaquèrent avec acharnement l'arrière garde. Mais le 63e régiment et un bataillon du 2e léger, soutenus par les chasseurs à cheval d'Afrique, repoussèrent brillamment toutes les attaques et continrent l'ennemi. «Dans un moment si grave et si difficile, dit le rapport officiel, M. le commandant Changarnier (du 2e léger) s'est couvert de gloire, et s'est attiré les regards et l'estime de toute l'armée; presque entouré par les Arabes, chargé vigoureusement et perdant beaucoup de monde, il sut inspirer une telle confiance à son bataillon formé en carré, qu'au moment où il était vivement assailli, il fit pousser à sa troupe deux cris de vive *le roi!* et les Arabes intimidés ayant fait demi-tour à vingt pas du bataillon, un feu de deux rangs, à bout pourtant, couvrit d'hommes et de chevaux trois faces du carré.»

Le 25, l'armée campa à Oued-Talaga, et le 26, à Sidi-Tamtam. Déjà on s'apercevait que le nombre des ennemis avait considérablement diminué. Au moment où l'armée quitta ce bivouac, les Arabes et les Kabayles s'étant, comme d'ordinaire, précipités sur l'arrière-garde, dans l'espoir de lui faire abandonner quelques bagages ou quelques blessés, trois escadrons des chasseurs d'Afrique exécutèrent une charge brillante et repoussèrent les Arabes.

«Le 27, dit le maréchal, dans son rapport, nous avions à passer le défilé difficile qui conduit au col de Raz-el-Akba, j'ordonnai au commandant de Rancé d'ouvrir la marche à la tête de deux escadrons. Cette cavalerie s'acquitta vigoureusement de cette mission difficile, couronnant les crêtes de mamelons en mamelons, et repoussant ou contenant à distance la cavalerie arabe. Nous repassâmes enfin le col de Raz-el-Akba; les Arabes cessèrent à ce point de nous suivre, et ne reparurent plus.»

Le soir, l'armée campa sur la rive droite de la Seybouse, et le 28 elle atteignit Guelma, où le maréchal laissa les malades, après avoir donné des ordres pour faire de cette ville un poste militaire important.

Le 1er décembre, l'armée était de retour à Bone. — D'après les documents officiels, elle avait eu, dans cette expédition, 453 morts ou égarés, et 304 blessés, résultat funeste, mais qui devait être suivi d'une glorieuse compensation.

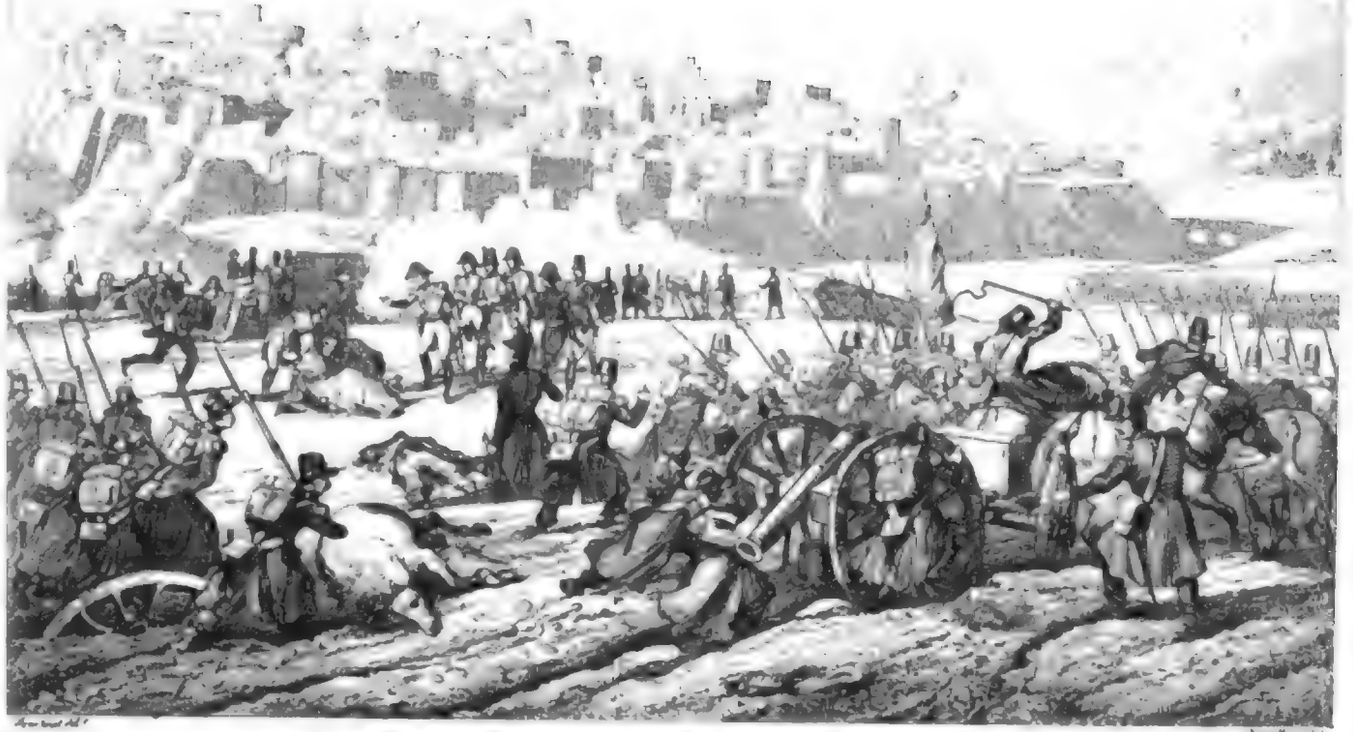
1837. — *Nouvelle expédition contre Achmet — Réunion, forces et composition de l'armée.* — Une nouvelle expédition fut résolue en 1837, pour venger l'échec éprouvé par le maréchal Clausel.

L'armée expéditionnaire se réunit dans le camp de Medjez-Ammar, établi sur les bords de la Seybouse;

Digitized by Google

Blida.

Introduction 1
Chapter 1 Ancient Greek Philosophy 7
Chapter 2 Medieval Philosophy 19
Chapter 3 Modern Philosophy 31
Chapter 4 Contemporary Philosophy 43
Chapter 5 Philosophy of Mind 55
Chapter 6 Philosophy of Language 67
Chapter 7 Philosophy of Science 79
Chapter 8 Philosophy of Religion 91
Chapter 9 Philosophy of Art 103
Chapter 10 Philosophy of Ethics 115
Chapter 11 Philosophy of Politics 127
Chapter 12 Philosophy of Economics 139
Chapter 13 Philosophy of Technology 151
Chapter 14 Philosophy of Education 163
Chapter 15 Philosophy of Life 175
Chapter 16 Philosophy of Death 187
Chapter 17 Philosophy of Time 199
Chapter 18 Philosophy of Space 211
Chapter 19 Philosophy of Nature 223
Chapter 20 Philosophy of Mathematics 235
Chapter 21 Philosophy of Logic 247
Chapter 22 Philosophy of Metaphysics 259
Chapter 23 Philosophy of Epistemology 271
Chapter 24 Philosophy of Ontology 283
Chapter 25 Philosophy of Aesthetics 295
Chapter 26 Philosophy of Ethics 307
Chapter 27 Philosophy of Politics 319
Chapter 28 Philosophy of Economics 331
Chapter 29 Philosophy of Technology 343
Chapter 30 Philosophy of Education 355
Chapter 31 Philosophy of Life 367
Chapter 32 Philosophy of Death 379
Chapter 33 Philosophy of Time 391
Chapter 34 Philosophy of Space 403
Chapter 35 Philosophy of Nature 415
Chapter 36 Philosophy of Mathematics 427
Chapter 37 Philosophy of Logic 439
Chapter 38 Philosophy of Metaphysics 451
Chapter 39 Philosophy of Epistemology 463
Chapter 40 Philosophy of Ontology 475
Chapter 41 Philosophy of Aesthetics 487
Chapter 42 Philosophy of Ethics 499
Chapter 43 Philosophy of Politics 511
Chapter 44 Philosophy of Economics 523
Chapter 45 Philosophy of Technology 535
Chapter 46 Philosophy of Education 547
Chapter 47 Philosophy of Life 559
Chapter 48 Philosophy of Death 571
Chapter 49 Philosophy of Time 583
Chapter 50 Philosophy of Space 595
Chapter 51 Philosophy of Nature 607
Chapter 52 Philosophy of Mathematics 619
Chapter 53 Philosophy of Logic 631
Chapter 54 Philosophy of Metaphysics 643
Chapter 55 Philosophy of Epistemology 655
Chapter 56 Philosophy of Ontology 667
Chapter 57 Philosophy of Aesthetics 679
Chapter 58 Philosophy of Ethics 691
Chapter 59 Philosophy of Politics 703
Chapter 60 Philosophy of Economics 715
Chapter 61 Philosophy of Technology 727
Chapter 62 Philosophy of Education 739
Chapter 63 Philosophy of Life 751
Chapter 64 Philosophy of Death 763
Chapter 65 Philosophy of Time 775
Chapter 66 Philosophy of Space 787
Chapter 67 Philosophy of Nature 799
Chapter 68 Philosophy of Mathematics 811
Chapter 69 Philosophy of Logic 823
Chapter 70 Philosophy of Metaphysics 835
Chapter 71 Philosophy of Epistemology 847
Chapter 72 Philosophy of Ontology 859
Chapter 73 Philosophy of Aesthetics 871
Chapter 74 Philosophy of Ethics 883
Chapter 75 Philosophy of Politics 895
Chapter 76 Philosophy of Economics 907
Chapter 77 Philosophy of Technology 919
Chapter 78 Philosophy of Education 931
Chapter 79 Philosophy of Life 943
Chapter 80 Philosophy of Death 955
Chapter 81 Philosophy of Time 967
Chapter 82 Philosophy of Space 979
Chapter 83 Philosophy of Nature 991
Chapter 84 Philosophy of Mathematics 1003
Chapter 85 Philosophy of Logic 1015
Chapter 86 Philosophy of Metaphysics 1027
Chapter 87 Philosophy of Epistemology 1039
Chapter 88 Philosophy of Ontology 1051
Chapter 89 Philosophy of Aesthetics 1063
Chapter 90 Philosophy of Ethics 1075
Chapter 91 Philosophy of Politics 1087
Chapter 92 Philosophy of Economics 1099
Chapter 93 Philosophy of Technology 1111
Chapter 94 Philosophy of Education 1123
Chapter 95 Philosophy of Life 1135
Chapter 96 Philosophy of Death 1147
Chapter 97 Philosophy of Time 1159
Chapter 98 Philosophy of Space 1171
Chapter 99 Philosophy of Nature 1183
Chapter 100 Philosophy of Mathematics 1195
Chapter 101 Philosophy of Logic 1207
Chapter 102 Philosophy of Metaphysics 1219
Chapter 103 Philosophy of Epistemology 1231
Chapter 104 Philosophy of Ontology 1243
Chapter 105 Philosophy of Aesthetics 1255
Chapter 106 Philosophy of Ethics 1267
Chapter 107 Philosophy of Politics 1279
Chapter 108 Philosophy of Economics 1291
Chapter 109 Philosophy of Technology 1303
Chapter 110 Philosophy of Education 1315
Chapter 111 Philosophy of Life 1327
Chapter 112 Philosophy of Death 1339
Chapter 113 Philosophy of Time 1351
Chapter 114 Philosophy of Space 1363
Chapter 115 Philosophy of Nature 1375
Chapter 116 Philosophy of Mathematics 1387
Chapter 117 Philosophy of Logic 1399
Chapter 118 Philosophy of Metaphysics 1411
Chapter 119 Philosophy of Epistemology 1423
Chapter 120 Philosophy of Ontology 1435
Chapter 121 Philosophy of Aesthetics 1447
Chapter 122 Philosophy of Ethics 1459
Chapter 123 Philosophy of Politics 1471
Chapter 124 Philosophy of Economics 1483
Chapter 125 Philosophy of Technology 1495
Chapter 126 Philosophy of Education 1507
Chapter 127 Philosophy of Life 1519
Chapter 128 Philosophy of Death 1531
Chapter 129 Philosophy of Time 1543
Chapter 130 Philosophy of Space 1555
Chapter 131 Philosophy of Nature 1567
Chapter 132 Philosophy of Mathematics 1579
Chapter 133 Philosophy of Logic 1591
Chapter 134 Philosophy of Metaphysics 1603
Chapter 135 Philosophy of Epistemology 1615
Chapter 136 Philosophy of Ontology 1627
Chapter 137 Philosophy of Aesthetics 1639
Chapter 138 Philosophy of Ethics 1651
Chapter 139 Philosophy of Politics 1663
Chapter 140 Philosophy of Economics 1675
Chapter 141 Philosophy of Technology 1687
Chapter 142 Philosophy of Education 1699
Chapter 143 Philosophy of Life 1711
Chapter 144 Philosophy of Death 1723
Chapter 145 Philosophy of Time 1735
Chapter 146 Philosophy of Space 1747
Chapter 147 Philosophy of Nature 1759
Chapter 148 Philosophy of Mathematics 1771
Chapter 149 Philosophy of Logic 1783
Chapter 150 Philosophy of Metaphysics 1795
Chapter 151 Philosophy of Epistemology 1807
Chapter 152 Philosophy of Ontology 1819
Chapter 153 Philosophy of Aesthetics 1831
Chapter 154 Philosophy of Ethics 1843
Chapter 155 Philosophy of Politics 1855
Chapter 156 Philosophy of Economics 1867
Chapter 157 Philosophy of Technology 1879
Chapter 158 Philosophy of Education 1891
Chapter 159 Philosophy of Life 1903
Chapter 160 Philosophy of Death 1915
Chapter 161 Philosophy of Time 1927
Chapter 162 Philosophy of Space 1939
Chapter 163 Philosophy of Nature 1951
Chapter 164 Philosophy of Mathematics 1963
Chapter 165 Philosophy of Logic 1975
Chapter 166 Philosophy of Metaphysics 1987
Chapter 167 Philosophy of Epistemology 1999
Chapter 168 Philosophy of Ontology 2011
Chapter 169 Philosophy of Aesthetics 2023
Chapter 170 Philosophy of Ethics 2035
Chapter 171 Philosophy of Politics 2047
Chapter 172 Philosophy of Economics 2059
Chapter 173 Philosophy of Technology 2071
Chapter 174 Philosophy of Education 2083
Chapter 175 Philosophy of Life 2095
Chapter 176 Philosophy of Death 2107
Chapter 177 Philosophy of Time 2119
Chapter 178 Philosophy of Space 2131
Chapter 179 Philosophy of Nature 2143
Chapter 180 Philosophy of Mathematics 2155
Chapter 181 Philosophy of Logic 2167
Chapter 182 Philosophy of Metaphysics 2179
Chapter 183 Philosophy of Epistemology 2191
Chapter 184 Philosophy of Ontology 2203
Chapter 185 Philosophy of Aesthetics 2215
Chapter 186 Philosophy of Ethics 2227
Chapter 187 Philosophy of Politics 2239
Chapter 188 Philosophy of Economics 2251
Chapter 189 Philosophy of Technology 2263
Chapter 190 Philosophy of Education 2275
Chapter 191 Philosophy of Life 2287
Chapter 192 Philosophy of Death 2299
Chapter 193 Philosophy of Time 2311
Chapter 194 Philosophy of Space 2323
Chapter 195 Philosophy of Nature 2335
Chapter 196 Philosophy of Mathematics 2347
Chapter 197 Philosophy of Logic 2359
Chapter 198 Philosophy of Metaphysics 2371
Chapter 199 Philosophy of Epistemology 2383
Chapter 200 Philosophy of Ontology 2395
Chapter 201 Philosophy of Aesthetics 2407
Chapter 202 Philosophy of Ethics 2419
Chapter 203 Philosophy of Politics 2431
Chapter 204 Philosophy of Economics 2443
Chapter 205 Philosophy of Technology 2455
Chapter 206 Philosophy of Education 2467
Chapter 207 Philosophy of Life 2479
Chapter 208 Philosophy of Death 2491
Chapter 209 Philosophy of Time 2503
Chapter 210 Philosophy of Space 2515
Chapter 211 Philosophy of Nature 2527
Chapter 212 Philosophy of Mathematics 2539
Chapter 213 Philosophy of Logic 2551
Chapter 214 Philosophy of Metaphysics 2563
Chapter 215 Philosophy of Epistemology 2575
Chapter 216 Philosophy of Ontology 2587
Chapter 217 Philosophy of Aesthetics 2599
Chapter 218 Philosophy of Ethics 2611
Chapter 219 Philosophy of Politics 2623
Chapter 220 Philosophy of Economics 2635
Chapter 221 Philosophy of Technology 2647
Chapter 222 Philosophy of Education 2659
Chapter 223 Philosophy of Life 2671
Chapter 224 Philosophy of Death 2683
Chapter 225 Philosophy of Time 2695
Chapter 226 Philosophy of Space 2707
Chapter 227 Philosophy of Nature 2719
Chapter 228 Philosophy of Mathematics 2731
Chapter 229 Philosophy of Logic 2743
Chapter 230 Philosophy of Metaphysics 2755
Chapter 231 Philosophy of Epistemology 2767
Chapter 232 Philosophy of Ontology 2779
Chapter 233 Philosophy of Aesthetics 2791
Chapter 234 Philosophy of Ethics 2803
Chapter 235 Philosophy of Politics 2815
Chapter 236 Philosophy of Economics 2827
Chapter 237 Philosophy of Technology 2839
Chapter 238 Philosophy of Education 2851
Chapter 239 Philosophy of Life 2863
Chapter 240 Philosophy of Death 2875
Chapter 241 Philosophy of Time 2887
Chapter 242 Philosophy of Space 2899
Chapter 243 Philosophy of Nature 2911
Chapter 244 Philosophy of Mathematics 2923
Chapter 245 Philosophy of Logic 2935
Chapter 246 Philosophy of Metaphysics 2947
Chapter 247 Philosophy of Epistemology 2959
Chapter 248 Philosophy of Ontology 2971
Chapter 249 Philosophy of Aesthetics 2983
Chapter 250 Philosophy of Ethics 2995
Chapter 251 Philosophy of Politics 3007
Chapter 252 Philosophy of Economics 3019
Chapter 253 Philosophy of Technology 3031
Chapter 254 Philosophy of Education 3043
Chapter 255 Philosophy of Life 3055
Chapter 256 Philosophy of Death 3067
Chapter 257 Philosophy of Time 3079
Chapter 258 Philosophy of Space 3091
Chapter 259 Philosophy of Nature 3103
Chapter 260 Philosophy of Mathematics 3115
Chapter 261 Philosophy of Logic 3127
Chapter 262 Philosophy of Metaphysics 3139
Chapter 263 Philosophy of Epistemology 3151
Chapter 264 Philosophy of Ontology 3163
Chapter 265 Philosophy of Aesthetics 3175
Chapter 266 Philosophy of Ethics 3187
Chapter 267 Philosophy of Politics 3199
Chapter 268 Philosophy of Economics 3211
Chapter 269 Philosophy of Technology 3223
Chapter 270 Philosophy of Education 3235
Chapter 271 Philosophy of Life 3247
Chapter 272 Philosophy of Death 3259
Chapter 273 Philosophy of Time 3271
Chapter 274 Philosophy of Space 3283
Chapter 275 Philosophy of Nature 3295
Chapter 276 Philosophy of Mathematics 3307
Chapter 277 Philosophy of Logic 3319
Chapter 278 Philosophy of Metaphysics 3331
Chapter 279 Philosophy of Epistemology 3343
Chapter 280 Philosophy of Ontology 3355
Chapter 281 Philosophy of Aesthetics 3367
Chapter 282 Philosophy of Ethics 3379
Chapter 283 Philosophy of Politics 3391
Chapter 284 Philosophy of Economics 3403
Chapter 285 Philosophy of Technology 3415
Chapter 286 Philosophy of Education 3427
Chapter 287 Philosophy of Life 3439
Chapter 288 Philosophy of Death 3451
Chapter 289 Philosophy of Time 3463
Chapter 290 Philosophy of Space 3475
Chapter 291 Philosophy of Nature 3487
Chapter 292 Philosophy of Mathematics 3499
Chapter 293 Philosophy of Logic 3511
Chapter 294 Philosophy of Metaphysics 3523
Chapter 295 Philosophy of Epistemology 3535
Chapter 296 Philosophy of Ontology 3547
Chapter 297 Philosophy of Aesthetics 3559
Chapter 298 Philosophy of Ethics 3571
Chapter 299 Philosophy of Politics 3583
Chapter 300 Philosophy of Economics 3595
Chapter 301 Philosophy of Technology 3607
Chapter 302 Philosophy of Education 3619
Chapter 303 Philosophy of Life 3631
Chapter 304 Philosophy of Death 3643
Chapter 305 Philosophy of Time 3655
Chapter 306 Philosophy of Space 3667
Chapter 307 Philosophy of Nature 3679
Chapter 308 Philosophy of Mathematics 3691
Chapter 309 Philosophy of Logic 3703
Chapter 310 Philosophy of Metaphysics 3715
Chapter 311 Philosophy of Epistemology 3727
Chapter 312 Philosophy of Ontology 3739
Chapter 313 Philosophy of Aesthetics 3751
Chapter 314 Philosophy of Ethics 3763
Chapter 315 Philosophy of Politics 3775
Chapter 316 Philosophy of Economics 3787
Chapter 317 Philosophy of Technology 3799
Chapter 318 Philosophy of Education 3811
Chapter 319 Philosophy of Life 3823
Chapter 320 Philosophy of Death 3835
Chapter 321 Philosophy of Time 3847
Chapter 322 Philosophy of Space 3859
Chapter 323 Philosophy of Nature 3871
Chapter 324 Philosophy of Mathematics 3883
Chapter 325 Philosophy of Logic 3895
Chapter 326 Philosophy of Metaphysics 3907
Chapter 327 Philosophy of Epistemology 3919
Chapter 328 Philosophy of Ontology 3931
Chapter 329 Philosophy of Aesthetics 3943
Chapter 330 Philosophy of Ethics 3955
Chapter 331 Philosophy of Politics 3967
Chapter 332 Philosophy of Economics 3979
Chapter 333 Philosophy of Technology 3991
Chapter 334 Philosophy of Education 4003
Chapter 335 Philosophy of Life 4015
Chapter 336 Philosophy of Death 4027
Chapter 337 Philosophy of Time 4039
Chapter 338 Philosophy of Space 4051
Chapter 339 Philosophy of Nature 4063
Chapter 340 Philosophy of Mathematics 4075
Chapter 341 Philosophy of Logic 4087
Chapter 342 Philosophy of Metaphysics 4099
Chapter 343 Philosophy of Epistemology 4111
Chapter 344 Philosophy of Ontology 4123
Chapter 345 Philosophy of Aesthetics 4135
Chapter 346 Philosophy of Ethics 4147
Chapter 347 Philosophy of Politics 4159
Chapter 348 Philosophy of Economics 4171
Chapter 349 Philosophy of Technology 4183
Chapter 350 Philosophy of Education 4195
Chapter 351 Philosophy of Life 4207
Chapter 352 Philosophy of Death 4219
Chapter 353 Philosophy of Time 4231
Chapter 354 Philosophy of Space 4243
Chapter 355 Philosophy of Nature 4255
Chapter 356 Philosophy of Mathematics 4267
Chapter 357 Philosophy of Logic 4279
Chapter 358 Philosophy of Metaphysics 4291
Chapter 359 Philosophy of Epistemology 4303
Chapter 360 Philosophy of Ontology 4315
Chapter 361 Philosophy of Aesthetics 4327
Chapter 362 Philosophy of Ethics 4339
Chapter 363 Philosophy of Politics 4351
Chapter 364 Philosophy of Economics 4363
Chapter 365 Philosophy of Technology 4375
Chapter 366 Philosophy of Education 4387
Chapter 367 Philosophy of Life 4399
Chapter 368 Philosophy of Death 4411
Chapter 369 Philosophy of Time 4423
Chapter 370 Philosophy of Space 4435
Chapter 371 Philosophy of Nature 4447
Chapter 372 Philosophy of Mathematics 4459
Chapter 373 Philosophy of Logic 4471
Chapter 374 Philosophy of Metaphysics 4483
Chapter 375 Philosophy of Epistemology 4495
Chapter 376 Philosophy of Ontology 4507
Chapter 377 Philosophy of Aesthetics 4519
Chapter 378 Philosophy of Ethics 4531
Chapter 379 Philosophy of Politics 4543
Chapter 380 Philosophy of Economics 4555
Chapter 381 Philosophy of Technology 4567
Chapter 382 Philosophy of Education 4579
Chapter 383 Philosophy of Life 4591
Chapter 384 Philosophy of Death 4603
Chapter 385 Philosophy of Time 4615
Chapter 386 Philosophy of Space 4627
Chapter 387 Philosophy of Nature 4639
Chapter 388 Philosophy of Mathematics 4651
Chapter 389 Philosophy of Logic 4663
Chapter 390 Philosophy of Metaphysics 4675
Chapter 391 Philosophy of Epistemology 4687
Chapter 392 Philosophy of Ontology 4699
Chapter 393 Philosophy of Aesthetics 4711
Chapter 394 Philosophy of Ethics 4723
Chapter 395 Philosophy of Politics 4735
Chapter 396 Philosophy of Economics 4747
Chapter 397 Philosophy of Technology 4759
Chapter 398 Philosophy of Education 4771
Chapter 399 Philosophy of Life 4783
Chapter 400 Philosophy of Death 4795
Chapter 401 Philosophy of Time 4807
Chapter 402 Philosophy of Space 4819
Chapter 403 Philosophy of Nature 4831
Chapter 404 Philosophy of Mathematics 4843
Chapter 405 Philosophy of Logic 4855
Chapter 406 Philosophy of Metaphysics 4867
Chapter 407 Philosophy of Epistemology 4879
Chapter 408 Philosophy of Ontology 4891
Chapter 409 Philosophy of Aesthetics 4903
Chapter 410 Philosophy of Ethics 4915
Chapter 411 Philosophy of Politics 4927
Chapter 412 Philosophy of Economics 4939
Chapter 413 Philosophy of Technology 4951
Chapter 414 Philosophy of Education 4963
Chapter 415 Philosophy of Life 4975
Chapter 416 Philosophy of Death 4987
Chapter 417 Philosophy of Time 4999
Chapter 418 Philosophy of Space 5011
Chapter 419 Philosophy of Nature 5023
Chapter 420 Philosophy of Mathematics 5035
Chapter 421 Philosophy of Logic 5047
Chapter 422 Philosophy of Metaphysics 5059
Chapter 423 Philosophy of Epistemology 5071
Chapter 424 Philosophy of Ontology 5083
Chapter 425 Philosophy of Aesthetics 5095
Chapter 426 Philosophy of Ethics 5107
Chapter 427 Philosophy of Politics 5119
Chapter 428 Philosophy of Economics 5131
Chapter 429 Philosophy of Technology 5143
Chapter 430 Philosophy of Education 5155
Chapter 431 Philosophy of Life 5167
Chapter 432 Philosophy of Death 5179
Chapter 433 Philosophy of Time 5191
Chapter 434 Philosophy of Space 5203
Chapter 435 Philosophy of Nature 5215
Chapter 436 Philosophy of Mathematics 5227
Chapter 437 Philosophy of Logic 5239
Chapter 438 Philosophy of Metaphysics 5251
Chapter 439 Philosophy of Epistemology 5263
Chapter 440 Philosophy of Ontology 5275
Chapter 441 Philosophy of Aesthetics 5287
Chapter 442 Philosophy of Ethics 5299
Chapter 443 Philosophy of Politics 5311
Chapter 444 Philosophy of Economics 5323
Chapter 445 Philosophy of Technology 5335
Chapter 446 Philosophy of Education 5347
Chapter 447 Philosophy of Life 5359
Chapter 448 Philosophy of Death 5371
Chapter 449 Philosophy of Time 5383
Chapter 450 Philosophy of Space 5395
Chapter 451 Philosophy of Nature 5407
Chapter 452 Philosophy of Mathematics 5419
Chapter 453 Philosophy of Logic 5431
Chapter 454 Philosophy of Metaphysics 5443
Chapter 455 Philosophy of Epistemology 5455
Chapter 456 Philosophy of Ontology 5467
Chapter 457 Philosophy of Aesthetics 5479
Chapter 458 Philosophy of Ethics 5491
Chapter 459 Philosophy of Politics 5503
Chapter 460 Philosophy of Economics 5515
Chapter 461 Philosophy of Technology 5527
Chapter 462 Philosophy of Education 5539
Chapter 463 Philosophy of Life 5551
Chapter 464 Philosophy of Death 5563
Chapter 465 Philosophy of Time 5575
Chapter 466 Philosophy of Space 5587
Chapter 467 Philosophy of Nature 5599
Chapter 468 Philosophy of Mathematics 5611
Chapter 469 Philosophy of Logic 5623
Chapter 470 Philosophy of Metaphysics 5635
Chapter 471 Philosophy of Epistemology 5647
Chapter 472 Philosophy of Ontology 5659
Chapter 473 Philosophy of Aesthetics 5671
Chapter 474 Philosophy of Ethics 5683
Chapter 475 Philosophy of Politics 5695
Chapter 476 Philosophy of Economics 5707
Chapter 477 Philosophy of Technology 5719
Chapter 478 Philosophy of Education 5731
Chapter 479 Philosophy of Life 5743
Chapter 480 Philosophy of Death 5755
Chapter 481 Philosophy of Time 5767
Chapter 482 Philosophy of Space 5779
Chapter 483 Philosophy of Nature 5791
Chapter 484 Philosophy of Mathematics 5803
Chapter 485 Philosophy of Logic 5815
Chapter 486 Philosophy of Metaphysics 5827
Chapter 487 Philosophy of Epistemology 5839
Chapter 488 Philosophy of Ontology 5851
Chapter 489 Philosophy of Aesthetics 5863
Chapter 490 Philosophy of Ethics 5875
Chapter 491 Philosophy of Politics 5887
Chapter 492 Philosophy of Economics 5899
Chapter 493 Philosophy of Technology 5911
Chapter 494 Philosophy of Education 5923
Chapter 495 Philosophy of Life 5935
Chapter 496 Philosophy of Death 5947
Chapter 497 Philosophy of Time 5959
Chapter 498 Philosophy of Space 5971
Chapter 499 Philosophy of Nature 5983
Chapter 500 Philosophy of Mathematics 5995
Chapter 501 Philosophy of Logic 6007
Chapter 502 Philosophy of Metaphysics 6019
Chapter 503 Philosophy of Epistemology 6031
Chapter 504 Philosophy of Ontology 6043
Chapter 505 Philosophy of Aesthetics 6055
Chapter 506 Philosophy of Ethics 6067
Chapter 507 Philosophy of Politics 6079
Chapter 508 Philosophy of Economics 6091
Chapter 509 Philosophy of Technology 6103
Chapter 510 Philosophy of Education 6115
Chapter 511 Philosophy of Life 6127
Chapter 512 Philosophy of Death 6139
Chapter 513 Philosophy of Time 6151
Chapter 514 Philosophy of Space 6163
Chapter 515 Philosophy of Nature 6175
Chapter 516 Philosophy of Mathematics 6187
Chapter 517 Philosophy of Logic 6199
Chapter 518 Philosophy of Metaphysics 6211
Chapter 519 Philosophy of Epistemology 6223
Chapter 520 Philosophy of Ontology 6235
Chapter 521 Philosophy of Aesthetics 6247
Chapter 522 Philosophy of Ethics 6259
Chapter 523 Philosophy of Politics 6271
Chapter 524 Philosophy of Economics 6283
Chapter 525 Philosophy of Technology 6295
Chapter 526 Philosophy of Education 6307
Chapter 527 Philosophy of Life 6319
Chapter 528 Philosophy of Death 6331
Chapter 529 Philosophy of Time 6343
Chapter 530 Philosophy of Space 6355
Chapter 531 Philosophy of Nature 6367
Chapter 532 Philosophy of Mathematics 6379
Chapter 533 Philosophy of Logic 6391
Chapter 534 Philosophy of Metaphysics 6403
Chapter 535 Philosophy of Epistemology 6415
Chapter 536 Philosophy of Ontology 6427
Chapter 537 Philosophy of Aesthetics 6439
Chapter 538 Philosophy of Ethics 6451
Chapter 539 Philosophy of Politics 6463
Chapter 540 Philosophy of Economics 6475
Chapter 541 Philosophy of Technology 6487
Chapter 542 Philosophy of Education 6499
Chapter 543 Philosophy of Life 6511
Chapter 544 Philosophy of Death 6523
Chapter 545 Philosophy of Time 6535
Chapter 546 Philosophy of Space 6547
Chapter 547 Philosophy of Nature 6559
Chapter 548 Philosophy of Mathematics 6571
Chapter 549 Philosophy of Logic 6583
Chapter 550 Philosophy of Metaphysics 6595
Chapter 551 Philosophy of Epistemology 6607
Chapter 552 Philosophy of Ontology 6619
Chapter 553 Philosophy of Aesthetics 6631
Chapter 554 Philosophy of Ethics 6643
Chapter 555 Philosophy of Politics 6655
Chapter 556 Philosophy of Economics 6667
Chapter 557 Philosophy of Technology 6679
Chapter 558 Philosophy of Education 6691
Chapter 559 Philosophy of Life 6703
Chapter 560 Philosophy of Death 6715
Chapter 561 Philosophy of Time 6727
Chapter 562 Philosophy of Space 6739
Chapter 563 Philosophy of Nature 6751
Chapter 564 Philosophy of Mathematics 6763
Chapter 565 Philosophy of Logic 6775
Chapter 566 Philosophy of Metaphysics 6787
Chapter 567 Philosophy of Epistemology 6799
Chapter 568 Philosophy of Ontology 6811
Chapter 569 Philosophy of Aesthetics 6823
Chapter 570 Philosophy of Ethics 6835
Chapter 571 Philosophy of Politics 6847
Chapter 572 Philosophy of Economics 6859
Chapter 573 Philosophy of Technology 6871
Chapter 574 Philosophy of Education 6883
Chapter 575 Philosophy of Life 6895
Chapter 576 Philosophy of Death 6907
Chapter 577 Philosophy of Time 6919
Chapter 578 Philosophy of Space 6931
Chapter 579 Philosophy of Nature 6943
Chapter 580 Philosophy of Mathematics 6955
Chapter 581 Philosophy of Logic 6967
Chapter 582 Philosophy of Metaphysics 6979
Chapter 583 Philosophy of Epistemology 6991
Chapter 584 Philosophy of Ontology 7003
Chapter 585 Philosophy of Aesthetics 7015
Chapter 586 Philosophy of Ethics 7027
Chapter 587 Philosophy of Politics 7039
Chapter 588 Philosophy of Economics 7051
Chapter 589 Philosophy of Technology 7063
Chapter 590 Philosophy of Education 7075
Chapter 591 Philosophy of Life 7087
Chapter 592 Philosophy of Death 7099
Chapter 593 Philosophy of Time 7111
Chapter 594 Philosophy of Space 7123
Chapter 595 Philosophy of Nature 7135
Chapter 596 Philosophy of Mathematics 7147
Chapter 597 Philosophy of Logic 7159
Chapter 598 Philosophy of Metaphysics 7171
Chapter 599 Philosophy of Epistemology 7183
Chapter 600 Philosophy of Ontology 7195
Chapter 601 Philosophy of Aesthetics 7207
Chapter 602 Philosophy of Ethics 7219
Chapter 603 Philosophy of Politics 7231
Chapter 604 Philosophy of Economics 7243
Chapter 605 Philosophy of Technology 7255
Chapter 606 Philosophy of Education 7267
Chapter 607 Philosophy of Life 7279
Chapter 608 Philosophy of Death 7291
Chapter 609 Philosophy of Time 7303
Chapter 610 Philosophy of Space 7315
Chapter 611 Philosophy of Nature 7327
Chapter 612 Philosophy of Mathematics 7339
Chapter 613 Philosophy of Logic 7351
Chapter 614 Philosophy of Metaphysics 7363
Chapter 615 Philosophy of Epistemology 7375
Chapter 616 Philosophy of Ontology 7387
Chapter 617 Philosophy of Aesthetics 7399
Chapter 618 Philosophy of Ethics 7411
Chapter 619 Philosophy of Politics 7423
Chapter 620 Philosophy of Economics 7435
Chapter 621 Philosophy of Technology 7447
Chapter 622 Philosophy of Education 7459
Chapter 623 Philosophy of Life 7471
Chapter 624 Philosophy of Death 7483
Chapter 625 Philosophy of Time 7495
Chapter 626 Philosophy of Space 7507
Chapter 627 Philosophy of Nature 7519
Chapter 628 Philosophy of Mathematics 7531
Chapter 629 Philosophy of Logic 7543
Chapter 630 Philosophy of Metaphysics 7555
Chapter 631 Philosophy of Epistemology 7567
Chapter 632 Philosophy of Ontology 7579
Chapter 633 Philosophy of Aesthetics 7591
Chapter 634 Philosophy of Ethics 7603
Chapter 635 Philosophy of Politics 7615
Chapter 636 Philosophy of Economics 7627
Chapter 637 Philosophy of Technology 7639
Chapter 638 Philosophy of Education 7651
Chapter 639 Philosophy of Life 7663
Chapter 640 Philosophy of Death 7675
Chapter 641 Philosophy of Time 7687
Chapter 642 Philosophy of Space 7699
Chapter 643 Philosophy of Nature 7711
Chapter 644 Philosophy of Mathematics 7723
Chapter 645 Philosophy of Logic 7735
Chapter 646 Philosophy of Metaphysics 7747
Chapter 647 Philosophy of Epistemology 7759
Chapter 648 Philosophy of Ontology 7771
Chapter 649 Philosophy of Aesthetics 7783
Chapter 650 Philosophy of Ethics 7795
Chapter 651 Philosophy of Politics 7807
Chapter 652 Philosophy of Economics 7819
Chapter 653 Philosophy of Technology 7831
Chapter 654 Philosophy of Education 7843
Chapter 655 Philosophy of Life 7855
Chapter 656 Philosophy of Death 7867
Chapter 657 Philosophy of Time 7879
Chapter 658 Philosophy of Space 7891
Chapter 659 Philosophy of Nature 7903
Chapter 660 Philosophy of Mathematics 7915
Chapter 661 Philosophy of Logic 7927
Chapter 662 Philosophy of Metaphysics 7939
Chapter 663 Philosophy of Epistemology 7951
Chapter 664 Philosophy of Ontology 7963
Chapter 665 Philosophy of Aesthetics 7975
Chapter 666 Philosophy of Ethics 7987
Chapter 667 Philosophy of Politics 7999
Chapter 668 Philosophy of Economics 8011
Chapter 669 Philosophy of Technology 8023
Chapter 670 Philosophy of Education 8035
Chapter 671 Philosophy of Life 8047
Chapter 672 Philosophy of Death 8059
Chapter 673 Philosophy of Time 8071
Chapter 674 Philosophy of Space 8083
Chapter 675 Philosophy of Nature 8095
Chapter 676 Philosophy of Mathematics 8107
Chapter 677 Philosophy of Logic 8119
Chapter 678 Philosophy of Metaphysics 8131
Chapter 679 Philosophy of Epistemology 8143
Chapter 680 Philosophy of Ontology 8155
Chapter 681 Philosophy of Aesthetics 8167
Chapter 682 Philosophy of Ethics 8179
Chapter 683 Philosophy of Politics 8191
Chapter 684 Philosophy of Economics 8203
Chapter 685 Philosophy of Technology 8215
Chapter 686 Philosophy of Education 8227
Chapter 687 Philosophy of Life 8239
Chapter 688 Philosophy of Death 8251
Chapter 689 Philosophy of Time 8263
Chapter 690 Philosophy of Space 8275
Chapter 691 Philosophy of Nature 8287
Chapter 692 Philosophy of Mathematics 8299
Chapter 693 Philosophy of Logic 8311
Chapter 694 Philosophy of Metaphysics 8323
Chapter 695 Philosophy of Epistemology 8335
Chapter 696 Philosophy of Ontology 8347
Chapter 697 Philosophy of Aesthetics 8359
Chapter 698 Philosophy of Ethics 8371
Chapter 699 Philosophy of Politics 8383
Chapter 700 Philosophy of Economics 8395
Chapter 701 Philosophy of Technology 8407
Chapter 702 Philosophy of Education 8419
Chapter 703 Philosophy of Life 8431
Chapter 704 Philosophy of Death 8443
Chapter 705 Philosophy of Time 8455
Chapter 706 Philosophy of Space 8467
Chapter 707 Philosophy of Nature 8479
Chapter 708 Philosophy of Mathematics 8491
Chapter 709 Philosophy of Logic 8503
Chapter 710 Philosophy of Metaphysics 8515
Chapter 711 Philosophy of Epistemology 8527
Chapter 712 Philosophy of Ontology 8539
Chapter 713 Philosophy of Aesthetics 8551
Chapter 714 Philosophy of Ethics 8563
Chapter 715 Philosophy of Politics 8575
Chapter 716 Philosophy of Economics 8587
Chapter 717 Philosophy of Technology 8599
Chapter 718 Philosophy of Education 8611
Chapter 719 Philosophy of Life 8623
Chapter 720 Philosophy of Death 8635
Chapter 721 Philosophy of Time 8647
Chapter 722 Philosophy of Space 8659
Chapter 723 Philosophy of Nature 8671
Chapter 724 Philosophy of Mathematics 8683
Chapter 725 Philosophy of Logic 8695
Chapter 726 Philosophy of Metaphysics 8707
Chapter 727 Philosophy of Epistemology 8719
Chapter 728 Philosophy of Ontology 8731
Chapter 729 Philosophy of Aesthetics 8743
Chapter 730 Philosophy of Ethics 8755
Chapter 731 Philosophy of Politics 8767
Chapter 732 Philosophy of Economics 8779
Chapter 733 Philosophy of Technology 8791
Chapter 734 Philosophy of Education 8803
Chapter 735 Philosophy of Life 8815
Chapter 736 Philosophy of Death 8827
Chapter 737 Philosophy of Time 8839
Chapter 738 Philosophy of Space 8851
Chapter 739 Philosophy of Nature 8863
Chapter 740 Philosophy of Mathematics 8875
Chapter 741 Philosophy of Logic 8887
Chapter 742 Philosophy of Metaphysics 8899
Chapter 743 Philosophy of Epistemology 8911
Chapter 744 Philosophy of Ontology 8923
Chapter 745 Philosophy of Aesthetics 8935
Chapter 746 Philosophy of Ethics 8947
Chapter 747 Philosophy of Politics 8959
Chapter 748 Philosophy of Economics 8971
Chapter 749 Philosophy of Technology 8983
Chapter 750 Philosophy of Education 8995
Chapter 751 Philosophy of Life 9007
Chapter 752 Philosophy of Death 9019
Chapter 753 Philosophy of Time 9031
Chapter 754 Philosophy of Space 9043
Chapter 755 Philosophy of Nature 9055
Chapter 756 Philosophy of Mathematics 9067
Chapter 757 Philosophy of Logic 9079
Chapter 758 Philosophy of Metaphysics 9091
Chapter 759 Philosophy of Epistemology 9103
Chapter 760 Philosophy of Ontology 9115
Chapter 761 Philosophy of Aesthetics 9127
Chapter 762 Philosophy of Ethics 9139
Chapter 763 Philosophy of Politics 9151
Chapter 764 Philosophy of Economics 9163
Chapter 765 Philosophy of Technology 9175
Chapter 766 Philosophy of Education 9187
Chapter 767 Philosophy of Life 9199
Chapter 768 Philosophy of Death 9211
Chapter 769 Philosophy of Time 9223
Chapter 770 Philosophy of Space 9235
Chapter 771 Philosophy of Nature 9247
Chapter 772 Philosophy of Mathematics 9259
Chapter 773 Philosophy of Logic 9271
Chapter 774 Philosophy of Metaphysics 9283
Chapter 775 Philosophy of Epistemology 9295
Chapter 776 Philosophy of Ontology 9307
Chapter 777 Philosophy of Aesthetics 9319
Chapter 778 Philosophy of Ethics 9331
Chapter 779 Philosophy of Politics 9343
Chapter 780 Philosophy of Economics 9355
Chapter 781 Philosophy of Technology 9367
Chapter 782 Philosophy of Education 9379
Chapter 783 Philosophy of Life 9391
Chapter 784 Philosophy of Death 9403
Chapter 785 Philosophy of Time 9415



Prise de Constantine. Mort du General Damremont.

Digitized by Google

MÉDITERRANÉE
GOLFE DE STORA
GOLFE DE BÔNE
Cap de Garde
BÔNE
Lac Fezzara
Plaine de la Seybouse
PLAN DE CONSTANTINE.
CONSTANTINE

EXPEDITIONS
DE CONSTANTINE
en 1836 et 1837.

Digitized by Google

Assaut de Constantine. Le Colonel Combes et le Duc de Nemours.

Digitized by Google

Digitized by Google

en avant de Guelma, à moitié chemin de Bone à Constantine; elle devait être forte d'environ 16,000 hommes, dont 5,000 cavaliers, et avoir une artillerie de soixante pièces, y compris le parc de siége. Mais elle avait à laisser des garnisons à Drean, à Guelma et à Medjez-Ammar. Placée sous les ordres du lieutenant général Damrémont, gouverneur général de l'Algérie, qui avait pour chef d'état-major le maréchal de camp Perregaux; elle était divisée en quatre brigades. La 1re brigade (celle d'avant-garde) était sous les ordres du duc de Nemours; la 2e avait pour général le maréchal de camp Trézel; les 3e et 4e étaient sous les ordres du maréchal de camp Rullières. Le lieutenant-général Vallée, assisté du maréchal de camp de Caraman, commandait en chef l'artillerie. Le lieutenant général Rohaut de Fleury, ayant sous ses ordres le maréchal de camp Lamy, commandait en chef le génie. L'intendant Volland et les sous-intendants Lacour et Liautay étaient chargés du service administratif de l'armée.

Les troupes d'infanterie française et auxiliaire qui composaient l'armée étaient les 11e, 23e, 26e et 47e régiments de ligne; les 2e et 17e légers; le corps des Zouaves, plusieurs compagnies des 2e et 3e bataillons d'Afrique, ainsi que de la légion étrangère, enfin une compagnie de Turcs ou Koulouglis.

La cavalerie se composait du 1er et du 3e de chasseurs et du régiment de spahis réguliers. Les troupes de l'artillerie appartenaient au 10e et au 14e. Nous ignorons de régiments étaient les troupes du génie.

Marche sur Constantine. — Arrivée devant cette place. — Partie le 1er octobre du camp de Medjez-Ammar, l'armée expéditionnaire, s'avançant sur deux colonnes, arriva le 5 à Sommah, à trois lieues de Constantine, sans avoir été inquiétée par l'ennemi.

Dans la journée du 5, l'ennemi se montra pour la première fois; une charge du 1er de chasseurs repoussa les Arabes, qui laissèrent plusieurs morts sur la place. Le soir, l'armée campa sur la rive droite du Bou-Merzoug. Le 6 octobre, à six heures du matin, les troupes se mirent en mouvement et s'approchèrent de Constantine. Les parcs de l'armée s'établirent sur le plateau de Sidi-Mabrouck, sous la garde de la 2e brigade; et l'avant-garde, aux ordres du duc de Nemours, prit position sur le plateau plus élevé de Sath-el-Mansourah. L'ennemi, pensant que, comme l'année précédente, l'attaque serait dirigée vers la porte d'El-Cantara, défendit le ravin qui conduit à cette porte. Les Zouaves, commandés par le colonel de Lamoricière, forcèrent les troupes du Bey à évacuer le plateau.

La reconnaissance de la place fut faite par les chefs de l'artillerie et du génie; l'attaque par le Coudiat-Aty fut reconnue la seule convenable, mais il parut nécessaire d'établir des batteries sur le Mansourah pour éteindre les feux de la Casbah, et prendre d'enfilade et de revers les batteries du front d'attaque.

A deux heures, les 3e et 4e brigades, sous les ordres du général Rullières, passèrent le Rummel, et s'établirent sur le Coudiat-Aty. Des cavaliers et des tirailleurs arabes cherchèrent à inquiéter la marche de cette colonne; mais ils furent promptement forcés de s'éloigner. Au moment où la colonne traversait le gué, un boulet tua le capitaine du génie Rabier, aide de camp du général Fleury.

Un ordre de l'armée fit connaître que le duc de Nemours prendrait le commandement du siége. Les chefs de l'artillerie et du génie conservèrent la direction des travaux de leur arme.

Travaux du siége. — Sorties repoussées. — Établissement des batteries. — A six heures du soir, la construction des batteries du Mansourah fut commencée : la première, qui reçut le nom de *batterie du roi*, placée à mi-côte, fut armée d'une pièce de 24, de deux pièces de 16, de deux obusiers de 6; la deuxième, appelée *batterie d'Orléans*, placée à la droite de la redoute tunisienne, fut armée de deux pièces de 16 et deux obusiers de 8; la troisième, armée de trois mortiers de 8, fut établie à la gauche de la redoute.

Le 7, vers midi, le commandant en chef de l'artillerie reconnut la place du côté de Coudiat-Aty. L'emplacement d'une batterie destinée à battre en brèche et celui d'une batterie d'obusiers furent déterminés, et des ordres furent donnés pour en commencer la construction dans la soirée, et en presser les travaux de manière à ce qu'elles pussent faire feu en même temps que celles de Mansourah : cette dernière batterie reçut le nom de *batterie de Nemours*.

Vers cinq heures, la pluie commença à tomber, et dans la nuit la tempête devint tellement violente que les travaux durent être plusieurs fois interrompus. L'armement des batteries commença à six heures du soir. Aucun accident n'eut lieu pour la batterie d'Orléans et pour celle des mortiers; mais les deux pièces de 16 et la pièce de 24, qui devaient armer la *batterie du roi*, furent versées et ne purent arriver. La pluie avait enlevé une partie du terrain de remblai de la route préparée par le génie, et elle était devenue impraticable. Au jour, l'impossibilité d'ouvrir le feu fut reconnue.

Pendant la matinée du 7, environ 800 hommes à pied sortirent de la place et attaquèrent le centre de la position Coudiat-Aty. Le général Rullière avait fait construire plusieurs épaulements en pierres sèches, derrière lesquels les troupes attendirent l'ennemi; le feu se soutint avec vivacité pendant plusieurs heures.

Des Arabes ayant planté un drapeau en face de la position occupée par la légion étrangère, le chef de bataillon Bedeau dirigea une sortie contre ce groupe; le drapeau fut renversé et les Arabes dispersés. La gauche de la position du Coudiat-Aty fut également attaquée par les Kabayles : ils furent repoussés.

La 4e brigade, placée sur la hauteur en arrière du Coudiat-Aty, repoussa les attaques des Arabes venus du camp d'Achmet, qu'on apercevait à une lieue de nos positions.

Des difficultés insurmontables ayant empêché la *batterie du roi* d'être armée dans la nuit, des ordres furent donnés pour établir sur le Mansourah une 4e batterie, destinée à remplacer celle du roi. Cette batterie, appelée *batterie Damrémont*, fut armée de trois pièces de 24 et de deux obusiers de 6.

Le 9, à sept heures du matin, les quatre batteries du Mansourah et la batterie d'obusiers de Coudiat-Aty commencèrent à tirer. L'ennemi répondit par le feu de vingt pièces et mortiers. Ses batteries essayèrent de soutenir le combat, mais les embrasures furent successivement renversées, la plupart des pièces démontées; et avant onze heures leur feu était éteint.

Dès la veille, les zouaves avaient offert de relever les pièces de la *batterie du roi* versées dans le ravin, et une pièce de 16 avait déjà été remise sur son affût. La seconde pièce de 16 fut relevée pendant la journée du 9 et en vue de la place; toutes deux furent mises en batterie, et vers deux heures elles commencèrent à tirer. La pièce de 24 fut également relevée, mais elle ne put être mise en batterie que le 10.

Le temps étant devenu un peu moins mauvais, des ordres furent donnés pour conduire la nuit suivante, sur le Coudiat-Aty, les pièces de 24 et de 16 destinées à armer la *batterie de Nemours*.

Cette opération présentait d'immenses difficultés; il fallait descendre par un chemin presque impraticable les pentes du Mansourah, passer, sous le feu de la place, le Rummel gonflé par la pluie, et remonter ensuite les berges détrempées de la rive gauche. La colonne d'artillerie, précédée par un détachement de sapeurs du génie, se mit en mouvement à cinq heures du soir; elle n'arriva au Rummel qu'à minuit. L'obstacle qu'opposa la rivière au passage des voitures, et les travaux qu'il fallut exécuter, ne permirent de s'établir sur la rive opposée qu'à cinq heures du matin.

L'ennemi avait réparé ses batteries pendant la nuit, et, apercevant le mouvement de l'artillerie, il commença à tirer; quelques chevaux furent blessés, et une pièce de 24 versée. La colonne continua à gravir avec calme la rampe sur laquelle elle devait s'élever, et vers sept heures les pièces furent à l'abri derrière la montagne.

Vers midi, l'ennemi dirigea une attaque contre la position occupée par le général Rullière sur le Coudiat-Aty. Le gouverneur-général, qui se trouvait sur ce point, ordonna de sortir des retranchements et d'attaquer les assaillants à la baïonnette; deux compagnies de la légion étrangère franchirent le parapet, et repoussèrent l'ennemi avec la plus grande résolution.

La distance de 400 mètres, entre la *batterie de Nemours* et la place, fit penser qu'il pourrait devenir nécessaire de construire une batterie de brèche plus rapprochée; le commandant de l'artillerie chercha dans l'après-midi un emplacement convenable, et le détermina à 55 toises de la place.

Trois nouvelles batteries durent également être construites sur la hauteur en arrière du Coudiat-Aty. La première dut être armée d'une pièce de 16 et de deux obusiers de 8. Enfin une batterie, composée de deux obusiers de 6, fut placée au-dessus et en avant de la *batterie de Nemours*; il fut décidé, qu'une place d'armes serait construite autour de la batterie placée à 55 toises, afin de contenir la garde de tranchée, et de servir de point de réunion pour les colonnes destinées à monter à l'assaut.

A sept heures du soir, les travaux de la place d'armes furent commencés. Au jour, ils étaient presque complétement terminés. L'ennemi dirigea son feu pendant quelques moments sur la tête de sape du génie. Une sortie effectuée contre le 47e, chargé de la garde de la tranchée, fut vigoureusement repoussée à la baïonnette et sans tirer un coup de fusil. La difficulté du terrain empêcha d'achever la *batterie de Nemours*. Cependant, à six heures du matin, trois pièces de 24 et une pièce de 16 étaient rendues derrière le parapet: elles furent successivement mises sur les plates formes; à neuf heures et demie du matin la batterie commença son feu. La nouvelle batterie d'obusiers, put ouvrir son feu à la même heure, mais celle de mortiers ne put tirer qu'à deux heures après midi.

Les feux de la place furent promptement éteints, et à midi on commença à battre en brèche. Le soir, la brèche était déjà bien indiquée, et la nature de la muraille fit connaître qu'elle était moins facile à renverser qu'on ne l'avait pensé jusqu'alors.

Quelques démonstrations faites par les Arabes contre le 47e et le 3e de chasseurs, placés sur la hauteur en arrière du Coudiat-Aty, furent facilement contenues.

Le gouverneur général, voulant faire une dernière tentative pour amener la soumission de la place, adressa une proclamation aux habitants. Un jeune Arabe du bataillon turc se présenta pour remplir cette périlleuse mission. Admis dans la place, il revint le lendemain sans avoir été maltraité, mais rapportant une réponse verbale qui annonçait de la part des habitants l'intention de s'ensevelir sous les ruines de la place.

Pendant la nuit, l'épaulement de la nouvelle batterie de brèche fut construit. Le 12, au point du jour, et malgré le feu des Arabes, les pièces destinées à l'armer étaient derrière son épaulement; mais l'approvisionnement n'avait pu être fait il fallut le transporter en plein jour, en parcourant à découvert un espace de 300 mètres pour aller du dépôt de tranchée au ravin, d'où débouchait la place d'armes; deux cents hommes d'infanterie exécutèrent ce travail sans accident et avec une intrépidité remarquable.

Mort du général Damrémont. — Le général Valée prend le commandement de l'armée. — Vers huit heures et demie, le gouverneur général, se rendant à la tranchée avec le duc de Nemours pour examiner les travaux de la nuit, fut emporté par un boulet de canon, au moment où il arrivait au dépôt de tranchée Le maréchal de camp Perregaux, chef de l'état-major général, fut blessé au même moment d'une balle à la tête. Le lieutenant général Valée, commandant en chef l'artillerie, dut aussitôt prendre le commandement en chef de l'armée, et ordonner toutes les mesures pour terminer promtement l'opération, dont la responsabilité pesait désormais sur lui seul.

A neuf heures, les batteries en arrière de celle de brèche commencèrent à tirer, elles firent bientôt taire le feu de la place, et la mousqueterie elle-même cessa de se faire entendre.

A une heure, la batterie de brèche continua la brèche commencée, et vers le soir l'état de cette brèche était tel qu'on put fixer l'assaut pour le lendemain.

Digitized by Google

A cinq heures, un parlementaire, envoyé par le bey Achmet, fut amené en présence du général Valée, et lui remit une lettre dans laquelle le Bey lui proposait de suspendre les opérations du siége, et de renouer les négociations. Cette démarche avait pour but de gagner du temps, dans l'espoir que la faim et le manque de munitions obligeraient les Français à se retirer. Le général Valée refusa de faire cesser le feu des batteries, et le parlementaire partit avec une lettre annonçant à Achmet que la remise de la place devait être le préliminaire de toute négociation.

Les batteries reçurent ordre de tirer pendant toute la nuit à intervalles inégaux, de manière à empêcher l'ennemi de déblayer la brèche, et d'y construire un retranchement intérieur.

Assaut et prise de Constantine. — Le 13, à trois heures et demie du matin, la brèche fut reconnue par le capitaine du génie Boutault et le capitaine de zouaves de Garderens. A quatre heures le général Vallée se rendit dans la batterie de brèche avec le duc de Nemours, qui devait, comme commandant de siége, diriger les colonnes d'assaut.

Les colonnes d'attaque, au nombre de trois, furent formées. La première, commandée par le lieutenant-colonel de Lamoricière, fut composée de 40 sapeurs, 300 zouaves, et les deux compagnies d'élite du bataillon du 2e léger. La deuxième colonne, commandée par le colonel Combes, ayant sous ses ordres MM. Bedeau et Leclerc, chefs de bataillon, fut composée de la compagnie franche du 2e bataillon d'Afrique, de 80 sapeurs du génie, de 100 hommes du 3e bataillon d'Afrique, 100 hommes de la légion étrangère, et 300 hommes du 47e. La troisième colonne, aux ordres du colonel Corbin, fut formée de deux bataillons, composés de détachements pris, en nombre égal, dans les quatre brigades.

A sept heures, le général Valée ordonna l'assaut.

«S. A. R. Monseigneur le duc de Nemours, dit ce général dans son rapport au ministre de la guerre, lança la première colonne, dirigée par M. le lieutenant-colonel de Lamoricière; elle franchit rapidement l'espace qui la séparait de la ville, en gravit la brèche sous le feu de l'ennemi. Le colonel de Lamoricière et le chef de bataillon Vieux, aide de camp de M. le lieutenant général Fleury, arrivèrent les premiers au haut de la brèche, qui fut enlevée sans difficulté. Mais bientôt la colonne engagée dans un labyrinthe de maisons à moitié détruites, de murs crénelés et de barricades, éprouva la résistance la plus acharnée de la part de l'ennemi. Celui-ci parvint à faire écrouler un pan de mur qui ensevelit un grand nombre des assaillants, et entre autres le chef de bataillon de Sérigny, commandant le bataillon du 2e léger.

«Dès que la première colonne eut dépassé la brèche, je la fis soutenir par deux compagnies de la deuxième colonne; et successivement, à mesure que les troupes pénétraient dans la ville, des détachements de deux compagnies vinrent appuyer les mouvemens de la tête de colonne.

«La marche des troupes dans la ville devint plus rapide après la chute du mur, malgré la résistance de l'ennemi. A droite de la brèche, après avoir fait chèrement acheter la possession d'une porte qui donnait dans une espèce de réduit, les Arabes se retirèrent à distance, et bientôt après une mine fortement chargée engloutit et brûla un grand nombre de nos soldats. Plusieurs périrent dans ce cruel moment; d'autres, parmi lesquels je dois citer le colonel Lamoricière, et plusieurs officiers de zouaves et du 2e léger, et les officiers du génie Vieux et Leblanc, furent grièvement blessés. A la gauche, les troupes parvinrent à se loger dans les maisons voisines de la brèche; les sapeurs du génie cheminèrent à travers les murs, et l'on parvint ainsi à tourner l'ennemi : la même manœuvre, exécutée à la droite, força l'ennemi à se retirer, et décida la reddition de la place[1].

«Le combat se soutint encore pendant près d'une heure dans les murs de la ville; enfin, les Arabes, chassés de position en position, furent rejetés sur la Casbah; et le général Rullière, que je venais de nommer commandant supérieur de la place, y arrivant en même temps qu'eux, les força à mettre bas les armes. Un grand nombre, cependant, périt en cherchant à se précipiter du rempart dans la plaine.

«Le calme se rétablit bientôt dans la ville. Le drapeau tricolore fut élevé sur les principaux édifices publics, et S. A. R. Monseigneur le duc de Nemours vint prendre possession du palais du Bey.

«Des ordres sévères furent donnés pour empêcher le

[1] M. Charles Sédillot, qui avait quitté sa chaire de professeur au Val-de-Grâce pour remplir les fonctions de chirurgien en chef des 3e et 4e brigades commandées par le général Rullière, a donné, dans une de ses lettres, des détails intéressants qui nous serviront à compléter le récit du rapport officiel sur l'assaut de Constantine.

«Vers neuf heures, le signal de l'assaut fut donné, et l'on vit sortir des retranchements, qui étaient situés à quelques centaines de pas, les zouaves conduits par M. de Lamoricière; il y avait aussi un bataillon du 47e, commandé par le colonel Combes. C'était un cruel et héroïque moment que celui où nous apercevions ces braves gens s'élancer à l'assaut; ils y montèrent, pénétrèrent dans la ville, et leur présence ne fut plus annoncée que par une grêle de coups de fusil qui en partaient. Tout à coup, une explosion violente eut lieu : tout ce point de la place fut complétement couvert de poussière, de fumée; ce que nous redoutions, une mine venait de sauter, et avait englouti nos combattants. Dès qu'on put apercevoir la muraille on vit avec consternation une ligne d'hommes qui descendaient la brèche et couraient avec la plus grande vitesse vers nos retranchements; aucun bataillon ne marchait vers la ville pour soutenir et dégager ceux qui y avaient été ensevelis; heureusement les retranchements s'ouvrirent au bout de quelques minutes, pour donner passage à de nouveaux soldats qui allaient défendre leurs frères; ils coururent intrépidement à la muraille, s'y élancèrent et disparurent comme les premiers dans la ville; il y eut encore de la fusillade; mais, après une demi-heure, tout avait à peu près cessé : notre succès était certain, mais il avait été chèrement acheté. Nous recevions plusieurs centaines d'hommes blessés, la plupart par la mine qui leur avait brûlé la figure et les mains, et à quelques-uns toute la surface du corps; ils arrivaient tout noirs, l'épiderme enlevé et pendant, et souffrant d'horribles douleurs.....

«Quel spectacle dans la ville! Les rues aboutissant à la brèche étaient encombrées de cadavres; nos braves zouaves en formaient la plus grande partie, puis venaient ceux du 47e. Ils étaient plongés dans la boue: aux uns il manquait une portion de la tête; d'autres avaient la poitrine ouverte; quelques uns étaient criblés de coups de sabre, et parmi eux, un malheureux, la tête ouverte par le yatagan, marchait dans son délire sur les mains, en s'appuyant sur un de ses bras fracassés, et dont l'os traversant les chairs ne lui donnait qu'un appui incertain. Les Maures et les Kabayles d'Achmet avaient disparu; il ne restait que des juifs qui pillaient mieux que les nôtres, et une ville traversée en tous sens par notre artillerie.»

Digitized by Google

pillage et faire respecter les mœurs et la religion du pays. Le cheik et les autorités de la ville furent maintenus dans leurs fonctions, et par leurs soins, la population fut tranquillisée sur son sort, et les relations entre les Français et les Arabes ne tardèrent pas à s'établir.»

Pendant le siége, la brigade du général Trézel, placée sur la Mansourah, fut constamment attaquée par les Kabyles : mais elle les repoussa avec vigueur.

«Cette campagne, dit le général Valée dans son rapport, n'est pas sans gloire. L'armée a eu à lutter contre les mauvais temps et la difficulté du terrain. Elle a supporté avec une résignation admirable les privations qui lui ont été imposées, et son dévouement ne s'est pas démenti un seul instant.

«L'artillerie a construit neuf batteries avec une célérité remarquable; elle a exécuté d'immenses mouvements de matériel pour armer et approvisionner ces batteries, malgré la pluie et la difficulté extrême des chemins.

«Les troupes du génie ont secondé les travaux de l'artillerie avec un zèle et un empressement dignes d'éloges; tous ses moyens, en personnel et en matériel, ont été constamment employés; et, pendant l'assaut, les officiers, sous-officiers et sapeurs du génie se sont montrés sur tous les points à la tête des colonnes; plusieurs ont été tués, et un grand nombre blessés plus ou moins grièvement.

«Les troupes d'infanterie ont constamment été employées aux travaux de l'artillerie. Chaque jour de nombreux travailleurs ont été fournis, et tous se sont fait remarquer par leur résignation à supporter le mauvais temps, et par leur courage sous le feu de l'ennemi. L'assaut a été livré avec la plus remarquable intrépidité.

«Un juste tribut d'éloges est dû à la mémoire du brave colonel Combes, blessé mortellement pendant l'assaut. Son calme et sa résignation seront toujours présents à la mémoire de ceux qui l'ont vu descendre de la brèche frappé d'un coup mortel, et qui l'ont entendu nous dire : « Ceux qui ne sont pas blessés «mortellement pourront se réjouir d'un aussi beau «succès; pour moi, je suis heureux d'avoir pu faire «encore quelque chose pour le roi et pour la France.» Quelques heures après, il avait cessé d'exister.»

Résultats de la prise de Constantine. — Fin de l'expédition. — La prise de Constantine eut un grand retentissement parmi les Arabes. De nombreuses tribus, ennemies d'Achmet, vinrent faire leur soumission aux Français. Quelques chefs du désert se présentèrent même pour contracter alliance avec les vainqueurs. — Les Français avaient trouvé dans la ville conquise, 59 bouches à feu de tous calibres, des affuts, des projectiles, des munitions de toute espèce. — La perte de l'ennemi avait été très-considérable; la nôtre était moindre, néanmoins un état officiel dressé le 19 octobre, présente un total de 100 hommes tués (dont 14 officiers); de 48 morts de maladies ou de fatigues (dont 5 officiers), et de 506 blessés (dont 38 officiers). — Parmi les morts dont le nombre augmenta par suite du choléra peu de jours après l'occupation de la ville; on remarque le général en chef Damrémont, les généraux Perregaux et de Caraman, le colonel Combes, les chefs de bataillon de Sérigny, Maréchal et Vieux. Au nombre des blessés se trouvent le lieutenant-colonel de Lamoricière, le chef d'escadron Dumas, aide de camp du roi, et le chef de bataillon Frossard, de la garde nationale de Paris, qui avait fait la campagne comme volontaire.

L'armée resta à Constantine jusque vers la fin du mois de novembre. A cette époque le *général Valée* y laissant une garnison de 3,000 hommes, sous les ordres du *général Bernelle*, *revint à Bone avec le duc de Nemours*. Une ordonnance royale venait de conférer au général la haute dignité de maréchal de France, et le gouvernement de l'Algérie.

Le duc de Nemours revint en France par Gibraltar et par l'océan Atlantique. En revenant il se blessa au bras; mais sa blessure n'eut heureusement pas de suites assez graves pour l'empêcher d'assister à l'ouverture des Chambres qui eut lieu à Paris, le 18 décembre 1837.

Peu de temps auparavant le corps du général Damrémont, transporté à l'hôtel royal des Invalides, y avait inhumé le 5 décembre à la suite d'une cérémonie funèbre, en l'honneur de ce général et des braves morts devant Constantine.

Le récit de l'expédition qui a donné Constantine à la France, termine l'histoire que nous avons entreprise. Notre tâche est achevée. — Nous sommes heureux d'avoir pu clore par un triomphe la série glorieuse des grandes choses qui ont été accomplies durant les quarante dernières années par les armées françaises de terre et de mer.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06510 4120

Digitized by Google